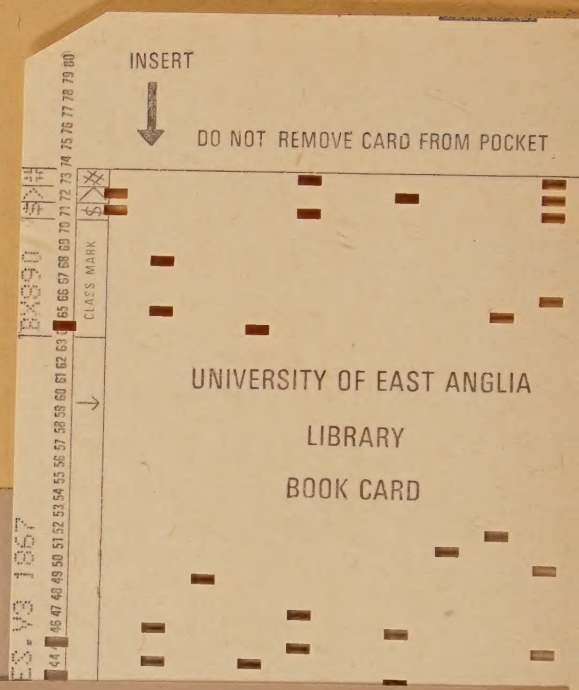
J. GEOFFREY ASPIN
RARE BOOKS & PRINTS
LITTLE SUTTON,
CHESHIRE, ENGLAND



BX890 MASSOEUV
75054421
75054421
BK BX 890 MAS
Oeuvres complètes de Mass

F
3713

III-8

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

MASSILLON

TOME TROISIÈME

Les Notes, Notices, Pièces inédites ajoutées à cette édition forment la propriété de l'Editeur, qui en interdit toute reproduction.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

MASSILLON

ÉVÊQUE DE CLERMONT

ÉDITION COLLATIONNÉE SUR LES MANUSCRITS & SUR LES MEILLEURS TEXTES

AVEC NOTES, VARIANTES, NOTICES

augmentée de pièces rares ou inédites et suivie de nouvelles recherches biographiques

PAR

L'ABBÉ E.-A. BLAMPIGNON

Docteur en théologie et Docteur ès-lettres

TOME TROISIÈME

ARRAS. — VICTOR BRUNET, LIBRAIRE-ÉDITEUR, RUE ERNESTALE, 10

—

BAR-LE-DUC, L. GUÉRIN & Cᵉ, ÉDITEURS

—

1867

WITHDRAWN
FROM
UEL LIBRARY

UNIVERSITY OF EAST ANGLIA
LIBRARY

C

BX890
MAS

7505442

A MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE CHALONS

Hommage de gratitude et de vénération.

E.-A. B.

LETTRES D'APPROBATION.

I.

LETTRE DE MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE D'ALGER A M. L'ABBÉ BLAMPIGNON.

MON CHER AMI,

Je veux vous féliciter de la continuation de votre beau travail sur Massillon. Il fait vraiment honneur à son auteur d'abord et à tout le clergé ensuite. Merci d'avoir pensé à me le faire envoyer.

Croyez, mon cher ami, à mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués.

† CHARLES, *archevêque d'Alger.*

Aux bienveillants encouragements qui sont à la tête du Tome II, notre Massillon est fier de pouvoir joindre les indulgents suffrages des vénérables évêques d'Orléans, d'Autun, d'Evreux et de Bayeux. En particulier, Mgr l'évêque de Bayeux a eu la bonté de nous écrire que ce genre de travail est sérieux et certainement utile à l'Eglise.

L. GUÉRIN.

ORAISONS FUNÈBRES.

INTRODUCTION.

Grâce au génie de Bossuet, la littérature chrétienne a gagné, par l'éloge funèbre, de glorieuses et incontestables victoires. Une raison ferme et élevée, une sublime poésie, un sentiment tendre et profond, un goût vraiment irréprochable ont fait de l'évêque de Meaux l'émule des plus grands orateurs de la Grèce et de Rome ; et lorsqu'il célèbre les morts, il ouvre à l'âme des horizons qui furent inconnus au paganisme. Sans doute, dans l'antiquité, l'amour de la liberté, de la patrie et de la gloire faisait battre de nobles cœurs et enflammait de généreuses passions. Quand l'année avait perdu son printemps, que les héros avaient versé leur sang pour l'honneur du pays, la place publique retentissait de paroles ardentes, patriotiques, magnanimes ; mais pour ces vaillants guerriers qui mouraient afin de laisser à leurs descendants intact et respecté le coin de terre qu'ils avaient reçu de leurs pères, pour ces orateurs à qui toutes les vertus politiques et humaines inspiraient les accents les plus fiers et les plus éloquents, la patrie des âmes immortelles, les divines espérances du juste en proie à l'adversité, l'attente de l'infini, restaient inconnues ou se laissaient à peine entrevoir. Si les intérêts humains, si les luttes du patriotisme contre la force, si les sacrifices du citoyen, étaient la source d'un noble et puissant pathétique, les orateurs antiques ne pouvaient cependant avoir cette inspiration à la fois forte et douce qui ne s'abîme dans la mort que pour y trouver l'éternité, et qui ne pleure que pour se consoler. Les grands enseignements de la mort comme ses célestes consolations étaient réservés au Christianisme. C'était aussi à la religion qu'il devait appartenir de rencontrer, dans la vie la plus humble et la plus cachée, les merveilleux ressorts d'une tendre émotion, d'une bienfaisante éloquence.

Aussi, lorsque Grégoire de Nazianze, malgré un style pur encore, mais qui n'a pas la simplicité de la langue de Démosthène ou de Bossuet, célèbre la mémoire de sa sœur Gorgonie et de son frère Césaire, il anime son discours de la plus pénétrante éloquence non-seulement par la mélancolique considération du néant des choses terrestres, mais surtout par la foi dans les biens invisibles et par leur amoureuse attente. S'il nous rappelle que notre vie est comme un songe inconsistant, une vapeur insaisissable, une fleur qui n'éclot aujourd'hui que pour se flétrir demain, il nous montre les grandeurs réelles, durables, mais visibles seulement à l'intelligence. Il ne s'agit ni de pleurer nos devanciers, ni d'être pleuré par nos successeurs. « S'il faut verser des larmes, c'est sur la prolongation de notre exil ; s'il faut s'affliger, c'est d'être retenu si longtemps dans ces tombeaux vivants que traîne notre âme ».

Les Pères de l'Eglise latine dont il nous reste des éloges funèbres, n'avaient plus à leur service qu'une langue en proie à une affectation et à une décadence prononcées. Mais quelle tendresse de sentiments, quelle délicatesse de cœur, quel feu divin, nourri des Ecritures et des Mystères sacrés ! Lorsque cette politesse trop raffinée qui est le premier pas vers la barbarie, a elle-même disparu, l'âme chrétienne sent toujours, sous l'âpreté des mots, la grande et généreuse flamme que n'éteignent ni l'exagération ni la rudesse du style. Ainsi saint Ambroise, en pleurant son frère Satyre, nous touche par ses sentiments tendres, affectueux pour la mémoire

de son frère, par son dévouement à son malheureux pays, et par sa tristesse chrétienne ou plutôt par ses immortelles aspirations. Ce fut encore un noble cœur, et même un éloquent génie que l'ardent et érudit solitaire de Bethléem. Si les agitations et, si l'on veut, les orages de son siècle retentissent à travers ses écrits troublés, on y trouve cependant le vrai pathétique et l'expression d'une âme qui sent profondément. L'émotion ne manque pas plus que l'énergie à sa lettre sur la mort prématurée de Népotien.

Mais il était réservé au XVII^e^ siècle, à notre illustre Eglise de France, au génie de Bossuet, de créer en ce genre des œuvres au-dessus desquelles on ne peut rien supposer de plus parfait. Puissant et simple, naturellement remué par toutes les grandes choses et par tous les généreux sentiments, pénétré de l'amour de l'Eglise et de la France, ce grand homme, en parlant des morts, ne fait que révéler son âme et son cœur. Jamais l'esprit ne cherche à paraître. Il est énergique, élevé, émouvant, parce qu'il s'oublie lui-même et qu'il est comme inspiré d'en-haut.

Mais la simplicité incomparable de ce grand génie et de ce grand cœur ne doit point nous faire oublier les autres maîtres de l'éloquence sacrée. Pour être juste envers Bossuet, on n'est plus, de nos jours, assez attentif aux mérites de nos autres orateurs sacrés. C'est, au reste, ce qui manque un peu à notre temps. Ainsi cette heureuse renaissance de l'archéologie, ce louable amour de l'art gothique nous rend injustes pour des siècles postérieurs, et j'ai vu, à mon grand regret, disparaître des églises de très-belles œuvres de Louis XIII et de Louis XIV, de très-purs souvenirs des deux derniers siècles, pour les voir remplacés par des pastiches, des copies douteuses et froides du XIII^e^ siècle. L'histoire religieuse n'est pas plus impartiale ; et afin de mieux exalter notre temps et ses tendances, on ne comprend plus, on dénature, on fausse les ressorts qui firent agir les hommes des temps passés. Oh ! qu'il est difficile d'être équitable !

Au reste, ce n'est pas une raison, parce que nous parlons de l'oraison funèbre, de gémir sur toutes les bonnes choses qui s'en vont. Mais ce qui est bien de notre sujet, c'est de regretter qu'en admirant ce Bossuet qui ne saurait jamais être assez admiré, on néglige cette riche collection de nos sermonnaires, où se conserve le fruit excellent du travail, du savoir, du talent et de la piété. Il y a là une mine inépuisable d'où sortira sans cesse l'or pur de la charité. C'est une copieuse substance où les prédicateurs peuvent nourrir leur esprit et entretenir leur religion. Ainsi le siècle de Louis XIV tout entier admirait ce Mascaron si négligé de nos jours. Le roi, dans les années les plus florissantes de son règne, lui disait : « Mon père, vos sermons m'ont charmé ; vous avez fait la chose la plus difficile, qui est celle de contenter une cour aussi délicate ». Lorsque le grand siècle touchait à sa fin, et que tout vieillissait à la cour, Louis XIV lui faisait un de ses plus charmants compliments : « Il n'y a que votre éloquence qui ne vieillit point ». Ses éloges funèbres furent particulièrement remarqués. Ce fut surtout en célébrant Turenne que Mascaron montra l'étendue de son talent. « M. de Tulle, écrivait madame de Sévigné, a surpassé tout ce qu'on attendait de lui dans l'oraison de M. de Turenne ; c'est une action pour l'immortalité ». Elle disait dans une autre lettre : « On ne parle que de cette admirable oraison funèbre de M. de Tulle ; il n'y a qu'un cri d'admiration sur cette action ».

Fléchier a moins de feu, de véhémence, de verve que Mascaron ; mais il a plus de grâce et de politesse. Son éloquence, pour me servir encore d'un mot très-juste de madame de Sévigné, est plus également belle partout. Sans doute, Fléchier a trop de finesse ; son art et son esprit sont trop sensibles. Mais parce qu'il y a chez lui excès d'artifice et de rhétorique, ce ne devrait pas être une raison de l'abandonner entièrement, et, sans chercher à l'imiter en tout, de nos jours où la langue s'est chargée de limon en coulant à travers les siècles bouleversés, on trouverait dans Fléchier plus d'un courant limpide où on pourrait utilement se plonger. Bossuet est trop grand pour qu'on l'atteigne ; il est plus facile d'imiter l'harmonie, la politesse, la régularité que Fléchier a recherchée dans la langue commune et dans les sentiments ordinaires.

La gravité, la simple et solide vérité s'attache à tous les pas de Bourdaloue. Ses œuvres sont pleines de pensées, et il se montre partout un moraliste consommé. Mais ces substantielles et fortes qualités ne suffisent pas pleinement pour atteindre l'idéal qu'on se forme de l'orateur chrétien célébrant d'illustres morts. Il faut cette imagination ardente, cette flamme souveraine, cette divine poésie, cette inspiration, cet éclat, ce tonnerre d'un Bossuet.

Massillon, malgré ses sentiments tendres et délicats, sa pure imagination, sa connaissance

profonde des faiblesses humaines, ne se jette pas assez en plein au milieu de l'histoire; et peut-être, ainsi que Bourdaloue, est-il trop au dehors des événements humains, des faits politiques, de ce qui donne la gloire, pour peindre énergiquement les héros, les montrer au vif, les distinguer de la foule ; peut-être aussi ces grands et éloquents historiens du cœur humain en général, n'ont-ils pas assez étudié les ressorts qui font les grands hommes de Corneille et de Bossuet. M. Sainte-Beuve a très-justement dit à ce sujet et à propos de Massillon : « Il y est distingué, mais point grand. Ses portraits historiques pèchent par la fermeté; il entend les mœurs mieux que l'histoire ». M. Villemain avait déjà développé ces idées, en se plaçant au même point de vue. « Massillon, dit-il, avait le génie de l'éloquence, le mouvement et le pathétique ; mais la prédication est le seul genre où il déploie ces hautes facultés de l'orateur. Dans l'éloge funèbre, il ne se retrouve pas tout entier, et reste au-dessous de son art et de lui-même. Cette douceur persuasive, cette touchante insinuation qui le rendaient si puissant sur l'âme des pécheurs, n'ont pas assez de force pour le récit des grands événements. L'orateur qui retraçait avec tant de vérité les vains calculs et les troubles cruels des consciences égarées, dessine faiblement les caractères. Il connaît bien ce fonds de faiblesse et de corruption qui se cache dans le cœur de tous les hommes ; mais il ne saisit pas avec force, il n'exprime pas avec énergie les vertus humaines qui séparent les héros de la foule des autres hommes ». Cependant, il faut être juste, en ne cherchant pas dans les éloges funèbres de l'évêque de Clermont les traits lumineux de Bossuet, on y admire toujours un style élégant et harmonieux, une solide et profonde morale, un tendre pathétique et d'heureux mouvements.

ORAISONS FUNÈBRES.

AVERTISSEMENT
DU PREMIER ÉDITEUR.

Il est rare qu'un même homme sache aller au cœur, le touche, le remue à son gré par la force de son éloquence, et qu'il réussisse également bien lorsqu'il sera question de faire un éloge. C'est une réflexion que fait Cicéron, en parlant des orateurs. Ces deux talents sont aussi différents dans le but qu'ils se proposent que dans les qualités qu'ils exigent. L'un veut plaire à l'esprit par des traits brillants et ingénieux, l'amuser par des descriptions agréables, flatter l'oreille par l'harmonie et la pureté du style ; il est presque plus occupé de la manière d'exprimer les choses, et de la tournure qu'il doit leur donner, que des choses elles-mêmes. L'autre ne pense qu'à intéresser le cœur et à le faire entrer dans ses sentiments ; s'il ne néglige pas les ornements qui naissent du fond du sujet, il écarte avec soin tout ce qui ne ferait qu'une vaine parure dans le discours. Chacun de ces talents demande donc un caractère d'esprit qui lui soit assorti. Voilà pourquoi il n'est pas ordinaire de les trouver réunis dans la même personne.

Ce fut cependant par des oraisons funèbres que Massillon, si touchant, si intéressant dans ses sermons, commença à se faire un nom dans le monde parmi les orateurs. Il était extrêmement jeune lorsqu'il fit celle de Henri de Villars, archevêque de Vienne ; et peu de temps après, celle de Camille de Neuville de Villeroy, archevêque de Lyon ; et néanmoins quels applaudissements ces deux pièces ne reçurent-elles pas ? Dès lors ses supérieurs le destinèrent à la chaire. Ils avaient été indécis jusqu'à ce moment sur le genre d'étude auquel ils devaient le fixer, parce qu'il avait paru jusqu'alors également propre à tout : belles-lettres, philosophie, théologie, tout paraissait être son talent, dès qu'il s'y appliquait. Mais le succès étonnant qu'il eut, dès qu'il se montra dans la chaire, fit juger qu'il devait s'y consacrer uniquement : on eut bien de la peine à surmonter sa répugnance ; enfin il se rendit, et ne songea plus qu'à répondre aux vues de ses supérieurs.

La première oraison funèbre qu'il composa, après les deux dont nous venons de parler, fut celle du prince de Conti, fort applaudie lorsqu'elle fut prononcée, fort critiquée ensuite lorsque l'impression l'eut rendue publique. Il en a depuis composé trois autres qui n'avaient point encore vu le jour ; celle du grand Dauphin, celle du feu Roi, et celle de Madame. Il y a dans celle de Louis XIV une noblesse d'expression qui égale en quelque sorte la grandeur du sujet qu'il traitait.

Nous aurions bien souhaité ne faire entrer dans ce volume que des oraisons funèbres, d'autant plus que c'est ainsi qu'on a imprimé séparément de leurs autres ouvrages celles de MM. Bossuet et Fléchier et de quelques autres célèbres prédicateurs. Mais il eût fallu pour cela changer le caractère et en employer de plus gros ; autrement ce volume n'eût point été proportionné aux volumes précédents. Cet inconvénient nous a déterminés à joindre aux oraisons funèbres quatre discours pour des professions religieuses. Nous supplions que le titre de ces discours n'empêche personne de les lire. Ce ne sont pas seulement les religieuses que Massillon y instruit ; c'est pour les gens du monde qu'il parle ; et rien n'est plus fort et plus plein de religion que ce qu'il y dit pour leur faire connaître la sainteté et l'excellence de l'état d'un chrétien, et combien on se trompe dans l'idée qu'on s'en forme communément.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE MASSILLON.

ORAISONS FUNÈBRES.

QUATRE-VINGT-CINQUIÈME SERMON.

ORAISON FUNÈBRE DE M. DE VILLARS, ARCHEVÊQUE DE VIENNE.

NOTICE HISTORIQUE.

Massillon professa la théologie au séminaire de Vienne depuis la rentrée de l'année 1689 jusqu'aux vacances de l'année 1696. Tout en se livrant à la charge qui lui était confiée, le jeune directeur prêcha plusieurs fois à Vienne ; et durant ce séjour de cinq ou six ans dans cette antique cité, les douces qualités de son cœur et le brillant éclat de son esprit lui gagnèrent l'estime et l'affection publiques. Il y connut particulièrement madame de Pusignan et madame de Grammont. Nous publierons une lettre de Massillon, datée de Vienne, appartenant à ses jeunes années de professorat ; c'est, du moins jusqu'à présent, le plus ancien document que nous ayons pu découvrir de l'illustre orateur.

Lorsque l'oratorien fut envoyé à Vienne, Henri de Villars gouvernait cette célèbre Eglise. Massillon reçut du prélat un bienveillant accueil. Quand l'archevêque mourut, le 28 décembre 1693, il fut chargé de son oraison funèbre. « Elle fut écoutée, dit le P. Bougerel, avec des applaudissements extraordinaires, auxquels il ne s'attendait pas ».

Cet éloge funèbre est donc la première œuvre que nous possédions de Massillon ; car ce ne fut que plus tard qu'il célébra la mémoire de M. de Villeroy, archevêque de Lyon. A ce titre, ce discours est d'un haut intérêt. On y voit l'orateur encore en quête du bel esprit, recherchant les fleurs, les antithèses, les ornements affectés, n'évitant pas toujours la déclamation, et se livrant surtout aux excès de la satyre. Mais aussi on sent déjà cette tendresse d'âme, cette délicatesse de cœur, et on admire cet heureux usage des Ecritures, qui furent les traits distinctifs de sa prédication.

Le recueil de Trévoux, de 1708, contient une version de ce discours funèbre ; elle offre d'intéressantes variantes que nous donnons exactement.

Massillon avait plus de trente ans quand il se produisit dans ce solennel éloge. Il est étonnant de voir qu'il ait gardé si longtemps ce bel esprit arriéré et comme ce bouquet de terroir. Seul le séjour de Paris, où il devait fréquenter la bonne compagnie, entendre Bourdaloue, être appelé à paraître devant Louis XIV, devait achever l'éducation littéraire de Massillon et en faire un de nos plus durables modèles de bon goût et de bon style.

Henri de Villars, dont l'orateur avait à louer les vertus, était le cinquième archevêque de Vienne de son nom et de sa famille. Fils de Claude de Villars, seigneur de la Chapelle, et frère du marquis de Villars, comte d'Estrades, lieutenant-général en Italie et en Alsace, et ambassadeur à plusieurs cours, il eut pour neveu le célèbre duc de Villars, qui combattit et fut blessé à Senef, sous le grand Turenne, et qui fut nommé maréchal de France en 1702. Il avait aussi une nièce religieuse.

L'abbé Henri de Villars, chanoine et capiscol de Saint-Maurice, député en 1650 à l'assemblée générale du clergé de France, avait été nommé à l'Agence, place très-enviée et qui mettait fort en relief. Ayant déplu un moment à l'ombrageux Mazarin par quelques plaintes, il fut cependant nommé, en 1652, coadjuteur de Pierre de Villars, son oncle, archevêque de Vienne. Mais le vieux prélat, effrayé des heureuses qualités de son neveu, et jaloux de son ascendant, l'éloigna complétement de l'administration de son diocèse. Ce ne fut qu'à la mort de son oncle, en 1662, que Henri prit vraiment en main le gouvernement de l'Eglise de Vienne.

Il fut très-inquiété par le parlement de Grenoble qui rendit jusqu'à quatorze arrêts contre lui. Ces arrêts avaient beau être cassés ; le parlement n'en continuait pas moins ses procédures agressives. Mais la vie exemplaire du prélat et surtout son abondante charité lui attirèrent les cœurs. Très-assidu à faire ses visites pastorales aux villes et aux campagnes, il répandait partout où il passait de généreuses largesses. Dans ces temps de disette, alors si communs, il faisait distribuer à sa porte huit quintaux de pain par jour. Le bon pasteur aimait à voir lui-même les pauvres, à consoler les affligés et à réconcilier les ennemis. « Enfin, conclut Maupertuis, on peut dire qu'il mourut l'aumône dans les mains, puisque, quelques mois avant de sortir de ce monde, il avait mis à part quatre cents pistoles pour acheter du blé qui était cette année-là très-cher et très-rare, et qui fut fidèlement distribué aux pauvres après son décès par ses héritiers [1] ».

Massillon, si naturellement charitable, devait goûter un tel évêque. De plus il trouvait en lui les qualités qu'il aimait, la candeur, la bienveillance, un cœur tendre et aisément pénétré. Pendant quatre ans, il l'avait vu de près, et avait joui de sa conversation. « Moi-même, s'écriait-il, moi-même, et je dois le dire ici, dussé-je réveiller ma douleur, en rappelant le doux souvenir de ses entretiens et de ses bontés ; oui, moi-même, je l'ai vu avec cet air de candeur et de sincérité qui peignait sur son visage les sentiments de son cœur ».

Ambulavit pes meus iter rectum a juventute mea.....; zelatus sum bonum, et... venter meus conturbatus est,... propterea bonam possidebo possessionem.

J'ai marché dans la droiture depuis ma jeunesse ; j'ai eu du zèle pour le bien, et mes entrailles ont été émues sur les misères de mon peuple ; et je posséderai un héritage éternel. Eccli. LI, 20, 29.

Etais-je destiné, Messieurs, à rendre ce dernier devoir à la mémoire de notre pieux prélat ; et le ciel n'avait-il donc permis que je vinsse être le témoin de sa vie, que pour me ménager, ce semble, de loin, un si triste et un si lugubre ministère ? Contraint tant de fois par sa modestie à supprimer ses louanges dans la chaire évangélique, fallait-il que je ne fusse autorisé à les publier que par sa mort ? Il est donc vrai que le premier hommage public que sa vertu devait avoir de moi, serait un éloge funèbre.

C'est ainsi, ô mon Dieu ! que du haut de votre sagesse vous réglez nos destinées ; c'est ainsi que, confondant nos conseils, surprenant nos désirs et anéantissant nos espérances, vous affermissez notre foi ; c'est ainsi que, diversifiant vos voies, vous instruisez notre vigilance.

Celui-ci, dit Job, consumé de langueur et d'infirmités, voit de loin l'appareil de son sacrifice, exhale chaque jour une portion de son âme, et se sent mourir mille fois avant que d'avoir pu mourir une seule. L'autre, encore plein de force et de santé, est frappé soudain ; son âme tout entière, pour ainsi dire, devient la proie de la mort, et entre les horreurs du tombeau et les délices d'une santé parfaite, ne met presque que le dernier soupir d'intervalle.

Heureuse l'âme qui, pendant ses jours les plus sereins, a su prendre des mesures contre la surprise des vents et de l'orage ! heureuse celle qui, ayant toujours marché dans la droiture, a eu du zèle pour le bien, et dont les entrailles ont été émues sur les misères publiques ! Ah ! qu'une lente infirmité lui annonce de loin le jour du Seigneur, ou qu'un coup imprévu vienne à l'instant lui ouvrir les portes éternelles, sa mort peut être différente, mais son immortalité sera toujours la même.

Ne cherchons point aujourd'hui d'autre consolation, Chrétiens. Vous ne verrez pas dans cet éloge de ces événements éclatants, où l'orateur, peu instruit de son ministère, vient dans ce lieu saint étaler avec art la figure d'un monde profane ; et jusque sur le tombeau fatal, donne du corps et de la réalité au fantôme que le siècle adore.

Je n'ai à vous entretenir ici, Messieurs, ni de ces négociations importantes, qui, arrachant le pontife du sanctuaire, le rengagent dans le tumulte du siècle, et sous le spécieux prétexte du bien public l'autorisent à violer ses devoirs

[1] Histoire de la sainte Eglise de Vienne, 1706, Lyon. — Voir aussi Moréri au mot Villars, et le P. Bougerel.

particuliers ; ni de ces intrigues pénibles, où l'on voit les interprètes des secrets du ciel devenir les dépositaires des mystères des cours, les sentinelles de Jérusalem ne veiller presque plus qu'à la défense de Jéricho, et les docteurs des tribus d'Israël se glorifier d'être les législateurs des nations.

L'histoire de notre pieux prélat n'est mêlée qu'avec celle de son diocèse ; ses jours ne sont marqués que par les fonctions de son ministère ; ses emplois se trouvent tous renfermés dans ses devoirs ; et pour savoir ce qu'il a fait, il suffit de savoir ce qu'il a dû faire.

Nous tirerons donc du sanctuaire même les ornements sacrés qui vont servir d'appareil aux funérailles de l'oint du Seigneur ; nous ne prendrons que sur l'autel les fleurs que nous allons jeter sur le tombeau du prince des prêtres. Le siècle qui n'eut jamais de part à ses actions, n'en aura point aussi à ses louanges. Nous sortirons de l'Egypte pour rendre les devoirs suprêmes à cet autre Jacob [1] ; mais [2] les pompes de Pharaon ne viendront plus comme autrefois jusque dans une terre sainte honorer les cendres et la mémoire des patriarches [3].

Ce n'est pas que j'ignore là-dessus les vaines pensées des mondains. Admirateurs insensés de cette vicissitude de fantômes, sur quoi roule tout le siècle présent, il leur faut des spectacles pour les frapper, de vastes projets, des entreprises éclatantes, des emplois tumultueux. On a toujours chez eux des vertus obscures, quand on n'a pas des vices glorieux ; et ce n'est guère qu'aux grands défauts qu'ils savent accorder le nom de grand mérite.

L'innocence des mœurs, la bonne foi, l'affabilité, la clémence, l'application à ses devoirs, la miséricorde, ont je ne sais quoi de tranquille et d'uni, qui ne donne rien aux spectateurs. Les merveilles de la foi n'ont pas le même privilége que les illusions des sens. Ce qui sert de spectacle à Dieu et aux anges, paraît à peine digne de l'attention des hommes. On dirait que pour mourir avec honneur il faut avoir su être autre chose qu'homme de bien. La solennité des éloges veut presque être soutenue par le faste du héros qu'on loue ; et il semble que l'orateur n'a jamais plus besoin d'art que lorsqu'il n'a qu'à louer la vérité et la justice.

Telle est la prudence du siècle, je le sais : mais viens-je ici pour donner du poids aux coutumes d'Egypte, durant la solennité même de l'immolation de l'Agneau ? Viens-je, par un discours profane, suspendre l'attention des ministres gravement assemblés autour de l'autel et appliqués au sacrifice, ou aider leur recueillement avec la parole évangélique ? Viens-je mêler aux chants lugubres de la triste Sion les cantiques de Babylone ? Viens-je, en un mot, honorer mon ministère, édifier votre piété, ou respecter vos erreurs [1], et dégrader l'honneur du sacerdoce ? Ah ! ce n'est pas ici un de ces préludes artificieux où l'orateur semble acheter le droit d'être tout profane, en promettant d'abord qu'il ne dira rien que de saint, et où l'on ne voit de chrétien que des précautions pour ne l'être pas. Rien de ce qui va s'éteindre au tombeau ne brillera dans cet éloge funèbre.

Ce ne sera pas même une histoire inconnue. Ce que vous avez vu, entendu et touché presque de vos mains, ce sera ce que nous annoncerons. Je parle d'un pasteur qui n'a jamais perdu son troupeau de vue. L'intégrité de ses mœurs, l'application aux fonctions de son ministère, la profusion de ses trésors, qui vont faire le sujet de cet éloge, ont mille fois servi de matière aux vôtres ; et s'il était permis au peuple affligé qui m'écoute, de le dire ici à ma place, il dirait comme moi, que sa vie fut toujours réglée par la loi : *Ambulavit pes meus iter rectum a juventute mea* [2] ; que son autorité fut toujours utile à l'Eglise : *Zelatus sum bonum* [3] ; et que ses richesses furent toujours prodiguées aux pauvres : *Et* [4] *venter meus conturbatus est* [5]. Représentons-le donc comme un homme juste et irréprochable, comme un pontife fidèle, et comme un père charitable.

C'est l'éloge que je consacre à la mémoire de messire Henri de Villars, archevêque et comte de Vienne, primat des primats. Esprit

[1] *Joab*, 1708.

[2] *Mais*, mot omis par l'édition de 1708.

[3] On peut remarquer le bel emploi que savait déjà faire de l'Ecriture Massillon, presque débutant dans les chaires chrétiennes. C'est bien en effet du sanctuaire qu'il tire ses plus beaux ornements, et sur l'autel qu'il prend les fleurs de ses discours.

[1] On attendait donc de l'orateur quelque éloge où les choses profanes se mêleraient à l'enseignement sacré.

[2] Eccli., LI, 20.

[3] *Ib.*, 25.

[4] *Commotus*, 1708.

[5] Eccli., LI, 29.

Saint, mettez dans ma bouche cette parole efficace, ce glaive à deux tranchants, qui en faisant le discernement des pensées du juste, aille faire de douloureuses séparations dans le cœur du pécheur, et qui n'élève ce pieux et lugubre monument à la religion, que sur les débris de l'idole du monde.

PREMIÈRE PARTIE.

L'innocence des mœurs, je le sais, n'est pas toujours le fruit de la piété des ancêtres, ni des secours de l'éducation. Il y a des enfants de colère, des cœurs si profondément gâtés, qu'on les voit déjà méditer l'iniquité parmi les leçons de vertu qu'ils reçoivent de leurs pères, et qui, ne trouvant autour d'eux que des objets saints, savent s'en former de criminels de leur propre fonds.

Je sais que la sagesse vient d'en-haut et descend du Père des lumières, qu'elle ne [1] se recueille pas sur la terre comme la succession d'un père faible et mortel ; et que la piété est le don d'un Esprit qui souffle où il veut, et non pas le fruit d'une chair qui ne sert de rien [2].

Cependant il faut avouer que l'ordre de notre naissance donne presque le premier branle à celui de nos destinées ; qu'avec le sang qui nous fait ce que nous sommes, nos pères font d'ordinaire passer jusqu'à nous les impressions de ce qu'ils ont été ; et que dans les semences de vie que nous tenons d'eux, nous trouvons des ascendants secrets qui nous font vivre comme eux. Lorsque la racine est sainte, dit l'Apôtre, les branches le sont aussi ; et il est malaisé que d'une masse pure et brillante, on ne tire que des portions viles et flétries [3]. N'en cherchons pas des exemples hors de l'histoire de l'homme juste que nous louons. Sorti d'une famille où la probité, l'honneur, et je ne sais quelle élévation d'âme [4], coulent avec le sang, où la sagesse semble avoir fait une éternelle alliance avec le nom, où l'éclat et la vertu paraissent presque de la même date, où les exemples qui la règlent sont aussi anciens que les titres qui l'embellissent ; sorti, dis-je, d'une famille où le Dieu d'Israël avait depuis longtemps établi sa demeure, il en recueillit toutes les bénédictions.

Un père [1], dont la mémoire ne mourra jamais, lui fit priser les voies du Seigneur par ses instructions, et les lui montra par ses exemples. Effrayé de la déplorable vanité des personnes de son rang, qui croiraient dégrader leurs ancêtres, s'ils s'appliquaient eux-mêmes à leur former une postérité digne d'eux, qui regardent comme des soins roturiers le soin de l'éducation, sans quoi se souille et s'épaissit la noblesse du sang ; confient à des mains étrangères le soin de cultiver des vertus domestiques ; mettent à prix la destinée de leurs enfants ; et pour se trop souvenir de leurs grandeurs, laissent après eux des successeurs qui ne s'en souviennent pas assez ; effrayé, dis-je, de ce désordre, il l'évita [2] : et le Seigneur bénissant ses soins, il ébaucha, sans le savoir, à la France, un ministre sage et illustre dans les cours étrangères [3], distingué dans la nôtre, né pour ménager l'esprit des rois et la fortune des royaumes, habile à ramener à l'utilité de la patrie et à la gloire de son prince les humeurs et les intérêts divers des peuples voisins [4] ; et le pieux prélat qui fait le triste sujet de cette cérémonie, dont la vie brille d'autant plus aux yeux de la foi, qu'elle est tout ensevelie dans l'obscurité des fonctions du sacerdoce.

Aussi les amusements de son enfance ne furent que des essais de vertus. Incapable encore de connaître la créature, il levait déjà ses mains pures vers le Créateur. Il apprit à consacrer son cœur au Seigneur dans un âge où à peine a-t-on un cœur pour soi-même ; et la piété qui toujours est le fruit tardif de la grâce, n'attendit pas jusques ici [5] la raison.

Qu'attendez-vous, Messieurs, de ces heureuses prémices ? Le ciel qui brille le matin, n'annoncerait-il, selon la parole évangélique, que des brouillards et des tempêtes [6] ? Le temple qu'une main habile a élevé avec tant de lenteur et de précaution, ne faudra-t-il que trois jours pour le détruire ; et à peine sorti des mains de Samuel, suffira-t-il à cet autre

[1] *Et ne*, 1708.

[2] Sag., IX, 10. — Jean, III, 8 et VI, 64.

[3] Quod si delibatio sancta est, et massa ; et si radix sancta, et rami. — *Rom.*, XI, 16.

[4] *Et je ne sais quelle noble éducation*, 1708.

[1] Claude de Villars, troisième du nom, seigneur de La Chapelle. Il avait épousé, en 1620, Charlotte de Louvet de Nogaret-Cavisson.

[2] *Il l'évite*, 1708.

[3] Le marquis de Villars.

[4] *Du peuple voisin*, 1708.

[5] *Presque ici*, 1708.

[6] *Matth.*, XVI, 3.

oint du Seigneur, comme à Saül, de s'être trouvé une fois parmi les fureurs et les vains transports des prophètes du siècle, pour devenir furieux et prophétiser avec eux? De si belles espérances ne donneraient-elles qu'un sort commun, qu'une jeunesse [1] emportée qui compte les crimes parmi les bienséances de l'âge, et qui ne laisse guère qu'aux passions [2] le soin de régler ses plaisirs, qu'une [3] maturité ambitieuse qui ne connaît point d'autre honneur que le secret de s'en attirer [4], qu'une vieillesse [5] endurcie, qui dans le débris d'un corps usé et à demi mort, nourrit des passions encore toutes vivantes [6], qui, au lieu de soupirer sur les iniquités qu'elle s'est permises, ne soupire qu'après le souvenir des plaisirs qu'elle ne peut plus se permettre; et qui de sa vie passée, ne regrette rien, sinon qu'elle soit passée?

Ah! si je n'avais que ces [7] mystères d'iniquité à vous annoncer au milieu des mystères saints; si, comme autrefois Samuel envers Saül [8], il fallait honorer l'oint du Seigneur devant le peuple, plutôt pour épargner à son rang la honte de ses faiblesses, que pour édifier notre piété par le souvenir de ses vertus, je me serais contenté d'accorder en secret des larmes à une mort qui me fut sensible, sans donner ici à sa mémoire des éloges qui ne lui seraient pas glorieux. Loin de venir [9] interrompre le sacrifice terrible, pour faire revivre le souvenir de ses actions, moi-même je l'aurais offert au Très-Haut, pour obtenir que le souvenir en fût effacé du livre éternel; et toute chère que me sera toujours sa mémoire, j'aurais satisfait à ma reconnaissance, sans manquer à mon ministère.

Mais la religion défend-elle de sonder un cœur qu'elle occupa tout entier? Grâce au Seigneur, je ne craindrai point de l'exposer à vos yeux; et je n'aurai pas besoin pour vous le faire estimer, de vous le faire méconnaître [10];

[1] *Une jeunesse*, 1708.

[2] *Guère aux passions.* — Renouard.

[3] *Une maturité*, 1708.

[4] *Qui sait aller às es fins par des routes d'iniquité et qui ne regarde la vertu que comme sa dernière ressource de vie.* 1708.

[5] *Une vieillesse*, 1708.

[6] *Entières*, 1708.

[7] *Les*, 1708.

[8] I Rois, xv, 30.

[9] *Voir*, 1708.

[10] Mais, grâce au Seigneur, je n'aurai pas besoin ici de cet art, qui ne laissant entrevoir les objets qu'à demi, ménage, pour ainsi dire, son jour, et place habilement l'œil dans le seul point de vue favorable. Nous vous ferons estimer notre pieux défunt sans vous le faire méconnaître. — 1708.

et pour sauver la gloire de cet autre David de la honte d'une obscure mort, il ne faudra pas comme Michol le dérober aux yeux, et ne substituer que son fantôme à sa place [1].

Quelle fut sa retenue en un âge, où pour être vertueux et régulier [2], il suffit presque d'empêcher que le vice ne nuise, et savoir bien choisir ses débauches!

Quel fonds de candeur, d'affabilité, de modération, dans un rang où mille intérêts secrets enveloppent le cœur; où le poids des affaires et les bienséances de la dignité altèrent l'humeur ou la déconcertent; et où l'on est d'autant plus vif sur les injures, qu'on se voit toujours investi d'hommages!

Quelle noble simplicité dans un siècle où l'art des raffinements a passé jusqu'au peuple; où tout est confondu et par sa misère et par sa vanité; et où à peine tranquilles possesseurs d'une portion de l'héritage de nos pères, frappés de calamités inouïes dans leur temps, nous inventons des plaisirs qui leur furent encore plus inouïs!

Vous qui vîtes couler ses premiers jours, sages vieillards d'Israël, qui témoins de la première gloire de ce temple, venez honorer ici ses ruines de vos larmes, sans pouvoir être consolés par l'espérance d'un nouveau, rien de profane en souilla-t-il jamais la sainteté? Fallut-il excuser les égarements de son cœur sur la fatalité de l'âge; envelopper des désordres présents dans l'espoir d'une régularité à venir; chercher dans quelque trait de bon naturel des présages douteux de vertus; attendre du dégoût seul de l'iniquité, le goût du don céleste, et de la violence du mal, en faire presque le seul présage de guérison?

Son âme fut un lieu de paix dans un temps où toutes les passions frémissent à l'entour; et comme ces trois jeunes princes juifs, il vécut parmi les délices des Babyloniens sans toucher aux viandes, et sans s'enivrer du vin de Babylone [3].

L'usage et les réflexions qui enveloppent l'âme, et font qu'elle ne se montre plus que par règle, et changent [4] en art le commerce

[1] I Rois, xix, 13.

[2] *Et régulier*, mots omis par le texte de Trévoux.

[3] Dan., i, 8.

[4] *Changeant en art*, 1708.

de la société, aidèrent la droiture et la candeur de la sienne.

Il n'était pas de ces hommes enfoncés et impénétrables, sur le cœur de qui un voile fatal est toujours tiré; qui s'attirent, en se cachant, le respect des peuples; que l'on ne révère tant que parce qu'on ne les a jamais vus [1]; et qui, comme ces autres qu'une vaine religion consacra jadis, n'ont rien de vénérable que leur obscurité. Déguisements artificieux de la prudence du siècle! vaine science des enfants d'Adam! coupable trafic de mensonge et de vérité! je n'aurai pas besoin aujourd'hui, pour m'accommoder à mon sujet, de vous donner ici des titres spécieux, et qui ne sont dus qu'à la sagesse de la croix et à la simplicité chrétienne.

Je loue un homme juste et droit, simple dans le mal et prudent pour le bien; un homme dont ce siècle malin n'était pas digne; une de ces âmes faites pour le siècle de nos pères, où la bonne foi était encore une vertu, où une noble ingénuité tenait lieu d'art et de finesse, où dans les plaisirs innocents d'une douce société, le plus loyal était toujours le plus habile; où l'art des précautions était inutile, parce que l'art de se contrefaire n'était pas encore inventé; et où toute la science du monde se réduisait à ignorer les lois et les usages du nôtre [2].

Ici, je sens que mon discours s'anime : je me représente notre prélat avec cet air toujours affable et serein, toujours accessible, toujours accueillant [3], mettant, pour ainsi dire, sa personne et sa dignité à toutes les heures, ne retenant de son rang que le privilége de pouvoir être importuné : je me le représente, et pourrais-je le dire sans réveiller votre douleur? je me le représente au milieu de vos familles, enveloppé dans une aimable obscurité, goûtant avec vous les douceurs d'une vie privée, familiarisant l'épiscopat avec les fidèles, et ne se faisant pas une vaine bienséance de se rendre invisible, et de jouir tout seul d'une dignité qui n'a été établie que pour les autres.

Fallait-il, pour pénétrer jusques à lui, acheter par des lenteurs éternelles une audience d'un moment, et par mille pénibles formalités, des refus encore plus pénibles? Quelle barrière y eut-il jamais entre lui et nous, que celle du respect et de la discrétion? Le vîmes-nous jamais affecter ces moments sacrés de solitude inventés pour ménager le rang ou pour honorer la paresse? Sa maison ressemblait-elle à ces maisons d'orgueil et de faste, où ceux que les affaires y attirent, pensent presque plus aux moyens d'aborder leur juge, qu'à lui exposer leur droit et leur justice [1]; où dans un silence profond et avec un respect qui approche du culte, on attend que la divinité se montre [2]; où mille malheureux souffrent moins de leur misère que de leur ennui; et où comme autrefois dans la piscine de Jérusalem, après avoir attendu longtemps, cet autre ange du Seigneur paraît enfin, et guérit à peine un malade [3]?

La contagion des dignités et de la grandeur ne lui forma pas cet œil superbe et ce cœur insatiable d'honneurs [4] dont parle le Prophète [5]. Content de mériter nos hommages, il ne sut [6] pas les exiger; disons plus, il ne sut pas les souffrir. On aurait dit que ces respectueuses déférences qui délassent si agréablement des soins de l'autorité, faisaient la plus pénible fatigue de la sienne [7]. Bien éloigné de ces petites délicatesses qu'on remarque en la plupart des grands, auprès de qui un simple oubli est un crime qu'à peine mille soins et de longues assiduités peuvent expier; vaines idoles, qu'on ne peut aborder qu'en rampant, qu'on ne peut servir qu'avec solennité, qu'on ne peut toucher qu'avec religion, et qui, comme l'arche d'Israël, vous frapperaient [8] de mort, si pour trop penser même à les secourir, vous n'aviez pas assez pensé à les respecter.

Mais quelque chose de plus grand et de plus digne de la religion s'offre ici à moi. On peut, il est vrai, se refuser aux hommages par ostentation, et pour en paraître plus digne. La mo-

[1] *Que l'on ne vénère tant que parce qu'on ne les a jamais vus.* — L'édition de 1708 ne lit pas ce membre de phrase.

[2] C'était un docteur de l'ancienne marque, de l'ancienne simplicité, de l'ancienne probité. — BOSSUET, O. F. de M. Cornet.

[3] *Avec cet air toujours affable et l'esprit toujours accueillant.* — 1708.

[1] Retrouvait-on dans son palais l'image de ces antichambres fatales où profondément occupé de l'intérêt qui l'anime, chacun pense presque plus aux moyens d'aborder son juge qu'à lui exposer son droit et sa justice? — 1708.

[2] Voilà, pour un sermon, bien des traits satyriques.

[3] Jean, v, 4.

[4] *D'honneurs,* omis par le recueil de 1708.

[5] Superbo oculo, et insatiabili corde. *Ps.* c, 5.

[6] *Il ne voulut pas,* 1708.

[7] Et ces respectueuses déférences qui délassent si agréablement des soins de l'autorité, faisaient ensemble toute la fatigue de la sienne. — 1708.

[8] *Frapperont,* 1708.

dération, je le sais [1], assez souvent n'est que le sceau de l'orgueil ; la vanité qui se montre n'est ni la plus habile ni la plus à craindre ; et celui qui s'empresse pour se faire honorer, ne sait pas encore l'art d'être vain [2].

Mais n'être touché ni des honneurs ni des outrages, s'être rendu [3] familier ce point difficile de la loi, le pardon des offenses, ne distinguer même ses ennemis que par les grâces qu'on leur accorde, être armé de la verge pour punir les murmures, et ne s'en servir, comme Moïse, que pour tirer l'eau même des pierres en faveur des murmurateurs, c'est ce que la vanité ne saurait bien contrefaire, ni la religion assez louer. Oui, Messieurs, nul de nous ne l'ignore ; on aurait dit que le seul secret [4], pour se le rendre favorable, était de l'avoir offensé. Les traits les plus piquants n'allaient, ce semble, jusque dans son cœur, que pour y ménager [5] une place à ceux qui les avaient lancés ; et comme ce lion mystérieux, dont il est parlé dans l'histoire de Samson, il suffisait presque de l'avoir déchiré, pour trouver dans sa bouche le miel de la douceur et la rosée des grâces. Puissiez-vous en ce jour de douleur être du moins touchés de cet exemple, vous qui croyez que ne pas perdre vos ennemis, c'est leur pardonner ; et qui bornez la loi qui vous ordonne d'aimer, à ne haïr qu'avec mesure ! Passons à l'usage qu'il a fait de son autorité, et représentons-le comme un pontife fidèle [6].

DEUXIÈME PARTIE.

Dieu ne nous a pas donné, disait autrefois saint Paul, parlant pour tout le corps de l'épiscopat, un esprit de faiblesse, mais un esprit de force et d'amour : *Sed spiritum virtutis et dilectionis* [7].

Qu'est-ce en effet, mes Frères, qu'un évêque si peu soigneux de faire revivre la grâce de l'imposition, s'il a éteint cet esprit ; ou si ayant franchi, par une ambitieuse intrusion [1], cette haie sacrée qui sépare le sanctuaire, il ne l'a jamais reçu ? Hélas ! faut-il le dire ici ? c'est un arbre deux fois mort [2] et déraciné [3], et qui occupe le plus bel endroit d'une terre sacrée [4] ; c'est un roseau que le vent agite [5], et sur qui cependant, comme sur une colonne sainte, repose tout l'édifice de la maison du Seigneur ; c'est une nuée destinée, comme autrefois, à faire paraître la gloire du Seigneur dans le temple, et qui nous la dérobe par sa noirceur ; c'est un astre errant, qui, destiné à nous garder parmi les obscurités des sens et de la foi, ne peut cependant que nous écarter de la route ; c'est un serpent d'airain élevé pour guérir nos blessures, et qui placé dans le temple, nous devient une occasion d'idolâtrie et de mort [6] ; et pour tout recueillir, en un mot, c'est un mystère d'iniquité inconnu presque à ces siècles heureux qui nous ont précédés, dont la foi alarmée respecte encore la profondeur, et qui ne sera révélé que dans son temps [7].

Né, pour ainsi dire, dans le sein de l'épiscopat, et trouvant à côté de ses ancêtres une si longue succession de sages pontifes, notre pieux prélat en recueillit tout l'esprit avec le nom. Déjà depuis plus d'un siècle, étaient assis sur le trône sacré de ce saint temple des prélats de son sang. La souveraine sacrificature était presque devenue l'héritage de sa tribu ; et, par un privilége nouveau au sacerdoce de Melchisédech, elle était transmise selon les lois d'une succession charnelle, sans s'y transmettre selon les lois de la chair et du sang. Mais que ne puis-je passer rapidement sur cet endroit de mon discours ! Nos pères, élevés à respecter ce nom, nous avaient élevés au même respect ; nos vieillards, voisins presque de ces temps heureux où commencèrent à gouverner l'Eglise les pontifes de cette maison, en racontaient avec allégresse, au milieu de leur famille, l'histoire à leurs neveux, et les marquaient chacun par leur propre caractère ; nous-mêmes, accoutumés à vivre sous

[1] *Je le sais.* Ces mots ne se trouvent pas dans le texte de 1708.

[2] Et celui qui se prise pour se faire honorer, n'a pas encore appris à se vaincre. — 1708.

[3] *C'est rendre*, 1708.

[4] Oui, Messieurs, vous le savez, on aurait dit que le seul soin... — 1708.

[5] *Marquer*, 1708.

[6] Vous avez vu un homme juste, vous allez voir un pontife fidèle. — 1708.

[7] II Tim., I, 7.

[1] *Intention*, 1708.

[2] *Inondé*, 1708.

[3] Arbores... bis mortuæ, eradicatæ. *Jud.*, 12.

[4] *Sainte*, 1708.

[5] Arundinem vento agitatam. *Luc*, VII, 24.

[6] Nombres, XXI, 9. IV. Rois, XVIII, 4.

[7] Nam mysterium jam operatur iniquitatis... Et tunc revelabitur ille iniquus. *II Thess.*, II, 7 et 8.

de si paisibles lois, promettions à ceux qui viendraient après nous, le même avantage. Trop cruelle Italie ! pourquoi vîtes-vous couper le fil d'une si longue suite de pontifes ; et pourquoi, en nous ôtant par une mort prématurée l'espoir d'un successeur, nous ôtâtes-vous la seule ressource qui nous restait, dans la perte que nous venons de faire ?

Mais hélas ! suis-je destiné à rouvrir aujourd'hui toutes les plaies de la famille ; et faut-il, pour vous rappeler la glorieuse succession des prélats qu'elle vous a fournis [1], vous faire souvenir à ses yeux que vous n'en devez plus attendre ? Epargnons à l'illustre fille qui m'écoute, le souvenir encore trop cher [2] d'un frère dont la mort lui causa tant de larmes ; et pour la consoler sur le triste accident qui nous assemble ici, ne faisons pas revenir ses [3] malheurs passés.

L'épiscopat est un ministère de force et de fermeté. Il faut que, retranché dans le droit sacré du sacerdoce, l'évêque soit hors d'atteinte aux traits de l'ambition, aux surprises de la bienséance, à la rapidité de l'usage ; qu'il rapproche [4] l'innocence de nos mœurs des lois et de la discipline de nos pères ; qu'il sache ramener les abus à leur origine ; et que, comme l'arche d'Israël au milieu du Jourdain [5], il fasse remonter les eaux vers leur source, et ne s'y laisse pas entraîner soi-même.

Ne croyez pas [6], Messieurs, que sur ces traits primitifs de l'épiscopat, je vienne ici pour faire honneur à mon sujet, vous former à loisir un de ces portraits originaux, où tout se sent de la plus pure antiquité [7], et que l'on ne trouve si beaux, que parce qu'ils ne ressemblent à personne. Malheur à moi, si je faisais d'une cérémonie de religion un vain jeu d'éloquence, et si par [8] des louanges excessives, aidant les fidèles à se persuader qu'on leur surfait la vérité dans la chaire évangélique, je les accoutumais à en rabattre !

J'aime mieux vous faire souvenir que, dans un siècle où la charité est [1] refroidie, où les devoirs de l'épiscopat sont ou réduits par l'usage, ou bornés par la puissance séculière, ou adoucis par le déréglement des fidèles, c'est presque faire le bien que de le souhaiter ; et que si le prélat que je loue n'a pu remonter jusques à la source, et ramener ces premiers âges de l'épiscopat, il ne s'est du moins pas laissé aller aux faiblesses et aux relâchements du nôtre.

Appelé à l'agence [2] dans ces temps périlleux, où l'autorité du gouvernement mal affermie ne laissait espérer aux droits de l'Eglise qu'une faible protection, il ne fit paraître ni moins de zèle, ni moins de fermeté. Je le dirai ici à la gloire éternelle de la piété du grand Turenne, nom si honorable à la France, si cher à nos troupes, si redoutable encore aux ennemis, je ne craindrai pas de rappeler quel fut pour l'erreur de ses ancêtres un attachement si glorieux à la vérité qu'il embrassa depuis [3]. Ce grand homme, encore dans le parti de l'hérésie, entreprit de lui bâtir un temple dans une de ses terres ; et comme un autre Michas, il voulut [4] avoir auprès de la maison de ses pères ses dieux, son lévite, et tout l'appareil superstitieux de son culte [5]. Il n'y avait point alors de roi [6] en Israël, comme le dit l'Ecriture, du temps de ce juif, et chacun était à soi-même sa loi et son juge.

Qu'attendez-vous ici du ministère de notre agent ? une criminelle complaisance toujours prête à se faire des amis, non pas des richesses d'iniquité, selon le mot de l'Evangile, mais des plus sacrées dépouilles du sanctuaire ? une timide dissimulation, qui honore sa [7] lâcheté de tout le mérite de la prudence ? une faible résistance, qui paraît d'abord, mais seulement pour pouvoir se dire à soi-même qu'elle a paru ? En vain mille intérêts secrets sollicitent l'agrément de l'agent : il s'oppose au nom du clergé [8], trop zélé sacrificateur du temple de

[1] Qu'elle nous a produits. — 1708.

[2] *Encore trop cher*. Mots omis dans le texte de 1708.

[3] *Les*, 1708.

[4] *Approche*, 1708.

[5] Jos., III, 16.

[6] *Cependant*, 1708.

[7] L'édition de 1708 ajoute ici ces mots : Où ne paraissent nulle part des traces mêmes qui annoncent nos mœurs et la nouveauté.

[8] *Et par*, 1708.

[1] *Etait*, 1708.

[2] M. de Villars, chanoine de Saint-Maurice et député à l'assemblée générale du clergé, fut nommé en 1651 agent général du clergé de France.

[3] Je ne craindrai pas de rappeler qu'il fut pour l'honneur de ses ancêtres, d'un attachement glorieux à la vérité qu'il embrassa depuis. — 1708.

[4] Et voulut avoir comme Michas. — 1708.

[5] Juges, XVII, 5.

[6] *De Dieu*, 1708.

[7] *La*, 1708.

[8] Timides conseils de la chair et du sang, vous n'eûtes point ici de part ! En vain mille intérêts secrets que je dois taire en

Sion, pour souffrir que sous son ministère les hauts lieux se multiplient dans Israël [1]. Heureux d'avoir vu depuis, pendant les jours de son sacerdoce, la piété d'un autre Ezéchias s'employer à les détruire, ôter du milieu de Juda les dieux étrangers, et obliger les peuples à venir tous adorer à Jérusalem ! Mais ce n'est là qu'un premier essai de sa droiture [2].

Sacrés prélats de nos Gaules, combien de fois le vîtes-vous dans vos assemblées ignorer l'art nouveau de se taire ; redonner à l'épiscopat sa première liberté ; n'envisager sa fortune qu'à travers son devoir ; être le Gamaliel de l'assemblée des princes des prêtres, et savoir opiner dans des conjonctures, où il ne fallait savoir que consentir ? Que ne puis-je ici publier sur les toits ce qui s'est passé dans le secret ! Vous verriez des instances éludées, des espérances méprisées, les intérêts de la chair et du sang oubliés ; l'autorité souveraine ramenée aux intentions du souverain, et une droiture inflexible dans un siècle où toute la fermeté semble se réduire à ne pas se ménager soi-même des occasions de lâcheté. Mais ce sont là de ces traits qu'on ne peut montrer qu'en éloignement ; de ces merveilles destinées à l'obscurité, et qui, nous révélant des maux secrets, doivent, comme les figures d'or des plaies des Philistins, demeurer cachées dans l'arche. Avec quelle constance le vîmes-nous négliger un repos si cher à l'épiscopat [3], pour rendre à son autorité ses premières [4] bornes, y rejoindre [5] les titres sacrés et inaliénables, que l'ignorance ou la superstition des siècles passés en avait détachés ; soutenir, contre une puissante et célèbre abbaye, les [6] plus anciens droits du sacerdoce ; arracher des mains étrangères les dépouilles de son épiscopat ; rétablir le premier pasteur chef des pasteurs subalternes ; rejeter un traité pernicieux, et ne vouloir pas vendre une paix qui laissait la division dans le sanctuaire ; en un mot, ne pas souffrir comme Salomon que le corps de Jésus-Christ fût divisé entre deux Eglises, et faire déclarer la seule et véritable mère, celle qui ne voulait point de partage !

Les égards, la bienséance même du sang et de l'amitié, lui surprirent-elles jamais de ces grâces qui minent [1] la force des lois, et s'élèvent [2] sur leurs débris [3], dessèchent peu à peu cette sève précieuse qui anime encore le tronc, achèvent d'épuiser ces esprits primitifs d'ordre [4] et de régularité, qui, à travers tant de siècles, ne sont arrivés jusques à nous que faibles et presque défaillants, donnent par une officieuse cruauté [5] le dernier coup à la discipline mourante, et comme cet Amalécite échappé de la déroute de Saül [6], font rendre le dernier soupir à la puissance et à la majesté d'Israël, sous prétexte d'avoir égard à ses maux ? Ah [7] ! il ne resserra jamais tant les bornes de son autorité, que lorsqu'il fallut l'employer pour ceux qui lui étaient chers. Sa [8] main retenait les grâces que le cœur avait trop de penchant à accorder ; et on aurait dit que le droit de tout obtenir de lui, était un titre pour en être presque toujours refusé. Donnez, Seigneur, à vos ministres cet esprit de force et de circonspection ; ne souffrez pas que votre héritage devienne la proie des nations, et l'opprobre [9] de ceux qui vous haïssent.

Ce fonds de droiture et d'intégrité prenait sa source dans l'amour qu'il eut toujours pour l'Eglise. Quelles mesures ne prit-il pas pour la remettre à Jésus-Christ pure et belle, et lui faire perdre les taches et les rides, que l'ignorance des siècles passés et la licence du nôtre y avaient laissées ? Quelles étaient les ruines de ce temple, lorsque nous y vîmes entrer notre nouveau pontife [10] ! Ah ! ici s'offrent à moi des spectacles bien divers. Je vois la Fille de Sion enveloppée de sa honte et de son ignominie, souffrant que l'ennemi porte une main téméraire sur tout ce qu'elle a de plus précieux [11], et devenue presque toute

ce lieu, sollicitent l'agrément de l'Agent ; il s'oppose au nom du clergé dont il soutient les droits. — 1708.

[1] In diebus illis non erat rex in Israel, sed unusquisque quod sibi rectum videbatur, hoc faciebat. *IV Rois*, XVIII, 22.

[2] Phrase omise par l'édition de 1708.

[3] Cette satyre est vraiment indigne de la chaire.

[4] *Anciennes*, 1708.

[5] *Joindre*, 1708.

[6] *Des*, 1708.

[1] *Ruinent*, 1708.

[2] *Lois, s'élèvent*. 1708.

[3] *S'élèvent sur leurs débris*. Belle et juste métaphore, plusieurs fois employée par Massillon.

[4] *D'ordre*, omis par le texte de 1708.

[5] *Ressource*, 1708.

[6] II Rois, I, 10.

[7] *Ah !* exclamation qui ne se trouve pas dans l'édition de 1708.

[8] *La*, 1708.

[9] *Des nations, l'opprobre*. — 1708.

[10] Que de ronces dans ce vaste champ du Seigneur, quand nous y vîmes entrer ce nouveau père de famille ! — 1708.

[11] Souffrant que l'ennemi passe la main sur tout ce qu'elle a de plus désirable. — 1708.

semblable aux filles de Tyr, je la vois sortir comme l'aurore du sein de ces ténèbres [1], rentrer peu à peu dans son éclat, et reprendre le soin [2] de sa gloire ; je la vois sous des images si différentes, et je me trouve également embarrassé et par ce que je dois dire et par ce que je dois taire.

Oui, Messieurs, vous le savez, les malheurs du temps et les dissensions civiles, la licence et le crédit de l'erreur avaient presque éteint la foi dans nos Gaules, et confondu les droits et la discipline de nos Eglises. Celle-ci, moins heureuse que la terre de Gessen, ne fut pas à couvert des plaies communes [3] ; l'ange exterminateur y passa. Les traces de la colère divine furent longtemps empreintes sur nous ; et, malgré tout ce qu'avaient fait ses prédécesseurs, le prélat que nous pleurons [4], y trouva encore beaucoup à faire.

La première marque d'amour qu'il donna à la nouvelle Jérusalem, à cette épouse descendue du ciel [5], fut de ne la jamais perdre de vue. Oracles éternels des Livres saints, lois vénérables de nos pères, vœux si ardents et si anciens de toute l'Eglise sur la résidence des pasteurs, il vous connut, il vous respecta. En vain les services d'un illustre frère, le mérite et le crédit d'un neveu, qui vole si rapidement à la gloire et aux honneurs, lui laissent entrevoir des espérances toujours fatales à l'honneur du sacerdoce ; en vain le monarque lui-même, si jaloux d'ailleurs de ce devoir de l'épiscopat, lui reproche qu'on le voit rarement à la cour ; cette pompe de l'Egypte ne l'éblouit pas ; et ce sage vieillard comme autrefois le vieillard Jacob présenté à Pharaon, et si honorablement accueilli, ne rougit pas de se déclarer pasteur devant ce prince, pour être moins de temps à sa cour, et avoir le droit de se retirer plutôt dans la terre de Gessen [6]. Exemple trop beau pour un siècle où l'épiscopat ne sert presque plus que de décoration aux palais des rois ; où les cours semblent être devenues des diocèses communs ; où les sentinelles de Jérusalem et les trompettes du temple ne voient et ne parlent plus qu'avec des yeux et des bouches étrangères [1] ; et où l'on voit souvent les princes de la tribu de Lévi, indignes dépositaires de l'arche, l'imposer comme les Philistins sur des épaules viles, et la laisser errer à l'aventure [2].

L'ignorance et le déréglement des clercs défiguraient la beauté de l'Eglise. C'était une noire vapeur, qui du sanctuaire allait se répandre dans le reste du temple, et en ternissait l'or et l'éclat. Quels furent ses soins pour la dissiper ! Vous l'apprendrez à la postérité, édifice sacré qui, hors des murs de cette ville, renfermez les sources précieuses où se puisent à loisir la doctrine et la vérité ; qui, de votre sein voyez couler les esprits [3] de sacerdoce et d'apostolat, répandus dans nos villes et dans nos campagnes ; qui fûtes le pieux fruit et le plus cher objet de ses empressements ; vous l'apprendrez à la postérité ; et en faisant passer jusques à nos neveux l'amour qu'il eut pour son Eglise [4], vous ferez passer jusques à eux le tendre respect et la reconnaissance que vous conservez [5] pour sa mémoire.

Aussi, instruit [6] du précepte de l'Apôtre [7], avec quelle circonspection imposa-t-il les mains, et donna-t-il des dispensateurs à l'héritage de Jésus-Christ ! Que [8] ne le pouvez-vous dire ici à ma place, sage coopérateur de son épiscopat ! Déchargé sur vos soins de cette partie pénible de son ministère, il écouta, je le sais, vos avis respectueux avec bonté, les [9] suivit avec religion, les prévint même avec sagesse ; et, comme Samuel dans la maison d'Isaïe [10], il ne fit attention ni aux droits de la naissance, ni aux vaines distinctions de la chair, quand il fallut répandre l'onction sainte et donner des princes à Israël.

Moi-même, et [11] je dois le dire ici, dussé-je réveiller [12] ma douleur, en rappelant le doux

[1] *Des ténèbres.* — 1708.
[2] *Les soins*, 1708.
[3] Exod., IX, 26.
[4] *Notre défunt.* — 1708.
[5] Apoc., XXI, 2.
[6] Genes., XLVII, 10.

[1] *Etrangères*, 1708, 1745, 1764 et Renouard.
[2] Il eut été si noble et si généreux d'expliquer simplement la conduite pastorale de M. de Villars sans en tirer une vaine critique ! Mais rappelons-nous ici que Massillon, devenu évêque à son tour, donna le plus admirable et le plus constant exemple de la résidence.
[3] *Cet esprit*, 1708.
[4] *L'Eglise.* — 1708.
[5] *Qu'on y conserve.* — 1708.
[6] *Instruit*, 1708.
[7] I Tim. III, 2.
[8] *Eh ! que.* — 1708.
[9] *Il les*, 1708.
[10] *Au milieu des enfants d'Israël.* — 1708. — I Rois. XVI, 7.
[11] *Et*, omis par l'éd. de 1708.
[12] *Eveiller.* — 1708.

souvenir de ses entretiens et de ses bontés; oui, moi-même, je l'ai vu avec cet air de candeur et de sincérité, qui peignait sur son visage les sentiments de son cœur; je l'ai vu gémir sur la funeste négligence de ces prélats, qui sans discernement, et à toutes les heures du jour, reçoivent des ouvriers [1], et les font passer du marché même à la vigne, revêtant promptement d'un habit d'innocence et de dignité [2] d'autres enfants prodigues, qui, d'ordinaire n'apportent pour toute disposition à un état saint et pénible, que l'impuissance de fournir plus longtemps à leurs crimes, ou l'espoir d'un sort plus heureux dans la maison du père de famille.

S'il s'applique [3] à éloigner du sanctuaire ces vases de honte et de rebut, avec quelle distinction et quel empressement y plaça-t-il les vases d'honneur et d'élite! Ses yeux, comme ceux du prophète [4], étaient ouverts pour aller discerner les dispensateurs fidèles jusque dans les terres étrangères, et les faire asseoir avec lui. Vils et odieux au siècle par un destin inévitable à la piété, lui furent-ils jamais moins chers? En proie aux traits des méchants et aux calomnies des hommes, ne leur fit-il pas comme un sacré rempart de toute son autorité? Sur les traces de l'évêque de nos âmes [5], Jésus-Christ, ne sut-il pas justifier le zèle de ses disciples contre les reproches des Pharisiens; et rendre comme le pontife Achimélech [6] le glaive sacré à ceux qui n'étaient persécutés que pour s'en être servis peut-être trop glorieusement contre les Philistins?

Ah! si je pouvais ici vous représenter cette tendresse pour les pasteurs vigilants, changée en indignation contre les infidèles! si je pouvais raconter là-dessus et ses entreprises et ses désirs, et le louer également sur ce qu'il a fait et sur ce qu'il aurait voulu faire! Mais qu'un voile éternel couvre ces mystères de honte et d'ignominie; ne touchons pas aux oints du Seigneur; respectons ce qu'ils avilissent; et que leurs vices nous soient en quelque sorte aussi sacrés que leurs personnes [7].

Puisse seulement la révolution fatale des temps, à qui tout cède, respecter aussi un jour les traces encore vives de son amour pour l'Eglise! puissent les siècles à venir dater de son épiscopat la renaissance de la foi, de la doctrine, de la piété, et dire de lui : «Il retrancha des abus, ou autorisés par la licence, ou consacrés par la superstition; il rétablit des lois, ou négligées par le relâchement, ou éteintes par la coutume; il rendit au culte extérieur la bienséance et la majesté, la dignité aux ministres et l'honneur au ministère; sous lui furent distribuées avec précaution les grâces des sacrements, et reçues avec fruit; sous lui s'élevèrent dans nos villes ces asiles publics ou contre l'indigence ou contre le crime; sous lui une nouvelle lumière commença de luire à ceux qui étaient assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort; des terres presque inconnues ouïrent la parole de vie [1]; on fit dans nos campagnes des courses apostoliques; les pauvres furent évangélisés; et au fond de leurs demeures champêtres, vivant au gré d'un instinct brutal, et à peine encore hommes, ils connurent enfin le Dieu de leurs pères et l'espérance commune des chrétiens». Tel fut l'usage qu'il fit de son autorité [2]; il ne reste plus qu'à vous [3] le représenter comme un père tendre et charitable.

TROISIÈME PARTIE.

Quelle autre religion que celle des chrétiens avait jamais ouï parler d'une vertu, qui souffre de tous les maux d'autrui, qui n'est pas fastueuse, et qui, attentive aux calamités étrangères, s'oublie volontiers soi-même? *Omnia suffert*,... *non est ambitiosa*, *non quærit quæ sua sunt* [4]. C'est le caractère de la charité; disons mieux, c'est celui du charitable prélat que je loue.

Persuadé que les pasteurs ne sont que les dépositaires des biens, comme de la foi de l'Eglise, avec quelle religion les dispensa-t-il! Que serait-ce en effet, Messieurs, que de dé-

[1] Qui sans discernement aucun introduisent dans le sanctuaire des aveugles, reçoivent à toutes les heures du jour des ouvriers. — 1708.

[2] *Et de dignité*, mots passés par l'éd. de 1708.

[3] Il s'appliqua. — 1708.

[4] Ps. c, 6.

[5] Pastorem et episcopum animarum vestrarum. — *I Pier.*, II, 25.

[6] I Rois, XXI, 9.

[7] Mais que ces noires vapeurs, répandues sur le sanctuaire, rentrent dans l'abîme d'où elles sont sorties. Tirons un voile éternel sur ces mystères d'iniquité, et ne faisons pas honneur à la mémoire d'un saint prélat de la honte même du sacerdoce. — 1708.

[1] De Dieu. — 1708.

[2] Tel fut notre pontife fidèle. — 1708.

[3] Nous. — 1708.

[4] I Cor. XIII, 7. 5.

tourner à des usages profanes les richesses du sanctuaire [1] ? Ce serait changer en germe de péché le fruit sacré de la pénitence de nos pères, trouver dans les vœux innocents des premiers fidèles de quoi former peut-être avec succès des vœux criminels; insulter la pauvreté évangélique avec le patrimoine des pauvres; en un mot, faire servir Dieu à l'iniquité. Les mains du Très-Haut, vous le savez [2], avaient formé à notre charitable prélat un de ces cœurs tendres et miséricordieux, qui souffrent de toute leur prospérité à la vue des infortunes d'autrui [3]. Et ce n'était pas ici [4] une de ces sensibilités de caprice, qui n'ouvrent le cœur à certains maux que pour le fermer à tous les autres; qui veulent choisir les misères, et qui en nous rendant trop prudemment charitables, nous rendent pieusement cruels. Sa charité fut universelle; et il ne mit jamais d'autre différence entre les malheureux, que celle que mettait entre eux leur misère même.

Quel tendre spectacle s'ouvre encore à mes yeux ! Ici la veuve, couverte de deuil et d'amertume sous un toit pauvre et dépourvu, jette en soupirant de tristes regards sur des enfants que la faim presse, et hors d'espoir de tout secours, elle va comme celle d'Elie, soulager leur indigence de ce qui lui reste, et mourir ensuite avec eux, quand par un nouveau prodige elle voit tout à coup sa substance multipliée et ses tristes jours consolés. Ici des vierges consacrées au Seigneur lèvent au fond de leur retraite des mains pures au ciel, et offrent pour lui une innocence qu'elles ne doivent qu'à ses largesses. Le citoyen, qui, sous des dehors encore spécieux, cache une profonde misère, privé du confident charitable de sa honte et de ses besoins, cherche les ténèbres pour leur confier son affliction, et comme Joseph, il s'éloigne, pour verser des larmes, de ceux qui, trompés encore par les apparences, s'adressent à lui pour avoir du pain, de peur de ne passer pour leur frère [5].

Mais dans quel détail immense vais-je m'engager [1] ! Ici des vases de honte, des victimes de la lubricité publique [2] trouvent un asile, et doivent à ses libéralités ou le désir [3] de la vertu ou du moins l'impuissance du crime. Vous le savez, ministres pieux, qui veillez sur une œuvre si sainte [4]. Ici s'élèvent ou subsistent par ses soins ces lieux sacrés, destinés ou à recevoir [5] la mendicité errante, ou à soulager la misère affligée. Ici, un rayon de lumière perce l'horreur des cachots, et va faire sentir à cet infortuné [6] qu'il y a encore de l'humanité sur la terre. Ici des ouvriers apostoliques [7], saintement occupés à parcourir nos campagnes, et à distribuer aux petits le lait de la doctrine, répandent en son nom et la rosée du ciel et les bénédictions de la terre; et par un innocent artifice, en soulageant les misères du corps, se fraient un chemin jusqu'à celles du cœur. Ici, par les soins de cet autre Jacob, les grains de l'Egypte viennent consoler la stérilité de la terre de Chanaan; et sa charité, toujours ingénieuse, va chercher jusque chez un peuple étranger des ressources à la calamité de son peuple.

Entrailles cruelles, qui mettez à profit les misères publiques, qui apprêtez [8] les larmes et l'indigence de votre frère, et qui ne lui tendez la main que pour achever officieusement de le dépouiller, écoutez ce que dit l'Esprit-Saint [9] : « Quand vous serez rassasié, vous vous sentirez déchiré; votre félicité sera elle-même votre supplice, et le Seigneur fera pleuvoir sur vous la vengeance et la fureur ».

[1] Que serait-ce, en effet, que détourner à des usages profanes des richesses du sanctuaire ? — 1708.

[2] *Vous le savez*, mots omis par le texte de 1708.

[3] Qui tiennent, pour ainsi dire, à toutes les misères, et qui souffrent même de leur prospérité à la vue des infortunes d'autrui. C'était là son fonds et comme le penchant dominant. — 1708.

[4] Et ne vous figurez pas ici. — 1708.

[5] Mais que ne vous est-il permis, membres affligés de Jésus-Christ, qui trouvâtes toujours dans son sein un asile à votre indigence, de substituer ici aux faibles éloges que je lui donne, vos soupirs et vos larmes ? Ah ! elles diraient plus vivement que moi qu'il fut l'œil de l'aveugle et le pied du boiteux; qu'il jeta sur l'orphelin des regards précieux, et qu'il consola le cœur de la veuve; qu'il coula toujours de son palais, comme d'un autre lieu d'innocence, une source sacrée qui allait inonder la terre; qu'il sortit toujours de sa personne une vertu bienfaisante, qui guérissait à l'entour toutes les infirmités, et que comme cet homme instruit dans le royaume des Cieux, il tira toujours de son trésor et l'ancien et le nouveau. — 1708.

[1] Mais dans quel détail immense faudrait-il m'engager, et quel tendre spectacle vient s'offrir à mes yeux ? — 1708.

[2] De lubricité publique. — 1708.

[3] Les désirs. — 1708.

[4] Dans le texte de 1708, je trouve ici les phrases du paragraphe précédent : « Ici la Vierge »... Puis : « Ici la veuve »...

[5] Recueillir. — 1708.

[6] Cet infortuné. — 1708, 1745 et 1764. — Ces infortunés, *Renouard*.

[7] Ici, des ouvriers apostoliques, des réguliers édifiants. — 1708.

[8] Qui savez l'art d'apaiser... — 1708.

[9] Job. xx, 23.

Mais que ne puis-je [1] recueillir ici les fruits infinis de sa miséricorde [2], et dans les calamités qui nous affligent, ou réveiller votre langueur ou édifier votre zèle par l'histoire de ses largesses! Que ne puis-je rappeler [3] ses tendres sollicitudes sur les besoins de son peuple! J'ai vu mille fois ses entrailles s'ouvrir au récit des misères publiques; une sainte tristesse se répandait sur son visage; des paroles de douleur et de charité sortaient de sa bouche; et touché de pitié, comme Jésus-Christ, sur une multitude affamée, on le voyait, comme lui, lever les yeux au ciel, et multiplier presque ses trésors, afin de la rassasier [4].

Je ne vous dirai donc pas qu'il fut l'œil de l'aveugle et le pied du boiteux; qu'il jeta sur l'orphelin des regards précieux, et qu'il consola le cœur de la veuve; que, comme cet homme instruit dans le royaume des cieux, il tira de son trésor l'ancien et le nouveau; qu'il sortait toujours de sa personne une vertu bienfaisante qui soulageait toutes les misères; qu'il coula toujours de son palais, comme d'un autre lieu d'innocence, une source sacrée qui allait inonder la terre; que la honte fut toujours moins ingénieuse à lui cacher les malheureux, que sa charité à les découvrir; et qu'on eût dit que de tendres pressentiments venaient lui annoncer les besoins les plus secrets [5].

Car ne vous représentez pas ici [6] un de ces zélés fastueux, qui n'aiment, pour ainsi dire, à placer leur argent que sur le public; qui révèlent avec art la honte de leurs frères, moins pour leur attirer du secours, que pour pouvoir dire qu'ils les ont secourus [7]; qui [8], sous prétexte d'édifier les spectateurs, se donnent eux-mêmes pieusement en spectacle; qui n'ont des yeux que pour les misères d'éclat [9], et qui comme les faibles disciples sur la mer, lorque Jésus-Christ se présente à eux pendant les ténèbres, s'écrient que c'est un fantôme, et ne veulent pas le reconnaître [1]. Œil invisible du Père céleste, vous fûtes le seul témoin des secrètes effusions de sa charité. Que d'œuvres de lumière n'a-t-il pas ensevelies dans de pieuses ténèbres? Ne crut-il pas, ô mon Dieu! que ses œuvres saintes, flétries presque [2] par les regards étrangers, n'étaient plus si dignes des vôtres; et qu'afin qu'elles allassent effacer ses iniquités de votre souvenir, il fallait qu'elles fussent elles-mêmes effacées du souvenir des hommes? Il n'eut jamais de confident là-dessus : la charité s'était dressée dans son cœur une manière de sanctuaire, où le pontife seul avait droit d'entrer; et sa mort même n'a pas pu, comme celle de Jésus-Christ, déchirer le voile qui dérobait à nos yeux ces pieux mystères.

Ah! si je pouvais du moins pénétrer dans le secret des familles, là je trouverais l'innocence prête à enfoncer [3] et préservée du naufrage; ici l'iniquité devenue plus rare, parce qu'elle n'était plus si nécessaire [4]. Mais que vais-je faire, Messieurs [5]? Ah! je ne respecte pas assez ces sacrées ténèbres : il me semble que ses chères cendres en souffrent; il me semble que ces os arides se raniment en m'écoutant; que ce visage où était peinte autrefois la douceur, se couvre d'une modeste indignation; et que du fond de ce triste mausolée : « Epargne, me dit-il, cette inquiétude au repos de mon tombeau; et ne viens pas fouiller jusque dans mes cendres pour y découvrir les ardeurs secrètes de mon amour destinées à l'obscurité, jusqu'au jour de la manifestation de Jésus-Christ [6] ».

Et ne croyez pas, Messieurs, que comme tant d'autres, il n'employât [7] au soulagement des malheureux que les restes inutiles de son luxe ou de ses plaisirs, et que ses aumônes ne fussent que les débris de ses passions [8]. Il sut

[1] Mais qui pourrait. — 1708.

[2] De vos miséricordes. — 1708.

[3] Qui pourrait rappeler. — 1708.

[4] Ici, dans le texte de 1708, on trouve le paragraphe qui précède « Entrailles cruelles »...

[5] Cet alinéa n'existe pas dans l'éd. de 1708, ou plutôt il est transposé, V. p. 18, col. 1, n° 5.

[6] Eh! Ce n'était pas ici. — 1708.

[7] Qui rêvèrent... secourus, omis par l'éd. de 1708.

[8] Et qui. — 1708.

[9] Qui ne discernent la pauvreté qu'au grand jour. — Add. 1708.

[1] Matth. XIV, 26.

[2] *Presque*, omis par le texte de 1708.

[3] S'engloutir. — 1708.

[4] Là, sous une naissance illustre et sous des dehors encore spécieux, la misère cachée d'une famille dérobée à l'éclat et à la honte d'une décadence. — 1708.

[5] *Messieurs*. — Omitt. 1708.

[6] Ah! il me semble que ses chères cendres en souffrent. Respectons ces ténèbres cachées; épargnons cette inquiétude au repos de son tombeau; et ne découvrons pas les tendres artifices destinés à l'obscurité jusqu'au jour de la manifestation de Jésus-Christ. — 1708.

[7] Il n'emploie. — *Ibid.*

[8] V. Note 3, p. 15.

honorer le Seigneur de sa substance; la frugalité de sa table, la modestie de son train, si recommandée aux prélats par les lois de l'Eglise, furent les fonds d'où il tira les trésors des pauvres; et sa diminution, pour parler avec l'Apôtre, fut la richesse des peuples.

Quelle simplicité dans son palais! elle nous rappelait ces temps heureux où l'épiscopat, entouré de sa seule dignité, savait encore s'attirer le respect des fidèles; où le faste n'était pas devenu une bienséance à un ministère d'humilité; où l'éminence du caractère était une raison de modération, et non pas un prétexte de luxe; où toute la gloire de la fille du roi était encore au dedans; et où le peuple de Dieu n'avait pour pontifes, que des Aarons revêtus de justice et de sainteté. Quel détachement de la chair et du sang [1]! Etait-il de ces pasteurs cruels qui nourrissent l'ambition et la vanité de leurs proches du sang et de la substance des pauvres; qui font servir les trésors du sanctuaire à des décorations profanes; qui érigent des idoles [2] des débris de l'autel [3]; et par un renversement honteux, enrichissent l'Egypte des dépouilles mêmes du tabernacle? Ah! il employa ces pieuses richesses à couvrir la nudité, et non pas à parer la vanité; à rassasier la faim, et non pas à flatter la volupté; à étancher la soif, et non pas à irriter la cupidité; et le seul vice qu'on peut lui reprocher là-dessus, c'est peut-être d'avoir poussé trop loin cette vertu [4].

Prêtre éternel, Prince des pasteurs, divin Apôtre de notre foi et de notre confession, Jésus-Christ, que me reste-t-il ici qu'à vous demander pour cette Eglise affligée un pontife comme lui, innocent, séparé des pécheurs, attentif à offrir des dons et des sacrifices pour les péchés, appliqué à tout ce qui regarde votre culte, plus élevé que les cieux, et qui sache compatir aux infirmités de son peuple [5]? Ah! permettriez-vous qu'une Eglise, dont la naissance a été celle du christianisme dans les Gaules, élevée presque sur le fondement des apôtres et des premiers prophètes, gouvernée par une si glorieuse succession de saints pasteurs, et tant de fois illustrée de tout leur sang; si pure dans ses lois, si vénérable dans son culte, si illustre par ses droits, devînt l'héritage d'un dispensateur infidèle; et qu'une si chère portion de votre troupeau fût la proie d'un loup ravissant?

Pieux prélat! si dans le sein d'Abraham, (car, ô mon Dieu! sans sonder ici la profondeur de vos conseils, auriez-vous pu fermer votre sein éternel à celui qui vous ouvrit toujours le sien en la personne de vos serviteurs affligés?) si, dis-je, dans le sein d'Abraham, âme charitable, vous jouissez déjà du fruit immortel de tant d'œuvres de vie, si vous moissonnez les bénédictions que vous avez semées ici-bas, jetez sur les tendres gémissements de cette triste Sion quelques regards favorables; soyez toujours son époux invisible; que les liens sacrés qui vous ont uni avec elle, ne périssent jamais; choisissez-lui vous-même, dans les trésors éternels, un pontife fidèle, et que les soins de sa gloire aillent encore vous toucher et troubler presque votre repos jusque dans le sein de la félicité [1].

Mais pourquoi vous le représenter jouissant de l'immortalité, avant que de vous l'avoir représenté dans le sein même de la mort? Prétends-je amuser votre affliction? Rappelons, puisqu'il le faut, ce triste spectacle. L'innocence de ses mœurs, la fidélité [2] aux devoirs de son ministère, la profusion de ses trésors; cette piété tendre et constante, cette foi vive et simple; le sacrifice redoutable qu'il offrit si souvent, et toujours avec tant de recueillement et de frayeur; le bain sacré de la pénitence, où il venait régulièrement, avec tant de douleur et d'humilité, laver les souillures de son âme; ces moments précieux qu'il dérobait ou à ses occupations, ou à son repos, pour se nourrir des vérités du salut par des lectures édi-

[1] Et non pas des Moïses environnés d'éclat et qu'on ose regarder qu'à la faveur d'un voile. Quel détachement de la chair et du sang! — Add. 1708.

[2] Oignent les idoles. — 1708.

[3] V. page 19, note 8.

[4] Etabli pontife selon l'ordre de Melchisédech, il fut comme lui sans généalogie; et le seul vice qu'on lui peut reprocher là-dessus, c'est peut-être d'avoir poussé trop loin cette vertu. — 1708.

[5] Père éternel, que me reste-t-il ici qu'à vous demander pour cette Église affligée un pontife comme lui, innocent, appliqué à ce qui regarde votre culte et qui sache compatir aux besoins de son peuple? — *Ibid.*

[1] Choisissez-lui vous-même, pieux défunt, dans le trésor éternel, un fidèle pontife. Soyez toujours son époux invisible. Que les liens sacrés qui vous ont uni avec elle ne périssent jamais. Que les soins de sa gloire aillent vous occuper et presque troubler votre repos jusque dans le sein de la félicité, si vous y jouissez déjà du fruit immortel de tant d'années de vie, et si vous y moissonnez les bénédictions que vous avez fermées ici-bas. O! mon Dieu, sans sonder ici la profondeur de vos conseils, auriez-vous pu fermer le sein d'Abraham à celui dont le sein fut toujours l'asile des Lazares infortunés? — 1708.

[2] L'application. — *Ibid.*

fiantes ; en un mot, le souvenir de sa vie doit nous rassurer sur le souvenir de sa mort [1].

Oui, Messieurs, la main du Seigneur s'étendit sur lui, et elle le frappa ; mais si légèrement, qu'à peine parut-il qu'elle l'eût touché. C'était, ce semble, pour tromper notre douleur. Le coup fut presque tout invisible. L'histoire du songe de Daniel [2] s'accomplit une seconde fois, et nous vîmes une pierre légère détachée des montagnes éternelles, venir heurter faiblement contre une des jambes de cette statue précieuse, dont la structure semblait nous promettre une si longue durée, et la réduire d'abord [3] en poudre [4]. La légèreté du mal, l'heureux tempérament du malade, les conjectures de l'art, tout endormit notre frayeur. Un neveu, que le choix glorieux du prince et les besoins de l'Etat avaient fait passer du Rhin [5] en Italie, séduit par les mêmes apparences, le laisse dans le lit de sa douleur, et part pour la cour, où le rappelait [6] la reconnaissance et le devoir. Mais les tristes circonstances de cet adieu, les tendres embrassements du vieillard affligé, furent comme les lugubres précautions d'une tendresse mourante, et d'une séparation plus cruelle. Bientôt après en effet, le jour du Seigneur arrivé, un mortel assoupissement vint nous annoncer le sommeil de la mort ; des présages de [7] trépas couvrirent son visage, son arrêt y parut écrit, et l'affreuse mort, jusque-là cachée dans son sein, se laissa presque voir à découvert.

A ce bruit fatal, une frayeur universelle se répand ; les prêtres du Seigneur montent à l'autel ; on cherche dans le sacrifice de la mort de Jésus-Christ une source de vie pour le pontife mourant ; la victime adorable est exposée à la douleur publique ; les citoyens en foule remplissent nos temples et environnent les autels ; les pauvres, au milieu de nos places publiques, les mains levées au ciel, redemandent par leurs gémissements le père qu'ils sont sur le point de perdre ; des vierges sacrées gémissent tout bas dans le sanctuaire ; et tristes témoins de la douleur et de la soumission chrétienne d'une abbesse à qui de tendres nœuds rendent cette séparation si cruelle [1], elles répandent leurs cœurs aux pieds des autels, mêlent [2] leurs soupirs et leurs vœux, les font monter jusqu'au pied du trône de l'Agneau qu'elles doivent un jour suivre ; et, par ce tendre spectacle, vont presque arracher des mains de l'Eternel le glaive fatal qui doit trancher des jours si précieux. Mais les fléaux, comme les dons de Dieu, sont sans repentir [3] ; et son heure, ou plutôt la nôtre, était venue. On a donc recours aux derniers remèdes de l'Eglise ; et à leur aspect [4], l'assoupissement cesse : sa foi se réveille ; ses yeux s'ouvrent pour voir son Sauveur ; il demande non-seulement à manger sa chair, mais encore à boire son sang ; et veut [5] sur le point de sa mort, comme son Maître, s'enivrer de ce vin précieux, dont il ne devait plus boire que dans le royaume du Père céleste [6].

Cependant le mal gagne ; une famille désolée fond en larmes autour du lit ; un ami sage et fidèle [7] tâche en vain de s'attirer encore la dernière consolation de quelques paroles mourantes, et l'exhorte de disposer à sa maison terrestre. Un frein éternel avait déjà été mis sur sa langue, et on ne tirait plus de lui qu'une réponse de mort. « Mais encore, les pauvres que vous avez tant aimés, lui dit-il, vont-ils donc tout perdre avec vous ? Votre palais retentit de leurs plaintes ; quelles ressources voulez-vous leur laisser après votre mort ? » Que vois-je ici, mes Frères ? Ah ! la charité ne meurt jamais. A ces mots, cette âme miséricordieuse se réveille tout entière [8] pour faire un dernier effort ; ses yeux que la mort avait déjà fermés, se rouvrent pour jeter encore, ce semble, quelques regards favorables sur les mal-

[1] Nous doit adoucir le souvenir de sa mort. — 1708.

[2] Dan., II, 34.

[3] A l'instant. — 1708.

[4] Cela veut dire que M. de Villars mourut d'une légère plaie à la jambe.

[5] *Du Rhin.* — Omitt. 1708.

[6] *Rappelaient*, Renouard. — *Rappelait*, 1745.

[7] Du. — 1708.

[1] Elisabeth de Villars, tante de Henri, abbesse de Saint-André le Haut de Vienne, morte le 1er février 1718, âgée de 93 ans.

[2] Mêlent tristement. — *Ibid.*

[3] Sont sans inconstance. — *Ibid.*

[4] Et alors. — *Ibid.*

[5] Il veut. — *Ibid.*

[6] Matth. XXVI, 29.

[7] Un parent et un ami fidèle. — *Ibid.*

[8] *Tout entière.* Les éditions originales lisent *toute entière*. Madame de Sévigné écrivait *toute extraordinaire, toute autre chose* (I, 346 et VII, 366). Buffon a dit du chien *il est toute ardeur* et toute *obéissance*. On peut consulter au sujet de cet accord Ménage et Vaugelas.

[9] Nous vîmes ces mains défaillantes, depuis si longtemps accoutumées à des libéralités, serrer tendrement les mains de cet illustre ami. — 1708.

heureux. Ses mains défaillantes, depuis si longtemps accoutumées à de saintes profusions, vont serrer tendrement les mains de cet illustre ami[a], comme pour se plaindre qu'elles n'étaient plus propres à ces charitables offices. Une vie étrangère paraît animer ce corps mourant; il se tourmente, il s'agite; mille fois il essaie de redire ses anciens et pieux desseins: mais ces paroles de charité qu'il forme dans le cœur, viennent expirer sur sa langue froide et immobile, et se changent en profonds soupirs. Que se passait-il alors dans cette âme, ô mon Dieu? quelles saintes inquiétudes! quels tendres gémissements! quels nouveaux transports! quels brûlants désirs! Ce feu sacré n'a-t-il pas de consumer les restes de ses faiblesses; et ne parut-elle pas sans tache à vos yeux, lorsque, détachée de sa demeure terrestre par les efforts mêmes et les agitations de la charité, elle alla se présenter devant votre tribunal redoutable?

Que vous dirai-je ici, mes Frères? qu'ainsi disparaît tout à coup la figure du monde; qu'ainsi s'évanouit l'enchantement des sens; qu'ainsi vient se briser au tombeau le fantôme qui nous joue; que les plus beaux jours de la vie ne sont que des portions de notre mort; que la fleur de l'âge se flétrit; que les plus vives passions s'éteignent; que les plaisirs nous lassent par leurs vides, ou nous échappent par leurs excès; que la gloire n'est qu'un nom qui se fait cependant acheter de tout notre repos; que la pompe et l'éclat ne sont que des décorations de théâtre; que les honneurs ne sont que des titres pour nos tombeaux; que les plus belles espérances ne sont que de douces erreurs[1], que les mouvements les plus éclatants sont comme les agitations de ces feux nocturnes, qui paraissent et se replongent à l'instant dans d'éternelles ténèbres; en un mot, qu'il n'est rien de solide dans cette vie, que les mesures que l'on prend pour l'autre. Vous dirai-je tout cela? Mais qui ne le dit en ces jours de deuil et d'amertume? qui fut jamais plus fécond sur les abus du monde que le monde même? Au milieu des plaisirs on nous voit discourir sur leur fragilité; nous insultons le monde en l'adorant. Aussi quel fruit recueillons-nous[1] de ces stériles réflexions? Quelques projets éloignés de changement, qui ne font que nous calmer sur nos désordres présents; et contents d'avoir connu[2] nos plaies, nous en sommes, ce semble, plus tranquillement malades.

Reprenez donc les chants lugubres que j'ai interrompus, triste Sion, et gémissez sur les cendres de l'époux sacré qui vous a été enlevé: remontez à l'autel, prêtres du Seigneur; et si un reste de fragilité[3], si quelques négligences dans les devoirs infinis d'un pénible ministère, arrêtaient encore le prince des prêtres que nous pleurons, dans cet endroit mystérieux du temple où achevaient de se purifier les ministres, ah! disposez l'appareil du sacrifice[4]; mettez entre les mains de ce pieux pontife le sang de l'Agneau, afin qu'il puisse entrer dans le sanctuaire éternel, et se présenter avec confiance devant la face du Roi de gloire. Ainsi soit-il.

[a] Que les plus belles espérances sont de douces erreurs. — 1708.

[1] Nous revient-il. — *Ibid.*

[2] Couvert. — *Ibid.*

[3] *Si un reste de fragilité.* — Omitt. 1708.

[4] Hâtez l'appareil du sacrifice; achevez d'imposer la victime sur son tombeau; afin que ce pieux pontife comme autrefois celui de la loi, le sang de l'Agneau entre les mains, puisse entrer dans le sanctuaire éternel, et se présenter devant la face du Roi de gloire. — *Ibid.*

QUATRE-VINGT-SIXIÈME SERMON.

ORAISON FUNÈBRE DE MESSIRE DE VILLEROY, ARCHEVÊQUE DE LYON.

NOTICE HISTORIQUE.

Quoique l'édition de 1708 donne l'éloge funèbre de M. de Villeroy avant celui de M. de Villars, il est cependant certain que l'oraison funèbre de l'archevêque de Lyon ne fut prononcée qu'après celle de l'archevêque de Vienne.

« L'année 1698, dit le P. Bougerel, il alla prêcher le Carême à Montpellier; on n'a pas encore [1] oublié dans cette ville le grand succès qu'il y eut. Repassant par Lyon, il y fut arrêté pour faire l'oraison funèbre de Camille de Villeroy, archevêque de cette ville, et commandant du Lyonnais, du Beaujolais et du Forès, qui venait de mourir âgé de 92 ans. Il remplit parfaitement l'attente du public ».

Camille de Villeroy était fils de Charles de Neuville et de Jacqueline de Harlay. Son frère, le duc de Villeroy, maréchal de France et gouverneur de Lyon, est surtout connu par la part qu'il prit à l'éducation du roi. Camille fut archevêque de Lyon et commandeur du Saint-Esprit. Né à Rome pendant l'ambassade de son père, il eut pour parrain Camille Borghèse, depuis Paul V. Il gouverna l'Eglise de Lyon de 1654 à 1698. Ce charitable prélat établit plusieurs édifices publics utiles à la religion, et particulièrement le grand séminaire de Lyon. Le 5 septembre 1646, il pose la première pierre de l'hôtel de ville. Louis XIV lui écrivit une lettre affectueuse peu de temps avant sa mort. Par son testament, M. de Villeroy avait demandé qu'on n'honorât pas sa mémoire par des discours funèbres. Cependant, la piété et la reconnaissance de ses diocésains ne purent, comme on le voit, obéir à ce vœu dicté par l'humilité. Massillon prononça son éloge aux Carmélites de Lyon, où fut porté le corps du défunt, et où était religieuse une petite nièce de M. de Villeroy.

Comme la précédente, cette oraison funèbre eut un grand succès. Sans doute, il en courut des copies manuscrites, puisque le recueil de 1708 la donne. Ce discours, ainsi que l'éloge de M. de Villars, est encore rempli de figures affectées et « son trop d'esprit s'épand en trop de belles choses ». Ainsi, pour ne rappeler qu'un exemple de ce mauvais goût dont était encore imbu Massillon, quoique âgé de 35 ans, il compare les visites ou *tournées* pastorales des prédécessseurs de M. de Villeroy, visites devenues fort rares apparemment, à l'apparition des *comètes*. « L'apparition et la course *annuelle* de ces astres saints (les archevêques de Lyon) était devenue un phénomène presque aussi rare et aussi surprenant que les comètes ». La satyre n'y est pas non plus épargnée, et la flatterie, toujours si répugnante dans la chaire chrétienne, s'y prodigue trop.

Mais à côté de cette mauvaise rhétorique de province et de cet appareil déclamatoire du XVI[e] siècle se faisaient déjà sentir l'inimitable harmonie et la douce émotion qui, bien peu de temps après s'unissant à la raison et au goût épuré, devaient faire de Massillon un si grand prédicateur et un si admirable moraliste.

Toute réflexion et toute comparaison faites, j'ai reconnu l'erreur du P. Bougerel et de Moréri. Ce prélat mourut le 3 juin 1693, à 87 ans. Dès l'âge de 7 ans il fut pourvu d'une abbaye; Saint-Simon nous le donne comme le dernier grand seigneur de France; il commandait à Lyon avec une pleine autorité; c'était un grand chasseur; et « devenu aveugle à la fin de sa vie, il allait encore à la chasse à cheval entre deux écuyers ». Mais, malgré son amour de la chasse, de la domination et du luxe, il s'occupait des pauvres et des écoles, fondait des séminaires et restaurait la discipline ecclésiastique. — Quant à cette oraison funèbre, j'ai rencontré un témoignage tout à fait contemporain : « Les entrailles de M. de Villeroy furent enterrées dans la cathédrale de Lyon, son cœur est conservé dans l'église de Neuville et son corps fut porté dans celle des Carmélites et mis dans la chapelle de Villeroy. On fit son oraison funèbre dans tous ces endroits : M. Villemot... la prononça à Neuville; *un R. P. de l'Oratoire aux Carmélites*, et M. Moranges la fit en peu de mots »..... *Vie de Camille de Neufville de Villeroy*, page 180, Lyon, in-12, 288 pages, 1695 (par le P. Guichenon). Massillon n'est pas même nommé; mais il s'agit évidemment de lui.

[1] 1752.

Sacerdos magnus..... qui prævaluit amplificare civitatem, qui adeptus est gloriam in conversatione gentis, et ingressum domûs et atrii amplificavit.

C'est ici un pontife illustre qui a su augmenter le bonheur et la puissance de la ville, qui s'est acquis de la gloire au milieu de sa nation, et qui a été honoré par les fonctions de son ministère, dans la maison du Seigneur, et dans l'enceinte du temple. — Eccli. L, 1, 5.

Ainsi pour consoler Israël de la mort du grand prêtre Simon, un auteur inspiré d'enhaut immortalisait jadis, par des louanges nobles et divines, la mémoire de ce pontife, et cherchait dans le souvenir de ses vertus une triste ressource à la douleur de sa perte. D'abord le plaçant parmi ces hommes pleins de gloire [1], qui rendent les peuples heureux par la solidité de leur sagesse, qui ont été riches en grands talents, et dont le nom vivra dans la succession de tous les siècles [2], il va puiser dans la nature mille images vives et brillantes, et célèbre avec cet air de majesté, où l'esprit humain ne peut atteindre, les plus glorieuses circonstances de son histoire. Ici, dans des temps de trouble et de confusion, on le voit [3], ainsi que l'étoile du matin au milieu des nuages [4], briller, suivre toujours sa course, et montrer même de loin les sentiers [5] de la justice et de l'obéissance, à ceux qui, attirés par de fausses lueurs, s'étaient jetés dans les voies glissantes et ténébreuses [6] de la rébellion et de l'injustice.

Egalement [7] attentif à régler les différends du peuple et des principaux d'Israël, c'est un trait de feu vif et perçant [8], qui va jusque dans le cœur faire en un instant le discernement délicat de la passion et de l'équité.

Enfin se répandant lui-même tout entier sur les besoins publics ; usant, pour le salut et la sûreté de Juda, jusques aux restes mourants d'une vie infirme et défaillante, c'est un doux parfum, qui pendant les jours de l'été [9] exhale au loin son odeur bienfaisante, s'évapore et s'éteint à force de se communiquer.

De là, l'auteur sacré, rappelant des spectacles plus saints et plus augustes, le représente au milieu des enfants d'Aaron [1] appliqué aux fonctions redoutables du sacerdoce, présentant au Seigneur une oblation pure devant toute l'assemblée d'Israël [2], étendant sa main pour offrir le sang de la vigne [3], soutenant la maison du Seigneur, et affermissant les fondements du temple [4] ; en un mot, ayant soin de son peuple, le délivrant de la perdition [5], et faisant couler sur lui, par des canaux purs et fidèles, les grâces des sacrements et les eaux sacrées de la doctrine [6].

Quand vous dictiez à cet homme inspiré des expressions si divines, oserai-je le demander ici, Esprit-Saint, quelles furent vos vues ? Prétendîtes-vous raconter ou prédire ? Consoliez-vous la synagogue sur la mort de ce fameux pontife [7] ; ou promettiez-vous à l'Eglise la vie de messire Camille de Neuville de Villeroy, archevêque et comte de Lyon, commandeur des ordres du roi, dont nous venons aujourd'hui pleurer la perte [8] ?

En effet, Messieurs, avait-on jamais vu dans le même homme tant d'attachement aux intérêts du prince et tant d'attention à l'utilité des particuliers, tant d'application aux besoins de l'Etat et tant de vigilance sur le détail des familles, tant d'égards pour la noblesse et tant de bonté pour le peuple, tant de respect pour les droits de la royauté et tant de zèle pour ceux du sacerdoce, tant de part aux sollicitudes du siècle et tant de goût pour les choses du ciel, tant de grandeur avec tant de modération, tant de périls avec tant d'innocence ?

Vous le savez, illustres citoyens de cette ville affligée ; et le magnifique appareil de cette triste cérémonie, où il semble que l'excès de votre douleur ne trouve plus d'adoucissement que dans un excès de reconnaissance, fait assez connaître que

1 Viros gloriosos. — *Ecl.* . XLIV, 1.

2 Nomen eorum vivit in generationem et generationem. — Eccl. XLIV, 14.

3 Je le vois. — 1708.

4 Quasi stella matutina in medio nebulæ. — *Eccli.* L, 6.

5 Les voies. — 1708.

6 Les sentiers glissants et ténébreux. — *Ibid.*

7 Puis également. — *Ibid.*

8 Quasi ignis effulgens. — *Eccli.* L, 9.

9 Quasi thus redolens in diebus æstatis. — *Ibid.* 8.

1 Circa illum steterunt... omnes filii Aaron. — *Ibid.*, 14.

2 Présentant au Seigneur une oblation pure devant toute l'assemblée d'Israël. — Au lieu de ces mots, l'ancienne édition lit : Montant à l'autel revêtu d'innocence et de sainteté.

3 Porrexit manum suam in libatione et libavit de sanguine uvæ. — Eccli., L, 16.

4 Suffulsit domum... corroboravit templum. — *Ibid.* 1.

5 Curavit gentem suam et liberavit eam a perditione. — *Ibid.* 4.

6 In diebus ipsius emanaverunt putei aquarum. — *Ibid.* 3.

7 Du fameux pontife Simon. — 1708.

8 Dont nous venons aujourd'hui pleurer la perte. Au lieu de ces mots, l'ancienne édition lit : Et dont je viens aujourd'hui honorer la puissance.

vous croyez devoir à la conduite et à la piété de ce grand homme les richesses de la terre et celles du ciel, puisque vous les jetez avec tant de profusion sur le pompeux tombeau que vous lui avez élevé dans ce temple [1].

Ah [2] ! que ne pouvez-vous donc parler ici à ma place, vous qui chargés des affaires publiques, trouviez dans une seule de ses réponses ces expédients heureux, qui ne sont d'ordinaire le fruit que des longues réflexions et des cruelles perplexités ! vous, qui l'établissant arbitre de vos différends particuliers, l'entendiez avec confiance décider [3] sur les intérêts de votre honneur ou de votre fortune : toujours contents de ses arrêts, lors même que vous étiez mécontents de votre sort ! vous qui, malheureux sans avoir la triste consolation d'oser vous plaindre, alliez verser dans son sein votre honte et votre misère ; et le trouvant toujours également discret et charitable, en sortiez rassurés sur votre honneur et soulagés de votre indigence ! vous enfin, ministres du Seigneur, zélés confidents de son amour pour l'Eglise [1], qui, assemblés autour de lui, comme les esprits célestes autour du trône de l'Ancien des jours, en [2] étiez si souvent envoyés pour aller exercer votre ministère en faveur de ceux qui doivent être les héritiers du salut [3], que ne pouvez-vous parler ici à ma place ! Mais ce lugubre silence, cette profonde consternation, cet air de tristesse et d'étonnement répandu sur vos visages, n'en disent-ils pas assez [4] ? faut-il donc que j'en sois en ce jour le triste interprète, et que je vienne justifier par un éloge public, une douleur et des larmes publiques ?

Souffrez [5] plutôt que je prenne dans une cérémonie de mort de quoi confondre toutes les illusions de la vie, et que je vous redise avec cette noble simplicité qui sied si bien aux vérités du salut : *Au reste, mes Frères, ce que l'homme aura semé, il le recueillera* [6] *; usez de ce monde comme n'en usant pas* [7] *; c'est une figure qui passe ; c'est une maison bâtie sur le sable mouvant, qui sera demain le jouet des vents et de l'orage* [8].

Je sais quelle est toujours dans ces touchantes cérémonies la prescription de la vanité contre la piété chrétienne [9], je sais que, loin de laisser périr la mémoire de l'impie [10] comme un son qui se dissipe dans les airs, on lui rend les mêmes honneurs qu'à celle du juste ; je sais qu'une bouche sacrée, qui ne doit plus s'ouvrir que pour annoncer avec le prophète

[1] Ces deux derniers alinéas sont remplacés dans le texte de 1708 par l'intéressant passage qui suit :

« Je n'ai pas oublié, Messieurs, que par cet éloge public je donne atteinte aux dernières intentions de notre illustre mort, restes précieux des mourants auxquels il n'est pas permis de toucher, et qu'une espèce de religion civile a rendu presqu'aussi sacrés parmi les hommes, que les cendres mêmes et les dépouilles de leurs tombeaux. Je n'ignore pas que ce discours funèbre, destiné à relever ses vertus, est une manière d'insulte faite à sa mémoire, et que nous violons, pour ainsi dire, ses cendres à force de les respecter (*a*).

« Je me souviens même que pendant sa vie c'était dégrader le mérite ses actions que de l'en faire apercevoir ; qu'en l'abordant pour le rendre attentif à nos bonnes qualités, il fallait commencer par oublier les siennes ; que mille fois nous le vîmes plus vivement ému contre les sacrés dispensateurs de la parole, qui malgré ses ordres n'avaient pu taire la vérité sur ce point, qu'il n'aurait pu l'être contre des docteurs du mensonge qui l'auraient trahie sur un autre ; et qu'enfin on ne pût jamais trouver le secret de faire aller heureusement jusqu'à lui une louange.

« Je m'en souviens, et je le rappelle si vivement, qu'il me semble que du fond de ce superbe mausolée il en sort une voix qui m'impose encore le silence. Il me semble que ce corps glacé se ranime, que ce visage reprend toute l'indignation qu'il laissait paraître dans ces rencontres. *Quare inquietasti me ut suscitarer?* me dit-il, comme autrefois l'ombre de Samuel à Saül. Pourquoi êtes-vous venu troubler le repos de ma mort, en faisant revivre des actions dont j'avais ordonné que le souvenir fût enseveli dans le même tombeau que moi ? *Quare inquietasti me ut suscitarer?* Il fallait, âme généreuse et modeste, que vous eussiez la gloire de refuser les louanges, et qu'une juste reconnaissance eût la liberté de vous les offrir. Faut-il vous refuser des honneurs solennels, parce que vous vous en êtes rendu plus digne en les refusant ? Et quand est-ce donc qu'on pourrait louer la vertu, s'il fallait attendre qu'elle y consentît elle-même ? Non, une défense si modeste mérite bien qu'on désobéisse ».

[2] Mais. — 1708.

[3] Prononcer. — *Ibid.*

(*a*) Les premières paroles de son testament contiennent une défense très-expresse de lui faire aucun éloge funèbre. — Note de l'édition de 1708.

[1] *Zélés confidents de son amour pour l'Eglise.* — *Omitt.* 1708.

[2] *En.* — Omitt. 1708.

[3] In ministerium missi propter eos qui hæreditatem capient salutis. — *Hebr.*, 1, 15.

[4] Mais ces devoirs pompeux et sincères, ce lugubre silence, cet air de surprise et d'abattement que je vois répandu sur vos visages n'en disent-ils pas assez ? — 1708.

[5] Ah ! souffrez. — *Ibid.*

[6] Quæ enim seminaverit homo, hæc et metet. — *Galat.*, VI, 8.

[7] Et qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur ; præterit enim figura hujus mundi. — *I Cor.*, VII, 31.

[8] Domum... super arenam... et descendit pluvia, et venerunt flumina, et flaverunt venti,... et cecidit, et fuit ruina illius magna. — *Matth.*, VII, 26, 27.

[9] Je sais (et telle est toujours dans ces tristes cérémonies la plainte de l'orateur sacré) je sais quelle est ici la prescription de la vanité contre la piété chrétienne. — 1708.

[10] Periit memoria eorum cum sonitu. — *Ps.* IX, 7.

les merveilles du Seigneur [1], y vient souvent raconter les ouvrages de l'homme; je sais que du plus humiliant objet que nous propose la foi, on en fait un spectacle de faste et de vaine gloire; qu'on vient recueillir, même sur de viles cendres, des esprits de grandeur et d'élévation; qu'on mêle à la pensée du tombeau, à qui la grâce doit tant de conquêtes, le souvenir de mille événements profanes, qui peut-être ont valu à l'enfer un riche butin; et que le démon semble enfin avoir trouvé le secret de triompher, comme Jésus-Christ, de la mort même : je le sais. Mais je sais aussi, Seigneur, que vous perdrez les lèvres trompeuses et la langue qui parle avec orgueil [2]. Je sais ce que je dois à la parole évangélique que j'annonce, à la majesté du temple où réside la gloire du Dieu Très-Haut; à la sainte horreur du sanctuaire, où le pontife éternel est toujours vivant afin d'intercéder pour nous; à l'appareil du sacrifice terrible que je suspens; à la présence du pontife sacré [3] qui va vous l'offrir, et dont je dois respecter le recueillement; à la piété des fidèles qui m'écoutent [4]; et surtout à la mémoire du grand prélat à qui je viens rendre ce devoir de religion. Je le sais; et vous ne permettrez pas, Seigneur, que je trahisse lâchement là-dessus les plus vives lumières de votre grâce.

Donnons donc à une cérémonie si chrétienne un air et un tour de chrétien; ne louons ni des vices glorieux, ni des vertus que la foi met au nombre des vices : laissons là cet art profane, qui, selon les besoins, éloigne, approche, saisit avec affectation, ou laisse échapper avec adresse des faits douteux et délicats [5]: en un mot, sanctifions dans cet éloge funèbre les qualités que le siècle admire, par celles que la religion doit louer. Mêlons saintement le monde avec Jésus-Christ, et découvrons dans notre illustre archevêque de grands talents et de grandes vertus [6]; considérons-le comme un grand homme né pour le bien de l'Etat, et comme un grand évêque établi pour l'utilité de l'Eglise. Il sut ménager les intérêts du prince et les intérêts du peuple; c'est l'usage qu'il fit de ses talents : il sut veiller sur lui-même en se rendant utile à l'Eglise; c'est à quoi se réduisirent ses vertus. C'est-à-dire il fut un pontife illustre qui a su augmenter le bonheur et la puissance de la ville, qui s'est acquis de la gloire au milieu de sa nation, et qui a été honoré par les fonctions de son ministère dans la maison du Seigneur et dans l'enceinte du temple [1]. C'est tout ce que je me propose dans cet éloge.

PREMIÈRE PARTIE.

A quoi se réduisent ces vastes talents qui nous élèvent si flatteusement sur le reste des hommes, et qui sont comme un caractère de souveraineté naturelle, imprimé des mains de Dieu sur certaines âmes, si la grâce de Jésus-Christ, toujours attentive à ramener au Père des lumières tous les dons qui sont sortis de son sein, n'en fait elle-même la destination et n'en règle l'usage, n'en redresse les vues, n'en corrige les dissipations, n'en marque les routes, n'en sanctifie les écueils [2]? Car, Messieurs, je le répète, n'attendez pas ici un éloge païen, mais une instruction chrétienne. Je me souviens que je loue un oint du Seigneur, et non pas un héros du siècle [3]. Eh! le monde est assez ingénieux à se séduire, sans que nous lui aidions encore nous-mêmes, ministres du Seigneur, dans un lieu destiné à le détromper.

Quel rang occupent-elles donc dans la morale des chrétiens, ces qualités éclatantes, lorsque la foi n'en règle pas l'usage? Ce sont

[1] Ut non loquatur os meum opera hominum. — *Ps.* XVI, 4.

[2] Disperdat Dominus universa labia dolosa et linguam magniloquam. — *Ps.* XI, 4.

[3] M. d'Autun. — Note de l'édition de 1708. C'était M. de Roquette.

[4] *A la piété des fidèles qui m'écoutent.* Au lieu de ces mots on lit dans l'édition de 1708 : « A la piété des épouses de Jésus-Christ devant qui je parle ». Ce qui semblerait indiquer que la cérémonie funèbre avait eu lieu dans quelque monastère de femmes. En effet, la vie in-12 de M. de Villeroy dit que le prélat fut enterré aux Carmélites où était religieuse une nièce de l'archevêque, Madeleine de Villeroy. — 1695.

[5] Que la vérité gêne et qui gêne à son tour la vérité. — Add. 1708.

[6] De grands talents soutenus par une religion solide, et une religion solide rehaussée par de grands talents. — 1708.

[1] C'est-à-dire comme un pontife illustre, qui a su augmenter le bonheur et la puissance de la ville, qui s'est acquis de la gloire au milieu de la nation, et qui a été honoré par les fonctions de son ministère dans la maison du Seigneur et dans l'enceinte du temple; et apprenons enfin que toute la piété chrétienne se réduit à sanctifier par la grâce les dons de la nature, et à faire servir les dons de la nature aux desseins éternels de la grâce. C'est tout ce que je me propose dans cet éloge. — 1708.

[2] Quelles sont là-dessus les voies de la foi? — Add. 1708.

[3] L'édition de 1708 ajoute ici : Quelle profanation si je venais en présence de l'arche sainte offrir de l'encens à Dagon, et autoriser dans le sanctuaire de la vérité les plus anciennes illusions de l'amour-propre! Un usage profane qui ne doit sa naissance qu'à la vanité des mondains et à notre faiblesse, ministres de Jésus-Christ, doit-il prévaloir sur l'édification des âmes justes et sur la fin de son ministère?

des dons de Dieu qui nous éloignent de lui ; des ressources de salut qui facilitent notre perte; des lumières étendues qui nous aveuglent sur les objets que la foi nous met comme sous l'œil ; des distinctions de la nature qui nous confondent dans la multitude des méchants; des penchants d'immortalité que nous usons après des ombres qui périssent; des semences de vérité que nous étouffons par les sollicitudes du siècle; des attentes de grâce que la cupidité remplit; des amusements brillants qui nous font perdre de vue notre unique affaire; un art de se damner avec un peu plus de contrainte et de solemnité; des fleurs enfin, qui le matin brillent, et sèchent le soir sur le tombeau : terme fatal, où tout aboutit ; abîme éternel, où tout va se perdre; écueil inévitable, où après plus ou moins d'agitations, vient enfin se briser le fantôme qui nous joue et que nous croyons si solide. Mais éloignons pour un moment ces tristes idées; et cherchons dans l'histoire de notre prélat des motifs solides d'une consolation chrétienne.

Je dis dans son histoire, Messieurs; car n'attendez pas que j'en sorte pour remonter jusqu'à celle de ses ancêtres. A quoi bon entasser ici des noms antiques ; réunir des titres pompeux ; rassembler des alliances augustes; rapprocher une longue suite de siècles passés ; et dans une cérémonie destinée à nous faire ouvrir les yeux sur le néant des grandeurs présentes, donner une manière de réalité à celles qui ne sont plus? Je le pourrais ; et la gloire de l'illustre maison de Villeroy embellirait, sans doute, cet endroit de mon discours : mais je parle d'un pontife établi selon l'ordre de Melchisédech ; et vous savez que les livres saints, où nous lisons l'éloge de ce roi de Salem, affectent de ne pas faire entrer dans les louanges d'un prêtre du Très-Haut la gloire des ancêtres, ni la vanité des généalogies [1].

La capitale de l'univers, Rome, fut le lieu que la Providence choisit, pour donner à son peuple messire Camille de Neuville [2]. Il semble que cette grande âme, qui devait un jour réunir dans sa personne la science [3] de régir les peuples et celle [4] de les sanctifier, soutenir le trône d'une main et l'autel de l'autre, dispenser les mystères de l'Etat et ceux de l'Eglise, ne pouvait devoir sa naissance qu'à cette ville si célèbre, où l'autorité de l'empire et du sacerdoce se trouve réunie dans la même personne [1].

Aussi l'éducation, qui d'ordinaire dans les autres hommes, embellit ou cultive un fonds encore brut ou ingrat, ne fit que développer les richesses du sien. On lui trouva de la maturité dans un âge où à peine est-il permis d'avoir de la raison ; et dans les amusements mêmes de son enfance [2], on découvrit presque [3] les ébauches de ses grandes qualités : semblable à ce grain évangélique [4] qui, dans sa mystérieuse petitesse, laissait entrevoir ces espérances d'accroissement qui devaient l'élever sur les plus hautes plantes, et dont les branches sacrées devaient même un jour servir d'asile aux oiseaux du ciel.

Au lieu que les méchants, dit le Prophète, se détournent [5] de la droite voie dès le sein de leur mère [6], il rendit ses passions dociles à la raison, en un temps où les égarements du cœur entrent, pour ainsi dire, dans les bienséances de l'âge; et comme ce pieux roi d'Israël [7], il se joua dans sa jeunesse avec les lions, ainsi qu'on se joue avec les agneaux les plus doux et les plus traitables.

Dans les éloges qu'on entreprend de la plupart des hommes extraordinaires, on est obligé de tirer le rideau sur les premières années de leur vie ; on laisse dans un sage oubli un temps où ils se sont oubliés eux-mêmes ; on ne leur donne ni enfance ni jeunesse ; on ne commence leur histoire que par où l'on peut commencer leur éloge : et l'on voit l'orateur habile produire tout à coup son héros sur le théâtre du monde, à peu près comme Dieu y produisit Adam, je veux dire dans la perfection de l'âge et de la raison [8].

En effet, qu'est-ce que la jeunesse des personnes d'un certain rang? C'est une saison périlleuse, où les passions ne sont pas encore

[1] Sine patre, sine matre, sine genealogia. — *Hebr.*, VII, 3.

[2] Camille de Villeroy naquit à Rome, le 26 août 1606.

[3] Le soin. — 1708.

[4] Celui. — *Ibid.*

[1] Ville si célèbre, le séjour de la sainteté et l'air natal, si l'on peut parler ainsi, de la plus sainte politique. — 1708. — Est-ce le P. Joseph Massillon qui aurait supprimé cet éloge de Rome, éloge qui ne devait guère lui plaire ?

[2] De l'enfance. — 1788.

[3] Déjà. — *Ibid.*

[4] Matth. XIII, 31, 32.

[5] A peine sortis du sein de leur mère, se détournent déjà de la droite vie. — *Ibid.*

[6] Alienati sunt peccatores a vulvâ, erraverunt ab utero. — Ps. LVII, 4.

[7] Cum leonibus lusit quasi cum agnis. — Eccli. XLVII, 3.

[8] Voilà qui sent tout à fait la rhétorique et le bel esprit.

gênées par les bienséances de la grandeur, et où elles sont facilitées par son autorité; c'est une conjoncture fatale, où le vice n'a rien de difficile ni de honteux; où le plaisir est autorisé par l'usage; l'usage soutenu par des exemples qui tiennent lieu de loi; les exemples facilités par la puissance [1]; et la puissance [2] mise en œuvre par les emportements de l'âge, par toute la vivacité du cœur. Seigneur, à qui seul appartient la force et la sagesse, votre grâce a-t-elle des attraits assez puissants, votre conseil éternel des ressources assez heureuses, pour préserver une âme au milieu de tant de périls? Vous le pouvez, Seigneur; mais qu'il est rare que vous usiez de cette puissance [3]!

Tel fut [4] le privilége de notre archevêque. Mais sur quoi arrêté-je votre attention [5]? Il semble que j'ai à louer des talents ordinaires [6]; et je ne m'aperçois pas que ce qui ailleurs serait un sujet important d'éloge, n'est ici qu'un amusement [7].

Exposons tout à coup ce grand homme à la tête de la province [8], veillant aux intérêts et à la gloire du prince; présidant à la fortune et au repos des peuples; toujours occupé, et toujours au-dessus de ses occupations; se faisant un vrai soulagement de son devoir, et se faisant un devoir du soulagement de son peuple; si pénétrant qu'il ne lui fallait pour décider, que le temps qu'il faut pour entendre; si éclairé que ses décisions paraissaient toujours dictées par la sagesse même; sûr de l'avenir, attentif au présent, habile à prendre des mesures sur le passé; d'un esprit vif, facile, insinuant; d'un jugement vaste, élevé, fécond; d'un cœur droit, noble, bienfaisant; toujours au-dessus de ses dignités et de sa grandeur, toujours à portée de la misère et de l'infortune; ami sincère, maître généreux, père commun.

Ici, qu'une piété craintive et peu instruite ne désavoue pas en secret les louanges que je lui donne. Je respecte votre pieuse délicatesse, âmes zélées qui m'entendez [1]. Je sais avec l'Apôtre que tout pontife n'est choisi d'entre les hommes, que pour s'appliquer à ce qui regarde le culte de Dieu [2]; qu'il ne faut pas introduire dans le repos sacré du sanctuaire le tumulte des occupations séculières; que ceux qui, comme dit le Prophète, vont placer leur bouche jusque dans le ciel, ne doivent plus laisser ramper leur langue sur la terre [3]; et qu'enfin le monde entier n'est pas digne d'occuper des mains destinées à offrir des dons et des sacrifices. Vérités saintes, vous ne m'êtes pas étrangères; et je ne viens pas ici détruire ce qu'un emploi [4] sacré [5] m'oblige d'édifier tous les jours ailleurs.

Mais l'Eglise est-elle donc si peu intéressée à la prospérité des princes, à la sûreté des états, à la tranquillité des peuples, à l'observance des lois, qu'elle en regarde le soin comme un soin profane? La royauté n'est-elle pas le soutien du sacerdoce; et travailler à l'agrandissement d'un roi très-chrétien, n'est-ce pas préparer des triomphes à Jésus-Christ? Le pontife de la loi, souvent au sortir du tribunal, d'où il venait de prononcer sur la fortune et sur les biens des enfants d'Israël, ne montait-il pas à l'autel, pour leur attirer des biens invisibles et une fortune plus durable? Samuel n'était-il pas également l'interprète des droits du roi et des volontés du Seigneur envers le peuple? Saints évêques des premiers temps, ne jouissiez-vous pas de cette double autorité; et l'application à terminer les différends des fidèles ne faisait-elle pas une portion considérable de votre charge pastorale?

Pourquoi donc, lorsque sous un prince qui fait entrer l'Eglise en commerce de ses victoires, et en partage avec elle le fruit [6], il se trouve certaines âmes en qui la Providence a versé ces dons rares et excellents, nécessaires pour ménager les intérêts des rois et la conduite des royaumes : pourquoi, dis-je, ne pourraient-elles pas se partager entre les soins du sacerdoce et ceux de la royauté? Or, Mes-

[1] L'autorité. — 1708.
[2] Et l'autorité. — *Ibid.*
[3] Phrase omise par l'éd. de 1708.
[4] Vous dirai-je. — Add. 1708.
[5] Phrase omise par l'éd. de 1708.
[6] Membre de phrase également omis par le texte de 1708.
[7] Mais ce qui ailleurs serait un sujet important d'éloge n'est ici qu'un amusement. — 1708.
[8] De plus grands événements s'offrent ici à moi : je vois déjà ce grand homme à la tête de la province... — *Ibid.*

[1] Cette phrase ne se trouve pas dans la leçon de 1708.
[2] Omnis... pontifex ex hominibus assumptus, ... constituitur in iis quæ sunt ad Deum ut offerat dona et sacrificia. — Hebr., v. 1.
[3] Posuerunt in cœlum os suum et lingua eorum transivit in terra. — Ps. LXXII. 9.
[4] Ministère. — 1708. — [5] L'éducation des jeunes clercs.
[6] *Et en partage avec elle le fruit.* — Omitt. 1708.

sieurs, ces dons rares et excellents, où parurent-ils jamais avec plus d'éclat que dans le prélat dont nous pleurons la perte?

Je ne vous dirai pas ici qu'il avait reçu du ciel un de ces génies heureux, qui trouvent dans leur propre fonds ce que l'étude et l'expérience ne sauraient guère remplacer quand on ne l'a pas; qu'il était né instruit sur l'art périlleux de gouverner les peuples; que de tous les mystères de la sagesse des hommes, il n'ignora que ceux qu'il n'eût pas voulu suivre; et que comme cet habile conducteur du peuple Juif, il sut dès sa jeunesse tous les secrets de la science des Egyptiens [1]. Je n'ajouterai pas [2] que les affaires n'eurent jamais rien d'obscur qu'il n'éclaircît, rien de douteux qu'il ne décidât, rien de difficile qu'il n'aplanît, rien de délicat qu'il ne ménageât, rien de périlleux qu'il ne franchît, rien de pénible qu'il ne dévorât; que les plus vastes l'étaient moins que son esprit; et que, partagé entre mille soins, il fut toujours tout entier à chacun. Ce n'est pas là une imagination qui se joue, et qui substitue à la véritable idée des choses un fantôme de sa façon; il n'est personne ici qui d'abord n'ait reconnu que le portrait que je viens de faire, c'est lui. Cependant ce n'est pas à quoi je m'arrête.

Persuadé que les talents les plus distingués sont inutiles ou dangereux [3], lorsque le devoir n'en règle pas l'usage, quel fut son attachement pour la personne du monarque! Que ne puis-je rappeler ici ces temps fâcheux [4] où la minorité du prince, l'ambition des grands, les intérêts des ministres, et je ne sais quelle fureur de révolte et de changement qui saisit en certains siècles l'esprit des peuples, firent éprouver tour à tour à la France toutes les calamités des dissensions domestiques! Que ne puis-je rapprocher surtout ce moment fatal [5], où la capitale du royaume à la tête de la révolte, la Bourgogne et la Guyenne déjà séduites, le Dauphiné prêt à les suivre, et n'attendant plus que l'exemple de cette province [6]; notre illustre [7] défunt, sollicité de toutes parts, décida presque par sa fermeté de la fortune du monarque et de celle de la monarchie!

Mais faut-il, pour vous représenter le calme et la tranquillité dont la province fut redevable à ses soins, mêler, dans une cérémonie instituée pour honorer le paisible sommeil des justes, les images affreuses de la guerre et de la rébellion répandues partout? Faut-il, pour vous exposer tout le mérite de sa fidélité, faire revivre le souvenir de tant de chutes déplorables [1], qui pensèrent traîner après soi celle de tout l'Etat? Faut-il pour le louer sur des espérances méprisées, sur des offres rejetées, insulter aux cendres de ceux qui le sollicitèrent de se déclarer contre son devoir, et faire d'un éloge particulier une invective publique? Ah! que plutôt cette gloire descende avec lui dans le tombeau [2]! Je trouve bien dans les livres saints qu'on doit proposer les vertus du juste mort, pour condamner les vices des pécheurs qui vivent [3], mais non pas pour flétrir la mémoire de ceux qui ne sont plus.

Dans ces fatales révolutions [4], c'est une conjoncture bien délicate de se trouver pourvu de toutes les qualités qui rendent habile au gouvernement. On est tenté d'entrer, sans aveu, dans les affaires publiques. On aime encore mieux se rendre nécessaire à l'assemblée des méchants, que d'être inutile au parti des gens de bien. Sous prétexte de chercher à son mérite des moyens de paraître, on procure à son ambition des occasions de crime et de déshonneur; et souvent on abandonne son devoir sans autre intérêt que celui de n'avoir pu le remplir avec assez d'éclat et de dignité [5]. Des talents aussi vastes que ceux de notre prélat, ne devaient guère se borner aux soins d'une province. Mais voyant d'un œil tranquille l'abondance et la gloire des injustes sortir de leur iniquité même, il fut toujours

[1] Eruditus est Moyses omni sapientiâ Ægyptiorum. — Act., VII, 22.

[2] Pas même. — 1708.

[3] Persuadé que les qualités les plus brillantes sont inutiles ou dangereuses... — *Ibid.*

[4] Vous rappelerai-je ici ces temps fâcheux... — *Ibid.*

[5] Ferai-je surtout revivre, au moment de tant de prospérité, le souvenir de ce moment fatal... — *Ibid.*

[6] Le Lyonnais.

[7] Fidèle. — *Ibid.*

[1] Faire revenir sur la scène tant de chutes déplorables. — *Ibid.*

[2] Neque descendet cum eo gloria ejus. — Ps. XLVIII, 18.

[3] Condemnat autem justus mortuus vivos impios. — Sag. IV, 16.

[4] L'édition de 1708 ajoute ce membre de phrase remarquable : « Dans ces fatales révolutions *où l'intrigue, dit un ancien, ne laisse plus rien à faire au mérite* ». Cet ancien, qui est Salluste, se trouve aussi cité, p. 16 du 1er volume de cette édition. V. Egalement p. 31 de ce volume.

[5] Le recueil de 1708 ajoute ici cette comparaison : « Semblable à ces fleuves qui, roulant leurs eaux profondes dans un lit trop étroit, inondent les campagnes et vont se creuser des routes étrangères »...

content de sa fortune, parce que la cour le fut toujours de ses services.

De ses services, Messieurs? ne donnons point[1] ici dans les excès d'une mauvaise éloquence : parlons sans art; nous ne risquons rien. Quelle suite glorieuse et constante de soins et de fatigues soutenues pendant plus de cinquante ans pour les intérêts de son prince! Vigilant, rien n'échappait à la force de son esprit; intrépide, rien n'ébranlait la fermeté de son cœur[2]: infatigable, rien ne pouvait abattre la faiblesse de son corps. Combien de fois par des avis donnés à propos, a-t-il ou corrigé des abus désespérés, ou prévenu des malheurs inévitables, ou procuré des biens qu'on n'osait se promettre ! Tandis que dans les autres provinces l'hérésie attend[4] des coups pour expirer, et qu'il faut[5] tailler ces pierres spirituelles pour les faire entrer dans l'édifice sacré de l'Eglise; notre sage prélat emploie-t-il[6] pour les ramener d'autre force que celle de ses raisons? Et comme Salomon, ne le voit-on pas bâtir un temple à la vérité, sans employer le fer, ni sans donner un coup de marteau[7] ? Combien de fois l'a-t-on vu, pendant les désordres de l'Etat, respecté même des rebelles, aller à travers leurs armées porter au pied du trône le tribut de sa constance et de sa fidélité[8] !

Vous le savez, Messieurs; injures de l'air, incommodités des saisons, infirmités de l'âge, vivacité des douleurs, danger des maux présents, crainte des maux à venir, ce n'étaient plus pour lui des obstacles. Ecoutez, âmes toutes livrées à vos sens, et pour qui la seule absence du plaisir est un vrai supplice; du lit même de sa douleur il en fit un nouveau tribunal, d'où on le vit avec un esprit tranquille et serein régler les besoins de la province et les intérêts de la cour[1]. Et, bien différent de ces dieux dont parle le Prophète, qui avaient des yeux et ne voyaient pas, des pieds et ne marchaient pas, des mains et ne s'en servaient pas; ah[2] ! il avait perdu, par ses[3] longues et continuelles fatigues, l'usage des yeux, et il voyait encore tout; des pieds, et il volait partout où l'appelait le service du prince; des mains, et il donnait le branle et le mouvement à tout. Quelles étaient là-dessus vos justes frayeurs et vos respectueuses remontrances, vous que d'heureux engagements attachaient depuis longtemps à sa personne et à son service? Redites tout ce que votre amour pour lui et pour la province vous faisait alors dire de plus tendre et de plus touchant, tout ce que son zèle pour le prince lui faisait répondre de plus ferme et de plus généreux[4].

Mais ne le vîmes-nous pas ces jours passés, au bruit d'une émeute populaire, recueillir les restes précieux de son âme défaillante ; ramasser, si je l'ose dire[5], les débris d'un corps tout usé ; trouver dans la vivacité de son zèle de quoi ranimer ses forces mourantes ; s'arracher comme Moïse à la tranquillité de sa montagne, et venir rétablir la paix parmi le peuple, en y rétablissant comme lui l'abondance? Oui, Messieurs, aux premières nouvelles du tumulte, les soins de la santé, si chers à la vieillesse, ne l'arrêtent plus. Il part, il vole, il paraît, tout se calme. Quel est cet homme à qui les vents et la mer font gloire d'obéir? Mais où m'emporte tout à coup l'ordre de ma matière? Ah ! je touche presque au moment fatal qui nous l'enleva ; et en vous rappelant une action glorieuse, je ne m'aperçois pas que c'est la dernière de sa vie, et peut-être la cause funeste de sa mort. Ne hâtons pas un si triste spectacle.

La France a vu sur la scène, presque dans tous les siècles, de ces hommes capables, nés pour ménager les intérêts des princes et faire mouvoir les ressorts infinis d'un Etat ; mais hélas ! souvent chargés de la haine comme des affaires publiques[6], on les a regardés pendant leur vie plutôt comme des instruments

[1] Au lieu de « Ces services, Messieurs, ne donnons point »... on lit simplement dans l'édition de 1708 : « Mais ne donnons point ».

[2] Amour. — 1708.

[3] Phrase omise par la version de 1708.

[4] Attendait. — 1708.

[5] Fallait. — *Ibid.*

[6] Employa-t-il. — *Ibid.*

[7] Massillon emploie ailleurs cette belle image. Mais ici hélas ! elle est bien obscurcie par la cruelle allusion qui précède. *Il faut tailler les pierres spirituelles pour les faire entrer dans l'édifice sacré de l'Eglise.* Oh ! quel déplorable emploi des figures de rhétorique !

[8] Combien de fois, par des avis donnés à propos à la cour, a-t-il ou corrigé des abus désespérés ou prévenu des malheurs inévitables, ou procuré des biens qu'on n'osait se promettre ? — 1708.

[1] Régler les intérêts du prince et les besoins du peuple. — *Ibid.*

[2] *Ah !* — Omitt. 1708.

[3] *Les.* — 1708.

[4] Phrase omise par le texte de 1708.

[5] Si je l'ose dire. — Omitt. 1708.

[6] Comme de l'autorité publique. — 1708.

de la colère du Seigneur, que comme des ministres de la puissance du prince, et ils sont morts avec la triste consolation d'avoir eu assez de mérite pour déplaire à tout un royaume. C'est que le même zèle qui nous attache au prince, nous endurcit souvent envers le public; c'est que le même crédit qui nous rend nécessaires au reste des hommes, nous rend quelquefois le reste des hommes méprisable. Mais j'en atteste ici la foi publique : reconnaissez-vous là dedans le père commun que nous pleurons ? Nécessaire à tous, ne fut-il pas toujours à la portée de tous ? Cette muraille funeste de séparation qu'un usage peu chrétien met entre les grands et le peuple, ne l'avait-il pas détruite ? Fallait-il, pour pénétrer jusqu'à lui, acheter la faveur d'un domestique, ou mériter par de longues et ennuyeuses assiduités le moment favorable du maître ? Le nom des pauvres n'était-il pas honorable à ses yeux[1] ; et en était-il de son cabinet comme du sanctuaire du temple de Jérusalem, où l'on ne pouvait entrer qu'avec des ornements pompeux et une parure magnifique ? Portait-il sur son front ces marques odieuses de puissance[2], qui semblent reprocher au reste des hommes leur misère ou leur dépendance? N'avait-il pas réconcilié la grandeur avec l'affabilité ; et enfin, en l'abordant, s'aperçut-on jamais qu'il eut de l'autorité, que lorsqu'il accorda[3] des grâces ?

Quelle leçon pour vous, homme vain, qui à peine échappé de parmi le peuple où vous avaient laissé vos ancêtres, et devenu par une dignité le défenseur de ses droits, affectez de ne jamais détourner sur lui vos regards, comme si vous craigniez de n'y retrouver[4] le souvenir de votre première bassesse ! Ah ! le tombeau confondra vos cendres avec celles de ces âmes viles ; et le Seigneur fera sécher la racine de votre orgueilleuse postérité, et entera dessus une race qui connaîtra la justice et fera la miséricorde[5].

Combien de fois avions-nous admiré en lui ces lumières vastes et sûres, qui trouvent toujours le point fatal des grands événements, et cette facilité populaire qui se délasse sur le détail des familles, rallie des intérêts domestiques, et ne sait se refuser à des besoins obscurs, ni s'y prêter avec ces airs d'inquiétude et de fierté, plus accablants que le refus même? Ses mains comme celles de la femme forte, après s'être occupées à des fonctions éclatantes, ne savaient-elles pas se détourner sur les plus obscures? Et si j'osais le dire dans un discours chrétien, ne nous rappelait-il pas le souvenir de ces Romains tant vantés, qui après avoir été à la tête des affaires publiques, et ménagé le destin de Rome, de retour chez eux, enveloppés de toute leur gloire, savaient, auprès d'un foyer simple et champêtre, prononcer sur les démêlés de leurs clients, et se renfermer dans les bornes de cette magistrature domestique, comme s'ils eussent toujours ignoré les fonctions éclatantes de l'autre[1].

Le détail infini du commerce de cette grande ville eut-il jamais rien de si bas où on ne le vît descendre avec plaisir, y maintenant par son autorité la paix et la bonne foi qui en sont comme les nerfs ? N'en réglait-il pas souvent les vastes ressorts par la prudence de ses conseils et par l'étendue de ses lumières ? Ce nouveau tribunal qui rend cette ville comme l'arbitre du commerce de tout le royaume, qui dans son établissement fut si fort traversé, et où des provinces les plus éloignées on vient attendre la décision de toutes les affaires où nos citoyens sont intéressés ; n'est-il pas un monument bien tendre et de son crédit auprès du prince et de son amour pour le peuple ? Nous avions, à la vérité, ses premiers soins ; mais les avions-nous tout entiers ? Et par l'application qu'il eut toujours à connaître et à régler les plus petits intérêts de la province, n'aurait-on pas dit qu'il était le magistrat particulier de chaque ville de son gouvernement[2] ?

Ici, Messieurs, vous ajoutez à ce que je ne dis pas ; vous suppléez à ce que je ne dis que faiblement ; vous rappelez mille circonstances, ou que je passe[3] ou que j'ignore. Chacun de vous, se retraçant le souvenir de quelque bienfait particulier, m'offre en secret de quoi grossir cet endroit de son[4] éloge. Ah[5] ! que n'est-il

[1] Honorabile nomen eorum coram illo. — Ps. LXXI, 14.
[2] De puissance et de prospérité. — 1708.
[3] Il accordait. — *Ibid.*
[4] D'y retrouver. — *Ibid.*
[5] Radices gentium superbarum arefecit Deus; et plantavit humiles ex ipsis gentibus. — *Eccli.*, X, 18.

[1] Ce souvenir de l'antiquité païenne, si rare dans Massillon, suffirait seul pour montrer que ce discours appartient à ses débuts oratoires. — V. ci-dessus p. 29, note 4.
[2] Cet alinéa ne se trouve pas dans l'éd. de 1708.
[3] Ou que j'ai passées. — 1708.
[4] Mon. — *Ibid.*
[5] *Ah !* — Omitt. 1708.

permis à votre douleur et à votre reconnaissance de s'expliquer ici elles-mêmes ! Vous diriez, mais en termes mille fois plus touchants et plus énergiques que moi, qu'il avait délivré le pauvre de la tyrannie du puissant[1] ; que les magistrats subalternes ne lui étaient chers qu'autant qu'ils l'étaient eux-mêmes au public[2] ; que sa plus délicieuse félicité était de contribuer de ses soins à la félicité publique ; qu'il était plus jaloux du rang qu'il avait dans nos cœurs, que de celui qu'il tenait dans le royaume ; qu'il ne connaissait vos noms, vos familles, votre fortune, que par les services qu'il vous avait rendus ; que plus d'une fois dépositaire des vœux et des intérêts publics, il les avait portés au pied du trône avec une respectueuse fermeté, et sans ces timides ménagements, injurieux au prince dont ils exposent la gloire, injustes[3] envers le public dont ils sacrifient les droits ; (exemple rare et digne lui seul d'un éloge entier !) en un mot, qu'il était le père, le soutien et le protecteur[4] de la province ; l'espérance, la joie et les délices de votre ville.

Mais puis-je vous confondre ici, vous qu'il distingua toujours avec tant de bonté, noblesse illustre, et qu'il honora de sa plus étroite familiarité ? Avec quelle confiance l'établissiez-vous arbitre de vos différends[5] ! Que d'animosités étouffées dans leur naissance par sa sagesse[6] ! que de querelles invétérées et si souvent immortelles parmi les gentilshommes, n'a-t-il pas éteintes par son autorité ! que de prétentions injustes, que de droits douteux n'a-t-il pas éclaircis par sa pénétration ! Mais quel ami plus sincère et plus généreux ? Vous le savez, chapitre illustre de la plus noble Eglise de France[7]. La grandeur, je le sais, ne manque guère d'adulateurs ; mais les grands manquent souvent d'amis. Comme ils n'aiment que leur fortune, ce n'est aussi que leur fortune que l'on aime en eux[1]. L'amitié, cette tendre ressource de tous les chagrins de la vie, dit le Sage[2], ce doux lien de la société, cet unique plaisir du cœur, est un lien gênant, un plaisir sans charmes pour eux. Aussi, comme ils ne vivent que pour eux-mêmes, on ne les aime que pour soi. Ici, était-ce la personne ou la dignité qui lui attirait vos hommages ? Vous fit-il attendre un service, quand vous l'eûtes demandé ? vous le fit-il demander, quand il l'eut prévu ? souffrit-il vos justes remercîments, quand il l'eut rendu ? plaisir délicat cependant, et qui semble être la plus innocente récompense du bienfait.

Mais peut-être n'était-ce là qu'une vertu de parade. Peut-être qu'officieux aux yeux du public, il se dédommagea de cette contrainte dans le secret de son domestique. Répondez pour moi, maison désolée de ce grand homme ; je réveille ici votre douleur, je m'en aperçois. Fut-il jamais de maître plus tendre et plus généreux ? Ne suffisait-il pas d'avoir eu l'honneur d'être à lui, pour n'avoir plus besoin d'être à personne ? Sûr de votre attachement, ne veillait-il pas avec plus de soin sur votre fortune que sur votre fidélité[3] ? Etait-il de ces hommes vains et bizarres, qui croient faire grâce de permettre qu'on soit au nombre de leurs esclaves, et qui veulent que les services mêmes qu'on leur rend, tiennent lieu de récompense ? Enfin, exigea-t-il vos hommages comme un tyran, ou s'il mérita votre tendresse comme un vrai père ?

Que ne puis-je ici de ses actions passer à ses principes ! Jamais âme ne fit de plus grandes choses par de plus grands motifs ; on aurait dit que tout ce qu'il faisait de louable perdait son prix du moment qu'il était loué : c'était dégrader le mérite de ses actions que de l'en faire apercevoir ; et en l'abordant pour le rendre attentif à nos bonnes qualités, il fallait presque oublier les siennes.

Sacrés dispensateurs de la parole évangélique, combien de fois en vous ouvrant la bouche pour annoncer toute vérité, vous la ferma-t-il sur celles qui le regardaient ?

Et nous-mêmes aujourd'hui, ne sommes-nous pas obligés de trahir, par cet éloge pu-

[1] Liberabit pauperem a potente. — Ps. LXXI, 12.

[2] Add. 1708 : Que par l'application qu'il eut toujours à connaître et à régler les plus petits intérêts de la province, on eut dit qu'il était le magistrat particulier de chaque ville de son gouvernement.

[3] Et injustes. — 1708.

[4] Le soutien, le protecteur. — *Ibid.*

[5] L'édition de 1708 avait reporté ici la phrase : Que de prétentions injustes, que de droits douteux n'a-t-il pas éclaircis par sa pénétration !

[6] Que d'animosités naissantes. — *Ibid.*

[7] Vous le savez, chapitre illustre de la plus noble Eglise de France. — *Mots omis* en 1708.

[1] Add. 1708 : Loin de se servir de leur autorité comme d'un piége innocent pour surprendre les cœurs, ils font un triste trafic des cœurs pour accroître leur autorité.

[2] Amicus fidelis, medicamentum vitæ... — Eccli. VI, 16.

[3] Add. 1708 : Ne comptait-il pas vos services pour les siens.

blic, non-seulement ses plus chers sentiments, mais encore ces dernières intentions des mourants, qui sont comme d'autres restes précieux auxquels il n'est pas permis de toucher, et qu'une espèce de religion civile a rendues presque aussi sacrées pour les hommes, que les cendres mêmes et les dépouilles de leurs tombeaux? Mais il fallait, âme généreuse et modeste, que vous eussiez la gloire de refuser les louanges, et qu'une juste reconnaissance eût la liberté de vous les donner [1].

Ah! si après la dissolution de ce corps terrestre, vous pouvez encore être sensible à la gloire de la terre, âme bienfaisante et généreuse, jetez sur ces citoyens affligés quelques-uns de ces regards que vous fixiez autrefois si utilement sur eux; et venez recueillir sur les larmes qu'ils mêlent à vos cendres, sur les tristes regrets dont ils honorent vos obsèques, la plus douce récompense de vos fatigues et le plus sincère tribut de leur reconnaissance. Venez voir le plus grand roi du monde, non plus vous donnant des marques honorables d'estime et de confiance, et vous recevant avec tant de distinction au milieu des grands de sa cour, mais ne pouvant vous refuser des marques de douleur au milieu des joies et des acclamations de ses victoires, et paraissant tout occupé de votre perte, tandis que l'Europe ne l'est que de ses conquêtes.

Il faudrait ici finir son éloge [2]: les regrets de Louis le Grand laissent-ils quelque chose à dire? Il faudrait même ne pas vous faire souvenir de cette glorieuse lettre [3] que toute la France a vue [4], si digne de passer dans nos annales, et d'être conservée à la postérité, où l'on voit cette main royale occupée à laisser à nos neveux un éloge digne du grand Camille et de toute son illustre maison [5]. Je ne puis qu'affaiblir [6] une circonstance si honorable à sa mémoire. Ce que j'en pourrais dire, ne dirait pas ce que j'en pense. Les paroles des rois ont je ne sais quoi d'énergique qu'un discours entier ne peut remplacer. Louis le Grand y fait des vœux pour la durée des jours de notre prélat [1]. Il semble que comme autrefois le vieillard Jacob, aux approches de la mort, sentit revenir ses forces en voyant le bâton de commandement entre les mains de Joseph [2]; de même [3] notre glorieux vieillard devait [4] rappeler les siennes, en voyant son illustre neveu honoré du bâton de maréchal de France. Ce grand prince l'y exhorte de venir se montrer encore une fois à sa cour, et l'assure [5] que *personne, sans exception, ne l'y verra avec plus de plaisir que lui.* Régnez, prince, seul digne d'être servi, puisque seul vous savez si bien honorer ceux qui vous servent. C'est tout ce que je puis dire [6].

Mais puis-je ne pas ajouter que ce grand prince s'y félicite lui-même d'avoir rendu justice au mérite de notre illustre gouverneur? Ce seul mot ne vous rappelle-t-il pas sa grandeur d'âme, cette élévation d'esprit, ces manières dignes encore d'une plus haute fortune, et mille actions glorieuses que nul de vous n'ignore, et que la parole de paix, dont je suis le ministre, me défend de redire ici? Puis-je ne pas ajouter qu'il y honore d'un glorieux souvenir et d'une éternelle reconnaissance la mémoire de ce sage et vaillant maréchal, qui jeta dans son âme royale les premières semences de valeur et de sagesse, et qui le premier sut ébaucher Louis le Grand? Quelle gloire pour cette célèbre maison [7]!

L'opprobre de Jésus-Christ a eu cependant plus de charmes pour votre cœur que toute

[1] Ces trois derniers alinéas ne sont pas dans l'édition de 1708.

[2] Finissons ici cette partie de son éloge. — 1708.

[3] Ne rappelons pas même le souvenir de cette glorieuse lettre. — *Ibid.*

[4] Lettre du roi à M. l'archevêque de Lyon. — Note de l'édition de 1708.

[5] Où l'on voit cette main royale occupée à laisser à nos neveux un éloge digne du grand Camille et de toute son illustre maison. — Omis par l'éd. de 1708.

[6] J'affaiblirais, je le sens. — *Ibid.*

[1] Add. 1708 : Il souhaite que ce nouveau rang d'honneur où il vient d'élever son illustre neveu, que cet accroissement de gloire ajoute aussi beaucoup d'années à sa vieillesse. Certes...

[2] Jacob moriens... adoravit fastigium virgæ ejus. — Hebr. XI. 21.

[3] *De même,* omis en 1708.

[4] Devait à son tour. — 1708.

[5] Add. de 1708 : Toute la France le sait, mais il est beau de le redire.

[6] C'est tout ce que je puis dire. — Phrase omise par le recueil de 1708.

[7] Mais finirai-je sans ajouter que ce grand prince y honore d'un glorieux souvenir et d'une éternelle reconnaissance la mémoire de ce sage et vaillant maréchal, qui jeta dans son âme royale les premières semences de valeur et de sagesse, et qui le premier sut ébaucher Louis le Grand; qu'il s'y félicite lui-même d'avoir rendu justice au mérite de notre illustre gouverneur? Ce seul mot ne vous rappelle-t-il pas à la fois sa grandeur d'âme, cette élévation d'esprit, ces manières dignes encore d'une plus haute fortune, et mille actions glorieuses, dont nous voyions tous les jours grossir le nombre? Actions que nul de nous n'ignore, et que la parole de paix, dont je suis le ministre, me défend de redire ici. Quelle gloire pour cette maison! — *Ibid.*

cette pompe de l'Egypte, illustre fille qui m'écoutez [1]. Aussi en vous entretenant de la gloire de votre famille, je n'ai pas voulu affaiblir votre foi, mais aider votre reconnaissance, et vous exposer plutôt les périls dont la grâce vous a délivrée, que vous faire estimer de faux biens et de vains honneurs, que vous avez si généreusement méprisés.

Passons à notre dernière partie. Je vous ai montré comment ses talents le rendirent nécessaire au prince et utile au peuple : montrons qu'il fut fidèle à Jésus-Christ et utile à l'Eglise par ses vertus chrétiennes et épiscopales [2].

DEUXIÈME PARTIE.

Il est glorieux, je l'avoue [3], à un pontife sacré, d'avoir été, ce semble, formé des mains du Très-Haut pour ménager les intérêts des rois [4] et la fortune des royaumes [5]. C'est sans doute [6] un endroit éclatant, et l'on peut en faire honneur à sa mémoire. Mais si en honorant le prince, il n'a pas craint le Seigneur [7], si en veillant sur les membres de l'Etat, il a eu les yeux fermés sur les membres de Jésus-Christ, en vain aura-t-il amassé à grands frais une fragile gloire devant les hommes ; il n'en a point de solide devant Dieu : *Habet gloriam, sed non apud Deum* [8]. Que l'homme nous considère, disait autrefois saint Paul, comme les ministres de Jésus-Christ et comme les dispensateurs des mystères de Dieu [9]. Or, Messieurs, comment dispenser fidèlement des mystères terribles, si l'on ne connaît toute leur grandeur et toute sa misère ; et quelle foi vive et pleine ne faut-il pas pour cela ? Comment les dispenser saintement, si ces lumières divines ne sont pas la règle constante de nos mœurs ? quelle pureté ! De plus [10], pour être associé au ministère de Jésus-Christ, il faut être ingénieux à découvrir les besoins des fidèles ; quelle vigilance ! Toujours il faut être prêt à les soulager ; quelle charité !

En effet, qu'est-ce que l'honneur de l'épiscopat, si l'on s'en tient à ce que la chair et le sang nous révèlent là-dessus, et si l'on en juge par la corruption et le relâchement de ces derniers temps ? C'est un poste éminent qu'il est permis de souhaiter, auquel il est glorieux d'atteindre, et dont il est doux de jouir. C'est un titre pompeux, mais vide, qui retient tous les honneurs du sacerdoce, et qui en distribue aux autres les fatigues comme des faveurs. C'est une autorité tranquille, qui à l'ombre du faste qui l'environne, décide du travail de ceux qui portent le poids du jour et de la chaleur. Mais si l'on consulte le Père des lumières, et si nous remontons à ces siècles de ferveur et de pureté, c'était un poids redoutable et saint, qu'on ne désirait jamais sans témérité, dont on ne pouvait se charger soi-même sans profanation, sous lequel on devait gémir avec crainte et tremblement. C'était une servitude pénible qui, nous établissant sur tous, nous rendait redevables à tous ; un ministère d'amour et d'humilité, qui établissait le pasteur dépositaire et des miséricordes du Seigneur et des misères du peuple. Siècles si honorables à la foi, sainte antiquité si connue en nos jours et si peu imitée, temps heureux, où êtes-vous ?

Je ne vous dirai pas [1], Messieurs, que notre grand archevêque, à l'exemple de Jésus-Christ, ne s'était pas lui-même établi pontife [2] ; que les désirs du prince prévinrent ses désirs, et que l'honneur du sacerdoce lui fut offert [3] avant qu'il s'y fût offert lui-même. Mais oserai-je le dire [4], et croira-t-on que la foi sur son déclin soit encore capable de ces efforts du premier âge ? Il endura plus de sollicitations pour se résoudre à subir ce fardeau sacré, que les autres n'en emploient pour l'obtenir ; il mit à s'en défendre presque tout le temps qu'on met à le demander : en un mot, il sut être évêque, après l'avoir refusé [5].

[1] Mme de Villeroy, carmélite. — Note de l'édition de 1708 et de celle de 1745.

[2] Passons à notre dernière partie. Vous avez vu un grand homme né pour le bien de l'Etat, vous allez voir un grand évêque établi pour l'utilité de l'Eglise. — *Ibid.*

[3] Sans doute. — *Ibid.*

[4] Des princes. — *Ibid.*

[5] Des peuples. — *Ibid.*

[6] *Sans doute,* omis par l'éd. de 1708.

[7] Deum timete, regem honorificate. — I Petr. II, 17.

[8] Rom. IV, 2.

[9] Sic nos existimet homo ut ministros Christi et dispensatores mysteriorum Dei. — I Cor. IV, 1.

[10] D'ailleurs. — *Ibid.*

[1] Je ne remarquerai pas. — *Ibid.*

[2] Sic et Christus non semetipsum clarificavit ut pontifex fieret. — Hebr., V, 5.

[3] S'offrit à lui. — *Ibid.*

[4] Oserai-je dire ici. — *Ibid.*

[5] La cour lui trouva autant d'obstination à s'éloigner de l'épiscopat qu'elle en faisait paraître elle-même à le lui offrir ;

Persuadé que vous réprouvez souvent, ô mon Dieu [1], les conseils des princes, combien de fois, répandant son cœur au pied de vos autels, vous conjura-t-il, comme autrefois Moïse, d'envoyer pour conduire ce peuple nombreux, celui que vous aviez marqué dans vos conseils éternels [2] ? Combien de fois, mettant entre vos mains le sort de son âme et celui de sa dignité [3], vous pria-t-il de le délivrer ou des faiblesses de l'une ou du fardeau terrible de l'autre ? Ah ! c'est qu'éclairé de vos lumières, il aperçut peut-être dans son cœur quelques restes de ces désirs du siècle, qu'une sainte discipline a bannis du sanctuaire, et qui blessent, sans doute, l'excellence et la gravité du sacerdoce chrétien. Vous ne voûlûtes pas cependant qu'un autre reçût son épiscopat [4] ; vous l'oignîtes de l'onction sainte, et vous relâchâtes, ce semble, un peu de la sévérité de vos lois en faveur de celui qui devait un jour les faire observer avec tant de soin et de bénédiction.

Et ce n'est pas ici, Messieurs [5], un éloge de bienséance. A Dieu ne plaise que je dégrade ainsi mon ministère, et que je vienne insulter la vérité jusque sur les autels où on l'adore ! Vous le savez, vous qui eûtes la triste consolation de recueillir ses derniers soupirs. — Hélas ! suis-je destiné à vous rappeler sans cesse un souvenir si aimer ? — Vous vîtes son âme mourante chercher à se rassurer sur les devoirs immenses du ministère dont elle était sur le point d'aller rendre compte, par le souvenir des frayeurs qu'elle avait éprouvées en l'acceptant ; et n'espérer une place dans le sein d'Abraham, que parce qu'elle l'avait toujours refusée dans le sanctuaire [6].

et ce n'est point ici une de ces manières outrées d'un orateur peu exact : il essuya plus de sollicitations pour se résoudre à subir ce fardeau sacré que les autres n'en emploient pour l'obtenir ; il mit à s'en défendre presque tout le temps, hélas ! qu'on met à le demander. En un mot, il sut être évêque après l'avoir refusé. — *Ibid.*

[1] Reprobat consilia principum. — Ps. XXXII, 10.

[2] Mitte quem missurus es. — Exod. IV, 13.

[3] In manibus tuis sortes meæ. — *Ps.* XXX, 16.

[4] Episcopatum ejus accipiat alter. — *Ps.* CVIII, 8.

[5] Messieurs, je l'ai déjà dit. — 1708.

[6] Vous vîtes son âme mourante chercher à se rassurer sur les devoirs immenses du ministère dont elle était sur le point d'aller rendre compte, par les frayeurs qu'elle avait éprouvées en l'acceptant ; ne se promettre d'occuper un jour un des douze trônes, où les dispensateurs fidèles jugeront les tribus d'Israël, que parce qu'elle avait toujours craint de monter sur le tribunal sacré pour y juger le peuple de Dieu ; et enfin n'espérer une place dans le sein d'Abraham, que parce qu'elle l'avait toujours refusée dans le sanctuaire. — *Ibid.*

Mais qu'aurez-vous alors à répondre au tribunal de Jésus-Christ, vous dont la démarche la plus innocente, en entrant dans l'héritage du Seigneur, a été de le désirer ; qui ne devez qu'à des bassesses profanes une élévation toute sainte ; qui n'êtes monté qu'en rampant sur le trône sacerdotal [1] ; vous, qu'on ne voit assis dans le sanctuaire du Dieu vivant, que pour avoir été longtemps debout dans les antichambres des grands, et qui n'auriez jamais été placé sur la tête des hommes [2], pour parler avec David, si vous n'aviez été mille fois lâchement à leurs pieds ?

Les mêmes lumières qui lui firent entrevoir l'éminence du ministère, lui découvrirent aussi jusqu'où devait aller la pureté du ministre. Il comprit que c'est un spectacle monstrueux de voir les mains souillées du pontife, tantôt levées au ciel pour en attirer ces précieuses rosées qui purifient [3] les consciences, tantôt étendues sur des têtes sacrées verser jusque dans les âmes des caractères augustes et ineffaçables de puissance [4], et les marquer du sceau du Seigneur ; tantôt trempées dans le sang de l'Agneau, parmi le bruit sacré des cantiques et la fumée des encensements, présenter avec solennité au Dieu saint le sacrifice redoutable ; tantôt lancer sur des pécheurs rebelles des foudres dont lui-même devrait être frappé ; tantôt offrir à des pécheurs humiliés des trésors dont il est lui-même indigne ; de voir une bouche impure, tantôt offrir pendant les mystères terribles le baiser saint à des ministres purs et irrépréhensibles ; tantôt prononcer les paroles mystiques et créer sur les autels le pain sacré qui nourrit les anges, le vin délicieux qui produit les vierges ; tantôt sanctifier les temples de Sion, et y faire descendre la gloire du Seigneur par d'augustes dédicaces ; tantôt y consacrer à Jésus-Christ des vierges innocentes ; tantôt y raconter ses justices et les merveilles de son alliance [5].

Aussi avec quel honneur et avec quelle sainteté posséda-t-il toujours le vase de son corps, pour parler avec l'Apôtre [6] ? N'avait-il pas, ce

[1] Expression assez habituelle à Massillon.

[2] Ps. LXV, 12.

[3] Parfument. — 1708 et 1745.

[4] De puissance et de sainteté. — *Ibid.*

[5] Omis par l'édition de 1708 depuis, *de voir une bouche impure.*

[6] Vas suum possidere in sanctificatione et honore. — I Thess. IV, 4.

semble, atteint à ce point de pudicité sacerdotale, comme l'appelle un Père[1], qui fait que la vertu la plus pénible à la nature nous devient la plus naturelle, et qui accoutume, pour ainsi dire, le cœur à être invulnérable de son propre fonds ?

Le vit-on jamais, je ne dis pas avilir la majesté du sacerdoce jusqu'à l'indignité et aux faiblesses d'une passion, mais l'abaisser jusqu'à l'inutilité et aux amusements des conversations[2] ? Et ce n'était point ici un de ces mérites que donne la vieillesse ; une de ces régularités tardives qui sont les assortiments de l'âge plutôt que les ornements du cœur ; qui parent les débris du corps au lieu de réparer ceux de l'âme[3] ; où il entre plus de bienséance que de grâce, et qui n'ont presque de la vertu, que la seule impuissance d'être encore vices. Il ne fit que recueillir dans l'hiver ce qu'il avait semé pendant les jours de l'été ; ses passions ne parurent éteintes sur la fin, que parce qu'il en avait amorti les ardeurs naissantes ; et dans une carrière de plus de quatre-vingts ans, on ne s'est jamais aperçu que son cœur fût sensible, que par l'horreur qu'il eut pour le vice.

Qui ne sait cependant quelles sont là-dessus les complaisances et les adoucissements de l'usage ? Hélas ! cette faiblesse a presque perdu son nom et sa honte parmi nous[4] ; c'est une lèpre qui n'éloigne plus même du sanctuaire.

Des yeux chrétiens s'accoutument enfin à voir sans horreur un feu profane s'élever du même autel où repose le feu sacré, et le même cœur qui vient de soupirer en secret devant l'idole, présenter publiquement au Dieu saint les soupirs et les supplications de toute l'assemblée des fidèles.

Saintes et pieuses ordonnances, où il pourvoit avec tant de soin à la pudeur des ministres de Jésus-Christ, où il renouvelle les plus anciennes lois de l'Eglise sur l'âge des personnes d'un autre sexe dont ils peuvent recevoir des secours, de peur que les mêmes soins qu'on prend pour la vie de leur corps ne soient des soins meurtriers pour leur âme, vous êtes les fruits précieux de l'amour qu'il eut pour cette vertu sacerdotale[1] !

Ah ! si les livres saints ne me défendaient de révéler la honte de ceux qui montent à l'autel, je vous le représenterais ici, par la sévérité salutaire des peines canoniques, foudroyant les ministres scandaleux, et mettant des vases d'honneur à la place de ces vases de honte et d'ignominie ; là, par des remontrances paternelles, tendant la main à ceux que la seule infirmité de la chair avait précipités dans l'abîme, et arrachant des larmes de douleur des mêmes yeux à qui la passion en avait peut-être arraché mille fois de criminelles ; souvent enfin découvrant par de pieux artifices de charité la puanteur de ces sépulcres blanchis, dont les crimes ne reposent, ce semble, qu'à l'ombre de la vertu, et faisant répandre une odeur de vie à ceux qui n'avaient répandu jusque-là qu'une odeur funeste de mort[2].

Sages et zélés coopérateurs de son épiscopat, interrompez ici les louanges que je lui donne, si elles sont excessives : mais plutôt ajoutez que l'amour qu'il eut pour cette vertu fut plus fort que la mort ; qu'il s'étendit jusques aux soins de sa sépulture ; que, malgré l'exemple du Sauveur, il ne voulut pas que les femmes de Jérusalem rendissent les derniers devoirs à son corps ; et qu'il fut[3] jaloux de la pudeur dans un temps même où l'on ne peut plus en avoir le mérite.

Mais suffit-il à un évêque[4] d'avoir été attentif à soi-même ? ne faut-il pas, pour accomplir toute justice, qu'il ait encore veillé sur le troupeau de Jésus-Christ[5] ?

Or, rappelez, Messieurs, le triste état où se trouvait ce vaste diocèse, cette Eglise si vénérable qui va prendre sa source jusque dans les temps apostoliques ; qui la première de

[1] Debet esse in sacerdote castitas propria et ut ita dixerim pudicitia sacerdotalis. — S. Ivon. Epist. ad. Tid.

[2] Des conversations et des commerces. — 1708.

[3] Comme tous ces traits de bel esprit, ce style affecté, ces tours précieux, cette recherche forcée d'ornements, qui sont les caractères des premières œuvres de Massillon montrent l'immense progrès que fit son goût en vieillissant ! Et c'est justement au moment où les romantiques, les Fontenelle et les La Motte fleurissent et s'épanouissent à l'aise que les écrits de Massillon rencontrent une pure et sévère beauté.

[4] L'édition de 1708 ajoute à cette peinture qui rappelle trop Fléchier, des traits qui la surchargent encore : « Elle entre même dans le portrait d'une âme bien faite ; et pourvu qu'elle se borne à flétrir le cœur, il s'en faut peu qu'elle n'embellisse la réputation. »

[1] Ce morceau n'est pas dans le recueil de 1708.

[2] Ah ! si les livres saints ne me défendaient de révéler la honte de ceux qui montent à l'autel, quel honneur serait ici à sa mémoire l'abomination de tant de ministres scandaleux qu'il déplaça si souvent du lieu saint ! Mais qu'un voile éternel couvre ces mystères d'horreur et d'ignominie. Ne touchons pas aux oints du Seigneur ; respectons ce qu'ils avilissent, et que leurs vices nous soient aussi sacrés que leurs personnes. — 1708.

[3] Et qu'enfin il fut. — *Ibid.*

[4] A un pasteur. — *Ibid.*

[5] Attendite vobis et universo gregi. — Act., xx, 28.

nos Gaules reçut de l'Orient les richesses de l'Evangile ; qui vit arriver et recueillir avec allégresse les Pothin et les Irénée, ces hommes divins teints encore du sang de Jésus-Christ fraîchement épanché, et qui, avec la foi, allaient répandre partout des esprits de souffrance et de martyre ; cette Eglise, qui formée par leurs travaux, fortifiée par leur doctrine, mérita enfin d'être illustrée de tout leur sang ; et qui, encore aujourd'hui, pour avoir été la première éclairée des lumières de la foi, en a les premiers honneurs dans le royaume ; rappelez, dis-je, le triste état où elle se trouvait, quand notre illustre archevêque fut appelé à sa conduite.

Hélas ! tout l'éclat de cette fille de Sion était obscurci [1] ; ses prophètes ou n'avaient plus de visions ou n'en avaient que de fausses [2] ; ses solennités et ses sabbats n'étaient presque plus que des dissolutions superstitieuses [3] ; les pierres du sanctuaire se traînaient indignement dans les places publiques [4] ; la langue de ceux qui devaient distribuer le lait de la doctrine, s'était attachée à leur palais [5] ; l'or et l'argent étaient presque les seuls canaux par où l'eau des sacrements coulait jusques à nous ; et Lyon, cette cité sainte, que la dignité de son trône met à la tête de tant de provinces, gémissait dans une manière de triste veuvage, et était presque devenue la tributaire de Garizim : *Princeps provinciarum facta est sub tributo* [6].

Parlons sans figure. Le prêtre admis sans précaution aux fonctions du sacerdoce, s'en acquittait avec indignité. Le fidèle pendant sa vie, dans un oubli profond de nos mystères et de la loi de Dieu, mourait tranquillement sur la bonne foi de l'ignorance et des déréglements du ministre ; et l'hérésie, qui, comme l'armée des Assyriens, n'attaque Jérusalem qu'à la faveur des ténèbres, profitait de celles-ci pour renverser ses murs, et venir lui enlever de vrais adorateurs jusque dans l'enceinte du sanctuaire [7].

Depuis longtemps même cette Eglise n'avait pas vu ses pontifes aller, comme des nuées saintes, répandre des rosées salutaires sur les diverses contrées de sa [1] dépendance. Les vieillards, qui, jadis au fond de leurs campagnes, avaient eu la consolation de les voir, le racontaient à leurs neveux comme une aventure singulière ; et si l'on veut me passer ce mot, l'apparition et la course annuelle de ces astres saints, était devenue un phénomène presque aussi rare et aussi surprenant que les comètes.

A Dieu ne plaise cependant que je vienne ici flétrir leur mémoire pour honorer celle du prélat que nous pleurons ! Je respecte trop les cendres sacrées de ces grands hommes. Je sais qu'ils ont eu le malheur de vivre en des temps fâcheux [2] ; que ces désordres étaient plutôt les vices de leur siècle que de leur personne ; et que s'ils n'ont pas mieux fait, c'est qu'il n'était guère alors permis de mieux faire.

Telles étaient les ruines de la maison du Seigneur, quand nous y vîmes entrer notre nouveau pontife. Quelles furent alors nos acclamations et nos tendres réjouissances ! Temple majestueux, où l'onction sainte fut répandue sur son chef sacré, vous vîtes, pendant les joyeuses solennités de cette auguste [3] cérémonie, nos mains en foule levées au ciel [4] porter le doux parfum de nos prières et de notre reconnaissance jusqu'au pied du trône de l'Agneau ; le remercier d'avoir donné pour évêque à cette ville celui que le prince lui avait déjà donné pour gouverneur ; et le prier de faire revivre les jours et les bénédictions de l'épiscopat d'Ambroise, puisqu'il en faisait [5] revivre l'histoire et presque toutes les circonstances.

En cet endroit, Messieurs, je me sens comme transporté dans ce premier âge de son ministère. J'y vois ce vaste diocèse, comme un chaos informe et ténébreux, se développer peu à peu [6]. Chaque jour offre à mes yeux de nouveaux spectacles.

Ici s'élèvent successivement des maisons de retraite, des sources publiques de l'esprit

[1] Egressus est a filia Sion omnis decor ejus. — Thren. 1. 6.

[2] Prophetæ tui viderunt tibi falsa et stulta. — *Ibid.* II, 14.

[3] Oblivioni tradidit Dominus... festivitatem et sabbatum. — *Ibid.* II, 6.

[4] Dispersi sunt lapides sanctuarii in capite omnium plateārum. — *Ibid.* IV, 1.

[5] Adhæsit lingua lactentis ad palatum. *Ibid.* IV, 4.

[6] *Ibia.* I, 1.

[7] Ce paragraphe ne se trouve pas dans la version de 1708.

[1] Leur. — 1708.

[2] En ces temps fâcheux où l'hérésie naissante et encore furieuse s'établissait sur les débris de la foi et de la discipline des mœurs. — *Ibid.*

[3] Heureuse. — *Ibid.*

[4] Lancées au ciel. — *Ibid.*

[5] Ferait. — *Ibid.*

[6] J'y vois ce vaste diocèse se renouveler peu à peu. — *Ibid.*

ecclésiastique, des écoles de sacerdoce et d'apostolat, de pieux séminaires si nécessaires alors et si rares dans le royaume, où loin du commerce du siècle, et sous les yeux de directeurs graves et consommés, on sauve de bonne heure l'innocence des clercs de la contagion du monde[1], où l'on purifie des cœurs qui doivent un jour offrir à Dieu les vœux des hommes[2]; et où dans les semences de doctrine et de vérité qu'on jette dans une seule âme, on voit croître l'espoir consolant de la conquête de mille autres.

Là, par les soins d'un ministre savant et infatigable, les pasteurs assemblés[3] confèrent ensemble sur ce qui regarde le royaume du ciel; se communiquent leurs doutes et leurs lumières; puisent dans les plus pures règles des mœurs de quoi régler sûrement les consciences, opposent la loi de Dieu aux interprétations des hommes; apprennent à fuir également, et ce zèle amer et intraitable, qui, sans nul égard, achève de briser un roseau déjà cassé, et d'éteindre une lampe encore fumante[4], et qui par les difficultés extrêmes, dont il investit l'observance de la loi, fournit presque aux pécheurs[5] de nouvelles raisons pour la violer; et cette molle complaisance, qui, en voulant aplanir les voies du Seigneur, creuse des précipices aux fidèles[6].

Ici s'établissent d'utiles retraites, où les pasteurs, accourus de toutes parts, réparent dans le silence, dans la prière[7], les dissipations inévitables dans leur ministère. Là, sortis de ce nouveau cénacle, j'en vois des troupes sacrées qui vont faire dans nos champs des courses apostoliques, et qui renouvellent les prodiges comme les travaux des premiers disciples[8]. En cet endroit, on jette les fondements d'un édifice sacré, où les pauvres sont évangélisés, où les petits trouvent le pain qui nourrit l'âme, qu'ils avaient demandé jusque-là aussi inutilement que celui qui nourrit le corps. Dans un autre, de nouvelles communautés de l'un et de l'autre sexe attirent de nouvelles bénédictions[1].

Mais je ne m'aperçois pas que c'est ici une histoire plutôt qu'un éloge[2]. Vous représenterai-je notre pontife infatigable[3], présidant à tant de pieux établissements? Tantôt il parcourt ce vaste diocèse, et montre enfin un évêque aux peuples de la campagne; tantôt, de son palais épiscopal, il fait mouvoir les ressorts infinis qui pourvoient aux besoins spirituels de cette grande ville; tantôt, jaloux des droits vénérables de son siége, on le voit résolu de ne point monter à une des premières dignités de l'Etat, plutôt que de dégrader son église du rang et de la dignité de première église de France.

Vous le représenterai-je, tantôt soutenant les fatigues des plus nombreuses ordinations? Hélas! nous le vîmes il y a peu de temps, malgré la caducité de son âge et la vivacité des maux, recueillir ce qui lui restait de forces, pour donner encore à l'Eglise des ministres, et lui laisser, pour ainsi dire, des enfants de sa douleur; tantôt enfin, à la tête d'une assemblée de prêtres prudents, selon l'avis du Sage, prendre avec eux de saintes mesures pour étendre le royaume de Jésus-Christ, demander leur avis avec bonté, l'écouter avec estime, le suivre avec religion, soutenir par son autorité ce qu'on y délibère par sa sagesse[4].

[1] On sauve à bonne heure de la contagion l'innocence des clercs. — 1708.

[2] *Où l'on purifie des cœurs qui doivent un jour offrir à Dieu les vœux des hommes.* — Omis par la leçon de 1708.

[3] Assemblés en divers lieux. — 1708.

[4] Apprennent à fuir également et ce zèle amer et intraitable qui veut faire descendre le feu du ciel sur les villes pécheresses. — *Ibid.*

[5] A la faiblesse des pécheurs. — *Ibid.*

[6] Et cette molle complaisance, qui éteint le feu sacré que Jésus-Christ est venu allumer sur la terre, et qui, en voulant aplanir les voies du Seigneur, creuse des précipices aux fidèles. — *Ibid.*

[7] L'édition de 1708 offre une meilleure leçon : Par le silence et par la prière.

[8] Des troupes sacrées, pleines de l'esprit du Dieu qu'elles ont reçu, aller faire des courses apostoliques et renouveler... *Ibid.*

[1] V. *Sa Vie*, in-12. — 1695.

[2] Mais ce serait ici une histoire plutôt qu'un éloge. — *Ibid.*

[3] Il faudrait le représenter. — *Ibid.*

[4] Tantôt il soutient les fatigues des plus nombreuses ordinations. Hélas! nous le vîmes il y a peu de temps, malgré la caducité de son âge et la vivacité de ses maux, recueillir ce qui lui restait de forces pour donner encore à l'Eglise des ministres, et lui laisser, pour ainsi dire, des enfants de sa douleur. Qui ne sait que, jaloux des droits vénérables de son siége, il eut plus d'une fois la gloire de plaire au prince; sans avoir eu le mérite d'une lâche et aveugle soumission; que de peur de consentir qu'un grand évêque d'une Eglise moins ancienne fût honoré du cordon de l'Ordre avant lui, il demeura ferme à refuser cet honneur, et qu'on le vit résolu de ne point monter à une des premières dignités de l'Etat, plutôt que de dégrader son Eglise du rang et de la dignité de la première Eglise de France? Bien différent de ce lâche fils d'Isaac, qui sollicitait une seconde bénédiction, après même que son cadet eut reçu l'honneur de la première.

Je ne vous le représente pas ici à la tête d'une assemblée de prêtres prudents, selon l'avis du Sage, assidu à prendre avec eux toutes les semaines de saintes mesures pour étendre le royaume de Jésus-Christ, à demander leurs conseils avec

Oui, Messieurs, l'esprit le plus élevé de son siècle, le plus vaste, le plus droit, le plus riche de son fonds, ne peut se rassurer sur ses propres lumières, et ne croit pas que dans un ministère où les fautes sont irréparables, les précautions puissent être excessives.

Sacrés ministres de Jésus-Christ, qui formiez cette sage et savante assemblée, puisse le pasteur que la Providence destine à la conduite de cette illustre église [1], avoir la même déférence pour vos salutaires avis! Puissent vos anciennes et saintes fatigues vous en attirer de nouvelles!

Ah [2]! s'il ne fallait pas ici me renfermer dans les bornes d'un discours ordinaire, je vous mettrais comme sous l'œil [3] ce que je n'ai montré qu'en éloignement: les clercs attentifs à leur ministère, les peuples instruits par leur doctrine, secourus par leur zèle, édifiés par leur exemple, tout ce grand diocèse, où régnaient avec tant de licence les abus et les déréglements de ces derniers siècles, renouvelé et rapproché presque de la discipline des premiers temps [4].

Père des miséricordes et Dieu de toute consolation, n'avons-nous pas après cela un juste sujet d'espérer que vous n'exclurez pas du festin éternel celui dont vous vous êtes servi pour y faire entrer tant d'aveugles et tant de boiteux? Ah! il me semble que devant votre tribunal redoutable, où il attend la décision de son éternité: « Il est vrai, Seigneur, vous dit-il, peut-être ne trouverez-vous pas mes œuvres pleines. Cendre et poussière, je n'entreprends pas de me justifier à vos yeux. Vous êtes un Dieu jaloux, et peut-être que les sollicitudes du siècle ont un peu trop partagé mon cœur entre la créature et vous. Vous m'aviez [5] donné un rang d'honneur dans le repos du sanctuaire, et peut-être y avais-je introduit un reste de tumulte et d'amusement encore un peu séculier [6]; mais jetez les yeux sur cette vaste église que je laisse si affligée de ma perte. Non, je consens de n'avoir auprès de vous que ce mérite seul: *Apud te laus mea in ecclesiâ magnâ* [1]. Je vous offre les sueurs et les peines de tant de ministres que j'ai formés, les supplications encore toutes ferventes [2], les précieuses [3] larmes de compunction de tant de pécheurs à qui ils font tous les jours goûter le don céleste et les vertus du siècle à venir; les scandales et les profanations de tant de dispensateurs infidèles que j'ai corrigés; la piété de tant de chrétiens que leur exemple aurait entraînés dans l'abîme [4]. Je présente au trône de votre miséricorde les fruits précieux de tant d'établissements de piété que j'ai procurés [5]; les pieux exercices de tant de maisons saintes que j'ai consacrées; et surtout les vœux et l'affliction des Filles du Carmel, où mon corps attend la glorieuse immortalité. Ah! quand l'odeur de leurs sacrifices montera jusqu'à vous, souvenez-vous, Seigneur, que j'en ai allumé moi-même les premiers feux et préparé presque tout l'appareil. »

Mais oublié-je, Messieurs, qu'il a rassasié la faim, étanché la soif, couvert la nudité des membres de Jésus-Christ? Quel plus juste sujet de confiance [6]! Faut-il que je sois réduit à passer si rapidement sur un des plus beaux endroits de sa vie? Publiez-le donc à loisir, vous, dont il soulagea l'indigence; et cette même voix dont si souvent vous vous êtes servis pour lui exposer vos besoins, servez-vous-en désormais pour raconter ses largesses.

A combien de familles de gentilshommes presque chancelantes n'a-t-il pas tendu des mains charitables? Combien de jeunes personnes de l'autre [7] sexe doivent à ses soins leur éducation, leur établissement et peut-être leur innocence? Ces familles infortunées [8], qui sont comme les asiles secrets de l'indigence et de la misère, combien de fois l'ont-

bonté, les écouter avec estime, les suivre avec religion, à soutenir par son autorité ce qu'on y délibère par la sagesse. — 1705.

[1] A cette église. — *Ibid.*

[2] Ah! Om. — *Ibid.*

[3] Je vous montrerais comme à l'œil. — *Ibid.*

[4] Tout ce grand diocèse renouvelé et rapproché presque de la discipline des premiers temps, là où régnaient avec tant de licence les abus et les déréglements de ces derniers siècles. — *Ibid.*

[5] Vous m'avez. — *Ibid.*

[6] M. de Villeroy, dit Saint-Simon, avait un grand équipage de chasse; il vivait magnifiquement. — *Dangeau*, IV, p. 300.

[1] Ps. XXI, 26.

[2] Les supplications encore toutes ferventes. — Manque dans le texte de 1708.

[3] Premières. — 1708.

[4] Depuis *les scandales* ... — Omit. 1708.

[5] Les fruits précieux de tant d'établissements de piété que j'ai procurés. — Omis par l'éd. de 1708.

[6] L'édition de 1708 ajoute ici cette phrase: « Etait-il de ces pasteurs si souvent maudits dans nos divines Ecritures, dont *les entrailles sont mortes et sans aucun sentiment* pour les misères les plus touchantes, et qui, *multipliant des trésors d'iniquité, élèvent contre eux*, dit un prophète, *une muraille de boue*, sous laquelle enfin ils sont tristement ensevelis et accablés?

[7] De l'un et de l'autre. — 1708.

[8] Ces maisons saintes. — *Ibid.*

elles été de ses dons et de ses richesses? La pauvreté honteuse fut-elle jamais si ingénieuse à se cacher que sa charité à la découvrir? la pauvreté publique fut-elle jamais si empressée à se produire qu'il le fut lui-même à la prévenir? Enfin, le revenu de son archevêché n'était-il pas devenu le revenu annuel des pauvres de son diocèse; et ne crut-il pas qu'il fallait cacher honorablement dans leur sein, comme dans un sanctuaire vivant, les trésors sacrés qu'il retirait du sanctuaire même?

Tel fut le grand homme et le charitable prélat à qui vous rendez aujourd'hui ces tristes et pompeux devoirs, illustres et affligés citoyens[1]! Les leçons que fournit une longue vieillesse sur la vanité des grandeurs humaines, ces fréquentes atteintes de mort qui[2] ne l'approchaient, ce semble, des portes du tombeau, que pour lui faire voir de plus près la fragilité d'un monde qui nous enchante; une attention plus sérieuse à la loi de Dieu, dont il se faisait lire tous les jours les vérités les plus touchantes et les plus essentielles; sa foi et sa religion, qui se fortifiaient par l'affaiblissement de son corps terrestre, préparèrent sa grande âme[3] à voir enfin approcher sans crainte[4] le jour du Seigneur. Il le vit, et il renferma toutes ses frayeurs dans le sein de la miséricorde divine : et[5] autant éloigné de cette fausse sécurité dont le siècle se fait honneur, que de ces faibles inquiétudes qui déshonorent la foi; alarmé à la vue de son juge, rassuré par la présence de son Sauveur, tout couvert du sang de l'Agneau que l'Eglise venait de lui appliquer par ses sacrements, accompagné des larmes de la ville et de la province, des soupirs et des gémissements des pauvres, de l'élévation des mains de tant de ministres, honoré des regrets sincères de son prince, il alla se présenter avec confiance devant le tribunal de Jésus-Christ; et laissa dans une seule mort un sujet commun de deuil et de tristesse, comme le dit saint Ambroise, à l'occasion de la mort de son frère[1] : *Privatum funus, sed fletus publicis universorum fletibus est consecratus*[2].

N'attendez pas que je recueille ici ce qui me reste de force pour exciter votre foi; et qu'à l'aspect même de la mort et de ses dépouilles, je vous fasse souvenir de la triste nécessité de mourir; n'attendez pas que sur un tombeau, où se trouve enseveli tout ce que la gloire a de plus éclatant, ce que les dignités ont de plus pompeux, ce que le mérite a de plus solide, ce que la faveur a de plus éblouissant, ce que la naissance et les biens ont de plus flatteur, je vienne vous avertir que la gloire n'est qu'un nom; les dignités, des distinctions vaines; la faveur, un vrai amusement; la réputation, un son qui bat l'air et qui passe; la naissance, un fantôme que les hommes sont convenus de respecter; en un mot, que tout ce que nous voyons passera, et que les seules beautés invisibles ne passeront point. Ah[3]! j'aime mieux laisser à un spectacle si instructif[4] et si touchant le soin de vous désabuser lui-même, et ne point affaiblir par des réflexions la force secrète qu'ont sur les cœurs ces sombres et religieuses cérémonies.

Montez donc à l'autel[5], saint ministre[6] de Jésus-Christ[7], achevez d'arroser ces chères cendres du sang de l'Agneau; marquez-en ce tombeau sacré, afin que l'ange exterminateur n'y touche point au jour terrible des vengeances. Ah! puisse cet Agneau saint, cette victime adorable que vous allez offrir[8], être pour cet illustre défunt, comme autrefois pour les enfants d'Israël, un passage heureux des ténèbres de l'Egypte, de ces lieux obscurs où achèvent de se purifier les âmes des fidèles, à la terre des vivants et au séjour de l'immortalité. *Ainsi soit-il.*

[1] Tel fut le grand homme et l'illustre prélat à qui vous rendez aujourd'hui ces tristes et pompeux devoirs. — 1708.

[2] Qui depuis quelque temps. — *Ibid.*

[3] Cette grande âme. — *Ibid.*

[4] Sans horreur. — *Ibid.*

[5] *Et* omit. — *Ibid.*

[1] *Comme le dit saint Ambroise, à l'occasion de la mort de son frère.* — Omis dans le texte de 1708.

[2] S. Ambr. orat. fun. in ob. fratris.

[3] *Ah!* — Omis par l'édition de 1708.

[4] *Si instructif,* omis par le texte de 1708.

[5] A l'autel saint. — 1708.

[6] M. d'Autun. — Note de l'édition de 1708. — L'évêque d'Autun, Roquette, était le premier suffragant du siège de Lyon.

[7] Pieux prélat qui jusque ici m'avez honoré d'une attention si édifiante. — 1708.

[8] Ah! puisse l'Agneau sans tache que vous allez offrir. — 1708.

QUATRE-VINGT-SEPTIÈME SERMON.

ORAISON FUNÈBRE DE FRANÇOIS-LOUIS DE BOURBON, PRINCE DE CONTI[1].

NOTICE HISTORIQUE.

François-Louis de Bourbon, prince de Conti, mourut à Paris le 22 février 1709, âgé de 45 ans. Il fut inhumé le 6 mars à côté de sa mère dans le chœur de l'Eglise Saint-André-des-Arts, sa paroisse. Il était second fils d'Armand de Bourbon-Conti et d'Anne-Marie Martinozzi. Il laissa de son mariage avec sa cousine Marie-Thérèse de Bourbon le comte de la Marche et deux filles. Le prince de Conti se signala de bonne heure par sa vaillance à la guerre ; il se distingua en 1683 à la bataille de Gran en Hongrie ; il fut aussi remarqué aux combats de Steinkerque (1692) et de Nerwinde (1693). Mais vainement élu en 1697 roi de Pologne, écarté des affaires par Louis XIV, il oublia les pieux exemples de ses pères et les belles leçons du duc de Bourgogne. Cependant, malgré l'entraînement des passions, Conti, par son esprit, son amour des lettres, son goût des livres, par ses aimables qualités, était fort recherché. Il fut, dit Saint-Simon, les constantes délices du monde, de la cour, des armées, la divinité des peuples, l'idole des soldats, le héros des officiers, l'espérance de ce qu'il y avait de plus distingué. Il venait d'obtenir l'armée de Flandres, lorsqu'il fut atteint d'une maladie de langueur. Ses souffrances le ramenèrent sérieusement à Dieu. Le P. de La Tour, général de l'oratoire, et l'abbé Fleury l'assistèrent dans ses luttes suprêmes avec la mort. La piété de Conti mourant, sa résignation, sa douceur, édifièrent la cour et la ville. « Il conserva sa présence d'esprit, ajoute Saint-Simon, jusqu'au dernier moment et en profita. Il mourut dans son fauteuil dans les plus grands sentiments de piété, dont j'ai ouï raconter au P. de La Tour des choses admirables[2] ».

Le 21 juin 1709 on fit à Saint-André-des-Arts un service funèbre en son honneur. M. le duc d'Enghien et le prince de Conti y assistaient. Les princes légitimés, de nombreux évêques, une multitude de ducs et de seigneurs s'y trouvaient ; et l'archevêque de Narbonne officia. La vieille église était magnifiquement parée. On voyait des trophées, des inscriptions, des devises. Ainsi le prince à cheval foulant des armes et des drapeaux turcs, avec la devise : *virtus morœ impatiens*, rappelait la bataille de Gran ; Steinkerque et Nerwinde étaient aussi figurés ; et chose plus touchante, on avait peint un « cabinet de livres », signe du goût de Conti pour la science[3].

Ce fut au milieu de ce solennel appareil et en présence d'une si illustre assemblée que Massillon prit la parole. « Le P. Massillon, dit le marquis de Dangeau, y fit l'oraison funèbre, qui fut fort louée et qui méritait fort de l'être ». Un autre auditeur loue l'éloquence de l'auteur qui fut « digne de la grandeur du sujet[4] ».

Cet éloge funèbre est un des très-rares écrits que Massillon fit imprimer lui-même. Il parut en 1709, chez Maizières à Paris, en 74 pages avec ce titre : « Oraison funèbre de très-haut, très-puissant, très-excellent prince François-Louis de Bourbon, prince de Conti, prononcée dans l'église de Saint-André-des-Arts, sa paroisse, le 21 juin 1709, par le P. Massillon, prêtre de l'oratoire ». C'est sur cette édition originale très-peu connue, que nous avons collationné notre texte. M. Sainte-Beuve nous indique un curieux exemplaire de cette édition, appartenant à la Bibliothèque impériale. Nous y avons eu recours, et nous en avons tiré plusieurs notes. « J'ai sous les yeux, dit donc M. Sainte-Beuve, son oraison funèbre du prince de Conti, publiée en 1709, et avec des notes critiques, écrites à la main en marge par un contemporain qui avait assisté à la cérémonie même, et qui marque les différences entre le morceau imprimé et le morceau débité. Les critiques que fait ce lecteur dont j'ignore le nom, un peu minutieuses parfois, sont la plupart d'une grande justesse[5] ; il y relève des inexactitudes et des irrégularités d'expression, des phrases embarrassées, des répétitions (le mot goût, par exemple, répété à satiété)[6] ; il y fait sentir les faiblesses et les incertitudes du plan, surtout

[1] Oraison funèbre du très-haut, très-puissant, très-excellent prince François-Louis de Bourbon, prince de Conti, prononcée dans l'église Saint-André-des-Arts, sa paroisse, le 21 juin 1709, par le P. Massillon, prêtre de l'Oratoire. — Edition de 1709, in-4°, 74 pages, Paris, Maizières.

[2] Voir la relation de sa mort dans le *Mercure* de mars 1709.

[3] V. la *Description de la pompe funèbre faite dans l'église Saint-André-des-Arts, à la mémoire de très-haut, très-puissant, très-excellent François Louis de Bourbon, prince de Conti.* — Paris, in-8°, 1709, Maizières.

[4] *Pompe funèbre*, 1709, p. 9. — Puisque nous aimons à recueillir autour d'un discours de Massillon tous les témoignages contemporains qui peuvent l'éclairer un peu, voici un fragment inédit d'une lettre de la marquise d'Huxelles, au marquis de la Garde : « La pompe funèbre fut accomplie hier dans toute la magnificence possible. L'auteur donna le *Monseigneur* à M. le duc, qui avait au-dessous de lui Messeigneurs le duc d'Enghien, prince de Conti et duc du Maine. Le *Mezzo termine* à l'égard du cardinal fut qu'il passa avec tout son clergé dans la sacristie, et revint achever la messe quand le P. Gaillard eut fini son discours, lequel pourra remettre le P. Massillon à flot ». A Paris le 30 août 1709. Cela veut sans doute dire que l'oraison funèbre du P. Gaillard releva, par le contraste, dans l'opinion publique, l'éloge funèbre de Conti, si fort critiqué à l'impression. Les lettres originales de Mme d'Huxelles à M. de la Garde, formant trois volumes, sont déposées à la bibliothèque Calvet, à Avignon. Leur propriétaire actuel désire garder l'anonyme.

[5] Cela rappelle l'observation du P. J. Massillon dans son avertissement sur le volume des *Mystères*. L'oraison funèbre du prince de Conti fut, dit-il, fort applaudie, lorsqu'elle fut prononcée, fort critiquée, lorsque l'impression l'eut rendue publique.

[6] Voici quelques exemples : Presque dès le début de la première partie l'orateur s'écrie : « Quel *goût* pour tout ce que cet art a de plus pénible dans un âge qui n'a de *goût* que pour le plaisir ! » Une page plus loin il dit : « Le *goût* du prince de Conti pour la guerre fut

vers la fin ; il y reconnaît aussi et y loue les belles parties, le tableau si vif du prince de Conti à la journée de Nerwinde, et surtout la peinture animée des grâces, de l'affabilité et du charme habituel qui le faisaient adorer dans la vie civile. On y voit que le prince de Conti avait écrit de sa main les derniers entretiens qu'il avait eus avec le grand Condé à Chantilly, sur la guerre et les autres sujets. Que sont devenus ces précieux mémoires ? [1] »

Dans cet éloge funèbre, ce qui frappe surtout c'est l'attention religieuse de Massillon à louer la foi du prince, et surtout sa mort si vraiment chrétienne. Rien de beau, rien de pathétique comme la troisième partie de ce discours où l'orateur nous peint Conti mourant. « Enfin tous les soins, toutes les créatures s'éloignent ; il demeure seul avec Dieu. Et c'est ici où toutes ses lumières se réunissent ; où sa grande âme se dégage de plus en plus des sens ; où la majesté du Dieu qui est proche et qui paraît, l'éclaire, la remplit, l'élève au-dessus d'elle-même ». Les paroles du prince, citées par Massillon, la peinture de sa foi, de sa résignation, de son amour de Dieu, forment une grande et émouvante leçon digne de la religion et du génie qu'elle inspire.

La tombe élevée au prince de Conti à Saint-André-des-Arts, due à Coustou, représentait la déesse Pallas, d'une main tenant l'image du prince et de l'autre appuyée sur un lion. Quelques génies, une couronne et une urne surmontaient le monument gracieux, mais bien païen. « Est-il croyable, remarque à ce sujet Piganiol de la Force (1), que, dans le siècle le plus éclairé sur la vérité de notre sainte religion, on ait osé placer dans nos temples, à côté du trône du Dieu vivant, les simulacres des fausses divinités du paganisme pour décorer nos tombeaux, au mépris des vertus chrétiennes ? » Le monument consacré par Massillon au prince de Conti est au contraire tout religieux, tout chrétien, et digne d'être placé dans le temple saint.

le premier penchant que la nature montra en lui, et ce n'était pas ce *goût* qui »... Un peu plus loin on lit : « Quel *goût* dans ce célèbre général pour notre jeune héros ! » Dans la seconde partie on voit : « Quel *goût* dans le choix de ses amis » ! Il y a même des morceaux où cette expression revient jusqu'à trois fois. Ainsi, parlant de sa modération, Massillon rappelle qu'il se refusait aux *goûts* les plus innocents, et que le prince lui-même disait qu'en se livrant à un *goût*, on s'accoutume à se livrer à tous les autres, et de là il tire une leçon pour ceux qui ont les *goûts* bizarres et fastueux. Ainsi encore, dans la troisième partie, le prédicateur montre que Conti n'avait point de *goût* pour les livres frivoles, mais un grand *goût* pour les livres saints et que dans le temps qu'il ne *goûtait* pas combien le Seigneur est doux, il avouait qu'il est le saint et le véritable. Ces répétitions, ces rapprochements sont vraiment pénibles, fatiguants, et vont même jusqu'à la satiété.

[1] *Causeries du Lundi*, t. IX, p. 14.

[2] Description de la ville de Paris, tome VII, p. 80.

Habebo... claritatem ad turbas, et honorem apud seniores juvenis ; et acutus inveniar in judicio et in conspectu potentium admirabilis ero, et habebo... immortalitatem.

Je me rendrai illustre parmi les peuples, et je me ferai respecter des sages et des vieillards, même dès ma jeunesse. Les princes et les puissants admireront l'étendue de mes lumières et la pénétration de mon jugement, et je jouirai de l'immortalité. Sag. VIII, 10, 11, 13.

MONSEIGNEUR [1],

Puisque l'Esprit de Dieu, source de toute vérité, loue lui-même dans un prince de Juda ces talents rares et éclatants, qui forment les grands hommes ; pourquoi viendrais-je ici, Messieurs, vous tenir un autre langage ?

Pourquoi, poussant trop loin, ou le devoir de mon ministère, ou le néant de toutes les grandeurs humaines, que cette cérémonie funèbre nous met devant les yeux, emprunterais-je le langage de la piété, pour vous dire que la gloire des armes est un vain bruit ; que les vertus civiles, qui font toute la douceur et toute l'harmonie de la société, ne sont que des noms ; que les vastes connaissances et l'élévation du génie sont de fausses lueurs qui n'ont rien de plus réel que la méprise qui les admire ; et qu'enfin les plus grands hommes ne sont que néant.

Laissons aux dons de l'Auteur de la nature tout leur prix et tout leur usage ; respectons ces grands spectacles, dont sa puissance décore de temps en temps l'univers, en y montrant des hommes extraordinaires ; et ne confondons pas l'abus que l'orgueil fait toujours des dons de Dieu, avec la gloire attachée à l'usage légitime que l'homme en devrait faire.

Il est vrai que la gloire des pécheurs n'est qu'un ver [1], qui en brillant au dehors, les ronge et les dévore en secret par l'injustice de leurs désirs, et fait de leur grandeur même leur supplice.

Mais les pécheurs ne sont pas l'ouvrage de Dieu ; ce qu'ils ont de grand vient de lui ; il met en eux ces dons éminents pour le bonheur des peuples, pour la sûreté des Etats, pour la défense des autels, pour l'honneur de l'humanité, et pour les rappeler eux-mêmes, par ces traits d'élévation dont il les avait ennoblis, de la bassesse des choses présentes à la grandeur des éternelles.

Coupables, dès qu'ils font servir les dons de Dieu à l'injustice, et qu'ils trouvent dans ces ressources de salut la plus inévitable occasion de leur perte.

[1] M. le duc.

[1] Gloria ejus... vermis. — I Mach. II, 62.

Ainsi, Messieurs, si le [1] TRÈS-HAUT, TRÈS-PUISSANT, TRÈS-EXCELLENT PRINCE, FRANÇOIS-LOUIS DE BOURBON, PRINCE DE CONTI, que toute la France pleure, que les étrangers regrettent, que nos ennemis mêmes, oubliant les pertes qu'ils durent autrefois à sa valeur, honorent de leur douleur et de leurs éloges; si ce prince n'avait été qu'un grand homme selon le monde, et qu'il fût mort plein de gloire devant les hommes, mais vide de foi et de charité devant Dieu, hélas! que viendrais-je faire ici; et quelle part la religion pourrait-elle avoir à son éloge?

Mais grâces à vos miséricordes éternelles, ô mon Dieu, vous avez vu ses voies; vous l'avez rappelé lorsqu'il était éloigné [2]. Sa valeur au milieu des périls n'a plus été qu'une force chrétienne dans ses infirmités. Ce fonds de raison, de modération, de bonté, de vérité, d'équité, de tout ce qui peut faire d'un homme les délices [3] des autres hommes, a fourni à votre grâce les préparations de tout ce qui devait le rendre agréable à vos yeux. Ses lumières qui lui avaient toujours montré de loin le salut et la vérité, l'en ont enfin rapproché; et vous avez fait succéder les consolations aux larmes de ceux qui le pleurent [4].

Consacrons donc, sans scrupule, à l'honneur de la religion un éloge où la religion paraîtra toujours honorée; et qu'une voix dévouée à la vérité ne se refuse point à des louanges qui ne seront que le triomphe de la vérité même.

Heureux, Messieurs, non, si cet éloge remplit votre attente et toute la dignité de mon sujet, eh! qu'importe à la gloire de ce prince qu'un faible discours qui ne passera point à la postérité, soit au-dessous de ses grandes qualités? Qui de vous ne les porte gravées dans son cœur? Vous les raconterez à ceux qui vous succéderont; nos histoires et celles de nos voisins, mais plus encore l'amour des peuples, en conservera le souvenir aux âges les plus reculés; et sa mémoire toute seule fera toujours son éloge.

Mais heureux d'avoir à parler ici devant un prince auguste, qui fait revivre avec le nom l'esprit et la valeur du grand Condé, que l'amitié, encore plus que le sang, liait au prince que nous louons, et qui par sa douleur toute seule va justifier nos louanges!

Heureux encore si ces pieux devoirs que nous lui rendons sont pour vous une instruction et non pas un simple spectacle!

Vous l'avez admiré comme un des premiers hommes de son siècle pour la guerre: *Habebo claritatem ad turbas;* comme un des plus accomplis dans la vie civile: *Et honorem apud seniores juvenis;* comme un des plus éclairés par la singularité des connaissances et la supériorité des lumières: [1] *Et acutus inveniar in judicio;* comme un héros, comme un sage, comme un esprit supérieur [2] et universel. Rassemblons tous ces caractères de valeur, de sagesse, de lumière; et cherchons à la douleur de sa perte une consolation dans le récit des merveilles de sa vie et dans le souvenir des miséricordes du Seigneur au lit de sa mort.

PREMIÈRE PARTIE.

Qu'un prince du sang de nos rois ait eu de la valeur, c'est un privilége de la naissance, plutôt qu'un mérite dont on doive faire honneur à la vertu.

Le courage et l'intrépidité sont parmi eux des biens héréditaires, ainsi que les sceptres et les couronnes; et comme on ne les loue pas d'être nés princes, on ne doit pas les louer d'être nés vaillants.

Oui, Messieurs, que le prince de Conti n'eût rien ici de plus personnel que de n'avoir pas dégénéré du courage de ses augustes ancêtres, leur histoire toute seule aurait embelli son éloge, et il eût fallu chercher dans la gloire de son sang, le plus noble de l'univers, les distinctions qui auraient manqué à sa personne.

Mais plus grand encore par l'élévation de son âme que par celle de sa naissance; quel puissant génie pour la guerre sa première jeunesse même ne montra-t-elle pas en lui!

Quel goût pour tout ce que cet art a de plus pénible, dans un âge qui n'a de goût que pour le plaisir! quelle intrépidité dans les périls! mais quelles vues! quelles ressources! quelle supériorité dans son intrépidité et dans son courage!

[1] *Le* ajouté par les textes posthumes.
[2] Vias ejus vidi... et reduxi eum. — Is. LVII, 18.
[3] C'est aussi le mot de Saint-Simon, en parlant de Conti.
[4] Et reddidi consolationes... lugentibus eum.— Is. LVII, 18.

[1] *Et acutus*, 1709. — Acutus, 1745 et Renouard.
[2] Massillon, au lieu de comme *un esprit supérieur*, avait dit dans la chaire *un bel esprit*. — *Note manuscrite* de l'exemplaire de la Bibliothèque impériale.

Né avec toutes les grâces que la nature partage aux autres hommes, la vivacité de l'esprit, la douceur des manières, les charmes de la conversation, les agréments de la personne, les prééminences du rang; il entra dans le monde avec tout ce qu'il faut pour y plaire et pour y périr.

Dieu, qui semblait lui ouvrir tous les voies des passions, lui fermait en même temps celles des secours et des remèdes.

Le prince son père, dont la pénitence édifiait l'Eglise et honorait la religion, une mort prématurée le lui ravit, avant presque qu'il pût le connaître; et s'il ne perdit pas avec lui des instructions, qu'il a pu retrouver dans ses ouvrages, les monuments éternels de ses lumières et de sa piété, il perdit du moins des exemples qui assurent le succès des instructions [1].

O profondes dispositions de votre Providence, ô mon Dieu! peu d'années s'écoulent, et meurt encore la pieuse princesse qui l'enfantait tous les jours à Jésus-Christ [2]. Dieu qui couronne ses vertus, ne paraît pas exaucer ses désirs. Mais laissons croître les deux princes ses enfants : les moments de la grâce viendront; le dessein de Dieu s'accomplira; les larmes d'une mère sainte ne couleront pas en vain, et la race des justes ne périra pas.

Les grands talents qui distinguent les hommes dans leur état, se manifestent d'abord par le goût qui les y porte. David encore enfant cherchait parmi les lions et les ours une matière à sa valeur, et se dérobait volontiers au repos de la vie champêtre, pour aller s'instruire auprès de ses frères, au milieu des armées d'Israël.

Le goût du prince de Conti pour la guerre fut le premier penchant que la nature montra en lui, et ce n'était pas ce goût qui dans les autres est d'ordinaire une ardeur de l'âge plus qu'une preuve du talent.

Guidé par la force de son génie, il se fit d'abord de l'art militaire une étude, et non pas un amusement; il comprit tout ce qu'il fallait d'étendue, d'élévation, de sang-froid, de vivacité, de profondeur, de ressources, de connaissances pour y exceller; et crut qu'un prince ne devait compter pour rien de combattre, s'il ne se rendait digne de commander.

A la lecture des anciens, et surtout des commentaires de César, dont il traduisit les plus beaux endroits, il ajouta la recherche et la conversation des hommes les plus consommés dans la science de la guerre. Il les écoute, il les étudie; il en fait ses amis, pour être plus à portée d'en faire ses maîtres; il se rend propres les talents différents qui les distinguent entre eux; persuadé que si la naissance peut donner les grandes dispositions, c'est l'application toute seule qui fait les grands hommes [1].

A la fleur de l'âge, né pour plaire, l'objet des regards et des souhaits de toute la cour, au milieu de tout ce frivole, il a [2] des vues vastes et sérieuses; il pense déjà qu'un prince n'est aimable qu'autant qu'il est grand, et que les traits qui le rendront immortel, doivent être plus gravés dans la beauté de ses actions, que dans les charmes de sa personne.

Vous commenciez dès lors, ô mon Dieu, l'ouvrage de vos miséricordes; et en lui formant ce caractère sage et solide, vous le prépariez à se désabuser enfin de ce qui n'est que folie et vanité.

La France jouissait alors d'une paix que nos victoires et la modération du roi venaient de donner presque à toute l'Europe. La seule Hongrie était encore le théâtre de la guerre. Les Turcs, fiers de leurs conquêtes passées, menaçaient le nom chrétien. Le prince son frère y vole. Sur des pas si chers marche celui que nous pleurons; ses réflexions cèdent à sa tendresse; la complaisance l'y mène, et la gloire l'y attend [3].

Un charme secret attaché à sa personne lui gagne d'abord tous les cœurs. Dans un pays si opposé à nos mœurs, si ennemi du nom français; au milieu de la rudesse germanique, il trouve les mêmes applaudissements qu'à Versailles; et ses charmes tout seuls vainquent déjà la fierté d'une nation sur laquelle sa valeur doit remporter un jour bien d'autres victoires.

Oublions pour un moment tout ce qu'il fait de glorieux durant cette campagne; voyons-le

[1] Armand de Conti. Les œuvres pieuses et les saintes pratiques réparèrent les premiers égarements de ce prince, revenu généreusement à Dieu.

[2] Anne-Marie Martinozzi, nièce de Mazarin, morte le 4 février 1672, âgé de trente-cinq ans. — La foi, la charité, la simplicité chrétienne honorèrent cette austère et religieuse femme. En 1661, elle vendit des pierreries pour aider les pauvres de Champagne, de Picardie, du Berry. Jusqu'à la mort, et surtout dans les six dernières années de sa vie où elle était veuve, elle mena une vie pleine de christianisme et de charité. François-Louis n'avait pas huit ans quand mourut sa mère.

[1] Persuadé que la naissance donne les grandes dispositions, mais que c'est l'application... 1709.

[2] Déjà, 1709.

[3] La campagne de Hongrie en 1683 contre les Turcs. François-Louis avait alors 19 ans.

attaché au prince Charles de Lorraine, général des troupes de l'Empire; ce grand homme dont la France, équitable même envers ses ennemis, respectera toujours la mémoire.

Quel goût dans ce célèbre général pour notre jeune héros! quelle surprise de lui trouver à son âge ce que les années ne donnent pas aux hommes ordinaires! quelle joie même de voir couler si glorieusement en lui le sang de France; ce sang qu'il aima toujours, quoique les malheurs et les enchaînements de sa vie lui eussent formé d'autres destinées [1].

A ses pas s'attache le prince de Conti. A l'action, dans les conseils, dans les entreprises, dans les sentiments du cœur, dans le cours ordinaire de la vie, il ne perd pas de vue ce grand modèle; et l'usage qu'il fait de son séjour parmi nos ennemis, c'est de s'instruire dans l'art de les vaincre. Nouveau Moïse, il n'étudie en Egypte les secrets de la science des Egyptiens, que pour devenir bientôt après en les quittant un des conducteurs du peuple qui doit briser leur orgueil et humilier leur empire.

Mais il était réservé à une main encore plus habile d'achever ce grand ouvrage. De retour de Hongrie, le prince de Conti va essuyer à Chantilly les larmes qu'il venait de répandre sur le tombeau du prince son frère.

Là, dans un glorieux loisir, le grand Condé jouissait du fruit de sa réputation et de ses victoires; et ayant jusque-là vécu pour la postérité, il vivait enfin pour lui-même.

Le prince de Conti était là à la source des bons conseils et des grands exemples. Il ne lui fallait que l'histoire du héros qu'il a devant les yeux. Que d'instances tendres et respectueuses! que d'aimables artifices pour la tirer de sa propre bouche! Mais la véritable gloire est toujours simple et modeste; et Condé ne peut se résoudre à raconter ses actions, parce qu'il sent bien que c'est raconter ses louanges.

Quel nouveau genre de combat, Messieurs! La vieillesse, toujours prête à conter ses exploits passés, se refuse ici à des instructions domestiques et nécessaires; et le premier âge, qui ne se prête jamais qu'à regret au sérieux des leçons et des préceptes, y court ici comme aux plaisirs, et les sollicite comme des grâces. C'est que les grands hommes le sont dans tous les âges.

Enfin sa tendresse pour ce cher neveu adoucit la sévérité de sa modestie. Condé manifeste son âme tout entière : il ouvre à ce jeune prince les trésors de sagesse, de précaution, de prévoyance, d'activité, de hardiesse, de retenue, qui l'avaient rendu le premier de tous les hommes dans l'art de combattre et de vaincre. Vrai et simple, il mêle au récit de ses glorieuses actions l'aveu de ses fautes, et montre dans le cours de sa vie de grandes règles à suivre et de grands écueils à éviter.

Quels jours heureux pour le prince de Conti! Ses yeux, ses oreilles, son âme tout entière peut à peine suffire à tout ce qu'il voit et à tout ce qu'il entend. A peine sorti de ces doux entretiens, il court rédiger par écrit les merveilles qu'il a ouïes, et se remplir, en les écrivant, du génie qui les a produites.

Quel historien digne du grand Condé! Si ces mémoires que nous avons encore écrits de sa propre main avec tant de noblesse et de précision, étaient enfin mis au jour, rien ne manquerait plus à la gloire de ce grand homme.

Un si beau naturel et de si grandes espérances dans ce neveu si chéri tiraient des yeux du prince de Condé des larmes de joie, d'admiration et de tendresse : il se voyait revivre en lui; il y retrouvait toutes ses rares qualités (osons le dire après lui), sans y retrouver ses défauts. La nature même avait tracé jusque dans la ressemblance de leur visage celle de leur âme. Il achève, il embellit, en le formant, sa propre image; et comme ce premier chef du peuple de Dieu, il meurt content, en se voyant remplacé par cet autre Josué, à qui il laisse son esprit, ses maximes, ses préceptes et une partie de sa gloire : *Et dabis ei præcepta cunctis videntibus, et partem gloriæ tuæ* [2].

Mais que les conseils du Seigneur sont éloignés de nos pensées! Il préparait une gloire plus durable au prince de Conti, il voulait le sanctifier par de longues infirmités, et nous montrer seulement ses talents éclatants et sa valeur héroïque.

Oui, Messieurs, les leçons du prince de

[1] L'épitaphe du prince portait : In Hungariam adversus Turcas profectus Lotharing. Principi Duci veterano juvenis admirationi fuit.

[1] On ne peut hélas! que répéter avec M. Sainte-Beuve : « Que sont devenus ces précieux mémoires! »

[2] Num., XXVII, 20.

Condé, aidées d'un naturel si rare, que pouvaient-elles former que la valeur même?

C'est-à-dire une valeur noble dans les sentiments, tranquille dans les périls, sûre dans les conseils, supérieure dans les vues et dans les ressources. Remarquez tous ces caractères.

Avec quelle dignité avait-il déjà soutenu en Allemagne le rang dû à sa naissance; et parmi cette foule de souverains si jaloux de leurs droits, quel respect n'avait-il pas fait rendre aux princes du sang de France, qui ne souffrent au-dessus d'eux que les couronnes?

Ailleurs la circonstance n'aurait peut-être rien de remarquable. Mais à peine sorti de l'enfance, loin de sa patrie, accompagné de sa seule dignité, au milieu d'une nation fière et jalouse, entre les mains de ceux sur qui il prétend des préséances, ne pas souffrir même que l'on conteste son droit! L'expression du Prophète paraît préparée pour mon sujet. C'est penser en prince, en un âge où les autres hommes ne pensent pas, et mériter par la grandeur des sentiments les prééminences déjà dues à la naissance : *Princeps ea quæ digna sunt principe, cogitabit, et ipse super duces stabit*[1].

La même grandeur d'âme l'accompagnait dans les périls. Et ici, Messieurs, que pourrais-je dire qui ne soit au-dessous de ce que vous avez vu la plupart? S'est-il trouvé dans une seule action où il ne se soit attiré les yeux de toute l'armée; et où, sans avoir eu l'honneur du commandement, il n'ait eu presque lui seul l'honneur de la victoire?

Rappelez ses premières campagnes : on croyait revoir le grand Condé dans sa vive et vaillante jeunesse :

A Courtray, où pour la première fois il montra un nouveau héros aux ennemis et à nos troupes.

A Luxembourg, où, à la tête des grenadiers, il monte à l'assaut d'un bastion l'épée à la main; et où, blessé d'un éclat de grenade, et échappé à mille autres coups, il fait craindre que la victoire ne nous coûte une vie si chère[2].

A Novigrade, où une escarmouche, engagée trop témérairement avec les Turcs, change de face à l'arrivée du prince qui y vole; et plusieurs officiers d'un grand nom doivent à sa valeur et aux périls qu'il court en cette occasion, la vie et la liberté, qu'une audace indiscrète leur avait fait mériter de perdre.

A Neuhausel, où, après avoir repoussé les infidèles jusque sur le bord du fossé, revenu tout couvert de poussière et de gloire, il court encore avec l'électeur de Bavière rétablir un ouvrage où les assiégés avaient mis le feu; et par l'amitié que l'âge et les grandes qualités forment entre eux, il fait naître dès lors dans le cœur de ce prince ces premières dispositions d'attachement pour la France, qui ont depuis paru; et où, si cet allié généreux et fidèle n'a pas eu pour lui les succès, il a eu du moins l'honneur de la constance, de la bonne foi, l'estime de la nation, l'amour des troupes et l'affection du roi, qui toute seule vaut des succès, ou qui rassure du moins contre les pertes.

Enfin à Gran, où, à la tête du premier régiment de l'Empire, il arrête la première fureur du Turc, le pousse, le renverse, lui arrache la victoire qu'il croyait déjà tenir, affronte mille fois la mort qui paraît le respecter plus qu'il ne paraît la craindre; porte partout la terreur du sang de France toujours fatal aux infidèles; fait déjà redouter aux Allemands, dans le bras qui les défend, celui qui va bientôt les vaincre; et montre de loin aux vœux des Polonais, témoins et admirateurs de ses actions, le héros digne d'être un jour placé sur leur trône.

A ces traits, le reconnaissez-vous, Messieurs? Ce ne sont pourtant encore que les premiers essais de son courage. Ce nouveau David croissant va paraître de jour en jour au-dessus de sa valeur même : *David proficiscens et semper seipso robustior*[1].

Vous ne l'avez pas oublié, Messieurs, et le souvenir de ces deux mémorables journées, où le prince de Conti parut si grand, est encore trop récent, et trop glorieux à la France, à la mémoire du maréchal de Luxembourg, à l'histoire de ce règne; trop honorable surtout au vaillant prince qui nous honore ici de sa présence, et qui en a partagé avec tant de distinction la gloire et les dangers[2]; trop rappro-

[1] Is. XXXII, 8.

[2] Une des devises de la décoration funèbre portait : Per medios rapit ardor ignes; et on voyait un aigle volant à travers la foudre. Entouré de ces représentations, Massillon pouvait comme montrer du doigt tous ces faits qu'il rappelait rapidement et dont il faisait comme la revue.

[1] II Rois, III, 1.

[2] Trop honorable surtout au vaillant prince qui nous honore ici de sa présence et qui en a partagé avec tant de distinction la gloire et les dangers. — D'après une note manuscrite de l'exemplaire de la Bibliothèque impériale, ces mots ont été ajoutés à l'impression.

ché même tous les jours, par la différence des événements, pour être effacé de votre esprit, puisqu'il ne le sera jamais de nos annales.

Que n'ai-je plus d'usage dans l'art de décrire des victoires et des batailles! ou plutôt, pourquoi ce temple et ces autels m'avertissent-ils que mon ministère ne doit mettre ici dans ma bouche que des paroles de paix et de réconciliation?

Vous l'auriez vu à Steinkerque, rappelant la victoire qui d'abord nous échappe; rétablissant partout ce que la première surprise nous a déjà fait perdre d'avantages; prenant lui-même des mains d'un de nos officiers blessé, le drapeau qu'il est hors d'état de porter; rassemblant autour de lui ceux que sa présence rassure, ou que le danger de sa personne attire; les exhortant, comme un autre Machabée, de ne pas flétrir par une fuite honteuse la gloire du nom français jusque-là accoutumé à vaincre, et de mourir plutôt que de devoir la vie à une lâche retraite; courant porter au milieu des ennemis, avec l'étendard de la France, le signal de la victoire; au centre, à la droite, à la gauche, il est partout où la victoire est encore douteuse, et la victoire se déclare dès qu'il paraît; éclairant le maréchal de Luxembourg même, par la justesse de ses conseils et par la pénétration de ses vues; enfin l'âme de ce grand général dans cette fameuse journée, comme ce général le fut lui-même de toute l'armée [1].

Tel et encore plus grand paraît-il peu de temps après à Nerwinde. L'ennemi retranché dans son camp, comme dans un fort, mille foudres qui portent la mort partout, en défendent l'approche; nos troupes déjà plusieurs fois repoussées, le soldat découragé, le général accoutumé à une victoire prompte, étonné de la voir balancer si longtemps aujourd'hui, court au prince de Conti: *Grand prince*, lui dit-il, *tout va manquer, et il n'y a que votre présence qui puisse faire tomber les difficultés.* Conti paraît. Avec lui la confiance revient aux troupes; la valeur de la nation reprend le dessus; on le suit, rien ne résiste; les retranchements sont forcés en plusieurs endroits; ils ouvrent à Conti autant de voies à la victoire; il charge jusqu'à six fois à la tête de six corps différents. L'ennemi qui n'a plus de rempart que sa propre valeur, s'ébranle. Tout couvert de sang et de feu, Conti perce dans leurs rangs. La victoire qu'il tient déjà, un coup de sabre qu'il reçoit sur la tête est sur le point de la lui ravir; et le téméraire qui porte le coup est puni à l'instant de son audace, et percé de la main du prince, il expire à ses pieds. Enfin soldat, général, à mesure que le besoin du service le demande, ses conseils commencent la victoire, et sa valeur l'achève [1].

Je dis ses conseils, Messieurs; et le maréchal de Luxembourg n'en trouvait pas de plus justes et plus solides: le prince de Conti était son oracle [2].

Ce grand général en qui la nature avait formé un si beau génie pour la guerre, si pénétrant dans ses vues, si prompt à prendre son parti, si fécond en ressources, si heureux dans ses entreprises, et qui avait ajouté à la gloire des Montmorency, ses ancêtres, le bonheur qui semblait avoir manqué à la plupart d'entre eux; ce grand homme disait tous les jours que le prince de Conti lui apprenait son métier. S'offrait-il des difficultés? c'était avec le prince qu'il cherchait des expédients. Formait-il des projets? c'était le prince ou qui le rassurait dans ses vues, ou qui lui facilitait l'exécution. Entreprenait-il? c'était sur le prince qu'il se reposait du succès. Enfin le génie du prince de Conti était comme le guide du génie de ce fameux général; et l'ayant sous ses ordres, il se soumettait, pour ainsi dire, lui-même à ses conseils.

Et de là, combien de fois lui avait-on ouï dire *qu'il devait au prince de Conti le principal honneur de ses victoires?* Par cet aveu il honorait le prince, et il ne s'ôtait pas à lui-même un honneur que ses grandes actions lui avaient acquis et que sa modestie lui assurait.

En dis-je trop, Messieurs; ou plutôt dis-je tout? Et que de traits chacun de vous n'ajoute-t-il pas à son éloge?

Quel homme jusqu'à lui, n'ayant pu montrer, pour ainsi dire, que des espérances, a jamais eu à la guerre ce haut degré de réputation, qu'une longue suite de commandements et de victoires avaient enfin acquis aux Condé

[1] Enfin l'âme de ce grand général dans cette fameuse journée, comme ce général le fut lui-même de toute l'armée. — Rajusté à l'impression; même autorité.

[1] Description magnifique, dit justement notre annotateur.

[2] On lisait sur le tombeau du prince au sujet des journées de Steinkerque et de Nerwinde:

Ad Steenkercam, ad Nerwindam, laborantem et pene inclinatam aciem ita restituit ut Lucemburgis victor maximam ei partem gloriæ concederet.

et aux Turenne, s'est jamais assuré à ce point la confiance des troupes, le dévouement des officiers, l'affection des peuples, les suffrages de la cour, le respect des princes, qui semblaient oublier leur rang pour déférer à son mérite, l'admiration des plus grands capitaines de son siècle, l'estime de nos ennemis, les applaudissements de toute l'Europe, où son nom était aussi célèbre que parmi nous? Quelle supériorité de mérite pour forcer l'approbation publique de donner à des espérances seules ces louanges unanimes qu'elle ne donne pas toujours au succès!

Aussi, Messieurs, ces espérances étaient fondées sur la supériorité de ses talents, la sagesse, la grandeur des vues, l'éminence des lumières. Ce fameux Romain lui-même, dont les commentaires ont immortalisé les exploits et la capacité, n'écrivait pas mieux sur la guerre. Quelle élévation! quelle netteté! quelle intelligence dans ces mémoires qu'on a trouvés après sa mort, les fruits de son loisir et d'une santé infirme, et où ce grand prince se délassait souvent à mettre par écrit ses vues sur les événements qui se passaient tous les jours en Europe!

Et dans ces révolutions, où le bonheur a paru se déclarer quelquefois contre la justice de nos armes, et où, par les conseils impénétrables de vos jugements, ô mon Dieu, la victoire, jusque-là attachée à la sagesse et aux grandes destinées du roi, a semblé se refuser même à sa piété, dans ces révolutions, où l'amour du prince de Conti pour le roi et pour l'Etat montrait en lui une douleur si noble et si sincère, vous lui faisiez entrevoir de loin, ô mon Dieu, la fragilité des choses humaines; vous ménagiez à sa raison des réflexions qui devaient être un jour mûries par la grâce; vous lui rapprochiez ce moment qui finira toutes les vicissitudes, qui égalera tous les hommes, où nos œuvres seront plus comptées que nos succès, où les événements les plus glorieux, rappelés à leurs motifs, ne seront plus que de fausses vertus ou de grands crimes, et où l'on ne mettra au nombre de nos victoires que celles que nous aurons remportées sur nous-mêmes.

Tel était le prince de Conti : un des premiers hommes de son siècle pour la guerre : *Habebo claritatem ad turbas.* Vous l'allez voir comme un des plus accomplis dans la vie civile : *Et honorem apud seniores juvenis.* Vous avez admiré en lui le héros, admirez encore le sage.

DEUXIÈME PARTIE.

Les grands hommes qui ne doivent ce titre qu'à certaines actions d'éclat, n'ont quelquefois de grand que le spectacle.

Dans ces occasions rares, les yeux du public et la gloire du succès prêtent à l'âme une force et une grandeur étrangère; l'orgueil emprunte les sentiments de la vertu : l'homme se surmonte, et ne se montre pas tel qu'il est.

Combien de conquérants, fameux dans l'histoire, à la tête des armées, ou dans un jour d'action, paraissent au-dessus des héros; et dans le détail des mœurs et de la société, à peine étaient-ils des hommes!

C'est que dans les occasions d'éclat, l'homme est comme sur le théâtre : il représente. Mais dans le cours ordinaire des actions de la vie, il est, pour ainsi dire, rendu à lui-même; c'est lui qu'on voit; il quitte le personnage, et ne montre plus que sa personne.

Aussi lorsque l'auteur sacré loue ces hommes illustres, qui ont été riches en vertu, et qui se sont acquis parmi leur peuple une gloire qui passera d'âge en âge, il comprend tout leur éloge dans ces deux traits : ils ont maintenu et embelli au dehors l'ordre et la beauté de la société, par la douceur de toutes les vertus civiles : *Pulchritudinis studium habentes*[1]; et ils ont été au dedans comme les génies pacifiques et tutélaires de leurs propres maisons : *Pacificantes in domibus suis*[2].

Oui, Messieurs, que le prince de Conti ait été un grand homme de guerre, c'est une gloire qu'il a partagée avec tant d'hommes fameux que la France a eus dans tous les siècles.

Mais une louange qui lui est propre, c'est que la vie paisible et privée, l'écueil des réputations les plus brillantes, a laissé voir en lui encore plus de vertus estimables: c'est qu'en le voyant tous les jours, nous l'avons toujours vu plus grand.

Bon sujet, bon ami, vrai, affable, humain, modeste, sage; et dans toutes les situations, toujours égal à lui-même.

Quel était son respect et son attachement pour le roi! combien de fois l'avons-nous en-

[1] Eccli. XLIV. 6.
[2] Ibid.

tendu déplorer le malheur de tant de princes qui avaient fait servir leur naissance à leur ambition ; qui, loin de porter aux pieds du souverain les vœux et le respect des peuples, portaient au milieu des peuples le mépris du respect dû au souverain ; loin d'être les liens du prince et des sujets, en étaient le mur de séparation ; armaient contre leur patrie le nom qui depuis tant de siècles la protège, et n'étaient les premiers sujets que pour être les premiers rebelles !

Le prince de Conti disait souvent que la naissance n'approche les princes de plus près du trône que pour les lier plus inséparablement au souverain ; qu'il leur est plus glorieux d'obéir à leur propre sang que de commander à des étrangers ; que la désobéissance dans le commun des sujets est un crime contre l'Etat, mais qu'elle est dans les princes un outrage qu'ils se font à eux-mêmes ; que les princes ne sont nés que pour le bonheur de leur patrie ; que l'Etat ayant toujours été l'héritage de leurs ancêtres, ils doivent en maintenir la tranquillité comme celle de leur propre famille ; et que les premiers regards du trône tombant sur eux, ils doivent les premiers baisser les yeux devant son éclat, et donner les premiers exemples de soumission au reste du peuple.

Tels étaient les sentiments du prince de Conti ; telle sa conduite toujours égale, jamais démentie. Toutes ses voies ont été belles, et tous ses sentiers pacifiques : *Viæ ejus viæ pulchræ, et omnes semitæ illius pacificæ*[1]. Et nous n'avons pas besoin ici de recourir aux ménagements de l'art ; et en louant une partie de sa vie, de tirer le rideau sur l'autre.

En cela, son inclination secondait son devoir. Les vertus du roi l'attachaient à sa personne, autant que la royauté le soumettait à ses ordres. Il obéissait, mais en aimant, en admirant, en étudiant un modèle, plutôt qu'en se soumettant à un maître. Et arrivé à la rade de Dantzick, déjà près du trône[2], et sur le point d'y monter, sa qualité de sujet lui est encore plus chère que le titre de roi qu'on doit lui donner. Il met encore, avec son cœur, la couronne qu'il croit tenir, aux pieds de Louis, *Bien malheureux,* lui écrit-il, *que l'éloignement m'empêche d'être guidé par vos ordres et éclairé par vos lumières.* Son état de sujet peut changer ; ses sentiments de respect et de soumission seront toujours les mêmes.

Et de là son attachement tendre et respectueux pour Monseigneur, attachement que l'enfance avait vu naître, et qui avait toujours crû avec lui [1]. Malgré l'amitié et la confiance dont ce grand prince l'honorait, malgré la familiarité formée depuis le premier âge, malgré cette liberté facile et aimable, qui fait les délices de sa cour, quelles manières toujours pleines de respect et d'une noble attention dans le prince de Conti ! On apprenait, en le voyant, à respecter ses maîtres ; et son rang ne paraissait lui donner plus d'accès et de liberté que pour montrer plus d'égards et plus de retenue aux autres.

Autant qu'il respectait ses maîtres, autant exigeait-il peu de contrainte et de respect de ses amis.. Vous ne l'oublierez jamais, vous qu'il honora autrefois de sa confiance : eh ! que ne pouvez-vous le dire ici à ma place ! Mais tout ce que ce cher souvenir vous rappelle dans ce moment ; mais les tristes regrets que je vous vois mêler ici à son éloge, et que le respect du lieu avait jusqu'ici suspendus, ne le disent-ils pas assez ; et pourront-ils, sans m'interrompre, me permettre à moi-même de le faire entendre ?

N'était-il pas *cet homme aimable pour la société,* dont parle l'Ecriture, *et cet ami plus cher mille fois qu'un frère*[2].

Les princes connaissent peu d'ordinaire le plaisir de l'amitié ; leur élévation ou les rend trop inaccessibles aux autres hommes, ou leur rend les autres hommes trop méprisables. Ils confondent le respect qu'on doit au rang, avec l'amitié qui n'est due qu'à la personne ; ils sont plus jaloux de s'attirer des hommages que de gagner des cœurs ; ou s'ils savent se faire aimer, ils n'aiment jamais beaucoup eux-mêmes.

Dans cette image, Messieurs, que trouverez-vous qui ressemble au prince de Conti ? Quel ami fut jamais plus tendre, plus facile, plus fidèle, plus digne d'être aimé ? L'amitié ne l'égalait-elle pas à vous ; et la supériorité que

[1] Prov. III, 17.
De Pologne, 1697.

[1] L'épitaphe disait :
A prima usque pueritia Delphino unice dilectus.

[2] Vir amabilis ad societatem magis amicus erit quam frater. — Prov. XVIII, 24.

lui donnait[1] le rang et le mérite, l'aperceviez-vous que dans le soin aimable qu'il avait de l'oublier[2] ?

Quelle douceur dans les mœurs ! quelle sûreté dans la tendresse ! quelle vérité dans les sentiments ! quelle fidélité dans le secret ! quels charmes dans le commerce ! quel goût dans le choix de ses amis ! quelle attention à les conserver jusqu'à la fin ! Et la mort même, la mort dans l'instant qu'elle vous l'a ravi, a-t-elle pu vous ravir son cœur ? N'avez-vous pas été les dépositaires de ses secrets et de ses derniers soupirs ? N'a-t-il pas versé dans votre sein les derniers regrets de son âme ? Sa confiance et son amitié n'ont-elles pas été plus fortes que la mort ? Et si votre douleur vous permettait ici d'être sensibles à quelque autre chose qu'à sa perte, ne le seriez-vous pas à ce que la postérité dira toujours de lui, comme de cet homme merveilleux dont parle l'Ecriture : « Heureux ceux qui vous ont vu, qui ont vécu avec vous, et que votre amitié a comblés d'honneur et de gloire ! *Beati... qui te viderunt, et in amicitia tua decorati sunt*[3] ! »

Mais il n'était pas de ceux qui, doux et faciles avec un petit nombre d'amis, ne montrent que l'orgueil du rang ou les bizarreries de l'humeur au reste des hommes ; qui renfermant tout ce qu'ils ont d'estimable dans un commerce privé, gardent leurs défauts pour le public.

L'affection des grands et du peuple en répond ici pour moi. Les larmes de ses amis sont confondues avec les larmes publiques ; et si le deuil général n'a pas laissé à leur amitié le triste plaisir de se distinguer par la douleur de sa mort, elle leur a du moins laissé la consolation de n'être pas les seuls à la pleurer.

En quel homme se sont jamais trouvées rassemblées à un plus haut point toutes les vertus qui nous lient aux autres hommes ?

Souverainement vrai, il n'aimait que la vérité dans les autres ; nul intérêt n'était jamais entré dans sa grande âme en concurrence avec la vérité ; elle lui paraissait le premier devoir de l'homme et le titre le plus glorieux du prince. Il laissait aux âmes vulgaires les déguisements et les finesses utiles, ou pour nous parer d'une gloire qui ne nous appartient pas, ou pour cacher nos défauts véritables ; toutes ses paroles étaient dictées par la vérité même ; il ne trouvait de beau dans les hommes que la vérité ; il ne cherchait point ses amis parmi ses flatteurs ; son rang même lui était souvent à charge par les ménagements qu'on s'imposait devant lui ; et on lui a souvent ouï dire que dans ses voyages, lorsque la bienséance lui avait pu permettre d'être inconnu, il n'avait pas trouvé de plaisir plus doux que d'entendre parler les hommes naturellement, et se montrer tels qu'ils sont ; plaisir assez inconnu aux grands, qui ne voient jamais des hommes que la surface, et qui n'en aiment souvent que le faux.

Et ne vous représentez pas ici, Messieurs, cet amour farouche et outré de la vérité, qui dégénère en humeur cynique, et qui est plutôt une haine bizarre des hommes que de leurs défauts.

Aussi affable que vrai, la vérité ne montrait pas en lui cet abord austère et censeur, qui rend souvent le sage odieux, sans rendre la sagesse aimable.

Vit-on jamais dans un rang si élevé, et avec tant de supériorité de génie, tant de bonté et d'affabilité ? Vous le savez, Messieurs ; et vous vous le représentez encore ici, vivant parmi nous, montrant à tous cet air simple et noble de douceur, qui attirait tous les cœurs après lui ; ne retenant de son rang que ce qu'il en fallait pour rendre encore plus aimable l'affabilité qui l'en faisait descendre ; et rassurant si fort, ou le respect, ou la timidité, par un attrait inséparable de sa personne, qu'au sortir de son entretien, on goûtait toujours à la fois, et le plaisir d'être charmé de lui, et le plaisir de n'être pas mécontent de soi-même[1].

Par là, il laissait à l'auguste éclat de sa naissance la dignité qui la fait respecter, et en ôtait l'humeur et la fierté, qui n'ajoutent rien à la grandeur, et qui ôtent beaucoup aux grands.

Et ce n'était pas même en lui une douceur empruntée, où la politesse et les manières ont plus de part que le sentiment ; un simple

[1] *Donnaient*, Renouard. — *Donnait*, 1709 et 1745.

[2] Il prenait à tâche, dit Saint-Simon, de plaire au cordonnier, au laquais, au porteur de chaise, comme au ministre d'Etat et au général d'armée, et si naturellement que le succès en était certain.

[3] Eccli. XLVIII, 11.

[1] Massillon avait-il eu quelque entretien avec Conti, et ne représente-t-il pas ici le prince d'après son impression personnelle ?

usage plutôt qu'une vertu : c'était un fonds d'humanité.

La valeur, l'élévation forment presque toujours un caractère d'insensibilité ; la gloire des armes est toujours teinte de sang ; et lorsque le rang laisse le reste des hommes si loin de nous, il est rare que le cœur nous en rapproche.

Un héros et un prince humain : voilà, Messieurs, ce que le prince de Conti alliait ensemble. Il disait souvent que quand même la religion n'obligerait pas de regarder les hommes comme nos frères, il suffit d'être né homme pour être touché du malheur de ses semblables.

Et de là, à la prise de Neuhausel, où la place, emportée d'assaut, semblait autoriser le carnage et la fureur du soldat, combien de victimes innocentes arrache-t-il d'entre les bras de la mort? Combien arrête-t-il de ces actions barbares, que ne demande plus la victoire, mais qu'inspire la seule cruauté, apprenant aux Allemands à mêler la valeur, qui leur est commune avec nous, à l'humanité qui nous est propre ?

De là, le lendemain du combat de Steinkerque, il vient sur le champ de bataille, encore tout couvert de morts et de mourants ; fait transporter tous les blessés, sans distinction de Français et d'ennemis ; assure à une infinité de malheureux la vie ou le salut ; et force les ennemis mêmes de bénir, dans le héros qui a su les vaincre, le libérateur qui les sauve.

Et dès lors, vous accordiez, Seigneur, aux larmes de tant d'infortunés qu'il sauvait, les grâces et les miséricordes qui lui préparaient le salut à lui-même.

En cela, Messieurs, ne croyez pas qu'il cherchât des applaudissements et des éloges ; il ne faisait que se prêter aux mouvements et à la bonté de son cœur.

Jamais prince ne fut plus éloigné de l'ostentation et de la fausse gloire. Simple, modeste, ennemi des louanges, attentif à les mériter ; l'admiration de tous, toujours le même à ses propres yeux ; ignorant presque seul, comme Moïse, la gloire et la lumière qui brille autour de lui ; nous l'avons vu donner à peine à son rang l'éclat extérieur que l'usage y attache ; vivant parmi nous comme un citoyen ; accompagné de cette dignité toute seule qui suit partout les grands hommes ; n'empruntant rien de l'appareil et du dehors ; devant tout à lui-même ; plus grand lorsqu'il paraît tout seul, que tant d'autres ne le sont, enflés de tout le faste et de toute la pompe qui les environne.

Sa modestie prenait sa source dans la modération naturelle de son âme. On l'a vu, en garde contre lui-même, se refuser aux goûts les plus innocents, à la curiosité même des peintures, où ses infirmités auraient pu trouver un délassement ; et aux instances que lui fait là-dessus la princesse son épouse, toujours attentive à soulager l'ennui de ses maux, que répond-il? *qu'en se livrant à un goût, on s'accoutume à se livrer à tous les autres ; et qu'il faut savoir ou ne pas tout désirer, ou se passer souvent de ce qu'on désire.*

Ecoutez, vous à qui rien ne suffit, et dont les goûts bizarres et fastueux ne servent qu'à rappeler tous les jours la bassesse de votre naissance, l'injustice de vos trésors et les misères publiques qui en sont en même temps et le fruit et la source !

Et, caractère admirable, Messieurs, dans toutes ces vertus, quelle égalité ! Ses grandes qualités ne se bornaient pas, comme dans beaucoup d'autres, à quelques actions louables, mais rares, qui échappent du milieu d'une foule de vices, qui perdent tout leur mérite par le contraste, et qui sont plutôt des saillies que des vertus.

Toujours supérieur aux événements, s'il n'avait pas toujours la gloire du succès, il avait du moins la gloire de paraître toujours plus grand que sa fortune. Les couronnes manquées le laissent aussi tranquille que l'avaient trouvé les couronnes offertes. Content de n'avoir rien à se reprocher sur les mesures que la sagesse fournit, il ne croyait pas devoir se reprocher les succès dont la Providence toute seule décide. Sur le point décisif même des plus grandes affaires, au milieu des agitations que l'esprit douteux de l'événement, et les vues différentes qui s'offrent, font naître dans l'âme, on aurait cru à le voir que tout était décidé ; et sa tranquillité ne perd rien par l'incertitude des événements, toujours plus difficile à soutenir que l'événement même.

Oui, Messieurs, ce caractère de raison l'accompagnait partout. Quelle habileté à ménager les esprits ! quelle dextérité à se concilier les intérêts les plus contraires ! quelle connaissance profonde des hommes ! quelles vues

sur tout ce qui peût assurer le bonheur des peuples et des Etats ! quel fonds de modération sur les points mêmes où la vivacité paraît le plus à sa place ! quelle sagesse dans l'enjouement même de la conversation la plus libre !

Mais ne serait-ce point ici de ces images que l'orateur ne peint que d'après lui-même ; qui expriment ce que le héros aurait dû être, mais qui ne représentent point ce qu'il a été ; et plus propres à rappeler ses défauts qu'à servir à son éloge ?

Vous m'interrompez ici, Messieurs ; et je sens que ma précaution vous offense. Du milieu de cette assemblée auguste, une voix publique, formée par l'amour et par la douleur, s'élève contre moi, et me reproche des louanges trop au-dessous de mon sujet, tandis que je parais craindre d'en donner d'excessives.

Et que manquerait-il en effet à son éloge, s'il eût été alors aussi agréable aux yeux de Dieu qu'il était grand devant les hommes ?

Et quand je dis devant les hommes, Messieurs, ne pensez pas que se ménageant, comme tant d'autres, l'estime du public, par les dehors de la modération et de la sagesse, il vînt se démentir dans l'enceinte des devoirs domestiques ; que lassé de soutenir en public le personnage de grand homme, il vînt porter parmi les siens le chagrin de la contrainte, et s'y délasser, par des vices, des apparences de la vertu.

S'il eut le premier caractère de ces hommes illustres, loués dans les livres saints, qui avaient été chacun dans leur siècle, l'ornement de la société : *Pulchritudinis studium habentes ;* il ne leur ressembla pas moins par le second, qui les avait rendus comme les génies pacifiques et tutélaires de leurs propres maisons : *Pacificantes in domibus suis.*

Bon mari, bon père, bon maître ; mais que de plaies vais-je rouvrir à la fois ! Et la princesse désolée, qu'un lien sacré lui avait unie[1], que le cœur lui unira toujours, ne sent-elle pas assez la violence du coup ; et faut-il rappeler toute sa douleur, en lui rappelant tout ce qu'elle a perdu ? Ainsi nous échappent, ô mon Dieu ! les objets les plus chers ; ainsi finissent les liaisons les plus tendres ; ainsi tout ce qui nous promettait le plus de bonheur, se tourne en amertume ; et, hors l'espérance de la foi, ne nous laisse plus qu'un cher souvenir, qui en paraissant soulager notre douleur, en perpétue le deuil et la tristesse.

Le prince de Conti, Messieurs, pouvait dire de lui, comme le roi David, *qu'il avait eu en partage un bon cœur, qu'il marchait au milieu de sa maison dans la paix et dans l'innocence*[1].

Quels égards pour la princesse son épouse, dont la conduite et les vertus ont toujours honoré le rang ! Les plus petites attentions qui semblaient devoir échapper à la supériorité de son génie, n'échappaient pas à la bonté de son cœur. Quelle tendresse pour les princes ses enfants ! Formant lui-même dans leur cœur ces premiers sentiments d'honneur et d'élévation si dignes de leur naissance ; devenant, pour ainsi dire, enfant avec eux, pour leur apprendre à devenir un jour sages, grands, équitables, humains, modérés, en un mot, tout ce qu'il était lui-même. Vivant comme un homme privé au milieu de son auguste famille ; respectant les liens de la religion et de la nature, les doux titres de père et de mari ; et ne connaissant pas cet usage insensé, qui fait que la plupart des grands semblent être nés seuls sur la terre, croient que tout ce qui renverse la première institution de la nature, est un privilége de la grandeur, et regardent tout ce qui lie, comme un joug qui les déshonore.

Qu'il faut être né grand pour soutenir jusque dans ces devoirs obscurs et domestiques, où l'homme se relâche toujours, et où l'humeur prend si aisément la place de la vertu, un caractère toujours égal de grandeur et de sagesse !

Vous me prévenez ici, maison affligée de ce prince, et je pourrais en attester votre douleur : quel maître le fut jamais moins, ou plutôt mérita mieux que lui de l'être ?

Les grands croient que tout est fait pour eux, et que les autres hommes ne sont nés que pour porter le poids ou de leur orgueil ou de leurs caprices. Le prince de Conti n'exerçait son autorité que sur lui-même. Quel fonds de bonté et de douceur envers les siens ! n'exigeant presque rien pour lui ; ne comptant point leurs fautes dès qu'il en souffrait tout

[1] Marie-Thérèse de Bourbon.

[1] Ps. c, 2, 3, 4.

seul ; aimant mieux quelquefois souffrir de leur peu d'habileté, que de contrister leur tendresse ; jamais d'humeur, jamais un de ces moments de vivacité qui ait pu marquer que sa grande âme était sortie de son assiette naturelle ; poussant même si loin la bonté, que l'affection toute seule des siens prévenait l'abus qu'ils en auraient pu faire ; paraissant leur ami plutôt que leur maître ; les quittant[1] de ces devoirs rigoureux qu'on donne à l'usage bien plus qu'au besoin ; les regardant comme les compagnons de sa fortune, et non pas comme les jouets ou les ministres de ses humeurs ou de ses passions ; et faisant voir, chose rare ! que les grands peuvent trouver des amis, même parmi ceux qui les servent.

Voilà cet homme sage, l'amour des peuples, le modèle des princes, la joie des siens, l'admiration de tous. Achevez, Seigneur, en lui votre ouvrage ; couronnez vos dons ; ranimez ces vertus humaines, ces os arides, par un souffle de vie ; faites succéder à la beauté de ces feuilles stériles des fruits d'immortalité ; conduisez ce jour de l'homme jusqu'au jour parfait de la grâce ; formez de tous ces trésors de l'Egypte un tabernacle à votre gloire ; ne perdez pas la sagesse du sage ; mais donnez-lui la foi des humbles et des petits[2].

Il fut donc un des hommes les plus accomplis dans la vie civile : *Et honorem apud seniores juvenis.* Ajoutons le dernier trait. Il fut encore un des plus éclairés par la singularité des connaissances et la supériorité des lumières : *Acutus*[3] *inveniar in judicio : in conspectu potentium admirabilis ero, et habebo immortalitatem ;* non-seulement un héros et un sage, mais encore un esprit supérieur et universel[4].

TROISIÈME PARTIE.

La science et la lumière dans un prince est presque toujours l'écueil de sa gloire ou de sa religion.

Selon le monde, elle l'engage d'ordinaire en des recherches vaines et frivoles, étrangères aux devoirs et à l'élévation de son état, qui peuvent éclairer l'homme, mais qui n'instruisent pas le prince.

Devant Dieu, elle l'enfle, elle l'égare, et n'éclaire souvent sa raison qu'aux dépens de sa foi.

Or admirez, Messieurs, dans les connaissances rares du prince de Conti, deux avantages, marqués d'abord dans mon texte, et fort opposés à ces deux écueils.

Le bruit de sa science et de ses lumières lui attire des extrémités de la terre, non pas une reine étrangère, mais les vœux d'un royaume entier. Les grands et les puissants de Pologne, frappés des merveilles que la renommée répand de lui en tous lieux, lui offrent à l'envi une couronne, qui a toujours été le prix de la valeur et du mérite : *In conspectu potentium admirabilis ero.*

Et à ce premier fruit de ses lumières ajoutez-en un autre : c'est le gage de la couronne d'immortalité par son retour à Dieu au lit de la mort : *Et habebo immortalitatem.*

Oui, Messieurs, quelle étendue de connaissances dans le prince de Conti ! On eût dit qu'il était de toutes sortes de professions : guerre, belles-lettres, histoire, politique, jurisprudence, physique, théologie même ; il semblait qu'il ne se fût appliqué qu'à chacune de ces sciences, selon les différents hommes qu'il entretenait ; et en l'entendant, on s'écriait encore comme autrefois sur ce prince le plus sage et le plus éclairé de l'Orient :

« Quelle abondance de lumière et d'érudition dans votre jeunesse ! La science et la sagesse coulent de votre bouche comme les eaux d'un fleuve majestueux : les lumières de votre âme ont sondé tous les secrets de la terre ; et dans cette gloire pacifique, vous avez été les délices des peuples, comme la gloire des armes vous en avait rendu l'admiration et le soutien : *Quemadmodum eruditus es in juventute tua ; et impletus es, quasi flumen, sapientia ; et terram retexit anima tua..... et dilectus es in pace tua*[1] ! »

Et dans ces lectures immenses, remarquez deux abus évités. Point de goût pour ces livres frivoles, qui ne sont que le délassement de l'oisiveté, et qui corrompent le cœur sans instruire la raison.

Un grand goût pour les livres saints ; beaucoup de respect pour les vérités de la foi.

Dans le temps même, ô mon Dieu, qu'il ne goûtait pas encore combien vous êtes doux, il avouait que vous êtes le saint et le véritable ; sa raison respectait les bornes de la foi, tandis qu'il en oubliait les devoirs ; sa bouche rendait hommage à la vérité de vos mystères, lors

[1] *Quitter* pour exempter. — Je vous *quitte* de la peine de me répondre. — Mme de Sévigné, I, 445.

[2] Ingénieuse et éloquente transition.

[3] *Et* acutus, 1709.

[4] Ce second point est admirable, dit justement ici l'annotateur.

[1] Eccli. XLVII, 15, 16, 17.

même que son cœur était encore loin de vous ; il ne trouvait dans ses grandes lumières que les motifs de sa soumission ; et s'il n'aimait pas encore la vérité qui delivre, du moins il avait toujours offert un respect religieux à la vérité qui soumet et qui captive.

Dois-je le dire ici, Messieurs ? dans un siècle où la religion est devenue le jouet ou de la débauche ou d'une fausse science ; dans un siècle où l'impiété est comme la première preuve du bel esprit ; dans un siècle où croire encore en Dieu est presque la honte ou de la raison ou du courage ; dans un siècle où, pour n'être pas confondu avec le vulgaire, il faut se donner l'affreuse distinction de l'incrédulité ; dans un siècle enfin où tant d'hommes superficiels blasphèment ce qu'ils ignorent ; se croient plus habiles à mesure qu'ils sont plus téméraires ; apprennent à douter de la religion avant de[1] la connaître ; s'érigent en docteurs de l'impiété avant que d'avoir été les disciples de la foi ; et s'élèvent contre la science de Dieu, sans avoir même celle des hommes[2].

Au milieu de ces abus, la foi du prince de Conti, si supérieur en lumières et en connaissances, honore la vérité de la religion. Ce grand génie n'est plus qu'un humble fidèle devant la majesté de celui qui pèse les esprits, et *qui regarde les scrutateurs de ses secrets comme s'ils n'étaient pas*[3]. Sa curiosité ne va qu'à se convaincre que la raison ne saurait aller à tout ; que l'homme ne connaît des voies de Dieu que ce que Dieu en a voulu révéler à l'homme ; que le point fixe de nos lumières, c'est la foi ; qu'on retrouve en secouant le joug les mêmes abîmes et les mêmes incertitudes que dans la soumission ; que les dogmes de l'impiété n'ont rien de plus clair et de plus intelligible que les mystères de la religion ; et qu'en refusant de croire on perd la foi, sans que la raison y gagne et s'éclaircisse.

Sentiments dont ce grand prince ne s'est jamais départi.

Mais à tant de valeur, tant de sagesse, tant de religion, tant de lumières, que manquait-il, Messieurs, qu'une couronne ? Content du rang que lui donnait sa naissance, le prince de Conti ne l'avait jamais désirée. La gloire de tenir par le sang au premier trône du monde ; le zèle qui le liait au roi encore plus que le sang ; le plaisir de vivre sous ses yeux et d'obéir à ses ordres ; c'est là que fixé par son cœur, il avait toujours borné son ambition : et comme cette princesse dans l'Ecriture, qui préférait à la royauté la condition des serviteurs de Salomon, il trouvait encore plus glorieux d'être des premiers sujets de Louis que roi d'une nation étrangère : *Beati servi tui, qui stant coram te semper*[4] !

Mais enfin la Pologne l'envie à la France. Son trône, vacant par la mort d'un roi qui avait été la terreur des infidèles, redemande un prince du sang de nos rois. La grande réputation du prince de Conti est la seule intrigue qui lui gagne d'abord tous les suffrages.

Il fallait à une nation guerrière un prince belliqueux, à une nation libre un prince sage et modéré, à une nation zélée pour la foi un prince éclairé et religieux, qui sût en même temps respecter la foi et la défendre, à une nation qui se donne elle-même ses rois, un prince que l'estime générale eût appelé à la royauté, que l'amour eût fait régner, et qui eût regardé ses sujets comme ses bienfaiteurs, enfin, à une nation, presque toujours divisée par des factions domestiques, un prince d'un génie supérieur, habile dans l'art de connaître les hommes et de les gouverner, qui sût ménager les esprits, concilier les intérêts et réunir à la défense de la patrie les passions elles-mêmes qui la déchirent.

Peuples heureux, si Dieu, qui dispose des rois et des royaumes, ne l'eût refusé dans sa colère à tes premiers vœux, ou plutôt, si toi-même, tu n'eusses conjuré contre ton propre bonheur ! Tes jours couleraient dans la paix, dans l'abondance et dans la gloire ; tes lois seraient encore ta force et ton soutien ; sur tes autels ne s'offriraient que des sacrifices de joie et d'actions de grâces ; les malheurs des règnes précédents seraient oubliés ; tes nouvelles conquêtes iraient encore plus loin que tes pertes passées, et ta valeur ne serait redoutable qu'à tes voisins.

Mais une faction ennemie des lois, de la religion et de la liberté, s'élève ; des suffrages séditieux traversent une élection légitime ; les droits les plus sacrés sont violés ; les lois cèdent à la force ; un vil intérêt prévaut sur la gloire de la nation, sur le bonheur de la pa-

[1] *Que de*, 1709.

[2] Ainsi parlait et imprimait Massillon en 1709 sous Louis XIV. Il ne pouvait guère parler plus fortement sous la régence et sous Louis XV.

[3] Qui dat secretorum scrutatores quasi non sint. — Is. XL, 23.

[4] III Rois, X, 8.

trie et sur les intérêts mêmes de la foi. Un nouveau Jéroboam [1] divise les tribus, s'assied sur un trône usurpé ; et sous les apparences du culte saint, il porte au milieu de l'héritage du Seigneur un culte profane. Le roi que Dieu avait choisi, est rejeté ; il ne fait que le montrer dans son indignation à la Pologne ; il en retire avec lui sa protection et ses miséricordes ; et le même malheur qui l'éloigne de cette terre ingrate, est pour elle le signal et la source de tous ses malheurs.

Quel spectacle de désolation et d'horreur offre-t-elle à toute l'Europe ! L'esprit de discorde et de fureur souffle la guerre et la dissension parmi ses citoyens ; la valeur de sa nation se tourne contre elle-même ; l'idole qu'elle avait élevée sur le trône en est renversée ; sa couronne devient le jouet des peuples et des rois ; ses villes, la proie de ses alliés et de ses ennemis. *Elle donne la main aux Assyriens* [2] : le Moscovite appelé court venger, sur ceux mêmes qui l'appellent, ses anciennes pertes ; un peuple qu'elle avait toujours regardé comme *son esclave, devient son tyran* [3]. Ses autels sont renversés ; ses prêtres arrachés du sanctuaire et menés en servitude ; ses vierges déshonorées ; *ses princes, comme des brebis timides, marchent sans force et sans valeur, devant celui qui les poursuit* [4] ; ses campagnes inondées de sang, refusent la nourriture à son peuple ; *au dehors le glaive, la mort au dedans* [5]. Le Seigneur qui les frappe ne se lasse point ; il répand d'une main une coupe de venin et de mortalité, et tient élevé de l'autre le glaive de la guerre et de la vengeance ; tous les fléaux de sa colère tombent à la fois sur cette terre infortunée ; toutes *ses voies pleurent* [6] et ne sont plus qu'une triste solitude ; et au milieu de tant de calamités, la fureur de ses citoyens n'est pas encore assouvie. La main qui les frappe et qui les terrasse, ne les désarme point ; ils achèvent de venger sur eux-mêmes la justice de Dieu ; la ruine de la patrie ne peut être la fin de leurs dissensions et de leurs querelles ; et accablés de tant de pertes, ils veulent encore périr de leurs propres mains.

[1] L'électeur de Saxe.

[2] Dedimus manum et Assyriis. — Jerem. Orat. 6.

[3] Servi dominati sunt nostri. — Ibid. 8.

[4] Facti sunt principes ejus velut arietes non invenientes pascua. — Thren. I, 6.

[5] Foris interficit gladius et domi mors similis est. — Ibid. I, 20.

[6] Viæ Sion lugent. — Ibid. 4.

Grand Dieu ! frappez-vous donc pour perdre, et non pas pour corriger ? Ne vous souviendrez-vous pas d'Abraham et de Jacob ? N'oublierez-vous pas enfin les péchés des enfants en faveur de la piété de leurs pères ? Les Hedwige et les Casimir, tant de saints rois qui ont porté cette couronne, et qui ont vengé la gloire de votre nom, ne feront-ils pas tomber de vos mains le glaive de la vengeance ? *Avez-vous mis devant vous jusqu'à la fin un nuage d'indignation, afin que les prières et les gémissements de cette Eglise désolée ne montent pas jusques à votre trône* [1] ; et ses malheurs ne vous toucheront-ils pas encore plus que ses crimes ? [2]

Voyez, peuple, et considérez les maux que le Seigneur a faits parmi vous. *Vous avez rejeté son roi et son christ* [3] ; vous avez éloigné celui que vous aviez appelé ; et le Seigneur vous a rejeté ; et vos rois sont devenus en même temps et votre punition et votre crime.

Mais quoi, Messieurs ! les jugements de Dieu se déclarent. Il ne voulait donner au prince de Conti que la gloire de la royauté et d'une couronne terrestre, et le préparer à une couronne immortelle.

Car enfin, *que le héros*, dit le Prophète, *ne se glorifie pas de sa valeur ; que le sage ne mette pas une vaine confiance dans sa sagesse ; que celui qui est riche en esprit et en connaissance, ne s'élève pas des richesses de sa science et de sa lumière* [4]. Talents éclatants que Dieu donne, et qui presque toujours éloignent de Dieu ; sources de perdition, si Dieu qui en est l'auteur, n'en est la fin, et n'en règle l'usage ; si vous connaître et vous aimer, ô mon Dieu, ne donne le prix à tout le reste !

Nous touchons enfin au moment où le prince de Conti goûta ces grandes vérités. Moment heureux pour lui ; terrible pour la France qui le pleure ; pour les siens qui semblent le rappeler par leurs cris du fond de ce tombeau ; pour une princesse désolée qui le redemande ;

[1] Opposuit nubem tibi, ne transeat oratio. — Thren. III, 44.

[2] Au milieu des malheurs et des désolations de la Pologne, quels touchants retours, quelles tristes prévisions, quelles trop justes alarmes, quelles ardentes prières ! Oui, il semble qu'un prince français, qu'une alliance constante avec nous eût sauvé cette vaillante nation catholique. Ce passage fut remarqué par les contemporains. « Ce morceau d'éloquence est achevé, disait un journal du temps ; le roi Auguste est peint avec de vives couleurs ». — *Journal historique des matières du temps.* — 1709, décembre, p. 478.

[3] Distulisti christum tuum. — Ps. LXXXVIII, 39.

[4] Non glorietur sapiens in sapientia sua, et non glorietur fortis in fortitudine sua, et non glorietur dives in divitiis suis. — Jerem. IX, 23.

pour ses amis qui le perdent (si on doit compter pour perdu celui que Dieu a sauvé)! Et que me reste-t-il ici, après que ses talents glorieux l'ont conduit presque jusque sur le trône, que de vous montrer l'usage qu'il en a fait pour le ciel?

De longues infirmités lui montraient de loin le jour du Seigneur, et nous préparaient à sa perte. Mais les ressources de l'âge, le succès des remèdes, ou plutôt nos désirs, rassuraient nos frayeurs. Vaines espérances des hommes! Les moments de Dieu ne sont jamais les nôtres : le coup est frappé; la mort que nous croyions encore loin, paraît à la porte, et la lumière d'Israël est sur le point de s'éteindre.

Quelle consternation répandue dans le public avec cette triste nouvelle! Personne ne s'en fie au bruit commun : on veut voir de ses yeux et entendre de ses oreilles; tout vient en foule s'en instruire, et tout le publie par sa douleur; le peuple lui-même, qui d'ordinaire ne sent que ses propres pertes, est sensible à celle qui nous menace[1]. Que d'offrandes portées aux pieds des autels, pour demander le retour d'une santé si précieuse! Chacun croit aller donner en secret cette pieuse consolation à sa douleur; et il trouve dans le temple ses larmes et ses oblations, mêlées avec les larmes et les oblations publiques.

Vous parûtes, grand Dieu! vous laisser fléchir à nos vœux. La mort s'éloigna; nos craintes se changèrent en espérances. Mais vos ordres ne changent point : cette lueur passagère qui nous montrait la vie, tourne tout d'un coup vers le tombeau; vos desseins éternels s'accomplissent, et le coup suspendu ne trompe notre espoir, que pour nous faire encore mieux sentir la douleur de sa perte.

Qu'attendez-vous ici, Messieurs, de ce héros, de ce sage, de ce grand esprit? Une pénitence où se trouvent tous ces caractères, constante, sage, éclairée. Les mêmes voies qui l'avaient conduit à la gloire, le conduisent au salut.

Il est vrai, ce héros ne regarde pas la mort d'un œil fier et tranquille. Car, ô mon Dieu! le vase de terre peut-il encore s'enorgueillir sous la main toute-puissante qui va tomber sur lui et le briser? Et qu'est-ce que l'intrépidité de l'homme à la mort, qu'une lâcheté de désespoir, qui n'ayant pas la force de porter la crainte de vos jugements, trouve plus aisé de les mépriser, et n'osant espérer le salut, se fait un honneur affreux de se perdre?

Le prince de Conti laisse paraître comme le roi Ezéchias, quand on vient lui annoncer de la part de Dieu, *vous mourrez*[1], ces sentiments de trouble et de crainte, que tout homme doit à la nature et à la vérité, et tout chrétien à la foi des jugements à venir. Il ne veut ni imposer aux autres, ni s'en imposer à soi-même, ni se prêter une fausse vertu, ni se déguiser ses propres misères.

Mais attendez. La foi opère la crainte; et la crainte opère l'amour, la résignation et le salut. Dieu prend la place de l'homme dans son cœur; et qu'on est grand quand on l'est avec Dieu!

Dès ce moment, son œil fixé dans l'éternité ne la perd plus de vue. Le monde s'évanouit. Ce monde, qui aux yeux des passions est tout, n'est plus rien aux yeux de la foi. Nul regret à la vie, hors l'usage peu chrétien qu'il en a pu faire; nul retour vers l'Egypte, hors le souvenir des miséricordes du Seigneur qui l'ont délivré de son joug. Environné de ministres saints, il marche comme le tabernacle d'Israël, d'un pas majestueux vers la terre de promesse; et la manne sacrée, et le pain des anges qu'il a reçu (mais avec quelle élévation de foi! quelle tendresse de piété!), il le porte au dedans de lui, et y trouve toute sa consolation et toute sa force.

Au milieu des douleurs les plus aiguës, le corps exténué, et qui dépérit à chaque instant par la violence des maux et des remèdes, il refuse même à ses souffrances ces plaintes innocentes qui semblent les soulager. Et ce n'est pas ici une constance de philosophe, une ostentation plutôt qu'une vertu : il ne donne rien aux spectateurs, vous l'avez vu; tout est pour Dieu; toujours dans le vrai; effrayé quand il faut; constant quand Dieu le demande. C'est la force de la foi; c'est la patience des saints; c'est l'humiliation de la pénitence. Et c'est ainsi, ô mon Dieu, que ceux qui espèrent en vous, changent de valeur et de force : *Qui... sperant in Domino, mutabunt fortitudinem*[2].

Voilà le héros que forme la grâce. Voici le sage. Il appelle au secours de sa faiblesse la dernière force du chrétien, la grâce de l'onc-

[1] *Partage l'affliction des honnêtes gens*, — 1709.

[1] Morieris enim tu et non vives. — IV *Rois*, XX, 1.
[2] Is. XL, 31.

tion sainte. On n'a pas besoin de ces timides ménagements, qui semblent ne proposer au mourant les remèdes de la foi que comme le désespoir de ses maux; et de peur de lui rapprocher les horreurs de la mort, n'osent lui montrer les secours de l'immortalité et les sources d'une vie meilleure. Le sang de l'Agneau, qui coule par ces canaux sacrés, loin de l'effrayer, fait sa plus ferme espérance : il plonge avec une foi vive les plaies de son cœur dans ce bain vivifiant. Vous le laverez, Seigneur ; *et vous renouvellerez sa jeunesse comme celle de l'aigle* [1].

Les devoirs de la piété remplis, il n'oublie pas ceux de l'amitié, de la reconnaissance et de la nature. Il donne à ses amis les dernières marques de sa confiance et de sa tendresse ; il parle en père à des domestiques qu'il a toujours aimés comme ses enfants ; il charge un prince pieux et illustre de porter aux pieds du roi les sentiments de respect, d'attachement, de fidélité dans lesquels il a toujours vécu ; enfin le prince son fils est appelé.

« Mon fils, lui dit-il, je voudrais vous avoir « donné de meilleurs exemples; et j'espère « que si Dieu m'avait conservé la vie, je vous « en aurais donné. Souvenez-vous toujours « qu'il faut servir Dieu, lui être fidèle et au « roi ; et vivre en honnête homme et en bon « chrétien, pour attirer les bénédictions du « ciel ».

Puissent ces dernières instructions ne s'effacer jamais de votre cœur, prince [2], la seule espérance de votre auguste nom, et former en vous avec les qualités héroïques d'un père, dont la vie a illustré notre siècle, les sentiments et les vertus qui ont sanctifié sa mort!

Enfin tous les soins, toutes les créatures s'éloignent; il demeure seul avec Dieu. Et c'est ici où toutes ses lumières se réunissent ; où sa grande âme se dégage de plus en plus des sens ; où la majesté du Dieu qui est proche et qui paraît, l'éclaire, la remplit, l'élève au-dessus d'elle-même.

La voie des justes est comme une lumière qui va toujours croissant jusqu'au jour parfait de l'éternité [3]. Ce n'est plus la foi qui souffre avec résignation; c'est l'amour qui aime à souffrir. « Seigneur, dit-il sans cesse au milieu « de ses douleurs, appesantissez votre main, « redoublez vos coups, brisez-moi, brûlez, « coupez, détruisez ce corps de péché ; je le « livre à votre justice ; réservez vos miséri- « cordes pour mon âme ; perdez-moi dans le « temps, et me sauvez dans l'éternité ».

Ce n'est plus la terreur des jugements de Dieu qui le saisit et qui le trouble; c'est l'excès de sa charité pour les hommes qui le calme et qui le console. Et lorsque le ministre sage et éclairé, qui étudie les opérations de la grâce dans son âme, lui renouvelle ce sentiment par les paroles de l'Apôtre : *Dieu qui est riche en miséricorde, poussé par l'amour extrême dont il nous a aimés lorsque nous étions morts par nos péchés, nous a rendu la vie en Jésus-Christ, ressuscités avec lui, et fait asseoir dans le ciel* [1] ; sa bouche mourante peut à peine suffire au transport de sa foi et de sa religion : *Voilà*, s'écrie-t-il, *le fondement de toutes nos espérances.*

Un moment après, profondément touché de l'oubli de Dieu, dans lequel vivent presque tous les hommes, et se tournant vers le ministre sacré : « Si l'on pouvait comprendre, « ajoute-t-il, l'état où l'on se trouve dans ces « derniers moments, on verrait bien qu'il n'y « a de ressource pour l'homme que dans la « religion ».

A ces mots, la langue se refuse à la foi qui l'anime; les forces manquent ; la parole cesse ; mais son cœur parle toujours à Dieu ; mais son âme plus pure et plus libre, à mesure que le corps terrestre qui l'appesantit se dissout, l'invoque, l'appelle, le supplie, l'adore, le loue, le possède déjà, et ne meurt que pour aller vivre éternellement avec lui.

Grand Dieu! sera-t-elle frustrée de son désir? Vous refuserez-vous à la brebis qui revient, vous qui courez après celle qui s'égare? Tant de dons et de lumières, dont vous aviez orné cette grande âme, n'iront-elles pas se réunir à leur source? tant de larmes versées sur ces chères cendres, n'achèveront-elles pas de les purifier? Les gémissements de sa foi et de sa pénitence seront-ils montés en vain devant votre trône ? Le sang de l'Agneau qui crie vers vous, et qui coule sur l'autel par les mains d'un pontife fidèle, ne se fera-t-il pas entendre? ne

[1] Renovabitur ut aquilæ juventus tua. — Ps. CII, 5.

[2] Le prince de Conti. — *Note de l'éditeur de* 1745.

[3] Justorum autem semita quasi lux splendens procedit et crescit usque ad perfectam diem. — Prov. IV, 18.

[1] Deus autem qui dives est in misericordia, propter nimiam charitatem suam qua dilexit nos et cum essemus mortui peccatis convivificavit nos in Christo... et conresuscitavit et consedere fecit in cœlestibus. — Ephes. II, 4, 5, 6.

[2] M. de la Berchère, archevêque de Narbonne. — *Note de l'éditeur de* 1709 *et de celui de* 1745.

vous solliciterez-vous pas vous-même en sa faveur? Vous le sauverez, grand Dieu, vos promesses s'accompliront, et son espérance ne sera pas confondue.

Ecoutez, grands, et intruisez-vous. Tout ce que le monde a le plus admiré, les victoires, les talents, le nom, la sagesse, les lumières, qu'on le trouve vain et frivole au lit de la mort! que la vie la plus glorieuse devant les hommes, la plus remplie de grands événements, paraît alors vide sans Dieu, et digne d'un éternel oubli! qu'on découvre de folie dans la sagesse qui ne nous a pas conduits au salut! qu'on méprise les lumières et les connaissances qui n'ont pas donné la science des saints! Dieu paraît tout alors, et l'homme sans Dieu ne paraît plus rien : il ne tient à l'éternité que par lui, par la foi, par la grâce. Le rang, les conquêtes, la réputation, les talents, les titres ne lient qu'au temps, à un nuage qui se dissipe, au fleuve qui court rapidement se perdre dans l'abîme éternel. Son nom peut passer dans les histoires ; on peut graver ses actions sur le marbre et sur l'airain. *Les noms de ceux qui vous oublient, ô mon Dieu, ne sont écrits que sur la poussière ;* un souffle léger va les effacer : *Recedentes a te in terra scribentur* [1].

L'immortalité n'est que pour le juste ; les noms seuls écrits dans le livre de vie, ne périront pas. Tout ce qui ne tient qu'au monde passera avec le monde ; vous seul, ô mon Dieu, demeurerez toujours. Heureux donc l'homme qui ne s'attache qu'à vous seul; qui n'aime que ce qu'il doit toujours aimer; qui ne veut jouir que de ce qu'il peut toujours posséder; qui ne s'appuie que sur ce qui ne peut manquer; *qui n'a pas reçu son âme en vain* [2]; qui ne vit pas au hasard; et qui des jours de sa vie mortelle se forme insensiblement le jour de l'éternité [3]. Ainsi soit-il.

[1] Jerem. XVII, 13.

[2] Qui non accepit in vano animam suam. — Ps. XXIII, 4.

[3] L'auditeur et le lecteur qui a marqué ses impressions sur l'exemplaire de la Bibliothèque impériale observe que l'orateur « ne touche et ne remue pas assez en terminant ». Je ne puis partager son sentiment; rien de plus émouvant, de plus chrétiennement pénétrant que cet admirable tableau de Conti finissant. Ces dernières pages à elles seules sont et une forte leçon et toute une apostolique et véritable oraison funèbre.

QUATRE-VINGT-HUITIÈME SERMON.

ORAISON FUNÈBRE DE MONSEIGNEUR, LOUIS, DAUPHIN,

PRONONCÉE DANS LA SAINTE CHAPELLE DE PARIS.

NOTICE HISTORIQUE.

Cette oraison funèbre fut prononcée le 14 juillet 1711 à la sainte chapelle de Paris dans le service qu'y fit célébrer l'Académie. Le Dauphin, fils de Louis XIV, était mort trois mois auparavant (le 14 avril) à Meudon, de la petite vérole, implacable fléau de ce temps. Il était dans sa cinquantième année.

L'abbé Bochard de Saron, tré orier de la sainte chapelle de Vincennes, dans une lettre qui se trouve dans plusieurs recueils jansénistes, et notamment dans le journal de Dorsanne, écrivait le 15 juillet 1711 à son oncle, M. Bochard de Saron, évêque de Clermont: « J'assistai hier au service de la sainte chapelle de Paris pour Monseigneur. La cérémonie fut magnifique, et le P. Massillon fit un beau discours. Vous le verrez imprimé ».

Cependant, il ne fut point publié durant la vie de Massillon. Mais il est remarquable de voir l'oratorien chargé à cette date de

ce solennel éloge. Au reste la tâche était plus honorable que facile. Comment louer ce prince, bon et humain, il est vrai, mais qui manquait de tout ressort ? Sans adopter entièrement le portrait affreux qu'a tracé de Monseigneur le duc de Saint-Simon qui avait voué au Dauphin une de ses haines les plus vigoureuses, il semble néanmoins certain que l'élève de Bossuet n'avait ni énergie, ni lumière. Mais la gloire de la France du XVIIe siècle, les malheurs de Louis XIV vieillissant, et surtout les éloquentes leçons de la mort emportant l'héritier d'un si grand trône, fournissaient à l'art de Massillon une suffisante matière et lui permettaient de mêler aux éloges commandés de grands tableaux; et surtout en louant et en instruisant les grands, son généreux esprit et son noble cœur n'a pas oublié de célébrer les hommes qui sont l'impérissable honneur de l'Eglise de France, Fénelon et Bossuet. Voici le portrait que Massillon nous présente de Bossuet. Que saurait-on dire de mieux ; et qui se lasserait de lire un tel éloge ? « L'autre, d'un génie vaste et heureux, d'une candeur qui caractérise toujours les grandes âmes et les esprits de premier ordre, l'ornement de l'épiscopat, et dont le clergé de France se fera honneur dans tous les siècles, un évêque au milieu de la cour, l'homme de tous les talents et de toutes les sciences, le docteur de toutes les églises, la terreur de toutes les sectes, le Père du dix-septième siècle, et à qui il n'a manqué que d'être né dans les premiers temps pour avoir été la lumière des conciles, l'âme des Pères assemblés, dicté des canons, et présidé à Nicée et à Ephèse ».

Avant cet éloge, il y avait eu l'oraison funèbre de l'évêque d'Angers à Saint-Denis, le 18 juin, et celle du P. de la Rue, à Notre-Dame, le 3 juillet.

Erunt accepta opera mea....., et ero dignus sedium Patris mei.

Je plairai à votre peuple par la douceur de ma conduite, et je serai digne du trône de mon Père. Sag. IX, 12.

Ainsi jugeaient les grands et le peuple ; ainsi espéraient-ils de très-haut, très-puissant et très-excellent prince, Monseigneur Louis, Dauphin. Nos jugements étaient justes : ce n'était ni l'intérêt, ni l'adulation, ni la crainte ; c'est l'amour qui les avait formés. Nos espérances étaient bien fondées ; le présent nous répondait de l'avenir ; et tout ce que nous avions vu d'humain et de bienfaisant dans sa vie privée, nous faisait par avance l'histoire de son règne.

Mais, ô Dieu ! vous nous l'aviez donné, et vous nous l'avez ôté ; vous l'aviez accordé à nos vœux, vous le refusez à nos crimes ; vous l'aviez formé pour le bonheur de la France, vous le retirez pour nous punir. *Vous emportez comme un tourbillon ce qui nous était si cher ; sa vie a passé comme un nuage*[1] ; et sa mort confond nos jugements, renverse nos espérances; mais changera-t-elle notre cœur?

Quels fléaux réservés dans les trésors de sa colère, pour instruire et châtier les hommes, Dieu peut-il donc encore faire tomber sur son peuple ? *Nous attendions la paix*[2] ; le roi sacrifiait sa gloire, ses intérêts, sa tendresse à nos désirs ; *il était pacifique avec ceux qui haïssaient la paix*[1] ; elle s'éloigne encore de nous ; et voilà encore la fureur et la guerre. Nos champs ont gémi dans une longue stérilité ; la maladie et la mort ont répandu le deuil dans nos villes. Nous avons vu tomber les cèdres mêmes du Liban. Trois princes du sang royal[2], dans l'intervalle presque d'une année, ont été enlevés à la France qui les pleure encore, à leurs augustes enfants, à leurs épouses désolées; et en rendant des devoirs lugubres et religieux à leur mémoire, nous vous avons annoncé les jugements du Seigneur et la vanité des choses humaines. Enfin le fils et l'héritier lui-même vient d'être frappé. Les châtiments de Dieu vont en augmentant comme nos crimes. Mes Frères, quand arrêterons-nous donc son bras levé sur nous?

Le peuple infidèle s'enorgueillit au milieu de ses succès[3] ; il chante des chants de joie et de victoire ; et la France, la portion la plus pure de l'Eglise, la région de la vérité et de la lumière, une nation choisie, et dont le roi, selon le cœur de Dieu, a ôté tous les hauts lieux et tous les autels étrangers ; la France gémit, son prince lui est enlevé, et le Seigneur semble avoir oublié ses anciennes miséricordes.

Qu'avons-nous donc fait ? et comment cette

[1] Abstulisti quasi ventus desiderium meum ; et velut nubes pertransiit salus mea. Job. XXX, 15.

[2] Expectavimus pacem. Jerem. XIV, 19.

[1] Cum his qui oderunt pacem eram pacificus.— Ps. CXIX, 7.

[2] M. le Prince, M. le prince de Conti, M. le Duc. — *Note du premier éditeur.*

[3] Bataille d'Hochstet. — Ibid.

désolation est-elle arrivée en Israël? Nous avons abandonné le Seigneur, et il nous a affligés. Nous ne sommes pas retournés à lui dans notre affliction, et le prince a été ôté du milieu du peuple. Dieu nous frappera-t-il donc toujours en vain? Ses coups portent à faux, si en nous affligeant, ils ne nous corrigent pas. Et que nous prépare-t-il, si ce dernier malheur est encore pour nous une leçon inutile?

Viendrons-nous toujours dans ces pompes lugubres, avec le langage de la douleur, n'attendre, comme ces enfants de l'Evangile, de ceux qui nous écoutent, que des larmes qui ne sont qu'un jeu et un amusement puéril? Tournerons-nous en spectacle nos propres malheurs; et la leçon la plus terrible de la foi ne sera-t-elle jamais pour nous qu'une vaine cérémonie?

A la vue de ce tombeau, où toute la grandeur humaine est devenue cendre et poussière, nos jugements et nos espérances sur les choses d'ici-bas sont-elles[1] encore les mêmes?

La mort nous enlève un prince doux et bienfaisant; nous le jugions digne du trône des rois ses ancêtres; nous en espérions des jours tranquilles et fortunés : voilà le sujet de nos larmes. La mort confond nos jugements, nos espérances, et ne change point notre cœur : voilà le sujet de nos instructions.

Rendons-nous utile notre douleur; mêlons les réflexions de la foi avec les larmes de la nature et de la tendresse; et en offrant les prières de l'Eglise et le sacrifice d'expiation pour ces cendres chères et augustes, détrompons-nous de l'erreur de nos jugements et de la vanité de nos espérances. C'est-à-dire jugeons enfin que tout ce qui passe n'est rien, et ne trouvons digne de notre espérance que ce qui ne passe point.

PREMIÈRE PARTIE.

Les hommes parlent tous les jours sur le néant des choses humaines le langage de la foi et de la vérité; et ils n'en suivent pas moins les voies de la vanité et du mensonge. Nous disons sans cesse que le monde n'est rien, et nous ne vivons que pour le monde. Sages seulement dans les discours, insensés dans les œuvres. Philosophes dans l'inutilité des conversations, peuple dans tout le cours de notre conduite. Toujours éloquents à décrier le monde, toujours plus vifs à l'aimer. Nous fléchissons le genou avec la multitude devant l'idole que nous venions de fouler aux pieds; et à nos mépris succèdent bientôt de nouveaux hommages.

Ce qui paraît grand aux yeux du monde est toujours grand pour nous; ce qu'il appelle bonheur, est la seule félicité où notre cœur aspire; ce qu'il vante, est la seule gloire qui nous touche. Ouvrons enfin les yeux, et que cette cérémonie de religion et de tristesse confonde la vanité de nos jugements et nous rappelle de l'erreur des sens aux lumières de la foi.

Tout ce que le monde a de plus grand paraissait rassemblé dans le prince que nous pleurons. Une naissance qui efface l'éclat de toutes les généalogies de l'univers; un nom au-dessus de tous les autres noms; un sang qui prend sa première source dans le trône, et qui coule sans interruption depuis tant de siècles, et par tant de souverains; une maison auguste qui a vu naître toutes les autres, qui a donné naissance à nos histoires, qui compte parmi ses titres domestiques tous les monuments qui nous restent des règnes les plus éloignés; et qui seule demeurée depuis le commencement au milieu du débris de tant de maisons souveraines qui ont péri, semble être comme celle de Noé, la seule dépositaire de toute la gloire des siècles passés et de la première alliance que le Seigneur fit avec nos pères : *Testamenta sæculi posita sunt apud illum*[1].

Tel était Louis, dauphin, l'enfant de tant de rois, l'héritier de la gloire de tant de siècles, ajoutez encore, le fils de Louis le Grand.

Les Pyrénées venaient de voir finir, par un traité glorieux, une guerre encore plus glorieuse à la nation; *les montagnes avaient reçu la paix pour le peuple*[2].

L'Espagne se consolait de ses pertes, en donnant à Louis une princesse pieuse, qui venait partager avec lui son trône et ses victoires. La France, sortie des troubles inséparables d'une longue minorité, voyait croître avec le roi ses espérances et sa gloire. Nos troupes aguerries par nos propres dissensions; de grands généraux formés, et en combattant même contre la patrie, devenus des chefs consommés pour la défendre; les finances réta-

[1] C'est la constante habitude de Massillon, quand il y a plusieurs substantifs de genres différents, de ne songer qu'au dernier nommé.

[1] Eccli. XLIV, 19.

[2] Suscipiant montes pacem populo. — Ps. LXXI, 3.

blies par les soins d'un ministre habile; la licence changée en règle; les anciennes maximes presque oubliées, rappelées à leur premier esprit; les arts déchus dans la faiblesse du gouvernement, reprenant avec lui leur éclat et leur vigueur; les lettres que nos troubles et nos malheurs avaient comme bannies, rétablies en honneur pour publier nos victoires; ces hommes uniques, dont les ouvrages seront de tous les temps, et qui jusque-là n'avaient paru que successivement de siècle en siècle, ou de règne en règne parmi nous, devenus communs, et se pressant, pour ainsi dire, de naître tous à la fois sous un règne déjà si glorieux; l'Etat, comme le roi, dans une jeunesse vive et florissante.

Au milieu de tant de prospérités, le dauphin est donné à la France; l'objet des vœux publics, le gage du bonheur des peuples, l'espérance de la monarchie, le lien de la succession royale, l'enfant de la gloire et de la magnificence.

Nos succès croissent avec lui; ses jours ne sont plus comptés que par les victoires d'un père triomphant; chaque saison vient mettre aux pieds de son berceau royal des trophées et des dépouilles; les merveilles se multiplient; l'abondance embellit le dedans du royaume, tandis que la valeur en recule les frontières; la pompe des maisons royales répond à la grandeur du roi; de superbes édifices sortent en un instant comme par enchantement, du sein de la terre; l'ouvrage de plusieurs siècles devient l'ouvrage de quelques mois; la stérilité des lieux se tourne en ornement; et le roi, de retour de ses campagnes, après avoir vaincu ses ennemis, vient se délasser chez lui à vaincre encore la nature. Ce sont les bienfaits de Dieu que nous rappelons; et si nous les eussions toujours regardés comme tels, peut-être en jouirions-nous encore.

Cependant sortait de l'enfance l'héritier de tant de grandeur. Un naturel heureux commençait à se montrer; les qualités héroïques du roi, la piété de la reine, formaient déjà ce mélange de douceur et de majesté qui fit toujours son caractère, et ces belles espérances, qui n'attendaient plus que le secours des maîtres.

Mais quel soin que celui d'être chargé de former la jeunesse des souverains; de jeter dans ces âmes destinées au trône les premières semences du bonheur des peuples et des empires; de régler de bonne heure des passions, qui n'auront plus d'autre frein que l'autorité; de prévenir des vices, ou d'inspirer des vertus, qui doivent être, pour ainsi dire, les vices et les vertus publiques; de leur montrer la source de leur grandeur dans l'humanité; de les accoutumer à laisser auprès d'eux à la vérité l'accès que l'adulation usurpe toujours sur elle; de leur faire sentir qu'ils sont grands, et de leur apprendre à l'oublier; de leur élever les sentiments, en leur adoucissant le cœur; de les porter à la gloire par la modération; de tourner à la piété des penchants à qui tout va préparer le poison du vice; en un mot, d'en former des maîtres et des pères, de grands rois et des rois chrétiens! Quel ouvrage! mais quels hommes la sagesse du roi ne choisit-elle pas pour le conduire!

L'un [1], d'une vertu haute et austère, d'une probité au-dessus de nos mœurs, d'une vérité à l'épreuve de la cour; philosophe sans ostentation; chrétien sans faiblesse; courtisan sans passion; l'arbitre du bon goût et de la rigidité des bienséances; l'ennemi du faux; l'ami et le protecteur du mérite; le zélateur de la gloire de la nation; le censeur de la licence publique; enfin un de ces hommes, qui semblent être comme les restes des anciennes mœurs, et qui seuls ne sont pas de notre siècle.

L'autre [2] d'un génie vaste et heureux, d'une candeur qui caractérise toujours les grandes âmes et les esprits du premier ordre, l'ornement de l'épiscopat, et dont le clergé de France se fera honneur dans tous les siècles, un évêque au milieu de la cour, l'homme de tous les talents et de toutes les sciences, le docteur de toutes les églises, la terreur de toutes les sectes, le Père du dix-septième siècle, et à qui il n'a manqué que d'être né dans les premiers temps, pour avoir été la lumière des conciles, l'âme des Pères assemblés, dicté des canons, et présidé à Nicée et à Ephèse.

Deux hommes uniques, chacun dans leur caractère, et qu'on aurait cru ne pouvoir plus être remplacés après leur mort, si ceux qui leur ont succédé [3] dans l'éducation du prince

[1] M. le duc de Montausier. — *Note du premier éditeur.*

[2] M. Bossuet, évêque de Meaux. — Ibid.

[3] M. le duc de Beauvilliers; M. de Fénelon, archevêque de Cambrai. — Ibid.

qui doit régner, ne nous avaient appris que la France ne fait guère de pertes irréparables.

Voilà ce qui nous avait paru si grand. Les termes manquaient à l'éloquence pour publier tant de merveilles. L'amour multipliait les éloges ; la politesse du siècle les rendait dignes de passer à la dernière postérité ; les étrangers venaient des îles les plus éloignées mêler ici avec nous leur admiration et leurs hommages. Et que sais-je, si pour avoir étalé avec trop de complaisance à leurs yeux nos trésors et notre magnificence, comme le roi des Juifs aux envoyés de Babylone [1], et trop vanté notre gloire, Dieu n'a pas permis qu'elle nous fût enfin, comme à eux, pour un peu de temps ôtée?

Mais du moins la triste cérémonie qui nous assemble, dissipe le fantôme de grandeur qui nous abusait. Tout ce qui doit passer ne peut être grand ; ce n'est qu'une décoration de théâtre ; la mort finit la scène et la représentation ; chacun dépouille la pompe du personnage et la fiction des titres ; et le souverain, comme l'esclave, est rendu à son néant et à sa première bassesse. Les dons de la grâce tout seuls ne périssent point avec nous : la mort leur assure une éternelle immutabilité ; et dans ce moment, où toute la grandeur du monde se précipite dans le tombeau, s'évanouit et n'est plus, une vertu obscure qui nous liait à Dieu, sort éclatante de nos cendres, et mène le juste, comme en triomphe, dans le sein de l'éternité. Ceux qui vous craignent, ô mon Dieu, seront seuls grands, parce qu'ils le sont devant vous et qu'ils le seront toujours : *Qui autem timent te, magni erunt apud te per omnia* [2]. Fausse idée de grandeur, vous ne vous soutenez que jusqu'à la mort ; et vous avez pourtant toujours été et vous serez jusqu'à la fin l'illusion la plus séduisante de toute la vie humaine.

Peut-être le bonheur qui l'environne aura-t-il quelque chose de plus réel. Ecoutons, mes Frères, et détrompons-nous. Si le monde pouvait faire des heureux, le prince pour qui nous prions, devait l'être. La tendresse du roi pour lui croissait avec le succès de son éducation. On voyait ce monarque si glorieux en partager lui-même les soins avec les grands hommes à qui elle était confiée. C'était David de retour de ses victoires, qui faisait venir devant lui son fils Salomon, pour l'instruire des devoirs de la royauté, et des maximes de la vertu et de la sagesse. Les héros peuvent être des pères tendres ; et rougir des sentiments de la nature et de l'humanité, comme d'une faiblesse, c'est se prêter une fausse grandeur et montrer en même temps qu'on n'a pas la grandeur véritable.

Les années du prince s'avancent, et la tendresse du roi se change en amitié. Ce fils si cher devient un ami fidèle. Monseigneur est associé aux secrets du gouvernement et au mystère des conseils, de ces conseils impénétrables, dont la sagesse et le secret faisaient alors la force et la sûreté de la monarchie, la terreur et l'admiration de toute l'Europe. Le roi décharge dans son sein le poids de ses pensées et les soucis mêmes de la postérité et de la gloire ; la confiance prend la place de l'autorité paternelle ; l'amitié augmente chaque jour par l'usage de la confiance ; et Monseigneur devient le collègue de l'empire, plutôt que l'héritier de la couronne [1].

A tant de bonheur que manquait-il que d'assurer la succession dans la maison royale, et donner, par un mariage auguste, des princes à la France et de nouveaux appuis au trône? Une maison, de tout temps alliée à la couronne, nous fournit une princesse féconde et spirituelle. Mais la Bavière ne se donnait encore qu'à demi ; elle nous préparait de plus grands dons. Ces deux princes [2] croissaient pour nous. Vous les rendez, ô mon Dieu ! à leurs peuples, qui les demandent : le temps est venu ; et peut-être les conduisez-vous, par ces voies de dépouillement et d'oppression, à de plus grandes et de plus hautes destinées.

Quels furent nos chants de joie, quand de ce mariage sacré nous vîmes naître le premier prince [3] que nous admirons aujourd'hui ! Nous lisions dans l'avenir ; nous voyions de loin une jeunesse sainte, une religion éclairée, un cœur tendre pour Dieu et pour les peuples, un esprit pour les grandes choses, la piété d'un David, la sagesse et l'élévation d'un Salomon, la clémence et l'humanité d'un Josias, des lumières et des vertus. Et que nous sommes heureux de lui rendre cet hom-

[1] IV Rois, XX, 13.
[2] Judith, XVI, 19.

[1] Ces éloges hélas ! sont plus commandés par la circonstance que par la vérité.
[2] Les électeurs de Bavière et de Cologne retirés en France. — *Note du premier éditeur.*
[3] Le duc de Bourgogne. — Ibid.

mage dans ce temple ancien et auguste[1], le monument éternel de la piété de saint Louis, dont il nous rappelle si parfaitement tous les jours l'histoire et les exemples !

Quel don pour la France ! Mais les dons de Dieu n'étaient pas encore épuisés. La fécondité continue dans la maison royale ; Monseigneur devient le père de deux autres princes[2] ; et ici s'ouvrent encore à nous de plus grands événements.

L'Espagne, de tout temps jalouse de notre gloire, et qui autrefois avait voulu nous donner des maîtres, en vient chercher un parmi nous. Les prévoyances humaines échouent ; les mesures d'une maison rivale se tournent contre elle ; les desseins de Dieu s'accomplissent ; la Castille devient le patrimoine d'un fils de France ; les anciennes jalousies cessent ; les deux nations se réunissent. Semblables à deux vaillants rivaux, lesquels après avoir longtemps combattu, et tout tenté pour se renverser sur la poussière, tirent des épreuves mêmes de valeur qu'ils ont faites l'un contre l'autre, le lien d'estime et d'amitié qui les unit, et qui emploient les mêmes armes dont ils avaient voulu se percer, à se prêter une défense commune.

Mais que vois-je ici ? L'enfer se déchaîne ; les temps de paix sont abrégés ; les jours mauvais recommencent ; le bonheur de la France arme tous les peuples contre elle ; les deux couronnes réunies dans la même maison répandent la discorde et la fureur dans toute l'Europe. Les rois des environs, alarmés des merveilles que le Seigneur vient d'opérer en faveur d'Israël, s'entredisent, comme autrefois les rois de Chanaan : « Ce peuple va dévorer tous les peuples et engloutir tous les pays d'alentour : *Delebit hic populus omnes qui in nostris finibus commorantur*[3] ». Ils ne voient pas que notre entrée est pacifique, et que nous ne voulons que nous mettre en possession de la terre que le Seigneur a promise à nos pères. Cependant une guerre cruelle s'allume ; les nations conjurées fondent sur nous ; Dieu semble même abandonner son peuple ; il semble oublier que l'union des deux monarchies est son ouvrage. Nous aurions attribué nos succès à notre puissance : il nous affaiblit ; mais c'est pour devenir lui seul notre bouclier et notre victoire. Les intérêts et les passions humaines ne prévaudront pas contre les desseins de Dieu. Le sang de Blanche de Castille demeurera sur le trône ; le sceptre ne sera point ôté de la maison de Juda ; Dieu qui fait les rois, saura les protéger. Nos prospérités et l'orgueil qui les accompagne, l'avaient peut-être éloigné de nous ; il faut que nos malheurs le rapprochent.

Déjà le jour arrive : Dieu sort du nuage où il s'était caché ; et je le vois qui recommence à se montrer à nous. Les succès sont rendus au bon droit : l'Aragon nous venge du Brabant ; le chef de la ligue est frappé, et il n'est plus[1]. Ne chantons pas des chants d'allégresse sur son tombeau, nous qui pleurons une perte semblable. Le deuil de nos ennemis ne sera jamais pour nous un jour de fête et de victoire. La religion ne sait pas se réjouir de la mort d'un souverain fidèle. Si la France perd un ennemi, l'Eglise perd toujours un César. Nous souhaitons seulement des jours plus heureux pour les peuples ; nous demandons la paix plutôt que la victoire.

Descendez donc, fille du ciel ! don du Très-Haut ! Que les deux princes que l'Eglise vient de perdre, réunis dans le sein de Dieu, et ayant dépouillé avec le corps terrestre les intérêts et les animosités de la terre, vous obtiennent à leurs peuples ! Qu'ils soient devant Dieu les ministres et les négociateurs d'une paix, qui n'a pu être jusqu'ici l'ouvrage des hommes ! Que le traité soit conclu dans les tabernacles éternels en présence des anges tutélaires des nations, et apporté par eux sur la terre ! Que la mort des deux princes, qui finit tout pour eux, finisse aussi nos dissensions et nos troubles ! Que la colère de Dieu accepte ces deux illustres victimes ! Que leurs cendres sacrées mêlées ensemble soient répandues sur les deux peuples en signe d'alliance ; et qu'un malheur commun devienne la source d'une joie commune[2] ! Mais ces vœux ont échappé à la vivacité de nos désirs ; et les désirs ne consultent pas toujours l'ordre des temps. Ne hâtons pas le triste spectacle de la mort du prince que nous pleurons, et rentrons dans notre sujet.

[1] La sainte Chapelle de Paris. — *Note du premier éditeur.*
[2] Le duc d'Anjou et le duc de Berry. — Ibid.
[3] Num. XXII, 4.

[1] Mort de l'empereur Joseph, arrivée en même temps que celle de Monseigneur. — *Note du premier éditeur.*
[2] Ces vœux pour la paix sont dignes d'un ministre de l'Evangile.

Que paraissait-il manquer au bonheur d'un père tendre comme Monseigneur, si le bonheur était donné sur la terre ? L'amitié du roi, l'amour des peuples, les plus grandes espérances du prince son fils, que la loi du royaume et l'ordre de la naissance, mais plus encore, qu'une prédilection singulière de Dieu sur la France, nous destine ; le prince son second fils sur le trône d'Espagne, et maître de la plus vaste monarchie de l'Europe ; son autorité affermie contre les efforts d'un concurrent par un successeur[1] que Dieu donne à sa couronne, et par la fidélité inouïe de ses peuples.

Princes heureux devant les hommes ! Mais qu'est aux yeux de la foi le bonheur humain ? que dure-t-il ; et dans sa courte durée, combien traîne-t-il avec lui de fiel et d'amertume ? Quel privilége ont ici les princes au-dessus du peuple ? tout ce qui les environne, les rend-il heureux ? Hélas ! tout ce qui est hors de nous, ne saurait jamais faire un bonheur pour nous. Les plaisirs occupent les dehors ; le dedans est toujours vide. Tout paraît joie pour les grands, et tout se tourne en ennui pour eux. Plus les plaisirs se multiplient, plus ils s'usent. Ce n'est pas être heureux que de n'avoir plus rien à désirer, c'est perdre le plaisir de l'erreur ; et le plaisir n'est que dans l'erreur, qui l'attend et qui le désire. La grandeur elle-même est un poids qui lasse. Les chagrins montent sur le trône, et vont s'asseoir à côté du souverain ; la félicité les rend plus amers. Le monde étale des prospérités ; le monde ne fait point d'heureux. Les grands nous montrent le bonheur, et ils ne l'ont pas. Quel est donc l'homme heureux sur la terre ? c'est l'homme qui craint le Seigneur ; c'est le juste qui n'est pas de ce monde ; c'est un cœur qui ne tient qu'à Dieu, et à qui la mort n'ôte rien que l'embarras du corps terrestre qui l'éloignait de Dieu.

Tournez-vous encore d'un autre côté, dit le Sage ; la gloire même des hommes, cette idole à qui le monde a de tout temps dressé des autels, n'est encore que vanité.

Elle ne manque point, cette gloire, au prince que nous regrettons. Une trêve, longtemps désirée alors de nos ennemis, venait de désarmer toute l'Europe. Le roi, au milieu de ses succès, avait préféré le bonheur des peuples à des victoires, qui sont toujours *le prix du sang et le péril des âmes ;* quand du fond de la Hollande sort un nouveau vase[1] de la colère du Seigneur, destiné de Dieu pour détrôner les plus saints rois, et être l'instrument de ses vengeances sur les royaumes et sur les peuples ; un prince profond dans ses vues, habile à former des ligues et à réunir les esprits ; plus heureux à exciter les guerres qu'à combattre ; plus à craindre encore dans le secret du cabinet qu'à la tête des armées ; un ennemi que la haine du nom français avait rendu capable d'imaginer de grandes choses et de les exécuter ; un de ces génies qui semblent être nés pour mouvoir à leur gré les peuples et les souverains ; un grand homme, s'il n'avait jamais voulu être roi[2].

Il parcourt en secret toutes les cours d'Allemagne ; il réunit toute l'Europe en faveur de son usurpation. Le roi demeure seul défenseur des droits sacrés de la royauté. La cause de tous les souverains protégée arme tous les souverains contre lui. L'orage est prêt à fondre sur nous : le roi le prévient ; déjà Monseigneur, à la tête d'une armée triomphante, marche vers le Rhin[3]. C'était alors la destinée de la France de prévenir par nos conquêtes les mesures et les projets mêmes des ennemis. Philisbourg, le rempart de l'Allemagne, est le prix des premières armes du fils de Louis. Le Rhin, encore effrayé du fameux passage du roi, reconnaît dans le fils la gloire et la valeur rapide du père. Manheim, Frankendal et tant d'autres places suivent la destinée de Philisbourg. Le jeune prince ne trouve rien qui l'arrête : il soutient par son intrépidité le courage des troupes accoutumées à vaincre. Il leur rend tout possible par son humanité et par ses largesses ; il ne connaît pas le péril ; il veut tout voir de ses yeux, et tout animer par ses ordres ; et nous en ferions ici honneur à sa mémoire, si la valeur était un éloge pour les descendants de Charlemagne et de saint Louis.

Vous ne l'avez pas oublié. Nos succès firent éclater partout la guerre déjà rallumée dans les cœurs. Le feu qui couvait, s'embrase et se répand partout. La Flandre était alors le théâtre de notre gloire. Le maréchal de Luxembourg nous consolait tous les jours, par des

[1] Naissance du prince des Asturies. — *Note du premier éditeur.*

[1] Le prince d'Orange. — Ibid.

[2] V. p. 477 et 478. du tome II de cette édition un autre portrait du prince d'Orange, et les curieuses réflexions de Maury à ce sujet.

[3] 1688.

victoires réitérées, de la perte des Condé et des Turenne. Monseigneur y vole. L'armée sous ses ordres déconcerte, par une marche inouïe, les desseins des ennemis ; nos troupes, comme celles que vit le serviteur du Prophète[1], se trouvent, par un soudain enchantement, de Vignamont sur les bords de l'Escaut. Notre présence glace les alliés ; et si leurs ruses les dérobent au combat, elles ne dérobent pas à Monseigneur la gloire de l'avoir cherché. C'est avoir vaincu l'ennemi que de lui avoir fait craindre de combattre contre nous.

Mais laissons au monde à louer ces faits : c'est à nous à vous instruire. Les succès éclatants font parmi nous les grands hommes ; mais les grands hommes sont bien petits au tribunal redoutable, si leurs succès font tout leur mérite. Au fond, il n'est de gloire réelle que celle qui nous suit devant Dieu. Hélas ! que sont les héros au lit de la mort, si toutes leurs vertus se bornent à leurs victoires? Leur vie est pleine de grands événements qui passeront dans nos histoires, et vide de ces œuvres qui seules seront écrites dans le livre de vie. Il ont vécu pour la postérité ; ont-ils vécu pour l'éternité ? Ils ont rempli la terre du bruit de leur nom ; et le Seigneur ne les connaît pas, *parce qu'il ne connaît que ceux qui lui appartiennent*[2]. Ils ont remporté des victoires ; mais Dieu ne compte que les victoires de la foi et celles que le juste remporte sur lui-même. On a vanté leurs succès et leur valeur héroïque ; et souvent leurs succès ont été des crimes ; et peut-être l'injustice seule en a fait des héros. On leur a dressé des statues et des monuments superbes ; mais ce ne sont là que les monuments de la vanité ; ils périront avec elle. *Vous les briserez, ô mon Dieu, dans votre cité éternelle*, et la ressemblance seule de Jésus-Christ crucifié ornera les portiques de la sainte Jérusalem : *In civitate tua imaginem ipsorum ad nihilum rediges*[3]. En un mot, ils ont été les hommes du siècle présent ; seront-ils les hommes du siècle à venir ? L'histoire des conquérants sera effacée ; l'histoire des justes, écrite en caractères immortels, subsistera dans l'éternité. Les passions, qui forment les guerres et les héros, seront détruites avec le monde ; les vertus, qui font les saints, ne périront jamais.

Cherchons la gloire qui vient de Dieu, mes Frères. Ne nous refusons pas à la patrie : la religion n'autorise pas la paresse ; mais elle ne couronne que les vertus. Combattons les ennemis de l'Etat ; mais souvenons-nous que la foi nous montre des ennemis encore plus à craindre. Regardons le monde, avec toute sa gloire, comme nous le verrons à la mort, et comme l'a vu sans doute dans ce moment le prince que nous pleurons. Etudions sur ce tombeau la terreur de la puissance et de la majesté de Dieu, et le néant de toutes les choses humaines ; et que la mort d'un prince, que la naissance avait fait si grand, et que son caractère de bonté avait rendu si aimable, après avoir corrigé l'erreur de nos jugements, confonde encore la vanité de nos espérances.

DEUXIÈME PARTIE.

Si le monde n'attachait les hommes que par le bonheur de leur condition présente ; comme il ne fait point d'heureux, il ne ferait point d'adorateurs. L'avenir qu'il nous montre toujours, est sa grande ressource et sa séduction la plus inévitable ; il nous lie par ses espérances, ne pouvant nous satisfaire par ses dons ; et l'erreur de ses promesses nous endort toujours sur le néant de tous ses bienfaits. Achevons de nous instruire.

Les fruits de la lumière, dit l'Apôtre, *sont la bonté, la justice, la vérité*[4] ; et ces fruits lumineux ne brillèrent dans le prince que nous regrettons, que pour nous détromper aujourd'hui de la vanité de nos espérances, en justifiant l'excès de notre douleur et de nos regrets.

Le plus grand éloge d'un prince, c'est d'être bon ; et les seules louanges que le cœur donne, sont celles que la bonté s'attire. La valeur toute seule ne fait que la gloire du souverain ; la bonté fait le bonheur de ses peuples. Les victoires ne lui valent que des hommages ; la bonté lui gagne les cœurs. C'est pour lui qu'il est conquérant ; c'est pour nous qu'il est bon ; et la gloire des armes ne va pas loin, dit l'Esprit de Dieu, si l'amour des peuples ne la rend immortelle.

Ici le deuil de la France se renouvelle ; la plaie se rouvre ; l'image de Monseigneur reparaît ; les larmes publiques recommencent ;

[1] IV Rois, VI, 17.
Cognovit Dominus qui sunt ejus. — II Tim. II, 19.
Ps. LXXII, 20.

[3] Fructus enim lucis est in omni bonitate et justitia et veritate. — Ephes. V, 9.

et il est malaisé de rappeler tout ce que nous avons perdu, sans aigrir et renouveler toute la douleur de notre perte. La bonté n'était pas seulement une de ses vertus : c'était son fonds ; c'était lui-même. *Elle était née avec lui*, comme parle Job, *et sortie avec lui du sein de sa mère* [1].

Une bonté toujours accessible. Il faut étudier les moments favorables pour aborder les grands ; et le choix des temps et des occasions est la grande science du courtisan. Ici, tous les temps étaient les mêmes ; et l'habileté du courtisan ne trouvait pas plus d'accès et d'affabilité que la simplicité du peuple ou l'ignorance du citoyen. On ne sentait point en l'approchant ces inquiétudes secrètes que forme le succès douteux de l'accueil ; la bonté se montrait d'abord avant la majesté ; on cherchait le maître dans la douceur du particulier ; ou plutôt à sa douceur on sentait d'abord qu'il était digne d'être le maître ; le cœur lui donnait à l'instant des titres de souveraineté plus glorieux que ceux que donne la naissance. C'est l'amour qui fait les rois : la naissance ne donne que les couronnes ; c'est l'amour qui forme les sujets.

Une bonté sensible à l'amour des peuples pour lui. Les princes ne savent pas toujours goûter le plaisir d'être aimés ; ils n'estiment pas assez les hommes pour être touchés de leur amitié ; ils ne connaissent pas assez le prix des cœurs ; et le long usage des adulations les rend insensibles à la véritable tendresse [2].

Monseigneur aimait les peuples ; et il aimait d'en être aimé. Quelle joie, quand venant se montrer au milieu de cette ville régnante, il voyait tous les cœurs voler après lui, la tendresse publique se ranimer, le peuple oublier ses misères, et ne plus sentir que le plaisir de voir un si bon maître !

Rappelez ce moment terrible, où le Seigneur menaça, pour la première fois, la vie de ce bon prince [1]. Hélas ! il nous montrait de loin notre malheur. L'amour ose tout. Le peuple, oui, le peuple le plus bas et le plus obscur, court aux pieds du trône ; et les portes augustes de la gloire et de la majesté s'ouvrent à l'amour : c'est un titre qui donne toujours le droit d'aborder un bon prince. Monseigneur se laisse voir [2] ; cette foule obscure approche du lit de sa douleur ; il ne paraît rendu à la vie que pour se rendre à son peuple ; il respecte dans ces démonstrations populaires l'amour de la nation ; il croit qu'un prince, quelque grand qu'il puisse être, est toujours honoré d'être aimé ; et essuie, en se montrant, des larmes toujours plus sincères dans le peuple, parce qu'il ne sait pas emprunter la douleur et qu'il ne regrette que ce qu'il aime [3].

Prince digne d'une nation, dont le caractère perpétuel a toujours été d'aimer ses maîtres ; qui compte un seul de leurs regards comme un bienfait ; et qui, dans le temps même de ses misères les plus tristes, n'a qu'à lever les yeux vers le souverain, pour ne plus sentir la douleur de ses plaies et oublier à l'instant ses malheurs et ses peines.

[1] Quia ab infantia mea crevit mecum miseratio, et de utero matris meæ egressa est mecum. — Job. XXXI, 18.

[2] La bonté du dauphin est incontestable. Malgré sa haine furieuse contre ce prince, Saint-Simon fait de précieux aveux à ce sujet. Voici ce que dit Reboulet (t. IX, p. 9.) : La France perdit en lui un des meilleurs princes qu'elle eût jamais eu. La bonté et la douceur faisaient le fond de son caractère. De ces deux qualités principales coulaient comme de source son attachement, sa complaisance, son respect et sa soumission pour le roi son père, son amour pour les princes ses enfants, et sa bonté pour les peuples qui devaient un jour lui être soumis ».

[1] Le Dauphin avait eu une forte indigestion qu'on prit pour une apoplexie.

[2] Les halles de Paris députent six des principales harangères, qui viennent de Versailles féliciter Monseigneur sur sa convalescence, et il veut qu'elles s'approchent de son lit. — Note du premier éditeur.

[3] Il faut louer Massillon d'avoir ainsi parlé de ces démonstrations populaires. Saint-Simon le prend sur un tout autre ton : « Les harangères des Halles imaginèrent de se signaler. Elles en députèrent quatre, de leurs maîtresses commères, pour aller savoir des nouvelles de Monseigneur. Il les fit entrer. Il y en eut une qui lui sauta au collet, et qui l'embrassa des deux côtés ; les autres lui baisèrent la main. Elles furent très-bien reçues. Bontemps les promena par les appartements, et leur donna à dîner. — Monseigneur leur donna de l'argent, le roi aussi leur en envoya. Elles se piquèrent d'honneur, elles en firent chanter un beau *Te Deum* à Saint-Eustache, puis se régalèrent ». Ainsi s'exprime le duc et pair. Lorsqu'à sa dernière maladie, le mieux qui se fit tout à coup dans la santé du prince, donna de grandes espérances, Saint-Simon conserva le même langage dédaigneux au sujet d'une seconde démarche des dames de la Halle, et il est loin d'être touché par cette manifestation populaire : « Les harangères de Paris, amies fidèles de Monseigneur, qui s'étaient déjà signalées à cette forte indigestion qui fut prise pour apoplexie, donnèrent ici le second tome de leur zèle. Ce matin même (14 avril), elles arrivèrent en plusieurs carrosses de louage à Meudon. Monseigneur les voulut voir. Elles se jetèrent au pied de son lit qu'elles baisèrent plusieurs fois ; et ravies d'apprendre de si bonnes nouvelles, elles s'écrièrent dans leur joie qu'elles allaient réjouir tout Paris et faire chanter le *Te Deum*. Monseigneur, qui n'était pas insensible à ces marques d'amour du peuple, leur dit qu'il n'était pas encore temps ; et après les avoir remerciées, il ordonna qu'on leur fît voir sa maison, qu'on les traitât à dîner, et qu'on les renvoyât à Paris ».

Une bonté sage et éclairée. La bonté des princes autorise souvent la malice des délateurs [1]. Les meilleurs rois, disait autrefois Assuérus, jugeant des autres par eux-mêmes, sont moins en garde contre les artifices des méchants.

Les cours surtout sont pleines de délations et de mauvais offices [2] : c'est là où toutes les passions se réunissent, ce semble, pour s'entrechoquer et se détruire ; les haines et les amitiés y changent sans cesse avec les intérêts ; il n'y a de constant et de perpétuel que le désir de se nuire. Les liens mêmes du sang se dénouent, s'ils ne sont resserrés par des intérêts communs. *L'ami*, comme parle Jérémie, *marche frauduleusement sur son ami, et le frère supplante le frère* [3]. Il semble qu'on soit convenu que la bonne foi ne serait pas une vertu, et que l'amitié ne serait plus qu'une bienséance ; l'art de tendre des piéges n'y déshonore que par le mauvais succès ; enfin la vertu elle-même souvent fausse y devient plus à craindre que le vice. La religion y fournit souvent les apparences qui cachent les embûches qu'on nous tend : l'on y donne quelquefois les dehors à la piété, pour réserver plus sûrement le cœur à l'amertume de la jalousie et au désir insatiable de la fortune ; et comme dans ce temple de Babylone, dont il est parlé dans Daniel, en public tout paraît pour la divinité ; en secret et par des voies souterraines, on reprend tout pour soi-même [4].

Monseigneur était bon ; mais il fallait l'être pour avoir accès auprès de lui. Ses oreilles étaient fermées à la malignité des délations et des impostures ; le détracteur secret ne trouvait en lui qu'un silence d'indignation et de sévérité. La langue empoisonnée, loin de lui souffler le venin, s'infectait toute seule elle-même ; la malice retombait toujours sur l'homme méchant. On se perdait, en voulant perdre l'innocent : on se préparait à soi-même la peine et l'ignominie qu'on lui avait destinées. Il bannissait de son cœur ces ennemis publics de la société, qu'il faudrait bannir du milieu des hommes, convaincu, comme il le disait souvent, que les méchants ne décrient pas leurs semblables, et que l'imposture ne s'en prend jamais qu'à la vertu.

Enfin une bonté universelle. Bon pour ses amis : capable d'attachement et de tendresse ; aimant toujours ce qu'il avait une fois aimé ; ne connaissant pas ces inégalités toujours attachées à l'amitié des princes ; et n'usant pas du privilége des grands, qui est de n'aimer rien, ou de n'aimer pas longtemps. Bon père : partageant avec les princes ses enfants la douceur et l'innocence de ses plaisirs ; ne leur montrant son autorité que dans sa tendresse ; sensible à leur gloire, plus sensible encore, ce semble, à leur amitié ; aimant à vivre au milieu d'eux ; et ne leur faisant sentir d'autre contrainte que celle que donne la joie de vivre avec ce qu'on aime.

Bon maître : jamais de ces moments d'humeur si ordinaires à ceux que rien n'oblige à se contraindre ; plus on le voyait de près, plus on sentait qu'il était bon ; ce n'était plus un maître, c'était un ami ; entrant dans tous les besoins des siens ; croyant qu'un prince n'est jamais plus grand que lorsque c'est la bonté qui l'abaisse ; voulant que tout le monde fût heureux avec lui ; persuadé que les princes ne sont nés que pour le bonheur des autres hommes ; et ne comptant pas que ce fût être heureux que de l'être seul.

Grand Dieu ! quelles espérances nous montriez-vous ? L'amour des peuples ne rend pas immortel, puisque sa course a été si rapide et si précipitée ; mais la mort des bons princes est toujours le châtiment le plus rigoureux, dont vous punissiez la malice des hommes.

Ainsi sommes-nous séduits par nos espérances, mes Frères. La nation espérait tout d'un si bon prince. Plusieurs de ceux qui m'écoutent, fondaient sur sa bonté et sur son amitié des vues sûres et particulières d'élévation et de fortune. Chacun se forme dans l'avenir un fantôme qui l'éblouit : le bonheur se montre toujours à nous de loin. La mort de nos maîtres, ce grand spectacle, où le monde et toute sa gloire fond à nos yeux, leur mort change seulement nos vues, sans changer notre cœur. Chacun tente la fortune par de nouvelles voies : nous formons de nouveaux projets ; nous nous faisons un nouveau plan de cour et de mesures ; nous nous consolons de nos pertes par de nouvelles prétentions ; nos projets échouent sans cesse, et nos espérances revivent de nos projets mêmes ren-

[1] Esth., XVI, 6.

[2] L'orateur exprime ce qu'il avait éprouvé pour sa part.

[3] Omnis frater supplantans supplantabit, et omnis amicus fraudulenter incedet., — Jérém., IX, 4.

[4] Dan., XIV, 12.

versés : au milieu du débris de tout ce qui nous environne, nous nous sauvons encore dans l'avenir. Tout nous désabuse du monde, et rien ne nous rappelle à Dieu.

Espérance d'élévation qui nous séduit ; espérance de durée.

C'était la bénédiction promise à la piété filiale ; et la justice, renfermée dans l'accomplissement de ce devoir, ne fut pas moins le caractère constant de Monseigneur que la bonté : *In omni bonitate et justitia* [1].

Mais devons-nous faire ici un mérite à la mémoire de ce prince, de sa soumission tendre et respectueuse pour le roi ? Quand la nature toute seule ne nous apprendrait pas à honorer nos pères; quand l'amour que nous leur devons ne coulerait pas dans nos veines avec le sang que nous avons reçu d'eux ; quand ce respect ne serait pas né avec nous, et formé, pour ainsi dire, avec notre cœur ; quel père, quel roi, est ici offert à la tendresse et à la piété filiale de Monseigneur ! un roi, la gloire et le modèle de tous les rois ; un père, le plus tendre et le meilleur de tous les pères.

Mais les droits de la nature sont quelquefois plus faibles dans le cœur des enfants des grands que dans celui des autres hommes : ils regardent les sentiments du sang et de la nature comme le partage du peuple; l'ambition prend chez eux la place de la tendresse ; leurs pères deviennent souvent leurs rivaux. Les histoires des siècles passés et du nôtre seront toujours souillées de ces tristes exemples ; et David, ce père si tendre, ce roi si grand et si glorieux, ne laissa pas de trouver un Absalon.

Le respect perpétuel et sincère de Monseigneur pour le roi n'a peut-être point d'exemple, non-seulement dans l'histoire des princes, mais encore dans celle des hommes d'une destinée plus ordinaire. Plus l'âge l'approchait du trône, plus sa soumission semblait croître. Parvenu à des années qu'on regarde presque comme la vieillesse des rois, on ne l'a jamais vu se lasser un instant d'être sujet. Content de voir couler ses plus beaux jours aux pieds du trône, jamais ses désirs ne montèrent plus haut ; et né pour régner, il n'a jamais pensé qu'il dût vivre que pour obéir.

Réglant toujours ses volontés sur celles du roi ; les prévenant dès qu'il avait pu les connaître ; formant ses goûts et ses désirs sur les siens ; respectant ses vues et ses destinations ; et par là, de peur de les gêner, réservé même à demander des grâces : apprenant aux sujets le respect qu'ils doivent aux choix et aux desseins de leurs maîtres ; à ne pas entrer témérairement dans le sanctuaire des conseils et des secrets de la royauté ; à ne pas s'élever au dedans d'eux-mêmes un tribunal d'indépendance et de vanité, devant lequel ils osent citer les rois de la terre ; et à ne toucher aux mystères du trône, comme à ceux de l'autel, qu'avec une espèce de religion et de silence.

Les vues du roi sur Monseigneur lui paraissaient toujours le seul parti qu'il eût à prendre : volant à la tête des armées dès que ses ordres l'appelaient ; reprenant à Meudon, avec la même soumission, la douceur et l'innocence d'une vie privée, dès que le bien de l'Etat le demandait. Toujours entre les mains du roi, et toujours charmé d'y être.

Les hommes n'admirent d'ordinaire que les grands événements : la vie des princes leur paraît vide et obscure, et ne les frappe plus dès qu'ils n'y trouvent pas de ces actions d'éclat, qui embellissent les histoires, et auxquelles souvent ils n'ont prêté que leur nom. Il nous faut du spectacle pour attirer nos regards. *Rendons notre nom immortel* [1], disaient ces enfants de Noé, en laissant à nos neveux un monument éternel de notre vanité. Ce sont presque toujours les passions qui immortalisent les hommes dans l'esprit des autres hommes : les vices éclatants passent à la postérité ; une vertu toujours renfermée dans les bornes de son état est à peine connue de son siècle. Un prince qui a toujours préféré le devoir à l'éclat, paraît n'avoir point vécu : il ne fournit rien à la vanité des éloges, dès qu'il n'a pas eu de ces desseins ambitieux qui troublent la paix des Etats ; qui renversent l'ordre des successions et de la nature ; qui portent partout la misère, l'horreur, la confusion, et qui ne mènent à la gloire que par le crime. Il est beau de remporter des victoires et de conquérir des provinces ; et sans doute que les occasions seules en manquèrent à Monseigneur. Mais qu'il est grand, dit saint Ambroise, de n'avoir jamais été que ce qu'on

[1] Ephés., v, 9.

[1] Celebremus nomen nostrum. — Gen., xi, 4.

devait être ! *Grande est aliquem intra se tranquillum esse et sibi convenire*[1].

Non, mes Frères, la façon de penser de la plupart des hommes est là-dessus digne d'étonnement : il semble que nous n'aurons plus rien à dire, dès que nous n'aurons plus à louer que des vertus utiles au bonheur des peuples et à la tranquillité des empires ; et qu'il nous faut pour le succès de ces discours, ou des crimes éclatants à pallier, ou des talents pernicieux au genre humain à honorer de pompeux éloges. Hommes frivoles ! vous méritez d'avoir de tels maîtres, dès que vous êtes capables de les admirer.

Le talent le plus cher à Monseigneur fut un respect et une soumission constante et à l'épreuve de tout pour le roi. Et ne croyez pas que cette soumission lui coûtât. Ce n'était pas ici seulement une vertu de raison : il ne donnait rien aux égards et à la bienséance ; il ne suivait que les mouvements de son cœur. Occupé sans cesse de tout ce qui pouvait plaire au roi ; comblé de joie dès qu'il avait su se ménager l'occasion de lui plaire ; transporté lorsqu'il avait l'honneur de le recevoir à Meudon ; plein d'inquiétudes aimables, et entrant dans tous les détails, afin que le plaisir du roi fût égal au sien, et paraissant plutôt un courtisan empressé qu'un héritier de la couronne.

L'espérance du trône, si douce et si capable d'étouffer les sentiments mêmes de la nature, ne s'offrit jamais à lui que comme une image affreuse. Le téméraire qui eût osé la lui faire entrevoir seulement de loin, eût trouvé à l'instant, comme ceux qui crurent faire leur cour à David en lui apprenant qu'il était roi, la peine de sa témérité et de son insolence. Jamais on ne l'a entendu former de ces projets à venir si ordinaires aux hommes, et si inévitables à l'imagination, qui supposassent même qu'il pût régner un jour. Il a toujours pensé comme s'il devait toujours obéir ; et si la nature semblait lui promettre des jours au-delà des jours du roi, sa tendresse les abrégeait ; et on lui a souvent ouï dire : *Que sa plus douce espérance était de compter que le roi lui survivrait, et qu'il ne pourrait pas survivre lui-même à la douleur de sa perte.*

Aussi nous vîmes ses alarmes sincères durant ces jours d'affliction, où toute la France parut menacée avec la santé de ce monarque. On aurait cru à sa douleur profonde qu'il allait perdre avec lui sa fortune et ses espérances. La royauté ne lui paraissait plus que le dernier des malheurs pour lui, dès qu'il eût fallu l'acheter par la perte d'un si grand roi et d'un si bon père, content d'obéir pourvu que le roi régnât.

La longue durée des jours devait, ce semble, être la récompense d'une piété si tendre ; et ses jours ont été abrégés ; *et il a cherché en vain le reste de ses années*[1]. Nous nous le promettions pour nos neveux, et il n'est plus même pour nous.

Quel fond peut-on faire sur la vie ? c'est ce que nous avons dit. Qui peut compter sur le lendemain ? ce sont les réflexions que nous avons mêlées avec nos larmes. Et cependant nous vivons comme si tout ceci ne devait jamais finir. La mort nous paraît toujours comme l'horizon qui borne notre vue, s'éloignant de nous à mesure que nous en approchons ; ne la voyant jamais qu'au plus loin, et ne croyant jamais pouvoir y atteindre, chacun se promet une espèce d'immortalité sur la terre. Tout tombe à nos côtés : Dieu frappe autour de nous nos proches, nos amis, nos maîtres ; et au milieu de tant de têtes et de fortunes abattues, nous demeurons fermes, comme si le coup devait toujours porter à côté de nous, ou que nous eussions jeté ici-bas des racines éternelles. Nous comptons toujours y être à temps pour le salut ; et le temps du salut est aujourd'hui, et nous mourrons avec le seul désir de mieux vivre.

Dernière espérance qui nous séduit. La religion du prince, pour qui nous prions, a prévenu cette surprise. Bon pour les peuples, respectueux à l'égard du roi, il n'a pas été moins religieux envers Dieu ; et la vérité avait fait en lui une sainte alliance avec la bonté et la justice : *In omni bonitate, et justitia, et veritate.*

Ce n'est pas que je veuille envelopper ici sous l'artifice insipide des louanges les faiblesses de ses premières années. Ne louons en lui que les dons de Dieu, et déplorons les fragilités de l'homme ; n'excusons pas ce qu'il a condamné ; et dans le temps que l'Eglise offre ici la victime de propitiation, et que ses chants lugubres demandent au Seigneur qu'il le purifie des

[1] S. Ambr. de vita Jacob.

[1] Quæsivi residuum annorum meorum. — Is., XXXVIII, 11.

infirmités attachées à la nature, ne craignons pas de parler comme elle prie, et d'avouer qu'il en a été capable [1].

Hélas! qu'est-ce que la jeunesse des princes; et les inclinations les plus heureuses et les plus louables, que peuvent-elles contre tout ce qui les environne? Moins exposés qu'eux, sommes-nous plus fidèles? Nos chutes se cachent sous l'obscurité de notre destinée; mais qu'offrirait notre vie aux yeux du public, si elle était en spectacle comme la leur? Ah! c'est un malheur de leur rang, que souvent, avec plus d'innocence que nous, ils ne sauraient jouir comme nous de l'impunité d'un seul de leurs vices.

S'il y a eu quelque dérangement dans les premières années de ce prince, l'âge y eut plus de part que le cœur. L'occasion put le trouver aible; elle ne le rendit jamais vicieux; et le reste de ses jours passés depuis dans la règle montrent assez que l'égarement n'avait été qu'un oubli, et qu'en se rendant au devoir, il s'était rendu à lui-même [2].

Oui, Monseigneur pouvait dire comme Salomon [3] qu'il avait eu en partage une âme bonne et un cœur tourné à la vertu, d'une droiture et d'une vérité digne de l'éducation qu'il avait reçue de ce courtisan chrétien, qui passa pour l'homme le plus vrai de son siècle. Religieux observateur de la bonne foi, des sentiments d'honneur et de probité, plus sûrs quelquefois pour la vertu que les ardeurs les plus vives du zèle. Un secret à l'épreuve de la familiarité même la plus privée; et, en un mot, un de ces hommes dont chacun aurait voulu se faire un ami, si le respect eût permis de se faire un ami de son maître.

Plus Monseigneur était vrai, plus il était ennemi du faux. Quel mépris pour les adulateurs, la honte des cours et l'écueil des meilleurs princes! Regardant les fausses louanges comme un aveu public de la mauvaise foi de celui qui les donne, et de la vanité de celui qui les reçoit; croyant que les éloges donnés aux vertus que nous n'avons pas, deviennent pour la postérité des censures qui ne servent qu'à immortaliser nos défauts véritables; et persuadé qu'un bon prince est toujours assez loué d'être aimé.

Mais jusqu'ici il n'a paru vertueux que devant les hommes. Vous l'allez voir vertueux devant Dieu, juste et charitable. Et de quoi n'est pas capable la bonté naturelle, quand elle est aidée d'un fonds de religion, et que la nature donne, pour ainsi dire, les mains à la grâce?

Maison déserte et désolée, qui devenue sans habitant, comme parle un prophète, pleurez votre solitude et la gloire de vos anciens jours [1], vous n'oublierez jamais les pieuses largesses de ce bon prince; vos pauvres pleureront avec vous; la veuve et l'orphelin viendront vous redemander leur consolateur et leur père; ils mouilleront de leurs larmes les lieux heureux qu'il habita; et leurs clameurs, en vous renouvelant sans cesse le souvenir de sa perte, vous renouvelleront aussi l'espérance consolante qu'il n'est perdu que pour le temps.

Ses largesses saintes n'autorisaient pas l'oubli de ses devoirs religieux; et il ne croyait pas, comme la plupart des grands, que tout l'Evangile se borne pour eux à la miséricorde. Tout le monde a connu son respect conservé depuis l'enfance pour les lois de l'Eglise. Les jours qu'elle consacre à l'abstinence, à peine connus des grands, furent toujours pour lui des jours sacrés. On l'a vu se refuser même le morceau pris par oubli; et comme Jonathas, se croire presque digne de mort, pour avoir, par ignorance, goûté un peu de miel contre le vœu du peuple saint.

Et ce n'était pas ici une observance scrupuleuse, où il entre souvent plus de faiblesse que de foi; c'était un cœur religieux, c'était un fonds de piété sincère. Tout ce qui appartenait à la religion lui paraissait grand; et c'est ce fonds de religion qu'il opposa toujours aux discours de l'impiété. Car qu'il est rare que les grands, surtout dans le premier âge, ne soient pas environnés de ces hommes audacieux, qui disent: *Quel est notre Dieu?* et qui trop faibles pour le servir, croient paraître forts, en faisant semblant de ne pas le connaître: ces hommes qui ne savent de la science de la foi, que les blasphèmes qui l'attaquent; qui ont appris d'être incrédules avant que d'apprendre à croire; qui ne sont impies que par osten-

[1] C'est ainsi que Massillon, du haut de la chaire, ne rend que des hommages chrétiens, et déplore librement les faiblesses des grands.

[2] Quoi qu'en dise Saint-Simon, le Dauphin avait épousé Mademoiselle Chouin. La preuve de ce mariage se trouve dans une lettre de Monseigneur qu'on peut lire au tome III de l'*Histoire de Madame de Maintenon* du duc de Noailles.

[3] Sag., VIII, 19.

[1] Meudon. — Note du premier éditeur.

tation, et qui souvent inspirent aux autres l'incrédulité à laquelle ils n'ont pu encore parvenir eux-mêmes.

La langue de l'impie sécha toujours devant lui de honte et de confusion. Il n'usa de son autorité que lorsqu'il vit l'autorité de la foi attaquée ; sa douceur n'était plus qu'un courroux majestueux et digne d'un descendant de Clovis : c'était la force et la sévérité, qui sortaient du doux et du clément. Et qu'il était beau de voir l'héritier de la couronne, défendre, en défendant la religion, le plus beau privilége qui illustre le trône de ses pères ; ne pouvoir souffrir que l'impie ôtât à la maison de France le plus ancien patrimoine dont elle se glorifie, et qu'il regardât le titre de la foi et de premier roi chrétien, dont les rois ses ancêtres se sont toujours honorés, comme un titre vain et une erreur populaire !

Leçon immortelle pour les souverains, qui doivent se souvenir que la religion assure leur autorité; que l'incrédule, qui a secoué le joug de la foi, se désaccoutume bientôt du joug de l'obéissance ; que ceux qui ne connaissent point de Dieu, ne respectent pas plus les hommes ; et que les impies sont toujours mauvais sujets !

Ainsi la piété sincère de ce prince honorait la religion. Mais enfin, ô mon Dieu ! la France n'en était pas digne ; vous ne le formiez que pour vous seul. Il n'a régné que sur les cœurs, et son autre règne ne devait pas être de ce monde.

L'ordre part des conseils éternels. L'Ange d'en-haut, ministre des desseins et des vengeances du Seigneur, vient marquer la maison du premier-né ; la plaie, qui afflige le peuple, entre jusque dans la maison du prince, et le bien-aimé est frappé. Quelle consternation répandue dans le public avec cette triste nouvelle ! Le peuple est tremblant; la ville pleure ; les temples saints sont les dépositaires de la douleur et de la crainte publique ; toutes les mains sont levées au ciel ; la cour change en deuil sa majesté et sa gloire. Un bon prince est l'héritage de chaque particulier, et chacun craint, parce que chacun doit perdre.

Le roi, touché du péril de Monseigneur, n'en connaît plus pour lui-même : il oublie qu'il se doit à son peuple, et se livre à sa tendresse ; il expose, avec sa personne sacrée, le salut de l'Etat, et ajoute au poison de la douleur, dont son cœur tendre et paternel est déjà flétri, celui de l'air mortel qu'il respire. Un si bon fils était digne, sans doute, que le meilleur de tous les pères reçût ses derniers soupirs : il avait toujours vécu entre ses mains, il fallait qu'il mourût de même.

Hélas ! tout couvert de sa douleur, et de la plaie qui infecte tous ses membres, quelles sont ses craintes et ses inquiétudes ? Il craint pour le roi: une vie si précieuse exposée devient la plus vive de ses peines. *Je mourrais de douleur*, dit-il, *si le roi au sortir d'ici avait seulement mal à la tête.*

Quel spectacle de tendresse s'offre ici à la postérité ! La douleur d'un père, toujours grand dans ses afflictions comme dans ses prospérités, ne compte pour rien le danger ; et le danger du père devient l'unique douleur du fils mourant. Quelle leçon domestique dans les siècles à venir, pour les descendants de cette auguste maison ! Et les histoires doivent-elles moins immortaliser ces exemples touchants d'humanité que les victoires et les conquêtes, lesquelles n'ont souvent attiré de la gloire aux hommes qu'aux dépens de l'humanité même ?

Les deux princes ses fils, déjà accablés des inquiétudes de la crainte, portent encore l'accablement de la séparation. Meudon qui renferme tout ce qu'ils ont de plus cher au monde, leur devient un lieu interdit. Une princesse auguste, le lien et la joie de la maison royale, et qui donne si heureusement pour l'Etat des héritiers à la couronne qu'elle doit porter, demande comme une grâce qu'il lui soit permis d'aller partager le péril [1]. Mais la France se refuse à leur tendresse : nous devions assez perdre, et il ne fallait pas tout risquer.

Cependant tout flattait encore nos espérances. Une douce sécurité semble toujours précéder les grands malheurs : plus on doit perdre, plus on espère. Les apparences du mal ne semblaient annoncer qu'un danger ordinaire ; les conjectures de l'art, que l'affection et l'habileté rendaient également éclairées, étaient favorables à nos désirs. Le coup de foudre qui allait éclater, se cachait encore sous l'éclat trompeur de la nuée. Dieu nous laissait encore jouir de notre erreur. Hélas ! nous sommes toujours à ses yeux les jouets de nos vaines espérances : *La parole de mort était sortie de*

[1] Adélaïde de Savoie, duchesse de Bourgogne. — Ibid.

sa bouche, et elle ne devait pas retourner à lui vide [1].

Déjà des présages douteux nous l'annoncent ; le mal surmonte les remèdes ; le prince paraît menacé de plus près. Soumis à Dieu, il adore la main qui le frappe ; nulle impatience au milieu de ses douleurs ; la violence du mal toute seule nous apprend qu'il souffre ; on n'en tire pas même les plaintes nécessaires aux secours de l'art. Il ne se plaint qu'à Dieu seul, et ce n'est pas de ses douleurs : il ne sent que le regret de ses fautes ; il en trouve l'expiation dans sa patience et dans ses désirs. Une révolution soudaine l'accable ; elle répand déjà un nuage sur ses yeux, et arrête sur sa langue les paroles de pénitence et de réconciliation ; il tend, par des signes de douleur et de repentir, les mains à l'Eglise ; cette Eglise, dont il avait toujours respecté les lois, qui venait de le nourrir depuis peu de ce pain mystérieux qui fait les délices des rois, et de laquelle sa naissance le destinait à être le protecteur. Sa langue déjà immobile se délie enfin pour demander les grâces des sacrements ; ces grâces dont il avait toujours usé avec tant de religion, et auxquelles les derniers mystères de la Pâque l'avaient vu participer avec des sentiments de foi et de piété plus vifs et plus touchants que jamais, comme s'il eût pressenti que cette Pâque devait être la veille et l'appareil de sa mort ; et qu'il ne boirait plus de ce breuvage mystérieux, qu'il ne le bût de nouveau dans le royaume du Père céleste.

Mais enfin la foi supplée au ministère des hommes. Le feu du ciel tout seul peut allumer, quand il le faut, le sacrifice, et sanctifier la victime. Ses désirs fervents deviennent eux-mêmes la grâce qu'il demande ; il ne lui en a manqué que la consolation : il en a eu l'effet et la vertu ; et nous en avons l'espérance [2].

Grand Dieu ! une âme si bonne et si religieuse n'aurait-elle pas trouvé ouvert le sein de vos miséricordes éternelles ? Un prince, si fort selon le cœur des hommes, ne serait-il pas selon votre cœur ? Recevez, Seigneur, le sacrifice de nos larmes et de nos prières ; regardez du haut du ciel sur ces offrandes saintes. Que le sang de la victime, qui coule sur l'autel, ne coule pas en vain pour lui ! Consolez la piété d'un roi et la douleur d'un père, qui ne demande plus que son fils vive, pourvu qu'il vive devant vous. Que ce temple auguste parle lui-même en faveur du sang de saint Louis !

[1] Sic erit verbum meum quod egredietur de ore meo ; non revertetur ad me vacuum. — Is., LV, 11.

[2] Monseigneur alla au château de Meudon qui lui avait été attribué par Louis XIV, après les fêtes de Pâques où il avait communié. C'était le mercredi de Pâques, 8 avril 1711. Près de Chaville il rencontra un prêtre qui portait le viatique à un malade ; il mit pied à terre avec la duchesse de Bourgogne pour adorer la divine Eucharistie. Ayant appris que le malade avait la petite vérole, et souffrant déjà depuis quelque temps, il fut frappé comme d'un triste pressentiment. En effet, cette petite vérole que le Dauphin craignait tant, devait fondre sur lui. Dès le 9, il garda le lit. Cependant on ne croyait pas le danger imminent ; on conservait même de grandes espérances. Bientôt tout changea de face. Mais les médecins ne laissaient encore rien transpirer du danger. Laissons maintenant parler Saint-Simon : « Pendant que le roi soupait ainsi tranquillement, la tête commença à tourner à ceux qui étaient dans la chambre de Monseigneur. Fagon et les autres entassèrent remèdes sur remèdes sans attendre l'effet. Le curé qui tous les soirs avant de se retirer chez lui allait savoir des nouvelles, trouva contre l'ordinaire toutes les portes ouvertes et les valets éperdus. Il entra dans la chambre, où, voyant de quoi il n'était que trop tardivement question, il courut au lit, prit la main de Monseigneur, lui parla de Dieu ; et, le voyant plein de connaissance, mais presque hors d'état de parler, il en tira ce qu'il put pour une confession, dont qui que ce soit ne s'était avisé, lui suggéra des actes de contrition. Le pauvre prince en répéta distinctement quelques mots, confusément les autres, se frappa la poitrine, serra la main au curé, parut pénétré des meilleurs sentiments, et reçut d'un air contrit et désireux l'absolution du curé. Cependant, le roi sortit de table, et pensa tomber à la renverse lorsque Fagon, se présentant à lui, lui cria tout troublé que tout était perdu. On peut juger quelle horreur saisit tout le monde en ce passage si subit d'une sécurité entière à la plus désespérée extrémité. Le roi, à peine à lui-même, prit le chemin de la chambre de Monseigneur, et réprima très-sèchement l'indiscret empressement de quelques courtisans à le retenir, disant qu'il voulait voir encore son fils, s'il n'y avait plus de remède. Comme il était près d'entrer dans la chambre, Madame la princesse de Conti, qui avait eu le temps d'accourir chez Monseigneur dans ce court intervalle de la sortie de table, se présenta pour l'empêcher d'entrer. Elle le repoussa même des mains, et lui dit qu'il ne fallait plus désormais penser qu'à lui-même. Alors le roi, presqu'en faiblesse d'un renversement si subit et si entier, se laissa aller sur un canapé qui se trouva à l'entrée de la porte du cabinet par lequel il était entré, qui donnait dans la chambre. Il demandait des nouvelles à tous ceux qui en sortaient, sans que presque personne osât lui répondre. En descendant chez Monseigneur, car il logeait au-dessus de lui, il avait envoyé chercher le P. Tellier, qui venait de se mettre au lit ; il fut bientôt habillé et arrivé dans la chambre ; mais il n'était plus temps, à ce qu'ont dit depuis tous les domestiques, quoique le jésuite, peut-être pour consoler le roi, lui eût assuré qu'il avait donné une absolution bien fondée. Madame de Maintenon, accourue auprès du roi, et assise sur le même canapé, tâchait de pleurer. Elle essayait d'emmener le roi, dont les carrosses étaient déjà prêts dans la cour, mais il n'y eut pas moyen de l'y faire résoudre que Monseigneur ne fût expiré. Cette agonie sans connaissance dura près d'une heure depuis que le roi fut dans son cabinet. Madame la duchesse et Madame la princesse de Conti se partageaient entre les soins du mourant et ceux du roi, près duquel elles revenaient souvent, tandis que la faculté confondue, les valets éperdus, le courtisan bourdonnant, se poussaient les uns sur les autres, et cheminaient sans cesse sans presque changer de lieu. Enfin le moment fatal arriva. Fagon sortit qui le laissa entendre. Le roi fut affligé, et très-peiné du défaut de confession, maltraita un peu ce premier médecin, puis sortit emmené par Madame de Maintenon et par les deux princesses ». — Éd. Chéruel, t. V, p. 427.

Donnez votre justice au fils du roi[1]. Si ses justices se trouvent défectueuses, placez-le devant vous parmi ces saints rois ses ancêtres, qui occupèrent le trône que sa naissance lui destinait; que le livre éternel le fasse rentrer dans la succession des Charlemagne et des saint Louis, dont il sera exclu dans nos histoires; et rendez-lui dans le ciel la couronne que vous n'avez pas voulu permettre qu'il portât sur la terre. *Ainsi soit-il.*

[1] Deus judicium tuum regi da. — Ps. LXXI, 1.

QUATRE-VINGT-NEUVIÈME SERMON.

ORAISON FUNÈBRE DE LOUIS LE GRAND, ROI DE FRANCE,

PRONONCÉE DANS LA SAINTE CHAPELLE DE PARIS.

NOTICE HISTORIQUE.

Outre Massillon, plusieurs prédicateurs furent chargés du difficile honneur de célébrer la grande mémoire de Louis XIV. Ainsi Beaujeu et Mongin prononcèrent des discours qu'on applaudit.

Massillon qui s'était montré dans les chaires de Versailles, plein d'une liberté apostolique, en parlant devant le roi, a cru devoir conserver la même sévérité de langage dans l'oraison funèbre du monarque. Il mêle avec plus de justice que d'enthousiasme la censure à la louange; et au lieu de se laisser entraîner par les passions, il marche à pas solennels et mesurés. Il reste plus historien qu'orateur ou poète. « Massillon, dit M. Villemain, avait le génie de l'éloquence, l'imagination, le mouvement et le pathétique; mais la prédication est le seul genre où il déploie ces hautes facultés de l'orateur. Dans l'éloge funèbre, il ne se retrouve pas tout entier, et reste au-dessous de son art et de lui-même. Cette douceur persuasive, cette touchante insinuation qui le rendaient si puissant sur l'âme des pécheurs, n'ont pas assez de force pour le récit des grands événements. L'orateur qui retraçait avec tant de vérité les vains calculs et les troubles cruels des consciences égarées dessine faiblement les caractères. Il connaît bien ce fonds de faiblesse et de corruption qui se cache dans le cœur de tous les hommes; mais il ne saisit pas avec force, il n'exprime pas avec énergie les vertus humaines qui séparent les héros de la foule des autres hommes. On sait que l'oraison funèbre de Louis XIV commence par un trait sublime; le discours n'est pas indigne d'un tel début; mais on y trouve en général plus d'élévation que d'éloquence. L'orateur tâche de transporter dans son style la majesté extérieure et la décoration éclatante qui entouraient le trône de Louis XIV. Cette pompe de style, n'empêchant pas la rigueur des censures, paraît dictée par une sorte de bienséance, plutôt qu'inspirée par l'enthousiasme. Il semble que le panégyriste ait cru devoir à la dignité du roi, de ne le blâmer que dans un langage magnifique; dès lors tout cet appareil oratoire étonne, impose, éblouit, mais ne parle pas à l'âme. On a félicité Massillon du courage qu'il a montré en adressant de dures vérités à la cendre d'un grand monarque. Peut-être, s'il eût été moins sévère, s'il eût oublié quelques fautes et quelques malheurs, s'il eût paru sentir plus vivement la gloire, sans abdiquer le droit de la juger, il se serait montré plus éloquent, et n'eût pas été moins utile. Car si l'éloge des hommes illustres a pour objet d'exciter l'émulation en honorant la vertu, il ne faut pas craindre d'agrandir ce qui est déjà grand, et de faire briller le modèle, pour imposer plus de devoirs aux imitateurs ». M. Sainte-Beuve exprime à peu près la même idée, mais à sa manière : « L'oraison funèbre qu'il prononça de Louis XIV, et dont j'ai cité l'admirable début, a de beaux détails, mais pèche par l'ensemble. Massillon, en louant ne sait point prendre de ces grands partis comme Bossuet; il mêle des vérités et des restrictions qui font nuance, là où il faudrait une couleur éclatante, une touche large et soutenue. Il a des contradictions où sa sincérité et son commencement de philosophie, aux prises avec l'obligation de la louange, ne savent trop comment se démêler; ainsi, l'orsqu'il loue pleinement Louis XIV de sa révocation de l'Edit de Nantes, et qu'il veut à la fois flétrir la Saint-Barthélemy et maintenir jusqu'à un certain point l'idée de tolérance ». Quant à cet heureux début, voici ce qu'en dit le cardinal Maury. L'orateur avait pris pour texte ces paroles de Salomon : *Je suis devenu grand; j'ai surpassé en gloire et en sagesse tous ceux qui m'ont précédé dans Jérusalem; et j'ai reconnu qu'en cela même il n'y avait que vanité et affliction d'esprit.* « Après avoir prononcé lentement un passage si remarquable par le contraste que le commencement forme avec la fin, et si heureusement adapté au grand effet qu'il voulait produire dès l'ouverture de son discours, il parut frappé lui-même des réflexions que toute ces idées de grandeur et de

misère suggéraient à son esprit. Il voulut entrer en méditation pour se recueillir dans ses tristes pensées. L'émotion visible qu'il éprouvait devint une heureuse préparation oratoire pour faire partager à ses auditeurs le sentiment profond de la douleur muette dans laquelle il était absorbé. Son silence étonna, et inspira le plus vif intérêt. Avant de proférer un seul mot de son exorde, Massillon, avec la stupeur de l'abattement, la tête baissée et les mains appuyées sur la chaire, resta immobile et taciturne durant quelques instants dans cette attitude. Ses yeux à peine entr'ouverts se fixèrent d'abord sur le deuil de l'assemblée qui l'environnait; il en détourna bientôt la vue, pour chercher avec anxiété dans cette enceinte sépulcrale d'autres objets moins tristes et moins lugubres : il n'aperçut de tous les côtés sur les murs du temple que les trophées et les emblèmes de la mort. Ses regards ainsi contristés se réfugièrent vers l'autel, encore plus surchargé de symboles et de décorations funèbres. Il semblait accablé d'un pareil spectacle, quand, se tournant avec effroi pour se distraire des doubles angoisses de cet appareil et de ses noires pensées il découvrit la représentation funéraire élevée au milieu du temple, comme le sanctuaire de la mort. Consterné de ne voir autour de lui que des sceptres ou des diadèmes couverts de crêpes, et une image universelle du néant dans l'anéantissement de toutes les grandeurs humaines, Massillon voulut rendre compte à l'assemblée du résultat de son silence, lui faire partager la même impression qu'il avait éprouvée, et dès son point de départ, se montrant déjà très-loin des idées vulgaires, s'enfoncer dans son sujet, en s'écriant au milieu de tous ces débris qui succédaient à tant de gloire : *Dieu seul est grand, mes Frères!* Tel fut son début : il excita une émotion extraordinaire ; et l'éloquence de ce genre n'en fournit aucun d'une semblable énergie ».

Quel que soit le jugement que l'on porte sur cette oraison funèbre, on reconnaît nécessairement le profond christianisme du cœur qui l'a dictée. Après tout, c'est une œuvre noble et utile que de venir mêler des paroles de foi à la pompe des obsèques royales. Massillon s'écriait justement : On a publié la grandeur et les victoires du roi ; « les hommes ont tout dit, il y a longtemps en parlant de sa gloire ; que nous reste-t-il que d'en parler pour notre instruction? »

Ecce magnus effectus sum, et præcessi omnes sapientia, qui fuerunt ante me in Jerusalem..... et agnovi quod in his quoque esset labor et afflictio spiritus.

Je suis devenu grand : j'ai surpassé en gloire et en sagesse tous ceux qui m'ont précédé dans Jérusalem ; et j'ai reconnu qu'en cela même, il n'y avait que vanité et affliction d'esprit. Eccl., I, 16, 17.

Dieu seul est grand, mes Frères[1], et dans ces derniers moments surtout, où il préside à la mort des rois de la terre, plus leur gloire et leur puissance ont éclaté, plus, en s'évanouissant alors, elles rendent hommage à sa grandeur suprême. Dieu paraît tout ce qu'il est; et l'homme n'est plus rien de tout ce qu'il croyait être.

Heureux le prince dont le cœur ne s'est point élevé au milieu de ses prospérités et de sa gloire; qui, semblable à Salomon, n'a pas attendu que toute sa grandeur expirât avec lui au lit de la mort, pour avouer qu'elle n'était que vanité et affliction d'esprit; et qui s'est humilié sous la main de Dieu, dans le temps même où l'adulation semblait le mettre au-dessus de l'homme!

Oui, mes Frères, la grandeur et les victoires du roi que nous pleurons, ont été autrefois assez publiées : la magnificence des éloges a égalé celle des événements ; les hommes ont tout dit, il y a longtemps, en parlant de sa gloire. Que nous reste-t-il ici que d'en parler pour notre instruction?

Ce roi, la terreur de ses voisins, l'étonnement de l'univers, le père des rois ; plus grand que tous ses ancêtres, plus magnifique que Salomon dans toute sa gloire, a reconnu comme lui que tout était vanité. Le monde a été ébloui de l'éclat qui l'environnait ; ses ennemis ont envié sa puissance ; les étrangers sont venus des îles les plus éloignées baisser les yeux devant la gloire de sa majesté ; ses sujets lui ont presque dressé des autels; et le prestige, qui se formait autour de lui, n'a pu le séduire lui-même.

Vous l'aviez rempli, ô mon Dieu! de la crainte de votre nom : vous l'aviez écrit, sur le livre éternel, dans la succession des saints rois qui devaient gouverner vos peuples ; vous l'aviez revêtu de grandeur et de magnificence. Mais ce n'était pas assez; il fallait encore qu'il fût marqué du caractère propre de vos élus : vous avez récompensé sa foi par des tribulations et par des disgrâces. L'usage chrétien des prospérités peut nous donner droit au royaume des cieux; mais il n'y a que l'affliction et la violence qui nous l'assurent.

Voyons-nous des mêmes yeux, mes Frères, la vicissitude des choses humaines? Sans remonter aux siècles de nos pères, quelles leçons Dieu n'a-t-il pas données au nôtre? Nous avons vu toute la race royale presque éteinte ;

[1] C'est un beau mot que celui-là prononcé en regardant le cercueil de Louis le Grand. — Chateaubriand. *Génie du christianisme.*

les princes, l'espérance et l'appui du trône, moissonnés à la fleur de leur âge ; l'époux et l'épouse augustes, au milieu de leurs plus beaux jours, enfermés dans le même cercueil, et les cendres de l'enfant suivre tristement et augmenter l'appareil lugubre de leurs funérailles ; le roi qui avait passé d'une minorité orageuse au règne le plus glorieux dont il soit parlé dans nos histoires, retomber de cette gloire dans des malheurs presque supérieurs à ses anciennes prospérités ; se relever encore plus grand de toutes ces pertes, et survivre à tant d'événements divers pour rendre gloire à Dieu, et s'affermir dans la foi des biens immuables.

Ces grands objets passent devant nos yeux comme des scènes fabuleuses ; le cœur se prête pour un moment au spectacle ; l'attendrissement finit avec la représentation ; et il semble que Dieu n'opère ici-bas tant de révolutions que pour se jouer dans l'univers et nous amuser plutôt que nous instruire.

Ajoutons donc les paroles de la foi à cette triste cérémonie, qui sans cela nous prêcherait en vain ; racontons, non les merveilles d'un règne que les hommes ont déjà tant exalté, mais les merveilles de Dieu sur le roi qui nous est ôté. Rappelons ici ses vertus plutôt que ses victoires : montrons-le plus grand encore au lit de la mort qu'il ne l'était autrefois sur son trône, dans les jours de sa gloire. N'ôtons les louanges à la vanité que pour les rendre à la grâce. Et quoiqu'il ait été grand, et par l'éclat inouï de son règne, et par les sentiments héroïques de sa piété, deux réflexions sur lesquelles va rouler ce devoir de religion que nous rendons à la mémoire de très-haut, très-puissant et très-excellent prince Louis XIV^e^ du nom, roi de France et de Navarre, ne parlons de la gloire et de la grandeur de son règne que pour en montrer les écueils et le néant qu'il a connu, et de sa piété que pour en proposer et immortaliser les exemples.

PREMIÈRE PARTIE.

Tout ce qui fait la grandeur des rois sur la terre, en fait aussi le danger. Les succès éclatants dans la guerre, la magnificence dans la paix, l'élévation des sentiments, et la majesté dans la personne : voilà tout ce que la vanité peut faire souhaiter aux souverains ; et voilà aussi tout ce que la foi doit leur faire craindre.

Le roi, pour qui nous prions, passa, pour ainsi dire, du berceau sur le trône : il ne jouit point des avantages de la vie privée, toujours utile au souverain, parce qu'elle lui apprend à connaître les hommes, et que les hommes lui apprennent à se connaître lui-même.

Mais Dieu qui veille à l'enfance des rois, et qui en formant leurs premières inclinations, semble former les destinées publiques, versa de bonne heure dans son âme ces grandes qualités qui suppléent aux instructions, et que l'instruction toute seule ne donne pas toujours.

Les troubles d'une longue minorité étant calmés par les soins d'une régente vertueuse et d'un ministre habile, Louis au sortir de ces nuages commence à se montrer à ses peuples. La jeunesse, toujours plus aimable, ce semble, dans les princes ; cet air grand et auguste, qui tout seul annonçait le souverain ; la tendresse perpétuelle de la nation pour ses rois, tout le rendit maître des cœurs ; et c'est alors qu'un prince est véritablement roi, quand l'amour des peuples, si j'ose parler ainsi, le proclame.

La France reprenait alors cet état florissant qu'un nouveau règne semble toujours promettre aux empires. Les dissensions civiles l'avaient plus aguerrie et purgée de mauvais citoyens qu'épuisée. Les grands, réunis aux pieds du trône, ne pensaient plus qu'à le soutenir. Les guerres étrangères, et qui n'étaient encore que de nation à nation, occupaient la valeur de ses sujets, sans accabler ses peuples. Heureuse si elle n'eût pas connu depuis toute sa puissance ; et si en ignorant combien il lui était aisé de conquérir, elle n'eût pas senti dans la suite tout ce qu'elle pouvait perdre !

Le mariage de l'infante d'Espagne avec Louis venait de suspendre les anciennes jalousies, que le voisinage, la valeur, la puissance formaient entre les deux nations. Les Pyrénées qui les avaient vues tant de fois se disputer la victoire, les virent mener en triomphe sur les mêmes lieux les gages augustes de la paix. Le lit nuptial fut, pour ainsi dire, dressé sur le champ fameux de tant de batailles. On y célébrait, sans le savoir, la naissance future d'un souverain que ce mariage devait un jour donner à l'Espagne. Mais ce grand jour, qui enfanta depuis la réunion des deux empires, ne put encore réunir les cœurs.

La régente ne survécut pas longtemps à la joie d'une cérémonie qui fut le fruit de sa

sagesse, l'objet fixe de ses désirs, et qui couronna sa glorieuse administration. Le grand ministre, qui l'avait aidée à soutenir le poids des affaires, et qui avait su sauver la France, malgré la France conjurée contre lui, avait vu peu auparavant expirer avec lui une autorité que la France ne souffrit jamais sans jalousie entre les mains d'un étranger, mais que les orages avaient affermie.

Louis se trouva seul, jeune, paisible, absolu, puissant, à la tête d'une nation belliqueuse; maître du cœur de ses sujets et du plus florissant royaume du monde; avide de gloire; environné des vieux chefs, dont les exploits passés semblaient lui reprocher le repos où il les laissait encore. Qu'il est difficile, quand on peut tout, de se défier qu'on peut aussi trop entreprendre!

Les succès justifient bientôt nos entreprises. La Flandre est d'abord revendiquée comme le patrimoine de Thérèse; et tandis que les manifestes éclaircissent notre droit, nos victoires le décident.

La Hollande, ce boulevard que nous avions élevé nous-mêmes contre l'Espagne, tombe sous nos coups; ses villes devant lesquelles l'intrépidité espagnole avait tant de fois échoué, n'ont plus de mur à l'épreuve de la bravoure française; et Louis est sur le point de renverser en une campagne l'ouvrage lent et pénible de la valeur et de la politique d'un siècle entier.

Déjà le feu de la guerre s'allume dans toute l'Europe : le nombre de nos victoires augmente celui de nos ennemis; et plus nos ennemis augmentent, plus nos victoires se multiplient. L'Escaut, le Rhin, le Pô, le Ther n'opposent qu'une faible digue à la rapidité de nos conquêtes. Toute l'Europe se ligue, et ses forces réunies ne servent qu'à montrer la supériorité des nôtres : les mauvais succès irritent nos ennemis, sans les désarmer; leurs défaites, qui doivent finir la guerre, l'éternisent; tant de sang déjà répandu nourrit les haines, loin de les éteindre; les traités de paix ne sont que comme l'appareil d'une nouvelle guerre. Munster, Nimègue, Riswick, où toute la sagesse de l'Europe assemblée promettait de si beaux jours, ne forment que des éclairs qui annoncent de nouveaux orages : les situations changent, et nos prospérités continuent. La monarchie n'avait pas encore vu des jours si brillants : elle s'était relevée autrefois de ses malheurs; elle a pensé périr et écrouler sous le poids de sa propre gloire.

La terre toute seule ne semblait pas même suffire à nos triomphes. La mer encore gémissait sous le nombre et sous la grandeur énorme de nos navires. Nos flottes, qui suffisaient à peine sous les derniers règnes pour mettre nos côtes à couvert de l'insulte des pirates, portaient partout au loin la terreur et la victoire. Les ennemis, attaqués jusque dans leurs ports, avaient paru céder à l'étendard de la France l'empire des deux mers. La Sicile, la Manche, les îles du nouveau monde, avaient vu leurs ondes rougies par les défaites les plus sanglantes. Et l'Afrique même, encore fière d'avoir vu autrefois échouer sur ses côtes la valeur de saint Louis et toute la puissance de Charles-Quint, ne trouvant plus d'asile sous ses remparts foudroyés, avait été obligée de venir s'humilier et d'en chercher un aux pieds du trône de Louis.

Nous nous élevions de tant de prospérités, et nous ne savions pas que l'orgueil des empires est toujours le premier signal de leur décadence.

Telle fut la grandeur de Louis dans la guerre. Jamais la France n'avait mis sur pied des armées si formidables; jamais l'art militaire, c'est-à-dire l'art funeste d'apprendre aux hommes à s'exterminer les uns les autres, n'avait été poussé si loin; jamais tant de généraux fameux; et pour ne parler que de ces premiers temps, un Condé, dont le premier coup d'œil décidait toujours de la victoire; un Turenne, qui plus tardif en apparence n'en était que plus sûr du succès; un Créqui, plus grand le jour de sa défaite que dans les jours de ses triomphes; un Luxembourg, qui semblait se jouer de la victoire; et tant d'autres venus depuis, que nos annales mettront un jour parmi les Guesclin et les Dunois de notre siècle.

Mais hélas! triste souvenir de nos victoires, que nous rappelez-vous? Monuments superbes élevés au milieu de nos places publiques pour en immortaliser la mémoire, que rappellerez-vous à nos neveux, lorsqu'ils vous demanderont, comme autrefois les Israélites, ce que signifient vos masses pompeuses et énormes? *Quando interrogaverint vos filii vestri... dicentes : Quid sibi volunt isti lapides* [1]? Vous leur

[1] Jos., IV, 6.

rappellerez un siècle entier d'horreur et de carnage : l'élite de la noblesse française précipitée dans le tombeau ; tant de maisons anciennes éteintes ; tant de mères point consolées, qui pleurent encore sur leurs enfants ; nos campagnes désertes, et au lieu des trésors qu'elles renferment dans leur sein, n'offrant plus que des ronces au petit nombre des laboureurs forcés de les négliger ; nos villes désolées ; nos peuples épuisés ; les arts à la fin sans émulation ; le commerce languissant ; vous leur rappellerez nos pertes, plutôt que nos conquêtes : *Quando interrogaverint vos filii vestri... dicentes : Quid sibi volunt isti lapides ?* Vous leur rappellerez tant de lieux saints profanés ; tant de dissolutions capables d'attirer la colère du ciel sur les plus justes entreprises ; le feu, le sang, le blasphème, l'abomination, et toutes les horreurs qu'enfante la guerre ; vous leur rappellerez nos crimes, plutôt que nos victoires : *Quando interrogaverint vos filii vestri... dicentes : Quid sibi volunt isti lapides ?*

O fléau de Dieu ! ô guerre ! cesserez-vous enfin de ravager l'héritage de Jésus-Christ ? O glaive du Seigneur, levé depuis longtemps sur les peuples et sur les nations, ne vous reposerez-vous pas encore ? *O mucro Domini, usquequo non quiesces*[1] ? Vos vengeances, ô mon Dieu, ne sont-elles pas encore accomplies ? N'auriez-vous encore donné qu'une fausse paix à la terre ? L'innocence de l'auguste enfant que vous venez d'établir sur la nation, ne désarme-t-elle pas votre bras, plus que nos iniquités ne l'irritent ? Regardez-le du haut du ciel, et n'exercez plus sur nous des châtiments qui n'ont servi jusqu'ici qu'à multiplier nos crimes : *O mucro Domini, usquequo non quiesces ? Ingredere in vaginam tuam, refrigerare, et sile.*

Un si long cours de prospérités inouïes, qui devait un jour nous coûter si cher, éleva bientôt le royaume à un point de gloire et de magnificence, où les siècles passés ne l'avaient pas encore vu. La France devint comme le spectacle pompeux de toute l'Europe. Que de maisons royales s'élevèrent, demeures superbes de Louis, où toutes les merveilles de l'Asie et de l'Italie rassemblées semblaient venir rendre hommage à sa grandeur ! Paris, comme Rome triomphante, s'embellissait des dépouilles des nations. La cour, à l'exemple du souverain, plus brillante et plus magnifique que jamais, se piqua d'effacer l'éclat des cours étrangères. La ville, l'imitatrice éternelle de la cour, en copia le faste. Les provinces à l'envi marchèrent de loin sur les traces de la ville. La simplicité des anciennes mœurs changea : il ne resta plus de vestiges de la modestie de nos pères, que dans leurs vieux et respectables portraits, qui en ornant les murs de nos palais, nous en reprochaient tout bas la magnificence. Le luxe, toujours le précurseur de l'indigence, en corrompant les mœurs, tarit la source de nos biens ; la misère même qu'il avait enfantée, ne put le modérer. La perpétuelle inconstance des ornements fut un des attributs de la nation ; la bizarrerie devint un goût ; nos voisins mêmes à qui notre faste nous rendait si odieux, ne laissèrent pas d'en venir chercher chez nous le modèle ; et après les avoir épuisés par nos victoires, nous sûmes encore les corrompre par nos exemples.

Cependant chaque jour embellissait le règne de Louis. La navigation plus florissante que sous tous les règnes précédents, étendit notre commerce dans toutes les parties du monde connu. Des hommes habiles furent envoyés vers les côtes les plus éloignées de l'un et de l'autre hémisphère, pour prendre des points fixes et en perfectionner les connaissances. Un édifice célèbre[1] s'éleva hors de nos murs, où, en observant le cours des astres et toute la magnificence des cieux, on marque au pilote des routes certaines sur la vaste étendue de l'Océan ; et on apprend au philosophe à s'humilier sous la majesté immense de l'Auteur de l'univers. Nos flottes, aidées de ces secours, nous apportaient tous les ans, comme celles de Salomon, les richesses du nouveau monde. Hélas ! ces nations insulaires et simples nous envoyaient leur or et leur argent, et nous leur portions peut-être en échange, au lieu de la foi, nos déréglements et nos vices.

Le commerce, si étendu au dehors, fut facilité au dedans par des ouvrages dignes de la grandeur des Romains. Des rivières, malgré les terres et les collines qui les séparaient, virent réunir leurs eaux, et porter aux pieds des murs de la capitale le tribut et les richesses

[1] Jerem. XLVII, 6.

[1] L'observatoire.

diverses de chaque province. Les deux mers qui entourent et qui enrichissent ce vaste royaume, se donnèrent, pour ainsi dire, la main ; et un canal miraculeux, par la hardiesse et les travaux incompréhensibles de l'entreprise, rapprocha ce que la nature avait séparé par des espaces immenses.

Il était réservé à Louis d'achever ce que les siècles précédents de la monarchie n'auraient même osé souhaiter : c'était le règne des prodiges ; nos pères ne les avaient pas même imaginés, et nos neveux n'en verront jamais de semblables ; mais plus heureux que nous, ils verront peut-être le règne de la paix, de la frugalité et de l'innocence. Qu'ils n'arrivent jamais au comble frivole de notre gloire, plutôt que de l'acheter au prix des vices et des malheurs où elle nous a précipités !

Il est vrai que les soins de Louis pour augmenter l'éclat et le bon ordre du royaume, ne se proposaient point de bornes. La ville régnante, l'abord de toutes les nations, et qui rassemble le choix, comme le rebut de nos provinces, vit ce nombre prodigieux d'habitants si différents de mœurs, d'intérêts, de pays, vivre comme un seul homme. La police y ôta au crime la sûreté que la confusion et la multitude lui avaient jusque-là donnée. Au milieu de ce chaos régnèrent l'ordre et la paix ; et dans ce concours innombrable d'hommes si inconnus les uns aux autres, nul presque ne fut inconnu à la vigilance du magistrat.

Le royaume entier changea de face comme la capitale ; la justice eut des lois fixes ; et le bon droit ne dépendit plus, ou du caprice du juge, ou du crédit de la partie ; des règlements utiles, et qui deviendront la jurisprudence de tous les règnes à venir, furent publiés ; l'étude du droit français et du droit public se ranima ; des sénateurs célèbres, et dont les noms formeront un jour la tradition des grands hommes, qui embelliront l'histoire de la magistrature, ornèrent nos tribunaux ; l'éloquence et la science des lois et des maximes brillèrent dans le barreau ; et la tribune du sénat principal devint aussi célèbre par la majesté des plaidoyers publics, que l'avait été sous les Hortense et sous les Cicéron celle de Rome.

A quel point de perfection les sciences et les arts ne furent-ils pas portés ? Vous en serez les monuments éternels, écoles fameuses rassemblées autour du trône, et qui en assurez plus l'éclat et la majesté, que les soixante vaillants qui environnaient le trône de Salomon [1] ! L'émulation y forma le goût ; les récompenses augmentèrent l'émulation ; le mérite qui se multipliait, multiplia les récompenses.

Quels hommes et quels ouvrages vois-je sortir à la fois de ces assemblées savantes ! des Phidias, des Appelle, des Platon, des Sophocle, des Plaute, des Démosthène, des Horace [2] ; des hommes et des ouvrages, au goût desquels le goût des âges futurs de la monarchie se rappellera toujours. Je vois revivre le siècle d'Auguste et les temps les plus polis et les plus cultivés de la Grèce. Il fallait que tout fût marqué au coin de l'immortalité sous le règne de Louis et que les époques des lettres y fussent aussi célèbres que celles des victoires.

La France a retenti longtemps de ces pompeux éloges ; et nous nous sommes comme rassasiés là-dessus de nos propres louanges. Mais le dirai-je ici ? en ajoutant à la science, nous avons ajouté au travail et à la malice ; les arts en flattant la curiosité, ont enfanté la mollesse. Le théâtre plus florissant, mais toujours le triste fruit de l'abondance, de l'oisiveté et de la corruption, ou a donné du ridicule au vice, sans corriger les mœurs, ou a corrompu les mœurs, en rendant le vice plus aimable. La poésie, en nous rappelant tout le sel et les agréments des anciens, nous en a rappelé les séductions et la licence. La philosophie a paru perdre du côté de la simplicité de la foi ce qu'elle acquérait de plus sur les connaissances de la nature. L'éloquence, toujours flatteuse dans les monarchies, s'est affadie par des adulations dangereuses aux meilleurs princes. Enfin la science même de la religion, plus exacte et plus approfondie, et d'où devaient naître la paix et la vérité, a dégénéré en vaines subtilités et éternisé les disputes. O siècle si vanté, *votre ignominie s'est donc multipliée avec votre gloire* [3] ! Mais la gloire appartenait à Louis, et l'abus qu'on en a fait, a été notre

[1] Cant., III, 7.

[2] Massillon aimait les lettres et les arts ; qu'il loue donc les poètes, les philosophes, les artistes, les orateurs ; qu'il célèbre Boileau ; on ne saurait s'en étonner, mais on est surpris qu'il parle du Sophocle et surtout du Plaute français, lui qui s'est si constamment élevé dans ses écrits et ses discours contre le théâtre.

[3] Osée, IV, 7.

seul ouvrage. Ainsi éclatait au loin la grandeur et la réputation de la France, tandis qu'au dedans elle s'affaiblissait par ses propres avantages.

Je ne rappelle ici qu'une partie des merveilles dont vous avez été témoins. Tout ce qui fait la grandeur des empires, se trouvait réuni autour de Louis. Des ministres sages et habiles, ressource des peuples et des rois ; nos frontières reculées, et qui semblaient éloigner de nous la guerre pour toujours ; des forteresses inaccessibles élevées de toutes parts, et qui paraissaient plus destinées à menacer les Etats voisins qu'à mettre nos Etats à couvert ; l'Espagne forcée de nous céder, par un acte solennel, la préséance qu'elle nous avait jusque-là disputée ; Rome même désavouer, par un monument public, le droit des gens violé et l'outrage fait à une couronne, de qui elle tient sa splendeur et la vaste étendue de son patrimoine ; enfin le souverain lui-même d'une république florissante, descendre de son trône, d'où ses prédécesseurs n'étaient pas encore descendus, quitter ses citoyens et sa patrie, et venir mettre les marques fastueuses de sa dignité aux pieds de Louis, pour fléchir sa clémence.

Grands événements qui nous attiraient la jalousie bien plus que l'admiration de l'Europe ! Et des événements, qui font tant de jaloux, peuvent bien embellir l'histoire d'un règne ; mais ils n'assurent jamais le bonheur d'un Etat.

Que manquait-il dans ces temps heureux à la gloire de Louis ? Arbitre de la paix et de la guerre ; maître de l'Europe ; formant presque avec la même autorité les décisions des cours étrangères que celles de ses propres conseils ; trouvant dans l'amour de ses sujets des ressources qui, en tarissant leurs biens, ne pouvaient épuiser leur zèle ; conservant sur les princes issus de son sang, signalés par mille victoires, un pouvoir aussi absolu que sur le reste de ses sujets ; voyant autour de son trône les enfants de ses enfants, le père d'une nombreuse postérité ; le patriarche, pour ainsi dire, de la famille royale ; et élevant tout à la fois sous ses yeux les successeurs des trois règnes suivants. Jamais la succession royale n'avait paru plus affermie. Nous voyions croître aux pieds du trône les rois de nos enfants et de nos neveux. Hélas ! à peine en reste-t-il un pour nous-mêmes ; et il n'est demeuré qu'une étincelle dans Israël. Mais ne hâtons pas ces tristes images que la constance de Louis doit nous ramener dans la suite de ce discours.

Que ces jours de deuil paraissaient loin de nous en ce jour brillant, où nous donnions des rois à nos voisins ; et où l'Espagne même, qui avait ébranlé tant de fois l'empire français, et qui depuis si longtemps usurpait une de nos couronnes, vint mettre toutes les siennes sur la tête d'un des petits-fils de Louis !

Ce fut ce grand jour qu'il parut comme un nouveau Charlemagne, établissant ses enfants souverains dans l'Europe ; voyant son trône environné de rois sortis de son sang ; réunissant encore une fois, sous la race auguste des Francs, les peuples et les nations ; faisant mouvoir du fond de son palais les ressorts de tant de royaumes ; et devenu le centre et le lien de deux vastes monarchies, dont les intérêts avaient semblé jusque-là aussi incompatibles que les humeurs.

Jour mémorable ! il est vrai, vous ne serez écrit sur nos fastes qu'avec le sang de tant de Français que vous avez fait verser ; les malheurs que vous prépariez nous ont rendu cette gloire triste et amère ; vos dons éclatants, en flattant notre vanité, ont humilié et pensé renverser notre puissance. L'Espagne ennemie n'avait pu nous nuire ; l'Espagne alliée nous a accablés. Nos disgrâces seront éternellement gravées autour de la couronne qu'elle a mise sur la tête d'un de nos princes. Mais si la Castille a vu notre joie modérée par nos pertes, elle ne verra jamais notre estime pour sa valeur et sa fidélité, et notre reconnaissance pour son choix, affaiblie.

J'avoue, mes Frères, que la gloire des événements, qui embellit un règne, est souvent étrangère au souverain : les rois ne sont grands que par les vertus qui leur sont propres ; leurs succès les plus éclatants peuvent ne couvrir que des qualités fort obscures, et prouver qu'ils sont bien servis, plutôt que dignes de commander.

Mais ici nous ne craignons pas de dépouiller Louis de tout cet éclat qui l'environnait, et de vous le montrer lui-même. Quelle sagesse ; et quel usage des affaires ! L'Europe redoutait la supériorité de ses conseils, autant que celle de ses armes ; ses ministres étudiaient sous lui l'art de gouverner ; sa longue expérience mûrissait leur jeunesse et assurait leurs lu-

mières ; les négociations, conduites par l'habileté, réussissaient toujours par le secret. Quel bonheur la réputation seule du gouvernement ne promettait-elle pas à la France, si nous eussions su nous contenter de la gloire de la sagesse? Tous les rois voisins, qui en naissant avaient trouvé Louis déjà vieilli sur le trône, se fussent regardés comme les enfants et les pupilles d'un si grand roi : il n'eût pas été leur vainqueur; *mais il était assez grand pour mépriser les triomphes* [1]; et il eût été leur tuteur et leur père.

De ce fonds de sagesse sortait la majesté répandue sur sa personne : la vie la plus privée ne le vit jamais un moment oublier la gravité et les bienséances de la dignité royale; jamais roi ne sut mieux que lui soutenir le caractère majestueux de la souveraineté. Quelle grandeur, quand les ministres des rois venaient aux pieds de son trône! quelle précision dans ses paroles! quelle majesté dans ses réponses ! Nous les recueillions comme les maximes de la sagesse; jaloux que son silence nous dérobât trop souvent des trésors qui étaient à nous; et, s'il m'est permis de le dire, qu'il ménageât trop ses paroles à des sujets, qui lui prodiguaient leur sang et leur tendresse.

Cependant, vous le savez, cette majesté n'avait rien de farouche : un abord charmant, quand il voulait se laisser approcher ; un art d'assaisonner les grâces, qui touchait plus que les grâces mêmes; une politesse de discours qui trouvait toujours à placer ce qu'on aimait le plus à entendre. Nous en sortions transportés, et nous regrettions des moments que sa solitude et ses occupations rendaient tous les jours plus rares [2]. Nation fidèle, nous aimons de tout temps à voir nos rois, et les rois gagnent toujours à se montrer à une nation qui les aime.

Et quel roi y aurait plus gagné que Louis ? Vous pouvez le dire ici à ma place, anciens et illustres sujets occupés autour de sa personne. Au milieu de vous ce n'était plus ce grand roi, la terreur de l'Europe, et dont nos yeux pouvaient à peine soutenir la majesté; c'était un maître humain, facile, bienfaisant, affable : l'éclat qui l'environnait, le dérobait à nos regards; nous ne voyions que sa gloire, et vous voyiez toutes ses vertus.

Un fonds d'honneur, de droiture, de probité, de vérité; qualités si essentielles aux rois, et si rares pourtant même parmi les autres hommes ; un ami fidèle; un époux, malgré les faiblesses qui partagèrent son cœur, toujours respectueux pour la vertu de Thérèse; condamnant, pour ainsi dire, par ses égards pour elle, l'injustice de ses engagements, et renouant par l'estime un lien affaibli par les passions; un père tendre, plus grand dans cette histoire domestique qui ne passera peut-être point à nos neveux, que dans les événements éclatants de son règne que les histoires publiques conserveront à la postérité.

Mais ces vertus humaines, que sont-elles devant Dieu, quand la piété ne les a pas sanctifiées? hélas ! le vain sujet souvent des louanges des hommes et des vengeances du Seigneur. Mais cette gloire si célébrée, et qui a fait tant de jaloux ou de flatteurs, à quoi mène-t-elle pour l'éternité, si l'on ne l'a pas rendue à celui à qui seul la gloire est due? à un jugement plus rigoureux, et par l'ambition qui toujours y conduit, et par l'orgueil qu'elle inspire. Destinée terrible, et toujours à craindre pour les plus grands rois surtout, vous n'augmenterez pas le deuil de nos prières ; et vous ne troublerez pas la paix des offrandes saintes qui reposent sur l'autel, et qui vont solliciter pour Louis le Père des miséricordes.

Il connut le néant de la gloire humaine : *Et agnovit quod in his quoque esset labor et afflictio spiritus;* et il fut encore plus grand par une foi humble et par une piété sincère que par l'éclat de sa puissance et de ses victoires.

DEUXIÈME PARTIE.

L'onction sainte répandue sur les rois consacre leur caractère, et ne sanctifie pas tou-

[1] Jam Cæsar tantus erat, ut posset triumphos contemnere. FLOR. — Voir au t. I, p. 16 de cette édition une autre citation profane.

[2] Massillon avait reçu le plus charmant accueil du roi, et il avait joui de cette « politesse de discours qui trouvait toujours à placer ce qu'on aimait le plus à entendre ». Puis il avait eu à regretter de ne plus être appelé devant ce roi qu'il loue et qu'il aimait. Avec quelle délicatesse et quel art touchant il rappelle tous ses souvenirs personnels ! « Ici, dit M. Sainte-Beuve, on croit entendre dans Massillon celui à qui Louis XIV avait adressé quelques-unes de ces paroles si justes, si flatteuses, si parfaites, et qui, amateur passionné du noble et bon langage, avait regretté de ne point puiser plus souvent à cette source élevée, de ne point entendre plus souvent dans son roi l'homme de France qui parlait avec le plus de propriété et de politesse. Une telle nuance de respect exprimée en chaire par l'orateur sacré me semble indiquer déjà toute une transition vers un autre siècle : les Fénelon et les Massillon furent des premiers en effet à incliner de ce côté et à former des vœux pour une royauté plus populaire et plus familière ».

jours leur personne : l'étendue de leurs devoirs répond à celle de leur puissance ; le sceptre est plutôt le titre de leurs soins et de leur servitude que de leur autorité ; ils ne sont rois que pour être les pères et les pasteurs des peuples ; ils ne sont pas nés pour eux seuls ; et les vertus privées, qui assurent le salut du sujet toutes seules, se tourneraient en vices pour le souverain.

C'est à la sublimité de ces idées primitives que l'Écriture rappelle l'éloge d'un des plus saints rois de Juda. Il conserva son cœur fidèle à Dieu : *Gubernavit ad Dominum cor ipsius ;* c'est le devoir essentiel de l'homme. Il renversa les abominations de l'impiété et tous les monuments de l'erreur : *Tulit abominationes impietatis ;* c'est le zèle du souverain. Il affermit la piété dans les jours de péché et de malice, en l'honorant de ses faveurs et de sa confiance : *In diebus peccatorum corroboravit pietatem*[1] ; et c'est l'exemple que doit à ses sujets celui qui en est le pasteur et le père.

Louis porta en naissant un fonds de religion et de crainte de Dieu, que les égarements mêmes de l'âge ne purent jamais effacer. Le sang de saint Louis et de tant de rois chrétiens, qui coulait dans ses veines ; le souvenir encore tout récent d'un père juste ; les exemples d'une mère pieuse ; les instructions du prélat irréprehensible, qui présidait à son éducation ; d'heureuses inclinations, encore plus sûres que les instructions et les exemples ; tout paraissait le destiner à la vertu comme au trône.

Mais hélas ! qu'est-ce que la jeunesse des rois ? une saison périlleuse, où les passions commencent à jouir de la même autorité que le souverain, et à monter avec lui sur le trône. Et que pouvait attendre Louis surtout dans ce premier âge ? l'homme le mieux fait de sa cour ; tout brillant d'agréments et de gloire ; maître de tout vouloir, et ne voulant rien en vain ; voyant naître tous les jours sous ses pas des plaisirs nouveaux, qui attendaient à peine ses désirs ; ne rencontrant autour de lui que des regards toujours trop instruits à plaire, et qui paraissaient tous réunis et conjurés pour plaire à lui seul ; environné d'apologistes des passions, qui soufflaient encore le feu de la volupté, et qui cherchaient à effacer ses premières impressions de vertu, en donnant des titres d'honneur à la licence ; au milieu d'une cour polie, où la mollesse et le plaisir ont trouvé de tout temps le secret de s'allier, et même d'aller de pair avec la valeur et le courage ; et enfin dans un siècle, où le sexe, peu content d'oublier sa propre pudeur, semble même défier ce qui peut en rester encore dans ceux à qui il veut plaire[1].

Et cependant de l'exemple du prince, quel déluge de maux dans le peuple ! Ses mœurs forment bientôt les mœurs publiques : l'imitation, toujours sûre de plaire et d'attirer des grâces, réconcilie l'ambition avec la volupté ; les plaisirs, d'ordinaire gênés par les vues de la fortune, en facilitent les avenues et en deviennent la plus sûre route ; des écrivains profanes vendent leur plume à l'iniquité, et chantent des passions que le respect tout seul aurait dû ensevelir dans un éternel silence ; de nouveaux spectacles s'élèvent pour en faire des leçons publiques ; tout devient la passion du souverain.

O rois des peuples, dit l'Esprit de Dieu, vous qui, assis sur votre trône, voyez avec tant de complaisance à vos pieds la multitude des nations, c'est à vous que j'adresse ces paroles : *Ad vos..., [o] reges, sunt hi sermones mei*[2]. Souvenez-vous que la puissance vous a été donnée d'en-haut ; que l'usage en doit être saint, comme l'origine en est sainte ; qu'un jugement très-dur est préparé à ceux qui sont établis pour commander aux autres, et qu'à l'étendue de l'autorité l'abondance du châtiment est presque toujours réservée[3].

Mais ici les miséricordes éternelles préparées à Louis commencent à se manifester. Dieu le prépare de loin à la vertu en armant les premiers traits de son autorité contre les vices. L'usage barbare des duels, ancien reste de la férocité de nos premiers conquérants, que la religion et la politesse qu'elle met dans les mœurs, n'avait pu depuis modérer ; que tant de rois avaient vainement condamné, et qui avait coûté tant de sang à la nation, fut aboli ; et Louis consacra le commencement de son règne par une action qui assure le repos et la tranquillité de tous les règnes à venir.

Oui, mes Frères, dans le temps même que Louis paraissait encore loin du Seigneur, le

[1] Eccli., XLIX, 3, 4.

[1] Voir ci-dessus : *Oraison funèbre du Dauphin*, vers la fin, « Hélas ! qu'est-ce que la jeunesse des princes... »

[2] Sag., VI, 3, 4, 5, 10.

[3] Celui qui dit à Louis XIV vivant et au régent dans son autorité la vérité chrétienne, a le droit de parler ainsi lorsque leur puissance n'est plus.

Seigneur était déjà près de lui ; les passions mêmes qui blessent son cœur, respectent sa foi. Quelle horreur pour ce genre d'hommes, qui ne goûtent qu'à demi le plaisir, s'il n'est assaisonné d'impiété, et qui paraissent ne se souvenir de Dieu que pour le mettre dans leurs affreuses débauches ! L'impie était proscrit, dès-là qu'il était connu : la naissance et les services, loin d'assurer l'impunité à l'irréligion, en rendaient le châtiment plus éclatant; les agréments mêmes de l'esprit, séduction dont on a tant de peine à se défendre, n'en avaient plus pour lui, dès qu'il y voyait luire une étincelle d'incrédulité. Il ne connaissait point de mérite dans l'homme qui ne connaît point de Dieu ; et l'impie, qui dit anathème au ciel, devenait à l'instant pour lui l'anathème de la terre.

Ainsi se préparait l'ouvrage de la sanctification de Louis. Mais sortons de ces temps de ténèbres, si inévitables aux rois et si ordinaires aux autres hommes. Périssent et soient à jamais effacés de notre souvenir ces jours qu'il a effacés par ses larmes et par sa piété, et que le Seigneur a sans doute oubliés ! Les premières années de la jeunesse des souverains, comme les commencements de leur naissance, se ressemblent presque toutes : *Nemo enim ex regibus aliud habuit nativitatis initium* [1]. Mais si Louis les a suivis dans ses premières voies des passions ; où sont les rois qui aient marché depuis avec autant de grandeur et de fidélité que lui, dans les voies de la grâce ? où sont même ceux de ses sujets, qui vivaient sous ses yeux, et que leur rang rapprochait du trône ? Hélas ! imitateurs la plupart, pour ne pas dire coupables adulateurs de ses faiblesses, ils ont peut-être fini par censurer sa vertu.

Et quelle vertu ! uniforme, tendre, constante. On ne vit point en lui de ces inégalités de piété si inséparables de l'inconstance des hommes, que l'uniformité toute seule lasse ; que l'ennui du vice attire souvent tout seul à la nouveauté de la vertu ; pour qui l'usage de la vertu redevient bientôt un nouvel attrait favorable au vice ; et qui en repassant sans cesse du vice à la vertu, cherchent plus à soulager leur inconstance qu'à fixer leur infidélité.

Dès la première démarche que Louis eut faite dans la voie de Dieu, il y marcha toujours d'un pas égal et majestueux. *Un jour instruisait l'autre jour ; et une nuit donnait des leçons semblables à l'autre nuit.* L'histoire de sa piété est l'histoire d'une de ses journées; et hors les événements inattendus qui montraient en lui de nouvelles vertus, la vertu du premier jour fut celle du reste de sa vie [1].

Soins immenses du gouvernement, dont il portait presque tout seul le poids, vous n'interrompîtes jamais l'exactitude de ses devoirs religieux ; jamais la vie de la cour, toujours inégale, parce qu'elle est oiseuse, ne dérangea la respectable uniformité de sa conduite ; et dans un lieu où le caprice et le loisir sont si ingénieux à varier les jours et les moments, Louis seul était le point fixe, où tous les jours et tous les moments se trouvaient les mêmes : vertu rare, dans les princes surtout, que rien ne contraint, et en qui l'inconstance de l'imagination est sans cesse réveillée par le choix et la multiplicité des ressources.

La piété et la bonne foi des dispositions répondaient [2] à l'exactitude des devoirs. Quelle profonde religion aux pieds des autels ! Avec quel respect venait-il courber devant la gloire du sanctuaire cette tête qui portait, pour ainsi dire, l'univers, et que l'âge, la majesté, les victoires rendaient encore moins auguste que la piété ! Quelle terreur en approchant des mystères saints et de cette viande céleste, qui fait les délices des rois ! Quelle attention à la parole de vie ! et malgré les dégoûts et les censures d'une cour éclairée et difficile, quel respect pour la sainte liberté du ministère et pour les défauts mêmes du ministre ! *Il nous en a dit assez pour nous corriger*, répondait-il à ceux de sa cour qui paraissaient mécontents de l'instruction [3]. Quelle tendresse de conscience ! quelle horreur pour les plus légères transgressions ! Tout le bien qui lui fut montré, il l'aima; et s'il n'accomplit pas toute justice, c'est qu'elle ne lui fut pas toute connue. C'est la destinée des meilleurs rois ; c'est le malheur du rang, plutôt que le vice de la personne.

Mais l'épreuve la moins équivoque d'une vertu solide, c'est l'adversité. Et quels coups, ô mon Dieu ! ne prépariez-vous pas à sa constance ! Ce grand roi, que la victoire avait suivi dès le berceau, et qui comptait ses prospérités

[1] Sag., VII, 5. — Habuit aliud, 1745.

[1] C'est ce que Saint-Simon lui-même a reconnu.

[2] Répondait, 1745.

[3] V. ci-dessus p. 80.

par les jours de son règne : ce roi, dont les entreprises toutes seules annonçaient toujours le succès; et qui jusque-là, n'ayant jamais trouvé d'obstacle, n'avait eu qu'à se défier de ses propres désirs; ce roi, dont tant d'éloges et de trophées publics avaient immortalisé les conquêtes, et qui n'avait jamais eu à craindre que les écueils qui naissent du sein même de la louange et de la gloire ; ce roi, si longtemps maître des événements, les voit, par une révolution subite, tous tournés contre lui. Les ennemis prennent notre place : ils n'ont qu'à se montrer, la victoire se montre avec eux ; leurs propres succès les étonnent ; la valeur de nos troupes a semblé passer dans leur camp ; le nombre prodigieux de nos armées en facilite la déroute ; la diversité des lieux ne fait que diversifier nos malheurs ; tant de champs fameux de nos victoires sont surpris de servir de théâtre à nos défaites ; le peuple est consterné ; la capitale est menacée ; la misère et la mortalité semblent se joindre aux ennemis ; tous les maux paraissent réunis sur nous ; et Dieu, qui nous en préparait les ressources, ne nous les montrait pas encore ; Denain et Landrecies étaient encore cachés dans les conseils éternels. Cependant notre cause était juste ; mais l'avait-elle toujours été ; et que sais-je si nos dernières défaites n'expiaient pas l'équité douteuse ou l'orgueil inévitable de nos anciennes victoires ?

Louis le reconnut ; il le dit : *J'avais autrefois entrepris la guerre légèrement, et Dieu avait semblé me favoriser ; je la fais pour soutenir les droits légitimes de mon petit-fils à la couronne d'Espagne, et il m'abandonne : il me préparait cette punition que j'ai méritée.* Il s'humilia sous la main qui s'appesantissait sur lui : sa foi ôta même à ses malheurs la nouvelle amertume que le long usage des prospérités leur donne toujours ; sa grande âme ne parut point émue ; au milieu de la tristesse et de l'abattement de la cour, la sérénité seule de son auguste front rassurait les frayeurs publiques. Il regarda les châtiments du ciel comme la peine de l'abus qu'il avait fait de ses faveurs passées : il répara par la plénitude de sa soumission ce qui pouvait avoir manqué autrefois à sa reconnaissance. Il s'était peut-être attribué la gloire des événements ; Dieu la lui ôte, pour lui donner celle de la soumission et de la constance.

Mais le temps des épreuves n'est pas encore fini. Vous l'avez frappé dans son peuple, ô mon Dieu, comme David ; vous le frappez encore comme lui dans ses enfants : il vous avait sacrifié sa gloire, et vous voulez encore le sacrifice de sa tendresse.

Que vois-je ici ; et quel spectacle attendrissant même pour nos neveux, quand ils en liront l'histoire ? Dieu répand la désolation et la mort sur toute la maison royale. Que de têtes augustes frappées ! que d'appuis du trône renversés ! Le jugement commence par le premier-né : sa bonté nous promettait des jours heureux ; et nous répandîmes ici nos prières et nos larmes sur ses cendres chères et augustes [1]. Mais il nous restait encore de quoi nous consoler. Elles n'étaient pas encore essuyées nos larmes ; et une princesse aimable [2], qui délassait Louis des soins de la royauté, est enlevée dans la plus belle saison de son âge aux charmes de la vie, à l'espérance d'une couronne et à la tendresse des peuples, qu'elle commençait à regarder et à aimer comme ses sujets. Vos vengeances, ô mon Dieu, se préparent encore de nouvelles victimes : ses derniers soupirs soufflent la douleur et la mort dans le cœur de son royal époux [3]. Les cendres du jeune prince se hâtent de s'unir à celles de son épouse : il ne lui survit que les moments rapides qu'il faut pour sentir qu'il l'a perdue ; et nous perdons avec lui les espérances de sagesse et de piété qui devaient faire revivre le règne des meilleurs rois et les anciens jours de paix et d'innocence.

Arrêtez, grand Dieu ! Montrerez-vous encore votre colère et votre puissance contre l'enfant qui vient de naître ? voulez-vous tarir la source de la race royale ; et le sang de Charlemagne et de saint Louis, qui ont tant combattu pour la gloire de votre nom, est-il devenu pour vous comme le sang d'Achab et de tant de rois impies dont vous exterminiez toute la postérité ?

Le glaive est encore levé, mes Frères ; Dieu est sourd à nos larmes, à la tendresse et à la piété de Louis. Cette fleur naissante, et dont les premiers jours étaient si brillants, est moissonnée [4] ; et si la cruelle mort se contente

[1] Allusion à l'oraison funèbre du Dauphin que Massillon avait aussi prononcée dans la sainte chapelle.

[2] Adélaïde de Savoie.

[3] Le duc de Bourgogne.

[4] Mort du duc de Bretagne, frère aîné de Louis XV, arrivée encore peu de jours après. — *Note du premier éditeur.*

de menacer celui qui est encore attaché à la mamelle [1], ce reste précieux que Dieu voulait nous sauver de tant de pertes, ce n'est que pour finir cette triste et sanglante scène par [2] nous enlever le seul des trois princes [3] qui nous restait encore pour présider à son enfance, et le conduire ou l'affermir sur le trône.

Au milieu des débris lugubres de son auguste maison, Louis demeure ferme dans la foi. Dieu souffle sa nombreuse postérité, et en un instant elle est effacée comme les caractères tracés sur le sable. De tous les princes qui l'environnaient, et qui formaient comme la gloire et les rayons de sa couronne, il ne reste qu'une faible étincelle sur le point même alors de s'éteindre. Mais le fonds de sa foi ne peut être épuisé par ses malheurs : il espère, comme Abraham, que le seul enfant de la promesse ne périra point; il adore celui qui dispose des sceptres et des couronnes; et voit peut-être dans ces pertes domestiques la miséricorde qui expie et qui achève d'effacer du livre des justices du Seigneur ses anciennes passions étrangères.

Louis conserva donc à Dieu un cœur fidèle : *Gubernavit ad Dominum cor ipsius;* et c'est là le devoir essentiel de l'homme. Mais jusqu'où ne porta-t-il point son zèle pour l'Eglise, cette vertu des souverains, qui n'ont reçu le glaive et la puissance que pour être les appuis des autels et les défenseurs de sa doctrine? *Tulit abominationes impietatis.*

Ici les événements parlent pour moi; et les plaintes séditieuses de l'hérésie chassée du royaume, qui ont si longtemps retenti dans toute l'Europe; et les clameurs des faux prophètes dispersés, qui sonnaient partout, à l'exemple de leurs pères, le signal de la guerre et de la vengeance contre Louis, ont fait avant nous l'éloge de son zèle.

Spécieuse raison d'état, en vain vous opposâtes à Louis les vues timides de la sagesse humaine : le corps de la monarchie affaibli par l'évasion de tant de citoyens; le cours du commerce ralenti, ou par la privation de leur industrie, ou par le transport furtif de leurs richesses; les nations voisines, protectrices de l'hérésie, prêtes à s'armer pour la défendre.

Les périls fortifient son zèle; l'œuvre de Dieu ne craint point les hommes : il croit même affermir son trône en renversant celui de l'erreur : les temples profanes sont détruits; les chaires de séduction abattues; les prophètes de mensonge arrachés des troupeaux qu'ils séduisaient; les assemblées étrangères réunies à l'assemblée des fidèles. Le mur de séparation est ôté : nos frères viennent retrouver aux pieds de nos autels, avec les tombeaux de leurs ancêtres, les titres domestiques de la foi dont ils avaient dégénéré; le temps, la grâce, l'instruction achèvent peu à peu un changement dont la force n'obtient jamais que les apparences; et l'erreur, qui née en France semblait y avoir jeté des racines éternelles; et cette zizanie, qui tant de fois avait pensé étouffer parmi nous le bon grain; et l'hérésie, depuis si longtemps redoutable au trône, par la force de ses places, par la faiblesse des règnes précédents forcés à la tolérer, par un déluge de sang français qu'elle avait fait verser, par le nombre de ses partisans, et par la science orgueilleuse de ses docteurs, par l'appui de tant de nations, et même par l'ancien souvenir et l'injustice de cette journée sanglante, qui devrait être effacée de nos annales, que la piété et l'humanité désavoueront toujours, et qui en voulant l'écraser sous un de nos derniers rois, ranima sa force et sa fureur, et fit, si je l'ose dire, de son sang, la semence de nouveaux disciples; l'hérésie à l'abri de tant de remparts tombe au premier coup que Louis lui porte; disparaît, et est réduite, ou à se cacher dans les ténèbres d'où elle était sortie, ou à passer les mers, et à porter avec ses faux dieux sa rage et son amertume dans les contrées étrangères.

Heureuse si la soumission eût précédé les châtiments; si, au lieu de céder à l'autorité, elle n'eût cédé qu'à la vérité; et si ses sectateurs, contents la plupart d'obéir en apparence au souverain, n'eussent tiré d'autre avantage du zèle de Louis que de laisser à leurs enfants et à leurs neveux le bonheur d'obéir aujourd'hui à l'Eglise! Mais enfin la France, à la gloire éternelle de Louis, est purgée de ce scandale; la contagion ne se perpétue plus dans les familles; il n'y a plus parmi nous qu'un bercail et un pasteur; et si la crainte fit alors des hypocrites, l'instruction a fait depuis, de ceux qui sont venus après eux, de véritables fidèles.

Aussi sous quelque couleur que l'erreur

[1] Le roi Louis XV fut alors à l'extrémité. — *Note du premier éditeur.*

[2] *Pour*, 1745.

[3] Mort du duc de Berry, oncle du roi Louis XV. — *Id.*

cherchât à reparaître, elle réveillait également le zèle et la piété de Louis. Vaines idées de perfection, qui sous prétexte d'élever l'homme jusques à Dieu, le laissiez tout entier à lui-même, et lui faisiez de la pureté sublime de sa vertu, la sûreté de son libertinage! Nouveau système d'oraison, si inconnu à la simplicité de la foi, et qui mettiez l'acquiescement oiseux et le fanatisme de vos prières à la place des devoirs et des violences de l'Evangile! Doctrine impie et ridicule, qui cherchiez à persuader en secret que la prière, qui seule nous obtient la grâce de surmonter les tentations, nous donne elle-même le droit d'y succomber sans crime! Louis eut horreur de vos blasphèmes; il arma le zèle de l'Eglise contre les piéges mystérieux que vous tendiez à la piété; et le grand évêque [1], qui, pour démêler vos illusions, s'en était presque laissé éblouir, plus séduit par son amour pour la prière que par les fausses maximes qui en abusaient, se joignit à la voix unanime des pasteurs contre lui-même, laissa un exemple à l'épiscopat, qui sauverait à l'Eglise bien des scandales s'il était imité [2]; et changea, par la candeur et la promptitude de sa soumission, les éclairs et les foudres de l'Eglise qui le menaçaient, en une pluie abondante de grâces et de bénédictions pour lui: *Fulgura in pluviam fecit* [3].

Mais l'homme ennemi veille toujours pour semer des scandales dans le champ du Seigneur. La vérité a triomphé de l'hérésie et du fanatisme; mais la paix que nous attendions n'est point encore venue: *Expectavimus pacem, et non erat bonum* [4]. Les mystères de la grâce, où l'orgueil de l'esprit humain a si souvent échoué, échauffent de nouveau les esprits. Les pasteurs de l'Eglise, qui, toujours unis entre eux, ne devraient jamais prendre les armes que contre les ennemis du dehors, se divisent, comme s'ils avaient des intérêts et des espérances différentes. Les esprits s'aigrissent, les disputes s'animent; ce n'est partout que trouble et que confusion. Grand Dieu! à quoi aboutiront ces dissensions funestes? Un siècle entier de contestations ne devrait-il pas en avoir enfin ralenti la fureur? Les troupes des Philistins nous environnent; au lieu de nous réunir pour repousser les infidèles, c'est nous-mêmes qui leur fournissons des prétextes spécieux d'insulter aux armées du Dieu vivant. Mais laissons une matière dont le seul récit ne peut qu'affliger les enfants de l'Eglise qui ont quelque amour pour cette mère commune des fidèles: il suffit à mon sujet de dire que Louis n'eut rien tant à cœur que de voir la concorde et l'union régner parmi les pasteurs; la foi maintenue dans la pureté; les fidèles point partagés entre Paul, Apollon ou Céphas, mais uniquement attachés à Jésus-Christ et à son Eglise; et que c'était là constamment le but de toutes ses démarches [1]. Dieu ne lui a pas donné la consolation avant de mourir, de voir finir nos tristes dissensions; mais avec quelle douleur les voyait-il se perpétuer dans son royaume! Les malheurs de l'Etat le trouvaient constant; les troubles de la religion flétrissaient son cœur, et effaçaient l'auguste sérénité de son visage; et dans le lit même de sa douleur et de sa mort, comme un autre Théodose mourant, les maux de l'Eglise l'occupaient plus, le touchaient plus que les horreurs de la mort dont il était environné: *Qui eum jam corpore solveretur, magis de statu Ecclesiarum, quam de suis periculis angebatur* [2].

Tout ce qui pouvait avancer les intérêts de la religion, devenait un intérêt d'Etat pour lui. Avec quelle magnificence ouvrait-il son royaume et ses trésors à un roi et à une reine pieuse [3] qui, pour avoir voulu faire remonter la foi sur le trône de leurs ancêtres, en avaient été eux-mêmes chassés? Une nation vaillante, mais aussi orageuse que la mer qui l'environne, et accoutumée à donner de semblables spectacles à l'Europe, s'ébranle, s'agite, se soulève, et jette hors de son sein ces sacrés dépôts. Louis, seul de tous les souverains, que cet outrage intéressait tous, court au-devant d'eux, les essuie du naufrage, offre un asile à la religion et à la royauté fugitives; s'arme pour venger la majesté des rois et la sainteté de la foi, foulées aux pieds en leurs personnes; attire sur ses Etats les fureurs d'une ligue redoutable et les calamités d'une lon-

[1] Fénelon, archevêque de Cambrai.

[2] Massillon exprime par un heureux exemple son ardent désir de voir les Jansénistes se soumettre à l'Église.

[3] Ps. CXXXIV, 7.

[4] Jerem., VIII, 15.

[1] Les Jansénistes durent déjà trouver bien dures ces paroles de paix; mais ils ne se continrent plus quand, dans son oraison funèbre de Madame, il s'éleva contre l'appel et les appelants.

[2] S. Ambr. in orat. funeb. Theod.

[3] Le roi Jacques II et la reine sa femme, chassés d'Angleterre, et réfugiés en France.— *Note du premier éditeur.*

gue guerre qui n'a pensé finir qu'avec la monarchie; et s'il n'a pas eu la gloire de leur rendre leur couronne, il a eu le mérite d'exposer la sienne.

Mais si son zèle pour la défense de la foi semblait croître et se ranimer avec son grand âge; rappelez-vous quels furent ses soins pour le rétablissement de la piété en ces jours de péché et de malice : *Corroboravit pietatem in diebus peccatorum;* et c'est l'exemple que doit le pasteur et le père de ses sujets.

Vous le savez, mes Frères; la source de la régularité et de la pureté des mœurs publiques est toujours dans le zèle et dans la sainteté des évêques, établis pour être la forme du troupeau, pour le sanctifier et pour le conduire : aux soins et aux exemples des premiers pasteurs est presque toujours attaché le salut ou la perte des fidèles. Pénétré de cette vérité, quelles furent les attentions de Louis à choisir des ministres irrépréhensibles! quelles précautions! quelle délicatesse de conscience! Les témoignages les plus sûrs, les plus publics, pouvaient à peine suffire pour le rassurer dans ses choix. Plus effrayé que flatté de ce droit brillant attaché à sa couronne, il le regarda comme l'écueil des rois et le fardeau le plus pénible et le plus dangereux de la royauté. Les brigues, la faveur, la chair et le sang n'étaient pas un droit auprès de lui, pour posséder les places de l'Eglise, qui est le royaume de Jésus-Christ. Les services mêmes, la naissance, la longue suite d'ancêtres ne lui paraissaient pas une vocation suffisante au sacerdoce de Melchisédech, qui n'avait point de généalogie. Il était vivement persuadé que l'épiscopat n'était pas une faveur temporelle, destinée à gratifier les familles; mais un don céleste destiné à honorer l'Eglise, en lui donnant des ministres capables d'honorer leur ministère; et l'exactitude de sa religion et de son zèle là-dessus alla peut-être quelquefois plus loin même que celle des règles.

Il voulait que la puissance de son règne ne servît qu'à établir le règne de Dieu sur ses peuples. Quelle joie quand il voyait quelqu'un de sa cour revenir des égarements des passions, et mener une vie conforme à la sagesse et à la piété de la sienne! C'était pour lui comme une nouvelle conquête ajoutée à ses anciennes victoires. La vertu n'était plus un titre de dérision à la cour : c'était elle qui remplissait les premières places; elle qui était comblée d'honneurs; elle enfin qui frayait l'accès au trône et à la confiance du souverain.

Jours fortunés! vous deviez ramener parmi nous le règne de la piété et de l'innocence; et cependant jamais la malice n'a plus abondé; et les faveurs royales, accordées à la vertu, n'en ont peut-être rendu que les apparences estimables. Siècle pervers! tout coopère donc à ta perte! Si le prince oublie Dieu, il affermit et perpétue les vices; s'il favorise les justes, il multiplie les hypocrites.

Mais enfin Louis contraignit les œuvres de ténèbres à se cacher et à ne plus insulter à la lumière : le désordre ne fut plus un bon air; et s'il n'en arrêta pas le cours, il en ôta du moins l'ostentation et le scandale.

La licence d'un théâtre étranger, où, à la honte des mœurs publiques et de la politesse de la nation, les plus grossières obscénités assemblaient les grands et le peuple; où le vice parlait un langage dont notre langue même rougit; et où le sexe lui-même venait publiquement applaudir à des indécences qui étaient comme des insultes solennelles faites à sa pudeur; cette licence fut proscrite, et les débris de cette scène impure élevèrent à la piété de Louis un monument plus immortel que les murs renversés de tant de villes conquises n'en avaient élevé à sa gloire.

En renversant les écoles du vice, quels asiles n'érigea-t-il point à la piété? Vous l'apprendrez à nos neveux, édifice auguste[1], où la valeur réfugiée consacre aux pieds des autels les restes tronqués et languissants d'une vie tant de fois exposée pour l'Etat! Vous l'apprendrez encore, maison sainte[2], où la naissance et la pauvreté dotées sauvent également l'innocence du sexe des périls, et sa noblesse de la honte et de l'indigence!

Que d'établissements pieux vois-je s'élever sous son règne, au milieu de la capitale et dans les provinces! Le règne de Dieu croît et s'étend avec celui de Louis. Les jeunes ministres du sanctuaire reprennent dans des maisons saintes, que chaque pasteur élève à l'envi, ce premier esprit de science, de ferveur, de discipline, si déchu du temps de nos pères. Les forêts mêmes se repeuplent de solitaires; et comme au temps des Machabées, plusieurs

[1] Hôtel des Invalides.
[2] Maison de Saint-Cyr.

descendent dans le désert[1], pour y chercher le jugement et la justice ; parce que les maux et la corruption avaient inondé, et que Dieu n'était plus connu au milieu des villes : *Tunc descenderunt multi quærentes judicium et justitiam in desertum..., quoniam inundaverunt super eos mala*[2]. Des ouvrages infinis, remplis de doctrine et de lumière, paraissent pour aider à la piété des fidèles. Nos neveux qui, en remontant, retrouveront dans ce siècle les premiers monuments de la science et de la piété renouvelées, béniront le règne de Louis; recevront la grâce que nous avons rejetée ; et puiseront dans ces secours, dus à ses soins et transmis d'âge en âge, les règles des mœurs, la justice et le salut que nous n'avons pu trouver même dans ses exemples.

Qu'était-il réservé à une piété si fidèle à Dieu, si zélée pour l'Eglise, si utile aux peuples, qu'une couronne de justice, encore plus éclatante que celle qu'il avait reçue de ses ancêtres, et une mort encore plus glorieuse à la grâce et plus héroïque que sa vie ?

Non, mes Frères, la source du véritable héroïsme et de l'élévation des sentiments est dans la foi : le monde n'a jamais fait que de faux héros ; et la mort, qui nous montre toujours tels que nous sommes, découvre enfin en eux, ou une faiblesse de timidité qui les déshonore, ou une ostentation de fermeté, encore plus faible et plus méprisable que leur frayeur, parce qu'elle est plus fausse.

Louis meurt en roi, en héros, en saint. Un soudain dépérissement ébranle d'abord les fondements, ce semble, inaltérables d'une santé que l'âge, les afflictions et les soins laborieux d'un long règne avaient jusque-là respectée. Il avait vécu au-delà de l'âge des rois ; et elle nous promettait encore une vie au-delà du cours ordinaire de celle des autres hommes : il avait vu naître nos pères, et il semble que nous comptions que c'était à nos neveux à le voir mourir. Tout ce qui nous flatte, nous paraît toujours devoir être éternel.

Mais Dieu, dont le règne seul ne finit point, et qui avait déjà empreint au dedans de lui les caractères ineffaçables de la mort, les cachait encore aux lumières de l'art et aux vaines espérances d'une cour que l'excellence du tempérament rassurait encore. Mais enfin le secret de Dieu se déclare : la mort cachée au dedans ; laisse voir au dehors des signes toujours trop infaillibles, qui l'annoncent ; on ne peut plus la méconnaître ; sa lenteur augmente encore les horreurs de l'appareil. Louis seul la voit d'un œil tranquille. Au milieu des sanglots de ses anciens et fidèles serviteurs, de la consternation des princes et des grands, des larmes de toute sa cour, Louis trouve dans la foi une paix, une fermeté, une grandeur d'âme que le monde n'a pas encore donnée. *Pourquoi pleurez-vous*, dit-il à un des siens que les larmes abondantes d'une douleur moins circonspecte lui font remarquer ; *aviez-vous cru que les rois étaient immortels ?*

Ce monarque environné de tant de gloire, et qui voyait autour de lui tant d'objets si capables de réveiller ou ses désirs ou sa tendresse, ne jette pas même un œil de regret sur la vie ; il ne lui reste pas même ces incertitudes qui montrent encore la vie au mourant, et qui mêlent du moins aux tristes saisissements de la crainte les douceurs de l'espérance. Il sait que son heure est venue et qu'il n'y a plus de ressource ; et il conserve dans le lit de sa douleur cette majesté, cette sérénité, qu'on lui avait vue autrefois aux jours de ses prospérités sur son trône ; il règle les affaires de l'Etat, qui ne le regardent déjà plus, avec le même soin et la même tranquillité que s'il commençait seulement à régner ; et la vue sûre et prochaine de la mort ne lui donne pas ce dégoût et cette horreur de penser à ce qu'on va quitter, qui est plutôt un désespoir secret de le perdre, qu'une marque que l'on ne l'aime plus. Les sacrements des mourants n'ont pas autour de lui cet air sombre et lugubre, qui d'ordinaire les accompagne ; ce sont des mystères de paix et de magnificence. Et ce n'est pas ici un de ces moments rapides et uniques, où la vertu se rappelle tout entière, et trouve, dans la courte durée de l'effroi du spectacle, la ressource de sa fermeté : les jours vides et les nuits laborieuses se prolongent, et l'intrépidité de sa vertu semble croître et s'affermir sur les débris de son corps terrestre. Qu'on est grand, quand on l'est par la foi !

La vue fixe et assurée de la mort, soutenue durant plusieurs jours sans faiblesse, mais avec religion ; sans philosophie, mais avec une majestueuse fermeté ; ne voulant exciter ni l'attendrissement, ni l'admiration des spectateurs ; ne cherchant ni à les intéresser à sa

[1] La Trappe et Sept-Fonts. —*Note du premier éditeur.*
[2] I Mac., II, 29, 30.

perte par ses regrets, ni à s'attirer leurs éloges par sa constance; plus grand mille fois que s'il eût affecté de le paraître. Accourez à ce spectacle, censeurs frivoles et éternels de sa vertu, et qui aviez traité peut-être sa piété de faiblesse, et voyez si la vanité toute seule ne se ferait pas honneur de tout ce que la grâce opère de grand en Louis dans ces derniers moments. Mais la vanité n'a jamais eu que le masque de la grandeur : c'est la grâce qui en a la vérité.

Il assemble autour de son lit, comme un autre David mourant, chargé d'années, de victoires et de vertus, les princes de son auguste sang et les grands de l'Etat. Avec quelle dignité soutient-il le spectacle de leur désolation et de leurs larmes ! Il leur rappelle, comme David, leurs anciens services; il leur recommande l'union, la bonne intelligence, si rare sous un prince enfant ; les intérêts de la monarchie, dont il sont l'ornement et le plus ferme soutien ; il leur demande pour son fils Salomon et pour la faiblesse de son âge, le même zèle, la même fidélité qui les avait toujours si fort distingués sous son règne. Jamais il n'a paru plus véritablement roi : c'est qu'il l'était déjà dans le ciel; et que le règne du juste est encore plus grand et plus glorieux que celui des rois de la terre.

Enfin, le jeune Salomon, l'auguste enfant est appelé. Louis offre au Dieu de ses ancêtres ce reste précieux de sa maison royale ; cet enfant sauvé du débris, qui lui rappelle la perte encore récente de tant de princes, et que ses prières et sa piété ont sans doute conservé à la France. Il demande pour lui à Dieu, comme David pour son fils Salomon, un cœur fidèle à sa loi, tendre pour ses peuples, zélé pour ses autels et pour la gloire de son nom : *Salomoni quoque filio meo da cor perfectum, ut custodiat mandata tua*[1]. Il lui laisse pour dernières instructions, comme un héritage encore plus cher que sa couronne, les maximes de la piété et de la sagesse : *Mon fils*, lui dit-il, *vous allez être un grand roi; mais souvenez-vous que tout votre bonheur dépendra d'être soumis à Dieu, et du soin que vous aurez de soulager vos peuples. Evitez la guerre ; ne suivez pas là-dessus mes exemples; soyez un prince pacifique ; craignez Dieu, et soulagez vos sujets.* Il lève les mains au ciel, comme les patriarches au lit de la mort, et répand sur cet enfant, avec ses vœux et ses bénédictions, des larmes qui échappent à sa tendresse, ou à la joie qu'il a d'aller posséder le royaume de l'éternité qui lui est préparé.

Retournez donc dans le sein de Dieu d'où vous étiez sortie, âme héroïque et chrétienne ! votre cœur est déjà où est votre trésor. Brisez ces faibles liens de votre mortalité, qui prolongent vos désirs et qui retardent votre espérance. Le jour de notre deuil est le jour de votre gloire et de vos triomphes. Que les anges tutélaires de la France viennent au-devant de vous, pour vous conduire avec pompe sur le trône qui vous est destiné dans le ciel à côté des saints rois vos ancêtres, de Charlemagne et de saint Louis. Allez rejoindre Thérèse, Louis, Adélaïde, qui vous attendent, et essuyer auprès d'eux, dans le séjour de l'immortalité, les larmes que vous avez répandues sur leurs cendres; et si, comme nous l'espérons, la sainteté et la droiture de vos intentions a suppléé devant Dieu ce qui peut avoir manqué, durant le cours d'un si long règne, au mérite de vos œuvres et à l'intégrité de vos justices, veillez du haut de la demeure céleste sur un royaume que vous laissez dans l'affliction, sur un roi enfant qui n'a pas eu le loisir de croître et de mûrir sous vos yeux et sous vos exemples; et obtenez la fin des malheurs qui nous accablent, et des crimes qui semblent se multiplier avec nos malheurs.

Et vous, grand Dieu ! jetez du haut du ciel des yeux de miséricorde sur cette monarchie désolée, où la gloire de votre nom est plus connue que parmi les autres nations; où la foi est aussi ancienne que la couronne; et où elle a toujours été aussi pure sur le trône, que le sang même de nos rois qui l'ont occupé. Défendez-nous des troubles et des dissensions auxquelles vous livrez presque toujours l'enfance des rois ; laissez-nous du moins la consolation de pleurer paisiblement nos malheurs et nos pertes. Etendez les ailes de votre protection sur l'enfant précieux que vous avez mis à la tête de votre peuple; cet auguste rejeton de tant de rois; cette victime innocente échappée toute seule aux traits de votre colère et à l'extinction de toute la race royale. Donnez-lui un cœur docile à des instructions qui vont être soutenues de grands exemples; que la piété, la clémence, l'humanité et tant d'autres vertus, qui vont présider à son éducation, se

[1] I Par., XXIX, 19.

répandent sur tout le cours de son règne. Soyez son Dieu et son père, pour lui apprendre à être le père de ses sujets ; et conduisez-nous tous ensemble à la bienheureuse immortalité. Ainsi soit-il.

QUATRE-VINGT-DIXIÈME SERMON.

ORAISON FUNÈBRE DE MADAME, DUCHESSE D'ORLÉANS.

NOTICE.

« Les obsèques de Madame se firent à Saint-Denis le 13 février 1723. Mesdemoiselles de Charolais, de Clermont et de la Roche-sur-Yon firent le deuil, menées par M. le duc de Chartres, M. le duc et M. le comte de Clermont. Les cours supérieures y assistèrent L'archevêque d'Albi (Castries) officia, et l'évêque de Clermont (Massillon) fit l'oraison funèbre *qui fut belle* [1] ».

Ainsi parle Saint-Simon. Mathieu Marais n'est pas de l'avis de l'illustre auteur des Mémoires. « Le service de Madame s'est fait à Saint-Denis. Les princesses qui avaient été au bal la nuit n'y sont venues que fort tard. La messe n'a commencé qu'à midi un quart passé. Il y est arrivé dispute parce que le célébrant et les évêques officiants ont prétendu que le grand maître des cérémonies s'était absenté exprès. Le grand maître des cérémonies n'a point voulu y aller, et s'est absenté un instant.... L'évêque de Clermont, autrement le P. Massillon, a fait l'oraison funèbre que personne n'a entendue. Il s'était préparé dès six heures du matin ; il n'était en chaire qu'à deux heures, et il n'avait plus de voix. Son oraison a paru longue et plate comme l'épée de Charlemagne ».

Mais il faut remarquer que l'avocat Marais ne fut informé de cette cérémonie et de cet éloge funèbre que par les ultra-jansénistes, ses amis, alors furieux contre Massillon, tandis que le duc de Saint-Simon assistait lui-même aux obsèques, et entendit l'orateur.

Massillon avait connu la princesse dont il avait à célébrer la mémoire. Le P. Tabaraud nous apprend même qu'elle appelait l'oratorien « son bon ami ».

Depuis deux ans il avait quitté Paris, et il revenait une dernière fois parler à une cour qui conservait le souvenir de sa ravissante parole, plus que de ses utiles et morales leçons. En arrivant dans son diocèse, il s'était empressé de renouveler par un mandement la publique acceptation de la Bulle *Unigenitus*. Déjà avant de quitter Paris, il s'était attiré la haine des appelants et des oratoriens par ses efforts pour faire reconnaître par Noailles cette célèbre constitution. Quand il revint à Paris, on blâma tout en lui, jusqu'à sa livrée verte et à son argenterie ; comme à Dubois, on lui reprochait sa naissance obscure ; et les oratoriens surtout l'accusaient de ne pas assez favoriser leur congrégation. Son oraison funèbre devait donc être remarquée par tous, et surtout par les anti-constitutionnaires Ses vœux pour la paix de l'Eglise et pour les succès des efforts du gouvernement, si légitimes, si sages, furent reçus avec fureur. Ecoutons d'abord ces prières, ces soupirs, seule allusion aux tristes querelles des temps ; nous verrons ensuite un curieux témoignage contemporain de la colère qu'ils suscitèrent :

« Désabusée des erreurs étrangères (le Calvinisme), elle (Madame) ne voyait qu'avec une vive douleur les tristes dissensions qui, dans ces jours de trouble et de confusion, se sont élevées dans le sein même de l'Eglise ; elle adressait au ciel les vœux les plus ardents, afin qu'il bénît les soins que le prince son fils prenait de les calmer. Mais instruite qu'il est nécessaire qu'il y ait des scandales, les troubles de l'Eglise affligèrent son cœur, sans ébranler jamais sa foi et sa soumission... L'Eglise, quoique battue des flots, agitée par les tempêtes, n'en était pas moins à ses yeux la colonne et la base de la vérité, et l'arche sainte dans laquelle seule se trouve la paix et le salut. Vous avez marqué, ô mon Dieu, des bornes aux maux de cette Eglise, l'objet éternel de votre amour, de cette épouse chérie que vous avez acquise au prix de tout le sang de votre Fils. C'est de ces temps de trouble et d'obscurité que sortent toujours le calme et la lumière ; toujours dans votre colère vous vous souvenez de faire miséricorde. Quand viendront des jours paisibles et sereins succéder à des jours malheureux ? Puissent nos soupirs et nos larmes les hâter ! Puissions-nous en être les heureux témoins et ne transmettre à nos neveux que l'histoire déplorable de nos dissensions ».

Voilà donc les religieux gémissements de l'évêque, les désirs d'une âme à qui la paix et l'Eglise était chère. Il avait bien

[1] *Mémoires de Saint-Simon*, édit. Chéruel, in-8°, t. XIX, p. 435.

dit encore, en louant la docilité chrétienne de Madame aux mystères de la foi : « Jamais de ces ostentations, si indécentes au sexe surtout, de ces étalages vulgaires d'incrédulité, qui croit tout savoir quand elle doute de tout, qui ne se glorifie du naufrage de la foi que pour se calmer souvent sur celui de la pudeur, et qui ne connaît pas même assez ce qu'il faut croire pour en douter ». Mais évidemment l'orateur avait là en vue, non les jansénistes, mais les incrédules, les femmes qui joignaient, comme il disait, le libertinage de l'esprit au libertinage du cœur.

Écoutons maintenant ce que pensèrent de toutes ces paroles si dignes d'un prêtre catholique, l'anti-constitutionnaire Dorsanne, grand vicaire et official du cardinal de Noailles.

« (Mars 1723). Le P. Massillon, évêque de Clermont, fut chargé de faire l'oraison funèbre de Madame. Il la fit à Saint-Denis, le vendredi 5 février. Sous prétexte de louer Madame sur la simplicité de sa foi et sur sa soumission aux décisions de l'Eglise, il invectiva fort contre les femmes d'aujourd'hui qui parlent contre la constitution et contre la conduite des évêques qui l'ont reçue. Il voulut leur persuader qu'elles ne devaient ni en parler, ni en entendre parler [1]. Il fit un éloge très-éloquent de M. le cardinal Dubois [2]; et ce qui parut assez singulier pour un homme qui se disait ami et ancien serviteur de M. le cardinal de Noailles, il loua le P. de Linières sur la sage conduite qu'il tenait à l'égard du roi dans son ministère [3]. Mais il souleva tout son auditoire lorsqu'il s'éleva contre l'appel et les appelants [4]. Les termes d'indocilité et de désobéissance aux décisions de l'Eglise ne furent pas épargnés, et il finit cet article en disant *que leur révolte ne finirait que par une soumission pleine et entière à la décision de l'Eglise* [5]».

Tels furent donc les mécontentements que souleva dans le parti cette oraison funèbre. Cependant ce discours très-simple, où paraît sans doute la reconnaissance de Massillon pour le régent et pour Madame, mais aussi où la liberté évangélique a sa part, où les mœurs de la cour et de la régence sont chrétiennement blâmées, n'a rien que de juste, de digne d'un évêque fidèle à l'Eglise et à son pays. Tout au plus peut-on reprendre quelques exagérations ou plutôt quelques touches inexactes dans les louanges données à Madame. C'est, il est vrai, le défaut du genre. Maintenant que sa correspondance nous a laissé l'entière pensée de la princesse, nous savons que ce n'est pas précisément la décence et la bienséance qu'il fallait célébrer en elle; mais Massillon pouvait appuyer sans crainte lorsqu'il nous la présente comme « vraie, franche, naturelle », lorsqu'il nous la montre dégoûtée des adulations et du langage des cours. Madame avait ses défauts, sans doute, et de grands défauts; mais sa droiture, son dévouement à Louis XIV et au duc d'Orléans, cette sorte d'élévation d'âme, qui lui faisant juger le faux des cours, et jusqu'à ces éternels regrets de son pays allemand, sa foi vraiment chrétienne, la rendent, malgré tout, une figure intéressante parmi cette grande galerie du XVII^e^ siècle.

A peine Massillon eut-il satisfait à sa reconnaissance par cette oraison funèbre, que, contrairement à l'usage général du XVII^e^ siècle il retourna pour n'en plus sortir dans son diocèse et dans ses montagnes d'Auvergne, reprenant avec zèle sa vie toute pastorale et toute dévouée. Mais les appelants devaient le poursuivre jusqu'à la fin.

[1] Sans doute, le zèle de Massillon pour la constitution du Saint-Siége et sa transmission à l'Eglise ne sont pas douteux. Mais ici s'élevant bien au-dessous des pauvres querelles de l'abbé Dorsanne, ce grand orateur voyait surtout le danger qui menaçait, c'est-à-dire l'incrédulité générale envahissante et débordant, accompagnée des passions les plus honteuses.

[2] Voici cet éloge tout politique et très-peu éloquent : « Madame voyait... par l'habileté d'un ministre, pour qui les difficultés mêmes semblent devenir des ressources, le *fruit* de nos victoires et de *nos pertes* conservé à l'état, et une couronne qui nous avait tant coûté et que la valeur du prince que nous consolons avait assurée au petit-fils de Louis le Grand, mise sur la tête de la princesse sa fille ».

[3] Je ne vois pas où Massillon a pu faire allusion au jésuite confesseur de Louis XV. — Mais Dorsanne parlait par ouï-dire, et l'esprit de parti exagère tout.

[4] Voilà le fond du cœur qui paraît. Et pourtant le duc de Saint-Simon, qui n'était cependant pas un ami de Rome, ne dit rien de ce soulèvement général ; il dit simplement au contraire que l'*Oraison funèbre fut belle.*

[5] *Journal de l'abbé Dorsanne*, 1756, tome IV, p. 139, mars 1723.

Surrexerunt filii ejus, et beatissimam prædicaverunt ; vir ejus et laudavit eam... ; et laudent eam in portis opera ejus.

Ses enfants l'ont appelée bienheureuse ; son époux l'a comblée de louanges ; et ses actions ont fait son éloge dans toutes les assemblées publiques. Prov., XXXI, 28, 31.

Après ces éloges publics et domestiques, que nous resterait-il à dire sur les louanges de très-haute, très-puissante et très-excellente princesse, Madame, duchesse d'Orléans, si nous ne venions ici que pour la louer plutôt que pour vous instruire?

Nous venons rendre de tristes et pieux devoirs à sa mémoire ; la religion les consacre ; la piété les justifie, et la douleur publique les exige. Mais en vous rappelant ses vertus, qui seules peuvent nous consoler de sa perte, que prétendons-nous que vous rappeler à ce moment fatal et peut-être proche, où dégradés devant Dieu de votre rang et de vos titres, ce que vous aurez fait pour le salut, fera seul notre consolation et votre éloge?

Eh! quelle autre image pourrions-nous vous offrir au milieu de cette cérémonie lugubre, et dans ce temple [1] auguste surtout, où sont exposées de toutes parts les tristes dépouilles de la grandeur humaine; où les sceptres et les couronnes brisées rappellent à peine le souvenir de ceux qui les ont portées; où toute la magnificence des souverains est renfermée dans celle de leurs tombeaux; où les cendres de tant de princes que nos yeux ont vus, et qui faisaient nos plus douces espérances, fument

[1] L'église de Saint-Denis, où sont les tombeaux de nos rois. — *Note du premier éditeur.*

encore ; et où le grand roi lui-même, que nous avons tant pleuré, n'est plus que poussière[1] ?

Quel spectacle pour les yeux mêmes de la chair ! Madame depuis longtemps ne le perdait plus de vue. Elle ne parut survivre à toutes les pertes de la maison royale que pour attendre la mort avec plus de courage, et s'y disposer avec plus de foi. Elle vit de plus près le néant de tout, et ne crut digne d'elle que ce qui était digne de l'immortalité.

Ne craignons donc pas de mêler aux prières de l'Eglise, et à la solennité des saints Mystères, des louanges honorables à l'Eglise, et dont le vice seul doit rougir. Nous les devons à l'amour des peuples qui les publient; au deuil de toute la nation qui la regrette; à la douleur amère d'un auguste fils[2] qui la pleure; aux larmes d'une maison désolée, dont elle fut toujours la mère plutôt que la maîtresse ; nous les devons à nous-mêmes ; et de tous ceux qui m'écoutent, en est-il peut-être un seul[3] que la bonté de cette princesse n'ait honoré de quelque marque particulière de bienveillance ; et qui, dans la perte publique, comme le disait saint Ambroise d'un empereur, ne pleure encore une perte qui lui est personnelle ? *Omnes enim tanquam parentem publicum obiisse domestico fletu doloris illacrymant, suaque omnes funera dolent*[4].

Epouse fidèle, mère tendre, maîtresse douce et bienfaisante, princesse chrétienne; c'est-à-dire devoirs domestiques et publics toujours remplis durant le cours d'une longue vie, avec décence, avec noblesse, avec humanité, avec religion. Vous la reconnaissez à ces traits simples et peu recherchés ; ils suffisent à la vérité, et son caractère est son éloge. C'est par vous seul, ô mon Dieu ! que son éloge peut devenir notre instruction.

PREMIÈRE PARTIE.

La cour était à peine consolée de la mort d'Henriette d'Angleterre[5], quand l'Allemagne la remplaça à la France par la princesse que nous pleurons. Née des anciens souverains du Rhin, elle vint se mettre à côté du trône, où sa naissance aurait pu la placer ; et les couronnes étrangères lui parurent moins brillantes, que l'honneur de toucher de près, par un mariage auguste, à celle de Louis.

De quelle gloire et de quelle magnificence se vit-elle environnée dans ces jours fortunés de la monarchie ? Un souverain, maître de l'Europe, plus glorieux que tous ses prédécesseurs, plus grand par l'amour de ses peuples que par le nombre de ses conquêtes ; un époux aimable et qui, aux charmes de la jeunesse ajoutait l'honneur des victoires et des triomphes; une cour, où nos guerres avaient formé tant de héros, où les largesses du prince attiraient tous les jours les plus grands talents, où de nouveaux plaisirs se succédaient sans cesse, où les monuments les plus superbes de la magnificence excitaient la curiosité et peut-être la jalousie de toutes les nations, et où l'excès seul de nos prospérités pouvait nous préparer de loin des disgrâces.

Rappelons, sans crainte, ces temps heureux. Ils furent effacés, je le sais, par des jours de tribulation et d'amertume, qui leur succédèrent. Mais le Seigneur voulait nous châtier ; il ne voulait pas nous détruire. Le nuage depuis longtemps se dissipe, la lumière reparaît, un nouveau soleil se lève sur nos têtes[1], une régence paisible et glorieuse lui a préparé les voies. C'est le destin de la France, ou plutôt c'est de tout temps la conduite de Dieu sur une nation qu'il chérit. Nos malheurs ont toujours été les précurseurs infaillibles de notre élévation et de notre gloire.

Madame se montra à la France dans ces temps les plus heureux du dernier règne. La licence est d'ordinaire inséparable des prospérités ; les bienfaits de Dieu nous amollissent; nous tournons contre lui ses propres dons ; et les jours de ses faveurs sont presque toujours les jours de nos crimes. Au milieu de tant d'écueils, où l'exemple décide toujours des devoirs, la princesse, pour qui nous prions, demeura fidèle ; et Dieu qui venait de la retirer du sein de l'hérésie[2] qu'elle avait sucée avec

[1] Quel touchant hommage à la mémoire de Louis XIV ! Quel mélancolique retour vers cette grande époque à laquelle Massillon lui aussi avait pris sa part !

[2] Philippe, duc d'Orléans, régent de France. — *Premier éditeur.*

[3] Ingénieuse et modeste manière de marquer sa reconnaissance personnelle.

[4] In obit. Valent.

[5] Première femme de Monsieur, frère unique du roi Louis le Grand. — *Note du premier éditeur.*

[1] Louis XV venait d'être sacré, et allait être déclaré majeur. — *Note du premier éditeur.*

[2] Le calvinisme de Heidelberg. Un aumônier de la princesse, Saint-Géry de Magnas, a dit au sujet de la conversion de Madame : « Demandée en mariage pour Monsieur par Louis XIV, la condition principale fut qu'elle embrasserait la religion catholique. L'ambition ni la légèreté n'eurent point de part à ses

le lait, conserva le nouvel ouvrage de sa grâce. Livrée à l'erreur par sa naissance et par son éducation, un trait d'élection singulière avait été la discerner comme une autre Ruth, dans une terre étrangère, pour l'appeler à l'héritage du Seigneur, et l'associer à son peuple. Vos miséricordes, ô mon Dieu, sont fidèles, et vous les multipliez sur vos élus; les lumières de la foi, en dissipant les ténèbres de l'esprit, ne percent pas toujours les nuages que l'âge et les passions forment autour du cœur; dociles aux vérités de la doctrine sainte, nous n'en sommes pas moins rebelles aux devoirs qu'elle nous impose. Hélas! les mœurs ne discernent presque plus le peuple de Dieu des incirconcis; le Seigneur n'est pas plus servi dans la Judée que dans Samarie; et la face de la terre, partagée par tant de doctrines diverses, ne montre presque partout que les hommes qui se ressemblent.

La fidélité de Madame à ses devoirs honora son retour à la foi. Entrée dans la voie de la vérité, elle y marcha d'un pas noble et constant; et de peur que l'erreur jalouse ne disputât à la grâce la gloire de son changement, elle le ratifia tous les jours par sa conduite.

Les liens sacrés du mariage, qui venaient de l'attacher au prince son époux, lui attachèrent en même temps toute sa tendresse: son cœur et son devoir ne se séparèrent jamais. La cour même qui ne pardonne jamais à ses maîtres, et qui outre toujours à leur égard et l'adulation et la censure, en parla comme nous. Il faut que la vertu soit bien pure, quand le courtisan la respecte.

Vous ne tardâtes pas, ô mon Dieu, de répandre sur cette union sainte les bénédictions promises à la postérité de saint Louis. Un prince, l'appui du trône; Philippe[1], le tuteur du roi et de l'Etat; le protecteur éclairé des droits du sacerdoce et de l'empire; le premier exemple d'une minorité pacifique; le modèle des princes bienfaisants, fut le premier fruit de vos promesses. Vous prévoyiez nos malheurs et nos pertes, et vous nous prépariez une ressource. Une nouvelle fécondité honora encore les chastes amours de cet auguste hyménée. La France en vit naître avec joie une princesse[1], qui régnait déjà sur tous les cœurs, et que nous ne devions pas posséder. Heureux les peuples qui la voient! Au milieu du calme et des plaisirs innocents d'une cour paisible et chrétienne, elle fait depuis longtemps les délices de ses sujets, et le lien de la monarchie avec une maison féconde en héros, et à qui la maison de France seule peut disputer la gloire des siècles et l'antiquité de l'origine.

Les sentiments de la nation perdent souvent leurs droits dans le cœur des princes: élevés au-dessus de nous, il leur paraît trop vulgaire de penser et de sentir comme nous. Nés les maîtres des hommes, ils ne veulent pas même leur ressembler par l'humanité; et destinés par leur naissance à être les pères des peuples, ils se font quelquefois une honte de ce titre aimable à l'égard même de leurs enfants. Fausse grandeur que Madame ne connut point: elle crut que les devoirs et les sentiments de la nature étaient les plus nobles, parce qu'ils étaient les plus anciens; que la simplicité des premières mœurs avait plus de dignité et de véritable élévation que tout le faste de nos usages; et la princesse la plus majestueuse que la France ait vue, fut en même temps la mère la plus tendre.

Dois-je en attester ici les larmes du prince affligé qui m'écoute, et ne point ménager sa douleur? Mais ces chères cendres parleraient à ma place; et c'est le consoler, que de rappeler un souvenir même qui l'afflige.

Quelle tendresse ressembla jamais à celle de Madame pour ce prince auguste? Ses yeux pouvaient à peine suffire à le voir, et son cœur à l'aimer. Quelle joie, quand elle vit briller dans son enfance presque les espérances de ces grands talents et de cette supériorité de lumières, que la variété et l'immensité des connaissances cultivèrent depuis; que les victoires ennoblirent, et qu'une régence mémorable éternisera dans nos annales! Elle le vit, sans l'avoir désiré, comme la mère des enfants de Zébédée, assis par le droit de sa naissance à la première place du royaume; dépositaire

changements; le respect et la tendresse qu'elle conservait pour Madame la princesse Palatine, sa tante, qui était catholique, ne lui permirent pas de refuser l'instruction; elle écouta le P. Jourdan, jésuite. Née avec cette droiture qui l'a si fort distinguée pendant sa vie, elle ne résista pas à la vérité. Elle fit abjuration à Metz ». M. Sainte-Beuve rapproche avec raison de ces paroles qu'il cite, les preuves qui montrent que si Madame fut sincère dans sa conversion, elle conserva pourtant un constant attachement pour sa Bible allemande, son catéchisme de Heidelberg, ses cantiques réformés, et sa haine des ordres religieux. Ses lettres nous font voir bien d'autres antipathies secrètes contre le pur catholicisme.

[1] Le duc d'Orléans, régent de France. — *Note du premier éditeur.*

[1] La duchesse de Lorraine. — *Ibid.*

du sceptre ; maître de nos destinées et de celles de l'Etat : et plus touchée de sa gloire que de son élévation, elle vit alors avec des larmes de tendresse, dans le cœur de tous les Français, les mêmes sentiments d'amour que ceux qu'elle avait pour son fils ; et toute la nation l'adopter, si je l'ose dire, comme son enfant, dans le temps qu'elle le choisissait pour son maître. Mais nous pouvons l'ajouter ici, son salut l'intéressait encore plus que sa grandeur. Comme une autre Monique, elle l'enfantait tous les jours par ses prières et par ses larmes ; elle n'offrait jamais à Dieu le sacrifice de son cœur et de ses lèvres, sans lui demander qu'il jetât enfin des regards de miséricorde sur ce cher enfant. Et que lui restait-il en effet à désirer pour lui que la gloire des saints [1] ?

Une princesse vertueuse l'avait déjà rendu père d'une nombreuse famille ; elle voyait les enfants de ses enfants : un jeune prince [2] dont les destinées rassurent l'Etat et affermissent le trône ; des princesses [3] régner dans les plus brillantes cours de l'Europe ; l'Espagne nous envoyer et recevoir de nous les gages précieux d'une union éternelle [4] ; le feu qui avait paru s'allumer, éteint par des alliances sacrées ; le sang royal réuni à sa source ; et par l'habileté d'un ministre, pour qui les difficultés mêmes semblent devenir des ressources, le fruit de nos victoires et de nos pertes conservé à l'Etat ; et une couronne qui nous avait tant coûté, et que la valeur du prince que nous consolons, avait assurée au petit-fils de Louis le Grand, mise sur la tête de la princesse sa fille. C'est ainsi, ô mon Dieu, que les profondeurs de votre sagesse disposent les événements ; et qu'en paraissant ébranler les empires que vous protégez, vous ne voulez qu'en affermir le trône, et en accroître la domination et la puissance.

Peuples déjà si rapprochés par la valeur, et par les guerres mêmes qui vous avaient toujours divisés, et aujourd'hui si unis par le sang même de nos maîtres, puissiez-vous transmettre, avec la succession de vos rois, cette alliance sainte aux races futures ! que les deux peuples ne forment jamais qu'un peuple ! que les campagnes ne voient jamais nos étendards opposés, et les lis déployés contre les lis ! que cette alliance, resserrée par tant de nouveaux liens, devienne la loi fondamentale des deux monarchies ! que l'âme de Louis le Grand, qui en a été le principe, en soit le nœud éternel ! et puissent les deux nations, pour se soutenir, se prêter jusqu'à la fin des âges les mêmes armes qu'elles avaient employées pour se détruire !

Mais faisons-nous honneur ici à Madame d'une tendresse maternelle, où la nature a, ce semble, plus de part que la vertu ? Oui, mes Frères, et nous devons cette consolation à la douleur du prince qui la pleure. Un cœur qui aime ce qu'il doit aimer, est toujours digne d'éloge ; et ce n'est que par vertu qu'on satisfait aux devoirs de la nature. Mais d'ailleurs, Madame aima les princes ses enfants, en mère, en princesse, en chrétienne. Ce n'était pas ici une de ces sensibilités vulgaires que les faiblesses déshonorent, et où à force de donner tout à la tendresse, on ne donne rien à la raison et au devoir. Quelles leçons de grandeur, de dignité, de bienséance, de sagesse, furent les fruits de son amour maternel ! Mais quels exemples encore plus puissants que les leçons ! Vous en conserverez un tendre et éternel souvenir, famille désolée ; et vous honorerez sa mémoire en imitant ses vertus. Et vous, pieuse Adélaïde [1], qui, cachée dès vos plus jeunes ans dans le secret sanctuaire, avez préféré l'opprobre de Jésus-Christ à tout ce que le siècle peut laisser espérer de plus éclatant, vous ne cesserez de demander aux pieds des autels que vos vœux et les nôtres, sur les destinées de votre auguste maison, s'accomplissent.

Rien en effet n'est plus rare pour les grands que les vertus domestiques ; la vie privée est presque toujours le point de vue le moins favorable à leur gloire. Au dehors, le rang, les hommages, les regards publics qui les environnent, les gardent, pour ainsi dire, contre eux-mêmes ; toujours en spectacle, ils représentent ; ils ne se montrent pas tels qu'ils sont. Dans l'enceinte de leurs palais, renfermés avec leurs humeurs et leurs caprices, au milieu d'un

[1] L'orateur conserve devant le Régent la même liberté apostolique dont il avait usé devant Louis XIV. Il loue, mais il fait toujours habilement ressortir la leçon évangélique. C'est ainsi que de nos jours nous avons entendu parler devant un prince qui touche de près au trône, un évêque que l'Eglise de France pleurera longtemps.

[2] Le duc de Chartres. — *Note du premier éditeur.*

[3] La princesse de Modène, la reine d'Espagne, femme de Louis Ier, mort depuis. — *Ibid.*

[4] L'infante d'Espagne, destinée à être reine de France, et retournée depuis à Madrid. — *Ibid.*

[1] Louise-Adélaïde d'Orléans, abbesse de Chelles. —*Note du premier éditeur.*

petit nombre de témoins domestiques et accoutumés, le personnage cesse, et l'homme prend sa place et se développe.

Ici nous pouvons tirer le voile, et entrer sans crainte dans ce secret domestique, où la plupart des grands cessent d'être ce qu'ils paraissent. Ce qu'il y a eu de privé et d'intérieur dans la vie de Madame, est aussi grand et aussi respectable que ce qui en a paru aux yeux du public.

Dites-le ici à ma place, témoins affligés et fidèles de l'humanité, de la douceur et de l'égalité d'une si bonne maîtresse. Aviez-vous à souffrir de son rang ou de ses caprices? votre zèle n'était-il compté pour rien? vous croyait-elle trop honorés de lui sacrifier vos soins et vos peines? vous regardait-elle comme des victimes vouées à la bizarrerie et à l'humeur d'un maître? sentiez-vous votre dépendance que par ses égards et ses attentions à vous l'adoucir? en satisfaisant à vos services, pouviez-vous satisfaire à toute votre tendresse pour elle? votre cœur n'allait-il pas toujours plus loin que votre devoir; et quel chagrin avez-vous jamais senti en la servant, que la crainte de la perdre et la douleur de l'avoir perdue? L'abondance de vos larmes répond pour vous; et plus vivement que mes faibles expressions, elle fait son éloge et le vôtre[1].

Oui, mes Frères, au milieu de sa nombreuse maison, Madame n'était plus une maîtresse; c'était une mère affable et bienfaisante: dépouillée de sa grandeur, sans l'être jamais de sa dignité, elle descendait avec bonté dans le détail des peines et des besoins des siens. L'élévation est d'ordinaire ou dure ou inattentive; et il suffit, ce semble, d'être né heureux, pour n'être pas né sensible. Madame, avec un cœur élevé et digne de l'empire, avait un cœur plus humain et plus compatissant que ceux mêmes qui naissent pour obéir.

L'enceinte de sa maison ne borna pas, vous le savez, son inclination bienfaisante; son crédit fut toujours une ressource publique; nous trouvions tous en elle une protectrice assurée; l'accès n'était pas même refusé aux plus inconnus; et le besoin, ou la misère seule, devenait le titre qui donnait droit de l'approcher. Si les regrets de la reconnaissance sont les plus sincères et les plus sûrs, quel deuil a jamais dû être plus universel?

L'autorité de la régence ne lui parut même souhaitable pour le prince son fils, que par la possession où ce nouveau rang allait le mettre de faire des grâces. L'événement a été encore plus loin que vos désirs, princesse si digne de nos regrets. Les faveurs du prince sont aujourd'hui écrites dans les titres de nos plus illustres maisons, et en perpétueront les honneurs et les prééminences. Chaque jour de son administration a été le jour de ses bienfaits; et la reconnaissance s'est plutôt épuisée que ses largesses[1].

Il n'est pas étonnant que le cœur de Madame, si sensible aux besoins et aux intérêts des personnes les plus indifférentes, fût si tendre et si fidèle pour ses amis. L'amitié est le seul plaisir presque que la plupart des grands font gloire de s'interdire. Prévenus que les hommes leur doivent tout, ils croient ne leur rien devoir eux-mêmes, et que c'est assez payer leurs empressements que de les souffrir. L'amitié plus sincère, et dès-là moins rampante et moins empressée que l'adulation, leur paraît un hommage sec et aride. Leur attachement même et leur confiance n'est qu'un goût passager, qui les gêne et les ennuie bientôt, et dont ils se débarrassent comme d'une contrainte. Ainsi vivant seuls, dès qu'ils vivent sans amis au milieu de la multitude qui les environne, leurs vices font des adulateurs; leurs bienfaits, des ingrats; leurs vertus mêmes, des censeurs injustes. Madame eût pour ses amis cette confiance et cette fidélité dont on cherche depuis longtemps des exemples même parmi les hommes du commun. Un ami lui parut toujours le bien le plus précieux de la terre, et qui honore même les princes et les rois. Tous les biens, nous les devons, ou à la fortune, ou à la naissance: celui-là nous ne le devons qu'à nous-mêmes.

Tel fut le caractère de Madame dans sa vie privée, caractère connu, respecté, non-seulement de la nation, mais de toute l'Europe: une épouse fidèle, une mère tendre, une amie constante, une maîtresse douce et bienfaisante. Nos voisins l'ont toujours caractérisée par ces traits comme nous: c'était l'éloge public que

[1] La princesse était fière, bizarre, mais aimante, charitable et humaine, quand elle n'était pas entraînée par la violence de ses passions.

[1] L'évêque de Clermont semble ici offrir au Régent un témoignage public de sa reconnaissance pour le siége épiscopal auquel il l'avait nommé.

toutes les cours ont toujours fait d'elle ; et si ces traits paraissent vulgaires, ce ne sera jamais qu'à ces hommes frivoles, qui ne voient rien de grand dans les devoirs ; qui croient que les vertus domestiques ne sont faites que pour le peuple ; que les princes ne sont dignes de nos éloges, que lorsque leur faste et leur fierté les rend indignes de notre amour ; qu'un cœur tendre et compatissant déshonore le rang et la naissance ; que l'humanité dégrade l'homme ; et qu'il faut être né dur et bizarre, pour être né grand. Quel fléau pour le genre humain, si celui qui donne les princes à la terre punissait l'erreur de ces images, en nous donnant des maîtres qui leur fussent semblables !

Et qu'y a-t-il de plus honorable à la grandeur que l'humanité ? Les princes ne sont puissants que pour être bons : ils doivent, si je l'ose dire, leur puissance et leur grandeur à nos besoins ; et s'il n'y avait pas des faibles et des malheureux, le ciel n'aurait pas donné des maîtres à la terre.

C'est par là que Madame remplit toute la destinée de son rang : comblée des louanges de son époux ; appelée bienheureuse par ses enfants, et par ceux qui, attachés à son service, l'avaient toujours aimée comme leur mère : *Surrexerunt filii ejus, et beatissimam prædicaverunt ; vir ejus et laudavit eam... ; et domestici ejus vestiti sunt duplicibus.* Il nous reste encore la voix des peuples à écouter. Son histoire publique pourrait fournir des traits plus brillants que sa vie privée ; mais elle n'offrira pas de plus grandes vertus ; et si la fidélité d'une épouse, la tendresse d'une mère, la bonté d'une maîtresse ont fait son éloge domestique ; la majesté, la bienséance, la piété solide et toujours soutenue d'une princesse, son amour pour le roi et pour l'Etat, vont remettre devant nos yeux un spectacle qui a longtemps honoré notre siècle, et qui a toujours fait son éloge public : *Et laudent eam in portis opera ejus.*

DEUXIÈME PARTIE.

Les princes ont plus de devoirs à remplir que le reste des hommes : plus ils sont grands, plus ils doivent de grands exemples ; ils sont en spectacle aux regards, comme aux hommages de la multitude. Les premières obligations de leur rang sont le zèle pour l'Etat, dont ils sont les premiers sujets, et dont ils peuvent devenir les maîtres ; la bienséance dans les mœurs publiques, dont ils sont toujours les modèles ; la fidélité aux devoirs de la religion, que leurs ancêtres placèrent sur le trône.

A ces traits, nous croyons voir revivre la princesse que nous avons perdue. Les mêmes liens qui l'attachèrent au prince son époux, l'attachèrent à la France : elle parut avoir épousé la nation. Le sang germanique, qui coulait dans ses veines, retrouva pour le sang français les penchants et les affections de la même origine ; et descendue de ces anciens conquérants qui, des bords du Rhin, vinrent fonder dans les Gaules une monarchie, qui a vu depuis commencer toutes celles de l'Europe, elle parut, en arrivant parmi nous, s'être rendue à sa patrie, plutôt qu'en être sortie. Notre culte était devenu son culte, et notre peuple fut le sien ; nos dieux furent ses dieux ; nos usages ses usages [1] ; notre gloire ou nos malheurs, ses malheurs ou sa gloire ; et oubliant ses premières destinées, elle n'en connut plus d'autres que celles de la monarchie. Liée par le sang, ou par des commerces d'amitié et de bienséance, à la plupart des souverains de l'Europe, elle ne le fut jamais, par le cœur, qu'à la nation ; et au milieu des guerres qui les avaient armés contre nous, ses liaisons avec les cours étrangères ne furent jamais que des témoignages éclatants de son amour pour la France. Nos histoires lui en feront honneur ; et parmi les princesses étrangères, que les liens du mariage unirent au sang de nos rois, et qui vécurent au milieu de nous, elles lui opposeront des exemples qui l'honoreront encore davantage.

Louis le Grand connut son zèle, et le paya d'une amitié et d'une confiance qui ne finirent qu'avec lui. Nul de vous ne l'ignore, quelle fut la constance de l'estime et de la tendresse de ce grand roi pour Madame. Les cours sont orageuses ; les intérêts y décident toujours des affections ; et comme les intérêts y changent sans cesse, les affections n'y connaissent presque pas de durée : tout y forme des nuages ; les jours ne s'y ressemblent jamais ; les

[1] Ses lettres montrent bien des regrets pour son Allemagne, son Heidelberg ; et elle s'habitua fort mal aux usages français. Son goût simple et droit, mais parfois un peu bourgeois, lui faisait préférer aux palais, aux statues, aux jets d'eau, les forêts, les prairies, les ruisseaux ; elle allait jusqu'à aimer mieux un vulgaire potager que les magnifiques jardins de Versailles.

mêmes flots, qui vous élèvent, vous ouvrent le gouffre à l'instant; et la vicissitude éternelle des événements est comme le seul événement et le seul point qu'on y voit de fixe.

Madame n'éprouva point ces révolutions. Une noble franchise, si ignorée dans les cours et qui sied si bien aux grands, la rendit toujours respectable au roi : il trouvait en elle, ce que les rois ne trouvent guère ailleurs, la vérité. Plus éloignée encore, par l'élévation de son caractère que par celle de sa naissance, d'une basse adulation, elle n'employa jamais pour plaire que sa droiture et sa candeur. Les souplesses et les artifices de la dissimulation, qui font toute la science et tout le mérite des cours, lui parurent toujours le sort des âmes vulgaires. C'est se mépriser soi-même, que de n'oser paraître ce qu'on est. L'art de se contrefaire et de se cacher n'est souvent que l'aveu tacite de nos vices; et elle crut qu'on n'était grand qu'autant qu'on était vrai.

Aussi Louis, plus touché du simple et du naturel, que du faste des hommages, venait se délasser des adulations auprès de Madame. C'était là que sa cour prenait une nouvelle face : le faux en était banni; la vérité y présidait, et reprenait ses droits; la confiance et la noble simplicité environnaient le trône, et la tendresse en faisait le plus superbe hommage [1].

Ce prince, qui avait élevé plus haut que tous ses ancêtres, la gloire de la monarchie, et qui vit un si long cours de prospérités finir par des disgrâces, vit aussi l'amour et le courage de Madame croître avec nos malheurs. Quelles larmes ne donna-t-elle point alors à nos pertes! La vie même de son cher fils tant de fois exposée ne l'occupait pas plus vivement que le danger de l'Etat. Les plaies de la nation étaient aussi douloureuses pour elle, que celles dont ce prince belliqueux sortait souvent couvert des combats; et sa gloire même ne pouvait la consoler de nos disgrâces.

Rappellerai-je ici ces jours de deuil tant de fois déjà rappelés, où toute la famille royale presque éteinte; où le trône environné de tant d'appuis, demeuré seul en un instant; où tant de têtes que la couronne attendait, abattues, il ne nous restait de toutes nos espérances que la caducité d'un grand roi que nous allions perdre, et l'enfance d'un successeur que nous craignions de ne pouvoir conserver? Louis inébranlable, au milieu des débris de sa maison, ne vit dans ces lugubres funérailles, que l'appareil et le préparatif des siennes : il avait assez vécu pour sa gloire; mais il n'avait pas encore vécu assez pour nous. Cependant ce règne long et glorieux devait avoir le destin des choses humaines; ses jours, comme les nôtres, étaient comptés; le terme fatal arriva; les desseins du ciel sur sa grande âme étaient accomplis; et la France perdit un roi, qui sera toujours encore plus grand dans nos cœurs que dans nos annales [1]. Mais Madame perdait un ami; et s'ils sont rares sur la terre, ils le sont encore plus sur le trône. Sa douleur égala sa perte, et lui cacha même des espérances flatteuses qu'aurait pu entrevoir un cœur moins touché. La cour, que Louis seul remplissait de sa gloire et de sa majesté, ne lui parut plus qu'une solitude affreuse : elle crut vivre dans une terre déserte et abandonnée; et ce monarque si glorieux, qui laissait en mourant un si grand vide sur la terre, en laissa un dans son cœur que rien depuis ne put jamais remplacer [2].

Son zèle seul pour nos rois survécut à Louis; et s'attendrissant sur le bas âge du prince que tant de morts venaient d'élever sur le trône, en le reconnaissant pour son maître, elle l'aima comme son enfant. De quels yeux voyait-elle croître tous les jours avec lui ses heureuses inclinations et nos espérances! Avec quels transports de tendresse y voyait-elle se développer chaque jour les traits, la majesté, les manières, tout le grand du caractère de son auguste bisaïeul! Avec quelle circonspection respectueuse approchait-elle de ce trône naissant! L'enfance des souverains, qui rend tou-

[1] Massillon est parfaitement dans le vrai. Louis XIV aimait cette princesse si gaie, si vive, si naturelle. « Une sympathie de grandeur attacha Madame à Louis XIV. De secrets rapports font les nobles attachements d'estime et de respect; et les grandes âmes, quoique les traits de leur grandeur soient différents, se sentent et se ressemblent. Elle estima, elle honora, oserai-je le dire, elle aima ce grand roi parce qu'elle était grande elle-même. Elle l'aimait lorsqu'il était plus grand que sa fortune; et elle l'aimait encore davantage lorsqu'il était plus grand que ses malheurs. On l'a vue donner à ce prince mourant des larmes amères, en donner même à sa mémoire; le chercher dans ce superbe palais qu'il remplissait de l'éclat de sa personne et de ses vertus; dire souvent qu'il y manquait, et porter toujours depuis sa mort une plaie profonde, dont toute la gloire de son fils n'a pu lui ôter le sentiment ». — *Oraison funèbre de Madame* par le P. Cathalan jésuite. — On ne saurait mieux dire, comme l'a remarqué M. Sainte-Beuve qui cite ces paroles; et rien n'est plus exact. La correspondance de Madame en fait foi.

[1] Voilà un touchant et noble éloge de Louis XIV.

[2] La maladie du roi l'affligea fort, et, comme elle l'écrivait, elle en perdit même l'appétit et le sommeil. (Lettre du 15 août 1715).

jours autour d'eux les bienséances du respect et des hommages moins attentives, redoublait la bienséance et l'attention de son respect et de ses hommages; et si une nation si tendre, si fidèle, si respectueuse envers ses rois, avait eu besoin là-dessus de ces grands exemples, elle nous avait appris à aimer nos maîtres, elle nous apprenait alors à les respecter.

C'était la louange publique que la France donnait à Madame. Et ce zèle pour nos rois, qui fait ici son éloge, n'a-t-il pas lui-même hâté notre deuil? Ses yeux qui voyaient déjà de loin la terre des vivants, avant de se fermer à la lumière, voulurent voir le roi, dans sa splendeur et dans toute la gloire de son sacre[1]: *Regem in decore suo videbunt oculi ejus, cernent terram de longe*[2]. Ses forces parurent se ranimer; son courage n'écouta point nos frayeurs. Munie des saints mystères et de cette viande qui fait la force des voyageurs, nous la vîmes partir en triomphe pour la cérémonie auguste, comme si elle allait elle-même prendre possession de l'empire, ou, pour mieux dire, de l'immortalité. Elle vit, avec des yeux déjà mourants, l'onction sainte couler sur l'enfant de tant de rois; cette onction qui est le titre le plus ancien et le plus vénérable de la foi de nos monarques, et des prérogatives de la monarchie; cette onction qui consacra les Clovis, les Charlemagne, les saint Louis, et qui a donné tant de saints et tant de héros au trône des Français. Elle porta aux pieds des autels, avec ses derniers vœux, les vœux de toute la nation, pour le salut et la gloire d'un prince, que le Dieu de ses pères venait de marquer du caractère sacré de la royauté. Elle parut, comme le saint vieillard de Jérusalem, si respectable par ses années et par sa piété, n'avoir plus de regret à la vie, depuis que ses yeux avaient vu cet enfant précieux, qui devait être la gloire et l'espérance de son peuple faire dans le temple au Maître des rois le premier hommage public de sa souveraineté.

Jour trop heureux, que vous nous prépariez de larmes! Elles couleront longtemps pour vous surtout, princesse affligée[3], que la présence d'une mère si chérie avait attirée d'une cour étrangère à cette superbe solennité! Vous couriez recevoir ses tendres embrassements, hélas! et vous veniez recevoir ses derniers soupirs; vous redoubliez pour elle vos soins, vos empressements, vos tendresses, hélas! et vous lui rendiez vos derniers devoirs. Ainsi, ô mon Dieu, vous nous menez toujours à l'affliction par des jours de sérénité et d'allégresse.

Mais cachons-nous encore pour un moment ce triste spectacle. L'amour de Madame pour le roi et pour l'Etat prenait sa source dans un cœur, pour qui les devoirs étaient devenus des penchants. Plus son rang l'approchait de la majesté royale, plus elle fut attentive à n'en pas laisser avilir la dignité: elle le rendit plus respectable, en le respectant toujours elle-même. Quelle bienséance et quelle majesté dans les mœurs publiques! Les grands regardent souvent leur naissance comme une prérogative qui en autorise les avilissements, et se font de nos hommages mêmes un titre d'indécence. Persuadés qu'ils ne doivent rien au reste des hommes, ils croient aussi ne se devoir rien à eux-mêmes.

La France a-t-elle jamais vu de princesse soutenir avec plus de décence et de dignité l'élévation de son rang? Les mœurs avaient beau changer; en vain le siècle ne connaissait plus l'ancienne gravité de nos pères; en vain la licence avait pris la place des règles et des bienséances; en vain la modestie et la pudeur n'étaient plus pour le sexe que des usages surannés; en vain la cour elle-même, loin de s'opposer à ces nouvelles mœurs, en fournissait souvent le modèle: Madame se ressembla toujours à elle-même. Nous l'avons vue seule presque conserver aux règnes à venir la bienséance et la tradition des premiers usages, que l'amour de la paresse et de la commodité abolissait peu à peu; faire passer aux âges suivants ce qui nous reste de grand et d'honorable des anciennes cours; et sauver l'uniformité à une nation que la lassitude seule des changements pourra fixer un jour.

Majestueuse, sans faste, elle ne regarda pas la fierté comme une bienséance de son rang. La majesté qui l'environnait, était affable et accessible. En lui offrant nos hommages, nous ne pouvions lui refuser nos cœurs. On ne trouvait point autour d'elle cette barrière d'orgueil, de silence, ou de dédain, qui fait souvent toute la majesté des grands; on n'y voyait

[1] Voyage de Madame à Reims, pour voir le sacre de Louis XV. Elle y alla malade, et mourut peu de jours après son retour. — *Note du premier éditeur.*

[2] Is., XXXIII, 17.

[3] La duchesse de Lorraine, fille de Madame. — *Premier éditeur.*

élevé dans l'Eglise n'eût aplani toutes les voies qui semblaient en rendre l'exécution impossible! Que de saints ministres de Jésus-Christ, soutenus dans leurs fonctions, auraient cédé aux contradictions et privé par leur retraite les peuples de leurs instructions et de leurs exemples, si leur vertu n'eût trouvé dans la piété des grands et des puissants une protection qui assurait la paix à leur troupeau et l'autorité à leur ministère!

Que dirai-je encore, mes Frères? Vous rendez par vos exemples la vertu respectable à ceux qui ne l'aiment pas; et ce n'est plus une honte d'être chrétien, dès que par là on vous ressemble. Vous ôtez à l'impiété cet air de confiance et d'ostentation avec lequel elle ose tous les jours paraître; et le libertinage n'est plus un bon air, dès que votre conduite l'improuve [1]. Vous maintenez parmi les peuples la religion de nos pères; vous conservez la foi aux siècles qui nous suivront; et souvent il ne faut qu'un grand dans un royaume, ferme dans la foi, pour arrêter le progrès de l'erreur et des nouveautés, et conserver à tout un Etat la foi de ses ancêtres. La seule Esther conserva le peuple et la loi de Dieu dans un grand empire; le seul Mathathias [2] tint bon contre les autels étrangers et empêcha les superstitions de prévaloir au milieu de Juda; et la France ne doit les lumières de l'Evangile et la connaissance de Jésus-Christ qu'à la piété d'une sainte princesse qui conquit à la foi, avec le cœur d'un époux infidèle, un royaume qui depuis en a toujours été le plus ferme appui et la portion la plus pure et la plus florissante. Oh! mes Frères, que vous êtes grands quand vous êtes à Jésus-Christ, et que votre naissance et votre élévation paraissent avec bien plus d'éclat et de dignité dans les fruits immenses de votre piété que dans le faste de vos passions et tout le vain attirail des magnificences humaines!

Secondement, les récompenses de la vertu. Vous la mettez en honneur en lui donnant, dans le choix des places qui dépendent de vous, les préférences qui lui sont dues, et ne confiant les emplois qu'à ceux dont la piété mérite la confiance publique, en ne comptant sur la fidélité des subalternes qu'autant qu'ils sont fidèles à Dieu, et recherchant principalement dans les hommes la droiture de la conscience et l'innocence des mœurs, sans quoi tous les autres talents ne forment plus qu'un mérite équivoque qui devient ou nuisible ou inutile.

Et déjà, mes Frères, quel nouveau bien pour le public! quel bonheur pour un royaume où les gens de bien occupent les premières places, où les emplois sont les récompenses de la vertu, où les affaires publiques ne sont confiées qu'à ceux qui cherchent plus les intérêts publics que leurs intérêts propres, et qui ne comptent pour rien le gain du monde entier, s'ils venaient à perdre leur âme!

Quel avantage pour les peuples lorsqu'ils trouvent leurs pères dans leurs juges, les protecteurs de leurs faiblesses dans les arbitres de leur destinée, les consolateurs de leurs peines dans les interprètes de leurs intérêts! Que d'abus prévenus! que de larmes essuyées! que d'injustices évitées! quelle paix dans les familles! quelle consolation pour les malheureux! Quel honneur même pour la vertu, lorsque les peuples sont ravis de la voir en place et que le monde lui-même, tout monde qu'il est, est pourtant bien aise d'avoir des gens de bien pour défenseurs et pour juges! Quel attrait pour la vertu, lorsqu'on voit qu'elle est devenue le chemin des grâces, et qu'outre les promesses du siècle à venir elle a encore pour elle les récompenses de la terre : *Promissionem habens vitæ quæ nunc est, et futuræ* [1].

Et ne dites pas, mes Frères, qu'en récompensant la vertu on ne corrige pas les pécheurs et qu'on multiplie seulement les hypocrites. Je sais jusqu'où l'amour de l'élévation peut pousser les hommes, et quels abus ils sont capables de faire de la religion pour arriver à leurs fins; mais du moins vous obligez le vice de se cacher; du moins vous lui ôtez l'éclat et la sécurité qui le répand et le communique; vous conservez du moins l'extérieur de la religion parmi les peuples; vous multipliez du moins les exemples de la piété parmi les fidèles, et s'il n'y a pas moins de déréglement, les scandales du moins sont plus rares.

Enfin, les saintes largesses de la vertu. Mais je sens que mon sujet m'entraîne, et il est temps de finir. Oui, mes Frères, que de nouveaux biens encore pour les peuples dans l'usage chrétien et charitable de vos richesses!

[1] Pense-t-il nous avoir bien réjouis de nous dire qu'il doute si notre âme est autre chose qu'un peu de vent et de fumée, et encore de nous le dire d'un ton de voix fier et content? PASCAL.

[2] Mathathias, père des Macchabées.

[1] I Tim., IV, 8.

soupirs et nos larmes les hâter! Puissions-nous en être les heureux témoins; et ne transmettre à nos neveux que l'histoire déplorable de nos dissensions!

Piété de Madame, simple et soumise, mais exacte et régulière. La foi veut des œuvres; et l'on croit en vain, quand on vit mal. Avec quelle profonde religion approchait-elle régulièrement des saints mystères! Abîmée devant la majesté de Dieu, toutes les grandeurs de la terre ne lui paraissaient plus qu'un atome et un néant. Les livres saints étaient sa consolation de tous les jours; elle y sentait ce touchant, ce sublime, ce divin, qui ne peut être l'ouvrage de l'esprit de l'homme. Ces vérités saintes dans nos bouches ne lui paraissaient pas moins dignes de son amour et de ses empressements; et nous la voyions avec joie dans nos temples, au milieu de la multitude des fidèles, venir soutenir par la majesté de sa présence et la dignité de notre ministère et le respect dû à la parole dont nous sommes les ministres [1].

Ses sentiments ne démentaient pas ses œuvres publiques. Vous le savez, vierges saintes [2], pieuses dépositaires des plus secrets mouvements de son cœur! que de prières ferventes, que de pratiques de piété, que d'entretiens édifiants vos murs sacrés ont cachés au public! L'austérité de votre retraite déjà, si adoucie par la ferveur, ne l'était-elle pas encore par ses grands exemples? permettait-elle seulement à votre tendresse des vœux pour la prolongation de ses jours? *Bornez vos vœux à mon salut*, vous disait-elle souvent: *il importe peu de vivre; mais il importe de s'assurer de l'éternité.*

Elle se l'assurait en effet tous les jours par le mérite de ses œuvres. Les pauvres soulagés avec profusion; les serviteurs de Dieu honorés de sa familiarité et de sa confiance; les offenses oubliées et cachées au pied de la croix; une constance chrétienne et une tranquillité même héroïque dans la durée de ses maux; une humilité que l'élévation de son caractère et de son cœur rehaussait encore; une attention scrupuleuse sur tous les devoirs de la religion, où tout lui paraissait grand; une sainte avidité pour le froment des élus; une confiance sans réserve pour le ministre qui la conduisait dans les voies du ciel; un goût pour le bien, un dégoût pour tout ce qui ne mène pas à Dieu: c'est l'histoire nue et simple de sa vie; et tout ce que l'art pourrait y ajouter déshonorerait son éloge.

Ne nous abusons pas, mes Frères: ainsi vécut cette pieuse princesse; et ce ne sont que les mêmes routes qui peuvent nous conduire à la paix, au calme, au courage qui accompagnèrent sa mort. On ne la voit approcher avec confiance que lorsqu'on l'a attendue avec frayeur. Dieu, qui se préparait sa victime pour l'autel éternel, la purifiait depuis longtemps par l'épreuve des infirmités et des souffrances. Nous voyions de loin approcher notre deuil; les remèdes prolongeaient ses jours, et ne calmaient pas nos craintes; son courage semblait donner une nouvelle force aux remèdes, et ne donnait pas une nouvelle sûreté à nos espérances; le ciel, touché des vœux et des larmes d'une maison désolée, semblait suspendre quelquefois le cours de ses maux, mais ne suspendait pas l'ordre des desseins éternels et le cours destiné aux jours de sa vie mortelle. Nous avions beau la rassurer par nos souhaits; l'éternité s'ouvrait de jour en jour à ses yeux. Plus le Seigneur semblait différer, plus elle le voyait près; elle le hâtait même par ses désirs: en cela seul peu attentive à nos vœux, elle craignait d'avoir trop vécu, et souhaitait de ne plus vivre. *Je ne crois pas que de vivre plus longtemps me rende meilleure:* c'était son langage ordinaire. Nous nous flattons tous par des espérances de conversions elle nous apprenait que le temps qu'on destine au repentir, ne fait qu'accumuler de nouveaux crimes; et qu'un vain espoir de changer est plutôt un écueil qu'une ressource de salut.

Enfin, sourd à nos gémissements, le ciel se rend à ses désirs. De retour du voyage où sa tendresse avait eu plus de part que la pompe du spectacle, l'accablement augmente, nos frayeurs redoublent, nos espérances s'évanouissent, la mort qu'elle portait depuis longtemps dans son sein, se montre à découvert et se déclare. Et de quels yeux Madame la voit-elle approcher? Faut-il recourir, pour lui annoncer le jour du Seigneur, à ces pré-

[1] Si sa correspondance nous la montre toujours fidèle à la Bible, elle ne nous la peint pas aussi attentive aux sermons. Elle s'en plaint même quelquefois. Mais Massillon parle avec une légitime reconnaissance. Il l'avait approchée; elle l'avait accueilli avec bonté; et sans doute elle assistait à ses prédications.

[2] Les religieuses carmélites de la rue de Grenelle, où Madame se retirait souvent. — *Note du premier éditeur.*

cautions étudiées, qui ne le montrent qu'en le cachant? C'est elle qui le publie, qui l'annonce à des spectateurs désolés, et qui voudraient se le cacher à eux-mêmes. A-t-on besoin, pour la calmer sur les frayeurs de la mort, de lui montrer de fausses espérances de vie? Au milieu du trouble, de la consternation, des cris, des sanglots, qui environnent le lit de sa mort : *Nous nous retrouverons dans le ciel*, dit-elle avec une sérénité que ses maux et ses souffrances ne peuvent altérer. Elle console notre douleur; elle sourit à nos clameurs : c'est le jour de son triomphe, et elle ne veut pas qu'on le déshonore par des larmes. Les larmes mêmes du prince son fils, ce fils, l'objet le plus cher de sa tendresse; ce fils, qu'elle voit à ses pieds, accablé, pénétré d'une profonde douleur, et pour qui elle avait sollicité si longtemps aux pieds des autels les miséricordes éternelles; les larmes de ce cher fils touchent son cœur maternel, mais n'ébranlent point sa foi. Ses vœux mourants le présentent encore au Dieu qui vient au-devant d'elle. En le comblant de ses bénédictions, elle ne lui souhaite pas, comme autrefois un patriarche au lit de la mort à son fils, *que les peuples lui obéissent, que les tribus l'adorent comme leur chef, qu'il soit le maître de ses frères, que les enfants de sa mère se prosternent devant lui* [1]. Elle l'avait vu jouir presque de toutes ces vaines prospérités; ses désirs sont plus hauts et plus dignes de la foi; elle ne lui souhaite que le don de Dieu, et ne compte pour rien de se séparer de lui dans le temps, pourvu qu'elle ne le perde pas dans l'éternité. *Servez Dieu et le roi*, lui dit-elle, *et ne m'oubliez jamais.*

Non, vous ne serez jamais effacée de son souvenir, princesse si digne de ses regrets et de sa tendresse; la grandeur de sa perte ne nous répond que trop de la durée de sa douleur; nous mêlerons toujours nos larmes aux siennes. Et si les vœux des justes mourants sont toujours exaucés, grand Dieu! puissent ceux de la princesse qui expire, être écoutés! puissent les derniers désirs de sa foi et de sa tendresse pour son fils être montés avec elle aux pieds de votre trône; attirer sur lui les regards de votre miséricorde; le rendre aussi agréable à vos yeux qu'il est grand devant les hommes; et écrire son nom dans le livre de l'immortalité en caractères aussi glorieux qu'il le sera dans nos histoires.

Pour nous, mes Frères, n'attendons pas à la dernière heure : ceux qui attendent toujours, ne changent jamais. Comptons avec nous-mêmes avant que Dieu compte avec nous. Vivons comme nous voudrions alors avoir vécu. Assurons-nous ce que nous espérons. Ne faisons pas du salut un vain projet; mais faisons de tous nos projets la voie de notre salut. Et quelque éclatante qu'ait été notre vie, souvenons-nous que nous n'y trouverons de réel que ce que nous aurons fait pour l'éternité. Ainsi soit-il.

[1] Et serviant tibi populi et adorent te tribus; esto dominus fratrum tuorum et incurventur ante te filii matris tuæ. — Gen. XXVII, 29.

SERMONS

POUR DES VÊTURES ET DES PROFESSIONS RELIGIEUSES.

QUATRE-VINGT-ONZIÈME SERMON.

PREMIER SERMON POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE [1].

NOTICE.

Ce discours fut prononcé pour une *vêture* et non pour une profession religieuse. La nouvelle épouse de Jésus-Christ appartenait à une des plus illustres familles du royaume et par la noblesse de la naissance et par l'éclat des premières dignités et par l'ardeur de la foi. Elevée dans le monastère même où elle se consacra à Dieu dès les premières années de la jeunesse, elle foule aux pieds un grand nom, un rang important, un puissant crédit, une immense fortune. Le recueil de Trévoux qui nous donne ce discours nous apprend même que le couvent où prêchait Massillon et où prenait le voile la jeune novice appartenait à l'ordre de Saint-Benoît. La famille assistait à cette sainte cérémonie.

ANALYSE.

DIVISION. — *Trois consolations de la vie religieuse :* 1° *Une consolation d'élection ;* 2° *Une consolation de préservation ;* 3° *Une consolation de consécration.*

PREMIÈRE PARTIE. — *Une consolation d'élection.* Outre cette élection invisible par laquelle la miséricorde de Dieu nous a marqués du sceau du salut, et nous a séparés de la masse de perdition, il est des élections visibles qu'on peut regarder comme les moyens et les préjugés consolants de la première. Or, telle est la vie religieuse en effet, dans les âmes que Dieu appelle à cet état. 1° On y voit une préférence marquée au milieu d'une infinité d'âmes que Dieu abandonne. Premièrement, préférence de pure bonté. Car, au lieu que les hommes ne nous préfèrent dans la distribution de leurs grâces, que parce qu'ils nous trouvent, ou plus utiles à leurs desseins, ou plus dignes de leurs bienfaits ; Dieu, dans ses choix, ne consulte que sa miséricorde, parce que nous en sommes tous également indignes. Ainsi les heureuses inclinations, le premier âge passé dans l'innocence, l'éloignement

[1] Le texte de 1705 annonce plus justement un sermon de *vêture de religieuse.*

naturel du monde, sont les suites heureuses, et non les causes de votre élection. Car combien d'autres, avec les mêmes secours, n'ont pas persévéré dans le dessein qu'elles avaient de s'ensevelir avec Jésus-Christ dans ces saintes retraites ? Secondement, préférence consolante par sa singularité Considérez ce qui se passe dans l'univers : comparez, si vous le pouvez, le petit nombre d'âmes justes et fidèles, qui au milieu de nous vivent de la foi, à cette multitude effroyable d'infidèles, d'errants, de pécheurs, de mondains de tous les pays et de toutes les nations, qui suivent les voies de la perdition et de la colère : c'est un atome au milieu d'un espace immense ; et cependant c'est parmi ce petit nombre même que le Seigneur vous a choisie ; il vous a élue même parmi ses élus. Que de grâces renfermées dans une seule grâce ! Il vous a séparée de tant de peuples qui ne le connaissent pas, ou qui le connaissant ne l'adorent pas comme il faut ; de tant de fidèles qui en l'adorant, violent sa loi sainte. Il vous a privilégiée encore par-dessus ce petit nombre d'âmes justes, qui au milieu des périls du monde le servent, mais sont obligées de se partager entre le monde et lui : sentez-vous tout le prix de cette préférence ?

2° Nouveau sujet de consolation dans votre élection : les moyens dont Dieu s'est servi pour vous y conduire. Quels prodiges le bras du Seigneur n'a-t-il pas opérés, et quels moyens sa sagesse n'a-t-elle pas employés pour vous retirer du monde ! que de secrètes invitations ! que de nuages dissipés ! que de dégoûts vaincus ! que d'obstacles écartés ! que de facilités ménagées ! que d'événements inattendus ! que de révolutions et de changements pour vous frayer le chemin où il voulait vous conduire ! de sorte que le Seigneur ne vous a jamais perdue de vue, et que vous pouvez lui dire avec le Prophète : C'est vous, Seigneur, qui avez préparé toutes mes voies, et qui dès le sein de ma mère avez mis votre main sur moi. Telles sont les grandes miséricordes du Seigneur sur les siens.

3° Autre sujet de consolation dans votre élection : les secours et la protection que Dieu promet, et qui sont toujours les suites de cette élection. C'est une vérité du salut que les secours particuliers de la grâce suivent d'ordinaire le choix qu'elle fait de nous. Tel est l'avantage d'une âme qui entre dans une voie que la main même du Seigneur lui a frayée : elle ne doit plus se regarder elle-même, ni s'arrêter à la disproportion qu'elle trouve entre sa faiblesse et les difficultés de la voie où Dieu l'appelle ; c'est Dieu même qui l'y conduit, et c'est assez ; elle peut dire avec le Prophète : *Le Seigneur est mon guide ; rien ne me manquera.* Au lieu que les âmes mondaines, entrées la plupart dans l'état où elles se trouvent, sans vocation du ciel, sont livrées à leur propre faiblesse, et Dieu ne les soutient point dans des voies que lui-même ne leur a point choisies. De là vient que nous voyons tous les jours tant d'âmes dans le monde, qui remplies d'ailleurs de bons désirs, et nées avec d'heureuses inclinations, se plaignent sans cesse de leur faiblesse ; des âmes pour qui tout est un écueil, et en qui les plus fermes résolutions ne vont jamais plus loin que jusqu'au premier péril : c'est que le Seigneur les laisse errer au gré de leurs passions dans un monde où sa main ne les a pas placées. Pour vous que la main du Seigneur conduit dans le lieu saint, vous pouvez avec confiance vous répondre de sa protection et de ses grâces. Ne craignez donc pas les peines et les difficultés que la vie religieuse semble d'abord offrir à la nature : ses austérités se changeront pour vous en de douces consolations ; ses devoirs les plus pénibles soutiendront votre foi, loin de l'abattre ; et vous serez vous-même surprise de votre force et de votre courage. Mais ne comptez pas tellement sur la grâce de votre élection, que vous laissiez affaiblir en vous cette première ferveur de l'esprit. Si vous vous relâchez, en vain étiez-vous appelée aux noces de l'Epoux, vous serez rejetée, comme les vierges imprudentes, quoique leur vocation fût certaine.

Deuxième partie. — *Consolation de préservation.* En effet, vous quittez le monde ; mais qu'est-ce que ce monde misérable duquel la miséricorde de Jésus-Christ va vous séparer à jamais ? Premièrement, c'est une région de ténèbres ; secondement, une voie toute semée d'écueils et de précipices ; troisièmement, c'est le lieu des tourments et des tristes inquiétudes.

1° Une région de ténèbres : la vérité n'y trouve ou que des aveugles qui ne la connaissent pas, ou que des ennemis qui la combattent ; et sans parler de tous les divers genres d'aveuglement si répandus dans le monde, qui attaquent le fondement de la foi et de la doctrine sainte, arrêtons-nous aux erreurs qui en altèrent les règles et les maximes. On annonce tous les jours ces maximes saintes avec autant de force, d'exactitude et de lumière, que dans les premiers âges de l'Eglise. Cependant il n'en est aucune sur laquelle le monde ne répande encore des adoucissements, de fausses couleurs qui les défigurent, ou des nuages qui les cachent ; et ce ne sont pas là les erreurs de quelques particuliers, ce sont les erreurs de presque tous les hommes, c'est la doctrine du monde entier, contre laquelle il n'est plus temps de vouloir s'élever. C'est ainsi que tous les hommes presque marchent, sans le savoir, dans les ténèbres ; et c'est ainsi que vous auriez vécu, si la miséricorde de Jésus-Christ ne vous avait retirée de cette région de ténèbres, pour vous faire passer à un royaume de lumière : vous auriez regardé comme des vérités les erreurs reçues de la multitude ; vous auriez suivi les voies que tout le monde regarde comme sûres. Les miséricordes du Seigneur sur vous sont donc dignes d'une reconnaissance qui ne doit plus finir qu'avec votre vie. Voyez, tandis que des ténèbres épaisses couvrent toute la terre, comme la lumière du Seigneur s'est levée sur vous seule, comme il vous a conduite dans un lieu où tout vous montrera la vérité. Rien en effet n'est plus consolant pour une âme que la miséricorde du Seigneur a séparée du monde, que ce premier coup d'œil qui lui en découvre les erreurs et les fausses maximes.

2° Le monde est une voie toute semée d'écueils et de précipices. Tout est danger dans le monde : danger dans la naissance, dans l'élévation, dans les soins publics, dans l'usage des grands biens, dans les entretiens, dans les amitiés, dans le mariage, dans l'état de liberté, etc. voilà le monde. Si vous échappez d'un péril, vous venez bientôt échouer à un autre ; et ne croyez pas que tous ces dangers eussent été moindres pour vous que pour un autre. Quand même des exemples domestiques de vertu auraient quelque temps défendu votre innocence ; ah ! que les exemples touchent peu dans cette première saison de la vie qu'on destine à l'oubli de Dieu ! Vous auriez peut-être envié le bonheur des âmes qui servent Dieu, et qui sont à lui sans réserve ; mais entraînée à l'instant par le torrent fatal des exemples, la vertu n'aurait jamais eu que vos faibles désirs, et le monde toujours votre cœur et vos affections véritables. Ce n'est pas qu'en convenant des périls innombrables du monde et de la difficulté d'y faire son salut, je veuille justifier les vaines excuses des mondains. Il est difficile, disent-ils, de vivre chrétiennement dans le monde : cela est vrai Mais combien d'âmes fidèles la grâce y forme et y conserve-t-elle tous les jours à vos yeux ! Le plus sûr, dites-vous, serait de tout quitter et de s'aller cacher au fond d'une retraite. Ah ! je l'avoue avec vous ; mais il ne faut pas que les désirs d'un état devenu impossible, vous calment sur les dangers de votre état présent : c'est une illusion de ne pas faire ce qu'on doit, parce qu'on voudrait faire ce qu'on ne peut pas.

3° Le monde est le lieu des tourments et des tristes inquiétudes. On croirait d'abord que la joie et les plaisirs sont le partage de ce monde réprouvé ; mais il s'en faut bien. Hélas ! si l'on pouvait y être heureux, du moins en oubliant Dieu, et en ne refusant rien aux passions insensées ; si on n'évitait pas les supplices éternels destinés aux pécheurs ; du moins on jouirait du présent ; mais ce présent même, cet instant rapide, est refusé au pécheur. Dieu qui nous a faits pour lui, ne veut pas que nous puissions être un instant même heureux sans lui. Il se sert de nos passions pour nous punir de nos passions mêmes. En vain nous formons-nous un plan de félicité dans le crime, notre cœur dément bientôt cette espérance ; et il ne nous reste rien de plus réel de cette vaine idée de bonheur, que le chagrin de nous l'être en vain formée. Jésus-Christ n'a pas laissé sa paix au monde, il ne l'a laissée qu'à ses disciples : ainsi en le lui sacrifiant aujourd'hui, vous ne lui sacrifiez rien de trop aimable ; et ce qui fait le prix et le mérite de votre sacrifice, est bien plutôt le plaisir saint avec lequel vous le consommez, que les plaisirs

frivoles auxquels vous renoncez. Oui, si vous connaissiez le fond et l'intérieur de ce monde misérable, vous n'y verriez que des malheureux. Voilà le monde avec toutes ses erreurs, ses périls et ses inquiétudes. Réjouissez-vous donc de ce que Dieu vous a délivrée de la tyrannie de ce monde, pour faire sa demeure au milieu de votre cœur, et y établir une paix et une sérténié éternelle.

Misit de summo, et accepit me, et assumpsit me de aquis multis;... et eduxit me in latitudinem,... quoniam voluit me.

Le Seigneur a tendu sa main du haut du ciel ; il m'a choisi, et m'a retiré du milieu des grandes eaux ; et il m'a conduit dans un lieu spacieux et assuré, parce qu'il m'a aimé. Ps. XVII, 17, 20.

C'est ainsi qu'un roi, selon le cœur de Dieu, délivré de tous ses ennemis, échappé à tous les périls qui avaient tant de fois menacé sa vie, tranquille enfin sur un trône où la main du Seigneur l'avait placé, et jouissant au milieu de Jérusalem du fruit de ses victoires passées, de l'amour de ses peuples, de l'estime de ses sujets, et de toutes les douceurs d'un règne heureux et florissant ; c'est ainsi que rappelant tant de bienfaits à leur source, et sentant croître sa reconnaissance avec sa prospérité, il repassait sans cesse dans son esprit les merveilles du Seigneur, et ne se lassait point de publier les miséricordes dont il l'avait prévenu dès le sein de sa mère.

« Il m'a tendu la main du haut du ciel, se disait tous les jours à lui-même ce prince religieux ; il m'a choisi sur tous mes frères ; il m'a préféré à tous ceux de ma tribu ; il a rejeté la postérité de Saül ; il a dédaigné les grands et les puissants ; et il m'est venu chercher dans ma plus tendre jeunesse, moi qui n'offrais encore à ses yeux que la simplicité de mon cœur, et l'obscurité de mes premières années : *Misit de summo, et accepit me.*

« Comment pourrais-je assez publier la magnificence de ses grâces, continuait ce roi fidèle ? Il ne s'est pas contenté de jeter sur moi les regards d'une élection éternelle ; sa main toute-puissante m'a délivré de tous les périls qui m'environnaient ; de l'insolence de Goliath, des persécutions de Saül, des embûches des Philistins, de la perfidie d'Absalon, et des piéges mêmes de ma prospérité et de ma gloire : *Et assumpsit me de aquis multis.*

« Enfin, pour couronner ses miséricordes, il m'a conduit dans la sainte Jérusalem ; et par un pur effet de sa bonne volonté, il a établi pour toujours ma demeure dans ce lieu de paix, de sûreté et d'abondance : *Et eduxit me in latitudinem,... quoniam voluit me* ».

Voilà, ma chère sœur, l'histoire des miséricordes du Seigneur sur votre âme, et les trois points de vue par où vous devez envisager, le reste de vos jours, le bienfait signalé qui vous consacre aujourd'hui à Jésus-Christ. Sans cesse désormais ranimant aux pieds des autels votre reconnaissance, par le souvenir des miséricordes de Dieu sur vous, vous devez vous dire à vous-même comme David :

« Il m'a tendu la main du haut du ciel ; il a daigné me choisir seule dans la maison de mon père ; il m'a préférée à tant d'âmes qu'il laisse périr dans le monde, sans jeter sur elles

C'est ainsi que parle un roi selon le cœur de Dieu, délivré de tous ses ennemis, échappé à tous les périls qui avaient tant de fois menacé sa vie, tranquille sur un trône où la main du Seigneur l'avait placé, jouissant au milieu de Jérusalem du fruit de ses victoires, partagé de l'amour de ses peuples, estimé de ses voisins, et goûtant les douceurs d'un règne florissant et heureux ; c'est ainsi que rapportant tant de bienfaits à leur source, et sentant croître sa reconnaissance avec sa prospérité, repassant sans cesse les bontés du Seigneur pour lui, et ne pouvant s'empêcher de publier les faveurs singulières dont il l'avait comblé dès le sein de sa mère, il s'écriait : « Le Seigneur a tendu sa main du haut du ciel, pour me séparer et me retirer du déluge des eaux ; il m'a délivré des mains d'un ennemi redoutable, et m'a défendu contre de puissants adversaires qui cherchaient à me perdre ; il m'a prévenu de ses consolations au jour de mon affliction, et a voulu devenir mon protecteur et mon appui ; il m'a préféré à tous ceux de ma tribu, dédaignant les grands et les puissants de la terre pour me prendre ; il m'a choisi dès ma tendre jeunesse, moi qui n'offrais à ses yeux que la simplicité de mon cœur, et l'obscurité de mes premières années : *Misit de excelso, et assumpsit me.*

« Comment donc publierai-je la magnificence de ses grâces et de ses bienfaits, continuait ce saint roi ? Il ne s'est pas contenté de jeter sur moi les regards d'une tendre dilection, il m'a délivré de l'insulte du redoutable Goliath, de la fureur des Philistins, de la persécution de Saül[1] : *Liberavit me ab inimico potentissimo, et ab his qui oderant me, quoniam me robustiores erant* [1].

« Enfin pour comble de faveurs, sa miséricorde m'a conduit dans Israël, et a établi ma demeure éternelle dans ce lieu d'abondance et de paix : *Et eduxit me in latitudinem,... quia complacui ei* ».

Voilà, ma chère sœur, l'histoire des miséricordes du Seigneur sur votre âme, et les trois points de vue qui doivent vous régler dans toute cette conduite. Le bienfait signalé qui vous consacre à Jésus-Christ, ranimant sans cesse aux pieds des autels votre reconnaissance, vous doit faire dire comme David :

« Il a tendu sa main sur moi du haut du ciel ; il m'a choisie et préférée à tant d'autres qu'il laisse périr dans le monde, sans

[1] II Reg., XXII, 18.

ce regard puissant de miséricorde qui m'en a retirée : *Misit de summo, et accepit me.*

« Aussi ce n'a pas été assez pour son amour, de me choisir dans ses conseils éternels. Combien d'âmes appelées sont infidèles à l'attrait de leur vocation ! Il a brisé tous les liens qui auraient pu me retenir encore sous l'empire de ce monde corrompu, et m'a aidée à me sauver d'un lieu où les naufrages sont si communs, et où le salut est si rare : *Et assumpsit me de aquis multis.*

« Que lui rendrai-je pour tant de bienfaits ? Il a comblé tous ses dons en me conduisant dans le lieu saint ; il m'a ouvert les portes de la sainte Sion, et m'a placée au milieu des vierges fidèles qui le servent ; et ce qui enchérit encore le prix de ses faveurs, c'est qu'il n'en a trouvé les motifs que dans les richesses de sa miséricorde et de sa bonne volonté pour moi : *Et eduxit me in latitudinem,... quoniam voluit me* ».

Et voilà, ma chère sœur, les trois consolations de la vie religieuse que vous allez embrasser. Première consolation tirée du choix que Dieu fait d'une âme qui le prend pour son partage : *Misit de summo, et accepit me.* Seconde consolation prise des périls infinis et de la corruption générale du monde, d'où il la retire : *Et assumpsit me de aquis multis.* Enfin dernière consolation produite par les sûretés et les avantages de la religion, où il l'appelle : *Et eduxit me in latitudinem,... quoniam voluit me.* Une consolation d'élection ; une consolation de préservation ; une consolation de consécration. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le premier choix que Dieu fait d'une âme qu'il veut rendre à jamais heureuse avec lui, est cette bonne volonté éternelle par laquelle, comme dit l'Apôtre, avant que nous fussions nés, et sans aucun égard à ce que nous devions un jour être, sa miséricorde nous a marqués du sceau du salut ; nous a séparés de cette masse de perdition où, depuis le premier péché, toute chair était enveloppée, et nous a élus avant la naissance des siècles, afin que nous fussions purs et irrépréhensibles à ses yeux ; et que devenus citoyens de la céleste Jérusalem, nous pussions rendre avec tous les saints des louanges éternelles à la gloire de sa grâce.

Mais outre cette élection invisible, dont nulle créature n'est jamais ici-bas assurée, et qui renferme le mystère profond des conseils éternels de Dieu sur nous, il est des élections visibles et extérieures, qu'on peut regarder comme les moyens et les préjugés consolants de la première. Or telle est, ma chère sœur, la vie religieuse, où la miséricorde de Jésus-Christ vous appelle.

Ainsi lorsque Moïse, sur le point d'entrer dans cette terre heureuse que le Seigneur avait promise à ses pères, voulut consoler et soutenir les Israélites contre toutes les difficultés qu'offrait cette entreprise, il se contenta de leur rappeler toutes les circonstances du choix que Dieu avait fait d'eux au milieu de l'E-

jeter un regard de miséricorde sur eux, qui les attire à lui ; *Misit de excelso, et assumpsit me.*

Mais il ne s'est pas contenté de me choisir dans ses conseils éternels, et de m'avoir appelée par l'attrait de sa grâce ; il m'a retirée de la masse du monde corrompu ; il m'a fait vaincre tout ce qui pouvait retenir mon cœur sous son injuste empire, et m'a sauvée de l'abîme du siècle, où les naufrages sont si communs, et les victoires si rares : *Misit de excelso, et assumpsit me, et extraxit me de aquis multis.*

Que lui rendrai-je en actions de grâces ? Il m'a placée dans une demeure tranquille, au milieu d'une petite troupe de vierges fidèles, qui, comme les filles de Sion, lui chantent des cantiques de louanges, et le servent avec toute la ferveur de leur cœur ; et ce qui me console davantage, c'est que je trouve dans les humiliations et dans la pauvreté de l'état que j'embrasse, plus de douceurs, de tranquillité et d'abondance, que je n'en eusse trouvé dans les honneurs et les richesses du siècle : *Eduxit me in latitudinem ; liberavit me, quia complacui ei* ».

Et voilà les trois sources des consolations ineffables de l'âme religieuse. Première consolation, tirée du côté d'une âme qui prend le Seigneur pour sa portion et son héritage : *Misit de excelso et assumpsit me.* Seconde consolation, prise du côté de la corruption et des périls infinis du monde, d'où le Seigneur l'a retirée : *Et extraxit me de aquis multis.* Troisième consolation, tirée du côté des avantages attachés à l'état religieux que l'on a embrassé : *Et eduxit me in latitudinem,... quia complacui ei.* En un mot, consolation d'élection, consolation de préférence, consolation de consécration. Développons ces trois grandes vérités, qui renferment tout l'esprit de cette sainte cérémonie, et qui vont faire tout le sujet de ce discours, après que nous aurons demandé au Saint-Esprit le secours qui nous est nécessaire, par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le premier choix que Dieu fait d'une âme qu'il veut rendre heureuse avec lui, est cette bonne volonté par laquelle, avant que nous soyons nés, et sans égard à ce que nous devons être, il nous a séparés de la masse de perdition, où nous étions enveloppés, et nous a élus, dit l'Apôtre, avant la naissance des siècles, afin que nous soyons irrépréhensibles à ses yeux, et que devenus participants des promesses du Seigneur, nous puissions rendre des grâces immortelles à la gloire de sa grâce.

Mais outre cette première élection, dont jamais créature n'est assurée ici-bas, il est des élections extérieures, qui semblent être un préjugé consolant de la première, par la préférence

gypte, pour les conduire à la terre des promesses. « Souvenez-vous, leur disait-il, que Dieu vous a choisis sur tous les autres peuples de la terre, quoiqu'ils fussent plus nombreux et plus puissants que vous : *Te elegit Dominus... de cunctis populis qui sunt super terram* [1] ». Et voilà les préférences de cette élection. « Il vous a fait sortir de l'Egypte, continuait-il, malgré tous les efforts de Pharaon, et en opérant en votre faveur des signes et des prodiges : *Eduxitque vos in manu forti... de manu Pharaonis* [2] ». En voilà les moyens. « Enfin il vous aimera et vous protégera ; il bénira vos terres et vos troupeaux ; il éloignera de vous tous les malheurs et toutes les plaies dont il avait frappé l'Egypte, et vous ne pourrez plus douter que le Seigneur, grand et miséricordieux, ne vous conduise, puisqu'il établira sa demeure au milieu de vous : *Diliget te ac multiplicabit..... auferet... a te omnem languorem, et infirmitates Ægypti pessimas... non timebis..., quia Dominus Deus tuus in medio tui est* [3] ». En voilà les secours et les sûretés.

Or sur le point où vous êtes, ma chère sœur, de sortir de l'Egypte pour entrer dans ce lieu des promesses, souffrez que pour soutenir votre foi contre toutes les difficultés que vous pourriez trouver un jour dans la suite de cette sainte entreprise, je vous tienne ici le même langage.

Souvenez-vous que le Seigneur vous a choisie au milieu d'une infinité d'âmes qu'il abandonne : *Te elegit Dominus... de cunctis populis qui sunt super terram ;* voilà la préférence de ce choix.

Préférence de pure bonté. Lorsque les hommes nous préfèrent dans la distribution de leurs grâces, c'est qu'ils nous trouvent, ou plus utiles à leurs desseins, ou plus dignes de leurs bienfaits ; ils prennent en nous les motifs de leur préférence. Mais le Seigneur dans ses choix ne consulte que ses miséricordes ; nous sommes tous à ses yeux également indignes de ses premiers bienfaits, et nous n'y apportons point d'autre mérite que celui de son choix et de son amour.

Non, ma chère sœur, ce ne sont, ni ces inclinations heureuses que vous avez portées en naissant ; ni ce premier âge passé avec tant d'innocence dans le secret du sanctuaire ; ni cet éloignement naturel du monde qu'on a toujours remarqué en vous, qui ont attiré la grâce de préférence qui vous consacre aujourd'hui à Jésus-Christ : ce sont là les suites heureuses et non les causes de votre élection. Hélas ! combien d'âmes dans le monde nées avec les mêmes inclinations que vous ; élevées comme vous dans l'innocence et dans le secret d'un saint asile ; ornées de toutes ces vertus naturelles, qui semblent destiner de bonne heure un cœur à la piété ; touchées d'abord, comme vous, de la beauté de la maison du Seigneur ; souhaitant dans un premier âge de renoncer au siècle et de s'ensevelir avec Jésus-Christ dans l'obscurité de ces retraites sacrées, ont senti peu à peu ce désir s'affaiblir ; ces premières vues changer ; le monde, vu de plus près, devenir plus aimable ; et séduites par leur propre cœur, ont étouffé ces premiers attraits de grâce et de vocation, pour suivre les vaines lueurs de fortune et de plaisir, que le siècle faisait briller à leurs yeux ! Qui vous a discernée, ma chère sœur, de ces âmes infidèles dont le monde est si plein ? Vous dites sans doute ici dans le secret de votre cœur :

[1] Deuter., VII, 6.
[2] Ibid., 8.
[3] Ibid., 13, 15, 21.

qu'elles renferment, par les moyens qui nous y conduisent, par les secours qu'elles nous fournissent, et par la certitude où elles nous établissent que nous sommes en la place où le Seigneur nous veut.

Or telle est cette élection, par laquelle la miséricorde du Seigneur vous appelle aujourd'hui, ma chère sœur ; elle est un préjugé de la première par la préférence qu'elle renferme ; oui, le Seigneur vous a choisie sur tous les peuples de la terre, pour être son peuple particulier : *Te elegit Dominus Deus tuus, ut sis ei populus peculiaris, de cunctis populis qui sunt super terram ;* il vous a préférée à tant d'autres mondains, qu'il pouvait choisir comme vous, et qu'il laisse périr dans les engagements de la vie du monde.

C'est une préférence de bonté qu'il n'appartient qu'à ce Dieu miséricordieux de faire. Lorsque les hommes nous préfèrent à d'autres, c'est qu'ils nous croient, ou plus utiles à leurs desseins, ou plus dignes de leur tendresse ; mais le Seigneur ne fonde la préférence qu'il fait de nous, que sur sa miséricorde. A ses yeux nous sommes tous également indignes de ses bienfaits et de ses faveurs, et de nous-mêmes n'étant rien, nous n'avons point d'autre mérite que celui que nous donne son choix.

Non, ma chère sœur, ce n'est ni le penchant naturel vers la vertu, ni ces nobles inclinations pour le bien que vous avez apportées en naissant, ni ce premier âge de votre vie passé avec tant d'innocence dans le secret d'un saint asile, ni ce qu'on admire en vous de plus parfait et de plus louable, qui vous attirent cette préférence du Seigneur : ce sont-là les suites et non les causes de votre élection. Hélas ! combien d'autres, élevées comme vous dans l'innocence d'un saint asile, ornées de toutes ces vertus naturelles, formées de bonne heure à la piété, touchées de la bonté du Seigneur, désirant de renoncer au monde et de se retirer pour toujours dans la religion avec Jésus-Christ leur Epoux, ont cependant malgré toutes ces bonnes dispositions senti ce généreux et noble dessein s'affaiblir peu à peu, ces

« C'est votre miséricorde toute seule, ô mon Dieu, qui m'a prévenue de ses bénédictions ! vous m'avez choisie, parce que vous l'avez voulu. Ce sont là les secrets adorables de votre amour, qu'il n'est pas permis à la créature de sonder, et qui doivent faire le sujet éternel de mes louanges et de mes actions de grâces ».

Préférence consolante encore par la singularité. Car, ma chère sœur, jetez les yeux, comme dit le Prophète, sur toutes les nations de la terre : *Respicite... nationes hominum* [1] : considérez ce qui se passe dans l'univers. Que de peuples encore ensevelis dans les ténèbres ! que de nations barbares et à peine connues, qui vivent encore sans Dieu dans ce monde ! que de terres et de contrées, où la lumière de l'Evangile n'a pas encore paru ! que de royaumes et de provinces séparées de l'unité, livrées à un esprit d'erreur et de mensonge, et qui connaissant Jésus-Christ, ne l'adorent pas comme il faut ; et dans l'enceinte même de la véritable Eglise, que d'impies ! que d'incrédules ! que de pécheurs voluptueux ! que d'âmes mondaines et corrompues, qui adorant Jésus-Christ, l'outragent et le déshonorent ! Comparez, si vous le pouvez, le petit nombre d'âmes justes et fidèles, qui au milieu de nous vivent de la foi, à cette multitude effroyable d'infidèles, d'errants, de pécheurs, de mondains de tous les pays et de toutes les nations, qui suivent les voies de la perdition et de la colère ; c'est un atome au milieu d'un espace immense. Et cependant, ma chère sœur, c'est parmi ce petit nombre même que le Seigneur vous a choisie : *Te elegit Dominus... de cunctis populis qui sunt super terram.* Il vous a encore distinguée d'elles par un bienfait singulier ; il vous a élue même parmi ses élus, comme dit l'Epouse. Il ne s'est pas contenté de vous faire croître dans son champ, comme un froment pur au milieu de l'ivraie ; il vous a coupée avant la moisson, pour ainsi dire ; il vous a dérobée aux embûches de l'homme ennemi ; il vous a mise de bonne heure à couvert dans ses greniers, c'est-à-dire dans le secret de son sanctuaire : *Te elegit Dominus... de cunctis populis qui sunt super terram.* Que de grâces dans une seule grâce ! que de bienfaits rassemblés dans le fait seul de votre vocation ! Séparée de toutes ces nations innombrables qui ne le connaissent pas encore ; séparée de tant de peuples, qui le connaissant, suivent des voies d'erreur, et ne l'adorent pas comme il faut ; discernée de tant de fidèles mondains, qui en l'adorant, violent sa loi sainte ; privilégiée encore par-dessus ce petit nombre d'âmes justes qui, au milieu des périls du monde, le servent, mais sont obligées de se partager entre le monde et lui : sentez-vous, ma chère sœur, tout le prix de cette préférence ? voyez-vous de ce point de vue toute la grandeur de ce bienfait ; et frappée de ce nouveau mystère de grâce, qui se développe à vos yeux, ne vous écriez-vous pas avec un saint roi, dont je vous ai déjà appliqué les

[1] Eccli. II, 11.

premières ardeurs s'éteindre, le monde devenir à leurs yeux plus cher, plus aimable, plus digne de leur estime, et séduites ainsi par les appas trompeurs de la prospérité qui leur riait, ont enfin étouffé ce premier attrait de la grâce, pour suivre les faux charmes du plaisir, de la fortune et des honneurs que le monde découvrait à leurs yeux. Qui vous a donc discernée de tant d'autres, ma chère sœur, qui avec les mêmes dispositions que vous pour l'état religieux, sont demeurées sur la mer orageuse du monde ? « C'est votre grâce, Seigneur, devez-vous dire, qui m'a prévenue dès l'enfance, qui m'a préférée à un grand nombre d'âmes aussi dignes que moi ; vous m'avez choisie entre tant d'autres, parce que vous l'avez voulu. Ce sont là des secrets de votre amour immense, qu'il n'est point permis à la créature de vouloir sonder ; mais qui doivent m'humilier, et me porter à vous en rendre d'éternelles actions de grâces ».

Préférence considérable par sa singularité. Car, jetez les yeux sur les diverses nations de la terre ; *Respicite, filii, nationes hominum* ; considérez, ma chère sœur, ce qui se passe dans ce vaste univers. Que de nations entières qui vivent sans Dieu, sans religion ! que de contrées infidèles encore ensevelies dans les ténèbres, et que le soleil de justice n'a point encore éclairées ! Que de provinces et de royaumes, où on ne l'adore point comme il faut ; et dans l'enceinte si étroite de la véritable Eglise, que de libertins, que d'hommes corrompus, que d'hypocrites et de mondains qui le déshonorent et l'outragent ! Comparez ce petit nombre de justes à ce nombre infini de pécheurs de tout âge, de tout sexe, de tout état, de toutes conditions, et voyez le prix de cette préférence qu'il a fait de vous. C'est un atome au milieu d'un espace infini, et c'est cependant pour être parmi ce petit nombre que le Seigneur vous a choisie : *Te elegit Dominus Deus tuus ut sis ei populus peculiaris de cunctis populis qui sunt super terram.* Il vous a encore préférée par un bienfait singulier qui vous attache à lui. Il ne s'est pas contenté de vous faire croître dans son champ, comme le froment pur, il vous a cueillie avant la moisson, pour vous mettre à couvert dans ses greniers, et vous faire reposer à l'ombre de son sanctuaire. Que de grâces réunies dans une seule ! que de bienfaits rassemblés dans un seul bienfait ! que de faveurs le Seigneur m'a faites de me distinguer de tant de nations infidèles, de tant de peuples barbares qui ne le connaissent pas, de tant de malheureux aveugles qui ne le servent point comme il faut, de tant de mondains et de libertins qui violent sa sainte loi, qui contredisent ses maximes et méprisent sa parole ! Privilégiée entre tant d'autres que le Seigneur laisse périr, sentez-vous, ma chère sœur, tout le prix de cette préférence, toute l'étendue de ce bienfait ? Et touchée de ce mystère, de cette grâce, ne vous écrierez-vous point avec un saint roi : « O vous qui venez ici admirer la force et le prix de mon sacrifice, admirez plutôt la grandeur du bienfait dont le Seigneur me prévient aujourd'hui, et venez reconnaître

paroles : « Venez, vous qui craignez le Seigneur, et qui vous contentez peut-être d'admirer ici en secret le courage de mon sacrifice, et les vains avantages d'un grand nom et d'une fortune éclatante, auxquels je renonce ; admirez plutôt les bienfaits et les miséricordes de Dieu sur mon âme ; et voyez par combien de faveurs signalées il me choisit et me préfère aujourd'hui, pour me consacrer tout entière à son nom et à sa gloire? *Venite, audite, et narrabo, omnes qui timetis Deum, quanta fecit animæ meæ* [1] ».

Mais si des préférences que renferme votre élection, nous venons aux moyens dont le Seigneur s'est servi pour vous y conduire, que de nouveaux sujets de consolation, ma chère sœur, vont s'offrir à votre âme! C'est le second motif dont Moïse se servait pour soutenir les Israélites contre les difficultés que leur offrait l'entrée dans la terre de promesse. Le Seigneur, leur disait-il, vous a fait sortir de l'Egypte malgré tous les efforts de Pharaon, et en opérant en votre faveur des signes et des prodiges : *Eduxitque vos in manu forti, de manu Pharaonis.* Oui, ma chère sœur, quels prodiges le bras du Seigneur n'a-t-il pas opérés, et quels moyens sa sagesse n'a-t-elle pas employés pour vous retirer du monde, et vous conduire dans ce lieu saint? Que de secrètes invitations ! que de sollicitations réitérées ! que de nuages dissipés ! que de dégoûts vaincus ! Ce n'est pas assez : que d'obstacles écartés ! que de facilités ménagées ! que d'événements inattendus! que de révolutions et de changements, pour vous frayer le chemin où il voulait vous conduire ! Il bouleverse tout; il frappe de mort les premiers-nés ; il remplit les palais de Pharaon et des grands de l'Egypte, de deuil et de tristesse, pour amollir leur cœur, et afin qu'ils ne s'opposent plus à la sortie de son peuple de l'Egypte, c'est-à-dire au dessein d'une âme choisie, de sortir du monde, et de se retirer dans le lieu saint. Ainsi, ma chère sœur, dès le sein de votre mère, toutes les opérations de la grâce sur votre âme étaient comme autant de démarches qui vous avançaient vers la maison du Seigneur. Dès lors tout ce qui vous arrivait avait quelque rapport secret avec le sacrifice que vous allez faire. La sagesse de Dieu faisait tout servir dès lors à la destinée qu'elle vous préparait : l'ordre de votre naissance, la piété de vos proches, les soins de votre éducation, les événements domestiques ; l'élévation ou la décadence de ceux qui vous appartenaient ; la faveur ou le refroidissement des princes de la terre; tout cela, ménagé par une providence attentive, vous frayait déjà les voies à cette sainte retraite. De sorte que le Seigneur ne vous a jamais perdue de vue ; et que vous pouvez lui dire avec le Prophète : « C'est vous, Seigneur, qui avez préparé toutes mes voies ; et qui dès le sein de ma mère, avez mis votre main sur moi, comme sur une victime qui vous appartenait déjà, et que vous vous réserviez tout entière : *Tu formasti me, et posuisti super me manum tuam... ; suscepisti me de utero matris meæ* [1]. »

Telles sont, mes Frères, les grandes miséricordes du Seigneur sur les siens. Vous-même qui m'écoutez, mon cher auditeur, vous que la grâce a rappelé de l'égarement du monde et

[1] Ps. LXV, 16.

[3] Ps. CXXXVIII, 5, 13.

par combien de grâces signalées il me préfère à tant d'autres, et me sépare de la masse corrompue du monde, pour me consacrer tout entière à son nom et à son service? *Venite, audite et narrabo, omnes qui timetis Deum, quanta fecit animæ meæ* ».

Mais si de la préférence singulière qui renferme un seul préjugé de votre élection, ma chère sœur, nous venons aux moyens dont Dieu se sert pour vous attacher à lui, quel nouveau sujet de consolation pour vous ! Nous verrons une Providence attentive sur votre destinée, dès le commencement de votre vie, concourant dans toutes vos voies à faire réussir ce dessein de sa miséricorde sur vous. Que de moyens n'a-t-elle point employés pour vous attirer dans le port tranquille et heureux, où elle vous conduit aujourd'hui? Que de nuages dissipés, que de chaînes brisées, que d'obstacles écartés, que de résolutions fixées, que de merveilles opérées dans votre cœur ! Dès vos plus tendres années toutes les opérations de la grâce étaient comme autant de démarches insensibles qui vous avançaient vers le lieu saint où vous êtes entrée. Les amusements de votre enfance entraient même dans les desseins de Dieu sur vous. Sa miséricorde faisait tout servir à ses fins : la piété de vos illustres parents ; les événements de votre bas âge, tout cela vous frayait déjà la voie de ce généreux dessein que jamais vous n'avez perdu de vue ; et vous pouvez dire avec beaucoup de justice : « C'est vous seul, Seigneur, qui m'avez formée pour ce lieu saint, où je me consacre en ce jour ; c'est vous qui dès les premiers jours de ma vie, mîtes la main sur moi comme sur une victime qui vous appartenait : *Tunc aperiens veritatem rei, dixit ad eam: Consecratus Deo sum de utero matris meæ* ».

Et certes, vous qui revenus des égarements du siècle, marchez maintenant dans la voie de la vérité et de la justice, ce qui diminue à vos yeux le prix de ce bienfait immense de la miséricorde, c'est que vous n'êtes point assurés de votre élection dans ces routes par lesquelles la sage Providence vous a amenés. Au moment heureux que la grâce a changé votre cœur, vous ne connaissiez pas assez le bien qu'elle vous faisait, vous ne voyiez qu'à demi le mystère adorable de la conduite

des passions à une vie régulière et chrétienne ; ce qui diminue peut-être en vous le sentiment de ce bienfait inestimable de Dieu, c'est que vous n'entrez pas assez dans les routes adorables et secrètes, par lesquelles sa sagesse vous a conduit au moment heureux qui a changé votre cœur ; vous n'étudiez pas assez quelles ont été les voies de la grâce sur votre âme ; vous ne voyez qu'à demi et comme superficiellement, tout le mystère des miséricordes de Dieu sur vous. Mais si vos yeux pouvaient s'ouvrir ; mais si vous pouviez parcourir toute l'histoire secrète de ses grâces et de sa providence sur votre âme, ah ! vous verriez que tous les événements de votre vie passée se rapportaient tous de loin à ce moment unique qui vous a converti au Seigneur ; vous verriez que ces afflictions, ces contre-temps, que vous regardiez comme l'ouvrage de la malignité ou de l'injustice des hommes, n'étaient que des dispositions éloignées que le Seigneur vous ménageait, pour vous préparer à sa grâce ; vous verriez que ces établissements, ces alliances, ces situations qui vous paraissaient, ou les suites du hasard, ou les fruits de vos ménagements et de vos mesures, n'étaient que des facilités que la bonté de Dieu assemblait de loin, pour vous frayer les voies à un changement de vie ; vous verriez que ces égarements mêmes de passion, ces sociétés de crime et de débauche, qui auraient dû fermer pour toujours à la grâce l'entrée de votre cœur, par les secrets adorables de la miséricorde de celui qui sait tirer le bien du mal, avançaient votre conversion, et devaient avoir leur utilité pour votre salut. Que dirai-je ? vous verriez que votre naissance, votre fortune, vos dignités, vos biens, vos talents, entraient tous pour quelque chose dans ce mystère de grâce et de miséricorde, qui commençait dès lors à se former ; que tout vous conduisait au moment fortuné de votre pénitence ; que tout ce que vous faisiez servir à vos passions, la bonté de Dieu le faisait servir à votre repentir. Vous verriez que tous les moments de votre vie criminelle étaient, pour ainsi dire, des moments de miséricorde ; que le Seigneur déliait peu à peu les chaînes qui devaient enfin tomber tout d'un coup ; que tantôt il éloignait un obstacle par une perte ; tantôt il affaiblissait une passion par une perfidie ; tantôt il refroidissait un désir par un contre-temps ; tantôt il inspirait un dégoût par la durée même de l'habitude criminelle ; tantôt il ménageait des réflexions par un bon exemple ; tantôt il réveillait la conscience par la fin soudaine des complices de vos crimes ; tantôt il rompait une société de plaisir par des dissensions et des concurrences ; enfin que sa miséricorde commençait de son côté l'ouvrage de votre salut, le même moment que vous commenciez du vôtre celui de votre perte.

Oui, mes Frères, nous ne voyons ici-bas qu'avec des yeux humains, toute la suite de notre destinée. Nous ne jugeons des événements qui ont composé le cours de notre vie que

de Dieu sur vous, et vous ignoriez le secret de votre destinée. Mais si vous pouviez voir un seul moment tout le dessein de la miséricorde du Seigneur sur votre âme, vous connaîtriez alors que tout ce qui paraissait venir du hasard, se rapportait à ce dessein unique de votre salut ; vous comprendriez que ces afflictions, ces disgrâces, ces chutes, ces contre-temps fâcheux qui semblaient vous éloigner de votre Dieu, n'étaient que des dispositions prochaines pour vous y ramener ; que ces alliances ou ces ruptures inopinées qui vous paraissaient l'ouvrage des hommes ou le fruit seul du hasard, n'étaient autre chose que de plus sûres voies pour vous frayer un changement de vie et une meilleure destinée ; que ces dégoûts du monde, ces excès de débauches, ces revers de fortune, ces épuisements de jeu, ces fatigues de la vaine gloire, cet esclavage des plaisirs qui semblaient rendre votre cœur inaccessible aux attraits de la grâce, avançaient pourtant peu à peu votre consécration au Seigneur. Que dirai-je encore ? que vos biens, vos emplois, votre fortune, vos talents entraient tous pour quelque chose dans ce mystérieux dessein de la grâce et de la miséricorde sur vous, que tout contribuait à votre bien, que tous les pas que vous faisiez dans la voie de ténèbres, vous rappelaient des vérités que vous paraissiez fuir ; que tous les mouvements et les actions que vous faisiez pour le monde, vous montraient que vous n'étiez point faits pour lui, et que tout ce que vous faisiez servir à vos passions, la bonté de Dieu le faisait servir secrètement à votre conversion ; que ces nouvelles connaissances que vous acquériez par l'usage, l'expérience et le commerce du monde, pour vous faire aimer les créatures, devenaient des traits de l'amour divin qui retombaient sur votre cœur pour l'embraser et le changer ; que ces ténèbres qui sortaient de l'erreur où vous étiez, et qui vous retenaient dans l'esclavage des créatures, se changeaient peu à peu en des rosées bienfaisantes qui attendrissaient votre cœur. Vous verriez que le Seigneur déliait peu à peu les nœuds qui vous attachaient au monde ; que tantôt il affaiblissait une passion par la peine qui l'accompagnait, comme l'attachement à la créature par une perfidie, l'amour de la fortune par une chute et une disgrâce ; que tantôt il ménageait une occasion de vertu, comme par la conversation d'une personne pieuse, par le bon exemple des âmes justes ; tantôt formant une liaison avec des personnes vertueuses, qui flattait l'intérêt ; tantôt rompant une société pernicieuse par le moyen des concurrents qui venaient la troubler ; enfin que la miséricorde de Dieu conduisait en secret l'ouvrage de votre conversion, en même temps que vous croyiez qu'elle cherchait les occasions de vous perdre.

Oui, ne voyant ici-bas qu'en figure et en énigme, ne jugeant des desseins éternels de Dieu que par les occasions temporelles du monde, ne connaissant que très-imparfaitement ce qui se passe au sujet de notre prédestination, nous ne nous considérons pas assez, comme formant une portion de cette cité

par les occasions fortuites qui les ont produits; nous ne nous connaissons que par les rapports extérieurs que nous avons avec les créatures qui nous environnent; nous ne nous considérons pas comme faisant une portion de cette cité invisible, que le souverain architecte forme depuis la naissance des siècles, qui est la fin de tous les desseins de Dieu; et à la formation de laquelle il fait servir, par une sagesse adorable et profonde, toutes les diverses révolutions et tout l'arrangement de ce monde visible. Mais un jour quand l'ordre de la Providence sur nos destinées nous sera manifesté, ah! nous verrons que l'ordre de notre naissance, la suite de nos ancêtres, les diverses fortunes de nos aïeux, leur prospérité ou leur décadence, que tout cela ne se rapportait peut-être qu'à nous seuls; que peut-être au milieu de tant de révolutions, la miséricorde de Dieu n'était occupée que de nous seuls, ne voulait que se former un élu; qu'elle rassemblait de loin tous les événements qui pouvaient nous placer dans les circonstances où sa grâce, quoique indépendante des temps et des lieux, devait changer notre cœur; et que peut-être dans ce long enchaînement des temps et des siècles, qui ont composé l'histoire de nos ancêtres, nous sommes entrés tout seuls dans les vues éternelles de Dieu; nous avons été la fin de tous ses desseins sur nos pères; et que toutes les circonstances extérieures de leur vie n'ont été peut-être que les moyens secrets de notre élection. Grand Dieu! que les voies de votre miséricorde sont profondes et adorables! Vous les cachez aux insensés et aux mondains; ils vous font agir comme l'homme, et ne découvrent pas votre sagesse invisible dans la conduite de l'univers, et dans vos desseins de grâce sur les justes. Mais que les âmes qui sont à vous, trouvent de consolation à méditer ces merveilles secrètes de votre puissance et les conseils éternels de vos miséricordes sur elles! *Nimis profundæ factæ sunt cogitationes tuæ. Vir insipiens non cognoscet, et stultus non intelliget hæc* [1].

Voilà, ma chère sœur, les moyens dont le Seigneur se sert pour assurer le choix qu'il fait d'une âme: il faut y ajouter les secours et la protection qu'il promet, et qui sont toujours les suites ordinaires de cette élection. Il vous aimera, disait Moïse aux Israélites, et il vous protégera; il éloignera de vous tous les malheurs et toutes les plaies dont il avait frappé l'Egypte; et vous ne pourrez plus douter que le Seigneur, grand et miséricordieux, ne vous conduise, puisqu'il établira sa demeure au milieu de vous: *Diliget te, ac multiplicabit... Auferet... à te omnem languorem et infirmitates Ægypti pessimas... Non timebis... quia Dominus Deus tuus in medio tui est* [2].

Nouvelle consolation pour vous, ma chère sœur. En effet, c'est une vérité du salut que les secours particuliers de la grâce suivent d'ordinaire le choix qu'elle fait de nous; et que la même miséricorde qui nous appelle à un état de vie, nous prépare en même temps les grâces propres et spéciales, pour en remplir les devoirs, pour en soutenir les difficultés, pour en éviter les périls, pour en surmonter les obstacles. « Je vous ai choisis, disait Jésus-Christ à ses disciples, et c'est assez. Que votre cœur ne se trouble et ne se décourage point des difficultés et des persécutions que je vous prédis, et qui vous attendent: je vous soutien-

[1] Ps. XCI, 6, 7.
[2] Deut., VII, 13, 15, 21.

invisible, que son amour a formée dans les siècles des siècles; nous ne pensons pas assez aux vues qu'il a sur nous, et aux moyens signalés qu'il nous donne de revenir à lui. Ainsi nous ignorons qu'il fasse servir ici-bas les diverses révolutions de ce monde visible à notre sanctification. Mais quand l'ordre et les desseins de la divine Providence nous seront un jour manifestés, nous verrons que le principe et la suite de toutes nos actions, notre élévation, et notre décadence ne se rapportaient peut-être qu'à notre salut; que la miséricorde de Dieu ne s'occupait que de nous seuls; que dans tous les événements qui nous surprenaient, c'était la grâce qui voulait changer notre cœur, et que dans cet enchantement du siècle, nous sommes peut-être entrés tout seuls dans la vue miséricordieuse de Dieu; que toutes les révolutions de la vie de nos pères, ont eu pour but notre salut, et que peut-être les circonstances de leur histoire n'ont été que des préliminaires de notre élection. Grand Dieu! que les merveilles de votre miséricorde sont profondes, et que les mystères de votre grâce sont adorables! Vous les cachez aux mondains et aux insensés, et les faux sages de la terre ne les comprennent point; il n'y a que les âmes retirées à l'écart et qui sont à vous, à qui vous en donniez la connaissance: *Quam magnificata sunt opera tua Domine! nimis profundæ factæ sunt cogitationes tuæ. Vir insipiens non cognoscet, et stultus non intelliget hæc.*

Aux moyens dont Dieu se sert pour assurer l'élection des âmes qu'il a tirées à lui, il faut ajouter les secours qu'il promet et qu'il donne pour arriver à une heureuse fin, et qui doivent être un nouveau sujet de consolation pour vous, ma chère sœur. Oui, c'est une vérité de foi que la grâce soutient les élus, et que la même miséricorde qui nous appelle à un état de vie, nous donne la force nécessaire pour en braver les périls, en surmonter les obstacles, en vaincre les difficultés. « Je vous ai choisis, disait Jésus-Christ à ses disciples, afin que vous alliez et que vous fassiez du fruit. Ainsi, que rien ne vous décourage; n'ayez peur de rien; je vous soutiendrai dans la carrière pénible où je vous ai engagés: *Ego elegi vos de*

drai dans cette carrière pénible où vous allez entrer ; et vous y recueillerez même des fruits durables et abondants : *Ego elegi vos... ut eatis, et fructum afferatis*[1] ».

Tel est l'avantage d'une âme, ma chère sœur, qui entre dans une voie que la main même du Seigneur lui a frayée. Elle ne doit plus se regarder elle-même, ni s'arrêter à la disproportion qu'elle trouve entre sa faiblesse et les difficultés de la voie où Dieu l'appelle. Elle ne doit plus s'alarmer, ni de la répugnance de ses penchants, ni de la médiocrité de ses forces, ni de l'instabilité de son goût, ni des obstacles qu'elle prévoit dans la sainte carrière où la grâce la fait entrer. C'est vous-même qui l'y conduisez, ô mon Dieu! et c'est assez; elle peut vous dire avec le Prophète : *Le Seigneur est mon guide ; rien ne me manquera. Quand je devrais marcher au milieu des ombres de la mort, je ne craindrais point, parce qu'il est avec moi*[2].

Mais il s'en faut bien, ma chère sœur, que les âmes mondaines puissent se flatter de cette espérance. Entrées la plupart dans des engagements de place, de mariage, d'affaires, de dignité, sans vocation du ciel, et sans avoir consulté les desseins de Dieu sur elles, il les livre à leur propre faiblesse ; il ne les soutient pas dans des voies que lui-même ne leur a point choisies ; il laisse élever les vents et les orages sur une mer, où les Jonas infidèles se sont embarqués contre son ordre. Et voilà pourquoi nous voyons tous les jours tant d'âmes dans le monde, qui, remplies d'ailleurs de bons désirs, se plaignent sans cesse de leur faiblesse ; des âmes qui, nées avec d'heureuses inclinations, ne trouvent en elles aucune force pour rompre les chaînes qui les lient à leur propre misère ; des âmes pour qui tout devient un écueil ; que les premières occasions entraînent, et en qui les plus fermes résolutions ne vont jamais plus loin que jusqu'au premier péril. Ah! c'est qu'appelées peut-être à suivre l'Epoux dans le secret du sanctuaire, et s'étant frayé d'autres routes, le Seigneur les laisse errer au gré de leurs passions dans un monde, où sa main ne les a pas placées. C'est que n'ayant pas eu le Seigneur pour guide dans des périls où elles se sont témérairement engagées, elles ne l'ont pas aussi pour soutien ; c'est que leur destinée étant l'ouvrage de leurs passions, elle en est aussi l'attrait et le principe ; c'est en un mot que n'ayant compté Dieu pour rien dans le choix qu'elles ont fait, Dieu ne les compte plus pour rien elles-mêmes.

Que d'âmes de ce caractère dans le monde ! Et après cela nous les entendons s'excuser sur les dangers de leur état ; se plaindre presque de Dieu même ; nous dire qu'elles se trouvent dans des occasions inévitables, où la vertu la plus austère ne saurait se soutenir ; qu'elles se voient tous les jours exposées à des périls où les saints eux-mêmes auraient succombé ; qu'elles sont placées dans des situations funestes, où l'innocence ne peut être achetée qu'au prix de la réputation, et où il faut faire éclater leurs crimes pour les finir. Mais elles ne disent pas que ces occasions, ce sont leurs passions, et non l'ordre de Dieu qui les leur a ménagées ; elles ne disent pas que ces périls, c'est leur imprudence, et non la voix du ciel, qui les y a engagées. Quelle injustice de vouloir rendre la religion responsable du précipice qu'on s'est soi-même creusé, et de regarder comme des transgressions innocentes celles que notre témérité nous a rendues comme inévitables ! Nous accusons tous les jours la religion, mes Frères, de nous prescrire des

[1] Jean, xv, 16.

[2] Ps. xxii, 1, 4.

mundo]... *ut eatis, et fructum afferatis, et fructus vester maneat* ».

Mais il s'en faut bien que les âmes mondaines ne puissent se flatter de trouver dans le monde les mêmes secours que les âmes justes trouvent dans la religion. Entrées témérairement dans les engagements du mariage, du sacerdoce, du barreau, de l'épée, sans consulter la volonté de Dieu sur elles, sa miséricorde les abandonne, et sa justice les livre à leur propre faiblesse. Ce Dieu tout-puissant ne les fortifie point dans ces dangers où ils se sont eux-mêmes engagés ; il laisse sans pitié élever la tempête sur le vaisseau fragile, où ces Jonas infidèles se sont embarqués sans son ordre ; il ne prête jamais la main à ces âmes inconsidérées, qui se sont engagées dans le monde contre sa volonté. Et c'est pourquoi nous voyons tous les jours tant d'âmes mondaines, remplies d'ailleurs de bons désirs, de saintes inclinations, qui se plaignent de leur sort et déplorent leur malheureuse destinée, qui maudissent mille fois le moment de leur engagement, qui accusent presque Dieu même de leurs propres iniquités, et qui s'en prennent à sa sagesse qui ne les a pas conduites dans un lieu plus heureux.

C'est pour cela que nous entendons tant de gens qui nous disent que dans l'état où ils sont, ils se trouvent dans des occasions continuelles et inévitables de péché, qu'ils vivent dans une condition où l'on ne peut se sauver, qu'ils sont exposés à des tentations auxquelles les plus grands saints auraient succombé ; et ils ne disent point que le principe de leur perte sont leurs passions, et non l'ordre de Dieu qu'ils n'ont pas pris pour guide de leur conduite. Quelle injustice de vouloir accuser Dieu des événements fâcheux d'une vie, d'un engagement qu'il n'a pas conduit, où il n'a pas appelé, et de s'en prendre à ses conseils éternels de ce qui ne vient que de la corruption du cœur. Ah ! pour justifier nos faiblesses et nos déréglements,

devoirs impraticables en certaines situations. Mais un jour nous apprendrons que les grâces n'ont été si rares pour nous, les périls si inévitables, et notre faiblesse si extrême, que parce que nous n'étions pas à la place que la sagesse de Dieu nous avait marquée dès le commencement; semblables à des membres qui sont hors de leur situation naturelle, et qui ne recevant plus cette vertu secrète qui se répand sur tout le corps, languissent sans force et presque sans mouvement, et se trouvent inhabiles à tous les autres ministères.

Pour vous, ma chère sœur, que la main du Seigneur conduit dans le lieu saint, vous pouvez avec confiance vous répondre de sa protection et de ses grâces. Ainsi ne craignez pas les peines et les difficultés que la vie religieuse semble d'abord offrir à la nature : ses austérités se changeront pour vous en de douces consolations; ses devoirs les plus pénibles soutiendront votre foi, loin de l'abattre; ses assujétissements consoleront votre cœur, loin de le révolter; ses sacrifices répandront la joie sur toutes vos démarches, loin d'y mêler une tristesse dangereuse ; vous serez surprise vous-même de votre force et de votre courage ; de vous trouver le goût changé sur mille choses, qui autrefois vous paraissaient incompatibles avec vos penchants; de sentir de l'attrait pour des pratiques, sur lesquelles vous ne croyiez jamais pouvoir vous vaincre, et que vous regardiez comme les tentations les plus dangereuses de l'état que vous embrassez. Ce n'est pas, ma chère sœur, que l'élection de Dieu vous assure tellement de sa protection, que persuadée que le secours du ciel ne saurait plus vous manquer, vous deviez vous livrer sur cette assurance à une sorte de sécurité, qui ôtant toute crainte, vous jetterait d'abord dans le relâchement, et aboutirait enfin à quelque chute déplorable. L'effet propre de la grâce est de nous rendre fidèles à nos devoirs; mais c'est ensuite la fidélité à nos devoirs qui nous attire et nous mérite de nouvelles grâces. Ne laissez donc point affaiblir en vous, ma chère sœur, cette première ferveur de l'esprit; car si vous venez à vous relâcher, en vain étiez-vous appelée aux noces de l'Epoux; vous serez rejetée comme les vierges imprudentes. Leur vocation était certaine; mais leur infidélité la rendit inutile.

C'est donc cette certitude, que vous êtes à la place où Dieu vous veut, qui me paraît la plus continuelle et la plus sensible consolation de votre état. En effet, le supplice continuel d'un grand nombre d'âmes mondaines, c'est de vivre incertaines de leur condition. Comme elles se sont engagées la plupart dans leur état, sans précaution, sans conseil, sans prières, elles ont raison de douter si c'est la grâce ou la cupidité, le Seigneur ou le monde, qui les y a placées. Sans cesse on se dit à soi-même qu'on est malheureux dans sa situation, parce que peut-être Dieu ne nous y voulait pas, qu'on n'y saurait faire son salut, que parce que peut-être ce n'est pas le Seigneur qui nous y a placés. On rappelle mille désirs de retraite, qu'on avait formés dans un âge tendre, qui avaient été comme les prémices de notre foi, et la première voix que le Seigneur avait fait entendre dans notre cœur encore innocent; et l'on croit que c'est la voie qu'il nous montrait de loin, et la seule que nous aurions dû suivre. Il n'est pas un seul chagrin dans notre état, qui ne réveille ces tristes idées. Sans cesse on se redit à soi-même:

nous en accusons maintenant Dieu même; mais que nous rougirons quand un jour nous verrons que les périls n'étaient si fréquents, et les grâces si rares dans notre état, que parce que nous n'étions point à la place où le Seigneur nous avait destinés.

Pour vous, ma chère sœur, que la miséricorde du Seigneur a conduite dans ce lieu saint, vous pouvez jouir de ses secours et de ses grâces, comme de votre vocation. Ainsi vous ne vous laisserez point abattre, ni décourager dans la carrière pénible où vous entrez; vous ne vous révolterez point comme les mondains, contre les peines attachées à votre état, parce que vous y aurez de plus grandes consolations; ces rigueurs apparentes soutiendront votre foi, loin de l'abattre; loin d'y trouver une tristesse qui soit séparée de force et de courage, vous y goûterez une joie pure et solide; loin de vous ennuyer dans les pratiques saintes, vous ne songerez jamais à vous en plaindre. Il est vrai que vous ne devez compter sur le Seigneur, qu'autant que vous serez fidèle à votre vocation, et exacte à en remplir les obligations. En vain êtes-vous appelée aux noces de l'Epoux, si vous n'y apportez la robe nuptiale. La vocation de ces vierges imprudentes était certaine; elles étaient appelées. Mais leur infidélité et leur peu de soin à se tenir sur leurs gardes la rendit inutile. On ne peut compter sur les secours attachés à la vocation qu'autant qu'on s'en sert pour se conduire dans la voie de la grâce; c'est-à-dire que la consolation que l'élection nous donne, est la certitude où elle nous établit que nous sommes en la place où Dieu nous veut.

Et c'est là pour vous, ma chère sœur, un nouveau sujet de joie et une nouvelle preuve de la grandeur du bienfait que le Seigneur vous accorde aujourd'hui. Mais ce nouveau sujet de consolation n'est pas pour les âmes mondaines. Car le plus grand et le plus ordinaire sujet de frayeur pour elles, c'est de penser qu'elles vivent sans assurance. Comme elles sont entrées dans l'état de vie où elles sont engagées, sans prudence, sans précaution, elles ne savent si c'est le Seigneur, ou le monde qui les y a appelées; et ces pensées, ces ressentiments les jettent dans d'affreuses inquiétudes, dans de noirs chagrins.

« Je ne suis pas à la place où Dieu me demandait; j'aurais fait mon salut dans un autre état; je n'y aurais pas trouvé les contre-temps, les répugnances, les embarras, qui m'empêchent de penser à l'éternité ». Et là-dessus, on s'abat, on se dévore soi-même, on renonce presque à l'espérance de son salut, et l'on fait de cet état affreux de découragement et de désespoir ou le supplice continuel de son propre cœur, ou peut-être un motif impie de tranquillité et d'indolence dans ses crimes.

Et voilà, mes Frères, quel est quelquefois le triste état d'une vierge infortunée, que les intérêts de votre cupidité, et non le choix du Seigneur, ont conduite dans le lieu saint. Accablée sous le poids des chaînes qu'elle-même ne s'est point imposées; trouvant des occasions de chute dans les mêmes devoirs qui pour les autres sont des motifs de vertu; changeant les secours de la piété dont elle est environnée, en des attraits de vice; nourrissant la corruption de son cœur de tout ce qui devait en soutenir la foi; ne retirant point d'autre fruit de tous ces spectacles de religion qui s'offrent sans cesse à ses yeux, que de nouveaux sujets de dégoût de la religion même; se faisant une tentation de la tranquillité de sa retraite; et de l'éloignement même du monde, un nouvel attrait qui le lui fait paraître plus aimable; elle se dit sans cesse à elle-même qu'une vertu moins nécessaire et moins contrainte ne lui eût pas paru si odieuse; qu'il est terrible de porter un joug auquel on ne s'est pas soi-même condamné; et que Dieu est trop juste pour exiger qu'on soit fidèle aux devoirs d'un état que des passions étrangères nous ont choisi. Et de là, ô mon Dieu, que de retours affreux sur soi-même! que de regards d'envie et de complaisance sur un monde auquel on n'a renoncé que malgré soi! quelle tristesse répandue sur toutes les pratiques saintes de son état! quelles imprécations secrètes peut-être contre les auteurs de son infortune! quelles réflexions amères sur l'impossibilité prétendue de salut dans la situation forcée et involontaire où l'on se trouve!

Et ici, mes Frères, n'aurais-je pas raison de vous dire en gémissant : « Sacrifiez à la bonne heure au monde ces enfants infortunés que vous y destinez; inspirez-leur de bonne heure l'ambition, l'orgueil, le faste, la vengeance, l'amour des plaisirs, et toutes les passions qui peuvent flatter votre vanité, et les faire réussir dans ce lieu de dépravation et de déréglement; ce sont là les enfants de perdition et de colère, que Dieu accorde à la corruption de votre cœur. Mais du moins sauvez ceux que vous lui destinez pour le servir dans ces saints asiles; ne soyez pas les meurtriers barbares des enfants mêmes que vous consacrez à la religion; ne sacrifiez pas ceux qui deviennent inutiles à vos passions, et qui seuls auraient pu obtenir du Seigneur que vous ne périssiez pas vous-mêmes; et ne perdez pas tout, ou par les plaisirs du monde, où par les contraintes et les amertumes du sanctuaire ».

Ce ne sont pas là, ma chère sœur, les voies qui vous ont conduite à l'autel. Les mains qui vous offrent au Seigneur, sont les mains de la foi et de la piété; la chair et le sang n'ont ici de part que par le mépris que vous en faites; le feu du ciel tout seul allume votre sacrifice;

Sans cesse on se dit qu'on ne s'est jeté dans cet emploi, dans cette condition, dans cet état, que parce qu'on a cru y pouvoir mieux faire sa fortune qu'ailleurs, qu'on s'y est ingéré soi-même par des motifs purement temporels, et que ce n'est point Dieu qui nous y a appelés. Sans cesse on forme mille désirs qu'on est fâché de ne pouvoir plus rendre efficaces; on est jaloux de l'état qu'ont embrassé les autres, et qu'on a par sa faute refusé d'embrasser; on déteste les chaînes qu'on s'est soi-même forgées, et on croit que cette voie que le Seigneur nous montrait de loin, par les préventions de sa miséricorde, est la seule qu'on aurait dû suivre, et l'unique où l'on aurait pu se sauver. Sans cesse on se rappelle ces tristes idées : « Je n'aurais pas trouvé dans un autre état ces occasions fréquentes de chute, ces périls et ces piéges dangereux qui me perdent dans le mien ». Là-dessus on s'ennuie, on se rebute, on se décourage; et après avoir vu l'impossibilité où l'on est de sortir de son état, au lieu de s'en faire un motif de vigilance et de précaution, on s'en fait un sujet d'indolence et de tranquillité dans ses crimes.

Tel est aussi quelquefois l'état déplorable d'une vierge que la miséricorde du Seigneur n'a point conduite dans le lieu saint. Trouvant des occasions de chute dans l'accomplissement des devoirs qui devraient être pour elle de puissants motifs de vertu, changeant les secours de piété qui lui sont offerts en des attraits de vanité, les rayons de la grâce en des occasions de ténèbres et de péché, et ne tirant point d'autre fruit du spectacle édifiant de la religion, que de se nourrir plus en secret des égarements du monde, elle se dit à elle-même qu'un état moins austère aurait moins révolté la délicatesse de son tempérament, qu'une vertu moins parfaite l'aurait rendue moins odieuse, et que si on se fût réduit sous un joug moins dur et moins onéreux, on aurait été moins rebelle. De là que de retours affreux sur soi-même et sur les démarches imprudentes qu'on a faites! que d'amères réflexions sur un monde perfide auquel on s'est lié, qu'il faut servir, et à qui il faut revenir malgré soi!

Ici n'aurais-je pas raison de vous dire, parents aveugles : « Sacrifiez à la bonne heure à la vanité ces enfants infortunés que vous destinez au monde, placez-les dans ces états, dans ces postes dangereux, si contraires à leur innocence et si favorables à votre cupidité; immolez à votre ambition, à votre grandeur, à votre avarice, ces tendres et malheureuses victimes que vous donnez au siècle. Mais sauvez du moins ceux que vous donnez à Jésus-Christ, et qui seuls vous peuvent obtenir

vous ne tenez de vos parents que la piété, qui vous fait renoncer à tous les grands avantages que vous pouviez attendre d'eux ; et s'ils ont quelque part à la démarche que vous allez faire, c'est que leurs exemples vous ont appris de bonne heure à craindre le Seigneur ; et que le Seigneur vous a ensuite appris lui-même à renoncer à tout pour lui plaire.

Aussi quelle consolation pour vous le reste de vos jours, lorsque rappelant devant Dieu les desseins de sa miséricorde sur votre âme, vous pourrez lui dire avec le Prophète : « C'est vous-même, Seigneur, qui m'avez conduite par la main, et placée dans le lieu saint ; j'ai du moins la consolation de pouvoir me dire à moi-même que je suis dans la voie que votre bonté me destinait avant la naissance des siècles, et que je n'y courrai point en vain : *Tenuisti manum dexteram meam, et in voluntate tua deduxisti me*[1] ». Qu'on est bien payé, ô mon Dieu, de laisser faire votre volonté toute seule, et de ne pas mêler les erreurs de nos passions avec les conseils éternels de vos miséricordes sur nos destinées ! Nous ne réussissons jamais qu'à nous rendre nous-mêmes malheureux ; nous ne savons que nous former des chaînes accablantes ; et comme nous ignorons tout ce qui nous convient, tout ce que nous croyons faire pour nous assurer ici-bas une vaine félicité, se trouve toujours la source de nos malheurs et de nos peines. Première consolation de la vie religieuse, tirée du choix que Dieu fait d'une âme qu'il y appelle : *Misit de summo, et accepit me.* La seconde se prend du côté de la dépravation générale du monde, d'où il la retire : *Et assumpsit me de aquis multis.*

[1] Ps. LXII, 24.

de la miséricorde de Dieu que vous ne périssiez pas vous-mêmes ; prodiguez tant qu'il vous plaira les présents que vous faites au monde, mais respectez du moins les dons que vous faites à l'autel.

Ce n'est point là la voie que vous prenez aujourd'hui, ma chère sœur. Les mains qui vous conduisent en ce lieu saint, ne sont point des mains de chair et de sang ; rien d'humain, rien de terrestre n'entre dans votre sacrifice ; c'est l'esprit de Dieu qui vous inspire ; c'est la main du Seigneur qui vous y conduit ; le feu du ciel en allume le feu ; vous n'en tenez de vos proches que l'humble consentement ; et s'ils ont quelque part à vos saintes démarches, c'est que leurs bons exemples et les pieuses leçons d'une éducation toute chrétienne, vous ont appris à tout oser, à tout vaincre, à tout entreprendre et à tout sacrifier pour le Seigneur.

Ainsi quelle consolation pour vous, ma chère sœur, quand rappelant toutes ces heureuses assurances de votre élection, vous pourrez dire au Seigneur : « C'est vous seul, ô mon Dieu, qui m'avez conduite par la main dans ce lieu saint ». Ah ! qu'on est bien payé de laisser faire votre miséricorde toute seule ; et qu'on est richement récompensé de ce qu'on quitte, pour vous suivre ! C'est vous seul qui pouvez nous rendre contents, et nous ne sommes ingénieux qu'à nous rendre malheureux, nous ne sommes habiles qu'à nous former des chaînes accablantes, et les mesures que nous prenons pour nous assurer une félicité temporelle, deviennent toujours les sources de nos peines.

DEUXIÈME PARTIE.

Ce fut sans doute une grande consolation pour les enfants d'Israël, lorsque échappés de la mer Rouge, et tournant les yeux vers ces abîmes d'eau, d'où le Seigneur venait de les délivrer, ils virent, du lieu de sûreté où ils étaient enfin arrivés, les Egyptiens tristement aux prises avec les flots, et finissant tous leurs vains efforts par un déplorable naufrage. Ce fut alors que leur cœur ne pouvant plus suffire aux transports de leur joie et de leur reconnaissance : « Qui est semblable à vous, Seigneur, s'écrièrent-ils ? Que vous êtes terrible dans vos vengeances ; et que les merveilles de votre puissance et de votre miséricorde sont dignes de nos actions de grâces et de nos hommages ! *Quis similis tui in fortibus, Domine... magnificus in sanctitate, terribilis atque laudabilis*[1] ? »

Voilà, ma chère sœur, le point de vue où vous devez vous placer aujourd'hui. Echappée aux périls et aux orages du siècle, arrivée au port du salut, vous n'avez plus, pour soutenir tout le prix du bienfait inestimable qui vous

[1] Exod., XV, 11.

Première consolation tirée du côté de Dieu qui la prend par la main, la choisit, et la préfère à tant d'autres : consolation d'élection. La seconde se tire du côté de la corruption et des périls extrêmes d'où la main du Seigneur l'a retirée. *Et eduxit me de aquis multis.* C'est le sujet de ma deuxième partie, dans laquelle je renfermerai ce que j'avais à vous dire de la troisième.

SECONDE PARTIE.

Ce fut sans doute une grande consolation pour les enfants d'Israël, lorsque échappés de la mer Rouge et tournant les yeux vers ces abîmes d'eau, ils virent, du lieu de sûreté où ils étaient arrivés, les Egyptiens aux prises avec les flots, et faisant tous leurs efforts pour détourner le naufrage qui les allait ensevelir. Ce fut alors qu'à la vue de ce bienfait signalé, leur cœur ne put plus cacher sa reconnaissance et qu'avouant que c'était à ce Dieu fort, à ce Dieu terrible dans ses vengeances, à ce Dieu magnifique dans sa sainteté et incomparable dans ses miracles, qu'ils étaient redevables de leur vie et de leur salut, ils lui rendirent de justes actions de grâces : *Quis similis tui in fortibus, Domine ? quis similis tui, magnificus in sanctitate, terribilis atque laudabilis, faciens mirabilia ?*

Voilà, ma chère sœur, le point de vue où vous devez vous placer aujourd'hui. Echappée heureusement du naufrage du monde, sauvée des périls infinis et de la corruption du siècle,

en a délivrée, qu'à tourner la tête, voir un instant le monde d'où vous venez de sortir, tel qu'il est; cette mer orageuse, ce gouffre immense qui engloutit presque tous les enfants d'Adam; et quelles sont les tempêtes et les naufrages d'où la main miséricordieuse du Seigneur vient de vous retirer. Sans doute un premier âge, passé loin des périls dans la sûreté d'un saint asile, vous a caché jusqu'ici toute la dépravation d'un monde corrompu. Vous ne le connaissez que par les préjugés heureux qu'une sainte éducation vous a donnés contre lui. Mais souffrez qu'avant que vous tiriez un voile éternel entre lui et vous, je vous le montre tel qu'il est, et que je vous le fasse connaître dans un discours où je ne devrais, ce semble, vous exhorter qu'à l'oublier. Hélas ! je ne risquerai rien en vous le rapprochant; pourvu qu'il paraisse tel qu'il est, il n'est pas assez aimable pour se faire regretter. Ceux mêmes qui le voient de plus près, sont ceux qui en sentent plus vivement le vide et la misère; il n'a de beau que la surface et le premier coup d'œil; et semblable à ces cadavres, qu'un esprit étranger et imposteur anime et fait paraître revêtus d'éclat et d'agréments, il n'y a qu'à les approcher pour faire évanouir le prestige, et en voir toute l'horreur et toute la difformité.

Qu'est-ce donc, ma chère sœur, que ce monde misérable, duquel la miséricorde de Jésus-Christ va vous séparer à jamais? Ce monde, c'est une région de ténèbres; une voie toute semée d'écueils et de précipices; c'est le lieu des tourments et des tristes inquiétudes. Dans ces trois traits, vous en voyez l'affreuse image.

Une région de ténèbres. Hélas, ma chère sœur! la vérité n'y trouve, ou que des aveugles qui ne la connaissent pas, ou que des ennemis qui la combattent. Je ne parle pas même de ces âmes désespérées, qui ne pouvant plus porter le poids de leurs crimes, le secouent enfin avec la foi, et cherchent dans l'incrédulité cette paix affreuse qu'elles n'avaient pu trouver dans le crime même. Je ne parle pas de ces âmes flottantes et incertaines sur la religion, qui voudraient bien que la foi fût une fable, pour jouir plus paisiblement de leurs passions, mais qui n'osent encore se le persuader; qui se défient de la vérité de ses promesses, mais qui craignent encore tout bas la terreur de ses menaces; qui doutent de tout, et qui n'osent franchir le pas sur rien; qui flottent entre leurs passions et leurs doutes, et qui semblent souhaiter, ou d'avoir une foi plus vive pour finir leurs égarements, ou de n'en avoir point du tout pour s'y livrer sans remords et sans scrupule. Je laisse tous ces divers genres d'aveuglement, si répandus cependant dans le monde, et qui attaquent le fondement de la foi et de la doctrine sainte; je ne parle que des erreurs qui en altèrent les règles et les maximes.

Nous les annonçons tous les jours, ma chère sœur, ces maximes saintes. Depuis les premiers âges de l'Eglise, les chaires chrétiennes ne les ont pas publiées avec plus de force, plus

arrivée au port du salut, il ne vous reste plus pour sentir tout le prix du bienfait ineffable que la miséricorde vous fait en ce jour, qu'à tourner la tête vers le monde d'où vous venez de sortir, qu'à jeter les yeux vers ce gouffre immense, qui engloutit presque tous les enfants d'Adam, et d'où la main du Seigneur vous vient de retirer. Sans doute une retraite qui vous a dérobée à ce monde, dès les premières années de votre âge raisonnable, vous en a caché toute la corruption, tous les dangers, tout le venin; et ne le connaissant que par les favorables préjugés qu'une éducation toute chrétienne vous en a donnés, vous ne pouvez pas en juger sainement. Mais souffrez que je vous le représente ici tel qu'il est, et que je vous le fasse connaître dans tout ce qu'il a de plus précieux et de plus beau. Or je ne découvre partout dans ce monde qu'un torrent plein d'écueils et de précipices affreux. Hélas! qu'offre-t-il à ses partisans que misère et affliction d'esprit! Il n'en est point qui ne s'en plaigne, et ceux mêmes qui le connaissent plus à fond, et qu'il favorise davantage, avouent qu'il n'a rien de beau que le premier coup d'œil, et qu'il est semblable à ces corps fantastiques qui brillent de loin pendant la nuit dans les airs, et dont il ne faut que s'approcher pour en reconnaître le prestige.

Qu'est-ce donc que ce monde d'où vous sortez, ma chère sœur? C'est une région de ténèbres, où l'on s'avance dans les piéges sans le savoir; c'est une route large toute semée d'écueils et de précipices, le séjour de l'inconstance et de la fourberie, le lieu de la discorde et de la dissimulation, une terre ingrate et maudite, où l'on ne connaît ni Jésus-Christ, ni sa sainte religion, où l'on ne trouve que des ennemis qui la combattent, ou qui en ignorent les maximes les plus palpables; un théâtre profane où l'on ne débite que des fables; où jamais l'on ne vit plus d'instructions, plus de règles, plus de secours de salut, où jamais les chaires chrétiennes ne retentirent de la morale de Jésus-Christ, avec plus de force et plus de lumière.

Et cependant où est le fruit qu'on en retire? Est-ce l'accomplissement des lois de l'Evangile? il n'est point de précepte auquel on ne cherche quelque prétexte de dispense ou d'adoucissement. La pénitence, on la regarde comme le partage des cloîtres et des déserts. La retraite, on ne la considère plus que comme une singularité bizarre qui ne sert qu'à se faire distinguer. La prière, cette ressource à nos misères, on la renvoie à ces âmes vertueuses retirées à l'écart, qui en ont plus le loisir. La religion, ce culte saint et nécessaire que nous devons à Dieu, on ne la regarde plus que comme un sentiment de ce qu'on aime et un attachement à ce qui plaît davantage. La vie somptueuse et magnifique, mondaine et voluptueuse, si souvent frappée d'anathème dans les livres saints, n'est plus regardée que comme une loi nécessaire qu'impose la condition, le rang et la naissance. La haine qui met dans le cœur des sentiments de vengeance, tant de fois condamnés par Jésus-Christ, on en fait une vertu de tempérament et un effet de la sage politi-

d'exactitude, plus de lumières ; et cependant il n'en est aucune sur laquelle le monde ne répande encore des adoucissements, de fausses couleurs qui les défigurent, ou des nuages qui les cachent. La pénitence, sans laquelle l'homme pécheur ne doit rien prétendre au salut, on la regarde comme le partage des cloîtres et des déserts. La retraite, si nécessaire à la fragilité du cœur humain, elle n'y paraît plus qu'une singularité ou d'humeur ou de vertu, qui ne saurait servir d'exemple. La prière, cette ressource unique de toutes nos misères, on en laisse l'usage aux âmes oiseuses et inutiles. Les afflictions, que les saints ont toujours reçues comme des grâces, on les craint comme des malheurs. Les prospérités, que les justes ont toujours craintes comme des malheurs, on les souhaite comme des grâces. L'ambition démesurée, si opposée à l'esprit et au fonds de la religion, n'est plus qu'un sentiment noble et légitime de ce qu'on est et de ce qu'on doit prétendre. La haine, qui attaque la religion dans le cœur, et qui anéantit tout l'Evangile, on en fait un juste ressentiment, ou une bienséance de son rang, qui ne permet pas d'aller se réconcilier avec son frère. La vie somptueuse et magnifique, si souvent frappée d'anathème dans les livres saints, n'est qu'un usage noble de nos biens et une loi qu'impose la condition et la naissance. Les plaisirs les plus dangereux, on les appelle des délassements nécessaires ; les passions les plus honteuses, des faiblesses inévitables ; les médisances les plus cruelles, des vérités publiques et innocentes ; que dirai-je ? la vertu même, la piété véritable y a perdu son nom : ce n'est plus un don de Dieu et le seul parti nécessaire ; c'est une bizarrerie d'humeur, un goût de singularité, une pusillanimité d'esprit ; que sais-je ? un parti bon à quelque chose, quand on n'est plus soi-même bon à rien. O Dieu ! est-ce donc là le langage d'un peuple éclairé des lumières de l'Evangile, ou les discours de ces nations barbares et infidèles, à qui vous n'avez pas encore daigné révéler la science du salut et les vérités éternelles ?

Et ce qu'il y a ici de plus déplorable, c'est que ce ne sont pas là les erreurs de quelques particuliers ; ce sont les erreurs de presque tous les hommes ; c'est la doctrine du monde entier ; ce sont des maximes universellement reçues, approuvées, autorisées, et contre lesquelles il n'est plus temps de vouloir s'élever. Nous seuls dans ces chaires chrétiennes osons parler un langage différent. Un petit nombre de justes tiennent encore pour nous au milieu du monde, et osent encore parler comme nous. Mais ce n'est là qu'une faible voix absorbée, pour ainsi dire, par le bruit formidable de la multitude. Ce qui domine, ce qu'on entend, ce qui règle tout le monde, ce qui décide de tout, ce qui est le grand ressort des royaumes, des empires, des familles, ce sont les erreurs que je viens d'exposer. C'est une tradition d'aveuglement qui s'est perpétuée depuis le commencement dans le monde, et qui a passé des pères aux enfants. Les grands, le peuple ; les savants, les ignorants ; les sages, les insensés ; les jeunes, les vieillards, se conduisent partout sur ces fausses règles. Ceux mêmes à qui la lumière de la vérité luit encore en secret, croient se tromper en voyant que l'exemple commun dément l'évidence secrète de leur conscience ; et regardent leurs doutes comme de vains scrupules que l'erreur publique calme et dissipe à l'instant.

Ainsi marchent, sans le savoir, tous les hommes presque dans les ténèbres ; ainsi ils courent avec une profonde sécurité vers le précipice éternel qui doit enfin terminer leur course. Ainsi auriez-vous vécu, ma chère sœur, si la miséricorde de Jésus-Christ ne vous

que. Les plaisirs les plus dangereux pour le salut, on ne les regarde que comme des remèdes présents pour la santé, et des délassements permis et innocents. La pié é même véritable y a perdu son nom, et on ne l'y connaît plus ; on n'y parle point d'amour de Dieu, ni de charité pour ses frères ; le goût de la nouveauté l'emporte sur les maximes les plus anciennes de la loi, et est tout ce qu'il y a de plus précieux et de plus louable à nos yeux. Grand Dieu ! est-ce donc là le partage de ces âmes rachetées de votre sang, élevées dans la lumière de votre Evangile, ou celui de ces âmes infidèles qui sont encore assises dans la religion des ténèbres et de l'idolâtrie ? La différence en doit être bien grande.

Cependant, voilà où tous marchent maintenant, grands, petits, savants, ignorants, jeunes, vieillards, de tout âge, de tout sexe, tous le conduisent sur les mêmes règles, tous sont soumis au même joug.

C'est ainsi que donnant tout à leurs sens, à leurs plaisirs, à leur chair, ils renvoient la retraite, la pénitence, la vie austère et gênante, à ces derniers jours de la vie qui doivent terminer leur course. C'est ainsi que vous vous seriez conduite dans le monde, ma chère sœur, si la divine miséricorde ne vous eût séparée de ce royaume de ténèbres, pour vous faire passer dans un royaume de lumière. Vous auriez suivi la voie que tout le monde vous aurait montrée ; vous auriez embrassé les coutumes, les usages que l'exemple de tous les siècles semble avoir consacrés et autorisés ; vous n'auriez osé vous récrier contre les pernicieuses maximes qu'il approuve, et vous auriez regardé avec les mondains les vérités les plus pures de la foi, comme des vérités outrées dont il faut toujours beaucoup rabattre, et où le zèle du ministre va toujours plus loin que la force de la vérité qu'il est chargé d'annoncer. Car

avait retirée de cette région de ténèbres, pour vous faire passer à un royaume de lumière. Vous auriez regardé comme des vérités les erreurs reçues de la multitude ; vous auriez suivi les voies que tout le monde regarde comme sûres ; vous seriez devenue même la protectrice des maximes que l'usage de tous les temps et de tous les pays a consacrées ; vous vous seriez révoltée contre la vérité qui les condamne ; vous auriez écouté, comme le monde écoute aujourd'hui, les règles de la foi que nous leur opposons, comme des discours dont il faut rabattre, et où le zèle va toujours plus loin que la vérité. Car, qu'il est difficile de démêler la lumière à travers ce nuage universel d'usages, de fausses maximes, de préjugés, d'erreurs, répandu sur le monde entier ! Qu'il est difficile de discerner la voie de la vérité, étroite, écartée, imperceptible presque, inconnue, et où si peu de gens entrent, au milieu de tant de fausses voies, larges, spacieuses, battues, autorisées, et que tous les hommes presque suivent !

Vous le voyez vous-même, ma chère sœur, si le nombre des âmes fidèles, et qui marchent dans la voie de la vérité, est fort grand dans le monde. Il en est encore sans doute ; car le Seigneur a les siens dans tous les états ; mais ce sont quelques étoiles rares, comme dit l'Apôtre, qui percent par hasard les nuages, et qu'on peut compter aisément au milieu d'une nuit obscure et ténébreuse : *Sicut luminaria in mundo*[1]. Et encore dans ce petit nombre, combien d'âmes molles et indolentes, qui ne paraissent vertueuses, que parce que le monde, à qui on les compare, est extrêmement corrompu ! Combien d'âmes immortifiées et impénitentes, qui après les égarements des premières mœurs, bornent toute leur pénitence à la seule cessation de leurs crimes ; et ne s'attirent les éloges dus à la vertu, que parce que le monde n'a plus à blâmer en elles les mêmes vices ! combien d'autres, qui après avoir fini les passions d'éclat, conservent encore toutes les autres, font entrer toutes leurs faiblesses dans leur vertu, et offrent aux yeux de Dieu un cœur encore vain, jaloux, ambitieux, vindicatif, tandis que le monde les canonise ! Car le monde, toujours plein de contradictions, et jamais d'accord avec lui-même, tantôt dégrade la vertu véritable et la confond avec le vice ; tantôt il se hâte d'exalter le vice à peine éteint, et de lui rendre les mêmes honneurs qu'à la vertu consommée.

Que les miséricordes du Seigneur sur vous, ma chère sœur, sont dignes d'une reconnaissance qui ne doit plus finir qu'avec votre vie ! Voyez, comme disait autrefois un prophète à la sainte Sion ; et je puis vous le dire ici avec plus de justice ; voyez, tandis que des ténèbres épaisses couvrent toute la terre ; qu'une nuit obscure est répandue sur tous les peuples ; que le mensonge et l'erreur ont pris la place de la vérité parmi les hommes : *Ecce tenebræ operient terram, et caligo populos*[1] ; voyez comme la lumière du Seigneur s'est levée sur vous seule ; comme il vous a conduite dans un lieu où tout vous montrera la vérité ; ces murs sacrés, ces autels saints, ces vierges fidèles ; ce voile religieux lui-même, qui va vous cacher le monde et sa vanité ; tout vous montrera ici vos devoirs ; tout dissipera les nuages légers qui pourraient s'élever du fond de votre cœur. Une nuée resplendissante vous précédera, comme autrefois les Israélites dans le désert, pour vous marquer les routes que vous devez

[1] Philipp., II, 15.

[1] Is., LX, 2.

qu'il est difficile de démêler la vanité de ces usages, la fausseté de ces maximes, tandis qu'on ne les voit qu'au travers des nuages qui les enveloppent ! Qu'il est difficile de discerner la voie droite, étroite, écartée, qui est inconnue et presque imperceptible au milieu de tant de voies larges, commodes, spacieuses et publiques, que presque tous les siècles ont frayées !

Vous voyez, ma chère sœur, combien grands sont les dangers de ceux qui vivent dans le monde que vous quittez. Il en est peut-être encore quelques-uns qui se tenant sans cesse sur leurs gardes, échappent à cette corruption commune ; mais ce sont comme de ces étoiles rares dont parle l'Apôtre, qui percent des nuages épais pour se faire jour au travers de la corruption, et briller au milieu d'un monde pervers et méchant : *Inter quos lucetis sicut luminaria in mundo.* Et parmi ce petit nombre qui brille par l'éclat des vertus, combien y a-t-il d'âmes indolentes et molles qui ne paraissent plus pures et plus régulières, que parce que le monde à qui elles ressemblent, est extrêmement corrompu ! Combien passent pour vertueuses, qui ne font consister leur perfection que dans la cessation des crimes éclatants, et à la vertu desquelles le monde ne rend des honneurs, que parce qu'il ne peut plus condamner leur luxe et leur déréglement ! Combien qui font entrer leurs faiblesses en ligne de compte, et offrent encore à Dieu un cœur vain, ambitieux, lâche, mondain, tandis que le monde les canonise ! Car le monde, toujours en contradiction avec l'Évangile, tantôt confond le vice avec la vertu en la rabaissant et la dégradant de son mérite, et tantôt exalte le vice et l'élève comme la vertu la plus consommée.

Que la conduite de la miséricorde du Seigneur sur vous, ma chère sœur, confonde toutes les pensées qui auraient pu vous reporter vers cette terre des mourants ! Voyez comme des ténèbres universelles sont répandues sur le monde, et comme tous les peuples en sont aveuglés : *Ecce tenebræ operient terram, et caligo populos* ; et comme cependant la lumière

suivre ; et tandis que le monde, frappé d'aveuglement, ne discernera pas même les vérités les plus communes et les plus palpables du salut, la lumière du ciel se lèvera ici sur vous, et vous montrera la perfection même des devoirs, et des secrets inconnus aux sages du siècle : *Super te autem orietur Dominus, et gloria ejus in te videbitur* [1].

Rien n'est donc plus consolant pour une âme que la miséricorde du Seigneur a séparée du monde, que ce premier coup-d'œil, qui lui en découvre les erreurs et les fausses maximes. Mais quand même on pourrait se flatter d'y avoir toujours suivi la voie de la vérité, au milieu de tant de voies fausses et dangereuses qui la font perdre de vue ; comment aurait-on pu se promettre, en second lieu, d'y conserver l'innocence au milieu de sa dépravation et de ses dangers innombrables ? Et quand je parle de ses dangers, ma chère sœur, n'attendez pas que j'en fasse ici un juste dénombrement. Hélas ! tout y est danger : dangers dans la naissance ; elle est une espèce d'engagement à toutes les passions : dangers dans l'élévation ; elle vous fait une loi de tout ce que l'Evangile condamne : dangers dans les soins publics ; il faut prendre sur soi les passions des grands et la misère des peuples, allier les maximes de la religion avec celles de la prudence de la chair, et opter entre sa conscience et sa fortune : dangers dans l'usage des grands biens ; vous avez sans cesse à vous défendre, ou des profusions qu'inspire la vanité, ou de la dureté que produit l'avarice : dangers dans les exemples ; le vice perd son horreur par l'autorité de ceux qui nous le montrent ; et nous sommes rassurés en trouvant, dans les faiblesses d'autrui, une excuse à nos faiblesses propres : dangers dans les entretiens ; on veut plaire, et l'on ne plaît que par les passions ou qu'on reçoit ou qu'on inspire : dangers dans les amitiés ; le venin s'insinue par la conformité des humeurs et par les douceurs de la société ; on ne peut se passer de délassement, et le monde n'en fournit que de funestes à l'innocence : dangers dans les concurrences ; on veut s'élever, et il est malaisé d'aimer ceux qui nous supplantent et qu'on nous préfère ; dès que les intérêts sont divisés, les cœurs aussi ne tardent pas de l'être : dangers dans le mariage ; la durée du lien refroidit presque toujours celle de la tendresse ; il est rare que la conformité des humeurs ratifie un nœud que la conformité seule des intérêts forme presque toujours ; une société sainte devient une tentation domestique ; et dès que le devoir devient un joug, le cœur s'est bientôt formé d'autres chaînes : dangers dans l'état de liberté ; les passions qui n'ont point de frein, s'échappent malgré nous-mêmes, et l'éloignement d'un lien sacré n'est souvent que l'amour d'une servitude plus universelle : dangers dans la probité mondaine ; dès que le monde est content de nous, on se persuade aussi que le Seigneur doit l'être ; on confond la réputation de la vertu avec la vertu même ; et parce qu'on n'a pas de ces vices que le monde condamne, on croit avoir toutes les vertus que l'Evangile exige : enfin dangers dans la piété

[1] Is., LX, 2.

du soleil s'est levée sur vous, et comme à la faveur des rayons de la vérité vous êtes éclairée, et heureusement conduite au port où ces murs sacrés, ces vierges fidèles, ce voile religieux qui vous cache le monde et ses vanités, dissiperont tous les nuages qui s'élèvent du monde ; et tandis que le monde entier ne discernera pas même le bien d'avec le mal, une lumière du ciel s'élèvera sur vous, et vous montrera la vérité inconnue aux sages du siècle : *Super te orietur Dominus.*

Rien donc de plus consolant pour une âme que la miséricorde vient de séparer du monde, que ce premier coup d'œil qui lui en découvre les maximes et les usages pernicieux. Mais quand on pourrait se flatter que dans le monde on aurait toujours suivi la lumière de la vérité, et qu'on ne l'aurait jamais perdue de vue, aurait-on pu y conserver son innocence, et ne pas s'y laisser tomber au milieu de la corruption extrême et des périls innombrables qu'on y trouve ? Quand je parle de ces dangers infinis du monde, n'attendez pas que je vous dise ici rien d'incertain et de douteux : Danger dans la naissance, elle suppose des priviléges et des dispenses que Jésus-Christ n'y a jamais attachés ; danger dans l'élévation, elle approuve des pratiques, des usages, des distinctions que l'Evangile condamne ; dangers dans les affaires, dans les emplois, où le salut est toujours en compromis avec les établissements, et où il faut sans cesse opter entre la conscience et la fortune ; danger dans les exemples, où le vice perd son horreur dans le nombre de ceux qui nous le montrent ; danger dans le commerce, où l'intérêt se mêle et où l'envie de s'enrichir fait souvent trahir la bonne foi ; danger dans les spectacles, dans les compagnies, où l'on veut toujours plaire, et où le feu de la concupiscence s'allume par la passion qu'on reçoit et par celle qu'on inspire ; danger dans le travail, où le corps ne se pouvant passer de quelque délassement, en prend que la loi interdit, et qui déshonorent un chrétien ; danger dans le repos, où l'oisiveté et la mollesse abrutissent une chair condamnée au travail ; danger dans les richesses, où les commodités de la vie aiguisent les passions et en entretiennent la fureur ; danger dans la pauvreté, où la misère et la peine impatientent le pauvre, et le révoltent contre la sage main qui l'a formée ; danger dans le mariage, où la durée du lien refroidit presque toujours celle de l'amour qu'on se doit, où la diversité des intérêts partage l'union des deux cœurs, et où un pieux engagement dégénère presque toujours en un joug onéreux et cruel ; danger dans un état de liberté, où l'éloignement du joug sacré allume des feux qu'on ne peut éteindre sans crime ; danger dans la probité mondaine, où dès que le monde est content de nous, on s'imagine que le Seigneur doit l'être aussi, et où parce qu'on ne

même; comme elle est rare dans le monde, les louanges qu'elle s'attire en corrompent souvent le principe; on avait d'abord cherché Dieu dans la vertu, on s'y cherche bientôt soi-même.

Voilà le monde, ma chère sœur. Si vous échappez d'un péril, vous venez bientôt échouer à un autre. Si l'exemple vous trouve inébranlable, l'amitié vous séduit. Si l'intérêt ne vous touche pas, la gloire et la réputation vous entraînent. Si vous vous défendez des grands excès, des passions plus douces et plus dangereuses ne vous trouvent pas insensible. Si l'inclination vous éloigne du déréglement et de la débauche, la complaisance vous y jette. Si vous êtes libre d'ambition pour vous-même, vous la sentez revivre pour vos enfants. Si vous êtes fidèle à ne pas chercher les occasions, vous ne sauriez répondre de celles qui vous cherchent.

Et ne croyez pas, ma chère sœur, que tous ces dangers eussent été moindres pour vous que pour une autre. Des exemples domestiques de vertu, et la piété comme héréditaire à votre sang, y auraient peut-être quelque temps défendu votre innocence. Mais que les exemples touchent peu dans cette première saison de la vie, qu'on destine à l'oubli de Dieu! On les regarde comme des bienséances de l'âge; et on renvoie à des temps plus mûrs des vertus qu'on croit que le temps tout seul a formées dans ceux qu'on nous propose pour modèles. Ainsi environnée de prospérité et d'abondance; trouvant plus d'occasions de chute qu'une autre par les avantages de la naissance, par le rang et le crédit de vos proches, par l'espérance d'un grand établissement, que de piéges n'auriez-vous point trouvés sous vos pas? Vous auriez suivi cette route de tous les siècles, dont parle Job, que les âmes mondaines ont toujours suivie: *Semitam sæculorum..., quam calcaverunt viri iniqui* [1]; c'est-à-dire vous auriez formé peut-être mille bons désirs; mais votre faiblesse l'aurait toujours emporté sur toutes vos résolutions. Vous auriez envié le bonheur des âmes qui servent Dieu, et qui sont à lui sans réserve; mais rentraînée à l'instant par le torrent fatal des exemples, la vertu n'aurait jamais eu que vos faibles désirs, et le monde toujours votre cœur et vos affections véritables. Vous auriez peut-être quelquefois soupiré en secret sur les périls infinis et inévitables de votre état; mais ces périls seraient devenus eux-mêmes une raison secrète, qui vous aurait justifié à vos yeux vos propres faiblesses.

Et qu'entendons-nous tous les jours, ma chère sœur, que des prétextes de la part des mondains, sur les obstacles infinis que le monde met à leur salut? Ils se plaignent qu'il est comme impossible de s'y sauver; ils forment mille bons désirs; mais ils prétendent que c'est en vain qu'on les forme, et qu'il n'est pas en eux de les mettre à exécution au milieu des périls et des embarras où ils vivent; ils font même quelques efforts; mais à peine se sont-ils surmontés sur un point, qu'une nou-

[1] Job., XXII 15.,

fait rien de ce que le monde condamne, on croit avoir toute la vertu que la religion exige; danger dans la piété même, où avant d'aller chercher Dieu, on se permet de s'y chercher bientôt soi-même.

Voilà le monde tel qu'il est. Si vous évitez un péril, vous tombez bientôt dans un autre. Si vous vous soutenez d'un côté, vous tombez bientôt de l'autre. Si les richesses ne vous touchent point, la gloire vous entraîne. Si vous êtes insensible au plaisir de la chair, vous ne le serez pas à celui de la table. Si vous avez la force d'éviter les grands crimes, vous succomberez sous le nombre des fautes légères. Si vous avez honte d'affaiblir votre santé pour vous qui êtes sur le retour, vous la ruinerez avec plaisir pour vos enfants. Si vous évitez des occasions moins présentes, et qui vous fuient, vous ne résisterez pas à celles qui vous cherchent et qui vous pressent.

Et ne croyez pas, ma chère sœur, que la piété et les exemples édifiants de vos illustres parents, eussent pu vous mettre à couvert des dangers de ce monde. Ils auraient peut-être pour quelque temps pris le dessus. Mais hélas! qu'ils auraient bientôt été forcés de céder au torrent! et vous auriez bientôt appris de ce monde aveugle à les regarder, ces bons exemples et ces actes de piété, comme des apanages de l'âge, et à les renvoyer à cette dernière saison de la vie, qui n'est plus propre pour le monde. Ainsi environnée de prospérités, d'honneurs et d'abondance, dans la maison de vos parents, trouvant par conséquent plus d'occasions de chute qu'une autre, par le crédit et le rang d'une famille illustre, par le mérite et l'autorité d'un père formé pour le service de l'Etat, recommandable par de longs services et de grands emplois qu'il a remplis avec honneur, plus respectable encore par les rares talents qui l'ont distingué en toute occasion, et destiné à tout ce que l'Etat a de plus grand et de plus difficile, que de piéges vous auriez trouvés dans la voie du siècle que tant de mondains ont suivie avant vous! *Numquid semitam sæculorum custodire cupis, quam calcaverunt viri iniqui*? Au milieu de ces dangers, vous auriez peut-être formé quelque bon désir, quelque sainte résolution, mais tout vous aurait détournée. Dans quelque bon moment vous auriez envié la destinée des âmes justes, retirées à l'écart, mais vous auriez été rentraînée dans le torrent et les appas trompeurs de la vie des mondains. Vous auriez peut-être donné à Dieu quelques saillies de votre esprit, quelques faibles mouvements d'amour, et le monde aurait trouvé en vous un cœur toujours ouvert et une affection véritable.

Hé! qu'entendons-nous tous les jours que des plaintes des âmes mondaines, sur les obstacles que le monde met à leur salut? Elles ont, disent-elles, de saints désirs, elles prennent de fortes résolutions; mais elles ne peuvent les accomplir; elles voudraient s'envoler au milieu des déserts, s'aller enfer-

velle difficulté les lasse et les abat; ils voudraient être au fond des déserts; mais ils n'ont pas la force de se faire un désert du monde lui-même. Nous leur disons qu'il est aisé de rompre à tout quand on le veut; et ils soutiennent qu'en le voulant, ils n'en sauraient être les maîtres.

Ce n'est pas qu'en convenant des périls innombrables du monde, et de la difficulté d'y faire son salut, je veuille ici justifier vos vaines excuses, mes Frères. Il est difficile de vivre chrétiennement dans le monde; cela est vrai: mais combien d'âmes fidèles la grâce y forme et y conserve-t-elle tous les jours à vos yeux! Le plus sûr, dites-vous, serait de tout quitter, et de s'aller cacher au fond d'une retraite. Ah! je l'avoue avec vous : que n'avez-vous été du petit nombre de ces âmes heureuses, que le Seigneur a de bonne heure séparées de la corruption du siècle, et conduites dans le secret du sanctuaire! que ne vous a-t-il d'abord tendu, comme à elles, cette main miséricordieuse qui les a retirées du milieu des périls, pour les faire entrer dans le lieu de la paix et de la sûreté! que ne vous a-t-il fermé dès le commencement toutes les voies de l'élévation et de la vanité, pour vous ouvrir celles de l'humilité, du dépouillement et du silence! Vos mœurs auraient été innocentes; hélas! et tous vos jours ont été de nouveaux crimes! Vos premières années eussent été les prémices pures d'une vie sainte; hélas! et vous n'osez tourner les yeux derrière vous, de peur d'y voir les horreurs et le trésor d'iniquité que vous y avez accumulés! Vos inclinations seraient encore celles qu'une heureuse éducation vous avait données; hélas! et le monde a corrompu en vous les dons de la grâce et de la nature; et il ne vous reste plus de ces premières espérances de vertu que le regret inutile de les voir tout à fait éteintes! Votre mort finirait des jours pleins, des œuvres précieuses, et une vie digne de l'immortalité; hélas! et elle ne finira qu'un grand vide, des passions infinies, des agitations sans nombre, des chagrins amers, des plaisirs souvent dégoûtants, toujours tristes par le reproche secret de la conscience, et une vie digne d'une mort éternelle, si elle n'est purifiée par de dignes fruits de pénitence, avant que vous alliez en rendre compte au tribunal redoutable du souverain juge.

Mais il ne faut pas que les désirs d'un état devenu impossible vous calment sur les dangers de votre état présent. C'était l'erreur de cet ami de saint Augustin, lequel encore païen aurait bien voulu l'imiter dans sa conversion et dans sa retraite; mais engagé dans le mariage, il regardait ce lien sacré comme incompatible avec la foi et la sainteté du baptême; et aurait souhaité pouvoir le rompre pour entrer dans l'Eglise de Jésus-Christ. Il ne voulait être chrétien, dit saint Augustin, que d'une manière dont il était impossible qu'il le fût: *Nolebat esse Christianus, nisi eo modo quo non poterat*[1]. On voudrait tout quitter si l'on se donnait à Dieu; on voudrait se retirer du monde, et se cacher pour toujours aux yeux de l'univers; on ne croit pas le salut possible autrement; on nourrit son imagination de ces projets chimériques, qui ne sauraient jamais s'exécuter : et parce que l'état où la Providence nous a placés, ne nous permet plus de tout quitter, et de nous aller jeter au fond d'une solitude, on ne se donne point à Dieu. On ne fait pas ce qu'on doit faire, parce qu'on voudrait faire ce qu'on ne peut pas; et on ne veut être chrétien qu'aux seules conditions auxquelles il est impossible qu'on le soit : *Nolebat esse Christianus, nisi eo modo quo non poterat.* C'est-à-dire qu'on ne le veut pas ; car il ne s'agit point de soupirer après une situation

[1] S. Aug.

mer dans une solitude; mais elles n'ont la force ni de sortir du monde, ni de faire du monde une solitude, un désert.

Ce n'est pas qu'en convenant ici des obstacles que le monde met au salut, je prétende justifier vos excuses et vos prétextes, lâches chrétiens qui vivez dans le monde. Il est difficile de se garantir de ces piéges, de se sauver de cette corruption, et il en est peu qui en échappent. Mais combien d'âmes vertueuses la grâce y forme-t-elle ! Il serait plus aisé, dites-vous, de s'aller cacher dans les déserts avec les bêtes sauvages, que de se faire une retraite dans le monde. Que n'êtes-vous de ces âmes qui se font une solitude dans le secret de leur domestique ! Que ne vous a-t-il fermé toutes les voies de la fortune et du grand monde, pour ne vous ouvrir que celle de la retraite et du silence ! Vos premières années auraient été les prémices du salut, et vous n'osez presque, dans la situation où vous êtes, regarder derrière vous, de peur de voir les horreurs que vos crimes y ont laissées. Vos premières inclinations y ont changé, le monde y a corrompu votre cœur, votre innocence y a fait naufrage, et il ne vous reste plus rien de ce premier esprit du christianisme que vous aviez puisé dans les fonts sacrés, et qui servait de règle à toute votre vie. Ces saints désirs, ces pieuses promesses, ces sentiments de pénitence, on les aurait vus s'étendre et s'accomplir dans la retraite ; au lieu que dans le monde, hélas ! ils ont échoué, et ne seront suivis que d'un grand vide, de chagrins amers, de remords cuisants et de la mort éternelle, si le Seigneur ne vous touche dans sa grande miséricorde.

Mais il ne s'agit point ici de déplorer une situation que vous ne pouvez plus quitter, et de soupirer après une autre, où vous

qui ne saurait plus nous convenir; mais de trouver des moyens de sanctification dans les périls mêmes qui sont attachés à la nôtre.

Pour vous, ma chère sœur, la destinée des âmes mondaines ne vous paraît pas sans doute digne d'envie; mais que sera-ce si au récit des erreurs et des dangers du monde nous ajoutons ici celui de ses soucis, de ses peines et de ses chagrins dévorants?

Oui, ma chère sœur, on croirait d'abord que la joie et les plaisirs sont le partage de ce monde réprouvé; et que n'ayant pas de son côté le bonheur de l'innocence et de la vertu, il a du moins les douceurs et les réjouissances du vice. Mais il s'en faut bien. Hélas! si l'on pouvait y être heureux du moins en oubliant Dieu, et en ne refusant rien aux passions insensées, ce serait toujours sans doute une ivresse et une frénésie digne de pitié, d'acheter, par un instant rapide de plaisir, des peines et des horreurs éternelles; mais du moins on ne perdrait pas tout; on aurait du moins quelques moments de bon; du moins on jouirait du présent : mais ce présent même, cet instant rapide est refusé au pécheur. L'Etre souverain et miséricordieux, qui nous a faits pour lui, ne veut pas que nous puissions être un instant même heureux sans lui : il se sert de nos passions pour nous punir de nos passions mêmes. Toutes les créatures que nous voulons faire servir à nos plaisirs, il en fait en secret les instruments de nos peines; tous nos désirs les plus flatteurs, et que nous ne formons que pour soulager notre cœur, en deviennent les tyrans et le supplice; tous nos projets les plus spécieux, que l'imagination n'enfante et n'embellit que pour endormir nos peines, les réveillent et les aigrissent; tous les plaisirs les plus vifs, et qui auraient dû, ce semble, satisfaire notre cœur, n'y portent que la satiété, et en augmentent le dégoût, le vide et l'inquiétude. Dieu, pour nous faire sentir que l'ordre est le seul bonheur de l'homme, permet que tout ce qui le trouble nous rend malheureux. En vain nous formons-nous un plan de félicité dans le crime; notre cœur dément bientôt cette espérance, et il ne nous reste rien de plus réel de cette vaine idée de bonheur, que le chagrin de nous l'être en vain formée. En vain, par une vaine philosophie, détachons-nous des passions tout ce qu'elles ont d'extrême et de fatigant, pour nous ménager des plaisirs modérés et tranquilles; les plaisirs réglés par la raison ne sont pas loin de l'ennui; et ceux qu'elle ne conduit plus, ne sont plus que des fureurs et des gouffres; et d'ailleurs tout ce qui souille notre âme, quelque modéré qu'il soit aux yeux des hommes, est tout ce qu'il y a de plus extrême et de plus malheureux pour notre repos. *Vous l'avez voulu, ô mon Dieu, et il était juste que vous le voulussiez ainsi, que toute âme désordonnée fût à elle-même son supplice*[1].

Non, ma chère sœur, Jésus-Christ n'a pas laissé sa paix au monde; il ne l'a laissée qu'à ses disciples. Ainsi en le lui sacrifiant aujourd'hui, vous ne lui sacrifiez rien de trop aimable; et ce qui fait le prix et le mérite de votre sacrifice, est bien plutôt le plaisir saint avec lequel vous le consommez, que les plaisirs fri-

[1] S. Aug.

puissiez plus facilement vous convertir; il s'agit seulement de trouver des moyens de sanctification et d'user des secours qui sont attachés à l'état où vous êtes engagée.

Pour vous, ma chère sœur, bien différente de ces âmes mondaines, le monde avec tous ses agréments, tous ses charmes, ne vous paraît point digne d'envie. Mais que serait-ce, si aux dangers infinis qui se trouvent dans le monde, nous ajoutions le poids accablant de ses chagrins et de ses peines?

Oui, il semble que le monde n'ayant point de son côté les douceurs de la vertu, il a du moins les douceurs du vice. Hélas! si on pouvait seulement vivre tranquille en oubliant Dieu, on pourrait en quelque manière se consoler au service du monde. Ce serait toujours beaucoup de perdre le bonheur éternel pour quelques douceurs passagères; mais du moins semblerait-on se dédommager de cette grande perte par la jouissance d'un bonheur présent. Mais c'est un châtiment attaché à l'ingratitude et à la révolte du pécheur. Le souverain Seigneur, seul objet du bonheur éternel, ne veut point qu'on puisse être heureux et tranquille un seul instant sans lui. De toutes les créatures que nous faisons servir à nos plaisirs, il en fait l'instrument même de nos peines. Tous nos projets les plus flatteurs, nos espérances les plus douces pour le monde, sont des fantômes et de vains spectacles, que l'imagination ne forme que pour adoucir nos peines. Tous ces plaisirs, ces honneurs, ces biens, cette élévation, qui auraient dû, ce semble, rassasier notre cupidité, et mettre le comble à notre bonheur, ne font qu'augmenter nos misères, et irriter nos désirs. Dieu, pour se venger de l'injuste préférence des mondains, permet que tout ce qui semble les devoir rendre tranquilles et contents, les rende inquiets et malheureux. En vain nous faisons-nous une vaine félicité de la fortune ou de l'élévation; elle devient notre tourment, et n'a rien de réel que le plaisir de nous l'être formée. En vain tâchons-nous de faire notre bonheur de la volupté, celle qui nous est la plus douce, la plus agréable, n'est pas loin de l'ennui, et il n'est point de joie qui ne tourne en tristesse. *Vous l'avez voulu, ô mon Dieu, que toute âme désordonnée et injuste dans son attachement fût à elle-même son supplice.*

Non, il n'en est point qui soit heureux dans le monde. Il en est quelques-uns qui s'imaginent l'être; mais hélas! si vous pouviez percer dans le mystère de ces soucis, de ces chagrins, de ces peines, et dessous cette première écorce où il ne paraît rien, vous verriez le venin et la corruption; vous y apercevriez le père méprisé de son fils; l'époux divisé de l'épouse; le frère séparé de son frère; l'ami chercher à supplanter son

voles auxquels vous renoncez. Hélas! si vous connaissiez le fond et l'intérieur de ce monde misérable, si vous pouviez entrer dans le détail secret de ses soucis et de ses noires inquiétudes, si vous pouviez percer cette première écorce, qui n'offre aux yeux que joie, que plaisirs, que pompe et magnificence, que vous le trouveriez différent de ce qu'il paraît! Vous n'y verriez que des malheureux : le père divisé d'avec l'enfant; l'époux d'avec l'épouse; le frère dresser des embûches au frère; l'ami se défier de son ami; le secret des familles ne cacher aux yeux du public que des antipathies, des jalousies, des murmures, des dissensions éternelles; les amitiés troublées par les soupçons, par les intérêts, par les caprices; les liaisons les plus étroites refroidies par l'inconstance; les engagements les plus tendres finir par la haine et par la perfidie; les liens les plus sacrés devenus des supplices par l'incompatibilité; les fortunes les plus brillantes perdre tout leur agrément par les assujétissements qu'elles exigent; les places les plus honorables ne faire sentir que le chagrin de ne pouvoir monter plus haut. Chacun s'y plaint de sa destinée; les plus élevés n'y sont pas les plus heureux. Ils montent, dit le Prophète, par leur rang et par leur fortune, jusques au-dessus des nuées; on les perd de vue, si haut ils sont placés; ils paraissent au-dessus du reste des hommes par les hommages qu'on leur rend, par l'éclat qui les environne, par les grâces qu'ils distribuent, par les adulations éternelles dont la prospérité et la puissance sont toujours accompagnées; *Ascendunt usque ad cœlos*[1]. Et par le ver secret et dévorant de leur conscience corrompue; et par la satiété même des plaisirs; et par la gêne des assujétissements et des bienséances; et par la bizarrerie de leurs désirs; et par l'amertume de leurs jalousies; et par les bassesses qu'ils emploient pour plaire au maître; et par les dégoûts qu'ils en essuient, ils sont plus bas que le peuple et plus malheureux que lui : *Descendunt usque ad abyssos*[1]. O fille de Sion! réjouissez-vous, dit le Seigneur; publiez les merveilles de ma miséricorde, parce que je viens pour vous posséder, pour vous délivrer de la tyrannie d'un monde qui ne fait que des malheureux; pour faire ma demeure au milieu de votre cœur, et y établir une paix et une sérénité éternelle : *Quia ecce ego venio, et habitabo in medio tui*[2].

Regardez maintenant, ma chère sœur; voilà le monde avec toutes ses erreurs, ses périls et ses inquiétudes. C'est une terre, dont on vante les fruits et la beauté, et où il semble que coulent le lait et le miel; mais c'est une terre qui dévore ses habitants par les passions infinies qui l'agitent, et où les plus grands plaisirs sont toujours la source des inquiétudes les plus dévorantes : *Terra... devorat habitatores suos*[3]. Regardez encore une fois; je ne vous le montre pas en éloignement, comme le tentateur le montra autrefois à Jésus-Christ. De loin il en impose; on ne voit que la gloire, les plaisirs et la pompe qui l'environnent; ce point de vue lui est favorable : je vous le rapproche; je vous le mets sous l'œil. Voyez si vous le trouvez digne d'être regretté; si sur le point de l'abandonner, vous verserez sur lui des larmes de joie ou de tristesse. Voyez si cette grande action que vous allez faire, et que le monde appelle un sacrifice héroïque, un renoncement généreux, n'est pas au fond une sage préférence de la paix au trouble, de la

[1] Ps. CVI, 26.

[1] Ps. CVI, 26.
[2] Zach., II, 11.
[3] Num., XIII, 33.

ami; le pécheur enfin de toutes conditions cacher ses vices aux yeux du public. Vous verriez sous ce voile spécieux les pactes violés, les amitiés trahies, les liaisons rompues, les haines dissimulées, les usures palliées, les plus étroites unions finir par la haine et par la perfidie, les fortunes les plus éclatantes perdre tout leur agrément par les inquiétudes qu'elles renferment, les places les plus honorables perdre leur douceur et leur avantage par le chagrin de ne pouvoir monter plus haut. Les titres, les dignités les plus relevées y font les esclaves les plus malheureux : *Ascendunt usque ad cœlos;* ils s'élèvent jusqu'au ciel par les postes éclatants et les distinctions de leur rang : *Ascendunt.* Et par la profondeur de leurs chagrins, par la fureur de leur jalousie, de leurs animosités, par le pouvoir de leurs concurrents, ils descendent jusqu'à terre, rampent jusque dans les abîmes : *Et descendunt usque ad abyssos.* Ils paraissent plus que les autres hommes par leur rang, par leurs divertissements, par leurs qualités, par les talents qui flattent leur attente : *Ascendunt usque ad cœlos.* Et par les remords de leur conscience, par la satiété et le dégoût des plaisirs, par la gêne et l'esclavage de leur fière grandeur, ils sont plus mortifiés et plus malheureux que le peuple : *Descendunt usque ad abyssos.*

Regardez maintenant, ma chère sœur. Voilà le monde avec tous ses dangers, avec ses inquiétudes, avec ses chagrins et ses peines. Pour vous le faire connaître je n'ai garde d'en éloigner ici ce qu'il y a de rude, d'affreux et de désagréable, comme fit le tentateur lorsqu'il le montra à Jésus-Christ, pour le séduire, et comme il fait encore à ceux à qui il en impose; je veux le rapprocher sous vos yeux tel qu'il est, et vous en montrer à découvert la face hideuse, comme la face riante. Voyez si étant sur le point de l'abandonner pour jamais, il vous arrachera des larmes de regret et de douleur, ou si vous

joie aux chagrins dévorants, de la liberté à la servitude, d'une douce et sainte société à l'ennui, à la fausseté et à la perfidie des sociétés mondaines.

Et que ne pouvez-vous, ma chère sœur, consulter le monde lui-même! Interrogez vos proches que cette cérémonie assemble en ce lieu saint, et ils vous répondront : *Interroga... maiores tuos, et dicent tibi*[1]. Peut-être une tendresse naturelle les attriste et les attendrit ici sur votre sacrifice. Mais au fond, ils envient votre destinée; ils soupirent en secret sur la multitude et la pesanteur des liens qui les attachent au monde; et sentent, après avoir essayé longtemps des plaisirs, des vanités et des espérances humaines, qu'il n'est rien de plus heureux ici-bas que la crainte du Seigneur et l'observance de sa loi sainte : *Interroga... majores tuos, et dicent tibi.* Ils accordent peut-être des larmes à ce spectacle de religion. Votre foi, votre innocence, votre joie sainte, le courage avec lequel vous allez dire au monde un adieu éternel, tout cela tire peut-être de leurs yeux des marques d'un amour tendre et sensible. Mais que sais-je s'ils ne pleurent pas bien moins sur vous que sur eux-mêmes? Que sais-je si dans ce moment, les vues de la foi, plus vives, ne réveillent pas en eux mille désirs de séparation et de retraite ; et ne les font pas gémir de l'impuissance où ils se trouvent de consacrer à Jésus-Christ les restes d'une vie que le monde et les passions ont peut-être jusqu'ici tout occupée? *Interroga... majores tuos, et dicent tibi.* Que sais-je si vous voyant mourir à tout, ils ne se rappellent pas à ce terrible moment où tout mourra pour eux, et où séparés par la justice de Dieu des mêmes objets dont sa miséricorde aujourd'hui vous sépare, ils verront que, par votre sacrifice, vous n'avez fait que prévenir d'un instant le dépouillement de toutes les créatures, inévitable à la mort, et vous épargner le crime d'en avoir joui et le chagrin de les perdre : *Interroga... majores tuos, et dicent tibi.* Que dirai-je encore, ma chère sœur, puisqu'il faut parler ici pour la dernière fois de tout ce que vous êtes de grand selon le monde, afin que vous l'oubliiez à jamais? Que ne pouvez-vous consulter vos illustres ancêtres, si célèbres dans nos histoires par les services rendus à l'Etat, par les premières dignités de la couronne perpétuées dans leurs descendants, et par tant de monuments de leur gloire élevés au milieu de nous! Que ne pouvez-vous les consulter! Et du fond de ces pompeux mausolées, où toute leur grandeur n'est plus qu'un peu de poussière, ils vous répondraient que la gloire du monde n'est rien ; que la naissance n'est qu'un orgueil qui se transmet avec le sang ; que les titres et les dignités ne nous accompagnent pas devant Dieu, et ne demeurent écrites que sur nos cendres et sur la vanité de nos tombeaux ; qu'il n'y a d'éternel et de durable que ce que nous avons fait pour le ciel ; et qu'il ne sert de rien à l'homme de gagner le monde entier s'il vient à perdre son âme : *Interroga... majores tuos, et dicent tibi.*

Heureuse, ma chère sœur, (puisque les bornes d'un discours ne me permettent pas de vous exposer ici tout ce que je m'étais proposé, et d'ajouter aux deux autres motifs de consolation, tirés du côté de Dieu qui vous

[1] Deut., XXXII, 7.

l'allez quitter avec plaisir. Voyez si ces grands noms que le monde appelle fortune, honneurs, plaisirs, ne sont pas de spécieux prétextes, de charmantes illusions dont il se sert pour cacher toute la fausseté, toute la perfidie, toutes les peines et toutes les amertumes qu'il renferme.

Ah! que ne pouvez-vous, ma chère sœur, pour vous en instruire mieux, interroger ceux que cette sainte cérémonie attire en ce saint lieu! *Interroga patrem tuum, et annuntiabit tibi; majores tuos, et dicent tibi.* Adressez-vous à vos pieux parents que voici tous présents. Peut-être qu'une bonté naturelle les attendrit sur votre sacrifice, qu'ils en sont touchés, et qu'ils répandent quelques larmes dans cette séparation. Mais que sais-je s'ils n'envient point en secret le bonheur de l'état que vous embrassez, s'ils ne pleurent point en eux-mêmes sur les malheurs où ils sont exposés, s'ils ne soupirent point de bonne foi après un coup de grâce qui les délivre de tous les obstacles de leur salut? Que sais-je s'ils n'avouent point, après avoir goûté longtemps les douceurs de cette vie, qu'il n'y a rien de solide que la crainte du Seigneur et l'amour de ses commandements? *Interroga patrem tuum,... majores tuos, et dicent tibi.* Peut-être qu'ils accordent à ce spectacle de religion quelques sentiments de douleur et de tristesse, et que le courage avec lequel vous allez dire au monde et à eux un dernier adieu, leur tirera quelques larmes ; mais que sais-je s'ils ne pleurent point, moins sur vous que sur eux-mêmes, et tandis qu'ils semblent vous applaudir en public, s'ils ne gémissent point en secret de l'impuissance où ils sont de consacrer à Jésus-Christ les restes d'une vie que le monde a peut-être occupée tout entière? *Interroga... majores tuos, et dicent tibi.* Que sais-je si en vous voyant mourir à tout, quitter tout, vous dépouiller de tout, renoncer à tout, sans aucune réserve, ils ne se rappellent point le triste moment où tout mourra pour eux, où tout leur échappera des mains malgré eux, et si à la vue de ce dépouillement généreux de toutes choses qui a précédé votre sacrifice, ils ne souhaiteront point être détachés de tout ce qu'ils possèdent, et s'ils ne pensent point que le seul fruit de ces riches possessions sera le cuisant repentir d'en avoir joui si longtemps, et le triste chagrin de les perdre? *Interroga... majores tuos, et dicent tibi.*

Mais, puisque le temps ne me permet pas de vous montrer plus au long les grands avantages de l'état que vous allez embrasser, souffrez seulement que je vous applaudisse d'avoir

choisit, et du côté du monde d'où il vous retire, le dernier, tiré de la solitude sainte où il vous met à couvert des périls), heureuse de renoncer pour toujours à un monde qui ne paie que d'ingratitude l'esclavage de ses adorateurs, et qui jusqu'ici n'a fait que des malheureux et des mécontents! Heureuse encore plus de ne l'avoir jamais connu, et de mettre de bonne heure entre vous et lui un mur de séparation éternelle! heureuse de sacrifier tout ce qu'il ne vous était pas permis d'aimer! heureuse de diminuer vos peines, en diminuant vos attachements! heureuse de mourir à tout, avant que tout meure pour vous! heureuse enfin de mettre à profit le temps court et rapide de la vie présente, pour vous assurer une meilleure condition pendant les années éternelles!

Que nous reste-t-il présentement, ma chère sœur, sinon de faire pour vous les mêmes souhaits que les prêtres et les citoyens de Béthulie firent pour Judith, lorsqu'elle parut au milieu de l'assemblée sainte, sur le point d'aller exécuter le grand dessein que Dieu lui avait inspiré? Que le Dieu de vos pères qui vous a protégée depuis votre enfance, répande abondamment sur vous les secours de sa grâce; qu'il bénisse la pureté de vos intentions; qu'il soutienne par sa force toute-puissante la grandeur de votre entreprise; et qu'il ne permette pas que vous succombiez dans un dessein généreux où vous ne vous proposez que de lui plaire : *Deus patrum nostrorum det tibi gratiam, et omne consilium tui cordis sua virtute corroboret* [1]! Que la sainte Jérusalem, que cette maison de bénédiction qui vous ouvre aujourd'hui ses portes, qui a cultivé en vous, depuis un âge tendre, les dons de la grâce et de la piété, et qui recueille, en vous associant aujourd'hui à ces vierges fidèles, les fruits de ses soins et de ses peines; qu'elle puisse à jamais se glorifier en vous; que vous soyez pour elle jusqu'à la fin un sujet de joie, de consolation, de gloire, non par l'éclat de votre nom et de votre naissance, mais par celui de vos vertus religieuses : *Ut glorietur super te Jerusalem* [2]. Qu'elle soit également édifiée et illustrée par la sainteté de vos exemples et par la ferveur et la perfection de toutes vos voies; qu'elle puisse mettre un jour votre nom au nombre de ces vierges illustres, de ces saintes mères, de ces premières fondatrices, dont la mémoire vit encore dans ce lieu saint; et dont les noms, déjà écrits dans le ciel, se conserveront jusqu'aux derniers âges dans les annales sacrées de ce fervent institut : *Et sit nomen tuum in numero sanctorum et justorum* [3].

[1] Judith., x, 8.
[2] Ibid.
[3] Ibid.

évité tant d'écueils en vous mettant à couvert du naufrage du monde dans cette sainte retraite. Heureuse, ma chère sœur, de trouver en vous la force de renoncer pour jamais à ce monde imposteur, qui ne fait que des malheureux! Heureuse de vous mettre hors d'état de jamais le connaître, et de mettre entre vous et lui un mur de séparation éternelle! heureuse de diminuer vos peines en diminuant votre attachement pour les choses de la terre, et de mourir à toutes choses avant que de mourir à vous-même! heureuse de mettre à profit le court espace de cette vie passagère, et de tout sacrifier pour vous assurer une meilleure condition dans les années éternelles!

Trop tendres parents, que tardez-vous donc à donner votre consentement; et pourquoi s'arrêter à la plaindre? Que fais-je moi-même en retardant par de faibles paroles un sacrifice qu'elle est impatiente d'accomplir? Vous avez fait, pendant vos jours de retraite, le tour des murs de Jéricho, vous êtes demeurée dans le silence, vous n'avez fait aucune attention aux cris trompeurs du monde; il est temps maintenant de pousser cette voix de force et de vertu qui va le terrasser, et l'abattre pour jamais, ce monde insolent et rebelle. Il est temps de prononcer cet arrêt solennel, qui va vous ouvrir à jamais la terre de promission; enfin l'heure est venue de faire entendre votre voix : *Clamate, et vociferamini* [1].

Que vous reste-t-il à faire, sinon de faire pour vous les mêmes vœux que les habitants de Béthulie firent autrefois pour cette héroïne qui leur paraissait sur le point d'aller exécuter cette grande entreprise dont elle vint si heureusement à bout? Que le Dieu de vos pères qui vous a protégée dès le berceau, répande abondamment sur vous les secours de sa grâce; qu'il soutienne par sa toute-puissance la grandeur de votre entreprise, et qu'il ne permette pas que vous succombiez dans un dessein, où vous n'avez pour but que de lui plaire. *Deus patrum nostrorum det tibi gratiam, et omne consilium tui cordis sua virtute corroboret.* Que la sainte cité de Benoît qui vous ouvre aujourd'hui ses portes, qui a cultivé depuis longtemps vos vertus, et qui va recevoir l'heureux fruit de ses peines et de ses soins, puisse se glorifier de vous avoir dans son sein, parmi ses pieux habitants : *Ut glorietur super te Jerusalem;* que l'encens de vos vertus répande sur elle un nouvel éclat, que vous lui soyez un nouveau sujet de consolation et de gloire : *Glorietur super te Jerusalem,* afin que vous rendant illustre par le mérite de vos vertus et par le prix de votre fidélité, elle puisse vous mettre un jour au nombre de ces premiers fondateurs, dont les noms écrits sur le livre des justes se conserveront à jamais dans les annales sacrées : *Et sit nomen tuum in numero sanctorum et justorum.*

Voilà, ô mon Sauveur, les vœux que nous vous offrons pour cette vierge religieuse. Recevez le sacrifice qu'elle va faire; possédez-la comme une portion de votre illustre héritage; et après l'avoir mise à couvert des dangers du monde dans le séjour de vos bien-aimées, recevez-la dans vos tabernacles éternels, etc.

[1] Josue, VI, 10.

Dites donc, ma chère sœur, sur le point de sacrifier le monde, et d'abattre à vos pieds cet autre Holopherne ; dites, comme cette héroïne d'Israël, sur le point de lui donner le dernier coup : « Frappez-le, Seigneur, par les paroles qui vont sortir de ma bouche, afin qu'il ne revive jamais dans un cœur que je vous ai consacré tout entier : *Et percuties eum ex labiis caritatis meæ* [1]. Donnez-moi cette foi vive et généreuse, cette insensibilité chrétienne, cette élévation de cœur et de piété, dont j'ai besoin pour mépriser jusqu'à la fin ses vanités et sa gloire, pour voir toujours d'un œil indifférent ses plaisirs et sa vaine félicité, pour ne regretter de tout l'éclat qui l'environne, que le malheur et l'aveuglement de ceux qui s'en laissent éblouir, et ne jamais introduire dans le lieu saint son esprit et ses maximes : *Da mihi in animo constantiam, ut contemnam illum* [1]. Quelle gloire pour vous, Seigneur ! quel monument éternel de la puissance de votre bras ! quel opprobre et quelle confusion pour les âmes mondaines, quand elles verront que vous ne vous servez que de la faiblesse de mon sexe, d'une fille de Sion, faible et timide, pour fouler aux pieds sa gloire et ses plaisirs, et qu'il n'est pas si difficile à vaincre qu'ils le publient pour excuser la honte de leurs attachements et de leur servitude ! *Erit enim hoc memoriale nominis tui, cum manus fœminæ dejecerit eum* [2] ».

Recevez, grand Dieu, le sacrifice de cette hostie innocente, comme vous reçûtes autrefois celui d'Abel ; et que ce grand exemple de foi et de religion apprenne à ceux qui m'écoutent, que c'est tout gagner que de tout perdre pour s'assurer un bonheur éternel. Ainsi soit-il.

[1] Judith, IX, 13.

[1] Judith, IX, 14.
[2] Ibid. 15.

QUATRE-VINGT-DOUZIÈME SERMON.

DEUXIÈME SERMON POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

NOTICE.

Ce discours fut prononcé à la Visitation de Chaillot, le 29 janvier de l'année 1705, en présence de la reine d'Angleterre, pour la *vêture* d'une sœur appartenant à une famille distinguée.

ANALYSE.

DIVISION. — 1° *Les tentations.* — 2° *Les consolations de la vie religieuse.*

PREMIÈRE PARTIE. — *Les tentations de la vie religieuse.* Il y a trois tentations à craindre dans cet état : premièrement, la tentation du temps ; secondement, la tentation du dégoût ; troisièmement, la tentation des exemples.

1° *La tentation du temps.* Les commencements sont d'ordinaire fervents et fidèles ; mais ces premières années passées dans la ferveur, on croit être en droit de se reposer : première tentation. Or, pour vous armer contre un écueil où la grâce de la voca-

tion vient souvent échouer, souvenez-vous que l'esprit de la vie religieuse que vous embrassez, est le même pour tous les âges ; que les règles saintes de cet institut sont les mêmes pour tous les temps ; et qu'ainsi dans un âge plus avancé, comme dans une première jeunesse, puisque la sainteté de votre état sera toujours égale, votre fidélité doit toujours être la même. Ce ne serait pas même assez : plus vous avancerez dans la profession religieuse, plus vous devez croître dans la grâce de votre état. Qui n'avance pas dans les voies de Dieu, recule. Mais s'il était un temps où il fût permis de servir Dieu avec une sorte de tiédeur, il semble que ce devrait être dans le commencement de la carrière, où la grâce est encore faible, au lieu que dans la suite, la grâce ayant dû croître en nous, et l'esprit de notre vocation se fortifier, la tiédeur devient un crime. Car il n'en est pas de la milice de Jésus-Christ comme de celle des princes de la terre : dans celle-ci, après un certain temps de travail et de service, on acquiert le droit de chercher dans le repos le délassement et comme la récompense de ses fatigues passées ; mais dans la milice de Jésus-Christ, c'est en être déserteur que de cesser un moment de combattre, et se relâcher après quelques années de ferveur, c'est perdre tout le fruit de sa fidélité passée.

2° *La tentation du dégoût.* Les commencements surtout de la vie chrétienne et religieuse sont toujours accompagnés d'un certain attendrissement de cœur qui nous en adoucit d'abord tous les exercices. Alors tout s'aplanit, tout devient aisé ; mais ce premier goût s'use d'ordinaire. Alors nos penchants d'abord si dociles se soulèvent contre le joug ; de là vient qu'on se décourage, et qu'on ne fait plus que se traîner dans la voie sainte. Pour prévenir une tentation si ordinaire dans ces retraites religieuses, écoutez les avis suivants : le premier est que la source de nos dégoûts dans les voies de Dieu est d'ordinaire dans nos infidélités ; ce n'est que lorsque nous commençons à mêler les adoucissements aux devoirs, que les devoirs commencent à devenir tristes et pénibles. Ainsi si vous éprouvez jamais ces dégoûts dans la voie sainte où vous entrez, examinez-vous d'abord vous-même ; et voyez s'il n'y a pas dans votre cœur quelque principe secret d'infidélité, qui infecte tout le détail de vos exercices, et qui éloigne Dieu de vous. Un second avis, c'est que les dégoûts peuvent se trouver quelquefois dans la vie la plus fervente et la plus fidèle ; et en vous consacrant aujourd'hui à Jésus-Christ, vous devez vous attendre à des amertumes dans son service. Au commencement de la carrière, il nous soutient par des consolations sensibles ; c'est un lait dont il nourrit notre faiblesse. Mais, à mesure que nous avançons, il nous traite comme des hommes forts ; il ne nous nourrit plus que du pain de la vérité, qui est la nourriture des parfaits ; et un pain souvent de tribulation et d'amertume. Mais ce qui doit alors vous consoler, c'est que le Seigneur ne demande pas de nous le goût, mais la fidélité ; c'est que la vie religieuse est une vie de mort et de sacrifice, et que cet état de peine et de tristesse paraît l'état le plus naturel d'une âme qui a pris la croix de Jésus-Christ pour son partage.

3° *La tentation des exemples.* C'est encore un des plus dangereux écueils de la vie religieuse. Oui, quoique la maison où vous entrez conserve encore le premier esprit de zèle, de charité et de fidélité, qu'elle reçut des mains de son bienheureux fondateur, néanmoins parmi tant de vierges fidèles et ferventes, il est difficile qu'il ne s'en trouve quelqu'une en qui la foi paraisse plus faible, la piété plus languissante, en un mot toute la conduite plus humaine : or rien n'est plus à craindre que la tentation de cet exemple. Si c'étaient des exemples d'un déréglement ouvert et déclaré, ils ne trouveraient en vous que l'indignation et l'horreur qu'ils méritent ; mais ce sont des exemples qui s'offrent à nous sous une couleur spécieuse d'innocence, qui ne nous présentent que des adoucissements légers et presque nécessaires à la faiblesse humaine. Le remède contre une contagion, si à craindre même dans le lieu saint, c'est premièrement de se dire à soi-même que Dieu permet les exemples de relâchement dans les maisons même les plus ferventes, pour éprouver les âmes qui lui sont fidèles ; secondement, c'est de rappeler souvent l'exemple de ces pieuses fondatrices qui vous ont frayé les premières voies de ce fervent institut ; troisièmement, sans chercher des exemples dans les temps qui nous ont précédés, c'est de vous proposer sans cesse celui des vierges ferventes, qui marchent ici à vos yeux avec tant de fidélité dans la voie du Seigneur, c'est d'étudier leur conduite, aimer leur société, rechercher leur confiance.

SECONDE PARTIE.—*Les consolations de la vie religieuse.* Elles consistent dans trois avantages : Premièrement, les tentations y sont moindres ; secondement, les secours y sont plus grands ; troisièmement, les consolations y sont plus pures et plus abondantes.

1° *Les tentations y sont moindres*, parce que les trois grands écueils de l'innocence des hommes n'exercent ici qu'à demi leur malignité et leur empire. La première tentation de la vie humaine, ce sont les richesses ; or le dépouillement religieux y met à couvert de cette tentation ; c'est-à-dire de l'attachement aux richesses, de l'usage injuste qu'on en fait, et des soucis inséparables, soit de l'acquisition, soit de la conservation des richesses. Le sacrifice que vous allez faire à Jésus-Christ de votre corps, en le consacrant à une continence perpétuelle, vous rend supérieure à la tentation de la chair, qui est la seconde tentation de la vie humaine ; car au lieu que le monde entier semble s'empresser et se glorifier de faire naufrage contre cet écueil, dans ces asiles saints tout inspire la pudeur, tout soutient l'innocence. Le troisième écueil de la vie humaine, c'est l'usage capricieux de notre liberté ; or le sacrifice de votre esprit et de votre volonté que vous allez faire à Jésus-Christ, vous met à couvert de cette tentation, et des chutes et des embarras qu'elle entraîne. Car au lieu que dans le monde cette liberté que les hommes font tant valoir comme leur souveraine félicité, est pourtant la source de cet ennui qui empoisonne tous leurs plaisirs, et la cause du peu d'ordre qui se trouve dans leur vie ; au contraire, dans la vie religieuse tout est réglé, chaque moment a son emploi marqué ; la tentation de l'ennui, de l'inutilité où l'on vit dans le monde, n'y est point à craindre : on n'y vit point au hasard et sous la conduite si incertaine et toujours dangereuse de soi-même ; on y vit sous la main des règles, pour ainsi dire, toujours sûres et toujours égales.

2° *Les secours y sont plus grands.* Premièrement, le secours de la retraite qui vous met à couvert des périls dont le monde est plein. Secondement, le secours des exercices religieux, qui mortifient les passions, qui règlent les sens, qui nourrissent la ferveur, qui anéantissent peu à peu l'amour-propre, qui perfectionnent toutes les vertus. Troisièmement, le secours des exemples ; quel bonheur de vivre parmi des vierges fidèles qui nous inspirent l'amour du devoir et nous soutiennent dans nos découragements ! Quatrièmement, le secours de la charité, des attentions et des prévenances de nos sœurs ; quelle douceur d'avoir à passer sa vie au milieu des personnes qui nous aiment, qui ne veulent que notre salut, qui sont touchées de nos malheurs ; sensibles à nos afflictions, attentives à nos besoins, secourables à nos faiblesses etc. ! Cinquièmement, le secours des avis et des sages conseils, qui nous redressent sans nous aigrir, qui préviennent nos fautes, ou en sont aussitôt le remède. Sixièmement, le secours des prières et des gémissements de nos sœurs, qui s'intéressent pour nous auprès de Dieu, attirent sur nous ses miséricordes. Septièmement, les grâces intérieures que le Seigneur verse ici avec abondance, et qui non-seulement adoucissent son joug, mais nous le rendent aimable.

3° *Les consolations plus pures et plus abondantes.* On y goûte cette paix du cœur que le monde ne connaît pas, et qu'il ne saurait donner ; cette joie qui sort du fond d'une conscience pure ; ce calme heureux dont jouit une âme morte à tout ce qui agite les enfants d'Adam ; ne goûtant que Dieu seul, ne désirant que Dieu seul, et ne s'étant réservé que Dieu seul.

Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum! concupiscit, et deficit anima mea in atria Domini.

Seigneur des armées, que vos tabernacles sont aimables! mon âme désire ardemment d'être dans la maison du Seigneur; et elle est presque dans la défaillance, par l'ardeur de ce désir. Ps. LXXXIII, 1, 2.

Voilà, ma chère sœur, à quoi se bornaient tous les désirs d'un saint roi, que le Seigneur avait comblé de gloire, de prospérité et d'abondance. Ce n'était ni l'éclat du trône où la main du Seigneur l'avait placé, ni le nombre de ses victoires, ni la magnificence de son règne, qui le touchaient d'une joie vive et continuelle. L'arche sainte, le tabernacle du Dieu vivant, d'où il se voyait éloigné par la révolte de son fils; la consolation d'aller dans ce lieu saint se décharger, pour ainsi dire, aux pieds des autels du poids de la royauté; d'y répandre son âme devant le Seigneur; de chanter en sa présence des cantiques d'action de grâces; d'y mêler ses larmes au sang des victimes; d'y célébrer, au milieu des enfants d'Aaron, la mémoire des bienfaits dont le Seigneur avait autrefois favorisé son peuple; d'y méditer les merveilles de sa loi et les promesses faites à ses pères : voilà tout ce qui lui paraissait digne d'être regretté dans l'élévation et la puissance dont un fils rebelle venait de le dépouiller.

Et voilà, ma chère sœur, les saintes dispositions que la grâce met dans votre cœur. Ce ne sont ni les avantages au milieu desquels la Providence vous a fait naître, ni un nom respecté dans le monde, ni tout ce qu'il semblait vous promettre de plus flatteur et de plus séduisant, qui ont su toucher votre cœur. La maison du Seigneur; les saintes consolations d'une retraite religieuse; la joie de venir vous cacher dans le secret du tabernacle; et dans ce temple nouveau [1], où vous allez être la première victime qui s'offre sur l'autel, et auquel votre sacrifice va servir comme de consécration et de dédicace solennelle : voilà ce qui vous a paru plus digne de vos souhaits que toute la gloire du monde et la vanité de ses promesses : *Concupiscit, et deficit anima mea in atria Domini.*

Heureux, ô mon Dieu, lui avez-vous dit mille fois avec le Prophète, heureux ceux qui habitent dans votre maison, et qui à l'abri des périls et des séductions du monde, ne sont nuit et jour occupés qu'à chanter vos louanges et publier vos miséricordes éternelles! *Beati qui habitant in domo tua, Domine* [1]! Le monde n'éblouit que ceux qui le voient de loin, et qui n'en connaissent pas le vide et l'amertume. Heureuse l'âme, ô mon Dieu, qui a pu enfin secouer le joug de toutes les espérances humaines, et qui voyant que tout est vanité et affliction d'esprit dans cette vallée de larmes, forme en son cœur la résolution généreuse de s'attacher à vous seul, et de monter de degré en degré jusqu'à cet état sublime de dépouillement entier, jusqu'à cette perfection religieuse, d'où les vrais biens se faisant voir de plus près, le monde et toute sa gloire ne paraissent plus qu'un vain atome! *Beatus... cujus est auxilium abs te : ascensiones in corde suo disposuit, in valle lacrymarum in loco quem posuit* [2].

Ce n'est pas, ma chère sœur, que la maison du Seigneur, où vous entrez aujourd'hui avec tant de foi, n'ait ses tentations comme ses consolations et ses avantages. Il y a des piéges sur le Thabor, selon l'expression d'un Prophète, comme dans les plaines de Samarie : *Rete expansum super Thabor* [3]. Le lieu saint peut avoir ses désolations et ses périls comme le siècle. Ce ne serait donc pas assez de vous entretenir ici seulement des avantages de la vie religieuse; il faut encore vous en exposer les tentations. Il est important qu'à l'entrée de cette sainte carrière, où les ressources et les consolations s'offrent en foule, on vous montre aussi de loin quelques écueils que vous pourriez y trouver sur vos pas. Il faut, il est vrai, encourager votre foi, en vous étalant toutes les consolations que Jésus-Christ vous prépare dans cette retraite sainte; et nos faibles discours ne vous exposeront jamais qu'à demi l'abondance de ses dons et les richesses de sa miséricorde. Mais d'un autre côté, il n'est pas moins essentiel d'armer d'abord votre vigilance, en vous découvrant les piéges qui pourraient s'y rencontrer. Et voilà tout ce que je me propose dans cette instruction, de vous exposer les tentations et les consolations de la vie religieuse; c'est-à-dire, de vous prémunir contre ses tentations, pour vous mieux disposer à en goûter toutes les consolations. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

[1] C'était la première cérémonie qui se fit dans la nouvelle église de la Visitation de Chaillot. — *Note de l'éditeur de 1745.*

[1] Ps. LXXXIII, 5.
[2] Ibid. 6, 7.
[3] Osée, V, 1.

PREMIÈRE PARTIE.

Mon fils, dit le Sage, lorsque vous entrez dans le service de Dieu, préparez votre âme à la tentation ; et souvenez-vous que les voies mêmes de la sagesse et de la vertu, cachent des écueils d'autant plus dangereux qu'on s'y croit plus en sûreté, et qu'on y marche sans précaution et sans défense : *Fili, accedens ad servitutem Dei,... præpara animam tuam ad tentationem*[1].

Cet avis est d'autant plus essentiel pour les âmes qui se consacrent à Jésus-Christ dans la vie religieuse, qu'on se persuade que tout est fait, quand on a une fois renoncé au monde, et embrassé un état saint ; et que les difficultés de cette première démarche surmontées, on n'en doit plus attendre dans le reste de la carrière.

Cependant, ma chère sœur, la vie religieuse elle-même, où la grâce aujourd'hui vous appelle, cet état divin, et qui nous fait être par avance sur la terre ce que les anges de Dieu sont dans le ciel ; cet état a ses écueils et ses tentations, où viennent tous les jours échouer plusieurs vierges infidèles.

Tous les Israélites, dit l'Apôtre, étaient sortis du milieu des abominations de l'Egypte ; ils avaient tous suivi la nuée lumineuse qui les conduisait dans le désert. Cependant, continue l'Apôtre, malgré cette première démarche, qui semblait les mettre en sûreté, il s'en faut bien qu'ils fussent tous agréables à Dieu : *Sed non in pluribus eorum beneplacitum est Deo* [2]. D'où vient cela ? c'est que cette première ferveur passée, ils commencèrent à regarder derrière eux, et à jeter des regards de complaisance sur l'Egypte, qu'ils venaient d'abandonner avec tant de joie ; et c'est ce que j'appelle la tentation du temps. C'est en second lieu que lassés des fatigues du désert, et ennuyés même du pain céleste dont le Seigneur les nourrissait, ils commencèrent à se dégoûter ; et leurs dégoûts furent bientôt suivis de murmure ; et voilà la tentation du dégoût. C'est enfin que se laissant entraîner aux exemples de quelques-uns d'entre eux, ils négligèrent de venir porter leurs vœux et leurs prières devant le tabernacle saint ; et ne furent plus occupés que de danses et de festins autour du veau d'or : et c'est ici la tentation des exemples.

Or ce n'était là, dit l'Apôtre, qu'une figure pour nous instruire : *Hæc autem in figura facta sunt nostri* [1]. Et voilà en effet, ma chère sœur, les trois tentations à craindre dans ce désert religieux où vous êtes entrée, en sortant du monde et de toute la corruption de l'Egypte.

En premier lieu, la tentation du temps. Oui, ma chère sœur, les commencements sont d'ordinaire fervents et fidèles. On jette les premiers fondements de l'édifice saint avec un zèle et une vivacité qui semble ne devoir plus se démentir ; on se dispute les adoucissements les plus permis ; on a horreur des infidélités les plus légères ; on marche à pas de géant dans les voies du Seigneur. Rien ne coûte, rien n'arrête. On dévore toutes les amertumes de l'obéissance ; on ne sent point l'assujétissement des règles ; on vole partout où le devoir et l'exemple nous appelle ; on ajoute même aux œuvres prescrites des œuvres de surcroît. Enfin rien ne paraît de trop au zèle et à la ferveur qui commence.

Mais, ces premières années passées dans la ferveur, on croit être en droit de se reposer ; on laisse à celles qui commencent, cette exactitude trop rigoureuse ; on regarde tous les adoucissements et les infidélités comme le privilége du temps et des années ; on se rabat à un genre de vie plus à portée des sens et de l'amour-propre ; on se permet tranquillement des omissions dont on se faisait autrefois un grand scrupule ; enfin on se persuade que le temps de la ferveur est passé, et qu'il ne convient qu'à des commençantes d'observer les règles et les saints usages dans toute leur perfection et leur étendue. Première tentation.

Or pour vous armer contre un écueil où la grâce de la vocation vient souvent échouer et faire un triste naufrage, souvenez-vous, ma chère sœur, que l'esprit de la vie religieuse que vous embrassez, est le même pour tous les âges ; que les règles sages et pieuses, que votre saint Fondateur [2] dont la solennité concourt si heureusement aujourd'hui [3] avec votre consécration, et semble vous promettre d'avance la grâce de son esprit, l'abondance de sa charité, et la grandeur de sa foi ; que les règles saintes, dis-je, que votre bienheureux Père a laissées à cet institut fervent, sont les mêmes pour tous les temps ; toujours égales

[1] Eccli., II, 1.
[2] I Cor., X, 5.

[1] Ibid. 6.
[2] Saint François de Sales, fondateur de la Visitation.
[3] 29 janvier (1705).

pour toutes les épouses de Jésus-Christ ici assemblées ; toujours uniformes, et pour celles qui commencent et pour celles qui portent déjà depuis longtemps le joug du Seigneur ; et qu'ainsi dans un âge plus avancé comme dans une première jeunesse, dans les ferveurs du noviciat comme dans la suite de votre carrière, puisque la sainteté de votre état sera toujours égale, votre fidélité doit toujours être la même, votre zèle, jamais se démentir, vos dispositions de foi, d'amour, de sacrifice, toujours persévérer ; et qu'en un mot, le dernier jour qui finira cette carrière heureuse, doit ressembler, du côté de la ferveur et du zèle, au premier, qui aujourd'hui vous l'ouvre et la commence.

Mais que dis-je, ma chère sœur ? ce ne serait pas même assez que le dernier jour ressemblât au premier. Plus vous avancerez dans la profession religieuse, plus vous devez croître dans la grâce de votre état, dans le désir de votre perfection, dans l'amour de vos devoirs et de vos règles. Plus vous avancerez, plus celles qui commencent auront les yeux sur vous, se règleront sur votre conduite, expliqueront l'étendue de leurs devoirs par votre fidélité ou par votre négligence ; plus vos faiblesses ou vos vertus deviendront leurs vertus ou leurs faiblesses ; et qu'ainsi plus le Seigneur demandera de vous de fidélité dans vos devoirs et de perfection dans vos exemples. Qui n'avance pas dans les voies de Dieu, recule ; aussi l'Esprit-Saint maudit ceux qui font l'œuvre du Seigneur négligemment. Mais s'il était un temps où il fût permis de le servir avec une sorte de tiédeur et de paresse, il semble que ce devrait être plutôt dans le commencement de la carrière, où la grâce encore faible, toutes les vertus religieuses encore, pour ainsi dire, dans leur naissance, semblent rendre le relâchement moins criminel et les imperfections plus pardonnables ; au lieu que dans la suite, la grâce ayant dû croître en nous, l'esprit de notre vocation se fortifier, la tiédeur devient un crime ; les inobservances, une manière d'apostasie qui ne saurait plus trouver d'excuse que dans un cœur ingrat et infidèle.

Celui qui commence, dit Jésus-Christ, et qui après cela se relâche et regarde derrière lui, n'est pas propre au royaume de Dieu : *Non est aptus regno Dei*[1]. Cette parole est terrible, ma chère sœur ; il n'est point propre au royaume de Dieu, c'est-à-dire c'est une âme faible et paresseuse, qui ne doit rien prétendre au salut destiné à ceux qui ont persévéré jusqu'à la fin ; une âme infructueuse et stérile, laquelle après avoir poussé d'abord des feuilles spécieuses, en demeure là, ne donne point de fruit et ne doit point attendre d'autre sort que celui de l'arbre infortuné de l'Evangile : *Non est aptus regno Dei.* Hélas, ma chère sœur ! si, selon l'Apôtre, tous ceux mêmes qui courent n'arrivent pas au but ; si parmi les âmes mêmes qui paraissent les plus ferventes et les plus fidèles, il s'en trouve encore qui seront un jour rejetées des noces de l'Epoux, parce qu'un orgueil secret aura corrompu toutes leurs voies et infecté toutes leurs œuvres : quelle destinée pourraient se promettre celles qui après les premières démarches se reposent lâchement, et croient être quittes du reste de la carrière ?

Non, ma chère sœur, il n'en est pas de la milice de Jésus-Christ, comme de celle des princes de la terre. Dans celle-ci, après un certain temps de travail et de service, on acquiert le droit de chercher dans le repos le délassement et comme la récompense de ses fatigues passées ; mais dans la milice de Jésus-Christ, c'est en être déserteur que de cesser un moment de combattre. Tout le temps de la vie présente est une milice continuelle, dit Job, est le temps des peines et des combats ; le repos ne nous est montré qu'au bout de la carrière ; plus même nos années avancent ; plus nous touchons de près à ce terme heureux ; hélas ! plus nos désirs pour le ciel doivent s'enflammer ; plus la vue de la patrie, à laquelle nous touchons, doit nous transporter ; plus toutes les créatures qui vont bientôt nous manquer, doivent nous paraître indignes de nos attachements ; plus notre rédemption qui approche, doit ranimer notre amour, exciter notre foi, réveiller notre espérance ; plus nous devons lever la tête avec une sainte joie, dit Jésus-Christ ; c'est-à-dire avoir l'œil déjà fixé dans le ciel, perdre de vue la terre, et n'attendre plus que le moment qui va nous réunir à Jésus-Christ : *Respicite, et levate capita vestra ; quoniam appropinquat redemptio vestra*[1].

Et certes, ma chère sœur, voudriez-vous,

[1] Luc, IX, 62.

[1] Luc, XXI, 28.

en vous relâchant après quelques années de ferveur, perdre tout le fruit de votre fidélité passée ? Voudriez-vous dissiper ce que vous auriez si heureusement amassé, et vous laisser ravir la gloire de mille victoires que vous auriez remportées sur l'ennemi ? Ah ! c'est alors que vous devrez être plus sur vos gardes ; et que vous étant enrichie des biens spirituels, le démon fera plus d'efforts pour vous les enlever ; il vous laissera plus paisible dans ces commencements : semblable à un pirate qui laisse passer tranquillement les navires qui partent pour fournir une longue carrière, et aller chercher au loin des marchandises précieuses, et ne les attaque qu'au retour, et presque sur la fin de leur course ; parce qu'il les trouve alors chargés de richesses qu'il s'efforce de leur ravir, et de leur rendre inutiles les travaux et les périls au prix desquels ils les avaient acquises [1].

Mais après tout, ma chère sœur, croiriez-vous en avoir assez fait pour Jésus-Christ, quand vous auriez consacré quelques années de zèle à son service ? La vie, cet instant rapide, est-elle trop longue pour remercier le Seigneur de la grâce inestimable qu'il nous a faite, en nous séparant du monde et de sa corruption ? L'éternité elle-même ne suffira pas aux saints, pour rendre grâces à Celui qui les aura retirés de la voie de la perdition et de la colère ; et une vierge infidèle, après les premières années de zèle et de ferveur, croirait être en droit de se reposer, comme si le temps des combats était fini, et qu'elle n'eût plus, ou d'ennemis à craindre, ou d'actions de grâces à rendre au Seigneur miséricordieux qui l'a mise à couvert de la dépravation générale dans le secret de son sanctuaire ? Que dis-je ? et elle regarderait même cette exactitude rigoureuse, dont elle avait d'abord fait profession, comme des excès puérils du premier âge, et qu'une raison plus mûre doit modérer ? C'est-à-dire que ce serait comme si elle disait à Dieu : « Seigneur, tandis que je suivais encore les mouvements d'un âge peu avancé, et les faibles lumières d'une raison peu formée, je vous servais avec ferveur ; je me disputais tout ; je me faisais un scrupule de tout ; je faisais consister la piété à ne donner rien à ma propre satisfaction ; à remplir jusques aux moindres devoirs avec une exactitude où il entrait plus de petitesse que de vertu ; à suivre tout ce qui me paraissait le plus parfait dans vos voies, et le plus conforme à l'esprit de ma vocation. Mais à mesure qu'un âge plus mûr a mûri la raison, et que ces premiers transports ont passé, j'ai compris qu'on pouvait vous servir à moins ; que vous ne demandiez pas des empressements si vifs, et une fidélité si scrupuleuse ; que vous étiez un maître aisé à contenter, et qui se payait de tout ; que c'était bien assez de ne pas rompre avec vous par des transgressions manifestes ; et qu'on pouvait être à vous, sans se faire une guerre si importune à soi-même ». — Si ce n'est pas là le langage que la bouche d'une vierge tient à Dieu, c'est du moins réellement le langage de son cœur, et l'outrage qu'elle ajoute à ses infidélités et au dégoût où elle est tombée de son état.

Et voilà, ma chère sœur, ce que j'ai appelé la seconde tentation de la vie religieuse : la tentation du dégoût.

Comme nous sommes pleins d'amour-propre, il nous arrive presque toujours de nous rechercher nous-mêmes dans la vertu, c'est-à-dire de consulter plus un certain goût sensible, qui nous rappelle à Dieu, que la justice de sa loi et les vérités de la vie éternelle. Les commencements surtout de la vie chrétienne et religieuse sont toujours accompagnés d'un certain attendrissement de cœur [1], qui nous en adoucit d'abord tous les exercices : la nouveauté, le tempérament quelquefois, la grâce même alors plus vive, tout cela fait sur le cœur certaines impressions sensibles, qui nous soutiennent dans la pratique des devoirs et des règles saintes : tout s'aplanit alors ; tout paraît aisé. Or on se persuade aisément que les suites répondront à de si heureux commencements ; que les devoirs auront toujours pour nous le même attrait, et que rien n'affaiblira ce goût sensible, qui nous rend d'abord si heureux et si pénétrés de notre bonheur dans la voie de Dieu.

Cependant ce premier goût s'use d'ordinaire ; cet attrait passe ; rien d'humain ni de sensible ne soutient plus dans la pratique des règles saintes. On en sent le poids ; et les consolations qui l'adoucissaient sont refusées. Les penchants, d'abord si dociles, se soulèvent contre le joug ; notre cœur, d'abord touché, ne trouve plus rien presque dans le détail des de-

[1] Belle image.

[1] *De cœur*, 1745. — *Du cœur*, Renouard.

voirs, qui le pique et qui l'intéresse : les mortifications coûtent ; les observances deviennent pénibles ; la prière, loin de consoler, gêne et captive ; les mystères saints n'excitent plus que médiocrement la ferveur ; enfin on marche encore à la vérité, mais chaque pas est un nouvel effort ; mais on marche sans goût et sans consolation ; et de là vient qu'on se décourage ; on se traîne dans la voie sainte ; on cherche, dans les relâchements de l'amour-propre, les consolations sensibles qui manquent à la vertu ; et l'on se dédommage avec soi-même, pour ainsi dire, des dégoûts qu'on éprouve avec Dieu.

Or pour prévenir une tentation si ordinaire dans ces retraites religieuses, écoutez, ma chère sœur, les avis suivants, et ne les oubliez pas.

Le premier avis est que la source de nos dégoûts dans les voies de Dieu est d'ordinaire dans nos infidélités. Ce n'est que lorsque nous commençons à mêler des adoucissements aux devoirs, que les devoirs commencent à devenir tristes et pénibles ; on se figure qu'en se permettant mille relâchements, on rendra le joug plus supportable ; et on le rend plus ennuyeux et plus pesant. Aussi c'est dans les maisons religieuses où la première ferveur règne encore, où l'on vit dans une entière séparation du monde, où l'esprit de silence, de prière, de dépouillement, de mortification, n'est point affaibli ; c'est dans ces maisons heureuses qu'on voit une joie sainte répandue sur les visages ; toutes les épouses de Jésus-Christ porter son joug avec un goût et une allégresse qui surprend ; et qu'on les voit surprises elles-mêmes de ce que le monde est étonné de les trouver si contentes et si heureuses dans cet état de retraite, de privation et d'austérité : au lieu que les dégoûts et les murmures ne règnent que dans ces maisons infortunées, où le premier esprit est tombé, où la régularité primitive ne s'observe plus, où toutes les observances religieuses sont altérées, et où l'on ne connaît plus les anciennes règles que par les adoucissements qui les ont anéanties ; c'est là où se trouvent en grand nombre des vierges infidèles, mécontentes et malheureuses dans leur état, portant ce reste de joug avec une tristesse et une répugnance qui les accable. Plus elles conservent de liaison et de conformité avec le monde, plus la religion leur paraît triste et affreuse ; et les adoucissements mêmes que l'usage a introduits parmi elles, deviennent la source funeste de leurs dégoûts et de leurs peines.

Non, ma chère sœur, telle est toujours la destinée d'une vierge tiède et infidèle. Loin d'adoucir les observances de la vie religieuse, en ne les accomplissant qu'à demi, elle se les rend plus insupportables : plus elle se relâche, plus les dégoûts augmentent ; parce que plus l'amour, qui rend tout léger, s'affaiblit ; tout lui pèse dans le service de Jésus-Christ, parce que les grâces abondantes qui sont la récompense de la ferveur, n'y sont plus données. La prière n'étant plus pour elle un saint commerce de tendresse et de confiance avec le Seigneur, n'est plus qu'une contrainte qui la fatigue. La retraite, ne lui faisant plus goûter la présence de son Dieu, et le bonheur de jouir de lui à l'écart, loin de la vue des hommes, n'est plus qu'une triste solitude, où elle est à charge à elle-même. Les exercices journaliers ne sont plus qu'un train de vie accoutumé, qui ne lui fait[1] plus sentir que le dégoût de faire toujours la même chose ; tout le détail de la vie religieuse n'est qu'une suite d'occupations dégoûtantes, qui ne font que diversifier son ennui. Le monde, qui ne lui offrait autrefois que des misères et des chagrins qui lui adoucissaient les peines de son état, ne lui offre plus que des joies spécieuses qui lui rendent les peines de son état plus insoutenables. Privée des plaisirs frivoles des mondains, elle participe à leurs ennuis et à leurs inquiétudes. Elle trouve dans le lieu saint toutes les amertumes dont le monde abreuve ses partisans ; et c'est à elle que le Seigneur fait ce reproche dans son Prophète, en la personne de Jérusalem infidèle : « Vous avez marché dans la voie de Samarie votre sœur ; vous avez imité, dans le lieu saint, les manières, les relâchements, le culte tiède et imparfait d'un monde que j'ai réprouvé, vous que j'avais choisie et prévenue de tant de grâces : *In via sororis tuæ* (*Samariæ*) *ambulasti*[2]. Aussi voici ce que dit le Seigneur : Vous participerez au calice de Samarie, puisque vous participez encore à son esprit et à ses infidélités ; à ce calice d'ennui et de tristesse. Je changerai les consolations que je vous préparais dans ce lieu que j'ai choisi, en des dégoûts et des amertumes secrètes ; ma

[1] *Font*, 1745.

[2] Ezech. XXIII, 31.

maison ne sera plus pour vous qu'une maison de deuil et de contrainte : vos jours, qui devaient être des jours de paix, de consolation et de lumière, seront des jours de trouble, d'inquiétude et de ténèbres; vos voies, qui devaient être si douces et si tranquilles, seront semées de ronces et d'épines; et Samarie au milieu de ses abominations, ne sera pas plus malheureuse que vous le serez dans une maison de paix et d'innocence : *Repleberis calice mœroris et tristitiæ, calice sororis tuæ Samariæ; et bibes illum, et epotabis usque ad fæces* [1] ».

Ainsi, ma chère sœur, si vous éprouvez jamais ces dégoûts dans la voie sainte où vous entrez, examinez-vous d'abord vous-même; voyez s'il n'y a pas dans votre cœur quelque principe secret d'infidélité qui infecte tout le détail de vos exercices, et qui éloigne Dieu de vous; voyez si vos dégoûts ne sont pas la punition de vos relâchements, si vous n'avez pas dégénéré de votre première ferveur, si vous ne tenez pas trop à vous-même, si vous ne nourrissez pas des antipathies secrètes et des prédilections trop humaines, si vous ne refusez pas à la grâce mille sacrifices secrets qu'elle vous inspire, si vous n'accordez pas trop à l'humeur, à l'indolence, à mille attachements légers qui vous occupent tout entière. Rappelez-vous à votre cœur; remontez à l'origine de vos dégoûts; et sans doute, loin de la retrouver dans les devoirs, vous la trouverez en vous-même.

Ce n'est pas, ma chère sœur, et c'est ici un second avis, ce n'est pas que les dégoûts ne se trouvent quelquefois dans la vie même la plus fervente et la plus fidèle; et qu'en vous consacrant aujourd'hui à Jésus-Christ, vous ne deviez vous attendre à des amertumes dans son service. Ce sont des épreuves dont il se sert pour purifier notre cœur, et pour perfectionner toutes nos démarches. Au commencement de la carrière, il nous soutient par des consolations sensibles; c'est un lait dont il nourrit notre faiblesse. Comme nous sommes encore des enfants de la grâce et peu affermis dans la foi, il faut qu'il nous mène par des sentiers doux et faciles. Mais à mesure que nous avançons, il nous traite comme des hommes forts; il ne nous nourrit plus que du pain de la vérité, qui est la nourriture des parfaits, et un pain souvent de tribulation et d'amertume; il ne nous laisse plus d'autre ressource que la foi, que les épines de la croix, que les rigueurs et la sainte tristesse de sa doctrine; il est pour nous un époux de sang, comme Moïse à l'égard de Séphora : *Sponsus sanguinum tu mihi es* [1]. Quand il a fallu nous arracher de la terre de Madian, et nous faire oublier notre peuple et la maison de notre père, oh! il a eu pour nous des manières tendres et consolantes, qui nous ont engagés à renoncer à tout pour le suivre; mais dès que nous avons eu marché quelque temps avec lui, et qu'il nous a vus avancés dans la voie, il a pris le glaive douloureux; il n'a plus eu d'égard à ces consolations humaines qui nous soutenaient, et a laissé notre cœur dans une espèce d'abattement et de sécheresse : *Sponsus sanguinum tu mihi es*. Mais, ma chère sœur, ce qui doit alors vous consoler, c'est que le Seigneur ne demande pas de nous le goût, mais la fidélité; c'est que la vie religieuse est une vie de mort et de sacrifice, et que cet état de peine et de tristesse paraît l'état le plus naturel d'une âme qui a pris la croix de Jésus-Christ pour son partage; c'est que moins le Seigneur paraît nous soutenir par des attraits sensibles, plus il nous soutient en affermissant notre foi et augmentant notre courage; c'est qu'il ne permet pas que ce temps de nuage et d'obscurcissement dure; et que les lumières et les consolations plus abondantes lui succèdent toujours; c'est enfin que s'il le prolonge quelquefois, c'est qu'il est jaloux de tout notre cœur, et qu'il ne veut plus qu'il tienne à ces appuis sensibles; c'est qu'il veut que nous le servions uniquement pour lui; et que nous n'ayons point d'autre dédommagement dans la fidélité que nous lui devons, que le plaisir de lui être fidèles.

Mais une réflexion encore plus consolante, ma chère sœur, c'est que les dégoûts que vous éprouverez quelquefois dans la vie religieuse, sont bien différents de ceux que vous auriez trouvés dans le monde; je dis dans le monde, au milieu de ce chaos, qui paraît le centre des plaisirs et des félicités humaines; hélas! et cependant c'est la patrie des malheureux : ceux qui l'habitent sont des cœurs rongés, dévorés, ou par leurs propres iniquités, ou par les objets mêmes de leurs passions qui les en-

[1] Ezech. XXXIII, 34.

[1] Exod. IV, 25.

vironnent; chacun y cherche la paix et le bonheur; et nul ne peut le trouver ni au dehors ni au dedans de lui-même; les ressources des chagrins y deviennent des chagrins nouveaux; les plaisirs lassent; les passions fatiguent; les richesses inquiètent; les honneurs gênent; les sociétés ennuient; le crime porte son poison avec lui dans le cœur; les événements trompent toujours notre attente; et au milieu d'une vie si triste, si vide, si agitée, nulle ressource au dedans; la foi éteinte, Dieu retiré, et un cœur toujours en proie à lui-même. O mon Dieu! que les rigueurs qu'offrent aux sens ces retraites sacrées, paraissent douces et souhaitables, rapprochées des inquiétudes cruelles des pécheurs; et que votre grâce change aisément ce qui paraît de plus triste et de plus rebutant dans votre maison, en un joug doux et agréable, qui va faire toute la joie et tout le bonheur de ma vie! *Convertisti planctum meum in gaudium mihi... et circumdedisti me lætitia* [1]! Seconde tentation de la vie religieuse : la tentation du dégoût.

Enfin la dernière est celle que j'ai appelée la tentation des exemples; et c'est encore un des plus dangereux écueils de la vie religieuse. Oui, ma chère sœur, quelque sainte que soit la maison où la Providence aujourd'hui vous attache; quoique Dieu y soit servi avec tant de bénédiction, et qu'elle conserve encore le premier esprit de zèle, de charité, de fidélité qu'elle reçut des mains de son bienheureux fondateur; néanmoins parmi tant de vierges fidèles et ferventes, il est difficile qu'il ne s'en trouve encore quelqu'une qui se traîne dans la voie de Dieu; en qui la foi paraisse plus faible, la piété plus languissante, la grâce de la vocation plus douteuse, les dispositions plus terrestres, en un mot, toute la conduite plus humaine.

Or rien n'est plus à craindre que la tentation de cet exemple. Car, ma chère sœur, si c'étaient des exemples d'un déréglement ouvert et déclaré, jusques ici inouïs dans cette maison sainte, on serait en garde, et ils ne trouveraient en vous que l'indignation et l'horreur qu'ils méritent; mais ce sont des exemples qui s'offrent à nous sous une couleur spécieuse d'innocence, qui ne nous présentent que des adoucissements légers et presque nécessaires à la faiblesse humaine, qui s'insinuent même à la faveur de nos penchants, qui pour toute apologie n'ont besoin que d'une seule de nos sœurs, qui ose nous les montrer; et qui trouvant au dedans de nous une secrète conformité qui les autorise, paraissent plus innocents, parce que c'est notre cœur même qui les justifie. D'ailleurs comme ces vierges infidèles sont celles d'ordinaire, dont la société est plus douce et plus commode, le caractère plus liant, les manières plus prévenantes, on a d'autant plus de peine à se défendre de leur exemple, que leur société nous gagne et nous attire; on forme des liaisons fatales à la régularité; les penchants qui nous unissent, forment bientôt des mœurs semblables, et le relâchement ne tarde pas de nous paraître innocent pour nous, dès qu'il nous a paru innocent dans les autres. Combien d'épouses de Jésus-Christ, d'abord fidèles et ferventes, ont vu échouer contre cet écueil leur première fidélité, et toute l'édification que promettaient à ces saints asiles la ferveur et l'exacte régularité de leur commencement?

Mais quel remède, ma chère sœur, contre une contagion si à craindre, même dans le lieu saint? C'est, premièrement, de se dire à soi-même que Dieu permet ces exemples de relâchement dans les maisons même les plus ferventes, pour éprouver les âmes qui lui sont fidèles : il faut qu'il y ait des tentations dans les voies de Dieu; et si tout ce qui nous environne soutenait la piété, nous aurions bien le mérite de la fidélité, mais nous n'aurions pas celui de la force et de la résistance. C'est, en second lieu, de rappeler souvent l'exemple de ces premières mères, de ces pieuses fondatrices [1], qui vous ont frayé les premières voies de ce fervent institut; qui répandirent dans l'Eglise une si grande odeur de sainteté; dont la piété était si tendre, si simple et en même temps si sublime, et qui forcèrent le monde même à les respecter et à admirer les dons de Dieu en elles; c'est de jeter quelquefois les yeux sur leurs portraits qu'étalent de toutes parts les murs de ces maisons saintes; et où elles semblent encore vivantes, pour nous reprocher nos infidélités, et nous inspirer le même esprit dont elles furent animées; et par l'extrême différence que vous trouverez entre elles et vous, vous exciter du moins à marcher de loin sur leurs traces. C'est, en troisième

[1] Ps. XXIX, 12.

[1] Les premières Mères de la Visitation.

lieu, sans chercher des exemples dans les temps qui nous ont précédés, de vous proposer sans cesse celui des vierges ferventes qui marchent ici à vos yeux avec tant de fidélité dans la voie du Seigneur ; c'est de ne point perdre de vue celles de vos sœurs qui travaillent avec plus de courage pour atteindre à la perfection de leur état ; c'est d'étudier leur conduite, aimer leur société, rechercher leur confiance. Les exemples doivent faire d'autant plus d'impression sur vous, qu'ils sont ici plus communs, et que de quelque côté que vous regardiez, vous les trouvez partout sous vos yeux. Mais encore plus que tout cela, c'est en dernier lieu, de jeter vos regards sur cette grande et pieuse Reine [1], dont la présence honore ici votre sacrifice, qui renfermée dans l'enceinte de ces murs sacrés, vient puiser tous les jours aux pieds des autels les seules consolations capables de soutenir une âme fidèle ; anime par son exemple les vierges saintes au milieu desquelles elle vit ; les devance même dans les voies de la grâce, et dans la pratique des saintes observances ; leur montre plutôt ses vertus que sa grandeur et ses titres ; et vous apprend que plus on est élevé, plus on voit de près le néant de toutes les choses humaines.

Ainsi, ma chère sœur, souffrez que je finisse cette première partie de mon discours, en vous adressant les mêmes paroles que saint Cyprien adressait autrefois aux saints confesseurs de la foi, lesquels après s'être généreusement exposés pour Jésus-Christ, dans le temps de la persécution, commençaient durant la paix à se relâcher de cette première ferveur qui les avait fait renoncer à tout et courir au martyr. Souffrez, dis-je, que je vous adresse les mêmes paroles, puisque la démarche que vous allez faire est une confession publique et généreuse de la foi de Jésus-Christ, et un martyre de foi et de pénitence auquel vous courez. Il est inutile, leur disait ce grand évêque [2], et je vous le dis ici de même, il est inutile d'avoir renoncé à tout pour confesser une fois publiquement Jésus-Christ, si en mourant tous les jours au monde et à vous-même, votre vie n'est pas une confession continuelle de son nom, et comme un martyre perpétuel de foi et d'abnégation. Vous devez après de si beaux commencements, ne trouver plus rien qui vous attache, et qui vous empêche d'avancer : *Danda opera est, ut post hæc initia, ad incrementa quoque veniatur.* Il faut que la grâce qui vous a fait faire, avec tant de générosité, cette première démarche, aille toujours en croissant : *Et consummetur in vobis quod jam rudimentis felicibus esse cœpistis.* Il est beau d'avoir acquis un titre saint et glorieux de confesseur, d'épouse de Jésus-Christ, en renonçant à tout pour lui ; mais ce n'est rien, si la suite de votre vie ne soutient pas la sainteté et l'excellence de ce titre sublime : *Parum est adipisci aliquid potuisse ; plus est quod adeptus es posse servare.*

Mais c'est assez, ma chère sœur, vous prévenir contre les tentations de l'état saint que vous embrassez. Vous portez, dans la grâce d'une vocation singulière, et dans la ferveur avec laquelle vous y répondez, toutes les précautions et tous les remèdes marqués dans ce discours. On ne vous a montré les piéges que pour animer votre charité envers celles de vos sœurs qui pourraient s'y laisser surprendre. Il est temps de tirer le voile qui cache toutes les beautés et toutes les richesses du sanctuaire où vous allez entrer ; de vous y promettre et d'exposer à vos yeux tout ce que vous y attendez ; et de vous entretenir des avantages et des consolations de la vie religieuse, où la miséricorde de Jésus-Christ vous appelle.

DEUXIÈME PARTIE.

La terre où vous allez entrer, et qui doit être votre possession éternelle, disait autrefois le Seigneur à son peuple, est bien différente de l'Egypte d'où vous venez de sortir : *Terra... quam ingrederis possidendam, non est sicut terra Ægypti de qua existi* [1]. Cette terre heureuse et environnée de montagnes et de forêts : *Montuosa... et campestris ;* le Seigneur l'habite et la visite sans cesse, et ses yeux ne se détournent pas de dessus elle depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin : *Quam Dominus Deus tuus semper invisit, et oculi illius in ea sunt, a principio anni usque ad finem ejus* [2] : enfin elle n'attend et ne reçoit que du ciel les rosées et les pluies, qui l'enrichissent et la rendent féconde : *De cælo exspectans pluvias* [3].

[1] La reine d'Angleterre. — *Note du premier éditeur.*

[2] Cypr. Epist. ad Rogatianum et cæteros conf. *Oxon.* 13, *Baluz.* 6. — H.

[1] Deut., XI, 10.

[2] Ibid. 12.

[3] Ibid. 11.

Et voilà, ma chère sœur, ce que je puis vous dire aujourd'hui de la terre heureuse où le Seigneur vous a choisi votre demeure, et les trois avantages de la vie religieuse. Il n'en est pas d'elle comme de l'Egypte, c'est-à-dire du monde misérable et corrompu d'où vous sortez. Le monde, semblable à l'Egypte, est comme une plaine infortunée, où de toutes parts on est en proie aux traits enflammés de Satan ; c'est le lieu des tentations et des chutes. Ici c'est une terre environnée de montagnes et de forêts, inaccessible à l'ennemi, et qui n'offre de tous côtés que des remparts impénétrables à ses séductions ou à ses attaques : *Montuosa... et campestris*[1] ; c'est-à-dire que les tentations y sont moindres ; premier avantage. En second lieu, le Seigneur la visite sans cesse ; ses yeux ne s'en détournent jamais, et il est toujours présent pour protéger les âmes qui le servent : *Quam Dominus Deus tuus semper invisit ;* c'est-à-dire que les secours y sont plus grands ; second avantage. Enfin elle ne reçoit et n'attend que du ciel les rosées et les pluies qui tempèrent sa sécheresse ; elle en reçoit même abondamment ; et tandis que l'Egypte n'est arrosée que par les eaux bourbeuses du Nil, les eaux du ciel font ici toute la douceur et toute la richesse de cette terre heureuse : *De cœlo exspectans pluvias ;* c'est-à-dire que les consolations y sont plus pures et plus abondantes ; dernier avantage.

Je dis donc en premier lieu que les tentations y sont moindres ; parce que les trois grands écueils de l'innocence des hommes, les trois grandes plaies qui infectent presque le monde entier, n'exercent ici qu'à demi leur malignité et leur empire.

Et premièrement, le dépouillement religieux y met à couvert de la tentation des richesses : premier écueil de la vie humaine. Et quand je dis la tentation des richesses, ma chère sœur, que de tentations renfermées dans celle-là seule ! c'est-à-dire, en premier lieu, cette complaisance criminelle, qui fait qu'on y met son repos, sa consolation, sa confiance et toute sa ressource ; qui fait que l'on goûte, comme l'insensé de l'Evangile, le plaisir de jouir et de ne dépendre de personne ; qui fait que le cœur s'attache et se fixe à la terre ; qu'on la regarde comme sa patrie et son héritage ; que l'or et l'argent deviennent nos idoles, comme dit l'Apôtre, et notre seule divinité ; qu'on ne désire plus les biens éternels ; qui fait en un mot, qu'on n'est plus, pour ainsi dire, chrétien ; qu'on a perdu la foi, j'entends la foi vive et opérante par la charité, et qu'on n'a plus de part aux promesses. Où sont les riches du siècle, ma chère sœur, à couvert de cette malédiction ? Jésus-Christ semble les y envelopper tous. Qu'il est difficile en effet que notre cœur ne soit pas où est notre trésor ! A l'attachement aux biens de la terre ajoutez l'usage injuste qu'on en fait : nouvelle tentation. Où sont ceux qui en usent selon les règles de la foi ; qui ne les font pas servir à la sensualité, au luxe, à l'orgueil, au crime ; et qui ne croient pas qu'ils ne nous sont donnés, que pour ménager à nos sens tout ce que la vie chrétienne devrait nous interdire ? Je ne parle pas même des voies illicites par où on les acquiert. Hélas ! ma chère sœur, où sont ceux qui ont les mains pures et innocentes ? où sont ceux, qui ayant succédé aux grands biens de leurs pères, n'ont pas recueilli une succession d'injustice et d'iniquité ? où sont ceux qui ne doivent, ni à des moyens douteux, ni à une industrie suspecte, ni à des usages équivoques, ni à des emplois odieux, ni à des services injustes, l'accroissement de leur fortune ? Combien peu de prospérités innocentes ! que de maximes dangereuses ne se forme-t-on pas pour se dispenser, ou d'approfondir ses injustices, ou de les réparer ! que de règles de bienséance et d'usage pour ne pas se dépouiller de ce qu'on possède injustement ! que de prétextes pour ne pas payer des dettes qu'on accumule, et ne pas se retrancher sur mille profusions ou inutiles ou criminelles, tandis qu'on refuse à des créanciers malheureux leur pain et leur propre substance ! A tout cela, ma chère sœur, ajoutez encore les soucis inséparables des richesses, les accidents imprévus, les fortunes menacées ou renversées, les affaires en décadence, les embarras à démêler, les révolutions à soutenir, les soins mêmes pour conserver ce qu'on possède, toujours plus pénibles que les soins mêmes qu'on a employés pour l'acquérir ; autant de tentations et de piéges répandus sur les voies des enfants d'Adam.

Quel bonheur, ma chère sœur, que celui d'une épouse de Jésus-Christ qui, en se dépouillant de tout, ôte à l'ennemi toutes les prises qu'il pouvait avoir sur elle ! quel bon-

[1] Deut. XI, 11.

heur de ne posséder, pour tout trésor, que Jésus-Christ, et de renoncer à des biens inutiles pour la paix du cœur, et dont l'usage, qui paraît le plus innocent, est rarement exempt de péché! quel bonheur de n'être riche que des biens de la grâce, que personne ne peut nous ravir, et qui seuls nous accompagneront dans le ciel! quel bonheur de ne pas voir multiplier nos besoins, nos soucis, notre dépendance, en voyant multiplier nos richesses, et de nous débarrasser de bonne heure d'un poids qui entraîne presque toujours avec lui dans le précipice! enfin, quel bonheur de ne posséder rien qui nous attache, d'être riche en ne désirant rien, et de posséder tout en se contentant de Dieu seul! O mon Dieu! mon unique héritage sera désormais l'observance de votre loi sainte : *Portio mea, Domine, dixi custodire legem tuam* [1]. Trop heureuse, Seigneur, que vous vouliez bien vous donner à moi, à la place d'un monde misérable et frivole que je vous sacrifie! Les insensés regarderont peut-être comme une folie le choix que je fais aujourd'hui; ils viendront m'étaler les vains avantages que le monde semblait me promettre. Mais, ô mon Dieu! que ces discours puérils, que ces fables sont peu propres à toucher une âme pénétrée du bonheur qu'elle a de vous posséder, et de l'espérance des biens inestimables que vous préparez à ceux qui font toutes leurs délices de votre loi sainte! *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua* [2].

Mais non-seulement le dépouillement religieux vous met à couvert de la tentation des richesses, et de tous les périls attachés à leur possession et à leur usage; le sacrifice que vous allez faire à Jésus-Christ de votre corps en le consacrant à une continence perpétuelle, vous rend supérieure à la tentation de la chair : second écueil où le monde entier semble s'empresser et se glorifier de faire naufrage. Je dis le monde entier : oui, ma chère sœur, je n'entends pas seulement parler de ces passions d'ignominie, dont on a tant de peine à se défendre dans le monde; dont les premières mœurs ne sont presque jamais exemptes; qui souillent souvent tout le cours de la vie; et que la justice de Dieu permet quelquefois qu'on pousse jusqu'à une vieillesse honteuse et débordée : j'entends les désirs de plaire, si naturels, contre lesquels on n'est point en garde, dont on fait gloire même, et qui forment comme le crime continuel des commerces et des conversations mondaines; ces désirs qui se glissent jusque dans les démarches les plus innocentes; qui souillent tant d'âmes à leur insu, et celles mêmes qu'une exacte régularité rend d'ailleurs irrépréhensibles devant les hommes. J'entends encore les assemblées, les plaisirs publics, où l'usage et la bienséance nous forcent de nous trouver, et d'où l'innocence ne sort jamais entière : tant de piéges pour les yeux; tant de scandales pour la pudeur; tant de discours de licence et de libertinage pour les oreilles. Et cependant voilà la vie du monde la plus innocente : au lieu que dans les asiles saints tout inspire la pudeur, tout soutient l'innocence; tout ce qu'on voit, tout ce qu'on entend, ne porte que l'amour de la vertu et l'horreur du vice dans le cœur. Que dirai-je? j'entends enfin les liaisons dangereuses que la société rend inévitables; ces liaisons qu'on forme sans le croire et sans le vouloir; auxquelles on se livre sans scrupule, parce que les commencements en sont toujours innocents; mais qui venues à un certain point, deviennent des passions, des engagements honteux, des liens indissolubles, dont on ne peut plus se déprendre; et cependant c'est la destinée de celles mêmes qui vivent avec plus de réserve, et qui ne cherchent pas comme tant d'autres avec empressement les occasions de plaire et de périr. Mais dans ces lieux saints, on ne forme des liaisons que pour s'animer à la vertu : c'est l'uniformité seule des règles, des devoirs, des exercices de piété, qui nous lie; et tout ce qui nous lie, nous instruit, nous soutient, nous perfectionne. En un mot, j'entends les périls mêmes du mariage, les abus qu'on en fait, les dégoûts et les antipathies qui le suivent, les passions souvent qu'il allume et qu'il réveille, loin de les calmer et de les éteindre : tel est le malheur du monde; les remèdes mêmes de ce vice en deviennent les aiguillons. Hélas! combien peu d'unions chastes et fidèles! que de divorces scandaleux! que de mariages infortunés, ou par les débauches d'un époux emporté, ou par les entêtements et les passions étrangères d'une épouse mondaine et dérangée! O mon Dieu! tendez-moi donc cette main de miséricorde, pour m'aider

[1] Ps. CXVIII, 57.
[2] Ibid. 85.

à sortir d'une région souillée, où règnent la mort, la corruption et le péché, et conduisez-moi dans un lieu de paix et d'innocence, où je puisse bénir à jamais votre saint nom, et publier les merveilles de votre grâce sur mon âme : *Educ de custodia animam meam ad confitendum nomini tuo* [1].

Que d'inquiétudes ! que de périls ! que de tentations vous épargnez-vous donc, ma chère sœur, par le sacrifice de votre corps que vous faites à Jésus-Christ, en le prenant aujourd'hui pour votre époux ! Mais le sacrifice de votre esprit et de votre volonté que vous allez lui faire, par le vœu solennel d'obéissance, ne vous sauve pas de moins de chutes et d'embarras, qui suivent toujours l'usage capricieux de notre liberté. Car, ma chère sœur, ce que le monde nous fait tant valoir comme sa souveraine félicité ; cette liberté, cette indépendance qu'il nous vante tant, c'est précisément la source de cet ennui qui empoisonne tous ses plaisirs ; c'est là le supplice continuel des âmes mondaines, de vivre sans règle et au hasard ; de ne consulter que le goût et les inégalités de l'imagination ; d'être incapables de suite et d'uniformité ; de mener une vie qui ne se ressemble jamais à elle-même ; où chaque jour amène de nouveaux goûts et de nouvelles occupations ; où presque jamais rien n'est à sa place ; où l'on se porte soi-même partout, et où partout on est à charge à soi-même ; une vie incertaine, inégale, oiseuse dans son agitation ; une vie qu'on nomme libre, mais d'une liberté qui nous pèse, qui nous embarrasse, dont nous ne savons souvent quel usage faire, où l'on essaie de tout, et où l'on s'ennuie de tout. Non, ma chère sœur, les hommes sont trop légers, trop inconstants, trop faibles, pour se conduire tout seuls : il leur a fallu des lois pour les fixer dans la société ; il leur en faudrait pour les fixer avec eux-mêmes.

Mais dans la vie religieuse, tout est réglé : on n'est point ici livré à soi-même : chaque moment a son emploi marqué ; chaque heure, son œuvre prescrite ; chaque journée, son usage déterminé. L'inconstance naturelle est ici fixée par l'uniformité des règles : on ne donne rien à la bizarrerie du goût, qui nous laisse toujours inquiets et pleins de nouveaux désirs ; on donne tout à la foi, à l'ordre, à l'obéissance, qui nous laisse toujours tranquilles et contents. La tentation de l'ennui, de l'inutilité, de cette inaction éternelle, où l'on vit dans le monde, n'est point ici à craindre : tous les jours sont pleins ; tous les moments, occupés ; toute la vie, arrangée. On n'y vit point au hasard, et sous la conduite si incertaine et toujours dangereuse de soi-même ; on y vit sous la main des règles, pour ainsi dire, toujours sûres, toujours égales ; que dis-je ? sous la main de Dieu même qui se charge de nous, dès que nous nous sommes dépouillés de nous-mêmes. On n'y traîne pas son ennui de lieu en lieu ; on y porte partout la joie, parce qu'on porte partout l'ordre de Dieu qui nous y amène ; et quand même le goût se refuserait quelquefois à la règle, l'ordre de Dieu nous y soutient, et nous paie à l'instant par une joie et une consolation secrète de la légère violence que nous venons de nous faire. « O fille de Sion, s'écrie un prophète, hâtez-vous donc de fuir de Babylone ; dérobez-vous aux ennuis de cette triste captivité ; et venez respirer dans le lieu saint cet air d'innocence et de liberté, dont le monde n'a que le nom, et dont vous aurez ici le plaisir et l'usage : *O Sion, fuge, quæ habitas apud filiam Babylonis* [1] ? »

Mais, ma chère sœur, quoique les tentations soient moindres dans la vie religieuse, les secours, en second lieu, y sont cependant plus grands. Je dis les secours : le secours de la retraite. Hélas ! ma chère sœur, quand il n'y aurait ici que ce seul avantage d'y être à couvert des périls dont le monde est plein ; de n'y être plus à portée de ses prétentions, exposée à ses agitations et à ses vicissitudes, assujétie à ses usages et à ses bienséances ; de n'y voir que de loin ses dégoûts, ses chagrins et ses caprices ; de ne tenir plus à lui par des ménagements quelquefois justes, mais toujours funestes à la piété : quand il n'y aurait que ce seul avantage ; hélas ! les miséricordes du Seigneur sur vous ne seraient-elles pas dignes d'une reconnaissance éternelle ?

Le secours des exercices religieux, qui mortifient les passions, qui règlent les sens, qui nourrissent la ferveur, qui anéantissent peu à peu l'amour-propre, qui perfectionnent toutes les vertus. Dans le monde, toutes les occupations sont des périls ou des crimes ; tous

[1] Ps. CXLI, 8.

[1] Zach. II 7.

les devoirs sont des écueils; toutes les bienséances sont des inutilités ou des piéges. Ici, ma chère sœur, toutes les occupations sont des vertus, ou des secours qui y conduisent; tous les pas tendent vers le ciel; les œuvres même les plus indifférentes ont leur mérite par l'obéissance qui les règle; tout soutient au dehors, et l'on n'y peut trouver d'écueil que dans soi-même.

Le secours des exemples. Quel bonheur de vivre parmi des vierges fidèles, qui nous inspirent l'amour du devoir; qui nous le rendent aimable; qui nous soutiennent dans nos découragements; qui nous animent dans nos dégoûts; et qui portant le joug avec nous, en adoucissent la pesanteur! Dans le monde, il faut sans cesse se défendre de tout ce qui nous environne. Ici tout ce qui est autour de nous, nous instruit. Quelque vite que nous marchions dans la voie de Dieu, nous en voyons toujours qui nous devancent; et dans ces moments de dégoût, où les forces semblent nous manquer, nous sommes comme portées par le mouvement unanime de nos sœurs, qui fournissent la même carrière.

Les secours de la charité, des attentions et des prévenances de nos sœurs. Quelle douceur d'avoir à passer le reste de ses jours au milieu des personnes qui nous aiment, qui ne veulent que notre salut; qui sont touchées de nos malheurs, sensibles à nos afflictions, attentives à nos besoins, secourables dans nos faiblesses; toujours prêtes à nous ouvrir leur cœur, ou à recevoir les effusions du nôtre, et de nous faire trouver, dans la sincérité de leur tendresse et de leur charité, toute la ressource et la plus grande consolation de notre vie! Il s'en faut bien, ma chère sœur, qu'on ne puisse se flatter d'un semblable bonheur dans le monde. Hélas! on y vit au milieu de ses ennemis; ceux mêmes que l'amitié nous lie, ne tiennent d'ordinaire à nous que par des liens d'intérêt, de bienséance ou de caprice; on s'y plaint sans cesse qu'il n'y a point d'ami véritable, parce que ce n'est pas la charité et la vérité qui lie les cœurs. Ici tous les cœurs sont à nous, parce qu'ils sont tous au même maître que nous. C'est le même intérêt qui nous lie, la même espérance qui nous unit; et nous trouvons dans chacune de nos sœurs, tout ce qu'elles trouvent à leur tour en nous-mêmes.

Le secours des avis et des sages conseils, qui nous redressent sans nous aigrir, qui nous guérissent sans nous faire une nouvelle plaie, qui préviennent nos fautes, ou qui en deviennent aussitôt le remède. Dans le monde, on ne trouve ou que des flatteurs qui nourrissent nos faiblesses, ou que des censeurs qui les exagèrent. Ici la même charité qui nous montre nos fautes, y compatit et les cache; et si nous n'avons pas le bonheur de vivre exempts de défauts, nous avons du moins la consolation de vivre exempts d'erreur, et de ne pas ignorer ce que nous sommes.

Que dirai-je enfin? le secours des prières et des gémissements de nos sœurs, qui s'intéressent pour nous auprès de Dieu, qui attirent sur nous ses miséricordes, qui lui offrent leur ferveur, leur vigilance, leurs austérités, pour remplacer nos moments d'infidélité et de paresse; qui, joignant leurs vœux et leurs soupirs aux nôtres, donnent une nouvelle vertu et un nouveau mérite à nos prières.

A tous ces secours extérieurs ajoutez, ma chère sœur, les grâces intérieures que le Seigneur verse ici avec abondance selon sa promesse; et qui non-seulement adoucissent son joug et les rigueurs apparentes de ces saintes solitudes, mais qui nous les rendent aimables, et en font toute la douceur et toute la consolation de notre vie.

Que de secours, ma chère sœur, la miséricorde de Jésus-Christ vous prépare dans ce saint asile! que de soutiens pour votre faiblesse! que de sûreté pour l'innocence de votre âge! que de remparts contre vous-même! que de facilités pour tous vos devoirs! que de remèdes pour tous vos maux! que de ressources pour tous les événements de votre vie! Et tandis que tant d'âmes dans le monde vivent au milieu des écueils et des précipices, sans défiance, sans secours, en proie à tout ce qui les environne, exposées au dehors à tous les ennemis de leur salut, vides au dedans de ces dons singuliers de foi et de grâce, qui rendent tous les efforts de Satan et tous ses piéges inutiles; que les miséricordes du Seigneur sur vous, ma chère sœur sont uniques et admirables! lui, comme dit le Prophète, qui délivre votre âme de mille morts que le monde vous préparait : *Qui redimit de interitu animam* (*vitam*) *tuam*[1]; lui qui vous comble et vous couronne de ses dons et de ses grâces :

[1] Ps. CII, 4. et seq.

Qui coronat te in misericordia et miserationibus ; lui qui vient au-devant même de vos désirs, qui vous accorde toutes les demandes de votre cœur, en vous ouvrant ces portes sacrées, et qui semble prodiguer en votre faveur ses biens et tous les trésors de ses richesses : *Qui replet in bonis desiderium tuum;* lui enfin qui renouvellera ici sans cesse votre force, et qui prolongera jusqu'à la vieillesse la plus avancée toute la ferveur et toute la sainte vivacité de votre premier âge : *Renovabitur ut aquilæ juventus tua.*

Revêtez-vous donc, ma chère sœur, avec un cœur pénétré de reconnaissance, de ce voile religieux qui va vous mettre désormais à couvert des séductions du monde et des attaques de l'ennemi ; regardez les vêtements sacrés dont la religion vous revêt aujourd'hui, et qui vont succéder aux dépouilles du siècle, regardez-les comme les signes éclatants de votre délivrance, et les témoignages éternels de la bonté de Dieu pour vous ; et si l'on vous demande un jour, comme autrefois aux Juifs, ce que signifient ces marques extérieures de consécration et de sacrifice dont vous allez être revêtue : *Quid sibi volunt testimonia hæc* [1] ? répondez hardiment comme eux : Nous étions esclaves en Egypte, et nous gémissions sous le joug de Pharaon ; et le Seigneur a opéré un prodige éclatant en notre faveur pour nous en délivrer, et nous conduire dans une terre sainte, où nous célébrons sans cesse le souvenir de ses merveilles et la gloire de son nom : *Servi eramus Pharaonis in Ægypto, et eduxit nos Dominus... in manu forti* [2].

Et voilà, ma chère sœur, les consolations que la miséricorde de Dieu rassemble dans la vie religieuse ; dernier avantage dont je devais vous entretenir ; mais il faut finir. Oui, ma chère sœur, que ne puis-je vous exposer toutes les douceurs que vous allez goûter dans la retraite sainte, où la grâce aujourd'hui vous appelle ! cette paix du cœur que le monde ne connaît pas, et que le monde ne saurait donner ; cette joie qui sort du fond d'une conscience pure ; ce calme heureux dont jouit une âme morte à tout ce qui agite les enfants d'Adam ; ne goûtant que Dieu seul, ne désirant que Dieu seul, et ne s'étant réservé que Dieu seul. Quel repos, ma chère sœur ! quelle innocence de vie ! les passions tranquilles, les penchants réglés, tous les désirs éteints, hors celui d'aller jouir de Jésus-Christ ; l'imagination pure, les goûts innocents, l'esprit soumis et paisible, l'âme tout entière dans la paix et dans la joie du Seigneur.

Tels sont les trois avantages de la vie religieuse, et l'accomplissement des promesses que le Seigneur dans son Prophète fait à cette portion pure de son troupeau, à ces épouses fidèles et ferventes, à ce peuple nouveau et choisi. Il habitera dans un séjour de paix : *Et sedebit... in pulchritudine pacis* [1] ; premier avantage ; les tentations y sont moindres. Il habitera sous des tentes de sûreté et de confiance : *Et in tabernaculis fiduciæ ;* second avantage ; les secours y sont plus grands. Enfin il habitera au milieu des richesses et des douceurs de l'abondance : *Et in requie opulenta;* dernier avantage ; les consolations y sont plus abondantes.

Que pourrais-je vous dire ici à vous, mes frères, qui avez le malheur de vivre dans le monde (car ces cérémonies religieuses ne doivent pas être pour vous un simple spectacle, mais une instruction) ? que pourrais-je vous dire ici ? de sortir du monde, où l'ordre de Dieu et les devoirs de votre état vous retiennent ? non, mes frères ; mais de tâcher de vous faire des périls mêmes, des embarras et des amertumes du monde, une voie de salut : vous y trouverez, je l'avoue, plus de difficultés ; mais tout est possible à la grâce. Vous enviez le calme et l'heureuse tranquillité, où vivent ces épouses de Jésus-Christ ; vous la comparez aux agitations éternelles, aux craintes, aux chagrins, aux perplexités, à ce tumulte d'affaires, de passions, de devoirs, de bienséances, qui ne vous laissent pas un moment tranquilles. Mais, mes frères, ce n'est pas la retraite précisément qui donne la paix du cœur, c'est l'innocence de la vie ; ce sont des mœurs conformes à la loi de Dieu : vivez bien et vous serez heureux. Vous ne trouvez point le repos, parce que vous le cherchez où il n'est pas ; dans la faveur, dans l'élévation, dans les plaisirs, souvent même dans le crime ; tout cela trouble, lasse, ronge, remplit le cœur de poison et d'amertume ; vous le savez : cherchez-le en Dieu seul, et vous le trouverez ; lui seul est un Dieu de paix et de consolation. Le crime n'a point fait jusqu'ici d'heureux ; ne

[1] Deuter., VI, 20.
[2] Ibid. 21.

[1] Is., XXXII, 18.

vous y promettez pas une destinée plus favorable que celle de tous les pécheurs qui ont marché avant vous dans les voies tristes et amères de l'iniquité. Notre cœur n'est fait que pour la vertu et pour l'innocence. Tout ce qui le tire de là, le tire de sa situation naturelle et primitive, et le rend malheureux. Quel bonheur pour nous, mes Frères, de ne pouvoir abandonner Dieu sans qu'il nous en coûte, sans que notre cœur se révolte contre nous-mêmes! Et ne sommes-nous pas bien criminels, d'acheter au prix de tout notre repos notre infortune éternelle?

Grand Dieu! que tardé-je donc en effet de vous rendre un cœur, convaincu tous les jours, par son inquiétude dans le crime, qu'il n'est fait que pour vous? pourquoi m'obstiné-je à chercher dans les créatures cette paix et cette félicité chimérique que je n'ai pu y trouver jusqu'ici? pourquoi soutenir plus longtemps des dégoûts et des remords affreux qui empoisonnent toute la douceur de ma vie, moi qui n'ai qu'à revenir à vous, ô mon Dieu! pour voir commencer mon bonheur et finir ma misère? Des vierges simples et innocentes ravissent le ciel à mes yeux, et sans balancer, renoncent à tout dès l'entrée même de la vie, pour s'assurer vos promesses éternelles; et depuis tant d'années que je gémis sous le joug du monde et des passions, et moi déjà bien avancé dans ma carrière, je n'ai pas la force de me dégager des chaînes fatales qui m'accablent, et de vous consacrer les restes d'une vie infortunée, que le monde et les passions ont jusqu'ici tout occupée! O mon Dieu, laissez-vous toucher à mes malheurs et à ma faiblesse ; répandez toujours des amertumes sur mes passions insensées, et ne vous lassez pas de me poursuivre et de me rendre malheureux, jusqu'à ce que je me sois lassé moi-même de vous fuir, et d'aimer mon infortune; afin que revenu à vous, ô mon Dieu, je puisse enfin posséder mon cœur dans la paix et dans la joie, et attendre cette paix éternelle que vous avez préparée à ceux qui vous aiment. Ainsi soit-il.

QUATRE-VINGT-QUATORZIÈME SERMON.

TROISIÈME SERMON POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

NOTICE.

Ce discours fut prononcé pour une profession religieuse dans des circonstances qui me sont tout à fait inconnues. Il renferme les plus justes réflexions sur les devoirs du christianisme et sur la vanité du monde, en opposant heureusement la vie religieuse à la vie commune.

ANALYSE.

DIVISION. — *Trois réflexions sur les trois vœux de l'état religieux, dans lesquelles on examine ce que ces vœux ont de commun avec la vie chrétienne, et ce qu'ils y ajoutent de plus.*

PREMIÈRE RÉFLEXION. — *Sur le vœu de virginité perpétuelle.* Ce vœu vous engage à deux devoirs : le premier, c'est l'entière

soumission de la chair à l'esprit ; devoir qui vous est commun avec tous les fidèles : le second, les moyens pour parvenir à cette soumission, dont le principal vous est particulier et propre de votre état, et les autres regardent également tous les chrétiens.

Premier devoir, l'entière soumission de la chair à l'esprit, devoir qui vous est commun avec tous les fidèles. Car la pureté que la sainteté de la vocation chrétienne exige de tous les fidèles, ne se borne pas à leur interdire certains désordres grossiers et honteux ; elle va bien plus loin. Comme tout chrétien a renoncé à la chair dans son baptême, et que par là il est devenu saint, spirituel, membre de Jésus-Christ, temple du Saint-Esprit, il faut, pour remplir cette haute obligation, qu'il se regarde comme un homme céleste, consacré par l'onction de la divinité qui réside en lui. Dès lors pour un chrétien, non-seulement tout ce qui souille la chair est un sacrilége, mais tous les plaisirs même légitimes, où il ne cherche que la satisfaction des sens, souillent et profanent sa consécration. Or, pour parvenir à cette parfaite soumission de la chair à l'esprit, les saints fondateurs vous ont prescrit deux moyens. Le premier, qui est propre de l'état religieux, est l'entière consécration de votre corps à Jésus-Christ, laquelle ne consiste pas seulement dans le renoncement à la société sainte du mariage : tout doit être pur et chaste dans une vierge consacrée à la chasteté religieuse ; tout ce qui n'est pas saint, éternel, céleste, la souille, la dégrade, l'avilit : telle est l'excellence de la sainte virginité qui va vous consacrer à Jésus-Christ. Pour faciliter la pratique de ce premier moyen, les premiers instituteurs y en ont joint un second, savoir, les jeûnes, les veilles, les macérations, la prière, parce qu'ils ont compris qu'il était impossible de conserver le corps pur au Seigneur, si la mortification n'en réprimait les révoltes, et si la prière n'en purifiait les désirs.

Or, voilà l'avantage que vous avez dans votre état sur les personnes engagées dans le monde ; comme vous, elles sont obligées de conserver leur corps pur au Seigneur, et de s'interdire tous les désirs qui pourraient souiller l'âme : mais pour en venir là, elles sont obligées comme vous, et encore plus que vous, de se mortifier sans cesse, de veiller, de ne point cesser de prier et de gémir pour appeler le Seigneur au secours de leur faiblesse. Mais ces devoirs si essentiels à cette vertu, qui vous conserve pure et sans tache, deviennent comme impraticables au milieu du monde : la prière n'y est, même pour les plus réguliers, qu'un moment de bienséance et d'ennui, accordé le matin et le soir à ce saint exercice ; la mortification n'y est pas moins inconnue et impraticable que la prière ; en effet, comment se mortifier au milieu d'un monde où l'on donne tout aux sens ? Mais dans ces asiles saints, la prière et la mortification deviennent comme le fonds et l'occupation nécessaire de votre état, et il en coûterait plus de s'y refuser que de s'y livrer avec une constante fidélité ; tout y facilite la prière, parce que tout y inspire le recueillement ; tout y conduit à la mortification, les saints usages établis, les exercices religieux, l'austérité de la vie commune, etc. Ainsi le seul privilége que les personnes du monde ont ici par-dessus vous, c'est qu'ayant au fond les mêmes obligations que vous, elles n'ont pas les mêmes facilités pour les remplir.

Deuxième réflexion. — *Sur le vœu de pauvreté.* Comme nous ne saurions presque plus jouir des bienfaits de l'auteur de la nature sans en abuser, les saints fondateurs ont cru qu'il était plus sûr et plus facile de s'en dépouiller tout à fait, que de se contenir dans les bornes d'un usage saint et légitime. Or, cet engagement de pauvreté religieuse renferme trois devoirs essentiels : premièrement, un détachement de cœur de toutes les choses de la terre ; secondement, une privation actuelle de toutes les superfluités ; troisièmement, une soumission et une dépendance entières des supérieurs, dans l'usage même des choses les plus nécessaires.

Le premier devoir, qui consiste dans le détachement de cœur de toutes les choses de la terre, est une obligation qui vous est commune avec tous les fidèles, puisque c'est une suite du second vœu de votre baptême, par lequel vous avez renoncé au monde et à ses pompes. Tout chrétien doit vivre détaché de tout ce qui l'environne ici-bas ; parce que tout chrétien doit se regarder comme étranger sur la terre. Mais rien de plus rare que ce détachement de cœur dans le monde, où l'on ne vit que comme si nous n'étions faits que pour ce que nous voyons, et que la terre dût être notre patrie éternelle. Or, c'est en quoi l'opprobre de Jésus-Christ, que vous embrassez, doit vous paraître préférable à toutes les couronnes de la terre ; ce détachement si indispensable pour le salut, et si difficile dans le monde, devient comme naturel dans la religion, parce qu'il est aisé de se détacher de tout, quand on s'est dépouillé de tout, de ne tenir à rien sur la terre, quand on n'y possède rien, et d'être pauvre de cœur, quand on est pauvre réellement et en effet.

Le second devoir de la pauvreté religieuse, c'est le retranchement actuel de toutes les superfluités, c'est-à-dire de tout ce qu'on appelle dans le monde les aises et les commodités de la vie : devoir indispensable à tout fidèle, puisqu'il est encore une suite des engagements du baptême. Les créatures ne sont pas faites pour fournir de vains plaisirs au chrétien, puisque l'Evangile les lui interdit tous, et qu'il y a renoncé lui-même dans son baptême. Bien plus, comme pécheurs, nous avons perdu le droit d'user des créatures, et de les faire servir à nos besoins, et ce n'est que par grâce que Dieu nous en accorde l'usage. Selon ces règles capitales de la foi, on doit vivre pauvre au milieu de l'opulence, et se retrancher tout ce qui ne tend qu'à flatter les sens, tout ce qui sert d'aiguillon aux passions. L'avantage que les personnes du monde ont donc ici au-dessus de vous, c'est que sans renoncer à leurs grands biens, elles ne peuvent pourtant les faire servir à leurs plaisirs ; c'est qu'à portée de se ménager toutes les superfluités, elles sont obligées de se les interdire ; c'est en un mot, qu'elles ont plus d'embarras que vous, et n'en ont pas pour cela plus de priviléges. Une épouse de Jésus-Christ, à la vérité, qui a joint à cette obligation commune une promesse particulière de vivre dans le dépouillement religieux, doit se disputer avec plus de rigueur les plus légères superfluités ; et non-seulement éviter les profusions de la vanité, mais y joindre les privations d'une humble pauvreté. Mais vous voyez que ce que votre engagement exige de plus de vous que des personnes du monde, est plutôt une facilité pour remplir le vœu de votre baptême qu'une nouvelle rigueur que vous y ajoutez.

Le troisième devoir de ce dépouillement religieux est la soumission et la dépendance entières des supérieurs dans l'usage même des choses les plus nécessaires ; c'est-à-dire regarder tout ce qu'on nous laisse comme n'étant point à nous, n'en user que selon l'ordre et la volonté de ceux qui nous gouvernent, et n'avoir à soi que le saint plaisir d'être libre et dépouillé de tout. Ne vous figurez pas cependant qu'en ceci même votre condition soit plus dure que celle des personnes du monde. A la vérité, la foi n'exige pas d'eux qu'ils dépendent des hommes dans l'usage de leurs biens : mais ils dépendent toujours des maximes de la foi qui doivent régler cet usage ; ils dépendent sans cesse de Dieu, qui peut leur enlever ces biens à chaque instant : ils doivent donc se regarder toujours comme des esclaves à qui le maître peut redemander les biens qu'il leur a confiés, sans qu'ils puissent y trouver à redire ; en user comme pouvant en être dépouillés l'instant qui suit ; ne les posséder que comme ne les possédant point : songer, en un mot, que tout ce qui leur appartient, c'est le droit de faire valoir leurs biens au profit et pour la gloire du Maître souverain qui leur en a confié l'administration. La pauvreté religieuse ne diminue donc pas vos droits sur les biens et sur les plaisirs de la terre, puisque le chrétien n'y a point de droit ; elle diminue seulement vos embarras et vos inquiétudes ; et loin de vous imposer un nouveau joug, elle vous met dans une liberté parfaite.

Troisième réflexion. — *Sur le vœu d'obéissance.* Le monde qui ne connaît pas la vertu de la foi et l'esprit de la vie chrétienne, regarde cet engagement comme un joug affreux et insupportable à la raison. Il est vrai qu'il paraît d'abord fort triste

et fort dur à la nature, d'être forcé de sacrifier sans cesse ses propres lumières aux lumières et souvent aux caprices de ceux qui nous gouvernent ; cette situation paraît révolter d'abord tous les penchants les plus raisonnables de la nature, et ôter aux hommes la seule consolation que les maux leur laissent, qui est l'indépendance et la liberté de disposer de leurs actions et d'eux-mêmes. Mais ce n'est là qu'un langage dont le monde se fait honneur ; car trouver dans le monde un état d'indépendance entière, cela n'est pas possible. La vie du monde n'est qu'une servitude éternelle ; mais ce qu'il y a de triste pour les personnes du monde, c'est que leurs assujétissements, qui font tous leurs malheurs, font souvent aussi tous leurs crimes. Leur complaisance est pénible, et elle est criminelle ; au lieu que dans ces asiles saints, elle coûte moins au cœur ; parce qu'on est sûr qu'on ne sacrifie sa volonté, qu'à la volonté de Dieu, dont les supérieurs ne sont que les interprètes, et elle a toujours un nouveau mérite.

D'ailleurs, quand vous auriez pu vous flatter de trouver dans le monde une situation d'indépendance et de liberté entière, il ne vous aurait pas été permis pour cela de suivre aveuglément vos goûts et vos caprices. Tout chrétien a une règle éternelle et supérieure, qu'il doit consulter sans cesse sur chaque action ; par conséquent dans tout ce qu'il fait, il ne lui est pas permis de ne chercher qu'à se satisfaire lui-même ; autrement il se mettrait lui-même à la place de Dieu, auteur de l'ordre qu'il doit suivre. Que fait donc l'obéissance religieuse ? elle nous manifeste par l'organe de nos supérieurs cette règle éternelle que nous aurions été obligés de consulter sans cesse dans nos démarches ; en un mot elle nous décharge de nous-mêmes, pour ainsi dire, pour nous mettre entre les mains et sous la conduite de Dieu. Ainsi les personnes du monde ne se croient plus libres, que parce qu'elles ne connaissent pas le fonds de la religion et les devoirs de la vie chrétienne. Elles ne font tant valoir leur liberté et leur indépendance, que parce qu'elles ignorent qu'il n'est pas plus permis à l'homme du monde d'user de sa liberté, selon son humeur et son caprice, qu'au solitaire qui s'en est dépouillé entre les mains de ses supérieurs.

Hæc est... voluntas Dei, sanctificatio vestra.

La volonté de Dieu est que vous soyez saints. I Thess., IV, 3.

La sainteté est la vocation générale de tous les fidèles. Il faut être saint pour être chrétien, et la vie éternelle que nous attendons tous, n'est promise qu'à la sainteté à laquelle nous sommes tous appelés.

Il n'est là-dessus aucune exception : le libre et l'esclave, le puissant et le pauvre, la vierge consacrée au Seigneur et la femme partagée entre Jésus-Christ et les sollicitudes du siècle, tous ont la même espérance et la même vocation ; la règle est ici commune ; et nul ne peut prétendre au salut, s'il n'est saint.

Il ne s'agit donc, ma chère sœur, que d'examiner en quoi consiste cette sainteté, sans laquelle nous ne jouirons jamais de Dieu, et ce que la sainteté de la vie religieuse que vous embrassez, ajoute à la sainteté de la vie chrétienne.

La sainteté de l'homme consiste à rentrer dans l'ordre et dans la beauté de sa première institution, et à réparer, autant qu'il est possible, tous les dommages que le péché avait d'abord faits en lui, à l'ouvrage de Dieu ; car afin que l'homme soit saint, il faut, pour ainsi dire, qu'il redevienne tel que le Seigneur l'avait d'abord fait : or, le péché, qui a fait déchoir l'homme de sa sainteté, a été en lui la source de trois désordres, que saint Jean appelle trois concupiscences.

Premièrement, il a révolté la chair et les sens contre l'esprit : l'âme, supérieure au corps et maîtresse de ses mouvements, en est devenue comme l'esclave ; de sorte que nous ne faisons pas toujours le bien que nous voulons ; mais que souvent même, comme dit l'Apôtre, nous faisons le mal que nous ne voudrions pas ; et c'est ce que saint Jean appelle la concupiscence de la chair.

Secondement, en chassant Dieu de notre cœur, qui le remplissait tout entier, le péché y a laissé un vide affreux et une indigence extrême ; de sorte que l'homme depuis, pour remplacer ce vide, a appelé toutes les créatures dans son cœur ; en a fait ses divinités et ses idoles ; s'est attaché successivement à tous les faux biens qui étaient autour de lui et qui l'éblouissaient, et a cru soulager ainsi la privation du bien souverain et l'indigence intérieure, où le péché l'avait d'abord laissé ; et voilà ce que le même apôtre appelle la concupiscence des yeux.

Enfin sa propre misère a rendu l'homme vain et orgueilleux : plus il a senti sa bassesse,

sa corruption et son impuissance, plus, pour s'étourdir sur un sentiment si humiliant, il a affecté au dehors de force, de grandeur, d'indépendance ; plus il a voulu exhausser sa bassesse par tout ce qui était hors de lui. Au défaut de l'innocence, qui faisait sa véritable et sa première grandeur, il a appelé à son secours les titres, les dignités, la gloire, la naissance. De tous ces biens qui sont hors de lui, il s'est formé une grandeur imaginaire qu'il a prise pour lui-même ; et comme les ténèbres sont toujours la juste peine de l'orgueil, il a voulu être admiré et applaudi ; et a cru que l'homme pouvait être grand par d'autres titres que par ceux que la main de Dieu avait gravés dans son âme ; troisième désordre que saint Jean appelle l'orgueil de la vie.

La sainteté de l'homme consiste donc à remédier à ces trois désordres ; parce que plus nous les réparons, plus nous nous rapprochons de ce premier état de justice et d'innocence où nous avions été créés. Les philosophes, qui n'avaient pas connu ces trois plaies, n'avaient garde d'en prescrire les remèdes aux hommes ; et leurs préceptes n'étaient que comme des vêtements pompeux et inutiles, qui couvrent un malade tout gangrené [1]. Jésus-Christ tout seul, le souverain médecin des âmes, pouvait les guérir : sa doctrine seule nous en montre les remèdes spécifiques ; et comme les trois vœux de notre baptême ne sont qu'un précis de ses préceptes et de toute sa doctrine, ils renferment aussi tous les remèdes, qui seuls peuvent guérir les trois désordres du péché, et rétablir les hommes dans leur premier état de sainteté et de justice.

Car, premièrement, en renonçant à la chair, premier vœu de notre baptême, nous nous engageons à ne plus suivre ses désirs qu'autant qu'ils seront conformes à la loi de Dieu, et à la tenir sans cesse soumise à l'esprit ; et voilà dans le premier engagement de notre baptême le remède qui répare le premier désordre du péché.

Secondement quand nous renonçons au monde et à ses pompes, second vœu de notre baptême, nous promettons que le monde et tout ce qu'il renferme ne partagera plus notre cœur avec Dieu ; et que nous userons de tous les biens qui nous environnent, comme des étrangers qui passent et qui n'y mettent pas leur affection ; second remède du second désordre du péché dans la seconde promesse de notre baptême.

Enfin, en disant anathème à Satan, qui est le premier modèle de l'orgueil et de l'indépendance, dernier vœu de notre baptême, nous nous reconnaissons pécheurs et misérables ; nous confessons à la face des autels que loin d'être semblables aux dieux, comme cet ennemi du genre humain l'avait promis à nos premiers pères, nous sommes même déchus de l'excellence de la nature humaine, et que nous avons besoin d'un libérateur qui nous délivre de tous nos maux. Par cet aveu nous nous soumettons à Jésus-Christ, comme à notre réparateur et à notre maître ; et nous promettons de ne plus chercher notre grandeur et notre délivrance que dans l'humble aveu de nos misères ; troisième désordre du péché réparé par le troisième engagement de notre baptême.

Voilà, ma chère sœur, dans ces trois vœux, tous les engagements de la vie chrétienne, et l'unique voie de sanctification marquée à tous les hommes. La vie religieuse que vous embrassez, n'ajoute de nouveau à ces trois obligations essentielles à tous les chrétiens, que des moyens qui en facilitent l'observance. Aussi les saints instituteurs ont renfermé tous les engagements de votre état dans les trois vœux de religion, qui répondent aux trois vœux de votre baptême ; qui n'en sont, pour ainsi dire, qu'un renouvellement et une nouvelle profession, et qui renferment seulement de nouvelles facilités pour s'en acquitter. Car, premièrement, en consacrant votre corps à Jésus-Christ par l'engagement d'une virginité perpétuelle, ils ont voulu vous faciliter l'observance de la première obligation de votre baptême, par laquelle vous avez renoncé à la chair et à ses œuvres. Secondement, la pauvreté et le dépouillement religieux n'est prescrit que pour vous aider à renoncer facilement au monde et à ses pompes ; seconde promesse de votre baptême. Enfin le sacrifice de la soumission et de l'obéissance n'est exigé que pour anéantir l'orgueil dans sa source, et détruire tout ce que ce vice laissait encore de commun entre vous et Satan qui en est le père ; troisième engagement de votre baptême.

Or, comme souvent les personnes du monde croient que les devoirs de leur état sont bien moins rigoureux, et plus aisés à remplir que

[1] Massillon écrit *cangréné*, comme on prononce et comme Ménage veut qu'on ortographie. Du grec γάγγραινα.

ceux de l'état religieux; et que dans la religion souvent on se croit en sûreté dans une vie de tiédeur et de relâchement, parce qu'on se compare en secret aux personnes du monde, et qu'on se trouve encore plus de régularité, plus de privations, plus d'austérité qu'en elles ; il est bon, pour instruire les uns et les autres, de marquer ici ce que les engagements de la vie religieuse ont de commun avec ceux de la vie chrétienne ; ce qu'ils y ajoutent de plus ; et s'il est vrai, comme on le prétend dans le monde, qu'il en coûte bien moins pour y faire son salut, qu'il y a moins de devoirs pénibles à remplir que dans la vie religieuse. Quelques réflexions sur les trois engagements solennels que vous allez contracter, ma chère sœur, vont nous développer cette importante vérité.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Par le premier engagement de la vie religieuse, ma chère sœur, qui est un engagement de continence perpétuelle, vous prenez Jésus-Christ pour votre époux ; vous lui consacrez votre corps, vos sens, votre imagination ; vous renoncez à tout lien qui pourrait vous partager entre lui et la créature ; vous vous engagez à ne jamais chercher d'autre frein et d'autre remède à la faiblesse de la chair, que dans la mortification et dans la prière ; vous renoncez à tout ce qui peut fortifier l'empire des sens ; de sorte que cet engagement renferme deux devoirs. Le premier, c'est l'entière soumission de la chair à l'esprit, devoir qui vous est commun avec tous les fidèles. Le second, les moyens pour parvenir à cette soumission, dont le principal vous est particulier et propre de votre état, et les autres regardent également tous les chrétiens.

Je dis premièrement la soumission de la chair à l'esprit, devoir qui vous est commun avec tous les fidèles. Oui, ma chère sœur, la pureté que la sainteté de la vocation chrétienne exige de tous les fidèles, ne se borne pas à leur interdire certains désordres grossiers et honteux, que saint Paul défendait même autrefois aux chrétiens de nommer. Elle va bien plus loin : comme tout chrétien a renoncé à la chair dans son baptême, et que par là il est devenu saint, spirituel, membre de Jésus-Christ, et temple de l'Esprit-Saint, il faut, pour remplir cette haute obligation, qu'il se regarde comme un homme céleste, consacré par l'onction de la divinité qui réside en lui, et par l'union étroite et spirituelle, qui de sa chair ne fait plus qu'une même chair avec celle de Jésus-Christ. Il ne doit donc plus vivre que selon l'esprit. Non-seulement il ne doit plus faire servir les membres de Jésus-Christ à l'ignominie ; non-seulement il est obligé d'éviter les profanations publiques du temple de Dieu en lui ; non-seulement tout ce qui souille sa chair est un sacrilége et un outrage fait au corps de Jésus-Christ ; mais tout ce qui flatte encore ses sens, tous les plaisirs sensuels qu'il recherche et qu'il se permet, tous les goûts et tous les désirs de la chair qu'il écoute trop, tous les plaisirs même légitimes, où il ne cherche que la satisfaction des sens, souillent et profanent sa consécration : car il n'est plus redevable à la chair, pour vivre selon la chair ; il faut qu'il sacrifie à tout moment ses sens, ses penchants, son imagination à la foi, et que tout soit soumis en lui à la loi de Dieu. Voilà le premier devoir que la sainteté de votre baptême vous rend commun avec tous les fidèles, la parfaite soumission de la chair à l'esprit.

Mais pour y parvenir, les saints fondateurs vous ont prescrit deux moyens. Le premier, qui est propre de l'état religieux, est la consécration entière de votre corps à Jésus-Christ, par le vœu de continence perpétuelle. Le second, la mortification et la prière ; moyen prescrit et nécessaire à tous les chrétiens, comme à vous, pour affaiblir l'empire de la chair, et la tenir assujétie à l'esprit.

Quand je dis que le premier moyen est l'entière consécration de votre corps à Jésus-Christ, qui est propre de l'état religieux, ce n'est pas, ma chère sœur, comme je l'ai déjà remarqué, que le corps de tout chrétien ne soit le temple de Dieu, consacré par l'onction de l'Esprit-Saint répandue sur nous dans le baptême, et séparé de tout usage profane par le sceau ineffaçable qui nous a marqués du signe du salut. Aussi l'Eglise regarde les corps des fidèles après leur mort, comme des restes saints et précieux, comme des temples encore animés par l'Esprit invisible qui réside en eux, et qui est le gage de leur immortalité. Elle les place dans un lieu saint ; elle les environne de lumière ; elle leur rend des honneurs publics, et fait brûler devant eux des parfums précieux et la fumée des encensements. De là vient que le chrétien est obligé de respecter

son propre corps, et de le posséder avec honneur; que le lien même d'un sacrement honorable, établi pour la consommation des élus, est un lien de pudeur et de sainteté; que l'union mutuelle, qui le rend indissoluble, est une union pure et sainte, puisqu'elle est l'image de l'union de Jésus-Christ avec son Eglise; et que le chrétien, qui déshonore son propre corps est, comme nous l'avons dit, un profanateur et un sacrilége.

A cette obligation générale, ma chère sœur, vous ajoutez l'engagement particulier de la sainte virginité qui consacre votre corps, vos sens, votre cœur à Jésus-Christ, d'une manière encore plus spéciale; c'est-à-dire que, pour tenir la chair soumise à l'esprit, comme vous l'avez promis dans votre baptême, les saints fondateurs ont cru qu'il était plus sûr et plus facile de lui interdire tous les plaisirs que d'en régler l'usage. Aussi ne croyez pas que le renoncement à la société sainte du mariage renferme tous les devoirs de la continence universelle que vous allez promettre à Jésus-Christ : tout doit être pur et chaste dans une vierge consacrée à la chasteté religieuse ; vos yeux ne doivent plus s'ouvrir que pour le ciel; votre bouche, que pour chanter des cantiques célestes; vos oreilles, que pour entendre les merveilles du Seigneur et les vérités de la vie éternelle ; votre imagination ne doit plus vous retracer que des images pures et saintes, et les spectacles du siècle à venir ; votre esprit ne doit plus s'occuper que de l'espérance des biens futurs et des miséricordes du Seigneur sur votre âme. Voilà, ma chère sœur, toute l'étendue de l'engagement de la sainte virginité que vous allez contracter. Les objets du monde et de la vanité, quelque innocents qu'ils puissent être, blessent désormais la pureté de vos regards ; les discours mondains que vous vous permettrez, quand ils ne seraient qu'oiseux et inutiles, souillent la sainteté de vos lèvres ; les récits des affaires et des amusements du siècle que vous écouterez, déshonorent la pudeur et l'innocence de vos oreilles ; les soins sur votre propre corps, s'il y entre la plus légère complaisance, ou la recherche la plus imperceptible de vous-même, violent la pureté de la consécration ; l'attachement charnel à vos proches, ou les liaisons trop humaines avec vos sœurs, profanent la sainteté de votre cœur. L'épouse fidèle dans le monde est occupée des soins de plaire à son époux ; on lui souffre ce partage que le devoir et la tranquillité d'un lien sacré rendent nécessaire. Mais l'épouse de Jésus-Christ ne doit plus plaire qu'à lui seul ; tout ce qui partage son cœur, la rend infidèle; tous les soins qui ne tendent pas à s'attirer la tendresse de cet Epoux céleste, et à lui donner des marques de la nôtre, blessent sa jalousie, et donnent atteinte à la fidélité que nous lui avons jurée. En un mot, ma chère sœur, tout ce qui n'est pas saint, éternel, céleste, vous souille, vous dégrade, vous avilit.

Telle est l'excellence de la sainte virginité qui va vous consacrer à Jésus-Christ; et voilà pourquoi les premiers instituteurs de la vie religieuse ont joint à ce premier engagement les jeûnes, les veilles, les macérations, la prière. Ils ont regardé la mortification et l'oraison comme des devoirs inséparables de la sainte virginité ; ils ont compris qu'il était impossible de conserver le corps pur au Seigneur, si la mortification n'en réprimait les révoltes, si la prière n'en purifiait les désirs. L'état de la sainte virginité est donc un état de mortification perpétuelle, de prière tendre et fervente, de vigilance infatigable sur les sens. Ce n'est que par ces sacrifices journaliers que vous pouvez assurer la possession de votre corps à l'Epoux céleste. L'immortification, le relâchement, la recherche des commodités, des superfluités et des aises, sont comme des transgressions essentielles de ce premier vœu de chasteté, parce qu'ils en violent l'étendue, et que tôt ou tard ils en attaquent le fonds.

Et voilà, ma chère sœur, l'avantage que vous avez sur les personnes engagées dans le monde. Comme vous, elles sont obligées de conserver leur corps pur au Seigneur, de faire un pacte avec leurs yeux, pour ne pas même penser à des objets défendus, dont ils sont sans cesse environnés, de s'interdire tous les désirs qui pourraient souiller l'âme, quoique tout ce qu'ils voient, et tout ce qu'ils entendent, les réveille et les allume dans leur cœur. Mais pour en venir là, ils sont obligés, comme vous, et encore plus que vous, de se mortifier sans cesse; de veiller continuellement sur les séductions des sens; de ne point cesser de prier et de gémir pour appeler le Seigneur au secours de leur faiblesse, et afin qu'il ne les laisse pas à eux-mêmes au milieu des tentations et des périls innombrables qu'ils trouvent partout sur leurs pas. Mais ces de-

voirs si essentiels à cette vertu qui nous conserve purs et sans tache, et sans lesquels nous ne saurions répondre un moment de la fragilité de nos penchants ; ces devoirs, dis-je, deviennent comme impraticables au milieu du monde. Hélas ! ma chère sœur, la prière n'y est même, pour les plus réguliers, qu'un moment de bienséance et d'ennui, accordé le matin et le soir à ce saint exercice ; et loin de le regarder comme un devoir, à peine en connaît-on le nom et l'usage ; et je n'en suis pas surpris. Le moyen en effet d'apporter à la prière cet esprit tranquille et recueilli qu'elle demande, lorsque toute la vie est une dissipation continuelle, que les affaires inquiètent, que les bienséances occupent, que les plaisirs dissipent, que les inutilités amusent, que tout cela ensemble forme un tumulte, une agitation au dedans de nous, un éloignement éternel de soi-même, incompatible avec l'esprit de la prière ? Le moyen d'y apporter un cœur sensible à la voix de Dieu, et capable de goûter les vérités du salut ; un cœur que mille passions remplissent, que mille attachements humains partagent, que mille désirs terrestres appesantissent, que des espérances, des projets, des jalousies, des haines, de fausses joies, des chagrins amers, des pertes, des bonheurs frivoles occupent tout entier ; un cœur à qui il ne reste de goût, de mouvement, de sensibilité que pour les choses d'ici-bas ? La prière suppose un esprit tranquille et recueilli, un cœur pur et libre ; et pour prier utilement, il faut vivre ou désirer de vivre saintement.

La mortification n'y est pas moins inconnue et impraticable que la prière. Hélas ! ma chère sœur, comment se mortifier au milieu d'un monde où l'on donne presque tout aux sens ; où la sensualité des tables, la magnificence des édifices, l'oisiveté et le danger des plaisirs publics, le luxe, la mollesse, la recherche de tout ce qui peut flatter et nourrir l'amour-propre, les amusements éternels sont devenus des usages et des bienséances dont la sagesse et la régularité même n'oserait se dispenser ? Cependant, sans la mortification, le corps ne peut-être soumis à l'esprit ; sans cette soumission, la prière n'est pas possible ; et sans la prière, il n'est point de vertu sûre et qui soit de durée. Aussi, ma chère sœur, que de naufrages la pudeur y fait-elle tous les jours ! La bienséance même n'est plus un frein à l'indignité et à la fureur d'un vice honteux ; et l'usage a presque rendu innocent, et est sur le point de rendre même honorable, ce que la dépravation a rendu commun.

Mais dans ces asiles saints, ma chère sœur, la prière et la mortification deviennent comme le fonds et l'occupation nécessaire de votre état ; et il en coûterait plus de s'y refuser que de s'y livrer avec une constante fidélité. Ces deux devoirs, si ennuyeux et si impraticables au milieu du monde, font ici toute la consolation d'une vierge fidèle. Tout y facilite la prière, parce que tout inspire le recueillement : l'esprit éloigné des objets de la vanité n'en porte pas les dangereuses impressions jusqu'aux pieds de l'autel ; le cœur, séparé de toutes les créatures, se trouve libre devant le Seigneur, et en état de goûter combien il est doux ; les sens, réglés et recueillis par les spectacles religieux qui les occupent ici sans cesse, n'ont plus de peine à se recueillir dans le temps de la prière, et à se taire respectueusement devant la majesté du Très-Haut. Tout y conduit à la mortification, tout l'inspire, tout la rend comme nécessaire : les saints usages établis, les exercices religieux, l'austérité de la vie commune, les privations volontaires qu'on y ajoute ; tout mortifie ici la nature, tout conduit à la violence et au renoncement, et tout l'adoucit ; et l'immortification deviendrait une singularité plus difficile à soutenir, par le mépris et la confusion où elle nous laisserait, que les austérités elles-mêmes. Ainsi, ma chère sœur, le seul privilége que les personnes du monde ont ici par-dessus vous, c'est qu'ayant au fond les mêmes obligations que vous, elles n'ont pas les mêmes facilités pour les remplir ; c'est que le salut coûte bien plus dans le monde que dans la religion ; c'est que dans ces asiles saints il y a plus de secours, dans le monde plus de périls et plus d'obstacles, et cependant presque partout les mêmes devoirs à remplir.

Que vous rendrons-nous donc, ô mon Dieu, pour le bienfait inestimable qui nous a consacrées à votre service ? *Quæ reddam laudationes tibi*[1] ? Vous avez adouci notre joug, en nous imposant le vôtre, que le monde toujours dans l'erreur regarde comme un joug accablant et insupportable ; vous avez abrégé nos combats, en nous associant à cette milice

[1] Ps. LV, 12.

céleste, où il semble que nous nous déclarons une guerre cruelle à nous-mêmes ; vous avez soulagé nos peines en augmentant nos privations, et tari la source de nos inquiétudes, en nous délivrant de tous les attachements qui les causent.

DEUXIÈME RÉFLEXION.

Aussi, ma chère sœur, le second engagement de la vie religieuse est un engagement de pauvreté et de dépouillement universel. Comme toutes les créatures et tous les biens périssables sont devenus des piéges pour l'homme, qui ne saurait presque plus jouir des bienfaits de l'Auteur de la nature sans en abuser, les saints fondateurs ont cru qu'il était plus sûr et plus facile de s'en dépouiller tout à fait, que de se contenir dans les bornes d'un usage saint et légitime. Ils ont donc ordonné à celui qui voulait être disciple de Jésus-Christ, et le suivre dans les voies de la perfection religieuse, de renoncer à tout, de peur que la possession la plus permise des biens de la terre ou n'attachât trop son cœur, ou ne partageât trop ses soins, ou ne ralentît son ardeur et son progrès dans cette sainte carrière.

Cet engagement de pauvreté religieuse renferme donc trois devoirs essentiels : premièrement, un détachement de cœur de toutes les choses de la terre ; secondement, une privation actuelle de toutes les superfluités ; enfin une soumission et une dépendance entière des supérieurs dans l'usage même des choses les plus nécessaires.

A l'égard du détachement de cœur de toutes les choses de la terre, ma chère sœur, c'est une obligation qui vous est commune avec tous les fidèles, puisque c'est une suite du second vœu de votre baptême, par lequel vous avez renoncé au monde et à ses pompes. Quand vous n'auriez pas embrassé un état de pauvreté, et que vous auriez vécu dans le monde au milieu de l'opulence que la naissance semblait vous destiner, vous auriez toujours vécu au milieu des biens qui ne vous appartenaient pas, auxquels il vous était défendu de vous attacher, et dont il ne vous était permis d'user qu'en passant, et pour la gloire du grand Maître qui vous les avait confiés.

Nous sommes tous ici-bas des étrangers, ma chère sœur : voilà pourquoi entrant dans le monde, nous commençons par y renoncer dans notre baptême ; c'est-à-dire nous confessons publiquement à la face des autels que ce n'est pas ici notre patrie ; que nous n'y prétendons rien ; que nous ne pensons pas à y établir une demeure permanente ; que nous ne voulons que passer par ses faux biens ; que nous les regardons comme les embarras et les périls de notre voyage ; que nous sommes citoyens du ciel, héritiers de Dieu et des biens éternels ; et que tout ce qui est au-dessous de cette espérance, n'est pas digne de nous.

Le chrétien doit donc vivre détaché de tout ce qui l'environne. Dès qu'il s'y attache, il cesse d'être étranger sur la terre ; il en fait sa patrie ; il renonce au titre sublime de citoyen du ciel ; et n'a plus de droit au royaume, qui n'est promis qu'aux pauvres de cœur, c'est-à-dire à ceux qui ont vécu comme ne possédant rien sur la terre.

J'avoue, ma chère sœur, que ce détachement de cœur est bien rare dans le monde, où l'on tient si vivement à ce que l'on possède, où l'on souhaite toujours ce qu'on n'a pas, où l'on envie sans cesse ce qu'on ne peut avoir, où l'on s'agite si fort pour parvenir à ce qu'on n'aura jamais, où les pertes sont si sensibles, parce que les attachements sont toujours extrêmes, où les désirs croissent toujours, parce que le monde entier est trop au-dessous de nous pour pouvoir les satisfaire, où l'on n'estime heureux que ceux qui sont chargés de plus de liens, et qui tiennent à plus d'embarras que les autres, où l'on n'a de joie et de chagrin, que par rapport aux choses d'ici-bas, enfin où l'on ne vit que comme si nous n'étions faits que pour ce que nous voyons, et que la terre dût être notre patrie éternelle. J'avoue, dis-je, que ce détachement est rare et presque inconnu dans le monde ; mais c'est que les véritables chrétiens n'y sont pas en grand nombre ; et qu'à peine le Fils de l'homme, quand il paraîtra, trouvera-t-il un reste de foi sur la terre.

Et c'est en quoi, ma chère sœur, l'opprobre de Jésus-Christ que vous embrassez, doit vous paraître préférable à toutes les couronnes de la terre ; ce détachement si indispensable pour le salut, et si difficile dans le monde, devient comme naturel dans la religion. Et certes, ma chère sœur, il est aisé de se détacher de tout, quand on s'est dépouillé de tout ; de ne tenir à rien sur la terre, quand on n'y possède rien ; d'y vivre comme étranger, quand tout ce qui

nous environne n'est point à nous ; et d'être pauvre de cœur, quand on est pauvre réellement et en effet.

Ce n'est pas que la misère du cœur humain est telle que souvent après avoir renoncé d'une manière héroïque aux grands biens et aux grandes espérances du monde, on s'attache dans la retraite aux choses les plus frivoles et les plus légères. Souvent, ma chère sœur, une âme que toute la gloire du monde n'avait pu toucher, et qui n'avait trouvé dans tous les établissements les plus brillants, et dans toute la magnificence qui l'y attendait, rien de digne de son cœur, trouve dans la retraite mille liens vains et puérils qui l'attachent. Semblable à Rachel, après avoir généreusement abandonné la maison de ses proches ; après avoir renoncé à tout, à sa famille, à ses prétentions, à tous les liens de la chair et du sang, pour suivre son époux Jacob, figure de l'Epoux céleste, dans une terre sainte, et la demeure du peuple de Dieu ; on déshonore la grandeur et la magnanimité de ce sacrifice, en se réservant de vaines idoles ; en portant les dieux de Laban, c'est-à-dire les passions du monde, et mille attachements humains jusque dans le tabernacle mystérieux de Jacob, figure du sanctuaire véritable et de ces retraites religieuses où une âme qui a renoncé au monde, vient habiter avec Jésus-Christ, l'Epoux des vierges chastes et fidèles.

Il semble que le cœur, après avoir tout sacrifié, s'ennuie de sa liberté, et qu'il ne puisse être heureux sans se former à lui-même quelques chaînes ; il semble qu'éloigné des objets qui forment les grands attachements et qui remuent les passions violentes, il se fasse une grande passion des objets petits et frivoles qui l'environnent ; et que ne trouvant plus, pour ainsi dire, où se prendre, il se prenne à tout ; il semble même que les attachements deviennent plus violents, occupent le cœur plus sérieusement, plus vivement, à mesure qu'on est éloigné des grandes tentations, et que les objets qui nous restent sont bas et indignes de notre cœur. Ainsi on tient à tout, quoiqu'on soit séparé de tout ; on n'est point pauvre de cœur, et on est encore attaché à la terre, quoiqu'on ait renoncé à tout ce qu'elle pouvait avoir de grand et d'aimable. Car ce qui fait devant Dieu le crime de nos attachements, n'est pas la grandeur et l'éclat des objets auxquels nous tenons, c'est la vivacité de la passion qui nous y attache : plus même ces objets sont vils et méprisables, plus l'attachement est insensé et criminel, parce que moins la passion a d'excuse ; et que la préférence que nous leur donnons sur la sainteté de notre état, et sur les promesses que nous y avons faites au Seigneur, est injuste.

Tel est l'écueil à craindre dans le dépouillement religieux. Souvent encore, détachés de tout pour nous-mêmes, nous tenons encore à tout pour nos proches. Nous devenons, pour ainsi dire, riches de leurs richesses, fiers de leur élévation, glorieux de leur gloire, heureux de leur prospérité ; leurs malheurs nous accablent, leurs disgrâces nous humilient ; nous faisons des vœux insensés pour leur avancement ; nous sentons plus vivement qu'eux les événements qui les élèvent ou qui les abaissent ; et après avoir refusé de partager avec eux leur grandeur et leurs richesses, en embrassant un état de pauvreté et de dépouillement, nous partageons avec eux leurs passions et leurs crimes.

Voilà le premier devoir de la pauvreté religieuse, qui vous est commun avec tous les fidèles : conserver le cœur détaché de tout ce qui nous environne ; nous dire sans cesse à nous-mêmes que notre cœur n'est fait que pour aimer son Dieu, son bien unique et souverain, et que tout amour de la créature le déshonore et le dégrade ; qu'il est insensé de s'attacher à ce qui va nous échapper en un instant, et qui ne peut nous rendre heureux pour l'instant même qu'on le possède ; plus insensé encore de lui sacrifier ce qui doit demeurer éternellement ; que nos attachements, outre qu'ils souillent notre cœur, sont encore la source de tous nos malheurs et de toutes nos peines ; que nous sommes toujours punis de nos passions par les objets mêmes qui les causent ; et que pour vivre heureux même ici-bas, il faut ne tenir à rien qu'on puisse nous ravir malgré nous-mêmes.

Le second devoir de la pauvreté religieuse, c'est le retranchement actuel de toutes les superfluités, c'est-à-dire de tout ce qu'on appelle dans le monde les aises et les commodités de la vie. Mais ne croyez pas, ma chère sœur, que cette obligation vous soit propre : elle est encore une suite des engagements du baptême, et dès là indispensable à tout fidèle. Les créatures ne sont pas faites pour fournir

à de vains plaisirs, puisque l'Evangile les interdit tous au chrétien, et qu'il y a renoncé lui-même dans son baptême. Bien plus, comme pécheurs, nous avons perdu le droit d'user des créatures, et de les faire servir même à nos besoins, loin de les employer à nos plaisirs. Comme nous en avons abusé, la peine naturelle de l'abus que nous en avons fait, était de nous en interdire tout usage ; et comme le pécheur abuse de tout, tout devrait lui être à l'instant refusé, et la mort devenir la peine subite et inséparable du péché. Nous devenons donc indignes d'user des créatures, dès que nous avons été assez ingrats que de les faire servir contre le Seigneur même à qui elles appartiennent; c'est donc une grâce qu'il nous fait, de nous en permettre encore l'usage. Mais nous devons nous souvenir que nous en usons comme pécheurs; que nous n'y avons plus aucun droit; que si les usages mêmes les plus nécessaires nous sont interdits, à plus forte raison les superfluités et les délices ; que ce serait une injustice de faire servir les créatures aux plaisirs d'un pécheur qui en a abusé, et qui ne doit plus vivre que pour souffrir, et expier cet abus; que si on lui en permet encore l'usage, c'est à condition qu'elles deviendront la matière de sa pénitence, comme elles ont été la source de tous ses crimes ; et que par les privations continuelles et douloureuses dont il se punira, il expiera l'abus injuste qu'il avait été capable d'en faire. Voilà le fonds de la vie chrétienne, et les grandes maximes que l'Evangile propose à tous les fidèles.

Ainsi selon ces règles capitales de la foi, on doit vivre pauvre au milieu même de l'opulence ; se retrancher tout ce qui ne tend qu'à flatter les sens ; s'interdire tout ce qui n'est inventé que pour nourrir l'orgueil et l'amour-propre, tout ce qui sert d'aiguillon aux passions, et s'en tenir là-dessus à tout ce que la nécessité, la charité et une rigoureuse bienséance nous obligent encore de nous permettre. Tout l'avantage que les personnes du monde ont donc ici au-dessus de vous, ma chère sœur, c'est que sans renoncer à leurs grands biens, elles ne peuvent pourtant les faire servir à leurs plaisirs; c'est qu'à portée de se ménager toutes les superfluités, elles sont obligées de se les interdire ; c'est que sans se séparer de tout ce qui flatte les sens, elles doivent les mortifier sans cesse ; sans se dépouiller de tout, vivre dans le dépouillement ; c'est, en un mot, qu'elles ont plus d'embarras que vous, et n'en ont pas pour cela plus de privilége.

Il est vrai qu'une épouse de Jésus-Christ, qui a joint à cette obligation commune une promesse particulière de vivre dans le dépouillement religieux, doit se disputer avec bien plus de rigueur les plus légères superfluités. Non-seulement tout ce qui flatte encore les sens et les passions lui est interdit, mais même ce qui amuse encore, pour ainsi dire, l'amour-propre ; non-seulement tout ce qui sent les pompes du monde est criminel pour elle, mais même tout ce qui n'est pas marqué par un caractère particulier de pauvreté et de pénitence. Ce n'est pas assez que ce qui l'environne n'augmente pas ses passions, il faut qu'elle les combatte et qu'elle les affaiblisse ; ce n'est pas assez d'éviter les profusions de la vanité, il faut y joindre les privations d'une humble pauvreté ; ce n'est pas assez de n'avoir plus rien de commun avec le luxe des personnes du monde, il faut n'avoir rien même de particulier qui nous distingue de la modestie et de la simplicité de nos sœurs; rien qui paraisse nous élever au-dessus d'elles; rien qui puisse les faire souvenir des vains avantages du nom, de la naissance, de la fortune, auxquels nous avons renoncé en nous consacrant à Jésus-Christ ; rien qui puisse blesser l'uniformité religieuse qui les a égalées à nous ; rien enfin qui tende à introduire les distinctions du siècle dans un lieu qui n'est établi que pour les effacer et les anéantir.

Dieu seul, dit le Prophète, doit être grand dans la maison de Sion : *Dominus in Sion magnus*[1]. Toute grandeur de la terre, tout éclat humain est ici éteint et éclipsé ; tous les noms et tous les titres que l'orgueil des hommes a inventés, sont ici effacés par le titre glorieux d'épouse de Jésus-Christ ; tout doit paraître ici petit devant la majesté du Très-Haut, qui remplit ce lieu saint de sa gloire et de sa présence. Et comme après le dernier jour Dieu seul régnera dans l'univers, et que le monde entier étant détruit, tous les sceptres et toutes les couronnes brisées, tous les royaumes et tous les empires retombés dans le néant, et en un mot, toute puissance et toute domination finie, Dieu seul, dit l'Ecriture, remplira

[1] Ps. XCVIII, 2.

de sa majesté les nouveaux cieux et la nouvelle terre; Dieu seul paraîtra grand, parce que sa gloire seule s'élèvera sur le débris de toutes les grandeurs humaines; on peut dire que ces maisons religieuses sont d'avance ce ciel nouveau et cette nouvelle terre purifiés par un feu céleste, où toute grandeur est anéantie, où tous les noms et tous les titres sont confondus, où le monde avec toute sa gloire est déjà détruit, où Dieu seul est grand, parce que Dieu seul y règne et y est adoré : *Dominus in Sion magnus.*

Voilà, ma chère sœur, à quoi vous engage le dépouillement auquel vous allez vous soumettre ; et vous voyez que ce qu'il exige de plus de vous que des personnes du monde, est plutôt une facilité pour remplir l'engagement contracté là-dessus dans votre baptême, qu'une nouvelle rigueur que vous y ajoutez.

Enfin le dernier devoir de ce dépouillement religieux est la soumission et la dépendance entière des supérieurs, dans l'usage même des choses les plus nécessaires ; c'est-à-dire regarder tout ce qu'on nous laisse comme n'étant point à nous ; n'en user que selon l'ordre et la volonté de ceux qui nous gouvernent ; le voir changer, augmenter, diminuer avec la même indifférence ; ne nous approprier de tout ce qui nous sert, que la disposition d'en être privés, dès que l'ordre le demandera ; et n'avoir à soi que le saint plaisir d'être libre et dépouillé de tout.

Ne vous figurez pas cependant, ma chère sœur, qu'en ceci même votre condition soit plus dure que celle des personnes du monde. A la vérité, la foi n'exige pas d'eux qu'ils dépendent des hommes dans l'usage de leurs biens, et qu'ils n'en usent ou ne s'abstiennent que selon les ordres et la volonté d'autrui. Mais sans vous faire remarquer qu'il est mille situations dans le monde, et pour celles de votre sexe surtout, où l'on ne peut disposer de rien ; où tout ce qui est à nous, est comme s'il ne l'était point; où l'on dépend de la volonté et souvent du caprice d'autrui, dans l'usage même des choses les plus nécessaires; où les grands biens qu'on a portés à un mari ne servent souvent qu'à augmenter ses profusions insensées envers les objets criminels de ses passions, et sa dureté à notre égard ; enfin où l'on n'achète par des richesses immenses que le droit de ne pouvoir plus s'en servir, et de les voir engloutir, sans oser presque se plaindre : sans m'arrêter à cette réflexion, ma chère sœur, et en vous permettant d'imaginer une situation où l'on ne dépend de personne dans l'usage des biens que nous avons reçus de nos ancêtres, nous dépendons toujours des maximes de la foi qui doivent régler cet usage ; nous dépendons sans cesse de Dieu qui peut nous enlever ces biens à chaque instant; qui peut d'un souffle renverser notre fortune, et par mille événements imprévus changer notre opulence en une extrême misère. Nous devons donc toujours être près, comme Job, de trouver bon tout ce qu'il plaira au souverain Maître d'en ordonner ; nous devons en user comme pouvant en être dépouillés l'instant qui suit; nous regarder toujours comme des esclaves, à qui le maître peut redemander les biens qu'il leur a confiés, sans qu'ils puissent y trouver à redire ; ne les posséder que comme ne les possédant point ; nous souvenir qu'étant entrés nus dans ce monde, comme dit l'Apôtre, nous n'y possédons rien qui soit à nous ; et que devant en sortir dans la même nudité et dans la même indigence, tout ce que nous aurions voulu nous approprier n'aurait été, pour ainsi dire, qu'un vol fait au Père de famille ; un vol que nous aurions été forcés de restituer à la mort qui nous ravira tout, et de montrer ainsi à tous les hommes que nous avions été des usurpateurs ; que ces grands biens dont nous nous étions parés avec tant d'ostentation, ne nous appartenaient pas, et que nous n'avions à nous que le droit d'en user et de les faire valoir au profit et pour la gloire du Maître souverain qui nous en avait confié l'administration.

Ainsi, ma chère sœur, la pauvreté religieuse ne diminue pas vos droits sur les biens et sur les plaisirs de la terre, puisque le chrétien n'y a point de droit. Elle diminue seulement vos embarras et vos inquiétudes ; elle ne vous dépouille de rien, puisque rien n'est à vous ; elle vous met seulement hors d'état de vous attacher à ce qui ne vous appartenait pas : elle ne retranche pas même les profusions et les superfluités, puisque l'Evangile les interdit à tout fidèle ; elle ne retranche que les occasions qui auraient pu vous porter à les rechercher ; en un mot, elle n'éloigne que les périls, et loin de vous imposer un nouveau joug, elle vous met dans une liberté parfaite.

Je sais que le monde ne regarde pas des mêmes yeux cet état de pauvreté religieuse,

et qu'on se croit plus libre et plus heureux, quand on peut jouir à son gré des biens que l'on possède. Mais quel est ce bonheur, ma chère sœur? Que sont la plupart des hommes que les esclaves infortunés de leurs biens et de leur fortune? Ils ne les possèdent pas; ils en sont possédés. Que de craintes! que de désirs! que de jalousies! que de bassesses! que de soins pour les conserver! que de précautions de peur de les perdre! que de passions à contenter! que d'accidents à craindre! que de contre-temps à souffrir! que de courtes joies! que de chagrins durables! quels chagrins amers suivent le dérangement des profusions et des excès! de quels soucis honteux et dévorants est punie et toujours accompagnée l'avarice! quels désirs insatiables d'amasser sans cesse! quel dégoût cependant, et quelle satiété même dans la possession! A combien de maîtres et de tyrans, s'écrie saint Ambroise, se livre celui qui ne veut pas prendre le Seigneur pour son seul maître et pour son unique héritage! *Quam multos dominos habet, qui unum refugerit!*

Heureuses donc les âmes, ô mon Dieu! que vous avez appelées à un état de dépouillement entier! Sans inquiétude, sans souci pour le lendemain, sans toutes les tristes précautions pour l'avenir, sans embarras pour le présent, débarrassées de tout ce qui agite et qui tourmente les enfants du siècle, leur unique soin est de vous plaire. Toujours dans l'abondance, parce qu'elles n'ont besoin de rien; toujours tranquilles, parce qu'elles ne désirent rien; leur vie est une fête continuelle, un calme que rien ne peut altérer, une joie pure et innocente : *Et justi epulentur et exultent in conspectu Dei* [1]. Au lieu que les enfants du siècle, toujours dans l'abondance et jamais rassasiés, toujours dans les plaisirs et jamais heureux, passent leur triste vie à désirer, à s'agiter, à changer sans cesse de situation et de mesure. Loin de se faire une félicité de ce qu'ils ont, ils se font un supplice de ce qu'ils désirent. Chaque instant les jette dans de nouveaux mouvements; ils ne connaissent le repos que pour le fuir, et toute leur vie est une agitation éternelle que rien ne peut fixer, et qui ne leur laisse pas plus de consistance ici-bas qu'à la poussière qui devient le jouet des vents sur la terre : *Non sic impii, non sic, sed tanquam pulvis quem projicit ventus a facie terræ* [1].

TROISIÈME RÉFLEXION.

Resterait à vous parler ici, ma chère sœur, du troisième engagement de l'état saint que vous embrassez; c'est l'obéissance religieuse. Le monde qui ne connaît pas la vertu de la foi et l'esprit de la vie chrétienne, regarde cet engagement comme un joug affreux, insupportable à la raison, et incompatible avec le repos et la douceur de la vie. Il est vrai qu'il paraît d'abord fort triste et fort dur à la nature de se faire toujours une loi des volontés d'autrui; d'être forcé de sacrifier sans cesse ses propres lumières aux lumières et souvent aux caprices de ceux qui nous gouvernent; de ne se servir de sa raison que pour l'aveugler et la soumettre à des ordres qui nous paraissent bizarres et injustes; de n'avoir à soi ni sentiment, ni volonté propre; et malgré la bonne opinion que nous avons de notre propre sens, que nous préférons toujours en secret à celui des autres; malgré les défauts et les lumières bornées que l'orgueil nous découvre toujours en ceux de qui nous dépendons; malgré même la vivacité des goûts et des inclinations qui nous dominent et qui mettent en nous mille répugnances pour les choses ordonnées; malgré tout cela, n'agir que comme si l'on ne voyait rien, si l'on ne sentait rien, et comme un instrument aveugle et insensible qui n'aurait d'autre mouvement que la volonté de celui qui l'emploie et qui le dirige. J'avoue, ma chère sœur, que cette situation paraît révolter d'abord tous les penchants les plus raisonnables de la nature, et ôter aux hommes la seule consolation innocente que les situations les plus tristes leur laissent encore, qui est l'indépendance et la liberté de disposer de leurs actions et d'eux-mêmes.

Mais, ma chère sœur, ce n'est là qu'un langage dont le monde se fait honneur. Car trouvez-moi dans le monde un état d'indépendance entière; imaginez, si vous le pouvez, une situation, où libre de tout joug, de toute servitude, de tout égard, de toute subordination, de tout ménagement, on n'ait à répondre qu'à soi-même, de soi-même. Quels sont les assujétissements du mariage! Et cette

[1] Ps. LXVII, 4.

[1] Ps. I, 4.

liberté si vantée, qu'est-elle qu'une servitude qui nous lie aux volontés et souvent aux caprices d'un époux souvent injuste, jaloux, bizarre, qui change une société sainte en une affreuse captivité? Quelle est la servitude de la cour, de la fortune, des places, des emplois! Quel est ce fantôme de liberté qui fait dépendre les personnes du monde de tant de maîtres; qui les assujétit à tout, à leurs supérieurs, à leurs sujets, à leurs amis, à leurs ennemis, à leurs envieux, à leurs partisans, à tout ce qui les environne? Qu'est-ce qu'une âme livrée au monde et à la fortune, que l'esclave de l'univers entier, que le jouet éternel des passions et des bizarreries d'autrui, parce qu'elle l'est des siennes propres? Qu'est-ce que la vie du monde et de la cour elle-même, qu'une servitude éternelle, où nul ne vit pour soi; où il faut sans cesse sacrifier les plaisirs à la fortune; le repos au devoir; les aises et les commodités, aux bienséances; nos propres goûts, aux goûts d'autrui; nos lumières, aux préventions de ceux de qui nous dépendons; et enfin notre conscience souvent à leurs passions injustes[1]?

Et voilà, ma chère sœur, ce qu'il y a ici de triste pour les personnes du monde; c'est que leurs assujétissements qui font tout leur malheur, font souvent aussi tous leurs crimes. Ils trouvent en même temps dans leur servitude l'écueil de leur repos et de leur salut; ils font à leurs maîtres des sacrifices continuels de leur liberté, des sacrifices qui leur coûtent cher, et qui cependant les rendent plus coupables. Leur complaisance est pénible, et elle est criminelle; au lieu que dans ces asiles saints, elle coûte moins au cœur, et a toujours un nouveau mérite: les sacrifices de la propre volonté y sont moins pénibles, parce qu'outre que la grâce les adoucit, on est sûr qu'on ne sacrifie sa volonté qu'à la volonté de Dieu, dont les supérieurs ne sont que les interprètes et les organes; et cependant ces sacrifices nous sont toujours comptés pour de nouvelles vertus: en un mot, on ne perd ici qu'une liberté d'humeur et de caprice, dont on est souvent soi-même embarrassé; on y conserve celle du cœur, qui est la source des vrais plaisirs et l'image de la liberté éternelle; dans le monde on perd toutes les deux, et on a le malheur de ne pouvoir ni vivre pour son plaisir, ni vivre du moins pour son salut.

Mais une autre réflexion avec laquelle je finis, ma chère sœur: quand même vous auriez pu vous flatter de trouver dans le monde une situation d'indépendance et de liberté entière; situation après laquelle depuis longtemps les hommes[1] soupirent, et qu'ils n'ont pu encore trouver; quand même, dis-je, vous auriez été assez heureuse que de l'avoir enfin rencontrée; il ne vous aurait pas été permis pour cela de suivre aveuglément vos goûts et vos caprices; il ne vous eût pas été permis de vivre d'humeur, de tempérament, et de ne prendre que ce qui vous plaît pour la règle de ce que vous devez faire. Tout chrétien a une règle éternelle et supérieure qu'il doit consulter sans cesse sur chaque action; tout ce qu'il fait doit se trouver à la place et dans l'ordre, où la règle, c'est-à-dire la loi de Dieu, veut qu'il se trouve; par conséquent dans tout ce qu'il fait, il ne lui est pas permis de ne chercher qu'à se satisfaire lui-même; autrement il se mettrait lui-même à la place de Dieu, pour lequel et par l'ordre duquel il doit toujours agir. Tout ce qui n'a que l'humeur, que le caprice, que l'amour de nous-mêmes pour principe, n'est plus dans l'ordre, n'est plus une action du chrétien. Car toutes les actions du chrétien, et dignes de la vie éternelle, doivent, dit l'Apôtre, avoir pour principe la charité. Or l'humeur, l'amour-propre et la charité ne peuvent être le principe de la même action, puisque l'une nous fait toujours agir pour Dieu et l'autre pour nous-mêmes.

Que fait donc, ma chère sœur, l'obéissance religieuse? Elle nous manifeste par l'organe de nos supérieurs cette règle éternelle que nous aurions été obligés de consulter sans cesse dans nos démarches; elle nous épargne l'embarras de chercher, sur chaque action, quelle est la volonté de Dieu, selon laquelle le chrétien doit agir dans tous les temps et dans tous les lieux; elle abrége les incertitudes et les perplexités qui auraient toujours suivi nos déterminations propres; elle va au-devant des méprises qui auraient pu nous faire prendre de mauvais partis: en un mot, elle nous décharge de nous-mêmes, pour ainsi dire, pour nous mettre entre les mains et sous la conduite de Dieu. Ainsi les personnes du monde

[1] On retrouve plusieurs fois dans Massillon ces mélancoliques réflexions sur les assujétissements perpétuels de la vie humaine.

[1] *Les hommes*, 1745; *tous les hommes*, Renouard.

ne se croient plus libres que parce qu'elles ne connaissent pas le fond de la religion et les devoirs de la vie chrétienne : elles ne comptent être maîtresses de leurs actions, que parce qu'elles croient n'en être comptables à personne ; elles ne font tant valoir cet avantage que parce qu'elles ignorent que toutes nos actions sont dirigées par une règle sévère, dont nous ne devons jamais nous départir ; que la liberté de la foi est une sainte servitude ; que nous sommes esclaves de la justice et soumis à la loi de Dieu ; que nous ne sommes point à nous, comme parle l'Apôtre, mais à celui qui nous a rachetés d'un grand prix ; que toutes nos actions lui appartiennent, puisqu'il en doit être la fin et le principe ; qu'ainsi il n'est pas plus permis à l'homme du monde d'user de sa liberté selon son humeur et son caprice, qu'au solitaire qui s'en est dépouillé entre les mains de ses supérieurs ; que l'un et l'autre doivent toujours agir conformément à la règle ; et que toute la différence que j'y trouve, c'est qu'il est encore facile à l'un de la violer, au lieu que l'autre s'est mis dans l'heureuse nécessité de la suivre.

Non, Seigneur, le monde a beau nous faire valoir ses avantages sur ces asiles saints : funestes avantages qui deviennent la source de tous ses crimes, et qui le rendent l'objet éternel de votre indignation ! tristes avantages, empoisonnés par tant de chagrins, et qui lui deviennent à charge à lui-même ! il se fait honneur d'un fantôme et d'une apparence de bonheur, dont il sent lui-même le vide, et où jusques ici il n'a pu trouver le secret de devenir heureux. Mais votre calice, ô mon Dieu, n'offre de l'amertume qu'à l'illusion des sens : le cœur y boit à longs traits les consolations de la paix et de la justice [1]. Que les chaînes qui nous attachent à vous, Seigneur, sont douces et aimables ! que l'on gagne en perdant tout, en renonçant à tout pour vous ! Acceptez donc, ô mon Dieu, le sacrifice que je vous fais aujourd'hui de moi-même ; ne regardez pas les imperfections de l'hostie qui s'offre ; ne regardez que le plaisir et l'empressement avec lequel elle court s'immoler aux pieds de vos autels ; c'est à vous-même à la rendre digne de vous ; c'est votre grâce qui me conduit en ce lieu saint ; c'est à elle à m'y soutenir, et après m'avoir mise au nombre de vos épouses sur la terre, me recevoir parmi celles qui doivent être admises aux noces éternelles de l'Agneau. Ainsi soit-il.

[1] Comme on sent bien ici que la bouche parle de l'abondance du cœur !

QUATRE-VINGT-QUINZIÈME SERMON.

QUATRIÈME SERMON POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

NOTICE.

Nous avons deux versions de cette allocution faite pour une profession de religieuse. Dans le texte de Trévoux que nous mettons au bas de la page, il s'agit d'une jeune fille d'une grande distinction qui s'arrache aux bras d'un père généreux et d'une mère chrétienne. Dans le texte de 1745, il est question également d'une fille de bonne maison, mais d'un âge déjà sérieux, qui quitte le monde où tout lui riait et une mère désolée dont elle est la seule consolation. Evidemment, comme tant d'autres sermons de nos plus illustres orateurs, ce discours fut prononcé plusieurs fois.

Comme nous n'avons que deux exhortations de Massillon pour des *professions*, puisque les deux premiers discours de cette série furent prêchés à l'occasion de vêtures, que de plus la première allocution pour une profession, c'est-à-dire celle qui précède immédiatement celle-ci, est rapide, sans aucune allusion au rang et à la fortune de la novice, il est probable que le présent discours servit à la consécration de Mademoiselle de La Barre, au couvent du Pont. Voici ce que l'abbé Le Dieu nous apprend à ce sujet. Le samedi 31 juillet 1706, « le P. Massillon avait prêché au Pont la *profession* d'une fille de M. de La Barre, frère de Madame de Quincy ; puis il avait demeuré à Quincy avec M. et Madame d'Ormesson, et le jour de saint Étienne venu à Meaux avec la même compagnie qui a ouï son sermon (le panégyrique de saint Etienne.) » Saint-Simon et Dangeau parlent plusieurs fois d'un M. de La Barre, connu par sa querelle avec M. de Surville d'Hautefort. La Barre était un officier de mérite et un homme d'esprit, assez pauvre, mais fort bien en cour. Il mourut le 4 février 1707, « capitaine-lieutenant de la colonnelle du régiment des gardes. »

—

ANALYSE.

PROPOSITION. — *Les caractères de l'alliance qu'une vierge chrétienne contracte avec Jésus-Christ, en embrassant l'état religieux, prouvent que de tous les préjugés de salut, il n'en est pas de plus certain et de plus consolant pour elle.*

PREMIÈRE RÉFLEXION. — Premier caractère de cette alliance : *une alliance de justice : Sponsabo te in justitia* ; c'est-à-dire qu'il était juste que vous donnassiez à Dieu cette marque de votre amour, et que votre reconnaissance envers lui ne pouvait s'acquitter à moins : car la mesure de ce que nous devons à Dieu, est ce que nous avons reçu de lui ; plus il se communique à nous, plus il veut que nous soyons à lui. Or rappelez en ce moment toutes les grâces dont il vous a jusques ici comblée : des sentiments de salut inspirés dans une première jeunesse ; tant de périls éloignés ; tant d'obstacles qui semblaient rendre la démarche que vous faites aujourd'hui impossible, surmontés : rappelez en un mot toute la suite des miséricordes du Seigneur sur vous, dans ces jours qui ont précédé ce jour heureux, lorsque lassée, ce semble, de vous soutenir toute seule contre toutes les attaques que le monde, que la nature, que votre propre cœur vous livrait, vous paraissiez sur le point de succomber et de vous y rendre ; que se passait-il alors dans votre âme ? quelle était la voix secrète qui vous parlait alors au fond du cœur ? N'était-ce pas l'Epoux céleste qui vous parlait tout bas, pour vous faire entendre que vous auriez grand tort de prêter l'oreille aux discours du monde et à ses sollicitations ; qu'il est plein de malheureux, et que s'il s'y trouve quelque consolation, elle n'est que pour les âmes qui sont fidèles à leur Dieu ? Et alors ne sentiez-vous pas votre foi se raffermir, votre langueur se ranimer, vos irrésolutions se fixer, vos ténèbres se dissiper, et la sérénité succéder à l'orage ? Voilà l'histoire des miséricordes du Seigneur sur votre âme. Voyez s'il en use de même envers tant d'autres que le torrent entraîne : il ne daigne pas disputer leur cœur au monde qui le possède tout entier. Qu'avez-vous fait qui ait pu vous attirer ces regards et ces préférences ? Où en seriez-vous, s'il eût borné toutes les opérations de la grâce à votre égard, à ces demi-volontés dont le monde est plein, et à ces réflexions stériles sur les abus des plaisirs, de la fortune, et de toutes les choses présentes qui ne convertissent personne ? Il le pouvait ; et vous n'avez rien à ses yeux de plus que tant d'autres qu'il traite de la sorte. Mais il vous a prévenue de ses bénédictions ; plus le monde a fait d'efforts pour vous séduire, plus il a été attentif à vous protéger. En vous donnant aujourd'hui à lui, vous ne faites donc que lui offrir son propre ouvrage ; et la sainte alliance que vous faites aujourd'hui avec lui, est une alliance de reconnaissance et de justice : *Sponsabo te in justitia.*

DEUXIÈME RÉFLEXION. — Second caractère de cette alliance ; *une alliance de jugement et de sagesse : Sponsabo te in judicio.* Pesez en effet sur quoi roule ce que vous allez sacrifier, et de quel prix est ce que Jésus-Christ vous prépare. D'un côté, une fumée dont un instant décide ; des plaisirs qui durent peu, et qui doivent être punis éternellement ; en un mot, le monde avec ses dégoûts, ses remords, ses périls, etc. ; et enfin, une mort accompagnée souvent d'un repentir inutile, souvent d'un calme funeste ; toujours terrible pour le salut. Mais de l'autre côté, que vous prépare Jésus-Christ pour remplacer ce sacrifice ? l'innocence et la paix du cœur, que le monde ne connaît pas ; la joie d'une bonne conscience, où nous trouvons des ressources à toutes nos peines, des précautions contre toutes nos faiblesses, des appuis dans tous nos découragements, des attraits pour tous nos devoirs, une vie tranquille pleine de bonnes œuvres ; et enfin, une mort semblable à celle des justes, et pleine de consolation. Or, sur le point de vous déclarer aux pieds de l'autel, ne sentez-vous pas plus que jamais la sagesse de votre choix ? Examinez pour la dernière fois : et voyez si le monde avec tout ce qu'il pouvait vous promettre de plus pompeux, peut être comparé à l'innocence et à la sûreté de l'asile saint, où Jésus-Christ vous appelle, quoiqu'il faille vous attendre à des amertumes et à des croix à son service. L'alliance que vous contractez avec ce divin Epoux est donc une alliance de jugement et de sagesse : *Sponsabo te in judicio.*

TROISIÈME RÉFLEXION. — Troisième caractère de cette alliance ; *une alliance de miséricorde : Sponsabo te in misericordia ;* c'est-à-dire que Jésus-Christ ne regarde pas au peu que vous lui offrez, et qu'il vous donne plus qu'il ne reçoit de vous. Car enfin, je veux que vous lui donniez beaucoup ; mais quand vous mettriez aux pieds de Jésus-Christ non-seulement votre nom, vos talents, vos espérances, mais des sceptres et des couronnes, ne seriez-vous pas trop récompensée de pouvoir être en échange la dernière dans sa maison ? Ainsi plus vous lui sacrifiez, plus vous lui devez ; plus le monde semblait nous offrir d'attraits, plus vous paraissiez née avec tout ce qu'il faut pour vous y perdre, et plus il a fallu de grâce pour vous dégoûter du monde et vous établir solidement dans la vérité. C'est donc ici une alliance toute de miséricorde pour vous. Dieu prévoyait qu'avec la mesure de grâce qu'il vous destinait, vous vous perdriez dans le monde ; et comme il vous a aimée d'un amour éternel, il vous a attirée à lui, avant même que vous eussiez erré quelque temps au gré de vos passions, par une abondance de miséricorde.

QUATRIÈME RÉFLEXION. — Quatrième caractère de cette alliance ; *une fidelité inviolable à repondre à toutes les miséricordes de l'Epoux celeste : Sponsabo te in fide.* En effet, vous ne serez heureuse dans le parti que vous prenez, qu'autant que vous serez fidèle. Il ne faut plus vous promettre d'autre consolation que dans la pratique exacte de vos devoirs : le monde désormais vous fera lui-même une loi de le haïr ; il insulte à l'inconstance de celles qui après l'avoir abandonné, jettent encore sur lui des regards de complaisance. D'ailleurs, quelles sont les amertumes d'une vierge infidèle que le monde a séduite, et qui voit ses penchants mondains renfermés pour toujours dans le lieu saint ! Hélas ! elle traîne partout ses dégoûts et son inquiétude ; et il n'est pas d'état sur la terre plus malheureux que le sien. Mais, d'un autre côté, rien ne peut être comparé aux consolations que Jésus-Christ prépare à votre fidélité. Si vous jetez encore quelques regards sur le monde, ce seront des regards de compassion et de douleur ; et renouvelant mille fois aux pieds de l'autel votre sacrifice, vous y remercierez, avec des transports d'amour et de joie, Jésus-Christ de vous avoir conduite au port, et retirée d'un lieu, où les apparences sont si trompeuses, les chagrins si réels, les plaisirs si tristes, et la perte du salut cependant si inévitable.

Sponsabo te mihi in sempiternum, et sponsabo te mihi in justitiâ et judicio, et in misericordiâ,... et sponsabo te mihi in fide ; et scies quia ego Dominus.

Je vais vous rendre mon épouse pour jamais par une alliance de justice, de jugement, de miséricorde, et par une inviolable fidélité ; et vous saurez que je suis le Seigneur. Osée, II, 19, 20.

C'est ce qui se passe entre Jésus-Christ et une âme que les passions avaient entraînée, lorsque revenue de ses égarements, elle s'unit à lui par les liens de la foi et de la justice, et ne veut plus vivre que pour réparer par une constante fidélité les transgressions de sa vie passée. On peut dire qu'alors elle renouvelle avec le Seigneur l'alliance autrefois jurée dans son baptême ; sans renoncer à tout, elle le prend pour son partage ; sans se cacher dans un saint asile, et se dérober à la vue des hommes, elle ne vit plus que pour lui seul ; sans se dépouiller des biens périssables, elle les méprise et ne connaît plus d'autre bien que celui de le posséder ; sans se séparer d'un époux terrestre, elle ne perd plus de vue l'Epoux immortel qu'elle a dans le ciel ; enfin sans changer d'état, elle change de cœur, et éloigne d'elle tout ce qui pourrait encore rompre le nouvel engagement qu'elle contracte avec son Seigneur.

Cependant, ma chère sœur, quelque puissante que soit la grâce dans une âme encore engagée dans le monde ; quelques fervents que soient ses désirs ; quelques sincères que paraissent sa pénitence et son retour à Dieu, il est vrai de dire que l'alliance qu'elle fait avec lui au milieu du monde, par une conversion véritable, est toujours suivie de mille imperfections que la vie du monde rend inévitables. Les sollicitudes temporelles, les devoirs et les bienséances qui se multiplient à proportion du rang et de la naissance, les égards que le monde exige, et qui ne nous laissent pas toujours les maîtres de disposer de nous-mêmes, les usages dont la piété la plus austère n'oserait se dispenser, les liens de la chair et du sang auxquels il faut encore tenir, les soins pour se concilier l'amitié de ceux qui dispensent les grâces, les prévoyances pour ménager à des enfants des établissements dignes de leur naissance, les contre-temps qui dérangent toutes nos mesures, tout cela partage le cœur malgré nous-mêmes, occupe nos affections, s'empare de nos pensées, ralentit notre foi, émousse notre goût pour les choses du ciel, rend la pratique de la prière et des autres œuvres de salut plus sèche et plus languissante, répand mille nuages sur notre esprit, laisse encore au monde trop de crédit sur notre cœur, et fait que la piété sert plutôt à nous faire déplorer en secret les embarras qui l'affaiblissent, qu'à nous faire goûter les consolations qui l'accompagnent.

C'est donc à vous proprement, ma chère sœur, que s'adressent aujourd'hui ces paroles de mon texte ; c'est avec vous que le Seigneur va faire une alliance sainte et éternelle, et telle que son amour peut la désirer. Ce n'est pas assez pour lui de vous posséder à demi, comme il possède encore tant d'âmes qui le servent au milieu du monde ; il vous veut toute à lui ; il est jaloux de tout votre cœur, et ne peut souffrir que les affections même les plus légitimes, puissent le partager encore. Heureuse si après avoir surmonté tous les obstacles qui s'opposaient à votre sacrifice, si après avoir résisté à toutes les sollicitations qui nous avaient presque fait craindre pour votre persévérance, si après vous être arrachée d'un

C'est ce qui se passe entre Jésus-Christ et une âme fidèle, lorsque détachée du monde et de ses vanités, elle s'unit à lui par les liens de la foi, et que touchée de l'affreux souvenir de ses égarements, elle ne veut plus vivre que pour réparer par une constante fidélité son oubli et son ingratitude. On peut dire alors que sans sortir du monde, elle prend Jésus-Christ pour son partage ; sans mourir pour les biens périssables, elle ne vit plus que pour posséder le bonheur éternel ; sans se séparer des créatures d'ici-bas, elle ne perd point de vue l'Epoux céleste ; enfin sans changer de cœur, elle change d'état, et répare l'alliance qu'elle avait contractée dans le baptême et que tant de fois elle avait violée depuis.

Cependant, il est vrai de dire que, quelque puissante que soit la grâce dans une âme engagée dans le monde, quelque sincère que paraisse sa pénitence, quelque entier que soit son changement, l'alliance qu'elle fait avec Dieu, est toujours mêlée d'imperfection, et que la vie du siècle la rend peu propre au salut. Les sollicitudes temporelles du rang et de la condition, les vaines grandeurs que le monde renferme, les sentiments profanes qu'il inspire, les liens de la chair et du sang qu'on ne peut rompre et auxquels il ne faut pourtant plus tenir, tout cela s'empare de nos pensées, de nos désirs et de nos affections, affaiblit en nous la force de la vérité, corrompt nos inclinations, altère la vertu des maximes de notre religion, et fait que la piété nous paraît plutôt un dégoût de nous-mêmes qu'un goût des biens éternels.

C'est donc à vous, ma chère sœur, que s'adressent principalement les paroles de mon texte ; c'est avec vous que le Seigneur va faire une alliance. Comme ce n'était pas assez pour lui de vous posséder à demi, il a voulu vous avoir tout entière, et ne pouvant souffrir que le monde y eût quelque part, il a voulu vous servir seul d'époux et d'héritage. Heureuse démarche qui vous va faire jouir dès aujourd'hui d'un bonheur, que personne ne vous disputera ; plus heureuse encore, si jamais vous ne regardez derrière vous ; si vous ne ressemblez point à ces Israélites insensés qui, après avoir essuyé tant de fatigues

monde qui a mis tout en œuvre pour vous retenir, vous ne commencez pas à moins estimer un bonheur que personne ne vous disputera plus! heureuse si les suites ne ralentissent rien de la ferveur de ces commencements; et si après avoir fui le monde, lorsqu'il courait après vous, vous ne le regrettez pas lorsqu'il vous aura tout à fait oubliée!

Mais non, ma chère sœur, nous avons de vous de meilleures espérances, et des pressentiments plus heureux pour votre salut : *Confidimus... meliora et viciniora saluti* [1]. Ce n'est pas ici un parti pris dans un âge encore tendre, où une longue éducation dans ces saints asiles décide presque toujours de nos choix; et où le monde encore inconnu n'offre encore rien aussi qui puisse nous séduire; c'est une sainte résolution formée, soutenue longtemps au milieu du monde même, et d'un monde où tout vous riait, où tous les suffrages étaient pour vous, où vous n'aviez que trop de ces talents dangereux qu'il faut pour lui plaire, où vous étiez devenue la seule consolation d'une mère désolée; en un mot, où tout semblait devoir vous attacher, et où cependant, quoique mille obstacles aient retardé le dessein où vous étiez de le quitter, rien n'a été capable de vous en détourner. Ainsi, ma chère sœur, les applaudissements d'un monde profane, auquel le cœur est si sensible, si généreusement méprisés; le seul lien même qui vous attachait encore au monde, en vous attachant à une mère tendre et chrétienne, si généreusement rompu; ce lien que vous respecterez toujours, et dont le souvenir plus vif sans doute, sur le point d'en rompre les nœuds pour jamais, arrache peut-être encore à votre cœur des restes de regret et de tendresse; les routes singulières par où la Providence vous a conduite en ce lieu saint; le soin spécial qu'elle a paru prendre jusques ici de votre destinée; tout cela, ma chère sœur, nous rassure sur les suites; les difficultés que le monde a formées à votre entreprise, nous répondent qu'elle ne peut être que l'ouvrage de Dieu. Oui, Seigneur, vous ne rejetterez pas une victime que votre main elle-même a conduite à travers tant d'obstacles aux pieds de l'autel. Abandonnez, à la bonne heure, ces vierges imprudentes qui ne se donnent à vous qu'à regret, et auxquelles l'orgueil tout seul, et le chagrin de ne pouvoir trouver dans le monde d'établissement qui soutienne la vanité de leur nom et de leur naissance, ouvre les portes de ce lieu saint; ne jetez que des regards d'indignation et de mépris sur ces sacrifices forcés qu'on offre au monde plutôt qu'à vous-même, et où l'on ne vous donne que ce qu'il a rejeté. Mais pour cette vierge fidèle, qui entre de bonne foi dans vos voies, qui méprise avec une sainte fierté tout ce que le monde lui offrait de charmes, qui renonce à tout pour vous suivre; qui vous confie le dépôt de sa foi et de son innocence, et vous prend pour sa portion et son seul héritage, vous êtes, Seigneur, fidèle dans vos promesses, vous la garderez comme la prunelle de votre œil, et la mettrez à l'abri sous les ailes de votre grâce.

En effet, ma chère sœur, il ne faut qu'examiner les caractères de l'alliance que vous allez contracter avec Jésus-Christ, pour conclure que de tous les préjugés de salut il n'en est pas de plus certain, ni de plus consolant pour vous.

[1] Hebr., VI, 9.

et avoir tant souffert pour arriver à cette terre promise pleine de délices, y étant enfin entrés, et goûtant les douceurs qui leur avaient été promises, commencèrent d'abord à s'en dégoûter, et reprirent le chemin de l'Egypte, avec autant d'allégresse qu'ils en avaient eu en la quittant!

Mais non, nous avons des sentiments plus favorables et plus conformes à votre salut : *Confidimus... de vobis meliora et viciniora saluti.* Cette foi qui a servi de frein dans un âge, où tout est déréglé, où tout séduit, où tout enchante, a montré le plus bel endroit de votre vocation. Les bonnes inclinations que vous n'avez jamais démenties, l'épreuve à laquelle vous vous êtes soumise, les doux nœuds d'un père généreux, d'une mère chrétienne, si généreusement rompus, les routes singulières par où la Providence vous a conduite dans ce lieu saint, le soin spécial qu'elle a paru prendre de votre destinée, tout cela nous confirme dans de si belles espérances, et ne nous promet rien que d'heureux, dans la démarche que vous faites aujourd'hui. Oui, Seigneur, vous ne permettrez pas que ce vaisseau, que vous menez au port, revienne échouer contre les écueils; vous ne laisserez pas croître l'ivraie dans un champ que vous avez vous-même semé, et que vous cultivez. Les filles du monde, livrées au gré de leurs désirs, retournent à leurs propres égarements, parce qu'elles ne vous prennent point pour guide; mais pour cette vierge chrétienne, qui se donne à vous de bonne foi, et qui renonce à tout pour vous suivre, vous la conserverez comme la prunelle de votre œil.

En effet, ma chère sœur, on n'a qu'à considérer le caractère de l'alliance sainte que vous allez contracter avec Jésus-Christ, pour conclure que de tous les préjugés du salut, il n'en est point de plus heureux pour vous; j'en remarque quatre fondés sur les paroles de mon texte.

Le Seigneur va vous rendre son épouse par une alliance de justice et de sagesse, *in justitia et judicio* : c'est mon premier point. Il va vous rendre son épouse par une alliance de miséricorde et de reconnaissance, *in misericordia et in fide* : c'est mon second point : voilà tout mon dessein. Implorons le secours du ciel, par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE RÉFLEXION.

En premier lieu, le Seigneur va vous rendre son épouse par une alliance de justice : *Sponsabo te in justitia* ; premier caractère. C'est-à-dire qu'il était juste que vous lui donnassiez cette marque de votre amour; que votre reconnaissance envers lui ne pouvait s'acquitter à moins, et qu'un sacrifice moins entier n'eût pas répondu à ce qu'il était en droit d'attendre de vous. Oui, ma chère sœur, la mesure de ce que nous devons à Dieu est ce que nous avons reçu de lui ; il n'exige pas également de toutes les âmes, parce qu'il ne leur donne pas à toutes également. Plus il se communique à nous, plus il veut que nous soyons à lui; plus il met dans notre cœur de désirs de perfection et de fidélité, plus il veut que nous avancions et que nous lui soyons fidèles; plus il nous pousse, plus il faut marcher : en un mot, ses dons doivent régler nos efforts et notre zèle.

Or rappelez en ce moment, ma chère sœur, toutes les grâces dont il vous a jusqu'ici comblée ; des sentiments de salut inspirés dans une première jeunesse, tant de périls éloignés, tant d'obstacles qui semblaient rendre la démarche que vous faites aujourd'hui impossible, surmontés, tous les talents qui paraissaient devoir vous destiner au monde et à la vanité, réservés pour lui seul, tant de suggestions pour vous dégoûter de l'état que vous embrassez, méprisées, tant de piéges qu'une tendresse trop humaine vous tendait chaque jour, heureusement évités, les larmes mêmes et les menaces de ceux qui avaient autorité sur vous, également inutiles, le monde entier conjuré pour vous perdre, ou par les embûches qu'il assemblait autour de vous, ou par les sentiments qu'il réveillait dans votre cœur, et que vous ne pouviez refuser au sang et à la nature, le monde entier, dis-je, conjuré pour vous perdre, terrassé et foulé aux pieds. Rappelez, ma chère sœur, toute la suite des miséricordes du Seigneur sur vous, et que le souvenir de cet enchaînement de grâces ne s'efface jamais de votre cœur.

Dans ces jours qui ont précédé ce jour heureux, lorsque lassée, ce semble, de vous soutenir toute seule contre toutes les attaques que le monde, que la nature, que votre propre cœur vous livrait, vous paraissiez sur le point de succomber et de vous y rendre ; dans ces moments tant de fois éprouvés, où votre piété semblait s'affaiblir, votre fermeté s'ébranler, votre foi s'obscurcir; et où le monde vous paraissant plus aimable, la retraite religieuse semblait ne vous offrir plus que des dégoûts et des horreurs secrètes; que se passait-il alors dans votre cœur? Jésus-Christ n'y était-il pas lui-même pour vous fortifier? D'où vous venaient ces inspirations soudaines, ces retours de foi et de religion? Quelle était la voix secrète qui vous parlait alors au fond du cœur? N'était-ce pas l'Epoux céleste, qui vous disait tout bas : « Insensée, tout ce que tu vois, et que le monde te fait espérer, passera ; mais les biens que je te promets, ne passeront point. Que te servirait le gain du monde entier, si tu venais à perdre ton âme? Attache ton cœur, si tu es sage, à ce qui ne peut t'échapper et qui doit demeurer toujours. Les créatures qui semblent te promettre des plaisirs si doux et une félicité si riante, ne cherchent qu'à te séduire. Elles sont toutes vaines, inconstantes, fausses, perfides.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Je dis premièrement que le Seigneur vous va rendre son épouse par une alliance de justice, premier caractère : *Sponsabo te in justitiâ*. C'est-à-dire qu'il était juste que vous donnassiez à Jésus-Christ cette marque d'amour, que votre reconnaissance envers lui ne pouvait être moindre, et qu'un sacrifice moins entier n'eût été qu'une partie de ce qu'il devait attendre de vous. En effet, Messieurs, ce que nous devons rendre au Seigneur, doit être mesuré sur ce que nous avons reçu de lui ; plus il nous ouvre les yeux à la vertu, plus il exige que nous la suivions ; plus il met dans nos cœurs de sentiments, de désirs de salut, d'attraits de grâce, plus il veut que nous lui soyons fidèles ; plus il nous pousse, plus il faut que nous marchions.

Rappelez, ma chère sœur, toutes les grâces dont le Seigneur vous a favorisée, ces heureuses inclinations pour le bien, ces pieux sentiments du salut, que vous aviez dans un âge tendre, où les autres n'en ont que pour le monde, les exemples heureux de vertu qu'il vous a ménagés dans l'enceinte même de votre famille, un penchant favorable à la piété et toutes les circonstances les plus heureuses pour le salut. Rappelez tous les effets de sa miséricorde sur vous, et que le souvenir de ses grâces ne sorte plus de votre esprit.

Dans ces jours que le monde appelle heureux, où tout semble inspirer des idées affreuses de la religion, et où le monde, paraissant plus agréable, attire plus aisément l'estime et l'attache de ceux qui ne le connaissent pas encore assez ; que se passait-il, qui ne tendît à vous porter à l'amour de la religion ? Jésus-Christ n'était-il pas avec vous pour vous soutenir contre les ennemis de votre salut ? Quelle était votre ferveur à la vue du relâchement des mondains ; et quels sentiments de haine pour le monde et d'amour pour Dieu, ne conceviez-vous pas dans le fond de votre cœur ? N'était-ce pas alors que vous disiez tout bas : « Mille fois insensés ces amateurs du siècle, qui s'attachent à si peu de chose ! Tout ce qu'ils voient, passera avec eux comme un songe. Ils n'emporteront rien de tout ce qu'ils estiment tant en cette vie ; mais ce qui servira à les tourmenter sera cet attachement de leur cœur aux fragiles créatures. Que leur servirait la conquête du monde entier, s'ils venaient à perdre leur âme ? Les mondains qui cherchent à se séduire, ne

Elles ne te préparent que des dégoûts et des amertumes cruelles. Le monde est plein de malheureux; et s'il s'y trouve quelque consolation, elle n'est que pour les âmes qui m'y sont fidèles ».

Lorsqu'il vous parlait de la sorte, ma chère sœur, votre cœur, comme celui des disciples d'Emmaüs, ne redevenait-il pas tout de feu pour lui? Ne sentiez-vous pas votre foi se raffermir, votre langueur se ranimer, vos irrésolutions se fixer, vos ténèbres se dissiper, et la sérénité succéder à l'orage? Quelles étaient les suites de ces temps de tentation, sinon une résolution plus vive, plus décidée, plus inébranlable de vous consacrer à Jésus-Christ? Je ne fais que raconter ici l'histoire des miséricordes du Seigneur sur votre âme, que vous nous avez confiée avec un attendrissement de reconnaissance, afin qu'elle fût publiée sur les toits.

Voyez en effet s'il en use de même envers tant d'autres que le torrent entraîne. Il ne les trouble pas dans leurs voies insensées; il ne daigne pas disputer leur cœur au monde qui le possède tout entier; il les laisse jouir paisiblement du fruit de leurs infidélités ; il semble leur en ménager lui-même les occasions ; et par des jugements secrets et terribles, éloigner ou rendre inutile tout ce qui pourrait les ramener aux voies de la vérité. Qu'avez-vous fait, ma chère sœur, qui ait pu vous attirer ces égards et ces préférences? Où en seriez-vous, s'il se fût contenté de vous solliciter faiblement; de vous inspirer quelques désirs de vous consacrer à lui, sans vous les faire exécuter, comme il en inspire tous les jours à tant d'âmes en qui le monde étouffe ces commencements de grâces, et qui demeurent infidèles à leur vocation? Où en seriez-vous, s'il eût borné toutes les opérations de sa grâce à votre égard à ces demi-volontés dont le monde est plein, à ces réflexions stériles sur les abus des plaisirs, de la fortune, et de toutes les choses présentes qui ne convertissent personne, à ces projets éloignés de conversion qu'on ne forme tous les jours que pour se dire à soi-même qu'on n'est pas encore endurci, qu'enfin on changera, et se calmer en attendant, sur ses désordres? Il le pouvait; et vous n'avez rien à ses yeux de plus que tant d'autres qu'il traite de la sorte. Mais il vous a prévenue de ses bénédictions; il vous a toujours environnée de son bouclier. Plus le monde a fait d'efforts pour vous séduire, plus il a été attentif à vous protéger. Il a toujours eu sur vous un œil jaloux, appliqué à étudier les affaiblissements de votre cœur, et prompt à vous les reprocher. Ah! tant de soins ne devaient pas aboutir à vous laisser exposée au milieu des périls d'un monde corrompu ; il travaillait à se former une épouse, à orner la victime qu'il destinait à ses autels. En vous donnant aujourd'hui à lui, vous ne faites donc que lui offrir son propre ouvrage ; vous lui présentez le fruit de ses soins; vous parez l'autel de ses propres dons; vous lui rendez ce que vous en avez reçu; vous vous acquittez envers votre bienfaiteur; vous ne pouviez, sans injustice et sans ingratitude, moins faire pour lui. Il avait déjà sur vous, par ses bienfaits, tous les droits que vous allez lui donner par ce nouvel engagement; et la sainte alliance

trouvent que des espérances trompeuses, des promesses fausses ; le monde est un perfide, un inconstant, et s'il y a quelque consolation à espérer, ce n'est que pour les âmes qui sont fidèles au Seigneur ».

En repassant tout cela dans vous-même, ma chère sœur, votre cœur n'était-il pas ardent comme celui des disciples d'Emmaüs, en la compagnie de Jésus-Christ votre époux ? Ne sentiez-vous pas votre foi s'augmenter, votre ferveur s'accroître, vos ténèbres se dissiper ? N'aviez-vous pas du goût pour tout ce qui vient de Dieu, et du dégoût pour le monde ?

Voyez s'il accorde cette faveur à tant d'autres que le torrent emporte, sans même qu'ils y prennent garde. Ils se perdent à chaque pas qu'ils font, et ce Dieu qui prend tant de soin de vos démarches, ne daigne pas leur ouvrir les yeux ; il ne les trouble pas dans leurs voies injustes ; il les livre à leur égarement ; il les laisse jouir de certains plaisirs qui les amusent, et leur en ménage même, par de secrets ressorts de sa justice, de pernicieuses occasions ; il leur fait voir, sous une face riante, ce qui les porte au crime, et éloigne d'eux tout ce qui pourrait les rappeler à la vertu. Il est vrai qu'il a ses raisons, ma chère sœur, pour tenir une conduite si surprenante à l'égard de tant de personnes, qui semblent lui appartenir comme vous. Qu'avez-vous donc fait pour mériter des ménagements si favorables et des grâces si spéciales ? Hélas ! peut-être qu'une de ces grâces qu'il vous a données en abondance, et que peut-être vous avez négligées, aurait produit au centuple dans des cœurs mondains. Où en seriez-vous, s'il se fût contenté de vous recommander, comme à tant d'autres, tous ces pieux sentiments, sans vous les inspirer ? Que d'âmes infidèles à leur vocation, y auraient été fidèles, s'ils eussent eu les mêmes secours que vous ! Où en seriez-vous s'il s'en fût tenu à ces réflexions vagues et ordinaires sur les misères du siècle, qu'il se contente de faire faire à tant d'autres, qui ne convertissent personne, et qui ne vont qu'à faire croire qu'on n'est point encore endurci, et à se calmer sur ses désordres ? Qu'avez-vous donc plus que tant d'autres, qui vous attire ces grâces singulières ? Rien. Cependant le Seigneur vous a plantée comme un arbre choisi sur les bords du fleuve, afin que sans cesse arrosée, vous portiez de bons fruits; il vous garde comme une brebis choisie, qu'il entoure de haies et de buissons, de peur que vous ne lui échappiez, toujours attentif à régler vos démarches pour ne pas perdre votre cœur. Ah ! tant de soins ne devaient pas tendre à vous laisser au siècle, ma chère sœur, et c'était un grand présage qu'il vous destinait à ses autels. Ainsi en vous donnant aujourd'hui à Jésus-Christ, vous lui rendez ce que vous avez reçu, et pour tant de bienfaits et

que vous faites aujourd'hui avec lui, est une alliance de reconnaissance et de justice : *Sponsabo te in justitia.*

DEUXIÈME RÉFLEXION.

Mais quand la justice et la reconnaissance n'exigerait pas de vous le sacrifice que vous allez faire, la prudence chrétienne ne vous permettrait pas de balancer; et cette alliance sainte n'en serait pas moins une alliance de jugement et de sagesse : *Sponsabo te in judicio*; second caractère.

Pesez en effet, ma chère sœur, sur quoi roule ce que vous allez sacrifier, et de quel prix est ce que Jésus-Christ vous prépare. D'un côté, une fumée dont un instant décide; des plaisirs qui durent peu, qui lassent dans leur courte durée, et qui doivent être punis éternellement; des jalousies, des chagrins, des passions que tout allume, et que rien ne satisfait; les dégoûts qu'il faut dévorer, et dont on n'oserait même se plaindre; des remords secrets que rien ne calme; des assujétissements et des ennuis mortels dont il faut même se faire un empressement et un mérite; des bizarreries, des rebuts de la part des grands, qu'il faut essuyer et dissimuler; un oubli cependant et un éloignement de Dieu inévitable; mille périls dont l'innocence ne sort jamais entière; des adoucissements dangereux sur les règles et sur les devoirs; des agitations éternelles, où il n'entre rien de plus solide que d'en connaître le néant; une vie toute d'inutilités, de mouvements, d'erreurs, de désirs, de craintes, d'espérances; et enfin, une mort accompagnée souvent d'un repentir inutile, souvent d'un calme funeste; toujours terrible pour le salut, puisqu'elle finit toujours une vie ou inutile ou criminelle : voilà ce que vous sacrifiez en renonçant au monde.

Mais de l'autre côté, que vous prépare Jésus-Christ pour remplacer ce sacrifice? L'innocence et la paix du cœur, que le monde ne connaît pas; la joie de la bonne conscience, qui est la seule source des vrais plaisirs; des devoirs, où l'on est toujours payé comptant de la peine, par la consolation qui en facilite l'accomplissement; une société sainte dont la charité est le lien, dont la paix fait toute la douceur; où l'on n'envie rien, parce que tout est à nous comme à nos sœurs; où l'on ne se défie de rien, parce qu'on n'a chacun que les mêmes biens à espérer, et les mêmes maux à craindre; où la diversité des intérêts ne divise pas les cœurs, parce que c'est le même intérêt qui nous lie; où tous les chagrins qui empoisonnent la vie humaine, sont inconnus, parce que les passions qui les causent en sont bannies; où nous trouvons des ressources à toutes nos peines, des précautions contre toutes nos faiblesses, des appuis dans tous nos découragements, des attraits pour tous nos devoirs; une vie tranquille, innocente, pleine de bonnes œuvres; où les actions les plus indifférentes deviennent des vertus, et nous sont comptées pour le ciel; et enfin une mort semblable à celle des justes, pleine de consolation, sans regret à ce qu'on laisse dans le monde, parce que n'y possédant plus rien, on n'y laisse rien; sans inquiétude de conscience sur les affaires dont on s'était mêlé, parce que le salut avait été l'unique affaire qui nous avait occupés;

de grâces, vous contractez avec lui une alliance de justice, *sponsabo te mihi in justitia* : premier caractère.

Mais quand la justice et la reconnaissance n'exigeraient pas ce sacrifice de vous, la prudence chrétienne ne vous permettrait pas d'en agir autrement, et votre alliance n'est pas moins une alliance de jugement et de sagesse, qu'une alliance de justice, *et judicio* : second caractère qui va terminer ce premier point.

En effet, pesez bien quel est le prix de ce que vous donnez à Jésus-Christ et de quel prix est ce que Jésus-Christ vous prépare. Ce que vous quittez pour lui, sont des plaisirs, des honneurs, des biens qui durent peu, qui lassent bientôt et qui doivent être punis éternellement. Ce que Jésus-Christ vous prépare, sont des délices spirituelles, une joie parfaite et un bonheur infini, que rien ne peut troubler. Ce que vous sacrifiez à Jésus-Christ, ce sont des passions que rien ne peut satisfaire, des égarements que rien ne peut fixer, des ennuis et des chagrins mortels, que rien ne peut surmonter, un oubli de Dieu et de ses saintes maximes qui attire à la fin d'insupportables remords, des spectacles, des conversations, des assemblées mondaines, d'où l'innocence n'échappe jamais tout entière, une vie troublée d'inquiétude, de crainte, de désirs, d'espérances, et une mort souvent accompagnée d'un repentir cuisant, souvent d'une surprise affreuse, ordinairement de trouble et d'agitation pour le monde qu'on quitte, et toujours terrible pour l'éternité, parce qu'elle finit une vie, ou molle, ou vide de bonnes œuvres, ou pleine de désordres. Voilà d'une part ce que vous quittez.

Mais d'un autre côté que vous promet Jésus-Christ? Des consolations que rien ne peut troubler, mille secours, mille facilités pour le salut, des victoires parfaites sur toutes les passions, des ressources contre toutes les peines de cette vie, des remèdes contre tous les maux, de la force contre toutes les tentations, de l'appui contre tous les efforts des hommes et des démons, de la fermeté contre toutes les faiblesses, du courage contre tout découragement; de vous protéger contre tous vos ennemis, de régner dans toutes vos entreprises, de régler toutes vos démarches, de vous aider à l'accomplissement de tous vos devoirs, et enfin une mort semblable à celle des justes, suivie d'un bonheur éternel, de délices parfaites, accompagnées dès ici-bas, d'un présage consolant pour l'éter-

sans remords sur des biens mal acquis, parce que nous avions renoncé à ceux mêmes que nous pouvions légitimement posséder; sans scrupule sur les places où l'ambition nous avait élevés, qui n'étaient pas peut-être celles que Dieu nous avait destinées, parce que nous mourons dans une situation, où la grâce seule pouvait nous placer; en un mot, une mort douce, paisible, et d'un présage consolant pour l'éternité, puisque le monde n'ayant pas été notre patrie, nous devons, selon les promesses, la trouver dans le ciel : voilà ce que Jésus-Christ vous prépare.

Or, sur le point de vous déclarer aux pieds de l'autel, ne sentez-vous pas plus que jamais, ma chère sœur, la sagesse de votre choix? « Examinez, vous dit encore Jésus-Christ pour la dernière fois ; jetez les yeux sur tout ce qui vous environne; et voyez si le monde, avec tout ce qu'il pouvait vous promettre de plus pompeux, peut être comparé à l'innocence et à la sûreté de l'asile saint où je vous appelle; je vous permets d'en faire le parallèle dans votre cœur. Voilà la montagne sainte où je me communique à l'âme comme un ami à son ami, et la plaine où une foule insensée adore le veau d'or; le repos du sanctuaire, et le tumulte du siècle : choisissez, il est encore temps; votre sort est encore entre vos mains. Il faut vous attendre à des croix et à des amertumes dans mon service; ma grâce vous adoucira mon joug, il est vrai; vous le trouverez léger, et son poids même vous consolera. Mais en certains moments, pour éprouver votre fidélité, je paraîtrai vous laisser à vous-même. Je ne suspendrai pas mes secours; mais je suspendrai mes consolations. Je serai toujours avec vous; mais je ne me ferai pas toujours sentir à votre cœur; je laisserai à mon calice toute son amertume, et il ne vous offrira, comme le calice de mon Père ne m'offrit à moi-même, qu'un dégoût et une répugnance secrète. Je vous avertis, et vous devez vous préparer à ces temps d'épreuves. Je ne veux pas surprendre votre consentement, ni me prévaloir des premiers transports d'un zèle qui souvent mène plus loin qu'on ne voudrait; je ne prétends pas amuser la victime pour la divertir de la pensée du glaive et du bûcher, ni vous mener à l'autel les yeux fermés, pour épargner à votre faiblesse la vue de l'appareil et des rigueurs du sacrifice; je demande une offrande raisonnable et éclairée; je veux bien que l'amour seul soit le feu qui l'allume, mais je veux un amour sage et prudent, et où la précipitation n'ôte rien au mérite du choix et de la préférence ; en un mot, je ne veux vous rendre mon épouse que par une alliance de jugement et de sagesse : *Sponsabo te in judicio* ».

Mais ce n'est pas, ma chère sœur, ce qui va manquer à votre sacrifice. Les épreuves qui l'ont précédé, les obstacles qui l'ont retardé, les contradictions que vous avez eu à essuyer durant si longtemps du côté du monde, du sang et de la nature; la persévérance inébranlable qui vous les a fait surmonter; tout cela ne laisse rien à craindre sur l'imprudence et sur la précipitation de votre choix. Le monde n'a exigé que trop de temps pour les réflexions et les épreuves; et vous étiez mûre pour la vie religieuse dès le premier jour que la grâce inspira la résolution de vous y consacrer. Ainsi prosternée ici aux pieds de l'autel, votre amour ne se plaint plus que des retardements que les intérêts et les raisons humaines avaient apportés à votre sacrifice. Vous dites à Jésus-Christ dans l'impatience de vous consacrer enfin à lui pour toujours : « Eh! qu'abandonné-je, Seigneur, pour vous, qui ait pu de-

nité, parce qu'on aura suivi les routes que sa grâce avait tracées et où l'on était entré par son inspiration: voilà ce que Jésus-Christ vous propose, ma chère sœur.

Or ne sentez-vous pas le privilége qu'il vous accorde préférablement à tant d'autres ? Jetez les yeux sur tout ce qui vous environne, et voyez si le monde avec tous ses biens, tous ses plaisirs, tous ses charmes, avec tous ses fantômes, toutes ses fumées, peut être comparé à ce que Jésus-Christ vous prépare. Voilà l'infidèle Babylone et la sainte Sion. Voilà d'un côté la montagne sainte, où le Dieu de majesté et de gloire se communique à l'âme fidèle avec bonté et douceur comme un ami à un autre ami, et de l'autre la plaine, où une foule de flatteurs s'empressent d'adorer le veau d'or. Voilà d'un côté la contrée, où le Seigneur porte sa vengeance, et de l'autre la portion fidèle, où l'Ange exterminateur n'ose toucher. « Ce n'est pas que je prétende, dit le Seigneur, vous cacher les peines de l'état que vous embrassez. Il faut vous attendre à des rigueurs dans mon service; mais ma grâce les changera en douceurs. Vous y aurez des contradictions et des traverses, mais vous n'y succomberez point, parce que je vous soutiendrai. Vous y aurez de la peine, et le lion rugissant viendra vous attaquer ; mais mon Esprit survenant en vous vous le fera mettre en pièces comme Samson. Peut-être le géant vous fera le défi comme à David ; mais comme ce jeune enfant, vous le terrasserez. Je ne veux point ici vous faire prévaloir d'un amour qui va quelquefois plus loin qu'on ne veut, il faut qu'il en coûte pour y répondre ; je ne veux point épargner les rigueurs à la victime que je prépare, pour la forcer à se donner à moi; je demande une offrande toute volontaire, et que vous soyez prête à tout souffrir pour l'amour de moi; je ne veux vous rendre mon épouse que par une alliance de sagesse et de jugement ».

mander tant de délais et tant d'épreuves? La liberté que je vais perdre n'est au fond qu'une véritable servitude dont je m'affranchis; je ne serai libre à mes yeux que lorsque je serai attachée à vous seul par des liens indissolubles. Ah! jusques ici le monde me paraît avoir encore quelque droit sur mon cœur; il me semble que je tiens encore à lui par tous les endroits qui ne me lient pas à vous sans retour. Ce reste de liberté me blesse et me paraît indigne d'un cœur qui vous a choisi depuis longtemps pour son unique partage. Funeste liberté dont je ne pourrais me servir que pour devenir l'esclave du monde et des passions insensées! Aimables chaînes qui vont m'attacher à mon Libérateur par des liens éternels, et me mettre dans la liberté des enfants! Ainsi, Seigneur, le monde que je vous sacrifie, vaut-il la peine d'être tant regretté? Si je me sens troublée sur le point du sacrifice, c'est de confusion et de regret de ne pouvoir rien vous offrir qui réponde à la faveur signalée que vous m'allez accorder. Je souhaiterais, Seigneur, que le monde, avec toute sa gloire, fût plus solide; que ses espérances fussent plus réelles, ses plaisirs plus durables, ses biens plus vrais, ses promesses plus sincères. Ah! c'est alors que je voudrais le mettre à vos pieds avec complaisance, et vous faire hardiment un trophée de ses dépouilles; mais tel qu'il est, il n'est pas assez aimable pour m'en faire honneur auprès de vous. Ce qui me console, c'est que vous lisez dans mon cœur. Ce n'est pas parce que le monde ne saurait faire des heureux, que je vous le sacrifie, c'est parce qu'il est votre ennemi; et que l'aimer, c'est vous haïr et vous perdre. Trompeur ou solide, favorable ou ingrat, fidèle ou perfide, il ne m'aurait jamais plu. Avec plus d'attraits réels, il aurait peut-être mieux paré mon sacrifice; mais il ne l'aurait pas retardé d'un seul moment».

TROISIÈME RÉFLEXION.

Et c'est pour cela, ma chère sœur, que l'alliance que vous allez faire avec Jésus-Christ, est en troisième lieu une alliance de miséricorde : *Sponsabo te in misericordia;* troisième caractère. C'est-à-dire qu'il ne regarde pas au peu que vous lui offrez, et qu'il vous donne plus qu'il ne reçoit de vous. Je sais que vous lui donnez beaucoup selon le langage et les idées frivoles du monde, un grand nom, les talents que le monde estime, de grandes espérances, les titres de vos ancêtres. Mais, ma chère sœur, quand vous mettriez aujourd'hui aux pieds de Jésus-Christ des sceptres et des couronnes, les royaumes du monde et toute leur gloire, ne seriez-vous pas trop récompensée de pouvoir être, en échange, la dernière dans sa maison? Ainsi plus vous lui sacrifiez, plus vous lui devez; plus le monde semblait vous offrir d'attraits, plus il a fallu de grâce pour vous en

Mais ce n'est point là ce qui manque à la vôtre, ma chère sœur. Vous vous êtes retirée de vous-même, et préparée comme la pieuse Judith, par l'oraison et la retraite, pour aller trancher la tête d'Holoferne; et ce n'est plus sur l'acceptation de votre sacrifice, ce n'est que sur le retardement que vous sentez quelque peine. Pénétrée des plus purs sentiments de piété, vous dites à Jésus-Christ : « Hé ! qu'attendrais-je ici à vous prendre pour mon époux ? Le monde que je quitte n'est qu'un perfide tyran, dont je veux m'affranchir. Non, non, je ne suis libre que depuis que je me suis attachée à vous, mon Sauveur. Le monde n'a nul droit sur mon cœur, et je ne lui en laisserai jamais prendre; le moindre engagement avec lui me semble indigne d'un cœur qui vous aime. Funeste liberté dont je ne pourrais me servir dans le monde que pour devenir esclave de ses usages, de ses maximes, de ses passions et de ses coutumes insensées ! Heureuse tranquillité qui me met à couvert des orages du siècle, et qui me conduit sûrement au port ! Je m'applaudis mille fois d'avoir pris ce parti, ô mon Dieu ! et les rois de la terre ne sont que de vils esclaves, lorsque votre grâce ne les délivre pas de ces troubles funestes. Ils traînent jusque sur le trône leurs cruelles chaînes, et ils sont le jouet de leurs passions au milieu de leur grandeur; tandis qu'à votre service l'on vit content et heureux. Ainsi, le monde que je vous sacrifie aujourd'hui, vaut-il la peine d'être tant regretté ? Ah ! si j'ai maintenant quelque chagrin, c'est de ne pouvoir vous offrir assez pour répondre aux faveurs que vous me faites de me prendre pour votre épouse. Je souhaiterais que le monde que je quitte pour vous suivre, fût plus agréable, ses biens plus précieux, ses promesses plus fidèles, et sa possession plus heureuse. Ah ! ce serait alors que je viendrais vous le sacrifier avec encore plus de joie; mais je vous l'offre tel qu'il est. Ce n'est point parce qu'il ne peut rendre heureux ceux qui le servent, que je vous le sacrifie, ce n'est point parce qu'il est infidèle et ingrat, trompeur et passager; eût-il été mille fois plus charmant, plus favorable, plus fidèle, plus reconnaissant, plus sincère, je ne m'y fusse jamais attachée, il aurait peut-être retardé mon sacrifice; mais jamais il ne l'aurait empêché. Car non-seulement l'alliance que je contracte avec Jésus-Christ, est une alliance de justice et de sagesse, comme vous venez de le voir, c'est encore une alliance de miséricorde et de reconnaissance, *in misericordia et in fide* ». C'est, Messieurs, le sujet de ma seconde Partie.

DEUXIÈME RÉFLEXION.

Quand je dis que votre alliance avec Jésus-Christ, est une alliance de miséricorde, *in misericordia*, c'est-à-dire, ma chère sœur, que Dieu ne regarde point à ce que vous lui donnez; et je n'en veux point ici relever le prix et le mérite. Je sais que vous lui sacrifiez la tendresse d'une grande famille, les honneurs et les distinctions que vous auriez dû espérer, les biens et la fortune dont vous y auriez joui, et qu'en renonçant généreusement à tous ces avantages, vous avez dit adieu au monde, prête de tout mettre aux pieds de votre nouvel Epoux. Ainsi plus vous lui sacrifiez, plus vous lui devez. Car

dégoûter, plus vous paraissiez née pour la vanité, et avec tous les talents propres à vous perdre, plus il a fallu que le Seigneur préservât de bonne heure votre cœur, pour vous sauver et vous établir solidement dans la vérité.

Voilà pourquoi il n'est pas de vanité moins pardonnable dans ces asiles saints, que celle de ces vierges insensées qui, rappelant avec complaisance le souvenir du nom de leurs ancêtres, et du rang que la naissance leur aurait donné dans le monde, et grossissant dans leur esprit le mérite de leur sacrifice, prétendent s'attirer, dans le lieu de l'humilité, des honneurs et des distinctions, par cela même qu'elles y ont renoncé; traitent avec une sorte de hauteur et de mépris celles qui, nées dans des circonstances plus obscures et plus ordinaires, n'ont eu à offrir au Seigneur, comme la veuve de l'Evangile, qu'une foi vive, un cœur désintéressé, et toute la médiocrité de leur fortune; comme si plus on avait eu d'engagements pour aimer le monde, plus la grâce n'avait pas dû être puissante pour nous en retirer; comme si un souvenir qui devrait exciter notre reconnaissance, pouvait aider à notre vanité, et que nous voulussions trouver des titres de gloire et d'orgueil dans les périls mêmes dont le Seigneur nous a délivrés par sa grande miséricorde.

C'est donc ici, ma chère sœur, une alliance toute de miséricorde pour vous; c'est une distinction dont la bonté de Dieu vous a favorisée depuis le commencement des siècles. Il prévoyait que, née avec tant d'avantages, vous ne lui seriez pas plus fidèle dans le monde, avec la mesure de grâces qu'il vous destinait, que tant d'autres qui y périssent. Il lisait, dans le caractère de votre cœur et de vos penchants, que vous n'y seriez pas à l'épreuve des périls qui y sont si fréquents; et comme il vous a aimée d'un amour éternel, il vous a attirée à lui, selon l'expression d'un prophète, par une abondance de miséricorde : *Ideo attraxi te miserans* [1]. Il pouvait, sans doute, vous laisser errer quelque temps dans le monde au gré des passions insensées, et vous rappeler ensuite à lui par le dégoût qui les suit toujours. Mais il a mieux aimé les prémices de votre cœur. Ces temples qui ont servi à Baal, ces cœurs qui ont été au monde, peuvent bien, à la vérité, lui être consacrés; mais il y reste toujours je ne sais quelle odeur et quelles flétrissures, qui blessent sa délicatesse; et il n'y descend pas avec tant de complaisance que dans les cœurs innocents et dans les temples de Sion, qui n'ont jamais servi qu'à lui seul.

QUATRIÈME RÉFLEXION.

Il ne s'agit donc plus, ma chère sœur, que de répondre par une fidélité inviolable à toutes les miséricordes de l'Epoux céleste : *Sponsabo te in fide;* et c'est ici le dernier caractère de cette sainte alliance. Oui, ma chère sœur, vous ne serez heureuse, dans le parti que vous prenez, qu'autant que vous serez fidèle. Il ne faut plus vous promettre d'autre consolation que dans la pratique exacte de vos devoirs. Le monde, qui jusqu'ici vous a ri, vous aura bientôt oubliée; vous allez tirer un voile éternel entre lui et vous; n'attendez plus rien de ce côté-là. Vous allez désormais lui être indifférente, parce que vous allez lui

[1] Jerem., XXXI, 3.

plus le monde vous offrait de charmes et de douceurs, plus il a fallu que la grâce ait agi sur vous, pour vous en dégoûter; en un mot plus vous quittez dans le monde, plus vous êtes redevable à la main favorable, qui vous a retirée de tant de corruption.

Aveugles donc mille fois, ces vierges consacrées au Seigneur, qui se prévalant encore de l'éclat d'une naissance qu'elles ont fait vœu d'oublier, et relevant la splendeur d'un nom auquel elles ont renoncé, prétendent s'attirer, jusque dans le centre de l'humilité, des distinctions et des honneurs, parce qu'elles ont plus sacrifié que celles qui, en entrant dans le cloître, n'ont eu à offrir au Seigneur qu'un cœur pur et un esprit humilié, comme si ayant plus d'engagements dans le monde, il n'avait pas fallu que la grâce fît plus d'efforts pour les en retirer, ou que nous dussions nous glorifier d'être sortis du péril, dont le Seigneur nous a délivrés par sa miséricorde !

C'est donc une alliance de miséricorde; c'est un choix que le Seigneur a fait de vous, dès le commencement des siècles. Il prévoyait que vous ne seriez pas plus heureuse dans le monde que tant d'autres, et comme il vous a aimée d'un amour paternel, il vous a attirée à lui par les douceurs d'une miséricorde prévenante. Il pouvait vous laisser, comme tant d'autres, errer d'abord dans le monde, vous en laisser goûter les séduisants plaisirs, et vous rappeler ensuite à lui par le dégoût qui l'accompagne. Mais il a mieux aimé vous prévenir, dès l'enfance, de ses bénédictions, pour avoir les prémices de votre cœur. Il est vrai que ces cœurs qui, après avoir sacrifié à Baal, reviennent adorer le vrai Dieu, connaissent mieux que les autres le bonheur de ce dernier état, et ils peuvent quelquefois être plus constants au service du Seigneur que ceux qui, ne connaissant pas le monde, ne se défient pas tant de ses illusions; mais il y reste encore je ne sais quelle flétrissure, qui blesse la délicatesse de l'Epoux céleste; et il n'y descend point avec tant de plaisir que dans ces temples purs de Sion, qui n'ont servi qu'à lui seul.

Il ne s'agit donc plus maintenant, ma chère sœur, que de répondre à cette alliance de miséricorde par une juste reconnaissance; et c'est le dernier caractère que j'ai appelé de fidélité : *Sponsabo te in fide.* N'attendez plus d'autre consolation, ma chère sœur, que dans la pratique exacte de vos de-

devenir inutile. Vous n'avez pas voulu de lui quand il paraissait courir après vous ; quel malheur si votre cœur allait retourner vers lui, lorsqu'il ne voudra plus de vous, et qu'un engagement éternel vous en aura pour toujours séparée ! Vous ne le retrouveriez plus le même : il est moqueur, il est méprisant, il est cruel même envers celles qui après l'avoir abandonné et embrassé un état saint, regardent derrière elles, lui tendent encore les mains, et jettent encore sur lui des regards de complaisance ; il insulte à leur inconstance et à leur retour ; il leur fait lui-même une loi de le haïr. Plus même leur sacrifice avait été éclatant, plus il donne du ridicule à la légèreté honteuse qui semble le désavouer ; et il se venge de leurs mépris passés par des dérisions piquantes.

Et alors, ma chère sœur, quelles sont les amertumes d'une vierge infidèle que le monde a séduite, et qui voit ses penchants mondains renfermés pour toujours dans le lieu saint ! Elle traîne partout ses dégoûts et son inquiétude. Les rigueurs d'une sainte discipline deviennent pour elle un fardeau qu'elle ne peut plus porter. Elle ne trouve plus dans le secret du sanctuaire d'autre plaisir que dans les fantômes qu'une imagination déréglée lui retrace. La prière n'est plus pour elle qu'une contrainte ou un tumulte d'images profanes et mondaines, qui s'offrent en foule à son esprit ; les louanges du Seigneur, une occupation oiseuse et désagréable ; les exemples de ses sœurs, un spectacle qui la fatigue, parce qu'il lui reproche tout bas ses infidélités ; les devoirs les plus légers de l'obéissance la révoltent ; les pratiques les plus aisées de la régularité la gênent ; les mortifications les plus douces l'accablent ; ce qui console les autres épouses de Jésus-Christ, fait tout son supplice ; et comme son dérangement lui attire tôt ou tard des murmures et des remontrances de la part de celles qui sont établies pour veiller sur sa conduite, elle nourrit des antipathies et des ressentiments qu'il lui faut dévorer toute seule ; que la présence et les occasions réveillent et aigrissent à tout moment ; et que la retraite rend souvent plus vives, plus amères et plus irrémédiables, que celles que les enfants du siècle nourrissent les uns envers les autres.

Or, ma chère sœur, est-il d'état plus malheureux sur la terre ? Sentir des penchants infortunés qui nous rentraînent sans cesse vers le monde et vers les plaisirs, et se retrouver sans cesse environné des horreurs de la pénitence et de la retraite ; laisser sans cesse échapper le cœur hors de ces barrières sacrées, et ne le rappeler que pour lui faire mieux sentir toute la rigueur de sa prison et de ses chaînes ; ne vivre que pour souffrir sous un extérieur pénitent, et souffrir sans consolation et sans mérite ; vous fuir sans cesse, ô mon Dieu, et vous retrouver toujours sur ses pas ; courir avec une folle avidité après un monde qui nous fuit, et qu'on ne voit que de loin, et se faire une félicité de désirer ce qui rend malheureux ceux mêmes qui le possèdent ! Mais que prétendez-vous, âme infidèle ? (si parmi tant de vierges ferventes qui m'écoutent, il s'en trouvait quelqu'une de ce caractère) ; renouvelez aux pieds de Jésus-Christ tous les saints engagements de l'alliance que vous avez contractée avec lui, et cherchez-y les consolations et les seuls plaisirs solides et véritables qu'il vous y pré-

voirs. Le monde dont vous vous allez séparer, n'aura plus pour vous de douceurs ; le voile que vous allez mettre entre vous et lui, vous le fera désormais paraître indifférent. Quel malheur pour vous, s'il vous prenait envie de retourner en arrière ! Vous ne le trouveriez plus le même qu'il vous aurait paru avant de le quitter : il est cruel envers ceux qui le méprisent, et qui après l'avoir abandonné jettent encore sur lui des regards de complaisance ; il se fait une loi de les haïr à son tour, et se venge, par mille dérisions et mille railleries, de ceux qui viennent le retrouver.

Alors quelle est la destinée de cette âme inconstante et légère ! Après ses pieux engagements, elle traîne partout ses langueurs. Les règles de la sainte discipline qu'elle a embrassée, deviennent pour elle un fardeau qu'elle ne peut plus porter. La prière n'est plus pour elle qu'un ennui mortel et une gênante contrainte. La lumière des lectures saintes qu'elle entend, se change en des images profanes qui s'offrent en foule à son esprit ; l'exemple de ses sœurs lui devient un spectacle qui la fatigue, parce qu'elles lui reprochent tout bas son infidélité, son inconstance et son ingratitude ; les mortifications les plus douces l'incommodent ; ce qui console les vierges chrétiennes, fait son martyre ; et comme son ingratitude envers Dieu qui a tant fait pour elle, lui attire la correction de celles qui sont préposées pour veiller sur sa conduite, elle en conçoit mille chagrins qu'il lui faut dévorer.

Or, à votre avis, ma chère sœur, est-il au monde un état plus triste et plus déplorable que celui-là ? Sentir des penchants violents qui nous entraînent vers le plaisir et la vanité, et se trouver arrêté par les barrières de l'humiliation et de la pénitence ; laisser sortir hors de son cœur inconstant l'amour sacré, et ne l'y rappeler que pour lui faire sentir plus durement le poids de ses chaînes ; vous fuir sans cesse, ô mon Dieu, et vous retrouver sans cesse sous ses pas, pour suivre un monde qui nous fuit, et se faire une félicité de ce qui rend malheureux le cœur qui le possède ! Si parmi tant de vierges fidèles, il s'en trouvait ici quelqu'une de ce caractère, tout le remède qu'il y a à ses maux, c'est de chercher dans les plaies de Jésus-Christ toute sa consolation. Il faut qu'elle perde

parait. Tous les autres ne sont pas dignes du cœur ; ils vous sont doublement interdits. Perdez-en le désir, puisqu'aussi bien il en faut perdre l'espérance. Que vous êtes à plaindre, et que votre état laisse peu de ressource à espérer ! Lorsqu'une âme mondaine s'égare, elle trouve le remède dans le mal même ; le dégoût suit bientôt les plaisirs ; le monde, vu de près, ne se soutient pas longtemps contre lui-même. Mais en éloignement il en impose ; c'est là son point de vue le plus séduisant ; c'est une figure qui ne brille et ne trompe que de loin ; l'idée qu'on se forme de lui est toujours infiniment plus aimable que lui-même ; et on l'aime longtemps, quand on peut l'aimer sans le voir et sans le connaître.

Mais d'un autre côté, ma chère sœur, rien ne peut être comparé aux consolations que Jésus-Christ prépare à votre fidélité. Le monde que vous avez toujours méprisé, parce que vous l'avez connu, ne vous offrira jamais rien qui puisse venir troubler ici l'heureuse tranquillité de votre retraite. Si vous jetez encore quelques regards sur lui, ce seront des regards de compassion et de douleur : vous gémirez, aux pieds du sanctuaire, de l'aveuglement et de la destinée déplorable de tant d'âmes qui y périssent tous les jours, et de celles surtout que les liens de la chair et du sang doivent vous rendre plus chères, et dont le salut doit vous intéresser davantage ; vous y déplorerez l'égarement et la folie de presque tous les hommes, et vous les verrez, avec une sainte tristesse, courir, comme des insensés, après une fumée qui s'évanouit, et négliger les seuls biens véritables, et qui seuls peuvent leur assurer un bonheur éternel. Tantôt pénétrée du zèle de la gloire du Seigneur, si publiquement outragée par les scandales et la licence des pécheurs, vous lui direz avec le Prophète : « Qu'attendez-vous, Seigneur ; votre patience semble autoriser les crimes. Il est temps que vous vengiez votre gloire offensée et votre saint nom blasphémé. Pour peu que vous différiez encore, votre loi sainte va être anéantie : *Tempus faciendi, Domine : dissipaverunt legem tuam* [1] ». Tantôt touchée du malheur de ceux de vos frères qui, malgré tous leurs bons désirs, se laissent entraîner au torrent du monde et des passions, et dont la faiblesse est le plus grand crime : « O mon Dieu, lui direz-vous avec Job, souvenez-vous que vous nous avez formés d'une boue fragile, fortifiez les cœurs faibles, et ôtez, ou aux séductions et aux plaisirs du monde le funeste ascendant qu'ils ont sur eux, ou à eux-mêmes la faiblesse, qui, malgré eux, les en rend toujours les jouets et les esclaves ». Tantôt enfin, dépositaire des plus secrets sentiments de ceux mêmes qui passent pour les heureux du siècle, et qui viendront vous confier leurs chagrins et se consoler auprès de vous de leurs peines, des perfidies et des injustices du monde, vous vous applaudirez au sortir de là de votre choix ; vous irez renouveler mille fois aux pieds de l'autel votre sacrifice ; vous y remercierez, avec des transports d'amour et de joie, Jésus-Christ de vous avoir conduite au port, et retirée d'un lieu où les apparences sont si trompeuses, les chagrins si réels, les plaisirs si tristes, et la perte du salut cependant si inévitable. Ainsi tous les jours plus attentive à resserrer les liens heureux qui vous attachent à Jésus-Christ, tantôt vous lui sacrifierez un désir naissant ; tantôt une impatience qui déjà s'élevait ;

[1] Ps. CVIII, 126.

le désir de tout autre que de lui, parce qu'il en faut perdre l'estime. Mon Dieu ! qu'une âme de ce caractère est à plaindre ! Car lorsqu'une âme mondaine s'égare en démentant les vœux de son baptême, et en s'éloignant de son Dieu, elle retrouve du moins le monde avec tous ses faux plaisirs ; son cœur infidèle qui s'abandonne à ce qui est autour de soi, ne se soulève pas longtemps contre lui-même ; il a toujours en cela son point de vue, et dès qu'il veut retourner au monde, il s'en représente une belle figure qui le lui fait paraître aimable.

Mais rien n'approche des consolations d'une vierge fidèle ; les devoirs de la religion qui paraissent si pénibles, sont l'objet de ses plus doux empressements ; l'obéissance qui paraît si dure à la liberté et toujours rebutante à l'homme, est pour elle le terme de ses perplexités et le calme de ses désirs ; le dépouillement religieux qui jette d'ordinaire les hommes dans l'abattement et le murmure, met son cœur au large et devient tout son trésor. Enfin elle fait sa gloire et ses délices du sacrifice de son corps si redoutable à tant de gens. Comme elle ne trouve point en elle cette difficulté de plaire au monde et à Jésus-Christ, à un époux terrestre et à un époux céleste, elle jouit dans son état d'une paix et d'un repos que d'autres ne trouvent point ; et par là elle se voit exempte de ces antipathies gênantes, de ces jalousies cruelles, toujours inévitables aux gens du siècle. Aussi ne songe-t-elle plus à cette région de ténèbres qu'elle a quittée ; et si quelquefois elle jette des regards sur ses malheureux habitants, ce ne sont que des regards de compassion et non d'envie. Elle voit avec douleur les mondains s'attacher si fortement à ce qui passe si tôt. Ainsi touchée de l'aveugle conduite des coupables, elle demande grâce pour eux ; elle s'écrie souvent : « Ah ! si vous examinez de près tout ce qui se passe dans le monde, qui pourra, Seigneur, soutenir les justes traits de votre colère ? » Dépositaire des sentiments des mondains, qui pour adoucir leurs chagrins sont venus lui en confier le secret, elle les plaint, elle s'applaudit mille fois de son sacrifice, et rend grâces au Seigneur

tantôt une animosité qui commençait à aigrir et troubler votre cœur ; tantôt une satisfaction humaine que vous aurez trop souhaitée ; tantôt une répugnance et un chagrin que vous aurez trop craint; et vous étoufferez les passions, avant même qu'elles aient eu le loisir de se former et de naître.

Il vous tarde, sans doute, de l'éprouver, ma chère sœur, et il est temps. Une joie sainte se répand déjà sur votre visage. Vous ne pâlissez point à l'aspect du bûcher, comme ces victimes infortunées que la crainte ou l'intérêt seul traînent à l'autel. Le sacrifice que vous allez faire avec tant de courage, touche déjà peut-être les spectateurs; vous seule paraissez ici ferme et tranquille; et comme Jésus-Christ, sur le point de consommer son ouvrage, vous dites aux témoins qui vous environnent, et que cette cérémonie attendrit : « *Ne pleurez pas sur moi ; pleurez plutôt sur vous-mêmes*[1]. C'est ici le plus beau jour de ma vie, l'accomplissement de tous mes souhaits, et le plus haut point de mes espérances. Eh ! qu'y a-t-il dans mon sort qui ne doive vous paraître digne d'envie? Je vais entrer dans le port, et je vous laisse encore à la merci des flots, et sur le point à tout moment d'un triste naufrage. Je vais apaiser mon juge ; travailler, tandis qu'il est temps, à me le rendre favorable, et le conjurer de ne pas me rejeter éternellement de sa face ; et vous allez enrichir le trésor de colère pour le jour terrible de ses vengeances. Je vais mourir au monde, il est vrai; mais à un monde qui ne fait que des malheureux; à un monde qui est déjà condamné ; à un monde qui va périr demain, et dont je n'aurais pu jouir que pendant la courte durée d'une vie rapide : *Ne pleurez donc pas sur moi ; pleurez plutôt sur vous-mêmes.*

« Quelle injustice en effet, ô mon Dieu, et quel aveuglement déplorable, de plaindre une âme qui se donne entièrement à vous, et que vous mettez ici à couvert des pièges infinis répandus sur toutes les voies des enfants des hommes ! Je mets à vos pieds les dépouilles du monde, et vous allez me revêtir d'un vêtement de salut et de justice. Je me sépare du commerce et de la société de ceux qui ne vous connaissent pas ; et vous m'allez donner une place parmi vos épouses fidèles et ferventes. J'abandonne le lieu des peines et des tentations ; et vous m'allez introduire dans le lieu des consolations et des grâces. Monde profane, je ne vous ai jamais vu avec plaisir, et je vous quitte sans regret. Je laisse encore, il est vrai, au milieu de vous des gages qui me seront toujours chers, et dont je ne me sépare qu'avec peine. Mais ne faut-il pas qu'il y ait de la douleur et du sang dans mon sacrifice ? Ah ! si je n'avais eu qu'à renoncer à vos pompes et à vos plaisirs frivoles, il m'en aurait trop peu coûté, et ce n'eût pas été donner à Jésus-Christ une grande marque d'amour, que de lui sacrifier ce que je n'aimais pas. Que vous rendrai-je donc, ô mon Dieu ! pour toutes les faveurs

[1] Luc, XXIII, 28.

de l'avoir tirée d'un malheureux séjour, où les chagrins sont si réels, les plaisirs si courts, le repos si rare, les pertes si irréparables, et les plus grands avantages, si peu de chose. Plus attentive que Jacob à conserver dans son cœur le Dieu qui fait seul toute sa consolation, elle s'efforce de répondre à ses miséricordes ; elle lui sacrifie tantôt une animosité qu'elle éloigne, tantôt un chagrin qu'elle a trop craint, tantôt des biens que la pauvreté lui fait mépriser, tantôt une liberté que l'obéissance lui a interdite, tantôt des plaisirs charnels que la chasteté lui rend odieux. Aussi quel torrent de consolations le Seigneur ne verse-t-il pas sur cette âme fidèle !

Ne me vantez plus vos joies et vos plaisirs, gens du monde. Cette vierge vous apprendra qu'un seul jour, passé dans la maison du Seigneur, en vaut plus de mille passés dans les tentes des pécheurs. Et pour cela il faut être fidèle à sa vocation. Vous voudriez déjà l'avoir achevé, ce sacrifice généreux, ma chère sœur ; il est temps de céder à votre sainte impatience. Vous voilà prête de l'accomplir ; et vous ne pâlissez point à la vue de l'autel qui se présente, comme ces victimes infortunées, qui semblent n'approcher du bûcher que pour demander grâce au prêtre qui va les immoler. La vue de votre sacrifice touche déjà les spectateurs, et vous seule n'en êtes point effrayée. Comme autrefois Jésus-Christ votre époux, vous dites à ces filles de Sion, prêtes de verser des larmes : « *Ne pleurez plus sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes.* Voici le plus beau de mes jours ; voici que je touche au plus doux fruit de mes espérances. Ah ! si mon sort vous paraît triste, le vôtre est bien plus déplorable. Je vous laisse sur une mer orageuse au milieu des tempêtes, et je vais sûrement me retirer dans le port, au milieu du calme et de la tranquillité ; je vais prier le Seigneur de ne point vous rejeter de devant sa face, et vous allez amasser un trésor de colère. Vous allez chercher à plaire aux hommes par mille artifices profanes, et je vais déplaire au monde, mais à un monde qui doit passer, et ma vie va être cachée en Dieu avec Jésus-Christ. *Pleurez donc sur vous et non sur moi :* pleurez sur votre triste destinée et non sur la mienne qui est heureuse.

« O mon Dieu ! vous m'allez mettre dans une place favorable, à couvert des troubles et des tempêtes du siècle, pour me préparer et me rendre digne de vos faveurs éternelles. Monde profane, monde trompeur, je ne vous ai jamais vu avec plaisir ; et c'est pour cela que je vous quitte avec plus de joie. Je vous laisse des gages précieux et tendres que je ne quitte qu'avec peine. Mais ne faut-il pas qu'il y ait du sang et des larmes dans mon sacrifice ? S'il ne me coûtait rien, je ne le croirais pas assez digne de l'Epoux à qui je le présente. Que vous rendrai-je donc, ô mon Dieu, pour tant de bienfaits singuliers dont vous m'avez comblée? Je boirai votre calice quel-

dont vous m'avez comblée? Je boirai votre calice ; j'invoquerai votre saint nom ; et je vous rendrai mes vœux en présence de tout ce peuple, dans l'enceinte de votre maison, pour faire avec vous une alliance éternelle, parce que vous êtes le Seigneur et le roi de l'immortalité ». — Ainsi soit-il.

qu'amer qu'il puisse être ; je participerai à vos souffrances ; je vous rendrai tous les jours de nouvelles actions de grâces, et vous bénirai sans cesse, parce que vous m'avez bien voulu élever à une alliance éternelle, pour être à jamais unie avec vous ». — Je vous le souhaite.

PARAPHRASE MORALE

DE PLUSIEURS PSAUMES EN FORME DE PRIÈRE.

NOTICE.

Il ne faut pas chercher dans les paraphrases de Massillon l'érudition et la critique. Ce n'est nullement un disciple de Génébrard ou de Richard Simon. Il ne songe même pas, comme le docte et pieux Bellarmin, à mêler la science au sentiment. D'ailleurs il ne pensait pas au public ; et c'était pour lui seul qu'il répandait sur le papier quelque chose de la surabondance de son cœur.

Retiré dans sa cellule de religieux ou dans sa poétique solitude épiscopale de Beauregard, il méditait avec le divin psalmiste sur les grandeurs et sur les miséricordes infinies de Dieu. Pour décharger son âme, ou pour s'aider dans sa contemplation, le tendre méditatif prenait la plume. Ces paraphrases sont les pures effusions d'un chrétien qui s'élève vers son adorable Maître, qui bénit ses perfections, qui célèbre ses ineffables bontés, qui redoute ses justices, qui se confie surtout dans sa souveraine clémence. Après la mort de Massillon, on a retrouvé ces pages. Est-ce tout ce qu'il avait écrit sur les psaumes ? On ne sait. Telles qu'elles sont, c'est une des plus belles parties de l'héritage de ce grand évêque. Rien de plus simple et de plus touchant que ces secrets épanchements de la foi de cet humble serviteur de Dieu. Le style si suave, si harmonieux, si délicat convient admirablement à la méditation et à la prière. C'est un des chefs-d'œuvre de la littérature chrétienne, et on ne saurait trop inviter les esprits chrétiens à le lire et à le savourer.

En même temps, on peut dire que ces pages sont les mémoires de Massillon, les mémoires de son âme. On y retrouve en effet les sentiments qu'il éprouve tour à tour en pensant aux jugements du Très-Haut, à la magnificence du Créateur, à la charité de Jésus-Christ. Tantôt il peint les délices d'un cœur qui, après s'être livré au monde, s'en désabuse et revient pleinement à Dieu. Tantôt c'est la prière d'une âme juste et innocente en proie à la calomnie. On sent bien que c'est un homme qui a reçu la flèche empoisonnée dont on entend les soupirs.

« Si je rendais à mes calomniateurs injure pour injure ; si j'allais fouiller dans l'histoire la plus secrète de leur vie pour en publier la honte et l'infamie ; si je cherchais à décréditer leur imposture, en apprenant au public que leurs mœurs doivent faire perdre toute créance à leurs discours ; si, pour me justifier devant les hommes, je les accablais d'invectives, et me rendais

coupable de haine et de vengeance devant vous... alors, grand Dieu, je mériterais que votre justice me laissât entre les mains de leur fureur et de leurs impostures. Je n'aurais pas à me plaindre si le mensonge et la calomnie prévalaient contre moi. Je n'aurais plus droit de m'adresser à vous si je me trouvais abattu, sans appui, sans ressource, au milieu de mille ennemis, tous les mains levées pour achever de m'écraser ».

Un autre jour, en face de la mer lumineuse de Provence ou des magnifiques montagnes d'Auvergne, il adore la beauté suprême qui se reflète si visiblement sur la terre que nous habitons et dans les cieux où plonge notre regard. Avec Augustin, il monte plus haut que ce qui charme nos yeux mortels, il domine la faible et légère image que les choses relatives présentent des choses absolues :

« Elevez mon âme, grand Dieu, au-dessus de toutes les choses visibles. Que je vous voie et que je vous aime tout seul au milieu de tous les objets que vous avez créés ».

Quelquefois la tristesse le remplit, à la vue de l'incrédulité du XVIII^e^ siècle, de l'irréligion qui déborde ; il désespère de la conversion des impies de son temps :

« On revient des faiblesses de l'âge ; l'on ne revient guère de la dépravation impie de la raison. Les années mûrissent les passions ; mais l'orgueil de l'incrédulité renaît et se fortifie avec les années. Plus les années deviennent sérieuses, plus elles donnent du crédit et une sorte de bon air à la philosophie de l'impiété ; et la vieillesse est le temps où l'impie s'en fait plus d'honneur, et où elle lui attire aussi plus d'éloges de la part de ses imitateurs ».

Ici Massillon gémit de la dépravation morale de la société. Là l'évêque, le pasteur prie pour ses lévites et pour ses prêtres. Ailleurs il adore le Dieu de l'Eucharistie ; il se console à ses pieds ; il pleure sur les péchés de son peuple ; il remercie le Sauveur de ses bienfaits, et il appelle ses grâces sur lui et sur son troupeau. Enfin, au milieu des tentations et des dégoûts de la vie présente, le chrétien vieillissant aperçoit les tentes de la Jérusalem éternelle ; il se réjouit dans le Dieu de David. Les grandes eaux ont beau déborder, elles n'arrivent pas jusqu'à celui qui s'appuie sur le Seigneur. *Réjouissez-vous, justes ; soyez ravis d'allégresse ; glorifiez-vous en Dieu, ô vous tous qui avez le cœur droit.* Le bon pasteur ne regrette pas les délices de l'Egypte ; il voit, du désert de ce monde, la terre des promesses « terre bienheureuse où coulent le lait et le miel ; d'où les larmes et la douleur sont bannies ; où les habitants sont abreuvés dans un torrent de volupté ». Dans toutes ces saintes et nobles pages se révèle un cœur ravi par l'amour des biens invisibles et qui ne regarde les hommes qu'en Jésus-Christ et à cause de Jésus-Christ. C'est là, c'est à l'aide de ces feuilles qui ne devaient jamais voir le jour, qu'on apprend à connaître Massillon, mieux encore que par ses sermons.

AVERTISSEMENT DU PREMIER ÉDITEUR

Dans la préface qui est à la tête du volume du Petit-Carême [1], nous avons déjà dit un mot de ces *Paraphrases* sur les psaumes, par lesquelles nous terminons l'édition des œuvres de Massillon. Il y a tout lieu de croire qu'il avait poussé son travail beaucoup plus loin, et que nous aurions la plus grande partie du psautier paraphrasé de la même manière, si tout ce qu'il en a fait était parvenu jusqu'à nous.

Au reste, le titre seul de l'ouvrage annonce que ce n'est point ici un commentaire sur les psaumes; ce n'est ni le sens historique, ni le sens prophétique, que l'auteur prétend expliquer; ce n'est pas même une paraphrase proprement dite : car la simple paraphrase n'ajoute rien au texte, lorsqu'il est clair; elle ne fait que développer les sens ou les expressions obscures par de légères additions. Mais ce n'est point à cela que se borne l'auteur; son but est de fournir aux chrétiens des modèles des différentes sortes de prières qu'ils doivent adresser à Dieu, suivant les occasions et les situations différentes où ils se trouvent. La lettre du psaume est en quelque sorte comme le texte de son discours, dans lequel ensuite il fait entrer tout ce qui peut convenir à son sujet. Or, comme la prière est spécialement l'ouvrage et l'action du cœur, et que personne n'a peut-être jamais mieux connu que Massillon la nature du cœur humain et les ressorts les plus propres à le mettre en mouvement, on peut assurer qu'il a parfaitement exécuté son dessein, et qu'on a dans ces paraphrases des modèles excellents de toutes sortes de prières. Ceux qui se donneront la peine de les lire, en seront bientôt convaincus. Si c'est un pénitent qui parle dans la paraphrase, il n'est personne qui n'avoue que tels sont les sentiments qu'il voudrait et qu'il devrait avoir dans le cœur, pour bien marquer à Dieu la douleur et le regret de ses fautes. Si c'est une prière d'action de grâces, personne qui ne dise : C'est ainsi que la reconnaissance doit s'exprimer. En un mot, le cœur y parle toujours le langage propre et naturel aux différentes situations où il se trouve ; et c'est en quoi ces paraphrases peuvent être d'une très-grande utilité, parce qu'elles ne contiennent pas seulement des prières très-touchantes, mais des instructions très-solides, où les fidèles apprendront à connaître les dispositions dans lesquelles ils doivent se présenter devant Dieu, s'ils veulent en être exaucés.

Pour le style, il est, ce me semble, assez superflu d'en parler. On sait maintenant que Massillon écrivait toujours d'une manière intéressante, noble et digne de la majesté de la religion. Cependant l'on s'apercevra que dans cet ouvrage il a voulu assortir son style aux différents sujets qui y sont traités. Par exemple, dans les psaumes VIII[e] et XVIII[e], il veut célébrer la grandeur et la beauté des ouvrages du Tout-Puissant, tant dans l'ordre de la nature, que dans l'ordre de la grâce ; c'est une élévation et une noblesse de style, une magnificence d'expressions que rien n'égale, c'est le grand Bossuet que l'on croit entendre parler. Il prend un autre ton, lorsque c'est un pénitent qui gémit sur les égarements de sa vie passée ; il lui prête des expressions fortes et énergiques, telles qu'elles conviennent à un homme que le sentiment de sa misère pénètre et confond. Au contraire, rien de si doux et de si coulant que son discours, lorsque se rappelant tous les bienfaits que la bonté divine n'a cessé de répandre sur tout le cours de sa vie, il s'excite à lui en témoigner sa reconnaissance, parce que le langage de la reconnaissance doit être tendre et affectueux.

Mais ne prévenons point le jugement du public ; nous osons nous flatter qu'après avoir lu cet ouvrage, il croira devoir partager avec nous les justes regrets que nous cause la perte de la plus grande partie.

[1] De notre édition. T. I, p. 24.

PARAPHRASE MORALE

DE PLUSIEURS PSAUMES EN FORME DE PRIÈRE.

PSAUME PREMIER.

LE BONHEUR D'UNE ÂME QUI, APRÈS AVOIR ÉTÉ ENGAGÉE DANS LES PASSIONS DU MONDE, S'EN DÉSABUSE ET REVIENT A DIEU.

1. Beatus vir qui non abiit in consilio impiorum, et in via peccatorum non stetit, et in cathedra pestilentiæ non sedit!

Heureux l'homme qui ne s'est point laissé aller au conseil des impies, qui ne s'est point arrêté dans la voie des pécheurs, et ne s'est point assis dans la chaire de contagion et de peste!

O mon Dieu! dans quel aveuglement vivais-je autrefois? Mon âme ne voyait plus, ne jugeait plus que par ses passions; je prenais le change sur tout, et mes ténèbres seules formaient tous mes jugements et toutes mes lumières. Quoique je ne fusse point heureux dans le crime, j'y cherchais sans cesse le bonheur qui me fuyait sans cesse; je croyais le voir dans ceux dont rien ne traversait les plaisirs, et je leur enviais un bien dont ils ne jouissaient pas eux-mêmes. Mais depuis que votre lumière a dissipé le nuage épais que les passions avaient formé autour de mon cœur, ô mon Dieu! si mon aveuglement n'avait pas laissé dans mon âme des souillures que mes larmes n'effaceront jamais, je ne pourrais comprendre comment elle a pu y être si longtemps livrée.

2. Sed in lege Domini voluntas ejus, et in lege ejus meditabitur die ac nocte.

Mais qui au contraire met toute son affection dans la loi du Seigneur, et qui médite jour et nuit cette loi sainte.

Non, Seigneur, je ne connais d'heureux, ici-bas même, que ceux qui vous servent. Je cherchais une affreuse tranquillité dans les discours des impies, qui voulaient me rassurer contre les remords du crime, en traitant de crédulité puérile toutes les terreurs d'un avenir, et s'efforçant de me persuader des maximes d'irréligion dont ils ne pouvaient parvenir à se persuader eux-mêmes. J'aurais voulu pouvoir me fixer dans cette voie qui n'offre aux déréglements ni un Dieu vengeur, ni des supplices destinés à ceux qui violent votre loi sainte, ni une âme immortelle qui survit à son corps et à ses crimes,

pour les expier par un malheur éternel. Ces maximes empoisonnées infectaient mon âme; mais, par un bienfait inestimable de votre miséricorde, elles n'y corrompaient pas jusqu'à la racine de la foi; je les aimais, et j'étais fâché que votre vérité les combattît encore au fond de mon cœur. Mais, ô mon Dieu, que je me trouve heureuse d'être sortie de cette voie d'impiété et de blasphème, où je cherchais une ressource contre mes déréglements! Je sens tous les jours que pour être heureux sur la terre, du moins pour n'y être pas si malheureux, il faut aimer, il faut observer votre loi sainte. Tout ce qui nous éloigne de vous, nous met en mésintelligence avec nous-mêmes; et plus nous cherchons notre repos en vous offensant, plus nous multiplions au dedans de nous nos inquiétudes et nos troubles, et par conséquent nos malheurs; car quelle joie, quelle satisfaction peut goûter notre âme, lorsqu'elle est privée de cette paix intérieure qui est le fruit de l'innocence et de la piété?

3. Et erit tanquam lignum quod plantatum est secus decursus aquarum, quod fructum suum dabit in tempore suo, et folium ejus non defluet.

Et il sera comme un arbre qui est planté proche le courant des eaux, lequel donnera son fruit dans son temps, et sa feuille ne tombera point.

L'impie sèche et dépérit au milieu de ses plaisirs; mais les larmes de l'âme juste, ces larmes que fait couler le souvenir amer de ses égarements passés, ressemblent à ces eaux qui augmentent la fraîcheur, la verdure, la beauté de l'arbre qu'elles arrosent. La paix et la joie en sont les premiers fruits. L'air brûlant et contagieux du monde au milieu duquel elle vit, ne flétrit pas même la beauté d'une seule de ses feuilles. Au contraire, les scandales des pécheurs, leurs plaisirs, leurs joies insensées, qui autrefois l'avaient séduite, l'affermissent, ô mon Dieu, dans la fidélité qu'elle vous a promise. Touchée de leur aveuglement, elle en sent plus vivement la grandeur du bienfait qui l'a éclairée.

4. Et omnia quæcumque faciet, prosperabuntur.

Et toutes les choses qu'il fera, auront un heureux succès.

Tout ce qui avait servi à la perdre, tourne à son instruction et à sa consolation. Rien ne lui avait réussi dans ses désordres. Les événements n'avaient jamais répondu à ses mesures et à ses désirs; tout semblait au dehors se soulever contre ses passions. Mais depuis que votre grâce, ô mon Dieu, les a calmées, comme ses désirs sont plus réglés, elle n'en forme jamais d'inutiles. Sa prospérité est dans sa soumission à vos ordres; et comme elle est toujours soumise, tous les événements la laissent toujours tranquille.

5. Non sic impii, non sic; sed tanquam pulvis quem projicit ventus a facie terræ.

Il n'en est pas ainsi des impies, il n'en est pas ainsi; mais ils sont comme la poussière que le vent disperse de dessus la face de la terre.

Mais il s'en faut bien, ô mon Dieu! que les impies ne jouissent d'un semblable bonheur. Les passions d'où naissent tous leurs plaisirs criminels, enfantent aussi toutes leurs agitations et toutes leurs peines; rien ne les fixe: la multiplicité de leurs désirs, comme un affreux tourbillon, les agite sans cesse. La poussière, qui est le jouet des vents, n'est que l'image de leur âme toujours emportée au gré de la bizarrerie et de la violence de leurs passions. Ils ne veulent pas chercher le repos en vous seul; et où pourraient-ils le trouver hors de vous, ô mon Dieu? Eh! toutes les créatures dans lesquelles ils croient le trouver, les repoussent vers vous-même par leur vide et par leur insuffisance.

6. Ideo non resurgent impii in judicio, neque peccatores in concilio justorum.

Aussi les méchants ne pourront subsister au jugement, ni les pécheurs dans l'assemblée des justes.

Aussi, grand Dieu, vous n'aurez pas besoin de juger les impies, en ce jour où les justices mêmes seront jugées. Le trouble, les tristes agitations de leur conscience les avaient déjà jugés sur la terre; vous ne ferez que les livrer au ver dévorant, que leur cœur, après avoir été sans cesse déchiré sur la terre, portera encore devant vous; c'est-à-dire aux fureurs et à la tristesse du crime, que nul plaisir n'avait jamais pu arracher du fond de leur âme.

7. Quoniam novit Dominus viam justorum, et iter impiorum peribit.

Car le Seigneur connaît la voie des justes, mais la voie des méchants périra.

Et voilà, ô mon Dieu, à quoi aboutissent

tous ces projets d'ambition, de plaisirs, de fortune, qui ont rempli les jours de l'impie. Tout est anéanti ; il n'en subsiste plus rien. Il aurait voulu que tout l'univers fût occupé de lui ; et sa vanité sera punie par un oubli universel. Mais vous, ô mon Dieu, vous ne l'oubliez pas, et ce souvenir armera éternellement votre justice contre un insensé qui, n'ayant été mis sur la terre que pour vous aimer, vous servir et se rendre digne de ces biens ineffables que vous réservez à ceux qui vous aiment, n'a employé la vie qu'il avait reçue de vous, qu'à vous outrager et à se perdre.

Que le sort du juste est bien différent ! Vous tenez, ô mon Dieu, un compte exact et fidèle de ses moindres démarches, afin de l'en récompenser ; aucune de ses actions ne vous échappe. Vos yeux sont sans cesse ouverts sur lui ; et vous lui faites ressentir les effets d'une protection continuelle, tantôt en écartant les piéges et les tentations, tantôt en le fortifiant dans les combats qu'il livre aux ennemis de son salut, tantôt en le relevant, lorsque sa faiblesse lui a fait faire quelque chute. Enfin, vous lui donnerez cette couronne de justice qui le mettra en possession du royaume éternel. Heureux donc, mille fois heureux, celui à qui vous êtes ici-bas toutes choses, puisqu'il porte en lui-même la source d'un bonheur qui ne finira jamais !

PSAUME III.

SENTIMENT D'UNE AME PÉNÉTRÉE DE L'ÉNORMITÉ DE SES CRIMES PASSÉS, ET EN MÊME TEMPS PLEINE DE CONFIANCE EN LA MISÉRICORDE DU SEIGNEUR.

1. Domine, quid multiplicati sunt qui tribulant me ? Multi insurgunt adversum me.

Seigneur, que le nombre de ceux qui me persécutent est grand ! Que d'ennemis se sont élevés contre moi !

Quand je repasse devant vous, Seigneur, la multitude et l'énormité des crimes de ma vie passée, le trouble, le découragement, le désespoir, semblent s'emparer tour à tour de mon âme. Je ne rappelle pas un seul jour, un seul instant même de ma vie criminelle, où je ne découvre de nouveaux excès qui s'élèvent contre moi. Leur nombre grossit tous les jours à mes yeux, à mesure que j'entre plus avant dans les abîmes de ma conscience. Et que sais-je, grand Dieu ! si ceux que le temps a effacés de mon souvenir, dans un cours d'iniquités si long et si peu interrompu, ne les égalent ou ne les surpassent pas peut-être encore ?

2. Multi dicunt animæ meæ : Non est salus ipsi in Deo ejus.

Plusieurs disent de moi : Il ne trouvera point de salut en Dieu.

Je les avalais autrefois, mes iniquités, comme de l'eau. J'entassais crime sur crime, sans aucun retour sur moi-même. Je comptais toujours que mille devant vous ne sont pas plus qu'un seul ; et que le plus ou le moins n'offrait rien de différent à vos miséricordes infinies. Le déréglement où j'avais vécu jusqu'alors, me calmait sur celui où je vivais encore. En me promettant toujours un changement à venir, je continuais plus tranquillement, ô mon Dieu, à vous offenser ; et ne me sentant pas encore disposé à finir mes désordres, j'en attendais la fin, en y en ajoutant tous les jours de nouveaux avec une sécurité déplorable. Mais aujourd'hui, grand Dieu ! que votre lumière a éclairé mes ténèbres ; aujourd'hui où tous mes crimes, sortis de ce nuage épais qui les enveloppait, et les cachait à mes yeux, paraissent à découvert, et m'ac-

cablent devant vous par leur énormité et par leur multitude ; toute espérance de salut semble s'éloigner de moi. Pourrez-vous, ô mon divin Sauveur, regarder avec un œil de pitié et de clémence, une vie dont je ne puis moi-même soutenir l'affreux spectacle ? Dieu saint, voudrez-vous jamais vous communiquer à une âme qui voudrait pouvoir s'éloigner d'elle-même, et qui ne peut porter devant vous que sa corruption et son opprobre ? Quand je ne fixe mes regards que sur moi-même, tout m'annonce la sévérité de vos jugements. Quelle vie, grand Dieu ! trouverai-je écrite dans le livre de vos justices éternelles ! Le soleil ne se levait jamais sur ma tête, que pour éclairer de nouvelles infractions de votre loi sainte ; et la nuit ne succédait que pour voir prolonger mes œuvres de ténèbres. Je ne vivais, je ne respirais, je ne pensais que pour le crime ; et jusqu'aux désirs inutiles de pénitence que je mêlais à mes passions, tout semble m'interdire pour toujours l'accès au trône de vos miséricordes, par l'abus criminel que je faisais alors des sentiments mêmes de salut que vous réveilliez de temps en temps au fond de mon cœur.

3. Tu autem, Domine, susceptor meus es, gloria mea, et exaltans caput meum.

Mais vous, Seigneur, vous êtes mon bouclier, vous êtes ma gloire, c'est vous qui élevez ma tête.

Voilà les images noires et affreuses que l'ennemi de mon salut présente sans cesse à mon âme, pour la précipiter dans le découragement et dans la défiance. Autrefois il me rassurait dans mes désordres, en me représentant votre clémence toujours prête à recevoir le pécheur qui revient. Aujourd'hui que je veux sincèrement revenir à vous, ô mon Dieu, il vous peint en secret à mon cœur agité, comme un Dieu inexorable ; il ne me découvre l'horreur de mes crimes que pour me cacher les trésors infinis de vos miséricordes, et pour me retenir sous son esclavage honteux. Il s'efforce de me persuader que vous ne voulez plus de moi, que mes excès ont fermé pour toujours vos entrailles aux cris de ma douleur et aux larmes de votre créature.

Mais, Seigneur, si j'ai autrefois outragé votre bonté, en comptant trop sur elle, pour persévérer plus tranquillement dans le crime, je ne lui ferai pas le nouvel outrage d'en désespérer dans mon repentir. Je me sens, il est vrai, la plus faible et la plus fragile de toutes les âmes ; mais n'êtes-vous pas la force des faibles ? Qu'ai-je à craindre de moi-même, quand vous serez avec moi, *susceptor meus*, vous qui êtes mon bouclier et ma force ? Rien n'approche de l'opprobre et de l'avilissement où la honte de mes passions m'a fait tomber ; ce n'est rien que l'ignominie dont elles m'ont couvert devant les hommes : celle que je portais devant vous, grand Dieu, était encore bien plus hideuse et plus humiliante. Mais, ô Dieu de majesté, un rayon de votre gloire changera en or cette âme de boue ; vous me rétablirez en honneur, dès que vous aurez ennobli mon âme des dons de la justice, et que vous m'aurez reçu au nombre de vos enfants et des cohéritiers d'un royaume éternel. Je rentrerai dans tous les augustes droits du chrétien ; ma vie sainte et nouvelle me rendra, même devant les hommes, l'honneur et les égards que mes désordres m'avaient ravis ; et vous serez ma gloire, comme le déréglement avait été ma confusion et mon opprobre : *Gloria mea et exaltans caput meum.*

4. Voce mea ad Dominum clamavi, et exaudivit me de monte sancto suo.

J'ai élevé ma voix, et j'ai crié au Seigneur, et il m'a exaucé de sa montagne sainte.

Oui, Seigneur, mes prières et mes larmes ne monteront pas en vain aux pieds de votre trône. Vous n'êtes plus sur cette montagne terrible, environnée d'éclairs et de foudres, et dont nul mortel ne pouvait approcher. Nous vous adorons sur la montagne sainte, où vous vous offrez pour nous à votre Père, comme notre justice, notre sanctification et notre rédemption ; et vous avez sans cesse les mains étendues pour recevoir les pécheurs qui reviennent à vous. Ce n'est donc pas de vos miséricordes infinies dont je dois me défier ; c'est de la sincérité et de la persévérance de mon repentir ; c'est que la grandeur de ma pénitence ne réponde pas à l'énormité et à la multitude de mes crimes.

5. Ego dormivi et soporatus sum, et exurrexi, quia Dominus suscepit me.

Je me suis couché, je me suis endormi, et je me suis éveillé, parce que le Seigneur m'a soutenu.

Que ne dois-je pas, grand Dieu ! me promettre de votre bonté, puisque malgré le sommeil de la mort où j'étais enseveli depuis si longtemps, malgré l'assoupissement funeste où mes déréglements retenaient toutes les puissances de mon âme, votre voix puissante et miséricordieuse m'a réveillé. Elle a pénétré jusqu'au fond de l'abîme, où non-seulement j'étais sans vie, mais où la puanteur et l'infection n'offraient à vos yeux saints que l'objet le plus digne de votre abandon. Et cependant, ô Père des miséricordes, et Dieu de toute consolation, après m'avoir souvent sollicité de revenir à vous, vous avez enfin ranimé ce cadavre puant ; vous avez soufflé un esprit de vie sur cette boue hideuse ; vous avez rétabli en moi la beauté de votre image dont j'avais effacé jusqu'aux moindres traits, et arraché mon âme de la puissance de la mort et du démon, pour me mettre sous la protection de votre miséricorde.

6. Non timebo millia populi circumdantis me.

Je ne craindrai point quand des millions d'hommes m'assiégeraient de toutes parts pour me perdre.

Non, Seigneur, pénétré de cette confiance, je ne me découragerai point à la vue de mes crimes innombrables. Je les rappellerai dans l'amertume de mon cœur ; et ce souvenir réveillera plus ma reconnaissance, mon amour, ma componction, que ma crainte et mon désespoir. Je mépriserai les dérisions, les censures déplorables que ma nouvelle vie va m'attirer de la part de tous ceux qui m'environnent, et qui ont été autrefois, ou les témoins, ou les complices de mes désordres. Leurs joies insensées, dont j'ai tant de fois éprouvé le vide, leurs voluptés, leur bonheur apparent, qui avaient toujours été pour moi un fonds intarissable de chagrins et de remords cruels, loin de me dégoûter de la tristesse de mes larmes et de mon repentir, me les rendront plus douces et plus aimables. Le malheur de leur état me fera sentir de plus en plus le prix du bienfait inestimable qui m'en a retiré. Cette préférence accordée à celui qui en était le plus indigne, confondra ma tiédeur et ranimera ma fidélité ; et bien éloigné d'envier leur sort, je ne cesserai de vous demander, ô mon Dieu, qu'ils puissent enfin parvenir à connaître quel est le bonheur de ceux qui vous servent.

7. Exurge, Domine, salvum me fac, Deus meus : quoniam tu percussisti omnes adversantes mihi sine causa ; dentes peccatorum contrivisti.

Levez-vous, Seigneur ; sauvez-moi, mon Dieu. C'est vous qui avez frappé tous ceux qui se déclarent contre moi sans raison ; vous avez brisé les dents des pécheurs.

Levez-vous donc, grand Dieu, achevez en moi l'ouvrage de mon salut, en ne permettant pas que ceux que j'ai entraînés moi-même dans le désordre, par mes sollicitations ou par mes exemples, périssent. Je ne me croirai point rentré en grâce auprès de vous, tandis que je verrai subsister en eux les fruits amers et les suites terribles de mes crimes. Puisque vous avez pu briser la dureté de mon cœur, tout est possible à la force de votre grâce. Vous abattrez, quand il vous plaira, ces pécheurs qui paraissent si fiers et si intrépides dans le crime, et qui me seront toujours chers, quoique ma nouvelle vie les ait soulevés contre moi, et qu'ils s'efforcent en vain d'ébranler mes résolutions, et de me rentraîner dans leurs voies égarées, par leurs discours mordants ou séducteurs.

8. Domini est salus, est super populum tuum benedictio tua.

Le salut vient du Seigneur ; et c'est vous, ô mon Dieu, qui bénissez votre peuple.

Vous seul, Dieu tout-puissant, pouvez sauver ceux en qui toute ressource de salut paraît éteinte. Vous vous plaisez même à opérer ces prodiges dans les pécheurs les plus désespérés, afin que l'homme ne s'attribue rien à lui-même, et que toute la gloire en soit rendue à votre grâce. Tous les bienfaits que vous répandez sur votre peuple, ne prennent leur source que dans les trésors immenses de votre libéralité ; et les dons seuls de votre miséricorde infinie forment toute la récompense de nos faibles mérites.

PSAUME IV.

SENTIMENT D'UNE AME CHRÉTIENNE QUI VIENT D'ÉPROUVER UNE ISGRACE.

1. Cum invocarem, exaudivit me Deus justitiæ meæ; in tribulatione dilatasti mihi.

Le Dieu de ma justice m'a exaucé dans le temps que je l'invoquais; lorsque j'étais dans l'angoisse, vous m'avez dilaté le cœur.

En vain, ô mon Dieu, je vous protestais tous les jours que je regardais le monde et toute sa gloire comme un monceau de boue, et que vous seul suffisiez à une âme qui a le bonheur de vous posséder : je ne connaissais pas mon cœur, et je me séduisais moi-même. Je tenais encore par mille liens secrets et insensibles à ce monde trompeur que je semblais mépriser; j'aimais encore ses biens, ses honneurs, et tout cet amas de fumée qui s'est dissipé en un instant. Mais l'accablement profond où la perte de ces objets frivoles vient de me jeter, me découvre enfin ces dispositions criminelles que je me cachais à moi-même, et que vous voyiez depuis si longtemps au fond de mon cœur. Il me fallait un grand coup pour me réveiller de cet assoupissement funeste. Vous l'avez frappé, grand Dieu, ce coup de miséricorde; et fortifié, éclairé par votre grâce, j'ai plus senti de honte de mon erreur et de mon infidélité, que de douleur de mon infortune. Vous vouliez être, ô mon Dieu ! mon tout, mon unique ressource. Aussi dès que je me suis tourné vers vous dans l'amertume de mon cœur, et que je vous ai invoqué, vous n'avez pas consulté votre justice qui demandait qu'ayant cherché de vains appuis hors de vous, vous m'abandonnassiez à moi-même. Vous êtes venu promptement à mon secours, Dieu de bonté; et un rayon de joie et de lumière a lui aussitôt au milieu de la sombre tristesse de mon cœur, et en a dilaté et adouci le serrement et l'amertume.

2. Miserere mei et exaudi orationem meam.

Ayez pitié de moi, et exaucez ma prière.

Ne vous lassez pas, grand Dieu, de vous communiquer à votre créature, et de soutenir ma faiblesse. Pour moi, je ne me lasserai point d'implorer votre secours. Continuez, grand Dieu, de me regarder avec ces yeux de miséricorde qui ne mesurent pas vos bienfaits sur l'indignité, mais sur les besoins de ceux qui vous prient. Ayez pitié de ma misère; et faites-moi sentir encore plus vivement que la perte de tout ce que le monde donne, n'est rien; qu'on a tout, lorsqu'on est à vous; et qu'on ne saurait rien perdre, tandis qu'on vous possède encore.

3. Filii hominum, usquequo gravi corde? Ut quid diligitis vanitatem, et quæritis mendacium?

Jusqu'à quand, ô enfants des hommes, aurez-vous le cœur appesanti? Pourquoi aimez-vous la vanité, et cherchez-vous le mensonge?

O enfants des hommes, qui courez avec tant d'empressement après une fortune qui vous échappe toujours, et qui vous laisse encore mille choses à désirer quand vous l'avez trouvée, jusqu'à quand votre cœur se laissera-t-il séduire par une illusion dont votre expérience devrait vous avoir détrompés? Jusqu'à quand aimerez-vous vos inquiétudes et vos chaînes? Le bonheur que vous cherchez n'est plus qu'un poids qui vous accable, dès que vous y êtes parvenus. Vous sentez multiplier vos soucis, à mesure que le monde vous multiplie ses faveurs; de nouveaux désirs naissent de ceux que vous venez de voir accomplis. Le monde vous croit heureux; mais la jalousie, mais la prospérité d'autrui, mais ce qui manque encore à votre ambition, mais le vide même de tout ce que vous possédez, et qui ne

saurait jamais satisfaire l'immensité d'un cœur que Dieu seul peut remplir ; mais le dégoût même, qui suit toujours la possession de ce qu'on avait le plus désiré ; mais le cri de la conscience, qui vous reproche sans cesse et les voies injustes par où vous êtes parvenus à ce que vous désiriez, et l'usage criminel que vous en faites ; mais la pensée même que tout s'enfuit, que la vie la plus longue n'est qu'un instant rapide, et que demain on va vous redemander votre âme ; mais tout cela ensemble est un ver secret qui vous dévore sans cesse, et qui empoisonne toute cette vaine félicité qui trompe les spectateurs, tandis qu'elle ne peut vous rendre heureux, et vous séduire vous-mêmes. Pourquoi sacrifiez-vous donc votre âme, votre salut éternel, votre Dieu, à des objets dont vous ne pouvez vous empêcher de sentir vous-mêmes le faux, la vanité et le néant ? Aimez celui seul qui peut donner tout ce que l'on désire, et dont l'amour tout seul fait le véritable bonheur de ceux qui l'aiment.

4. Et scitote quoniam mirificavit Dominus sanctum suum : Dominus exaudiet me, cum clamavero ad eum.

Sachez que c'est le Seigneur qui a rempli son saint d'une gloire admirable : le Seigneur m'exaucera, quand j'aurai crié vers lui.

Que ne puis-je m'appeler ici moi-même en témoignage ? Depuis que revenu des erreurs et de l'indignité des passions, je me suis efforcé de conformer ma vie à la sainteté du christianisme, dont je suis encore si éloigné, le Seigneur n'a pas laissé d'opérer dans mon âme des merveilles inconnues aux amateurs du monde. J'ai senti au dedans de moi la paix, la joie, le calme que le monde et tous ses plaisirs n'avaient jamais pu me donner. Le monde lui-même a vu le prodige de mon changement, et il s'en est moqué ; et il a cherché, dans la faiblesse et dans la légèreté de mon esprit, les raisons d'un événement qui ne prenait sa source que dans les lumières descendues d'en-haut, et dans la force et dans la douceur de la grâce. Le Dieu de miséricorde ne m'a pas fait même attendre longtemps cette faveur signalée. A peine me suis-je tourné vers lui ; à peine touché de mes égarements, ai-je fait entendre aux pieds de son trône mes cris, mes prières et mes larmes, qu'il s'est rendu à moi : il a consolé mon affliction, ou plutôt il m'a fait trouver des douceurs ineffables dans l'amertume de mon repentir et de ma douleur.

5. Irascimini, et nolite peccare : quæ dicitis in cordibus vestris, in cubilibus vestris compungimini.

Mettez-vous en colère, mais gardez-vous de pécher ; soyez touchés de componction dans le repos de vos lits.

Enfants des hommes, esclaves du monde et des passions, imitez mon exemple. Entrez en indignation contre vous-mêmes, de vous être laissé si longtemps abuser par des illusions qui ne peuvent séduire que des enfants et des insensés ; regardez avec horreur l'opprobre et l'indignité des liens dont vous vous faisiez autrefois une gloire déplorable, mais dont vous ne sentez plus depuis longtemps que la pesanteur et l'infamie. Tournez contre ceux qui vous ont séduit par leurs persuasions ou par leurs scandales, l'aversion que vous témoignez pour les gens de bien, lorsqu'ils vous donnaient de saints exemples ou des avis charitables. Changez cet amour excessif d'un corps que vous avez fait servir à l'ignominie, en une haine salutaire. Vous ne pécherez plus, dès que vous haïrez la source et l'instrument de tous vos crimes. Mais souvenez-vous que ce n'est ni le dégoût, ni la lassitude, qui forment ces dispositions saintes. On peut être lassé des plaisirs sans les détester ; on peut en sentir le vide sans en sentir l'énormité et l'infamie. Interrogez votre cœur : il peut être rassasié du crime, sans être changé et touché de la vertu. Mais si la miséricorde de Dieu a opéré en vous ce changement sincère ; mais si vous sentez, et l'outrage que vos passions ont fait à Dieu, et l'avilissement où elles vous ont fait tomber vous-mêmes, ah ! alors vous ne garderez plus de mesure dans votre douleur ; les jours ne suffiront pas même à l'amertume et à l'abondance de vos larmes ; elles suspendront votre sommeil durant le silence de la nuit. Ce temps paisible, dont vous aviez fait autrefois un temps de dissolutions et de tumulte, et dont le repos et les ténèbres avaient fourni tant de facilité à vos crimes, ne servira plus qu'à laisser plus de cours et plus de loisir à votre douleur.

6. Sacrificate sacrificium justitiæ, et sperate in Domino.

Offrez à Dieu un sacrifice de justice, et espérez au Seigneur.

Mais souvenez-vous que Dieu n'aime pas les sacrifices imparfaits ; rendez-lui tout votre cœur que vous aviez prostitué avec tant d'abandonnement aux créatures ; ne ménagez point vos démarches en le servant, comme

vous ne les avez point ménagées en servant le monde ; portez sur le bûcher la victime tout entière. Le démon vous a possédé si longtemps sans partage ; et vous ne vous donneriez qu'à demi au Seigneur, à qui vous appartenez, et qui réclame sa créature ? Vous ne le servirez avec plaisir que lorsque vous le servirez sans réserve. Mais aussi, dès que vous l'aurez rendu maître de tout votre cœur, la joie, l'espérance, la confiance naîtront au fond de votre âme. Le souvenir de vos crimes ne s'offrira à vous qu'avec le souvenir des miséricordes éternelles qui vous en ont inspiré le repentir et l'horreur ; et plus l'abîme où vous étiez enseveli depuis tant d'années, vous paraîtra affreux et sans espérance de retour, si vous eussiez été abandonné à vous-même, plus vous serez touché de la clémence d'un Dieu dont la main toute-puissante a bien voulu vous en retirer. Vous lirez dans l'histoire de vos égarements l'histoire de ses miséricordes infinies sur votre âme ; et plus vous vous trouverez pécheur, plus le Seigneur vous paraîtra bon, miséricordieux et aimable.

6. Multi dicunt : Quis ostendit nobis bona ?

Plusieurs disent : Qui nous fera voir les biens que l'on nous promet ?

Mais, ô mon Dieu ! les hommes enivrés de leurs passions n'écoutent qu'avec mépris ces avis utiles. Ils nous demandent avec insulte : Où est donc cette joie, ce contentement, ce bonheur que nous promettons ici-bas même à ceux qui veulent revenir à vous ? Ils voudraient qu'on leur fît voir des yeux du corps des biens invisibles que l'œil de l'homme n'a point vus, et que la chair et le sang ne sauraient comprendre. Ils ne voient rien que de triste et de rebutant dans votre service, parce qu'ils n'y voient rien qui flatte les sens ou l'orgueil, la seule félicité qu'ils connaissent et qu'ils cherchent, cette félicité qui les fuit toujours, qu'ils désirent sans cesse, quoiqu'ils n'y puissent jamais atteindre, et dont le désir chimérique est la source de tous leurs chagrins les plus réels et de leurs troubles les plus accablants. Ils sentent à tout moment, malgré eux, que le monde ne fait point d'heureux ; et ils ne veulent pas essayer si vous n'êtes pas assez puissant pour en faire. Ils aiment un maître qui les rend malheureux ; l'illusion de ses promesses, dont ils ont si souvent éprouvé la vanité et le mensonge, leur adoucit la pesanteur actuelle de son joug, et ils craignent celui avec lequel on ne doit plus rien craindre, dans le service duquel on ne connaît plus ni peine, ni deuil, ni douleur, et dont le joug fait toute la consolation et la félicité de ceux qui le servent.

7. Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine ; dedisti lætitiam in corde meo.

La lumière de votre visage est gravée sur nous, Seigneur ; vous avez fait naître la joie dans mon cœur.

Oui, grand Dieu, vous avez gravé au fond de nos cœurs cette lumière éternelle ; cette voix secrète qui nous crie sans cesse que vous êtes le seul bonheur de l'homme, qui nous rappelle à vous malgré nous-mêmes ; cette voix qui se fait entendre au milieu du tumulte de nos passions, qui nous suit jusque dans l'abîme du désordre, et qui ne nous permet pas d'ignorer qu'étant faits à votre image, nous ne sommes faits que pour vous. Aussi tout ce qui souille et déshonore cette auguste ressemblance, et nous sépare de vous, fait en même temps tous nos malheurs et tous nos crimes. Et c'est, ô mon Dieu, cette lumière née avec nous, et que votre main seule a pu placer dans nos cœurs, qui devenant un ver secret et dévorant pour les pécheurs, est une source continuelle de joie et de consolation pour ceux qui ont le bonheur de vous servir. Ils sentent qu'en revenant à vous, ils reviennent à la première institution de la nature humaine ; que leur vie devient conforme aux lumières les plus inséparables du fond de leur cœur ; et qu'ils sont dans la situation où la créature raisonnable doit être. En vain l'homme corrompu cherche à se persuader que nous sommes faits pour le plaisir, et que des penchants nés avec nous ne sauraient être des crimes. C'est le langage de ses passions ; c'est le désir brutal de son cœur : mais ce n'en est pas le sentiment le plus profond et la persuasion la plus intime. Il trouve au dedans de lui une contradiction éternelle à ce dogme impie. Il s'en fait honneur ; mais il ne peut s'en faire une ressource. Sa langue le publie ; mais son cœur le désavoue.

8. A fructu frumenti, vini et olei sui, multiplicati sunt.

Ils se sont accrus et enrichis par l'obondance de leurs fruits, de leur froment, de leur vin et de leur huile.

Ainsi, ô mon Dieu, le bonheur dont les pé-

cheurs semblent jouir, ne me dégoûtera jamais de l'observance de votre loi sainte. Ce n'est qu'une vaine montre, qui cache les remords les plus cruels et les inquiétudes les plus tristes. Multipliez entre leurs mains les biens de la terre ; comblez-les de ces faveurs périssables qui ne sont pas dignes de vos serviteurs. Ce sont des dons réservés aux enfants du siècle, et que vous faites presque toujours dans votre colère. Vous punissez le crime et l'ambition de leurs désirs en les exauçant. Le royaume de vos saints n'est pas de ce monde ; une récompense plus durable les attend.

9 et 10. In pace in idipsum dormiam et requiescam ; quoniam tu, Domine, singulariter in spe constituisti me.

Pour moi, je dormirai en paix, et je jouirai d'un parfait repos ; parce que vous m'avez, Seigneur, affermi d'une manière toute singulière dans l'espérance.

Pénétré de ces vérités saintes, quand toutes les disgrâces du monde fondraient de nouveau sur moi ; quand l'envie et l'injustice des hommes me dépouilleraient de tout ce que je possède encore ici-bas, pourvu que vous soyez encore avec moi, et que mon cœur vous possède encore, ô source unique de tous les biens, la paix de mon âme n'en sera point troublée. Conservez en moi cette ferme espérance que vos miséricordes y ont fait naître ; et je serai tranquille au milieu de toutes ces révolutions passagères. Je verrai arriver la mort avec joie, cette mort qui n'est qu'un doux sommeil pour les justes ; et mes cendres attendront en paix dans la nuit du tombeau le jour de la lumière et de la révélation, cette vie nouvelle et immortelle que vous promettez à ceux qui vous ont aimé sur la terre.

PSAUME VI.

SENTIMENT D'UN PÉCHEUR TOUCHÉ DEPUIS PEU DE SES ÉGAREMENTS, QUI EN GÉMIT DEVANT DIEU, ET QUI IMPLORE SA MISÉRICORDE POUR EN OBTENIR LE PARDON, ET SORTIR DE CET ÉTAT DÉPLORABLE.

1. Domine, ne in furore tuo arguas me, neque in ira tua corripias me.

Seigneur, ne me reprenez pas dans votre fureur, et ne me punissez pas dans votre colère.

Grand Dieu ! tous vos foudres pourraient-ils suffire pour punir un malheureux tout couvert de crimes et de souillures ? Quand vous armeriez contre moi toute la fureur de votre bras, toute la sévérité de vos châtiments ne laisserait-elle pas encore impunis des désordres dont le souvenir me confond et m'accable ? Ainsi, grand Dieu, ne consultez pas ce que votre colère et votre justice demandent de vous à mon égard ; et puisque vous ne sauriez me punir autant que je le mérite, laissez tomber de vos mains le glaive prêt à frapper. Regardez-moi avec des yeux de pitié et de clémence. Ne fermez point vos entrailles paternelles à mes prières et à mes douleurs. Les rigueurs de votre justice sur moi seraient trop peu proportionnées à mes iniquités, pour être dignes de votre gloire. Ce n'est qu'en me pardonnant que toute votre grandeur et votre puissance peuvent éclater ; et vos miséricordes sur moi manifesteront, bien plus que vos châtiments, tout ce qu'il y a d'adorable et d'incompréhensible dans votre majesté infinie.

2. Miserere mei, Domine, quoniam infirmus sum ; sana me, Domine.

Ayez pitié de moi, Seigneur, parce que je suis faible ; Seigneur, guérissez-moi.

Je ne viens, grand Dieu, chercher le motif de vos miséricordes à mon égard, que dans vos miséricordes elles-mêmes. Je pourrais vous alléguer le malheur d'avoir porté en naissant un cœur faible et sensible, auquel il n'a fallu

que des exemples et des occasions pour succomber. Cette faiblesse et cette sensibilité elle-même ont toujours fait tout mon crime ; comment pourraient-elles devenir mon excuse ? Vous ne m'aviez donné un cœur tendre et sensible que pour vous, pour être plus aisément touché de vos bienfaits, pour offrir moins de résistance aux douces inspirations de votre grâce, pour goûter plus vivement le saint plaisir de vous aimer ; et cependant, grand Dieu, j'ai tourné ces avantages que je tenais de vous seul, contre vous-même ; ces facilités de salut que vous aviez mises en moi, ont accéléré ma perte ; j'ai abusé de vos dons, et prostitué aux créatures tout ce qui devait me rappeler à celui dont elles sont l'ouvrage.

3. Quoniam conturbata sunt ossa mea, et anima mea turbata est valde.

Mes os sont tout étonnés, et mon âme est toute troublée.

A ce souvenir, grand Dieu, je me sens pénétré de terreur ; le trouble, le découragement s'emparent de mon âme. Tout ce que je puis donc vous alléguer en ma faveur, c'est que tout en moi réclame vos vengeances. L'horreur de ma vie passée me jette dans des saisissements d'effroi qui brisent mes os, et me laissent sans force et sans courage ; mon esprit s'abat et se confond. A force d'être frappé de toute la profondeur de ma misère, je demeure immobile et ne fais aucune démarche pour chercher le remède. Mais vous, grand Dieu, qui voyez toute ma faiblesse et tout le danger de mon état, jusqu'à quand me laisserez-vous entre les mains de ma faiblesse et de mes craintes ? *Sed tu, Domine, usquequo ?* Jusqu'à quand me laisserez-vous dans cet état ?

4. Convertere, Domine, et eripe animam meam ; salvum me fac propter misericordiam tuam.

Tournez-vous vers moi, Seigneur, et délivrez mon âme ; sauvez-moi en considération de votre miséricorde.

Tournez-vous vers moi, Dieu de bonté ! Que l'infection de mes plaies n'en détourne pas plus longtemps la sainteté de vos regards. Voyez plutôt dans mon cœur ces désirs qui le pressent de retourner à vous. C'est votre miséricorde, grand Dieu, qui les crée dans mon âme ; c'est un rayon qui précède et qui m'annonce la présence de votre lumière et de votre majesté au dedans de moi ; ne me la faites pas attendre plus longtemps, de peur que les ténèbres qui sortent encore du fond de mes passions, ne reprennent le dessus ; délivrez mon âme de ces tristes agitations qui la font encore flotter entre la mort et la vie ; fixez un cœur qui semble balancer encore, mais qui tient plus à ses frayeurs et à ses défiances, qu'à ses égarements ; achevez en moi l'ouvrage de mon salut que vous y avez déjà commencé ; rendez-vous maître d'un cœur que je n'ose vous présenter, tout couvert qu'il est encore de souillures, mais que vous rendrez digne de vous, dès que vous l'aurez purifié.

Ce sont là, ô mon divin Sauveur, les prodiges que vous aimez d'opérer. Les grands maux sont réservés à vos grandes miséricordes. Il vous faut des Lazares ensevelis, pourris, exhalant l'infection et la puanteur, pour manifester, en leur redonnant la vie, toute l'immensité de votre douceur et toute la puissance de votre grâce.

5. Quoniam non est in morte qui memor sit tui ; in inferno autem quis confitebitur tibi ?

Il n'y a personne qui se souvienne de vous dans la mort ; et qui est celui qui vous louera dans l'enfer ?

Au fond, grand Dieu, quoique votre gloire n'attende rien de la vile créature, et que vous la trouviez toute en vous-même, vous voulez cependant que l'homme vous glorifie. Ce n'est pas que sa fidélité et sa soumission augmentent votre bonheur, c'est parce qu'elles le rendent digne de participer au vôtre. Or, mon Dieu, comment pourrai-je vous rendre l'hommage et la gloire qui vous est due, tandis que je croupirai dans cet état de mort et de péché où je me trouve encore ? L'enfer n'a que le blasphème et le désespoir en partage ; et comment pourrais-je confesser votre saint nom et chanter les louanges de votre grâce, dans un état qui me lie à ces malheureux que vous avez pour toujours précipités dans les flammes ?

6. Laboravi in gemitu meo ; lavabo per singulas noctes lectum meum ; lacrymis meis stratum meum rigabo.

Je me suis épuisé à force de soupirer ; je laverai toutes les nuits mon lit de mes pleurs ; j'arroserai de mes larmes le lieu où je suis couché.

En attendant, grand Dieu, l'heureux moment de ma délivrance, et dans la confiance que vous créerez en moi un cœur nouveau, je ne cesserai de gémir ; j'arroserai la nuit mon

lit de mes larmes; je ne donnerai point de relâche à mes cris et à ma douleur. Vous aimez, ô Père des miséricordes, qu'on vous importune; je ne craindrai donc point de lasser votre patience. Mes larmes, mes prières, mon silence, mes frayeurs, ma confiance, seront autant de voix qui monteront sans cesse vers vous.

7. Turbatus est a furore oculus meus ; inveteravi inter omnes inimicos meos.

La fureur a rempli mon œil de trouble ; je suis devenu vieux au milieu de tous mes ennemis.

Dans les moments où toute l'horreur de mes crimes s'offrira à moi, et où la pensée de votre fureur et de votre justice me jettera dans le trouble et dans le découragement, dans ces moments terribles où mon œil ne pourra soutenir la sévérité de vos jugements, dans ces moments où les ennemis de mon salut, témoins secrets et auteurs en même temps de mon abattement et de mes défiances, croiront que je vais me dégoûter d'un changement où ils ne me laissent point voir de ressource; ce sera alors, grand Dieu, que j'espérerai contre l'espérance, et que plus vous me paraîtrez un juge terrible, plus je confesserai que votre justice demande ma mort et ma perte éternelle, et que je n'ai plus rien à attendre que de vos miséricordes infinies et de votre grâce.

8 et 9. Discedite a me, omnes qui operamini iniquitatem; quoniam exaudivit Dominus vocem fletus mei. Exaudivit Dominus deprecationem meam, Dominus orationem meam suscepit.

Eloignez-vous de moi, vous tous qui commettez l'iniquité, parce que le Seigneur a exaucé la voix de mes larmes. Le Seigneur a exaucé l'humble supplication que je lui ai faite, le Seigneur a agréé ma prière.

Je sens déjà, grand Dieu, que ces dispositions me rendent d'avance la confiance et la paix; je trouve en moi plus de courage et plus de force; je commence à comprendre qu'on doit tout espérer, quand on veut sincèrement se repentir, et qu'on n'outrage pas moins votre gloire, quand on présume de votre bonté, en persévérant dans le crime, que lorsqu'on en désespère ou même qu'on s'en défie, en répandant des larmes de pénitence. C'est vous, grand Dieu, qui venez de verser dans mon âme ces douces images au milieu des troubles et des terreurs dont elle était agitée, et qui suspendaient l'éclat des premières démarches qu'exige mon changement. Vous vous êtes laissé toucher de mes peines : les esprits qui sont devant votre trône, et qui se réjouissent de la conversion d'un pécheur, vous ont présenté mes prières, et vous les avez exaucées ; votre sein paternel s'est ouvert à la persévérance de mes cris. C'en est fait, grand Dieu! je vais commencer dès ce moment à dire au monde un adieu éternel, à rompre tous les liens que mes passions y avaient formés, à me séparer de tous les objets, de toutes les sociétés qui me creusaient tous les jours de nouveaux précipices. Je renonce à vos liaisons insensées et honteuses, vous, dont la licence et la débauche forment le seul nœud qui vous lie : je ne veux avoir désormais pour amis que les amis de Dieu; je ne veux plus tenir aux créatures par d'autres liens que par ceux de la charité, qui demeurent éternellement; je ne veux aimer que ce que je dois aimer toujours.

10. Erubescant et conturbentur vehementer omnes inimici mei, convertantur et erubescant valde velociter.

Que tous mes ennemis rougissent et soient remplis de trouble ; qu'ils se retirent très-promptement, et qu'ils soient couverts de confusion.

Tout ce qui me reste à vous demander, ô mon Dieu, c'est que les complices de mes passions, dont mon changement va faire autant de censeurs et d'ennemis de ma nouvelle vie, en deviennent enfin les imitateurs; c'est qu'ils soient touchés du prodige que votre miséricorde a opéré en moi; c'est que mon exemple les couvre de honte et de confusion, et les rappelle à eux-mêmes, ou plutôt à vous, ô mon Dieu, à qui ils se doivent par tant de titres, et de qui l'homme ne peut s'éloigner sans se précipiter dans un abîme de misère; c'est que m'ayant toujours vu le plus déterminé d'entre eux, le plus vif, le plus dévoué au crime, ils ne désespèrent pas d'obtenir la miséricorde que j'étais moins en droit d'espérer qu'eux, et qu'ils ne se figurent pas la vie de vos serviteurs, comme une vie faible, insoutenable, puisque le pécheur le plus abîmé dans la volupté, le plus esclave de tous les attraits des sens, tel que j'ai été, y trouve dès maintenant tant de joie et tant de nouveaux charmes.

PSAUME VII.

PRIÈRE D'UNE AME INNOCENTE QUI SOUFFRE L'OPPRESSION ET LA CALOMNIE.

1. Domine Deus meus, in te speravi; salvum me fac ex omnibus persequentibus me, et libera me.

Seigneur mon Dieu, c'est en vous que j'ai espéré; sauvez-moi de tous ceux qui me persécutent, et délivrez-moi.

Grand Dieu, livré à la calomnie et à la mauvaise foi de mes persécuteurs, couvert d'opprobres devant les hommes toujours faciles à se laisser persuader tout ce qui déshonore vos serviteurs; à qui puis-je avoir recours qu'à vous seul, à qui rien n'est caché; qui seul, nous voyez tels que nous sommes? Vous seul, grand Dieu, pouvez manifester la malice et l'artifice de ceux qui m'accusent, confondre leur imposture, et me mettre à couvert des traits empoisonnés qu'ils ne cessent de lancer contre moi. Il est même de votre gloire de ne pas souffrir que votre saint nom soit blasphémé, et que le monde fasse retomber sur la piété les outrages dont on couvre ceux qui en font une profession publique.

2. Nequando rapiat ut leo animam meam, dum non est qui redimat, neque qui salvum faciat.

De peur qu'enfin il ne ravisse mon âme comme un lion, lorsqu'il n'y a personne qui me tire d'entre ses mains, et qui me sauve.

S'il ne s'agissait que de ma cause seule, vous m'avez appris, ô mon Dieu, à marcher courageusement dans la voie du salut par l'ignominie, comme par la gloire. Je me consolerais d'être rendu digne de participer aux opprobres de votre Fils et de vos saints. Mais c'est vous-même, grand Dieu, c'est la religion qu'on attaque et qu'on insulte. Ne permettez donc pas qu'on me déchire, comme un lion affamé déchire sa proie; et ne laissez pas croire à ceux qui vous haïssent, et qui me calomnient, que le juste n'a pas plus de part ici-bas à votre bienveillance et à votre protection que l'impie.

3. Domine Deus meus, si feci istud; si est iniquitas in manibus meis.

Seigneur mon Dieu, si j'ai fait ce que l'on m'impute; si mes mains se trouvent coupables d'iniquité.

Il serait inutile, ô mon Dieu, de venir me justifier ici en votre présence. Je porte devant vous assez d'autres iniquités que je ne puis désavouer, et que je ne cesserai d'expier par mes larmes. Mais pour celles dont l'injustice de mes persécuteurs m'accuse, vous savez, grand Dieu, que j'en suis innocent, et que mes mains n'ont jamais été souillées des crimes qu'ils m'imputent. Ce n'est pas, grand Dieu, que la dépravation profonde de mon cœur ne m'en rende capable; mais votre grâce m'en a préservé, et je ne fais que publier vos dons, en protestant hautement de mon innocence.

4. Si reddidi retribuentibus mihi mala, decidam merito ab inimicis meis inanis.

Si j'ai rendu le mal à ceux qui m'en avaient fait, je consens de succomber sous mes ennemis, frustré de mes espérances.

Si je rendais à mes calomniateurs injure pour injure; si j'allais fouiller dans l'histoire la plus secrète de leur vie, pour en publier la honte et l'infamie; si je cherchais à décréditer leur imposture, en apprenant au public que leurs mœurs doivent faire perdre toute créance à leurs discours; si pour me justifier devant les hommes, je les accablais d'invectives, et me rendais coupable de haine et de vengeance devant vous... alors, grand Dieu, je mériterais que votre justice me laissât entre les mains de leur fureur et de leurs impostures. Je n'aurais pas à me plaindre, si le mensonge et la calomnie prévalaient contre moi. Je n'aurais plus droit de m'adresser à vous, si je me trouvais abattu, sans appui, sans ressource, au milieu de mille ennemis,

tous les mains levées pour achever de m'écraser.

5. Persequatur inimicus animam meam, et comprehendat, et conculcet in terra vitam meam, et gloriam meam in pulverem deducat.

Que l'ennemi poursuive mon âme, et s'en rende maître ; qu'il me foule aux pieds sur la terre, en m'ôtant la vie, et qu'il réduise toute ma gloire en poussière.

L'humiliation que je souffrirais alors, serait la juste peine de l'emportement de mon orgueil et de ma colère. Aussi je consens, ô mon Dieu, si vous voyez jamais ces dispositions criminelles dans mon cœur envers les calomniateurs de mon innocence, je consens qu'ils redoublent contre moi leur haine et leur fureur ; qu'ils ajoutent encore des calomnies plus noires et plus déshonorantes à celles dont ils m'accablent ; qu'ils me foulent aux pieds comme de la boue, et me rendent le rebut et l'opprobre de votre peuple ; et s'il me reste encore quelque qualité glorieuse et honorable devant les hommes, à laquelle ils n'aient pas osé toucher, je consens, ô mon Dieu, qu'ils me ravissent encore cette gloire, qu'ils la réduisent à rien, que le souffle de leurs langues envenimées la dissipe comme de la poussière, et que je n'aie plus pour partage que le mépris et l'opprobre universel dont ils s'efforcent de me couvrir.

6. Exurge, Domine, in ira tua ; et exaltare in finibus inimicorum meorum.

Levez-vous, Seigneur, dans votre colère ; et faites éclater votre grandeur au milieu de mes ennemis.

Mais puisque, grand Dieu, malgré le déchaînement de mes persécuteurs, mon cœur a toujours conservé pour eux cette charité que nous devons à ceux-mêmes qui nous outragent; puisque les prières que je vous adresse tous les jours pour leur conversion, sont la seule vengeance que je me permets, levez-vous donc, grand Dieu, accourez à ma défense. Exercez sur eux des châtiments visibles et salutaires, qui les rappellent à la vérité et à la justice, et qui soient plutôt les effets de votre miséricorde que les signes de votre colère. Manifestez votre grandeur et votre puissance à ceux qui se persuadent que la force ou l'artifice gouvernent les choses d'ici-bas, et que rien de ce qui se passe sur la terre n'intéresse votre Providence et votre Sagesse éternelle. Faites sentir à ces ennemis de votre gloire, que vous êtes le Dieu du siècle présent, comme le Dieu de l'éternité ; et que si vous souffrez quelquefois que l'impie prévale quelque temps sur le juste, pour éprouver sa foi et perfectionner sa vertu, tôt ou tard, les choses reprennent leur place, et après vous être servi quelque temps de l'impie pour châtier et purifier vos serviteurs, quand vos desseins éternels sont accomplis, vous le rejetez et le brisez comme un vase d'ignominie et de colère, et lui faites sentir à la fin, ici-bas même dans l'humiliation et dans l'opprobre, la peine due à ses violences et à son orgueil.

7. Et exurge, Domine, Deus meus, in præcepto quod mandasti, et synagoga populorum circumdabit te.

Levez-vous, Seigneur, mon Dieu, suivant le précepte que vous avez établi, et l'assemblée des peuples vous environnera.

Ne nous commandez-vous pas, grand Dieu, de prendre en main la défense de l'innocent ? Ne nous faites-vous pas une loi de ne point souffrir que la force et l'injustice oppriment la faiblesse ? Je réclame, grand Dieu, cette loi sainte en ma faveur ; et je vous demande pour mon innocence les mêmes secours dont vous nous ordonnez de protéger et de défendre celle de nos frères. Oui, grand Dieu, que tous les peuples voient que vos serviteurs ont un protecteur dans le ciel, toujours prêt à se déclarer pour eux. Faites-leur connaître sensiblement que toute la malice des hommes ne peut rien contre ceux que vous mettez à couvert sous l'ombre de vos ailes; et que vous savez, quand il faut, faire éclater votre puissance par les signes les plus visibles de votre protection sur eux. Les peuples, frappés de ces merveilles, viendront en foule environner vos autels; le nombre de vos adorateurs se multipliera; la foi des justes, si faible et si languissante parmi les peuples, se réveillera et se fortifiera; ils ne craindront plus la piété comme un parti méprisé et abandonné; et la confiance dans vos promesses les rendra dignes d'en voir un jour l'accomplissement.

8. Et propter hanc in altum regredere; Dominus judicat populos.

Remontez en haut à cause d'elle ; le Seigneur jugera les peuples.

N'attendez pas toujours, grand Dieu, le jour de vos vengeances pour exercer vos jugements sur la terre, et rétablir l'ordre que la violence

et l'injustice ne cessent de troubler. Il est des maux qui demandent un prompt remède. Montrez-vous du haut de votre gloire le vengeur de l'innocence, le protecteur des faibles et des petits. Nous savons que vous jugerez un jour les peuples, et que vous rendrez à chacun selon ses œuvres; mais, grand Dieu, vous nous avertissez aussi que votre jugement commence dès ici-bas même.

9. Judica me, Domine, secundum justitiam meam, et secundum innocentiam meam super me.

Jugez-moi, Seigneur, selon la justice et selon l'innocence qui est en moi.

Jugez donc ma cause, grand Dieu ! Je ne demande pas que vous me jugiez sur ce que je suis devant vous : hélas ! comment pourrais-je soutenir, chargé d'iniquités et de souillures, je ne dis pas la rigueur de vos jugements, mais un seul regard de votre justice ? Mais jugez-moi sur l'innocence et l'intégrité que je conserve du moins devant les hommes.

10. Consumetur nequitia peccatorum, et diriges justum, scrutans corda et renes, Deus.

Faites que les méchants soient consumés par leur malice, et affermissez le juste, ô juste Dieu, qui sondez les cœurs et les reins.

Oui, grand Dieu ! je puis ici les défier. Qu'ils épuisent toutes les recherches dont leur malice et leur animosité peuvent s'aviser ; qu'ils se consument en vains efforts pour découvrir dans ma conduite les prévarications dont ils tâchent de me noircir. Plus ils chercheront, plus ils se couvriront eux-mêmes de l'opprobre qu'ils me préparent; plus ils verront que votre protection m'a préservé du moins de ces chutes grossières, qui déshonorent aux yeux des hommes, et que mes mœurs publiques ne se sont jamais écartées de la droiture et de l'équité que le monde lui-même exige. Il ne leur appartient pas d'aller plus avant. Ce n'est pas à eux à examiner si mes dispositions secrètes répondent à ces apparences de vertu, et si mon cœur n'est pas corrompu, tandis que ma vie paraît irréprochable. Vous seul, grand Dieu, seul scrutateur des cœurs et des reins, pouvez voir ce qui s'y passe. A vous seul est réservé le jugement des désirs et des pensées les plus secrètes des hommes; c'est là-dessus que je demande d'être jugé selon votre grande miséricorde. Mais pour les œuvres qui ont eu les hommes pour témoins, elles sont à couvert de leur censure, quoiqu'elles ne le soient pas de leurs calomnies.

11. Justum adjutorium meum a Domino, qui salvos facit rectos corde.

Mon bouclier est Dieu même, qui sauve ceux qui ont le cœur droit.

Peut-être que l'orgueil et l'amour d'une vaine réputation ont eu plus de part à cette régularité extérieure, que le désir de vous plaire, et l'amour de votre loi sainte; cependant, grand Dieu, malgré ces faiblesses secrètes que vous voyez dans mon cœur, j'espère que la droiture et la sincérité avec laquelle je les confesse en votre présence, vous rendront plus sensible aux tribulations et aux peines qu'on me suscite. Il est juste que vous veniez au secours de ceux qui ne peuvent l'attendre que de vous seul. Je sais, grand Dieu, que vous ne vous hâtez pas de punir ceux qui oppriment vos serviteurs, pour les attendre plus longtemps à pénitence. Les châtiments qu'exerce votre justice sont éclatants et terribles; mais la patience et la longanimité les précèdent toujours.

12. Deus judex justus, fortis et patiens; numquid irascitur per singulos dies ?

Dieu est un juge également juste, fort et patient ; se met-il en colère tous les jours ?

Vous êtes un juge juste, un Dieu puissant; mais vous êtes encore plus patient que sévère. Votre colère n'est pas une colère de tous les jours : vous attendez longtemps avant de frapper. Vous vous hâtez, ce semble, grand Dieu, de répandre sur nous vos bienfaits divins ; mais dans vos châtiments vous usez toujours de remise et d'une lenteur adorable : ce n'est qu'à l'extrémité qu'ils éclatent. Il faut, pour ainsi dire, que la main des hommes les arrache de votre sein paternel. Aussi les effets de votre indignation sur eux sont toujours bien plus rares que ceux de votre clémence; et ce n'est que lorsque toutes les ressources de votre bonté sont épuisées, et que l'homme endurci dans l'injustice et dans le crime en a toujours abusé, que vous vous déterminez enfin à le punir.

13. Nisi conversi fueritis, gladium suum vibrabit.

Si vous ne vous convertissez, Dieu aiguisera son épée.

Ainsi, ô vous qui ne cessez de flétrir mon innocence, souvenez-vous que ceux qui percent leurs frères du glaive de leurs langues, périront par le glaive. La bonté du Seigneur a souffert assez longtemps la malignité de vos impostures. Plus il diffère de punir, plus ses châtiments sont terribles. Rendez-moi ce que vos discours empoisonnés m'ont ôté devant les hommes. Faites rentrer dans votre cœur à mon égard la vérité et la charité que la haine et le mensonge semblent en avoir bannies pour toujours. Si vous différez à vous convertir, vous n'y serez plus à temps. Les trésors de la patience et de la miséricorde divine sur vous sont épuisés. Le Dieu vengeur de l'innocence a le bras levé. Le glaive de sa fureur brille déjà sur vos têtes.

14. Arcum suum tetendit et paravit illum : et in eo paravit vasa mortis ; sagittas suas ardentibus effecit.

Son arc est tendu, il l'a préparé ; il y tient tout prêts des instruments de mort ; il s'est fait des flèches brûlantes.

Son arc est tendu, et les flèches ardentes, embrasées du feu de sa colère, sont toutes prêtes à fondre sur vous. C'est là tôt ou tard le destin de ceux que l'ardeur et la violence de la haine rendent injustes et cruels envers les autres hommes. Ils s'amassent des charbons de feu sur leur tête. Le Seigneur prend à leur égard les sentiments de dureté, de haine et de mort qu'ils nourrissent envers leurs frères.

15. Ecce parturiit injustitiam ; concepit dolorem, et peperit iniquitatem.

Le méchant a travaillé avec peine à faire éclore l'injustice ; il a conçu la douleur, et a enfanté le mensonge.

On n'en vient pas tout d'un coup, grand Dieu, à ces excès de haine, de mauvaise foi et de calomnie, que vous ne laissez jamais impunis. L'humanité, l'honneur, un reste de droiture, le cœur enfin, pas encore familiarisé avec le crime, se refuserait à ces noirceurs, et en serait effrayé. Ce n'est que par degrés que l'on parvient à s'y livrer avec une fermeté et une impudence qui ne sait plus rougir de rien. On commence par nourrir dans son cœur des sentiments injustes de jalousie contre son frère. Ses talents, sa réputation, sa prospérité sont autant de vers qui nous rongent et nous dévorent en secret. Plus sa gloire ou sa fortune croissent, plus notre aversion se fortifie et s'allume. Elle devient au dedans de nous, comme un poison qui nous déchire, une racine d'amertume qui nous flétrit le cœur. Ce sont là comme les douleurs et le prélude du plus affreux enfantement. Quand l'âme est une fois imbibée de ce venin, qu'elle ne peut plus le renfermer dans son sein, il ne lui en coûte plus rien d'enfanter des monstres ; elle se soulage même en produisant au dehors les fruits les plus honteux de l'iniquité et de la haine ; c'est-à-dire l'imposture, l'artifice, la violence, l'inhumanité, la calomnie.

16. Lacum aperuit et effodit eum, et incidit in foveam quam fecit.

Il a creusé la terre pour y faire une ouverture, et il est tombé dans la fosse qu'il a faite.

Mais, ô mon Dieu, du haut de votre justice, vous voyez les pièges secrets que le calomniateur tend à l'innocence, et vous les tournez contre lui-même. Il se donne bien de la peine pour creuser un précipice à son frère ; et c'est un abîme qu'il se prépare à lui seul. C'est un nouvel Aman : vous réservez à sa haine et à son orgueil la croix et les ignominies que ses intrigues et ses artifices destinaient à Mardochée.

17. Convertetur dolor ejus in caput ejus, et in verticem ipsius iniquitas ejus descendet.

La douleur qu'il a voulu me causer retombera sur lui-même, et son injustice descendra sur sa tête.

Il a enfin la douleur et la honte de voir toute la malignité de ses efforts inutile. L'innocence et la vertu triomphent enfin de l'imposture. Il ne reste plus au calomniateur que l'opprobre de son iniquité manifestée, qui le couvre. On ne le voit plus, la tête levée, se prévaloir de son crédit pour accabler l'innocent : sa seule ressource est de se dérober aux yeux du public et d'aller cacher sa confusion dans l'obscurité d'une retraite. C'est ainsi, grand Dieu, que votre justice ne perd jamais ses droits. Vous dissimulez longtemps ; vous laissez briller, triompher l'homme calomniateur, et accabler et flétrir l'innocent. Il semble que vous vous êtes retiré dans le sein inaccessible de votre gloire, et que vous ne daignez plus regarder ce qui se passe sur la terre. Mais votre patience divine a ses bornes. Plus longtemps l'impie en a abusé, plus une juste et sévère indignation lui succède, et les châtiments de votre justice

ne sont jamais plus terribles qu'après que votre bonté les a tenus longtemps suspendus.

18. Confitebor Domino secundum justitiam ejus, et psallam nomini Domini altissimi.

18. *Je rendrai gloire au Seigneur, à cause de sa justice, et je chanterai des cantiques au nom du Seigneur très-haut.*

Ainsi, grand Dieu, au lieu de me plaindre que vous me livrez à la haine des méchants, je ne dois que publier vos louanges et adorer les secrets de votre justice. Que vous veniez à mon secours, ou que vous me laissiez plus longtemps exposé à la persécution et à la calomnie, ce sont des mystères de conduite cachés dans les raisons adorables de votre sagesse, qui doivent faire toute ma consolation, et le sujet continuel de mes actions de grâces. Je vous bénirai donc, Seigneur, dans l'affliction comme dans la joie; dans les opprobres comme dans les applaudissements; et plus mes persécuteurs publieront contre moi des impostures, plus je me consolerai en publiant de mon côté la gloire et les louanges de votre saint nom.

PSAUME VIII.

PRIÈRE D'UNE AME QUI ADORE LA GRANDEUR ET LA TOUTE-PUISSANCE DE DIEU VISIBLEMENT TRACÉES DANS LES CRÉATURES, ET QUI LUI REND GRACES DE LA MAGNIFICENCE DE SES BIENFAITS SUR L'HOMME.

1. Domine dominus noster, quam admirabile est nomen tuum in universa terra!

Seigneur notre souverain maître, que la gloire de votre nom paraît admirable dans toute la terre!

Grand Dieu, souverain maître de l'univers, quel lieu de la terre pourrais-je parcourir, où je ne trouve partout sur mes pas les marques sensibles de votre présence, et de quoi admirer la grandeur et la magnificence de votre saint nom? Si des peuples sauvages ont pu laisser effacer l'idée que vous en aviez gravée dans leur âme, toutes les créatures qu'ils ont sous les yeux le portent écrit en caractères si ineffaçables et si éclatants, qu'ils sont inexcusables de ne pas vous y reconnaître. L'impie lui-même a beau se vanter qu'il ne vous connaît pas, et qu'il ne retrouve en lui-même aucune notion de votre essence infinie; c'est qu'il vous cherche dans son cœur dépravé et dans ses passions, Dieu très-saint, plutôt que dans sa raison. Mais qu'il regarde du moins autour de lui, il vous retrouvera partout; toute la terre lui annoncera son Dieu; il verra les traces de votre grandeur, de votre puissance et de votre sagesse imprimées sur toutes les créatures; et son cœur corrompu se trouvera le seul dans l'univers, qui n'annonce et ne reconnaisse pas l'Auteur de son être.

2. Quoniam elevata est magnificentia tua super cœlos.

Car votre grandeur est élevée au-dessus des cieux.

L'homme, devenu tout charnel, ne sait plus admirer que les beautés qui frappent ses sens; mais s'il voulait faire taire ces pensées de chair et de sang qui offusquent sa raison; s'il savait s'élever au-dessus de lui-même et de tous les objets sensibles: ah! il reconnaîtrait bientôt que tout ce qu'il y a de plus grand et de plus magnifique dans l'univers, n'est, ô mon Dieu, qu'un trait grossier, une ombre légère de la grandeur et de la gloire qui vous environne. Les cieux eux-mêmes, dont la hauteur et la magnificence nous paraît si digne d'admiration, disparaissent comme un atome sous les yeux de votre immensité. Ces globes immenses et si infiniment élevés au-dessus de nous sont encore plus loin des pieds de votre

trône adorable, qu'ils ne le sont de la terre. Tout nous annonce votre grandeur, et rien ne peut nous en tracer même une faible et légère image. Elevez donc mon âme, grand Dieu, au-dessus de toutes les choses visibles. Que je vous voie et vous aime tout seul au milieu de tous les objets que vous avez créés! Qu'ils ne sortent jamais à mon égard de leur destination et de leur usage! Ils ne sont faits que pour manifester jusqu'à la fin aux hommes la puissance de celui qui les a créés, et lui former des adorateurs; et non pas pour s'attirer eux-mêmes notre amour et nos hommages.

3. Ex ore infantium et lactentium, perfecisti laudem propter inimicos tuos, ut destruas inimicum et ultorem.

Vous avez formé dans la bouche des enfants et de ceux qui sont encore à la mamelle, une louange parfaite pour confondre vos adversaires, et pour détruire l'ennemi et celui qui veut se venger.

En effet, vous avez, grand Dieu, si visiblement gravé dans tous les ouvrages de vos mains la magnificence de votre nom, que les enfants mêmes qui sont encore à la mamelle ne sauraient vous y méconnaître. Il ne faut, pour cela, ni des lumières sublimes, ni une science orgueilleuse. Les premières impressions de la raison et de la nature suffisent. Il ne faut qu'une âme simple et innocente qui porte encore en elle ces traits primitifs de lumière que vous avez mis en elle en la créant, et qui ne les a pas encore obscurcis ou éteints par les ténèbres des passions, ou par les fausses lueurs d'une abstruse et insensée philosophie. Vous ne vous manifestez, grand Dieu, qu'aux humbles et aux petits. Ce sont eux seuls qui vous connaissent et qui vous rendent le seul hommage digne de vous, en vous aimant et en publiant les louanges de votre grâce. Mais vous aveuglez les impies; vous livrez ces ennemis de votre nom à la vanité et à l'égarement de leurs pensées. Vous les laissez précipiter d'abîme en abîme, de ténèbres en ténèbres : et parce qu'ils ont voulu, par leurs recherches orgueilleuses, s'élever à des connaissances inconnues au reste du genre humain, vous avez permis que leur raison s'obscurcît, et qu'ils fussent privés de ces lumières mêmes qui sont communes à tous les hommes. Ne m'abandonnez pas, grand Dieu, à cet orgueil détestable qui n'aboutit qu'à vous méconnaître et à vous outrager; donnez-moi cette science humble et soumise qui ne veut connaître de vos secrets adorables que ce que vous nous en avez vous-même révélé, qui trouve dans la voix seule de votre Eglise, et la règle infaillible qui fixe les incertitudes de sa raison, et la lumière qui en éclaire les doutes; et qui croit savoir tout ce qui est nécessaire, quand elle sait que l'homme n'est qu'ignorance et que ténèbres.

4. Quoniam videbo cœlos tuos, opera digitorum tuorum, lunam et stellas quæ tu fundasti.

Quand je considère vos cieux, qui sont les ouvrages de vos doigts, la lune et les étoiles que vous avez affermies.

Et qu'est-il besoin, en effet, mon Dieu, de vaines recherches et de spéculations pénibles pour connaître ce que vous êtes! Je n'ai qu'à lever les yeux en haut; je vois l'immensité des cieux qui sont l'ouvrage de vos mains, ces grands corps de lumière qui roulent si régulièrement et si majestueusement sur nos têtes, et auprès desquels la terre n'est qu'un atome imperceptible. Quelle magnificence, grand Dieu! Qui a dit au soleil : Sortez du néant, et présidez au jour; et à la lune : Paraissez et soyez le flambeau de la nuit? Qui a donné l'être et le nom à cette multitude d'étoiles qui décorent avec tant de splendeur le firmament, et qui sont autant de soleils immenses attachés chacun à une espèce de monde nouveau qu'ils éclairent? Quel est l'ouvrier dont la toute-puissance a pu opérer ces merveilles, où tout l'orgueil de la raison éblouie se perd et se confond? Eh! quel autre que vous, souverain Créateur de l'univers, pourrait les avoir opérées? Seraient-elles sorties d'elles-mêmes du sein du hasard et du néant? Et l'impie sera-t-il assez désespéré pour attribuer à ce qui n'est pas, une toute-puissance qu'il ose refuser à celui qui est essentiellemet, et par qui tout a été fait?

5. Quid est homo quod memor es ejus, aut filius hominis quoniam visitas eum?

Je m'écrie : Qu'est-ce que l'homme, pour mériter que vous vous souveniez de lui, ou le fils de l'homme, pour être digne que vous le visitiez?

Pour moi, grand Dieu, abîmé à la vue de tant de gloire et de magnificence, je m'écrie : Est-il possible qu'un Dieu si grand et si puissant veuille s'abaisser jusqu'à penser à l'homme et en faire l'objet de ses soins? Mais ce n'est encore rien, grand Dieu, que je ne sois devant

vous que cendre et poussière, j'offre encore à vos yeux les prévarications d'un cœur infidèle, et les souillures dont j'ai tant de fois sali mon néant et ma boue. Cependant un ver de terre révolté tel que je suis, s'est attiré vos regards ; et il ne vous a pas paru indigne de votre gloire, de vous souvenir de lui, et de le visiter dans votre grande miséricorde.

6. Minuisti eum paulo minus ab angelis; gloria et honore coronasti eum, et constituisti eum super opera manuum tuarum.

Vous ne l'avez qu'un peu abaissé au-dessous des anges ; vous l'avez couronné de gloire et d'honneur, et vous l'avez établi sur l'ouvrage de vos mains.

7 et 8. Omnia subjecisti sub pedibus ejus, oves et boves universas, insuper et pecora campi; volucres cœli et pisces maris, qui perambulant semitas maris.

Vous avez mis toutes choses sous ses pieds, et les lui avez assujéties ; toutes les brebis et tous les bœufs, et même les bêtes des champs, les oiseaux des cieux et les poissons de la mer, qui se promènent dans les sentiers de l'Océan.

Mais je cesse, ô mon Dieu, d'en être surpris, quand je rappelle ce premier état de gloire et d'innocence où vous aviez créé l'homme. Vous aviez imprimé en lui l'image glorieuse de votre divinité. Vous aviez soufflé dans sa boue un esprit de vie, une âme spirituelle et immortelle, capable de vous connaître et de vous aimer. Vous l'aviez orné des dons lumineux de la science, de la sainteté et de la justice. Seul de toutes les créatures visibles, il avait le droit de s'élever jusqu'à vous, de parler à son Seigneur, de lui rendre grâces, et d'entretenir un commerce familier avec lui. Les anges eux-mêmes, ces intelligences si pures et si sublimes, n'avaient presque rien au-dessus de lui ; et ce qu'il avait par-dessus elles, c'est que vous vous étiez comme démis entre ses mains de votre domaine sur toutes les créatures. Vous l'aviez établi le maître et le seigneur de tous les ouvrages sortis de vos mains ; vous aviez soumis à son empire les animaux qui rampent sur la terre, les oiseaux qui volent dans les airs, et les poissons qui se font un sentier sous la profondeur des eaux de la mer. De combien d'honneur et de gloire, grand Dieu, aviez-vous revêtu cet homme au sortir de vos mains ! Vous aviez comme couronné en le créant, et mis le dernier degré de perfection à tous vos autres ouvrages, dont il était le chef-d'œuvre.

Mais il ne sut pas jouir longtemps de vos divins bienfaits. Il succomba bientôt sous ce poids de gloire et de bonheur où vous l'aviez élevé. Il se rendit l'esclave des créatures dont il était auparavant le maître. La mort et le péché prirent en lui la place de l'innocence et de l'immortalité ; et dans cet état affreux de misère où il était tombé, votre miséricorde, grand Dieu, lui prépara une ressource encore plus glorieuse pour lui que tous les avantages dont il était déchu. Votre verbe éternel descendit du sein de votre gloire, pour s'unir à sa nature. Il en prit sur lui les infirmités et les crimes, pour en devenir l'expiation et la victime. La nature humaine avec lui monta à la droite de votre immense majesté ; elle se vit élevée au-dessus de toutes les principautés et de toutes les puissances célestes. Votre Fils adorable fit entrer tous les hommes dans les droits de sa filiation éternelle. Nous reçûmes tous le titre glorieux de ses frères, et il ne fut que notre premier-né. Vous étiez notre Dieu ; vous voulûtes être notre père. Nous n'étions que votre ouvrage et nous devînmes vos enfants. Grand Dieu ! souverain maître de l'univers, ce n'est pas en tirant du néant toutes les créatures, que votre puissance et la grandeur de votre nom a paru le plus admirable sur la terre : c'est en y faisant descendre votre propre Fils, la splendeur de votre gloire, revêtu de la bassesse et des infirmités de notre nature ; c'est en nous manifestant le grand mystère de piété que vous prépariez depuis le commencement des siècles, et qui doit faire la consolation et l'étonnement de tous les siècles à venir. Votre nom, grand Dieu, était autrefois ce nom terrible que la bouche de l'homme n'osait prononcer ; mais depuis que vous êtes devenu notre père, c'est-à-dire le père commun de tous les frères de votre Christ, ce n'est plus qu'un nom de tendresse, que l'amour filial nous donne droit de prononcer, et que nous mettons avec confiance à la tête de toutes les supplications qui montent vers vous de tous les endroits de l'univers. Seigneur, notre souverain maître, que la gloire de votre nom paraît admirable dans toute la terre ! *Domine dominus noster, quam admirabile est nomen tuum in universa terra !*

PSAUME IX.

PRIÈRE D'UNE AME CHRÉTIENNE QUI REND GRACES A DIEU DES PROSPÉRITÉS QU'IL A ACCORDÉES A L'ÉGLISE, ET DES VICTOIRES QU'IL LUI A FAIT REMPORTER DANS TOUS LES TEMPS SUR LES ENNEMIS DE SON NOM ET DE SON CULTE.

1. Confitebor tibi, Domine, in toto corde meo; narrabo omnia mirabilia tua.

Je vous louerai, Seigneur, de toute l'étendue de mon cœur ; je raconterai toutes vos merveilles.

Grand Dieu ! toutes les puissances de mon âme, mon cœur et mon esprit peuvent à peine suffire pour admirer, pour célébrer les merveilles que vous avez opérées dans tous les temps, afin d'empêcher que les portes de l'enfer ne prévalussent contre votre Eglise. Vous ne leur avez opposé d'abord que des hommes simples et obscurs, mais remplis de votre esprit de force et de sagesse ; et ils ont élevé sur les débris des autels profanes, soutenus de toute la puissance des César et des nations les plus formidables répandues dans tout l'univers, ils ont élevé eux seuls l'opprobre de la croix et le signe adorable du salut de tous les hommes. Un culte impie autorisé par la majesté des lois, par la pompe de ses superstitions et de ses cérémonies, par l'antiquité respectable de ses erreurs, par la science et la sagesse de ses sectateurs, par des préjugés communs à tous les peuples, et qui paraissent avoir pris leur naissance presque avec le monde même ; ce culte impie a disparu de dessus la terre, à la vue de douze pauvres pêcheurs qui en sont venu manifester aux hommes l'extravagance et l'impiété, et qui ont substitué à la place de ces idoles pompeuses, et des dissolutions consacrées à leur culte, le mystère d'un Dieu anéanti et la sévérité de son Evangile. Il fallait, grand Dieu, qu'une doctrine descendue du ciel trouvât tout l'univers armé contre elle, qu'elle parût sur la terre sans force et sans secours humain, et triomphât cependant de toutes les doctrines humaines répandues sur la face de l'univers, pour persuader aux hommes que c'était là votre seul ouvrage ; que le crédit, la force, l'éloquence, l'intérêt, c'est-à-dire un bras de chair, ne l'avait point établie. C'est ainsi que vous avez formé une nouvelle Jérusalem ; et les grandes merveilles que vous opérâtes autrefois pour établir l'ancien peuple dans la Jérusalem terrestre, et y fixer un culte et un temple ; ces merveilles que chante ici votre prophète, n'étaient qu'une figure, ou plutôt une prophétie des merveilles que vous deviez opérer pour l'établissement de votre Eglise.

2. Lætabor et exultabo in te, psallam nomini tuo, Altissime.

Je me réjouirai en vous, et je ferai paraître ma joie au dehors ; je chanterai à la gloire de votre nom, vous qui êtes le Très-Haut.

Quelle joie, grand Dieu, et quelle consolation pour ceux que vous avez appelés à la connaissance de votre Fils et de ses mystères ! quelle joie de sentir que leur espérance n'est pas vaine, et que leur foi, qui humilie la raison par l'obscurité sainte de ses mystères, la console et la rassure par sa certitude et par la merveille de son établissement ! Ces grands objets devraient faire l'unique motif de nos hommages et de nos cantiques d'actions de grâces ; et nous ne nous réjouissons, grand Dieu, que des prospérités temporelles que vous répandez presque toujours sur nous dans votre colère ; tandis que nous ne rappelons qu'avec indifférence le bienfait de la foi et de la vocation à l'Evangile, dont vous favorisâtes nos pères, qui n'étaient pas votre peuple, qui n'avaient aucune part aux promesses, et qui, dans des contrées reculées et à peine connues de vos premiers disciples, étaient assis dans les ténèbres de l'idolâtrie et dans les ombres de la mort, et paraissaient éloignés pour toujours de la vie de Dieu, et de la voie de la vé-

rité et du salut. Pour moi, grand Dieu, transporté de joie à ce souvenir, je ne veux plus le perdre de vue. Vous parûtes puissant, sage, grand et magnifique dans la formation de l'univers ; mais vous l'avez paru, si je l'ose dire, encore davantage dans l'établissement de votre Eglise.

3. In convertendo inimicum meum retrorsum, infirmabuntur et peribunt a facie tua.

Quand vous aurez renversé et fait tourner en arrière mon ennemi, ceux qui me haïssent tomberont dans la dernière faiblesse, et périront devant votre face.

En vain chaque siècle a enfanté des docteurs de l'erreur et du mensonge, des esprits rebelles et audacieux, qui ont conspiré contre elle ; en vain les siècles à venir en verront encore naître ; tous leurs efforts se briseront contre la pierre qui lie et qui soutient cet édifice saint. Ils pourront faire quelque progrès ; car l'erreur offre d'abord les charmes de la nouveauté qui flatte l'orgueil et qui lui forme des sectateurs ; mais ils perdront tôt ou tard ce vain avantage. La première séduction se dissipera peu à peu ; la nouveauté perdra ses charmes, et ne paraîtra plus qu'avec les vaines couleurs de l'erreur et de la rébellion ; les hommes rentreront dans le sentier d'où ils s'étaient égarés ; et l'on verra ses partisans les plus célèbres et les plus outrés qui resteront encore, languir dans l'obscurité, oubliés ou méprisés, et disparaître enfin de la face de la terre, avec la douleur déplorable de voir périr avec eux le dogme réprouvé, cet enfant de ténèbres, ce fruit de l'orgueil et de la fausse science de leurs maîtres.

4. Quoniam fecisti judicium meum et causam meam ; sedisti super thronum, qui judicas justitiam.

Parce que vous m'avez rendu justice, et que vous vous êtes déclaré pour ma cause ; vous vous êtes assis sur votre trône, vous qui jugez selon la justice.

C'est ainsi, grand Dieu, que du haut de votre trône, vous avez toujours soutenu la cause de votre Eglise ; et cette protection visible et non interrompue affermit toujours les fidèles dans la soumission pleine et entière qu'elle exige d'eux. Vous êtes trop juste et trop fidèle dans vos promesses, pour permettre que les illusions de l'esprit humain prennent jamais la place des vérités dont votre Eglise est la dépositaire incorruptible. La stabilité de sa chaire sera aussi durable et aussi éternelle que celle du trône majestueux sur lequel vous êtes assis. C'est de là qu'elle prononcera toujours ses lois et ses jugements infaillibles. Toutes les lumières de ma science, toute la sagesse de ma raison se borneront à les écouter ; et ma cause n'aura jamais rien à craindre de la rigueur de votre justice et de vos jugements, tandis qu'elle sera confondue avec la sienne.

5. Increpasti gentes, et periit impius : nomen eorum delesti in æternum et in sæculum sæculi.

Vous avez repris et traité avec rigueur les nations, et l'impie a péri ; vous avez effacé leur nom pour toute l'éternité, et dans tous les siècles des siècles.

Cette espérance, ô mon Dieu, devient encore plus ferme, quand je me rappelle tout ce que votre bras a opéré d'éclatant et de merveilleux pour soutenir les commencements faibles et timides de votre Eglise naissante. L'univers n'était peuplé que de nations fières et idolâtres, ennemies de votre nom et de votre culte : l'empire, la puissance, les richesses, la force, tout était entre leurs mains. Vos fidèles ne formaient sur la terre qu'un petit troupeau de brebis dispersées au milieu de ces loups furieux, sans cesse exposées à leur rage, et qui ne pouvaient s'assouvir de leur sang. Et cependant, grand Dieu, vous avez dissipé comme de la poussière toutes ces nations idolâtres, si nombreuses et si puissantes ; il n'en reste plus de vestiges ; vous en avez éteint et effacé jusqu'au nom de dessus la terre. L'impie persécuteur, un Néron, un Dioclétien, qui avaient rougi toutes les contrées de l'empire du sang de vos martyrs, ont péri, et expié par une mort funeste et tragique, par des guerres et des calamités qui ont enfin renversé leur empire, les maux dont ils avaient affligé votre Eglise.

6. Inimici defecerunt frameæ in finem, et civitates eorum destruxisti.

Les armes de l'ennemi ont perdu leur force pour toujours, et vous avez détruit leurs villes.

Oui, grand Dieu, le glaive que vos ennemis avaient tenu si longtemps levé sur la tête de vos saints s'est tourné enfin contre eux-mêmes. Lassés d'immoler ces saintes victimes, et leurs mains encore sanglantes, ils ont vengé sur eux la mort de vos serviteurs. Votre justice a soufflé au milieu d'eux la division et la guerre ; vos fidèles n'ont pas eu besoin de s'assembler pour les détruire. Hélas ! la foi et la patience étaient le seul glaive que vous leur aviez mis

entre les mains, et les seules armes aussi qu'ils opposaient à la fureur des tyrans. Vous ne vous êtes servi que d'eux-mêmes pour les exterminer. Le monde devint un théâtre d'horreur, où les rois, et les nations conjurées les unes contre les autres, ne semblaient conspirer, en se détruisant tour à tour, qu'à purger l'univers de cette race impie et idolâtre, qui couvrait alors toute la face de la terre. C'était un nouveau déluge de sang dont votre justice se servait pour la punir et la purifier encore. Leurs villes, si célèbres autrefois par leur magnificence, par leur force, et encore plus par leurs crimes et leurs dissolutions, ne furent plus que des monceaux de ruines. Ces asiles fameux de l'idolâtrie et de la volupté furent renversés de fond en comble. Ces statues si renommées qui les embellissaient, que l'antiquité avait tant vantées, la faiblesse de leurs dieux ne put les mettre à couvert, et elles furent ensevelies dans les débris de leurs villes et de leurs temples. Il ne reste donc plus rien de tous ces superbes monuments de l'impiété.

7. Periit memoria eorum cum sonitu ; et Dominus in æternum permanet.

Leur mémoire a péri avec grand bruit ; mais le Seigneur demeure éternellement.

Que sont devenus ces Césars qui faisaient mouvoir l'univers à leur gré, ces protecteurs d'un culte profane et insensé, ces oppresseurs barbares de vos saints et de votre Eglise? A peine en reste-t-il quelque souvenir sur la terre ; leur nom même ne s'est conservé jusqu'à nous qu'à la faveur du nom des martyrs qu'ils ont immolés, et que les fêtes de votre Eglise feront passer d'âge en âge jusqu'à l'avénement de votre Fils. La gloire et la puissance de ces tyrans s'est évanouie avec le bruit que leur ambition, leur cruauté, leurs entreprises insensées avaient fait sur la terre. Semblables au tonnerre qui se forme sur nos têtes, il n'est resté de l'éclat et du bruit passager qu'ils ont fait dans le monde, que l'infection et la puanteur. C'est le destin des choses humaines, de n'avoir qu'une durée courte et rapide, et de tomber aussitôt dans l'éternel oubli d'où elles étaient sorties. Mais votre Eglise, grand Dieu, mais ce chef-d'œuvre admirable de votre sagesse et de votre miséricorde envers les hommes, mais votre empire, maître souverain des cœurs, n'aura point d'autres bornes que celles de l'éternité. Tout nous échappe, tout disparaît, la figure du monde change sans cesse autour de nous. C'est une scène sur laquelle, à chaque instant, paraissent de nouveaux personnages qui se remplacent ; et de tous ces rôles pompeux qu'ils ont joués pendant le moment qu'on les a vus sur le théâtre, il ne leur reste à la fin que le regret de voir finir la représentation et de ne se trouver réellement ce qu'ils sont devant vous.

8. Paravit in judicio thronum suum, et ipse judicabit orbem terræ in æquitate ; judicabit populos in justitia.

Il a préparé son trône pour exercer son jugement : et il jugera lui-même toute la terre dans l'équité ; il jugera les peuples avec justice.

Vous ne pouviez plus, juste juge des hommes, souffrir les impiétés et les abominations dont la terre était couverte. Les plus viles créatures y avaient usurpé les hommages qui ne sont dus qu'à vous seul. Des autels impies étaient élevés partout à des animaux sans raison, ou à des divinités impures et criminelles, et encore plus méprisables que la boue ; et l'homme insensé prostituait ses hommages à des dieux qui étaient l'ouvrage de ses mains. Ce n'est pas assez : touché de l'égarement des peuples de la terre, vous fîtes luire, Dieu de bonté, au milieu de ces ténèbres, la lumière de votre Evangile : et non-seulement ils ne voulurent pas ouvrir les yeux à la vérité qui se montrait enfin ; mais ils s'armèrent comme des furieux contre elle. Ils inventèrent de nouveaux supplices, sous lesquels ils faisaient expirer les hommes apostoliques qui venaient la leur annoncer. Toutes les nations semblèrent conjurer pour la bannir encore une fois de la terre. Alors, ô mon Dieu, voyant que leurs iniquités étaient montées à leur comble, et que la lumière même que votre miséricorde venait de faire luire sur tout l'univers, achevait de les aveugler, vous montâtes sur le trône de votre justice ; vous y préparâtes les fléaux et les châtiments que votre clémence avait longtemps suspendus. Vous frappâtes les peuples de la terre ; vous vengeâtes le sang de vos serviteurs ; vous crûtes devoir exterminer des nations qui ne semblaient subsister que pour s'efforcer d'abolir la gloire de votre nom et la sainteté de votre culte ; et vous leur substituâtes un nouveau peuple fidèle qui vous adore en esprit et en vérité.

9. Et factus est Dominus refugium pauperi, adjutor in opportunitatibus, in tribulatione.

Le Seigneur est devenu le refuge du pauvre ; et il vient à son secours, lorsqu'il en a besoin, et qu'il est dans l'affliction.

Le monde, universellement plongé dans les ténèbres de l'idolâtrie et des dissolutions les plus monstrueuses, eut beau s'élever contre ce nouveau peuple ; en vain la puissance et la barbarie des persécuteurs paraissait sur le point de l'engloutir ; en vain proscrits de tous lieux, les terres, les mers, leurs proches, leur patrie, tout semblait leur refuser un asile : vous devîntes, grand Dieu, le refuge de ces pauvres opprimés. Ils étaient abjects aux yeux du monde, sans crédit, sans appui, sans richesses périssables ; mais dépositaires des véritables biens, des richesses éternelles de la grâce et de la vérité, dont vous les aviez auparavant enrichis et comblés eux-mêmes, ils les répandaient avec profusion sur les hommes. Vous attendîtes que tout parût déchaîné contre eux ; et lorsqu'il ne paraissait pour eux plus de ressource, que la persécution était plus générale et plus violente, que leurs tribulations semblaient ne devoir finir qu'avec eux ; ce fut alors, grand Dieu, que vous rendîtes à votre Eglise la paix et la tranquillité. Votre secours, qui arrive toujours dans le temps convenable, se fit sentir, lorsque tout semblait le plus désespéré. Vous suscitâtes un prince selon votre cœur, qui purgea la terre des tyrans. La pourpre des Césars, jusque-là rougie du sang de vos serviteurs, devint leur bouclier et leur asile. Le signe sacré de votre croix parut à la tête de ces mêmes troupes qui avaient encore les mains souillées du sang et du carnage des martyrs ; vous redevîntes le Dieu des armées. Les lois de l'empire s'unirent avec celles de l'Evangile auquel elles avaient été jusque-là si contraires. Les démons furent chassés des temples superbes et profanes que la superstition leur avait élevés ; et vous y rentrâtes dans vos droits. Votre culte saint sortit de l'obscurité et des ténèbres où la fureur des persécutions l'avait retenu. L'Eglise de la terre parut revêtue de gloire et de magnificence, et devint une image de celle du ciel ; et l'univers entier fut étonné de se trouver chrétien.

10. Et sperent in te qui noverunt nomen tuum, quoniam non dereliquisti quærentes te, Domine.

Que ceux-là espèrent en vous qui connaissent votre saint nom, parce que vous n'avez point abandonné, Seigneur, ceux qui vous cherchent.

Au souvenir de ces merveilles, ô mon Dieu, et d'une protection si éclatante sur votre Eglise, quel aveuglement de vouloir se persuader qu'elle peut manquer, et douter de son éternelle durée ! Aussi l'enfer a eu beau se déchaîner contre elle dans la suite. Des temps de trouble, d'obscurité, d'erreur, se sont élevés en vain et ont tenté de faire chanceler l'ancienne foi. Les siècles eux-mêmes de nos pères ont en vain enfanté des doctrines étrangères qui vous ont envahi une portion considérable de votre héritage. L'Eglise a gémi de voir ses propres enfants se révolter contre leur mère qui les avait engendrés dans le Seigneur ; mais en pleurant leur perte, elle n'a pas laissé de subsister et d'être cette épouse unique et fidèle, avec laquelle vous avez fait une alliance éternelle. Leur séparation a pu diminuer quelque chose de son étendue, mais elle n'a pu lui ravir ni la charité, ni la vérité ; elle a toujours été depuis, comme elle était auparavant, cette montagne élevée, sur laquelle sont rassemblés tous vos vrais adorateurs. C'est elle qui depuis vous a engendré cette multitude d'enfants dans ce monde nouveau inconnu à nos pères, tandis que les branches séparées du tronc, privées du suc et de la sève qui pouvaient les rendre fertiles, demeurent depuis leur retranchement dans une honteuse stérilité. En vain, dans la paix même et dans l'unité de votre bercail, l'homme ennemi a-t-il soufflé un esprit de guerre et de dissension ; ceux qui sont instruits, ô mon Dieu, de la sainteté et de la vérité de votre doctrine, et qui connaissent la puissance de ce nom redoutable qui veille sur la conservation du dépôt, s'affligent, mais ne s'alarment pas de ces tristes contentions. Ils savent que la vérité sort toujours plus brillante des nuages dont elle semble quelquefois s'envelopper ; et plus les maux semblent inonder, plus ils attendent le signe du ciel qui va rendre la paix et la sérénité à la terre.

11. Psallite Domino, qui habitat in Sion ; annuntiate inter gentes studia ejus.

Chantez des cantiques au Seigneur qui demeure dans Sion ; parmi les nations la sagesse de ses conseils.

Quel nouveau motif pour nous, grand Dieu, de chanter sans cesse les louanges de votre grâce ! Vous la répandez avec profusion sur votre Eglise. Ce n'est que dans cette sainte

Sion, que vous avez établi votre demeure. Tous ces autres temples qui se vantent de vous posséder, ne renferment dans leur enceinte que des figures vaines et stériles. Ils ne sont que le siége de l'orgueil et de l'erreur, et vous n'habitez point au milieu d'eux. Ce sont des temples de Dagon, où vous ne pourriez paraître que pour en renverser les autels profanes. Ce sont là les vérités consolantes que nous ne cessons d'annoncer à ces nations qui ont élevé des autels étrangers au milieu d'elles. Vous les avez livrées à un esprit d'erreur ; chaque siècle y en a enfanté de nouvelles ; et depuis qu'elles ont déchiré le sein de votre Eglise, et se sont détournées du droit sentier, chaque pas qu'elles ont fait leur a creusé de nouveaux précipices ; mille sectes sont nées d'une seule ; chacun y est à soi-même sa loi et la règle de son culte ; et à force de vouloir épurer la religion, elles ont fini après par n'en avoir plus. La protection visible dont, selon votre promesse, vous favorisez votre Eglise, la met à couvert de ces tristes variations. Comme vous, elle ne connaît point de changement. Des monstres d'erreur y peuvent naître ; mais à peine les a-t-elle découverts, que comme une mer irritée, elle s'élève, s'enfle et les rejette tôt ou tard hors de son sein. Dépositaire de l'ancienne doctrine, tout ce qui est nouveau, lui est étranger ; la nouveauté a beau se couvrir des apparences de la piété ou d'une austère régularité, elle lui arrache tôt ou tard le masque ; et à mesure qu'elle en approche le flambeau de la vérité qui préside à tous ses jugements, l'illusion tombe et s'évanouit. Elle peut pour quelque temps suspendre ses censures contre l'erreur ; mais elle ne peut jamais lui donner son suffrage.

12. Quoniam requirens sanguinem eorum recordatus est; non est oblitus clamorem pauperum.

Parce qu'il s'est souvenu du sang de ses serviteurs, pour en prendre la vengeance ; il n'a point mis en oubli le cri des pauvres.

Voilà, grand Dieu, le privilége perpétuel et divin qui distinguera toujours votre Eglise des superstitions et des sectes. Et n'est-il pas juste, ô mon Dieu ! qu'étant fondée sur le sang de tant d'apôtres et de martyrs qui ont livré leur âme pour elle, vous en fassiez l'objet continuel de votre souvenir et de votre tendresse ? Pourriez-vous jamais oublier les cris et les prières ferventes que ces hommes humbles et si vénérables faisaient monter vers vous, sur les échafauds, au milieu des supplices, pour vous demander la conservation et la durée éternelle de l'Eglise, à laquelle leurs souffrances rendaient un témoignage si héroïque ? Nous sommes encore, grand Dieu, les enfants et les successeurs de ces pauvres selon le monde, mais de ces héros chrétiens ; et si nous ne sommes pas les héritiers de leur sainteté et de leur courage, nous le sommes du moins de leur foi. Vengez leur sang, à la bonne heure, sur ceux qui ont dégénéré de cette simplicité de foi et de doctrine qu'ils nous ont transmise. Faites-leur sentir l'opprobre dont ils se couvrent, de ne tenir plus à la succession de tant de martyrs et de pasteurs dont nous descendons de siècle en siècle ; de renoncer à la noblesse et à l'ancienneté de leur extraction ; d'avoir mieux aimé s'être fait des pères et des chefs nouveaux, et être [1] une race toute nouvelle, que les enfants des prophètes, des martyrs, des apôtres et de leurs légitimes successeurs. Ou plutôt, grand Dieu, rendez-nous nos frères égarés, que le malheur de leur naissance plutôt que leur choix, a séparés de nous. Remontez jusqu'aux siècles où leurs ancêtres, disciples dociles et fervents de votre Eglise, vous offraient encore des louanges pures. Que la piété des pères ne soit pas inutile aux enfants. Que les monuments de leur ferveur, étalés encore de toutes parts dans nos temples, sollicitent votre miséricorde. Accomplissez, grand Dieu, votre promesse. Appelez encore à votre festin sacré ceux qu'il faut aller chercher dans des chemins écartés et fort éloignés de votre maison sainte. Rassemblez les dispersions d'Israël ; et faites qu'ils n'aient plus qu'un bercail et qu'un pasteur.

13. Miserere mei, Domine, vide humilitatem meam de inimicis meis.

Agez pitié de moi, Seigneur ; voyez l'état d'humiliation où mes ennemis m'ont réduit.

Mais, grand Dieu, en sollicitant votre clémence pour ceux que le schisme et l'erreur ont séparés de votre Eglise, j'en ai encore plus de besoin moi-même. Il est vrai que vous m'avez fait naître dans la voie de la vérité et du salut. Mais n'en suis-je pas plus coupable d'abuser de votre bienfait, et de rendre inutiles à ma sanctification tous les secours que votre

[1] *Et être*, 1754. *Etre*, Renouard.

Église m'offre sans cesse? Tyr et Sidon auraient fait pénitence, si vous les aviez favorisées d'une partie des grâces et des lumières dont j'abuse tous les jours. Ayez donc pitié, Seigneur, de ma faiblesse ; ne permettez pas que je périsse dans le port même. Mes passions, ces ennemis irréconciliables de mon âme, m'y font éprouver tous les jours des orages, où je me vois à chaque instant sur le point de céder à leur violence. Fortifiez mon cœur, grand Dieu, ou affaiblissez des ennemis qui en connaissent les endroits faibles, et qui s'en prévalent. Voyez, grand Dieu, toute ma misère, et combien je suis peu capable de leur résister. Hélas! loin de combattre mes passions, je les ménage, je les aime, je les défends contre votre grâce, et je suis toujours d'intelligence avec elles dans tous les assauts qu'elles me livrent. Vous voyez, grand Dieu, le péril qui me menace ; rendez-vous maître de mon cœur. Les passions le déchirent, quand une fois elles s'en sont emparées : mais pour vous, ô mon Dieu, dès que vous en avez pris possession, tout y est en paix ; la joie et la tranquillité y entrent avec vous.

14. Qui exaltas me de portis mortis, ut annuntiem omnes laudationes tuas in portis filiæ Sion.

Vous qui me relevez et me retirez des portes de la mort, afin que j'annonce toutes vos louanges aux portes de la fille de Sion.

Vous délivrâtes, grand Dieu, nos pères des portes de la mort. L'hérésie était sur le point d'engloutir votre héritage. Armée contre ses souverains, elle entraînait les peuples et les grands dans la révolte contre les puissances et contre votre culte. Tout semblait ou s'armer pour elle, ou disposé à suivre ses étendards. Vous l'arrêtâtes, grand Dieu, au milieu de sa course : vous combattîtes pour votre peuple et pour votre loi sainte. Elle devint, cette loi toujours immuable, victorieuse de l'erreur. Nous sommes les enfants de ceux dont vous conservâtes la foi pure ; et par là, vous m'avez préservé moi-même des portes de la mort, en me faisant naître d'une race fidèle, et ne permettant pas que mes ancêtres me transmissent, avec leur sang, le venin d'une doctrine profane. Puis-je assez, grand Dieu, reconnaître ce bienfait ; et ne dois-je pas employer mes soins et mes veilles pour animer les véritables enfants de Sion à redoubler envers vous leurs actions de grâces, et publier tous les jours vos louanges dans les temples eux-mêmes que votre miséricorde nous a conservés ?

15 et 16. Exultabo in salutari tuo : infixæ sunt gentes in interitu quem fecerunt ; in laqueo isto quem absconderunt, comprehensus est pes eorum.

Je serai transporté de joie, à cause du salut que vous m'aurez procuré : les nations se sont elles-mêmes engagées dans la fosse qu'elles avaient faite pour m'y faire périr ; leur pied a été pris dans le même piége qu'ils avaient tendu en secret.

Plus je rappelle le péril qui menaçait alors votre héritage, et le salut et la délivrance dont nous vous fûmes redevables, plus mon cœur se livre à de saints transports de joie. Vous ne vous êtes pas contenté de sauver votre peuple et de le préserver de la contagion de l'erreur ; vous avez percé ses sectateurs des mêmes armes qu'ils avaient préparées contre nous. Cette liberté qu'ils nous vantaient tant, en nous reprochant notre soumission à l'autorité respectable de vos pasteurs comme une crédulité aveugle et superstitieuse, cette liberté les a elle-même rendus esclaves d'une doctrine toujours changeante et incertaine, et qui n'a plus de règle que les variations éternelles de l'esprit humain. Les piéges qu'ils tendaient à la foi des simples, se sont tournés contre eux-mêmes. Leur conjuration unanime contre votre Eglise, les a divisés ; et du même principe qui avait formé leur désobéissance et leur révolte, est sorti le dogme monstrueux qui secoue toute autorité, et qui autorise chaque particulier à se soulever contre la doctrine de ses faux apôtres, à devenir lui-même l'interprète de vos Ecritures et de vos lois, et à se faire une religion selon le caprice et les égarements déplorables de son esprit. C'est par là, grand Dieu, que vous détruirez enfin ces ennemis de votre culte ; et vous vous servirez, pour anéantir l'erreur, de la doctrine elle-même qui lui donna naissance.

17. Cognoscetur Dominus judicia faciens ; in operibus manuum suarum comprehensus est peccator.

Le Seigneur sera reconnu en exerçant ses jugements ; le pécheur a été pris dans les œuvres de ses mains.

C'est ainsi, grand Dieu, que vous manifestez tous les jours votre justice et votre puissance à votre Eglise, en n'employant, pour détruire ses ennemis que les mêmes armes qu'ils avaient préparées contre elle. On sent bien

dans les jugements que vous exercez sur les peuples et sur les nations séparées de l'unité, qui se sont fait de nouveaux dieux, et un nouveau culte; on sent bien que vous êtes le Seigneur, et quel est l'autel et le temple où vous voulez être adoré. Vous avez permis que ces censeurs téméraires de votre doctrine se soient jetés eux-mêmes dans des contradictions inexplicables, où ils se trouvent pris, comme dans un piége d'où ils ne sauraient se tirer. C'est la destinée de l'erreur, de forger de ses propres mains le glaive qui doit lui porter le coup mortel. Il n'y a qu'à la laisser faire elle-même. Toutes les machines qu'elle élève à grands frais pour ébranler l'édifice auguste de la foi, retombent enfin sur sa tête orgueilleuse, et achèvent de l'écraser.

18. Convertantur peccatores in infernum, omnes gentes quæ obliviscuntur Deum.

Que tous les pécheurs soient précipités dans l'enfer, et toutes les nations qui oublient Dieu.

Mais, mon Dieu, si ces ressources que votre miséricorde leur offre sans cesse, ne les ramènent pas; si la majesté, l'ancienneté, l'unanimité, la perpétuelle uniformité, l'éclat de la doctrine et de la vérité qui caractérise votre Eglise, les laisse encore obstinés et endurcis dans l'erreur, répandez sur leurs villes et sur leurs peuples la mort et la désolation; frappez-les de ces calamités qui ont rappelé autrefois à la pénitence les nations les plus criminelles; humiliez leur orgueil. Faites tarir la source de ces richesses périssables qui les rendent si fiers et si obstinés dans leur séparation. N'épargnez pas des fléaux qui ne sont destinés qu'à ramener à vous, ô mon Dieu, ceux qui en sont frappés, à punir les crimes, et à sauver les pécheurs. Ces nations ont oublié depuis trop longtemps le Dieu de leurs pères. L'empire de l'erreur y usurpe depuis tant d'années une autorité tranquille sur la vérité, qu'il n'y a qu'un grand coup qui puisse les réveiller de cette profonde léthargie. Les châtiments ordinaires leur paraîtraient de ces malheurs que la révolution des temps et des siècles amène sans cesse sur la terre. Mais appesantissez sur elles votre bras; qu'elles ne puissent pas douter que c'est vous seul qui, après avoir souffert depuis si longtemps leurs égarements, allez enfin exercer sur elles vos vengeances; que les mers et la terre leur refusent les secours qui les ont rendus si fiers et si puissants; que leur force et leur prospérité se changent en indigence et en faiblesse; qu'ils soient réduits à solliciter la générosité et à mendier la protection de leurs voisins. Alors ils ouvriront peut-être les yeux; l'humiliation les conduira à la pénitence; l'affliction ouvrira à la vérité les cœurs que la prospérité y ferme toujours; et en cherchant la cause de ces nouveaux malheurs, ils ne la trouveront que dans le crime d'une nouvelle doctrine.

19. Quoniam non in finem oblivio erit pauperis; patientia pauperum non peribit in finem.

Car le pauvre ne sera pas en oubli pour jamais; la patience des pauvres ne sera pas frustrée pour toujours.

Vous devez, grand Dieu, cette consolation à ce petit nombre de fidèles affligés, opprimés, qui conservent encore la foi de leurs pères au milieu de ces nations que l'hérésie a séduites. C'est une étincelle que votre bonté fait encore luire dans le sein même des ténèbres, et dont vous vous servirez un jour pour en faire sortir la lumière qui les dissipera. Hâtez, grand Dieu, cet heureux moment. Vous n'oublierez pas sans doute jusqu'à la fin les vœux et les gémissements que ces fidèles, pauvres et désolés, ne cessent de vous offrir pour l'obtenir. La constance de leur foi, la persévérance généreuse avec laquelle ils en conservent la pureté, malgré la contagion de l'erreur qui les environne de toutes parts, la patience et la soumission qui leur fait souffrir paisiblement tous les maux que leur fidélité leur attire de la part des puissances protectrices de l'erreur, et sous le joug desquelles ils sont obligés de vivre; tout cela, grand Dieu, ne doit-il pas hâter le secours qu'ils attendent? Vous les éprouvez depuis assez longtemps. Les jours de tribulation et de détresse finiront; leur confiance ne sera pas vaine; vous leur rendrez enfin les temples et les autels dont l'hérésie les a chassés pour s'en emparer et vous y offrir un encens profane. Ils auront la consolation de vous invoquer publiquement, et de ne plus cacher dans les ténèbres une doctrine qui doit être annoncée sur les toits. Vous rassemblerez en un nouveau peuple ces dispersions d'Israël. L'erreur périra; mais l'espérance ferme et patiente de ces pauvres fidèles aura enfin l'effet tant souhaité de votre protection et de vos promesses.

20. Exurge, Domine; non confortetur homo; judicentur gentes in conspectu tuo.

Levez-vous, Seigneur ; que l'homme ne s'affermisse pas dans sa puissance ; que les nations soient jugées devant vous.

Levez-vous donc, grand Dieu ; déployez encore la force de ce bras qui soumit autrefois tout l'univers à votre loi sainte. Ne permettez pas qu'une doctrine humaine se fortifie de plus en plus, et croisse en audace et en puissance, et que l'homme l'emporte sur vous-même. Un seul souffle de votre bouche dissipera ce brouillard épais que l'erreur a répandu sur une partie de votre héritage. Renouvelez les prodiges des premiers temps ; suscitez à votre Eglise de nouveaux apôtres, des hommes puissants en œuvres et en paroles, qui changent encore une fois la face de la terre. N'attendez pas à la fin pour envoyer ces anges de lumières, ces docteurs instruits comme Paul dans le ciel ; et ordonnez-leur d'arracher cette zizanie et ces scandales de votre royaume. Préparez à ce changement les nations infectées de l'erreur, par le renouvellement de la foi et de la piété dans votre Eglise. Faites que l'exemple de nos mœurs les convainque de la bonté et de la vérité de notre cause. Qu'ils sentent l'égarement de leur culte, en voyant l'innocence, la pureté, la ferveur, l'esprit de foi et de charité dont celui que nous vous rendons est accompagné et animé. Alors nous aurons droit de les appeler en jugement devant vous, de leur reprocher leur obstination et leur folie ; et ils souhaiteront d'avoir le même Dieu et le même Seigneur que nous, dès que nous n'aurons plus avec eux des mœurs et des dissolutions semblables.

21. Constitue, Domine, legislatorem super eos, ut sciant gentes quoniam homines sunt.

Etablissez, Seigneur, un législateur sur eux, afin que les nations connaissent qu'ils sont hommes.

Vous savez, grand Dieu, que l'illusion dont l'erreur se sert le plus pour flatter l'orgueil de ses sectateurs, c'est de leur persuader qu'eux seuls usent de leur raison et de leur liberté, en secouant le joug lumineux de l'autorité des pasteurs, auquel nous faisons gloire d'être assujétis. Mais, grand Dieu, apprenez-leur qu'ils sont hommes, sujets à l'erreur, prenant presque toujours le change sur les choses qui les intéressent le plus, ne trouvant d'ordinaire que dans leurs préjugés les vraisemblances qui les déterminent ; toujours divisés entre eux de langage, de sentiments, de principes sur les dogmes essentiels que vous nous avez révélés, et que vous nous proposez comme l'objet nécessaire de notre foi ; et ils sentiront qu'ils ont besoin d'une règle et d'une autorité qui les fixe. Faites baisser leurs têtes orgueilleuses sous le joug aimable de votre Fils, ce législateur descendu du ciel et qui a laissé en dépôt toute sa puissance à son Eglise. Qu'ils redeviennent les membres de ce chef divin, les disciples dociles de ce docteur des peuples et des nations ; et que la faiblesse et l'inconstance de la raison humaine leur apprenne le besoin qu'ils ont d'un législateur qui la fixe. Etablissez sur eux des guides fidèles qui les conduisent dans les voies de la vie et de la vérité. Otez du milieu d'eux ces prophètes de mensonge qui n'ont hérité de leurs prédécesseurs dans un ministère usurpé que la mauvaise foi et l'esprit imposteur qui les anime. Ils refusent à votre Eglise une autorité, une infaillibilité qu'ils ne rougissent pas de s'attribuer à eux-mêmes. C'est bien peu connaître ce que nous sommes, grand Dieu, que de vouloir être nous-mêmes les arbitres et les juges de vos vérités et de vos secrets adorables. Vous les avez enfermés dans vos divines écritures ; mais l'épouse seule de l'Agneau a reçu de lui la clef de ce livre céleste. Il n'appartient à aucun mortel de l'ouvrir pour en expliquer sûrement les mystères. L'Eglise seule a ce droit ; et c'est de sa seule bouche que nous devons recevoir, sans examen, les vérités qu'elle y découvre, et dont elle nous instruit. C'est par ce canal sacré tout seul que le ciel se communique à la terre. C'est la voix seule de cette colombe, qui nous fait entendre les ordres et les oracles du sanctuaire éternel. Toutes les autres voix sortent de la terre. Ce n'est plus la voix de la colombe ; c'est celle du milan qui cherche sa proie, et qui ne trouve d'ordinaire d'asile que dans les âmes que l'orgueil ou les passions honteuses ont déjà infectées et disposées à préférer l'erreur à la vérité. Ce sont des voix humaines qui peuvent nous imposer par la douceur artificieuse de leurs paroles ; mais qui, venant de l'homme seul, ne sauraient jamais avoir le privilége d'assujétir les autres hommes.

Comment pourrai-je, grand Dieu, publier toutes ces merveilles de votre miséricorde, qui éclatent tous les jours dans votre Eglise, et raconter assez dignement, et les ressources que

votre bonté laisse encore à ceux que l'erreur tient séparés d'elle, et les jugements sévères que votre justice prépare à ceux que tant de motifs n'auront pas ramenés, et qui se trouveront hors de cette arche sainte au jour de votre colère et de vos vengeances?

SUITE DU PSAUME IX.

PRIÈRE D'UNE AME AFFLIGÉE QUI SE CONSOLE DEVANT DIEU A LA VUE DE LA PROSPÉRITÉ DES MÉCHANTS ET DE L'OPPRESSION OU IL LAISSE PRESQUE TOUJOURS LES JUSTES.

22. Ut quid, Domine, recessisti longe; despicis in opportunitatibus, in tribulatione.

Pourquoi, Seigneur, vous êtes-vous retiré loin de moi, et dédaignez-vous de me regarder dans le temps de mon besoin et de mon affliction?

Vous nous avez appris, grand Dieu, que ce n'est pas ici le temps des châtiments et des récompenses, et que les biens et les maux passagers de la terre ne méritent pas d'entrer dans vos conseils éternels de justice ou de miséricorde sur les hommes. Aussi, grand Dieu, il semble que vous vous éloigniez ici-bas de vos serviteurs. On dirait que vous les méprisez, et que vous êtes insensible aux peines et aux tribulations où vous les voyez presque toujours gémir. Ils ont beau réclamer votre protection : ce secours puissant qu'ils attendent dans le temps où il paraîtrait le plus nécessaire, ne vient pas. Vous êtes, ce semble, ici-bas, pour eux un Dieu cruel; et vous les laissez dans l'oppression et dans l'obscurité, comme si leur délaissement et leurs afflictions étaient pour vous un spectacle agréable.

23. Dum superbit impius, incenditur pauper : comprehenduntur in consiliis quibus cogitant.

Tandis que l'impie s'enfle d'orgueil, le pauvre est brûlé; ils sont trompés dans les pensées dont leur esprit est occupé.

Quel surcroît de douleur, grand Dieu, pour ces âmes fidèles et affligées qui vous servent, de voir l'impie environné d'orgueil et de prospérité, jouissant avec insolence d'un bien acquis par des voies injustes, regardant avec des yeux de mépris la condition pauvre et modeste du juste, et lui reprochant, ce semble, par le faste qu'il étale à ses yeux, sa fidélité pour un maître qui ne saurait rendre heureux ceux qui l'adorent et qui l'ont pris ici-bas pour leur partage! Mais, ô mon Dieu, vous confondrez un jour l'impiété et l'extravagance de ces pensées. Vous surprendrez les hommes iniques, si enivrés de leur grandeur et de leurs richesses, dans le temps même où arrivés au comble de leurs souhaits, ils s'applaudissaient du succès de leurs projets et de leurs mesures. Vous renverserez en un clin d'œil cet édifice pompeux d'orgueil et d'injustice qu'ils avaient élevé sur les larmes et sur la misère de votre peuple, et où ils se croyaient pour toujours à l'abri de toutes les révolutions de la fortune. L'illusion s'évanouira; et surpris enfin, lorsqu'ils s'y attendaient le moins, et qu'ils méditaient peut-être de nouveaux moyens d'accroître leurs richesses immenses, ils sentiront dans ce dernier moment que tout cet amas de biens périssables n'est qu'un monceau de boue qui s'écroule, une fumée qui se dissipe, une ombre vaine qui les avait séduits et qui leur échappe des mains, et qu'il n'y a rien de réel et de durable pour l'homme que l'innocence et la justice, c'est-à-dire les biens invisibles de la grâce, qui doivent l'accompagner devant vous.

24. Quoniam laudatur peccator in desideriis animæ suæ, et iniquus benedicitur.

Parce que le pécheur est loué dans les désirs de son âme, et que le méchant est béni.

Est-il étonnant, ô mon Dieu, que ces hommes injustes et dissolus vous oublient dans la

prospérité? Tout ce qui les environne les séduit et les endort par des adulations éternelles. Leurs désirs les plus iniques, leurs démarches les plus criminelles, trouvent toujours des éloges dans des bouches viles et mercenaires. On donne à leurs vices les plus criants les noms respectables de la vertu. Ils se croient tout permis, parce que tout ce qu'ils se permettent est applaudi. Vous le permettez ainsi, grand Dieu ; et vous punissez [1] la corruption de leur cœur par des applaudissements mêmes qui la justifient et qui la leur cachent. Ils ne méritent pas de connaître la vérité, parce qu'ils ne l'aiment pas. Vous les laissez s'applaudir eux-mêmes de leurs passions, et jouir paisiblement de leur erreur ; ils aiment à être séduits, et la séduction des adulations ne manque jamais à ceux qui l'aiment et qui peuvent se l'attirer par des récompenses.

25. Exacerbavit Dominum peccator ; secundum multitudinem iræ suæ non quæret.

Le pécheur a irrité le Seigneur ; et à cause de la grandeur de sa colère, il ne se mettra plus en peine de le chercher.

Aussi, grand Dieu, l'homme criminel dans l'élévation et dans la prospérité est si enivré des éloges que l'adulation lui prostitue sans cesse ; il se connaît si peu, ou plutôt il est si rempli de lui-même, qu'il vous regarde comme si vous n'étiez pas. Il ne compte pour rien de vous irriter tous les jours par de nouveaux outrages. Rassasié de plaisirs, il cherche de nouveaux crimes dans le crime même. Les désordres ordinaires sont usés pour lui ; il faut qu'il en cherche d'affreux par leur singularité, pour réveiller ses passions. Il se fait même honneur de cette distinction monstrueuse, comme si les crimes vulgaires ne vous offensaient qu'à demi. Il s'applaudit d'avoir trouvé lui seul, pour vous outrager, des secrets inconnus au reste des hommes. Il tâche de se persuader que tout le poids de votre colère n'est qu'un épouvantail dont on fait peur aux âmes simples et crédules. Il débite tout haut que vous êtes trop grand pour vouloir abaisser votre majesté jusqu'à ce qui se passe parmi les hommes ; que loin de rechercher un jour la vie du pécheur, vous l'oublierez lui-même, comme s'il n'avait jamais été ; que, content de jouir de vous-même, vous n'avez préparé ni des châtiments au crime, ni des récompenses à la vertu. C'est cette impiété, grand Dieu, qui outrage votre Providence, qui déshonore votre sainteté et votre justice, qui vous dégrade de tout ce que nous adorons en vous de divin, et qui vous fait un Dieu impuissant ou injuste. C'est elle qui achève de vous rendre inexorable envers l'impie, et qui attire sur lui le plus redoutable de vos châtiments : vous l'abandonnez à lui-même ; vous le laissez marcher tranquillement dans ses voies ; vous lui laissez goûter à longs traits la douceur empoisonnée du crime. Mais vous lui ferez bientôt sentir que vous êtes plus terrible, quand vous souffrez ici-bas et que vous dissimulez les outrages du pécheur, que lorsque vous les punissez.

[1] *Et vous punissez*, 1754. — *Vous punissez*, Renouard.

26. Non est Deus in conspectu ejus; inquinatæ sunt viæ illius in omni tempore.

Dieu n'est point devant ses yeux ; ses voies sont souillées en tout temps.

En effet, grand Dieu, dès que votre patience poussée à bout l'a livré à toute la corruption de son cœur, il fait une profession publique de vous oublier, de vous mépriser, de parler de votre être infini et adorable comme d'une chimère que l'erreur et la crédulité des hommes a réalisée. Il vit et agit comme s'il ne dépendait que de lui-même, comme s'il ne tenait que de lui seul tout ce qui le fait exister sur la terre, et qu'il n'y eût point au-dessus de lui une essence suprême et éternelle, en qui nous vivons, par qui nous sommes, et qui donne le mouvement à tout. Et il faut bien, grand Dieu, que l'impie tâche de se persuader que vous n'êtes rien, pour se calmer dans des dissolutions qu'il sent bien ne pouvoir demeurer impunies, s'il y a au-dessus de nos têtes un vengeur du vice et un rémunérateur de la vertu. Sa conscience et sa raison se soulèvent en secret contre cette impiété ; il ne peut étouffer ce cri de la nature qui réclame sans cesse son Auteur ; mais il le regarde comme un préjugé de l'enfance, et un reste de vaine terreur, que l'éducation, plutôt que la nature, a laissé dans son âme. Le crime n'a point ici-bas d'autre ressource. Il faut secouer tout joug de religion, quand on veut secouer sans remords tout joug de la vertu, de la pudeur, de l'innocence, et jouir tranquillement du fruit de ses iniquités. C'est le déréglement tout seul, grand Dieu, qui fait les impies. La religion ne saurait s'allier avec une vie dissolue : ses menaces empoisonnent tous les plaisirs criminels.

Il faut ou abandonner ces plaisirs, ou soutenir sans cesse des remords et des frayeurs qui nous troublent et nous déchirent. Le choix est bientôt fait : on ne croit plus rien, et l'on vit tranquille dans le crime. C'est alors, grand Dieu, que toutes les voies de l'impie deviennent abominables. Il laisse partout des traces de ses souillures : il profane tous les lieux les plus sacrés, les temps les plus saints et les plus destinés à votre culte. L'âge lui-même, qui mûrit tout, ne change rien à la dépravation de son cœur. La vieillesse l'endurcit dans le crime ; à mesure qu'elle le rend incapable de goûter les plaisirs, elle en augmente les désirs ; et cette dernière saison de la vie, qui est d'ordinaire celle des réflexions et du repentir, devient comme la consommation et le dernier degré de son impénitence.

27. Auferuntur judicia tua a facie ejus ; omnium inimicorum suorum dominabitur.

Vos jugements sont ôtés devant de sa vue ; il dominera tous ses ennemis.

Comment pourrait-il, grand Dieu, dans cet abîme de dissolution et de ténèbres, entrevoir seulement vos jugements terribles de vengeance prêts à éclater sur lui ! Si quelquefois votre miséricorde, toujours inépuisable envers le pécheur, fait encore luire au dedans de lui quelque rayon de grâce et de lumière, il la rejette à l'instant, et redouble ses crimes pour s'en débarrasser et achever de l'éteindre. Les afflictions, les contre-temps que votre bonté pourrait lui ménager, ne serviraient qu'à le révolter contre vous, ô mon Dieu, et vous attireraient de sa part de nouveaux blasphèmes. Il n'avait point voulu vous connaître et vous bénir dans vos bienfaits ; il vous maudirait dans vos châtiments. Aussi votre sagesse, lisant dans le déréglement de son cœur qu'ils lui seraient inutiles, le laisse jouir paisiblement de sa prospérité. Ses succès surpassent même ses désirs. Il écrase, par son crédit, ses envieux et ses concurrents. Tout ce qui ose s'opposer à son élévation devient la victime de sa haine et de sa tyrannie. Il a le plaisir de dominer et de voir à ses pieds ceux qui voulaient s'élever sur ses ruines. Vous lui aplanissez, ce semble, grand Dieu, les voies de la faveur et de la fortune ; et s'il y rencontre des obstacles, ils se changent pour lui en des facilités qui hâtent et qui assurent le succès.

28. Dixit enim in corde suo : non movebor, a generatione in generationem sine malo.

Car il a dit en son cœur : Je ne serai point ébranlé ; jamais je ne souffrirai aucun mal.

En l'état où je suis, dit-il en lui-même, qui pourrait jamais ébranler ma fortune ? Et voici, grand Dieu, où se manifeste votre justice dans les faveurs temporelles dont vous comblez le pécheur. Enivré de sa grandeur et de son opulence, la voyant établie sur des fondements solides et propres à défier la durée des siècles, il se dit en lui-même que rien désormais ne sera plus capable de la renverser. Il regarde comme un événement certain la perpétuité de sa fortune et de son élévation dans sa race. Il croit que ses plus reculés neveux se la transmettront de génération en génération jusqu'à la fin. Il ignore que les biens que l'orgueil et l'injustice ont amassés, portent avec eux l'indigence et la malédiction dans les familles ; et qu'accumuler à grands frais des richesses iniques, c'est préparer de grands malheurs à sa postérité. L'abondance et les plaisirs qui l'environnent, lui cachent ces tristes vérités. Il se dit sans cesse : « Mon âme, reposez-vous ; jouissez au milieu de vos biens immenses du fruit de vos soins et de vos peines. Il vous en a assez coûté pour vous faire ici-bas une destinée heureuse et brillante. Il a fallu dévorer bien des amertunes et éviter bien des périls. Le temps des fatigues et des dangers est passé ; vous n'avez plus rien à craindre. Vous pouvez défier le monde entier de renverser ce que tant de soins et d'années ont si solidement élevé ; et il ne vous reste plus qu'à goûter à longs traits des plaisirs qui se sont fait acheter assez cher, pour ne pas vous y livrer sans réserve ».

29. Cujus maledictione os plenum est, et amaritudine et dolo, sub lingua ejus labor et dolor.

Sa bouche est pleine de malédiction, d'amertume et de tromperie ; le travail et la douleur sont sous sa langue.

Ses discours ne sont que malédiction, que railleries amères, que mensonges artificieux. Il ne parle que dans la vue de faire de la peine et de causer du mal. L'insolence et la dureté sont toujours, ô mon Dieu, le fruit d'une prospérité mal acquise. L'homme injuste, né dans la boue et dans l'obscurité, et que ses rapines et ses vexations ont tiré de la poussière et

comblé ensuite d'honneurs et de richesses, se méconnaît dans l'élévation. Loin de rougir de la pompe odieuse qui l'environne, et de se reprocher tout bas les bassesses et les crimes auxquels il en est redevable, il la rend encore plus odieuse par sa fierté et par ses dédains orgueilleux pour les autres hommes qu'il voit au-dessous de lui. Il regarde comme un malheur et une malédiction une médiocrité innocente. Il n'a que des discours amers et piquants pour ceux que son crédit et sa fortune forcent d'avoir recours à lui et s'il leur fait espérer quelque protection, c'est pour ajouter le mensonge et la mauvaise foi à l'insolence, et achever d'accabler de douleur les malheureux, en rendant leurs sollicitations et leurs peines inutiles. Ils ont beau réclamer ses promesses; leurs plaintes ne leur attirent que des injures et des imprécations. Sa bouche ne s'ouvre que pour les insulter et les maudire; et il s'applaudit de les avoir abusés, comme si c'était une gloire pour lui d'avoir dépouillé tout sentiment d'humanité et de bonne foi envers les autres hommes.

30. Sedet in insidiis cum divitibus in occultis; ut interficiat innocentem.

Il se tient assis en embuscade avec les riches, dans les lieux cachés, afin de tuer l'innocent.

Ce n'est pas encore là, grand Dieu, toute la perversité de l'homme injuste. Si l'héritage d'un innocent est à sa bienséance, si sa fortune met quelque obstacle à la sienne, ou s'il craint qu'instruit de ses malversations, il ne se fasse une obligation de conscience de les découvrir, il brigue la faveur des grands; il fait de nouvelles liaisons avec ceux qui sont en place pour le perdre. Il prodigue pour cela en secret ses biens et ses trésors. Il met des hommes puissants d'intelligence avec lui; et s'il paraît se reposer et ne plus agir, ce n'est que lorsque tous ses piéges sont tendus, que la perte de l'innocent est sûre, et qu'il ne peut plus échapper à la malignité de ses artifices.

31. Oculi ejus in pauperem respiciunt; insidiatur in abscondito quasi leo in spelunca sua.

Ses yeux regardent toujours le pauvre; il lui dresse des embûches dans le secret, ainsi qu'un lion dans sa caverne.

Il a sans cesse les yeux attachés sur le pauvre pour trouver le temps de l'opprimer. C'est un lion caché à l'entrée de sa caverne, qui attend sa proie avec impatience. Comblé et jamais rassasié de richesses, il regarde de tous côtés pour découvrir des hommes destitués de tout crédit, et qu'il puisse opprimer plus sûrement sans rien craindre. Malheur à ceux qui tombent sous ses yeux! Quelque médiocrement partagés qu'ils soient des biens de la fortune, ils en ont encore assez pour irriter la soif de ce lion altéré du sang des pauvres. Il lui suffit qu'ils soient sans appui et sans défense. Ils tombent tôt ou tard dans les piéges qu'il leur prépare en secret, et ils deviennent sa proie.

32 et 33. Insidiatur ut rapiat pauperem, rapere pauperem; dum attrahit eum, in laqueo suo humiliabit eum; inclinabit se, et cadet cum dominatus fuerit pauperum.

Il n'y a point de ruse qu'il n'emploie pour attirer à lui celui qui est sans appui; dans le dessein de le dépouiller, il le fera tomber dans ses piéges; et quand il l'aura en sa puissance, il se jettera sur lui pour assouvir sa fureur.

L'injuste sent-il qu'il serait trop dangereux pour lui d'opprimer publiquement ses frères, et que l'éclat serait à craindre, il a recours à la ruse; il n'en est aucune dont il ne s'avise. Les plus basses, les plus indignes sont employées sans remords, dès qu'elles peuvent faciliter ses desseins criminels. Pourvu qu'il parvienne à dépouiller le malheureux et à se revêtir de ses dépouilles, la fraude, l'artifice, la perfidie, le parjure ne sont comptés pour rien. Ceux qu'il veut opprimer, il les attire dans ses filets par des paroles douces et par tous les semblants de l'amitié. Il leur laisse croire qu'ils vont trouver en lui un protecteur et un asile. Il les leurre de mille apparences frivoles. S'il faut employer votre nom saint et redoutable, ô mon Dieu, pour confirmer ses promesses et rassurer leur défiance, il n'en fait pas de scrupule. Mais quand une fois ils se sont fiés à lui, et qu'il les tient dans ses piéges, il dépouille tous ces vains dehors de douceur et d'humanité; ce n'est plus qu'un maître cruel et farouche qui se croit tout permis sur son esclave. Il tombe sur lui avec une barbarie que rien ne peut adoucir; il l'écrase, et rien ne peut assouvir sa fureur, tant qu'il reste encore au malheureux quelque ressource pour sortir de l'abîme où il l'a précipité.

34. Dixit enim in corde suo: Oblitus est Deus; avertit faciem suam, ne videat in finem.

34. *Car il dit dans son cœur : Dieu oublie ce qui se passe ; il en détourne les yeux ; il n'en verra jamais rien.*

La source de tant d'injustices si criantes, c'est que l'impie se persuade que Dieu ne pense ni à lui ni au juste ; et qu'il ne daigne jamais jeter les yeux sur ce qui se passe ici-bas. Tant de dépravation, grand Dieu, peut-elle entrer dans le cœur d'un homme qui vous connaît encore ! Peut-il croire un Dieu vengeur de l'innocence, et se permettre tranquillement ces excès d'inhumanité envers ses frères? Aussi, grand Dieu, il se fait une affreuse ressource en tâchant de se persuader, ou que vous n'êtes rien, ou que vous ne comptez pour rien ce qui se passe sur la terre. Comme ses crimes s'effacent l'un l'autre de son souvenir, à force de les accumuler sans cesse, il est assez insensé et assez impie pour se dire à lui-même que les horreurs qui ne se présentent plus à sa mémoire, et qui sont pour lui comme si elles n'étaient plus, ne sont plus aussi présentes aux yeux de votre justice. Il pense qu'à la fin le sort du juste et de l'impie sera le même ; qu'il n'y a qu'à mettre à profit le présent, et ne rien refuser à des passions qui ne subsisteront pas plus après nous que nos vertus.

35. Exurge, Domine Deus, exaltetur manus tua; ne obliviscaris pauperum.

Seigneur, mon Dieu, levez-vous, déployez la force de votre bras ; ne délaissez pas plus longtemps ceux qui souffrent.

Paraissez, grand Dieu, sortez de ces ténèbres respectables qui vous cachent à l'impie. Montrez-lui un vengeur qu'il craint encore malgré lui en secret, et qu'il fait semblant tout haut de ne vouloir pas connaître. Il n'est pas nécessaire de déployer sur ce ver de terre toute la force de votre bras : un seul regard de votre indignation va l'écraser. Ne souffrez pas plus longtemps que les pauvres et les malheureux soient la victime d'un monstre que la terre elle-même gémit de porter encore. Les grands crimes échappent rarement ici-bas à votre justice ; et en est-il de plus grand devant vous, Seigneur, que de dépouiller la veuve et l'orphelin, et d'élever une fortune malheureuse sur les larmes et sur les ruines de mille malheureux ? Leurs gémissements, leurs souffrances ne sollicitent-elles pas tous les jours votre justice ; et ne vont-elles pas[1] vous arracher les foudres des mains contre les auteurs barbares de leur infortune ? Il faut, grand Dieu, à des iniquités si grandes et si criantes, de grands exemples de châtiment et de sévérité. Les hommes sont si corrompus que le désir d'amasser peuplerait la terre de ces tyrans, si une chute soudaine, si l'écroulement total et imprévu de toute leur fortune, si un coup frappé par une main invisible, ne jetait l'épouvante et la consternation parmi leurs imitateurs, et n'apprenait aux hommes qu'il y a au-dessus de nous un Etre suprême qui préside aux choses de la terre. Vous devez, grand Dieu, de temps en temps de ces leçons terribles à l'univers ; vous devez cette consolation à ceux qui sont opprimés ; vous devez cette réparation publique à la religion dont la charité est comme l'âme, le fonds et le plus précieux ornement ; et dont ces hommes iniques et cruels sont la honte et l'opprobre sur la terre.

[1] *Pas*, 1754. — *Point*, Renouard.

36. Propter quid irritavit impius Deum? Dixit enim in corde suo : Non requiret.

Pourquoi l'impie ose-t-il offenser Dieu ? C'est qu'il s'est flatté que Dieu n'en tirera point de vengeance.

Alors, grand Dieu, leurs complices vous voyant appesantir votre main avec éclat sur ces têtes criminelles, témoins du revers qui les a rejetés en un clin d'œil dans la boue dont ils étaient sortis, n'oseront plus se flatter que tout demeure impuni ici-bas, et que votre justice n'est qu'un nom dont on se sert pour intimider les âmes faibles et crédules. Votre longue patience ne leur sera plus une occasion de vous outrager. Ils ne se croiront plus innocents, parce qu'ils sont impunis ; ils craindront du moins les châtiments d'un Dieu dont ils méprisent les lois ; et si cette crainte ne fait pas en eux de véritables vertus, elle arrêtera du moins et diminuera leurs crimes.

37. Vides; quoniam tu laborem et dolorem consideras, ut tradas eos in manus tuas.

Il se trompe, Seigneur ; vous avez toujours les yeux ouverts sur le juste ; vous mesurez ses peines et ses douleurs, afin qu'après l'avoir éprouvé, vous livriez vos ennemis à votre bras vengeur.

Ils connaîtront enfin que vous êtes attentif à tout ce qui se passe ici-bas, et que ne rien n'échappe à cet œil invisible qui perce même de ses regards les plus profonds abîmes. Ils verront que loin d'oublier le juste, vos yeux ne se reposent que sur lui ; vous comptez ses

peines et ses souffrances ; vous en marquez le terme et la mesure ; et lorsque vous l'avez assez éprouvé, votre vengeance éclate sur les instruments odieux dont vous vous êtes servi pour l'affliger. Vous n'aviez livré vos serviteurs opprimés qu'entre les mains des hommes ; mais leurs oppresseurs tombent enfin entre vos mains redoutables, et sont livrés à vos châtiments toujours terribles, quand ils sont destinés à venger l'innocence qui gémit dans l'oppression.

38. Tibi derelictus est pauper ; orphano tu eris adjutor.

Le pauvre délaissé de tout le monde est uniquement abandonné à vos soins ; il trouvera en vous l'assistance que les hommes lui refusent.

Et au fond, grand Dieu, quelle ressource resterait au pauvre délaissé de tout le monde, s'il ne la trouvait pas en vous seul ? Vous préparez la nourriture aux plus vils animaux, et vous livreriez pour toujours à l'indigence et à l'oppression des créatures qui vous servent et qui vous adorent ? N'est-ce pas en vous seul que les justes affligés et abandonnés des hommes peuvent mettre leur confiance ? Oui, grand Dieu, c'est là, pour ainsi dire, la portion des hommes que votre Providence s'est spécialement réservée. Ils forment sur la terre ce peuple séparé qui vous appartient de plus près, dont vous êtes le Dieu et le Père à un titre spécial et privilégié. Votre secours est leur patrimoine ; c'est un bien héréditaire auquel ils ont droit, et sur lequel ils peuvent s'assurer. Heureuses souffrances, précieuses infortunes, ô mon Dieu, qui ont le droit de vous donner à nous, qui remplacent par votre protection la faveur méprisable des hommes, et qui vous unissent aux justes affligés par des liens si sûrs, si consolants, si intimes !

39. Contere brachium peccatoris et maligni ; quæretur peccatum illius, et non invenietur.

Vous abattrez la puissance des méchants qui l'oppriment, et l'on cherchera en vain sur la terre des vestiges du pécheur et de son péché.

Assuré de votre secours, je dédaignerai toujours, grand Dieu, tous ces appuis humains et frivoles, qui n'ont pour ressource qu'un bras de chair et de sang. Ces pécheurs ne sont pas dignes de secourir et de protéger ceux qui vous servent ; leur puissance, née du crime et de l'injustice, n'est destinée qu'à les opprimer. Vous ne les élevez que pour les faire servir à la sanctification des justes, par les peines et les persécutions qu'ils leur suscitent. Vos serviteurs sortiraient de l'ordre de la Providence, s'ils cherchaient auprès d'eux une vaine protection : ils n'en doivent attendre que des rebuts et des outrages ; mais le temps des épreuves ne durera pas toujours. Il partira enfin des trésors de votre colère le coup terrible qui réduira en poudre la puissance et la grandeur de l'homme inique. Ses vexations et ses injustices seront exposées au grand jour. Les lois publiques lui en demanderont un compte sévère. On arrachera de ses entrailles ces richesses qu'il avait arrachées lui-même au sein des pauvres. Il ne lui en restera que la honte et l'opprobre. Ses protecteurs l'abandonneront ; et pour faire oublier l'indignité de leur protection, ils seront les premiers à publier et à détester ses rapines. Cette foule d'adulateurs qui l'environnait, se dissipera comme un vain nuage. Il se trouvera tout seul chargé du poids de son indigence et de ses iniquités. On cherchera autour de lui quelques restes du moins de son ancien faste et de sa magnificence odieuse, et il n'en paraîtra pas la plus légère trace ; et l'on n'y trouvera que sa confusion et son désespoir. Voilà, grand Dieu, les spectacles que votre justice donne tous les jours à la terre ; et l'impie après cela peut-il se flatter que vous ne rechercherez point ses injustices ; qu'elles disparaîtront à vos yeux, et qu'il n'en restera pas plus de vestige après lui, que de lui-même et des choses qui n'ont jamais été ?

40. Dominus regnabit in æternum : et in sæculum sæculi peribitis, gentes, de terra illius.

Le Seigneur règnera éternellement sur le peuple qui l'adore ; mais vous, nations rebelles à sa loi, vous serez à jamais bannies de la terre qui lui est consacrée.

Non, grand Dieu, c'est en vain que l'impie nourrit cette espérance détestable dans son cœur : vous exercerez jusqu'à la fin des siècles, par des exemples éclatants, votre empire de justice et de miséricorde sur les hommes. Vous ne les avez pas créés pour les laisser entre les mains du hasard ou de leurs passions, se déchirer, se dévorer les uns les autres, sans prendre aucune part à ce qui les regarde. Pas un cheveu de leur tête ne tombe à votre insu ; vous voulez en cela être le modèle des rois de la terre ; et par les soins continuels que vous

prenez de tous les hommes dont vous êtes le roi éternel et invisible, leur apprendre ce qu'ils doivent aux peuples sur lesquels vous les avez établis. Les impies de tous les siècles ont eu beau vouloir secouer votre joug ; vous leur avez fait sentir que vous étiez le maître de l'univers et le dominateur suprême de toutes les créatures ; et qu'en voulant se soustraire à votre empire, ils aggravaient leur servitude et se trouvaient accablés du poids de votre gloire et de votre redoutable majesté. Mais, Seigneur, quoique votre souveraineté s'étende sur tous les hommes, c'est sur le cœur des justes surtout que vous exercez un empire paisible et absolu. C'est là principalement que vous établissez votre règne, et que vous en étalez toute la grandeur et toute la magnificence. Ils composeront eux seuls cette nation choisie sur laquelle vous règnerez éternellement. Ils errent ici-bas comme des voyageurs dans une terre étrangère ; ils soupirent après ce ciel nouveau et cette terre nouvelle que vous leur préparez, et qui doit être leur patrie éternelle. C'est de ce lieu saint, de cette véritable terre de promesse, grand Dieu, que ceux qui vous ont refusé ici-bas les hommages d'amour, de respect et de fidélité qui vous sont dus, seront éternellement exclus. Ils avaient voulu se faire sur la terre périssable qu'ils habitaient, une cité permanente ; elle s'écroulera sous leurs pieds ; et engloutis dans cet abîme, ils disparaîtront pour toujours comme s'ils n'avaient jamais été.

41. Desiderium pauperum exaudivit Dominus ; præparationem cordis eorum audivit auris tua.

Le Seigneur exaucera les vœux des justes affligés ; les saintes dispositions de leur cœur vous feront, Seigneur, écouter leurs prières.

O mon Dieu, tous les désirs de vos serviteurs affligés se réunissent à cet accomplissement de vos promesses. S'ils souhaitent la fin de leurs peines, ils savent bien qu'il ne faut pas l'attendre sur la terre, et que ce n'est pas ici pour eux le séjour heureux où il n'y aura plus ni deuil, ni travail, ni gémissement, ni douleur. Ils ne soupirent qu'après cette parfaite délivrance qui approche, et que la foi, l'amour et le désir leur rendent encore plus présente. Vous voyez, ô mon Dieu, dans le fond de leur cœur, la pureté et la sincérité de ce désir ; et cette disposition sainte et secrète de leur âme est comme une prière continuelle que vous écoutez avec plus de plaisir, et que vous exaucez plus sûrement que la multitude inutile des paroles. Car, ô mon Dieu, c'est le cœur seul qui a droit de vous prier ; et vos oreilles ne sont ouvertes qu'aux cris et aux gémissements tout seuls que le cœur vous adresse.

42. Judicare pupillo et humili, ut non apponat ultra magnificare se homo super terram.

Vous rendrez justice aux petits et aux faibles pour mettre des bornes sur la terre à l'orgueil de l'impie.

Cependant, ô mon Dieu, vous commencez quelquefois ici-bas même à exaucer la prière de vos serviteurs opprimés, et vous n'attendez pas toujours la fin des temps pour venger la cause de l'orphelin et du pupille. Souvent le méchant vit assez longtemps pour voir la décadence de son injuste prospérité, et une misère affreuse succéder à cette abondance et à cette gloire dont il était enivré. Il n'a travaillé qu'à élever sa maison ; et il a la douleur de voir qu'il ne s'est préparé que de tristes ruines. Souvent ses crimes, longtemps cachés, mais enfin dévoilés et exposés au grand jour, attirent sur sa tête, dès cette vie, des maux qui lui annoncent d'avance ceux que votre justice lui réserve dans l'autre ; et votre Providence l'ordonne ainsi, ô mon Dieu, pour soutenir la foi des justes, et mettre des bornes à l'orgueil des pécheurs. En effet, si vos vengeances étaient toujours renvoyées aux siècles futurs, la foi des justes qui ne vous verraient jamais faire usage de votre puissance en leur faveur, s'affaiblirait ; leur confiance diminuerait ; et peut-être douteraient-ils à la fin, si vous êtes assez puissant pour les venger de ceux qui les oppriment, et pour récompenser leur patience. Les méchants, uniquement touchés du présent, et sur qui l'avenir ne fait aucune impression, assurés d'une entière impunité en cette vie, se livreraient à des excès qui dérangeraient bientôt tout l'ordre de la société nécessaire pour la formation de vos élus. Le monde ne serait bientôt plus qu'un chaos informe par le bouleversement général qu'ils y causeraient. Ils en banniraient toute bonne foi, toute sûreté, toute pudeur ; et les seuls crimes qu'ils ne commettraient point, ce seraient ceux qu'ils se trouveraient dans l'impuissance de commettre. Mais, lorsque sortant de temps en temps, ô mon Dieu, de votre secret, vous frappez ces grands

coups qui étonnent l'univers, et qu'abattant ces têtes altières qui s'élevaient dans les nues, comme pour aller vous outrager jusque dans votre demeure sainte, vous agissez en maître et en souverain, alors vous faites voir que vous êtes également le Dieu de la terre et le Dieu du ciel, le Dieu du siècle présent et le Dieu du siècle à venir; que c'est vous qui faites le pauvre et le riche, qui abaissez et qui élevez. Le méchant effrayé, s'il ne dépouille pas la volonté de mal faire, en suspend du moins les effets. Il craint que la foudre qui gronde encore ne vienne le frapper à son tour. Le juste s'affermit dans l'humble confiance qu'il a en votre secours; sa foi se fortifie; et voyant que vous commencez à lui faire justice dès ce monde, il attend avec paix et soumission le prix que vous promettez dans l'autre à sa persévérance.

PSAUME X.

PRIÈRE D'UNE AME PERSÉCUTÉE, QUI S'EXCITE A METTRE SA CONFIANCE EN DIEU, AU LIEU DE CHERCHER LES MOYENS DE SE VENGER.

1. In Domino confido; quomodo dicitis animæ meæ: Transmigra in montem sicut passer.

J'ai mis ma confiance au Seigneur; pourquoi donc me dites-vous: Gagnez, comme un oiseau, les montagnes pour vous dérober à la poursuite de vos ennemis.

Grand Dieu! ne permettez pas que j'ouvre l'oreille aux conseils pernicieux que des amis trop peu chrétiens osent me donner. Ils veulent que je prenne des mesures pour me venger du mal que m'ont fait mes ennemis. Mais comment oserais-je ensuite me présenter devant vous, la haine et la vengeance dans le cœur, pour implorer votre miséricorde, vous conjurer de n'entrer point en jugement avec votre serviteur, et de me remettre ces dettes immenses que j'ai contractées envers votre justice, par des infractions continuelles de votre sainte loi, après que vous nous avez déclaré si expressément que si nous ne pardonnons point à nos frères, vous ne nous pardonnerez pas non plus, et que vous avez mis à ce prix la rémission des plus grands crimes? Non, mon Dieu, je ne veux d'autre vengeur que vous seul, de tous les traitements injustes que j'ai reçus. Et c'est vous seul, en effet, qui êtes en droit de punir les injustices, parce que c'est proprement vous seul qu'elles offensent; que vous seul pouvez les punir sans passion, et sans vous rendre vous-même injuste. Ou plutôt je ne vous demande point de me venger, à moins que la vengeance que vous tirerez de mes ennemis, ne tourne à la gloire de votre nom et n'opère leur conversion, en leur donnant pour moi un cœur de frère tel que je l'ai pour eux. Que si vous voulez être glorifié par mes souffrances et par mes humiliations, votre volonté soit faite: je ne murmure point; j'accepte de bon cœur, malgré son amertume, le calice qui m'est présenté. J'espère que vous avez écrit mon nom dans le livre de vie; et cette espérance me fait regarder tout ce qui m'arrive de bien et de mal comme les moyens que votre sagesse a préparés dans ses décrets éternels pour ma sanctification. Car ce ne sont pas les hommes que nous devons regarder dans les biens et les maux qui nous arrivent; c'est vous, vous seul, ô mon Dieu, qui êtes la cause unique et l'auteur de tous les événements heureux et malheureux. Les hommes peuvent vouloir nous nuire ou nous faire du bien, mais leur bonne ou mauvaise volonté demeure stérile et impuissante, tant qu'elle n'entre pas dans l'exécution de vos jugements de justice ou de miséricorde sur nous. C'est donc vers vous, ô mon Dieu, que je lèverai les yeux dans tous les événements de ma vie. Au lieu

de me mettre en colère contre mes frères dans les peines et les tribulations qu'ils me suscitent, et de chercher à leur rendre le mal pour le mal, je les plaindrai, je serai touché de compassion pour le mal infiniment plus grand qu'ils se font à eux-mêmes, et je m'humilierai sous la main vengeresse de votre justice, qui se sert justement de leur haine injuste pour me châtier, parce que je suis coupable. Mais vos châtiments eux-mêmes, en me faisant redouter votre justice, me rempliront de confiance en votre miséricorde ; car, comme un bon père, vous ne châtiez vos enfants sur la terre que parce que vous les aimez et que vous voulez les rendre éternellement heureux dans le ciel.

2. Quoniam ecce peccatores intenderunt arcum ; paraverunt sagittas suas in pharetra, ut sagittent in obscuro rectos corde.

Voilà les pécheurs qui ont déjà tendu leur arc ; ils ont préparé leurs flèches dans leur carquois, afin d'en tirer dans l'obscurité contre ceux qui ont le cœur droit.

Que n'ai-je point encore à craindre, ô mon Dieu, de la rage de mes persécuteurs ! Leur haine est infatigable ; elle leur fournit sans cesse de nouveaux moyens de me nuire. Ils semblent avoir épuisé les ruses, la violence, la calomnie ; cependant je les vois tout prêts à lancer encore mille nouveaux traits contre moi. Et comment pourrais-je les éviter, ô mon Dieu ? Je n'oppose point la ruse à la ruse, ni la violence à la violence ; la douceur, la droiture, la simplicité sont les seules armes par lesquelles je me suis défendu jusqu'ici, et je veux me défendre à l'avenir.

3. Quoniam quæ perfecisti destruxerunt ; justus autem quid fecit ?

Ils ont détruit tout ce que vous avez fait de plus grand ; mais le juste, qu'a-t-il fait ?

Vous savez, grand Dieu, que loin de leur avoir jamais nui dans leurs biens, ni dans leur honneur, ni dans leur personne, j'ai toujours eu le cœur rempli de tendresse pour eux ; j'ai saisi avidement toutes les occasions de leur faire du bien. Je n'ai cessé de vous conjurer de répandre sur eux vos miséricordes, de les éclairer sur le tort effroyable qu'ils font à leur âme par une conduite si peu charitable ; et vous voyez, vous, ô mon Dieu, qui sondez les reins et les cœurs, que mes supplications ont toujours eu moins en vue ma propre délivrance que leur salut ; et que je consentirais, ce me semble, avec joie, de souffrir encore davantage, si mes souffrances pouvaient effacer le crime dont ils se rendent coupables auprès de vous. Je ne me glorifie point de ces dispositions si rares parmi les enfants des hommes, comme si je les tenais de moi-même. C'est à vous, c'est à votre grâce que j'en suis redevable. C'est elle qui les a formées dans mon âme. Car qu'ai-je de moi-même que la faiblesse et le penchant au mal ? C'est elle qui m'a donné un cœur sensible aux besoins et aux misères du prochain, et qui ne me permet pas de renvoyer sans secours ceux que votre Providence m'adresse, dès que je ne suis pas dans l'impossibilité de les secourir. Cependant mes ennemis, non contents de ne répondre eux-mêmes à mes bienfaits que par une noire ingratitude, s'efforcent encore d'anéantir, autant qu'il est en eux, le bien que j'ai fait aux autres, en me prêtant des intentions corrompues dans les services que je leur rendais.

4 et 5. Dominus in templo sancto suo, Dominus in cœlo sedes ejus : oculi ejus in pauperem respiciunt, palpebræ ejus interrogant filios hominum.

Le Seigneur habite dans son saint temple ; le trône du Seigneur est dans le ciel : ses yeux sont attentifs à regarder le pauvre ; ses paupières interrogent les enfants des hommes.

Mais contre tous les maux que l'on m'a faits, et contre ceux dont je suis menacé encore, voilà ce qui me rassure ; voilà ce qui m'empêche de me livrer à l'impatience, à la colère et à la vengeance. Mon protecteur n'est point un homme faible, dont la bonne volonté est souvent inutile, faute de pouvoir. C'est le Dieu tout-puissant dont le trône est dans le ciel, qui voit sous ses pieds le monde et tout ce qu'il renferme ; qui dit, et à sa seule parole tout se fait, tout s'exécute, sans que ses désirs puissent jamais trouver le moindre obstacle. Et ce Dieu puissant est en même temps un Dieu souverainement bon, le père et le consolateur de tous ceux qui souffrent injustement. Il n'habite pas dans le ciel, sans se mettre en peine de ce qui arrive sur la terre. Son œil clairvoyant voit et considère avec soin du haut de son trône tout ce qui s'y passe. Ses regards les plus tendres tombent sur les pauvres et sur les opprimés. Oui, mon Dieu, loin d'être indifférent à ce qui les regarde,

vous prenez comme fait à vous-même, le bien et le mal que l'on fait au moindre d'entre eux; et, si vous ne laisserez pas sans récompense un simple verre d'eau qu'on leur aura donné en votre nom, aussi ferez-vous rendre un compte terrible devant votre tribunal à ces hommes fiers et insolents, qui semblant oublier qu'ils sont hommes, tous sortis de la même tige, tous pétris de la même boue, osent traiter leurs semblables comme s'ils étaient d'une nature différente.

6. Dominus interrogat justum et impium.

Le Seigneur interroge le juste et l'impie.

Oui, hommes injustes qui avez dépouillé tout sentiment d'humanité pour vos frères, vous comparaîtrez devant le tribunal redoutable du souverain juge, et ceux que vous avez persécutés y comparaîtront aussi. Mais ils y seront pour y être consolés, pour voir leurs larmes essuyées de la main même du Père céleste, et leur patience couronnée d'une couronne de gloire et d'immortalité. Mais vous, vous y serez pour voir manifester à la face de tout l'univers vos vexations iniques, vos violences, vos injustices; et cette confusion accablante dont vous y serez couverts, sera suivie de l'arrêt terrible qui vous condamnera à des supplices éternels.

7. Qui autem diligit iniquitatem, odit animam suam. Pluet super peccatores laqueos; ignis et sulphur, et spiritus procellarum, pars calicis eorum.

Celui qui aime l'iniquité, hait son âme. Il fera pleuvoir des piéges sur les pécheurs; le feu et le soufre et le vent impétueux des tempêtes, sont le calice qui leur sera présenté pour leur partage.

Rentrez donc en vous-mêmes, vous tous qui aimez l'iniquité. Si vous croyez une autre vie et des biens à venir, comment pouvez-vous les sacrifier au plaisir barbare et inhumain que vous trouvez à faire souffrir des innocents? Quel est l'ennemi qui pût[1] vous faire autant de mal que vous vous en faites à vous-mêmes? En nourrissant dans vos cœurs des haines cruelles, vous amassez sur vos têtes un trésor de colère et des charbons de feu qui vous tourmenteront éternellement. Cette satisfaction diabolique que vous goûtez dans le mal sera bientôt dissipée, comme une fumée légère que le vent emporte; et vous vous trouverez tout à coup accablés d'un déluge de maux auxquels vous ne vous attendiez pas.

[1] *Pût*, 1754. — *Peut*, Ren uard.

La longue patience de Dieu, lassée enfin de vos excès, se changera en fureur; et vous reconnaîtrez, mais trop tard, combien c'est une chose terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant, qui n'aura différé de vous punir que parce que vous ne pouviez échapper à sa vengeance. Que les choses changeront bien alors de face! Ceux que vous avez persécutés, après avoir été éprouvés quelque temps dans le feu des afflictions comme on éprouve l'or dans la fournaise, brilleront comme le soleil. Leur affliction a été légère, parce que tout ce qui passe n'est rien; mais leur récompense, mais leur félicité sera grande et infiniment grande, parce qu'elle sera éternelle. Pour vous, oppresseurs de l'innocence, vous serez alors saisis de trouble et d'une horrible frayeur, à la vue de votre juge qui, les yeux étincelants de colère et de fureur, vous prononcera l'arrêt affreux de votre malheur éternel. Quel sera votre étonnement de voir ces hommes que vous jugiez dignes de toute sorte d'opprobres et de mauvais traitements, que vous fouliez aux pieds comme la boue, de les voir nager alors dans un torrent de délices, élevés au rang des enfants de Dieu, et partager son royaume? Alors, plus tourmentés en quelque sorte de la vue de leur bonheur, que de votre propre supplice, quels seront vos soupirs! quel sera le serrement de vos cœurs! combien déplorerez-vous alors votre égarement et votre folie!

8. Quoniam justus Dominus, et justitias dilexit; æquitatem vidit vultus ejus.

Le Seigneur est juste, et il aime la justice; son visage est appliqué à regarder l'équité.

Et n'est-ce pas là à quoi vous deviez vous attendre, si la corruption de votre cœur ne vous avait aveuglés et n'avait renversé en vous ces idées de justice et d'équité que les hommes les plus sauvages retrouvent en eux-mêmes, lorsqu'ils veulent consulter leur raison? Ne saviez-vous pas que le Dieu que nous adorons est un Dieu juste, ou plutôt qu'il est la justice même? Mais que serait cette justice, combien serait-elle différente de l'idée que tous les hommes s'en sont toujours formée, si l'oppresseur et l'opprimé n'avaient pas un sort différent après cette vie, auprès du juste juge? Et n'est-ce pas en cela même que consiste la justice, à rendre à chacun selon ses œuvres? Prévenez donc ce moment de rage et

de désespoir, tandis que le bras qui doit vous écraser demeure encore suspendu sur vos têtes, et que la bonté du Seigneur vous invite à la pénitence. Cessez de faire le mal; réparez celui qui est déjà fait. Dieu ne compte pour rien de ne faire du bien qu'à ceux de qui nous en recevons; songez donc comment il traitera ceux qui oppriment les innocents, et qui rendent le mal pour le bien qu'ils ont reçu. Pour moi, ô mon Dieu, dans l'attente de ce jour où vous distribuerez vos châtiments et vos récompenses avec une équité souveraine, si mes ennemis ne se lassent point de me persécuter, je ne me lasserai point de souffrir leur injuste persécution; et je me garderai bien de perdre le prix et le fruit de mes tribulations, en livrant mon cœur à la vengeance, qui me rendrait aussi coupable à vos yeux que mes persécuteurs eux-mêmes.

PSAUME XI.

PRIÈRE D'UNE AME QUI GÉMIT DEVANT DIEU SUR LA DÉPRAVATION GÉNÉRALE DU MONDE, AU MILIEU DUQUEL ELLE EST OBLIGÉE DE VIVRE.

1. Salvum me fac, Deus[1], quoniam defecit sanctus; quoniam diminutæ sunt veritates à filiis hominum.

Prenez-moi sous votre protection, ô mon Dieu, car il n'y a point de probité sur la terre : les vérités ont été toutes altérées par les enfants des hommes.

Grand Dieu! que ne m'avez-vous mis de bonne heure à couvert dans la sûreté d'un saint asile, éloigné des périls et de la corruption générale du monde! Je n'aurais à craindre que de moi-même; et ma faiblesse n'aurait pas besoin d'un secours si puissant pour se soutenir. Mais, ô mon Dieu, vos conseils éternels sur mon âme ne m'ont point préparé une destinée si souhaitable. Me voici engagé au milieu du monde par des liens que votre main elle-même a formés; mais quel monde, grand Dieu! quel déluge de crimes et de déréglements! et sans cesse environné de la contagion de ces exemples, portant dans mon cœur et dans mes passions des penchants qui les favorisent, puis-je, grand Dieu, me promettre que mon âme n'en sera pas à la fin infectée, si vous ne la préservez de ce malheur par une protection singulière et continuelle? Hélas! Seigneur, je cherche en vain autour de moi des exemples de vertu qui me soutiennent : je n'y trouve que des attraits et des exemples de tous les vices. Vos saints, les âmes qui vous servent, se cachent, se font une solitude au milieu du monde, se bannissent de toutes les sociétés publiques : ils sont pour nous comme s'ils n'étaient plus. On a beau les chercher dans le commerce du grand monde, pour lier avec eux une amitié sainte et solide; ils le fuient. Et comment pourraient-ils s'y plaire, grand Dieu, et ne pas s'en éloigner? Votre saint nom n'y est plus connu. Toutes les vérités de votre doctrine y sont effacées. La foi n'y est plus que le partage des esprits faibles et crédules. La religion est devenue un simple culte d'appareil et de bienséance; les devoirs les plus justes et les plus essentiels, des singularités dont on aurait honte; la vertu, un ridicule dont on ne peut se laver que par le libertinage. Venez à mon secours, grand Dieu, et ne vous contentez pas de préserver mon âme de cette dépravation universelle; donnez-moi des larmes pour en gémir à vos pieds, et implorer sur votre peuple, qui semble vous avoir abandonné pour toujours, vos anciennes miséricordes.

[1] *Fac, Domine...* Vulg.

2. Vana locuti sunt unusquisque ad proximum suum; labia dolosa in corde et corde locuti sunt.

Chacun ne parle et ne s'entretient avec son prochain que de choses vaines; leurs lèvres sont pleines de tromperie, et ils parlent avec un cœur double.

Pourquoi avez-vous, ô mon Dieu, donné l'usage de la parole aux hommes? C'est sans doute, afin qu'unis entre eux par ce lien aimable de la société, ils pussent en quelque sorte prêter leur voix à toute la nature, pour célébrer en commun les louanges et les bienfaits de celui qui les a comblés de ses dons avec tant de magnificence et de profusion. Vous vouliez, en leur donnant ce moyen si doux et si facile de se communiquer leurs pensées et leurs réflexions, qu'ils pussent s'encourager l'un l'autre dans la voie pénible du salut, et s'aider mutuellement dans les peines auxquelles le péché les a assujétis. Car quelle autre fin pouvait se proposer votre sagesse éternelle, qui a présidé à tous vos ouvrages? Cependant, ô mon Dieu, sur quoi roulent la plupart des entretiens du monde? Hélas! ceux-là sont les plus innocents où l'on n'est occupé que de choses vaines et frivoles, et où vous êtes entièrement oublié; puisque s'il arrive que votre saint nom y soit proféré, c'est presque toujours pour y être déshonoré et outragé par des impiétés et des blasphèmes. Les discours que l'on y tient, sont-ils propres à inspirer l'amour de la vertu? Hélas! l'on n'y entend que des maximes pernicieuses et antichrétiennes. La vanité, l'ambition, la vengeance, le luxe, la volupté, le désir insatiable d'accumuler; voilà les vertus que le monde connaît et estime, voilà les vertus auxquelles il porte ses partisans. Pour les vertus de l'Evangile, la fuite des plaisirs et des honneurs, l'humilité, la mortification, le mépris des richesses, ces vertus par lesquelles seules nous pouvons arriver au royaume des cieux, ah! elles y sont ou inconnues ou décriées. Loin de se regarder tous comme ne faisant entre eux qu'une même famille, dont les intérêts doivent être communs, il semble, o mon Dieu, que dans ce monde corrompu, les hommes ne se lient ensemble que pour se tromper mutuellement et se donner le change. La droiture y passe pour simplicité. Etre double et dissimulé est un mérite qui honore. Toutes ses sociétés sont empoisonnées par le défaut de sincérité. La parole n'y est pas l'interprète des cœurs: elle n'est que le masque qui les cache et qui les déguise. Les entretiens n'y sont plus que des mensonges enveloppés sous le dehors de l'amitié et de la politesse. On se prodigue à l'envie les louanges et les adulations, et on porte dans le cœur la haine, la jalousie et le mépris de ceux qu'on loue. L'intérêt le plus vil arme le frère contre le frère, l'ami contre l'ami, rompt tous les liens du sang et de l'amitié; et c'est un motif si bas, si indigne de la fin à laquelle nous sommes destinés, qui décide de nos haines et de nos amours. Les besoins et les malheurs du prochain ne trouvent que de l'indifférence, de la dureté même dans les cœurs, lorsqu'on peut le négliger sans rien perdre, ou qu'on ne gagne rien à le secourir. O mon Dieu, quel besoin n'ai-je pas de votre grâce et d'une protection singulière, pour préserver mon cœur au milieu d'une corruption si universelle!

3 et 4. Disperdat Dominus universa labia dolosa, et linguam magniloquam; qui dixerunt: Linguam nostram magnificabimus; labia nostra à nobis sunt; quis noster Dominus est?

Le Seigneur exterminera toutes les langues flatteuses: il réprimera l'insolence de ces superbes qui disent: Nous nous ferons valoir par la force de nos discours; nous sommes les maîtres de dire ce qu'il nous plaît; qui est-ce qui sera au-dessus de nous?

Voilà la vie du monde, ô mon Dieu, et d'un monde qui se dit chrétien, où l'on ne professe point d'autre religion que celle que vous avez donnée aux hommes, dont le fondement est de croire un Dieu rémunérateur de la vertu et vengeur du crime. Qui ne croirait donc que la rigueur de vos jugements dont vous menacez si souvent les hommes dans vos Ecritures et par la voix de vos ministres, serait une digue suffisante pour arrêter ce torrent de crimes qui se déborde continuellement? Les supplices que vous préparez aux infracteurs de votre sainte loi, devraient sans doute les effrayer; et si cette crainte toute seule n'est pas suffisante pour opérer leur conversion, parce que c'est votre amour qui convertit véritablement les cœurs; ah! du moins elle devrait suffire pour réprimer la violence et l'emportement de leurs passions, et les empêcher de se livrer aux excès les plus criants et les plus honteux. Mais aujourd'hui, ô mon Dieu, la foi de vos jugements n'alarme plus personne; et les peintures effrayantes qu'en font vos ministres, n'aboutissent souvent qu'à fournir la matière à quelques railleries impies, au lieu de jeter la terreur et la consternation dans les consciences. On a beau dire aux chrétiens que paroles et actions, que jusqu'au moindre désir, tout est écrit dans le livre de

vos justices en caractères ineffaçables ; qu'au jour de vos vengeances, ce livre sera produit ; que le temps de la miséricorde étant passé, tout y sera discuté et pesé avec une rigueur et une sévérité inflexible. Les uns croient ces vérités effrayantes, et continuent de vivre comme s'ils ne les croyaient point, et qu'ils fussent bien convaincus qu'ils n'ont aucun compte à vous rendre ; les autres poussent l'insolence et le blasphème jusqu'à faire une profession impie de ne reconnaître aucun maître au-dessus d'eux. Ils affectent une indépendance orgueilleuse ; et au lieu de songer que ne tenant point d'eux-mêmes leur âme et les membres de leur corps, c'est à celui de qui ils les ont reçus, qu'ils sont responsables de l'usage bon ou mauvais qu'ils en feront ; ils se croient en droit de se permettre tout, comme s'ils tenaient tout d'eux-mêmes. Ainsi, ô mon Dieu ! ne reconnaissant d'autre juge de leurs actions et de leurs paroles qu'eux-mêmes, n'ayant d'autre règle de leur vie que leur caprice, vivant sans joug et sans frein ; les excès dans lesquels ils se précipitent ne cessent d'étonner, que parce qu'ils sont bientôt suivis de plus grands et de plus étonnants encore.

5 et 6. Propter miseriam inopum et gemitum pauperum, nunc exurgam, dicit Dominus. Ponam in salutari ; fiducialiter agam in eo.

Je me lèverai maintenant, dit le Seigneur, à cause de la misère de ceux qui sont sans secours, et du gémissement des pauvres. Je les mettrai en sûreté, et je serai fidèle à ma promesse.

Que cet aveuglement des hommes est déplorable ! Combien surtout est inconcevable la tranquillité de ceux qui, faisant profession de croire un paradis et un enfer, passent leur vie dans le crime, comme si l'avenir ne les regardait pas, ou comme si une vie passée dans le crime pouvait jamais leur procurer autre chose qu'un avenir malheureux ! Ah ! voici, grand Dieu, ce qui les rassure ; voici la cause de cette affreuse tranquillité. Les maux dont vous les menacez, sont des maux à venir ; ils ne sont pas présents ; il est rare que vous sortiez de votre secret en cette vie. Vos jugements sont redoutables ; mais ce n'est guère en cette vie que vous les exercez ; presque toujours ici-bas le sort des méchants paraît à l'extérieur plus heureux que celui des justes ; vous les laissez s'engraisser comme des victimes pour le jour de vos vengeances. Pour craindre avec fruit des maux qui ne se feront sentir qu'après cette vie, il ne suffit pas de les croire, il faudrait les croire d'une foi vive ; et la foi de la plupart des hommes n'est qu'une foi morte et sans action. Uniquement frappés des objets sensibles, tout ce qu'ils ne voient pas, ne fait sur eux aucune impression ; sacrifier à la crainte d'un mal futur qu'ils ne voient point, qu'ils ne sentent point, le présent qu'ils voient, qu'ils tiennent, dont ils jouissent, leur paraîtrait le comble de la folie. En vain leur représente-t-on que ce présent dans lequel ils renferment toute leur félicité, est si court qu'il ne mérite pas qu'on s'y attache ; que l'espace de notre vie, durât-elle mille ans et des millions d'années, comparé à l'éternité, est moins qu'un point imperceptible dans une étendue immense ; que c'est donc vers cette éternité que nous devons porter toutes nos vues, et prendre des mesures efficaces pour y être heureux. Ils croient ces vérités ; mais cette foi morte ne les empêche pas de se jeter tête baissée, avec une espèce de férocité, sans crainte, sans espérance, dans cet avenir où leur sort va être fixé pour toute l'éternité.

Ne permettez pas, ô mon Dieu, que ces vérités terribles trouvent la même insensibilité dans mon cœur ; et quoique vos jugements me remplissent déjà de frayeur, augmentez cette crainte salutaire, plutôt que de l'affaiblir. Ranimez en moi, ô mon Dieu, la foi de vos jugements. Que les délais dont vous usez en cette vie envers ceux qui vous offensent, qui sont un dernier trait de votre miséricorde, quoiqu'ils ne servent le plus souvent qu'à les endurcir, ne me fassent pas moins redouter votre justice, que si un châtiment subit suivait chaque infraction de votre loi. Que la foi qui a la force de rendre présentes les choses futures, me transporte dès cette heure devant votre tribunal redoutable. Eh ! ce moment peut-il être éloigné, puisque l'intervalle qu'il y a entre la vie la plus longue et la mort, est toujours si court ? Que la crainte du compte que vous m'y ferez rendre, surmonte toutes les répugnances que je trouve en moi pour marcher dans la voie étroite, quoique je reconnaisse qu'elle seule peut me mener à vous. Et si mon cœur, ce cœur si faible, séduit par les fausses apparences de bien et de plaisir que le monde ne cesse de faire briller à mes yeux, était tenté de retourner en arrière et de se rengager dans les voies empestées du siècle ;

que la terreur de vos jugements, ô mon Dieu, étouffe en moi ces désirs naissants; qu'occupé sans cesse du compte rigoureux que vous me demanderez peut-être demain, peut-être, hélas! dès aujourd'hui, de tout ce que j'aurai dit, fait et pensé de contraire ou de conforme à votre loi, je m'y prépare sans cesse, et que je ne mette au nombre des jours heureux de ma vie que ceux où j'aurai travaillé efficacement à me rendre mon juge favorable.

Mais, ô mon Dieu, est-ce là le seul effet que l'attente de votre jugement doit produire en moi, de me remplir de terreur? Si ce jour sera le jour de vos vengeances à l'égard des pécheurs, ne sera-t-il pas pour les justes le jour de vos miséricordes et de leur triomphe? Si dans ce jour où l'univers entier doit comparaître devant votre tribunal pour y entendre la décision de son sort éternel, vous y serez un juge terrible et sans miséricorde pour les méchants, si vous n'y aurez pour eux que des foudres et des tonnerres, n'y serez-vous pas un père tendre, affable, prévenant pour vos élus; et ne leur prodiguerez-vous pas tous vos trésors et toutes vos richesses; et cette espérance ne doit-elle pas me faire mépriser, détester le monde avec toutes ses vanités et ses faux biens, me remplir d'ardeur pour la vertu, et me faire supporter avec joie toutes les peines et les difficultés qui l'accompagnent? Grand Dieu! si j'ai le bonheur d'être du nombre de ceux sur qui vous répandrez vos miséricordes, pourrai-je regretter alors ce qu'il m'en aura coûté de dégoût, d'ennui, de gêne, de contradiction pour ne pas m'écarter de cette voie étroite que les pas de votre Fils adorable nous ont tracée? A la vue de cette éternité bienheureuse, de cet océan de délices dans lequel je me verrai tout près d'entrer, trouverai-je, ô mon Dieu, que vous m'ayez fait acheter trop chèrement ou attendre trop longtemps le prix et la récompense de ma fidélité? Mon cœur pourra-t-il suffire aux transports de ma reconnaissance pour un Dieu qui ne consulte que sa bonté et sa magnificence, dans la manière de récompenser le peu que j'ai fait pour lui, où j'ai toujours mêlé tant de faiblesses et d'imperfections? Que me paraîtront alors les discours de ces insensés qui me répètent sans cesse que la vie ne nous est donnée que pour en jouir; que c'est la perdre, de ne l'employer qu'aux exercices de la piété et de la religion? Ah! si je pouvais penser maintenant, comme je penserai dans ce moment; que le monde me paraîtrait vil et haïssable! que tout ce qui a quelque apparence de mal me serait odieux! que je trouverais de charmes dans la vertu! combien la pratique des devoirs les plus pénibles qu'elle me prescrit, me serait-elle facile, douce, délicieuse!

Grand Dieu! gravez donc dès à présent dans mon âme ces vérités si propres à me consoler dans cette vallée de larmes et à me faire avancer dans la vertu. Elles ne doivent effrayer que ceux qui vous abandonnent, Dieu de mon cœur, mon tout, source unique de tous les biens; que toujours présentes à mon esprit, elles me servent de préservatif contre les censures du monde, contre la séduction de ses exemples et les charmes trompeurs de ses faux biens, surtout contre tant de maximes diaboliques auxquelles il veut assujétir vos serviteurs fidèles, parce qu'un usage universel les autorise, comme si le mensonge pouvait jamais prescrire contre la vérité et mériter nos hommages.

7 et 8. Eloquia Domini, eloquia casta; argentum igne examinatum, probatum terræ, purgatum septuplum. Tu, Domine, servabis nos, et custodies nos à generatione hac in æternum.

Les paroles du Seigneur sont des paroles chastes et pures; c'est comme un argent éprouvé au feu, purifié dans le creuset, et raffiné sept fois. C'est vous, Seigneur, qui nous garderez, et qui nous mettrez éternellement à couvert de cette nation corrompue.

Que je le comprenne bien, ô mon Dieu, que les maximes et les usages du monde ne sont qu'erreur et corruption, puisqu'ils sont opposés à votre loi, cette loi si vraie, si pure et si sainte; qu'ainsi les prendre pour la règle de ma conduite, c'est m'engager visiblement dans un chemin qui ne peut aboutir qu'à la perdition et à la mort; car l'erreur pourrait-elle jamais me conduire au véritable bien? La vérité sans aucun mélange de faux ne se trouve que dans votre loi sainte. Eh! pourriez-vous nous enseigner la fausseté, vous qui êtes le Dieu de vérité et la vérité même? Que je marche donc dans la voie qu'elle me trace; car la voie de la vérité ne peut manquer de me conduire à vous, qui êtes le seul véritable bien. Que je la consulte dans tous mes doutes; que je condamne ce qu'elle condamne; que j'approuve ce qu'elle approuve; que j'aime le qu'elle m'ordonne d'aimer. C'est par là,

ô mon Dieu, que vous me sauverez; et que me faisant éviter les écueils que l'on rencontre dans cette mer orageuse du siècle, malgré les orages et les tempêtes que le monde y excite contre vos serviteurs, vous me ferez enfin arriver au port du salut et de la félicité.

9. In circuitu impii ambulant; secundùm altitudinem tuam multiplicasti filios hominum.

Les impies nous environnent de toute part; et vous en laissez croître le nombre par un effet de la profondeur de vos jugements.

Oui, mon Dieu, j'ai grand besoin de me tenir attaché invariablement à la vérité de votre loi, et de la consulter sans cesse. Les efforts que fait le monde pour me séduire, sont continuels; les moyens dont il se sert pour réussir sont infinis; et à chaque pas que je fais, je le trouve, ce monde séducteur, acharné à ma perte, sans qu'il me soit possible de m'en séparer entièrement. Car, mon Dieu, si les méchants faisaient un peuple à part et distingué des justes, je n'aurais qu'à ne pas rechercher leur société, pour me garantir de leur séduction. Si leur nombre était peu considérable, l'impression que ferait sur moi l'exemple contraire du plus grand nombre, rendrait au moins leur séduction moins dangereuse. Si du moins ils étaient tous distingués de vos serviteurs par quelque caractère visible et non équivoque, je pourrais m'en donner de garde et me précautionner contre leurs artifices, quoique obligé de vivre au milieu d'eux. Mais hélas! les méchants vivent au milieu des gens de bien, et confondus avec eux, ils sont leurs parents et leurs amis; le nombre en est si grand que les bons, comparés avec eux, sont comme ces grains de raisin épars çà et là, qui ont échappé à l'attention et à l'avidité du vendangeur. Souvent loin qu'on puisse les démêler pour s'en garantir, ils couvrent des vices réels sous l'apparence de tant de vertus, qu'il est presque impossible de les reconnaître et de s'en défier: et ce sont là, ô mon Dieu, les plus dangereux de tous. Ceux qui font une profession ouverte de désordre ou d'irréligion, sont peu à craindre pour vos serviteurs. Mais qu'il est difficile de se défendre de ceux qui paraissent d'accord avec nous sur les devoirs essentiels, qui condamnent hautement tout ce qui est grossier et visiblement mauvais! A les entendre, ils seraient bien fâchés de nous porter à faire le mal et à violer vos commandements: ils ne sont pas moins jaloux que nous du salut de leur âme; mais ils croient pénétrer mieux que nous l'esprit de votre loi; ils pensent que nous sommes trop alarmés de votre justice, et que nous ne faisons pas assez de fonds sur vos miséricordes infinies. Voilà, ô mon Dieu, le monde le plus dangereux pour les gens de bien. Il n'attaque pas la vertu de front; il sent bien qu'il serait rebuté. Il se contente d'abord de l'affaiblir, tantôt en lui faisant retrancher chaque jour quelque chose de ses pratiques ordinaires, tantôt en lui jetant adroitement dans l'esprit des doutes sur les règles de conduite et sur les maximes qui lui avaient paru jusqu'alors incontestables; il lui fait entendre qu'il faut donc damner tous les hommes, si la voie austère dans laquelle elle a marché jusqu'à ce jour, est la seule qui puisse mener au ciel, puisqu'elle y marche presque seule. Enfin il opère si efficacement, qu'il vient à bout de ne laisser plus à vos serviteurs qu'une apparence de piété, et de leur en ôter toute la réalité.

Au milieu de tant de piéges dressés avec tant d'artifice, mon salut, ô mon Dieu, ne peut être que l'ouvrage de vos mains; et ma perte est inévitable, si vous m'abandonnez un moment à ma propre faiblesse.

PSAUME XII.

PRIÈRE D'UNE AME QUE LA GRACE SOLLICITE DEPUIS LONGTEMPS DE RENONCER A SES HABITUDES CRIMINELLES, ET DE SE DONNER ENTIÈREMENT A DIEU.

1. Usquequo, Domine, oblivisceris me in finem? usquequo avertis faciem tuam a me?

Jusques à quand enfin, Seigneur, m'oublierez-vous? Jusques à quand détournerez-vous vos yeux de dessus moi?

Grand Dieu, vous voyez les tristes agitations et les remords continuels que ma vie criminelle et mondaine ne cesse d'exciter dans mon âme. J'y reconnais, ô mon Dieu, les marques de votre infinie bonté, qui ne veut pas permettre que je vive tranquille dans cet état d'infidélité. Combien de pécheurs moins coupables que moi, grand Dieu, croupissent sans remords dans le crime, ne daignent pas même lever les yeux quelquefois vers vous, et tâcher du moins de vous fléchir par quelques faibles désirs d'une vie chrétienne! Votre miséricorde, grand Dieu, me dispute cet affreux bonheur. Le crime laisse dans mon cœur une amertume qui empoisonne tous mes plaisirs. J'ai beau les diversifier, je ne diversifie que mes remords et ma tristesse secrète : le reproche de la conscience me suit partout, et je traîne partout avec moi le désir stérile de finir mes désordres et la honte d'y persévérer encore. Mais, grand Dieu, ces désirs toujours renaissants au fond de mon cœur, et toujours inutiles pour ma conversion, ne me rendent-ils pas plus coupable à vos yeux? Vos inspirations saintes dont j'abuse depuis si longtemps, et qui sont toujours suivies des mêmes égarements, ne seraient-elles pas de nouveaux titres que votre justice se prépare pour ma condamnation? Ne semble-t-il pas, grand Dieu, que vous ne vous souvenez de moi que dans votre colère, puisque les sollicitations de votre grâce, dont vous me favorisez sans cesse, ne font qu'ajouter à mes désordres l'abus et le mépris ingrat des secours que vous ne cessez de m'offrir pour en sortir? Me laisserez-vous, grand Dieu, jusqu'à la fin, rempli de bons désirs et vide d'œuvres saintes? Oublierez-vous encore longtemps le danger de mon état? ne me regarderez-vous que pour voir dans mon cœur vos grâces toujours méprisées, et mes passions toujours victorieuses de vos grâces? Jetez sur moi, grand Dieu, ce regard de miséricorde qui inspire le désir de vous aimer et de vous servir, et qui fait qu'en même temps on vous sert et on vous aime. Ne vous contentez pas de troubler mon âme par les remords du crime ; purifiez-la par l'amour effectif de la justice et de la vertu. Souvenez-vous de moi ; mais de sorte que je ne vous oublie plus, ô mon Dieu, mon bien souverain et mon unique bonheur! Montrez-moi votre face adorable, vos vérités éternelles, votre sainteté, votre justice, votre bonté incompréhensible pour l'homme ; et que ces grands objets, toujours présents à mon âme, ferment pour toujours mes yeux à tous les objets frivoles et contagieux du monde et des passions.

2. Quandiu ponam consilia in anima mea ; dolorem in corde meo per diem?

Jusques à quand, flottant entre mille résolutions, passerai-je les jours entiers dans la douleur?

N'est-il pas temps enfin, grand Dieu, que ces désirs stériles de sortir du crime soient suivis d'un retour sincère vers vous? Passerai-je tout le jour de la vie présente à former des projets de conversion, et à persévérer toujours dans les mêmes faiblesses? Ce moment heureux qui changera mon cœur, qui brisera mes chaînes, qui finira mes égarements, qui commencera ma pénitence; ce jour heureux, grand Dieu, ne viendra-t-il jamais? Si je vivais tranquille dans les engagements du

monde et des passions, le délai que j'apporte à me donner à vous, ô mon Dieu, serait moins étonnant. Mais vous qui sondez les cœurs, vous voyez que la douleur, le trouble et les remords habitent toujours dans le mien avec le crime. Au sortir même de l'ivresse des plaisirs, le ver dévorant se réveille, me déchire le cœur, me rend sombre, triste, inquiet; et je me reproche les chutes mêmes que j'aime et que je cherche. O mon âme ! faut-il tant délibérer pour vous assurer un bonheur éternel ? Peut-on différer un seul moment une démarche d'où dépend la décision de votre éternité, et qu'on manque toujours quand on la diffère ? J'ai couru avec joie, et sans perdre un moment, me jeter dans le précipice, sans y regarder ; et quand il s'agit de sortir de cet abîme, ô mon Dieu, je balance à accepter la main miséricordieuse que vous me tendez pour me retirer du gouffre ; je me figure mille obstacles chimériques qui m'arrêtent, qui m'épouvantent, qui me retiennent dans le fond de l'abîme ; et rien n'avait été capable ni de m'arrêter, ni de m'effrayer en m'y précipitant.

3. Usquequo exaltabitur inimicus meus super me? Respice et exaudi me, Domine, Deus meus.

Jusques à quand mes ennemis se prévaudront-ils de ma faiblesse? Seigneur, mon Dieu, considérez l'état où je suis, et exaucez ma prière.

Faut-il, grand Dieu, que l'ennemi de mon salut l'emporte encore sur vous dans mon cœur ? Exercera-t-il encore longtemps cet empire honteux sur ma faiblesse ? Il n'ignore pas ces penchants de vertu qui me rappellent à vous ; ces traits de lumière et de miséricorde partis de votre sein et répandus dans mon âme, qui me montrent sans cesse, et les biens que je perds, et les maux que je me prépare. Faut-il, grand Dieu, que votre protection et les secours dont vous me favorisez, le rendent plus fier et plus insolent de ma défaite ? Il ose se mesurer avec vous dans mon cœur. O mon Dieu, la profonde confusion dont je me sens pénétré, me permettra-t-elle de confesser en votre présence que mon cœur n'est plus qu'un théâtre de honte pour vous, où vous prenez ma défense, mais où la victoire demeure toujours à mon ennemi ? Mais je me trompe, grand Dieu, mon âme n'est un lieu d'opprobre et de confusion que pour moi seul ; c'est moi seul qui prête des armes au démon, et qui le rends maître de mon cœur : c'est ma faiblesse seule qui fait toute sa force. Son règne en moi est le seul ouvrage de mes passions. Il ne faut qu'un seul de vos regards puissants pour l'abattre et le chasser d'un lieu qui vous appartient, qui vous est consacré, et qui doit être votre temple et votre demeure éternelle. Que tardez-vous donc, grand Dieu ! Mes maux pressent. Plus j'avance dans ma course, plus je m'égare et m'éloigne de vous ; plus je diffère de recourir au remède, plus mes plaies vieillissent et deviennent incurables ; plus je me promets un changement, moins je prends de mesures efficaces pour changer. Mes désirs d'une vie plus chrétienne ne font que m'endormir et me calmer dans mes désordres ; et mes projets continuels d'un repentir à venir ne sont qu'un artifice ordinaire des passions qui conduisent toujours par là à l'impénitence, Voilà, grand Dieu, l'état déplorable de mon âme. Jetez sur elle un regard puissant de miséricorde, et vous en ferez une créature toute nouvelle. Voyez, ô mon Dieu, ce qu'elle vous a coûté, les grâces infinies dont elle a abusé, les faiblesses honteuses où elle a jusqu'ici persévéré, les cris continuels de sa conscience qu'elle a toujours méprisés, les penchants de vertu que vous aviez mis en elle, et qu'elle a comme forcés de se livrer au vice. Plus je vous expose ses ingratitudes et ses infidélités, plus vous voyez le besoin qu'elle a de vos regards et de vos miséricordes infinies. Je les attends, grand Dieu ; je suis indigne de lever les yeux vers vous et de vous les demander ; mais l'extrémité de mes maux vous les demande. Ce ne sont plus des maux que j'aime ; je n'en sens plus que la honte et le danger. Ouvrez vos oreilles, grand Dieu, à cette voix de ma confusion et de ma douleur.

4. Illumina oculos meos, ne unquam obdormiam in morte ; nequando dicat inimicus meus : Prævalui adversus eum.

Eclairez-moi, afin que découvrant l'artifice de mes ennemis, je puisse éviter le coup de la mort qu'ils me destinent, et qu'ils ne puissent pas dire : Enfin, nous l'avons abattu.

Je me suis flatté jusqu'ici, Seigneur, qu'enfin je prendrais tout de bon le parti de mener une vie chrétienne ; cette illusion a toujours calmé mes remords, et je continuais plus tranquillement mes crimes. C'est une erreur qui séduit et précipite enfin dans un malheur éternel toutes les âmes infidèles : car est-il un seul pécheur, ô mon Dieu, qui se propose

de mourir dans l'impénitence? Tous se promettent leur conversion, et par là tous presque meurent impénitents. Ne permettez plus, grand Dieu, qu'une illusion si grossière m'aveugle et me fasse prendre le change sur mes intérêts éternels. Eclairez les ténèbres dont mon âme est encore environnée, et qui reprennent sans cesse le dessus, sur les traits de lumière dont vous me favorisez. Je vois clair en certains moments sur le danger inséparable du délai de ma pénitence. Je me dis à moi-même que la mort surprend toujours avant qu'on ait commencé. Mais le monde, mais les passions élèvent bientôt de nouveaux nuages autour de mon cœur et font évanouir ce rayon de lumière. Je me replonge dans les ténèbres de ma première sécurité. Grand Dieu, dissipez-les de manière qu'elles ne puissent plus reparaître; ou plutôt purifiez la terre de mon cœur, qui est le fond bourbeux d'où ces brouillards sortent sans cesse. Ouvrez-moi les yeux; rapprochez-en vos jugements terribles sur les âmes qui diffèrent leur conversion, afin que la mort ne me surprenne pas, comme elles, dans le crime et dans des projets à venir et toujours inutiles de pénitence. C'est alors, grand Dieu, c'est dans ce dernier moment, où le délai de la conversion conduit toujours le pécheur, que le démon qui l'avait toujours flatté de l'illusion d'une conversion à venir, triomphe du succès de ses artifices. C'est alors que voyant le pécheur prêt à expirer, et tous ses vains projets de pénitence rendus inutiles par la surprise de la mort; c'est alors qu'il le regarde comme une proie qui ne peut plus lui échapper, et qu'il s'applaudit de sa victoire. Grand Dieu! faites que je ne lui donne jamais ce sujet affreux de triomphe et d'allégresse. Que les projets dont je m'abuse depuis si longtemps, se changent enfin aujourd'hui en des démarches sincères de repentir; que je ne renvoie plus à un lendemain qui n'arrive jamais; et que le dernier moment qui terminera ma course, ne commence pas des regrets et des larmes éternelles, inutiles alors à l'âme impénitente, indignes de votre gloire et injurieuses même à votre clémence.

5. Qui tribulant, exultabunt si motus fuero; ego autem in misericordia tua speravi.

Ceux qui me persécutent seront ravis de joie si je suis ébranlé; mais pour moi, j'ai une ferme espérance en votre miséricorde.

Mon changement, ô mon Dieu, va m'attirer des dérisions de la part du monde. Les complices mêmes de mes passions seront les premiers censeurs de ma nouvelle vie. Car, ô mon Dieu, l'amitié des hommes pécheurs n'est pas plus solide que les passions elles-mêmes qui la forment. Ils applaudissaient à mes égarements; ils donnaient à mes vices les noms honorables de la vertu; et ils vont avilir les dons inestimables de votre grâce par des titres de mépris et de risée. Toutes mes démarches vont devenir le sujet de leur attention et de leur plus impitoyable critique. S'ils me surprennent seulement en certains moments d'inattention inévitables aux plus justes, ce sera pour eux un sujet de joie et de triomphe. S'ils découvrent en moi des faiblesses que mes désordres passés n'auront que trop laissées dans mon âme, ils en feront des réjouissances publiques; ils me croiront déjà ébranlé, et tout près de revenir à eux. Quel spectacle agréable pour eux, ô mon Dieu, si j'étais assez malheureux que de retomber, et s'ils pouvaient être témoins de ma chute! Il ne tiendra ni à leur séduction, ni à leurs instances, ni à leurs dérisions insensées, que je ne rentre dans l'égarement de mes premières voies. Mais, ô mon Dieu, vous soutiendrez en moi l'ouvrage de vos miséricordes. Vous n'avez cessé de m'avertir jusqu'ici par des inspirations secrètes; vous m'avez poursuivi avec une bonté constante, lorsque je vous fuyais; m'abandonneriez-vous, grand Dieu, lorsque je serai revenu à vous? Mes crimes ne pouvaient suspendre vos secours et votre protection sur mon âme: mon repentir, et mes larmes m'en rendraient-elles plus indigne? Vous ne m'avez pas rejeté lorsque je ne voulais pas de vous et que j'étais l'adorateur insensé du monde; ne voudriez-vous plus de moi, lorsque je serai uniquement à vous, et que vous serez mon Dieu et mon unique partage? Si je ne consultais que ma faiblesse et mon inconstance, je devrais sans doute tout craindre de mon cœur. Le long empire que les passions ont eu sur moi, ne sera pas si tôt affaibli; les penchants malheureux qui m'entraînaient au vice, se réveilleront à la présence des objets qui les allumaient; j'aurai de rudes combats à soutenir. Mais, grand Dieu, que peut-on craindre, quand on combat avec vous? Vous connaissez mes besoins et mes misères; si la nouvelle voie où vous me faites entrer offre trop de diffi-

cultés à ma faiblesse, et que la lassitude me décourage, vous me porterez sur vos ailes, vous me mettrez sur vos épaules, comme le bon pasteur ; vous ne vous éloignerez pas de moi. Cette confiance qui me soutient, ne sera pas confondue, parce que je ne la mets pas en moi-même, mais dans vos miséricordes.

6. Exultabit cor meum in salutari tuo ; cantabo Domino qui bona tribuit mihi, et psallam nomini Domini altissimi.

J'aurai la joie, Seigneur, de me voir délivré par votre secours. Je chanterai les louanges de mon bienfaiteur, et je célébrerai le nom du Très-Haut.

Mais, grand Dieu, ce n'est pas ici le moment de m'occuper de mes craintes et de mes défiances. En ce moment heureux où vous venez de changer mon cœur, où je sens tomber les chaînes honteuses dont il était lié ; en ce moment qui commence ma délivrance et mon salut, je ne dois être sensible qu'au bienfait inestimable de votre grâce. Mes larmes et mon repentir doivent être mêlés de transports de joie et de reconnaissance. Vous m'avez retiré de l'abîme, grand Dieu ; vous êtes le Très-Haut, et vous seul pouviez opérer ce prodige. Que ma bouche ne s'ouvre plus que pour bénir votre saint nom et célébrer les triomphes de votre grâce. Vous comblez de vos faveurs la plus indigne de vos créatures, ô bienfaiteur adorable et magnifique. Que les pécheurs sont à plaindre, de ne pas connaître l'excès de votre bonté envers les âmes qui reviennent à vous, et de se disputer si longtemps la consolation de rentrer dans votre sein paternel, et de goûter la paix et la joie qu'ils cherchent en vain et qu'ils ne sauraient jamais trouver dans le crime !

PSAUME XIII.

PRIÈRE D'UNE AME QUI S'AFFLIGE DEVANT DIEU SUR L'ESPRIT D'INCRÉDULITÉ ET D'IRRÉLIGION, SI RÉPANDU AUJOURD'HUI DANS LE MONDE.

1. Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus.

Les insensés ont dit dans leur cœur : Il n'y a point de Dieu.

L'impiété, ô mon Dieu, commence toujours par le cœur. Dès que l'homme s'est livré aux passions les plus honteuses, et qu'il les a poussées jusqu'aux excès les plus énormes, il cherche à se les justifier à lui-même, en se disant en secret que vous n'êtes point, vous, grand Dieu, par qui tout existe. Ce n'est pas dans sa raison que ses doutes sur votre être adorable naissent ; vous y avez mis un rayon de lumière qui vous montre partout à l'homme, et qui lui fait porter partout avec lui le témoignage intime et ineffaçable de la divinité : c'est dans la dépravation de son cœur ; il désire que vous ne soyez point ; il s'efforce de se le persuader ; il se fait même un honneur affreux d'en paraître convaincu ; il insulte avec dédain à la crédulité de ceux qui sont effrayés de ses blasphèmes. Mais c'est un imposteur : sa bouche toute seule vous renonce, et publie que vous n'êtes rien ; tandis que sa raison vous reconnait et malgré lui vous rend hommage. Se peut-il, ô mon Dieu, que l'homme soit capable de tomber dans cet abîme d'extravagance ? Il voudrait anéantir l'idée de votre être dans l'esprit des autres hommes ; et il ne peut effacer celle qu'il porte au dedans de lui-même. Il prêche l'impiété ; et il ne peut réussir à devenir lui-même totalement impie. Il s'érige en docteur de l'athéisme ; et il n'en est pas encore un disciple bien affermi. Aussi, grand Dieu, il ne peut soutenir longtemps ce contraste où éclatent également l'extravagance et l'impiété. Il est effrayé de se révolter tout seul contre tout le genre humain, et de se trouver seul dans l'univers qui ne veuille et ne reconnaisse point de Dieu. Il parle le langage de tout le reste des hommes ; il confesse que vous êtes ; mais en vous laissant votre être, il en ôte tout ce qui

vous rend souverainement sage, juste et adorable ; il se fait un Dieu de sa façon. Il vous dispute la gloire d'avoir tiré le monde du néant, et le soin de le gouverner. Il vous laisse, comme une idole, oisif [1] sur le trône de votre majesté, ne prenant aucune part à ce qui se passe dans l'univers, et abandonnant au hasard et au concours fortuit des causes secondes les destinées des hommes. Il se persuade que vous ne leur avez jamais parlé, ni par vous-même, ni par vos prophètes, ni dans les derniers temps par la bouche de votre Fils. Il regarde toutes les religions, comme le fruit des préjugés et de la superstition des peuples. L'histoire même des merveilles que vous avez opérées en faveur de l'ancien peuple, pour y conserver la connaissance de votre nom, ne lui paraît qu'un récit fabuleux, inventé pour flatter la vanité et amuser la crédulité d'une nation grossière et superstitieuse. L'établissement même de votre Evangile, grand Dieu, les prodiges qui ont éclaté à la face de tout l'univers, les travaux des hommes apostoliques et de tant de martyrs, qui ont purgé le monde de l'idolâtrie, et répandu partout la sainteté et la sagesse de votre doctrine ; tant d'événements merveilleux où votre puissance se manifeste d'une manière si visible, ne sont, selon lui, que le projet insensé d'un petit nombre d'hommes ou crédules ou imposteurs.

Des hommes crédules ou imposteurs, grand Dieu, qui cependant ont eu la force d'imposer silence à tout ce qu'il y avait de plus sage et de plus éclairé sur la terre, de changer la face de l'univers, de rendre témoignage par les tourments les plus affreux et par leur mort à la vérité et au Dieu qui les envoyait, de corriger les hommes des vices et des déréglements publics où ils croupissaient depuis longtemps, et d'annoncer la doctrine la plus sage, la plus sainte, la plus sublime, la plus conforme aux besoins de l'homme, la plus opposée à ses passions, en un mot, la plus digne de l'Etre souverain, dont on eût jamais ouï parler sur la terre. Voilà, ô mon Dieu, la sagesse tant vantée, c'est-à-dire le délire plus méprisable de ce que le monde appelle *esprits forts*, et dont le nombre, en ces jours de perversité, se multiplie de plus en plus parmi votre peuple.

2. Corrupti sunt et abominabiles facti sunt in studiis suis ; non est qui faciat bonum, non est usque ad unum.

[1] *Oisif*, 1754. — *Oisive*, Renouard.

C'est qu'ils sont esclaves des plus infâmes et des plus abominables désirs, et qu'il n'en est pas un seul qui fasse le bien.

Aussi, grand Dieu, il n'y a qu'à regarder leurs mœurs, pour avoir horreur de leur doctrine impie. En vain ils veulent nous persuader que la force et la supériorité seule de la raison les a élevés au-dessus des préjugés vulgaires, et fait prendre le parti affreux de l'incrédulité ; c'est la faiblesse et la dépravation seule de leur cœur. Leur vie déshonore non-seulement la religion, mais même l'humanité. Les vices les plus infâmes ne sont pour eux que des penchants innocents que la nature nous transmet et que la nature justifie. Les désirs les plus abominables, dès que leur cœur corrompu les a formés, n'ont pas besoin d'autre titre pour être légitimes. Les passions que chacun trouve en soi, sont pour eux la seule règle infaillible et immuable que la première institution de la nature a laissée aux hommes. Ils regardent les violences que l'homme juste se fait pour les réprimer, comme une contrainte injuste qu'on exerce envers l'humanité, et une tyrannie qui la prive des droits qui sont nés avec elle. Ainsi toute leur vertu se borne à se livrer sans réserve à tout ce que la profonde corruption de leur cœur demande d'eux, de peur de contredire ou de contraindre la nature en ne s'y livrant pas. Ils affectent quelquefois les dehors de la sagesse et de la régularité ; c'est pour s'accommoder aux préjugés communs. Mais ils se moquent en secret de l'estime que la prévention des hommes attache aux dehors mêmes de l'innocence et de la vertu. On nous vante souvent leur probité et les maximes sévères d'honneur dont ils se piquent ; mais, grand Dieu, quelles vertus même humaines peuvent rester dans des hommes qui se croient permis tout ce qu'ils désirent, qui regardent les crimes les plus honteux comme des penchants innocents, qui ne croient rien devoir qu'à eux-mêmes, qui sont persuadés que vous regardez d'un œil égal les vices et les vertus, et qui ne connaissent point d'autre règle de leurs mœurs que les passions mêmes qui en font tout le déréglement et tout le désordre ? Plus ils sentent que leur vie les rendrait l'opprobre des autres hommes, si elle était connue, plus ils affectent au dehors de modération et de philosophie. Ils se piquent des vertus extérieures qui honorent la société. Ils veulent passer pour amis fidèles, rigides observateurs de leurs promesses ; ils font une

vaine ostentation de droiture et de sincérité. Mais il n'en est pas un seul, ô mon Dieu, qui ne soit en secret dévoué à tous les vices; pas un qui ne soit parjure et trompeur, quand il peut l'être sûrement, et sans que sa gloire en souffre; pas un qui soit capable de faire un bien, si son intérêt ou sa réputation ne l'exigent; pas un enfin qui se refuse un crime utile ou agréable, qui ne pourra jamais être connu que de lui seul. Qu'ils nous reprochent après cela, d'un air insultant, notre crédulité et notre déférence puérile aux préjugés vulgaires : heureuse crédulité, grand Dieu, qui nous apprend à vous craindre, à vous servir, à vous aimer, à obéir à vos lois saintes et justes, à régler nos mœurs par elles, à être charitables envers nos frères, patients dans les injures, soumis dans les afflictions, modestes dans la prospérité, fidèles à nos maîtres, doux et affables à nos inférieurs, équitables envers tous les hommes! Conservez-moi, grand Dieu, cette sainte crédulité qui me soumet à vos lois adorables, et inspirez-moi toujours toute l'horreur que mérite une impiété qui rend l'homme le vil esclave de toutes les passions, et le jouet éternel des variations bizarres et honteuses de son propre cœur.

3 et 4. Dominus de cælo prospexit super filios hominum, ut videat si est intelligens aut requirens Deum. Omnes declinaverunt; simul inutiles facti sunt; non est qui faciat bonum, non est usque ad unum.

Le Seigneur, du haut du ciel, a regardé ces criminels enfants des hommes pour voir si quelqu'un d'eux n'ouvrait pas enfin les yeux, et ne se mettait pas en devoir de retourner à lui. Mais non, ils s'éloignent toujours de plus en plus du sentier de la justice; ils ne sont plus bons à rien; il n'en est pas un seul dont on puisse attendre autre chose que des fruits d'iniquité.

Oui, grand Dieu, vous regardez pourtant encore du haut du ciel ces ennemis de votre vérité et de votre gloire; vous voulez bien jeter encore sur eux quelques regards de miséricorde. Vous troublez souvent leur fausse sécurité par les [1] impulsions secrètes de votre grâce. Vous attendez qu'ils ouvrent enfin les yeux à l'abîme qu'ils se creusent eux-mêmes; qu'ils sentent enfin l'extravagance d'une raison qui met toute sa gloire dans une affreuse singularité, et à se former des systèmes monstrueux et bizarres, plus incompréhensibles que les mystères mêmes de la foi. Vous attendez que l'excès même de leur frénésie les ramène à l'intelligence de la vérité, qui crie encore du fond de leur cœur, cette vérité que tous les efforts de leur impiété n'ont pu étouffer. Vous attendez que détrompés par les horreurs secrètes que l'incrédulité laisse dans leur âme, et que toute leur prétendue fermeté ne peut calmer; vous attendez, ô Dieu, dont les miséricordes sont plus merveilleuses que toutes vos autres œuvres, qu'ils cherchent enfin le bonheur et le véritable repos, non en doutant si vous daignez être témoin de leurs crimes; mais en vous appelant dans leur cœur, après en avoir banni les vices qui vous en éloignent, et qui en vous éloignant d'eux, les laissent à eux-mêmes livrés à la tyrannie et à toute la fureur de leurs passions. Mais vous l'attendez en vain : l'impiété mène dans des routes si égarées que le retour en est très-rare. On revient des faiblesses de l'âge; l'on ne revient guère de la dépravation impie de la raison. Les années mûrissent les passions; mais l'orgueil de l'incrédulité renaît et se fortifie avec Les années. Plus les années deviennent sérieuses, plus elles donnent du crédit et une sorte de bon air à la philosophie de l'impiété; et la vieillesse est le temps où l'impie s'en fait plus d'honneur, et où elle lui attire aussi plus d'éloges de la part de ses imitateurs. Vous les cherchez en vain, grand Dieu, ces hommes insensés : ils prennent les remords et les terreurs secrètes que votre grâce excite encore dans leur âme, pour des restes de préjugés vulgaires que l'éducation a laissés en eux, et que les réflexions ne peuvent plus effacer. Ils deviennent comme inutiles à tous vos desseins de miséricorde; inutiles à leurs frères, puisqu'ils ont secoué le lien de la religion qui les unissait à eux; inutiles à la société, qu'ils regardent comme un amas de créatures que le hasard a assemblées, et où chacun n'a point d'autre loi que soi-même; inutiles à la patrie, puisqu'ils envisagent l'autorité publique comme une usurpation sur la liberté des hommes; inutiles à leurs proches, puisqu'ils croient que les titres de père, d'enfant, de frère, d'époux, sont des titres qui n'engagent à rien, à moins que l'inclination aveugle n'en ratifie les devoirs; enfin inutiles à eux-mêmes, puisque la raison que vous leur avez donnée, ô mon Dieu, pour vous connaître, est la lumière même dont ils abusent pour vous disputer toutes vos perfections adorables : hommes inutiles et inhabiles à tout bien; hommes contagieux, l'opprobre de la religion et de la société, qui ne devraient trouver aucun asile sur la terre, et qui trouvent

[1] *Les*, 1754. — *Des*, Renouard.

cependant, ô mon Dieu, au milieu d'une nation qui fait gloire de confesser votre saint nom et les vérités de votre doctrine, des apologistes et des admirateurs.

5. Sepulcrum patens est guttur eorum; linguis suis dolose agebant; venenum aspidum sub labiis eorum.

Leur bouche, comme l'ouverture d'un sépulcre, fait bientôt apercevoir la corruption de leur cœur; leur langue est dévouée au mensonge; ils cachent sous leur parole le poison le plus subtil.

Leur bouche, semblable à un sépulcre plein d'infection et de pourriture, ne s'ouvre que pour exhaler toute la corruption de leur cœur, Les blasphèmes les plus affreux sont devenus leur langage ordinaire. Ils ne se souviennent de vous, grand Dieu, que pour vous dégrader de tout ce qui vous rend le souverain modérateur de l'univers, et l'arbitre des destinées des hommes. Vous seriez banni de leurs entretiens, comme vous l'êtes de leur cœur, si leurs blasphèmes ne mettaient sur leur langue impie votre nom adorable. Ils infectent tout ce qui les approche des maximes du libertinage. Ils protestent ,d'abord que c'est sans intérêt qu'ils ont secoué le joug de la religion, et que la vérité seule les a forcés de se défaire des erreurs communes; mais leurs mœurs, ô mon Dieu, découvrent l'artifice et la fausseté de leurs discours. Qu'on les approche de près, qu'on entre dans leur confiance, qu'on paraisse adhérer comme eux à la doctrine de l'impiété: alors ils se démasquent, ils se montrent au naturel; on découvre en eux un fond de mœurs abominable, une vie dont les déréglements mêmes du commun des hommes rougiraient; une singularité de débauche encore plus affreuse que celle de leur doctrine, un abandonnement qui ne connaît plus ni règle, ni pudeur, ni bienséance, une façon de penser sur le détail de la conduite, qui fait qu'en ne respectant plus ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes, on ne se respecte plus soi-même. Voilà où les mène cette prétendue vérité qui les a détrompés des préjugés vulgaires. Et cependant, ô mon Dieu, cette impiété dont toute l'attention devrait être de se dérober aux regards publics, se montre avec ostentation. Elle a enfin accoutumé les yeux et les oreilles des chrétiens à voir et à entendre sans indignation ses horreurs et ses blasphèmes. Ce n'est pas assez, ô mon Dieu, elle se fait des sectateurs; elle ose répandre le venin de sa doctrine; elle trouve tous les jours des cœurs qui viennent s'offrir eux-mêmes à la morsure contagieuse de l'aspic. Ils s'en font une supériorité de raison et une distinction où ils ne croient pas la plupart des hommes capable d'atteindre; et la vanité toute seule fait et multiplie des incrédules que la honte devrait cacher dans les ténèbres les plus profondes et les plus impénétrables.

6. Quorum os maledictione et amaritudine plenum est; veloces pedes eorum ad effundendum sanguinem.

Leurs discours ne sont que malédictions, que railleries amères; on les voit courir avec ardeur au meurtre de l'innocent.

Ce n'est pas assez, ô mon Dieu, pour ces hommes impies, de vivre sans mœurs et sans règle. Ils publient que vos serviteurs n'ont par-dessus eux que plus d'adresse et de ménagement pour dérober leurs désordres secrets aux yeux du public. Ils traitent toute piété d'artifice et d'hypocrisie. Leurs railleries les plus amères, leurs médisances les plus atroces, ne tombent que sur les gens de bien. Si vous permettez que quelqu'un tombe et se démente, ils se hâtent d'insulter à sa chute; ils le percent de mille traits barbares. Les plaies et le sang de cet infortuné sont pour eux un spectacle de joie et un déplorable triomple. Il faut bien, pour se calmer sur l'infamie de leurs mœurs, qu'ils tâchent de se persuader que tous les hommes, et ceux mêmes qui paraissent les plus saints, leur ressemblent. Quelle idée, grand Dieu! faut-il qu'ils se fassent du genre humain, pour n'être pas effrayés de ce qu'ils sont eux-mêmes? Il faut que tout ce que votre grâce a formé dans tous les siècles de martyrs généreux, de vierges pures, d'anachorètes pénitents, de pasteurs respectables et qui ont donné leur vie pour leur troupeau, de docteurs célèbres des Eglises, de justes qui ont été l'édification et l'ornement de leur siècle, d'hommes miraculeux, et encore plus merveilleux par leur vie que par leurs prodiges; il faut que tous ces hommes, que les infidèles même avaient été forcés de respecter, et qui ont mené sur la terre une vie si digne des anges du ciel, aient été des scélérats et des monstres, pour que l'impie puisse se justifier à lui-même ses abominations et ses crimes : c'est cependant ce qu'il ose penser. Quelle fureur, grand Dieu! et que faudrait-il pour guérir l'incrédule de son impiété, que l'abîme d'extravagances et de contradictions

où il est obligé de se jeter pour se cacher l'horreur de sa doctrine ?

7. Contritio et infelicitas in viis eorum, et viam pacis non cognoverunt ; non est timor Dei ante oculos eorum.

Ils portent partout l'affliction et le trouble ; ils n'ont point connu la voix de la paix ; et cela parce qu'ils ne craignent pas les jugements de Dieu.

Malheur, ô mon Dieu, aux maisons et aux familles qui donnent accès chez elles à ces ennemis de tout bien ! Les troubles et les calamités, les dissensions domestiques y entrent bientôt. Elles deviennent bientôt des écoles où les maximes du libertinage sont enseignées. L'épouse fidèle regarde bientôt la fidélité d'un lien sacré, comme un vain scrupule que la tyrannie des hommes sur son sexe a établi sur la terre. Dès que la crainte de Dieu n'est plus qu'une terreur panique, comme l'impie le prêche, tous les devoirs s'évanouissent ; il n'y a plus dans ces maisons infortunées ni ordre, ni subordination, ni confiance. L'enfant se croit autorisé à secouer le joug paternel. Le père croit que laisser agir les penchants de la nature, c'est toute l'éducation qu'il doit donner à ses enfants. L'épouse se persuade que son goût doit décider de ses devoirs. Quelle paix et quelle union, ô mon Dieu, peut-il y avoir dans un lieu où le libertinage seul et le mépris de tout joug lient ceux qui l'habitent ? Quel chaos, quel théâtre d'horreur et de confusion deviendrait la société générale des hommes, si les maximes du libertinage prévalaient parmi eux, et étaient érigées en lois publiques ! Quelle affreuse république, s'il pouvait jamais s'en former une dans l'univers, toute composée d'impies, et où les hommes ne pussent mériter que par l'impiété le titre de citoyen !

8. Nonne cognoscent omnes qui operantur iniquitatem, qui devorant plebem meam sicut escam panis ?

Ne verrai-je jamais, dit le Seigneur, rentrer en eux-mêmes ces endurcis à qui le crime ne coûte plus rien, et qui oppriment mon peuple, comme ils mangeraient un morceau de pain ?

Une doctrine si monstrueuse, ô mon Dieu, peut-elle séduire des hommes en qui toute raison n'est pas encore éteinte ? L'âge, les exemples, les occasions, la faiblesse multiplient tous les jours les prévaricateurs au milieu de votre peuple ; ce sont là les sources funestes de la corruption des hommes. Mais qu'il s'en trouve, grand Dieu ! qui opèrent l'iniquité par système et par principe, en qui le crime devient un dogme ; et qui, regardant comme une folie et une crédulité la doctrine sainte qui nous prêche l'innocence et la vertu, ne trouvent de bon sens et de supériorité de raison que dans celle qui leur fait une leçon continuelle et comme un devoir même de tous les vices : ô Dieu ! dans quel nuage épais et ténébreux permettez-vous qu'un cœur endurci s'enveloppe et se plonge ! C'est un châtiment terrible, mais juste, que l'homme qui refuse de vous connaître, ne se connaisse plus lui-même. Encore si son aveuglement se bornait à lui cacher l'infamie et les horreurs de son âme, nous adorerions en secret vos jugements sur les cœurs impénitents. Mais cet aveuglement lui change en vices les vertus mêmes des autres hommes. Il déchire vos serviteurs, et leur prête tous les crimes dont il se sent coupable lui-même. Il ne peut se persuader qu'il y ait un seul juste sur la terre, et il tâche de le persuader en secret à ceux qui l'écoutent. Ses dents cruelles s'acharnent sur l'innocence, et voudraient en exterminer même le nom du milieu des hommes. C'est là leur pain de tous les jours, et l'aliment le plus ordinaire et le plus agréable dont se nourrit la noirceur de son impiété et de sa malice.

9. Dominum non invocaverunt ; illic trepidaverunt timore ubi non erat timor.

Ces aveugles n'invoquent pas le nom du Seigneur ; mais ils sentiront un jour les effets de sa puissance, lorsque pressés de leurs ennemis, ils trembleront dans les lieux mêmes qui devraient leur inspirer plus de sécurité.

Quelle ressource, grand Dieu ! peut-il rester à ces impies dans leurs afflictions ? Vous êtes le consolateur des âmes affligées ; et elles trouvent dans la soumission aux ordres adorables de votre Providence, dans les biens que votre sagesse sait tirer en leur faveur de leurs maux mêmes, dans les secours de votre grâce, et enfin dans la foi qui leur fait regarder ces souffrances comme la juste expiation de leurs crimes ; elles y trouvent un grand adoucissement à leurs peines. Mais l'impie, qui ne vous connaît point, qui ne vous invoque point, qui croit ou que vous n'êtes point, ou que vous ne vous mêlez point de ce qui le regarde, à qui peut-il avoir recours dans les maux et les contre-temps qui l'affligent ; quel être dans l'univers peut-il invoquer ? Il se regarde comme

le seul arbitre de sa destinée. Il croit ne tenir qu'à lui seul sur la terre, et ne connaît point de liens qui l'attachent à une puissance invisible qui soit au-dessus de lui. Il faut qu'il combatte seul dans ses souffrances contre toutes les créatures qui se soulèvent contre lui. Dans quelle solitude affreuse se trouve alors l'impie, sans Dieu, sans le témoignage de sa conscience, qui achève de l'accabler par les horreurs qu'elle lui offre; sans espérance que ses peines lui seront utiles, puisqu'il ne connaît de bonheur que dans le temps présent; sans secours du côté des hommes, qui peuvent être touchés de ses maux, mais qui ne sauraient y remédier; seul dans l'univers avec lui-même, comme un infortuné qui se voit seul accablé de maux au milieu d'un chaos vide et ténébreux! Où lèvera-t-il les yeux? à qui tendra-t-il les mains? Il ne lui reste qu'à s'envelopper dans son désespoir, et se dévouer au hasard, divinité monstrueuse, en qui il a aimé mieux, grand Dieu, mettre sa confiance, que dans votre bonté et votre sagesse, et se précipiter sans savoir où il va, ni d'où il vient, dans les ténèbres hideuses de l'incrédulité qui l'environnent. Aussi, grand Dieu, les impies qui font tant d'ostentation de leur fermeté, sont les plus lâches et les plus timides des hommes, dès qu'ils entrevoient seulement les approches de la mort. Le danger le moins sérieux les trouble et les alarme. Comme leur vie est l'unique bien qu'ils connaissent et qu'ils attendent, tout ce qui la menace même de plus loin, leur rapproche un spectre affreux qui les glace. Hommes faibles et insensés! Ils craignent pour leur corps, destiné à la pourriture, et qu'ils ne sauraient toujours conserver; et ils ne craignent pas pour leur âme, à laquelle il ne tient qu'à eux d'assurer la gloire et l'immortalité qui lui est préparée. Ils craignent les maux de la vie présente, qui ne sont que d'un moment, et qui peuvent nous mériter des biens éternels; et ils ne craignent pas des malheurs qui les attendent, et qui ne doivent jamais finir.

10. Quoniam Dominus in generatione justa est; consilium inopis confudistis, quoniam Dominus spes ejus est.

Car le Seigneur n'abandonne pas les justes. Insensés! lorsque vous avez vu le juste, vous vous êtes moqués de ce qu'il espérait au Seigneur.

Mais que la destinée des âmes qui vous servent et qui vous aiment, ô mon Dieu, est différente ici-bas de celle des impies! La race des justes a la consolation de vous avoir toujours au milieu d'eux; c'est dans leur cœur que vous versez abondamment les secours les plus puissants de votre grâce. Les jugements de votre justice peuvent les alarmer à la mort; mais vous y êtes présent pour calmer l'orage, et rétablir la tranquillité et la confiance. Ils peuvent être accablés de maux, d'opprobres, de persécutions, de souffrances en cette vie; car la voie de la croix par où vous avez fait passer votre Fils même, est la voie la plus ordinaire par où vous conduisez ses frères pour les faire arriver à la gloire : mais quelle ressource et quelle consolation ne trouvent-ils pas dans cette espérance? Ils savent que le temps de la captivité va finir en un instant; qu'ils sortiront triomphants de Babylone, pour jouir d'une éternelle paix dans la nouvelle Jérusalem; que là, il n'y aura plus pour eux ni larmes, ni deuil, ni douleur; et que les tribulations de la vie présente sont bien rapides et bien légères, comparées au poids éternel de gloire qui les attend, et qu'elles-mêmes leur ont préparé. S'il y a quelque ressource solide sur la terre dans les malheurs qui nous arrivent, on ne peut la trouver que dans la religion. Sans elle l'homme porte seul tout le poids de son infortune; il porte de plus le poids de son impiété; et rien ne peut le soulager que le fardeau même qui l'accable. Cependant, ô mon Dieu, l'impie insulte aux souffrances de vos serviteurs, quand il voit des justes opprimés, accablés d'adversités ici-bas. Il leur demande avec dérision : Où est donc le Dieu qu'ils servent, et quel secours il donne à ses adorateurs? Il traite d'illusion l'espérance qu'ils ont en vous, ô mon Dieu, et les regarde comme insensés de renoncer à tous les plaisirs pour un Dieu, ou qui ne peut les secourir, ou qui est insensible à leurs peines. Mais l'espérance qui est cachée dans le cœur de ces âmes fidèles, et qui est pour elles une source féconde de consolations, confond l'impiété de ces reproches. L'aveuglement de l'impie qui les fait, est plus douloureux pour elles, que tous les maux dont vous les affligez, ô mon Dieu; elles souffrent avec soumission et avec joie la perte de leurs biens et de leur fortune; mais une sainte indignation les saisit et les transporte à la vue seule des outrages qu'on fait à votre gloire. L'impie, qui avait prétendu les couvrir de confusion comme des hommes

simples et crédules, se trouve confondu par la magnanimité de leur foi, par la fermeté de l'espérance qui les soutient, et par le courage héroïque qui leur fait mépriser les adversités que l'impie ne voit même de loin qu'en tremblant, et qui les met au-dessus des passions et de toutes les honteuses faiblesses dont il est lui-même le vil esclave.

11. Quis dabit ex Sion salutare Israel? Cum converterit Dominus captivitatem plebis suæ, exultabit Jacob et lætabitur Israel.

Vous avez dit en insultant : Qui viendra de Sion porter du secours à Israël? Mais laissez venir le terme que Dieu a prescrit à votre injuste domination ; c'est alors que Jacob sera dans l'allégresse, qu'Israël verra succéder la joie à ses larmes.

Que les ennemis de votre nom et de votre doctrine sainte, grand Dieu, cessent donc de nous demander d'un ton impie et ironique : « Quand est-ce donc que vous descendrez de la céleste Sion, pour venir récompenser ceux qui renoncent à tout ce qui flatte les passions pour vous plaire ; et quand est-ce que vous leur apporterez la gloire et le salut qu'ils attendent ? » Ces hommes livrés au crime ne trouvent de véritable sagesse qu'à jouir du présent, et regardent comme une folie de se priver de ce qui est certain, et dont il ne tient qu'à nous de jouir, dans l'espérance d'un avenir, ou qui n'est pas, ou dont personne ne peut nous répondre. Insensés ! comme si vos promesses, grand Dieu, n'étaient pas plus sûres et plus infaillibles que tout ce que nous voyons de nos yeux ; comme si, sous un Dieu juste, la même destinée pouvait être réservée au-delà du tombeau aux justes et aux impies ; comme si la rapidité des biens et des maux présents était capable de punir le crime ou de récompenser la vertu ; comme si l'homme qui porte en lui une âme immortelle, créée à votre image, n'était fait que pour ramper, comme la bête, un petit nombre de jours sur la terre dans la boue, se vautrer comme elle dans les plaisirs des sens, et disparaître pour toujours sans qu'il reste aucune trace dans les livres de l'éternité, ni de lui-même, ni de ce qu'il a été pendant sa vie ! Ne sentons-nous pas, ô mon Dieu, que nous sommes faits pour quelque chose de plus grand que tout ce que nous voyons ici-bas ? Les plaisirs, la gloire, les honneurs accumulés sur nos têtes, peuvent-ils jamais rendre l'homme heureux ? Ne porte-t-il pas toujours un vide inséparable de son cœur, au milieu de tout ce qu'il croyait le devoir remplir ? Son âme tout entière n'est-elle pas comme empreinte du désir et de la pensée de l'immortalité ? Ne faut-il pas qu'il s'arrache, pour ainsi dire, à lui-même pour se persuader que tout ce qui est en lui mourra avec lui ? Peut-il jamais, à force d'entasser crimes sur crimes, anéantir le sentiment intérieur de sa conscience, qui le force malgré lui à ne pas donner les mêmes noms aux vices et aux vertus, et à distinguer ce qu'il s'efforce de confondre ? Est-il parvenu à se persuader que les vertus et les vices sont des chimères auxquelles la crédulité a donné des noms différents pour les réaliser ; que l'inceste et le parricide n'ont rien qui les distingue de la piété filiale et de la pudeur, et qu'on doit les regarder comme des êtres aussi fabuleux et aussi peu réels que les dieux infâmes du paganisme, qui en donnèrent l'exemple aux hommes ?

Que les impies, grand Dieu, nourrissent, s'ils peuvent, leur sécurité de ces idées noires et abominables ; qu'ils marchent, s'il est possible, d'un pas ferme sur des abîmes si affreux, et dont la raison même est épouvantée ; qu'ils insultent aux macérations, aux violences et aux larmes de vos serviteurs ; qu'ils regardent comme une peine inutile tout ce qu'ils souffrent pour vous plaire. Leurs dérisions seront bientôt changées en désespoir. Nous n'avons qu'un moment à attendre ; vous allez venir délivrer pour toujours les âmes fidèles de la servitude de leur corps et des peines inséparables de leur exil. Ce peuple choisi, cet Israël séparé de tous les endroits de la terre, chantera éternellement les louanges de votre grâce. La joie, la paix, un bonheur qui ne finira plus, sera son partage ; et les impies précipités dans un gouffre de feu, iront enfin expier par des tourments et des remords éternels, par des larmes de fureur et de désespoir, leur impiété et leurs blasphèmes.

PSAUME XIV.

PRIÈRE POUR CEUX QUI SE DESTINENT A ÊTRE LES MINISTRES DU TABERNACLE, OU QUI LE SONT DÉJA, PAR LAQUELLE ILS DEMANDENT A DIEU LES VERTUS NÉCESSAIRES AUX FONCTIONS SAINTES DE LEUR MINISTÈRE.

1. Domine, quis habitabit in tabernaculo tuo ; aut quis requiescet in monte sancto tuo ?

Qui sera digne, Seigneur, de demeurer dans votre tabernacle, et de se reposer sur votre montagne sainte ?

Grand Dieu ! plus je considère devant vous la sainteté que vous exigez de ceux que vous destinez à être les ministres de votre tabernacle, plus je me sens pénétré d'une juste frayeur. Les premiers âges de la foi n'ont tous fourni à votre Eglise que des prêtres et des pasteurs qui s'immolaient eux-mêmes comme des hosties vivantes pour le salut de leur peuple. Cet esprit de sacerdoce, de sainteté, de charité s'est perpétué, il est vrai, de siècle en siècle. Chaque âge, chaque nation a vu successivement des ministres d'une piété éclatante ; et leurs noms sont venus jusqu'à nous avec les vertus qui les rendirent si respectables. Ce même esprit a même paru revivre et se renouveler dans la dépravation de ces derniers temps. La science des lois et des règles canoniques a succédé à l'ignorance des devoirs du ministère, où le malheur des temps avait laissé nos prédécesseurs. Mais, grand Dieu, plus les lumières croissent, plus on est instruit sur les qualités sublimes qu'exige le sacerdoce, et plus les terreurs augmentent pour ceux qui doivent s'en approcher, ou qui ont été déjà marqués de ce caractère sacré et redoutable. Grand Dieu ! où trouverez-vous quelqu'un qui soit digne d'entrer dans le sanctuaire terrible, de vous y offrir les vœux des peuples et le sang de votre Fils, et de faire de votre tabernacle saint, et de l'enceinte de vos autels, où les anges ne sont qu'en tremblant, sa demeure ordinaire ? Où trouverez-vous des ministres pour qui le monde soit un lieu d'ennui et de contrainte, et qui ne goûtent de joie et de repos qu'à l'écart et sur la montagne sainte ; éloignés des spectacles de la vanité, et uniquement occupés dans la retraite à se remplir à vos pieds de l'esprit et des vérités qu'ils doivent porter à votre peuple ?

2. Qui ingreditur sine macula, et operatur justitiam.

C'est celui qui marche dans l'innocence, et qui remplit tous ses devoirs.

Vous nous les marquez vous-même, grand Dieu, les qualités que vous exigez de ceux que vous appelez à un ministère si saint. Vous voulez que l'entrée en soit innocente, et qu'une vie sans tache et irréprochable nous ait préparés à l'honneur du sacerdoce. Non-seulement vous exigez qu'une réputation déjà flétrie par des excès publics ne vienne pas témérairement se mêler parmi vos ministres, et déshonorer dans l'esprit des peuples un caractère qui n'annonce que la pudeur et l'innocence ; — Quelle confiance en effet pourraient avoir en un ministre de vos autels, des fidèles qui ont été depuis peu témoins de ses déréglements et de ses scandales ? — mais il ne suffit pas même, ô mon Dieu, que notre vie ait été sans reproche aux yeux des hommes, si elle ne l'a pas été devant vous. L'innocence seule des premières années peut nous ouvrir les portes du temple saint, et nous faire asseoir parmi ses ministres. Des mains déjà souillées n'ont plus droit de venir toucher et offrir le sang des vierges et le pain des anges. Les larmes mêmes de la pénitence, en expiant nos souillures, semblaient encore autrefois laisser un reste d'odeur de mort que l'Eglise ne jugeait pas à propos d'introduire au milieu des parfums du sanctuaire, et n'effaçaient pas une flétrissure secrète qui paraissait déshonorer la beauté de votre maison. La rareté de l'innocence en ces jours mauvais a rendu, ô mon Dieu, aux expiations de la pénitence un droit dont les premiers âges de la foi l'avaient pri-

vée. L'Eglise, toujours plus indulgente à mesure que la dépravation des mœurs oblige sa prudence à relâcher de ses règles, mais toujours conduite par votre esprit, dans sa sévérité comme dans sa clémence; l'Eglise se contente, dans le choix de ses ministres, qu'un long repentir de leurs fautes ait précédé l'imposition des mains; pourvu que leur énormité, leur durée et leur scandale n'y ajoute pas un caractère inneffaçable d'indignité, qui leur ferme pour toujours l'entrée du sacerdoce. Les motifs qui nous y conduisent doivent être aussi purs, ô mon Dieu, que les mœurs qui nous y préparent. L'intérêt, l'ambition, toutes les vues humaines forment des mercenaires et des intrus qui s'appellent eux-mêmes à l'autel, plus touchés des honneurs que des fonctions et des devoirs attachés au saint ministère. Ce n'est pas vous, grand Dieu, qu'ils viennent chercher dans le temple; ce n'est pas l'instruction et le salut des peuples que l'Eglise leur confie; ils n'y cherchent ou qu'un titre qui flatte leur vanité, ou qu'une opulence qui puisse fournir à leur sensualité et à leur mollesse. Le crime de leur entrée souille toujours toute la suite de leur carrière. L'ambition les a donnés à votre Eglise; elle les rend bientôt après au monde, à ses pompes et à ses déréglements. Ils ont commencé par usurper le saint ministère; ils continuent et finissent par le déshonorer. Comment pourraient-ils opérer la justice dans un état où des désirs injustes et illégitimes les ont placés? Celui-là seul qu'une vocation sainte et pure établit ministre de vos autels, remplit avec fidélité les devoirs de son ministère. Votre grâce, ô mon Dieu, qui l'a chargé de ce fardeau redoutable, lui aide elle-même à le porter.

3. Qui loquitur veritatem in corde suo; qui non egit dolum in lingua sua.

C'est celui qui a le cœur droit et sans déguisement, et qui est toujours sincère dans ses paroles.

La principale vertu que vous exigez de vos ministres, ô mon Dieu, qui sont les dépositaires de la vérité, c'est qu'ils l'aiment et la publient sans crainte. Leur cœur doit être le sanctuaire de la vérité, et comme un fort inaccessible dont la crainte, l'espérance, les faveurs, les disgrâces temporelles, et tous les efforts humains ne sauraient jamais la bannir. C'est un trésor précieux que vous leur avez confié; c'est à eux à le défendre contre toutes les entreprises de l'erreur, à le transmettre à leurs successeurs aussi pur, aussi brillant, tel enfin qu'ils l'ont reçu de leurs pères; et à le perpétuer sur la terre à travers tous les brouillards et tous les orages qui s'élèvent de siècle en siècle, ou pour l'obscurcir, ou pour l'éteindre. La duplicité, la dissimulation, un lâche silence même tout seul, quand il est temps de parler, souillerait, profanerait leur langue consacrée à la vérité. Ils portent avec une noble fierté sur le front cette vérité sainte qu'ils ont dans le cœur; c'est par elle que leurs prédécesseurs ont vaincu le monde; c'est avec elle qu'ils méprisent encore ses efforts impuissants, et qu'ils conservent à votre vérité, ô mon Dieu, toute la gloire de ses anciens triomphes. Ils laissent au prince du monde les artifices, les souplesses, les ménagements, les ruses, le mensonge dont il est le père. Ce sont des armes faibles et méprisables, mais dont il ne peut se passer pour perpétuer ses illusions parmi les hommes; et vous ne leur avez donné pour toutes armes que le bouclier de la foi, contre lequel tous les traits les plus enflammés de l'erreur viennent s'émousser et s'éteindre; et le glaive de la vérité, avec lequel ils abattent, ils terrassent toute hauteur qui s'élève contre votre science. O mon Dieu, toute la force de vos ministres est dans la vérité : avec elle ils peuvent défier toutes les puissances de la terre; mais dès qu'ils l'abandonnent, ou qu'ils n'osent plus en faire usage, ils ne sont plus que des hommes vils et méprisables; et le monde lui-même sent diminuer son respect pour eux, à mesure qu'il en obtient plus de complaisances lâches aux dépens de la vérité.

4. Nec fecit proximo suo malum, et opprobrium non accepit adversus proximos suos.

C'est celui qui ne fait jamais tort au prochain, et qui ne souffre pas même qu'on en dise du mal.

Après l'amour de la vérité, le zèle de la charité est comme l'âme du sacerdoce. Nous sommes, ô mon Dieu, les vicaires de la charité de votre Fils envers les hommes. Nous sommes chargés de leur distribuer ses bienfaits; c'est-à-dire les marques les plus tendres et les plus magnifiques de son amour pour eux. Nos fonctions dans leur diversité ne sont que les différentes démarches de la charité, qui regarde comme étrangères sans doute toutes celles que nous ne faisons pas

pour le salut de nos frères. La haine, la jalousie qu'inspire souvent la concurrence des talents et des œuvres saintes, le désir secret de se nuire, de se décrier, de se supplanter les uns les autres : voilà, ô mon Dieu, des plaies qui déshonorent tous les jours votre sanctuaire, ce lieu de paix et de charité. Le zèle lui-même, ce fruit de la piété, nous prête souvent des armes contre elle. On décrie en public ceux qu'il faudrait se contenter de reprendre en secret : en gémissant tout haut de leurs vices, on déshonore leur personne. Ce n'est pas là, grand Dieu, cette charité sacerdotale que vous répandez dans le cœur de vos ministres, avec l'onction sainte qui les consacre : ils ne cherchent pas à nuire à leurs frères ; ils ne travaillent qu'à les sauver. Les pécheurs leur sont encore plus chers que ceux qui n'ont pas besoin de pénitence. Le seul mal qu'ils voudraient attirer sur leurs têtes, c'est l'infusion de votre esprit, et cette fontaine de larmes qui efface toutes leurs souillures. Ils ne peuvent souffrir la langue empoisonnée qui les déchire en leur présence, et qui publie et exagère l'opprobre de leur déréglement et de leur conduite. Ils savent qu'il ne faut pas aigrir la plaie, quand on veut guérir le malade. Ils espèrent toujours que votre grâce, ô mon Dieu, les changera en de nouveaux hommes ; et dans cette attente ils respectent en eux d'avance les biens que votre sagesse peut tirer un jour de leurs crimes.

5. Ad nihilum deductus est in conspectu ejus malignus ; timentes autem Dominum glorificat.

C'est celui qui n'a que du mépris pour l'impie, pendant qu'il honore ceux qui craignent le Seigneur.

Ce ne sont pas, grand Dieu, des vues humaines qui inspirent à vos ministres ces ménagements charitables pour les pécheurs ; ce n'est pas la puissance, l'autorité, l'éclat des titres et des dignités. Quelque élevé que soit l'impie, toute son élévation ne leur paraît qu'un néant et une boue abjecte ; il serait maître de l'univers, qu'ils ne le regarderaient que comme un vil esclave. Ils ne trouvent rien d'estimable et de digne d'admiration dans les hommes que les dons de votre grâce, que la justice et l'innocence. Ils rendent aux puissances que vous avez établies, le respect et les hommages extérieurs que les devoirs de la société et les ordres éternels de votre providence exigent d'eux ; mais l'éclat qui les environne ne les éblouit pas. Si leur vie déshonore leur rang ; si leurs passions sont encore plus éclatantes que leurs places, ils ne leur paraissent que les derniers et les plus méprisables des hommes. Ils n'ont que les yeux de la foi pour voir tous les objets et tous les spectacles que leur offre la figure du monde. Aussi un juste obscur qui vous craint, qui vous aime, qui ne vit que pour vous, ô mon Dieu, est pour eux un spectacle plus grand, plus magnifique que toutes les grandeurs les plus brillantes de la terre, rassemblées en un seul homme. Ils ne voient de réel dans le monde que la piété, qui seule doit durer plus que le monde même ; tout le reste n'est à leurs yeux qu'une ombre qui fuit, et une vapeur empestée, brillante de mille fausses couleurs, mais qui s'élève et se dissipe au même instant. Ils ne connaissent de véritable gloire que celle qui vient de vous, ô mon Dieu, parce qu'elle demeure éternellement, et que le monde qui ne la donne pas, ne peut aussi nous en priver. Ils découvrent, au milieu de toutes ses pompes et de ses décorations superbes et éclatantes, un monde invisible composé de vos justes seuls, où règne la paix, la charité, la vérité, l'innocence ; où vous opérez tous les jours des prodiges de grâce et de miséricorde ; où se passent des événements plus glorieux et des actions plus héroïques que toutes celles que les passions tâchent d'immortaliser dans nos histoires. Aussi, grand Dieu, seront-elles écrites de votre doigt même dans les livres de l'éternité ; tandis que toutes les révolutions de la terre seront ensevelies dans un éternel oubli avec elle.

6. Qui jurat proximo suo, et non decipit, qui pecuniam suam non dedit ad usuram, et munera super innocentem non accepit.

C'est celui qui garde inviolablement la foi du serment, qui ne prête point à usure, qui ne peut être corrompu par les présents, pour opprimer l'innocent.

Le désintéressement de vos ministres fidèles, ô mon Dieu, est toujours une suite du mépris qu'ils font des choses présentes. Ils s'engagent aux pieds de vos autels, par les liens les plus sacrés et les plus solennels, à consacrer au salut de leur prochain leurs talents, leurs veilles, leurs soins, leurs biens, leur vie tout entière ; et l'on ne peut jamais leur reprocher de démentir ce saint engagement par des

mœurs opposées à leurs promesses. Ils ne trompent pas l'attente des peuples, qui croient toujours trouver des pères, des consolateurs, des guides fidèles dans ceux que votre Eglise a honorés de votre sacerdoce. Le zèle du salut de leurs frères les lie encore plus que la religion du serment qu'ils ont fait lorsqu'ils ont reçu l'imposition des mains, de n'être plus à eux-mêmes, mais uniquement dévoués à l'utilité des fidèles. Ils ne cherchent pas à s'enrichir aux dépens du troupeau. Comment se permettraient-ils des gains sordides et injustes, eux qui se refusent tout pour soulager leurs frères, qui regardent leur propre bien comme le bien des pauvres ; eux, ô mon Dieu, pour qui l'établissement de votre règne dans les cœurs, est le seul prix qu'ils attendent de leurs travaux, et l'unique gain où ils aspirent ? Ils gémissent sur cet esprit mercenaire, qui ne se glisse que trop dans les fonctions saintes, et qui déshonore vos autels. Ils voient avec douleur votre maison devenue pour plusieurs ministres infidèles un lieu de trafic et de négoce honteux ; ils les voient chercher avidement dans le ministère, non votre gloire, ô mon Dieu, mais leur gloire propre ; non vos intérêts, mais les leurs ; non le salut des hommes, mais leurs applaudissements, leurs faveurs et leurs dons ; ils les voient mesurer la sainte sévérité des règles dont ils sont dépositaires, non sur l'énormité des crimes, mais sur la qualité des coupables ; avoir pour ceux dont ils attendent des bienfaits, de quelques souillures dont ils soient chargés, la même indulgence, les mêmes égards qu'ils auraient pour des innocents ; en devenir les adulateurs et les apologistes publics ; et corrompus par des largesses iniques, se déclarer contre les justes mêmes qui ont le malheur de déplaire aux grands, dont ils reçoivent ou espèrent des grâces. Mais la magnanimité héroïque de vos ministres fidèles, ô mon Dieu, rend à votre Eglise la gloire que ces indignes prévaricateurs de leur ministère ne cessent de lui ravir dans l'esprit des peuples. Rien sur la terre, ni honneurs, ni dignités, ni richesses, n'est capable d'ébranler, ni même d'affaiblir la fermeté sacerdotale qu'ils doivent à la vérité et aux règles saintes. Défenseurs généreux de la justice et de l'innocence, ils regardent comme une fortune éclatante l'honneur de la délivrer de l'oppression et de la calomnie. Inébranlables dans leurs promesses, ils ne frustrent pas l'attente de leur prochain malheureux, qui réclame leur secours ; et toutes les oppositions du monde ne peuvent les obliger à se départir de la protection qu'ils lui avaient jurée.

7. Qui facit hæc, non movebitur in æternum.

Un homme de ce caractère sera à jamais heureux.

Voilà, ô mon Dieu, quels sont ceux que vous avouez pour vos ministres, et auxquels vous avez choisi vous-même votre tabernacle saint pour le lieu de leur demeure. Voilà les colonnes du temple qui s'achève tous les jours sur la terre, à l'épreuve des vents et des orages, immobiles au milieu des changements que la succession des temps et le relâchement des mœurs a introduits dans votre héritage, ils ne savent point se courber pour s'accommoder aux usages des siècles et aux passions des hommes. La vérité, toujours la même, trouve toujours en eux le même zèle ; et comme ils n'ont jamais connu sur la terre ces variations indécentes, qui de la vérité nous font passer à l'erreur, et de l'erreur nous ramènent à la vérité, vous leur préparez dans le sein de l'éternité un partage qui ne pourra plus changer, et qui les fixera pour jamais dans l'amour de la vérité.

PSAUME XV.

PRIÈRE D'UNE AME FIDÈLE ENGAGÉE DANS LE MONDE, QUI REMERCIE DIEU DE L'AVOIR JUSQUE-LA PRÉSERVÉE DES TENTATIONS, ET DES PÉRILS AU MILIEU DESQUELS ELLE VIT.

1. Conserva me, Domine, quoniam speravi in te. Dixi Domino : Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges.

Conservez-moi, Seigneur, puisque j'ai toujours espéré en vous. Je l'ai dit souvent au Seigneur : Vous êtes mon Dieu, et vous n'avez aucun besoin de mes biens.

Seigneur, obligée de vivre au milieu d'un monde qui ne vous connaît pas, exposée tous les jours à ses séductions, n'y trouvant pour soutenir ma foi que des exemples capables de la corrompre, Seigneur, toute ma sûreté est dans la confiance que j'ai en vous. Vous préservâtes les trois Hébreux au milieu des flammes ; continuez, grand Dieu, à me protéger, et à préserver mon âme pure parmi tous les objets contagieux, toujours prêts à l'infecter. Chaque moment fournit au monde de nouveaux piéges pour me séduire ; et ma faiblesse chaque moment fournit à vos miséricordes de nouveaux motifs de ne pas la laisser un seul instant à elle-même. Vous avez de bonne heure versé votre amour et votre crainte dans mon âme ; conservez-moi, Seigneur, ce précieux trésor, et abrégez mes jours, si vous prévoyez qu'en les prolongeant j'aurai enfin le malheur de me le laisser ravir et de le perdre. Je sais, grand Dieu, que vous suffisant à vous-même, et trouvant en vous seul toute votre gloire et toute votre félicité, vous n'avez besoin ni de mon amour, ni de ma fidélité, ni de mes hommages. Ce n'est pas pour vous, grand Dieu, que vous secourez les âmes qui ont recours à vous. Eh ! que pourraient contribuer à votre bonheur de faibles créatures, qui ne sont que ce que vous les avez faites ; qui ne subsistent que par vous, et qui retomberaient toutes dans le néant d'où vous les avez tirées, si cet œil tout-puissant qui les conserve, allait un seul instant se fermer sur elles ? Mais, Seigneur, vous êtes mon Dieu, mon refuge, mon bonheur, ma fin et mon principe ; et si vous pouvez vous passer de mes prières et de mes hommages, mes besoins me pressent de vous les offrir sans cesse. Vous ne seriez pas mon Dieu, si les hommes pouvaient être nécessaires à votre gloire ; mais vous ne le seriez pas aussi, si étant vous-même seul nécessaire à leurs besoins, vous fermiez vos oreilles à leurs supplications les plus touchantes ; et si après les avoir placés sur la terre, vous ne daigniez plus vous mêler de tout ce qui les regarde. Je ne cesserai donc de vous dire : Seigneur, vous êtes mon Dieu. Ce nom adorable dit tout ; il dit, et que vous n'avez pas besoin de la créature, et que vous vous devez pourtant à la créature qui vous aime, qui vous adore et qui vous réclame.

2. Sanctis qui sunt in terra ejus, mirificavit omnes voluntates meas in eis.

Mais il m'a inspiré un amour surprenant pour ses serviteurs qui sont sur la terre.

Et en effet, grand Dieu, vos serviteurs pourraient-ils mener sur cette terre de malédiction la vie sainte et merveilleuse qu'ils mènent, si vous n'étiez sans cesse avec eux, et s'ils ne trouvaient dans votre protection puissante des secours supérieurs à leurs faiblesses et à toutes les tentations qui les environnent ? C'est leur exemple, grand Dieu, qui soutient ma confiance, et qui m'est un gage toujours présent de vos miséricordes envers ceux qui vous servent. Je respecte leur vertu ; je la regarde comme un prodige que vous opérez en ces jours de dissolution et de ténèbres pour rendre les pécheurs inexcusables ; je cherche à m'unir à eux, et à les avoir sans cesse pour témoins

et pour censeurs même de mes infidélités. Vous savez, grand Dieu, que le commerce des méchants me déplaît et me gêne : leur rang et leurs titres, qui rendent leur société si honorable aux yeux des hommes, ne changent rien à l'état violent où je me trouve, quand des raisons de bienséance m'obligent de vivre au milieu d'eux ; et au sortir de là, je ne trouve de délassement et de joie véritable, que dans la conversation innocente des âmes fidèles. C'est là, Seigneur, où mon cœur vient respirer de toutes les vaines agitations du monde d'où il sort ; c'est là où il m'est permis d'en déplorer la folie, et de parler avec effusion de cœur de la sagesse, de la beauté de votre loi sainte, et des consolations qui en accompagnent toujours ici-bas même l'observance. Et qu'importe, grand Dieu, que vos serviteurs soient obscurs selon le siècle, et n'offrent rien qui les distingue aux yeux des hommes? La piété n'est-elle pas un titre plus éclatant que les sceptres et les couronnes? N'est-elle pas le prix d'une gloire immortelle, et d'un royaume qui ne verra jamais de fin ? Et que sont toutes les dignités de la terre, comparées à la justice et à l'innocence, que des lueurs passagères qui ne laissent rien après elles, ou du moins qui ne laissent souvent que des crimes que les justes eux-mêmes, ces hommes si vils aux yeux de la chair, assis sur des trônes de lumière, jugeront pourtant un jour à la face de l'univers ?

3. Multiplicatæ sunt infirmitates eorum ; posteà acceleraverunt.

Les ayant vus accablés du nombre de leurs infirmités, je n'ai rien omis pour les soulager, afin qu'ils pussent aller à lui avec plus de promptitude.

Vous permettez presque toujours, grand Dieu, que ces justes soient accablés de maux et d'infirmités ici-bas. Ce n'est pas en effet ici le lieu de leur repos et de leur triomphe ; c'est celui de leur exil et de leurs combats. Le monde qu'ils méprisent, les méprise à son tour ; il les croit indignes de ses faveurs, parce qu'il n'est pas lui-même digne d'eux ; il joint à son oubli et à ses mépris les mauvais traitements et les calomnies; tous les maux paraissent se rassembler sur leur tête pour les ébranler ; leurs faiblesses mêmes en ces moments dangereux semblent se multiplier et conjurer leur perte avec les ennemis du dehors qui les attaquent. Mais, grand Dieu, revenus de cet instant de découragement, avec quelle rapidité regagnent-ils ce que la pesanteur de leur croix leur avait fait perdre de chemin dans votre voie sainte ? Leur force naît de leur faiblesse même. Rien n'est plus capable d'arrêter l'impétuosité de votre esprit qui les pousse. Honteux d'avoir pu un seul instant chanceler sous le poids, ils réparent cette honte par des efforts héroïques. Jamais plus fervents, plus généreux, plus disposés à courir à pas de géant dans la carrière, qu'au sortir de ces tribulations et de ces dégoûts, qui avaient paru les ralentir. Et c'est ainsi, ô mon Dieu, que vos épreuves sont de nouveaux bienfaits pour vos élus, et que les tentations dont vous les affligez, ne servent qu'à leur préparer de nouvelles grâces.

4. Non congregabo conventicula eorum de sanguinibus, nec memor ero nominum eorum per labia mea.

Pour les pécheurs qui s'unissent afin de pouvoir répandre le sang, je n'ai jamais autorisé leurs complots, ni fait honneur à leur nom dans mes discours.

Mais, Seigneur, autant que je cherche avec empressement la société de vos serviteurs, autant je me dérobe à celle des hommes livrés au monde et à leurs passions, dès que je le puis sans blesser les règles de la bienséance ou les devoirs de la charité. Et comment pourrais-je aller grossir leurs assemblées criminelles, et m'y trouver avec goût ? La réputation de leurs frères y est déchirée sans pitié ; la vertu même de vos serviteurs n'y est pas à couvert de la malignité de leurs censures, et leurs traits les plus sanglants portent sur eux. Ce sont des assemblées de sang, où les plaies que leurs langues font à l'innocence la plus pure, deviennent un spectacle qui amuse leur oisiveté, et qui réjouit leur ennui. Ils nous rappellent les horreurs du paganisme, où les hommes se faisaient un divertissement public de s'assembler sur des théâtres infâmes, pour y voir d'autres hommes qui se faisaient des plaies mortelles, et s'entredonnaient la mort pour amuser les spectateurs. Quel plaisir barbare, grand Dieu, pour des chrétiens ! il faut qu'il en coûte le sang et la réputation à leurs frères pour les délasser ; et celui qui enfonce le poignard avec plus d'habileté et de succès, c'est celui qui emporte les suffrages publics, et les acclamations de ces assemblées d'iniquité. Des occasions imprévues et indispensables m'y ont quelquefois conduit ; mais, grand Dieu, loin

d'applaudir à leurs discours cruels, il me semblait recevoir moi-même les plaies qu'ils faisaient à leurs frères ; et toute l'indulgence que ces hommes de sang peuvent attendre de moi, c'est d'effacer de mon souvenir ces tristes images ; c'est de n'en parler qu'à vous seul, ô mon Dieu, et d'oublier jusqu'à leurs noms qui peuvent être illustres aux yeux des hommes, et embellir la vanité des histoires, mais qui ne peuvent que souiller la mémoire de vos serviteurs.

5. Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei ; tu es qui restitues hæreditatem meam mihi.

Le Seigneur fut toujours mon héritage ; et cet héritage, ô mon Dieu, vous me le conserverez à jamais.

Oui, Seigneur, que ces esclaves insensés du monde se fassent une gloire de leurs noms, de leurs titres, de l'étendue et de la magnificence de leurs héritages ; qu'ils s'élèvent du partage des biens et des honneurs dont le monde les a favorisés, tout cet amas de fumée ne sert qu'à nous cacher les biens éternels, et n'est pas plus solide que le monde lui-même qui le distribue. C'est là, grand Dieu, le vil partage des enfants de la terre. J'y renonce dès à présent, Seigneur; dépouillez-moi, j'y consens, de tout ce que j'ai recueilli de la succession de mes ancêtres, si vous voyez que mon cœur y tienne trop encore ; renversez cet édifice de boue, que leurs soins et leurs services rendus à la patrie ont élevé et transmis à leur postérité, si jamais ébloui de son éclat, ou amolli par les délices qu'il offre, je suis assez malheureux que de m'y faire une cité permanente. Mes pères, selon la chair, ne m'ont laissé qu'un partage de chair et de sang. Cendre et poussière, ils ne m'ont transmis que ce qui doit y retourner comme eux. Mais vous, grand Dieu, vous êtes le père immortel de mon âme : l'héritage que vous promettez à vos enfants, c'est vous-même; c'est une éternité de paix et de joie dont ils jouiront dans votre sein; c'est une magnificence de gloire et de bonheur qui ne craindra plus de révolution, et qui durera autant que vous-même. Voilà le partage des enfants du ciel ; et voilà, grand Dieu, celui que je choisis ; je n'en veux point d'autre que vous seul ; parce que tout le reste fuit, fond à nos yeux, nous échappe, et que vous seul demeurez éternellement; parce que tout le reste nous souille, nous agite, n'est qu'une révolution fatigante de craintes, de désirs, d'espérances de jalousies, de sollicitudes, de chagrins, et que vous seul fixez les inquiétudes du cœur, et lui rendez la paix et les consolations que le monde ne donne pas et même ne connaît pas. Ce n'est pas, grand Dieu, que ces consolations soient toujours sensibles à une âme fidèle, et que votre calice ne se trouve souvent mêlé d'amertume ; mais cette amertume n'est répandue que sur la surface : le fond est inépuisable en douceurs et en délices saintes. Et d'ailleurs, grand Dieu, vous nous le rendrez un jour ce calice, dégagé de tout ce qu'il y a encore d'amer ici-bas : nous y boirons à longs traits ce torrent de volupté pure dont vous enivrez vos élus. C'est là, Seigneur, l'héritage des enfants après lequel je soupire ; réservez-le-moi, Père clément et miséricordieux; ne permettez pas que je m'en rende jamais indigne. Disposez à mon égard, selon votre bon plaisir, des biens passagers et du partage que vous m'avez assigné sur la terre ; mais restituez-moi le partage éternel de vos enfants, que le sang de votre Fils nous a acquis ; c'est là mon héritage. Mais en vous exposant mon droit, ô Père des miséricordes, j'attends de votre bonté seule les vertus qui peuvent m'en assurer la possession éternelle.

6. Funes ceciderunt mihi in præclaris, etenim hæreditas mea præclara est mihi.

Je suis bien échu dans mon partage ; mon héritage charmant.

Non, Seigneur, plus je compare la paix, douceur et le plaisir secret que l'on goûte dans l'observance de vos commandements, aux troubles, aux remords, aux inquiétudes inséparables de ceux qui se livrent aux passions et à toutes les illusions du monde ; plus je m'applaudis de mon choix, plus mon sort me paraît digne d'envie, plus je suis surpris que tous les hommes, accablés sous le joug de leurs crimes et sous la tyrannie de leurs passions, sous l'ennui mortel des plaisirs mêmes après lesquels ils courent, ne viennent pas s'offrir à la douceur de votre joug si consolant, si aisé à porter, et qui nous décharge du poids insupportable de tous les autres. Pour moi, Seigneur, je me trouve si heureux de vous avoir choisi pour mon partage, que toutes les fortunes de la terre ne me paraissent pas même dignes des regards d'une âme qui a le bonheur de vous posséder. Qu'il est beau, Seigneur, qu'il est digne de l'homme de vous servir ! Que cette glorieuse servitude élève l'homme au-dessus

de tous les trônes et de toutes les grandeurs de l'univers; et qu'elle le rend supérieur à ses passions, à ses prospérités, à ses disgrâces, à tous les événements qui agitent sans cesse à leur gré le reste des hommes! Voilà, grand Dieu, les héros de la grâce et de l'éternité: ceux du monde ne sont que de vils esclaves, et des personnages de théâtre revêtus d'un nom, d'un éclat et d'une décoration passagère, et qui n'a rien de plus réel que la scène puérile qu'ils représentent, qu'ils vont déposer au sortir de la représentation, reprenant, pour paraître devant vous, leurs viles parures et leurs véritables noms, c'est-à-dire les faiblesses et les passions honteuses qui seules leur appartiennent.

7. Benedicam Dominum qui tribuit mihi intellectum; insuper et usque ad noctem increpuerunt me renes mei.

Je bénirai le Seigneur de m'avoir donné assez d'intelligence pour faire un choix si heureux; toujours, jusque pendant la nuit, je suis excité par les mouvements de mon cœur à lui en rendre des actions de grâces.

Quelles actions de grâces puis-je vous rendre, ô mon Dieu, de m'avoir donné l'intelligence de ces vérités éternelles! Quand je considère qu'elles sont cachées à la plupart des hommes, et que toutes leurs lumières, tous leurs soins, tous leurs travaux, se bornent à se faire ici-bas une félicité chimérique; quand je les vois un bandeau fatal sur les yeux, courir comme des insensés au précipice, sans examiner où se terminera leur course; quand je me dis à moi-même, comment est-il possible qu'ils soient si habiles, si clairvoyants, si judicieux pour ménager leurs intérêts temporels, et que pour ceux de leur éternité, toutes leurs lumières les abandonnent, qu'ils ne daignent pas même en faire usage, et qu'ils ne croient pas l'intérêt de leur salut, cet intérêt si grand, si sérieux, cet intérêt unique qu'ils ont sur la terre, qu'ils ne le croient pas digne non-seulement de leurs soins, mais même de leurs réflexions; l'aveuglement incompréhensible où ils vivent, met encore dans mon cœur de nouveaux transports d'amour et de reconnaissance pour vous, ô mon Dieu, qui m'avez ouvert les yeux sur des vérités si essentielles, si palpables, et que la plupart des hommes ignorent, parce qu'ils ne veulent pas les connaître. C'est au milieu du monde même, où tout est erreur et illusion, que je sens encore plus le bienfait inestimable qui a fait luire sur moi la lumière au milieu de ces ténèbres. C'est lorsque j'entre dans cette nuit profonde, où je vois les enfants du siècle ensevelis, que mon cœur me reproche de ne vous bénir pas encore assez, ô mon Dieu, d'avoir dissipé en ma faveur le nuage épais qui les enveloppe. Ce sentiment de reconnaissance ne saurait plus s'effacer pour un instant même de mon cœur. Je le porte partout avec moi; et la nuit même mon cœur se réveille et dérobe à la nature les moments destinés au sommeil, pour se répandre devant vous et vous renouveler ses actions de grâces.

8. Providebam Dominum in conspectu meo semper, quoniam a dextris est mihi, ne commovear.

J'ai toujours eu le Seigneur devant les yeux, persuadé qu'il était sans cesse à ma droite pour me soutenir.

Et comment pourrais-je perdre de vue un seul moment vos miséricordes sur moi, ô mon Dieu? c'est là toute la consolation de mon exil. Cette vie si pleine de chagrins et de misères serait-elle supportable, si vous n'étiez sans cesse présent à mon cœur pour en adoucir l'amertume? pourrais-je marcher longtemps avec sûreté à travers tant de piéges et de périls, si je ne marchais toujours en votre présence? Aussi, grand Dieu, au milieu de toutes les révolutions que le monde offre sans cesse à mes yeux, de ces vicissitudes journalières qui élèvent les uns sur les ruines des autres, de ce tourbillon de soins, d'inquiétudes, de concurrences dont l'agitation éternelle entraîne et met en mouvement tous les enfants du siècle; au milieu de tant d'objets tumultueux, je ne vois que vous seul, grand Dieu, qu'un modérateur invisible qui règle tout, qui rapporte, par des voies divines et inexplicables, tout ce qui se passe sur la terre, à l'accomplissement de ses desseins éternels de miséricorde sur ses élus, et qui fait servir à leur salut les crimes mêmes et les passions du reste des hommes. Oui, grand Dieu, vous êtes plus visible dans l'univers, que tous les objets qui frappent nos sens. Je vous y retrouve et vous y reconnais partout, dans les amertumes secrètes que vous mêlez aux plaisirs des pécheurs, dans les obstacles ou les facilités que vous semblez ménager à leurs passions, dans l'élévation ou la décadence subite et éclatante de leur fortune, dans les peines et les assujétissements qu'il leur avait fallu dévorer pour y parvenir. J'y vois votre sagesse et votre bonté

qui dispose de tous les événements, qui n'en permet aucun que pour sa gloire, pour l'instruction des justes, pour la conversion ou la punition des méchants, et qui ménage à tous les hommes dans les objets mêmes qui les séduisent, des ressources de grâces et des moyens de salut.

9. Propter hoc lætatum est cor meum, et exultavit lingua mea; insuper et caro mea requiescet in spe.

C'est ce qui m'a rempli le cœur de joie, ce qui m'a fait chanter vos louanges avec tant de plaisir, et ce qui me fait encore regarder la mort comme un paisible sommeil, en attendant le moment de ma résurrection.

Et voilà, grand Dieu! ce qui remplit mon cœur d'une joie indicible. Je vois que le hasard n'a aucune part à tout ce qui arrive sur la terre, et que tous les événements les plus fortuits en apparence, les plus surprenants, sont préparés dans les conseils éternels de votre providence. Les enfants du siècle, qui attendent uniquement de leurs soins et de leurs mesures le succès de leurs projets, sont sans cesse déchirés par des craintes ou par des espérances. Leur cœur n'est jamais tranquille, parce qu'au lieu de le mettre entre vos mains, ils le laissent à la merci de l'incertitude des événements. Mais pour moi, Seigneur, je veux me reposer absolument sur vos vues sages et paternelles, de tout ce qui me regarde, et de ce qui pourra me regarder à l'avenir. Je suis entre vos mains, et c'est assez pour voir d'un œil tranquille toutes les situations qu'il vous plaira de me ménager sur la terre : tristes ou agréables, j'y trouverai une source intarissable de joie et de consolation, parce que je me dirai à moi-même, que ce n'est ni la malice, ni la faveur des hommes, mais vous seul, ô Père bon et miséricordieux, qui m'y avez placé. Je vous y chanterai des cantiques de joie et de louange ; je recevrai avec une égale paix les biens et les maux passagers que vous répandrez sur moi. Tout vient de vous, grand Dieu ; et tout ce qui vient de vous, est toujours une grâce et un bienfait pour nous. C'est dans cette douce confiance, Seigneur, que je verrai couler paisiblement les jours de mon exil sur la terre, que j'en adoucirai les peines et les ennuis, que j'attendrai la mort avec paix, que je la regarderai comme un doux repos, comme la délivrance de tous les périls et de toutes les tentations qui nous affligent, et le tombeau qui recevra en dépôt les dépouilles de ma mortalité, comme un asile assuré qui me les rendra au jour de la révélation, afin que vous les rendiez vous-même conformes au corps glorieux de votre Fils ressuscité.

10. Quoniam non derelinques animam meam in inferno, nec dabis sanctum tuum videre corruptionem.

Car vous ne me laisserez pas longtemps dans le tombeau, et vous préserverez votre serviteur de la corruption.

Que de consolation, ô mon Dieu, dans cette bienheureuse espérance! Les enfants du siècle, qui bornent à cette vie tous leurs désirs et tout leur espoir, n'ont rien qui les console des malheurs qu'ils y éprouvent. Le siècle à venir est pour eux une chimère, un chaos qui ne leur offre que les ténèbres et le néant. Ils se hâtent de jouir du présent ; mais comme mille chagrins en empoisonnent la jouissance, et que souvent le monde même, où ils cherchent une injuste félicité, les méprise, les abandonne pour toujours, les accable de rigueurs et de mauvais traitements ; ils se trouvent malheureux sans ressource ; il n'y a plus qu'une noire tristesse, que des plaintes amères sur l'injustice du monde, ou un affreux désespoir caché sous le nom spécieux de philosophie et de mépris des hommes qui puisse les consoler. La mort ne finit leurs peines passagères que pour leur en laisser entrevoir au delà de plus cruelles et de plus durables. Ils ne savent si leur âme sera la pâture des vers comme leur corps ; ce qu'ils deviendront dans ce séjour ténébreux et éternel, où leur raison se perd, et où la religion ne leur montre que des objets affreux et désespérants. Mais pour ceux qui espèrent en vous, grand Dieu, ils peuvent être frappés, méprisés, affligés en cette vie ; l'avenir, qui est proche, et qui est sans cesse ouvert à leurs yeux, essuie toutes leurs larmes; ils savent qu'unis à Jésus-Christ, leur chef, ils ressusciteront comme lui, et que leur âme, comme la sienne, sortira glorieuse du tombeau pour retourner dans votre sein, d'où elle était sortie; et que si leur chair n'a pas le privilége, comme la chair divine de votre Fils, d'être exempte de la corruption dans le séjour de la mort, du moins leurs cendres se ranimeront un jour ; cette boue se changera encore en une chair vivifiée, brillante d'éclat et d'immortalité, et que pas un cheveu de leur tête ne périra.

11. Notas mihi fecisti vias vitæ; adimplebis me lætitiâ cum vultu tuo, delectationes in dextera tua usque in finem.

Bientôt vous me ferez revoir le chemin de la vie : la joie de vous voir tel que vous êtes, passera alors jusque sur mon corps ; placé enfin à votre droite, je goûterai pendant toute l'éternité des délices toujours nouvelles.

Soyez à jamais béni, Seigneur, de ne pas permettre que je perde un seul moment de vue ces vérités consolantes et cette dernière heure qui doit me conduire à la vie et à l'immortalité. Les objets des sens, les soins de la terre, l'éloignent de notre pensée, et nous la dérobent sans cesse. Mais à travers ce nuage, je vous vois, grand Dieu, qui êtes à la porte, et qui demain m'allez redemander mon âme. Le compte terrible que j'aurai à vous rendre, me trouble, il est vrai, et me pénètre de frayeur ; mais, ô Dieu, pasteur de nos âmes, vous ne m'avez pas retirée des voies de l'égarement et mise sur vos épaules, pour me rejeter et me laisser en proie au loup dévorant. Vous m'avez cherchée, lorsque je vous fuyais ; vous ne m'abandonnerez pas, lorsque vous m'avez retrouvée, et que par les marques de tendresse que j'ai reçues de vous, par les consolations que j'ai trouvées à revenir à vous, et à vous demeurer unie, vous n'avez pas voulu me laisser ignorer combien mon retour vous avait causé de joie. Ouvrez donc sans cesse, Seigneur, aux yeux de ma foi ces portes éternelles qui nous cachent les délices et les biens inestimables que vous préparez à vos élus. Tout est ennui et tristesse sur la terre ; lors même que je m'y abandonnais avec tant d'aveuglement à tous les plaisirs, j'y trouvais partout un vide, une satiété, une inquiétude secrète qui les empoisonnait. Non, Seigneur, nous ne sommes faits que pour vous ; et ce n'est que dans votre sein adorable que nous pouvons goûter ce repos, ce parfait bonheur que les hommes cherchent en vain depuis si longtemps sur la terre. Nous ne vous voyons ici-bas qu'à travers les nuages de notre mortalité. Nous vous voyons assez, ô source éternelle de lumière et de vérité, pour vous aimer ; mais nous ne vous voyons pas assez pour que cet amour saint remplisse tout notre cœur, le fixe, et anéantisse tous les attachement qui le partagent encore. Ce sera lorsque nous vous verrons face à face, et votre Fils assis à votre droite, que votre amour seul régnera dans notre cœur, qu'il l'absorbera tout entier ; et que cet amour saint, toujours satisfait et toujours réveillé par votre présence adorable, nous fera goûter dans toute l'éternité des délices toujours nouvelles.

PSAUME XVI.

PRIÈRE D'UNE AME QUI SE TROUVE A LA VEILLE DE PERDRE, PAR LA MALICE DES HOMMES, OU SA FORTUNE, OU SON INNOCENCE, OU SA RÉPUTATION, ET QUI S'ADRESSE A DIEU, DANS LA CONFIANCE QU'IL LA PROTÉGERA DANS UNE OCCASION SI PÉRILLEUSE.

1. Exaudi, Domine, justitiam meam, intende deprecationem meam.

Laissez-vous fléchir, Seigneur, par mon innocence, et écoutez ma prière.

Je ne vous offre, grand Dieu, pour obtenir votre secours dans le péril qui me menace, que la droiture de mon cœur. Je me vois à la veille ou de perdre les trésors de votre grâce, si je succombe aux sollicitations des méchants ; ou d'être opprimée par la calomnie, et livrée à toute leur malignité, si je vous demeure fidèle. Je ne balance pas sur le choix, ô mon Dieu ; mais je sens ma faiblesse, et j'implore votre protection. Ecoutez ma prière, et ne m'abandonnez pas dans une extrémité où la

justice du secours que je vous demande semble me répondre que vous ne tarderez pas de me l'accorder.

2. Auribus percipe orationem meam, non in labiis dolosis.

Prêtez l'oreille aux vœux sincères que je vous adresse.

Vous voyez dans mon cœur, grand Dieu, la sincérité de ma prière. Mes lèvres ne viennent pas ici vous tenir un langage trompeur; et avec un dessein secret de me rendre à la séduction, et de trahir mon âme pour me dérober au péril qui me menace, je ne viens pas ici vous faire de vaines protestations, comme pour excuser par avance la défection honteuse déjà toute résolue au dedans de moi. Et que gagnerais-je, grand Dieu, en venant ici par des paroles artificieuses vous dissimuler mes plus secrètes pensées, et vous honorer des lèvres, tandis que mon cœur se serait déjà éloigné de vous? N'y êtes-vous pas plus présent que moi-même? N'en percez-vous pas d'un seul regard toute les profondeurs; et vos yeux, qui voient tout, sont-ils des yeux de chair et de sang comme ceux de l'homme?

3. De vultu tuo judicium meum prodeat; oculi tui videant æquitates.

Prononcez en ma faveur; que vos yeux soient attentifs à la justice de ma cause.

C'est, Seigneur, ce qui redouble ma confiance. On peut imposer[1] aux hommes, qui ne jugent que sur ce que nous leur paraissons; mais pour vous, grand Dieu, qui sondez nos cœurs, vous ne jugez de nous que sur ce que nous sommes. Je ne veux donc que vos yeux seuls pour témoins de ma peine, et pour juges de l'équité de ma cause. Ce n'est ni mon imprudence, ni des complaisances criminelles pour les hommes, qui m'ont jeté dans les périls et dans les perplexités où vous me voyez. Je ne me les suis pas attirés moi-même, pour excuser ensuite ma chute par la difficulté d'y conserver mon innocence, si je venais à succomber. Le danger m'a toujours fait autant d'horreur que le crime; et j'ai toujours cru que c'était chercher à périr, que de chercher soi-même à combattre. Ce sont les artifices des méchants, qui m'ont tendu les piéges qui m'environnent; et c'est votre sagesse qui l'a permis, ou pour éprouver ma fidélité, ou pour réveiller ma tiédeur et ma négligence.

[1] *En imposer*, Renouard.

4. Probasti cor meum, et visitasti nocte; igne me examinasti, et non est inventa in me iniquitas.

Vous avez éprouvé mon cœur; en me visitant dans ces temps sombres de la persécution; vous m'avez fait passer par le feu de la tribulation, et vous m'avez trouvé juste.

Vous savez, grand Dieu, que ce n'est pas ici la première épreuve que je souffre. Il suffit de se déclarer sans ménagement pour vous dans le monde, pour être en butte à ses contradictions et à ses censures. Vous avez permis plus d'une fois qu'il se déchaînât contre moi; vous exigiez de mon cœur ces tribulations, comme des preuves douloureuses de ma fidélité, comme un feu au travers duquel vous vouliez me faire passer pour purifier mon âme des restes d'attachement qu'elle conservait encore pour les choses de la terre. Il est sans doute bien étonnant, Seigneur, que vos serviteurs ayant à essuyer tous les jours tant de dégoûts et de mépris de la part du monde, puissent y tenir cependant encore par des affections secrètes et souvent imperceptibles à eux-mêmes. Vous avez trouvé dans mon cœur la même faiblesse; mais du moins, Seigneur, il s'est soumis avec confiance aux calamités et aux traverses dont vous m'avez affligé. J'ai adoré et baisé la main qui me frappait. Il a pu m'échapper quelques plaintes que l'affliction arrache malgré nous à la nature; mais dans le temps même qu'elles sortaient de ma bouche, mon cœur les désavouait, se soumettait avec joie à votre conduite adorable sur ma personne, vous en rendait même grâces, regardait ces rigueurs apparentes comme des bienfaits véritables. Oui, Seigneur, vous avez pu trouver mon cœur faible et abattu dans l'adversité; mais vous ne l'avez jamais trouvé révolté et infidèle.

5. Ut non loquatur os meum opera hominum, propter verba labiorum tuorum ego custodivi vias duras.

Afin de m'interdire les plaintes sur ce que les hommes me faisaient souffrir, j'ai pensé à vos volontés et à vos promesses, et j'ai suivi avec soumission la route pénible des souffrances.

Les plaintes même que j'accordais à ma douleur, je les adressais à vous seul, ô mon Dieu. Ma langue n'a jamais cherché un adoucissement criminel à mes peines, en décriant les actions et la conduite des hommes qui en étaient les auteurs. Je ne cherchais point à m'attirer de la compassion en excitant contre eux la haine publique; je respectais en eux,

grand Dieu, les instruments dont vous vous serviez pour accomplir sur moi vos desseins de miséricorde ; je m'imposais un silence rigoureux sur l'injustice même de leurs procédés à mon égard. Je n'ignorais pas là-dessus, ô mon Dieu, les lois saintes que vous nous avez données, et qui nous ordonnent, non-seulement d'épargner, mais même de bénir ceux qui nous maudissent; non-seulement de ne pas leur rendre le mal pour le mal, mais même de les combler de biens, et d'amasser, par ces marques héroïques de charité, des charbons de feu sur leur tête. Cette voie, que vous nous prescrivez de suivre, paraît dure à la nature ; tout notre cœur, pétri de chair et de sang, se révolte d'abord contre elle. Mais quand une fois, grand Dieu, on a étouffé par le secours de votre grâce l'impétuosité de ces premiers mouvements ; quelle consolation ne trouve-t-on pas de s'en être rendu le maître, d'avoir rétabli la paix dans son cœur, d'en avoir banni l'aigreur et l'amertume qui le déchirait, et qui nous punit toujours de notre haine par les troubles et les fureurs qu'elle laisse au dedans de nous ! Quelle joie de jouir de sa victoire, et de cette supériorité sur nous-mêmes, dont le seul semblant flattait tant autrefois l'orgueil des philosophes ; mais qui fait seulement sentir à une âme humble et chrétienne combien votre grâce peut l'élever au-dessus de la nature !

6. Perfice gressus meos in semitis tuis, ut non moveantur vestigia mea.

Affermissez mes pas dans le chemin qui me mène à vous, de peur que je ne vienne à chanceler

Continuez, grand Dieu, à me favoriser des mêmes secours dans les nouveaux combats où je me trouve exposée. Tous les piéges et tous les artifices du démon semblent se réunir pour m'affaiblir ou pour me surprendre. Mes amis, mes proches eux-mêmes, par une tendresse trop humaine, se joignent à cet ennemi de mon salut, et paraissent avoir conjuré ma perte. Mais votre grâce, ô mon Dieu, abonde toujours à mesure que les périls se multiplient. Donnez-moi donc une nouvelle force, non-seulement pour affermir mes pas dans vos voies, mais encore afin que j'y marche avec plus de ferveur et de perfection. Tirez votre gloire de la malice même des hommes, qui espèrent, en m'affligeant, d'ébranler la fidélité que je vous ai jurée. Montrez, grand Dieu, que rien n'est capable de vaincre, ni même de faire chanceler un seul moment, une âme qui combat avec vous. Quand tout favorise ici-bas vos serviteurs, le monde n'admire point en eux les dons de votre grâce ; leur prospérité diminue à ses yeux le mérite de leur vertu ; il ne leur tient pas compte d'une piété que les biens, les honneurs, les applaudissements, la faveur semblent récompenser ici-bas. Mais quand, malgré les mépris, les opprobres, les adversités, ils vous demeurent fidèles; c'est alors, grand Dieu, que le monde est forcé de rendre gloire à votre grâce, et de reconnaître qu'elle peut élever des hommes à un degré de grandeur et de supériorité de perfection où toutes les vertus humaines ne sauraient jamais atteindre.

7. Ego clamavi quoniam exaudisti me, Deus ; inclina aurem tuam mihi, et exaudi verba mea.

Comme vous m'avez toujours exaucé, ô mon Dieu, je vous appelle à mon secours ; écoutez-moi, et exaucez ma prière.

J'ai éprouvé si souvent jusqu'ici votre secours, grand Dieu, dans mes tentations et dans mes peines ; j'ai trouvé tant de consolation, tant de force, en m'adressant à vous, et en réclamant votre protection, que votre bonté ne sera pas importunée, si je redouble aujourd'hui mes cris et mes supplications dans un péril plus pressant; vos faveurs passées sont pour moi des gages bien consolants de celles que j'attends en cette occasion. Cette confiance seule n'est-elle pas déjà elle-même, grand Dieu, le secours que je demande ? N'est-ce pas vous seul qui la mettez dans mon cœur ? N'est-ce pas vous qui me faites sentir mon impuissance et le besoin que j'ai de votre grâce ? Oui, grand Dieu, toute la force qui me rassure, c'est que je reconnais devant vous ma faiblesse, et que j'attends tout de vos miséricordes infinies. Voilà, Seigneur, la seule prière qui trouve toujours vos oreilles ouvertes pour l'écouter ; voilà le langage de la foi et de la piété, que vous aimez à entendre ; c'est vous qui nous l'avez appris ; et vous exaucez toujours les prières que vous avez vous-même formées dans nos cœurs.

8. Mirifica misericordias tuas, qui salvos facis sperantes in te.

Vous qui sauvez ceux qui espèrent en vous, faites éclater sur moi vos miséricordes.

Il est vrai, grand Dieu, qu'il faut que votre

puissance opère une espèce de prodige en ma faveur, pour me délivrer du péril extrême qui me menace ; et toutes les ressources me manquant, il n'y a d'espérance pour moi que dans un de ces coups éclatants de vos miséricordes, que vous réservez toujours aux maux désespérés. Mais c'est alors, protecteur tout-puissant de ceux qui espèrent en vous, que vous aimez à faire éclater la force de votre bras ; peut-être même n'avez-vous permis que je fusse accablée de tant d'adversités et que toute voie pour en sortir me fût fermée, que pour éprouver si l'extrémité du danger n'affaiblirait pas ma confiance : mais non, Seigneur, je la sens croître à mesure que le péril augmente. Que le monde entier se soulève contre moi, je serai plus forte que le monde, quand vous serez avec moi. Vous avez toujours pourvu à la sûreté de ceux qui ont mis en vous toute leur espérance, par des ressources inespérées et merveilleuses. L'histoire de vos serviteurs n'est que l'histoire des merveilles admirables que vous avez dans tous les temps opérées pour eux; cette suite de prodiges est devenue, depuis le commencement, comme la conduite ordinaire de votre providence à leur égard ; vous ne les avez menés que par des voies singulières et miraculeuses. Voilà, ô mon Dieu, le grand motif de ma confiance. Il faut un prodige éclatant pour me délivrer des maux qui m'environnent, et dont je ne puis échapper ; mais c'est pour cela même que je l'attends ce prodige, ô mon Dieu ; et ce n'est point là présumer de vos miséricordes ; c'est leur offrir l'objet qu'elles ont toujours choisi pour se manifester avec éclat ; c'est espérer en vous contre l'espérance ; et voilà, grand Dieu, jusques où vous voulez que nous espérions, pour nous faire sentir un moment après que ce n'est pas en vain qu'on espère en vous.

9. A resistentibus dexteræ tuæ custodi me, ut pupillam oculi.

Gardez-moi, comme la prunelle de l'œil, de ceux qui semblent mesurer leurs forces avec les vôtres.

Il est vrai, grand Dieu, que vous permettez les maux et les traverses dont je suis accablée ; mais la malice de ceux qui en sont les auteurs, contredit votre loi sainte. Ils entreprennent de renverser en moi, par leurs séductions ou par leurs violences, l'ouvrage de vos miséricordes que la force de votre droite y a commencé ; ils ne veulent, à force de contradictions, que me dégoûter de votre service ; ils s'opposent à vos desseins éternels sur mon âme. Grand Dieu, les hommes pourront-ils détruire ce que vous avez édifié ? Vos volontés adorables sur vos élus trouvent-elles quelque résistance dans les vaines oppositions des méchants ? A quoi peuvent aboutir leurs faibles efforts, qu'à faciliter l'accomplissement de ce que vous avez résolu ? Plus ils s'efforcent de résister à mon égard aux ordres de votre sagesse, plus ces ordres immuables auront leur effet : leurs oppositions me répondent de votre secours et de la victoire ; je vous deviens plus chère et plus précieuse à mesure que je suis plus exposée, et que vos desseins éternels sur moi trouvent plus de contradictions de la part des hommes. C'est votre gloire, Seigneur, qu'on attaque ; c'est l'ouvrage chéri de votre grâce, que vous avez à défendre. Ne me regardez pas moi-même, vous n'y verriez rien qui ne dût vous éloigner de moi. Mais regardez-y, Seigneur, ce que vous y avez vous-même opéré, la foi, l'amour, la componction, la confiance, le cœur nouveau que vous avez créé au dedans de moi. Vous défendrez vos dons inestimables, ô mon Dieu ; vous me garderez comme la prunelle de l'œil ; vous environnerez cette nouvelle lumière que vous avez répandue dans mon âme, de tant de remparts, que ni le vent des tribulations, ni la vaine poussière des prospérités et des richesses ne sera jamais capable de l'éteindre.

10. Sub umbra alarum tuarum protege me à facie impiorum qui me afflixerunt.

Couvrez-moi de vos ailes à la vue de ces impies qui me persécutent sans cesse.

Regardez-moi, grand Dieu, comme un oiseau faible qui ne fait que d'éclore ; c'est sous vos ailes seulement que je puis être en sûreté; c'est sous la chaleur divine de cet abri que mes forces croîtront de jour en jour, et que je serai enfin en état de me dégager de tous les filets tendus autour de moi pour me surprendre. Mais en attendant, ô mon Dieu, que vos ailes saintes demeurent toujours étendues sur moi ; ne vous éloignez pas d'un moment. Quelle honte pour ceux qui m'affligent, quand ils me trouveront invincible sous cet asile ! Ils auront beau m'attaquer de toutes parts ; à leur vue même je mépriserai leurs efforts impies. Ils auront la confusion et la douleur de voir ma faiblesse victorieuse de toute leur

puissance ; ils seront forcés d'être témoins du triomphe de votre grâce. Ainsi, grand Dieu, en me protégeant, vous les confondrez, et vous leur ferez sentir que l'homme est bien faible contre Dieu.

11. Inimici mei animam meam circumdederunt; adipem suum concluserunt; os eorum locutum est superbiam.

Mes ennemis m'environnent de toutes parts ; ils ont fermé leurs entrailles à la compassion ; fiers de leur puissance, ils insultent même à ma faiblesse.

Ces grandes vérités, ô mon Dieu, sont cachées aux yeux de mes oppresseurs. Ils ne comptent pour rien votre protection envers vos serviteurs qu'ils entreprennent de perdre; ils ne voient que leur faiblesse et le dénuement où ils sont de tout secours humain : ils ne voient pas la main invisible qui les défend et qui les protége; ils croient n'avoir affaire qu'à l'homme, et ne savent pas qu'il s'en prennent à vous-même. Vous le voyez, grand Dieu, comme ils s'acharnent tous les jours avec plus de fureur à ma perte. Ils s'assemblent autour de moi comme pour m'investir, de peur que je ne leur échappe ; ils tentent tous les moyens que la malice peut inventer pour séduire mon âme : quand les caresses et les sollicitations n'ont pas réussi, ils ont recours aux mauvais traitements et aux outrages. C'est tantôt le serpent [1] qui vient s'insinuer avec souplesse pour m'empoisonner de son venin ; et puis un lion furieux qui s'élance sur moi, pour faire de mon âme la pâture de sa rage et de sa férocité. Leurs entrailles alors sont fermées à toute compassion ; ils s'applaudissent même des maux qu'ils me font souffrir, ils insultent avec un orgueil impie à la confiance que j'ai en vous, ô mon Dieu, ils en font le sujet de leurs dérisions et de leurs blasphèmes ; ils me défient de trouver, dans mon recours à votre seule protection, un asile qui me mette à couvert de l'inhumanité de leurs poursuites; ils n'ouvrent leur bouche que pour m'exalter leur puissance, leur crédit, leur élévation, et m'intimider par le peu de ressources que le malheur de ma situation me fournit pour m'en défendre. Mais, grand Dieu, loin d'être éblouie de leur grandeur et de leur prospérité, je la regarde comme un don que vous leur avez fait dans votre colère : elle endurcit le cœur ; elle allume toutes les passions ; elle en rassemble autour de nous tous les attraits les plus inévitables. Les plaisirs sensuels marchent toujours à sa suite ; et le crime, grand Dieu, suit toujours de près les plaisirs. Elle est comme une graisse fatale qui étouffe bientôt en nous la vie de la grâce et de la foi, et qui bouche toutes les avenues par où les influences de votre Esprit Saint pourraient se communiquer à nos âmes.

[1] *Le serpent*, 1754 ; *un serpent*, Renouard.

12. Projicientes me nunc circumdederunt me ; oculos suos statuerunt declinare in terram.

Après m'avoir abandonné, leur haine s'est réveillée ; ils m'ont investi de nouveau ; détournant les yeux du ciel, ils s'appliquent uniquement à ma perte.

Ainsi, grand Dieu, ces hommes fiers de leur élévation et de leur puissance, mais vils et méprisables à vos yeux, ont beau me proscrire, me fouler aux pieds comme de la boue, ne me laisser voir autour de moi que des maux à venir, encore plus cruels que ceux que je souffre, m'interdire même la consolation de me plaindre ; ils ne m'ôteront pas, ô mon Dieu, celle de me consoler avec vous. Quand je me présente à eux pour leur exposer mon innocence, ils ne daignent pas même détourner leurs regards sur moi : leurs yeux, fixés à terre avec un dédain orgueilleux, croiraient s'avilir s'ils se levaient pour voir ma douleur et ma misère. Mais, grand Dieu, ce ne sont pas les regards des hommes que je cherche d'attirer sur moi : regardez-moi seulement, vous, ô mon Dieu ; mais regardez-moi de cet œil de miséricorde et de tendresse, qui change toutes les peines que nous endurons, en des plaisirs secrets et indicibles. Que les pécheurs n'aient des yeux que pour la terre ; c'est d'elle qu'ils attendent tout leur bonheur, et il est juste qu'il ne la perdent jamais de vue. Mais pour ceux qui souffrent en votre nom, ô mon Dieu, il les ont toujours levés au ciel, parce que c'est de là qu'ils attendent leur délivrance, et qu'ils savent qu'elle est proche.

13. Susceperunt me sicut leo paratus ad prædam, et sicut catulus leonis habitans in abditis.

Les voilà qui viennent fondre sur moi, comme un lion s'élance du lieu où il est caché, sur la proie qui se présente.

Les animaux les plus féroces, grand Dieu, sont quelquefois capables d'humanité : ils ont autrefois respecté un de vos prophètes dans la fosse même où il devait leur servir de pâture, et rendu à leur manière les devoirs funèbres au saint patriarche de vos anachorètes. Mais

les hommes en qui toute crainte de votre nom est effacée, ne sentent jamais ces heureux intervalles de tendresse et de compassion : la douleur elle-même qui désarme la férocité, les irrite et les rend plus cruels. Je l'éprouve tous les jours, grand Dieu ! plus mes ennemis m'écrasent, et me rendent un objet digne de pitié, plus leur haine contre moi s'aigrit et s'enflamme ; mes maux qui devraient les satisfaire, ne servent qu'à m'en attirer de nouveaux ; ce sont toujours des lions furieux, qui après avoir déchiré leur proie, n'en sont que plus avides pour la dévorer tout entière. Leur fureur même ne meurt pas avec eux : leurs exemples la transmettent à leurs enfants dans l'âge le plus tendre ; ils sucent presque avec le lait la cruauté de leurs pères ; ils héritent de leurs vices encore plus que de leurs noms et de leurs biens ; l'on voit de père en fils une succession de dureté, d'inhumanité envers les malheureux, qui infecte ces races maudites.

14. Exurge, Domine, præveni eum, et supplanta eum : eripe animam meam ab impio ; frameam tuam ab inimicis manus tuæ.

Levez-vous, ô mon Dieu, prévenez-les, confondez leur espérance : tirez-moi des mains de ces impies ; désarmez-les en leur ôtant cette puissance qu'ils tiennnent de vous, et qu'ils n'emploient qu'à traverser vos desseins.

Il y a trop longtemps, grand Dieu, qu'ils abusent de leur crédit et de leur puissance ; vengez votre gloire en vengeant l'innocence de vos serviteurs. Vous m'avez jusqu'ici soutenu dans mes peines par des consolations secrètes : c'en est assez pour affermir ma faiblesse ; mais ce n'en est pas assez pour manifester avec éclat votre puissance. Les hommes charnels ne sont pas frappés des prodiges de grâce que vous opérez dans les cœurs ; il faut parler à leurs sens, et vous montrer à eux par des coups éclatants d'indignation, où ils soient forcés de reconnaître votre doigt. Levez-vous donc, grand Dieu, paraissez à découvert ; ils sont sur le point de m'accabler ; toutes les mesures qu'ils ont prises contre moi paraissent infaillibles ; faites-les évanouir, grand Dieu, dans le moment même où ils comptaient s'applaudir du succès. Prévenez leurs noirs desseins par les moyens mêmes qu'ils ont choisis pour les accomplir : laissez-leur jusqu'au bout goûter l'erreur de leur espérance barbare, pour la confondre en un clin d'œil avec plus d'éclat ; attendez que je leur sois livré, qu'ils me tiennent enfin absolument sous leur puissance, et qu'ils soient les maîtres de ma vie et de mon salut, pour me délivrer de leurs mains. Suscitez-leur alors des concurrents qui les supplantent dans la faveur des princes et des grands dont ils abusent ; qu'ils voient leurs places occupées par leurs envieux ; que tout cet édifice d'orgueil, de crédit, d'opulence, que tant de crimes avaient élevé, s'écroule tout d'un coup à leurs yeux, lorsqu'ils le croient le plus affermi ; arrachez-leur des mains le glaive, cette autorité que vous ne leur aviez confiée que pour protéger les faibles et les innocents, et dont ils ne se sont jamais servis que pour les opprimer. Ce sont les prospérités et les faveurs dont vous les avez comblés, qui en ont fait les ennemis de votre nom ; peut-être, grand Dieu, qu'ils feront un usage plus chrétien de l'adversité, et que les châtiments ramèneront à vos pieds ceux que vos bienfaits en avaient éloignés.

15. Domine, à paucis de terra divide eos in vita eorum ; de absconditis tuis adimpletus est venter eorum.

Mettez, Seigneur, même pendant la vie, de la différence entre les impies et ce petit nombre de serviteurs que vous avez sur la terre ; ceux-là sont comblés de biens qui sont cachés dans vos trésors.

Mais, grand Dieu, si vos châtiments doivent leur être inutiles ; laissez-les jouir de leur prospérité ; ils n'aiment que les biens périssables ; punissez-les en les en comblant. Discernez-les, par la continuité de ces faveurs funestes, du petit nombre de vos serviteurs, que vous éprouvez toujours ici-bas par des tribulations et des traverses. Vous leur réservez des biens plus solides et plus durables ; vous vous réservez vous-même, grand Dieu, tandis que les heureux du monde reçoivent ici-bas leur récompense ; vous faites creuser dans les entrailles de la terre, et en arracher l'or dont ils sont avides, pour en rassasier leur avidité. Il faut bien, grand Dieu, que les richesses soient méprisables à vos yeux, puisque vous les destinez presque toujours pour être le partage de ceux que vous n'aimez pas. En effet, Seigneur, ces bienfaits temporels dont vous les surchargez jusqu'à la satiété, cachent une main rigoureuse qui les rejette, et les punit en même temps qu'elle semble les favoriser : ce sont des victimes que vous laissez engraisser, et qui vont être incessamment immolées à votre vengeance.

16. Saturati sunt filiis, et dimiserunt reliquias suas parvulis suis.

Ils se voient une nombreuse postérité, à laquelle ils laissent en mourant de grands héritages.

Oui, Seigneur, qu'ils voient leurs années prolongées sur la terre au-delà même des bornes qui terminent la vie des autres hommes ; qu'ils aient le plaisir passager de voir autour d'eux les enfants de leurs enfants ; qu'une nombreuse postérité flatte leur vieillesse, et leur promette que leur nom passera avec eux jusqu'aux âges les plus reculés ; qu'ils laissent à leurs descendants les biens immenses qu'ils ont amassés, et qui sont les restes criminels de leurs rapines et de leur avarice. Voilà, grand Dieu, l'unique bonheur où ils aspirent : ils veulent jouir longtemps ici-bas de leur opulence, et l'établir sur des fondements si solides, que lorsque la mort les forcera enfin de s'en arracher, elle passe avec tout son éclat à leurs héritiers : c'est là où aboutissent tous leurs souhaits et tous les soins pénibles qu'ils dévorent pendant la vie [1]. Voilà les heureux du siècle.

17. Ego autem in justitia apparebo conspectui tuo; satiabor cùm apparuerit gloria tua.

Pour moi, ô mon Dieu, je tâcherai de paraître toujours pur à vos yeux, et je serai content, si je puis revoir votre tabernacle.

Pour moi, grand Dieu, je ne leur envie point cette vaine félicité. Mes supplications ne monteront jamais jusqu'à votre trône pour solliciter des dons si dangereux, et que vous accordez presque toujours dans votre colère. Ce serait vous outrager, grand Dieu, que de vous demander autre chose que vous-même. L'unique objet de mes vœux est que leur prospérité et leur crédit ne me suscite plus de contradictions qui peuvent devenir l'écueil de mon innocence et de ma faiblesse. Je ne vous demande pas de partager avec eux le faux éclat qui les environne ; je ne vous demande que toute la force dont j'ai besoin pour n'en être pas ébloui, et malgré toutes leurs sollicitations, de conserver toujours au dedans de moi la justice et l'innocence, qui sont les seules richesses de l'âme, et le seul éclat qui les suit au-delà du tombeau, et les rend agréables à vos yeux. Sauvez mon âme, grand Dieu, des séductions continuelles que ces hommes corrompus assemblent autour de moi. Qu'ils me traitent d'insensé ; qu'ils regardent ma fidélité pour vous comme une simplicité et une faiblesse d'esprit ; que je paraisse à leurs yeux digne de pitié et risée ; que m'importe, grand Dieu, pourvu que vous me trouviez juste et digne de votre bienveillance, quand je viendrai paraître devant vous ? Le monde qui vous hait, peut-il estimer ceux qui vous aiment ? Le monde qui ne connaît que les biens présents, peut-il se persuader que ceux qui en sont comblés, et qui n'en usent que pour la félicité de leur sens, soient malheureux ? Mais pour moi, Seigneur, vous m'avez appris que le monde ne fait point d'heureux : aussi ce n'est pas de lui que j'attends le bonheur où j'aspire ; c'est de vous seul, ô mon Dieu. Vous nous en faites déjà goûter ici-bas les heureuses prémices par les consolations secrètes de votre grâce, par la paix du cœur et la joie de la conscience inséparables de la vertu. Le poids de la corruption, les périls répandus ici-bas, les peines de cet exil, troublent encore cet joie sainte ; nous ne la goûtons qu'à demi, et à travers mille amertumes qui en diminuent la douceur ; mais le peu que vous nous en faites goûter sur la terre, irrite notre soif et enflamme nos désirs. Si la suavité seule de vos saintes inspirations est capable de nous soutenir au milieu des peines et des malheurs les plus cruels de cette vie, que sera-ce, grand Dieu, quand nous en serons délivrés, et que vous nous communiquerez à plein toute la magnificence de votre gloire ? Que sera-ce, quand, échappés de toutes les misères qui nous environnent sur la terre, nous serons plongés dans le sein immense de votre amour, pénétrés de l'éclat immortel de votre majesté, et fixés dans la jouissance de ce bien suprême, qui ne laisse plus rien à désirer à vos élus ? C'est alors, grand Dieu, que ma joie sera pleine, que tous mes désirs seront remplis, que je ne serai plus occupé qu'à contempler votre gloire, que cette occupation sera pour moi un plaisir ineffable et toujours nouveau, que ce bonheur parfait n'aura plus d'autres bornes que celles de votre éternité.

[1] *La vie*, 1754. — *Leur vie*, Renouard.

PSAUME XVII.

PRIÈRE D'UNE AME QUI, APRÈS AVOIR ÉTÉ LONGTEMPS LIVRÉE AU MONDE ET AUX PASSIONS LES PLUS CRIMINELLES, REMERCIE DIEU D'AVOIR ENFIN ROMPU SES CHAINES, ET RAPPELLE AVEC DE GRANDS SENTIMENTS D'AMOUR ET DE RECONNAISSANCE TOUS LES ÉVÉNEMENTS SINGULIERS ET PRESQUE MIRACULEUX QUI ONT PRÉCÉDÉ ET FACILITÉ SA CONVERSION.

1. Diligam te, Domine, fortitudo mea : Dominus firmamentum meum, et refugium meum, et liberator meus.

Je vous aimerai, Seigneur, vous qui êtes toute ma force : le Seigneur est mon appui, mon refuge, mon libérateur.

Quand je rappelle devant vous, ô mon Seigneur, l'état déplorable et invétéré de crime et de déréglement d'où vous m'avez retirée, tout mon amour peut-il suffire pour vous en témoigner ma reconnaissance? Ma faiblesse ne rencontrait presque plus de péril où elle ne succombât; mon âme était devenue comme le triste jouet de tous les objets des passions; il leur suffisait de se montrer à moi pour me vaincre. Mais, grand Dieu, vous avez été vous-même ma force; et l'empire que le monde et ses illusions avaient pris sur ma faiblesse, n'a fait qu'embellir le triomphe de votre grâce. De faibles désirs de salut obtenaient de temps en temps de moi des démarches encore plus faibles de conversion; mais à peine avais-je fait un pas vers vous, ô mon Dieu, que je chancelais et retournais en arrière; vous seul, grand Dieu, avez enfin affermi et fixé ma légèreté et mon inconstance. Tout s'opposait au dehors à la résolution d'une nouvelle vie; tout ce qui m'environnait, loin de me tendre la main, ne m'offrait que des contradictions et des censures; le monde entier paraissait soulevé contre moi: vous seul, grand Dieu, avez été mon refuge; et tandis que tout m'abandonnait, j'ai trouvé un asile dans votre sein, que vous m'avez ouvert avec une tendresse paternelle. Mille liens de passion, de bienséance, de respect humain, m'attachaient au monde; plus je tentais de m'en débarasser et de les rompre, plus ils se resserraient; ma servitude était si invétérée qu'elle paraissait sans ressource: vous m'avez regardée, grand Dieu; et à ce seul regard de miséricorde, mes liens sont tombés. Que vous rendrai-je, ô mon divin libérateur, pour tant de bienfaits? C'est à vous-même à vous payer de vos mains; pénétrez mon cœur de votre saint amour; je m'y livre sans réserve, ô mon Dieu; et ce nouveau don que vous me faites, est la seule reconnaissance que vous exigez de votre créature.

2. Deus meus, adjutor meus; sperabo in eum.

C'est mon Dieu qui est mon défenseur ; je mettrai en lui toute mon espérance.

Que pouvais-je tout seul, accablé sous le poids de mes chaînes? Mon cœur aimait son esclavage honteux, et il se refusait à tout ce qui aurait pu le délivrer, il ne trouvait de bonheur, de sagesse, de noblesse de sentiments, que sous ce joug funeste. Que serais-je devenu, grand Dieu, si vous m'aviez laissé à moi-même? vous êtes venu à mon secours, et je me suis dégagé. Quel prodige de grâce, ô mon Dieu! et en quelle situation puis-je me trouver désormais, où je ne doive espérer en vous, réclamer votre assistance, et tout attendre de vos miséricordes infinies!

3. Protector meus, et cornu salutis meæ, et susceptor meus.

Il me protége, il assure mon salut, il prend en main tous mes intérêts.

Vous ne les avez pas bornées, grand Dieu,

ces miséricordes, à me retirer de l'abîme où je croupissais ; vous avez pris en main ma défense contre toutes les attaques que j'ai eu à soutenir de la part des hommes. Mon retour à vous m'a suscité des ennemis et des persécuteurs ; vous avez rendu tous leurs efforts inutiles ; vous avez dissipé, comme de la poussière, tous les vains projets qu'ils avaient formés contre mon salut. L'orage qui me menaçait, s'est calmé sans que je m'en sois mêlé moi-même ; ceux qui paraissaient les plus irrités de mon changement, ont été forcés d'y applaudir et de m'en féliciter. Quand on veut de bonne foi se donner à vous, grand Dieu, il n'y a qu'à s'en remettre à votre bonté pour toutes les suites que peut avoir cette grande démarche ; c'est votre grâce qui la commence, c'est elle qui la soutient et qui l'achève.

4. Laudans invocabo Dominum, et ab inimicis meis salvus ero.

Je louerai, j'invoquerai le nom du Seigneur, et je serai délivré de mes ennemis.

Aussi c'est à votre grâce seule, ô mon Dieu, que j'en rends la gloire et les louanges qui lui sont dues. Que pourrais-je en effet m'attribuer à moi-même ? Vous savez, grand Dieu, ce que vous y avez trouvé : quel fonds de de misère et de dépravation ! Mais je vous ai invoqué, et vous êtes venu, et tout a changé de face au dehors et au dedans de moi. Quelle est votre bonté pour les hommes, ô mon Dieu, de leur avoir laissé une ressource si facile de salut ! ils n'ont qu'à vous invoquer et s'adresser à vous : votre secours est toujours prêt ; vous ne savez pas vous refuser aux prières et aux cris d'un cœur touché. Quel aveuglement de ne faire aucun usage d'un moyen de salut si consolant et si aisé ! Pour moi, Seigneur, tant qu'il me sera permis de vous réclamer et d'invoquer votre saint nom, j'userai de ce privilége heureux que vous avez bien voulu accorder à vos créatures. Que les ennemis de mon salut continuent à s'armer contre moi ; qu'ils emploient les menaces et les artifices pour m'ébranler : je vous invoquerai, grand Dieu, et ma prière fera toujours toute ma sûreté.

5. Circumdederunt me dolores mortis, et torrentes iniquitatis conturbaverunt me.

Les douleurs de la mort m'ont environné ; et les torrents de l'iniquité m'ont rempli de trouble.

C'est à elle, grand Dieu, que je dois le bienfait inestimable qui m'a retiré du désordre. Les remords du crime, plus cruels que les douleurs mêmes de la mort, me suivaient partout : j'avais beau changer de situation, je les trouvais toujours autour de moi ; c'étaient comme des furies attachées à mes côtés, qui me poursuivaient, et ne me permettaient pas d'être un moment tranquille. La multitude innombrable de mes iniquités se rassemblait sans cesse sous mes yeux, et comme un torrent impétueux, fondait sur mon cœur, et y excitait des troubles et des ravages qui me laissaient dans un état affreux. J'avais avalé le crime comme l'eau ; mais ces eaux fatales, en grossissant, avaient inondé toutes les puissances de mon âme, y avaient éteint et ravagé tous vos dons, et laissé un fonds de boue et d'amertume, qui ne pouvait plus servir d'asile et de repaire qu'aux cruelles morsures des aspics et des serpents.

6. Dolores inferni circumdederunt me ; præoccupaverunt me laquei mortis.

Les horreurs du tombeau m'ont environné de toutes parts ; j'ai vu des piéges tendus de tous côtés pour m'ôter la vie.

Dans cette situation déplorable, grand Dieu, la pensée continuelle des supplices que vous préparez aux pécheurs, redoublait ma douleur et mes craintes. L'horreur du tombeau s'offrait sans cesse à mes yeux. Je me disais à moi-même que la mort, comme un piége terrible, surprend toujours ceux qui n'en ont pas prévenu la surprise par de sages précautions. Ma perte éternelle me paraissait inévitable, si je persévérais dans le déréglement, où j'avais jusque-là vécu.

7. In tribulatione mea invocavi Dominum, et ad Deum meum clamavi.

Au milieu de mon affliction, j'ai appelé le Seigneur à mon secours ; j'ai poussé des cris vers mon Dieu.

Ah ! ce fut alors, grand Dieu, que ne pouvant plus soutenir le poids de mes crimes et de mes peines ; ce fut alors, ô Père tendre et miséricordieux, que je me tournai vers vous : les cris de ma douleur et de mon repentir montèrent à votre trône. Après avoir essayé longtemps de l'insuffisance de toutes les créatures pour calmer les agitations de mon cœur, je compris que je ne pouvais trouver qu'en vous seul, ô mon Dieu, ce que je cherchais en vain depuis tant d'années au milieu du monde. Je levai ma voix vers vous, Seigneur, de l'abîme

de tribulations et d'angoisses où mon cœur était plongé ; je crus que les supplications d'un pécheur, non-seulement désarmeraient votre colère prête à éclater sur moi, mais qu'elles réveilleraient même votre tendresse. Mes crimes, il est vrai, devaient m'imposer devant vous, ô Dieu saint, un silence de honte et de confusion ; mais des besoins pressants ne consultent pas l'indignité de celui qui prie ; et d'ailleurs, ô mon Dieu, plus nos misères sont extrêmes, plus elles nous donnent droit de vous appeler à notre secours.

8. Et exaudivit de templo sancto suo vocem meam, et clamor meus in conspectu ejus introivit in aures ejus.

Ma voix a su pénétrer jusque dans son temple ; mes cris sont parvenus jusqu'à lui, et il les a entendus.

En effet, mon espérance ne m'a pas trompé : ô source de toute bonté, vous avez ouvert à mes cris vos entrailles paternelles ; du haut du temple de votre gloire, vous vous êtes abaissé jusqu'à écouter le langage de ma douleur. Cette voix mêlée de soupirs et de larmes n'a pas frappé inutilement vos oreilles ; elle a pénétré jusque dans votre cœur ; vous me l'avez ouvert de nouveau ; vous vous êtes rendu à moi, grand Dieu, malgré les crimes qui vous en éloignaient depuis si longtemps ; et vous êtes rentré en possession d'une âme destinée à être votre temple, mais qui avait été jusque-là la demeure des esprits immondes.

9. Commota est et contremuit terra ; fundamenta montium conturbata sunt, et commota sunt, quoniam iratus est eis.

Oui, ce Dieu qui dans sa colère fait trembler la terre, et qui ébranle jusqu'aux fondements des montagnes.

Mais, grand Dieu, comment pourrais-je rappeler ici toutes les merveilles que vous avez opérées pour faciliter ma conversion ? Vous ébranlez, quand il le faut, le monde entier pour sauver un seul élu ; vous faites trembler la terre et en ouvrez les abîmes ; vous frappez les montagnes jusque dans leurs fondements, et vous ensevelissez, sous les ruines de leurs masses énormes, les villes et les campagnes ; et voilà, ô mon Dieu, la figure des prodiges que vous avez renouvelés en ma faveur. J'avais de grands établissements sur la terre qui m'attachaient encore trop à elle, et suspendaient mon changement ; ils paraissaient élevés sur des fondements inébranlables : vous les avez rendus chancelants et fait écrouler peu à peu, afin qu'instruit de leur peu de solidité, il m'en coûtât moins de m'en détacher. Je comptais sur la protection des grands et des puissants ; je croyais être en sûreté à l'abri de ces montagnes si élevées et si profondément enracinées dans les entrailles de la terre ; ces appuis de chair et de sang ouvraient tous les jours à mon ambition de nouvelles vues opposées à celles que vous aviez sur moi, ô mon Dieu : vous avez renversé ces montagnes si hautes et si fières de leur élévation ; vous avez soufflé sur le crédit et sur la faveur de ces grands de la terre ; vous l'avez ébranlée jusqu'aux fondements, et ces masses énormes ont chancelé ; et, me trouvant comme écrasé sous leurs ruines, mes espérances terrestres ont disparu avec elles ; et j'ai cherché en vous un protecteur plus puissant avec lequel je n'ai plus de révolution à craindre.

10. Ascendit fumus in ira ejus, et ignis à facie ejus exarsit ; carbones succensi sunt ab eo.

Ce Dieu qui de ses regards allume des feux vengeurs, et change en brasiers ardents les villes entières.

Vous avez autrefois dans votre colère fait descendre le feu du ciel sur des villes criminelles : j'étais assez coupable pour mériter le même châtiment. Vous vous êtes contenté, ô mon Dieu, de l'exercer sur mes possessions et sur mes édifices ; mais vous l'avez exercé, comme à l'égard de Job, dans votre miséricorde. Il me fallait des malheurs et des adversités pour me rappeler à vous : j'ai vu les flammes, allumées de votre main, ne faire de la magnificence de mes maisons qu'un monceau de cendres ; et alors j'ai pensé à m'édifier une maison durable dans le ciel. Ce feu bienfaisant, en consumant mes héritages, a consumé en même temps tout ce qu'il y avait encore de terrestre dans mon cœur, et n'a servi qu'à y rallumer le feu divin de votre amour, qui était comme étouffé sous cette multitude de matières viles, mais chères et précieuses à mes yeux, qui en ralentissaient la sainte activité.

11. Inclinavit cœlos et descendit ; et caligo sub pedibus ejus.

Ce Dieu qui abaisse les cieux et qui descend porté sur les nuées.

Vous descendiez autrefois sur une nuée pour conduire votre peuple à travers les routes pénibles et dangereuses du désert ; et voilà, ô

mon Dieu, la protection visible que vous m'avez accordée au milieu des peines et des obstacles que je trouvais dans la nouvelle voie où vous m'aviez fait entrer, et où j'étais à tout moment sur le point de m'égarer ; vous avez toujours marché devant moi pour me marquer ma route.

12. Et ascendit super Cherubim, et volavit; volavit super pennas ventorum.

Ce Dieu qui, appuyé sur les Chérubins, se fait traîner par les vents dans les airs.

Je n'ai pas attendu longtemps cette assistance miraculeuse : dès que vous vous êtes aperçu que la difficulté du chemin commençait à me lasser ; que les obstacles qui s'offraient encore à moi, décourageaient ma faiblesse ; que, désespérant d'avancer, j'étais presque résolu de reculer et de retourner aux abominations de l'Egypte ; vous avez volé, grand Dieu, à mon secours, monté sur les ailes de vos chérubins ; la rapidité de votre course pour venir à moi a imité celle des vents ; le péril et le secours se sont toujours trouvés au même instant ensemble.

13. Et posuit tenebras latibulum suum, in circuitu ejus tabernaculum ejus, tenebrosa aqua in nubibus aeris.

Ce Dieu qui ne peut nous rendre sa présence sensible qu'à travers les nuages épais dont il est obligé de s'envelopper et se former comme un tabernacle pour dérober sa majesté à nos yeux.

Vous êtes, Seigneur, un Dieu caché pour les enfants du siècle : vous ne vous montrez à eux qu'au milieu des ténèbres qui vous dérobent à leurs yeux ; votre gloire, votre sainteté, votre puissance, votre justice, n'est pour eux qu'un nuage épais, où ils ne voient rien qui les frappe et qui les intéresse ; ils vous regardent comme si vous n'étiez pas, parce qu'il n'y a de réel pour eux que ce qu'ils voient des yeux du corps. Mais, grand Dieu, de quelques ténèbres que vous enveloppiez votre majesté, n'éclate-t-elle pas en tous lieux dans l'univers? Vous nous cachez l'éclat ineffable de votre gloire ; mais les ouvrages de vos mains que nous admirons, mais l'immensité même des cieux et des nuées qui vous cachent, ne nous la manifestent-elles pas assez ? C'est dans ces ténèbres respectables que vous êtes plus grand, plus terrible, et plus digne de nos hommages.

14. Præ fulgore in conspectu ejus nubes transierunt, grando et carbones ignis.

Ce Dieu qui dissout les nuées de l'éclat de son visage, et les fait se résoudre en une grêle mêlée de feu.

Vous vous êtes, grand Dieu, rendu assez visible à mes yeux dans les secours inespérés que j'ai reçus de vous. Dès le premier pas que je voulus faire dans votre service, je ne voyais devant moi que des nuages affreux ; le monde soulevé contre moi ne m'annonçait que des orages et une grêle de malheurs prêts à fondre sur ma tête. Vous parûtes alors, grand Dieu, et tous ces brouillards s'évanouirent à l'éclat de votre présence : elle dissipa les vaines frayeurs qui m'alarmaient, et tout cet appareil bruyant de tempête n'a enfanté pour moi que le calme et la tranquillité dont je jouis.

15. Et intonuit de cœlo Dominus, et Altissimus dedit vocem suam; (grando et carbones ignis).

Ce Dieu qui du haut du ciel parle aux timides mortels par l'effroyable tonnerre qu'il fait gronder sur eux.

Oui, Seigneur, en me délivrant de mes terreurs, vous en frappâtes ceux qui voulaient ébranler ma résolution en les jetant dans mon âme. Vous fîtes gronder du haut du ciel votre tonnerre sur leurs têtes ; vous leur montrâtes de loin les signes les plus funestes et les plus effrayants de votre colère ; vous leur fîtes sentir que la joie du ciel pour la conversion d'un pécheur se tourne en indignation et en vengeance contre ceux qui veulent lui enlever le plaisir et la gloire de sa nouvelle conquête : toutes les calamités les menaçaient à la fois, et c'étaient autant de voix dont vous vous serviez, afin de les détourner de tout ce qu'ils entreprenaient pour me rentraîner dans les illusions du monde.

16. Et misit sagittas suas, et dissipavit eos; fulgura multiplicavit, et conturbavit eos.

Ce Dieu qui consterne ses ennemis par les éclairs redoublés, dont il leur frappe les yeux, qui les dissipe par la foudre qu'il lance comme des flèches sur leurs têtes.

Mais vos menaces, ô mon Dieu, n'excitent dans les cœurs corrompus que des frayeurs passagères : les objets séduisants du monde les calment aussitôt. J'aurais trouvé dans les démarches que vous demandiez de moi des obstacles insurmontables de la part des hommes, si vous vous étiez contenté de leur faire entrevoir le glaive prêt à les frapper et à me défendre. Il fallait, grand Dieu, que votre main s'appesantît sur eux en effet. Tant qu'ils

auraient joui de leur crédit et de leur puissance, j'avais tout à craindre de l'usage qu'ils étaient résolus d'en faire contre moi. Ils rassemblaient leurs forces et leurs conseils pour m'attaquer avec plus de succès : il était temps, grand Dieu, de frapper. Aussi les flèches de votre colère, lancées sur eux, les ont dissipés; des malheurs soudains et inattendus, comme des coups de foudre multipliés, les ont terrassés. Vous les avez affligés par des pertes, des contre-temps, des infirmités, des disgrâces; vous avez mis le trouble et l'amertume dans leurs maisons; et occupés de leurs propres malheurs, ils n'ont plus pensé à ceux qu'ils me préparaient. Que vos conseils sont profonds et adorables, ô mon Dieu! vous faites servir au salut de vos serviteurs les piéges mêmes dressés pour les perdre.

17. Et apparuerunt fontes aquarum, et revelata sunt fundamenta orbis terrarum.

Enfin ce Dieu qui autrefois fit voir les sources les plus cachées des eaux et les abîmes les plus profonds.

Vous avez armé, ô puissant protecteur de ceux qui vous servent, toute la nature en ma faveur : les éléments ont semblé prendre ma défense contre mes persécuteurs; les eaux sont sorties de leurs abîmes profonds pour inonder leurs terres et leurs campagnes. Toutes les créatures, ô mon Dieu, sont entre vos mains des instruments dont vous vous servez, quand il vous plaît, pour exercer vos vengeances contre ceux qui s'opposent à vos desseins éternels sur les justes.

18. Ab increpatione tua, Domine, ab inspiratione spiritus iræ tuæ.

Par un effet de vos menaces, Seigneur, et par le souffle impétueux de votre colère.

Vous ne paraissez jamais plus irrité, et vous n'opérez jamais des prodiges plus effrayants, que lorsqu'il s'agit de frapper ceux qui dressent des embûches à vos serviteurs; c'est alors que toute l'impétuosité de votre colère éclate. Eh! que n'avez-vous pas fait autrefois pour délivrer votre peuple de l'oppression de l'Egypte! Vous avez soufflé sur les eaux de la mer; et les mêmes abîmes qui se sont découverts pour laisser un passage libre à votre peuple, ont submergé la multitude innombrable de ses ennemis; vous avez ouvert les entrailles de la terre pour engloutir les murmurateurs; vous avez fait descendre le feu du ciel, et ceux qui contredisaient Moïse et Aaron, vos serviteurs, ont été dévorés. Ce n'étaient là, grand Dieu, que les images consolantes et admirables de ce que vous deviez opérer un jour en faveur du nouveau peuple, et de la protection que j'ai éprouvée en effet dans les contradictions que les enfants du siècle m'ont suscitées.

19. Misit de summo, et accepit me; et assumpsit me de aquis multis.

C'est ce Dieu même qui du haut du ciel a daigné me tendre la main, et qui m'a tiré comme du milieu des ondes où j'allais périr.

Oui, grand Dieu, je n'en saurais assez renouveler le souvenir et ma reconnaissance devant vous. Vous m'avez tendu la main du haut du ciel, lorsque j'étais plongé le plus avant dans le fond de l'abîme; vos regards miséricordieux se sont arrêtés sur moi dans un temps où je n'étais presque plus que comme un de ces infortunés que les flots ont engloutis, et dont ils agitent ensuite à leur gré les tristes cadavres. Vous m'avez retiré du milieu de ces eaux amères; vous m'avez essuyé du naufrage, et ranimé en moi cet esprit de vie, cette chaleur divine éteinte si absolument depuis si longtemps dans mon cœur, que rien n'y palpitait plus, et n'y laissait plus d'espérance de retour à la vie que j'avais perdue.

20. Eripuit me de inimicis meis fortissimis, et ab his qui oderunt me, quoniam confortati sunt super me.

Voyant que je ne pouvais plus résister à des ennemis également puissants et animés contre moi, il m'a tiré de leurs mains.

Il ne vous a pas suffi, ô mon Dieu, de me retirer du milieu des ondes et de me conduire au port; j'y ai trouvé des dangers encore plus à craindre que ceux dont vous veniez de me délivrer. Tandis que j'étais livré à la violence des flots et à l'impétuosité de mes passions, mon malheur n'était qu'un spectacle agréable pour le monde : il applaudissait à ma perte; il donnait des noms honorables à l'infamie de mes déréglements. Mais dès qu'il m'a vu sortir de ce gouffre puant, et marcher dans les voies de la pudeur et de la vertu, je suis devenu pour lui un objet de haine et de mépris; il s'est prévalu de son crédit et de sa puissance pour m'attirer des disgrâces; il a

tout mis en usage, ou pour m'accabler, ou pour me décourager. Mais vous étiez avec moi, grand Dieu : tous les efforts des ennemis de mon salut n'ont abouti qu'au crime de de leur mauvaise volonté ; et votre secours plus puissant que leur malice m'a délivré de leurs mains.

21. Prævenerunt me in die afflictionis meæ, et factus est Dominus protector meus.

Pendant le temps de mon affliction ils ont souvent essayé de me surprendre ; et le Seigneur m'a toujours protégé.

Que vos ennemis, grand Dieu, sont infatigables, et ingénieux, quand il s'agit de nous séduire ! Pourquoi ne le sommes-nous pas autant pour les attirer à vous ? Quand ils me voyaient accablé sous le poids des afflictions dont ils avaient été les seuls auteurs, dans l'espérance que je me lasserais enfin de mes peines, ils venaient m'en promettre la délivrance, si je voulais adhérer à leurs pernicieux conseils ; voyant que je n'allais pas implorer leur secours, parce que je comptais sur le vôtre, ô mon Dieu, ils faisaient les premières démarches ; ils me prévenaient par des paroles douces et artificieuses ; ils tâchaient de me persuader que mon intérêt seul les faisait agir, et qu'ils étaient touchés des malheurs que je m'attirais moi-même ; ils m'en laissaient entrevoir encore de plus grands, si je m'obstinais dans le parti singulier que j'avais pris. Mais vous étiez à mes côtés, grand Dieu ; vous veilliez à ma sûreté ; et la douceur apparente de leurs artifices me trouvait aussi insensible que la dureté de leurs mauvais traitements.

22. Et eduxit me in latitudinem ; salvum me fecit, quoniam voluit me.

Parce que j'ai trouvé grâce auprès de lui, il a achevé ma délivrance par la ruine entière de mes ennemis, et il m'a mis en pleine liberté.

Enfin, grand Dieu, à travers tant d'obstacles, tant de piéges, tant de persécutions, me voilà tranquille et en état de vous servir avec liberté. Plus je repasse sur toutes ces marques singulières de votre bonne volonté pour moi, plus je sens mon indignité et la gratuité incompréhensible de vos bienfaits. Vous, grand Dieu, qui êtes le père commun de tous les hommes, vous avez toujours eu les yeux sur moi seul ; vous avez suivi tous mes pas, comme si vous n'aviez que moi seul à protéger et à sauver sur la terre parmi cette multitude innombrable d'enfants d'Abraham qui vous adorent. Une vile créature souillée de tant de crimes, que pouvait-elle attendre de vos regards que des châtiments et des foudres ?

23. Et retribuet mihi Dominus secundùm justitiam meam, et secundum puritatem manuum mearum retribuet mihi.

C'est ainsi que le Seigneur récompensera toujours la droiture de mon cœur et la pureté de mes actions.

Si vous avez pu, grand Dieu, me regarder d'un œil favorable, lorsque je ne vous offrais que des mains souillées et un cœur livré à l'iniquité et à l'injustice ; quel secours et quelles marques de bonté ne dois-je pas attendre de vous, si je persévère dans les voies de la justice et de l'innocence où vous m'avez fait entrer ? Vous avez été, ô mon Dieu, si riche et si libéral en miséricordes à mon égard, dans un temps où je ne méritais que votre indignation : suspendrez-vous le cours de vos grâces et de vos bienfaits, aujourd'hui, où je tâche de lever vers vous des mains pures, et un désir sincère d'accomplir toute justice ? Il a fallu toute la force de votre bras pour m'arracher des mains de votre ennemi qui me retenait captif par des liens que le temps avait rendus presque indissolubles : que ce prodige de votre puissance, grand Dieu, ne soit pas inutile ; vous n'en opérez jamais en vain. Conservez ce qui vous a tant coûté pour le recouvrer ; et si la reconnaissane d'un bienfait en attire toujours de nouveaux, vous ne cesserez jamais, grand Dieu, de me favoriser, parce que je ne cesserai pas de sentir le prix inestimable du don qui m'a délivré.

24. Quia custodivi vias Domini, nec impiè gessi à Deo meo.

Car je ne me suis point écarté de ses voies ; jamais je ne me suis souillé de la moindre impiété.

Aussi, grand Dieu, et je puis le confesser ici en votre présence, puisqu'en vous rappelant ce que vous avez opéré en moi, je ne fais que publier vos miséricordes ; depuis ce moment heureux qui changea mon cœur, vous savez que j'ai tâché de ne pas m'écarter de vos voies. Non-seulement j'ai eu horreur de ces discours d'impiété, qui avaient autrefois si souvent souillé mes lèvres ; non-seulement je me suis banni de la société de ces hommes corrompus dans l'esprit et dans le cœur, qui trouvent

les plaisirs criminels insipides, s'ils n'y mêlent un langage d'incrédulité et de blasphème; non-seulement j'ai respecté les vérités de la foi, et soumis ma raison à la sainte obscurité de ses mystères; j'ai médité aussi ses conseils et ses préceptes, pour en faire la règle de mes mœurs. Ce qui me paraissait autrefois si incompréhensible dans ce que votre Eglise nous propose de croire, fait aujourd'hui ma plus ferme espérance; et les maximes de votre loi, que je ne croyais propres qu'à nous jeter dans le désespoir par l'impossibilité prétendue de les observer, ne sont plus pour moi qu'un joug doux et aimable; et plus je le porte, plus il devient léger et consolant.

25. Quoniam omnia judicia ejus in conspectu meo : et justitias ejus non repuli a me.

Ayant sans cesse ses jugements devant les yeux, j'ai toujours plié sous le joug de sa loi.

Pour m'affermir dans l'observance de votre loi, ô mon Dieu, et ne pas me rebuter des difficultés qu'elle offre aux sens et à l'amour-propre, j'ai sans cesse devant les yeux la justice et la terreur de vos jugements. Pouvez-vous trop exiger, grand Dieu, d'une créature qui vous doit tout, et qui a passé la plus grande partie de sa vie à vous méconnaître et à vous outrager? Pouvez-vous lui trop interdire l'usage des biens et des commodités de la terre, elle qui n'en a jamais usé que pour insulter le bienfaiteur de qui elle les tenait? N'est-il pas juste que mon corps qui avait si longtemps servi à l'ignominie, serve à la justice; et que je traite avec quelque rigueur un ennemi, que ma molle indulgence pour lui m'avait rendu si funeste, et dont tous les mouvements me présagent encore ma perte? Puis-je me plaindre, grand Dieu, s'il m'en coûte quelque chose pour observer vos commandements, eu égard aux supplices affreux que l'énormité de mes crimes me préparait, et dont votre justice a bien voulu me quitter pour quelques violences passagères? Mes passions avaient été elles-mêmes si pénibles; j'avais dévoré tant d'amertume et de difficultés dans les voies criminelles du monde et des plaisirs; pourrais-je me laisser rebuter des peines légères qui accompagnent la vertu? Oh! du moins, grand Dieu, vous nous en tenez compte de ces peines légères; elles entrent dans l'économie de notre salut, et dans les expiations que vous exigez de nos iniquités; enfin votre grâce les adoucit, au lieu que les peines que j'éprouvais dans mes passions étaient de nouveaux crimes; et que la tristesse, les remords, le désespoir, étaient la seule consolation qu'elles laissaient dans le cœur après elles.

26. Et ero immaculatus cum eo, et observabo me ab iniquitate mea.

Résolu plus que jamais de conserver mon innocence, j'emploierai dans la suite tous mes soins à éviter le mal.

Non, Seigneur, dans la vive confiance où je suis que vous ne m'abandonnez pas, si je ne vous abandonne le premier, je me propose plus que jamais de mener une vie pure et innocente. Pour y parvenir, grand Dieu, je connais maintenant les piéges et les occasions qui m'ont autrefois séduit; les familiarités qui m'ont conduit au crime; les sociétés qui avaient été pour moi une école de vice et de dissolution; les plaisirs que le monde appelle innocents, et d'où je ne sortais jamais qu'avec un cœur plus souillé et plus coupable; ces soins efféminés sur ma personne, que je croyais ne donner qu'à la bienséance, et que je n'accordais qu'à la passion et à des désirs injustes. Voilà, grand Dieu, les sources fatales qui ont infecté tout le cours de ma vie passée. Il m'en a trop coûté de les avoir connues, pour ne pas mettre à profit à l'avenir une si triste expérience. Je m'observerai avec tant de sévérité que tout ce qui avait été pour moi une occasion de chute, je l'éviterai avec le même soin que la chute même. Ce n'est pas, grand Dieu, à un malade comme moi, encore faible et tout chancelant de ses blessures, d'aller affronter le péril. Les justes, affermis dans vos voies, peuvent mépriser les attaques d'un ennemi que leur seule présence confond et désarme; mais pour moi, Seigneur, il connaît trop les endroits faibles de mon cœur, et il a un trop long usage de me vaincre, pour que j'aille imprudemment essayer mes forces naissantes contre les siennes. Le plus sûr moyen de m'en défendre, c'est de fuir : la fuite est la victoire des faibles. Vous avez promis un secours puissant, toujours présent, à leur faiblesse; mais vous ne l'avez pas promis à leur témérité.

27. Et retribuet mihi Dominus secundum justitiam meam, et secundum puritatem manuum mearum in conspectu oculorum ejus.

Ainsi le Seigneur voyant toujours en moi un cœur droit et des intentions innocentes, il m'en fera recueillir le fruit.

Oui, Seigneur, ma fidélité à fuir les écueils, où j'ai tant de fois péri, m'attirera de nouveaux secours pour échapper à ceux que je trouverai sur mes pas : à mesure que vous me verrez avancer dans la justice, vous me comblerez de plus en plus de vos bienfaits. J'ai la consolation de servir un maître qui tient compte de tout à ceux qui le servent, d'une violence, d'un soupir, d'un verre d'eau froide donné à son nom. Et il faut bien que vous ne cherchiez, grand Dieu, qu'à nous trouver à vos yeux dignes de vos largesses, puisque vous récompensez en nous vos propres dons. Je n'ai donc, Seigneur, qu'à conserver mes mains pures, et je ne les lèverai jamais en vain vers vous ; et votre secours suivra toujours de près mes supplications et mes prières. Vous êtes si disposé, ô Père des miséricordes, à faire du bien à vos créatures, que vous nous ordonnez de ne pas nous lasser de vous demander ; vous exigez nos importunités, comme si ce n'était pas assez de les souffrir ; vous voulez seulement que l'innocence ou un commencement sincère de repentir fasse tout le mérite comme tout le succès de nos demandes.

28. Cum sancto sanctus eris, et cum viro innocente innocens eris.

Oui, Seigneur, vous êtes miséricordieux avec celui qui a de la miséricorde, et vous ne faites point de mal à celui qui n'en fait point.

N'est-il pas juste qu'en venant vous supplier, grand Dieu, nous n'offrions rien à vos yeux, qui, loin d'attirer vos grâces, excite votre colère, ou du moins que nous commençions à détester ce qui peut en nous vous déplaire? N'est-il pas juste que nous ne vous trouvions bon et miséricordieux qu'autant que nous le sommes pour nos frères ; et que nous n'obtenions de vous la délivrance des maux qui nous menacent, et que votre justice nous réserve, qu'à mesure que vous nous voyez disposés à suspendre ceux que nous préparions à ceux qui nous ont offensés ? Quoi ! grand Dieu ! nous conserverions le souvenir d'une légère offense qui a blessé notre orgueil, et nous viendrions vous demander d'oublier les outrages dont nous avons tant de fois déshonoré votre majesté suprême ! Nous fermerions nos entrailles aux cris et aux besoins de nos frères affligés, et vous nous ouvririez les vôtres ! Nous serions durs et cruels envers les autres hommes, et vous seriez tendre et bienfaisant à notre égard ! Non, Seigneur, nos dispositions envers nos frères seront toujours celles que vous aurez pour nous ; et ne sommes-nous pas heureux que vous ayez bien voulu que les sentiments de nos cœurs pour eux deviennent pour nous la règle et la mesure des vôtres?

29. Et cum electo electus eris, et cum perverso perverteris.

Vous êtes bon envers le bon, et vous êtes méchant envers le méchant.

Mais, Seigneur, ce ne sont pas les seules apparences de la douceur et de la charité, que vous exigez de nous : vous détestez ces cœurs doubles et pervers, qui, sous les dehors de l'amitié, cachent l'amertune de la jalousie et de la haine envers leurs frères ; vous leur rendez dissimulation pour dissimulation, des faveurs trompeuses et extérieures pour les signes faux et extérieurs de bienveillance qu'ils accordent aux autres. Vous les comblez souvent des biens de la terre ; mais la bonté et la tendresse de votre cœur, ô mon Dieu, n'a aucune part à ces faveurs superficielles. Dans le temps même que vous les répandez sur eux, vous les réservez au jour de vos vengeances ; vous ne dissimulez leurs crimes que pour leur en préparer une punition plus longue et plus sévère. Ce n'est qu'aux cœurs droits et simples, ô mon Dieu, que vous vous communiquez sans réserve. Si vous les châtiez ici-bas, ces châtiments sont des faveurs réelles qui assurent leur salut ; si vous les y favorisez, ces faveurs temporelles sont encore des moyens et des facilités effectives que vous leur ménagez pour se rendre plus dignes et plus sûrs de leur élection éternelle. Tout entre vos mains coopère au bien de ceux qui vous aiment ; et tout, au contraire, se change en occasion de perte pour ceux qui se livrent à leurs passions. Ils corrompent, ils pervertissent, ils emploient contre vous, ô mon Dieu, tout ce qui aurait dû les rappeler à la connaissance et à l'amour du bienfaiteur souverain qu'ils outragent.

30. Quoniam tu populum humilem salvum facies, et oculos superborum humiliabis.

Vous prenez soin de secourir un peuple soumis à vos volontés, pendant que vous confondez nos superbes ennemis.

Telle a été dans tous les temps, grand Dieu, votre conduite adorable envers les hommes. Les cœurs doux et humbles ont toujours été l'objet le plus tendre de vos soins. S'ils ont ressenti quelquefois les tristes effets de leur propre faiblesse, vous n'étiez pas loin d'eux, et ils se relevaient de leurs chutes, plus forts, plus vigilants et plus fidèles. Si vous permettiez aux méchants de les affliger, vous mettiez des bornes à ces jours d'épreuve et d'affliction; elles ne duraient qu'autant qu'elles pouvaient leur être utiles; et quand ils en avaient fait tout l'usage que vous vous étiez proposé, vous leur rendiez la paix, la gloire, la liberté et tous les autres biens, dont vos ennemis se flattaient de les avoir dépouillés pour toujours. Mais les enfants de l'orgueil, mais ces cœurs vains et présomptueux qui ne mesurent leurs desseins ambitieux que sur leur puissance, qui ne daignent pas même lever les yeux vers vous, comptant venir à bout tout seuls de leurs entreprises; votre justice leur prépare toujours des événements et des revers qui les humilient; ils finissent toujours par la confusion et par l'opprobre, et leur gloire passée ne sert qu'à rendre plus amère et plus honteuse leur ignominie présente. Mais les justes eux-mêmes, dès qu'ils présument trop de leurs forces, qu'ils négligent les précautions auxquelles vous avez attaché leur persévérance, qu'ils se flattent que rien ne sera capable d'ébranler leur fidélité, et qu'ils méprisent les périls que vous leur avez ordonné de fuir et de craindre : ah! vous permettez que leur orgueil soit toujours confondu et humilié par quelque chute honteuse. Ils regardaient leurs frères avec des retours de complaisance sur leur propre vertu; mais l'humiliation dont ils sont couverts est si profonde qu'ils n'osent plus se regarder eux-mêmes. C'est de vous, grand Dieu, que nous tenons toutes nos vertus; et elles deviennent des vices, dès que nous n'en rapportons la gloire qu'à nous-mêmes.

31. Quoniam tu illuminas lucernam meam, Domine : Deus meus, illumina tenebras meas.

Vous avez fait luire sur moi, Seigneur, votre divine lumière pour m'éclairer : ne me laissez pas retomber dans les ténèbres, ô mon Dieu.

Voilà, grand Dieu, des lumières et des vérités que vous me montrez sans cesse au fond du cœur. Je les ignorais autrefois : de profondes ténèbres étaient répandues sur mon âme. Je vous connaissais à peine, ô source éternelle de lumière; comment aurais-je pu connaître les voies de votre grâce dans les cœurs? Faites-moi croître de jour en jour dans la connaissance de ces vérités saintes : je les publierai; je ferai luire votre lumière divine aux yeux de ceux qui vivent dans les ténèbres, et qui ont été autrefois témoins de mes erreurs et de mes égarements. Je leur avais servi de guide et de modèle dans les voies ténébreuses des passions; vous vous servirez peut-être de moi, grand Dieu, pour leur ouvrir les yeux et les ramener aux sentiers de la vérité. Achevez de dissiper jusqu'aux plus légers nuages que mes anciens désordres ont laissés dans mon âme; pénétrez-la tout entière des lumières de la vérité. Que tous les préjugés du monde; que toutes les erreurs qu'on y honore des noms de la sagesse; que toutes les fausses lueurs qu'on y prend pour la vérité, s'éclipsent devant elle au fond de mon cœur. Nous ne sommes jamais que ténèbres sur ce qui nous regarde. Montrez-moi à moi-même, grand Dieu; faites que je me connaisse dans votre lumière. Plus je serai éclairé sur mes misères, plus je sentirai le bienfait qui m'en a délivré, et le besoin continuel que j'ai de votre secours pour ne pas m'y rengager à l'avenir.

32. Quoniam in te eripiar à tentatione, et in Deo meo transgrediar murum.

Avec vous j'éviterai tous les dangers; appuyé du secours de mon Dieu, il n'est point de rempart que je ne force.

Je sais, grand Dieu, que cette vie est pour les plus justes même une tentation continuelle, et qu'elle est toute semée d'écueils et de précipices, mais je sais aussi, ô mon Dieu, qu'on y marche avec sûreté, quand on vous a pour guide et pour soutien. Vous permettez qu'on trouve dans vos voies des obstacles qui paraissent insurmontables à la faiblesse humaine; mais ces montagnes que le démon grossit à nos yeux pour nous décourager, s'aplanissent, et votre présence seule les fait disparaître; mais ces murs formidables que le monde élève sur notre route, et qui semblent nous ôter toute espérance d'avancer, s'écroulent et laissent le passage libre, dès que vous nous précédez pour nous faciliter votre voie sainte. Le monde ne promet que des plaisirs, et on n'y trouve que des chagrins et des amertumes; au contraire, vos voies n'offrent d'abord que

des ronces et des épines, et on n'y marche, grand Dieu, que sur des fleurs.

33. Deus meus, impolluta via ejus; eloquia Domini igne examinata.

La voie de mon Dieu est irrépréhensible ; la parole du Seigneur est purifiée par le feu.

En effet, que nous ordonne votre divine loi, ô mon Dieu! que la vérité, l'ordre, la justice, la sainteté? Eh quoi ! l'homme innocent se rendait heureux par la pratique de ces vertus; elles étaient pour lui la source d'une joie ineffable, et ce n'est qu'en cessant de les pratiquer qu'il a perdu la félicité dans laquelle vous l'aviez créé : et maintenant la pratique de ces mêmes vertus me rendrait malheureux! et je ne pourrais goûter de bonheur qu'en me livrant aux erreurs, au désordre, aux penchants vicieux et injustes que le péché a mis en moi ,et qui y défigurent l'ouvrage du Créateur! Non, mon Dieu, votre loi n'est pas seulement une loi pure et sainte, c'est une loi aimable qui ne rebute que les cœurs corrompus ; c'est le vrai remède à nos maux ; et loin d'être un joug qui accable nos âmes, elle seule peut nous tirer de ce dur esclavage sous lequel le péché nous fait gémir : elle nous délivre de ces inquiétudes, de ces troubles, de ces agitations inséparables du vice; elle rend notre cœur tranquille et dès lors heureux, parce qu'elle le met dans l'état où il doit être.

Protector est omnium sperantium in se.

Il est le protecteur de tous ceux qui espèrent en lui.

34. Quoniam quis Deus præter Dominum; aut quis Deus præter Deum nostrum?

Car y a-t-il un autre Dieu que le Seigneur; y a-t-il un autre Dieu que notre Dieu?

35. Deus qui præcinxit me virtute, et posuit immaculatam viam meam.

C'est ce Dieu qui m'a revêtu de force, et qui m'a fait marcher dans l'innocence.

A la vérité, nous sommes trop aveugles, ô mon Dieu ! pour apercevoir de nous-mêmes la beauté de votre loi sainte ; nous sommes trop corrompus pour l'aimer, et trop faibles pour la pratiquer. Mais le secours de votre grâce, Dieu de bonté, ne manque jamais à ceux qui espèrent véritablement en vous. Maître de nos cœurs et de nos esprits, vous les tournez, vous les éclairez comme il vous plaît. Lorsque vous voulez nous faire marcher dans la voie de vos commandements, bientôt vous dissipez nos ténèbres, vous purifiez nos inclinations, vous fortifiez notre faiblesse, et nous éprouvons, avec une surprise mêlée de joie, que ce qui nous effarouchait le plus dans la piété, c'est ce qui en fait toute la douceur et toute la consolation.

36. Qui perfecit pedes meos tanquam cervorum, et super excelsa statuens me.

Il m'a donné l'agilité des cerfs, lorsque, pour me dérober à la fureur de mes ennemis, j'ai été obligé de gagner la cime des montagnes.

Je n'aurais jamais cru qu'appesanti par ce poids de corruption qui me rentraîne sans cesse vers la terre, je pusse y marcher avec tant de légèreté ; mais quand on est porté sur vos ailes, grand Dieu, la vitesse des cerfs n'égale pas celle des justes qui marchent dans vos voies. Ils arrivent sans peine à la plus haute perfection et à la pratique la plus sublime de vos conseils.

37. Qui docet manus meas ad prœlium; et posuisti ut arcum æreum brachia mea.

C'est ce Dieu qui m'a appris l'art de la guerre ; c'est vous, Seigneur, qui m'avez donné comme un bras d'airain pour combattre.

Pour moi, grand Dieu ! avant d'aspirer à cet état sublime de vertu et de tranquillité parfaite, avant de goûter les douceurs ineffables qui suivent toujours la victoire entière sur nos passions, il me reste encore bien des ennemis à combattre. Mais, ô mon Dieu, vous m'apprendrez vous-même l'art divin de cette guerre spirituelle ; je m'y trouverai de jour en jour plus habile et plus aguerri : et quel progrès ne fait-on pas, grand Dieu, quand on vous a pour docteur et pour maître? J'ai déjà vaincu par votre secours les ennemis visibles de mon salut, les partisans du monde, les complices de mes anciens désordres, qui me faisaient une guerre cruelle pour me rentraîner dans leurs assemblées de plaisir et de crime ; vous me donnâtes comme un bras d'airain, non-seulement pour me parer de leurs coups, mais pour les ébranler et les ramener presque dans vos voies. On parle, grand Dieu! avec bien plus de force et de succès des abus du monde, quand on en a fait soi-même une longue et funeste expérience.

38. Et dedisti mihi protectionem salutis tuæ : et dextera tua suscepit me.

C'est vous qui me protégeant, m'avez délivré de tant de dangers ; c'est votre main toute-puissante qui m'a soutenu.

Qu'il est difficile de s'en déprendre, quand on y tient depuis tant d'années ! Vous le savez, grand Dieu ! il vous a fallu toute la force de votre droite pour m'en arracher : mon salut y paraissait désespéré, si vous n'aviez fait en ma faveur de ces prodiges de protection réservés dans les trésors de vos miséricordes. Et comment aurais-je pu m'y attendre, grand Dieu ? L'affreuse singularité de mes désordres ne semblait me promettre que des châtiments plus sévères et plus singuliers ; votre abandon était la seule distinction terrible que je pouvais espérer de vous, ô mon Dieu ; et vous ne m'avez distingué que par l'abondance et la singularité de vos grâces.

39. Et disciplina tua correxit me in finem ; et disciplina tua ipsa me docebit.

Vous avez eu toujours soin de m'instruire et de me redresser ; aussi ne veux-je jamais suivre que vos divines leçons.

Je compte, ô mon Dieu, parmi ces grâces singulières, les afflictions et les chagrins que vous me ménagiez, lorsque j'étais le plus livré à mes passions. Vous permettiez que mes passions mêmes en fussent la source funeste ; elles me jetaient tous les jours dans de nouveaux malheurs ; je n'avais jamais pu parvenir à jouir tranquillement de mes crimes ; chaque nouvelle passion était marquée par quelque nouveau contre-temps. C'était votre miséricorde, grand Dieu, qui me préparait à la vérité par ces corrections salutaires ; vous me corrigiez en père ; vous répandiez ces amertumes sur mes plaisirs, pour m'en dégoûter peu à peu. Si j'étais assez malheureux, grand Dieu, que de m'y abandonner de nouveau, et d'oublier vos divines leçons, donnez-m'en, Seigneur, de plus sévères et de plus douloureuses ; si je suis jamais capable de vous oublier un seul moment, ô mon adorable bienfaiteur, redoublez à l'instant vos coups ; faites fondre sur moi tous les malheurs qui peuvent accabler les hommes ; frappez-moi dans mes biens, dans ma personne, dans tout ce que j'ai de plus cher ; écrasez-moi, perdez-moi dans le temps, pour me sauver dans l'éternité.

40. Dilatasti gressus meos subtus me ; et non sunt infirmata vestigia mea.

Lorsque je marchais dans un chemin trop serré, vous avez eu la bonté d'élargir mes pas, et de prévenir par là mes chutes.

Quelle serait mon ingratitude, grand Dieu, si je pouvais jamais oublier vos miséricordes, jusqu'à renouveler mes misères ! Des châtiments temporels ne suffiraient pas pour punir un si indigne et si affreux retour. Et comment pourrais-je jamais perdre le souvenir des grâces et des consolations dont vous me comblez, depuis que je suis entré dans vos voies saintes ? J'avais toujours marché dans les voies du monde et des passions, par des voies pénibles et amères : les perfidies, les dégoûts, les contre-temps, les obstacles, les pertes, les dérangements y avaient toujours empoisonné tous mes plaisirs. Et depuis que je suis revenu à vous, ô mon Dieu, quelle paix, quelle douceur, quelle joie sainte ! Votre voie est étroite, il est vrai ; mais il semble qu'elle s'élargit sous mes pas : j'y marche tous les jours avec un nouveau plaisir. Si j'y éprouve quelquefois ces dégoûts, ces lassitudes, ces répugnances inévitables dans votre service, vous les adoucissez à l'instant par des consolations secrètes, par de nouvelles lumières dont vous soutenez ma faiblesse ; et loin de me sentir moins ferme et plus chancelant dans vos voies, j'y avance avec un nouveau courage, et je ne sors jamais de ces légères épreuves que plus fort et plus résolu de vous sacrifier ce qui me reste de vie.

41. Persequar inimicos meos, et comprehendam illos ; et non convertar donec deficiant.

J'ai dit, plein de confiance en vous : Je poursuivrai mes ennemis ; je les joindrai ; et je ne reviendrai du combat qu'après leur entière défaite.

42. Confringam illos, nec poterunt stare ; cadent subtus pedes meos.

Je les renverserai sans qu'ils puissent se relever ; je les foulerai aux pieds.

Je n'ignore pas, grand Dieu, que je dois m'attendre à des attaques plus rudes de la part des puissances des ténèbres, ennemies de mon salut. Il suffit, ô mon Dieu, de se déclarer tout haut disciple de votre Fils, pour exciter leur haine et leur rage : déchus pour toujours de la félicité pour laquelle ils avaient été créés ; c'est une affreuse consolation pour ces esprits réprouvés d'entraîner les hommes dans l'abîme où ils se sont précipités, et d'avoir des compagnons de leur supplice et de leur infortune éternelle. Je sais encore mieux, ô

mon Dieu, que ce sont des ennemis irréconciliables ; qu'on ne peut avoir la paix avec eux qu'en devenant leur proie ; et que vouloir même les ménager, c'est leur donner contre nous de nouvelles forces. Aussi, grand Dieu, armé de votre secours puissant, je leur rendrai guerre pour guerre ; je les poursuivrai jusque dans les lieux où ils se croient le plus caché pour me tendre plus sûrement des piéges ; et comme ils ne cesseront jamais de conjurer ma perte, je ne cesserai pas aussi de les combattre. Au fond, Seigneur, ils ne sont redoutables, que parce que nous les rendons tels. C'est notre faiblesse qui fait toute leur force ; c'est nous seuls qui leur mettons à la main les armes dont ils se servent pour nous perdre. Il n'y a qu'à les mépriser pour les vaincre ; ils n'osent plus paraître dès qu'on les connaît ; et ils sont abattus et terrassés, dès qu'on ne leur donne pas la main pour les aider à nous abattre nous-mêmes.

43. Et præcinxisti me virtute ad bellum ; et supplantasti insurgentes in me subtus me.

Vous m'avez revêtu de force, Seigneur, pour faire la guerre ; vous avez abattu sous mes pieds ceux qui s'élevaient contre moi.

Je l'ai éprouvé, grand Dieu, depuis que vous m'avez revêtu de force pour soutenir cette guerre continuelle que nous fait l'ennemi de notre salut. Fier de ses victoires passées sur mon âme, il venait à moi comme à une conquête assurée ; mais il ne m'a pas trouvé seul accompagné de mes seules faiblesses. Vous étiez à mes côtés, grand Dieu ; et malgré les signes funestes de tant de défaites qu'il voyait encore sur moi, et qui lui paraissaient des gages certains de son nouveau triomphe, je l'ai foulé aux pieds comme un vil reptile, dont le venin n'est à craindre que pour ceux qui veulent s'en laisser infecter.

44. Et inimicos meos dedisti mihi dorsum ; et odientes me disperdidisti.

Vous avez fait tourner le dos à mes ennemis ; et vous avez fait périr ceux que votre haine avait armés contre moi.

Aussi voyant qu'il ne pouvait plus rien par lui-même, il m'a suscité d'autres ennemis : il a armé contre moi ses partisans ; il a soufflé dans leur cœur sa haine et sa vengeance contre mon âme ; ils ont tout tenté pour me pervertir. Mais, ô mon Dieu, ils n'ont retiré de leurs efforts impies que la honte de les avoir inutilement tentés ; leur haine n'a été pernicieuse qu'à eux seuls ; et ils se sont perdus en travaillant en vain à me perdre moi-même.

45. Clamaverunt, nec erat qui salvos faceret ; ad Dominum, nec exaudivit eos.

Dans leur déroute ils ont appelé à leur secours, et il ne s'est trouvé personne pour les délivrer ; ils ont invoqué le Seigneur, mais il ne les a point exaucés.

Il n'est point de crime, en effet, ô mon Dieu, qui laisse moins d'espérance de pardon, et qui ferme plus les entrailles de votre miséricorde, que celui de ces hommes corrompus, de ces instruments de Satan, qui s'efforcent d'ébranler et de décourager ceux qui, désabusés enfin du monde et de ses plaisirs, commencent à vous servir. Ils participent d'avance à la réprobation du démon, dont ils partagent ici-bas les fonctions. S'ils paraissent quelquefois touchés de leurs crimes, c'est un faux repentir qui ne les change point. Ils crient vers vous, ô mon Dieu, lorsque vous les frappez dans leurs biens ou dans leurs personnes ; mais c'est une voix de chair et de sang, qui sort de leur amour pour les choses de la terre, et non de la componction de leurs fautes. Ils sentent la pesanteur de vos coups ; mais ils ne sentent pas l'énormité des prévarications qui les leur ont attirés. Ils vous demandent le retour de leurs prospérités temporelles, au lieu de vous demander le retour de votre bienveillance et leur salut éternel ; et de là vient que vous ne leur accordez ni l'un ni l'autre. Et en effet, ô mon Dieu, quand on a été assez malheureux que de vous perdre, peut-on vous demander quelque autre chose que vous même ?

46. Et comminuam eos ut pulverem ante faciem venti, ut lutum platearum delebo eos.

Comme le vent emporte la poussière et dessèche la boue des rues, j'ai dissipé mes ennemis, je les ai fait disparaître.

Aussi, grand Dieu, s'ils recommencent encore leurs efforts impies pour ébranler la fidélité que je vous ai jurée, j'espère, avec le secours de votre grâce, les dissiper comme le vent dissipe la poussière des chemins. En vain ils mettront en usage l'éclat de leur nom, leur puissance, leur crédit, leurs bienfaits pour me séduire, je regarderai tous ces vains avantages comme la boue qu'on foule aux pieds. Et

qu'y a-t-il, grand Dieu, qui puisse être comparé au bonheur de vous servir et de vous posséder? Je sais ce qu'il en coûte pour rompre les attachements criminels du monde, lorsqu'une longue habitude les a fortifiés; et comment pourrais-je m'y rengager après que votre main puissante et miséricordieuse en a heureusement délivré mon âme?

47. Eripies me de contradictionibus populi ; constitues me in caput gentium.

Vous avez réuni tout Israël sous mes lois, et vous avez joint les nations à mon empire.

Il n'y a, grand Dieu, qu'à soutenir ces premières attaques que le monde nous livre, lorsque nous commençons à vous servir. Il ne faut attendre d'abord de sa part que des dérisions, des contradictions et des censures ; mais à la fin, tout injuste qu'il est, il rend justice à la vertu; il est forcé de la respecter. La persévérance, la douceur, le courage, l'intégrité incorruptible d'une âme fidèle dans la pratique de tous ses devoirs, sa charité pour ses frères, frappe enfin les hommes les plus dissolus ; ils ne peuvent lui refuser leur estime et leur admiration; ils envient en secret son sort. Si leurs passions et leurs intérêts les divisent, ils s'en rapportent à son équité et à sa sagesse pour les concilier; ils lui donnent sur eux un empire que les noms et les dignités ne donnent point. Oui, mon Dieu, je n'ai qu'à laisser passer ce premier orage, que mon changement a excité contre moi: vous réunirez enfin tous les suffrages, non pas en ma faveur, mais à la louange de votre grâce; et peut-être, grand Dieu, vous vous servirez de mon exemple pour ramener ceux que j'ai autrefois séduits; et comme j'ai été autrefois leur chef et leur modèle dans les voies de l'iniquité, vous m'établirez pour l'être dans celles de l'innocence et de la justice.

48. Populus quem non cognovi, servivit mihi ; in auditu auris obedivit mihi.

Des peuples que je ne connaissais pas pour mes sujets, me sont maintenant soumis, et me rendent une parfaite obéissance.

L'exemple de votre Fils, ô mon Dieu, sera dans tous les temps une source inépuisable de consolation pour ses disciples. Les contradictions qu'il eut à soutenir de la part des Juifs, ont fait éclater sa gloire : ils refusèrent de le reconnaître pour roi, et il est devenu le chef et le libérateur des nations. Son peuple, au milieu duquel il était né, et auquel il avait été promis, le rejeta ; et tous les peuples de l'univers, qui étaient comme étrangers à l'égard de son alliance et de ses promesses, se sont soumis à sa doctrine et à son empire. Nos proches selon la chair sont toujours les plus grands obstacles à vos desseins de miséricorde sur nos âmes ; c'est d'eux que nous devons attendre le plus de traverses et d'oppositions, quand nous voulons renoncer aux abus du monde et des passions. Des étrangers, des inconnus nous louent, nous aident, favorisent nos désirs; et nous ne trouvons dans ceux que le sang et la nature nous a unis, que des ennemis et des contradicteurs à combattre.

49. Filii alieni mentiti sunt mihi ; filii alieni inveterati sunt, et claudicaverunt à semitis suis.

Des enfants étrangers m'ont manqué de fidélité ; ils ont vieilli dans leur aversion pour moi ; ils ont boité, et n'ont plus marché dans leurs voies.

Voilà, ô mon Dieu, ce que j'ai éprouvé moi-même. Ceux que le sang m'unissait de plus près, sont devenus comme étrangers à mon égard : les sentiments les plus communs de la nature se sont démentis dans leurs cœurs; il a semblé que je ne leur appartenais plus, dès que je commençais à vous appartenir, ô mon Dieu ; et qu'ils ne me connaissaient plus, lorsque j'avais enfin le bonheur de commencer à vous connaître. Ils m'ont regardé comme perdu pour eux et pour le monde, dans le temps que vous me gagniez pour l'éternité, ô mon divin libérateur ; je n'étais plus pour eux que comme une pierre de rebus, lorsque vous me faisiez entrer dans l'édifice éternel de la céleste Jérusalem. Rien n'a été capable de leur ouvrir les yeux : le prodige de mon changement, loin de les toucher, n'a servi qu'à les endurcir; et au lieu de me suivre dans les voies de la grâce, ils se sont même éloignés des voies de la tendresse naturelle que le sang semblait leur montrer à mon égard.

50. Vivit Dominus, et benedictus Deus meus ; et exaltetur Deus salutis meæ !

Vive donc à jamais le Seigneur, et béni soit le Dieu que j'adore ; loué soit le Dieu qui m'a délivré de tant de dangers !

Voilà, grand Dieu, les dangers dont vous m'avez délivré. Vous avez permis que mes proches selon la chair dépouillassent à mon

égard les sentiments de la nature, pour éteindre dans mon cœur toutes les affections de la chair et du sang, qui auraient pu m'attacher trop à eux, et ne laisser en moi pour eux que ces affections épurées de la grâce, et ces sentiments de charité qui font monter tous les jours vers vous des vœux et des prières pour leur conversion et pour leur salut. Soyez donc, grand Dieu, béni dans le temps et dans l'éternité ; et que toutes les bouches se réunissent pour publier à jamais les louanges et les merveilles de votre grâce !

51. Deus, qui das vindictas mihi, et subdis populos meos sub me ; liberator meus de inimicis meis iracundis.

Soyez loué, ô mon Dieu, vous qui soumettez les peuples à ma domination, qui me vengez de mes ennemis, et qui m'arrachez à leur fureur.

C'est la seule vengeance, grand Dieu, que je vous demande contre eux. Changez leur cœur ; ne les livrez pas jusqu'à la fin à un sens réprouvé ; ouvrez leurs yeux à la vérité qu'ils haïssent sans la connaître. Vous m'aurez vengé alors, et ma douleur sera satisfaite : c'est ainsi que vous me soumettrez mes ennemis, en les soumettant à votre joug ; et que vous me garantirez de leur haine, en les mettant à couvert de la vôtre.

52. Et ab insurgentibus in me exaltabis me ; a viro iniquo eripies me.

Vous m'avez mis hors des atteintes de ceux qui s'élevaient contre moi, vous avez rendu leur malice et leurs mauvais desseins inutiles.

C'est ainsi que vous me ferez triompher de toutes leurs attaques, en les faisant triompher de leurs passions injustes ; et que je ne craindrai plus la malignité de leurs desseins, quand ils commenceront à craindre la sévérité de votre justice.

53. Propterea confitebor tibi in nationibus, Domine ; et nomini tuo psalmum dicam.

Pour cela, Seigneur, faisant entendre ma voix aux nations les plus éloignées, je chanterai des psaumes à la gloire de votre nom.

Rendez-vous propice, grand Dieu, aux vœux que je fais pour leur salut ; et si les actions de grâces d'une vile créature pouvaient être de quelque prix auprès de vous, je publierai devant tous les hommes les merveilles de votre miséricorde. Je serai au milieu du monde un témoin éclatant de la magnificence de vos dons et de votre bonté envers les pécheurs touchés de leurs crimes ; et j'emprunterai la voix de vos saints et de vos prophètes pour chanter la gloire de votre nom.

54. Magnificans salutes regis ejus, et faciens misericordiam tuam Christo suo David, et semini ejus usque in sæculum.

Je publierai qu'ayant choisi David roi de votre peuple, vous l'avez délivré de mille périls ; et qu'après avoir déployé sur lui votre miséricorde, vous avez encore promis de l'étendre à jamais sur sa race.

Ce ne fut pas assez pour vous autrefois, ô mon Dieu, d'avoir délivré David, ce roi selon votre cœur, de mille périls, et de lui avoir tendu même une main favorable pour le relever de sa chute : vous versâtes pour l'amour de lui des bénédictions abondantes sur toute sa race ; des larmes de sa pénitence coula de siècle en siècle sur ses descendants une source continuelle de grâces. Recevez, grand Dieu, les pleurs qui ne cessent de couler de mes yeux pour attirer vos miséricordes sur la race dont vous m'avez fait naître ; que la crainte de votre nom s'y transmette avec le sang de génération en génération ; que les enfants recueillent jusqu'à la fin cette sainte succession de leurs pères ; que l'innocence et la justice soient les titres héréditaires et domestiques qui ne sortent jamais de leur maison ; et que la magnificence de vos dons les distingue toujours plus que celle de leurs dignités et de leurs richesses.

PSAUME XVIII.

PRIÈRE D'UNE AME CHRÉTIENNE, LAQUELLE, POUR S'AFFERMIR DE PLUS EN PLUS DANS LE MÉPRIS DU MONDE, ET DANS LA FIDÉLITÉ QU'ELLE DOIT A DIEU, ADORE SA GRANDEUR ET SA MAGNIFICENCE QUI ÉCLATE DANS L'IMMENSITÉ DES CIEUX, ET SA SAINTETÉ QU'ON NE PEUT S'EMPÊCHER DE RECONNAITRE DANS LA BEAUTÉ, LA JUSTICE ET LA SUBLIMITÉ DE SA LOI.

1. Cœli enarrant gloriam Dei, et opera manuum ejus annuntiat firmamentum.

Les cieux publient la gloire de Dieu; en exposant à nos yeux ce qu'ils contiennent de merveilles, ils nous apprennent quel est celui qui les a formés.

Que les impies, qui se piquent de supériorité d'esprit et de raison, sont méprisables, ô mon Dieu, de ne pas reconnaître votre gloire, votre grandeur et votre sagesse dans la structure magnifique des cieux et des astres suspendus sur nos têtes! Ils sont frappés de la gloire des princes et des conquérants qui subjuguent les peuples et fondent des empires; et ils ne sentent pas la toute-puissance de votre main, qui seule a pu jeter les fondements de l'univers. Ils admirent l'industrie et l'excellence d'un ouvrier qui a élevé des palais superbes que le temps va dégrader et détruire; et ils font honneur au hasard de la magnificence des cieux; et ils ne veulent pas vous reconnaître dans l'harmonie si constante et si régulière de cet ouvrage immense et superbe que la révolution des temps et des années a toujours respecté, et respectera jusqu'à la fin. N'est-ce pas assez vous manifester à eux, que de leur montrer tous les jours ces ouvrages admirables de vos mains? Les hommes de tous les siècles et de toutes les nations, instruits par la seule nature, y ont reconnu votre divinité et votre puissance; et l'impie aime mieux démentir tout le genre humain, taxer de crédulité le sentiment universel, et ses premières lumières, nées avec lui, de préjugés de l'enfance, que se départir d'une opinion monstrueuse et incompréhensible, à laquelle ses crimes seuls, ces enfants de ténèbres, ont forcé sa raison d'acquiescer, et que ses crimes seuls ont pu rendre vraisemblable.

2. Dies diei eructat verbum; et nox nocti indicat scientiam.

Chaque jour apprend à louer le Seigneur au jour qui le suit; chaque nuit instruit la nuit suivante à chanter les louanges du Créateur.

Si le Seigneur n'avait montré qu'une fois aux hommes le spectacle magnifique des astres et des cieux, l'impie pourrait y soupçonner du prestige; il pourrait peut-être se persuader que ce sont là de ces jeux du hasard et de la nature, de ces phénomènes passagers qui doivent leur naissance à un concours fortuit de la matière, et qui, formés d'eux-mêmes et sans le secours d'aucun être intelligent, nous dispensent de chercher les raisons et les motifs de leur formation et de leur usage. Mais, ô mon Dieu, ce grand spectacle s'offre à nos yeux depuis l'origine des siècles; la succession des jours et des nuits n'a jamais été interrompue, et a toujours eu un cours égal et majestueux, depuis que vous l'avez établie pour la décoration de l'univers et l'utilité des hommes. Le premier jour qui éclaira le monde, publia votre grandeur par la magnificence de ce corps immense de lumière, qui commença à y présider; et il transmit avec son éclat à tous les jours qui devaient suivre, ce langage muet, mais si frappant, qui annonce aux hommes la puissance de votre nom et de votre gloire. Les astres qui présidèrent à la première nuit, ont reparu et présidé depuis à toutes les autres, et font passer sans cesse avec eux, par la régularité perpétuelle de leurs mouvements,

la connaissance de la sagesse et de la majesté de l'ouvrier souverain qui les a tirés du néant.

3. Non sunt loquelæ, neque sermones, quorum non audiantur voces eorum.

Ces louanges qui ne sont jamais interrompues, sont dans un langage intelligible à tous les peuples de la terre.

Oui, Seigneur, les peuples les plus grossiers et les plus barbares entendent le langage des cieux, dont la magnificence publie votre gloire. Vous les avez établis sur nos têtes comme des hérauts célestes, qui ne cessent d'annoncer à tout l'univers la grandeur du Roi immortel des siècles; leur silence majestueux parle la langue de tous les hommes et de toutes les nations; c'est une voix entendue partout où la terre nourrit des habitants; l'impie seul se bouche les oreilles; et il aime mieux écouter le croassement impur de ses passions qui blasphèment en secret contre la souveraineté de votre être, que la voix éclatante de ces chefs-d'œuvre de vos mains, qui la publient depuis la naissance du monde.

4. In omnem terram exivit sonus eorum; et in fines orbis terræ, verba eorum.

La voix des ouvrages du Seigneur se répand dans tout l'univers; elle retentit jusqu'aux extrémités de la terre.

Qu'on parcoure jusqu'aux extrémités les plus reculées de la terre et les plus désertes, la magnificence des cieux y annonce votre gloire, comme dans les régions les plus habitées et les plus connues. Nul lieu dans l'univers, quelque caché qu'il soit au reste des hommes, ne peut se dérober à l'éclat de votre puissance qui brille au-dessus de nos têtes dans ces globes lumineux qui décorent le firmament. Voilà, grand Dieu, le premier livre que vous avez montré aux hommes pour leur apprendre ce que vous étiez; c'est là où les enfants d'Adam étudièrent d'abord ce que vous vouliez leur manifester de vos perfections infinies; c'est à la vue de ces grands objets, que, frappés d'admiration et d'une crainte respectueuse, ils se prosternaient pour en adorer l'auteur tout-puissant. Il ne leur fallait pas des prophètes pour les instruire sur ce qu'ils devaient à votre majesté suprême : la structure admirable des cieux et de l'univers le leur apprenait assez. Ils laissèrent cette religion simple et pure à leurs enfants; mais ce précieux dépôt se corrompit entre leurs mains. A force d'admirer la beauté et l'éclat de vos ouvrages, ils les prirent pour vous-même : les astres qui ne paraissaient que pour annoncer votre gloire aux hommes, devinrent eux-mêmes leur divinité. Insensés! ils offrirent des vœux et des hommages au soleil et à la lune, à toute la milice du ciel, qui ne pouvait ni les entendre ni les recevoir; et ils ne vous connurent plus, grand Dieu, vous qui n'avez posé ces masses éclatantes au-dessus de nous, que pour être les signes et les témoins perpétuels de votre puissance, et conduire les hommes par ces objets visibles à la connaissance et au culte de vos perfections suprêmes et invisibles! Telle fut la naissance d'un culte impie et superstitieux qui infecta tout l'univers; la beauté de vos ouvrages fit oublier aux hommes ce qu'ils devaient à leur auteur. Ce sont toujours vos dons eux-mêmes, grand Dieu, répandus dans la nature, qui nous éloignent de vous; nous y fixons notre cœur, et nous le refusons à celui dont la main bienfaisante répand sur nous ces largesses. Vos ouvrages et vos bienfaits, les biens, les talents du corps et de l'esprit, sont nos dieux; c'est à eux seuls que se bornent tous nos hommages. Ils n'étaient destinés qu'à élever nos cœurs jusqu'à vous par les sentiments continuels de l'amour et de la reconnaissance; et l'unique usage que nous en faisons est de les mettre à votre place, ô mon Dieu, et de les employer contre vous-même.

5. In sole posuit tabernaculum suum; et ipse tanquam sponsus procedens de thalamo suo.

Mais c'est principalement dans le soleil que Dieu se découvre à nous, et qu'il semble avoir établi sa demeure : aussi charmant qu'un nouvel époux qui sort de sa chambre nuptiale.

6 et 7. Exultavit ut gigas ad currendam viam; à summo cœlo egressio ejus; et occursus ejus usque ad summum ejus; nec est qui se abscondat à calore ejus.

Ce bel astre, comme un géant, s'élance dans sa carrière, et va chaque jour d'une extrémité du monde à l'autre, répandre sa lumière et sa chaleur.

La grande leçon, ô mon Dieu, que le ciel, et le soleil surtout, devait donner aux hommes, c'est sa régularité dans la course que vous lui avez marquée. Fidèle à suivre la voie que vous lui avez tracée dès le commencement, ce bel astre ne s'en est jamais départi; son éclat, où il semble que vous avez manifesté principalement votre gloire et votre puissance, lui a attiré autrefois des hommages impies et insensés : on a adoré cette tente superbe où il sem-

ble que vous avez établi votre demeure et caché votre majesté ; et on n'a pas compris qu'en obéissant à vos ordres, par l'uniformité constante de sa carrière, il criait aux hommes que toute leur grandeur consiste à remplir leur destination et à ne jamais s'écarter de la voie que vous leur avez tracée en les tirant du néant. Les créatures insensibles vous obéissent, grand Dieu ; c'est dans le cœur de l'homme seul que vos ordres éternels trouvent de l'opposition et de la révolte. Le soleil, comme un époux éclatant qui sort de sa chambre nuptiale, se lève et parcourt régulièrement tout ce vaste univers ; il répand partout sa chaleur et sa lumière, et recommence chaque jour sa course majestueuse ; et l'homme inconstant, et ne ressemblant jamais d'un moment à l'autre à lui-même, n'a point de route fixe et assurée ; il se dément sans cesse dans ses voies ; tous ses jours ne sont marqués que par des changements et des inégalités qui le font perdre de vue. Sa course ressemble à celle d'un insensé qui va et revient, et retourne sans savoir où ses pas doivent le guider : il se fatigue, il s'épuise, et n'arrive jamais au but. Son inconstance lui est elle-même à charge, et il ne peut la fixer ; elle devient un poids qui l'accable, et dont il ne saurait se débarrasser ; elle fait tout ses crimes, et elle fait aussi tout son malheur et son plus cruel supplice.

8. Lex Domini immaculata, convertens animas ; testimonium Domini fidele, sapientiam præstans parvulis.

Telle est la loi du Seigneur : belle et pure comme le soleil, elle ravit tous ceux qui la contemplent ; elle est fidèle en ses promesses ; elle donne la sagesse aux plus simples.

Le langage muet, mais si intelligible des cieux et des astres, qui manifestaient votre grandeur à l'univers, et lui apprenaient à vous rendre le culte et les hommages qui vous sont dus, n'a pas été entendu de la plupart des hommes, ô mon Dieu ; il a fallu que vous leur parlassiez encore par vos prophètes, et à la fin des temps par votre Fils.

Que n'avez-vous pas fait ? Que de merveilles n'avez-vous pas opérées pour les ramener aux voies de la vérité et du salut, dont ils s'étaient égarés ? Vous leur avez parlé vous-même ; vous leur avez marqué les devoirs et les observances que vous exigiez d'eux ; vous avez renfermé dans la pratique de votre loi sainte tout ce qui pouvait les rendre heureux sur la terre, et dignes de posséder un jour l'héritage que vous leur prépariez dans le ciel. Que les préceptes de cette loi, grand Dieu, sont purs ! qu'ils sont saints et dignes de l'homme ! Ils ne ressemblent pas au faste des leçons et des dogmes des philosophes, qui ne prêchaient que l'orgueil, et ne réglaient que les dehors capables d'attirer des louanges à leurs superbes sectateurs. Votre loi sainte règle le cœur ; elle en corrige les affections vicieuses ; elle change réellement l'homme, et le rend tel au dedans qu'il paraît au dehors. Un culte extérieur et superficiel ne serait pas digne de vous, grand Dieu, vous qui êtes le Dieu de nos cœurs, et qu'on ne peut honorer qu'en vous aimant ; vous ne comptez pour de véritables hommages que ceux que le cœur vous rend. Les docteurs d'une science orgueilleuse promettaient la sagesse à leurs disciples : quelle sagesse, grand Dieu, qui laissait à l'homme toutes ses misères, et ne se proposait que de le rendre estimable aux yeux des autres hommes ! quelle sagesse qui était l'ouvrage pénible de l'orgueil et des recherches curieuses et inutiles de l'esprit ! La véritable sagesse, ô mon Dieu, ne se trouve que dans l'observance de votre loi sainte. Ce ne sont pas les savants seuls et les génies sublimes, qui ont droit d'y prétendre ; elle devient le partage des simples et des ignorants comme des plus doctes ; elle est communiquée aux petits comme aux grands, aux souverains comme aux sujets, au Grec comme au Scythe, aux Barbares comme aux Romains et aux peuples les plus polis. Vous l'offrez à tous les hommes que vous voulez tous sauver ; elle rend témoignage à la fidélité de vos promesses et de votre amour pour eux ; et loin que les sciences et les dignités y donnent plus de droit, il faut devenir humble et petit pour parvenir à cette sublime sagesse, et en être un disciple accompli.

9. Justitiæ Domini rectæ, lætificantes corda ; præceptum Domini lucidum, illuminans oculos.

La loi du Seigneur nous trace le droit chemin du bonheur ; elle bannit la tristesse de nos cœurs ; elle dissipe les ténèbres de nos esprits.

Les doctrines humaines laissaient toujours des doutes et des ténèbres dans l'esprit ; elles laissaient au cœur ses inquiétudes et sa tristesse, parce qu'elles y laissaient toutes ses passions. Mais votre loi sainte, ô mon Dieu, en bannissant du cœur toutes les affections criminelles, en bannit le trouble et y rétablit la

tranquillité. L'homme livré à ses passions est en proie à mille ennemis secrets qui le troublent et qui le déchirent ; son âme est le séjour affreux de l'ennui, des remords cruels, des plus tristes agitations. La paix est le fruit de l'innocence seule ; et l'innocence est un bienfait que l'homme ne peut devoir qu'à l'amour et à la pratique de votre loi : c'est elle qui fait tout notre bonheur sur la terre, parce que c'est elle qui rétablit l'ordre dans nos cœurs, et avec l'ordre la paix et la joie qui en sont inséparables. Les sciences humaines engageaient les hommes dans des recherches continuelles et laborieuses, qui n'aboutissaient jamais qu'à augmenter leurs inquiétudes et leurs doutes ; chaque chef de secte se glorifiait d'avoir trouvé la vérité ; ils se la disputaient les uns aux autres ; et leurs disputes elles-mêmes montraient assez que nul d'eux ne l'avait trouvée. Aussi, grand Dieu, ce n'est pas aux efforts orgueilleux de l'esprit que vous l'avez promise ; plus les hommes ont travaillé à sa recherche par cette voie, plus ils s'en sont éloignés. Votre loi seule pouvait éclairer tous les esprits : la vérité, si longtemps inutilement cherchée, s'y montre au premier coup d'œil ; il ne faut que l'aimer pour la connaître ; il n'y a qu'à vous écouter, grand Dieu, quand vous nous parlez par la bouche de votre Eglise qui est l'interprète infaillible de votre loi sainte ; on n'a pas besoin de recherches ; se soumettre à ses décisions, c'est avoir trouvé la vérité : la foi est la science la plus sûre de l'homme.

10. Timor Domini sanctus, permanens in sæculum sæculi; judicia Domini vera, justificata in semetipsa.

La loi du Seigneur est sainte ; elle ne s'altérera jamais : elle est juste, et se justifie elle-même.

Les doctrines humaines varient sans cesse ; les disciples ajoutent aux découvertes de leurs maîtres : votre loi seule, grand Dieu, est toujours la même. Le ciel et la terre passeront ; les siècles et les mœurs changeront ; les monuments de l'orgueil seront détruits ; on en élèvera d'autres sur leurs ruines : la révolution des temps effacera les titres et les inscriptions les plus superbes ; mais elle n'effacera jamais un seul iota de votre loi divine. C'est le caractère de la seule vérité, de demeurer toujours et d'être toujours la même ; cette immutabilité l'a toujours justifiée, et la défend contre toutes les entreprises de l'erreur et de la nouveauté ; elle rend toujours inexcusables les enfants de rébellion et d'indocilité, qui ont abandonné la stabilité de sa doctrine, et se sont laissé entraîner à tout vent des doctrines flottantes et étrangères.

11. Desiderabilia super aurum et lapidem pretiosum multum ; et dulciora super mel et favum.

Elle est plus désirable que l'or, que toutes les pierres précieuses du monde ; elle est plus douce que le miel le plus délicieux.

On n'a pas de peine à se soumettre à la vérité quand on l'aime ; mais l'amour de la vérité est un amour humble et docile. L'orgueil nous fait souvent mettre nos fausses lumières à la place de la vérité ; nous croyons l'aimer, et nous n'aimons que nos préjugés et nos propres pensées ; nous croyons tout sacrifier pour elle, et nous ne sommes les victimes que de notre orgueilleux entêtement. Il n'y a de désirable sur la terre que cette docilité humble et constante aux oracles de votre loi, ô mon Dieu ; la fausse gloire où l'on peut parvenir en les combattant, se change tôt ou tard en opprobre ; tous les trésors de la terre deviendraient le prix de notre indocilité et de nos prévarications, que ce ne seraient que des monceaux de boue que nous amasserions sur nos têtes, et qui saliraient tout l'éclat de nos talents. La foi sanctifiée par la charité est cette pierre précieuse de votre Evangile, ô mon Dieu, avec laquelle on a tout, et sans laquelle on aurait tout ce que les hommes désirent le plus, qu'on n'a rien.

Donnez-moi, grand Dieu, cette docilité d'esprit et de cœur, qui soumet la raison aux vérités de votre loi, et le cœur à l'amour et à l'observance de ses préceptes ; c'est le seul trésor, ce sont les seules richesses après lesquelles je soupire. L'or et les pierres précieuses peuvent embellir le corps, mais elles n'enrichissent pas l'âme ; les plaisirs des sens peuvent nous surprendre, mais ils ne sauraient nous satisfaire : ils laissent toujours un vide et un aiguillon dans le cœur. Il n'est que la douceur qui accompagne l'innocence et la fidélité à vos commandements, qui mette dans notre âme, ô mon Dieu, une paix et une joie supérieure à tous les plaisirs et à toutes les vaines félicités de la terre.

12. Etenim servus tuus custodit ea ; in custodiendis illis retributio multa.

Mon expérience me fait parler de la sorte ; je la garde

ô mon Dieu, cette divine loi; et je trouve une douceur infinie à la garder.

Je puis, ô mon Dieu, rendre moi-même ce témoignage à votre grâce : depuis qu'elle m'a retiré des égarements du monde, et qu'elle a mis dans mon cœur la résolution d'observer votre loi, je goûte une paix et des douceurs que je n'avais jamais goûtées dans l'ivresse des passions ; je m'applaudis tous les jours d'avoir trouvé, en obéissant à vos préceptes le bonheur que je cherchais en vain dans le monde. Que vous êtes riche en miséricorde, grand Dieu, de récompenser si libéralement ici-bas même ceux qui vous servent ! Tous les biens, tous les bonheurs leur arrivent avec la sagesse ; la paix de la conscience, la soumission dans leurs peines, votre protection dans leurs périls, la modération dans l'abondance, la prudence dans toutes leurs démarches, l'usage chrétien de tous les événements, votre bénédiction dans toutes leurs entreprises ; voilà, grand Dieu, ce qu'on gagne à garder votre loi sainte.

13. Delicta quis intelligit ? Ab occultis meis munda me, et ab alienis parce servo tuo.

Cependant qui pourrait connaître parfaitement tout ce qui le rend coupable devant vous ? Purifiez donc mon âme des taches que je n'aperçois pas, et préservez-moi surtout des péchés de malice.

Mais, ô mon Dieu, quel est le juste sur la terre, qui puisse se flatter d'observer votre loi comme il faut ? Cette plénitude de justice, cette exemption de toute tache n'est pas donnée ici-bas. Et en effet, ô mon Dieu, quoique ma conduite paraisse irréprochable aux yeux des hommes, puis-je me promettre qu'elle l'est à vos yeux ? puis-je connaître tous les mouvements déréglés de mon cœur, qui m'échappent presque à mon insu ? Que sais-je, grand Dieu, si dans les œuvres saintes où il semble que je ne me propose que de vous plaire, il n'y entre pas quelque secret orgueil et quelque recherche imperceptible de moi-même ? Que sais-je, si les louanges des hommes ne souillent pas les démarches de piété que je ne puis dérober à leurs yeux, et si elles n'en sont pas quelquefois le motif secret ? Que sais-je, si dans ma douleur à la vue des fautes de mes frères, dont je me crois exempt, il n'y entre pas quelque secrète complaisance dans moi-même ? Que sais-je, si la pratique d'une vie régulière et la fuite des plaisirs et du tumulte du monde n'est pas plutôt en moi une paresse et un amour du repos, qu'un véritable amour de l'ordre et de la justice ? Que sais-je enfin si mon zèle à corriger ceux que vous m'avez soumis, n'est pas à vos yeux une impatience, une rudesse d'humeur et d'orgueil, bien plus qu'un mouvement d'une charité tendre et chrétienne ? Comment démêler ce chaos, grand Dieu ; et quel est l'homme qui puisse connaître clairement tout ce que les ténèbres de son cœur et de son amour-propre lui cachent ? Notre seule consolation, grand Dieu, c'est de nous adresser à vous, et de vous demander sans cesse de nous purifier de ces souillures secrètes que nous ne saurions presque ni connaître ni éviter sur la terre. Mais un nouveau motif de frayeur, et bien plus terrible pour ceux qui vous servent, ô mon Dieu, ce sont les péchés étrangers auxquels ils ont pu donner occasion, lorsqu'ils suivaient encore les voies du monde et des passions ; voilà, grand Dieu, ce qui fait tous les jours devant vous le juste sujet de mes frayeurs et de mes larmes. Combien d'âmes ont péri par mes séductions ou par mes exemples ! Mon rang, mon élévation n'a servi qu'à rendre mes désordres plus éclatants ; ceux qui dépendaient de moi, en ont été non-seulement les témoins, mais encore les ministres infortunés. J'étais devenu un modèle public de dissolution, moi que vous aviez élevé pour être un modèle de vertu et d'innocence ; la fidélité des âmes faibles a été ébranlée par le crédit que mon nom donnait à mes crimes ; et les pécheurs y ont trouvé une nouvelle autorité à leurs déréglements. Comment réparer, grand Dieu, cette multitude innombrable de péchés étrangers que je ne saurais même connaître ? Mon repentir et mes larmes pourront-elles jamais les effacer, si votre clémence ne m'en accorde le pardon ? Il est vrai, Seigneur, qu'un cœur profondément touché trouve toujours accès auprès du trône de votre miséricorde : augmentez dans le mien, ô mon Dieu, la vivacité de sa componction ; vous nous accordez le pardon de nos crimes, lorsque vous nous en inspirez un sincère repentir.

14. Si mei non fuerint dominati, tunc immaculatus ero ; et emundabor à delicto maximo.

Si je suis assez heureux pour ne leur point donner d'empire sur moi, évitant les grandes chutes, je ne laisserai pas d'être pur à vos yeux.

Tout ce que vous exigez de moi, grand Dieu,

dans cette multitude de misères secrètes que vous voyez dans mon cœur, c'est qu'elles ne s'en rendent plus les maîtresses ; c'est que la cupidité ne l'emporte pas en moi sur votre grâce ; c'est que cet orgueil enraciné dans la nature, et cet amour-propre secret ne me domine pas à un point que je lui sacrifie mes obligations essentielles et les préceptes immuables de votre loi ; c'est que ces infidélités légères ne me conduisent pas à une grande chute, et ne laissent pas dans mon âme une de ces souillures fatales qui vous séparent d'elle, et la rendent indigne d'être votre temple et votre demeure. Alors, grand Dieu, en gémissant tous les jours sur ces fautes inévitables, que chaque jour voit recommencer, mes gémissements les purifieront, et je conserverai à vos yeux la pureté et l'innocence qui donnent droit à vos promesses.

15 et 16. Et erunt ut complaceant eloquia oris mei ; et meditatio cordis mei in conspectu tuo semper,
Domine, adjutor meus et redemptor meus.

Alors vous verrez avec complaisance mon esprit méditer vos perfections, et ma bouche vous louer, Seigneur, qui êtes mon appui et mon libérateur.

Alors, grand Dieu, vous écouterez avec bonté les vœux et les prières que je vous adresserai pour être délivré de ce fonds de corruption qui me rend si lâche et si infidèle dans vos voies. Vous embraserez mon cœur d'un nouveau feu, quand je méditerai en votre présence vos miséricordes éternelles et mes misères infinies ; vous m'aiderez à les connaître et à m'en délivrer ; car vous seul, ô mon Dieu, êtes mon appui et toute ma force. Vous ne permettrez pas qu'elles prennent une possession entière de mon âme ; car elle vous appartient par trop de titres, ô mon Dieu ; vous l'avez tirée du néant ; vous l'avez rachetée de tout le sang de votre Fils ; vous l'avez purifiée de toutes les iniquités qui lui avaient rendu le prix de ce sang inutile. O mon divin libérateur, vous avez trop fait pour moi, pour me laisser désormais entre les mains de ma propre faiblesse.

PSAUME XXI.

PRIÈRE DE JÉSUS-CHRIST SUR LA CROIX, APPLIQUÉE A UN PÉCHEUR NOUVELLEMENT CONVERTI, ET VIOLEMMENT TENTÉ DE SE RENGAGER DANS LE MONDE PAR LES DÉGOUTS ET LES CONTRADICTIONS QU'IL ÉPROUVE DANS SA NOUVELLE VIE.

1. Deus, Deus meus, respice in me, quare me dereliquisti? Longè à salute mea verba delictorum meorum.

Mon Dieu, mon Dieu, considérez l'état où je suis ; pourquoi m'avez-vous abandonné à la rage de mes ennemis? Les péchés dont j'ai voulu me charger, vous demandent justice contre moi.

O mon Dieu, mon libérateur, vous qui venez de briser les chaînes fatales des passions dont j'avais été si longtemps lié, vous repentez-vous aujourd'hui de vos miséricordes sur mon âme ? M'avez-vous abandonné après m'avoir délivré de la mort du péché ? Le prodige qui a changé mon cœur, deviendrait-il inutile à votre gloire et à mon salut ? Mes crimes que vous sembliez avoir oubliés, en me les faisant expier par mes larmes, reparaissent-ils encore devant vous ? Les retirez-vous de nouveau du fond des eaux où vous les aviez ensevelis, pour exciter encore votre indignation contre moi, et vous faire de nouveau résoudre ma perte, que votre clémence semblait avoir rétractée ? Vos dons, grand Dieu, seraient-ils sujets à l'inconstance et au repentir, comme ceux de l'homme ?

2. Deus meus, clamabo per diem, et non exaudies, et nocte, et non ad insipientiam mihi.

Pendant le jour, ô mon Dieu, je vous appelle à mon secours; je vous y appelle pendant la nuit, et vous êtes toujours également sourd à mes cris : ma prière, après tout, n'a rien que de raisonnable.

Que puis-je faire, grand Dieu ! Livré à la faiblesse d'un tempérament malheureux, et tenté à chaque moment de me livrer encore à des penchants que mes larmes n'ont pas encore éteints, que puis-je faire, que de m'adresser à vous dans les dégoûts et les contradictions que j'éprouve au dehors et au dedans de moi dans ma nouvelle vie ? Cependant, grand Dieu, depuis que je me sens dans ces tristes agitations, et à chaque moment à la veille de retomber, vous savez qu'il ne s'est pas passé un seul jour où je ne vous aie appelé à mon secours, et que je n'aie interrompu mon sommeil pour renouveler ma prière dans le silence de la nuit. Le péril presse ; ma fragilité me fait tout craindre ; mes passions se réveillent; la vertu ne m'offre qu'une tristesse et une aridité qui m'accable ; le monde, par ses censures et ses contradictions, s'unit à mes penchants pour m'en dégoûter. Dans cet état si périlleux, je crie sans cesse vers vous, ô mon Dieu. Regarderez-vous mes cris comme ceux d'un insensé, et ne serez-vous pas plus attendri du malheur qui me menace, qu'irrité de la faiblesse qui va m'y rentraîner ?

3. Tu autem in sancto habitas, laus Israel.

Malgré cela vous demeurez tranquille dans votre sanctuaire, sans songer à me venir secourir, vous dont Israël célébra tant de fois les miséricordes à son égard.

Votre temple saint, ô mon Dieu, est tous les jours témoin des prières que je vous adresse, prosterné au pied de ses autels, pour obtenir votre secours. N'y avez-vous pas établi votre demeure, grand Dieu, pour y écouter nos vœux, et recevoir nos faibles louanges ? N'est-ce pas là où vous nous avez promis d'avoir toujours les yeux ouverts sur nos besoins, et les oreilles attentives à nos cris? Plein de cette confiance, ô mon Dieu, je viens vous y invoquer; et mon cœur n'en est pas plus affermi dans vos voies ; et mes forces pour résister à la séduction, toujours également affaiblies, ne semblent m'annoncer qu'une chute; et vous ne vous rendez pas à moi, ô mon Dieu. Vous vous êtes éloigné, et je sens ce que c'est que l'homme entre les mains de sa propre faiblesse.

4. In te speraverunt patres nostri ; speraverunt, et liberasti eos.

Nos pères espérèrent en vous dans leurs afflictions, et vous les en avez délivrés.

Mais, grand Dieu, quoique vous tardiez à me secourir, je me crains moi-même, mais je ne désespère pas encore de votre protection. Les justes de tous les temps ont éprouvé les périls et les tribulations qui m'environnent ; mais ils ont espéré en vous, et vous êtes venu à leur secours. Nos pères se sont vus exposés à la fureur des lions, aux flammes d'une fournaise ardente, à l'impétuosité des flots de la mer, à l'édit barbare d'un roi infidèle, qui les dévouait tous à la mort : à ces périls inévitables ils n'opposèrent qu'une confiance vive en vos miséricordes, et ils furent délivrés. Voilà, grand Dieu, l'unique ressource qui me reste, et qui me rassure encore : les périls qui me menacent sont aussi formidables ; mais mon espérance en vous n'est pas moins ferme que la leur ; elle leur valut leur salut et leur délivrance ; héritier de leur foi, je le serai aussi des prodiges de protection et de miséricorde que vous opérâtes en leur faveur.

5. Ad te clamaverunt, et salvi facti sunt; in te speraverunt, et non sunt confusi.

Ils poussèrent des cris vers vous, et vous accourûtes à leur secours ; ils espérèrent en vous; ils n'espérèrent pas en vain.

Etaient-ils plus dignes de compassion que moi ? Qu'avaient-ils à vous offrir, grand Dieu, qui pût mériter la grâce d'un secours si miraculeux ? Le désert retentissait encore de leurs murmures contre vous; le pied de la montagne était encore infecté des cendres du veau d'or que Moïse fit brûler, et auquel ils venaient d'offrir des hommages impies et insensés ; les tentes des filles de Madian étaient encore souillées de leurs fornications et de leurs débauches. Etablis dans la terre que vous leur aviez promise, ils avaient oublié mille fois le Dieu de leurs pères, élevé de hauts lieux, sacrifié leurs enfants à Moloch, et imité toutes les abominations des nations. Cependant, ô Père des miséricordes, dès qu'ils revenaient à vous, et que vous entendiez les cris de leur affliction et de leur repentir, vous les délivriez de leurs calamités. Ils n'avaient

qu'à lever les mains vers vous, confesser leurs fautes, reconnaître en votre présence la vanité et l'impuissance des dieux étrangers, et n'attendre du secours que de vous seul ; ils ne l'attendaient pas longtemps, ô mon Dieu ; et des infidélités tant de fois renouvelées, au premier signal d'un repentir sincère, semblaient multiplier sur eux vos bienfaits et vos merveilles. Vous retrouvez en moi, grand Dieu, les mêmes prévarications, et le même retour vers vous ; ne vous démentez point dans les voies de votre miséricorde, et que la grâce abonde encore où le péché avait abondé.

6. Ego autem sum vermis, et non homo ; opprobrium hominum, et abjectio plebis.

On me regarde plutôt comme un ver de terre que comme un homme ; je suis devenu l'opprobre des hommes, et le rebut du peuple qui me juge indigne de vivre.

Anéanti devant vous, ô mon Dieu, à la vue de votre sainteté infinie et de la corruption de mes mœurs passées, j'avoue que je ne mérite pas d'être regardé comme un homme animé d'un souffle de votre divinité, et fait à votre ressemblance ; je ne suis qu'un ver de terre, qu'un vil animal pétri de boue, et qui a toujours rampé en se traînant sur ce qu'il y a de plus sale et de plus impur ; j'ai infecté la terre que j'habite ; j'ai laissé partout les traces venimeuses et puantes de mon passage ; je méritais d'être écrasé, foulé aux pieds et d'expirer dans l'ordure sur laquelle je n'avais cessé de me rouler. Cependant ma honte cachée n'était connue que de vous seul ; et les dehors trompeurs qui la couvraient, me conservaient, dans le monde que j'aimais, les distinctions et les honneurs dont le monde est toujours libéral envers ceux qui l'aiment ; mais depuis que j'ai paru vouloir rompre avec lui, quel déchaînement, quelles contradictions ! Vous le voyez, grand Dieu, et vous voyez en même temps à quel point mon peu de foi m'y rend sensible ; vous voyez les agitations et les dégoûts du bien que ce soulèvement des esprits laisse dans mon âme, et combien il est à craindre que je n'y succombe. On me regarde comme le dernier des hommes ; on me traite comme le rebut et l'opprobre de mon peuple ; on invente de nouveaux termes de mépris pour m'en accabler ; on me fuit comme un homme couvert d'une lèpre honteuse ; on se croirait déshonoré de conserver avec moi les liens mêmes de la bienséance et de la société.

7. Omnes videntes me deriserunt me ; locuti sunt labiis, et moverunt caput.

Ceux qui me voyaient se sont tous moqués de moi ; ils en parlaient avec outrage, et ils m'insultaient en remuant la tête.

Je sais, grand Dieu, qu'en vous exposant les mépris et les dérisions que ma nouvelle vie m'attire de la part des hommes, je ne fais que rappeler les opprobres que votre Fils adorable eut à souffrir sur la croix ; car le monde le persécute encore en la personne de ses serviteurs. Je serais heureux de partager avec lui ses ignominies, si je pouvais partager ses dispositions saintes et sa soumission aux ordres de votre justice. Les outrages des méchants ajoutaient un nouveau prix à la patience et au sacrifice de cet agneau divin ; et je les souffre avec tant de répugnance, et mon orgueil les trouve si insupportables, qu'ils sont sur le point de me faire perdre tout le mérite du mien. Hélas ! je ne saurais plus paraître nulle part dans le monde qu'on ne me montre au doigt comme un insensé, et qu'on ne m'accable de dérisions et de censures. Le parti que j'ai pris de vous servir, est traité de faiblesse et d'extravagance ; il faut que je me condamne à vivre seul, et que je renonce au commerce des hommes, si je ne veux plus servir de jouet à leurs entretiens. Dès que je me montre, toutes les langues ne paraissent occupées qu'à me donner du ridicule ; et ceux qui gardent le silence, m'insultent par des gestes de mépris encore plus outrageants que les discours.

8. Speravit in Domino, eripiat eum : salvum faciat eum, quoniam vult eum.

Il a mis, disent-ils, son espérance dans le Seigneur ; que le Seigneur le délivre donc ; puisque le Seigneur l'aime, qu'il nous l'enlève des mains.

S'il me survient, mon Dieu [1], des contretemps et des afflictions capables d'attendrir les spectateurs les plus insensibles, ils en prennent occasion d'insulter avec plus d'inhumanité à mes malheurs et à ma nouvelle vie. « Les serviteurs de Dieu comme lui, disent-ils d'un ton moqueur, sont trop heureux de souffrir. Il n'a qu'à continuer de prier du matin au soir ; c'est ainsi qu'on remédie à ses affaires. Il n'a qu'à s'en remettre à la Providence et demeurer tranquille ; tout ira de soi-même : Dieu n'abandonne pas les siens ; qu'il espère toujours en lui, et nous ver-

[1] *O mon Dieu*, Renouard.

rons où le mènera cette nouvelle façon de conduite ».

9. Quoniam tu es qui extraxisti me de ventre, spes mea ab uberibus matris meæ.

C'est vous, mon Dieu, qui, par un miracle de votre puissance, me tirâtes du sein où vos divines mains m'avaient formé; je sus espérer en vous aussitôt que je sus sucer la mamelle.

Est-il possible, grand Dieu, que ce langage de blasphème et d'impiété soit devenu le langage commun des hommes auxquels votre nom a été annoncé? Mais n'est-il pas plus étonnant que ces discours impies soient capables de m'ébranler et de me décourager dans votre service, et qu'ils puissent faire sur moi quelque autre impression que celle de l'horreur et de l'indignation qu'ils méritent? N'est-ce pas vous seul, grand Dieu, dont la main invisible m'a formé dans le sein de ma mère, et tiré de ses entrailles pour me faire jouir de la lumière du jour? N'est-ce pas vous qui avez pris soin de mon enfance, et qui, par des accroissements imperceptibles, m'avez conduit jusqu'à la force de l'homme parfait? Avais-je dans ce premier état de faiblesse, lorsque vous disposiez avec une sagesse infinie la structure de mes membres dans le sein où vous me formiez; avais-je d'autre protecteur que vous, ô mon Dieu? Qui est-ce qui présidait alors à cet arrangement si merveilleux, que vous-même?

10. In te projectus sum ex utero; de ventre matris meæ Deus meus es tu: ne discesseris à me.

Du sein de ma mère je fus reçu entre vos bras; je vous reconnus alors pour mon Dieu, et je vous adorai toujours depuis: ne me délaissez donc pas aujourd'hui, Seigneur.

Au sortir du sein de ma mère, où vous veniez de construire avec un artifice incompréhensible le corps dont vous m'avez revêtu, vous me reçûtes entre vos bras comme mon premier père. On m'apprit dès lors à vous invoquer; et à peine ma langue commençait à se délier qu'on l'instruisit à nommer votre saint nom, et à vous appeler mon Dieu et le Dieu de mes pères. Puis-je donc craindre aujourd'hui que vous ne m'abandonniez à ma propre faiblesse? Puis-je me défier de votre protection? Je ne suis moi-même, dans l'ordre de la nature et de la grâce, que l'ouvrage de votre puissance et de vos miséricordes; je vous dois tout ce que je suis; vos bienfaits, grand Dieu, devraient suffire pour me répondre de votre secours; vous m'avez délivré jusqu'ici de trop de périls; vous m'avez fait survivre par une protection singulière à tous les accidents qui depuis mon enfance ont menacé ma vie; vous m'avez ménagé trop de secours de vertu dans les exemples domestiques et dans la piété de mes pères; vous avez trop fait pour moi, grand Dieu, pour me voir périr sans me tendre une main secourable.

11. Quoniam tribulatio proxima est; quoniam non est qui adjuvet.

Mes maux sont bien pressants; et je n'ai personne que vous dont je puisse attendre du secours.

Il est vrai, grand Dieu, que le danger de ma situation me fait tout craindre. Je sens au dedans de moi une révolution si continuelle de dégoûts, de résolutions, de découragement, que je tremble avec raison qu'un moment fatal de faiblesse et d'ennui ne m'abatte sans ressource : le trouble ne sort pas de mon cœur; tout ce qui m'environne, tout ce que je vois et tout ce que j'entends autour de moi, le nourrit et l'augmente sans cesse; et dans cet état de tribulation, si vous ne calmez l'orage, ô mon Dieu, qui agite mon âme; si vous ne me donnez pas cette foi généreuse qui regarde les discours et les jugements des hommes comme le langage des insensés; si vous ne me mettez sans cesse devant les yeux que tout ce qui paraît méprisable aux yeux du monde, est précieux devant vous; qu'il est impossible de vous servir et de lui plaire; et qu'on n'est jamais plus assuré de vous être agréable, que lorsque le monde nous hait et nous réprouve : si vous ne venez à mon secours, ô mon Dieu, avec toutes les forces et les lumières de votre grâce, ma perte paraît certaine; et je ne vois plus de ressource à tous les malheurs qui me menacent.

12. Circumdederunt me vituli multi; tauri pingues obsederunt me.

Mes ennemis, comme autant de taureaux furieux, m'ont environné de toutes parts.

13. Aperuerunt super me os suum, sicut leo rapiens et rugiens.

Ils se sont venu jeter sur moi comme des lions que la faim fait rugir de fureur, et qui s'élancent la gueule ouverte sur leur proie.

Il semble, ô mon Dieu, que je suis devenu

un anathème parmi les hommes, en commençant à fuir et à détester tout ce qui allume leurs passions. Ils sont sans cesse autour de moi, comme des animaux furieux, toujours prêts à me dévorer par leurs mépris outrageants ; ils n'ouvrent la bouche que pour tourner en dérision vos miséricordes infinies sur mon âme ; ils me regardent comme une proie qui leur a échappé et qu'il s'efforcent d'arracher de vos mains, pour en faire encore la pâture des passions les plus furieuses et les plus criminelles. Il se couvraient autrefois à mes yeux de la peau d'agneau ; et sous les apparences de la douceur et de la tendresse, ils m'entraînaient avec eux dans des pâturages empestés et dans les voies de la dissolution et du crime ; je m'étais laissé séduire aux faux semblants de leur dangereuse amitié : mais depuis qu'éclairé de vos lumières, j'ai connu le danger de leur société, et que je m'en suis séparé, il sont devenus à mon égard comme des lions furieux qui rugissent sans cesse contre moi, qui m'accablent de dérisions et d'invectives, et qui ne cherchent plus qu'à me ravir la vie de la grâce. Les mêmes passions, ô mon Dieu, qui lient les hommes entre eux, les divisent : leurs haines ou leurs amours prennent également leur source dans la dépravation de leur cœur ; et il n'y a de véritables liens sur la terre, que ceux que la charité forme parmi les observateurs fidèles de votre loi.

14. Sicut aqua effusus sum, et dispersa sunt omnia ossa mea.

Je me suis répandu comme l'eau ; tous mes os se sont déplacés.

Cependant, grand Dieu, et cet aveu me couvre de confusion en votre présence, les contradictions que j'éprouve dans votre service de la part des hommes, m'abattent et me découragent ; je me sens languissant et sans force ; toutes mes résolutions n'ont pas plus de consistance que la faiblesse de l'eau, qui ne saurait demeurer un instant suspendue sans s'écouler et se répandre. Cette fermeté que je me promettais loin des périls, m'abandonne dès qu'ils se présentent : semblable à un homme dont tous les os sont déplacés, je ne saurais me soutenir, ni faire un seul pas sans craindre une chute.

15. Factum est cor meum tamquam cera liquescens in medio ventris mei.

Je sens au dedans de moi mes forces s'écouler comme la cire qui se fond.

Mon cœur qui avait soutenu autrefois avec tant de courage les amertumes et les contretemps dont les passions sont toujours accompagnées, ne trouve plus en lui aucune force pour supporter celles qui sont inséparables de la vertu. Il n'est plus qu'une cire molle sur laquelle tout fait des impressions, et où les derniers objets effacent successivement celle que les premiers venaient d'y faire. Je ne saurais répondre un instant de moi-même ; et à chaque nouvelle situation, je me trouve presque un nouvel homme.

16. Aruit tanquam testa virtus mea ; et lingua mea adhæsit faucibus meis ; et in pulverem mortis deduxisti me.

Toute ma force est desséchée, comme la terre qui est cuite au four ; et ma langue est demeurée attachée à mon palais ; et vous m'avez conduit jusqu'à la poussière du tombeau.

Ce goût que je sentais d'abord, ô mon Dieu, dans les pratiques de la piété, est tout à fait tombé ; cette onction que je trouvais dans la méditation de votre loi sainte, s'est changée en une affreuse sécheresse. Je ressemble à une terre cuite et desséchée au feu : cette aridité a gagné toutes les puissances de mon âme ; et dès que j'en veux faire usage pour vous bénir, un fatal dégoût les lie ; et si elles ne se refusent pas à mes efforts, elles ne s'y prêtent qu'à regret et comme malgré elles. Ma langue n'éprouve plus, en chantant vos louanges, ces douces consolations qui ranimaient autrefois ma fidélité et enivraient mon cœur d'une joie sainte. Il semble qu'elle est attachée à mon palais, quand je veux l'employer à joindre sa voix à celle de l'Eglise et célébrer vos miséricordes. Tout me coûte, grand Dieu, tout me révolte, tout ne m'offre qu'une triste aridité dans la voie de vos commandements. Voulez-vous donc me laisser retomber dans la poussière hideuse et dans l'infection du tombeau dont vous m'avez retiré ; et cette langueur ne me menace-t-elle pas d'une mort prochaine?

17. Quoniam circumdederunt me canes multi; concilium malignantium obsedit me.

Car un grand nombre de chiens m'a environné ; l'assemblée des méchants m'a assiégé.

Les hommes donnaient autrefois au déréglement de mes mœurs de vaines louanges :

il est juste, grand Dieu, que j'expie aujourd'hui par l'humiliation où me laisse leur mépris, la complaisance secrète que je trouvais dans leurs applaudissements. En effet, ô mon Dieu, ce n'est pas assez pour eux de me mépriser, ils s'acharnent sur moi comme des chiens que la rage met en fureur; ils font sans cesse à ma réputation les morsures les plus cruelles; ils ne s'assemblent que pour me déchirer; je deviens le sujet ordinaire de leurs entretiens et de leurs piquantes railleries; ils ne me perdent pas de vue; et c'est de pure lassitude, et pour recommencer le lendemain, qu'ils lâchent enfin prise.

18. Foderunt manus meas et pedes meos; dinumeraverunt omnia ossa mea.

Ils ont percé mes mains et mes pieds; ils ont compté tous mes os.

Un peuple incrédule perça autrefois les mains et les pieds à votre Fils adorable; il ne brisa pas ses os, mais il semble qu'il les compta pour leur faire souffrir à chacun quelque nouveau tourment : et voilà, grand Dieu, une figure des peines que j'endure de la part de vos ennemis. Ce parallèle devrait me consoler, grand Dieu, et il m'afflige. Ils ne percent pas mes mains avec le fer, mais avec le glaive de leur langue; ils me reprochent des biens injustement acquis et des rapines dont je suis innocent; la bénédiction que vous répandez sur mes affaires temporelles ne leur paraît que le fruit de mes malversations et de mes injustices. Que je serais heureux, grand Dieu, si ma vie avait été aussi innocente que ma fortune; et si je n'avais pas fait plus de tort à moi-même qu'aux autres hommes! Ils ne clouent pas mes pieds sur la croix; mais ils me font un crime de toutes mes démarches; ils attribuent à ostentation, à une ambition secrète, à un désir de me concilier l'estime et l'amitié des grands, les œuvres publiques que je crois être obligé de faire pour votre gloire, ô mon Dieu, et pour l'honneur de la vertu. Ils comptent tous mes pas, et vont sonder en détail jusqu'à mes intentions les plus secrètes pour les décrier, comme si elles leur étaient parfaitement connues.

19. Ipsi verò consideraverunt et inspexerunt me; diviserunt sibi vestimenta mea, et super vestem meam miserunt sortem.

Ils se sont appliqués à me considérer et à me regarder; ils se sont partagé mes habits, et ils ont jeté le sort sur ma robe.

Que vous dirai-je, grand Dieu? ils vont fouiller jusque dans ma vie passée, et en rappellent avec un vain triomphe des événements qui devraient faire le sujet de leurs larmes, comme ils le feront toujours des miennes; enfin ils examinent, ils épluchent, avec des yeux censeurs, et ma personne, et tout le détail de ma conduite; rien ne leur échappe. La prospérité dont vous me favorisez aigrit leur jalousie et leur malignité; ils regardent mes biens comme des biens mal acquis, et se les partagent d'avance, dans la folle espérance que l'autorité ou la justice m'en dépouilleront un jour. A peine dans leurs projets chimériques me laissent-ils un vêtement pour me couvrir; encore voudraient-ils laisser à la décision du sort à qui d'eux il demeurera. Insensés, de m'envier des biens fragiles que je méprise, et de ne pas souhaiter plutôt de partager avec moi les grâces et les lumières que vous avez répandues dans mon âme! mais plus insensé moi-même, ô mon Dieu, de me laisser ébranler par des discours dont je connais si bien la puérilité et la folie!

20. Tu autem, Domine, ne elongaveris auxilium tuum à me; ad defensionem meam conspice.

Mais pour vous, Seigneur, n'éloignez point votre assistance de moi; appliquez-vous à me défendre.

Je connais là-dessus, grand Dieu, toute ma faiblesse; mais vous, Seigneur, qui la voyez encore mieux que moi dans mon cœur, et avec des yeux moins favorables (car nous nous diminuons toujours nos infidélités, et notre amour-propre entre pour beaucoup dans tous les jugements que nous portons de nous-mêmes); vous, Seigneur, qui voyez mes irrésolutions et ma lâche timidité, et qui connaissez encore tout ce que mon cœur m'en cache à moi-même, ne différez pas de venir à mon secours. Plus je suis faible, plus je suis digne de votre protection, ô mon Dieu, le protecteur des faibles, et l'asile toujours assuré de ceux qui vont périr et qui vous réclament. Vous n'avez, grand Dieu, qu'à jeter les yeux sur moi; l'état périlleux où je me trouve, me répond de votre assistance; il ne vous permettra pas de la différer un seul moment.

21. Erue à framea, Deus, animam meam; et de manu canis unicam meam.

Délivrez mon âme de l'épée, ô mon Dieu; délivrez-la de la puissance du chien.

Je n'ignore pas, grand Dieu, à quel point je suis indigne des grâces que je vous demande; et que, loin de venir à mon secours, vous devriez m'abandonner, et me livrer au glaive de votre justice, pour punir mon peu de fermeté et ma trop grande sensibilité aux discours et aux jugements du monde. Je l'ai assez connu, ô mon Dieu, pour le mépriser; et je vous ai assez longtemps outragé pour ne craindre que vous seul. Qu'ai-je à espérer du monde, grand Dieu, pour avoir encore la faiblesse de vouloir lui plaire? Qu'ai-je reçu de lui, pour le ménager encore, que les penchants et les passions criminelles qui avaient donné la mort à mon âme; et que n'ai-je pas reçu de vous, grand Dieu? Que n'avez-vous pas fait pour moi; et quels biens immenses et éternels n'en attends-je pas, pour m'obliger à vous être fidèle? Retirez donc, grand Dieu, le glaive de votre colère suspendu sur ma tête; ne permettez pas que mon âme retourne à son vomissement comme un animal immonde. Je n'ai qu'elle seule à sauver, grand Dieu; et si je viens à la perdre, cette perte infinie ne peut plus être remplacée; vous ne m'en donnerez pas une nouvelle pour réparer les crimes et les ingratitudes de la première. Mais quand même vous auriez uni à mon corps toutes celles qui animent les corps des autres hommes, en aurais-je trop, ô mon Dieu, pour célébrer les miséricordes de mon bienfaiteur? Y en aurait-il une seule que je voulusse soustraire à votre empire; et oserais-je, par une noire ingratitude, livrer à votre ennemi une âme qui vient de vous, et qui n'est faite que pour vous?

22. Salva me ex ore leonis, et à cornibus unicornium humilitatem meam.

Sauvez-moi de la gueule du lion, et des cornes des licornes, dans l'état d'humiliation où je suis.

L'ennemi de mon salut, grand Dieu, furieux que vous lui ayez enlevé sa proie, rugit comme un lion autour de moi pour me dévorer. Il n'a fait autrefois qu'une trop longue et trop funeste expérience de ma faiblesse; il connaît tous les endroits de mon cœur par où l'on peut me surprendre; il les voit presque tous à couvert depuis que vous m'avez mis sous les ailes de votre grâce. Il en reste encore un qui flatte sa haine et sa vengeance, et par où il espère de me porter le coup mortel; c'est ma crainte insensée des discours publics, et l'abattement où me jettent les mépris et les dérisions que m'attirent mon changement et mon retour à vous. Dissipez, grand Dieu, ces frayeurs puériles; revêtez-moi de ce bouclier d'une foi ferme et généreuse, contre lequel tous les traits des langues insensées viennent s'émousser. Sauvez-moi, grand Dieu, de ma propre faiblesse; j'ai plus à craindre de moi-même que de toute la rage et de tous les efforts du lion dévorant.

23. Narrabo nomen tuum fratribus meis; in medio ecclesiæ laudabo te.

Je ferai connaître votre saint nom à mes frères; je publierai vos louanges au milieu de l'assemblée.

Alors, grand Dieu, loin de rougir de votre nom devant les hommes, je chercherai leurs assemblées les plus nombreuses pour y publier vos merveilles; je ne les craindrai plus comme mes censeurs; je les regarderai comme mes frères sortis du même sein, régénérés dans les mêmes eaux, enfants d'un même père, héritiers d'un même royaume, unis à moi par des liens plus indissolubles que ceux de la chair et du sang: et touché de leurs égarements et de leurs malheurs, comme des miens propres, je leur raconterai vos miséricordes sur mon âme; je leur apprendrai quelles sont les richesses de votre bonté envers les pécheurs qui reviennent à vous: et témoins des merveilles que vous avez opérées en moi, comme ils l'avaient été autrefois de mes égarements, ils vous offriront peut-être un cœur touché de repentir; ils vous rappelleront dans leur âme, d'où le monde et le démon vous avaient chassé; et délivrés du joug honteux et accablant de leurs passions, ils uniront leur voix à la mienne pour chanter les louanges de votre grâce.

24. Qui timetis Dominum, laudate eum; universum semen Jacob, glorificate eum.

Vous qui craignez le Seigneur, louez-le; glorifiez-le tous, vous qui êtes la race de Jacob.

Je sens déjà, grand Dieu, que vous n'avez pas dédaigné mon humble prière: il me semble qu'une nouvelle force est entrée dans mon cœur. Je ne sais, grand Dieu, si je ne présume pas trop de moi-même; mais il me semble que dans ce moment je défierais, non-seulement le monde avec toutes ses censures et tous ses mépris, mais encore avec ses persécutions, ses outrages, et tous les maux qu'il pourrait rassembler sur ma tête: je le défierais de me sé-

parer de la charité de Jésus-Christ votre Fils. Vos saints, grand Dieu, ont paru intrépides devant les tyrans ; ils vous ont confessé au milieu des roues et des feux : et je n'oserais vous rendre gloire au milieu de votre peuple par la crainte de quelques vaines censures ! Je ne rougis plus, grand Dieu, devant vous, que d'avoir été assez ingrat et assez peu affermi dans la foi, pour rougir de vous devant les hommes. Et si vos serviteurs, grand Dieu, si ceux qui vous aiment et qui vous craignent, n'osent pas vous bénir et vous glorifier en public ; et où sera donc, grand Dieu, l'honneur, l'hommage et la gloire qui vous est due sur la terre ? Si la race sainte de Jacob, si les véritables enfants d'Abraham craignent de vous rendre en public le culte et les devoirs dont ils sont les seuls fidèles observateurs ; sera-ce donc l'impie et le pécheur qui raconteront vos justices ? Faudra-t-il donc, grand Dieu, aller chercher dans les îles les plus éloignées et chez les nations les plus inconnues, des hommes qui osent vous servir et vous adorer publiquement ? Vous les avez distinguées et prévenues, les âmes fidèles, par des bénédictions si singulières ; vous les avez choisies et séparées au milieu d'un monde corrompu, tandis que vous laissez égarer dans leurs voies criminelles le reste des hommes : ne doivent-elles pas des marques publiques et continuelles de reconnaissance à un bienfait si signalé ? Quelle autre peine pourraient-elles sentir, que celle de ne pouvoir appeler toutes les créatures, le ciel et la terre, les hommes de toutes les nations, pour les rendre témoins des hommages d'amour, de louange et d'actions de grâces, que leur bouche et leur cœur ne doivent cesser de vous rendre ?

25. Timeat eum omne semen Israel, quoniam non sprevit, neque despexit deprecationem pauperis.

Que toute la postérité d'Israël s'attache au Seigneur : il est l'asile des affligés ; jamais il ne rejettera leurs prières.

Que toute la race des justes, grand Dieu, méprise donc les censures et les jugements d'un monde que vous avez réprouvé ; qu'elle ne craigne que vous seul, qui tenez en main leur destinée éternelle, et non des hommes, qui ne peuvent rien pour elle. Quand on a la crainte et l'amour de votre nom gravé dans le cœur ; que tout ce qui n'est pas vous, grand Dieu, ou qui ne conduit pas à vous, paraît méprisable ! et quand toutes les créatures s'uniraient contre nous, et conjureraient notre perte, que pouvons-nous perdre, grand Dieu, tandis que nous conservons votre grâce ? Les peines et les outrages que le zèle de votre gloire nous attire de la part des hommes, nous rendent un objet encore plus digne de vos soins et de votre complaisance. C'est alors, grand Dieu, que loin d'être insensible à nos gémissements, et de dédaigner nos prières, vous venez au-devant de nous avec toute l'abondance de vos consolations et de vos grâces. Qu'on est riche, grand Dieu, quand on n'est pauvre et affligé que pour vous avoir été fidèle !

26. Nec avertit faciem suam à me ; et cùm clamarem ad eum, exaudivit me.

Il m'a regardé dans mon affliction : il a été touché des cris que je lui ai fait entendre.

Je l'éprouve dans le moment, ô mon Dieu ; eh ! qui pourra désormais se laisser abattre par des craintes humaines ? L'abîme de dissolutions où j'avais croupi si longtemps, mes irrésolutions, ma lâcheté, mon peu de reconnaissance depuis que votre main miséricordieuse m'a retiré de ce gouffre, semblaient éloigner de moi pour toujours de nouveaux secours de votre grâce. Cependant, ô Dieu plein de bonté, vos entrailles paternelles se sont encore émues sur moi ; vous m'avez regardé avec des yeux de pitié et de tendresse ; vous avez été touché des périls dont j'étais environné, et que ma faiblesse seule allait me rendre funestes ; vous avez réveillé ma foi ; j'ai connu mon infidélité et mon ingratitude ; je vous ai appelé à mon secours ; effrayé de mon état et du danger qui me menaçait, j'ai redoublé mes cris vers vous, et vous m'avez exaucé ; vous avez calmé mes agitations, dissipé mes vaines frayeurs, fait succéder le courage à l'abattement, et la sérénité à l'obscurcissement et aux ténèbres qui s'étaient emparées de mon âme.

27. Apud te laus mea in ecclesia magna ; vota mea reddam in conspectu timentium eum.

Je vous adresserai mes louanges dans une grande assemblée ; je rendrai mes vœux à Dieu en présence de ceux qui le craignent.

O mon Dieu, pourquoi tous les hommes ne peuvent-ils pas être témoins des sentiments de mon amour et de ma reconnaissance ?

Pourquoi le monde dont les louanges et les censures faisaient sur moi de si funestes impressions, ne peut-il pas voir dans mon cœur à quel point je méprise la vanité de ses jugements? Non, grand Dieu, éprouvez-moi seulement ; que je sois trouvé digne à vos yeux de célébrer vos louanges, et d'être associé à l'assemblée des justes dont la fidélité glorifie votre saint nom et honore la religion au milieu du monde. Je ne me propose plus de plaire à ce monde misérable qu'en le méprisant. A vous seul, grand Dieu, est due la gloire et la louange. Qui suis-je ; et qu'y a-t-il en moi de louable pour chercher les applaudissements des hommes? S'ils me connaissaient tel que je suis, ô mon Dieu, j'en devrais être l'opprobre et le rebut. Multipliez, grand Dieu, vos serviteurs sur la terre, faites croître en ces jours mauvais le nombre de vos élus ; rendez féconde en saints une nation qui autrefois en a tant donné à votre Eglise ; augmentez-y l'assemblée de ceux qui vous craignent : voilà, grand Dieu, les seuls censeurs et les seuls juges que je veux avoir de ma conduite ; eux seuls sont dignes de publier vos miséricordes sur mon âme, et de s'unir à moi pour vous en rendre des actions de grâces proportionnées à ce bienfait.

28. Edent pauperes, et saturabuntur : et laudabunt Dominum, qui requirunt eum ; vivent corda eorum in sæculum sæculi.

Je ferai asseoir les pauvres à ma table, et ils seront rassasiés : et ceux qui chercheront le Seigneur, le loueront ; leurs cœurs vivront dans toute l'éternité.

Pour mettre un chaos immense entre le monde et moi, je retrancherai toutes les profusions et les folles dépenses, qui sont devenues comme l'unique lien de la société parmi ses partisans. N'est-il pas juste d'ailleurs, grand Dieu, que je répare par des largesses saintes l'usage criminel que j'ai fait jusqu'ici des biens que je ne tiens que de vous, et que vous ne m'aviez donnés que pour soulager ceux qui souffrent dans la faim et dans la misère? Les pauvres seront donc désormais l'objet le plus cher et le plus indispensable de mes soins. Pourrais-je, grand Dieu, vivre dans l'abondance, tandis que des malheureux, que mes frères, que les membres de Jésus-Christ votre Fils languissent dans les horreurs de la faim et de l'indigence? Je veillerai, ô mon Dieu, à leurs besoins ; j'adoucirai leurs peines ; ma nourriture la plus délicieuse sera celle que je me retrancherai pour les rassasier ; j'essuierai leurs larmes ; et dans la joie innocente qu'ils sentiront de se voir ainsi secourus, ils vous béniront, grand Dieu, de leur avoir ménagé, dans la charité de ceux qui vous servent, des secours si favorables ; loin de murmurer contre votre providence, ils en publieront les louanges ; ils se confieront en un Dieu qui est le père et le protecteur des pauvres et des orphelins ; ils s'attacheront à vous ; ils aimeront leur état de souffrance ; ils le regarderont comme le gage assuré de votre prédilection et de leur salut ; et leur âme, dégagée des misères de leur corps, vous en rendra d'éternelles actions de grâces dans le séjour de la vie et de la félicité.

29. Reminiscentur, et convertentur ad Dominum universi fines terræ.

La terre dans toute son étendue se souviendra de ces choses, et se convertira au Seigneur.

Si tous les chrétiens, ô mon Dieu, comptaient, pour un de leurs premiers devoirs, la compassion et les secours qu'ils doivent à leurs frères affligés ; si après avoir fourni aux besoins et aux bienséances de leur état, ils regardaient le reste de leurs biens comme le bien des pauvres ; s'il ne s'élevait aucune misère parmi nous, qui ne fût à l'instant soulagée, quel spectacle honorable pour le christianisme, ô mon Dieu ! Les nations les plus éloignées et les plus infidèles, remplies d'admiration pour un culte qui sait unir les hommes par des liens si intimes et si indissolubles, viendraient en foule au pied de vos autels grossir le nombre des fidèles. Ils vous reconnaîtraient à ces traits comme le seul auteur d'une loi qui porte tant de caractères de divinité ; ils demanderaient avec empressement d'être incorporés dans une société sainte, où tous les malheurs de la vie humaine trouvent des consolations et des ressources si sûres ; où l'on peut regarder comme à soi, dès qu'on en a besoin, les biens que les autres possèdent, et où la religion ne fait de tous les fidèles qu'une seule famille, où tout semble être commun, et où les liens seuls de la charité unissent les hommes mille fois plus étroitement que les liens de la chair et du sang, qui ne servent souvent qu'à les diviser.

30. Et adorabunt in conspectu ejus universæ familiæ gentium.

Et tous les peuples différents des nations seront dans l'adoration en sa présence.

C'est cette charité inaltérable, ô mon Dieu, qui unissait vos premiers fidèles; c'était le caractère le plus marqué de cette Eglise naissante, comme il en était le premier devoir; c'était à ces traits qu'on la distinguait parmi les peuples idolâtres; et ce fut l'attrait principal qui les appela à votre Eglise et les rendit vos adorateurs. Nous aurions encore la même consolation si nous avions la même vertu que nos pères : il ne resterait plus d'infidèles et d'incrédules sur la terre, si le christianisme était comme autrefois une société d'amour et de charité, et si les intérêts, les haines, les jalousies, l'ambition et l'avarice [1], et toutes les autres passions qui divisent le reste des hommes, et qui portent partout le trouble, la dissension et la guerre, n'avaient pas infecté votre héritage, divisé parmi nous le père de l'enfant, l'époux de l'épouse, armé les rois et les peuples les uns contre les autres, et gagné même votre sanctuaire, l'asile saint de la paix et de la charité.

31. Quoniam Domini est regnum; et ipse dominabitur gentium.

Parce que le règne et la souveraineté est au Seigneur; et que c'est lui qui régnera sur les nations.

Mais, grand Dieu, nos crimes ne sauraient empêcher l'effet de vos promesses; vous tenez le cœur des rois entre vos mains; c'est vous seul qui disposez des royaumes et des empires; vous les avez tous promis à votre Fils; vous les lui avez donnés comme son héritage. Cette promesse magnifique s'accomplit insensiblement : des ouvriers apostoliques portent la lumière de l'Evangile jusqu'aux extrémités les plus reculées de la terre; ils y établissent le royaume de votre Fils. Les temps marqués dans vos conseils éternels avancent tous les jours; et comme il est le Sauveur de tous les hommes, il en sera le roi; et tous les hommes reconnaîtront sa souveraineté, et se soumettront enfin à son empire.

32. Manducaverunt et adoraverunt omnes pingues terræ; in conspectu ejus cadent omnes qui descendunt in terram.

Les riches mêmes et les grands du monde viendront aussi l'adorer et goûter les délices de sa table; enfin tout ce qu'il y a de mortels sur la terre, fléchiront le genou devant lui.

[1] *Et l'avarice*, 1754. — *L'avarice*, Renouard.

Déjà, grand Dieu, les Césars et les grands de la terre, qui avaient été d'abord les persécuteurs de sa doctrine, s'y sont soumis; ils ont mis à ses pieds leurs sceptres et leurs couronnes; ils se sont crus plus heureux d'enrichir leurs Etats de quelques restes précieux de sa croix, que s'ils y avaient ajouté des provinces et des nouveaux royaumes; ils se sont vus admis à sa table avec plus de joie qu'aux festins les plus somptueux; les mets les plus précieux et les plus exquis ne leur ont paru que de la boue au prix de cette viande céleste. Les rois des nations imiteront enfin leur exemple; désabusés d'un culte impie et insensé, ils ouvriront les yeux à la lumière et à la vérité qu'il n'avaient pas connue, et qu'on leur annoncera; frappé de son éclat, ils se prosterneront devant le libérateur qui leur a envoyé la vie et le salut; leurs têtes orgueilleuses se courberont devant le signe humble et triste de sa croix; et tous les peuples de la terre, toujours imitateurs des vices ou des vertus de leurs souverains, s'uniront avec eux dans la même foi et dans les devoirs d'un même culte.

33. Et anima mea illi vivet; et semen meum serviet ipsi.

Et mon âme vivra pour lui; et ma race le servira.

Que ne puis-je, grand Dieu, avancer l'heureux moment de l'établissement de votre règne dans tout l'univers! Que n'ai-je les lumières, les talents, les grâces et le zèle [1] de ces hommes apostoliques qui vont annoncer votre nom à ces peuples sauvages qui ne vous connaissent pas! Mais du moins Seigneur, je ne veux plus vivre que pour vous; et après vous avoir consacré ce qui me reste de vie, je tâcherai de laisser votre crainte à mes enfants, comme l'héritage le plus précieux qu'ils puissent attendre de moi : je ne reconnaîtrai pour mes descendants, que ceux qui vous serviront avec fidélité. Faites passer en eux, ô mon Dieu, avec mon sang, les grâces dont vous m'avez favorisé; que vos bénédictions s'y perpétuent de génération en génération; et faites plutôt tarir la source de ma race que de permettre qu'elle s'écarte jamais de la voie de vos commandements.

34. Annuntiabitur Domino generatio ventura; et annuntiabunt cœli justitiam ejus populo qui nascetur, quem fecit Dominus.

La postérité à venir sera annoncée par le Seigneur, et

[1] *Et le zèle*, 1754. — *Le zèle*, Renouard.

les cieux annonceront sa justice au peuple qui doit naître dans la suite, au peuple que le Seigneur a fait.

Ce que je vous demande, grand Dieu, pour mes descendants, je vous le demande en même temps pour toutes les races futures des hommes. Avancez, ô mon Dieu, à leur égard, l'accomplissement de vos promesses ; hâtez l'avénement de ces temps heureux, où de nouveaux cieux, je veux dire des hommes apostoliques, iront annoncer votre nom et les merveilles de votre justice aux nations les plus inconnues, et les soumettront au joug de votre doctrine ; ne différez pas de faire paraître sur la terre ce siècle si désiré, et ces peuples à venir, que vous avez marqués dans vos conseils éternels, pour les rendre participants de ce bienfait signalé. Vous êtes, grand Dieu, le créateur et le père de tous les hommes ; c'est vous seul qui avez établi dans l'univers la multitude de ces peuples et des nations; il est de votre bonté de ne les pas laisser jusqu'à la fin ensevelis dans les ténèbres et dans les ombres de la mort. Le sang de votre Fils qui les a rachetés, vous sollicite tous les jours pour eux ; vous ferez luire enfin, ô mon Dieu, au milieu de ces régions infortunées, la lumière de la vérité ; et tous les peuples connaîtront qu'il n'y a point d'autre Dieu que vous, et point d'autre Sauveur que votre Fils que vous nous avez envoyé.

PSAUME XXII.

ACTIONS DE GRACES QU'UNE AME REVENUE DEPUIS LONGTEMPS DES ÉGAREMENTS DU MONDE, REND A DIEU POUR LE BIENFAIT INESTIMABLE QUI L'A APPELÉE A LA CONNAISSANCE DE LA VÉRITÉ.

1. Dominus regit me, et nihil mihi deerit ; in loco pascuæ ibi me collocavit.

C'est le Seigneur qui me conduit ; rien ne pourra me manquer : il m'a placé dans d'excellents pâturages.

Vous êtes, ô mon Dieu, le seul père et le véritable pasteur de nos âmes. J'avais été longtemps une brebis égarée ; je n'entendais point votre voix, quoique vous ne cessassiez point de me parler au fond du cœur; le monde parlait plus haut que vous; il parlait à mes sens, et je n'avais des oreilles que pour lui ; il me fascinait les yeux, et me faisait voir vos pâturages et les devoirs de votre loi comme des pâturages tristes, arides, couverts de ronces et d'épines; il me montrait les siens au contraire comme des lieux semés de fleurs, et où les plaisirs naissent sous nos pas. Cependant, ô mon divin Pasteur, j'y errais dans l'aridité et dans la disette. Sous ces fleurs trompeuses je trouvais à chaque pas le serpent qui faisait sur moi des morsures cruelles; les plaisirs qui s'offraient, allumaient ma soif pour de nouveaux plaisirs, loin de l'éteindre; les passions qu'il faisait naître successivement dans mon cœur, étaient autant de tyrans qui le déchiraient tour à tour. Je ne me lassais point de chercher ce que je croyais devoir le satisfaire et soulager son inquiétude : et quand je me flattais de l'avoir trouvé, je sentais un moment après ma méprise ; je changeais d'objet, et ma tristesse secrète ne changeait point, et rien ne remplissait le vide de mon cœur. Mais, ô mon Pasteur adorable, depuis que j'ai quitté ces pâturages tristes et empestés, et que je suis revenu dans votre bercail, que ma destinée est différente ! Tranquille sous votre conduite, libre de ces soucis et de ces agitations qui suivent les passions criminelles, il me semble que mon cœur est à sa place, qu'il ne lui manque plus rien, et qu'il n'a plus d'autre désir que celui de vous suivre et de vous servir avec plus d'amour et de fidélité. Que de délices, que de consolations abondantes, ô bon et tendre Pasteur, ne trouve-t-on pas

dans vos pâturages, et dans les voies où vous conduisez vos brebis ! Ce ne sont pas là de ces plaisirs que l'usage empoisonne et rend insipides : plus on les goûte, plus on les trouve délicieux; plus on vous suit, plus le goût de vous suivre augmente. Le monde promet des plaisirs, et il ne donne que des croix et des chagrins : vous, Seigneur, vous ne nous annoncez que des croix, et ces croix sont la source de mille consolations ineffables.

2. Super aquam refectionis educavit me : animam meam convertit.

Il m'a élevé auprès d'une eau fortifiante, et il a fait revenir mon âme.

Le monde, ô mon Dieu, me conduisait sur le bord des eaux empoisonnées, pour désaltérer ma soif criminelle des plaisirs ; mais plus j'en buvais, plus ma soif devenait ardente. C'étaient des charbons brûlants que je mettais sur mon cœur; et plus je cherchais à me rafraîchir, plus je me trouvais embrasée. Mais l'eau dont vous m'avez désaltérée, ô mon Dieu, est cette eau qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle : on n'a plus la soif du monde et des plaisirs quand une fois on en a bu. Une seule goutte de cette eau céleste rafraîchit, soulage plus le cœur que tous les fleuves de Babylone : c'est une eau claire et paisible qui n'entraîne avec elle ni boue ni tristes débris; au lieu que l'eau de Babylone n'est qu'un limon puant; et semblable à un torrent furieux, elle entraîne dans le gouffre tous ceux qui se courbent pour en boire, et n'est fameuse que par les cadavres et les débris lugubres des fortunes qu'elle traîne toujours après elle. O mon Dieu, vous m'avez sauvée de ce naufrage; vous m'avez tendu la main pour me retirer du milieu de ces eaux, sur le point qu'elles étaient de m'engloutir; et mon âme n'a bien connu le danger qui la menaçait, qu'après que votre miséricorde l'en a eu délivrée.

3. Deduxit me super semitas justitiæ propter nomen suum.

Il m'a conduit par les sentiers de la justice pour la gloire de son nom.

Souffrez, ô mon Dieu, que je rappelle ici en votre présence toutes vos miséricordes sur mon âme. Ce n'a pas été assez pour vous de me retirer du gouffre, lorsque j'allais enfoncer. Souvent en sortant des périls du monde, on tombe dans de nouveaux périls ; on s'éloigne de ses voies; mais on n'entre pas comme il faut dans les vôtres. On s'égare dans le chemin même de la vertu; et on veut aller à vous par des sentiers qui ne sont pas ceux par où vous nous vouliez conduire. Et voilà, ô mon Dieu, un nouveau bienfait dont mon âme vous est redevable : vous m'avez appris que les devoirs de mon état étaient la seule voie de mon salut ; qu'en les remplissant avec fidélité, on accomplissait toute justice; que les œuvres les plus saintes, incompatibles avec ces devoirs, étaient les œuvres de l'homme, et non de la grâce; que c'était une illusion de préférer ce qu'un faux zèle nous inspire, à ce que vous demandez de nous; et que votre ordre est clairement marqué dans les devoirs de notre état, au lieu que dans toutes les pratiques prétendues de piété qui nous en éloignent, nous n'y voyons de clair et de sûr que notre volonté propre. Vous me l'avez appris, ô mon Dieu, par une miséricorde bien gratuite : je ne vous offrais alors que de faibles commencements de bien et une vie dont mes larmes ne pourront jamais effacer les souillures ; mais vos dons ne vont jamais seuls; vous donnez encore à ceux à qui vous avez commencé de donner. C'est pour la gloire de votre nom, ô mon Dieu, que vous êtes si riche en miséricordes ; vous ne voulez pas que ceux qui se disent vos serviteurs, le déshonorent par des singularités et les abus d'une piété mal entendue. Le monde, mon Dieu, est assez disposé à décrier la vertu, sans que ceux qui en font une profession publique, lui fournissent par un zèle bizarre et à contre-temps de nouvelles censures contre elle.

4. Nam et si ambulavero in medio umbræ mortis, non timebo mala, quoniam tu mecum es.

Car quand même je marcherais au milieu de l'ombre de la mort, je ne craindrais aucuns maux, parce que vous êtes avec moi.

Après tous les dangers dont vous m'avez sauvé, ô divin Pasteur de mon âme, que pourrais-je craindre tant que je marcherai dans vos voies ? Quand même vous m'y laisseriez dans ces états de dégoût, d'aridité, de ténèbres qu'éprouvent quelquefois les âmes les plus fidèles, votre main même qui me frapperait, me rassurerait ; je sentirais que c'est vous ,vous, ô mon Dieu, qui créez, quand

il vous plaît, la lumière et les ténèbres; vous qui vous montrez à une âme avec tout ce que votre présence a de consolant, ou qui vous cachez à ses yeux dans un nuage pour éprouver sa foi; je vous sentirais toujours au dedans de moi, grand Dieu, opérant ces consolations ou ces peines, et ma confiance serait toujours égale; et ces ténèbres où vous me laisseriez, qui semblent annoncer à une âme votre abandon, et les ombres de la mort et du péché, me privant de vos consolations, n'ébranleraient pas ma fidélité, parce que je saurais que vous êtes toujours avec moi.

5. Virga tua et baculus tuus ipsa me consolata sunt.

Votre verge et votre bâton ont été le sujet d'une grande consolation pour moi.

Je sais, ô mon Pasteur adorable, que dans vos pâturages mêmes le loup entre souvent pour y chercher sa proie; mais votre houlette seule suffit pour nous défendre et le mettre en fuite ; il n'est à craindre que pour les brebis imprudentes qui s'écartent du troupeau et qui vont errer dans des voies que vous ne leur avez pas marquées. Je sais, grand Dieu, qu'on éprouve des lassitudes et des défaillances en marchant dans les sentiers de vos commandements, mais vous ne laissez pas périr les brebis que le Père vous a données : une force secrète les soutient et les console; vous les mettez même sur vos épaules, quand elles paraissent sur le point de succomber, et hors d'état de continuer leur route. Ce n'est pas vous, ô mon Dieu, qui leur manquez; tous vos secours sont pour elles : c'est leur infidélité seule qui les éloigne, ces secours, ou qui les rend inutiles. Je l'ai éprouvé mille fois; mes langueurs et mes lassitudes dans votre service ont toujours pris leur source dans mon peu de fidélité : à mesure que j'ai cherché plus de consolations du côté des sens, de l'orgueil ou de l'amour-propre, vous m'avez soustrait celles de la grâce; dès que j'ai voulu m'adoucir votre joug, vous me l'avez rendu plus pesant. Non, ce ne sont pas vos voies, ô mon Dieu, qui sont dures et pénibles; c'est nous seuls qui y portons avec nous les épines et les dégoûts. Tout y console un cœur fidèle, et tout y rebute un cœur tiède et sensuel.

6. Parasti in conspectu meo mensam adversus eos qui tribulant me.

Vous avez préparé une table devant moi contre ceux qui me persécutent.

Le monde, ô Père miséricordieux, est une terre maudite, féconde en chagrins, mais qui ne fournit point de ressources : ses plaisirs, ou usés, ou hors de saison, ne consolent pas les pertes et les afflictions d'un mondain qui porte la douleur et l'amertume dans le cœur; tout ce qui ne parle qu'aux sens, ne porte aucun remède dans l'âme où résident tous les maux et toutes les inquiétudes du pécheur. Environné de consolations extérieures, il sent qu'elles ne passent pas la surface, et que l'aiguillon reste toujours au dedans de lui; aussi le monde est un maître ingrat et trompeur qui rit de nos maux, et qui en faisant semblant de les soulager, ne cherche encore qu'à les aggraver et à nous séduire. Mais pour vous, ô mon Dieu, vous avez pourvu avec une bonté de père à toutes les infirmités de vos enfants; votre table sainte est toujours ouverte, et toujours prête à les recevoir : vous vous y donnez vous-même à eux; et dans cette nourriture divine ils trouvent un remède assuré à toutes les faiblesses, et une consolation réelle contre toutes les tribulations que le monde leur suscite. En descendant vous-même dans leur cœur, sous les enveloppes des bénédictions mystiques, vous y portez la source intarissable de la paix et de la joie ; vous en réparez les ruines légères; vous en fortifiez ce qui commençait à s'affaiblir, et ils marchent avec un nouveau courage vers les montagnes éternelles dans la force de cette viande céleste. Que les âmes mondaines sont à plaindre, ô mon Dieu, de se priver d'un si puissant secours, de faire si peu d'usage de vos bienfaits, de ne venir à votre table, que lorsque la loi de votre Eglise les y contraint, et de regarder la participation à la plus grande et la plus singulière de toutes vos grâces, comme un devoir onéreux et pénible !

7. Impinguasti in oleo caput meum ; et calix meus inebrians quàm præclarus est !

Vous avez oint ma tête d'une huile de parfum ; que mon calice qui a la force d'enivrer, est admirable !

Oui, Seigneur, c'est dans ce festin d'amour que vous répandez avec effusion dans nos âmes des consolations ineffables, et que votre calice les enivre d'une joie toute divine. Les parfums de l'Egypte amollissent le cœur en

fortifiant le corps; ils préservent nos cadavres d'une corruption passagère, et leur assurent une longue durée dans la triste demeure du tombeau; mais l'huile du parfum précieux que vous versez dans nos âmes avec les saints mystères, les purifie, les embellit, les rend plus vigoureuses et plus fortes dans la pratique de vos commandements; met en elle un germe d'immortalité, qui non-seulement les garantit d'une corruption passagère, mais qui leur assure, au sortir de leur maison de boue, une éternelle durée dans votre sein. Que vos enfants rebelles, ô divin Père de famille, trouvent votre table dégoûtante et votre calice amer, je n'en suis pas étonnée; ils n'y portent qu'un goût dépravé et infecté par l'amour des objets sensibles et terrestres. Comment pourraient-ils éprouver la sainte ivresse de ce vin délicieux qui enfante les vierges, eux qui le reçoivent ivres encore, et comme abrutis par l'usage continuel qu'ils font du calice des prostitutions de Babylone ? Il n'est que les cœurs purifiés par la grâce et vides de l'amour du monde, qui puissent goûter tout ce que votre calice a de doux et de consolant ; eux seuls en sortent enivrés d'un plaisir si céleste, si vif et si touchant, que tout le reste leur devient fade et insipide; ils ne s'en éloignent qu'à regret, et regardent comme la plus douloureuse de toutes leurs peines, de n'être pas quelquefois trouvés dignes d'être admis à la table de vos enfants, et d'être privés pour peu de temps de cette nourriture divine.

8. Et misericordia tua subsequetur me omnibus diebus vitæ meæ.

Et votre miséricorde me suivra dans tous les jours de ma vie.

Pour moi, ô mon Dieu, j'espère que votre miséricorde ne permettra pas que je vive jamais privée de cette manne adorable, et de la plus grande consolation que vous nous ayez laissée dans cet exil: s'il m'arrive de m'en éloigner quelquefois, ce sera par un respect d'amour pour vous; ce sera pour me punir d'y avoir porté trop souvent les mêmes faiblesses qui vous déplaisent, et de ne m'y être pas présentée avec toute la foi et toute la ferveur que vous demandez de moi; et d'être venue, sans vous vouloir sacrifier mille attachements légers et humains, participer à un mystère où vous semblez sacrifier sous de viles apparences votre gloire et votre majesté, et qui nous renouvelle le grand sacrifice que vous avez consommé pour nous sur la croix. Mais je ne soutiendrai pas longtemps, ô mon Dieu, ces privations douloureuses ; je laverai mes pieds; je purifierai mon cœur, aidé de votre grâce, pour être trouvée moins indigne de paraître devant vous; et ce pain de tous les jours sera, ou mon unique désir, ou ma plus consolante nourriture tout le reste de ma vie.

9. Et ut inhabitem in domo Domini in longitudinem dierum.

Afin que j'habite très-longtemps dans la maison du Seigneur.

Voilà, grand Dieu, ma plus douce espérance pendant les jours de mon pèlerinage, et dans cette terre étrangère, où vous ne vous communiquez à nous que sous un voile qui vous cache; voilà, ô mon Dieu, ce qui me fera attendre avec moins de tristesse le moment que vous avez marqué pour nous ouvrir enfin les portes éternelles du temple céleste, de cette maison paternelle d'où nous sommes sortis, où nous vous verrons à découvert, où vous avez préparé différentes demeures et différents degrés de bonheur, pour ne pas ôter toute espérance aux faibles et aux imparfaits; et où une fois admis, nous y habiterons pendant toute la durée des jours de l'éternité.

PSAUME XXIII.

PRIÈRE D'UNE AME CHRÉTIENNE AUX PIEDS DES AUTELS, QUI ADMIRE ET REMERCIE LA BONTÉ DE DIEU, D'AVOIR CHOISI SA DEMEURE ET RENFERMÉ SA GLOIRE ET SA MAJESTÉ DANS UN TEMPLE MATÉRIEL; QUI SE REPRÉSENTE LES DISPOSITIONS QU'EXIGE LA PRÉSENCE D'UN DIEU SI GRAND ET SI TERRIBLE DE CEUX QUI VIENNENT Y PARAITRE DEVANT LUI, ET QUI GÉMIT DES IRRÉVÉRENCES ET DES SCANDALES QUI PROFANENT TOUS LES JOURS CE TEMPLE SAINT.

1. Domini est terra, et plenitudo ejus; orbis terrarum, et universi qui habitant in eo.

La terre et tout ce qu'elle renferme est au Seigneur; toute la terre habitable, et tous ceux qui l'habitent sont à lui.

2. Quia ipse super maria fundavit eum, et super flumina præparavit eum.

Parce que c'est lui qui l'a fondée au-dessus des mers, et établie au-dessus des fleuves.

Grand Dieu! la terre entière est l'ouvrage de vos mains, et n'appartient qu'à vous seul; c'est le temple que vous remplissez de votre immensité : vous y donnez l'accroissement aux plantes; vous y nourrissez les oiseaux du ciel, les poissons qui nagent dans les mers, et les animaux qui rampent sur la terre; vous y multipliez la race des hommes, et vous soufflez sans cesse en eux, comme au commencement, cet esprit de vie qui anime leur boue; vous êtes l'âme de tout ce qui respire dans l'univers. N'était-ce pas assez aux hommes, pour y sentir partout votre présence, et vous y rendre partout le culte et les hommages dûs à votre grandeur et à votre empire souverain sur cet univers, et sur tout ce qu'il renferme? Cependant, comme cette variété d'objets qui concouraient tous à nous rendre votre présence ici-bas plus sensible, n'avaient réussi qu'à nous en distraire et nous la faire oublier; comme vos ouvrages qui ne se soutiennent que par la même main qui les a formés, nous faisaient perdre de vue l'ouvrier tout-puissant; vous avez souffert, vous, ô mon Dieu, qui êtes présent partout, que l'on vous consacrât des lieux que vous avez promis d'honorer d'une présence spéciale : les patriarches vous élevèrent des autels; la montagne de Sion devint ensuite le temple seul où il était permis de vous offrir des victimes et la fumée des encensements; vous ne vous y montriez pas vous-même; c'était votre ange qui y descendait enveloppé d'une nuée; enfin depuis que votre Fils s'est montré lui-même sur la terre, il vous a formé partout des adorateurs en esprit et en vérité; et partout on a élevé des temples où votre Verbe fait chair est encore avec nous et y sera jusqu'à la consommation des siècles.

3. Quis ascendet in montem Domini; aut quis stabit in loco sancto ejus?

Qui est-ce qui montera sur la montagne du Seigneur; ou qui s'arrêtera dans son lieu saint?

Mais, ô mon Dieu, si nos temples sont ce ciel nouveau, où toute votre gloire et toute la terreur de votre majesté réside; si ce n'est plus un ange que la nuée mystérieuse y cache, mais votre Fils lui-même, mais un Dieu fait chair, caché sous les bénédictions mystiques; si les anges eux-mêmes l'y adorent sans cesse, et saisis d'une sainte terreur, se couvrent de leurs ailes, et peuvent à peine y soutenir l'éclat de sa majesté; qui pourra se flatter, grand Dieu, d'être digne de monter dans ce lieu saint, et d'y venir paraître en votre présence? Vous exigeâtes autrefois de votre peuple tant de jeûnes, de purifications, de précautions, afin qu'il lui fût permis de camper à une certaine distance seulement du pied de la montagne, sur laquelle vous vous communiquiez

à votre serviteur Moïse ; que ne devez-vous pas exiger, ô mon Dieu, du nouveau peuple à qui vous permettez de monter tous les jours sur la montagne sainte, de vous y voir, et de communiquer avec vous ? Vous n'environnez plus ce lieu terrible d'éclairs et de foudres, pour en défendre l'approche à un peuple consterné ; vous n'y mettez plus d'autres barrières que celles de notre amour et de notre foi ; mais plus votre bonté semble oublier en notre faveur ces précautions formidables, qui rendaient autrefois votre présence inaccessible, plus votre indignation s'allume contre ceux qui s'en prévalent, pour paraître devant vous, ô mon Dieu, dans une situation et avec des souillures qui vous déshonorent.

4. Innocens manibus et mundo corde, qui non accepit in vano animam suam, nec juravit in dolo proximo suo.

Celui dont les mains sont innocentes et le cœur pur, qui n'a pas reçu son âme en vain, ni fait un serment faux et trompeur à son prochain.

Que faudrait-il donc, grand Dieu, pour ne pas blesser la sainteté de vos regards, quand on vient s'assembler dans votre temple ? Il faudrait y porter des mains innocentes, pour être en droit de les lever vers vous, et un cœur pur dont vous puissiez recevoir les hommages ; et cependant, ô mon Dieu, que de mains souillées de crimes et de rapines viennent y embrasser votre autel saint, et vous présenter des dons et des offrandes ! Que de mains teintes encore, par des désirs de haine et de vengeance, du sang de leurs frères, voyez-vous levées devant le sang adorable de l'Agneau, qui a réconcilié le monde et éteint toutes les inimitiés ! Que de cœurs livrés aux passions les plus honteuses, loin de venir les déplorer devant vous au milieu de l'assemblée sainte, viennent y chercher les objets infortunés qui les allument ! Combien de cœurs, dissipés par les sollicitudes ou les plaisirs du siècle, y viennent à vos pieds sans penser même au Dieu qui les regarde, sans former un seul mouvement intérieur qui soit pour vous ; et ne semblent choisir votre présence que pour livrer plus à loisir leur esprit à toutes les images frivoles, dont ils ne peuvent se désoccuper ! Combien de cœurs appesantis et insensibles, loin de sentir réveiller leur foi à la vue des merveilles que votre amour pour les hommes opère sur nos autels, et de s'unir aux cantiques et aux actions de grâces de votre Eglise, n'y sentent que le dégoût de vos louanges chantées par des ministres saints, et l'ennui des moments qu'ils sont obligés de donner à un devoir si consolant et si honorable pour l'homme ! Que faudrait-il encore, grand Dieu, pour être digne de paraître dans ce lieu saint ? il faudrait sentir tout le prix de son âme, la regarder comme un dépôt sacré qui vous appartient et que vous nous redemanderez un jour ; y venir chercher les secours qui vous la conservent et les remèdes qui la purifient ; et y être plus occupé de ses besoins secrets et des ornements intérieurs qui la rendent agréable à vos yeux, que des vaines parures qui ne font qu'embellir un corps dont les vers vont faire au premier jour un spectacle hideux d'infection et de pourriture dans le tombeau. Et cependant, ô mon Dieu, cette âme immortelle, et destinée à vivre éternellement avec vous, est la seule chose dont la plupart de ceux qui viennent dans le temple saint ne sont point occupés ; il semble que c'est en vain qu'ils l'ont reçue, et qu'elle ne mérite pas la plus légère attention ; tous leurs soins se bornent à parer un corps périssable, à s'attirer des regards qui ne devraient être que pour vous, et à inspirer peut-être des passions criminelles et irriter votre colère, dans le temps même que votre Fils verse de nouveau son sang sur l'autel pour l'apaiser et vous réconcilier encore avec les hommes. Enfin, ô mon Dieu, la fraude, la mauvaise foi, l'injustice, devraient être bannies de ce lieu saint, tandis que vous y répandez avec tant de profusion tous les trésors de votre grâce sur nous. Un chrétien qui refuse ses largesses aux besoins de ses frères, ou qui usurpe et retient injustement leur bien, ose-t-il se montrer devant des autels qui lui rappellent de toute part la profusion de vos bienfaits sur les hommes, tandis que vous y confirmez vos promesses et votre alliance par le sang de votre Fils qui coule sur l'autel ? Celui qui jure frauduleusement à son prochain, et qui ne craint point de violer la sainteté de son serment et de ses promesses, qui fait servir à tromper ses frères le lien le plus sacré et le plus inviolable de la société, et qui devrait être proscrit de l'assemblée même des hommes, aurait-il la témérité de venir se mêler avec les anges dans nos temples, et y converser avec vous ? Non, Seigneur, les immondes, les ravisseurs, les adorateurs du monde et de ses idoles, les idolâtres de leur

propre corps, ne sont pas dignes de se présenter dans le temple saint, à moins qu'ils n'y viennent former des désirs de pénitence, et vous demander d'accorder à ces faibles commencements de repentir la grâce d'une conversion parfaite. Ils entrent alors dans le droit de ceux qui ont les mains innocentes, le cœur pur, qui font de la sanctification de leur âme leur soin principal et leur affaire la plus importante, et dont la droiture et la simplicité peut à la vérité être surprise par les ruses et la mauvaise foi des méchants, mais qui ignorent eux-mêmes l'art infâme d'user de ces indignes artifices.

5. Hic accipiet benedictionem à Domino, et misericordiam à Deo salutari suo.

C'est celui-là qui recevra du Seigneur la bénédiction, et qui obtiendra la miséricorde du Dieu son Sauveur.

Voilà, grand Dieu, les âmes que votre majesté terrible ne dédaigne pas de souffrir en sa présence dans le lieu saint; vous les y regardez même avec des yeux de complaisance; vous y versez sur elles vos bénédictions les plus abondantes; vous les faites entrer dans la participation de toutes les grâces opérées par les mystères qui se consomment sur vos autels; elles n'en sortent jamais que comblées de quelque nouvelle faveur de votre part; c'est-à-dire plus ferventes dans l'amour de votre loi, plus affermies contre les séductions du siècle, plus intrépides lorsqu'il s'agit de soutenir les intérêts de la vérité et la gloire de votre nom, aux dépens de la leur propre; et s'il leur arrive de vous avoir déplu, en n'ayant pas marché dans vos voies avec assez de fidélité, c'est là, ô mon Dieu, que vous vous réconciliez avec elles; que leurs prières, unies à celles de l'Église, vous apaisent, vous font oublier leur infidélité, et que le sang de votre Fils leur Sauveur leur obtient la miséricorde que vous ne refusez jamais aux âmes touchées de repentir et qui vous la demandent en son nom.

6. Hæc est generatio quærentium eum, quærentium faciem Dei Jacob.

Telle est la race de ceux qui le cherchent, de ceux qui cherchent à voir la face du Dieu de Jacob.

Multipliez, grand Dieu, la race de ces âmes fidèles, qui ne viennent dans votre temple saint que pour vous y chercher, vous y adorer et jouir des douceurs de votre divine présence. C'est pour elles seules, grand Dieu, que vous descendez sur l'autel, et que vous daignez habiter au milieu de nous; ce n'est pas pour ces âmes irréligieuses et mondaines, qui n'y viennent, ce semble, que pour vous insulter par des irrévérences et des situations indécentes qu'elles n'oseraient se permettre dans des lieux profanes; qui ne viennent pas y chercher la face du Dieu de Jacob, mais la face des idoles impures auxquelles elles prostituent leur cœur et leurs hommages; et qui se dispensent, devant la majesté d'un Dieu terrible et au milieu de tous les objets les plus respectables de la religion, des bienséances même, et d'une certaine apparence de retenue, dont elles n'oseraient se dispenser devant des personnes graves, et au milieu des assemblées publiques du siècle.

7 et 8. Attollite portas, principes, vestras; et elevamini, portæ æternales, et introibit rex gloriæ. Qui est iste rex gloriæ? Dominus fortis et potens...

Levez vos portes, princes; et vous, portes éternelles, levez-vous, et vous ouvrez, pour laisser entrer le roi de gloire. Qui est ce roi de gloire? le Seigneur qui est vraiment fort et puissant.

Oh! si elles pouvaient voir, ces âmes irréligieuses que la foi n'éclaire point, lorsque le ministre, par la vertu des paroles mystiques et par l'invocation du Saint-Esprit, attire sur nos autels le Saint des Saints; si elles pouvaient voir les portes du sanctuaire éternel s'ouvrir, le Roi de gloire qui descend accompagné et entouré de la multitude des esprits célestes; ces esprits si purs et si saints, qui, pénétrés de crainte et de respect, s'inclinent profondément en sa présence, et éblouis de la majesté et de l'éclat qui l'environne, couvrent leurs faces, ne se croyant pas dignes d'arrêter leurs regards sur sa personne divine! Et vous, cendre et poussière, qui avez même déshonoré la boue dont vous avez été formés par des souillures de toute espèce; vous qui n'êtes pour les yeux du Seigneur, à cause des crimes dont votre âme est infectée, qu'un objet de haine et d'horreur; vous qui devriez regarder comme une faveur singulière la liberté que vous avez d'entrer dans nos temples, et qui, dans des siècles plus heureux, en eussiez été chassés ignominieusement comme des profanes, si vous aviez voulu seulement y paraître; vous que le sentiment de votre indi-

gnité devrait faire pâlir et frissonner de tous vos membres, à l'approche de ce sanctuaire respectable, qui renferme le saint des saints et le Roi de gloire, vous osez le braver jusqu'au pied de ses autels. Eh ! ne savez-vous pas que ce Roi de gloire que vous osez outrager, est en même temps le Seigneur vraiment fort et puissant; et ne devez-vous pas craindre qu'il ne renouvelle, pour vous punir, les prodiges qu'il opéra dans le désert, pour venger des outrages moins criminels que les vôtres ; que la terre ne s'entr'ouvre sous vos pieds pour vous engloutir tout vivants dans les enfers, ou qu'il ne parte du fond du sanctuaire des foudres et des éclairs, pour mettre en poudre des téméraires à qui la présence et la majesté du Dieu tout-puissant ne peuvent en imposer?

PSAUME XXIV.

PRIÈRE D'UNE AME REVENUE DES ÉGAREMENTS DU MONDE, QUI GÉMIT DEVANT DIEU DES INFIDÉLITÉS DE SA VIE PASSÉE, ET RECONNAIT QUE SES AFFLICTIONS EN SONT LA JUSTE PEINE.

1. Ad te, Domine, levavi animam meam; Deus meus, in te confido : non erubescam.

J'ai élevé mon âme vers vous, Seigneur; je mets ma confiance en vous, mon Dieu : ne permettez pas que je tombe dans la confusion.

Que je me trouve heureuse, ô mon Dieu, d'avoir la liberté de me consoler avec vous, et de vous aller présenter mon cœur jusqu'aux pieds de votre trône! Mes peines étaient autrefois sans consolation; je souffrais toute seule; je ne vous connaissais pas, ô mon Dieu : comment vous aurais-je appelé à mon secours? Le monde était la seule idole, le seul objet de mes désirs, de mes soins, de mes pensées. Il occupait mon cœur tout entier; mais il reconnaissait mal mon dévouement et ma servitude; il répandait mille amertumes sur ses plaisirs; j'y trouvais à chaque pas des contradictions et des chagrins, qui plongeaient mon âme dans la tristesse; il ne m'offrait rien qui pût la soulager ; il me promettait toujours un avenir plus agréable; je me laissais séduire à ses promesses : mais cet avenir s'éloignait de plus en plus, et il riait de ma crédulité comme de mes peines. Mais vous êtes, ô mon Dieu, un maître bien plus aimable et bien plus fidèle : si vous permettez que je sois affligée, vous me faites sentir la justice et l'utilité de mes souffrances; vous m'apprenez qu'elles prennent leur source dans les trésors mêmes de votre miséricorde, qui veut bien accepter ces afflictions légères pour expier des crimes qui m'en préparaient d'éternelles. Je sens que la même main qui me frappe, me soutient; et ma confiance en vous est un adoucissement sûr à toutes mes peines. Après cela, grand Dieu, comment pourrais-je rougir de servir publiquement un maître si miséricordieux et si puissant? Je ne rougis plus que de la folie de mes anciens égarements, et d'avoir pu prostituer, jusqu'à un âge sérieux, mes jours et mes années à un monde qui n'est rien, qui ne peut rien, qui ne nous repaît que de fumée, et qui ne se soutient que par l'ivresse et l'éblouissement de ceux qui le servent.

2. Neque irrideant me inimici mei; etenim universi qui sustinent te, non confundentur.

Et faites que mes ennemis ne se moquent point de moi ; car tous ceux qui espèrent en vous, ne seront point confondus.

En vain il traite d'insensées les âmes qui marchent dans vos voies; en vain les mondains, que la vie des justes condamne, la taxent d'hypocrisie et de faiblesse; je ne crains point, ô mon Dieu, de partager avec vos serviteurs

ces dérisions honorables; il n'est pas possible que la sagesse du ciel, toujours ennemie de celle du siècle, ne lui paraisse une folie. Que je ne sois jamais sage, ô mon Dieu, aux yeux de ce monde dépravé! Il n'honore de ce nom que des frénétiques que l'égarement seul de la raison agite et fait mouvoir, et qui ne doivent qu'à leur erreur la gloire, les talents, et la félicité imaginaire dont ils croient jouir. Plus je serai un objet de risée au monde et à ses partisans, plus je me flatterai de n'être pas indigne de votre approbation et de vos regards. Il réprouve tout ce que vous justifiez, ô mon Dieu, et il justifie tout ce que vous condamnez; et ce qui marque l'excès de son aveuglement, c'est qu'au milieu de tout le frivole, de toutes les puérilités, de toutes les faiblesses, de toutes les extravagances des passions dont il est sans cesse agité, il ne trouve de ridicule que la sagesse, la douceur, la dignité, la sublimité, l'ordre, la paix, et tout ce qu'a de grand, d'admirable et d'utile à la société votre doctrine sainte. Se peut-il, ô mon Dieu, qu'un mécompte si insensé fascine presque tous les hommes? Ils s'attachent à un monde qui s'écroule sous leur main ; ils servent vivement, sérieusement un maître qui n'a de sérieux que les malheurs éternels qu'il leur prépare; et ils ne vous servent que par bienséance, et ils ne vous rendent que quelques hommages extérieurs et précipités qu'ils accordent à l'usage plutôt qu'à vous-même; vous, ô mon Dieu, qui rendez au centuple les plus légères démarches qu'on fait pour vous; vous qui donnez au-delà de vos promesses; vous qui prévenez les besoins de ceux qui implorent votre secours ; vous enfin, ô mon Dieu, qui remplissez les cœurs qui reviennent à vous, de tant de paix, de joie, de consolation, qu'aucun jusqu'ici ne s'est repenti que de vous avoir connu et aimé trop tard.

3. Confundantur omnes iniqua agentes supervacuè.

Que tous ceux qui commettent l'iniquité en vain, soient couverts de confusion.

Aussi, grand Dieu, ceux qui espèrent en vous, et qui ne se rebutant point de la longueur apparente de leur exil, en soutiennent avec courage les dégoûts et les peines, et vous demeurent fidèles jusqu'à la fin, s'applaudiront un jour de leur choix. Dans ce dernier moment où tout s'évanouit, et où il ne nous reste plus rien de réel, et qui puisse nous survivre, que nos crimes ou nos vertus, ils paraîtront remplis d'une sainte confiance ; ils quitteront sans regret des biens et des honneurs qu'ils n'avaient jamais aimés, parce que tout ce qui ne devait pas les suivre devant vous, ô mon Dieu, et qu'ils ne devaient posséder qu'un instant, leur avait toujours paru indigne de leur amour. Ils connaîtront tout le prix de ces violences, de ces macérations que le monde traitait de folie, qui n'ont duré qu'un moment rapide, et qui, comme les étendards de leur victoire, vont les conduire en triomphe dans les tabernacles éternels. Vous couvrirez au contraire alors de confusion, ô mon Dieu, les âmes insensées qui ont jusque-là persévéré dans l'iniquité, sans y trouver le bonheur qu'elles y cherchaient ; elles rappelleront les violences, les peines, les assujétissements qu'elles auront soufferts pour le monde et pour contenter leurs passions; et elles n'y verront que des crimes pénibles qui leur avaient rendu la vie amère sur la terre, et qui vont la leur rendre infiniment malheureuse dans l'éternité. Elles commenceront, dans ce moment terrible où le nuage qui nous cachait la vérité, se dissipe, d'entrer en fureur contre elles-mêmes ; accablées de honte et de désespoir, elles souhaiteront que leur âme, comme leur corps, rentre dans les abîmes du néant, pour ne pas aller soutenir, devant la lumière du tribunal terrible, l'opprobre d'une vie insensée, laquelle par la voie des contraintes, des chagrins, et des remords inséparables du crime et des passions, les a menées à l'abîme sans ressource de tous les malheurs.

4. Vias tuas, Domine, demonstra mihi, et semitas tuas edoce me.

Seigneur, montrez-moi vos voies, et enseignez-moi vos sentiers.

Continuez, grand Dieu, à faire sentir à mon âme tout ce que les voies du monde ont eu pour elle de pénible, de funeste et d'insensé. Que ce souvenir tout seul, ô mon Dieu, rend vos voies douces et désirables! Quel malheur et quelle ingratitude, si je venais à m'en écarter un seul moment! Montrez-les-moi toujours, grand Dieu, ces voies saintes ; frayez-moi vous-même les sentiers par où j'y dois marcher; car dans votre voie même vous avez marqué différents sentiers, et à chacun de nous celui qui lui est propre, et que vous lui avez destiné ;

soyez-y, Seigneur, mon guide et mon soutien; marchez-y toujours devant moi, afin que je ne puisse pas m'y méprendre. Après cela, ô mon Dieu, que vous le semiez d'épines ou de fleurs; que vous aplanissiez ce qu'il y a de rude et de difficile à franchir, ou que vous m'en laissiez porter toute la fatigue; pourvu que je sois dans le chemin qui conduit à vous, ô mon Dieu, cette assurance m'adoucira tout; je serai sûr du moins que je ne marche pas en vain, que tous mes pas me conduisent au terme, que j'y touche à chaque instant, et qu'il serait insensé de se rebuter, lorsqu'on est toujours sur le point d'avoir fini sa carrière.

5. Dirige me in veritate tua, et doce me, quia tu es Deus salvator meus, et te sustinui totâ die.

Conduisez-moi dans la voie droite de votre vérité, et instruisez-moi, parce que vous êtes le Dieu mon Sauveur, et que je vous ai attendu avec constance durant tout le jour.

Ne permettez jamais, grand Dieu, que je perde un seul instant de vue la vérité que vous m'avez montrée, en m'ouvrant les yeux sur les erreurs et les vanités du siècle. Les exemples, les situations, nos propres penchants forment sans cesse tant de nuages autour de notre cœur, qu'à moins que vous n'y portiez continuellement la lumière, nous courons risque de retomber dans nos premières ténèbres; et alors, grand Dieu, ne marchant plus à la lueur de votre vérité, nous marchons au hasard, et chaque pas devient une chute. Que cette vérité éternelle, ô mon Dieu, qui m'a découvert les biens véritables et seuls dignes de mon amour, me guide donc sans jamais m'abandonner pendant les jours de mon pèlerinage; que cette nuée lumineuse me précède toujours dans les routes dangereuses de ce désert, jusqu'à ce que j'arrive dans la terre promise à mes pères! Ne vous éloignez pas de moi, ô mon Dieu; car vous êtes vous-même la vérité qui éclairez tous les hommes qui ne ferment pas les yeux pour ne pas la voir; soyez toujours le docteur invisible de mon âme. Vous l'avez sauvée des périls du siècle; vous m'avez délivrée des piéges de Satan, où l'imprudence et les passions du premier âge m'avaient fait tomber; vous êtes devenu, ô mon Dieu, doublement mon Sauveur, et je vous appartiens à plus d'un titre : que tant de droits que vous avez sur moi, vous assurent pour toujours votre créature; qu'ils vous rendent plus jaloux de conserver l'ouvrage de vos miséricordes. C'est dans cette confiance, grand Dieu, que je ne me laisse point abattre dans ces moments de nuage et de dégoût où vous paraissez vous éloigner de moi; je vous attends avec une foi constante, persuadée que votre absence ne sera pas longue, et qu'après m'avoir laissée quelque temps entre les mains de ma langueur, de mes ténèbres et de mon ennui, vous vous rendrez à moi avec toutes les lumières et les consolations de votre grâce.

6. Reminiscere miserationum tuarum, Domine, et misericordiarum tuarum quæ à sæculo sunt.

Souvenez-vous de vos miséricordes, Seigneur, souvenez-vous des miséricordes que vous avez fait paraître de tout temps.

Je vous rappellerai toujours, ô mon Dieu, le souvenir de vos miséricordes sur mon âme : elles sont pour moi le sujet continuel de ma reconnaissance, et elles doivent être pour vous, grand Dieu, un nouveau motif de me les continuer. Vous vous engagez par vos bienfaits envers ceux que vous en comblez : il semble qu'en les enrichissant de nouveaux dons, vous contractez avec eux de nouvelles dettes. Telle a été dans tous les temps votre conduite avec vos serviteurs; toutes vos voies sur eux ont été depuis le commencement des voies de miséricorde. Quand les voies ordinaires de votre Providence ne suffisaient pas pour les délivrer des périls qui les menaçaient, et qu'il fallait que votre toute-puissance s'en mêlât, vous prodiguiez, pour ainsi dire, les prodiges en leur faveur : vous changiez l'usage des éléments; vous renversiez l'ordre de la nature; vous montriez à l'univers le spectacle du soleil arrêté dans sa course; votre bonté semblait disposer toute seule de votre puissance; et vous ne paraissiez agir sur la terre ou dans le firmament, et mouvoir tous ces vastes corps, que pour eux. Vous ne vous démentez point, grand Dieu, dans vos voies; vous êtes encore à notre égard ce que vous étiez autrefois envers nos pères; et vos anciennes miséricordes sont pour nous un titre sacré qui nous en promet de nouvelles.

7. Delicta juventutis meæ et ignorantias meas ne memineris.

Ne vous souvenez point des fautes de ma jeunesse, ni de mes ignorances.

Je sais, grand Dieu, que vos miséricordes

anciennes tombaient souvent sur des cœurs ingrats ; et qu'après avoir éprouvé toutes les marques les plus éclatantes de votre protection, vous les voyiez avec indignation oublier le Dieu qui les avait délivrés de l'Egypte, et élever des autels sacriléges aux idoles des nations. Mais au premier signe de repentir, le glaive dont vous aviez commencé à les frapper, vous tombait des mains. Le courroux et les châtiments sont étrangers à votre majesté bienfaisante; la bonté est comme le fonds de votre nature : c'est nous qui fournissons les traits à votre vengeance ; mais vous ne prenez qu'en vous-même les bienfaits que vous répandez sur nous. Ainsi, grand Dieu, ce n'est pas d'aujourd'hui que vos grâces sont tombées sur ceux sur qui vous ne deviez faire pleuvoir que vos foudres et votre indignation : j'en serai toujours un exemple consolant pour les âmes qui ont eu le malheur de vous oublier. Où étais-je, grand Dieu, quand vous commençâtes à me tendre la main pour me relever; dans quel abîme de dissolution et de folie étais-je plongée! Mais, ô mon Dieu, effacez pour toujours ces images affreuses de votre souvenir : c'est assez que je m'en occupe sans cesse moi-même; et si mes larmes ne peuvent pas en laver les souillures, et qu'elles revivent encore à vos yeux, je ne viens pas, Seigneur, justifier devant vous des crimes que je ne saurais jamais trop pleurer; mais souvenez-vous, ô Père miséricordieux, que l'emportement de l'âge et des passions y avait plus de part que l'irréligion et le mépris de votre loi. Mon cœur s'était soustrait, il est vrai, à vos commandements ; mais il n'avait pas secoué le joug de votre autorité sainte : il respectait encore le Dieu qu'il outrageait; il craignait encore le juge dont il irritait la vengeance. Les plaisirs l'entraînaient ; mais la foi qui le suivait partout, ne lui permettait pas de franchir la barrière de la religion, et l'arrêtait toujours sur le bord du précipice. Je me persuadais qu'il y avait une saison de la vie qu'on pouvait destiner aux plaisirs : les exemples et les préjugés communs semblaient autoriser mon erreur, comme si tous les temps ne vous appartenaient pas, ô mon Dieu, et que vous ne fussiez pas le Dieu de toutes les saisons et de tous les âges. Oubliez, grand Dieu, ces premières années de ma vie; oubliez des égarements qui prenaient leur source dans une ignorance encore plus criminelle ; laissez-m'en à moi seul le souvenir et le regret ; et faites qu'en ayant sans cesse devant les yeux l'énormité de mes chutes, je ne passe pas un moment sans me souvenir des merveilles de vos miséricordes, qui m'en ont retirée.

8. Secundùm misericordiam tuam memento mei tu, propter bonitatem tuam, Domine.

Souvenez-vous de moi selon votre miséricorde ; souvenez-vous-en, Seigneur, à cause de votre bonté.

Effacez, grand Dieu, cette partie de ma vie que j'ai passée à vous offenser ; effacez-la du livre de vos vengeances; regardez-la comme si elle n'avait jamais été ; ne commencez à compter mes jours que par celui où j'ai commencé à vous connaître; je n'ai vécu en effet, ô mon Dieu, que lorsque j'ai commencé à vivre pour vous ; ne rappelez de tout le cours de mes années, que celles où vous avez commencé à faire éclater sur moi vos miséricordes. Ce souvenir, grand Dieu, engagera votre bonté à m'en accorder de nouvelles ; vous ne verrez en moi qu'une créature qui est déjà en possession d'éprouver les marques les plus signalées de votre clémence; et ce souvenir de tout ce que vous avez fait pour moi jusqu'ici, réveillera votre tendresse pour ce que j'en attends encore.

9. Dulcis et rectus Dominus ; propter hoc legem dabit delinquentibus in via.

Le Seigneur est plein de douceur et de droiture ; c'est pour cela qu'il donnera à ceux qui pèchent, la loi qu'ils doivent suivre dans leur conduite.

Vous savez, grand Dieu, que l'homme, pétri d'une masse corrompue, n'y trouve presque que des penchants infortunés qui l'éloignent de vous. La faiblesse, la misère, le péché, voilà son fonds ; voilà le triste héritage qu'il a reçu en naissant. Est-il étonnant que venant au monde avec un poids de corruption qui l'incline sans cesse vers la terre, et trouvant d'ailleurs sur sa route tant de piéges et d'écueils, il y fasse quelques chutes? Aussi, grand Dieu, votre bonté et votre justice n'ont rien oublié pour prévenir ces malheurs et pourvoir à sa sûreté ; vous pouviez les livrer tous au crime et à l'infortune de leur naissance, et proscrire pour toujours la malheureuse postérité d'un père qui vous avait désobéi et qui l'avait toute souillée en vous désobéissant. Mais, ô Père plein de douceur, vous n'aviez pas

placé sur la terre la multitude des hommes pour les laisser périr ; vous aviez déjà gravé dans leur cœur une loi qui leur apprenait à fuir le mal et à s'attacher au bien ; ils y trouvaient une lumière née avec eux, où étaient écrits en caractères éclatants et les hommages qu'ils devaient à vous seul, et les devoirs d'équité et d'humanité qui les liaient aux autres hommes : cette loi secrète venant à s'effacer peu à peu de leur cœur, vous l'écrivîtes sur la pierre, afin qu'ils l'eussent du moins continuellement devant les yeux. Il est vrai, Seigneur, que ces secours étaient faibles pour des malades : ils leur montraient leurs maux ; ils n'en donnaient pas le remède. Mais vous l'aviez promis, grand Dieu, et la loi sainte du législateur qui devait leur apporter la vérité et la vie, la lumière et la grâce, agissait d'avance en eux, et vous formait des élus au milieu des abominations dont la terre était couverte. Tant de secours, ô mon Dieu, que votre bonté a ménagés aux hommes depuis le commencement, et votre Fils lui-même et le libérateur tant désiré, que vous leur avez enfin donné dans la plénitude des temps, ne montrent-ils pas assez que vous ne voulez pas la perte, mais le salut des enfants d'Adam? Pouviez-vous leur donner des marques plus sensibles de votre amour ; et de quoi peut se plaindre l'homme que de son ingratitude et de sa dépravation, s'il vient à périr au milieu de tant de ressources qui auraient pu le sauver?

10. Diriget mansuetos in judicio ; docebit mites vias suas.

Il conduira dans la justice ceux qui sont dociles; il enseignera ses voies à ceux qui sont doux.

Oui, grand Dieu, vous n'abandonnez que les cœurs rebelles qui s'obstinent à périr ; vous ne vous refusez point à nos besoins ; c'est nous seuls, ô mon Dieu, qui nous refusons aux secours et aux remèdes. Nous nous piquons d'avoir un cœur tendre pour les créatures ; et pour vous, ô mon Dieu, nous nous faisons une espèce de gloire et de supériorité de notre sécheresse et de notre insensibilité ; nous craignons toujours qu'il n'y ait une sorte de faiblesse à vous aimer trop ; et après que nous avons déshonoré notre raison par les excès les plus puérils des passions, nous croyons qu'il y a des mesures de décence à garder, pour ne point excéder dans les devoirs que nous vous rendons. O mon Dieu ! quel est donc l'homme seul sage ici-bas ? N'est-ce pas celui qui ne croit vivre sur la terre que pour sauver son âme en vous servant ; et quel est l'insensé, sinon celui qui ne craint pas de la perdre en vous offensant? Ce n'est que sous votre conduite, ô mon Dieu, qu'on peut marcher dans les voies de la justice et de la sagesse : tout autre guide nous séduit et nous égare. Ce n'est pas du monde et de ses fausses maximes de prudence et de respect humain qu'il faut apprendre à vous servir : il mêle toujours ses préjugés et ses ténèbres aux devoirs qu'il veut qu'on vous rende ; il vous forme un culte tout mondain, et où ses abus et ses erreurs entrent presque autant que les préceptes et les vérités de votre loi sainte. On ne saurait être trop en garde contre l'autorité que sa doctrine corrompue acquiert tous les jours parmi les hommes ; les justes eux-mêmes se laissent quelquefois entraîner au torrent ; et à force de voir ses maximes suivies, autorisées, vantées par la multitude, comme une loi de raison et de sagesse, ils auraient honte de ne pas s'y conformer ; ils croiraient être bizarres et singuliers, s'ils s'obstinaient à vous être plus fidèles. Au milieu de toutes ces ténèbres, ô mon Dieu, vous voyez combien il importe aux âmes qui vous cherchent avec docilité, que vous les guidiez sans cesse ; que votre vérité les précède toujours, et qu'elle leur fasse discerner la sûreté et la droiture de vos voies, des voies obliques et dangereuses que tous les hommes presque regardent comme sûres.

11. Universæ viæ Domini misericordia et veritas, requirentibus testamentum ejus, et testimonia ejus.

Toutes les voies du Seigneur ne sont que miséricorde et que vérité, pour ceux qui cherchent son alliance et ses préceptes.

Au fond, dans les voies du monde, ô mon Dieu, on ne trouve que dureté et mensonge. Ses adorateurs se déchirent, se diffament sans pitié, ne sont occupés qu'à se nuire et à s'élever les uns sur les ruines des autres ; ils se donnent sans cesse le change. La duplicité y est honorée comme un talent d'un grand usage ; la droiture et la fatuité y ont le même nom ; et ils ne font cas de la vérité que pour la faire servir plus sûrement de voile au mensonge et à la perfidie. Mais la miséricorde et la vérité, ô mon Dieu, sont au contraire les

voies par lesquelles vous conduisez les enfants de votre alliance et de vos promesses : ils regardent la vérité comme le premier et le plus inviolable lien de la société publique, comme le devoir même le plus honorable à l'homme ; ils la portent avec une noble simplicité sur le front : ils peuvent la méconnaître ; mais ils ne savent jamais la dissimuler, et encore moins la trahir ; leur cœur ne désavoue jamais les paroles qui sortent de leur bouche ; la duplicité leur paraît une bassesse qui avilit le chrétien, et qui déshonore l'homme. La vérité fait donc toute la sûreté des liens qui les unissent au reste des hommes ; mais la charité et la miséricode en font toute la douceur et la consolation. Sensibles aux misères et aux besoins de leurs frères, ils partagent avec humanité leurs afflictions, quand ils ne peuvent les soulager. L'ennemi qui les noircit, qui les persécute, peut leur arracher la vie ; mais il ne leur arrachera jamais la charité, et le désir de lui rendre le bien pour le mal. Toujours prêts à cacher les fautes de leurs frères, ou à les excuser quand elles sont devenues publiques, ils adoucissent par mille endroits la honte dont la malignité tâche de les couvrir. Ainsi les partisans du monde, si déchaînés contre les gens de bien, ne trouvent pourtant qu'eux seuls qui les excusent, qui les justifient, qui diminuent avec charité la honte d'une faute d'éclat ; tandis que le monde qu'ils servent, les accable inhumainement de censures et d'opprobres.

12. Propter nomen tuum, Domine, propitiaberis peccato meo ; multum est enim.

Vous pardonnerez mon péché, Seigneur, parce qu'il est grand, et vous le ferez pour la gloire de votre nom.

Vous nous donnez vous-même l'exemple, ô mon Dieu, de cette miséricorde dont vous nous ordonnez d'user envers nos frères ; vous nous proposez, ô divin Père de famille, votre indulgence pour un serviteur infidèle, comme le modèle de celle que nous devons exercer à l'égard de ceux qui nous outragent. Et qu'y a-t-il de plus glorieux à un maître qui peut tout, et réduire même en poudre d'un seul regard les esclaves qui se révoltent contre lui, que d'oublier leur révolte, et les combler même de bienfaits ? Voilà, grand Dieu, ma plus douce consolation, quand je rappelle la multitude et l'énormité de mes crimes. Ce triste souvenir, il est vrai, couvre d'abord mon âme d'un nuage affreux ; c'est comme un coup terrible qui l'abat, et la laisse sans aucun rayon de lumière et d'espérance ; et s'il lui reste encore quelque mouvement, ce ne sont plus que des agitations de crainte et de désespoir qui lui montrent l'abîme ouvert sous ses pieds, et sont sur le point de l'y précipiter ; mais la confiance succède à l'instant à ces pensées noires et sombres. Mes iniquités vous trouveront propice, ô mon Dieu, parce qu'il est bien plus glorieux au Tout-Puissant de pardonner que de punir ; c'est pour vous, Seigneur, c'est pour la gloire de votre nom, que vous préférerez à notre égard la miséricorde à la vengeance. Qu'y aurait-il de grand, de surprenant, et de digne de vous, quand on vous verrait exterminer des coupables ? ce serait une sévérité dans l'ordre naturel des événements, qui ne nous annoncerait qu'un juge irrité. Mais quand vous pardonnez, grand Dieu, et que vous pardonnez des outrages qui paraissaient indignes de toute indulgence, on sent que vous êtes l'Etre suprême, maître de ses grâces comme de ses châtiments, qui se détermine à pardonner ou à punir par des vues puisées dans l'immensité de sa gloire et de sa puissance, et infiniment supérieures à nos faibles lumières. Voilà, Seigneur, où éclate la gloire et la grandeur de votre nom : plus vous êtes puissant, plus vous êtes indulgent et miséricordieux ; rien ne vous est plus aisé, et cependant rien ne paraît vous coûter plus que la vengeance.

13. Quis est homo, qui timet Dominum ; legem statuit ei in via quam elegit ?

Qui est l'homme qui craint le Seigneur, et à qui le Seigneur a établi une loi dans la voie qu'il a choisie ?

Qu'on est donc heureux, grand Dieu, quand on craint et qu'on sert un maître si bon et si puissant ! Non-seulement vous oubliez les infidélités passées de celui qui revient à vous ; mais vous le soutenez, vous l'éclairez dans la nouvelle voie qu'il a choisie ; vous aidez sa faiblesse dans ses premières démarches de changement, où les tentations sont si violentes et les difficultés si fort à craindre pour le commençant qui n'est pas encore bien affermi ; vous lui rendez votre loi aimable ; vous lui en découvrez chaque jour les beautés et la sagesse de ses préceptes ; vous l'établissez solidement

dans leur observance ; et en fixant son cœur dans la justice, vous le délivrez de la vicissitude et de la tyrannie des passions qui le déchiraient tour à tour.

14. Anima ejus in bonis demorabitur ; et semen ejus hæreditabit terram.

Son âme demeurera paisiblement dans la jouissance des biens ; et sa race aura la terre en héritage.

Oui, mon Dieu, au lieu que le pécheur avait mené une vie malheureuse et toujours agitée dans le crime ; au lieu que son âme en essayant de tous les plaisirs injustes, n'y avait jamais rien trouvé qui pût la fixer, et que ses remords et ses inquiétudes la suivaient partout : revenue à vous, rentrée dans votre sein paternel, ô Père des miséricordes, elle y jouit d'une paix et d'un bonheur qui augmentent à chaque moment ses regrets sur les jours infortunés qu'elle a passés sans vous aimer et sans vous connaître ; elle ne sent plus d'autre inquiétude que celle de ne pas vous aimer autant que vous êtes digne d'être aimé ; plus d'autre ambition que de croître de jour en jour dans la possession des grâces et des biens inestimables dont vous l'avez enrichie ; plus d'autre souci pour ses proches et pour ses enfants que de leur obtenir par ses prières et par ses instructions la terre des vivants, c'est-à-dire l'héritage le plus précieux qu'elle puisse leur souhaiter. Elle rougit de n'avoir jusque-là travaillé et fait des vœux que pour leur élever une fortune périssable sur la terre ; animée par des vues plus nobles et plus dignes de la foi, elle n'est plus occupée qu'à leur laisser la crainte de votre nom, comme une succession qu'ils transmettront à leurs descendants, et un titre mille fois plus glorieux à leur nom que tous ces vains monuments que les temps ont respectés, qui flattent tant l'orgueil des familles, et qui le plus souvent sont autant les tristes restes de l'ambition que de la noblesse de leurs ancêtres.

15. Firmamentum est Dominus timentibus eum ; et testamentum ipsius ut manifestetur illis.

Le Seigneur est le ferme appui de ceux qui le craignent, et il doit leur faire connaître son testament.

En effet, ô mon Dieu, ce ne sont ni les riches possessions, ni les grandes dignités qui soutiennent les maisons ; elles s'écroulent la plupart sous le poids même de leur prospérité, et la grandeur qui environne celles que nous voyons, ne s'est formée que des débris de ces races antiques, dont l'éclat ne subsiste plus que dans nos histoires. Aussi elles rendront bientôt à leur tour à des noms nouveaux les dépouilles qu'elles avaient recueillies de la décadence des noms illustres qui les avaient précédées ; et jusqu'à la fin vous ferez sentir, ô mon Dieu, dans la révolution perpétuelle des noms et des fortunes, l'instabilité et le néant des choses humaines. En vain, ô mon Dieu, les hommes travaillent à élever ici-bas un édifice de grandeur et de puissance ; si vous n'y mettez vous-même la main, ce n'est plus qu'un édifice de boue, qui loin de passer à nos descendants, souvent ne survit pas même au premier qui l'a élevé. Et combien de fois, grand Dieu, avons-nous vu l'élévation d'une famille et tout l'attirail pompeux de sa fortune tomber et finir avec celui qui en avait été le premier artisan ? Ce sont les passions qui font d'ordinaire les grandes fortunes ; et ce sont les passions qui les renversent. Votre crainte seule, grand Dieu, peut devenir une source de bénédictions durables dans une race fidèle ; vous en êtes l'appui, et les contradictions l'affermissent ; vous faites une alliance sainte avec elle ; et en rendant tous les efforts de ses ennemis et tous les artifices de ses envieux inutiles, vous voulez manifester à tous les hommes que l'innocence et la justice soutiennent les maisons, et que dès que le crime et l'injustice y entrent, il y entre avec eux un ver secret qui en pique peu à peu les fondements, et qui leur prépare tôt ou tard de tristes ruines.

16. Oculi mei semper ad Dominum ; quoniam ipse evellet de laqueo pedes meos.

Je tiens mes yeux toujours élevés vers le Seigneur, parce que c'est lui qui retirera mes pieds du piége qu'on m'a dressé.

Rempli de cette confiance, ô mon Dieu, je donne, il est vrai, aux soins de la terre et à l'arrangement de la famille dont vous m'avez chargé, l'application et la vigilance que la sagesse chrétienne exige ; mais ce n'est pas sur mes soins que je compte, ô mon Dieu, je les donne au devoir plus qu'à l'espérance du succès. C'est de vous seul, grand Dieu, que je l'attends dans toutes les démarches que m'impose mon nom et mon état : aussi j'ai sans cesse les yeux levés vers vous ; je ne daigne pas regarder sur la terre les piéges que les hommes peuvent m'y dresser. Vous veillez pour moi, grand

Dieu: et si votre protection ne doit pas endormir ma vigilance, du moins elle la rassure, elle la console; elle ôte même à l'événement ce qu'il pourrait avoir de triste, par la persuasion où je suis que c'est vous seul qui l'avez ménagé, et que tout coopère au salut de ceux qui vous aiment.

17. Respice in me, et miserere mei, quia unicus et pauper sum ego.

Jetez les yeux sur moi, et ayez compassion de l'état où vous me voyez, car je suis seul et pauvre.

Continuez donc, grand Dieu, à jeter sur moi les regards favorables de votre protection et de votre bienveillance; voyez toujours en moi l'ouvrage de vos miséricordes; c'est-à-dire un pécheur qui a eu le malheur de vous oublier la meilleure partie de sa vie, malgré vos lumières et vos inspirations secrètes qui le rappelaient sans cesse à vous; un pécheur qui a abusé si longtemps de tout, de vos dons, de ses talents, de ses dignités, dont il n'aurait dû faire usage que pour votre gloire; un pécheur qui, revenu de ses égarements, ne devrait plus vivre que pour souffrir et expier l'énormité de ses crimes, et qui cependant ne vous offre que des regrets faibles et languissants, et une molle indulgence pour un corps de péché qu'il a fait servir si longtemps à l'injustice. Quel objet offrirais-je à vos yeux, grand Dieu, si vous ne me regardiez avec des yeux de compassion et de miséricorde? Je devrais plutôt vous supplier de détourner de moi vos regards; mais vous ne comptez point, grand Dieu, avec votre créature. Ayez donc pitié de l'imperfection de ma pénitence, comme vous l'avez eu de l'horreur de mes désordres en m'en retirant; et faites de moi un exemple unique et singulier de vos miséricordes, comme je l'avais été de votre abandon. Ma vie a été si criminelle, qu'elle ne ressemble à aucune autre; mais c'est cette affreuse singularité elle-même, grand Dieu, qui a ému sur mes malheurs vos entrailles paternelles : plus vous m'avez trouvé pauvre, misérable, et dans un dénûment universel, où mes passions honteuses m'avaient laissé, plus vos secours ont abondé; et tout ce qui devait armer contre moi votre indignation, n'a servi qu'à exciter votre pitié et réveiller votre tendresse.

18. Tribulationes cordis mei multiplicatæ sunt; de necessitatibus meis erue me.

Les afflictions se sont multipliées au fond de mon cœur; délivrez-moi des nécessités malheureuses où je suis réduit.

Ce souvenir, grand Dieu, tout consolant qu'il est, excite cependant mille nouveaux troubles dans mon cœur; je ne puis rappeler l'excès de vos miséricordes, sans rappeler en même temps l'excès honteux de mes désordres. Encore, grand Dieu, si mon amour et ma reconnaissance pour vous répondaient à la grandeur et à la singularité de vos bienfaits; si ma pénitence et ma sévérité sur mon corps allaient aussi loin que l'a été ma criminelle indulgence pour lui; si la vivacité de mon repentir égalait celle de mes anciennes passions; je pourrais vous offrir ces faibles compensations, et espérer que le sacrifice de votre Fils suppléerait à l'imperfection de cette offrande. Mais ce qui redouble mes frayeurs, ô mon Dieu, c'est qu'après avoir sacrifié à mes passions ce que j'avais de plus cher, le plus léger sacrifice que vous exigez de moi, m'attriste et me rebute; et que ne pouvant me dissimuler à moi-même tout ce que vous avez fait pour moi, je ne fais presque rien pour vous. Délivrez-moi, grand Dieu, de tant de nécessités humiliantes que j'aime encore, et que mon amour-propre multiplie tous les jours à l'infini; affaiblissez ces liens sensuels qui m'attachent encore par tant d'endroits à ce corps de péché, et qui font que mon âme, trop liée avec les sens et avec tout ce qui les flatte, ne peut pas prendre un essor généreux, et courir dans la carrière sainte avec le zèle qui seul fait qu'on ne court pas en vain.

19. Vide humilitatem meam et laborem meum; et dimitte universa delicta mea.

Regardez l'état si humilié et si pénible où je me trouve; et remettez-moi tous mes péchés.

Regardez, grand Dieu, l'humiliation profonde où me laisse devant vous la vue de tant de faiblesses, que je conserve depuis que votre miséricorde m'a retiré de mes égarements; regardez la peine et la douleur dont cet état d'imperfection et d'infidélité ne cesse d'affliger mon âme. Jetez les yeux, grand Dieu, sur cette pénible situation où je me trouve, désirant d'un côté vous être plus fidèle, faisant des efforts continuels pour le devenir, triste et inquiet de me retrouver toujours le même, et toujours renouvelant et mes efforts et mes infidélités. Achevez, grand Dieu, de vous assurer la pos-

session de mon cœur que vous avez déjà arraché des mains de votre ennemi ; ne souffrez pas qu'il conserve encore un reste de droit sur une créature que vous avez sauvée du naufrage, et qui vous appartient par tant de titres. Si le souvenir de mes anciens égarements suspend encore vos miséricordes, et cette abondance de secours dont j'ai besoin pour marcher avec plus de ferveur dans la voie de vos commandements ; effacez-les, grand Dieu, pour toujours du livre de votre justice. Je ne mérite pas ce pardon ; la tiédeur de ma pénitence m'en rend indigne, il est vrai. Mais consultez-vous nos mérites, grand Dieu, quand vous pardonnez ; et prenez-vous les motifs de vos miséricordes dans la dépravation de nos cœurs, ou dans les trésors inépuisables de votre clémence ? C'est ce qui me fait espérer, ô Dieu de bonté, que vous oublierez non-seulement les crimes de ma vie passée, mais encore les fautes dont je souille tous les jours les voies de la vertu où je suis entré. Je sens, ô mon Dieu, qu'au lieu d'expier mes iniquités anciennes, je grossis tous les jours le trésor de colère par de nouvelles infidélités, et que je n'ai pas moins besoin de votre indulgence pour la multitude et la grandeur de mes fautes présentes, que pour l'insuffisance et la lâcheté de mon repentir.

20. Respice inimicos meos, quoniam multiplicati sunt ; et odio iniquo oderunt me.

Jetez les yeux sur mes ennemis, sur leur multitude, et sur la haine injuste qu'ils me portent.

Mais, grand Dieu, ayez égard à ces penchants infortunés qu'une vie presque entière passée dans le crime a laissés dans mon cœur. Je n'en connaissais pas autrefois la violence, parce que je suivais avec plaisir leurs dangereuses impressions ; mais depuis que j'ai voulu les réprimer, et soustraire mon cœur à leur tyrannie, ce sont comme des ennemis furieux, qui se multiplient tous les jours, qui sortent du fond de ma corruption où ils étaient cachés, et qui me font éprouver encore les effets les plus tristes de leur haine et de leur injuste pouvoir. Il est vrai, grand Dieu, qu'en vous faisant cet aveu, je cherche à émouvoir votre pitié par des motifs capables seulement de réveiller sur moi votre colère ; je vous rappelle, ô mon Dieu, le long empire de mes passions criminelles, pour excuser les funestes impressions qui m'en restent encore. Mais que pouvons-nous, grand Dieu, vous exposer que nos misères pour attirer vos miséricordes ?

21. Custodi animam meam, et erue me ; non erubescam quoniam speravi in te.

Gardez mon âme et me délivrez ; ne permettez pas que je rougisse après avoir espéré en vous.

Oui, mon Dieu, c'est la profondeur même de mes maux, qui me donne le droit de vous réclamer, et l'espérance d'en obtenir le remède. Vous avez délivré mon âme de la mort et du péché ; défendez-la, grand Dieu, contre sa propre faiblesse ; conservez la conquête glorieuse de votre grâce ; ne la laissez pas un seul moment entre les mains de sa fragilité ; qu'elle ne sorte plus de celles de votre bonté et de votre puissance. Si vous l'abandonnez un instant, l'ennemi est sans cesse autour d'elle pour en faire encore sa proie. Arrachez du fond de mon cœur, grand Dieu, tout ce que j'y conserve encore qui peut l'y rappeler ; qu'un retour honteux à mes anciens désordres ne me fasse pas rougir devant les hommes du parti que j'ai pris en leur présence de renoncer aux plaisirs et aux espérances du monde et de n'espérer plus qu'en vous ; que je ne déshonore point la piété par ces inconstances qui lui attirent les dérisions des impies, et qui sont un sujet de douleur et de confusion pour vos serviteurs. Epargnez, grand Dieu, à la gloire de votre nom, en continuant à me protéger, les blasphèmes que les faiblesses de quelques justes mettent tous les jours dans la bouche des enfants d'incrédulité. La majesté de la religion, ô mon Dieu, est comme intéressée à ma fidélité et à ma persévérance. Je l'ai autrefois assez déshonorée par mes débordements ; faites, grand Dieu, que je n'achève pas de la couvrir d'opprobres, et de m'en couvrir moi-même, par un désaveu public de mon repentir et de mes larmes.

22. Innocentes et recti adhæserunt mihi, quia sustinui te.

Les innocents et ceux dont le cœur est droit, sont demeurés attachés à moi, parce que je vous ai attendu avec patience.

Un grand motif de consolation et de confiance pour moi, ô mon Dieu, c'est que, malgré les faiblesses que je mêle tous les jours à la vertu, et qui me rendent indigne du nom et de la société des justes, ils s'attachent cependant à moi, ils me cherchent, ils ne dédaignent

pas de m'associer à leurs assemblées, et mes intérêts leur sont aussi chers que leurs intérêts propres. Les amis que le monde et les passions m'avaient donnés, se sont retirés de moi. Comme les plaisirs formaient le seul lien qui nous unissait, dès que j'ai paru y renoncer, ils sont devenus comme des étrangers à mon égard ; ils ne m'ont plus connu ; ou s'ils se sont encore souvenu de moi, ce n'a été que pour faire de ma nouvelle vie le sujet de leurs dérisions et de leurs censures. Oui, grand Dieu, ce sont les passions et les intérêts qui forment toutes les amitiés mondaines ; et comme les intérêts et les passions changent sans cesse, les liens qu'elles unissent ne sont pas plus solides et plus durables qu'elles. Je n'ai trouvé d'amitié véritable que parmi les gens de bien ; les cœurs que la charité unit, sont les seuls dont l'union est à l'épreuve de tout, et plus forte même que la mort ; ce sont ces amitiés saintes, que la jalousie ne refroidit jamais, que l'intérêt ne sait pas diviser, que l'humeur et l'inconstance respectent, d'où la dissimulation est bannie, et où la sincérité rend aimable la vérité même qui nous reprend et nous contredit.

23. Libera, Deus, Israel ex omnibus tribulationibus suis.

Délivrez Israël, ô mon Dieu, de toutes ses afflictions.

Si nous n'avions à vivre sur la terre, ô mon Dieu, qu'avec ceux qui vous aiment et qui vous servent ; quelle félicité ! la terre serait l'image de la paix, de la joie, de l'union qui règne dans le ciel. Mais nous vivons au milieu d'un monde qui ne vous connaît point, ô mon Dieu, et qui méprise ceux qui vous servent ; nous vivons au milieu du chaos des passions humaines, toujours exposés ou à la séduction, ou aux insultes, ou à la persécution des méchants. Le démon qui est le dieu du monde, ne peut souffrir que vous y soyez encore servi publiquement ; car il arme ses adorateurs contre ceux qui réservent pour vous seul, ô mon Dieu, leur culte et leurs hommages. C'est une nouvelle Babylone où ce petit nombre de vrais Israélites exilés et étrangers ici-bas, qui y forment encore votre peuple, sont moqués, opprimés, foulés aux pieds ; le monde qui n'est pas digne d'eux, fait des efforts continuels pour noircir et rendre suspects des exemples qui le condamnent ; il traite les hommages qu'on vous rend, de superstition ou de faiblesse, et la piété sincère de vos adorateurs, d'hypocrisie ; il leur fait des crimes de leurs fautes les plus légères ; et tandis qu'il se pardonne, et qu'il se fait même honneur des excès les plus honteux, les faiblesses les plus inséparables de l'humanité dans les justes ne trouvent en lui qu'un censeur impitoyable et barbare. Soutenez, grand Dieu, vos serviteurs au milieu de toutes ces tribulations où leur innocence est sans cesse exposée ; c'est pour éprouver leur foi, et pour donner un nouveau prix à leur vertu, que vous le permettez ; abrégez du moins, grand Dieu, ce temps d'épreuve, si triste pour des âmes qui craignent sans cesse que leur fidélité n'y succombe ; hâtez-vous de les délivrer de ces périls innombrables, où un moment seul d'inattention peut leur faire perdre le fruit d'une vie entière d'innocence. Peut-on être tranquille et assuré, quand on peut encore vous perdre ? Ils soupirent pour la sainte Jérusalem ; c'est dans l'enceinte seule de ses murs éternels qu'ils jouiront d'une paix et d'une sécurité que rien ne sera plus capable [1] de troubler.

[1] *Ne sera plus capable*, 1754. — *Ne sera capable*, Renouard.

PSAUME XXV.

PRIÈRE D'UN MINISTRE DES AUTELS, OBLIGÉ DE VIVRE AU MILIEU DU MONDE, QUI DEMANDE A DIEU DE S'Y SOUTENIR DANS L'INNOCENCE QU'EXIGE LA SAINTETÉ DE SES FONCTIONS, ET DE LE PRÉSERVER DE LA CONTAGION DES MAUVAIS EXEMPLES.

1. Judica me, Domine, quoniam ego in innocentia mea ingressus sum ; et in Domino sperans, non infirmabor.

Jugez-moi, Seigneur, parce que j'ai marché dans mon innocence ; et ayant mis mon espérance au Seigneur, je ne serai point affaibli.

Vous connaissez, grand Dieu, les motifs innocents qui m'ont ouvert l'entrée de votre sanctuaire. L'ambition, des intérêts humains, des vues d'élévation et de fortune, n'ont pas souillé le choix que j'ai fait en me consacrant à vos autels, et vous prenant pour mon partage. C'est la pureté de cette première démarche, ô mon Dieu, qui décide toujours de toute notre[1] conduite dans le saint ministère ; j'ose vous prendre à témoin que je ne m'y suis proposé que votre gloire, et d'assurer mon salut en travaillant à celui de mes frères. C'est cette pureté d'intention, grand Dieu, qui me rassure contre ma propre faiblesse, quand je considère la sublimité des fonctions où je me suis engagé ; je me flatte que c'est vous seul qui m'en avez inspiré le désir ; que ma vocation au sacerdoce est l'ouvrage de votre Esprit saint ; que je ne me suis pas appelé moi-même à cet honneur, et que vous m'aiderez à porter le fardeau redoutable que vous avez mis vous-même sur mes épaules.

2. Proba me, Domine, et tenta me ; ure renes meos et cor meum.

Eprouvez-moi, Seigneur, et sondez-moi ; brûlez mes reins et mon cœur.

Cependant, grand Dieu, comme nous nous faisons presque toujours illusion à nous-mêmes, et que vous seul développez dans nos cœurs ce que l'amour-propre nous y cache ; sondez-y, ô mon Dieu, mes sentiments les plus secrets, et peut-être inconnus à moi-même ; et si vous y trouvez que la chair et le sang aient eu quelque part à ma vocation au saint ministère, purifiez, grand Dieu, ces motifs humains par le feu sacré de votre amour ; embrasez mon cœur du pur zèle de votre gloire ; consumez cette rouille secrète qui s'était attachée à mon insu à mes premiers désirs ; ne permettez pas que rien d'impur et de terrestre souille la sainteté de mes fonctions, et faites que la pureté de mon cœur réponde toujours à celle de l'état que j'ai embrassé.

3. Quoniam misericordia tua ante oculos meos est ; et complacui in veritate tua.

Parce que votre miséricorde est devant mes yeux, et que je trouve ma joie dans votre vérité.

Il me semble, grand Dieu, que le seul objet et le seul modèle que je me propose dans les fonctions saintes, est votre miséricorde et votre charité pour les hommes. Vous ne m'avez établi ministre que pour eux ; leur salut est l'œuvre principale dont vous m'avez chargé ; mes soins, mes veilles, mes talents, ma vie, ma mort, tout est à eux ; leurs afflictions sont devenues les miennes ; leurs besoins, mes besoins propres ; leurs chutes font toute ma douleur ; leur fidélité, toute ma consolation et toute ma gloire ; je dois comme vous, grand Dieu, ne pas me rebuter de leurs faiblesses, attendre avec patience leur repentir, ne pas me lasser de heurter à la porte de leur cœur, verser des larmes sur leur impénitence, les recevoir avec une bonté paternelle quand ils reviennent, et sentir plus de joie du retour d'un seul pécheur que de la persévérance d'un grand nombre de justes. Il me semble, ô mon Dieu, que mon unique plaisir est de leur annoncer vos vérités

[1] *De tout notre*, 1754. — *De notre*, Renouard.

éternelles, de les affermir dans la doctrine sainte que votre Fils a laissée à son Eglise, et de les préserver des erreurs qui l'ont affligée dans chaque siècle.

4. Non sedi cum concilio vanitatis; et cum iniqua gerentibus non introibo.

Je ne me suis point assis dans les assemblées de la vanité; et je n'entrerai point dans le lieu où sont ceux qui commettent l'iniquité.

C'est ce zèle pour le salut des âmes, et cet amour de la vérité, qui caractérise les ministres fidèles et les distingue des voleurs et des mercenaires. Les ministres fidèles se regardent comme les docteurs, les pères et les médecins des âmes: docteurs, pour les instruire de la pure doctrine du salut; pères, pour pourvoir à tous leurs besoins; médecins, pour guérir leurs maux ou pour les prévenir. Mais qu'ils sont rares, ces ministres fidèles! où les chercher? où les trouver, ô mon Dieu? Combien y en a-t-il, qui entrés dans le sanctuaire sans autre vocation que le rang qu'ils tenaient dans leur famille, ou l'insuffisance de leurs talents pour s'avancer dans le siècle, osent entreprendre d'être la lumière des aveugles et les conducteurs des ignorants, étant ignorants et aveugles eux-mêmes, et incapables de discerner la vérité de l'erreur! Combien à qui les revenus du sanctuaire, que la charité de nos ancêtres y avait mis en dépôt pour être le patrimoine des pauvres, ne servent qu'à entretenir leur luxe et leur mollesse! On les voit traîner leur oisiveté dans les assemblées du siècle les plus profanes; se mêler aux entretiens vains, frivoles, souvent licencieux, qui amusent le loisir des mondains; et d'ordinaire s'y distinguer par l'indécence de leurs discours et des manières plus libres; ils ne travaillent pas, non parce qu'ils ne sauraient trouver où exercer leur zèle (hélas! des milliers d'âmes périssent chaque jour faute d'instructions et de soins); mais parce que le travail ne leur est pas nécessaire pour fournir à leur subsistance; comme si, ô mon Dieu, un vil intérêt, un profit mercenaire pouvait être la fin des fonctions sublimes du sacerdoce; et au lieu de se plaindre eux-mêmes, ils plaignent le sort de ces ouvriers laborieux, qui portent le poids du jour et de la chaleur. Combien d'autres qui font un honteux trafic du ministère; qui n'ayant d'autre Dieu que l'argent, courent après les occasions de s'enrichir avec plus d'ardeur que les enfants du siècle! Ils ne font cas de leurs fonctions que par le profit terrestre qui leur en revient; le salut des âmes ne les touche et ne les remue qu'autant qu'une récompense temporelle y est attachée; et le noble désintéressement de ces ministres, qui dédaignant une fortune de boue, ne cherchent que vous seul, ô mon Dieu, et ne veulent gagner que vous par tous leurs travaux, est l'objet de leur mépris et de leurs dérisions indécentes. Combien enfin, qui plus criminels encore, ajoutent à l'ignorance, à l'avarice et à l'oisiveté, des désordres infâmes, cachant sous un habit saint les mœurs les plus corrompues! Ils sont destinés à être le sel de la terre, et ils en deviennent en quelque sorte les corrupteurs, parce qu'ils portent partout la puanteur et l'infection de leurs vices, au lieu de la bonne odeur de Jésus-Christ qu'ils devraient répandre.

Grand Dieu, ces maux si dignes de larmes ne sont malheureusement que trop communs dans votre sanctuaire, et y font chaque jour des progrès étonnants. J'aurais pu, hélas! (car ma faiblesse et la corruption de mon cœur me rendent capable de tout;) j'aurais pu être du nombre de ces ministres infidèles; votre grâce m'en a préservé jusqu'ici; mais ce n'a été qu'en me faisant fuir la société de ceux qui déshonorent la sainteté de leur caractère par une conduite si peu sacerdotale; que je continue, ô mon Dieu, à n'avoir aucun commerce avec eux; mon exemple ne les convertirait pas, (car quoi de plus rare que la conversion d'un mauvais prêtre!) et le leur pourrait me pervertir, du moins affaiblir la résolution où je suis de consacrer uniquement mes soins et mes veilles à l'instruction et à la sanctification de vos enfants.

5. Odivi ecclesiam malignantium; et cum impiis non sedebo.

Je hais l'assemblée des personnes remplies de malignité, et je ne m'asseyerai point avec les impies.

Je ne puis pas, ô mon Dieu, rompre également tout commerce avec les mondains: mon ministère leur est souvent nécessaire, et il ne m'est pas libre de le leur refuser; car ce n'est pas pour moi, c'est pour eux, que votre Eglise m'a honoré du sacerdoce. Mais, ô mon Dieu, vous savez avec quelle attention je fuis la société des gens du monde, dès qu'il n'est ques-

tion que de prendre part à leurs amusements et à leurs joies insensées. Je ne me trouve guère au milieu d'eux que lorsque mes fonctions m'y appellent; et si je n'ai pu éviter de me lier avec quelques personnes du siècle, du moins n'est-ce qu'avec ceux qui honorent la religion par leurs discours et par leur conduite. Mais pour ces assemblées d'impiété que le mépris de votre doctrine, ô mon Dieu, rend aujourd'hui si communes, je les ai toujours détestées, et j'aurais honte de moi-même si je m'y trouvais engagé. Qu'y ferais-je ? comment pourrais-je y soutenir la sainteté et la dignité de mon caractère? Ecouter leurs blasphèmes dans le silence, c'est en quelque sorte les autoriser et prendre part à leur impiété; entrer en dispute avec eux, c'est d'ordinaire les endurcir encore davantage; ils sont trop fiers et trop remplis de cette vaine science qui enfle, pour se défier de leurs lumières, et croire qu'ils puissent se tromper; je me contente donc de gémir en secret sur leur aveuglement, d'attendre que le moment de vos miséricordes sur eux arrive, et de vous conjurer de venir au secours de la religion. En effet, la foi s'altère et s'affaiblit tous les jours parmi les hommes; à force de vouloir que tout soit clair dans la religion, tout y devient douteux; le monde est plein de ces hommes insensés à qui tout ce qu'ils ne peuvent comprendre, paraît suspect; ils se font au dedans d'eux-mêmes un tribunal impie auquel ils appellent de votre autorité même, des oracles de vos prophètes, des merveilles que vous avez opérées pour délivrer l'ancien peuple, ou pour appeler le nouveau à la connaissance de l'Evangile par le ministère de douze pauvres; et enfin de tout ce qu'il y a de mieux établi et de plus hors d'atteinte à l'incrédulité sur la terre. Ils forment au milieu du monde une affreuse société, où ils vomissent en secret leurs blasphèmes contre la majesté de votre culte et la piété de vos serviteurs. Rien n'est sacré pour leurs langues impures; le joug respectable de la foi leur paraît une servitude puérile, que la faiblesse et la superstition du genre humain s'est imposée; ils veulent eux seuls être les arbitres de leur religion et de leurs devoirs, comme de leur destinée. Hommes dignes de l'exécration de l'univers, et cependant honorés souvent comme des sages et des génies sublimes; esprits faibles et extravagants, trouvant encore moins de fonds et de solidité dans les ténèbres et les abîmes incompréhensibles de l'impiété, que dans les vérités de la foi; et cependant sacrifiant leur salut éternel à des doutes frivoles, et à une incrédulité dont les contradictions révoltent encore plus la raison que les mystères ineffables de votre doctrine! Et qu'y a-t-il en effet, ô mon Dieu, de plus insensé que de croire, ou que le hasard seul ait produit toute la race des hommes sur la terre, et que la structure si admirable de leur corps ne doit son arrangement qu'à un assemblage fortuit et bizarre de la matière, ou que si vous les avez vous-même tirés du néant, et animé leur boue d'un souffle d'immortalité qui les rend capables d'aimer et de connaître, vous les ayez jetés sur la terre comme des ouvrages de rebut, sans vouloir vous mêler de ce qui les regarde, sans leur prescrire ni les hommages qu'ils vous doivent, ni les devoirs qui les lient aux autres hommes, les laissant errer ici-bas sans destination, sans loi, sans espérance, guidés par la seule impétuosité de leurs passions, et n'ayant point d'autre frein, comme les animaux, qu'un instinct brutal et la liberté universelle de le satisfaire, quand ils n'y trouvent aucun obstacle.

6. Lavabo inter innocentes manus meas, et circumdabo altare tuum, Domine.

Je laverai mes mains dans la compagnie des innocents; et je me tiendrai, Seigneur, autour de votre autel.

Pour moi, Seigneur, à la vue de ces tristes égarements où votre justice livre les esprits superbes et les cœurs corrompus, je cherche à m'en consoler dans la société des âmes innocentes qui rendent à la majesté de la religion, par la simplicité de leur foi et par la pureté de leurs mœurs, la gloire et l'honneur que les blasphèmes et les dissolutions des impies tâchent de lui ravir. C'est là, grand Dieu, où je goûterai une joie sainte, où je me purifierai de toutes ces souillures inévitables que l'on contracte dans le commerce du reste des hommes; c'est de là que je sortirai plus pénétré que jamais de la sainteté de mes fonctions, de la pureté et de l'innocence de vie qu'elles exigent; c'est au sortir de leur sainte conversation que je me sentirai embrasé d'un nouveau zèle pour le salut de mes frères, d'un nouveau désir de me consacrer tout entier à la conversion des pécheurs, à l'agrandissement de votre royaume sur la terre; et que j'irai avec plus de confiance me présenter à

l'autel saint et vous offrir la victime de propitiation.

7. Ut audiam vocem laudis, et enarrem universa mirabilia tua.

Afin que j'entende la voix de vos louanges, et que je raconte moi-même toutes vos merveilles.

Que les mains, grand Dieu, qui traitent ces mystères adorables, et qui vous offrent le sang de votre Fils, doivent être pures et saintes! Il n'y a que cette eau qui rejaillit à la vie éternelle, qui puisse les laver et les rendre dignes d'un ministère si divin. Mais ce n'est pas la seule fonction qui impose à vos ministres l'obligation d'une vie exempte de la plus légère souillure. Comment pourrais-je, grand Dieu, avec un cœur appesanti ou souillé par des affections terrestres, venir unir ma voix dans le temple avec les anges du ciel, pour y célébrer vos louanges? Comment pourrai-je goûter, en les entendant, ces chastes délices réservées à ceux qui ne trouvent du plaisir que dans la méditation de votre loi sainte? Comment pourrai-je en raconter moi-même les merveilles, et embraser les cœurs de ceux qui m'écouteront de l'amour de cette loi céleste, si mon cœur tiède, languissant, et encore occupé du monde et de ses vaines espérances, n'en goûte pas lui-même les divines vérités? Vous voyez, grand Dieu, ce qu'il y a encore d'humain et de terrestre dans mon cœur; purifiez-en de plus en plus les désirs et les affections; ne souffrez pas que le monde, que la chair et le sang, que des vues humaines viennent y partager avec vous mes veilles et les travaux de mon ministère. N'est-on pas trop honoré, grand Dieu, d'avoir la dernière place dans votre maison; et quel est le titre d'honneur qui distingue à vos yeux vos ministres? Est-ce la dignité des fonctions ou le zèle qui les remplit?

8. Domine, dilexi decorem domus tuæ, et locum habitationis gloriæ tuæ.

Seigneur, j'ai aimé uniquement la beauté de votre maison, et le lieu où habite votre gloire.

Grand Dieu, ce ne sont ni les richesses, ni les honneurs, ni les dignités de votre Eglise que j'aime et que je cherche en lui consacrant mes soins et mes peines; je n'en aime que la beauté, la sainteté de sa morale, la pureté de sa doctrine, la majesté de son culte, l'ordre et la décence de ses fonctions, la solemnité de ses mystères, la sainte harmonie de ses cantiques, l'accroissement de sa foi sur la terre. Ce n'est pas ce qui brille au dehors, qui fait la gloire de cette divine fille de Sion; ce ne sont pas les royaumes et les empires soumis à son joug; ce n'est pas la magnificence de ses autels, ni la structure superbe de ses temples. Ce qui l'honore, ce qui fait tout son éclat, c'est la piété de ses enfants, c'est la fermeté de la foi qui les soumet, la charité qui les lie, la ferveur qui les anime, l'innocence des mœurs qui les distingue: voilà, grand Dieu, ce qui la rend digne d'être la dépositaire de vos oracles et la demeure de votre gloire. Augmentez en moi, Seigneur, le zèle et l'amour que je sens pour elle. L'onction sainte m'a consacré à son service, et marqué du caractère ineffaçable de ses ministres; tout ce que j'ai, tout ce que je suis, lui appartient désormais; et il faut bien que je ne vive plus que pour la servir, puisque je dois toujours être prêt à mourir même pour elle.

9. Ne perdas cum impiis, Deus, animam meam, et cum viris sanguinum vitam meam.

Ne perdez pas, ô mon Dieu, mon âme avec les impies, ni ma vie avec les hommes sanguinaires.

Je sais, grand Dieu, que ces dispositions si dignes de la sainteté du sacerdoce s'affaiblissent, et semblent s'effacer même quelquefois de mon cœur: le monde, les dissipations inévitables dans le commerce des hommes, le poids et la continuité des fonctions saintes, ma propre faiblesse; tout conspire à me dégoûter en certains moments des devoirs de mon ministère, et à m'en rendre le joug triste et rebutant, et à me faire chercher des délassements peu convenables au sérieux et à la sainteté de mon état. Ces faiblesses, grand Dieu, toujours criminelles dans ceux qui doivent être la force des faibles et le modèle de leurs frères, me font tout craindre de la sévérité de vos jugements, et que vous ne me confondiez un jour avec ces ministres impies, qui ont mille fois profané vos mystères saints, et déshonoré le sacerdoce, ou par l'éclat de leurs dissolutions, ou par les horreurs secrètes d'une hypocrisie sacrilége. Que mon sort, grand Dieu, ne soit point semblable au leur! Que mon âme n'ait jamais rien de commun avec ces hommes de sang dont la vie n'a été qu'une profanation continuelle du sang adorable de votre Fils, et qui se sont de plus

rendu coupables du sang et du salut de leurs frères, par le scandale de leurs mœurs, toujours plus funeste et plus contagieux dans ceux de qui votre peuple ne devait attendre que des exemples de vertu et d'innocence ! Si je n'honore pas mon ministère par une vie irréprochable à vos yeux ; du moins, Seigneur, il me semble que je ne voudrais pas le déshonorer par des actions dignes de blâme devant les hommes. Si je ne contribue point, ou par mon zèle ou par mes talents, ni à la joie, ni à la gloire de votre Eglise ; du moins, grand Dieu, que je n'achève pas de la couvrir de tristesse et de confusion avec les ministres indignes qui font blasphémer votre nom au milieu du monde, et qui n'y paraissent revêtus d'un caractère saint que pour la honte de la religion et le malheur des peuples avec qui ils vivent.

10. In quorum manibus iniquitates sunt; dextera eorum repleta est muneribus.

De qui les mains sont toutes souillées d'iniquité, et dont la droite est remplie de présents.

Leurs mains, ô mon Dieu, qu'ils auraient dû lever vers vous pour apaiser votre colère sur les peuples, l'attirent elles-mêmes par les crimes dont elles sont souillées ; leurs mains destinées à vous offrir la victime de propitiation, qui efface les iniquités publiques, vous en offrent elles-mêmes de plus montrueuses que celles du reste des hommes. Aussi, grand Dieu, ce n'est pas vous qui leur avez ouvert la porte du sanctuaire ; ce n'est pas votre main qui les a élevés aux dignités saintes qu'ils déshonorent ; ce sont leurs brigues, leurs sollicitations, leur nom, leur crédit, les présents qu'ils ont employés pour se rendre les hommes favorables : voilà, grand Dieu, ce qui les a donnés à votre Eglise ; c'est l'ambition qui les a élevés. Ce sont des idoles que les hommes tout seuls ont placées dans le lieu saint ; elles en sont le scandale et l'opprobre : c'est la chair et le sang qui les a faits ministres ; leur ministère rendra au sang et à la chair ce qu'il ne tient que d'elle seule.

11. Ego autem in innocentia mea ingressus sum; redime me, et miserere mei.

Car pour moi j'ai marché dans mon innocence ; daignez donc me racheter, et ayez pitié de moi.

Pour moi, grand Dieu, vous savez que les motifs qui m'ont conduit dans votre sanctuaire, ont été purs et innocents. Je n'y suis pas venu chercher les richesses de l'autel, mais le Dieu qu'on y adore ; les dignités du ministère, mais ses fonctions et ses travaux ; les places qui m'élèvent au-dessus du peuple, mais celles qui me dévouent à leurs besoins et à leur salut. Ne souffrez pas, grand Dieu, que je souille jamais la pureté de cette première démarche, et qu'ayant commencé par l'esprit, je finisse par la chair. Délivrez-moi des piéges que le monde, que la force des usages, que les exemples des ministres infidèles me tendent sans cesse ; délivrez-moi encore plus de ce fonds de faiblesse et de corruption qui fait que j'aime ces piéges et que je cherche à m'y laisser surprendre. Quand je suis à vos pieds, ô mon Dieu, je crois que tout va être facile au zèle qui alors m'enflamme, et me fait former mille résolutions saintes ; il me semble que je ne vais plus compter pour rien le monde et tout ce qu'il renferme ; et à peine y suis-je rentré, que la complaisance, le respect humain, la faiblesse, le goût peut-être, m'engage à mille démarches, dont la sainteté et la décence de mon ministère souffre, et que les promesses seules que je venais de vous renouveler, devaient m'interdire, quand tout ce que je dois à mon état, ne me le défendrait pas. Ayez pitié, grand Dieu, de ces misères que je hais toujours, et dont je ne me saurais jamais dépouiller comme il faut : je crois être changé quand j'en gémis devant vous ; et au sortir de là, je me retrouve le même.

12. Pes meus stetit in directo ; in ecclesiis benedicam te, Domine.

Mon pied est demeuré ferme dans la droiture ; je vous bénirai, Seigneur, dans les assemblées.

Aussi, grand Dieu, l'avenir ne se présente-t-il à moi qu'avec frayeur. Jusqu'à présent, si je n'ai pas marché avec assez de zèle dans la voie de la vérité, au moins ne m'en suis-je jamais entièrement écarté : c'est un effet de votre grâce que je ne saurais jamais assez reconnaître. Mais avec ce fonds d'inconstance, de légèreté, de faiblesse, que je porte au dedans de moi, que n'ai-je point à craindre, si cette même grâce qui m'a soutenu jusqu'à ce jour, ne m'affermit de plus en plus dans l'amour de mes devoirs ; si elle ne me fortifie contre l'ennui et les dégoûts inséparables de la continuité et de l'uniformité des fonctions,

surtout contre le torrent des exemples que j'ai à toute heure sous les yeux ? Armez-moi donc de force, ô mon Dieu, contre ma propre faiblesse ; vous m'avez associé, malgré mon indignité, au sacerdoce de votre Fils, votre prêtre éternel ; vous m'avez rendu le coopérateur de vos miséricordes sur les hommes ; que je sente tout ce qu'un état si saint exige de moi ; que je n'aie point de plus grande joie que de voir vos enfants marcher dans la voie de la vérité, et de les y soutenir par mes soins et par mes prières ; que les fonctions saintes du ministère fassent tout mon plaisir, comme elles font toute ma gloire ; que tout ce qui me tire de l'exercice de ces fonctions, me soit insupportable ; et que je porte partout, jusque dans les actions les plus indifférentes, et dans les délassements mêmes dont la nature ne peut se passer, ce caractère sacerdotal de décence et de modestie, qui rend vos ministres si vénérables, et qui donne tant de poids et d'efficace à leurs instructions. Exaucez, ô mon Dieu, ces vœux sincères que mon cœur forme en votre présence ; faites de moi un ministre zélé et fidèle, qui soit selon votre cœur ; bénissez mes travaux ; rendez-les utiles aux âmes que vous m'avez confiées ; afin qu'environné de la multitude de ceux que vous aurez sauvés par mon ministère, je chante au milieu d'eux les louanges de votre grâce dans toute l'éternité.

PSAUME XXVI.

PRIÈRE ET ACTION DE GRACES D'UNE AME FIDÈLE, QUI, MALGRÉ TOUS LES OBSTACLES DE LA CHAIR ET DU SANG, ET TOUTES LES CONTRADICTIONS QU'ELLE A EU A ESSUYER DE LA PART DE SES PROCHES, A RENONCÉ AU MONDE, ET S'EST CONSACRÉE A DIEU DANS UNE MAISON RELIGIEUSE.

1. Dominus illuminatio mea et salus mea ; quem timebo ?

Le Seigneur est ma lumière et mon salut ; qu'ai-je à craindre ?

C'est votre lumière seule, grand Dieu, qui m'a éclairée sur les périls où j'allais m'exposer dans le monde, et qui m'a inspiré le dessein généreux de m'en séparer pour toujours. Vous avez ouvert de bonne heure mes yeux à l'erreur et à la vanité de ses promesses ; vous n'avez pas permis qu'il s'offrît à moi avec tout ce faux éclat, qui séduit tant d'âmes innocentes ; votre lumière a dissipé ce nuage dangereux : dès que ma raison a été capable de discernement, j'ai connu que mon salut ne pouvait être en sûreté que dans le secret de votre tabernacle et loin du commerce des hommes. Que pourrais-je donc craindre, grand Dieu, en suivant la voie que vous m'avez vous-même montrée, et vous prenant vous seul pour mon guide ? Non, Seigneur, que les âmes qui dans leur choix n'ont consulté que les ténèbres de la sagesse humaine et les penchants de la chair et du sang, craignent ; qu'elles éprouvent par les chutes funestes où leur état les précipite tous les jours, que ce n'est pas votre main qui les y a placées. Pour moi, grand Dieu, qui n'ai consulté, en me déterminant, que les lumières que vous aviez répandues dans mon âme, on a beau vouloir m'effrayer et me décourager par les rigueurs de l'état que j'embrasse ; c'est vous, Seigneur, qui m'en avez inspiré le choix, j'y persévérerai sans crainte. Qu'on est tranquille, grand Dieu ; que l'on marche avec confiance, quand on a votre lumière pour guide et vous-même pour soutien et pour défenseur !

2. Dominus protector vitæ meæ ; a quo trepidabo ?

Le Seigneur est le protecteur de ma vie ; qui pourra me faire trembler ?

Oui, Seigneur, j'avoue que le genre de vie auquel je m'engage, est dur et rebutant à la nature ; il faudra m'y faire une violence continuelle à moi-même et m'interdire tout ce qui flatte les sens ou la vanité. Si je ne comptais que sur moi-même, je connais ma faiblesse, et sans doute une entreprise si fort au-dessus de mes forces, devrait me faire trembler ; mais, ô mon divin protecteur, c'est sur votre secours que je me confie. Qu'y a-t-il de difficile à votre grâce ? Les peines et la pesanteur d'un joug en deviennent les attraits, quand vous le portez avec nous.

3. Dum appropiant super me nocentes, ut edant carnes meas.

Lorsque ceux qui me veulent perdre, sont prêts à fondre sur moi, comme pour me manger tout vivant.

Aussi, grand Dieu, ce ne sont pas les difficultés et les renoncements de la vie religieuse, qui m'alarment ; elles font le plus doux objet de mes vœux. En quoi j'ai besoin d'une protection plus puissante, c'est pour me défendre de la fureur des poursuites de mes proches, qui s'opposent à vos desseins sur moi, et qui par une amitié cruelle paraissent acharnés à me perdre, en s'efforçant de me séparer de vous, ô mon Dieu, pour me conserver auprès d'eux au milieu de la dépravation et des dangers du monde.

4. Qui tribulant me inimici mei, ipsi infirmati sunt et ceciderunt.

Ces mêmes ennemis qui me persécutent le plus, ont été affaiblis et sont tombés.

Faut-il, grand Dieu, que ceux qui ont le bonheur de vouloir se consacrer à vous, ne trouvent des contradictions que dans leurs proches selon la chair, et que nos plus dangereux ennemis soient presque toujours ceux de qui nous tenons la vie ? J'avoue que leurs oppositions me troublent et m'attristent ; l'affection et le respect que la nature met dans nos cœurs pour eux, et dont votre loi nous fait un précepte si juste et si inviolable, ne me permet pas de voir sans douleur la peine que je leur cause. Je voudrais pouvoir concilier les égards que je leur dois avec la soumission que vous demandez de moi ; mais dès qu'il n'est pas possible de leur plaire qu'en vous désobéissant, vous êtes, ô mon Dieu, mon premier Père : c'est de vous que je tiens cette âme immortelle destinée à vous glorifier dans l'éternité ; c'est à vous seul à qui j'en dois rendre compte. Ainsi, grand Dieu, tous les efforts que mes proches feront pour vous la ravir et la sacrifier à leurs vues humaines, seront inutiles ; ils échoueront dans leurs entreprises injustes ; la puissance que la nature leur donne sur moi, ne l'emportera jamais sur l'obéissance que je vous dois. C'est vous, grand Dieu, qui me les avez donnés pour pères ; c'est à vous seul à régler les droits que ce titre sacré leur donne sur ma destinée.

5. Si consistant adversum me castra, non timebit cor meum.

Quand des armées seraient campées contre moi, mon cœur n'en serait point effrayé.

Non, Seigneur, quand ils se rassembleraient tous pour m'ébranler par leur grand nombre, mon cœur n'en serait point effrayé ; quand je les verrais tous conjurés contre moi, et sur le point d'user de violence pour m'arracher du pied de vos autels, que peuvent les hommes, grand Dieu, contre l'immutabilité de vos desseins ? ma faiblesse serait plus forte que toute leur puissance.

6. Si exsurgat adversum me prælium, in hoc ego sperabo.

Quand on me livrerait un combat, je ne laisserais pas encore de mettre en lui toute mon espérance.

J'ose même, Seigneur, vous promettre que s'ils en venaient à des extrémités dont je ne les crois pas capables ; s'ils employaient contre moi la force et les mauvais traitements ; s'ils se servaient du crédit qu'ils ont ici-bas pour armer contre moi toutes les puissances du siècle, la confiance que j'ai en vous me ferait regarder d'un œil tranquille toutes ces attaques. Je craindrais plus, grand Dieu, les combats secrets que j'aurais à me livrer moi-même ; cette voix de la nature qui plaiderait encore dans mon cœur en faveur de mes proches ; la douleur de leur déplaire, malgré les sentiments de tendresse et de respect que je conserve pour eux. Mais, ô mon Dieu, la nature doit se taire, quand votre grâce se fait entendre ; et vous pouvez, quand il vous plaît, endurcir les cœurs les plus tendres à toutes les affections humaines, comme vous pouvez rendre sensibles les plus endurcis aux inspirations saintes de votre grâce.

7. Unam petii a Domino, hanc requiram, ut inhabitem in domo Domini omnibus diebus vitæ meæ.

J'ai demandé au Seigneur une seule chose, et je la rechercherai uniquement ; c'est d'habiter dans la maison du Seigneur tous les jours de ma vie.

Non, Seigneur, en vain on me fait espérer de grands établissements dans le monde ; en vain on fait briller à mes yeux tout l'éclat des grandeurs que la naissance et l'élévation de mes proches semble me promettre; en vain on cherche à m'éblouir par l'exemple de celles de mon rang, qui par des alliances éclatantes jouissent dans le monde de tous les honneurs et de toutes les prospérités que le monde peut donner ; je connais l'illusion et la fumée de tous ces vains avantages ; ils ne m'ont jamais paru dignes d'un cœur qui n'est fait que pour vous, et dont vous seul pouvez remplir tous les désirs. Aussi, grand Dieu, la seule chose que j'ai toujours désirée, ce que mes prières et mes larmes ont toujours uniquement sollicité auprès de vous, c'est que je puisse me cacher dans le secret de votre maison pour le reste de ma vie ; c'est que je mérite d'y trouver un asile sûr qui me mette à couvert de la contagion et des périls inévitables dans le monde. Voilà, grand Dieu, l'unique bonheur auquel j'aspire : ouvrez-moi les portes de votre sanctuaire ; trouvez-moi digne d'y occuper une place parmi les vierges saintes qui vous y servent avec une foi si pure et si fervente; je préfère, grand Dieu, la pauvreté et l'obscurité de cette innocente demeure à toute la magnificence des palais que l'orgueil a élevés, et qui cachent souvent les passions les plus honteuses et presque toujours les plus noirs chagrins. Oui, Seigneur, les inquiétudes les plus cruelles naissent dans le sein même de la prospérité ; et les faveurs du monde, en allumant l'ambition et les autres passions mondaines, rendent toujours malheureux ceux que le monde favorise.

8. Ut videam voluptatem Domini, et visitem templum ejus.

Afin que je connaisse les délices du Seigneur, et que je visite son temple.

Mais les délices que l'on goûte dans votre maison, ô mon Dieu, sont pures et sans mélange. Quels plaisirs ineffables n'y répandez-vous pas sur les âmes qui n'aiment que vous, et qui ne connaissent que vous d'aimable ? Ces âmes heureuses qui n'ont jamais ni éprouvé, ni même connu la corruption du monde; dont aucun attachement criminel n'a jamais souillé le cœur; qui vous aiment depuis qu'elles sont capables d'aimer; dont jamais rien ne vous a disputé la possession ; qui conservent avec l'innocence cette candeur, cette joie douce, cette paix qui en sont inséparables, et au milieu desquelles vous habitez avec tous les charmes et toutes les richesses de votre grâce : quelle consolation pour elles de n'y être sans cesse occupées que de l'objet divin de leur amour, de vous en donner tous les jours de nouvelles marques par les sacrifices de la vie religieuse, d'y chanter les louanges de leur Epoux, de ne bouger presque du pied de ses autels, de faire du pain des anges leur nourriture ordinaire et leur pain de tous les jours, et d'ignorer même s'il y a sur la terre d'autres délices que celles qui font tout le bonheur de leur état !

9. Quoniam abscondit me in tabernaculo suo ; in die malorum protexit me in abscondito tabernaculi sui.

Car il m'a caché dans son tabernacle ; il m'a protégé au jour de l'affliction, en me mettant dans le secret de son tabernacle.

J'espère, grand Dieu, malgré tous les obstacles de la chair et du sang, que vous m'introduirez vous-même dans ce lieu saint; vous m'y cacherez pour toujours, dans le secret de votre tabernacle, à toutes les illusions qu'on fait sans cesse briller à mes yeux, et qui à la fin pourraient me séduire et l'emporter sur les lumières dont vous éclairez mon âme ; vous m'y mettrez à couvert, pendant les jours mauvais et rapides de cette vie, de toutes les abominations de Babylone et de tous les malheurs que vous préparez aux sectateurs de ses impiétés et de ses crimes; vous m'y protégerez contre les écueils mêmes qui ne se trouvent que trop souvent dans la sûreté de ce saint asile, surtout lorsque des intérêts humains et non les impulsions de votre grâce nous y ont conduits.

10. In petra exaltavit me ; et nunc exaltavit caput meum super inimicos meos.

Il m'a élevé sur la pierre ; et dès maintenant il a élevé ma tête au-dessus de mes ennemis.

Oui, Seigneur, vous me placerez dans ce lieu saint, comme dans un fort élevé et inaccessible à toutes les séductions humaines, à tous les traits de l'ennemi ; et le joug heureux que vous m'imposerez, loin de m'accabler sous son poids, fera toute la douceur et toute la consolation de ma vie ; j'en lèverai la tête avec plus de confiance, quand je l'aurai assujétie à ce joug sacré ; je me trouverai bien

plus libre, ô mon Dieu, quand des liens indissolubles m'auront attachée à vous seul; cet état de servitude et d'obéissance m'élèvera au-dessus des trônes, et de tout ce qu'on appelle grand sur la terre. Eh! qu'y a-t-il de grand en effet, ô mon Dieu, que l'innocence et la piété qui nous assurent une couronne immortelle? Tout ce qui doit périr, ne doit-il pas paraître à nos yeux comme s'il n'était déjà plus, et y a-t-il de bien réel et véritable, que celui qui demeure éternellement?

11. Circuivi et immolavi in tabernaculo ejus hostiam vociferationis; cantabo et psalmum dicam Domino.

J'ai tourné autour de son autel, et j'ai immolé dans son tabernacle une hostie avec des cris et des cantiques de joie; je chanterai et je ferai retentir des hymnes à la gloire du Seigneur.

Il y a si longtemps, grand Dieu, que je soupire après le bonheur de me consacrer à vous, que je fais toutes les démarches que vous demandez de moi pour l'obtenir, et que je tourne autour de votre tabernacle saint pour trouver le moment heureux qui m'en ouvrira la porte: mes cris, mes supplications, mes désirs, que chaque jour rend encore plus vifs et plus ardents; voilà, grand Dieu, l'hostie que je vous immole d'avance, en attendant que je puisse m'offrir réellement aux pieds de vos autels, comme une victime que vous vous êtes de tout temps réservée; acceptez, grand Dieu, ce sacrifice anticipé; qu'il monte en odeur de suavité jusques aux pieds de votre trône; et donnez, en écartant tous les obstacles qui en différent la consommation, une marque éclatante qu'il vous est agréable. C'est alors, grand Dieu, que la tristesse de mes clameurs se changera en des chants de joie et d'allégresse; c'est alors que ma langue et mon cœur pourront à peine suffire pour célébrer les louanges de mon libérateur, et que ma vie ne sera pas assez longue pour publier les merveilles de sa puissance et de sa grâce. Quel bonheur, grand Dieu, pour une âme qui vous aime, de n'avoir plus d'autre occupation, dans le secret de votre sanctuaire, que celle des anges qui sont autour de votre trône; et de ne faire plus d'autre usage de sa langue que de chanter les hymnes et les cantiques que l'Eglise a consacrés à votre gloire!

12. Exaudi, Domine, vocem meam, qua clamavi ad te; miserere mei, et exaudi me.

Exaucez, Seigneur, la voix par laquelle j'ai crié vers vous; ayez pitié de moi, et exaucez-moi.

Quand pourrai-je, grand Dieu, remplir un devoir si consolant au milieu de vos vierges saintes? Quand exaucerez-vous enfin la voix de mon cœur qui ne cesse de crier pour obtenir une faveur si signalée? Ayez pitié de mes peines, divin Epoux: ne différez pas plus longtemps de m'admettre au nombre de ces chastes épouses que vous avez introduites dans la chambre nuptiale. Je sais qu'avant que d'accorder cette faveur, vous exigez de celles que vous en voulez favoriser des épreuves douloureuses, pour vous assurer de plus en plus de leur fidélité; mais, Seigneur, n'y a-t-il pas assez longtemps que je souffre? La chair et le sang n'ont-ils pas mis en œuvre assez de piéges et assez de contradictions pour me séduire? La tendresse naturelle n'a-t-elle pas eu assez d'assauts à soutenir de la part de ceux à qui je dois la vie? Qu'attendez-vous, grand Dieu? et s'il vous faut encore d'autres preuves de ma fidélité, multipliez-les, grand Dieu; rassemblez les plus dures et les plus rigoureuses; retranchez seulement de la durée ce que vous ajouterez à leur rigueur.

13. Tibi dixit cor meum; exquisivit te facies mea; faciem tuam, Domine, requiram.

Mon cœur vous a dit; mes yeux vous ont cherché; je chercherai, Seigneur, votre visage.

Mon cœur depuis longtemps ne vous tient plus que ce seul langage, divin Epoux; je ne cherche qu'à jouir de votre présence dans le secret de votre tabernacle; il ne se forme plus de crainte, d'espérance, de joie et de chagrin dans mon cœur, qui ne naisse de ce sentiment; tout mon cœur n'est plus lui-même que cet unique désir. En vain, Seigneur, vous différez de l'exaucer: vos délais, loin de le ralentir, l'irritent et l'enflamment; plus le jour de mon sacrifice semble s'éloigner, plus je le hâte par mes empressements et mon impatience; plus le monde s'offre à moi avec tout ce qu'il a de plus éclatant et de plus propre à séduire, plus il me paraît vil et haïssable, et plus, grand Dieu, il me tarde de fermer les yeux à tous ses vains spectacles, pour ne les ouvrir plus qu'aux objets saints qui vont me rappeler incessamment votre présence adorable.

14. Ne avertas faciem tuam a me, ne declines in ira a servo tuo.

Ne détournez point de moi votre face, et ne vous retirez point de votre serviteur dans votre colère.

Ainsi, grand Dieu, ne différez plus ce moment heureux qui doit m'unir à vous pour toujours. Pourquoi détourneriez-vous votre visage de peur d'être attendri de l'excès de ma peine et de mon impatience ? Pourquoi vous éloigneriez-vous à mesure que je cours après vous, comme si mes désirs et mes empressements vous importunaient jusqu'à m'attirer les marques les plus affligeantes de votre refroidissement à mon égard ?

15. Adjutor meus esto, ne derelinquas me, neque despicias me, Deus salutaris meus.

Soyez mon aide, ô Tout-Puissant, ne m'abandonnez point, et ne me méprisez point, ô Dieu mon Sauveur.

Que deviendrais-je, ô mon Dieu, si au milieu des contradictions que j'ai à essuyer de la part des hommes, vous vous déclariez encore contre moi ; si vous paraissiez vous joindre à eux pour achever de m'accabler ? Mais vous nous assurez vous-même que votre conseil n'est pas avec les méchants. Venez donc à mon secours, ô Protecteur tout-puissant des âmes qui vous cherchent ; ne me livrez plus à toute l'amertume des incertitudes et des délais qui m'éloignent depuis si longtemps de votre maison sainte. Si des motifs humains m'y appelaient, vous pourriez, grand Dieu, mépriser mes empressements, et rassembler tous les obstacles les plus capables de me fermer l'entrée d'un asile dont j'irais souiller la sainteté par des vues de chair et de sang ; mais vous savez, ô mon Sauveur, qu'en vous cherchant, je ne cherche que mon salut.

16. Quoniam pater meus et mater mea dereliquerunt me ; Dominus autem assumpsit me.

Parce que mon père et ma mère m'ont abandonné ; mais le Seigneur s'est chargé de moi pour en avoir soin.

C'est même pour vous posséder sans partage, ô mon divin Epoux, que j'ai révolté contre moi tout ce que j'avais de plus cher sur la terre : ceux de qui je tiens la vie ne pouvant vaincre l'opposition que je ne cesse de mettre aux vues qu'ils avaient sur moi, ont changé en haine l'excès de leur tendresse ; je ne suis plus qu'un objet de rebut à leurs yeux ; mon père et ma mère ne me connaissent plus ; ils ne retrouvent plus en moi ces traits ineffaçables que le sang et la nature gravent sur les enfants, et montrent sans cesse à ceux à qui ils doivent la naissance. Mais vous êtes, ô mon Dieu, le père des pupilles ; j'ai plus de droit de réclamer le père que j'ai dans le ciel, depuis que je n'en ai plus sur la terre ; mon sort, grand Dieu, n'en est devenu que plus consolant et plus souhaitable. Mes pères selon la chair ne m'aimaient que pour le monde ; vous ne nous aimez, ô Père céleste, que pour nous unir avec vous dans le ciel : toute leur tendresse ne se bornait qu'à me promettre une fortune périssable ; la vôtre me prépare un royaume éternel : ils voulaient me perdre en me ménageant tout ce qui flatte les passions ; et vous voulez me sauver en me montrant un asile où tout les réprime : ils ne cherchaient qu'à satisfaire leur vanité par mon élévation, et ne comptaient pour rien mes propres périls ; et vous n'êtes attentif qu'à ma sûreté, et ne comptez pour rien tout ce qui pourrait m'élever ici-bas, pour me précipiter dans une mort éternelle.

17. Legem pone mihi, Domine, in via tua ; et dirige me in semitam rectam propter inimicos meos.

Prescrivez-moi, Seigneur, la loi que je dois suivre dans votre voie ; et daignez, à cause de mes ennemis, me conduire dans le droit sentier.

Ainsi, Seigneur, c'est votre volonté seule que je dois consulter ; c'est vous seul, comme mon véritable et unique père, qui avez droit de m'imposer la loi que je dois suivre. Les ordres de mes pères selon la chair ne sont respectables pour moi qu'autant qu'ils sont conformes aux vôtres ; c'est de vous qu'ils tiennent l'autorité qu'ils ont sur moi ; c'est avec vous et dépendamment de vous qu'ils doivent l'exercer ; ils sont déchus de leur puissance, dès qu'ils veulent en faire un usage que vous condamnez, et se soustraire à la vôtre. N'ayez donc point d'égard, ô mon Dieu, aux desseins injustes qu'ils forment sur ma destinée ; décidez-en vous-même, ô mon Dieu, entre les mains de qui mon sort sera toujours ; continuez à me montrer la route que je dois suivre ; ce sera pour moi une loi inviolable à laquelle je serai éternellement soumise. Vous voyez les différents sentiers que les ennemis de mon salut me montrent ; ils sont tous semés de fleurs, mais ils conduisent à la mort. Soutenez-moi, grand Dieu, dans le choix que j'ai fait du sentier de la justice et de l'innocence que vous m'avez montré ; et faites que j'y marche avec toute la fidélité, toute la ferveur, toute la reconnaissance qu'exige la grâce que vous m'avez faite de m'en inspirer le choix.

18. Ne tradideris me in animas tribulantium me; quoniam insurrexerunt in me testes iniqui, et mentita est iniquitas sibi.

Ne me livrez pas à la volonté de ceux qui m'affligent; parce que des témoins d'iniquité se sont élevés contre moi, et que l'iniquité a menti contre elle-même.

Ne me laissez donc pas plus longtemps, grand Dieu, livrée à la puissance de ceux qui n'usent de leur autorité sur moi que pour m'affliger, en s'opposant à une résolution sainte. Lassés de faire des efforts inutiles pour m'en détourner, ils ont cru que les apparences de la piété réussiraient mieux à me séduire ; ils ont cherché parmi vos ministres mêmes des hommes qui n'ont pas rougi de prêter leur ministère à la chair et au sang, qui sont venus comme s'ils étaient envoyés de votre part, pour m'annoncer que résister à ceux qui m'ont donné la vie, c'était résister à vous-même. Ils se sont élevés contre moi, comme si je sortais de l'ordre de votre providence, en sortant d'un lieu de perdition et de scandale ; ils se sont rendus caution que vous n'exigiez pas de moi le sacrifice que je désire de vous offrir ; ils ont confirmé par leur suffrage inique l'accusation de légèreté et d'imprudence dont on taxe la démarche que je vais faire ; ils se sont joints à mes proches pour m'ébranler, eux de qui je devais attendre du secours et de la consolation dans les troubles qu'on me suscite. Mais enfin l'iniquité s'est confondue elle-même : vaincu par la fermeté que votre grâce m'inspire, ô mon Dieu, l'esprit de mensonge a été forcé de céder à l'esprit de vérité ; ils ont enfin rendu témoignage eux-mêmes à la voix du ciel qui se fait entendre dans mon cœur, et ont été obligés malgré eux d'avouer qu'il y avait quelque chose de divin dans une résolution si persévérante et si peu conforme aux sentiments de la faiblesse humaine.

19. Credo videre bona Domini in terra viventium.

Je crois fermement voir un jour les biens du Seigneur dans la terre des vivants.

Oui, grand Dieu, victorieuse jusqu'ici, par le secours de votre bras, de tant de piéges et de combats, je ne puis me persuader que vous ne couronniez pas enfin vos propres dons ; toute défiance est désormais bannie de mon cœur ; le temps de ma délivrance approche ; vous avez assez, grand Dieu, éprouvé la faiblesse de votre créature ; je ne doute plus que je n'aie bientôt la consolation de voir les biens et les richesses ineffables que vous versez sur cet asile saint, sur cette terre des vivants, où vous m'appelez, et où tant d'âmes innocentes jouissent des douceurs secrètes de la grâce dont vous ne cessez de les combler. La terre que j'habite encore malgré moi, est une terre de mort et de perdition ; les hommes qui l'habitent, sont des cadavres vivants, en qui la vie de la foi et de la grâce est éteinte, qui n'exhalent plus à vos yeux que la puanteur et l'infection, et dont le commerce et le souffle seul est contagieux à ceux qui vivent au milieu d'eux ; l'air qu'on y respire est empesté ; et il n'est qu'un miracle de votre toute-puissance qui puisse sauver une âme de cette contagion générale. Mais la terre sainte où tout me presse d'entrer, mais la retraite religieuse où je veux finir les jours de mon pèlerinage, est une terre de vie et de salut ; elle est l'image de cette terre des vivants, de cette cité céleste où tous les cœurs sont réunis pour n'aimer que vous seul ; où il n'y a plus ni deuil, ni tristesse, ni travail, ni danger ; où vous êtes le seul bien qu'on désire et qu'on possède, la seule vérité que l'on connaît et que l'on aime ; le seul bonheur qui nous attend, et que rien ne pourra plus nous ravir.

20. Exspecta Dominum, viriliter age; et confortetur cor tuum, et sustine Dominum.

Attendez le Seigneur, agissez avec courage; que votre cœur prenne une nouvelle force, et soyez ferme dans l'attente du Seigneur.

Ainsi, ô mon âme, dépouillez-vous de toutes vos craintes et de toutes vos inquiétudes passées ; que la paix et la sérénité succèdent aux troubles et aux orages dont vous avez été jusqu'ici agitée ; laissez élever les flots de cette mer irritée, qui semblent devoir vous engloutir ; ils ne viendront que jusqu'au terme immuable que votre Epoux leur a marqué, et vous les verrez se briser à vos pieds. Attendez avec joie et avec confiance le moment du Seigneur ; donnez-lui tous les jours de nouvelles preuves de votre persévérance et de votre courage ; que votre cœur trouve de nouvelles forces dans les contradictions mêmes qu'on lui suscite pour l'affaiblir ; soutenez encore un peu ce temps d'épreuve et de tribulation, que le Seigneur a marqué pour purifier sa victime et la rendre plus digne de lui ; attendez-le encore un moment ; le voilà qui arrive la

couronne dans la main, pour vous ouvrir les portes du lieu saint, vous introduire au milieu de ses épouses, et vous mettre sur la tête la couronne de la sainte virginité qui va vous consacrer tout entière à lui, et du martyre pour vous récompenser de la victoire que vous avez remportée au milieu de tant d'attaques dangereuses, que le monde et l'enfer n'ont cessé de vous livrer pour vous forcer de renoncer à votre Epoux céleste.

PSAUME XXVII.

PRIÈRE D'UNE AME FIDÈLE AU MILIEU DU MONDE, QUI GÉMIT DEVANT DIEU SUR LES DÉRISIONS IMPIES QUE CEUX AVEC QUI ELLE EST OBLIGÉE DE VIVRE, FONT SANS CESSE DE SA PIÉTÉ, ET QUI DEMANDE LE SECOURS D'EN HAUT, POUR DEMEURER FERME AU MILIEU DE TOUTES LES TENTATIONS ET LES CONTRADICTIONS DONT ELLE EST ENVIRONNÉE.

1. Ad te Domine clamabo; Deus meus, ne sileas a me, ne quando taceas a me, et assimilabor descendentibus in lacum.

Je crierai vers vous; ne gardez pas le silence à mon égard, ô mon Dieu, de peur que si vous refusez de me répondre, je ne devienne semblable à ceux qui descendent dans la fosse.

Vous voyez, grand Dieu, la triste situation où je me trouve ; je ne connais de grand et de souhaitable sur la terre que le bonheur de vous servir ; et cependant le malheur de ma destinée et les devoirs de mon état m'attachent à un certain nombre de personnes, qui ne connaissent la piété que comme digne de leurs dérisions et de leurs censures ; je les entends tous les jours avec une secrète horreur blasphémer les dons ineffables de votre grâce, et traiter de faiblesse, d'imbécillité et de travers d'esprit, la ferveur et la fidélité de vos serviteurs. Vous ne sauriez répandre comme autrefois les dons de votre grâce et de votre esprit sur vos disciples, que le monde ne les regarde comme des hommes d'une raison peu saine. La conversion des pécheurs, ces miracles de votre miséricorde envers les hommes, si capables de les rappeler à vous, leur fournissent eux-mêmes de nouveaux blasphèmes contre votre saint nom ; et le spectacle d'une piété sincère, seul digne ici-bas d'admiration, devient le seul objet de leur mépris et de leur risée. Témoin tous les jours d'un égarement si déplorable, et exposée sans cesse moi-même à ces discours de blasphème et d'impiété, toute ma consolation, ô mon Dieu, est de m'adresser à vous, et de faire monter jusqu'au pied de votre trône les cris de ma douleur. Quoique ces dérisions sacriléges ne fassent sur moi que des impressions d'horreur et de pitié, je crains qu'enfin elles ne m'affaiblissent et ne m'engagent à des ménagements et à des dissimulations indignes de votre gloire et de la reconnaissance que je dois à vos miséricordes infinies ; je crains qu'insensiblement je ne sois assez lâche pour rougir de votre nom, pour me refuser aux impulsions de votre grâce, dans les occasions où il faut rendre un témoignage éclatant à la majesté de la foi contre les dérisions qui la déshonorent; je crains qu'une timidité criminelle ne me déguise, sous le nom de la prudence, un silence et une circonspection de respect humain. L'amour-propre qui cherche toujours à éloigner ce qui le blesse, ne nous persuade que trop qu'il faut ménager les préjugés de ceux avec qui l'on a à vivre ; qu'on rend la piété odieuse à force de n'en vouloir rien relâcher devant ceux qui ne la goûtent pas ; et que c'est lui attirer de nouveaux outrages que d'en vouloir faire à contre-temps une profession publique. Je sens, grand Dieu,

que ce poison s'insinue peu à peu dans mon cœur. Je ne voudrais pas que ma conduite ressemblât à celle des pécheurs auxquels les devoirs de mon état me lient ; mais je ne voudrais pas aussi qu'elle leur déplût. Je serais fâché de les imiter ; mais je le suis aussi de les soulever contre moi. Je me dis bien à moi-même qu'il est impossible de vous servir et de plaire au monde corrompu ; mais cette vérité s'éclipse dans les occasions ; et tout ce qui m'en reste, sert moins à me soutenir qu'à me rendre plus inexcusable. Grand Dieu, quelle ressource peut-il me rester dans la vicissitude de ces pensées qui m'agitent, que d'implorer votre secours ? Affermissez-moi, Seigneur, contre ces égards humains auxquels on ne se livre jamais qu'aux dépens de votre gloire et de la fidélité qui vous est due ; faites entendre à mon cœur cette voix de force et de courage, qui rendit autrefois vos disciples supérieurs, non-seulement aux censures et aux dérisions du monde, mais encore à toute la barbarie des tyrans. Si vous me laissez à moi-même, ô mon Dieu, si la voix de votre grâce ne se fait pas entendre au dedans de moi, et que son cri puissant ne ranime pas ma faible timidité, je sens que je n'ai plus qu'un pas à faire pour tomber dans le découragement ; je me vois à tout moment sur le bord du précipice, et prêt à devenir semblable, par une criminelle complaisance, à ceux qui voudraient m'y entraîner avec eux.

2. Exaudi Domine vocem deprecationis meæ, dum oro ad te, dum extollo manus meas ad templum sanctum tuum.

Exaucez, Seigneur, la voix de mon humble supplication, lorsque je vous prie, et que je lève mes mains vers votre saint temple.

La prière, ô mon Dieu, est la seule ressource de ceux qu'un danger évident menace ; et vous venez toujours au secours de ceux qui vous réclament ; faites-moi sentir de plus en plus, ô mon Dieu, la folie et le déplorable égarement des jugements du monde. Comment pourrais-je me laisser ébranler par des discours que l'ivresse seule des passions et le renversement total de la raison font retentir sans cesse à mes oreilles ? Les railleries d'un frénétique ou d'un insensé me paraîtraient-elles assez sérieuses pour décider de ma conduite ; et que sont les hommes, ô mon Dieu, qui préfèrent un instant de vie sensuelle à vos éternelles promesses, que des insensés, dont le délire devrait nous faire horreur, si leur malheur n'était encore plus digne de nos larmes ? Nourrissez ma foi, grand Dieu, de ces vérités immuables ; c'est ce que je ne cesserai de vous demander ; ce sont là les vœux que mes mains levées vers ce temple éternel, où vos oreilles sont toujours ouvertes à nos supplications, ne cesseront de porter aux pieds de votre trône.

3. Ne simul trahas me cum peccatoribus ; et cum operantibus iniquitatem ne perdas me.

Ne m'entraînez pas avec les pécheurs ; et ne me perdez pas avec ceux qui commettent l'iniquité.

Ne permettez pas, grand Dieu, que l'exemple de ces hommes insensés, qui se font une gloire de se livrer au crime et de mépriser la vertu, m'affaiblisse enfin, ou m'entraîne par une funeste complaisance dans le malheur de vous déplaire et de vous perdre. Vous m'avez rappelé par une miséricorde singulière des voies de la perdition ; vous m'avez arraché de ces sociétés de plaisir et de débauche, où je courais avec tant d'insensibilité à ma perte éternelle. Si les devoirs de mon état me lient encore à ces hommes corrompus, mon cœur, mes inclinations, mes sentiments, mes nouvelles lumières m'en séparent ; que rien ne soit plus capable, ô mon Dieu, de m'en rapprocher ! Ma perte serait encore plus assurée que la leur, si, après les grâces dont vous m'avez favorisée, je rentrais dans leurs voies, et j'attirais sur moi l'abandon et les jugements terribles que vous exercez sur les âmes inconstantes. Vous avez eu pitié de mes premiers égarements, où l'âge, les passions et une profonde ignorance de vos vérités saintes m'avaient précipitée ; mais dois-je me flatter que vous en auriez encore de mes nouvelles chutes, que mes lumières et vos bienfaits rendraient désormais indignes de tout pardon ?

4. Qui loquuntur pacem cum proximo suo ; mala autem in cordibus eorum.

Qui parlent de paix avec leur prochain, et qui dans leur cœur ne pensent qu'à faire du mal.

En vain, ô mon Dieu, ces hommes livrés à leurs passions s'efforcent de m'attirer par les vaines apparences de la douceur et de l'amitié ; en vain leur langage à mon égard n'est qu'un langage de paix, de cordialité et de tendresse ; ils ont beau se plaindre que la dissemblance seule de ma conduite paraît altérer

l'union qui doit être entre nous, et qu'ils m'aiment trop pour ne pas souhaiter que je ne fasse point bande à part, et que je rentre dans leur société; cette douceur apparente ne cache que les desseins les plus criminels; ils ne cherchent avec ces discours emmiélés qu'à me souffler le venin dont leur cœur est depuis longtemps infecté.

5. Da illis secundum opera eorum et secundum nequitiam adinventionum ipsorum.

Rendez-leur selon leurs œuvres et selon la malignité de leurs desseins.

Peu contents de vous outrager, ô mon Dieu, ils ne paraissent occupés qu'à se faire des complices à leurs crimes. Votre miséricorde, grand Dieu, peut trouver, dans les faiblesses d'un pécheur et dans le malheur des occasions qui l'entraînent, des motifs pour être touchée de ses égarements, et lui en inspirer un repentir salutaire; mais pour les hommes dévoués au crime, qui voudraient en infecter tous ceux qui les approchent, et éteindre, s'ils le pouvaient, toute vertu sur la terre; mais pour ces apologistes du déréglement et de la licence, qui vous déclarent une guerre ouverte, et qui s'applaudissent comme d'une victoire honorable, quand ils ont réussi à séduire une âme innocente, Dieu juste, Dieu vengeur, vous leur rendrez selon leurs œuvres. Oui, grand Dieu, vous, qui dès le commencement n'êtes occupé qu'à sauver les hommes, vous frapperez d'une malédiction éternelle ces enfants d'iniquité qui ne paraissaient nés que pour les perdre; et votre bonté même pour les hommes sollicitera vos foudres et votre indignation contre ces corrupteurs de la société. Plus vous avez fait pour nous, plus votre justice déploiera toute sa sévérité contre ces impies, qui ne s'étudient qu'à rendre inutiles toutes les démarches de votre bonté envers les hommes.

6. Secundum opera manuum eorum tribue illis; redde retributionem eorum ipsis.

Traitez-les selon que les œuvres de leurs mains le méritent; et donnez-leur la récompense qui leur est due.

Ils mettent tout en œuvre pour éloigner les hommes de votre culte, ô mon Dieu, railleries, discours impies, ostentation de licence et de débauche, mépris public de la vertu. La corruption de tous ceux qui les approchent, est l'ouvrage funeste et infaillible de leurs mains; vous prendrez à leur égard, ô mon Dieu, les mêmes sentiments qu'ils ont eus pour leurs frères; vous ne serez occupé qu'à les éloigner de vous pour toujours. Ils ont regardé comme un gain affreux pour eux de vous faire des ennemis; ils auront la consolation désespérante de l'être eux-mêmes dans toute l'éternité : c'est la funeste récompense qui les attend; et quelle plus juste punition pour des impies qui auraient voulu révolter tous les cœurs contre votre majesté adorable, que de les mettre eux-mêmes dans l'éternelle et l'affreuse nécessité de vous haïr ?

7. Quoniam non intellexerunt opera Domini, et in opera manuum ejus, destrues illos, et non ædificabis eos.

Parce qu'ils ne sont point entrés dans l'intelligence des ouvrages du Seigneur et des œuvres de ses mains, vous les détruirez et ne les rétablirez plus.

Aveuglés par les passions auxquelles ils se livrent sans mesure, la sagesse admirable de vos ouvrages dans l'univers, et les prodiges que vous avez opérés dans tous les temps pour le salut des hommes, leur sont, ô mon Dieu, absolument inconnus. L'Etre Suprême et invisible qui règle tout ici-bas, qui par des voies adorables dispose de tous les événements, et fait servir à ses desseins éternels de miséricorde les passions et les vices-même des méchants, est pour eux comme s'il n'était pas. En vain, ô mon Dieu, votre puissance, votre justice et votre sagesse infinie éclate tous les jours ici-bas dans les diverses révolutions qui agitent la terre : ils ferment les yeux pour ne pas la voir; ils vivent comme s'ils n'étaient faits que pour un monde auquel ils ne tiennent que pour un instant, et que tout dût finir avec eux; ils attribuent au concours aveugle et fortuit des parties d'une matière informe l'arrangement admirable de l'univers et les effets les plus surprenants de votre toute-puissance. Hommes abrutis et corrompus dans l'esprit et dans le cœur, ils font honneur à des êtres grossiers et inanimés, aux mouvements d'une vile matière agitée; ils lui font honneur d'un ordre, d'une harmonie admirable, d'une vicissitude constante et toujours égale de productions, dont ils n'oseraient faire honneur aux lumières des créatures les plus intelligentes. Vous rappelez tous les jours, ô mon Dieu, des pécheurs que l'âge, les passions, la fragilité inséparable de notre

corruption, avait éloignés de vous; vous réparez en eux ce que le déréglement avait altéré ou corrompu; vous y rétablissez tous les dons et tous les avantages qu'ils avaient perdus par leur révolte criminelle; vous y créez de nouveau cet homme céleste, cette vie de la grâce éteinte depuis longtemps dans leur cœur. Cette régénération, ce renouvellement, le fruit de leurs larmes et de vos miséricordes, les élève souvent à un état plus sublime, que ne l'était celui dont ils étaient déchus par leur infidélité. Mais pour ces hommes impies, qui, en se livrant à la plus infâme débauche, se font une gloire affreuse de vous insulter; qui ne trouvent dans le crime rien de plus agréable que le plaisir impie de vous outrager; qui peu contents de blasphémer votre majesté adorable, ne cherchent qu'à vous enlever vos adorateurs, qu'à corrompre et à infecter de leur impiété tout ce qui les approche, et voudraient, s'il était possible, anéantir votre être éternel et votre nom dans l'esprit de tous les hommes : votre justice, grand Dieu, et votre gloire demandent une vengeance éclatante contre ces monstres dont la nature seule a horreur. Après les avoir livrés à tout ce que les passions ont de plus honteux; après avoir permis que tout ce qui était en eux l'ouvrage de votre grâce, fût détruit; que la justice, la foi, les premiers principes même de la probité, de l'humanité, y fussent renversés; vous les laisserez jusqu'à la fin dans cet état affreux; ils ne se relèveront jamais de cette destruction totale de tout bien où ils sont ensevelis; ils demeureront écrasés sous ces tristes ruines : vous n'y retrouverez plus rien sur quoi vous puissiez y réédifier un nouvel édifice; plus de germe que vous puissiez ranimer de votre esprit, et qui soit capable de vivifier tout le reste. Vous devez à l'univers ces terribles exemples, ô mon Dieu : ils mourront détestés des hommes qu'ils avaient scandalisés, et abandonnés du Dieu qu'ils avaient publiquement rejeté; ils mourront la honte de l'humanité, l'opprobre de la religion, l'anathème du ciel et de la terre; et si leur nom subsiste après leur mort, ce ne sera que pour salir nos histoires, et être un monument perpétuel de votre justice sur les impies.

8. Benedictus Dominus, quoniam exaudivit vocem deprecationis meæ.

Que le Seigneur soit béni, parce qu'il a exaucé la voix de mon humble supplication.

Pourrais-je assez, ô mon Dieu, bénir votre saint nom ! Quelle abondance de miséricordes ne répandez-vous pas tous les jours sur votre faible créature ! Après m'avoir retiré du fond de l'abîme et du gouffre de dissolution où le premier âge m'avait précipité, vous m'armez encore contre ma propre faiblesse et contre les séductions qui m'environnent; vous ôtez aux discours du libertinage et de l'impiété, qui retentissent sans cesse à mes oreilles, tout ce qu'ils pourraient avoir de spécieux et de frappant ou pour m'affaiblir ou pour me corrompre; vous m'en faites sentir toute l'extravagance et toute l'horreur. Je vous réclame au milieu de mes peines et des périls qui m'entourent; et vous venez à mon secours; et je me sens rempli d'une nouvelle force; et tous les brouillards se dissipent; et la lumière de votre vérité me rend la paix et le courage, que mille nuages assemblés autour de mon cœur m'avaient ôtés.

9 et 10. Dominus adjutor meus et protector meus; in ipso speravit cor meum, et adjutus sum; et refloruit caro mea, et ex voluntate mea confitebor ei.

Le Seigneur est mon asile et mon protecteur; mon cœur a mis en lui son espérance, et j'ai été secouru; ma chair a pris une nouvelle vigueur, et j'en rendrai grâces à mon Dieu du fond du cœur.

Oui, grand Dieu, ce n'est pas vous qui manquez à nos besoins; ce sont nos infidélités et notre peu de confiance qui vous obligent de suspendre vos secours. Vous n'êtes l'auteur et le père des créatures formées à votre image que pour en être l'asile et le protecteur; vous ne nous avez tirés du néant et envoyé votre Fils unique pour nous relever de nos chutes, que pour nous conduire et nous aider à parvenir à la fin que vos desseins éternels nous ont préparée; vous prévoyiez le malheur de notre nature déchue de son excellence, un moment après qu'elle fut sortie de vos mains; et malgré sa dépravation que vous voyiez devoir succéder à l'instant aux bienfaits dont vous l'aviez comblée en la créant, vous lui prépariez un remède, un réparateur qui devait l'élever encore à un état plus sublime que n'était celui dont elle allait déchoir. Dans ces vérités consolantes, quelle source inépuisable de confiance pour vos créatures ! Aussi l'espérance en vos miséricordes infinies est le bouclier le plus ferme que mon cœur oppose à tous les assauts de l'ennemi; je me sens plus fort à mesure que mon espérance augmente;

le poids de la chair se fait moins sentir; ses révoltes contre l'esprit sont moins vives et moins fréquentes; il semble qu'elle commence à jouir de ce renouvellement dont elle ne sera revêtue qu'au jour de sa résurrection. Mais ce calme n'endort pas ma vigilance : je sais trop, ô mon Dieu, qu'il ne nous est pas promis pour longtemps ici-bas; et tout l'usage que j'en fais pour les moments heureux que je le goûte, c'est de recueillir toutes les puissances de mon âme pour vous louer et célébrer les merveilles de votre bonté et de votre puissance.

11. Dominus fortitudo plebis suæ, et protector salvationum Christi sui est.

Le Seigneur est la force de son peuple, et le protecteur qui sauve son oint et son Christ en tant de rencontres.

Oui, grand Dieu, tout ce qui est en nous, n'est que faiblesse; vous seul êtes la force des âmes qui vous servent, de ce peuple choisi qui vous bénira éternellement. Nous n'avons de nous-mêmes que cette pente malheureuse qui nous éloigne sans cesse de l'ordre et de la justice; voilà tout ce que vous trouvez en nous. Si vous vous retirez un moment, si vous nous laissez entre les mains de notre infirmité, chaque pas devient une chute. Ce ne serait rien de nous retirer du désordre, et de répandre sur vos oints l'abondance de vos grâces; il faut que vous soyez le protecteur continuel de votre ouvrage, du salut que vous avez opéré dans nos cœurs. Mais cette dépendance de tous les moments, loin de nous être à charge, fait toute notre consolation, comme notre sûreté. Qu'il est doux, grand Dieu, de vivre toujours sous votre main, de ne pouvoir agir et nous mouvoir que sous les regards et par les soins de votre bonté paternelle! Que ce joug est doux et léger! Et de quel supplice plus affreux pouvez-vous punir les pécheurs, que de les livrer à eux-mêmes, à leurs passions, à leurs remords, à leurs agitations secrètes, aux terreurs de leur propre conscience? C'est le malheur dont vous leur faites sentir ici-bas les tristes commencements, et qui sera fixe et consommé dans l'éternité, s'ils persévèrent jusqu'à la fin dans leur endurcissement.

12. Salvum fac populum tuum, Domine, et benedic hæreditati tuæ; et rege eos, et extolle illos usque in æternum.

Seigneur, sauvez votre peuple, et bénissez votre héritage; soyez leur pasteur, et soutenez-les jusque dans l'éternité.

O Dieu, continuez donc à sauver le peuple que vous avez choisi; ne cessez pas un moment de répandre sur lui les secours et les bénédictions de votre grâce; défendez votre héritage, et ne le laissez pas[1] un moment exposé tout seul à l'ennemi qui veille pour vous l'enlever. C'est le sang de votre fils qui vous l'a acquis; qu'un prix si estimable vous le rende encore plus cher; purifiez-le de plus en plus; enrichissez-le tous les jours de nouveaux dons de votre esprit, afin que vous le trouviez digne de devenir le royaume glorieux et éternel que vous avez préparé à votre Fils.

[1] *Et ne le laissez pas*, 1754.— *Ne le laissez pas*, Renouard.

PSAUME XXVIII.

ACTIONS DE GRACES QUE REND UN PÉCHEUR, JUSQUE-LA ENDURCI, AU SEIGNEUR, QUI LUI A FAIT ENTENDRE SA VOIX PUISSANTE, ET L'A RETIRÉ MIRACULEUSEMENT DE SES DÉSORDRES.

1. Afferte Domino, filii Dei; afferte Domino filios arietum.

Apportez au Seigneur vos offrandes, enfants de Dieu; apportez au Seigneur les petits des béliers.

Ames justes, enfants de Dieu, vous qui avez le bonheur de servir un si bon maître, unissez-vous à moi; unissez vos actions de grâces aux miennes; offrez-lui, non le sang des victimes, mais vos louanges pures et vos hommages fervents; suppléez, par la grandeur et la vivacité de votre reconnaissance, ce qui

manque à celle dont mon cœur est pénétré ; venez au secours de mon insuffisance, et aidez-moi à témoigner au père miséricordieux, qui a rappelé son enfant depuis si longtemps rebelle, toute la douleur et toute la gratitude que m'inspirent en ce moment mes crimes et ses bienfaits.

2. Afferte Domino gloriam et honorem ; afferte Domino gloriam nomini ejus ; adorate Dominum in atrio sancto ejus.

Rendez au Seigneur la gloire et l'honneur qui lui sont dus ; rendez au Seigneur la gloire que vous devez à son nom ; adorez le Seigneur à l'entrée de son tabernacle.

Rendez au Seigneur l'honneur et la gloire qui est due à lui seul, pour le changement admirable qu'il a opéré dans mon cœur. Il n'a trouvé dans mon fonds qu'un endurcissement impie et des désordres invétérés ; c'est dans cet état où tout paraissait en moi sans ressource, qu'il m'a changé en un homme nouveau, pour faire éclater avec plus de magnificence la gloire de son nom et la puissance de sa grâce. A lui seul il appartient d'opérer de semblables prodiges ; les impies qui refusent de le reconnaître dans la structure de l'univers, et dans tous les autres ouvrages de ses mains, devraient du moins sentir ici le doigt de Dieu. Oui, grand Dieu, le néant ne sait pas vous résister ; il entend votre voix. Mais un cœur endurci vous résiste ; et votre voix puissante l'appelle souvent en vain. Vous n'êtes pas si grand et si admirable, lorsque vous commandez au néant, et que vous en faites sortir la terre et les cieux, que lorsque vous ordonnez à un cœur rebelle de sortir de l'abîme, de rentrer dans vos voies, et que vous créez en lui un cœur nouveau : ce chaos de crimes et de ténèbres que vous débrouillez par la force de votre parole, sur lequel vous répandez la lumière et votre Esprit saint qui y rétablit l'ordre et l'harmonie, annonce bien plus aux hommes votre toute-puissance que l'ordre magnifique et lumineux de l'univers que vous fîtes sortir des ténèbres du premier chaos. A la vue d'un spectacle si nouveau, vous, qui doutez s'il y a au-dessus de nous un Etre suprême, dont la sagesse et la puissance font mouvoir tout ce vaste univers, allez dans son temple saint vous anéantir devant la terreur de sa majesté ; mettez aux pieds de ses autels vos doutes insensés, ces fruits impies, non de vos réflexions, mais de vos crimes ; et confessez que votre incrédulité est plutôt un désir affreux qu'il n'y ait point de Dieu et de juste juge de vos désordres, qu'un doute réel et sérieux s'il existe.

3. Vox Domini super aquas ; Deus majestatis intonuit ; Dominus super aquas multas.

La voix du Seigneur a retenti sur les eaux ; le Dieu de majesté a tonné ; le Seigneur s'est fait entendre sur une grande abondance d'eaux.

Oui, grand Dieu, ces torrents de larmes qui coulent de mes yeux, annoncent votre présence divine dans mon âme ; mon cœur auparavant si sec, si aride, si dur ; ce rocher que vous avez frappé comme autrefois, et dont vous venez de faire sortir des eaux si salutaires et si abondantes, ne vous résiste plus. J'entends cette voix puissante qui ébranle les montagnes, cette voix qui tonne, qui frappe, qui éclaire, et qui ouvre les yeux sur un pécheur, qui commande aux nuées de verser sur lui leurs eaux bienfaisantes, et qui change le désert aride de son âme en une terre qui produit au centuple.

4. Vox Domini in virtute, vox Domini in magnificentia.

La voix du Seigneur est accompagnée de force ; la voix du Seigneur est pleine de magnificence et d'éclat.

C'est cette voix, ô mon Dieu, qui dit, et tout est fait ; qui commande, et tout obéit ; elle dont la force, l'éclat et la magnificence remplissent tout l'univers, et pénètrent les abîmes ; c'est elle seule qui a pu se faire entendre au fond de mon cœur. En vain les ministres envoyés de votre part m'avaient fait souvent entendre leur voix, en m'annonçant vos volontés saintes et les malheurs que je me préparais par mes crimes : cette voix frappait mes oreilles, et n'allait pas jusqu'à mon cœur ; j'écoutais les vérités les plus terribles avec une insensibilité accompagnée d'un mépris impie ; mon orgueil ne trouvait que de la faiblesse et de la petitesse d'esprit dans le zèle respectable de ceux qui voulaient me retirer de mes voies égarées ; je me faisais une supériorité de raison de l'excès même des désordres qui la dégradaient.

5. Vox Domini confringentis cedros, et confringet Dominus cedros Libani.

C'est la voix du Seigneur qui brise les cèdres, car le Seigneur brisera les cèdres du Liban.

Mais votre voix, ô mon Dieu, cette voix qui abat toute hauteur qui veut s'élever contre

votre doctrine sainte, cette voix qui renverse les cèdres du Liban, et ces cœurs orgueilleux qui veulent porter jusqu'au-dessus des nuées et dans le secret des cieux leur raison superbe et leurs vaines réflexions, cette voix a terrassé mon orgueil et humilié ma faible raison, m'en a fait sentir la folie et l'insuffisance, et ne m'a laissé que la honte d'avoir été assez téméraire pour prétendre approfondir vos conseils incompréhensibles et les mystères les plus relevés de la foi ; moi qui ne me connaissais pas moi-même, ni les effets les plus communs et les plus journaliers de la nature.

6. Et comminuet eas tamquam vitulum Libani; et dilectus quemadmodum filius unicornium.

Il les brisera et les mettra en pièces aussi facilement que si c'étaient de jeunes taureaux du Liban, ou les petits des licornes chéris de leurs mères.

Aussi, grand Dieu, abattu devant votre majesté redoutable, loin de porter des regards curieux jusque dans les ténèbres respectables qui environnent votre trône, je me suis trouvé devant vous, comme une bête sans raison, m'étant livré comme elle à toute la bassesse de mes penchants ; n'ayant jamais fait aucun usage des facultés spirituelles dont vous aviez embelli mon âme ; n'ayant vécu que pour mon corps, comme si le corps avait été tout mon être ; et ne me restant plus rien qui ne me confondît avec les bêtes, que le crime d'avoir avili et abruti tout ce qui devait me distinguer d'elles.

7. Vox Domini intercidentis flammam ignis; vox Domini concutientis desertum ; et commovebit Dominus desertum Cades.

C'est la voix du Seigneur qui divise les flammes et les feux qui sortent des nuées ; c'est la voix du Seigneur qui ébranle le désert ; il fera trembler le désert de Cadès.

Oui, grand Dieu, c'est votre voix seule qui a pu percer l'abîme où mes désordres m'avaient précipité, et lancer dans mon cœur les premières étincelles de ce feu divin, qui l'a purifié de ses souillures ; c'est cette voix seule qui m'est venu chercher et abattre à vos pieds dans le désert affreux où, comme un autre prodigue, je vivais éloigné de vous. J'avais eu beau vous fuir, et chercher un asile contre mes remords dans des lieux où rien ne semblait pouvoir plus me rappeler à vous : éloigné de tous les secours de la religion, de toutes les sources d'où coulent sur nous les eaux de la grâce, de tous les témoins qui auraient pu gêner mes passions ; c'est là, grand Dieu, où je croyais avoir trouvé un asile inaccessible à vos miséricordes éternelles, et où je comptais jouir tranquillement de mes crimes; c'est là où votre voix m'est venu frapper et abattre à vos pieds. Les prodiges que votre voix opère tous les jours dans la nature en ouvrant les nuées et répandant les eaux du ciel sur les terres les plus arides ; en faisant briller les éclairs et ébranlant les montagnes et les déserts les plus reculés par l'éclat de votre tonnerre ; en rendant tout à coup fécondes les terres qu'une sécheresse affreuse et une longue stérilité avait changées en de tristes solitudes ; voilà, grand Dieu, les merveilles que vous avez opérées dans mon cœur.

8. Vox Domini præparantis cervos, et revelabit condensa ; et in templo ejus omnes dicent gloriam.

C'est la voix du Seigneur qui prépare les cerfs et découvre les lieux sombres et épais ; et dans son temple tous publieront sa gloire.

Frappé de l'énormité de mes désordres, une honte criminelle me retenait encore ; je frémissais dans la seule pensée d'aller révéler à vos ministres des infamies dont je n'avais pas craint, ô mon Dieu, de me souiller à vos yeux. Pécheur sans pudeur et sans retenue aucune, je me trouvais un pénitent timide et craintif ; j'avais fait ostentation de mes crimes, et je rougissais d'avoir des témoins de mon repentir. Mais votre voix, Seigneur, cette voix qui tonne dans les airs, qui fait sortir du fond des forêts les animaux les plus timides, qui les force d'abandonner les lieux les plus sombres et les bois les plus épais, de se manifester dans les plaines ; cette voix a été plus forte que ma honteuse timidité ; elle m'a fait sortir de ces ténèbres où mon cœur voulait se cacher ; elle a découvert ces réduits obscurs et inaccessibles où je m'étais renfermé avec mes crimes ; je n'ai plus craint le grand jour ; je n'ai plus rougi que de vous avoir été si longtemps infidèle; j'aurais souhaité que tous ceux qui avaient été témoins de mes crimes, le fussent de mon repentir et de vos miséricordes sur mon âme ; et ne pouvant suffire seul à toutes les actions de grâces qu'exigeait la grandeur de votre bienfait, j'aurais voulu, ô mon Dieu, que tous les hommes eussent pu courir avec moi dans votre temple saint et aux pieds de

vos autels, pour y célébrer la gloire de votre nom, et chanter les louanges de votre grâce.

9. Dominus diluvium inhabitare facit; et sedebit Dominus rex in æternum.

Le Seigneur répand un déluge d'eau sur la terre; le Seigneur sera assis comme le roi souverain dans toute l'éternité.

Ces larmes abondantes, grand Dieu, que vous avez fait sortir de la dureté de mon cœur, ne tariront plus. Le déluge d'eau dont vous inondâtes autrefois la terre, fut un miracle passager que votre justice opéra pour punir les crimes des hommes; mais les eaux salutaires de la pénitence que vous avez fait fondre dans mon cœur, couleront toujours de mes yeux, et effaceront les souillures dont j'étais couvert : ce ne sera pas ici un prodige passager ; ma pénitence égalera la durée de mes jours. Vous n'avez pas touché mon cœur, ô mon Dieu, pour l'abandonner un moment après, et ne lui laisser que le crime d'avoir abusé de vos saintes impulsions ; vous y établirez pour toujours votre demeure ; vous y régnerez éternellement comme un souverain; et rien ne pourra plus vous disputer la possession d'une conquête qui vous appartient par tant de titres.

10. Dominus virtutem populo suo dabit; Dominus benedicet populo suo in pace.

Le Seigneur donnera la force à son peuple; le Seigneur bénira son peuple en le comblant d'une paix parfaite.

Multipliez, grand Dieu, ces prodiges de pénitence parmi votre peuple; répandez-y sur les pécheurs ces bénédictions efficaces, qui les changent en de nouveaux hommes; étendez au milieu d'une nation que le sang de votre Fils vous a acquise, l'empire de votre grâce; soutenez-y la faiblesse de ces âmes criminelles qui font des efforts pour retourner à vous, mais que le poids de leurs passions rentraîne toujours dans le désordre. Vous avez rendu autrefois votre peuple vainqueur de toutes les nations chananéennes qui avaient conjuré sa ruine; les ennemis qui l'attaquent aujourd'hui, sont d'autant plus à craindre, qu'ils sont plus invisibles ; le luxe, la volupté, l'ambition, la haine, l'impiété ont succédé aux Philistins et aux Moabites. Revêtez-nous, grand Dieu, de cette force à laquelle rien ne résiste, pour nous défendre de ces ennemis qui ravagent tous les jours votre héritage, et qui en défigurent toute la beauté ; rétablissez parmi nous cette paix sainte que votre fils nous a laissée, et au milieu de laquelle vous vous plaisez si fort d'habiter. Faites, grand Dieu, que nous ayons la paix avec nous-mêmes, et nous l'aurons bientôt avec tous les hommes ; détruisez les passions qui sont l'unique source des guerres et des crimes; bénissez un royaume que le sang de tant de martyrs a consacré, et que la foi non interrompue dans la succession de ses souverains doit vous rendre cher. La fureur des guerres l'a épuisé ; les délices de la paix l'ont corrompu : relevez-le, grand Dieu, de ses disgrâces et de ses dissolutions ; inspirez la concorde aux nations jalouses de sa gloire ; et en désarmant ses ennemis, purifiez-le des crimes qui l'affaiblissent plus que des défaites ; renouvelez en lui, non le premier esprit de valeur qui l'a toujours distingué, mais la première ferveur de sa foi ; continuez à lui donner des rois pacifiques[1], comme celui qui règne aujourd'hui, et que votre miséricorde lui a réservé des débris de toute la race royale ; et que les fruits de la paix ne soient plus la mollesse, les plaisirs et le luxe, mais le rétablissement de la foi et de la piété, de l'éclat de la religion, de la magnificence du culte et de la pureté de la doctrine parmi ses peuples.

[1] Dans ses sermons, comme dans ses réflexions solitaires, Massillon a toujours appelé la paix, mais une paix active et vivifiante.

PSAUME XXIX.

ACTIONS DE GRACES D'UNE AME QUE DIEU PAR SA MISÉRICORDE VIENT DE RETIRER D'UNE LONGUE HABITUDE DU CRIME.

1. Exaltabo te, Domine, quoniam suscepisti me ; nec delectasti inimicos meos super me.

Je publierai vos grandeurs, Seigneur, parce que vous m'avez tiré du danger ; et que vous n'avez pas donné lieu à mes ennemis de se réjouir sur mon sujet.

Que vous êtes grand, ô mon Dieu, quand vous retirez du désordre une âme aussi indigne de vos miséricordes que la mienne ! Vous oubliez sa révolte et ses outrages ; ce n'est pas assez, vous la prévenez de vos bienfaits. Vous faites éclater votre gloire, non en vous vengeant de vos ennemis, mais en rappelant à vous ceux qui l'avaient le plus outragée ; votre puissance ne paraîtrait point tout ce qu'elle est en punissant les rebelles ; où elle paraît dans son plus beau jour, c'est lorsque vous les changez tout d'un coup en des enfants soumis et pénitents. Quand vous m'avez tiré du néant, ô mon Dieu, une parole a suffi ; et il n'en aurait pas fallu davantage, pour en tirer mille mondes aussi magnifiques et aussi parfaits que l'est celui que nous voyons : mais quand il a fallu vaincre ma volonté rebelle, et la tirer, pour ainsi dire, de ce néant de tout bien, où elle était tombée ; vous lui avez dit plus d'une fois : « Sortez de ce tombeau » ; vous l'avez longtemps appelée en vain. Ce néant a résisté à votre puissance, ô mon Dieu ; et votre clémence ne s'est point rebutée, et votre gloire a dissimulé le nouvel outrage que je lui faisais par mes résistances. Vous n'aviez pas besoin de moi, grand Dieu ; et malgré mes fuites, vous n'avez pas cessé de me rappeler. Je ne pouvais vivre heureux sans vous ; et je ne voulais point de vous ; et je m'obstinais à vivre éloigné de vous et déclaré contre vous. Mais enfin votre longanimité a triomphé de mes évasions et de mes délais ; vous m'avez retiré de l'abîme, et remis sous les ailes de votre miséricorde ; vous m'avez rétabli dans tous les droits de vos enfants, dont j'étais déchu depuis si longtemps ; et vous n'avez pas souffert que vos ennemis, que les anges de ténèbres triomphassent jusqu'à la fin de la honteuse captivité où ils tenaient enchaînée une âme destinée à régner avec votre Fils, et à célébrer éternellement vos louanges dans la sainte Jérusalem.

2. Domine, Deus, clamavi ad te, et sanasti me.

Seigneur, mon Dieu, j'ai crié vers vous, et vous m'avez guéri.

A peine, grand Dieu, ai-je commencé à sentir la profondeur de ma misère ; à peine mon cœur éclairé, sollicité depuis longtemps enfin par les secrètes impulsions de votre grâce, s'est tourné vers vous ; et du fond de l'abîme où il était plongé, a-t-il fait monter les faibles cris de sa douleur jusqu'au pied de votre trône, que vous avez jeté sur lui un regard de miséricorde ; une lumière soudaine a lui dans ses ténèbres ; une nouvelle force a réveillé sa langueur ; un souffle de vie a ranimé sa boue ; toutes les puissances de mon âme ont repris cette intégrité, cette vigueur que mille plaies dont elle était défigurée, lui avaient fait perdre. Mes maux paraissaient désespérés, et vous m'avez guéri ; et il ne m'en reste plus que la honte et la douleur de les avoir aimés.

3. Domine, eduxisti ab inferno animam meam ; salvasti me a descendentibus in lacum.

Vous avez, Seigneur, retiré mon âme de l'enfer ; vous m'avez sauvé du milieu de ceux qui descendent dans la fosse.

De quel gouffre m'avez-vous retiré, grand

Dieu ? Et puis-je assez, le reste de mes jours, publier vos miséricordes éternelles ? Mon âme était devenue la proie de l'enfer ; on y avait déjà marqué ma place ; j'appartenais d'avance à ce peuple réprouvé qui doit être éternellement la victime de votre justice ; mon nom paraissait écrit en caractères affreux dans ce livre de mort, parmi tous ces infortunés que votre vengeance précipite depuis le commencement dans le séjour de l'horreur et du désespoir. Quel prodige de clémence, ô mon Dieu ! L'abîme a entendu votre voix, et vous m'en avez arraché. Je reposais tranquillement dans ces ombres de la mort et du crime ; j'enfonçais chaque jour de plus en plus dans la boue ; je m'y endormais mollement ; je ne sentais pas tout le danger et toute l'horreur de mon état. Vous m'avez réveillé, grand Dieu : toute mon âme a frémi à la vue de son avilissement et de son malheur ; tout couvert de confusion et d'opprobre, je n'osais pas lever les yeux vers vous ; mais mon cœur pénétré vous a parlé par sa douleur profonde, et vous m'avez rendu à la vie et à la liberté que j'avais perdue, et dont je ne méritais plus de jouir.

4. Psallite Domino, sancti ejus ; et confitemini memoriæ sanctificationis ejus.

Chantez des cantiques au Seigneur, vous qui êtes ses saints ; et célébrez par vos louanges sa mémoire qui est sainte et sacrée.

Ministres saints qui m'avez aidé de vos prières et de vos conseils pour sortir de cet état déplorable, sacrés dépositaires de mes iniquités et de mon repentir, vous qui connaissez l'excès affreux de mes maux, bénissez avec moi le Seigneur tout-puissant et miséricordieux qui m'en a délivré. Que ce prodige dont vous avez été spectateurs, vous serve à ranimer la confiance des pécheurs que l'énormité de leurs crimes décourage ; faites entrer sans cesse dans le récit des merveilles du Dieu saint le souvenir de ma délivrance ; que de nouveaux cantiques en conservent la mémoire aux siècles les plus reculés, et que ce trait miraculeux soit inscrit et célébré jusqu'à la fin dans l'histoire de ses miséricordes sur son peuple.

5. Quoniam ira in indignatione ejus ; et vita in voluntate ejus.

Car il nous frappe dans sa colère ; et il nous rend la vie dans sa bonne volonté.

C'est malgré lui qu'il nous châtie, et qu'il nous livre à toute la dépravation de nos désirs ; sa colère est la colère d'un père tendre, plus touché du malheur que des outrages et de la révolte de ses enfants. Les coups dont vous nous frappez, ô mon Dieu, dans votre indignation, sont plutôt des remèdes que des châtiments ; vous cherchez plus en nous affligeant à nous rappeler à vous qu'à nous punir. Les calamités, les humiliations, les disgrâces, dont vous châtiez ici-bas les pécheurs, sont des fléaux que vous tirez toujours du trésor de vos miséricordes ; vous répandez des amertumes salutaires sur nos passions ; mais c'est moins pour en punir le désordre que pour en inspirer le dégoût et le repentir. Vous seriez un Dieu cruel, Seigneur, si vous nous laissiez jouir tranquillement de nos crimes, et si rien n'en troublait les injustes plaisirs ; ce seraient là les marques les plus terribles de votre colère : ce faux bonheur dont vous nous laisseriez en possession au milieu de nos dissolutions, serait pour nous un attrait funeste, qui nous rendrait jusqu'à la fin notre servitude aimable. Mais vous semez d'épines ce chemin que nous croyions tout couvert de fleurs ; les dégoûts, les chagrins, les contre-temps, les infirmités s'y multiplient à mesure que nous avançons. Nous fuyons la vertu comme une voie pénible et difficile ; et nous trouvons dans le chemin du vice les peines, les contraintes, les contradictions, les ennuis que nous nous figurions dans celui de la vertu : et si quelquefois vous frappez les justes mêmes ; si vous leur ménagez ici-bas des afflictions et des disgrâces, ou pour purifier leur vertu, ou pour éprouver leur foi, ou pour punir leurs infidélités légères ; ces maux rapides et d'un moment qu'ils éprouvent pendant la vie présente, que vous adoucissez toujours par des consolations secrètes, ne servent qu'à les rendre plus dignes de cette vie heureuse et éternelle que votre bonne volonté leur a préparée.

6. Ad vesperum demorabitur fletus ; et ad matutinum lætitia.

Le soir, on est dans les pleurs, et le matin dans la joie.

La vie présente, où éloignés de vous, ô mon Dieu, nous sommes sans cesse à la veille de vous perdre par les piéges et les tentations qui nous environnent, est pour les âmes qui vous aiment, une nuit obscure, le séjour du deuil, des larmes et des craintes. Malheur à ceux

qui ne sentent pas les peines, les ennuis et les dangers de cet exil, et qui se font du lieu de leur captivité et de leur pèlerinage un lieu de délices! Ils sont punis de leurs méprises en courant après un bonheur qu'ils ne trouvent jamais, et en cherchant par mille inquiétudes pénibles le malheur affreux et perpétuel qui doit les terminer; ils rassemblent tous les plaisirs; ils se livrent à tout ce que les sens et les passions leur offrent d'agréable; et en le goûtant même, ils en sentent le vide et l'insuffisance; plus ils boivent de ces eaux empoisonnées de Babylone, plus leur amertume secrète les dégoûte et les rend tristes et inquiets. Ils essaient de tout, et tout les lasse et les ennuie; ils n'osent en convenir; et par une affectation déplorable, ils se vantent d'une félicité qu'ils ne goûtent pas, et leur bouche rend au monde et à ses plaisirs un témoignage de bonheur que leur cœur dément sans cesse en secret. Se peut-il, ô mon Dieu, qu'ils s'obstinent à périr par la voie même du dégoût et de l'ennui, et qu'une expérience si longue, si générale et si journalière, ne les rappelle pas au partage des justes? Qu'ils les interrogent, qu'ils leur demandent si cette vie qu'ils leur voient mener si sérieuse, si mortifiée, si triste en apparence; si cet éloignement des plaisirs après lesquels les hommes insensés courent, leur fait couler ici-bas des jours malheureux; s'ils envient cette montre de félicité que le monde offre à ses partisans; s'ils sont à plaindre de vivre sevrés de tout ce qui fait l'empressement des sectateurs du siècle. Hélas! ils leur répondront que les larmes qu'ils répandent devant vous, ô mon Dieu, laissent une joie pure dans leur cœur; que les vains plaisirs qu'ils vous sacrifient, ne méritent pas que vous leur teniez compte de leur sacrifice; et qu'un moment de paix et de consolation d'une conscience pure laisse dans le cœur plus de plaisirs réels qu'une vie entière de volupté criminelle n'en fait goûter aux pécheurs. Les peines des justes, ô mon Dieu, ressemblent aux songes d'une nuit passagère: dès que le jour de l'éternité commence à luire sur eux, et que dégagés des ténèbres de la mortalité, ils voient ce matin, cette naissance de la lumière éternelle où ils sont sur le point d'entrer, leurs afflictions, leurs souffrances passées ne leur paraissent plus qu'un songe; les délices saintes dont ils se trouvent enivrés à leur réveil, leur laissent à peine le souvenir de ces images affligeantes et passagères, qui les avaient occupés durant le moment rapide de la nuit du siècle; ou s'ils le rappellent encore, c'est pour rendre de nouvelles actions de grâces à leur rémunérateur, qui a payé un instant de tribulation légère par un poids éternel de joie, de gloire et de félicité.

7. Ego autem dixi in abundantia mea: Non movebor in æternum.

Pour moi j'ai dit, étant dans l'abondance: Je ne déchoirai jamais de cet état.

Vous aviez permis, ô mon Dieu, que tout favorisât mes passions, la faveur des grands, des prospérités auxquelles je n'aurais pas dû m'attendre, l'abondance au milieu de laquelle j'étais né; rien ne paraissait troubler au dehors l'injuste félicité que je cherchais loin de vous. Insensé! ce fantôme de bonheur me séduisait; je faisais mille vains projets, comme s'il avait dû être éternel; je me disais à moi-même que ma situation ne me promettait qu'un avenir agréable, et que je ne prévoyais rien désormais qui pût la déranger ou même l'ébranler; je ne voyais devant moi que des jours heureux; je ne comptais pour rien les vicissitudes éternelles des choses humaines, ni les secrets adorables de votre justice, ô mon Dieu, qui punissent presque toujours ici-bas les passions par les dérangements funestes des passions mêmes.

8. Domine, in voluntate tua præstitisti decori meo virtutem.

C'était, Seigneur, par un pur effet de votre volonté que vous m'aviez affermi dans l'état florissant où j'étais.

Je ne sentais pas, ô mon Dieu, que je tenais de vous seul cette abondance et cet état de prospérité où je me trouvais; je ne pensais pas que la même main qui m'avait élevé, pouvait m'abattre en un instant; je ne remontais pas à la source de tous les dons, à cette volonté éternelle qui répand ses largesses ou ses châtiments sur les créatures, et fait servir les biens et les maux qu'elle distribue dans l'univers, à l'accomplissement de ses desseins impénétrables sur nos destinées. Loin de vous aimer, ô mon Dieu, comme l'auteur de tous les biens dont je jouissais, je tournais contre vous vos propres bienfaits; je me servais de l'abondance au milieu de laquelle vous m'aviez fait naître, pour satisfaire mes passions criminelles; plus vous m'aviez favorisé, plus je vous outrageais, ô mon Dieu; et tandis que dans la profondeur

de ses conseils, votre providence, toujours inaccessible à nos faibles lumières, livrait à la faim, à la nudité, à la misère tant d'âmes innocentes qui vous invoquaient dans leur délaissement, vous me combliez de biens, moi qui ne cessais d'insulter à votre bonté suprême ; et vos bienfaits étaient comme des armes entre les mains d'un furieux : je les tournais brutalement contre le bienfaiteur de qui je les tenais.

9. Avertisti faciem tuam à me, et factus sum conturbatus.

Aussitôt que vous avez détourné votre visage de moi, j'ai été rempli de trouble.

Mais l'horreur de mon ingratitude n'a pu rebuter votre clémence, ô mon Dieu. Voyant que j'abusais de la santé, de la prospérité, et que les dons temporels dont vous me combliez tous les jours, devenaient de nouveaux attraits pour mes passions ; vous les avez suspendus ; vous m'avez ménagé dans votre miséricorde des infirmités et des disgrâces ; vous m'avez paru comme un Dieu courroucé, qui ne me jugeait plus digne de ses regards : mais cette colère a été mille fois plus heureuse pour moi que les faveurs qui l'avaient précédée. J'avais abusé de vos bienfaits ; et vos châtiments m'ont rappelé à moi-même : je vivais tranquille dans mes crimes au milieu de mon abondance ; et mille réflexions tristes, et les remords cuisants sur mes désordres passés, se sont élevés dans mon cœur au milieu des maux dont vous m'affligiez. En troublant la tranquillité de mes passions, vous avez troublé la paix dangereuse de mon âme. Frappé dans mes biens et dans ma personne, je me suis éveillé du sommeil profond où j'étais enseveli ; j'ai ouvert les yeux sur l'état déplorable de ma conscience ; j'ai commencé à sentir ces premières agitations d'un cœur qui revient à vous. O mon Dieu, vous m'aviez favorisé dans votre colère ; vous me châtiez dans votre grande miséricorde.

10. Ad te, Domine, clamabo, et ad Deum meum deprecabor.

Je crierai vers vous, Seigneur, et j'adresserai mes prières à mon Dieu.

J'ai commencé à sentir que tous ces faux biens qui m'environnaient, que tout cet amas de boue sur equel je m'appuyais, n'avait rien de solide ; qu'on ne tenait à rien de réel et de durable, quand on ne tenait pas à vous, ô mon Dieu ; et qu'un pécheur, quelque heureuse que parût sa situation, ressemblait à un homme condamné à la mort, et qui marchait au supplice par un chemin couvert de roses et de fleurs. Effrayé de voir enfin où m'avaient conduit ces vaines prospérités, résolu de ne plus courir après des chimères que j'avais vu s'évanouir en un instant, et qui me menaient à grands pas au précipice, j'ai levé ma voix vers vous, ô mon Dieu, vous que l'énormité de nos crimes rend encore plus attentif à nos cris, quand un repentir sincère les fait monter jusqu'au trône de votre miséricorde. J'ai reconnu que les grands de la terre, dont j'avais si constamment brigué la faveur, ne méritaient pas les soins et les hommages que je leur avais prostitués ; qu'ils ne cherchaient qu'à nous faire servir à leur bonheur, plutôt qu'à nous rendre heureux nous-mêmes ; que l'ingratitude était le seul prix dont ils payaient nos empressements et nos services ; et que nous leur étions à charge, dès que nous commencions à devenir inutiles à leurs passions. Vous seul, grand Dieu, m'avez paru un maître qui seul mérite d'être servi ; nos prières n'importunent pas votre grandeur ; vous les exigez vous-même de vos créatures ; vous aimez à être pressé, sollicité, importuné ; et on peut toujours compter sur votre tendresse et sur vos bienfaits, tandis qu'on vous conserve la fidélité qu'on vous a jurée. On ne doit point craindre avec vous, ô mon Dieu, comme avec les grands de la terre, ces revers et ces disgrâces dont leurs caprices et leur inconstance paient tous les jours ceux qui leur avaient été le plus fidèlement attachés ; nous ne devons craindre avec vous que nous-mêmes ; vous ne changez point ; et si vous n'êtes pas toujours le même à notre égard, c'est que nous cessons les premiers d'être ce que nous devrions être envers vous.

11. Quæ utilitas in sanguine meo, dum descendo in corruptionem ?

Quelle utilité retirerez-vous de ma mort, lorsque je descendrai dans la pourriture du tombeau ?

Avec quelle bonté, grand Dieu, êtes-vous revenu à moi, dès que touché de mes crimes j'ai imploré votre miséricorde ! Mes excès passés semblaient m'ôter toute espérance de pardon ; mais un cœur brisé de repentir désarme toujours votre colère ; et il faut bien que vous aimiez à pardonner, puisque la com-

ponction elle-même est un don de votre grâce, et que c'est de vous seul que nous tenons ces sentiments de pénitence, auxquels vous ne refusez jamais le pardon de nos infidélités. Oui, grand Dieu, vous êtes l'offensé; et c'est aux bienfaits seuls dont vous nous prévenez, que nous devons les larmes et les regrets qui vous font oublier nos offenses. Et en effet, grand Dieu, que reviendrait-il à votre gloire de frapper de mort un pécheur dans le temps qu'il a les armes à la main contre vous? Serait-ce un triomphe pour votre puissance, si vous m'aviez précipité dans l'abîme, chargé des souillures d'une vie criminelle? Mon sang corrompu, dont vous auriez souillé la terre en m'écrasant, eût-il été pour vous un spectacle capable de satisfaire votre justice ou de faire redouter votre puissance? Un seul de vos regards ferait disparaître l'univers, et le précipiterait dans son premier néant : serait-ce un prodige bien étonnant que vous eussiez paru déployer la force de votre bras, pour écraser un ver de terre? Que d'occasions n'auriez-vous pas, grand Dieu, de faire éclater votre justice sur les hommes, si vous aimiez à punir! Que de crimes montent tous les jours vers vous de cette région de ténèbres, et vont solliciter votre vengeance! Vous les voyez, grand Dieu; mais ce n'est pas ici le temps de vos vengeances : et s'il vous échappe quelques traits de colère, c'est moins pour punir les coupables que vous frappez, que pour rappeler par ces grands exemples les spectateurs de leur punition ou les complices de leurs crimes.

12. Numquid confitebitur tibi pulvis, aut annuntiabit veritatem tuam?

Est-ce qu'une poussière vous pourra louer, ou publiera-t-elle votre vérité?

Oui, grand Dieu, ce ne sont pas les intérêts de votre gloire ou de votre félicité que vous consultez, en punissant les coupables ou en les rappelant à la pénitence; vous vous suffisez à vous-même, et vous n'avez pas besoin de l'homme. Cendre et poussière, que peut-il contribuer à votre gloire ou à votre bonheur? Ses louanges et ses hommages ajoutent-ils quelque chose à votre grandeur suprême? Est-il digne même de vous les offrir; et les souffririez-vous, si unis aux hommages de votre Fils, ils ne devenaient par là dignes de vous être offerts?

13. Audivit Dominus, et misertus est mei; Dominus factus est adjutor meus.

Le Seigneur m'a entendu, et il a eu pitié de moi; le Seigneur s'est déclaré mon protecteur.

C'est donc dans les trésors infinis tout seuls de vos miséricordes éternelles, grand Dieu, que je dois chercher les motifs des grâces et des bienfaits dont vous m'avez prévenu. Tout ce que vous voyiez en moi, sollicitait votre justice, et arrachait de vos mains la foudre prête depuis longtemps à tomber sur ma tête. C'est l'excès affreux de ma misère qui vous a touché; c'est un état indigne de toute grâce, qui a excité votre pitié. Vous m'avez montré à moi-même; vous m'avez ouvert les yeux sur l'abîme de désordres où j'étais plongé; vous n'avez pas permis que frappé de la multitude et de l'énormité de mes crimes, j'y ajoutasse, comme tant d'autres pécheurs, le désespoir d'en obtenir jamais le pardon, et que je me fisse d'une vie trop criminelle pour espérer d'en revenir jamais, une raison impie et insensée de la continuer tranquillement. En me découvrant mes maux, vous m'en avez montré le remède : j'ai été frappé de l'excès de mes dissolutions; mais je n'en ai pas été découragé; mon cœur pénétré de la plus vive douleur, humilié, consterné, vous a fait entendre le premier cri de sa componction; vous deveniez sa seule ressource, et c'est dans votre sein paternel qu'il s'est d'abord jeté. Vous l'avez écouté, puisque c'était vous seul qui formiez en lui cette voix de repentir qui implorait votre clémence; vous avez eu pitié d'un enfant rebelle, qui après de longs égarements revenait à vous; vos entrailles paternelles se sont attendries; plus vous l'avez vu déchiré, sale, hideux, plus votre tendresse pour lui s'est réveillée. C'était peu pour vous de pardonner et d'oublier sa rébellion et ses outrages; vous l'avez pris sous votre protection; vous l'avez rétabli dans tous ses droits; et plus ses besoins s'étaient multipliés dans l'éloignement où il avait si longtemps vécu de votre présence, plus vous lui avez prodigué vos secours et vos faveurs.

14. Convertisti planctum meum in gaudium mihi; conscidisti saccum meum, et circumdedisti me lætitiâ.

Vous avez changé mes gémissements en réjouissance; vous avez déchiré le sac dont je m'étais revêtu, et vous m'avez tout environné de joie.

Pourrai-je, grand Dieu, en répandant ici

mon cœur en votre présence, pourrai-je assez rappeler toutes vos miséricordes en faveur d'un criminel sur qui toute la sévérité de votre justice n'aurait jamais pu exercer des châtiments assez rigoureux? Le souvenir de mes crimes m'accablait et me plongeait dans une tristesse profonde; de quelque côté que je tournasse les yeux, je ne voyais que des abîmes ouverts sous mes pieds; toute mon âme pouvait à peine suffire à l'amertume de sa douleur. Mais de peur que ma faiblesse ne succombât enfin à cet excès de peine, et que je ne vinsse à me lasser de la violence et de la continuité de mes gémissements, vous les changeâtes pour moi, ô mon Dieu, en de saints plaisirs; les larmes de ma pénitence devinrent des larmes de joie et d'allégresse; elles faisaient goûter à mon cœur des délices mille fois plus vives et plus pures que je n'en avais jamais goûté dans mes passions insensées; ma douleur tendre et sincère faisait elle-même devant vous, ô mon Dieu, ma plus douce consolation; les marques austères de repentir que je portais sur mon corps, étaient pour moi des signes éclatants de joie et de victoire; ce sac, ces cendres dont je me couvrais devant vous, me paraissaient mille fois plus glorieuses et plus magnifiques que l'or et la pourpre des souverains; tout ce qui vous marquait mon amour, tout ce que je croyais propre à expier mes crimes et à désarmer votre colère, quelque pénible qu'il parût aux yeux des sens, répandait une nouvelle joie et une consolation nouvelle dans mon cœur. J'étais heureux au milieu de mes larmes et de mes macérations, et je ne l'avais jamais été au milieu des plaisirs et des amusements du siècle.

15. Ut cantet tibi gloria mea, et non compungar; Domine, Deus meus, in æternum confitebor tibi.

Afin qu'au milieu de ma gloire je chante vos louanges, et que je ne sente plus les pointes de la tristesse; Seigneur, mon Dieu, je vous louerai et je vous rendrai grâces éternellement.

Vous l'avez ainsi permis, ô mon Dieu, afin que convaincu par ma propre expérience du bonheur de ceux qui, revenus des égarements des passions, vous servent avec un cœur sincère, je puisse publier la paix, la gloire, les chastes plaisirs inséparables d'une vie sainte et nouvelle. Vous avez voulu que je fusse un témoin public des richesses de votre miséricorde sur les âmes qui reviennent à vous. Non, Seigneur, je n'éprouverai point sous la douceur de votre joug les amertumes, les chagrins piquants que j'avais mille fois éprouvés sous le joug honteux des passions. Le monde est le tyran de ceux qui se livrent à lui; la piqûre cuisante de l'aspic est toujours cachée sous les fleurs qu'il jette sur nos voies. On s'embarque en apparence sur une eau claire et tranquille dont les bords retentissent de toutes parts de chants de joie et de volupté; on se laisse aller d'abord mollement au cours fatal et paisible de ce fleuve de Babylone: mais les orages et les tempêtes ne tardent pas de s'y élever; on y est battu des flots les plus violents et les plus tristes; on s'obstine à y périr, et on y dévore ses agitations et ses peines [1]. Grand Dieu! la voie qui nous mène à vous est plus douce et plus unie; vous nous y donnez vous-même la main pour nous adoucir tout ce qui pourrait s'y trouver de pénible; et cependant on la craint, on la fuit, on la regarde comme la voie de l'ennui et de la tristesse. O mon Dieu, que ma langue soit consacrée à jamais à détromper mes frères d'une illusion si grossière, et à publier les merveilles de votre grâce, et les consolations ineffables dont vous comblez les âmes qui marchent dans vos voies saintes.

[1] Ces images pleines de mélancolie et de poésie voilée abondent partout dans Massillon.

PSAUME XXX.

PRIÈRE D'UN JUSTE EXPOSÉ A UNE TENTATION OU IL FAUT DÉSOBÉIR A DIEU, OU S'ATTIRER LA HAINE ET LA DISGRACE DES HOMMES.

1. In te, Domine, speravi, non confundar in æternum; in justitia tua libera me.

C'est en vous, Seigneur, que j'ai espéré; ne permettez pas que je sois confondu pour jamais; délivrez-moi selon votre justice.

Dans la triste situation où je me trouve, grand Dieu, obligé de vous déplaire ou de m'attirer la haine et le mépris des hommes, si je ne consultais que ma faiblesse, je sens que la vue du péril ébranlerait bientôt ma fidélité. Mais, Seigneur, j'ai mis en vous toute mon espérance ; ce sont les ordres secrets et éternels de votre sagesse qui ont préparé de loin le péril qui me menace; c'est à vous, grand Dieu, à m'y soutenir. Ce ne sont pas des piéges ; ce sont des épreuves que vous ménagez à vos serviteurs ; et vous ne les permettez qu'afin qu'ils vous y donnent de nouveaux témoignages de leur fidélité et de leur confiance.

2. Inclina ad me aurem tuam ; accelera ut eruas me.

Prêtez l'oreille à ma voix; hâtez-vous de me tirer du péril.

Oui, grand Dieu, vous ne m'abandonnerez pas, de peur que la lâcheté et l'opprobre de ma chute ne retombe sur la religion même. Ce serait peu qu'elle me couvrît pour toujours de confusion ; il n'est pas dû autre chose à un pécheur tel que moi : mais je déshonorerais encore votre loi sainte; c'est pour l'intérêt de votre gloire que je vous sollicite. O mon Dieu, vous êtes juste ; vous voyez que mon imprudence ou mon orgueil n'ont aucune part à l'orage qui s'est élevé contre moi : commandez donc aux vents et aux flots irrités de se taire, et délivrez-moi de l'abîme qui semble tout prêt à m'engloutir. Mais hâtez-vous, Seigneur ; le danger est pressant; vous m'avez assez fait sentir ma faiblesse ; ma perte, hélas ! est certaine, si vous ne venez promptement à mon secours.

3. Esto mihi in Deum protectorem, et in domum refugii, ut salvum me facias.

Que je trouve en vous un Dieu qui soit mon protecteur, et un asile où je puisse être en sûreté.

Je vois d'un côté toutes les langues prêtes à me diffamer, à m'accuser d'orgueil, d'obstination, d'hypocrisie, et à répandre même les traits les plus noirs et les plus honteux sur ma conduite ; le monde entier presque soulevé, mes biens, ma fortune, mon repos en proie incessamment à la fureur et à la haine. Mais que peuvent les hommes, ô mon Dieu, si vous êtes pour moi? Que je trouve donc en vous un Dieu qui me protége ; que votre sein soit pour moi un asile inaccessible à tous les traits de la malice et de la haine : le monde a beau vouloir me perdre, ô mon Dieu, tandis que vous voudrez me défendre et me sauver.

4. Quoniam fortitudo mea et refugium meum es tu, et propter nomen tuum deduces me et enutries me.

Parce que vous êtes ma force et mon refuge; et à cause de votre nom vous me conduirez et vous me nourrirez.

Oui, grand Dieu, je suis le plus faible des hommes et le plus aisé à me laisser ébranler par des vues humaines. Mais c'est dans ma faiblesse que vous ferez éclater votre force et votre puissance ; ce sont les instruments les plus faibles et les plus vils que vous avez toujours choisis pour opérer les plus grandes choses, afin que l'homme ne s'attribuât rien à lui-même, et que toute la gloire en fût rendue à votre grâce. Ce n'est donc pas sur moi que je

compte, et sur la ferme résolution où je suis de vous être fidèle aux dépens de tout : je ne compte que sur vous, ô mon Dieu, vous qui êtes ma force, mon soutien et mon asile ; vous qui tenez lieu de tout à ceux à qui tout paraît manquer ; vous dont la main secourable se fait sentir avec plus d'éclat, lorsque tous les secours humains disparaissent. Ce sera une nouvelle gloire pour votre nom, quand ma faiblesse triomphera du monde, de ses terreurs et de ses promesses ; vous ne permettrez pas que les impies, témoins de ma chute, insultent à la piété et la traitent de superstition et d'hypocrisie. Vous me conduirez, grand Dieu, et vous me soutiendrez au milieu des écueils qui m'environnent ; et si ma fidélité pour vous m'attire la perte de mes biens ou de ma fortune, vous qui nourrissez les oiseaux du ciel et les plus vils reptiles de la terre ; vous qui êtes le père des pupilles et des orphelins, vous pourvoirez à ma nourriture. Vous promettez le centuple ici-bas même à ceux qui se dépouillent de tout pour l'amour de vous ; votre promesse est une ressource plus sûre pour moi que tous les biens et toutes les fortunes de la terre.

5. Educes me de laqueo hoc quem absconderunt mihi, quoniam tu es protector meus.

Vous me tirerez de ce piége qu'ils m'avaient caché, parce que vous êtes mon protecteur.

Outre les malheurs certains dont je suis menacé, ô mon Dieu, si je persiste à vous demeurer fidèle, on me prépare encore mille piéges secrets, plus funestes peut-être encore à mon innocence que les maux visibles que je crains. Mais, grand Dieu, vous qui les voyez à découvert, ces piéges secrets ; vous, aux yeux de qui les ténèbres où s'enveloppe [1] la fraude et la malice, n'ont rien de caché, vous éclairerez mon ignorance, vous me découvrirez le secret fatal de ces embûches dressées pour me séduire et pour me perdre ; votre lumière me précédera ; mes ennemis et les vôtres seront pris eux-mêmes dans les piéges qu'ils me tendent, et ils éprouveront que votre protection et votre sagesse est plus sage et plus éclairée que tout l'artifice et toute la fausse sagesse des enfants du siècle.

6. In manus tuas commendo spiritum meum ; redemisti me, Domine, Deus veritatis.

Je remets mon âme entre vos mains ; vous m'avez déjà racheté, Dieu de vérité.

[1] *S'enveloppe*, 1754.— *S'enveloppent*, Renouard.

C'est de vous, grand Dieu, que j'ai reçu cette âme capable de vous connaître et de vous aimer, et destinée à vous posséder éternellement. Le monde et le démon mettent tout en œuvre pour vous l'enlever ; mais, grand Dieu, où puis-je la mettre plus en sureté que dans les mêmes mains de qui je la tiens ? Souffrirez-vous, grand Dieu, qu'on l'enlève jusque sous les ailes de votre protection, et qu'elle devienne la proie du lion rugissant qui est autour de moi tout prêt à la dévorer ? Est-ce pour un monde qui va finir demain, que vous avez créé à votre image une âme immortelle ? Quel droit a-t-il sur un cœur et sur un esprit qui ne sont faits que pour vous, et que vous seul pouvez rendre heureux ? Les terreurs et les menaces qu'il emploie pour m'attirer à lui, montrent assez que je ne lui appartiens pas, et que la ruse et la violence seules peuvent le mettre en possession d'un bien qui vous appartient par tant de titres. Oui, grand Dieu, c'est à vous seul que je dois mon être, ma vie, ma volonté, mes désirs et mes pensées : j'étais sorti de vos mains, en la personne de mès premiers pères, pur et innocent ; j'ai depuis mille fois souillé la beauté de votre ouvrage ; je me suis livré à l'ange des ténèbres votre ennemi ; vous avez rompu les fers qui me retenaient sous ce dur esclavage ; vous m'en avez délivré ; vous m'avez rendu la liberté et la vie de la grâce que j'avais perdue ; que de droits, grand Dieu, n'avez-vous pas sur moi ! pourriez-vous les céder à votre ennemi, en permettant qu'il m'arrache d'entre vos mains ; ou pourrai-je moi-même me rengager sous les lois et la servitude d'un tyran dont j'ai éprouvé la dureté et la perfidie, et d'où un miracle seul de votre grâce et de votre puissance a pu me retirer ?

7. Odisti observantes vanitates supervacue.

Vous haïssez ceux qui observent les choses vaines et sans aucun fruit.

8. Ego autem in Domino speravi ; exultabo et lætabor in misericordia tua.

Mais pour moi, je n'ai espéré que dans le Seigneur ; je me réjouirai, et je serai ravi de joie dans votre miséricorde.

Des amis trop humains, qui ne connaissent pas, ô mon Dieu, les ressources admirables que votre Providence sait mettre en œuvre pour secourir vos serviteurs fidèles dans leurs besoins, s'irritent contre moi de ce que je ne cherche de l'appui et de la consolation qu'en

vous seul ; mais ne serait-ce pas, ô mon Dieu, me rendre indigne de vos miséricordes et de votre protection, et en tarir la source, que d'implorer le secours d'un bras de chair contre mes oppresseurs ? Cette défiance que je montrerais de votre bonne volonté pour moi ne peut que vous déplaire ; elle outrage ce fonds inépuisable de tendresse que vous avez pour tous ceux qui recourent à vous, et qui n'a jamais trompé ceux dont vous êtes l'unique espérance. D'ailleurs, quel besoin avez-vous des hommes, ô mon Dieu, pour me tirer du péril où je me trouve ? Mais les hommes sans vous ne peuvent m'être d'aucun secours ; ils me plaindront ; mais sans vous leur compassion sera toujours vaine et infructueuse. C'est donc en vous seul que j'espère, ô mon Dieu, et je suis assuré que mon espérance ne sera pas confondue ; tôt ou tard vous me ferez ressentir les effets de votre miséricorde ; et quand même vous permettriez que je succombe ici-bas sous les efforts de mes persécuteurs, je ne croirai pas pour cela que vous m'ayez abandonné ; je me persuaderai que vous avez jugé mon oppression plus utile pour mon salut éternel que ma délivrance ; et je me réjouirai de ce que vous m'aurez jugé digne de participer ici-bas aux opprobres et aux souffrances de votre Fils, dans la confiance qu'elles seront pour moi le gage et la semence d'une gloire et d'un bonheur éternels.

9. Quoniam respexisti humilitatem meam, salvasti de necessitatibus animam meam.

Parce que vous avez regardé mon état si humilié, vous avez sauvé mon âme des nécessités fâcheuses qui l'accablaient.

Laissez-vous toucher, ô mon Dieu, à l'état d'humiliation où je me trouve ; et que l'abandon universel où je suis réduit du côté des hommes, attire sur moi les regards de votre miséricorde ; mon âme n'est dans la détresse et dans l'angoisse que parce qu'elle veut demeurer inviolablement attachée à votre sainte loi. Mes ennemis se réconcilieraient bientôt avec moi, et deviendraient mes amis et mes protecteurs, si je voulais renoncer à la fidélité que je vous ai vouée : c'est le refus que je fais de vous désobéir, qui fait tout mon crime à leurs yeux. Ma cause par là devient la vôtre ; il est de l'intérêt de votre gloire, que vous vous déclariez en ma faveur, de peur que les impies ne prennent occasion de mes malheurs pour blasphémer votre saint nom ; comme si vous n'aviez pas le pouvoir de délivrer ceux qui, renonçant à tout secours humain, ont mis toute leur espérance en vous, ou que vous n'eussiez que de l'indifférence pour eux.

AVIS.

La paraphrase du Psaume XXX finit ici dans le manuscrit, soit que l'auteur ne l'ait pas poussée plus loin, soit que le reste ait été égaré.

PSAUME XXXI.

SENTIMENTS D'UNE AME PÉNITENTE, QUI ADMIRE L'INDULGENCE AVEC LAQUELLE DIEU EN USE A SON ÉGARD, ET QUI EXHORTE LES PÉCHEURS A L'IMITER DANS SA PÉNITENCE.

1. Beati quorum remissæ sunt iniquitates, et quorum tecta sunt peccata!

Heureux celui dont l'iniquité est pardonnée, et dont le péché est couvert!

Que mon sort est heureux! que vos miséricordes, ô mon Dieu, sont incompréhensibles! Qu'il est vrai que vous ne voulez pas la mort du pécheur, mais qu'il revienne à vous pour y trouver la vie! Aurais-je pu me plaindre justement, ô mon Dieu, quand vous m'auriez fait acheter la rémission de mes crimes par les supplices les plus longs et les plus affreux; ou même, quand vous auriez rejeté toute satisfaction de ma part? Vile créature, j'ai osé me révolter contre vous, mon créateur et mon roi, qui d'une seule parole pouviez m'écraser ou m'abîmer dans un étang de feu et de soufre. Perfide, j'ai violé le serment solennel qui m'engageait à votre service, tandis que vous étiez si fidèle aux engagements que vous aviez daigné prendre avec moi pour m'attacher à vous, vous, ô mon Dieu, à qui toutes les créatures sont inutiles, qui n'avez pas besoin de nos biens; car, que pourrions-nous vous donner, qui ne vous appartienne, que vous ne possédiez déjà, que nous n'ayons reçu de votre main bienfaisante, vous qui n'exigez que nous nous attachions à vous, que pour pouvoir répandre sur nous les trésors de vos miséricordes? J'avais été lavé de toutes mes souillures dans le sang de votre Fils, ce Fils qu'un excès d'amour vous a fait livrer à la mort, pour suppléer par son sacrifice à l'impuissance où étaient les hommes de jamais satisfaire votre justice; et comme un animal immonde, j'ai été me vautrer de nouveau dans mon ordure; j'ai foulé aux pieds ce sang précieux, l'unique fondement de mon espérance et le gage de mon salut. O mon Dieu, que méritais-je en cet état que des foudres et des anathèmes de votre part? Et soit que votre justice sévère m'eût traité dans toute sa rigueur et sans miséricorde; soit qu'elle eût exigé de moi, pour me faire grâce, les satisfactions les plus affreuses à la nature: que me resterait-il, sinon d'adorer vos jugements, toujours également remplis d'équité, toujours également adorables, et dans la punition des pécheurs, et dans l'indulgence dont vous usez quelquefois à leur égard?

Mais, ô mon Dieu, vous avez oublié en quelque sorte tous les droits de votre justice dans la conduite que vous avez tenue sur moi. Qu'ai-je fait pour mériter si promptement le pardon de tant de crimes? Par quelles œuvres de pénitence, par quelle satisfaction ai-je pu attirer sur ma misère le regard favorable de mon Dieu? Hélas! tout ce qui a précédé de ma part le moment de votre miséricorde, ne me rendait que plus digne de votre colère; je multipliais chaque jour mes prévarications; chaque jour je m'éloignais de vous de plus en plus; je m'enfonçais de plus en plus dans l'abîme: tout à coup vous me tendez une main secourable; vous me faites sortir de ce bourbier affreux; et j'entends au fond de mon âme une voix miséricordieuse qui me dit: «Vos péchés vous sont remis; allez en paix, et ne péchez plus».

2. Beatus vir cui non imputavit Dominus peccatum, nec est in spiritu ejus dolus!

Heureux l'homme à qui Dieu n'a point imputé de péché, et dont l'esprit est exempt de dissimulation!

Qu'un homme ait été offensé par un autre homme, hélas! souvent les regrets les plus

sincères, les humiliations les plus profondes, les satisfactions les plus pleines et les plus abondantes ne peuvent rien pour adoucir son cœur irrité. Il est inexorable ; il n'écoute rien ; il veut se venger. Cependant, ô mon Dieu, quel outrage si grand peut-il recevoir de la part de son semblable ? Ils ont été pétris l'un et l'autre de la même boue. Ce vindicatif d'ailleurs ne devrait-il pas faire réflexion qu'il peut à son tour avoir besoin d'indulgence ; et qu'il s'expose à éprouver la même rigueur dont il use envers les autres ? De plus, peut-être s'est-il attiré l'offense dont il se plaint, et qu'il voudrait laver dans le sang de son ennemi, par ses hauteurs, par sa dureté, par son peu de ménagement, par ses injustices. Mais le Dieu que j'ai eu l'audace d'offenser, est autant élevé au-dessus de moi que l'être l'est du néant ; souverainement juste, toutes ses œuvres sont l'équité et la justice même ; infiniment bon, hélas ! il n'a jamais répondu à mes outrages que par de nouveaux bienfaits ; et mon ingratitude n'a jamais suspendu les effets de sa bonté pour moi. Néanmoins, dès que j'ai voulu retourner à lui, m'a-t-il fait acheter le pardon que je lui demandais, par des délais éternels, par des rebuts si pénibles à l'amour-propre, et qui anéantissent presque tout le prix d'une grâce, plutôt arrachée par l'importunité qu'elle n'est accordée ? Non, comme un père tendre, à qui la joie de revoir son fils, fait oublier tous ses égarements et tous ses torts, il a couru au-devant de moi, il m'a embrassé, il m'a pardonné avant même que je l'eusse demandé ; il m'a rétabli dans tous mes anciens droits ; et la seule chose qu'il a exigée de moi, c'est que mon retour fût sincère ; que comme il avait toujours eu pour moi le cœur d'un père, je reprisse pour lui le cœur d'un fils, sans conserver de liaison secrète avec le monde son ennemi. O bonté, que nous ne saurions ni imiter, ni comprendre ! O dureté des hommes, qu'une telle bonté ne touche et n'amollit point !

3. Quoniam tacui, inveteraverunt ossa mea, dum clamarem totâ die.

Parce que je me suis tu, mes os se sont envieillis, pendant que je poussais des cris durant le jour.

4. Quoniam die ac nocte gravata est super me manus tua ; conversus sum in ærumna mea, dum configitur spina.

Car votre main s'est appesantie sur moi durant le jour et durant la nuit ; je me tournais et me retournais dans ma désolation, dans les douleurs cuisantes que me causait l'épine qui me pénétrait.

Pourquoi, grand Dieu, ai-je tant différé de revenir à vous ? Qu'est-ce qui me retenait si longtemps au fond de ce cloaque affreux où je m'étais enfoncé ? Ce n'était pas la vie douce et paisible dont je jouissais. En vain je voulais me dissimuler à moi-même l'état déplorable de ma conscience ; en vain je renvoyais toujours au lendemain l'aveu de mes crimes, pour me dispenser en quelque sorte de travailler à ma conversion, et ne pas troubler le cours de mes plaisirs : des remords cuisants, comme un vautour impitoyable, rongeaient mon cœur la nuit et le jour, et ne lui permettaient pas de goûter le moindre repos. Ceux qui ne voyaient de moi que ce qui paraît au dehors, portaient envie à mon bonheur : en effet, mon bonheur eût été parfait, si la possession et la jouissance des biens de ce monde pouvaient rendre les hommes heureux ; j'étais en état de ne me rien refuser, et je ne me refusais rien. Mais que j'aurais fait pitié à quiconque perçant jusqu'au fond de mon cœur, y aurait découvert ces agitations éternelles, ces troubles, ces inquiétudes, ces alarmes qui venaient me saisir dans le temps même que je ne songeais qu'à me livrer au plaisir et à la joie, et qui me faisaient trouver une triste amertume au milieu des douceurs de la volupté ! Combien de fois ai-je quitté brusquement des parties de plaisir pour venir m'enfermer chez moi et déplorer ma misère, afin que des témoins importuns ne contraignissent pas la liberté de mes cris et de mes hurlements ! Mais ces cris et ces hurlements étaient un remède insuffisant à mon mal, parce que ce n'était pas l'amour de la vertu qui me les faisait pousser. Je me tournais donc et me retournais de tous les côtés ; mais tous ces mouvements inquiets ne faisaient qu'enfoncer plus avant l'épine qui me perçait. J'avais beau changer et de lieux et d'objets ; ne pouvant me quitter moi-même, j'emportais partout avec moi ces ennemis domestiques, dont je ne pouvais me défaire, mes agitations, mes troubles, mes alarmes, mes inquiétudes. Je vous trouvais présent partout, ô mon Dieu, sans pouvoir en détourner ma vue, me menaçant de toute la rigueur de vos jugements, si je ne revenais promptement à vous. Dans l'impuissance où j'étais de me dérober aux traits de votre justice, j'aurais voulu l'anéantir, s'il eût été

possible, et vous anéantir vous-même : car je vous regardais alors, ô mon Dieu, comme un maître dur et intraitable, comme mon persécuteur et mon ennemi, parce que vous étiez l'ennemi de mes passions déréglées que votre sainteté ne vous permet pas d'approuver. Que j'étais aveugle, grand Dieu ! je ne comprenais pas que ce trouble, ces agitations, ces inquiétudes dont j'étais tourmenté, étaient des effets de votre miséricorde qui voulait empêcher que mon cœur, enivré de la douceur mortelle du péché, ne s'endormît enfin du sommeil de la mort. Vous me traitiez dès lors en père, moi qui n'étais encore à votre égard qu'un fils ingrat et rebelle.

5. Delictum meum cognitum tibi feci, et injustitiam meam non abscondi.

Enfin je vous ai confessé ma faute, et je ne vous ai point caché mon injustice.

6. Dixi : Confitebor adversum me injustitiam meam Domino ; et tu remisisti impietatem peccati mei.

J'ai dit : Il faut que je confesse contre moi-même mes offenses au Seigneur ; et vous m'avez remis l'impiété de mon crime.

En effet, grand Dieu, le peu d'agrément que je goûtais dans le crime, a été comme le premier appareil que vous avez mis à mes plaies. Je voulus essayer d'un changement ; voir si une vie plus réglée ne me procurerait pas plus de satisfaction. Ces premières démarches étaient, hélas ! bien imparfaites ; je cherchais bien plus mon propre repos, dans le changement que je méditais, qu'à réparer par de dignes fruits de pénitence l'outrage que vous avait fait une vie tout entière de désordres et d'abominations. Mais vous aviez résolu de me faire miséricorde, ô mon Dieu, et vous m'attendiez avec patience : tout ce qui se trouvait d'humain, d'imparfait dans ces premières démarches de conversion, ne vous rebutait pas ; la cessation du crime calmant peu à peu mes passions, les objets dont j'avais soin de m'éloigner ne les irritant plus par leur présence, vous me mîtes par là en état de rentrer en moi-même, et de vous écouter. Je relus votre loi sainte, que j'avais perdue de vue depuis si longtemps : hélas ! elle était presqu'autant effacée de mon esprit, que de mon cœur. Cette lecture me fit bientôt connaître le tort irréparable que mes crimes avaient fait à mon âme : ils l'avaient rendue l'objet de votre haine et de votre colère ; et la privant de votre amour et de votre présence, ô mon Dieu, qui n'habitez point dans un cœur assujéti au péché, à votre place ils y avaient introduit le démon votre ennemi, c'est-à-dire le tyran le plus barbare et le plus cruel, au lieu du père le plus tendre. Je compris aussi combien vous aviez été outragé par mes désordres ; car le péché contrarie toutes vos divines perfections : il voudrait même les anéantir, s'il était en son pouvoir ; il fait manquer l'homme à tout ce qu'il vous doit ; il le rend ingrat envers son bienfaiteur, parjure envers son Dieu, rebelle envers son maître et son souverain ; il renverse l'ordre immuable et éternel, qui veut que les créatures intelligentes vivent dans une entière dépendance de votre volonté, et dans une obéissance absolue aux lois que vous leur prescrivez, puisque votre volonté est toujours sainte et vos lois toujours justes.

Je me rappelle encore, ô mon Dieu, les divers sentiments que ces réflexions excitèrent dans mon âme. Combien fus-je effrayé par la terreur de vos jugements, voyant l'enfer entr'ouvert sous mes pieds, sentant que je méritais d'y être précipité, craignant à chaque instant que l'arrêt terrible ne me fût prononcé ! Que je me faisais horreur à moi-même, à la vue du désordre effroyable que le péché avait mis en moi, changeant un enfant de Dieu en un vil esclave du démon, et le sanctuaire de la divinité en un repaire affreux d'esprits immondes ! Combien étais-je touché de ma noire ingratitude, de ma perfidie, de ma révolte à votre égard ; et en même temps, de cette bonté, de ce fonds de patience inépuisable, avec laquelle vous m'aviez attendu à pénitence, sans vous lasser jamais de me suivre dans tous mes égarements, et de m'y faire entendre votre voix, pour pouvoir enfin, ô divin Pasteur, me ramener dans votre bercail ! Combien de fois ai-je été tenté de me livrer au désespoir, n'osant pas espérer qu'il pût y avoir encore une miséricorde pour un pécheur si indigne de toute grâce ! Mais vous ne permettiez pas, ô mon Dieu, que je me livrasse à un sentiment qui vous outrage dans celle de vos perfections dont vous êtes le plus jaloux ; vous faisiez sur-le-champ renaître l'espérance dans mon cœur. Un seul regard jeté sur le signe adorable de notre rédemption, où je voyais votre Fils unique, le tendre objet de toutes vos complaisances, répandre tout son sang, et donner sa vie

même pour la rançon de mes péchés, suffisait pour dissiper ces accès d'une noire mélancolie. De ce que vous m'aviez supporté si patiemment durant tout le cours de mes désordres, sans faire éclater sur moi votre juste vengeance, j'en concluais que vous ne m'aviez conservé la vie que pour me les faire expier par la pénitence, et que vous aviez résolu de me faire grâce.

Enfin, après bien des agitations et des combats, où je n'avais que vous seul, ô mon Dieu, pour témoin et pour confident de ce qui se passait au dedans de moi, je vais me jeter aux pieds d'un de vos ministres, pour vous faire, en sa personne, l'aveu de toutes mes abominations. De quel poids immense ne me sentis-je pas déchargé d'abord après cette démarche ? Votre ministre ne m'avait point encore dit ces paroles consolantes : *Vos péchés vous sont remis.* Un pécheur aussi invétéré dans le crime que je l'étais, ne méritait pas d'être rétabli aussitôt dans les prérogatives des enfants ; d'ailleurs il était nécessaire de constater la sincérité de mon changement ; il fallait changer d'inclinations ; et de nouvelles inclinations se forment-elles si promptement dans un cœur qui a vieilli dans l'habitude du mal ? Il était à présumer que j'aurais bien des combats à livrer contre mes passions, quoique je parusse les détester sincèrement ; que des habitudes si invétérées ne lâcheraient prise qu'après bien des efforts ; et que peut-être il y aurait encore bien des chutes. C'est la conduite ordinaire que vous tenez, grand Dieu, sur ces grands pécheurs que vous voulez ramener à vous : vous ne les faites triompher de leurs vices que peu à peu, afin que celui qui s'est éloigné de vous pour chercher son bonheur dans les créatures, ne pouvant retourner à vous qu'à travers des ronces et des épines, sente combien c'est une chose triste et amère de vous avoir abandonné, vous qui êtes la source unique de la félicité. Il s'est rendu volontairement l'esclave du péché ; il en éprouve encore la tyrannie, comme malgré lui, pendant quelque temps, afin qu'il reconnaisse son extravagance et sa folie, d'avoir préféré au service de son Dieu le service du démon.

Mais, souverainement libre dans vos opérations, rien ne vous arrête ; et vous n'avez pas besoin de temps pour changer nos cœurs, quand vous le voulez, ô mon Dieu. Vous vous plaisez quelquefois à faire éclater votre miséricorde sur les sujets qui en sont les plus indignes. Le bon larron, à peine a-t-il confessé son crime et imploré votre miséricorde qu'il reçoit dans le moment l'assurance de sa réconciliation et de son salut éternel. Moi-même, à peine vous avais-je fait la déclaration de toutes mes iniquités, je me sentis dans le moment un homme tout nouveau. Tous mes anciens goûts s'évanouirent ; plus de retour vers le monde ; plus de penchant pour ses plaisirs ; plus d'attache à ses faux biens ; je ne sentais plus que de l'horreur pour tout ce que j'avais aimé avec le plus d'ardeur. Un changement si prompt, si peu ordinaire, ne pouvait être que l'ouvrage de votre droite et l'effet de votre grâce toute-puissante ; votre doigt y était marqué trop visiblement pour l'y méconnaître : aussi mon cœur en fut-il pénétré de joie et de consolation. Ce m'était comme un gage assuré que j'étais rentré en grâce avec vous ; et qu'ayant égard aux désirs de mon cœur, vous m'aviez remis mes iniquités dans le ciel, avant même qu'elles m'eussent été remises sur la terre par votre ministre.

7. Pro hac orabit ad te omnis sanctus, in tempore opportuno.

Ce sera un motif qui portera tous les saints à vous prier dans le temps favorable.

8. Verumtamen in diluvio aquarum multarum, ad eum non approximabunt.

Et lors même que les grandes eaux déborderont, elles n'arriveront pas jusqu'à eux.

J'adore, ô mon Dieu, cette diversité admirable de votre conduite sur vos élus. Parmi ces pécheurs qui croupissent longtemps dans la boue des passions honteuses, le plus grand nombre ne parvient à s'en tirer que par des efforts longs et pénibles ; leur conversion est semblable à ces convalescences fâcheuses, qui toujours entremêlées de nouveaux accidents, font craindre que la santé ne puisse jamais revenir ; tandis que quelques-uns s'en dégagent avec une promptitude et une facilité surprenante. Il est d'autres pécheurs qui font des chutes terribles ; mais ils semblent n'être tombés que pour se relever et reprendre sur-le-champ de nouvelles forces et une nouvelle ferveur. Il est enfin un petit nombre d'hommes privilégiés, dont le cœur n'a jamais été souillé par le crime, et qui ont conservé pure et sans tache cette robe d'innocence, dont vous les avez revêtus dans le baptême.

Tout est pour notre instruction dans cette variété de conduite. Vous nous montrez dans les uns la plaie profonde que le péché fait dans l'âme, afin de nous en inspirer de l'horreur par la difficulté de la guérison. Dans les autres, vous encouragez les faibles, qui rebutés par les obstacles qu'ils rencontreraient d'abord dans le chemin de la vertu, seraient tentés de retourner en arrière. Enfin vous nous apprenez, par l'exemple des derniers, que malgré la fragilité de la chair, la violence des passions, la multitude des tentations, la séduction des mauvais exemples, il n'est pas impossible de se garantir de la contagion du siècle, et de mener une vie exempte de crimes, lorsqu'on veut mettre en usage les moyens que l'Evangile nous prescrit; et dans tous, vous nous faites connaître quelle est, ô mon Dieu, la force et la puissance de votre grâce sur nos cœurs, soit pour les préserver du mal, soit pour les en retirer; et quelle est aussi la grandeur de votre miséricorde envers les hommes, qui tous tirés d'une masse corrompue, ne méritent par eux-mêmes que d'être abandonnés à leur corruption.

Que les pécheurs pénitents vous remercient donc de les avoir retirés de l'abîme dans lequel ils s'étaient précipités; mais que les innocents ne se croient pas dispensés de vous remercier, parce qu'ils n'y sont pas tombés; que plutôt ils chantent les uns et les autres les louanges de votre grâce; car si c'est à votre grâce, grand Dieu, que les pécheurs doivent leur conversion, c'est à votre grâce pareillement que les justes doivent leur stabilité dans le bien. Que la reconnaissance des uns et des autres soit donc continuelle, s'ils veulent se soutenir dans la piété, de peur que leur ingratitude venant à tarir la source des secours, ils n'éprouvent bientôt à la première tentation ce que c'est que l'homme qui rejette le don de Dieu, que vous ne soutenez plus, et qui n'a plus d'autre appui que sa propre faiblesse et sa présomption.

9. Tu es refugium meum à tribulatione quæ circumdedit me; exultatio mea, erue me à circumdantibus me.

Vous êtes, Seigneur, mon asile contre les maux qui me pressent; ô Dieu, qui êtes ma joie, délivrez-moi des ennemis qui m'environnent.

Pour moi, grand Dieu, malgré le changement heureux que vous avez opéré dans mon âme, qui possédée autrefois d'un amour funeux pour le monde, ne regarde plus aujourd'hui et ses faux biens et ses joies trompeuses que comme des ordures et des abominations, je ne me rassure point sur mes dispositions présentes. Je sais que votre esprit souffle où il veut et quand il veut, et que la grâce de la persévérance n'est due ni à moi, ni à personne. Je sais qu'il vit toujours, hélas! au dedans de moi une racine amère qui peut produire des fruits de mort et de péché; que si mes passions sont affaiblies, il s'en faut bien qu'elles ne soient entièrement mortes; qu'elles peuvent même reprendre à chaque instant leur première force. Je sais que tout le temps de l'homme sur la terre est un temps d'épreuve et de tentation; je connais ma faiblesse; et je sais qu'après avoir triomphé des ennemis les plus redoutables, l'ennemi le plus faible peut le moment d'après me renverser et me vaincre; je sais enfin que l'ennemi de mon salut, qui réunit en lui et la cruauté du lion et la finesse du serpent, épie sans cesse le moment favorable de se jeter sur moi et de me dévorer; que plus il m'a regardé longtemps comme une proie assurée, plus il est irrité que je lui aie échappé; et qu'il mettra en œuvre toute sa rage et toute son adresse pour me faire retomber dans ses filets. Grand Dieu, toute mon espérance est donc en vous et dans la force de votre grâce; ce n'est qu'auprès de vous, et dans votre secours que je puis trouver un asile assuré contre tant d'ennemis. Je suis perdu, si vous m'abandonnez; mais il n'est point d'ennemis qui puissent vous résister, si vous avez résolu de me sauver. Soutenu de votre force toute divine, je triompherai du monde, du démon, de moi-même et de toute ma corruption.

10. Intellectum tibi dabo; et instruam te in viâ hac quâ gradieris; firmabo super te oculos meos.

Je vous donnerai l'intelligence, me dites-vous; je vous enseignerai le chemin où vous devez marcher; j'arrêterai mes regards sur vous.

11. Nolite fieri sicut equus et mulus, quibus non est intellectus.

Ne devenez pas semblable au cheval et au mulet, animaux sans intelligence.

12. In chamo et fræno maxillas illorum constringe, qui non approximant ad te.

Il faut que vous les reteniez avec le mords et la bride, pour les rendre dociles, et empêcher qu'ils n'échappent.

Grand Dieu, il me semble entendre au dedans de moi une réponse favorable qui me remplit de consolation et de joie. Oui, mon Dieu, ne m'abandonnez pas aux caprices de mon esprit et de mon cœur ; ne me laissez pas choisir à moi-même la voie dans laquelle je dois marcher ; ne vous contentez pas non plus de me faire entendre la voix de vos ministres, qui frapperait mes oreilles, mais n'agirait pas sur mon cœur ; qui me montrerait la voie, mais ne me donnerait pas la force d'y marcher. Ces instructions, cette lumière ne serviraient qu'à me rendre plus coupable par l'abus criminel que j'en ferais ; je serais semblable à des animaux sans raison, qui n'ont point encore été domptés. La voix qui les appelle ne sert qu'à les rendre plus indociles et plus farouches ; et ce n'est qu'en usant de violence à leur égard qu'on parvient à s'en faire obéir, mais d'une obéissance forcée qui leur laisse toute leur férocité. Soyez vous-même, ô mon Dieu, mon conducteur et mon guide, comme vous l'avez été jusqu'ici ; rendez-vous le maître absolu de mon cœur, sur lequel vous avez déjà opéré un si grand changement ; donnez-lui ces oreilles qui entendent la voix du pasteur, sans jamais la méconnaître ; continuez à m'instruire de cette manière qui vous est propre, et dont vous usez, quand vous le voulez ; qui donne la docilité qu'elle exige, et qui se fait obéir infailliblement. Voilà, entre tous les dons de votre grâce, celui dont j'ai besoin, et que je vous demande, ô mon Dieu, avec toute l'ardeur dont mon âme est capable, dans la crainte et la défiance où me jette la triste expérience que j'ai faite tant de fois de ma propre faiblesse ; je l'attends avec une confiance d'autant plus ferme, qu'elle a pour fondement cette miséricorde intarissable dont vous m'avez fait ressentir jusqu'ici des effets si singuliers. Alors je défierai hardiment toute la rage de mes ennemis ; et si la fureur avec laquelle ils m'attaqueront, peut m'ébranler, elle ne triomphera pas de mon cœur ; et elle ne servira qu'à faire éclater de plus en plus votre puissance et leur faiblesse.

13. Multa flagella peccatoris ; sperantem autem in Domino misericordia circumdabit.

Les afflictions préparées au pécheur sont en grand nombre ; mais la miséricorde environnera celui qui espère dans le Seigneur.

Je le confesse avec joie : je n'ai rien, grand Dieu, qui puisse me rendre un objet digne de vos miséricordes ; mais votre gloire est intéressée à conserver en moi l'ouvrage de votre grâce ; l'exemple de ma conversion pourra servir à ramener dans les sentiers de la vertu plusieurs de mes frères, que l'exemple de mes désordres avait entraînés dans la voie de l'iniquité.

Oui, vous qui m'avez suivi dans mes égarements, et qui n'avez été que trop dociles à mes pernicieux discours et à mes exemples, écoutez un homme qui a éprouvé de tout, du bien et du mal, du vice et de la vertu, et qui par là, ne peut vous être suspect. Je ne suis pas, vous le savez, un de ces pécheurs qui ne quittent le monde que parce que le monde s'est dégoûté d'eux, ou même parce qu'ils n'y ont jamais été bien traités. Vous savez qu'il n'est personne qui ait plus essayé que moi de tout ce qu'il nous offre pour nous séduire et nous attirer dans ses piéges. Plaisirs, honneurs, richesses, considération, j'en ai joui, non des moments courts et passagers, mais pendant une longue suite d'années ; et rien ne m'empêchait d'en jouir encore longtemps. Si donc le monde pouvait faire un homme heureux, j'ai dû l'être, cet heureux du monde, préférablement à une infinité d'autres. Cependant c'est un hommage que je dois à la vérité ; j'en ai fait l'aveu, et je le fais encore ; je n'ai trouvé, dans la jouissance du monde et de ses biens, que vanité et affliction d'esprit ; c'étaient toujours des promesses magnifiques auxquelles les effets n'ont jamais répondu. Je me suis lassé à courir sans cesse après un fantôme de bonheur, qui, au moment que je croyais le tenir, m'échappait et s'évanouissait, ne me laissant que la honte et le désespoir de m'être laissé tromper tant de fois, sans pouvoir jamais me détromper. Si j'obtenais ce que j'avais désiré avec le plus d'ardeur, le dégoût suivait de près la jouissance, soit parce qu'il s'était élevé quelque nouveau désir dans mon cœur, soit parce que je n'y trouvais pas ce que j'avais espéré ; ou bien la crainte de le perdre me causait plus de chagrin et d'inquiétude que la joie de le posséder ne me causait de plaisir. Je paraissais nager dans l'abondance de toutes choses et n'avoir rien à souhaiter ; et je me trouvais misérable, parce que je ne pouvais pas réunir tous les plaisirs en même temps, et que je ne jouissais d'un plaisir qu'aux dépens d'un autre ; et mon

cœur était déchiré par une basse jalousie de voir que d'autres jouissaient de ce dont, par une sotte vanité, j'aurais voulu jouir tout seul. Il ne fallait que la moindre altération dans ma santé pour me jeter dans la mélancolie la plus noire ; ah ! que je sentais alors l'inutilité et le néant de tous les biens de la terre ! Cependant je craignais de les perdre, parce que mon cœur y était attaché, et que je n'avais rien à mettre à leur place pour remplir le vide qu'ils y laissaient ; je craignais encore plus pour l'avenir, parce que les remords, inséparables du crime, tourmentaient et bourrelaient sans cesse mon âme, lui faisant redouter la justice vengeresse du souverain juge.

Mais qu'est-il besoin que je vous expose le peu de satisfaction que m'ont procuré le monde et mes passions, tant que je m'y suis livré ? Vous-mêmes, rendez gloire à Dieu : vous aimez le monde ; vous suivez vos passions ; vous cherchez à les contenter en tout ; êtes-vous heureux ; et dans ces moments passagers, où, rendus à vous-mêmes, vous êtes en état de voir les choses telles qu'elles sont, n'êtes-vous pas forcés d'avouer, et ne l'avez-vous pas avoué mille fois, que rien n'est plus trompeur que les promesses du monde, plus faux que ses biens, plus frivole que ses plaisirs ; et qu'au lieu de ce chemin jonché de fleurs et de roses qu'il nous annonce pour nous attirer, nous ne trouvons, hélas ! après nous y être engagés imprudemment, qu'un chemin âpre et difficile, tout hérissé de ronces et d'épines qui nous percent et nous déchirent ? Voilà la vie des gens du monde, de ceux mêmes qui y passent pour les plus heureux, de ceux dont le sort fait tant d'envieux et de jaloux. Voilà la vie que vous menez vous-mêmes depuis si longtemps ; vie triste, vie misérable, vie indigne d'une créature raisonnable, destinée à jouir éternellement de Dieu, et qui n'est sur la terre que pour se rendre digne d'un si grand bien par la pratique de toutes les vertus. C'est à une telle vie cependant que vous sacrifiez votre Dieu, votre conscience, vos devoirs et votre salut éternel. Vous abandonnez Dieu et la piété pour être heureux ; et c'est pour les avoir abandonnés que vous êtes malheureux. Car tel est, ô mon Dieu, dès ce monde même, l'ordre immuable de votre justice : le pécheur a beau courir après la joie et les plaisirs ; il n'y a ni paix ni vrai bonheur pour l'impie ; vous lui faites presque toujours trouver sa peine et son supplice dans son péché même ; ou bien en le livrant au remords de sa conscience, ce bourreau intérieur d'autant plus redoutable qu'il est toujours présent et qu'on ne peut s'en garantir ; ou si par un usage long et invétéré du crime, il est parvenu à les étouffer et à avaler l'iniquité comme l'eau, votre sagesse se jouant de tout ses projets, vous faites servir ce qu'il aura ambitionné et poursuivi avec vivacité et avec passion comme devant le plus contribuer à son bonheur, pour lui susciter mille embarras, mille affaires désagréables et fâcheuses, d'où naît une longue suite de malheurs et de chagrins, qui répandent une triste amertume sur tout le cours de sa vie ; et quand même vous ne vous mêleriez pas, ô mon Dieu, de la punition du pécheur en cette vie, le vide et le néant qu'il est forcé de reconnaître dans les choses qui ont fait l'objet de tous ses désirs, et qui lui ont coûté tant de soins, tant de peines, tant d'inquiétudes, suffiraient pour le rendre infiniment malheureux.

Que le sort du juste est différent ! Par un ordre contraire, mais également juste, vous lui faites trouver, ô mon Dieu, sa consolation, sa joie et une partie même de sa récompense dans la pratique de la vertu, au milieu des croix et des tribulations qui en sont inséparables. C'est que vous répandez dans son cœur une paix, une douceur, une sérénité, qui sont les fruits de l'innocence ; fruits aimables et délicieux que le monde ne connaît point, qu'il ne connaîtra jamais, auprès desquels ses plaisirs les plus vifs et les plus piquants ne sont qu'une eau fade et insipide. C'est que le juste sent qu'il est l'objet de votre miséricorde ; que vous avez les yeux ouverts sur lui pour le protéger, pour écarter les tentations, ou pour soutenir sa faiblesse dans les combats qu'il est obligé de livrer aux ennemis de son salut ; c'est que vous l'établissez dans une humble confiance en votre secours, dans une soumission entière aux ordres de votre providence qu'il adore dans tous les événements. La perte des biens ou de la santé, les chagrins domestiques, la violence, l'injustice, l'ingratitude des hommes ; rien de tout cela ne l'étonne et ne le fait murmurer. Bien loin de là, il y trouve même une matière ample et continuelle à ses actions de grâces, parce qu'il y découvre votre miséricorde, ô mon Dieu, attentive à lui fournir un moyen pour expier

ses fautes passées, un préservatif contre les retours de son cœur vers le monde, et le prix d'une éternité bienheureuse. Voilà les dispositions et les sentiments d'une âme juste en cette vie. Vous en avez déjà mis, ô mon Dieu, une partie dans la mienne ; achevez-y l'œuvre de votre miséricorde et de votre grâce. Je le reconnais et je l'éprouve chaque jour ; plus je vivrai dans une humble dépendance de votre volonté et dans la soumission à vos ordres, plus je serai heureux. Oh ! si les hommes savaient ce que l'on gagne à votre service, s'ils voulaient voir par eux-mêmes et goûter combien vous êtes un maître doux et bon pour vos serviteurs, que le monde serait bientôt abandonné !

14. Lætamini in Domino et exultate, justi ; et gloriamini, omnes recti corde.

Réjouissez-vous, justes, dans le Seigneur ; et soyez ravis de joie ; glorifiez-vous en lui, vous tous qui avez le cœur droit.

Oui, justes, réjouissez-vous dans le Seigneur : la joie est l'apanage de l'innocence et de la vertu. Laissez aux pécheurs les larmes et le désespoir ; qu'ils pleurent ; qu'ils se désespèrent. Quand même ils jouiraient ici-bas d'un bonheur moins chimérique, hélas ! à quoi ce bonheur doit-il aboutir ? Mais ce sont des frénétiques qui prennent la maladie pour la santé ; ce sont des imbéciles et des insensés, qui se divertissent et s'amusent avec des jouets d'enfants au pied de l'échafaud où ils vont être immolés à la justice divine, d'autant plus malheureux qu'ils ne sentent pas leur misère. Pour vous, votre vie n'eût-elle rien que de désagréable et de triste aux yeux de la chair, ne cessez point de vous réjouir dans le Seigneur, et gardez-vous de regretter les vaines délices de l'Egypte. Dieu vous mène par un désert où ces prétendues délices sont inconnues ; mais que la foi vous rende présente sans cesse cette terre de promesse, où ce désert vous conduit. Terre bienheureuse où coulent le lait et le miel ; d'où les larmes et la douleur sont bannies ; où les habitants sont abreuvés dans un torrent de volupté : vous l'achetez par un moment de peine et de tribulation, mais ce moment va passer. Levez la tête en haut : voilà votre rédemption qui approche ; et la félicité que le Seigneur vous prépare, et à laquelle vous touchez déjà, demeurera éternellement.

CONFÉRENCES & DISCOURS SYNODAUX

SUR LES PRINCIPAUX DEVOIRS DES ECCLÉSIASTIQUES,

AVEC UN RECUEIL DE MANDEMENTS SUR DIFFÉRENTS SUJETS.

AVERTISSEMENT DU PREMIER ÉDITEUR.

Le P. Massillon instruit les rois et les peuples dans les neuf premiers volumes que nous avons déjà donnés au public. En voici trois autres uniquement destinés à l'instruction du clergé. Le premier contient les Conférences qu'il fit autrefois, en qualité de directeur, dans le séminaire de Saint-Magloire. Celles qu'il faisait de temps en temps à ses curés dans son séminaire de Clermont, pendant son épiscopat, composent le second volume. Le troisième est un recueil des discours qu'il prononçait toutes les années dans le synode de son diocèse.

Le but de tous ces discours est d'apprendre aux ministres du sanctuaire à honorer leur ministère par une vie qui réponde à l'excellence et la sainteté d'un état redoutable aux anges mêmes. Mais ce n'est point ici un déclamateur frivole, qui, ne sachant point se contenir dans les bornes précises de la vérité, croit se faire admirer en poussant les devoirs à l'excès, tandis qu'il rebute son auditeur et le dégoûte, en hasardant des maximes qui ne sont autorisées ni par l'Évangile, ni par l'exemple des saints les plus rigides. Hélas! il n'est pas nécessaire d'outrer les vérités, pour effrayer la plupart des ministres, et leur faire craindre que la voie dans laquelle ils marchent ne soit une voie d'erreur et d'illusion. Le P. Massillon expose simplement sur chaque sujet les règles, telles que nous les trouvons dans l'Écriture, dans les conciles, dans les saints docteurs de l'Église; telles qu'elles ont été pratiquées par tous les ministres fidèles, que la miséricorde de Dieu ne manque jamais de susciter à son Église dans tous les temps, pour y perpétuer la sainteté aussi bien que la vérité. Il ne porte pas le devoir au-delà de ses justes bornes; mais il ne lui ôte rien de toute l'étendue qu'il doit avoir. Il appuie ces règles saintes de raisons solides, puisées dans la même source que les règles elles-mêmes; aussi ne souffrent-elles point de réplique. Il va au-devant de tous les prétextes les plus spécieux que la corruption et l'ignorance leur opposent, pour les proscrire tout à fait de l'Église de Dieu, s'il était possible. Il démontre qu'en vain l'on voudrait autoriser les abus par la durée de leur règne; que les abus restent toujours ce qu'ils sont, c'est-à-dire des coutumes vicieuses dont il faut s'éloigner, puisqu'elles ne sauraient jamais prescrire contre la vérité immuable des règles, auxquelles il faut enfin revenir, si l'on ne veut se tromper misérablement soi-même.

Comme les devoirs des ecclésiastiques ne sont pas les mêmes que ceux des personnes engagées dans le siècle, cette partie des ouvrages du P. Massillon, dans laquelle il se borne à l'instruction du clergé, pourra ne paraître pas aussi intéressante pour le public que les volumes qui ont déjà vu le

jour, dans lesquels il instruit en général tous les fidèles. Cependant l'on ose dire, dans un sens très-véritable, que cette partie est peut-être celle dont le public doit tirer le plus d'avantages. En effet, quel bonheur pour le monde, si le nombre des ministres fidèles et zélés se multipliait dans l'Église de Jésus-Christ! Les ministres sont *le sel de la terre* destinés à préserver les âmes de la corruption du monde. Comment en seraient-elles préservées, si les ministres ne sont eux-mêmes qu'un sel affadi, *qui n'est plus bon qu'à être jeté dehors et à être foulé aux pieds par les hommes*[1]? La paille est si abondante dans l'aire du Seigneur, qu'elle fait presque disparaître entièrement le bon grain : des désordres de toute espèce défigurent l'Église, au point que l'on serait presque tenté de douter s'il reste encore de la foi sur la terre. Le fidèle ne doit pas moins gémir de ces maux que le ministre lui-même. Eh! pourrait-il y être indifférent, sans se rendre coupable aux yeux de Dieu? Si le ministre doit craindre que l'irréligion et les désordres qui règnent dans le monde ne soient des effets de sa lâcheté, le fidèle ne doit-il pas trembler à son tour, lorsqu'il considère combien ses prévarications continuelles peuvent contribuer à ces désordres, qui causent les gémissements de l'Église? Les uns et les autres doivent donc se réunir pour demander à Dieu un remède à de si grands maux. Or, quel remède serait plus efficace que le renouvellement de l'esprit du sacerdoce dans ceux qui exercent les fonctions de cet auguste ministère?

Un ouvrage qui peut contribuer à ressusciter cet esprit est donc intéressant pour le peuple lui-même, et il ne peut que lui être utile de le méditer. Il connaîtra quels sont les ouvriers que Jésus-Christ l'avertit de demander au *maître de la moisson*. Il saura quels sont les fruits auxquels il peut reconnaître les vrais prophètes, seuls dignes de sa confiance. Enfin, saisi d'une salutaire frayeur à la vue des obligations terribles que contractent les prêtres, il apprendra que ce n'est ni la chair ni le sang qui doivent donner des ministres au Seigneur; que rien n'est si déplorable que l'aveuglement des pères et des mères, qui, faisant entrer leurs enfants dans le sanctuaire sans une vocation marquée, deviennent ainsi les meurtriers et de l'âme de leurs enfants, et de l'âme d'une infinité de fidèles, que ces mauvais ministres laissent périr.

Le genre d'éloquence qui règne dans ces discours est d'un goût différent de celui des sermons. La force et la véhémence conviennent à la chaire ; le ton de la conférence en général, surtout des conférences ecclésiastiques, doit être plus doux et plus uni. C'est ce qu'observe le P. Massillon: il parle aux ecclésiastiques comme à gens instruits, qui savent les règles auxquelles il se contente de les rappeler et de se rappeler lui-même ; il ne leur fait point de ces reproches vifs et piquants que l'on fait quelquefois au pécheur dans la chaire de vérité, pour le tirer de son engourdissement; mais il leur représente d'une manière sensible et pathétique les suites tristes et funestes qu'entraîne après soi non-seulement le désordre, mais la tiédeur même ou l'ignorance du clergé ; ils ne sauraient se perdre tout seuls ; leur perte entraîne infailliblement celle d'une infinité d'âmes, pour la rançon desquelles le Fils de Dieu a versé jusqu'à la dernière goutte de son sang.

Les Conférences que j'appellerai épiscopales, parce qu'elles ont été faites pendant l'épiscopat de l'auteur, seront éternellement le modèle du ton que doit prendre un évêque, lorsqu'il parle à ses curés. Il diversifie sa voix en mille manières différentes ; mais c'est toujours la voix d'un père, ou plutôt d'un collègue qui parle à ses collègues et à ses coopérateurs dans le saint ministère; il s'abaisse jusqu'aux détails les plus simples, qu'il sait ennoblir et rendre intéressants par le tour qu'il leur donne, et par les expressions dont il a soin de les revêtir. Il serait difficile de trouver quelque chose de plus tendre, de plus touchant, en un mot, de plus épiscopal que ces discours.

Qu'il nous soit donc permis d'exhorter les ecclésiastiques de lire avec une extrême attention cette partie des ouvrages du P. Massillon, qui les regarde directement; ils y apprendront ce que c'est qu'un ministre de la nouvelle alliance, un homme qui entre dans le sacerdoce de Jésus-Christ, pour ne faire avec lui qu'un seul et même prêtre du Dieu très-haut. Puisse cette lecture, en leur faisant connaître les règles et les obligations de la milice sainte à laquelle ils se sont consacrés, leur inspirer un désir efficace de les pratiquer!

Quelques personnes nous ayant témoigné désirer qu'on fît un recueil des Mandements du P. Massillon, nous en avons ramassé la plus grande partie, que nous plaçons à la fin du second volume des Conférences. Nous ne pouvons souhaiter un garant plus sûr du plaisir que l'on aura de les trouver ici réunis, que l'empressement avec lequel on en faisait venir des copies, soit à Paris, soit dans les provinces, dès qu'ils avaient été publiés dans sa ville épiscopale.

[1] Matth., v, 13.

CONFÉRENCES ECCLÉSIASTIQUES

PRONONCÉES A SAINT-MAGLOIRE.

En arrivant à Paris, Massillon fut employé comme directeur au séminaire de Saint-Magloire, tenu par les oratoriens. La jeune noblesse, destinée aux autels, affluait à cette maison, où l'on ne restait qu'un an. Massillon y trouva, entre autres jeunes ecclésiastiques, les brillants abbés de Louvois et de Rohan avec qui il se lia. A cause de la condition élevée de ses auditeurs, Massillon appuie sur l'ambition, les bénéfices, et la fuite du monde. Quoique quelques parties en aient vieilli, — car maintenant le Dieu de Nazareth cherche surtout ses apôtres dans les campagnes et sous le chaume, — ces conférences, faites pour les deux dernières années du siècle de Louis XIV, contiennent de solides et éloquentes instructions qui conviennent à tous les temps. Plus d'un évêque les fait lire avec fruit dans les réunions ecclésiastiques.

PREMIÈRE CONFÉRENCE.

DISCOURS SUR L'EXCELLENCE DU SACERDOCE.

NOTICE.

Massillon donna cette instruction aux jeunes clercs de Saint-Magloire, le jour de la Purification, 2 février. Elle est pleine de véritable éloquence.

Ecce positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel.

Il a été établi pour servir à la perte et au salut de plusieurs. — Luc, II, 34.

Pourquoi croyez-vous, mes Frères, que le juste Siméon mêle aujourd'hui une prophétie si triste aux mystères augustes qui s'accomplissent dans le temple? Le fils unique du Père vient d'y entrer pour la première fois; il prend possession de son nouveau sacerdoce; il en exerce les premières fonctions publiques, en s'offrant lui-même à son père; il substitue au sang des boucs et des taureaux l'oblation de son corps, c'est-à-dire cette victime si longtemps attendue, seule capable d'apaiser la colère de Dieu et de le réconcilier avec les hommes. Pontife des biens véritables, il se propose déjà d'entrer avec son propre sang dans le

sanctuaire éternel, et d'en ouvrir après lui l'entrée à ses frères ; en un mot, il rend la gloire de ce nouveau temple bien plus éclatante que ne l'avait été la gloire du premier ; et parmi des circonstances si heureuses pour tout l'univers, après lesquelles ce saint vieillard quitte la vie sans regret, il se tourne vers Marie et lui annonce que ce nouveau pontife, qui doit être la lumière des nations et la gloire d'Israël, est pourtant établi pour servir à la perte comme au salut de plusieurs. Laissons là les autres raisons de ce mystère, et bornons-nous à une vérité qui nous regarde.

Il me paraît que Jésus-Christ, prenant aujourd'hui une possession publique de son sacerdoce dans le temple, est la figure précise de chaque prêtre, lorsqu'il vient de recevoir l'onction sainte, et que pour la première fois il paraît dans le temple revêtu de cette dignité redoutable. Or, je dis que c'est dans cette circonstance si solennelle qu'on doit dire de lui : *Ecce positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel ;* celui-ci vient d'être établi ministre pour être l'instrument de la perte ou du salut de plusieurs. C'est sur cette terrible alternative que roule la destinée d'un prêtre ; et il est vrai à la lettre d'un chacun de vous[1], que vous allez être établis ou que vous l'êtes déjà pour édifier ou pour détruire, pour arracher les scandales du champ de Jésus-Christ ou pour en mettre un nouveau, pour sauver ou pour perdre ; en un mot, pour être une odeur de vie ou de mort parmi les fidèles. Voilà sur quoi je me propose de vous entretenir.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Quelle idée avons-nous, mes Frères, du ministère terrible auquel nous aspirons ; et qu'offre à la plupart le choix de l'état saint pour lequel ils se sont déclarés ? Les uns, exclus par les circonstances de leur naissance des bénédictions temporelles et des prérogatives du premier-né, tristes peut-être comme Esaü, de n'y pouvoir plus rien prétendre, se consolent sur ce que le père de famille a des bénédictions de plus d'une sorte, et regardent le plus saint et le plus sublime de tous les états, comme le moindre partage, comme un pis aller inévitable, comme une bienséance que le monde lui-même leur impose, et un égard qu'ils doivent à leur nom, aux intérêts de leur maison, qu'ils se doivent à eux-mêmes.

Les autres, destinés dès leur tendre enfance à des espérances d'élévation, accoutumés par les discours domestiques à ne se figurer le fardeau redoutable du sacerdoce que sous les idées flatteuses de poste et de dignité, y courent comme à des biens et des honneurs assurés. Semblables à ce profane Héliodore, ils n'entrent dans le temple que parce qu'ils ont ouï dire qu'ils y trouveraient des trésors immenses, quoiqu'ils ne doivent y trouver que des dépôts sacrés destinés non à nourrir leur faste et leur mollesse, mais à la nourriture des orphelins et des veuves.

Quelques-uns, déterminés par les suites d'un tempérament doux et paisible, seulement pour s'épargner les fatigues et les périls de l'ambition, les agitations et les soucis de la fortune, se jettent dans l'héritage de Jésus-Christ, comme dans un port tranquille, où ils ne se promettent que les douceurs d'un calme oiseux, des mœurs douces et libres de tout embarras, et un état où l'on ne vit que pour soi-même.

Il s'en trouve même qui, nés avec plus de vivacité et avec des désirs d'ambition et de gloire, s'y proposent des fonctions éclatantes, des ministères publics, et se promettent déjà de leurs talents, non le salut, mais l'admiration et les applaudissements des peuples.

Enfin, il en est qui, détrompés des plaisirs et rebutés des injustices du monde qui les néglige, lassés même des passions par le vide seul et l'amertume qui les suit, dépouillent l'ignominie de l'habit séculier, entrent dans la cléricature simplement comme dans une voie plus sûre de salut, et où la bienséance seule les met à couvert des occasions de chute qu'ils avaient trouvées dans le monde, et regardent comme la réparation de leurs crimes passés un état sublime et divin, dont les pénitents mêmes étaient autrefois exclus, et qui n'était ouvert qu'à l'innocence. Chacun n'envisage le sacerdoce que par rapport à soi ; nul ne le regarde comme un état à suites, et qui lie nos destinées à celles des peuples, comme si nous n'étions prêtres que pour nous-mêmes.

Cependant, quelles que soient les vues que nous nous proposons dans le sacerdoce, devenant prêtres, nous devenons des hommes publics ; nous contractons des liaisons saintes et

[1] *Un chacun de vous*, Expression vieillie et appartenant à la première manière de l'orateur.

essentielles avec tous les fidèles ; nous sommes comme des pierres angulaires où se rapporte tout le reste de l'édifice ; et désormais nous ne pouvons plus, ni demeurer fermes sans soutenir ceux qui sont autour de nous, ni tomber sans les entraîner par notre chute : *Positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel.*

Car, premièrement, un prêtre, de cela seul qu'il est marqué de ce caractère auguste, et honoré du sacerdoce chrétien, quelque place qu'il occupe dans l'Eglise, est toujours chargé des intérêts du peuple devant Dieu ; c'est à lui à porter tous les jours aux pieds de son trône les besoins et les péchés des fidèles. Le ciel ne s'ouvre et ne se ferme, pour ainsi dire, qu'à sa voix. Comme il a par sa dignité plus d'accès auprès du Seigneur, c'est à lui à le solliciter en faveur de ses frères, à l'émouvoir, à le forcer même et lui arracher des grâces. Les princes de la terre veulent que les plaintes et les besoins de leurs peuples ne viennent à eux que par le canal de leurs ministres, et que les grâces ne descendent et ne se répandent que par la même voie : tel est l'ordre établi de Dieu dans son Eglise ; et de là les prières canoniques dont elle fait une loi et un devoir public et journalier à chaque ministre, persuadée que les prières des prêtres sont les canaux des grâces publiques, et que ce sont là les cris que le Père exauce toujours, à cause du respect dû à la dignité et à l'éminence de leur caractère.

Or, un prêtre mondain et infidèle à sa vocation ; un prêtre qui, portant tous les jours sa langue jusque dans le ciel par la vertu des bénédictions mystiques prononcées à l'autel, la laisse, au sortir de là, ramper sur la terre[1] selon l'expression du prophète, et ne l'occupe qu'à des entretiens vains, oiseux et profanes ; un prêtre dont le cœur plein du monde ne saurait plus goûter les choses de Dieu, dont l'imagination dissipée, souillée par mille images indécentes, ne saurait plus se recueillir un instant devant son Seigneur ; un prêtre qui à peine dérobe quelques moments précipités à ses plaisirs pour honorer Dieu du bout des lèvres ; qui laisse couler sur une langue froide, languissante, inattentive, les expressions les plus divines et les plus embrasées d'un roi pénitent ; qui se décharge d'un devoir si consolant, et seul capable, dit saint Ambroise, d'adoucir les dangers, les peines et les sollicitudes de nos fonctions ; qui s'en décharge, dis-je, comme on secoue un joug embarrassant et odieux ; un prêtre de ce caractère, que peut-il obtenir aux hommes d'un Dieu qu'il ne connaît pas, et à qui il n'oserait parler pour lui-même ? Que revient-il de son sacerdoce aux peuples au milieu desquels il vit, ou sur lesquels il est établi ? En quoi l'Eglise peut-elle s'apercevoir qu'elle a en lui un époux, un consolateur, un défenseur, un médiateur, un gardien de sa foi et de sa sainteté ? Car, ce sont tous les titres augustes que nous partageons avec Jésus-Christ. Mais je vais plus loin : n'est-il pas coupable devant Dieu de toutes les grâces qu'il manque d'attirer sur ses frères, et que l'ordre de la Providence avait attachées à ses prières et à ses gémissements ? Devant le tribunal de Jésus-Christ, la corruption de ses citoyens, les désordres de ses amis et de ses proches, l'affaiblissement de la foi parmi les fidèles, et en un mot, les maux de l'Eglise et les scandales qui l'affligent, ne seront-ils pas son ouvrage ? Que dis-je ? au jour terrible des vengeances, mille âmes faibles et infortunées ne lui reprocheront-elles pas que si sa piété et ses prières avaient aidé leurs bons désirs, elles auraient fait pénitence dans la cendre et dans le cilice ? Si Moïse, malgré les ordres du Seigneur, eût laissé tomber ses mains défaillantes, et cessé de le prier sur la montagne, le sang des Israélites vaincus n'aurait-il pas crié contre lui ; et coupable de la victoire de Madian, n'eût-il pas été le meurtrier de ses frères ? Vous occupez la place d'un ministre agréable à Dieu, qui eût ouvert par ses cris le sein de la miséricorde divine sur les fidèles ; vous privez les peuples d'un secours qui leur était dû. Vous êtes placé dans le sanctuaire comme une nuée sans eau et ténébreuse en même temps, qui non-seulement ne donne rien, mais qui empêche les influences du ciel de passer sur la terre. Vous êtes dans le champ du Seigneur comme un arbre mort et déraciné, qui, non-seulement occupe en vain la terre, mais qui cache aux plantes qu'il a sous lui la chaleur féconde du soleil, et les laisse dans une ombre mortelle où elles perdent l'espérance de leur accroissement[1].

[1] Le mot *ramper* est une des expressions les plus habituelles à Massillon.
Lingent pulverem sicut serpentes. — Mich., VII, 17.
Sermo eorum ut cancer serpit. — II Tim., II, 17.

[1] Belle et juste image.

Et d'où croyez-vous, mes Frères, que viennent la licence des siècles, la décadence des mœurs, le relâchement de la discipline, et l'affaiblissement de la foi et de la piété dans l'Eglise? D'où croyez-vous qu'elles viennent? de la tiédeur et de l'infidélité des prêtres. Nous sommes toujours la première source de l'avilissement et de l'oubli de la loi de Dieu parmi les hommes; les maux de l'Eglise sont presque toujours nos crimes propres. C'est que nous ne pleurons presque plus entre le vestibule et l'autel; c'est que nos vœux tièdes, languissants, souvent même souillés, ne sont pas assez puissants pour monter jusqu'au trône de Dieu, et ouvrir le sein de ses miséricordes sur les fidèles; c'est que l'Eglise manque de médiateurs fervents et accrédités qui puissent, comme Moïse, parler avec confiance et une sainte liberté au Seigneur, s'opposer comme lui à ses vengeances, et arrêter, pour ainsi dire, son bras tout prêt à verser des fléaux et à exercer des châtiments sur son peuple. Ainsi, je pourrais dire ici dans un sens différent du prophète: « Seigneur, nous sommes devenus semblables aux nations infidèles et corrompues, à ces peuples qui ne vous connaissent pas; nous imitons leurs excès et leurs égarements; le culte[1] lui-même n'est plus parmi nous comme parmi elles qu'un abus, une superstition ou un scandale; et votre peuple n'a plus rien qui le distingue des incirconcis. D'où vient cela, ô mon Dieu? c'est que vous avez établi sur nos têtes des hommes faits comme nous, des prêtres qui ressemblent au peuple; c'est que nos guides et nos conducteurs nous montrent eux-mêmes le chemin qui conduit à la mort: *Posuisti nos in similitudinem gentibus*[2] .... *imposuisti homines super capita nostra*[3] ». Ainsi, un prêtre, de cela seul qu'il ne prie pas, ou qu'il prie mal, est établi pour la ruine de ses frères: *Positus... in ruinam... multorum.*

En second lieu, un prêtre est le réconciliateur des hommes avec Dieu: *Ut repropitiaret delicta populi*[4]; établi pour offrir la victime de propitiation, la seule que Dieu regarde d'un œil favorable, et seule capable de désarmer sa colère, lorsque les péchés des peuples l'ont irrité. Or, un prêtre, ou qui a éteint l'esprit de sa vocation, ou qui ne l'a jamais reçu, que vient-il faire, lorsqu'il monte à l'autel? Il vient lever au ciel comme ministre public des mains vides, et peut-être impures, qui vont porter ses infidélités jusque sous les yeux de Dieu; il vient souiller de ses seuls regards la présence des mystères terribles; il vient présenter au Père le sang de son Fils, qu'il profane et qu'il répand, et qui crie vengeance contre lui; il vient immoler comme un ennemi, et non pas comme un prêtre, l'hostie vivante; en un mot, il vient renouveler l'attentat de la croix. Et je vous prie, que peuvent se promettre les peuples de ce ministère de mort? le bouleversement de toute la nature comme autrefois, l'éclipse des astres du firmament, le voile du temple déchiré, des schismes, des scissions, des divisions dans l'Eglise, des ténèbres répandues sur la terre, la confusion et l'horreur de tout l'univers. Car, si dès les premiers temps de l'Eglise, les maladies populaires, les morts imprévues, les accidents funestes, étaient les suites des seules communions indignes; si saint Paul n'en cherche pas ailleurs la raison: *Ideo inter vos multi infirmi et imbecilles, et dormiunt multi*[1]: quels châtiments réservez-vous donc, grand Dieu, aux sacrifices indignes, aux oblations profanées, aux mystères souillés? N'en doutez pas, mes Frères, si les fléaux du ciel sont si communs et si terribles en nos jours; si les maux et les dissensions de l'Eglise semblent croître et s'aigrir chaque jour de plus en plus; si les calamités publiques sont si durables; si les maux se multiplient sur nous; c'est la profanation des choses saintes qui arment la justice divine; ce sont les méchants prêtres qui attirent ces malheurs sur les peuples: *Propter hoc enim*, dit saint Grégoire de Nazianze, *res omnes nostræ jactantur et concutiuntur; propter hoc fines orbis terræ suspicione et bello flagrant*[2].

Oui, mes Frères, ce sont les Jonas, les prophètes infidèles, qui tirent des trésors de la colère de Dieu les vents et les tempêtes qui ont mis si souvent le vaisseau de l'Eglise sur le point d'un triste naufrage, et qui l'auraient submergé, si les portes de l'enfer avaient pu prévaloir sur la promesse de Jésus-Christ, et s'il n'avait pas mis des bornes à l'impétuosité des flots de la mer, au-delà desquelles il ne lui

[1] *Culte*, expression très-souvent employée par Massillon.
[2] Ps. XXXXIII, 15.
[3] Ps. LXV, 12.
[4] Hebr., II, 17.

[1] I Cor., XI, 30.
[2] S. Greg. Orat. XXVIII.

sera jamais permis d'aller. Non, mes Frères, les peuples de tant de royaumes séparés de l'unité, et devenus sectateurs des doctrines étrangères, s'élèveront un jour contre ces prêtres indignes qui vivaient encore dans le temps de la naissance de l'erreur parmi eux; et ils leur reprocheront que la profanation des autels, dont ils étaient coupables, avait seule déterminé la justice de Dieu à se servir de l'hérésie pour les renverser, et qu'il avait abandonné à ses ennemis des temples que l'irréligion de ses ministres avait mille fois souillés. Ils reprocheront à ces Ophni et à ces Phinées que l'arche sainte ne serait jamais devenue au milieu d'eux la proie des Philistins, et qu'un culte étranger n'aurait pas succédé à celui de leurs pères, si le Seigneur, lassé des profanations dont ils la déshonoraient, n'en eût retiré sa gloire et sa présence [1]. Ecoutez comme le Seigneur s'en plaint lui-même dans son prophète: « Ce sont les pasteurs infidèles qui sont la source funeste de tous les malheurs de mon Eglise, et qui ont attiré à cette vigne choisie sa ruine et sa destruction entière: *Pastores... demoliti sunt vineam meam* [2]. Ce sont eux qui ont changé en une affreuse solitude cette portion de mon héritage où croissaient autrefois des plantes si fécondes et des fruits si abondants: *Dederunt portionem meam desiderabilem in desertum solitudinis* [3]. Ils ont flétri tout ce qu'elle avait de plus brillant; ils l'ont laissée exposée à la déprédation et à la fureur de ses ennemis; et cette terre infortunée pleure encore sur la triste désolation que lui ont attirée les prévarications de ceux que j'avais établis pour veiller à sa défense: *Posuerunt eam in dissipationem, luxitque super me: desolatione desolata est omnis terra* [4] ». Quel malheur donc, mes Frères, pour un siècle, pour un royaume, pour un peuple, qu'un seul prêtre indigne de son ministère! Il n'est établi que pour la perte de ses frères: *Positus... in ruinam... multorum.*

On lit dans l'histoire qu'à la naissance de ces tyrans, de ces empereurs cruels, qui devaient un jour persécuter l'Eglise et inonder l'empire du sang des chrétiens, des signes funestes paraissaient dans les airs, et y traçaient comme les présages affreux des calamités futures. Il se peut faire que la crédulité des peuples ait donné lieu à de telles observations. Mais si nous savions discerner la face du ciel, ou plutôt s'il était vrai que la main de Dieu y eût tracé les maux à venir de son Eglise, nous y verrions sans doute des signes affreux présider à la naissance d'un mauvais prêtre; nous y lirions l'histoire anticipée des malheurs publics; nous sentirions toute la nature frémir et s'émouvoir du présent que Dieu vient de faire aux hommes dans sa colère; et effrayés de ces prodiges, nous nous demanderions à nous-mêmes dans un sens bien différent de celui des parents du Précurseur: Quel sera donc cet enfant; et quel malheur vient-il annoncer à la terre? *Quis, putas, puer iste erit* [1]? Et certes les tyrans, en faisant des martyrs, multipliaient du moins les fidèles; ils attiraient à la vérité de l'Evangile un témoignage sanglant et public qui rendait gloire à l'Etre suprême. Mais les infidélités d'un mauvais prêtre, en affligeant l'Eglise, ne lui annonçent que des calamités encore plus tristes que les scandales mêmes dont il la déshonore. Et quand je dis un mauvais prêtre, je ne le suppose pas souillé des crimes les plus affreux; je ne le suppose que mondain, ambitieux, dissipé, livré aux amusements et aux inutilités du siècle, plus occupé de ses espérances de fortune et d'établissement que des fonctions de son ministère; et je dis que c'est un homme de péché assis dans le temple de Dieu, un fléau que sa justice prépare aux hommes, un enfant de colère né pour le malheur de ses frères: *Positus... in ruinam... multorum.*

En troisième lieu, un prêtre est le coopérateur de Dieu dans le salut des âmes: *Dei... adjutores* [2]. Il applique aux hommes le sang de Jésus-Christ par les canaux des sacrements; il purifie les consciences dans le bain de la pénitence; il annonce aux fidèles la parole de vie et de réconciliation; il les nourrit du pain de la doctrine et de la vérité.

Or, un prêtre indigne de cet auguste nom devient par les mêmes endroits le coopérateur de Satan dans la perte et la séduction de ses frères. Car, je ne parle pas seulement ici de ces prêtres ignorants et mercenaires qui regardent la piété comme un gain, à qui une indulgence criminelle au tribunal tient lieu de science et de mérite, et qui étant entrés

[1] Tout ce passage est d'une indignation bien juste et bien éloquente.

[2] Jerem., XII, 10.

[3] Ibid.

[4] Jerem., XII, 11.

[1] Luc, I, 67.

[2] I Cor., III, 9.

dans cette fonction difficile et formidable sans vocation, sans doctrine, sans connaissance des règles, sans élévation, et sans cette pureté de motifs digne de la grandeur et de la sainteté de ce ministère, la remplissent sans règle, sans discernement, sans zèle, sans attention ni au caractère des pécheurs, ni à l'énormité de leurs crimes. Je ne parle pas des maux innombrables dont leur ministère afflige l'Eglise : la sécurité et l'impénitence des pécheurs, les abus sur les obligations essentielles, la fréquentation des sacrements dans des mœurs criminelles, l'indocilité et la révolte des gens du monde quand nous entreprenons de les détromper et de leur montrer la seule voie qui conduit au salut, la perpétuité des usages criminels et des fausses maximes parmi les fidèles, l'inutilité pour eux des mystères, des solennités et des grâces de l'Eglise, et enfin leur confiance et leur sécurité au lit de la mort ; tout vient de là. Ce sont les dispensateurs ignorants et infidèles du sacrement de pénitence tout seuls qui ont changé la face du christianisme ; eux seuls ont éteint ce reste de foi, de piété, de respect pour les règles, d'esprit chrétien que la durée des siècles n'avait pu éteindre ; eux seuls en un mot sont les corrupteurs des peuples, les sources publiques de la décadence des mœurs, la première époque de la dépravation générale, du relâchement et de l'impénitence parmi les fidèles. Car, hélas ! mes Frères, vous le savez, tout est piége, tout est péril, tout est séduction dans le monde pour l'innocence. Il ne restait donc que la montagne sainte, que les tribunaux sacrés de la pénitence, où une âme touchée pouvait voler comme la colombe pour y chercher un asile ou un secours du moins qui lui aidât à se déprendre des filets où [1] le monde et le démon l'avaient enlacée. Or, c'est sur cette montagne même, sur ce Thabor où elle croyait trouver un asile, qu'elle trouve encore dans l'ignorance, dans l'indulgence criminelle, dans la corruption peut-être et les penchants bas et mercenaires des ministres, des filets étendus et d'autant plus dangereux qu'on est moins en garde contre eux, et que la religion elle-même semble autoriser sa sécurité et sa confiance. « *Audite hoc, sacerdotes.... quoniam laqueus facti estis speculationi, et rete expansum super Thabor* [2]. Ecoutez, ô prêtres, c'est Osée qui leur fait ce reproche, parce que, loin d'être les guides de mon peuple et de le conduire dans mes voies, vous leur avez tendu des piéges pour les faire tomber sans ressource ; et au lieu de rompre les liens de l'idolâtrie et des dissolutions qui les tenaient captifs, vous les avez resserrés, et vous avez été pour eux comme des filets funestes où ils se sont pris, et d'où leur simplicité, dont vous avez abusé, ne saurait plus se débarrasser : *Audite hoc, sacerdotes.... quoniam laqueus facti estis speculationi, et rete expansum super Thabor* ».

Je ne parle pas, dis-je, dans un lieu si plein de l'esprit sacerdotal [1], de ces ministres indignes et criminels ; je ne parle que de ceux qui affaiblissent leur ministère par des mœurs tièdes et mondaines ; et je dis que ne prenant aucun soin de ressusciter en eux la grâce de leur vocation par la prière, par l'éloignement du monde, par la mortification des sens, par une vie intérieure et recueillie, ils n'ont aucune grâce à parler des choses de Dieu. Ils reprennent, ils corrigent, ils instruisent au tribunal sans onction, sans zèle, sans bénédiction ; ils accompagnent les vérités les plus terribles d'un air de sécheresse, de contrainte, d'insensibilité, qui les affaiblit et leur ôte toute leur force ; ils ne trouvent plus ces expressions prises dans le cœur, et qui seules y vont infailliblement ; ils manquent de ce caractère de piété qui donne aux discours les plus simples tant de poids et tant d'énergie ; le froid de leur cœur glace, ce semble, les paroles sur leurs langues ; et il n'est pas possible qu'ils fassent passer dans l'âme des fidèles cette ardeur de religion, ce feu divin de l'amour de Dieu, dont ils ne sentent pas une seule étincelle dans eux-mêmes. Car, mes Frères, il faut descendre de la montagne comme Moïse, et d'un long entretien avec le Seigneur, c'est-à-dire sortir de la retraite et de la prière, pour parler avec dignité et avec fruit de la sainteté de la loi, pour jeter la terreur dans l'âme de ses violateurs, pour arracher des larmes de componction aux adorateurs du veau d'or, et les obliger par l'onction et la sainte véhémence de son zèle à brûler et fouler aux pieds les idoles qu'ils avaient auparavant adorées.

Et de là, mes Frères, les pécheurs sortent froids et glacés de leurs pieds ; de là encore, l'insipidité, le peu d'usage du ministre à parler

[1] *Dans lesquels.* Renouard.

[2] Osée, v, 1.

[1] Saint-Magloire.

des choses du salut, éteint en eux ces premières agitations de grâce et de pénitence qu'ils portaient au tribunal, et affaiblit dans leur âme la sainte terreur des vérités que l'Esprit de Dieu y avait réveillées; de sorte qu'ils s'étaient approchés de ce bain salutaire, tremblants, consternés, troublés de leurs crimes, et qu'ils en sortent calmés, rassurés, persuadés presque qu'ils s'étaient grossi à eux-mêmes l'énormité de leurs désordres, et que ce n'était pas la peine de tant s'alarmer. De là encore, si ces ministres tièdes et mondains se dévouent à un ministère public et à l'instruction des fidèles; comme une piété tendre et un cœur touché et pénétré ne leur fournissent rien, de là, dis-je, pour y suppléer, il faut avoir recours à une éloquence vide, stérile, froide, puérile, qui ne réussit qu'à défigurer la sainte gravité de l'Evangile; et de là les vérités de la religion affaiblies par des discours tout humains; de là les chaires chrétiennes ne sont plus qu'un spectacle et un airain sonnant; de là, les hommes apostoliques si rares; le ministère de la parole, cette grande ressource du salut des peuples, confié à des hommes faibles dans la foi, étrangers dans la science des saints, vides de l'esprit de Dieu, et souvent pleins d'eux-mêmes et de l'esprit du monde; c'est-à-dire, de là, la prédication de l'Evangile sans fruit, le plus saint temps de l'année sans pénitence, les prières de l'Eglise sans utilité, tous les ministères publics et toutes les ressources du salut inutiles aux fidèles[1].

Non, mes Frères, de quelque innocence de vie dont ces prêtres puissent d'ailleurs se flatter, ce sont des mamelles arides et des seins stériles, dit un prophète; ils égorgent et tuent tout, comme les mauvais pasteurs, de cela seul qu'ils ne nourrissent et ne vivifient pas. L'onction, la bénédiction qu'ils manquent d'attirer sur leur ministère par l'accomplissement tiède et infidèle de leurs devoirs, est un moyen de salut dont ils privent les peuples; et il est vrai de dire qu'un prêtre sans ferveur, sans recueillement, sans esprit de mortification et de prière, est un fléau de Dieu sur les hommes : *Positus... in ruinam... multorum.*

Enfin, dernière raison : quand même nous ne nous proposerions aucune de ces fonctions publiques; car, je n'examine pas présentement s'il nous est permis d'entrer dans l'Eglise pour y être des ouvriers inutiles; quand même nous ne nous proposerions aucune fonction publique, et que nous ne voudrions être prêtres que pour nous, ne sommes-nous pas toujours les modèles du troupeau, *Forma facti gregis*[1]; et n'est-ce pas dans nos mœurs que les peuples viennent chercher des règles et des exemples, ou qui leur inspirent la vertu, ou qui les autorisent dans le vice?

Or, un prêtre mondain et scandaleux, quand il ne ferait seulement que se montrer aux peuples, de quels maux ne se rend-il pas coupable? Il leur devait la régularité d'une conduite édifiante, la gravité des mœurs, la censure et la condamnation par ses exemples seuls, des abus et des désordres publics; sa vie sainte et sacerdotale devait confirmer dans leur esprit la vérité des maximes chrétiennes sur la vie du monde et sur l'impossibilité de l'allier avec le salut. Quelle joie secrète! quelle autorité pour eux! quelles apologies de leurs égarements, quand ils retrouvent dans ses mœurs leurs passions, leurs erreurs et leurs faiblesses! Quelles conséquences ne tirent-ils pas alors sur les vérités les plus terribles du salut dont on leur fait tant de peur? Nous les prêchons en vain : l'Evangile de la plupart des gens du monde est la vie des prêtres dont ils sont témoins : ce n'est pas ce qu'on leur annonce dans les chaires chrétiennes, c'est ce qu'ils nous voient pratiquer dans le détail de nos mœurs. Ils regardent le ministère public comme une scène destinée à débiter de grandes maximes qui ne sont plus à la portée de la faiblesse humaine; mais ils regardent notre vie comme la réalité et le véritable rabais auquel il faut se tenir. Et de là, mes Frères, combien de pécheurs, ébranlés par des inspirations saintes, n'opposent peut-être en secret dans leur cœur aux mouvements de la grâce que le souvenir des exemples funestes d'un prêtre infidèle! De là combien de séducteurs peut-être pour assurer une âme timide dans le libertinage, l'endurcir contre le crime,

[1] On a souvent répété que Massillon, en arrivant à Paris, mécontent des prédicateurs qu'il entendait, s'écria qu'il ne voudrait pas prêcher comme eux. Evidemment, il ne s'agissait ni du grand Bossuet qui avait mis fin à tous ses discours, réservant à son troupeau le reste d'une incomparable parole, ni de Bourdaloue touchant au tombeau, mais sans doute de quelques orateurs de parade, d'éclat passager, et qu'il regardait comme « vides de l'Esprit de Dieu et pleins d'eux-mêmes et de l'esprit du monde ». — Ces deux alinéas forment toute une rhétorique sacrée : Massillon veut une éloquence prise dans le cœur et dans la foi.

[1] I Petr., v, 3.

et l'affermir dans l'impiété, citent les scandales d'une personne consacrée à Dieu! Que d'âmes dont la réprobation n'était attachée qu'aux désordres publics d'un mauvais prêtre! Que de chutes secrètes qui n'ont plus de retour, et qui décident de l'éternité! Que de maux invisibles et irréparables! Quel ravage dans l'héritage de Jésus-Christ, qui n'a pour témoins que les anges du ciel! Grand Dieu, vous voyez ce mystère d'iniquité qui opère en secret; vous le révélerez en son temps; et alors on verra peut-être qu'il y a peu de fidèles réprouvés dans l'enfer, qui ne trouvent dans quelque prêtre l'auteur de leur damnation éternelle.

Oui, mes Frères, nous sommes des lampes élevées pour éclairer la maison du Seigneur; mais du moment que le souffle empesté du serpent nous a éteints, nous répandons au loin une fumée noire qui obscurcit tout, qui infecte tout, et qui devient une odeur de mort à ceux qui périssent. Nous sommes les colonnes du sanctuaire; mais qui, renversées et dispersées dans les places publiques, deviennent des pierres d'achoppement aux passants. Nous sommes le sel de la terre destiné à préserver les âmes de la corruption; mais qui étant une fois affadi, corrompt lui-même ce qu'il aurait dû conserver. Tout ce que le caractère saint met en nous de puissance et de vertu pour la sanctification des peuples, se tourne pour eux en instrument de leur perte, et leurs médecins sont devenus eux-mêmes leurs maux les plus contagieux et les plus incurables.

Aussi, les livres saints nous apprennent que la plus terrible punition que le Seigneur puisse exercer sur les villes et sur les royaumes, c'est de leur susciter de méchants prêtres : il ne punissait pas autrement les plus grands excès de Jérusalem. « Je vous donnerai, leur disait-il, des pasteurs qui appelleront le mal un bien, et le bien un mal; qui ne redresseront pas ce qui est tombé, qui n'affermiront pas ce qui est chancelant, et qui marcheront selon leurs propres voies ». Voilà le dernier de ses fléaux. Quand il n'est que médiocrement irrité, il se contente d'armer les rois contre les rois, et les peuples contre les peuples; il renverse l'ordre des saisons; il frappe les campagnes de stérilité et de sécheresse; il répand la désolation, la faim, la mort sur la terre. Mais quand sa colère est au plus haut point, et que tous ses autres fléaux semblent épuisés; mais quand il dit dans son indignation : « Quel châtiment me reste-t-il encore à exercer sur mon peuple, et quelle dernière marque de ma fureur puis-je lui donner? *Super quo percutiam vos ultrà?... omne caput languidum*[1] »: ah! c'est alors qu'il tire des trésors de ses vengeances des ministres infidèles, des pasteurs mondains et corrompus, et qu'il les suscite à son peuple.

Grand Dieu! à quoi me destinent donc les secrets formidables de votre justice? Il me semble que je ne vous ai pas encore assez abandonné, et qu'il me reste encore assez de crainte de votre nom et de désir de mon salut, pour ne vouloir pas être assez malheureux que de servir de ministre au démon contre vous, et perdre les âmes que vous avez rachetées de tout le sang de votre Fils. Cependant, si je porte dans les fonctions de mon ministère un cœur tiède, une âme encore toute charnelle, l'esprit, les vues, les penchants du monde, je ne suis né que pour le malheur de mes frères, et peut-être vous ne m'avez réservé à ces derniers siècles de relâchement et de corruption, où la dépravation est générale, que comme le fléau le plus terrible dont vous pouviez vous servir pour en punir les désordres : *Positus... in ruinam... multorum.*

Voilà des vérités effrayantes, mes Frères : mais n'oublions pas les consolations; elles conviennent bien mieux à la sainte assemblée devant qui j'ai l'honneur de parler; car, d'un autre côté, un prêtre qui remplit avec fidélité et avec zèle les fonctions de son ministère, est établi pour le salut et pour la délivrance de plusieurs : *Positus... in resurrectionem multorum.*

DEUXIÈME RÉFLEXION.

Il n'y a qu'à revenir sur les mêmes raisons. Un prêtre est chargé des intérêts du peuple devant Dieu : c'est un de ces anges qui montaient et qui descendaient sans cesse de l'échelle de Jacob. Il en descend pour venir se charger des vœux et des besoins des peuples; il monte par la prière pour les porter jusqu'aux pieds du trône de Dieu, et ouvrir le sein de ses miséricordes sur les misères de ses frères. Or, quelle abondance de grâces et de bénédictions n'attirent pas sur l'Eglise les prières d'un saint prêtre? Car, ce ne sont pas ici les vœux d'un particulier qui s'adresse au Seigneur en son propre nom, sans titre, sans autorité, sans fonction publique; et qui, cendre

[1] Is., I, 5.

et poussière, doit compter pour beaucoup la liberté qu'on lui laisse de parler à son Dieu. Ce sont les vœux d'un ministre public, établi pour les hommes auprès de Dieu, qui prie par office, qui parle au nom de toute l'Eglise, de tout le corps des justes surtout qui composent la partie la plus pure et la plus essentielle du Christ tout entier, c'est-à-dire de Jésus-Christ et de ses membres, qui ne forment qu'un corps, qu'un même Christ, que le Père exauce toujours. Que dis-je? ce sont les vœux d'un prêtre, qui, par son sacerdoce, ne forme plus qu'un même prêtre, un même médiateur, une même voix avec Jésus-Christ, et qui paraît devant Dieu revêtu des mêmes droits et des mêmes titres. Eh! que pouvez-vous refuser, Seigneur, à des prières que la piété forme, que la charité enflamme, que la foi de tous les justes consacre, qui vous portent les vœux de toute l'Eglise, et que la voix de votre Fils fait monter jusqu'à votre trône?

On est surpris quelquefois, mes Frères, de voir dans le monde et dans l'Eglise des conversions d'éclat; des ministres mondains, efféminés, dissipés, reprendre l'esprit de leur vocation, renoncer à toutes les vues humaines, et se consacrer aux fonctions les plus humiliantes et les plus pénibles; des pécheurs dissolus, scandaleux, devenus tout d'un coup des pénitents humiliés; des impies même qui se faisaient une gloire affreuse de leur impiété, changés soudainement en des fidèles humbles et religieux. On s'entredemande d'où peuvent venir des changements si peu attendus, et auxquels rien, ce semble, ne nous avait préparés. Le monde qui juge toujours humainement des œuvres de Dieu, en trouve toujours des raisons tout humaines. Mais si l'on pouvait remonter à la source, on verrait que ce sont les suites des prières de quelque saint prêtre, lequel, instruit par les lumières du tribunal de l'état déplorable de ces âmes, et du peu d'utilité qu'elles avaient retiré de ses sages instructions et de ses remontrances tendres et secrètes, vivement touché de leur égarement et de leur perte, avait toujours gémi devant Dieu sur leur malheur, et n'avait cessé de lui dire dans l'amertume de son cœur : « Pardonnez, Seigneur, pardonnez à ces âmes que vous avez rachetées de votre sang; brisez les liens funestes qui les enchaînent; ne livrez pas au lion dévorant des âmes qui confessent votre saint nom; souvenez-vous de vos promesses éternelles, et de vos miséricordes anciennes; et soyez plus touché de leur malheur qu'irrité de leur aveuglement et de leurs crimes ». — C'est de là qu'est parti le coup heureux qui est allé abattre ces pécheurs rebelles et audacieux, et qui les a changés en des pénitents humbles et brisés de componction. Ananie prie dans le secret de sa maison; il demande sans doute la conversion d'un persécuteur qu'il savait parti de Jérusalem et venir ne respirant que la mort et le carnage de ses frères; et Saul est renversé sur le chemin de Damas; et ses prières achèvent ce que celles du saint lévite Etienne avaient commencé.

Non, mes Frères, il n'est rien que les prières d'un saint prêtre ne puissent obtenir du Père des miséricordes; elles vont faire une sainte violence à sa justice. Aussi, vous savez que ne voulant pas se laisser fléchir autrefois envers les Israélites qu'il avait résolu de punir, il conjurait lui-même Moïse et Aaron de ne plus le prier en leur faveur, de ne plus retenir son bras levé pour châtier les iniquités de son peuple, et de laisser agir sa juste colère, comme s'il ne lui eût pas été possible de résister à des supplications que portaient aux pieds de son trône le médiateur et le pontife de son alliance. Et voilà pourquoi les premiers prêtres avec les fidèles ne distinguaient les différentes heures de la journée que par les prières publiques. C'était l'exercice dominant; tout le reste se rapportait là : la prière et le ministère de la parole. C'était l'unique occupation des pasteurs, la seule qu'ils avaient reçue par succession des Apôtres. Aussi, quelles grâces alors répandues sur toute l'Eglise! que de martyrs généreux! que de vierges pures! que de pasteurs vénérables! que de fidèles fervents! que d'anachorètes pénitents! que les tentes de Jacob étaient alors belles! que l'Eglise formait alors un spectacle digne même du respect et de l'admiration de ses ennemis; et qu'il faisait beau voir l'assemblée des fidèles mille fois plus brillante et plus auguste par la piété unanime, par le zèle fervent, par l'innocence des mœurs, par la charité vive qui en unissait tous les membres, qu'elle ne l'est aujourd'hui par les titres et les dignités, par les sceptres et les couronnes mêmes de ceux qui la composent[1]! Ainsi, quand un saint prêtre ne ferait

[1] Nous avons déjà remarqué plus d'une fois combien les contemporains de Massillon goûtaient ces belles et touchantes peintures de l'Église naissante dont il orne souvent ses discours.

que prier, il est toujours vrai de dire qu'il est établi pour le salut de plusieurs : *Positus... in resurrectionem multorum.*

Mais en second lieu, un prêtre est le sacrificateur de la nouvelle alliance : il renouvelle tous les jours à l'autel l'oblation unique, le grand sacrifice, la ressource du genre humain, et promis à l'univers depuis le commencement des siècles ; il y paraît à la place de Jésus-Christ formant son Eglise par sa mort, s'immolant de nouveau pour elle, la purifiant tous les jours dans son sang de ses taches et de ses rides, l'affermissant contre tous les efforts de l'enfer, réparant sans cesse ses ruines, l'offrant au Père très-clément et très-miséricordieux, afin qu'il daigne la pacifier, finir ses dissensions domestiques, la défendre contre toutes les entreprises de l'erreur, réunir dans son sein ceux qui l'ont déchirée en se séparant, la réunir elle-même dans le même esprit de vérité et de charité, et enfin la régir et la gouverner dans tous les endroits de l'univers où elle est répandue. C'est là que s'offrent à son nom des prières et des supplications pour les princes, pour les rois, pour les pasteurs, pour tous ceux qui sont élevés en dignité, afin qu'ils maintiennent la paix de l'Eglise, le repos des fidèles, la majesté du culte et des autels.

Or, un prêtre fervent est à l'autel le ministre de toutes les grâces répandues sur le corps de l'Eglise ; c'est lui qui offre la victime d'où coulent tous ces bienfaits inestimables sur les hommes ; c'est lui qui, comme Abel, attire par sa piété les regards favorables du Seigneur sur ces offrandes saintes. Ce n'est pas que la victime tire son prix du ministre qui l'offre ; mais un ministre saint ne met point d'obstacle aux fruits immenses de ce grand sacrifice, n'arrête pas les bienfaits abondants qui se répandent de là sur la terre, lui laisse tout son prix, et y ajoute, si l'on peut parler ainsi, celui de sa piété et de sa ferveur.

C'est à la célébration des mystères saints et à la sainteté de ses premiers pasteurs que l'Eglise dut autrefois la conversion des Césars. Obligés de se cacher dans des lieux obcurs et souterrains pour renouveler l'oblation non sanglante, ils l'offraient pour les princes mêmes dont les persécutions les retenaient dans ces lieux ténébreux ; et en gémissant sur la servitude de l'Eglise qui voyait avec douleur ces mystères de lumière, devenus, pour ainsi dire, des mystères de ténèbres [1], ils avançaient la conversion des empereurs en demandant la liberté de l'Eglise que leur aveuglement retenait dans l'oppression et dans la captivité.

Encore aujourd'hui, mes Frères, c'est aux bénédictions mystiques des saints prêtres que l'Eglise doit les princes religieux, les pasteurs fidèles, la naissance des grands hommes que Dieu suscite de temps et temps pour éclairer les siècles, pour défendre la foi contre les entreprises de l'erreur, pour soutenir les règles chancelantes, pour empêcher le mensonge de prescrire contre la vérité [2]. C'est encore là qu'il faut rapporter les ressources inespérées dans les calamités publiques, les fléaux suspendus, les guerres terminées dans les conjonctures où il semblait qu'elles allaient être éternelles : tout vient de là. Ceux qui ne jugent des choses que par les vues bornées de l'esprit humain, en font honneur à la sagesse des princes et à la profonde politique de leurs ministres ; mais s'ils pouvaient voir les événements dans leur cause supérieure et secrète, ils la trouveraient sur nos autels entre les mains pures d'un ministre fidèle, d'un prêtre obscur quelquefois, qui caché aux yeux des hommes, décide bien plus des événements publics, que ces hommes importants qui paraissent à la tête des affaires, et qui semblent tenir entre leurs mains la destinée des peuples et des empires. Quel trésor donc pour la terre qu'un prêtre saint ! quel don pour l'Eglise ! quelle ressource pour les fidèles ! quel bonheur pour les villes et pour les royaumes ; et que de puissants motifs pour nous animer à nous renouveler sans cesse dans l'esprit de notre vocation, à ressusciter en nous la grâce du sacerdoce, et à ne pas même laisser ralentir cette première ferveur qui nous consacra au saint ministère de l'autel ! *Positus... in resurrectionem multorum.*

Mais, non-seulement un prêtre offre la victime de salut et de propitiation ; il est même, en troisième lieu, le coopérateur de Dieu dans le salut des âmes par l'administration des sacrements, par la prédication de la parole, par toutes les fonctions qui tendent au salut du prochain. Ainsi, un prêtre saint et éclairé, de

[1] Cette image *des mystères de lumière*, qui, parce qu'ils sont célébrés dans l'obscurité des catacombes, deviennent *des mystères de ténèbres*, est une de ces antithèses défectueuses dont les plus anciens sermons de Massillon présentent quelques exemples.

[2] Sans contredit, l'orateur pensait alors à Bossuet.

combien de grâces n'est-il pas le ministre et l'instrument dans ses divers ministères ? S'il reçoit le dépôt des consciences, que de pécheurs touchés au tribunal, dans ces moments heureux où l'âme est tout ouverte, pour ainsi dire, et où un seul mot dit avec onction perce jusqu'au vif, et ne revient jamais vide ! Combien d'autres éclairés, détrompés sur des abus et des maximes pernicieuses qu'ils croyaient innocentes, parce qu'elles étaient autorisées ou par l'usage commun ou même par des guides aveugles ! Que de désordres prévenus ! que d'âmes retirées de l'abîme où elles croupissaient depuis si longtemps ! Combien d'autres timides et peu sincères, qui, jusque-là avaient menti à l'Esprit-Saint, et caché au prêtre la honte de leur plaies, ramenées à la sincérité de la pénitence ! Que de profanations interrompues ! que de larmes et de soupirs de componction arrachés ! que de saints désirs inspirés ! Combien de semences de conversion jetées dans d'autres âmes, qui porteront du fruit en leur temps ! combien de justes soutenus dans la piété ! combien d'autres édifiés, ébranlés, gagnés à Jésus-Christ par leurs exemples ! Suivez, si vous le pouvez, le cours infini de ces bénédictions et de ces grâces ; et comprenez jusqu'où un prêtre se rend coupable, lorsqu'il en prive l'Eglise et qu'il rend son ministère inutile. *Positus... in resurrectionem multorum.*

S'il annonce la parole de l'Evangile, que d'ignorants instruits ! que de consciences ébranlées ! que d'impies confondus ! que de justes affermis! quelle nouvelle autorité pour les maximes austères de Jésus-Christ que le monde ne cesse d'affaiblir et de combattre ! que de prédicateurs mêmes corrigés sur le modèle de sa simplicité, de son onction, de sa véhémence divine ! Quels hommes que les Bernard, les Xavier, les Raymond, les Vincent-Ferrier ! Tout était entraîné par l'éloquence sainte et par la puissance de l'esprit qui parlait en eux : les villes, les cours, les provinces, les royaumes, les grands et le peuple, rien ne pouvait résister à l'impétuosité de leur zèle et à la sainteté éminente de leurs mœurs. Les larmes, les soupirs, le silence et la componction profonde de ceux qui les écoutaient, étaient les seuls applaudissements qui accompagnaient leur ministère. Leur vie austère, pénitente, ne laissait rien à dire au monde contre les vérités qu'ils annonçaient ; la simplicité, la sévérité de leurs mœurs ne démentait pas celle de l'Evangile dont ils étaient les ministres ; leurs exemples instruisaient, persuadaient, frappaient encore plus que leurs discours ; et l'Esprit de Dieu qui embrasait leurs cœurs, et le feu divin dont ils étaient eux-mêmes remplis, se répandait sur les âmes les plus froides et les plus insensibles, et faisait des temples saints où les fidèles étaient assemblés pour les entendre, comme autant de cénacles, d'où chacun sortait enflammé, et comme enivré de l'abondance de l'esprit qu'il avait reçu [1]. Quels biens un seul homme apostolique n'est-il pas capable d'opérer sur la terre ! Hélas ! il n'en fallut que douze pour convertir tout l'univers. *Positus... in resurrectionem multorum.*

Enfin, dernière raison tirée du zèle et de l'exemple seul d'un saint prêtre. Je dis premièrement de son zèle : quand il ne remplirait aucune fonction publique, quand par des sentiments humbles de lui-même, ou par défaut de talent, il s'interdirait tous les ministères éclatants ; quoique la piété seule dans un prêtre éclairé soit un grand talent, et qu'avec elle on ait, pour ainsi dire, tous les autres: *Venerunt... mihi omnia bona... cum illa* [2]; quand il ne ferait que se consacrer aux bonnes œuvres, entrer dans le détail des misères et des besoins de ses frères ; représentez-vous, si vous le pouvez, tout ce qu'un prêtre de ce caractère opère de fruit de salut parmi les hommes : il réconcilie les cœurs aigris et aliénés ; il perce les ténèbres dont la honte couvre si souvent l'indigence, et en secourant ces indigents inconnus, il leur épargne la confusion même du secours ; l[illegible] établissements utiles et édifiants trouvent dans ses soins et dans son zèle des ressources qui les empêchent de tomber, et qui leur donnent même une nouvelle solidité : que de désordres publics par là prévenus ! que d'occasions de salut ménagées ! il soutient les gens de bien ; il les met en œuvre pour l'utilité et la sanctification de ses frères ; il préside à toutes les saintes entreprises; il est l'âme de toute la piété d'une ville, d'une paroisse ; il est dans l'espérance et dans l'idée de la plupart des pécheurs l'instrument dont Dieu se servira un jour pour les convertir ; il anime tout ; il trouve des re-

[1] L'orateur lui-même eut dans sa vieillesse la consolation d'entendre un de ces hommes apostoliques, un Bridaine.

[2] Sag., VII, 11.

mèdes à tout : point de désordre qui lui échappe ; point de bien public auquel il ne se sacrifie ; point d'entreprise qui le rebute ; point de pécheur qui ne lui paraisse digne de son zèle ; enfin, rien ne peut se dérober à l'ardeur et aux saints attraits de sa charité : *Nec est qui se abscondat a calore ejus*[1].

Il est écrit que le cadavre d'un homme ayant été placé par hasard auprès du corps mort du prophète Elisée, on vit aussitôt ce cadavre se ranimer : ses yeux que la mort avait fermés, se rouvrirent ; sa langue se délia, et on le vit sortir du séjour de la mort et jouir encore de la vie et de la lumière. Hélas ! mes Frères, les cadavres les plus infects, les âmes où la mort et la corruption du péché règnent depuis plus longtemps, ne sauraient presque approcher d'un saint prêtre, d'un envoyé de Dieu, mort à lui-même, au monde et à toutes ses espérances, qu'elles ne sentent à l'instant une vertu qui sort de lui, un souffle de vie qui commence à les ranimer, à leur inspirer de bons désirs, à réveiller leur léthargie, et à opérer en elles des prémices de grâce et de salut : *Nec est qui se abscondat a calore ejus.*

J'ai dit encore l'exemple : oui, mes Frères, quand un saint prêtre bornerait tout le bien qu'il peut faire à l'exemple d'une vie régulière et édifiante, quand il ne ferait que montrer aux peuples, dans le détail de ses mœurs, la piété, le désintéressement, la mortification, la pudeur, l'innocence, la gravité sacerdotale, toujours il serait vrai de dire qu'il est établi pour le salut de plusieurs. L'exemple, vous le savez, est la voie abrégée de la persuasion : les hommes mêmes ne vivent la plupart que d'imitation ; il leur faut des modèles ; et c'est uniquement ce qui fait presque toujours tous leurs vices comme toutes leurs vertus. Ainsi, quel bonheur pour eux quand Dieu suscite au milieu d'eux un saint prêtre dont la piété respectable sert, pour ainsi dire, de spectacle aux anges et aux hommes ! C'est un Evangile continuel qu'ils ont devant les yeux, contre lequel ils n'ont aucun prétexte à alléguer. Si son exemple ne les ramène pas, il leur inspire du moins du respect pour la vertu ; il les force du moins de convenir qu'il y a encore de véritables justes sur la terre ; il répare du moins le tort que les prêtres mondains font dans l'opinion publique à la sainteté de leur caractère, et l'avilissement où il est tombé par l'indécence de leurs mœurs ; il corrige du moins les censures et les dérisions que les libertins font sans cesse retomber des ministres sur le ministère même ; il met, pour ainsi dire, le sacerdoce en honneur. Car, mes Frères, c'est sur nous principalement que le monde aime à lancer les traits les plus piquants de sa satire et de sa malignité ; il ne pardonne rien aux ministres infidèles. Plus ils paraissent l'aimer, se conformer à lui, devenir ses partisans et ses apologistes, plus ils deviennent les sujets de ses mépris et de sa risée. Le monde est impitoyable pour un méchant prêtre ; et au lieu qu'autrefois, dit saint Isodore, c'étaient les prêtres qui étaient les censeurs des peuples et des rois, et qui, par la sainteté de leur vie, devenaient la terreur des méchants ; c'est aujourd'hui le peuple qui est devenu le censeur des prêtres qui redoutent ses jugements, et qui tremblent devant les princes et les grands, parce qu'ils craignent leur mépris ou leur oubli, et qu'ils aspirent à leurs grâces : *Olim sacerdos populo erat formidabilis ; nunc contra populus terrori est sacerdoti*[1].

En un mot, mes Frères, un saint prêtre est le plus grand don que Dieu puisse faire à la terre. Aussi, quels bienfaits croyez-vous qu'il promit aux Israélites par son prophète, s'ils voulaient se convertir et renoncer enfin à leurs prévarications ? quoi ? l'empire des nations, la conquête de l'univers, la ruine entière de leurs ennemis, la fin des maux et des calamités qui les affligeaient, une terre où couleraient le lait et le miel ? Il leur avait fait autrefois ces promesses magnifiques, et elles n'avaient pu les contenir dans l'observance de sa loi, ni les empêcher de prostituer leurs hommages à des dieux étrangers ; il laisse donc des promesses si éclatantes et si capables de faire impression sur un peuple surtout que des motifs charnels et terrestres faisaient presque toujours agir ; mais c'est pour leur en faire une encore plus grande et mille fois plus précieuse : « Convertissez-vous, enfants d'Israël, leur dit-il, revenez au Dieu de vos pères que vous avez abandonné, et je vous donnerai, quoi, mes Frères ? je vous donnerai des pasteurs et des prêtres selon mon cœur : *Convertimini, filii revertentes,... et dabo... pastores juxta cor meum*[2] ». — Suscitez-en donc, ô

[1] Ps. XVIII, 7.

[1] S. Isid. Ep. 278.

[2] Jerem., III, 14, 15.

mon Dieu, à votre Eglise, des prêtres fidèles et des pasteurs selon votre cœur ; formez-en toujours dans ce lieu saint où vous répandez depuis si longtemps les prémices de l'esprit sacerdotal ; tirez de cette assemblée des vases d'élection, qui aillent porter votre nom devant les peuples et les rois ; et en les séparant pour l'ouvrage du ministère, séparez-les pour la sanctification de ceux vers qui vous les envoyez. Nous ne vous demandons pas, ô mon Dieu, la fin des maux qui nous affligent, la cessation des guerres et des troubles, des saisons plus heureuses, le retour de l'abondance et de la prospérité ; donnez-nous de saints prêtres, et vous nous donnerez tout avec eux : *Positus... in resurrectionem multorum.*

Et pour recueillir tout ce discours, mes Frères, réduisons-en le fruit à cette réflexion : Je ne puis ni me perdre, ni me sauver tout seul ; dès là que je suis établi dans le saint ministère et revêtu du sacerdoce chrétien, il faut ou que je sois un fléau sorti des mains de Dieu pour le malheur des hommes, ou un don descendu du ciel pour leur félicité ; il faut ou que je ressemble à ce dragon de l'Apocalypse, à cette bête hideuse et funeste, qui en tombant précipita avec elle une partie des étoiles, ou au véritable serpent d'airain, Jésus-Christ, qui étant élevé de la terre, attira tout après lui, et guérit les langueurs et les infirmités de son peuple ; je suis entre ces deux destinées : *Positus... in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel.*

Quel puissant motif de fidélité dans mes fonctions, de vigilance sur ma conduite, de zèle dans mon ministère, de crainte ou de terreur sur mon état, de renouvellement dans l'esprit de ma vocation, d'espérance ou de terreur et de confusion dans l'attente du souverain prêtre Jésus-Christ, qui viendra me demander compte de ma dispensation, et me présenter les âmes qu'il m'avait confiées, ou comme ma condamnation, si elles ont péri, ou comme ma gloire et ma couronne, si elles ont trouvé le salut et la vie par le secours de mon ministère ! Ainsi soit-il.

DEUXIÈME CONFÉRENCE.

DISCOURS SUR LA FUITE DU MONDE NÉCESSAIRE AUX CLERCS.

Également prononcée le jour de la Présentation de Notre-Seigneur et de la Purification de la Sainte-Vierge, fête particulièrement célébrée à Saint-Magloire.

Tulerunt puerum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino, sicut scriptum est... : Quia omne masculinum adaperiens vulvam, sanctum Domino vocabitur.

Ils portèrent Jésus à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur, selon qu'il est écrit : Tout enfant mâle premier-né sera consacré au Seigneur. — Luc, II, 22, 23.

Il était écrit et ordonné dans la loi[1], mes Frères, que tout premier-né d'entre les Juifs serait consacré au Seigneur, c'est-à-dire destiné comme Samuel à son culte, dédié au temple et à l'autel, séparé des usages profanes, en un mot, saint, sur lequel le monde n'aurait plus de droit, et sacrifié même aux pieds de l'autel comme une prémice sainte que Dieu s'était réservée à lui seul, et qu'on était obligé de remplacer par une autre offrande.

Jésus-Christ, le premier-né d'entre ses frères, figuré par les premiers-nés des Hébreux, vient aujourd'hui accomplir cette loi, et en développer la figure et le mystère. Sa consécration à l'autel est la source et le modèle de la nôtre ; nous sommes comme les premiers-nés de la nouvelle alliance, comme les prémices des fidèles que l'Eglise consacre au Seigneur pour tout le reste de ses membres ; nous avons

[1] Exod., XIII, 12, 13.

succédé en ce point aux premiers-nés des Juifs. On nous présente au temple comme eux, en un âge encore tendre ; on nous dévoue à l'autel ; on nous sépare des usages profanes ; on ne laisse plus au monde de droit sur nous ; on nous réserve tout entiers comme eux, pour être offerts et sacrifiés au Seigneur. La seule différence que j'y trouve, est que le sacrifice, et la consécration des premiers-nés, qui n'était que la figure de celle de Jésus-Christ, était aussitôt rachetée et remplacée par une autre offrande, au lieu que la nôtre, qui est une continuation de la sienne, est réelle, est perpétuelle, et ne peut être remplacée par aucun échange.

Or, le principal caractère de cette consécration est de nous séparer de tout commerce profane, de nous destiner tellement à l'autel et à son culte, qu'il ne nous soit plus permis de sortir du sanctuaire, pour rentrer dans les tentes des pécheurs, et participer à leurs œuvres, et de nous éloigner du monde, comme d'un lieu où la sainteté de notre consécration est toujours avec indécence, et ne peut être longtemps sans profanation.

Je sais que les mœurs des clercs ne doivent avoir rien de trop austère ni de trop farouche. Appelés à sanctifier les pécheurs, il faut qu'à l'exemple de Jésus-Christ nous prenions, pour ainsi dire, leur ressemblance, et paraissions presque revêtus de leurs infirmités ; destinés à les conduire comme leurs anges visibles, il faut comme ce conducteur céleste du jeune Tobie, que nous paraissions en un sens imiter leurs coutumes et leurs mœurs, et que tandis que nous usons en apparence de la même nourriture qu'eux, nous nourrissions en secret notre foi et notre piété *d'une nourriture invisible* qu'ils ignorent [1].

Je sais que notre ministère nous mêle parmi les hommes ; qu'il faudrait sortir de ce monde, comme parle l'Apôtre [2], si nous voulions rompre toute société avec les pécheurs ; et que la grâce du sacerdoce nous fait vaincre en combattant, et non pas en fuyant. Je sais enfin que sous le ministère même judaïque, la tribu sacerdotale était seule répandue et dispersée parmi les autres tribus, pour nous marquer, ce semble, que le mélange des prêtres et des peuples est nécessaire, et que nos exemples ne sont pas la moindre de nos fonctions.

Mais, ce n'est pas la charité qui se répand, qui agit, qui se rend utile et qui édifie, que je veux combattre ; c'est l'amour du monde, qui nous produit, nous dissipe, nous rend inutiles et scandalise ; c'est ce penchant violent qui nous arrache des saintes occupations du sanctuaire, nous les rend insipides, et nous jette dans le tumulte et les périls du siècle ; en un mot, c'est cette vie inutile, oiseuse, mondaine, qui nous mène de dissipation en dissipation, nous lie aux assemblées des pécheurs, à leurs maximes, à leurs penchants, à leurs plaisirs, et nous traîne des bienséances du monde aux amusements, des amusements aux dangers, des dangers au crime. Or, je dis que rien n'est plus incompatible avec la gravité et la sainteté de notre état, avec l'esprit de notre ministère, que cette vie de monde, de dissipation, de commerces, d'inutilité, proposée même avec tous les adoucissements qui peuvent lui donner quelque air d'innocence. Prouvons cette vérité ; elle est assez importante pour faire toute seule le sujet de cette instruction.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

L'esprit de notre ministère est un esprit de séparation, de prière, de gémissement, de travail, de zèle, de science, de piété : remarquez tous ces caractères. Or, tout cela tombe et s'éteint au milieu des commerces et des liaisons purement mondaines.

Un esprit de séparation. Je l'ai d'abord remarqué, l'onction sacerdotale nous sanctifie, nous réserve, nous destine à tout ce qui regarde le fonds ou les dehors du culte, nous tire des fonctions publiques de la société. Dès que nous sommes oints prêtres, nous cessons en un sens d'être citoyens et membres de la république ; unis avec les autres hommes par les devoirs publics qui nous lient à l'Etat, nous formons un peuple à part, une nation sainte, un sacerdoce royal [1] ; nous commençons à vivre sous d'autres lois, à contracter de nouveaux rapports, à prendre des engagements plus saints. Ce n'est pas que nous cessions d'être membres de l'Etat du côté de l'obéissance et de la soumission que nous devons aux puissances établies de Dieu ; nous en devons même donner l'exemple au reste des fidèles,

[1] Sed ego cibo invisibili, et potu, qui ab hominibus videri non potest, utor. — *Tob.*, XII, 19.

[2] Alioquin debueratis de hoc mundo exiisse. — *I Cor.*, V, 10.

[1] Genus electum, regale sacerdotium, gens sancta, populus acquisitionis. *I Pet.*, II, 9.

et rendre à César ce qui est à César. Nous ne cessons d'être membres de la république que par les fonctions publiques qu'elle exige de ses membres. Les mystères saints deviennent nos seules fonctions ; les temples, nos maisons ; les autels sacrés, nos places d'honneur ; les œuvres de la piété et de la charité, nos tributs et nos charges publiques ; les cantiques, nos plaisirs publics.

C'est sur ce fondement que les lois ne comptent point sur nous pour les services et les besoins communs de l'Etat ; elles ne nous renferment point dans le corps de la société ; elles nous regardent comme détachés du reste des citoyens, déchargés des devoirs et des assujétissements sur lesquels roule la vie civile ; elles se départent, pour ainsi dire, du droit qu'elles avaient sur nous, et nous laissent tout entiers à des usages plus saints et plus augustes ; elles respectent le recueillement profond que demandent nos fonctions, le sceau mystique qui nous consacre à Jésus-Christ, et nous laissent[1] pour partage un loisir sacré, afin que nous remplacions par nos prières et par nos offrandes les services que nous manquons de rendre à la république.

Tout est donc saint dans un prêtre et séparé des usages communs : sa langue ne doit plus parler que des discours de Dieu, selon l'expression de l'Apôtre[2], et les seules inutilités la profanent, comme les viandes communes souillent un vase sacré ; ses mains ne peuvent plus servir qu'à offrir des dons et des sacrifices ; et les jeux, les amusements, les ouvrages des hommes, les dégradent de leur sainteté, et flétrissent la dignité de leur onction ; ses yeux ne peuvent plus reposer que sur des objets religieux, les temples, les autels, les mystères saints ; s'ils errent ailleurs, ils se souillent, et perdent le droit d'entrer dans l'intérieur du tabernacle, et de voir face à face la gloire et la majesté du Dieu qui y réside. Enfin, toute la personne d'un prêtre est comme un spectacle de religion, qui doit toujours être environné de respect, de gravité, de décence, et qu'on ne devrait plus regarder qu'avec une espèce de culte.

De là, mes Frères, dès que la conversion des Césars et la multitude des fidèles eurent porté dans le christianisme, jusque-là si pur et si fervent, le relâchement, le faste, la dépravation du monde ; et que la société des chrétiens plus étendue et par conséquent plus corrompue ne fut plus un asile sûr pour la vertu, les clercs cherchèrent leur sûreté dans l'enceinte de la maison épiscopale ; les aigles commencèrent à s'assembler autour du corps ; l'Afrique, l'Orient, les Gaules, virent s'élever des communautés ecclésiastiques, où sous la conduite du pasteur principal, les ministres inférieurs vivaient éloignés du monde, et apprenaient en se cachant à se montrer utilement aux peuples.

Les maisons destinées à élever les clercs ont succédé à ces premières sociétés. C'est un temps d'épreuve où vous vivez séparés du reste des hommes, et où, par une année de séparation du monde, l'intention de l'Eglise est que vous vous formiez un goût de retraite et de recueillement, qui en sépare du moins votre cœur pour toujours. Mais cette courte épreuve de retraite et de séparation ne vous est-elle pas même à charge ? Y êtes-vous par goût ? Y dites-vous quelquefois au Seigneur avec un saint roi qu'un seul jour passé dans le calme et dans l'innocence de sa maison, console plus le cœur que des années entières passées dans les tentes des pécheurs ? S'il n'y avait ni bienséances à garder, ni espoir de parvenir, ni lois, ni égards, ni usages ; si vos inclinations décidaient de vos mœurs, quelle destinée vous formeriez-vous à vous-même ? Vous en coûte-t-il quand il vous faut rengager parmi les mondains, et être encore témoins de ce que vous ne devriez plus voir qu'avec une profonde douleur ? Les jours les plus heureux ne sont-ce pas ceux qui vous rappellent parmi eux ? Il est écrit que la plupart des espions du peuple de Dieu, de retour de la terre de Chanaan, n'oublièrent rien pour en dégoûter les Israélites : « C'est une terre, leur dirent-ils, qui dévore ses habitants ; l'aridité et la sûreté du désert sont infiniment préférables au lait et au miel qui coulent dans cette contrée ». De retour du monde dans ce désert, est-ce là votre langage ? Vous en revenez plein, enchanté, enivré. Vous portez jusque dans ce désert saint les fruits de cette terre infidèle ; vous en étalez avec pompe les douceurs et les avantages ; vous en inspirez le désir à ceux qui vous écoutent : vous en occupez vous-même le plus précieux loisir et les plus saints exercices de votre retraite ; et un seul jour

[1] *Et nous laissent*, 1745 ; *Et elles nous laissent*, Renouard.

[2] Si quis loquitur, quasi sermones Dei. — I *Pet.*, IV, 11.

que vous rendez au monde, vous dérange, vous dissipe, vous rend insipides tous les devoirs de ce lieu saint, y aggrave votre ennui et votre contrainte, y dessèche votre cœur, l'endurcit aux instructions, et vous fait perdre souvent le fruit d'une année entière d'épreuves. Jugez si vous conserverez au milieu du monde le goût du recueillement et de la séparation, puisque vous le perdez dans le sein même de la retraite.

Cependant, comme le monde lui-même ne compte plus que vous lui apparteniez; que vos biens, vos terres, vos personnes sont censés comme une chose morte, par rapport à l'Etat, c'est-à-dire tirée de l'usage des choses qui fournissent aux mouvements et aux agitations de la société civile; tout ce qui vous lie encore au monde, hors le salut de vos frères et les fonctions saintes du ministère, vous dégrade, efface et profane votre consécration, et vous remet sous le joug et l'ignominie du siècle. Les vases et les ornements qui servent à l'autel, ne peuvent plus servir à des usages profanes; ce serait un crime qui souillerait leur consécration : or, un prêtre consacré à Dieu et à ses autels d'une manière bien plus sainte, plus intime, plus ineffaçable que les vaisseaux sacrés, que le lin et l'or qui servent au saint ministère, souille donc et profane encore plus sa consécration, s'il fait servir sa personne, ses talents, son esprit, son cœur, aux œuvres mortes et aux usages profanes du siècle. Doctrine sainte, que vous êtes peu connue ! ce sont les ministres de l'autel qui entrent aujourd'hui dans toutes les affaires et les agitations du monde. L'Apôtre en vain les avertit que ceux qui sont entrés dans la milice de Jésus-Christ ne doivent plus se livrer aux embarras du siècle; ils en sont les principaux acteurs ; les intérêts temporels des familles sont confiés à leurs soins; on les voit à la tête des intrigues, des contestations, des sollicitudes, des animosités des mondains ; les hommes de Dieu deviennent les hommes de la terre ; les dispensateurs des mystères du ciel sont les ministres des passions humaines ; ceux qui sont chargés des intérêts éternels des peuples, les négligent, et regarderaient comme une honte de s'en occuper, et se font une gloire de régler les choses temporelles de ce monde, qui périront avec lui ; ils laissent aux talents vulgaires le soin des âmes que Jésus-Christ a rachetées, et croient se réserver à des ministères plus glorieux, en s'avilissant à des fonctions qui n'ont de grand que les noms et les passions des hommes qui les mettent en œuvre. C'est au sortir de ces vaines agitations qu'ils vont porter à l'autel tout le tumulte et tout le chaos des passions humaines, au lieu d'y porter cet esprit de recueillement et de prière, qui doit nous préparer aux mystères saints ; et c'est ici ma seconde réflexion.

DEUXIÈME RÉFLEXION.

En effet en second lieu, l'esprit de notre ministère est un esprit de prière. La prière est l'ornement du sacerdoce, le devoir le plus essentiel du prêtre, l'âme de toutes nos fonctions. Sans la prière, le prêtre n'est plus d'aucun usage dans le ministère, ni d'aucune utilité aux fidèles ; il sème, et Dieu ne donne point l'accroissement ; il instruit, et sa parole n'est plus qu'un airain sonnant ; il offre l'hostie de propitiation, et il n'attire aucune bénédiction sur les offrandes saintes ; il récite les louanges du Seigneur, et son cœur en est loin, et il ne l'honore que du bout des lèvres. En un mot, sans la prière, le prêtre n'est plus qu'un fantôme sans âme et sans vie, dont toutes les fonctions les plus saintes, les plus fécondes, les plus spirituelles, ne sont plus que comme les mouvements mécaniques d'une machine inanimée. C'est donc la prière seule qui fait toute la force et tout le succès de ses différents ministères; et il cesse, pour ainsi dire, d'être un ministre public, dès qu'il cesse de prier. C'est la prière qui fait toute la consolation de ses travaux; et ses fonctions sont pour lui comme le joug du mercenaire, comme des tâches sèches, dures, accablantes, si la prière ou n'en adoucit l'amertume, ou n'en soulage les peines, ou n'en console le peu de succès.

Mais la prière suppose un esprit pur, libre de ces images vives et dangereuses qui souillent l'âme ou qui en obscurcissent les lumières ; elle suppose un esprit orné d'images saintes ; familiarisé avec la méditation de la loi ; qui sort comme de son assiette, quand il faut détourner son attention aux embarras ou aux inutilités du siècle, et qui sans beaucoup d'effort retrouve en un instant au sortir de là la pensée et le souvenir des vérités éternelles dont on l'avait diverti. La prière suppose un cœur tranquille, où le sentiment le

plus vif soit celui de l'amour saint et de la reconnaissance des bienfaits de Dieu ; un cœur accoutumé à goûter les choses du ciel ; timide, délicat, vigilant ; toujours en garde contre les impressions étrangères ; toujours occupé à réparer les affaiblissements inséparables de la condition humaine ; toujours attentif à ne rien se permettre qui puisse refroidir le commerce tendre et familier qu'il a avec son Seigneur : voilà ce qu'exige l'esprit de prière.

Or, alliez, si vous le pouvez, cette situation avec des mœurs dissipées[1] et mondaines ; voyez si au sortir d'un entretien où l'on aura promené votre imagination sur les intrigues publiques, sur les prétentions et les espérances des hommes, sur les intérêts secrets qui lient ou qui divisent ceux qui approchent le plus près du trône, et qui occupent les premières places, en un mot, sur tout ce que la figure du monde offre de plus éblouissant et de plus contagieux ; voyez si au sortir de là vous vous trouverez fort disposé à vous aller recueillir aux pieds de Jésus-Christ, et si la tête encore pleine de ces images profanes, vous pourrez y méditer des vérités qui n'offrent souvent que des nuages à l'œil le plus pur, et que le cœur le plus fidèle, appesanti par le seul poids de l'homme terrestre, a de la peine souvent à goûter. Que dis-je ? Voyez si au sortir d'une assemblée profane où vous aurez été blessé par mille spectacles et mille objets dangereux ; où vous aurez laissé entrer dans votre cœur, avec les semences de toutes les passions, la triste matière de mille tentations, de mille souvenirs lascifs, qui troubleront la paix de votre âme, qui en souilleront l'innocence, ou qui du moins effaceront, émousseront par le venin de leurs impressions tout ce qui vous restait encore de goût et de sensibilité pour les choses du ciel, pour les règles et pour les devoirs ; voyez si vous pourrez passer de ces lieux profanes au pied de l'autel ; y prier pour vous et pour les peuples, y fléchir la colère du Seigneur, y déplorer les égarements d'un monde auquel vous venez d'applaudir et de prendre part, et traiter les mystères saints avec ce silence des sens, ce recueillement profond, cette terreur de religion, cette gravité majestueuse, ce calme du cœur et de l'esprit, que vous venez de perdre, et si nécessaire cependant à des fonctions si redoutables et si divines. Hélas ! vous porterez sur l'autel saint les amusements, les inutilités, les illusions, les objets dangereux du monde, au milieu desquels vous vivez ; vous souillerez la présence des mystères terribles par ces images indécentes ; votre imagination échauffée vous arrachera de l'autel et vous rentraînera, et vous transportera dans le siècle où vous avez laissé votre cœur ; vos prières ne seront plus au fond du sanctuaire qu'une revue exacte de vos plaisirs ; votre esprit y conversera plus avec le monde qu'avec le Seigneur ; et non-seulement votre ministère deviendra inutile à vos frères et à vous-même, et non-seulement en offrant l'hostie de propitiation, vous ne fléchirez pas sa colère sur eux et sur vous, mais vous l'irriterez ; mais vous leur attirerez de nouveaux fléaux ; mais votre ministère, qui devait être un ministère de réconciliation et de vie, deviendra un ministère de mort, de haine et de perdition. Vous ne tarderez pas de l'éprouver vous-même ; vous sentirez les premiers traits de l'indignation de Dieu. Dès que le monde aura éteint en vous l'esprit de la prière, ce commerce si doux et si tendre de l'âme avec son Seigneur ne sera plus pour vous qu'un pur commerce de bienséance qui vous gênera ; vous en abrégerez les moments ; vous en perdrez peu à peu le goût et l'usage ; vous l'abandonnerez, vous sécherez, vous dépérirez, vous tomberez ; et vous qui auriez dû gémir entre le vestibule et l'autel sur les chutes de vos frères, vous ne serez pas même touché des vôtres ; vos fonctions elles-mêmes vous endurciront ; vous justifierez les erreurs et les plaisirs du monde, en y participant ; et au lieu qu'ils auraient dû attrister votre piété et faire gémir votre zèle, ils flatteront votre goût et corrompront votre innocence ; et c'est une troisième réflexion.

[1] *Des mœurs*, 1746. — *Les mœurs*, R.

TROISIÈME RÉFLEXION.

L'esprit de notre ministère est un esprit de gémissement. Nous sommes ces anges de la paix, dont parle le Prophète, qui devons pleurer amèrement, parce que les voies de la justice sont effacées ; que personne presque ne passe plus par le sentier qui conduit à la vie ; que l'alliance est devenue inutile, et que le Seigneur semble avoir rejeté son peuple : *Angeli pacis amare flebunt : dissipatæ sunt viæ ; cessavit transiens per semitam ; irritum factum est pactum ; projecit civitates ; non reputavit homines*[1]. Oui, mes Frères, nous devons être

[1] Is. XXXIII, 7, 8.

des hommes de douleur; gémir sans cesse, entre le vestibule et l'autel, sur les scandales qui déshonorent l'Eglise et l'exposent à la dérision des impies; en un mot, l'esprit de notre ministère est cet esprit qui au dedans de nous demande selon Dieu pour les saints avec des gémissements ineffables. Samuel, après la chute de Saül, se retira, et passa le reste de ses jours, dit l'Ecriture, à pleurer la triste destinée de ce prince. Jésus-Christ, le prince et le modèle des pasteurs, voyant Jérusalem endurcie dans son aveuglement et sur le point de sa ruine, pleura sur elle; il ne put refuser des larmes au spectacle de Lazare mort, en qui il découvrait l'image d'une âme criminelle, morte depuis longtemps à ses yeux. Nos entrailles, comme celles de l'Apôtre, doivent s'ouvrir aux malheurs et aux déréglements de nos frères; nous devons avoir pour eux un cœur de mère. Il faut que, comme cette véritable mère de l'histoire de Salomon, nous sentions notre tendresse frémir, notre sang se soulever, lorsque nous voyons le prince des ténèbres sur le point d'ôter la vie de la grâce aux enfants de l'Eglise, et de les partager entre le monde et Jésus-Christ. Non, mes Frères, tant qu'il y aura des pécheurs sur la terre, la tristesse et le deuil seront le partage des prêtres; tant que les enfants d'Israël dans la plaine s'occuperont à des danses et à des festins, oublieront le Dieu de leurs pères, et prostitueront, comme des insensés, leurs hommages au veau d'or, les véritables Moïses sur la montagne déchireront leurs vêtements, briseront leur cœur devant le Seigneur, et s'offriront d'être anathèmes pour leurs frères. Les larmes des prêtres doivent être comme une expiation continuelle des péchés du peuple. Le monde se réjouira, disait Jésus-Christ à ses apôtres; les enfants du siècle courront en dansant, en poussant des cris de joie, se précipiter dans l'abîme; les ris et les jeux seront leur partage; la tristesse sera le vôtre : le monde au milieu duquel je vous laisse, sera toujours pour vous un spectacle de douleur et de gémissement; et quand même il ne vous persécuterait pas, quand même les croix et les gibets ne vous y attendraient pas, sa dépravation toute seule vous y ferait passer vos jours dans le deuil et dans l'amertume : *Mundus... gaudebit, vos autem contristabimini* [1].

[1] Jean. XVI, 20.

Or, cet esprit de tristesse et de gémissement, pourrez-vous l'allier avec les commerces et les inutilités des sociétés mondaines? Je vous le demande; sur quoi roulent, je vous prie, les mœurs et les plus sérieuses occupations du monde? sur les plaisirs : vous ne sauriez y être assidu, sans en être ou le témoin, ou l'approbateur, ou le complice. Quand vous n'en seriez que le témoin, un prêtre peut-il familiariser ses yeux avec des objets qui doivent lui percer le cœur? peut-il s'en faire un délassement? Les premiers docteurs de l'Eglise interdisaient autrefois aux chrétiens les spectacles des gladiateurs, et ne croyaient pas que les disciples de la douceur et de la charité de Jésus-Christ, pussent repaître innocemment leurs yeux du sang et de la mort de ces infortunés, et se faire un plaisir cruel d'un spectacle qui aurait dû attrister leur foi et leur faire déplorer le sort et la perte éternelle de ces malheureuses victimes. Mais, voilà les tristes objets dont vous, prêtre, pasteur des âmes, et coopérateur de la charité de Jésus-Christ pour leur salut, n'avez pas honte de vous faire un délassement; vous voyez avec plaisir périr vos frères et se prêter mutuellement des armes pour hâter leur mort; vous les voyez se faire des plaies mortelles, s'armer d'attraits indécents et lascifs, pour porter le venin et la mort dans les cœurs; se déchirer par les traits les plus malins de la médisance; et ce triste carnage dont vous êtes témoin, vous amuse; et ce que vous devriez pleurer avec des larmes de sang, vous fait passer les plus agréables moments de votre vie.

Mais, vous n'en demeurerez pas à être simple spectateur; vous y applaudirez. Car, de s'aller mêler parmi les mondains pour être leur censeur éternel, pour empoisonner leur plaisir par un air chagrin et austère, les avis ne seraient point là à leur place; et ce n'est guère ce qui nous autorise à les reprendre que de les fréquenter. Ils auraient droit de vous dire : « Que venez-vous faire parmi nous? ce n'est pas ici votre place. Pourquoi vouloir être témoin assidu de ce que vous croyez si digne de blâme? On ne hait pas trop ce dont on ne peut se passer; votre fuite de ces lieux vous conviendrait bien mieux que vos censures ». Or, ne pas les condamner, c'est consentir à leurs œuvres de ténèbres, dit l'Apôtre; c'est les approuver. Mais vous irez encore plus loin; vous y participerez; vous paraîtrez enfin vous-

même sur la scène. On ne tient pas longtemps contre des exemples qui forment comme tout le fonds des sociétés que nous avons choisies ; on veut être ce que tous les autres sont ; on s'ennuie d'être tout seul de son parti ; on ne veut point paraître singulier et de contrebande. Ainsi, aujourd'hui la complaisance, demain une occasion, une autre fois le penchant ; vous vous laisserez aller ; vous aurez depuis longtemps familiarisé la sainteté de votre caractère avec la vue des abus et des désordres du monde ; vous la familiariserez avec ces désordres eux-mêmes. Le peuple de Dieu ne tarda pas d'imiter les mœurs des Chananéens, dès qu'il eut contracté avec eux les liaisons et la familiarité que Moïse leur avait défendues. Déjà le goût qui nous fait chercher le monde, n'est qu'un désir secret de l'imiter : on est déjà tout disposé à vivre comme lui, dès qu'on ne peut se passer de lui ; c'est la seule conformité des penchants qui forme d'ordinaire les liaisons ; et on ne se lie avec le monde que parce qu'on a les mêmes goûts que le monde. La famille de Jacob en Egypte vécut toujours séparée des Egyptiens ; elle habita une terre à part, parce que ses mœurs n'avaient rien de commum avec celles d'Egypte ; les enfants de Jacob offraient en sacrifice des animaux au Seigneur, et l'Egypte les adorait : ce n'était là qu'une figure. Nous formons un peuple à part au milieu du monde, parce que nous sacrifions à Dieu les passions de la chair, et que le monde les adore. Dès que nous rompons la barrière qui nous sépare de lui ; dès que nous sortons de cette heureuse terre de Gessen, et que nous allons nous mêler parmi des idolâtres ; leur culte devient le nôtre ; il faut adorer ce qu'ils adorent. La séparation avait fait toute notre sûreté, et avait maintenu la différence des mœurs ; par le mélange nous ne formons plus qu'un peuple avec eux et leur devenons semblables. Aussi, on voit tous les jours dans le monde des ministres de Jésus-Christ non-seulement imiter les mœurs et les excès des mondains, mais renchérir même sur eux ; mais les surpasser même en mollesse, en sensualité, en faste, en profusions, en scandale souvent ; mais raffiner même sur les plaisirs, se piquer de plus de goût, de plus de délicatesse pour la volupté ; et devenir, ô mon Dieu ! des modèles scandaleux d'habileté sur tout ce qui flatte les sens et les passions, au lieu qu'ils auraient dû l'être de toutes les vertus qui les mortifient et qui les combattent. Mais, mes Frères, quand il n'y aurait de criminel pour les clercs dans la vie du monde que l'inutilité et l'oisiveté, par cela seul elle doit être interdite à des ministres établis pour cultiver le champ du Seigneur, veiller sans cesse, de peur que l'homme ennemi n'y sème l'ivraie, et vaquer aux fonctions laborieuses auxquelles ils se sont engagés, en se consacrant au service de l'Eglise ; et c'est cette vérité qui me fournit la quatrième réflexion.

QUATRIÈME RÉFLEXION.

En effet, mes Frères, l'esprit de notre ministère est un esprit de travail ; le sacerdoce est une dignité laborieuse ; l'Eglise dont nous sommes les ministres, est une vigne, un champ, une moisson, un édifice qui s'élève, et qui prend chaque jour un nouvel accroissement ; une milice sainte ; tous termes qui annoncent des soins et des fatigues, tous symboles du travail et de l'application. Le prêtre est placé dans l'Eglise comme le premier homme dans le paradis terrestre, pour y travailler et pour la défendre, *ut operaretur et custodiret illum*[1]. De là dans les premiers temps, le ministère était toujours attaché à l'ordination ; on ne tirait pas un ouvrier oiseux de la place publique, pour honorer sa paresse d'un vain titre, et le récompenser comme les ouvriers fidèles, sans qu'il eût porté le poids du jour et de la chaleur ; et l'évêque n'imposait les mains sur des hommes éprouvés, que pour se décharger sur eux d'une partie du fardeau et du détail de la sollicitude pastorale : en un mot, les dignités de l'Eglise n'étaient pas des titres vains et de simples décorations, mais des emplois.

Ainsi, un prêtre est redevable de son temps aux fidèles ; tout ce qu'il emploie à des commerces vains et oiseux, hors les délassements nécessaires, tous les moments, tous les jours qu'il laisse perdre dans l'inutilité des sociétés mondaines, dans les jeux et les dissipations, sont des jours et des moments qu'il devait au salut de ses frères, et dont ils lui demanderont compte devant le tribunal de Jésus-Christ. Par sa consécration, il est devenu un ministre public ; les peuples ont acquis un droit réel sur sa personne, sur son loisir, sur ses occupations, sur ses talents. Ce sont des biens consacrés,

[1] Gen. II, 15.

qui forment comme le patrimoine des fidèles; il n'en est que le dépositaire, et n'en peut plus disposer à son gré ; il doit en répondre à l'Eglise et à ses enfants. Ce n'est pas pour lui qu'elle l'a mis au nombre de ses ministres, c'est pour elle; c'est pour entrer en part de ses travaux et de ses ministères ; il se dégrade de son titre dès qu'il en abandonne les fonctions; il cesse d'être ministre, du moment qu'il cesse d'être ouvrier; il passe en des inutilités, en des commerces oiseux et frivoles, en des amusements toujours indécents et souvent dangereux, un temps sur lequel roule le salut des peuples; un temps d'où dépend la destinée éternelle de ses frères ; un temps auquel Dieu avait attaché la conversion des pécheurs, l'affermissement des faibles, la persévérance des justes, et qui, dès le commencement, était entré dans ses desseins de miséricorde sur ses élus et sur son Eglise: voilà le crime de la vie oisive d'un prêtre.

Et de bonne foi, mes Frères, vous ne seriez ministres de l'Eglise que pour vous traîner tous les jours indolemment de maison en maison, d'assemblée en assemblée, d'inutilité en inutilité ; et de n'avoir pas même assez d'occupation pour égayer l'ennui inséparable de l'oisiveté de la vie mondaine? Quoi ! tandis que les chefs du peuple de Dieu sont aux mains avec les ennemis de son nom ; tandis que tant de saints ministres se dévouent aux fonctions les plus pénibles pour le salut de leurs frères ; tandis que tant de prêtres zélés, avec une santé même épuisée par les années et par le travail, ne rabattent rien de leurs travaux et de leur zèle ; redoublent même leurs soins, leur vigilance, à mesure que leurs forces s'affaiblissent ; et s'immolent généreusement, comme l'Apôtre, sur le sacrifice de la foi de leurs frères ; tandis que tant d'hommes apostoliques traversent les mers, et vont chercher dans les îles les plus éloignées, ou le martyre qui doit être la récompense de leur zèle, ou le salut de tant de nations que Dieu semble avoir abandonnées, vous qui êtes le collègue de leur apostolat et honoré du même ministère, vous languiriez indolemment dans une oisiveté, non-seulement indécente à votre caractère, mais honteuse même selon le monde à un simple citoyen qui ne serait que membre de la république? Vous, l'homme de Dieu sur la terre, l'interprète de ses volontés, son envoyé parmi les hommes, oublieriez votre titre, vos fonctions, ses intérêts, sa gloire et la vôtre, et aviliriez votre dignité à une vie vide et inutile, qui vous rendrait non-seulement l'opprobre de l'Eglise, mais la honte même de la société civile, et un objet de dérision aux yeux mêmes des mondains? Car, mes Frères, dans le monde même chacun dans son état a des devoirs et des fonctions qui occupent une partie de sa vie : le magistrat, l'homme de guerre, le père de famille, le marchand, l'artisan ; la vie de tous ces différents genres de citoyens est mêlée d'occupations sérieuses ; ils ont tous des heures, des jours, des temps destinés aux fonctions pénibles de leur profession ; le prêtre mondain seul au milieu du monde est l'homme le plus inutile et le plus désoccupé qui soit sur la la terre ; le prêtre seul dont tous les moments devaient être si précieux à l'Eglise, dont les devoirs sont si sérieux et si infinis, dont les soins doivent augmenter à mesure que les vices des hommes se multiplient ; le prêtre seul n'a aucune fonction parmi les hommes ; passe ses jours dans un vide éternel, dans un cercle d'inutilités frivoles ; et la vie qui aurait dû être la plus occupée, la plus chargée de devoirs, la plus respectée, devient la vie la plus vide et la plus méprisable qu'on voie dans le monde même. Lorsque David exhortait le généreux Urie de retourner dans sa maison, et d'y jouir dans le repos des plaisirs domestiques : « Quoi, répondit cet officier vaillant et fidèle, tandis que tous mes frères campent sous des tentes, et qu'ils exposent leur vie dans les combats pour la défense du peuple de Dieu, je demeurerais seul ici dans l'oisiveté au milieu des douceurs et des réjouissances d'une famille? *Et ego ingrediar domum meam ut comedam et bibam*[1] ?» Et voilà ce qu'un prêtre oiseux et mondain devrait se dire sans cesse à lui-même : «Puis-je vivre dans la mollesse et dans l'inutilité, et n'être d'aucun usage ni à l'Eglise, ni à la patrie, tandis que le reste des hommes ont chacun une occupation dans la société, et que mes frères surtout, mes collègues dans le ministère se sacrifient généreusement pour l'Eglise, et se font une gloire et un saint plaisir des fatigues et des périls qu'ils essuient pour le salut des enfants de Dieu ? »

Oui, mes Frères, tant qu'il y aura des pécheurs à convertir, des ignorants à instruire, des

[1] II Rois. XI, 11.

faibles dans la foi à soutenir, des malheureux consoler, des opprimés à défendre, des impies et des incrédules à confondre, un prêtre peut-il trouver assez de temps pour les plaisirs et les inutilités des sociétés mondaines? Sommes-nous donc faits pour une vie oiseuse, nous qui avec l'application la plus exacte, ne saurions même suffire à tous nos devoirs? Voyez Jésus-Christ, le chef et le modèle des ministres, assis sur le bord du puits de Samarie : malgré sa fatigue il ne connaît de délassement qu'en faisant l'œuvre pour laquelle il est envoyé ; il ne peut même se résoudre à s'accorder le temps d'un repas sobre et frugal : *Ma nourriture*, dit-il à ses disciples qui l'en pressent, *est de faire la volonté de mon Père*[1]. Il voit les campagnes déjà mûries, et la moisson toute prête ; et tandis que[2] son père manque d'ouvriers, et que la moisson est sur le point de se perdre, il ne peut laisser un seul de ses moments inutile, et ramène à la vérité une femme pécheresse. Mesurons sur cet exemple le prix de notre temps et l'usage que nous en devons faire. Il est rapporté dans les livres saints que Néhémias, occupé à rebâtir le temple, fut sollicité par les officiers du roi de Perse de descendre dans la plaine d'Ono pour conférer avec eux, renouveler leur aillance, et célébrer cette entrevue par des réjouissances et des festins : *Veni*, lui disaient-ils, *et percutiamus fœdus pariter in vinculis, in campo Ono*[3]. Mais ce saint homme chargé d'un ministère si sacré, ne croyant pas qu'il lui fût permis de l'interrompre pour une affaire de pure bienséance : Je suis occupé à un grand ouvrage, leur répondit-il, et je ne saurais l'abandonner, ni le perdre de vue, de peur qu'on ne le néglige en mon absence : *Opus grande ego facio, et non possum descendere, ne fortenegligatur*[4]. Un prêtre, mes Frères, occupé à réparer l'édifice spirituel de l'Eglise, à élever un temple au Dieu vivant dans le cœur des fidèles, est-il chargé d'un ouvrage moins saint et moins important? Et que devrait-il opposer à ceux qui s'efforcent de l'en détourner sous des prétextes frivoles, et l'engager dans les inutilités et les vaines bienséances du siècle que la sage réponse de ce pieux ministre Juif? *Opus grande ego facio, et non possum descendere, ne forte negligatur*. Quoi de plus digne de son ministère et de plus respectable même aux yeux du monde, de ne pouvoir être diverti par toutes les sollicitations humaines, ni de la sainteté de ses fonctions, ni du service de ses frères ; de préférer l'œuvre de Dieu, cet ouvrage si grand, si sublime, si honorable, aux niaiseries et aux inutilités des enfants du siècle ; de respecter son ministère et ses fonctions ; de trouver tout ce qui occupe si inutilement les mondains, bas et indigne de l'élévation de son sacerdoce ; et de croire que tous les moments qu'il donnerait au monde sans nécessité, seraient autant de moments qu'il refuserait à l'édifice de la sainte Jérusalem, et qui retarderaient l'accomplissement de l'œuvre de Dieu sur la terre : *Opus grande ego facio, et non possum descendere, ne forte negligatur*. J'avoue qu'il faut du zèle et de la fermeté pour rompre les liaisons de la chair et du sang, s'interdire presque tout commerce avec un monde où l'on tient par tant de liens d'amitié, de proximité, de bienséance ; où tous les jours on nous reproche l'austérité et la singularité de notre retraite ; où l'on nous fait entendre que nos bons exemples mêmes seraient utiles ; où l'on tâche de nous séduire par l'exemple trop commun de nos semblables, et où enfin nos propres penchants nous entraînent. Mais, c'est cela même qui me fournit une cinquième réflexion, et qui devient une nouvelle preuve de la vérité dont je veux vous convaincre.

[1] Jean., IV, 34.
[2] *Et tandis que*, 1764 ; *Tandis que*, R.
[3] II Esdr. VI, 2.
[4] Ibid. 3.

CINQUIÈME RÉFLEXION.

Je dis donc, en cinquième lieu, que l'esprit de notre ministère est un esprit de zèle et de fermeté. Nous sommes établis pour exhorter, pour corriger, pour reprendre à temps et à contre-temps ; les désordres et les abus publics doivent nous trouver toujours inflexibles, inexorables. Le visage du prêtre ne doit plus rougir des ignominies qui ne manquent jamais d'accompagner la liberté sacerdotale ; il porte écrit sur son front, avec bien plus de majesté que le pontife de la loi, *la doctrine et la vérité*[1] ; il ne connaît plus personne selon la chair ; il faut que sa fermeté envers ses proches, ses amis, ses protecteurs, l'autorise à ne rien relâcher des règles envers les étrangers et les indifférents ; et que son exactitude envers les uns ne rougisse jamais de sa complaisance pour les autres. La

[1] Doctrina et veritas. — Levit. VIII, 8.

grâce de l'imposition des mains est une grâce de force et de courage ; elle inspire à l'âme, marquée du sceau sacré, je ne sais quoi d'héroïque, qui l'élève au-dessus de sa propre faiblesse, qui met en elle des sentiments nobles, grands, généreux, dignes de l'élévation de son ministère ; je ne sais quoi qui la met au-dessus des craintes, des espérances, de la réputation et des opprobres, et de tout ce qui domine sur la conduite du reste des hommes ; je ne sais quoi qui fait couler dans nos veines, avec l'onction sainte, ce courage, cette vigueur sacerdotale, ce sang apostolique que nous avons hérité de nos pères, de nos prédécesseurs dans le ministère, des fondateurs et des premiers héros de la religion.

Or, cet esprit de force et de fermeté est précisément le caractère le plus opposé à l'esprit du monde. Car l'esprit du monde n'est qu'un commerce de souplesses, d'égards, de complaisances, d'attentions, de ménagements ; il faut n'avoir point de sentiment à soi, penser toujours avec le plus grand nombre, ou du moins avec le plus fort ; avoir des suffrages toujours prêts, pour ainsi dire, et n'attendre pour les donner que le moment où ils peuvent être agréables ; il faut pouvoir sourire à une impiété ; applaudir à une obscénité finement enveloppée ; accoutumer ses oreilles aux traits les plus vifs et les plus cruels de la médisance ; donner des éloges à l'ambition et à l'envie de parvenir ; souffrir qu'on donne aux talents du corps et de l'esprit la préférence sur ceux de la grâce. Enfin, quand on veut vivre dans le monde, il faut penser ou du moins parler comme le monde. Il ne faut pas y porter un esprit farouche, singulier, intraitable ; on en serait bientôt la risée et le rebut ; on s'en dégoûterait bientôt soi-même. Il faut se prêter, s'accommoder, s'affadir avec les enfants de la terre, nous qui devions en être le sel ; devenir les panégyristes du monde, nous qui en aurions dû être les censeurs ; perpétuer par nos suffrages ou par notre lâcheté l'aveuglement du monde, nous qui en sommes la lumière ; en un mot, périr avec le monde, nous qui devions en être la ressource et le salut.

Mais, je veux que vous y portiez toutes les précautions de la piété la plus attentive, et que vous y teniez bon contre tous les exemples et toutes les séductions dont il est si mal aisé de se défendre longtemps ; je veux qu'on vous voie d'abord porter au milieu du monde la vérité, la fermeté et le courage : vous en rabattrez bientôt. Ces idées de zèle et de courage que vous aviez puisées dans ces maisons de retraite et dans votre éducation cléricale, s'effaceront bientôt : l'usage du monde les adoucira, et vous les fera paraître comme des idées sauvages. A elles succéderont des images plus douces, plus humaines, plus à la portée de la façon commune de penser. Ce qui vous paraît zèle et devoir, vous le regarderez comme un excès et une imprudence ; vous renverrez aux esprits bizarres et outrés ce que vous aviez regardé comme la vertu et la sagesse sacerdotale. Rien n'amollit la fermeté du ministère comme les commerces inutiles : on entre peu à peu et sans s'en apercevoir soi-même dans les préjugés, dans les excuses, dans les vaines raisons, dont les gens du monde se servent pour justifier leurs abus. A force de les fréquenter, on ne les trouve plus si coupables ; on devient même l'apologiste presque de leur mollesse, de leur oisiveté, de leur faste, de leur ambition, de leurs haines, de leurs jalousies ; on s'accoutume de donner, comme le monde, à toutes ces passions des noms adoucis ; et ce qui nous affermit dans ce nouveau système de conduite, c'est qu'il a pour lui les suffrages des mondains ; c'est que le monde donne à notre lâcheté les noms spécieux de modération, d'élévation d'esprit, d'usage du monde, de talent pour rendre la vertu aimable ; et à la conduite contraire, les noms odieux de petitesse, de rusticité, d'excès, et de dureté propre seulement à éloigner du bien, et à rendre la piété ou odieuse ou méprisable. Ainsi par reconnaissance on traite obligeamment un monde qui rend à notre lâcheté tous les honneurs et tous les hommages dus à la prudence ; on le croit plus innocent, depuis qu'il nous trouve plus estimables ; on fait plus de grâce à ses vices, depuis qu'il a métamorphosé lui-même nos vices en vertus. Car qu'il est rare d'être les censeurs sévères et incommodes de nos admirateurs ; et qu'il se trouve peu de Barnabé et de Saul, qui, pour n'avoir rien voulu relâcher de la vérité, se fassent lapider par le même peuple, lequel était prêt, il n'y a qu'un moment, à leur offrir de l'encens, comme à des dieux descendus sur la terre !

L'esprit de zèle est donc incompatible avec les commerces du monde : vous n'y trouverez

plus rien à reprendre, à mesure que vous vous familiariserez avec ce qu'ils ont de répréhensible; vous perdrez de vue les grandes règles et la doctrine des saints; vous en oublierez même dans la dissipation et les inutilités des sociétés mondaines, ce que vous en aviez appris dans vos premières années; vous ne cultiverez point ces précieuses semences de science et d'étude, qui auraient pu vous rendre utiles à l'Eglise; les livres deviendront pour vous une occupation étrangère et ennuyeuse; vous en aurez bientôt perdu le goût; vous substituerez aux études sérieuses et conformes à votre état des lectures vaines, frivoles, peut-être indécentes et dangereuses, parce qu'elles vous seront d'un plus grand usage avec le monde auquel vous vous serez livré : nouvelle réflexion qui m'autorise, et qui vous condamne.

SIXIÈME RÉFLEXION.

Oui, mes Frères, en sixième lieu, l'esprit de notre ministère est un esprit de science. Les lèvres du prêtre, dit l'Esprit de Dieu, sont les dépositaires de la doctrine : il nous est ordonné, comme au Prophète, de dévorer le volume sacré de la loi, malgré toutes les amertumes qui traînent après soi les études et les veilles; il faut nous nourrir du pain des Ecritures à la sueur de notre front; orner le dedans de notre âme de la loi de Dieu, comme les prêtres juifs en ornaient les dehors de leurs vêtements. Les Ecritures divines sont la substance et comme la base du sacerdoce chrétien; ainsi s'exprime un ancien concile : *Sacerdotii hypostasin.* Les prêtres sont comparés par les docteurs de l'Eglise à ces deux grandes lumières que Dieu plaça d'abord dans le firmament; nous devons présider au jour et à la nuit; au jour, en guidant la foi et la piété des fidèles; à la nuit, en éclairant les ténèbres de l'erreur, de l'incrédulité et de toutes les doctrines étrangères. C'est nous qui sommes les interprètes de la loi, les dépositaires de la tradition, les docteurs et les oracles des peuples, les voyants et les prophètes établis pour éclairer leurs doutes ou leur manifester les volontés du Seigneur, les ressources de l'Eglise au milieu des schismes, des troubles, des scandales qui la divisent et l'affligent.

Mais soutenez, si vous le pouvez, tous ces grands titres dans des mœurs dissipées et mondaines : car il n'en est pas de la science pour les prêtres, comme de ces talents et de ces dons rares, que le ciel distribue à qui il veut, et dont tous ne sont pas favorisés; c'est un talent essentiel et inséparable du ministère. L'Apôtre, après avoir fait l'énumération des dons différents que l'Esprit de Dieu répandait sur les Eglises naissantes, et remarqué que les uns y étaient prophètes, les autres avaient le don des langues, quelques-uns la vertu d'opérer des guérisons et des prodiges, il ajoute que plusieurs y étaient établis pasteurs et docteurs : *Pastores et doctores* [1]; il ne sépare pas ces deux titres, parce que l'un est une suite nécessaire de l'autre. Or, rien n'est plus fatal au goût des lettres que le goût des commerces et des sociétés mondaines; il faut de la suite et du recueillement dans les études; les dissipations et les interruptions journalières en ralentissent d'abord la ferveur et en font perdre tout à fait le goût. Je ne dis pas qu'elles ne permettent point d'entreprendre des études profondes, d'approfondir ce qu'il y a de plus obscur dans l'antiquité sur le dogme et sur la discipline, et d'enrichir l'Eglise de nouveaux ouvrages; ce n'est pas ce qu'on exige de vous : ce sont là des talents réservés à un petit nombre de ministres savants et laborieux, que Dieu suscite pour être la lumière de leur siècle. Mais je dis que pour les études même communes et ordinaires, indispensables à un prêtre pour s'instruire des règles, pour se remplir des vérités qu'il est obligé d'annoncer, pour se mettre en état d'exercer ses fonctions avec lumière et avec sûreté; je dis que pour ces études mêmes, il faut un esprit accoutumé à penser, à méditer, à être avec lui-même; il faut que les assiduités trop fréquentes dans le monde ne répandent pas sur les livres un ennui qui les rend insoutenables; il faut un certain désir d'avancer et de s'instruire; un caractère d'esprit sérieux et ennemi du frivole; un usage de la retraite et des réflexions; un arrangement de vie, où l'on se rend compte à soi-même de ses progrès, où les moments destinés aux différents devoirs se trouvent toujours à leur place et conformes à leur destination : en un mot, un genre de vie uniforme, occupé, réglé, qui ne saurait jamais s'allier avec les inutilités, les variations éternelles, le dérangement et le

[1] Eph. IV, 11.

chaos de la vie du monde. Aussi, mes Frères, de là, tant de prêtres plus instruits des bagatelles, des usages, des affaires du monde, que des règles de l'Eglise ; de là, le monde est plein de ministres oiseux, qui vont traînant partout avec leur incapacité la honte de leur caractère ; de là, c'est-à-dire de cette vie oisive, inappliquée, vide de lumières et de connaissances ; de là, les chutes, les scandales, l'opprobre de l'Eglise, les horreurs qu'on n'oserait nommer. Car, mes Frères, sortis de ces maisons de retraite, et quand une fois vous serez retournés dans la maison de vos proches, il n'est plus que l'étude qui puisse soutenir la piété, comme il n'est que la piété qui doive régler et conduire l'étude. L'amour des livres tout seul peut vous mettre à couvert des inconvénients inévitables au milieu du monde : dès que vous ne trouverez plus rien au dedans de votre maison qui vous fixe, qui vous attache, qui remplisse le vide de vos journées, il faudra l'aller chercher dans le monde ; ses commerces, ses amusements, vous deviennent nécessaires ; vous ne pourrez plus vous passer de lui. En vain vous vous proposerez des bornes et certaines règles ; en vain vous ferez résolution de vous partager entre vos livres et vos commerces mondains ; car voilà le plan qu'on ne manque jamais de se faire. Le monde, non plus que Jésus-Christ, ne souffre pas longtemps ces partages ; vous passerez bientôt tout entier de son côté ; le goût du monde croîtra, se fortifiera en vous chaque jour ; et à mesure qu'il croîtra, le goût des livres déjà si faible et si languissant, tombera et s'éteindra sans ressource : le dégoût se changera bientôt en aversion ; vous ne pourrez plus soutenir un seul moment d'application et de lecture sérieuse ; vous n'essayerez pas même de vous vaincre là-dessus ; et l'oisiveté goûtée, accoutumée, ne laissera rien de plus sérieux dans votre vie et sur votre personne, que quelques restes des marques de votre état qui vous la reprocheront. Et alors jugez si livré à vous-même, sans secours, sans occupation, sans ressource pour vous soutenir que les fréquentations mêmes qui vous amollissent ; sans cesse exposé, et n'étant défendu que par le goût même des périls ; jugez si vous irez loin sans succomber, sans vous rendre, sans perdre le goût de l'innocence et de la vertu, après avoir perdu le goût de tout ce qui pouvait la préserver et la défendre, loin d'y conserver cette piété tendre et pure, qui honore le ministère, et qui seule sanctifie toutes nos fonctions ; et c'est la dernière réflexion qui va terminer ce discours.

SEPTIÈME RÉFLEXION.

Je finis donc, et je dis que l'esprit de notre ministère est, en dernier lieu, un esprit de piété. Par cet esprit de piété, j'entends non-seulement l'innocence des mœurs, mais cette candeur de conscience, cette tendresse de religion, ce goût de Dieu, cette délicatesse d'âme que l'apparence seule du mal alarme : voilà l'esprit de piété qui est comme l'âme et toute la sûreté de notre ministère ; car nous vivons, pour ainsi dire, dans le commerce continuel des choses saintes. Les temples, les autels, les mystères sacrés, les cantiques saints, la parole de vie ; c'est au milieu de ces objets terribles et divins que nous passons nos jours ; c'est autour de ces spectacles, devant lesquels les anges eux-mêmes tremblent, que roulent toutes nos occupations.

Or, dites-moi, je vous prie, qu'y a-t-il dans toutes ces fonctions qui ne doive faire trembler la piété même la plus recueillie et la plus attentive ? Quelle vie de prière, de retraite, de circonspection, de foi, d'attention rigoureuse sur les sens, ne doit pas nous préparer à ces ministères redoutables ? Un prêtre ne doit plus rien se permettre qu'il ne puisse porter à l'autel, qui ne soit digne de soutenir la présence des mystères terribles. Les ornements même dont il est revêtu, les vases sacrés dont il se sert, et où reposent les offrandes saintes, ne pourraient pas paraître devant le sanctuaire, s'ils n'avaient été purifiés, sanctifiés, consacrés par les prières de l'Eglise. Les dispositions, les désirs, les affections du cœur, que le prêtre porte à l'autel, qui forment comme la robe sacerdotale et les ornements sacrés de son âme, doivent, à plus forte raison, avoir une sainteté supérieure, être purifiés, sanctifiés, consacrés par l'onction de l'Esprit-Saint qui réside en lui. Il ne peut plus porter à ce lieu redoutable des désirs, des dispositions, des affections communes et humaines ; quoique non souillées, elles ne sont pas dignes d'y paraître ; il faut que le feu divin de la charité les ait purifiées, et les ait fait passer de cet état commun et profane, pour ainsi dire,

à un état saint et élevé : en un mot, comme rien n'est plus grand et plus sublime que ses fonctions, rien ne doit être plus saint, plus pur, plus sublime que sa piété. Cependant vous prétendez allier avec la vie du monde, avec la dissipation et les périls des sociétés et des commerces mondains, une piété, une sainteté, où dans la retraite même la plus austère, peu de ministres peuvent atteindre. Hélas ! une vie entière de prière, de recueillement, de pénitence, ne pouvait rassurer autrefois les saints ministres : ils ne regardaient l'autel qu'en tremblant ; ils n'y montaient qu'avec une sainte horreur : plus leur vie était sainte, plus ils étaient attentifs à conserver leur âme pure, plus ils se trouvaient souillés en la présence de l'Agneau sans tache qu'ils allaient immoler. Et vous, vous passerez d'une assemblée de plaisir à l'autel saint ; vous irez bénir et sanctifier les offrandes, de la même bouche dont vous venez de prononcer des paroles vaines et profanes ; vous porterez aux mystères terribles un esprit rempli d'images frivoles, indécentes ; et au lieu de vous élever alors jusques aux pieds de l'autel sublime et éternel de la céleste Jérusalem, de vous y anéantir en esprit avec les trônes et les dominations, et y chanter avec eux devant la majesté de Dieu le cantique de l'éternité, que l'Eglise vous met à la bouche, après vous avoir averti d'élever en haut votre esprit et votre cœur, vous le laisserez traîner sur la boue du monde d'où vous sortez, sur mille objets indignes d'occuper partout ailleurs l'attention d'un homme sage, et bien plus de distraire un seul moment à l'autel un ministre qui offre Jésus-Christ comme une hostie de propitiation à son Père ; et vous, vous viendrez y paraître avec une conscience négligée, douteuse, presque toute mondaine, où règne le trouble, les ténèbres, la confusion, et où peut-être votre plus grand crime est de ne vous en reprocher et de n'y en avoir aucun de marqué et de grossier ?

Mais de plus, cette vie du monde et de dissipation, non-seulement est inalliable avec cette piété sacerdotale, qui doit nous conduire à l'autel, mais encore avec cette piété grave et édifiante, qui doit nous préparer à toutes les autres fonctions du saint ministère : c'est cet esprit de piété tout seul qui en assure le succès. Car de bonne foi, après vous être donné en spectacle continuel au public, au milieu des amusements et des vaines joies du monde, pourrez-vous venir montrer aux peuples dans la chaire chrétienne tout le sérieux des vérités de l'Evangile et toute la douleur d'un vrai zèle ? Quelle grâce aurez-vous alors à parler de la fuite du monde, des périls auxquels on y est exposé, des piéges que le démon y tend à l'innocence, de la nécessité de la prière, du recueillement, de la vigilance, de l'œil qu'il faut arracher lorsqu'il nous est un sujet de scandale, du compte que nous rendrons même d'une parole oiseuse, et enfin, de toutes ces maximes crucifiantes, si éloignées de vos mœurs et si inconnues au monde ? Quel air de froideur et de sécheresse ne laisserez-vous pas alors paraître ? Les vérités saintes du salut ne sortent qu'à regret, pour ainsi dire, et avec un air contraint, d'une bouche accoutumée à des discours mondains et frivoles. Pour bien prêcher avec l'Apôtre Jésus-Christ crucifié, il faut comme lui être attaché à la croix de Jésus-Christ. Pour inspirer le goût de Dieu et des choses du ciel, il faut l'avoir et le sentir soi-même. Pour toucher les cœurs, il faut des expressions qui sortent d'un cœur touché. Vous serez dans la chaire chrétienne comme ces déclamateurs mercenaires, qui étalaient autrefois leur éloquence dans les écoles publiques de Rome ou d'Athènes, sur des sujets vagues et indifférents, qui n'intéressaient ni les auditeurs ni l'orateur ; vous ferez du ministère de la parole un vain exercice de parade et d'ostentation, un spectacle pour le monde, et non une instruction sérieuse pour les pécheurs ; vous y chercherez plus les applaudissements de ceux qui vous écouteront, que leur conversion ; plus votre gloire que la gloire de Jésus-Christ ; plus vous-même que le salut de vos frères. Mais quand vous parleriez avec un zèle apparent, quand vous emprunteriez les expressions les plus vives et les plus touchantes de l'éloquence chrétienne, quand vous vous attendririez vous-même sur des vérités auxquelles vous ne pourriez pas refuser alors toute la sensibilité de votre cœur, sur quel pied voulez-vous que vous regardent alors les auditeurs, instruits de la dissipation de vos mœurs et de l'inutilité éternelle de votre vie ? Que penseront-ils lorsqu'ils vous entendront gémir sur des désordres, lesquels au sortir de là vous trouveront plus traitables, et vous paraîtront même dignes de vos empressements ? Vos gémissements seront pour eux

comme des gémissements de théâtre : vous aurez bien joué votre rôle dans leur esprit; et toute la sainteté, et toute la majesté, et toute la terreur de l'Evangile ne sera plus pour eux que comme une scène puérile et profane.

Non, mes Frères, qu'il est difficile de soutenir au milieu du monde tout le sérieux de notre ministère ! Le succès de nos fonctions n'est attaché qu'au recueillement de nos mœurs et à la rareté de nos communications avec les enfants du siècle. L'apparition d'un prêtre, d'un ministre public dans le monde, devrait être aussi rare que l'était autrefois celle des anges de Dieu, de ces ministres de ses volontés : c'est le souhait d'un ancien Père. Il faudrait que les peuples fussent frappés de cette singularité, comme d'un spectacle nouveau; et que l'erreur qui régnait parmi les Juifs qu'on ne pouvait plus vivre après avoir vu l'Ange du Seigneur, devînt une vérité parmi nous; en sorte qu'un pécheur frappé de la modestie, de la gravité, de la sainteté d'un prêtre, crût qu'il n'est plus possible de vivre au monde et aux passions, et qu'il faut mourir à tout, après avoir été témoin d'un spectacle si saint et si édifiant : *Morte moriemur, quia vidimus Dominum* [1]. En nous montrant souvent, nous accoutumons les fidèles à nous voir sans respect et sans attention ; notre dignité souffre toujours de la familiarité de notre présence ; il est difficile d'être toujours en garde contre soi-même : la piété la plus attentive a ses moments ou d'inattention ou de relâchement; et à la plus légère faiblesse qui nous échappe, notre caractère ou leur malignité nous en fait un crime dans leur esprit. Tandis que Moïse se tint au milieu du peuple dans le camp, malgré les prodiges éclatants qu'il opérait sans cesse et la sainteté éminente de sa vie, ce ne furent que plaintes contre sa conduite; ses proches eux-mêmes, plus accoutumés à le voir de près, le regardaient presque comme un homme commun ; et il fallut qu'une lèpre soudaine, dont Dieu frappa sa propre sœur, en punît les murmures, et le mépris qu'elle avait pour son serviteur. Mais après quarante jours de retraite sur la montagne, à peine Moïse se montre-t-il à ce même peuple qu'il lui paraît un homme nouveau, tout brillant de gloire ; il n'ose plus même, par un excès de respect, lever les yeux pour le regarder. Il n'y a qu'à perdre pour nous, mes Frères, dans le commerce familier des mondains : si nous n'y perdons pas notre innocence, nous y avilissons du moins notre caractère; si le monde ne devient pas notre idole, nous en devenons du moins la fable et le mépris ; si nous n'imitons pas ses mœurs et ses désordres, nous lui rendons du moins nos fonctions et nos vertus inutiles.

Et encore, comment peut-on se flatter que les suites de cette vie inutile et mondaine ne nous conduiront pas au précipice? Mais ce doit être là le sujet d'une nouvelle instruction; et je me suis proposé dans celle-ci de ne considérer cette vie mondaine dans les clercs que par ce qu'elle a d'incompatible avec l'esprit de notre ministère, et non par les malheurs où elle nous précipite. Que de chutes honteuses ! que d'abominations secrètes ! que de noms de blasphèmes écrits sur le cœur du prêtre, où il n'aurait dû porter gravés que le nom ineffable de l'Eternel, avec les noms et l'amour des tribus confiées à ses soins ! que de crimes qui ont vieilli au milieu des choses saintes ! que de morts accompagnées d'impénitence, de désespoir, d'irréligion, d'affreuse insensibilité jusqu'à la fin, car l'endurcissement à la mort, est la fin ordinaire d'un mauvais prêtre !

Ces suites vous font trembler; mais elles sont journalières; mais elles sont inévitables; mais le monde mène là tôt ou tard. Et ne comptez-vous pour rien d'ailleurs le scandale de vos frères et la douleur des gens de bien? Quoi ! on vous verra éternellement dans le commerce des plaisirs et des inutilités du monde, vivre d'habitude avec des personnes d'un sexe différent, leur rendre des devoirs frivoles, honteux, indignes de la gravité et de la sainteté de votre caractère, et le monde en faveur de vous seul ne s'en formalisera pas; et les impies vous feront grâce, et ne vous mettront pas dans leurs dérisions et dans leurs blasphèmes? Le pharisien est scandalisé de voir la pécheresse aux pieds de Jésus-Christ, quoiqu'elle y fût dans la circonstance la plus édifiante, la plus touchante de son repentir et de ses larmes; et le monde vous verra vous-même, vous ministre des autels, vous l'homme et l'envoyé de Dieu sur la terre, vous verra aux pieds peut-être d'une pécheresse, et il n'en sera point blessé; et il

[1] Deum. — Judic. XIII, 22.

suspendra la malignité de ses jugements; et ce monde qui ne nous pardonne rien; ce monde dont les premiers traits de censure et de dérision tombent toujours sur nous; ce monde qui s'étudie à trouver même des faiblesses à nos vertus et à nos œuvres les plus saintes, ne verra plus rien de digne de ses censures dans nos vices mêmes et dans nos scandales? Non, mes Frères, son défaut à notre égard n'est pas d'excuser ce qui doit être blâmé, mais de noircir et d'envenimer même ce qui pourrait être excusable.

Mais nos fonctions elles-mêmes, direz-vous, nous mettent nécessairement dans le commerce des mondains. Je l'avoue : mais on y est rare, quand on n'y est que par-là; quand on ne veut que conduire les âmes à Jésus-Christ, on ne se manifeste que pour leur en montrer le chemin; du moment qu'elles l'ont trouvé, et qu'elles peuvent se passer de nous, on se cache, on s'éclipse, on rentre dans les ténèbres et dans la sûreté de la retraite; semblables à cette étoile qui conduisit les Mages à Jésus-Christ, et qui était la figure des pasteurs. Voyez-vous comme elle se montre jusques à Bethléem, où elle devait conduire ces sages de l'Orient : du moment qu'ils ont trouvé, reconnu, adoré Jésus-Christ, elle disparaît, elle s'éclipse, elle rentre dans les nuages du firmament; son ministère était fini, et son apparition finit avec son ministère.

Mais quand on porte un certain nom dans le monde, et qu'on y tient à tant de devoirs, il n'est pas permis de se dispenser de mille bienséances qu'un long usage a établies. Souvenez-vous, mes Frères, que nous avons nos lois et nos bienséances à part; que la tyrannie des usages du monde et ce tribut d'inutilités n'oblige que ses esclaves, et que les enfants sont libres, selon la parole de Jésus-Christ; qu'il est ridicule d'asservir aux lois et aux abus du monde ceux qui doivent juger le monde; que les bienséances des autres états sont les indécences du nôtre; qu'il est une certaine retenue pour les personnes consacrées à Dieu, de bon goût même selon le monde; et que notre rareté dans le public nous fera toujours honneur dans l'esprit de ceux mêmes qui paraîtront nous en faire un crime.

Ainsi, mes Frères, que le fruit le plus solide de votre retraite dans cette maison sainte soit de vous faire perdre le goût du monde et de ses commerces. Tandis que vous sentirez encore quelques restes de ce goût fatal, comptez que c'est un levain qui corrompra un jour toute la masse. Vous ne périrez que par là; et si ce goût est si dominant que vous désespériez de le soumettre jamais au devoir, prenez donc le monde pour votre partage, avant qu'un engagement saint vous ait fait une loi sévère de vous en séparer. Vous y êtes encore à temps; reprenez donc l'ignominie de l'habit séculier, puisque vous n'en sauriez quitter les mœurs et les penchants; n'ajoutez pas aux périls que le monde vous prépare, le crime d'y paraître avec un caractère sacré, qui doit vous en éloigner pour toujours; ses séductions suffiront assez pour vous perdre, lors même que l'état laïque auquel vous vous serez rendu, vous fera un devoir d'y rester; jugez de la sûreté que vous pouvez vous y promettre, si vous y êtes contre l'ordre de Dieu et contre les règles de l'état saint que vous aurez embrassé. Mais si en vous consacrant au saint ministère, vous êtes sincèrement résolu de dépouiller les affections du monde, comme vous en avez dépouillé les marques; la première fois que revêtu du sacerdoce, vous tiendrez Jésus-Christ en vos mains à l'autel saint, dites-lui, comme aujourd'hui le juste Siméon : C'est maintenant, Seigneur, que je vais disparaître avec joie pour toujours au monde, et que mes yeux vont se fermer sans regret à tous les objets profanes, puisqu'ils ont eu le bonheur de vous voir, et que vous avez accompli en moi ce que vous me prépariez dès le commencement des siècles. Ainsi soit-il.

TROISIÈME CONFÉRENCE.

DISCOURS SUR L'AMBITION DES CLERCS.

Jesus ductus est in desertum à Spiritu ut tentaretur à diabolo.

Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert, pour y être tenté du diable. — Matth., IV, 1.

Il n'est pas de circonstance dans toute la vie de Jésus-Christ qui approche plus de la situation où nous nous trouvons dans cette maison sainte, que l'histoire de ses tentations et de sa retraite. Sur le point d'entrer dans les fonctions de son ministère, l'Esprit de Dieu le conduit au désert. Il n'y vient pas, comme nous, expier, dans la prière et dans les austérités de la retraite, les faiblesses, les relâchements et les dissipations inévitables de la vie commune; il n'avait fait que croître en grâce et en sagesse à Nazareth : cependant il semble qu'il n'ose entrer dans les fonctions publiques de sa mission et de son sacerdoce, au sortir de la maison de ses proches, et qu'il veut mettre entre son ministère et la vie divine qu'il a menée, l'intervalle de quarante jours de séparation et de pénitence.

Mais si dans sa retraite il nous laisse un modèle à imiter, dans ses tentations il nous montre les écueils à craindre en une si sainte entreprise. Les quarante jours expirés, dit l'Evangéliste, le Sauveur eut faim ; alors le tentateur approche, et lui présentant des pierres : Commandez, lui dit-il, que ces pierres se changent en pain. Cette proposition rejetée, il va le placer sur le haut du temple, et sous prétexte de confiance en Dieu lui propose des entreprises téméraires. Enfin ce dessein encore échoué, il transporte le Sauveur sur une haute montagne, et lui montrant les royaumes du monde et toute leur gloire : Adorez-moi, lui dit-il, et je vous les donnerai en partage.

Or, dans ces trois tentations, mes Frères, je découvre tous les progrès d'une dangereuse ambition, et les différentes démarches du tentateur pour faire tomber les ministres de Jésus-Christ dans un piége si commun aujourd'hui et si peu connu. Car, en premier lieu, pour donner d'abord une couleur spécieuse à une passion si fatale au ministère, il ne nous fait désirer qu'une fortune modeste, éloignée de l'indigence comme des grandes richesses; on ne souhaiterait simplement que de vivre et d'être en état de soutenir son nom et son rang dans le monde; en un mot, il ne nous propose que du pain, et rien ne paraît plus modéré et plus équitable : *Dic ut lapides isti panes fiant.* En second lieu, quand il nous a conduits jusque-là, et contenté nos désirs, il nous persuade bientôt qu'une condition unie et obscure nous dégrade dans l'esprit des hommes, tandis surtout que tant d'autres s'élèvent par leurs soins et leurs menées à des postes brillants ; il nous fait envisager des fonctions élevées, sous prétexte d'occuper notre loisir et nos talents ; il nous transporte en esprit sur le haut du temple ; il élève nos désirs jusques aux plus hautes places du sanctuaire ; il nous exhorte à nous précipiter dans

les ministères les plus sublimes ; il nous ouvre des desseins téméraires sur la vaine espérance que Dieu nous y soutiendra; comme si Dieu devait trouver sa gloire dans notre ambition, ou qu'il eût promis d'être le protecteur de la témérité et de l'audace : *Statuit illum* [1] *super pinnaculum templi, et dixit illi...* [2]*: Mitte te deorsum*; *Angelis enim suis* [3] *mandavit de te.* Enfin quand le tentateur a obtenu de nous toutes ces démarches, il commence alors à garder moins de mesure ; il nous a élevés par des voies criminelles; il nous regarde comme une proie qui ne peut plus lui échapper ; il nous place dans un point de vue, d'où il nous met sous les yeux les royaumes du monde et toute leur gloire; il ne met plus de bornes à nos désirs ambitieux; il nous mène à tout ; il ne s'étudie même plus à nous justifier nos démarches par des prétextes pieux; il nous propose nettement de devenir ses adorateurs, de sacrifier à ses promesses notre âme et notre salut éternel ; ses dons ne sont promis qu'à ce prix ; et il ne nous rassure que par l'exemple de ceux qui se font un honneur de parvenir, en lui prostituant leurs hommages : *Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me.*

Je veux donc aujourd'hui faire sentir l'illusion de ces trois écueils par où l'ambition mène peu à peu les clercs dans le précipice; et opposer à ces trois erreurs trois réflexions qui me paraissent ne laisser plus de lieu aux surprises du tentateur. Il n'y a pour cela qu'à considérer l'ambition des clercs dans son objet, dans ses moyens, dans ses suites. Dans son objet, c'est un vice toujours injuste; et on ne saurait l'excuser par la modération de ses désirs, puisque tout désir est un crime. Dans ses moyens, c'est une témérité criminelle, et où l'on ne peut colorer ses démarches du prétexte de zèle de la gloire de Dieu, puisque toute démarche est ici une intrusion et une usurpation sacrilége. Dans ses suites, c'est un scandale de tout temps funeste et honteux à l'Eglise; et l'on ne peut le justifier sur l'usage et sur les exemples, puisque c'est alléguer la grandeur du mal pour en autoriser l'injustice. Plaise à Jésus-Christ, mes Frères, que des vérités si importantes tombent sur des cœurs dociles et préparés !

[1] Enm.
[2] Ei.
[3] Quia Angelis suis. Math., IV, 5 et 6.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Qu'est-ce que l'honneur du sanctuaire ? car pour savoir s'il est permis de le désirer, il faut examiner d'abord ce qu'on désire. C'est premièrement, dit saint Paul, une servitude honorable, qui, nous établissant sur tous, nous rend redevables à tous ; c'est une sollicitude laborieuse et universelle, qui nous met entre les mains les passions, les besoins, les faiblesses, et tout le détail des misères humaines ; c'est un poids accablant, qui nous oblige de porter dans notre sein tout un peuple, comme une nourrice porterait son enfant; d'essuyer, sans nous rebuter, ses inquiétudes et ses caprices; de souffrir, sans l'abandonner, ses ingratitudes et ses murmures; de réunir au devoir et à l'observance des lois cette différence infinie d'humeurs, d'esprits, d'intérêts, de talents, de conditions, qui le composent; et de redoubler nos soins à mesure qu'il s'étudie à les rendre inutiles ; c'est une élévation incommode, qui nous expose aux regards publics, et fait que tout ce qui nous est permis, ne nous est pas expédient, à cause de la faiblesse de nos frères; c'est une inspection pénible, qui nous oblige de reprendre à temps et à contre-temps; qui devient plus difficile et plus périlleuse, à mesure que les mœurs des siècles se corrompent; qui en nous confiant le dépôt des règles, nous revêt d'une autorité qui se fait presque toujours plutôt sentir par les refus que par les grâces, et nous expose à la haine de ceux mêmes que nous voulons sauver. C'est-à-dire c'est un état dont les soins sont infinis et ingrats; dont les seuls priviléges sont des exemples qui puissent servir de modèle; dont toute l'autorité et les plus sages ménagements du zèle se bornent à faire des murmurateurs et des mécontents. Mais ce n'est pas là le plus terrible.

Une dignité sacrée est, en second lieu, une charge périlleuse, qui nous rend devant Dieu responsables d'une infinité d'âmes, dont le salut ou la perte est, pour ainsi dire, notre ouvrage; et qui, outre nos propres péchés, rend encore notre négligence coupable de ceux des fidèles sur lesquels nous sommes établis ; c'est une dispensation formidable, qui nous met entre les mains les mystères de Dieu et tout le fruit de la mort de Jésus-Christ, de sorte que la plus légère infidélité

est un abus criminel de son sang, et rend inutile le bienfait inestimable de la croix ; c'est un ministère qui nous partage entre la prière et les sollicitudes; qui nous fait un devoir essentiel de conserver le goût de la retraite et du recueillement, au milieu des soins et des embarras; de conserver cette fleur de réputation, cette innocence et cette pudeur sacerdotale, parmi les passions et les secrètes faiblesses, dont nous sommes les témoins et les dépositaires; qui nous mêle parmi les hommes, et quelquefois dans les palais des rois; et nous oblige cependant d'y porter toute la simplicité, toute la gravité, toute la mortification des déserts, et d'y condamner par notre exemple la mollesse et l'ambition de ceux qui les habitent ; c'est un poste de vigilance, où il faut avoir sans cesse à la main les armes spirituelles d'une milice sainte; le glaive de la parole; le bouclier de la foi et de la doctrine, pour combattre contre la chair et le sang, contre les puissances invisibles, contre les erreurs qui altèrent le dépôt sacré, ou les préjugés et les maximes du siècle qui corrompent les règles; de sorte que les abus que nous tolérons, ou que nous ne corrigeons pas, deviennent nos crimes, et que les désordres publics nous sont comptés comme nos vices particuliers. Or, est-il sur la terre de condition plus périlleuse ? Un état, qui dans l'affaiblissement presque universel des règles et de la loi met sur nous les abus publics, et ne compte notre innocence personnelle que comme le point le plus facile de nos devoirs. Mais ce n'est pas encore tout.

Un rang d'honneur dans l'Eglise est une médiation entre le ciel et la terre, une royauté sacerdotale, qui nous met entre les mains les sources des grâces, les trésors de l'Eglise, les clefs de la vie et de la mort, du ciel et de l'enfer; qui *fait courber sous notre autorité ceux qui portent l'univers;* qui laisse aux anges mêmes des ministères inférieurs au nôtre, et nous élève au-dessus de tout ce qu'on nomme dans le ciel et sur la terre. C'est un caractère divin, qui nous donne autorité sur Jésus-Christ même; qui nous le rend obéissant jusques à la mort mystique des mystères saints; qui nous met, si j'ose le dire, à la place du Père céleste, et nous fait engendrer son Fils sur les autels et dans les splendeurs cachées du sanctuaire; en un mot, qui nous établit les dieux visibles de la terre. Or, est-il rien de si grand, de si sublime et de si saint ? Recueillons tous ces caractères : de tous les états, c'est donc ici le plus pénible, le plus périlleux, le plus divin.

Or, en premier lieu, je pourrais vous demander : « Etes-vous assez laborieux pour aspirer à un ministère si environné de soins, de travail et de peines ? Etes-vous né pour vous faire une violence continuelle; pour rompre tous vos penchants; pour sacrifier au devoir les plaisirs les plus innocents; pour être tout aux autres, et ne vivre pas un seul moment pour vous-même ? Saurez-vous, comme l'Apôtre, être dans la faim et dans l'abondance; dans la réputation et dans l'ignominie; vous naturaliser avec le sérieux de vos occupations; vous raidir contre le peu de succès de vos travaux, et parvenir jusques à vous faire un délassement même de vos fatigues? » Hélas ! élevés la plupart dans des mœurs douces et tranquilles, dans une vie qui n'a jamais connu de règle que l'humeur; toute contrainte vous tyrannise; la seule uniformité inséparable de ces maisons de retraite est une gêne qui vous paraît insoutenable; et vous en souhaitez la faim comme le terme heureux de vos ennuis et de vos peines. Tout ce qui demande de la règle, des attentions, ne vous convient pas ; tout ce qui est sérieux, vous fait peur ; tout ce qui n'est pas plaisir, est pour vous un supplice. Si dans un âge, où la dépendance est encore naturelle, où les passions plient encore sous la règle et sous la discipline, vous prenez si peu sur vous-même, que serez-vous lorsqu'ayant secoué tout joug, vous n'aurez plus que vos penchants pour la règle de vos mœurs et de vos désirs ? Vous allez être dans le temple du Dieu vivant une idole qui aura des yeux et ne verra pas, une langue et ne parlera pas, des mains et ne s'en servira pas, des pieds et demeurera oisive et immobile : *Pastor et idolum* [1]. Le siége que vous occuperez dans le sanctuaire sera pour vous un lit d'indolence et de mollesse ; vous regarderez une dignité sainte comme la fin de vos peines et le lieu de votre repos ; vous croirez l'avoir assez achetée par un peu d'assujétissement et de contrainte ; vous n'en prendrez pour vous que les fleurs et les roses, et en laisserez aux autres les épines ; vous entrerez dans l'héritage de vos saints prédécesseurs, et vous n'en-

[1] Zarach. XI, 17.

trerez pas dans leurs travaux ; vous serez jaloux des honneurs du ministère, et vous en mépriserez les fonctions ; en un mot, vous ferez servir à vous seul un titre saint, qui n'est établi que pour les fidèles. Ainsi quand l'honneur du sanctuaire ne serait qu'un ministère laborieux et pénible, vous seriez téméraire d'y prétendre.

Mais en second lieu, c'est un ministère environné d'écueils et de dangers. Or, je vous demande. Etes-vous assez affermi dans la piété pour aspirer à un état si périlleux, où toutes les fonctions sont si délicates et si dangereuses, et où ceux qui nous paraissent les plusforts, font tous les jours de si tristes naufrages ? Hélas ! vous ne savez pas encore gouverner la maison de votre âme; comment gouvernerez-vous l'Eglise de Dieu ? Vous êtes encore un roseau qui plie à tout vent; comment serez-vous une colonne sur qui doit reposer le temple de Dieu ? Vous dormez, et laissez croître des ronces et des épines sur la terre de votre cœur; comment veillerez-vous sur tout le champ de Jésus-Christ, pour empêcher que l'homme ennemi n'y sème de l'ivraie ? Peut-être chancelez-vous encore dans les voies de Dieu, et il faut qu'un guide sacré vous tende les mains de temps en temps pour vous relever de vos chutes; comment soutiendrez-vous et affermirez-vous ceux qui sont faibles ? Peut-être une occasion vous entraîne; un souffle vous renverse; le moindre sifflement du serpent empoisonne votre cœur, et y fait expirer tous vos projets de vertu; un seul regard vous souille; un seul entretien mondain et licencieux détruit en vous le fruit de trois mois de retraite; une seule raillerie d'un contempleur de la piété vous arrache des complaisances criminelles; en un mot, à peine avez-vous fait quelques pas dans la voie de Dieu que vous retombez lâchement sous le poids de vos faiblesses et de vos passions : comment porterez-vous sur vos épaules, comme un bon pasteur, les brebis ou languissantes ou égarées ? Si les travaux du ministère condamnent de témérité votre paresse qui les désire; ses écueils et ses périls, mis en parallèle avec votre fragilité, rendront-ils vos désirs plus légitimes ?

Mais, en troisième lieu, l'honneur du sanctuaire, auquel vous prétendez, est un état angélique et divin. Or êtes-vous assez pur et assez saint pour aspirer à des ministères si sublimes ? quelle est l'histoire de vos mœurs et de votre vie ? quelles ont été vos premières années ? qui êtes-vous encore aujourd'hui ? Jugez-vous ici en présence de Jésus-Christ, et tirez du trésor de votre cœur l'ancien et le nouveau. A peine capable de connaître Dieu, vous avez été capable de l'offenser : vos inclinations naissantes ont été des crimes ; si haut que vous remontiez dans votre premier âge, vous y trouverez les naissances de votre corruption ; votre souvenir n'y peut reposer que sur des souillures; vous êtes de ceux dont parle le Prophète, qui se sont égarés dès le sein de leur mère. Sans pénitence, sans retour, sans interruption, vous vous êtes roulé de précipice en précipice; vous vous êtes traîné sur les passions les plus sales; et vous avez mille fois profané le temple de Dieu en vous. Ce n'ont point été là de ces chutes rares, où la fragilité et l'occasion vous aient conduit quelquefois, et d'où un fonds de religion et de crainte de Dieu vous ait d'abord retiré ; ç'a été un état fixe, tranquille, la profondeur de l'abîme, une situation où le crime entrait dans vos mœurs ordinaires et dans le plan, pour ainsi dire, de votre vie ; et si la vigilance des maîtres, et des considérations humaines, vous ont obligé de donner quelquefois des marques extérieures de religion, dans la participation des sacrements, vous y avez peut-être comblé la mesure; et de simple pécheur que vous étiez, vous êtes devenu profanateur.

Or, je vous demande, tout couvert de lèpre comme vous êtes encore, et indigne de paraître même aux pieds des autels avec les simples fidèles, exhalant encore la puanteur de vos passions et une odeur de mort; n'ayant pour toute marque de vocation aux honneurs du sanctuaire qu'un grand nom dans le monde; le second rang dans la maison de votre père ; les désordres d'une jeunesse licencieuse, et des désirs criminels de vous élever, vous avez la témérité de prétendre à l'honneur suprême du ministère saint, pour lequel les anges mêmes ne seraient pas assez purs ; de prétendre à la récompense de la piété et de l'innocence ; à un état divin, où les larmes mêmes et le mérite de la pénitence la plus longue et la plus sincère ne pouvaient autrefois atteindre ? L'homme qui se présente au festin de l'Evangile avec une robe ordinaire, en est rejeté, quoiqu'il y fût appelé, et qu'il

ne prétendît que s'asseoir dans la foule des autres conviés; et vous y viendriez témérairement, non avec des mœurs communes et ordinaires, mais tout couvert de vos souillures; non pour vous y asseoir avec le reste des fidèles, mais pour y présider, pour y distribuer la viande sainte et la sanctifier par des paroles de bénédiction ? De quel œil le père de famille vous verra-t-il entrer; et que venez-vous faire dans le temple de Dieu, dont les murs mêmes frémiront de voir l'idole placée avec honneur dans le lieu saint ?

Quand je n'aurais que ces raisons personnelles, il est clair que vos désirs seraient ou des témérités ou des crimes. Mais je vais plus loin : je suppose en vous toutes les qualités que vous n'avez pas; tout l'amour du travail qu'exige un ministère laborieux ; toute la solidité de vertu que demandent des fonctions périlleuses; et enfin toute la sainteté et l'innocence qu'on doit apporter à une dignité sainte; et je dis que si vous aspirez à l'honneur du ministère, vous n'en êtes plus digne, et toutes vos vertus, qui auraient pu vous y préparer, deviennent des vices qui vous en éloignent. Ecoutez, et vous en serez convaincu. Un clerc, disent les lois des empereurs, doit être si éloigné de tout désir et de toute brigue qu'il faut qu'on le cherche pour lui faire violence : *Quæratur cogendus ;* qu'il résiste aux prières et aux sollicitations de ceux mêmes qui ont autorité sur lui : *Rogatus recedat ;* qu'il se cache et se dérobe aux poursuites et aux instances : *Invitatus refugiat ;* que la seule nécessité de se rendre excuse son consentement : *Sola illi suffragetur necessitas excusandi ;* car il est assurément indigne de l'honneur du sacerdoce, s'il ne le reçoit malgré lui : *Profecto enim indignus est sacerdotio, nisi fuerit ordinatus invitus.* Ce ne sont point ici les scrupules et les frayeurs de quelque âme retirée ; ce ne sont point les expressions outrées de quelque serviteur de Dieu, pénétré peut-être trop vivement de la grandeur et de l'excellence de sa vocation ; ce n'est pas un discours d'instruction, où la vivacité et la véhémence du zèle va quelquefois plus loin que la règle et la vérité. Ce sont des lois où chaque terme est mesuré, pour marquer l'obligation précise ; ce sont des princes, des Césars, qui parlent, peu accoutumés à surfaire, à exagérer les devoirs de la religion, et à qui on ne reproche guère, en fait de mœurs et de discipline, la rigueur et les excès. Mais il ne se trouverait plus personne, dites-vous, pour remplir les places, si l'on ne choisissait que ceux qui fuient et qui refusent. Il ne s'en trouverait plus, il est vrai ; mais c'est parce qu'on ne choisit que ceux qui s'offrent, qui s'empressent et qui font plus de démarches et d'efforts pour parvenir aux honneurs du sanctuaire que les clercs n'en faisaient autrefois pour les éviter. Il ne se trouverait plus personne pour remplir les places, dites-vous ; mais l'Esprit de Dieu n'a pas abandonné son Eglise ; mais il s'y forme encore tous les jours, et il s'y formera jusques à la fin des vases d'élection pour porter son nom devant les peuples et les rois, mais la succession intérieure de la foi, de la piété, de la charité, ne manquera pas plus dans ses ministres que la succession extérieure du ministère même. Laissez-lui le soin de se choisir lui-même ceux qu'il a destinés à l'œuvre de l'Evangile ; il saura bien les manifester. Ne prévenez pas ses choix par vos démarches téméraires; ne venez pas vous offrir à la place de ceux qu'il avait choisis ; ne venez pas usurper un rang pour lequel il préparait en secret un ministre fidèle ; ne dérangez pas l'ordre de sa vocation et de ses desseins éternels; attendez qu'il vous appelle. L'Eglise ne manque de pasteurs que lorsque l'ambition en usurpe les places.

Or, si les lois des Césars sont si sévères sur l'ambition des clercs, jugez quelle doit être là-dessus la doctrine et la sévérité des saints docteurs. Saint Chrysostome, saint Grégoire le Grand établissent d'abord, comme un principe incontestable en cette matière, que tout désir de s'élever dans la maison de Dieu est une disposition criminelle, qui nous en ferme l'entrée, et la marque la plus infaillible, la plus évidente, qu'on n'y est point appelé. Une charité éclairée, dit saint Augustin, choisit d'abord la sûreté de l'obscurité et de la retraite ; ce n'est que la charité forcée qui subit comme un joug l'honneur et le péril du travail et de la sollicitude. Tous supposent qu'on ne doit entrer dans l'Eglise, dans ce royaume de Jésus-Christ, que par la voie et le mérite de la violence ; leurs exemples confirment leur doctrine. « Quelle résistance ne fis-je pas, dit saint Ambroise, lorsqu'on m'éleva sur la chaire de Milan ? Ne pouvant rien gagner pour le fonds, je demandai au moins du délai ; mais la force l'emporta : s'il y a eu de la pré-

cipitation, c'est la faute de ceux qui m'ont fait violence : *Vis cogentis est* ». — « Quel fut le torrent de larmes, dit saint Augustin, que je répandis au pied des autels, lorsque Valère m'ordonna son coopérateur dans l'Eglise d'Hippone ! La violence qu'on me fit alors ne put être que la peine de mes péchés ». — « Moi qui suis un ver et non pas un homme, disait saint Paulin en racontant l'histoire de son ordination, je fus traîné à l'autel malgré moi, environné d'une foule de peuple qui m'accablait ; et malgré le désir ardent que je sentais de faire passer ce calice loin de moi, je fus pourtant contraint de dire au Seigneur : Que votre volonté s'accomplisse, et non pas la mienne ». Ce ne serait jamais fait, si j'entreprenais de ramasser ici tout ce qu'on pourrait rapporter sur cet article : toute l'antiquité est remplie de ces sortes de traits ; on y a vu de saints solitaires, vous le savez, attenter par un excès de zèle sur leur propre personne pour s'exclure à jamais des honneurs de l'Eglise qu'on leur offrait. Voilà les règles des saints, les exemples de nos prédécesseurs, et l'esprit de l'Eglise dans tous les siècles.

Ce n'était point alors une vertu héroïque de craindre, de refuser, de fuir ; c'était une loi reçue, une maxime commune, une régle universelle, un usage aussi établi que l'est aujourd'hui celui de solliciter et de s'offrir soi-même ; et l'on portait si loin cette sainte frayeur que l'Eglise d'Afrique fut obligée d'ordonner des peines contre les clercs qu'une humilité excessive empêcherait de consentir à leur ordination, lorsque leur évêque les appellerait. Siècles heureux ! hélas ! il ne faudrait plus aujourd'hui que des foudres contre les usurpateurs et des barrières pour arrêter les empressements téméraires ! Et ce qui surprend, c'est que dans un siècle où l'on ne parle plus que le langage des anciens ; où l'on paraît si désabusé des ignorances et des crédulités des siècles postérieurs ; où l'on se fait honneur de rapprocher nos mœurs et notre discipline de celle de nos pères ; où la critique poussée plus loin que jamais a éclairci tout ce qu'il y avait de plus obscur dans les annales de l'Eglise ; on s'abuse sur un point si évident, marqué en caractères si lumineux dans tous les écrits des anciens [1] ; on regarde comme douteuse ou comme outrée la règle la plus dominante, la plus universellement pratiquée, la plus constamment établie dans toute la tradition. Ce qui surprend, c'est qu'on écoute des maximes si sûres, si incontestables, comme des discours édifiants que la piété et le zèle nous font tenir dans ces maisons de retraite, mais qui dans l'usage ne doivent pas servir de règle. Ce qui surprend enfin, c'est qu'on a laissé à certaines âmes d'un goût de vertu plus relevé ou plus farouche, toutes ces pieuses délicatesses de frayeur et de résistance, comme si c'était ici une singularité, et non pas l'esprit essentiel de notre vocation ; comme si ce n'était qu'un raffinement de piété, et non pas la piété et la religion elle-même.

Après cela je ne m'arrêterai pas à exposer ce que dit l'Apôtre sur le désir de l'épiscopat [1] : c'est une objection basse et vulgaire, et qui ne mérite presque plus de trouver de place que parmi les proverbes du bas peuple. Il est vrai qu'on ne voit pas que saint Paul ait recours à ces mouvements divins d'une sainte éloquence pour combattre ce désir, et qu'il en parle avec modération. Mais donnez-moi des tyrans et des persécuteurs ; des dignités pauvres, laborieuses, méprisées, obligées à vivre du travail de leurs mains ; donnez-moi une église naissante et dépourvue d'ouvriers ; donnez-moi de ces hommes apostoliques qui avaient reçu les prémices de l'Esprit ; en un mot, donnez-moi un titre d'honneur dans le sanctuaire, qui n'annonce et n'assure que le martyre ; et dans toutes ces circonstances, désirez à la bonne heure de vous immoler pour vos frères ; je vous le permets, et vous désirerez une bonne œuvre. L'Apôtre parle à Timothée effrayé de la grandeur de son ministère, et qui avait besoin d'être rassuré. S'il eût parlé dans ces derniers temps, *il eût bien changé sa voix,* comme il nous assure lui-même que les dispositions différentes de ceux qu'il instruisait l'obligeaient quelquefois de la changer. Je n'ajoute pas avec saint Jérôme que saint Paul assure à la vérité qu'on désire une chose sainte, mais qu'il n'ajoute pas que le désir en soit saint ; avec saint Chrysostome que de peur d'autoriser l'ambition et la témérité de ceux qui pourraient désirer l'honneur du sacerdoce, il entre dans le détail des vertus épiscopales, pour faire comprendre,

[1] Curieuse peinture du temps.

[1] Si quis episcopatum desiderat, bonum opus desiderat. — 1 *Timoth.* III, 1.

par la difficulté de les acquérir, à quel point de présomption il faudrait être parvenu pour souhaiter une place à laquelle toutes ces vertus doivent être inséparablement attachées ; avec saint Cyprien qu'en demandant qu'un ministre soit irrépréhensible, chaste, doux, tempérant, saint Paul semble se relâcher, se contenter d'exiger des vertus communes et n'oser proposer les vertus angéliques et supérieures, nécessaires aux premiers pasteurs, de peur que le désespoir d'y pouvoir atteindre ne rebutât, ne découragеât ceux qu'on appelait au ministère, et que les églises ne fussent sans pasteurs. Voilà comme l'Apôtre parle du désir de l'épiscopat, en rassurant le zèle et les pieuses frayeurs des ministres inférieurs, et les exhortant de ne pas se refuser à une œuvre si sainte, lorsque l'Eglise aurait besoin de leurs secours.

Mais on n'aspire point aux premières dignités de l'Eglise, me direz-vous; on ne souhaite qu'un titre qui donne un revenu modeste, et de quoi soutenir la bienséance du caractère dans une condition privée.

A cela je pourrais vous dire d'abord que c'est là le langage ordinaire de ceux mêmes qui veulent aller à tout, mais qui rougiraient de manifester des désirs plus hauts et moins modestes. Je pourrais vous dire encore que c'est un piége de Satan ; que la cupidité ne se prescrit pas aisément des bornes ; que le tentateur ne vous propose d'abord que du pain, pour vous mener ensuite plus loin par degrés, et réveiller en vous des prétentions plus relevées, dont il voit les semences dans votre cœur. Les Israélites ne demandaient d'abord qu'une nourriture simple et commune, pour apaiser la faim qui les tourmentait; Dieu leur envoya la manne. Ce secours qu'ils avaient désiré, leur parut suffisant, et ils le reçurent avec actions de grâces ; mais bientôt après de nouveaux désirs s'élevèrent, et les viandes les plus délicieuses que Dieu fit pleuvoir sur eux, ne purent encore réussir à satisfaire leur avidité. Mais je vous réponds premièrement, si vous travaillez dans le champ de Jésus-Christ, vous avez droit aux fruits que vous cultivez ; servant à l'autel, vous devez vivre de l'autel. Or, on peut désirer innocemment ce qu'on peut recevoir avec justice ; mais vous êtes un mercenaire, si cette juste rétribution est la fin et le motif de vos peines : il faut seulement qu'elle en soit le soutien, qu'elle couronne le travail, mais qu'elle ne soit pas l'unique et l'indécent but de l'ouvrier. Cependant, on ne souhaite les fonctions que pour les rétributions qui y sont attachées ; les mieux payées sont les plus courues; celles où il ne s'agit que de la gloire de Dieu et du salut de nos frères, ont peu de solliciteurs. Un esprit d'intérêt sordide entre dans les ministères les plus saints ; on apprécie les fonctions sublimes du sacerdoce comme des ouvrages vils et mécaniques; et on est plus occupé de ce qu'elles rendent, que du fruit qu'elles peuvent faire. Ainsi, sous prétexte qu'il est permis de vivre de l'autel, on fait de l'autel comme un métier qui nourrit son artisan; et l'on accoutume les peuples à ne pas distinguer le salaire d'un prêtre du Très-Haut, du salaire du vigneron et du laboureur, qui défriche la terre. Je vous réponds en second lieu, si vous ne désirez les titres et les revenus du sanctuaire que comme un moyen de couler vos jours avec plus de douceur et de tranquillité, vos désirs sont injustes et criminels ; les biens de l'Eglise sont une solde sainte, et vous n'y avez droit qu'autant que vous servez dans cette milice spirituelle. Je vous réponds enfin, si vous n' avez aucun talent pour servir l'Eglise, et que vous ne puissiez honorer votre ministère que d'un nom distingué dans le monde, l'Eglise ne connaît personne selon la chair. Ce ne sont pas les noms, ce sont les talents et les vertus qui remplissent ses fonctions ; et rien ne l'honore que les dons de Dieu, et ce qui peut contribuer au salut des fidèles. Ainsi vous ne devez pas désirer des biens et des titres dont vous ne pouvez jouir sans crime. Et croyez-vous qu'il suffise d'être à portée par sa naissance d'obtenir les richesses du sanctuaire, pour être en droit de les désirer? Croyez-vous que les raisons humaines qui déterminent les princes de la terre à vous préférer, puissent devenir des motifs de préférence pour Dieu même; et que ce qui fait l'abus puisse faire votre sûreté? Or, si les désirs tout seuls sont criminels, les démarches ne sauraient être innocentes.

DEUXIÈME RÉFLEXION.

L'ambition commence par les désirs ; elle continue par les poursuites. Le tentateur, après avoir obtenu de nous le premier pas, élève nos désirs jusque sur le haut du tem-

ple ; nous flatte de l'espoir que les anges seront à nos côtés, pour nous garantir de toute chute; et couvrant nos démarches d'un prétexte de religion et de zèle, il nous cache l'abîme qu'il nous creuse, et où nous allons nous précipiter.

Mais, premièrement, toute démarche est ici une intrusion sacrilége: vous vous clarifiez [1] vous-même ; vous n'attendez pas que celui qui appela Aaron, vous appelle ; vous courez, et personne ne vous a envoyé. Le don que vous briguez est un don céleste et parfait; il faut qu'il descende du Père des lumières ; donc si vous prétendez vous en rendre digne par des bassesses, des soins, des assiduités, des adulations, des sollicitations humaines, vous êtes un profane qui achetez le don de Dieu ; tout ce que vous faites en vue de la dignité sainte où vous aspirez, est un fonds, un prix criminel, un argent sacrilége que vous offrez pour l'obtenir ; vous trafiquez de vos soins, de vos brigues, de vos assiduités, pour une chose sacrée ; vous marchez donc sur les traces du profane Simon; eh! qu'importe, dit saint Chrysostome, que vous n'offriez pas comme lui de l'argent; votre argent sont vos prières, vos sollicitations, vos démarches. Il fut dit à cet infortuné: Que ton argent périsse avec toi ; et on vous dira, ajoute ce Père : Que vos brigues, vos sollicitations, vos intrigues, en un mot, que votre ambition périsse avec vous, puisque vous avez cru qu'on pouvait posséder le don de Dieu par des recherches humaines: *Ambitio tua tecum sit in perditionem, quoniam putasti ambitu humano donum Dei possideri.*

Mais on se flatte qu'on pourra être utile à l'Eglise. Déjà Dieu ne ménage point à son Eglise des secours qui la déshonorent ; il saura bien lui en fournir d'ailleurs par les voies qu'il a lui-même établies. Quelle disposition pour se rendre utile à l'Eglise, que d'y entrer malgré elle et contre ses lois ! Quand vous auriez tous les talents les plus capables de lui faire honneur, votre seule intrusion les lui rendra non-seulement inutiles, mais scandaleux et funestes. C'est avoir, du soin que Dieu a de son Eglise, une idée bien profane, que de se persuader qu'on pourra lui devenir utile par le crime. Mais d'ailleurs, si vous sentez tant de zèle pour servir l'Eglise, n'attendez donc pas ses honneurs et ses dignités pour la servir : il y a tant de ministères et de besoins, où vous pouvez faire éclater votre zèle ; faut-il que vous soyez élevé aux premières places, pour mettre en œuvre vos talents et votre bonne volonté ? Ne promettez-vous vos soins à l'Eglise qu'à ce prix-là ? Ce n'est donc pas son utilité que vous vous proposez, c'est la vôtre ; ce n'est donc pas l'Eglise que vous voulez servir, c'est l'Eglise que vous voulez faire servir à vos cupidités injustes.

Ainsi ne nous séduisons pas nous-mêmes, mes Frères ; ne prenons pas quelques faibles sentiments de religion, qui surnagent, pour ainsi dire, sur la surface de notre cœur ; ne les prenons pas pour nos penchants intimes et réels. Car souvent, dit saint Grégoire, ceux qui veulent s'élever au gouvernement pastoral, se proposent des œuvres saintes ; et quoique l'ambition toute seule soit l'âme de leurs poursuites, néanmoins ils s'abusent eux-mêmes, en se persuadant qu'ils vont faire de grands biens. Il arrive donc qu'ils cachent au fond du cœur une intention réelle et un désir criminel de s'élever, tandis que la surface de leur esprit ne leur représente que des intentions saintes et louables : *Fitque ut aliud in imis intentio supprimat, aliud tractantis animæ superficies cogitationis ostendat.* Mais l'illusion est grossière et se détruit elle-même. En effet, si les dignités de l'Eglise n'étaient comme autrefois que des ministères pauvres, laborieux, sans éclat, sans pompe, exposés à la faim, à la nudité, aux persécutions, à la mort ; les trouveriez-vous dignes de vos empressements ? S'il ne fallait que vaquer à la prière et au ministère de la parole, et porter le poids du jour et de la chaleur ; si l'honneur du sanctuaire ne vous offrait rien de plus flatteur que ces deux devoirs, envieriez-vous beaucoup le partage apostolique ? Hélas ! on verrait bientôt vos empressements ralentis ; vos brigues et vos poursuites changées en frayeurs, en résistances, en vaines allégations sur votre indignité et sur votre faiblesse : en un mot, s'il ne fallait être que pêcheurs d'hommes, la conduite de la barque ne vous paraîtrait pas fort digne de vos recherches. Mais vous savez que la mer où vous allez entrer, cache des trésors dans son sein ; que les filets de Pierre

[1] *Clarifier*, nous avons déjà vu ce mot employé dans le panégyrique de saint François de Paule : *Un pontife qui ne s'est pas clarifié lui-même.* On le retrouvera deux fois un peu plus bas, p. 387. *Comme j'ai clarifié mon père sur la terre, vous allez me clarifier.*

ont la vertu de trouver une somme d'argent dans les entrailles mêmes d'un poisson ; et sur cette espérance vous voulez gouverner le vaisseau et succéder à son ministère.

Mais si le fonds de l'intention dément ce vain prétexte d'être utile à l'Eglise, qu'on se forme à soi-même, les motifs publics qu'on emploie pour réussir dans ses démarches et dans ses sollicitations, les démentent encore plus nettement ; car les raisons dont on se sert pour obtenir les honneurs et les dignités du sanctuaire, sont des raisons dont l'Eglise a toujours eu horreur, incompatibles avec son esprit, et dont elle a gémi dans tous les siècles. Et certes, mes Frères, que produit-on aujourd'hui comme un titre qui donne droit aux honneurs et au ministère redoutable du temple ? Le nom et la naissance : comme si en Jésus-Christ on distinguait le noble et le roturier ; comme si la chair et le sang devaient posséder le royaume de Dieu et l'héritage de Jésus-Christ ; comme si le vain éclat d'un nom qui n'a peut-être commencé à être illustre que par les crimes et l'ambition de vos ancêtres, devait vous donner avec leur sang l'humilité, la pudeur, le zèle, l'innocence, la sainteté, qu'ils n'eurent jamais eux-mêmes ; comme si une distinction toute humaine, qui traîne après soi l'orgueil, la mollesse, le luxe, les profusions, des mœurs toujours opposées à l'esprit de notre ministère, devait elle-même vous en rendre dignes. Non, mes Frères, l'Eglise n'a pas besoin de grands noms, mais de grandes vertus ; la noblesse que demande la sublimité de nos fonctions, est une noblesse d'âme, un cœur héroïque, un courage sacerdotal que les menaces, les promesses, la faveur ou la disgrâce du monde trouvent également inébranlable ; la seule roture qui déshonore notre ministère, c'est une vie souillée, des mœurs profanes, des penchants mondains, un cœur lâche et rampant, qui sacrifie la règle et le devoir à des faveurs humaines ; et qui ne cherchant qu'à plaire aux hommes, ne mérite plus non-seulement d'être ministre, mais même serviteur de Jésus-Christ. Depuis que les Césars et les maîtres du monde se sont soumis au joug de la foi, l'Eglise a assez d'éclat extérieur ; elle n'a pas besoin d'en emprunter de ses ministres ; la protection des souverains assure sa tranquillité et lui conserve le respect et l'obéissance des peuples : voilà à quoi les puissances de la terre lui sont utiles. Mais la noblesse et la grandeur humaine de ses ministres lui sont à charge ; il faut qu'elle en soutienne le faste et l'orgueil ; et qu'un bien consacré à des usages saints, et destiné à soulager des misères réelles, soit employé à décorer le fantôme du nom et de la naissance [1]. Aussi ses fondateurs et ses plus illustres pasteurs, furent d'abord pris d'entre le peuple ; les siècles de sa gloire furent les siècles où ses ministres n'étaient que la balayure du monde ; elle a commencé à dégénérer depuis que les puissants du siècle se sont assis sur le trône sacerdotal, et que la pompe séculière est entrée avec eux dans le temple. Ce n'est pas que la vertu illustrée par un grand nom n'honore le ministère ; elle donne du poids aux règles et du crédit à la piété : le respect des peuples, si affaibli par la bassesse et l'indignité de plusieurs ministres, peut avoir besoin quelquefois d'être soutenu et réveillé par ces sortes de distinctions ; et il est vrai que ceux qui réunissent la naissance et la piété, qui joignent à un grand nom de grands talents et des vertus éclatantes, méritent, sans doute, la préférence. Mais la chair toute seule ne sert de rien ; elle devient même souvent un sujet de honte et de scandale à l'Eglise : c'est l'esprit qui vivifie ; c'est la piété qui est utile à tout.

Aux raisons tirées du nom et de la naissance on ajoute et on fait valoir les plaies et les services de ses proches ; on les allègue comme des titres qui donnent un droit incontestable aux dignités de l'Eglise ; on veut que l'innocence, la douceur et la tranquillité du sanctuaire soient le prix des incendies et des carnages ; que l'Eglise qui a tant d'horreur pour le sang, en souille, pour ainsi dire, ses dignités et ses places ; que les guerres et les calamités dont elle gémit, soient payées d'un honneur et d'un ministère de paix et de réconciliation ; que des plaies qui ont pu honorer la patrie, aient droit d'en faire une honteuse à l'Eglise ; et que la valeur dans les combats donne des ministres de charité et d'humilité aux fidèles. Les services militaires peuvent nous valoir des grades dans la milice du siècle ; mais non dans celle de Jésus-Christ. Ils peuvent donner des chefs aux armées et des gouverneurs aux provinces ; mais non des pasteurs aux églises. On peut décorer la valeur de ces marques

[1] La liberté de la parole évangélique de Massillon éclate dans le sanctuaire comme à la cour de Louis XIV.

extérieures d'honneur dont nos rois sont revêtus, et qui forment un ordre distingué dans l'Etat ; mais non de l'ordre et de l'honneur du sacerdoce, dont Jésus-Christ est le chef et le divin instituteur. En un mot, son sang qui a réconcilié et sauvé tous les hommes, ne doit pas être la récompense d'un mérite qui ne brille que dans leurs dissensions, et qui se borne à les exterminer et à les détruire. Les guerres, où vos proches se sont distingués, sont-elles devenues pour vous des marques de vocation à un état dont la principale fonction est d'annoncer la paix à la terre ? Leurs mains encore teintes du sang des ennemis ont-elles plus de droit de vous placer dans un temple que le Seigneur ne voulut pas permettre au roi David d'édifier, parce que ses victoires et ses guerres, quoique entreprises par l'ordre de Dieu, avaient comme souillé ses mains, et que par tant de sang répandu, elles n'étaient plus assez pures pour élever et consacrer un édifice au Dieu de paix et de sainteté ? Qu'y a-t-il de commun entre la milice du siècle et celle de Jésus-Christ ; entre les horreurs des armes et l'innocence du sanctuaire ; entre les victoires qu'on remporte sur les hommes avec un glaive de mort et de fureur, et celles que vous devez remporter sur les pécheurs avec le glaive de la parole de vie et de salut ? Aussi la piété du prince a senti toute l'injustice de ces choix ; les services rendus à l'Etat ne sont plus payés par des dignités saintes ; et les actions glorieuses des pères ne sont comptées pour rien dans la distribution des honneurs du sanctuaire, si les enfants ne s'en rendent dignes par l'innocence des mœurs et par les talents utiles à l'Eglise.

Que dirai-je de toutes les autres voies, par où cherche à s'élever une criminelle ambition ; des services honteux rendus aux puissants ; des emplois indécents occupés dans les maisons des grands ? On voit, à la honte de l'Eglise, des clercs devenir les ministres de Jésus-Christ, sans autre mérite que d'avoir su être les ministres indignes de leurs passions. Les canons apostoliques déposent l'évêque qui aura employé les puissances séculières pour obtenir l'honneur de l'épiscopat : quels anathèmes n'auraient-ils pas prononcés contre ceux qui servent même à leurs vices, pour s'élever à ce degré d'honneur ? Les livres saints regardent comme des intrus et des usurpateurs les Jason, les Alcime et tant d'autres pontifes qui n'étaient parvenus à ce rang qu'en méritant, par des bassesses, la faveur des Antiochus, maîtres alors de la Judée ; leurs noms sont en exécration dans l'histoire du peuple de Dieu, parce que pour obtenir le souverain sacerdoce, ils avaient favorisé l'idolâtrie et les superstitions de ces rois païens ; et non-seulement imité les mœurs des Grecs et des Gentils, mais avaient même voulu les introduire dans la cité sainte. On est capable de tout, dès qu'on l'a été d'entrer dans les dignités de l'Eglise par des voies criminelles. Paul n'était apôtre, ni par la faveur des hommes, ni par le choix d'aucun homme ; et c'est par là seulement qu'il avait droit de se dire apôtre de Jésus-Christ. Hélas, mes Frères ! qu'il s'en trouverait peu aujourd'hui qui fussent en état de nous donner les mêmes marques de leur vocation et les mêmes signes de leur apostolat ! Toutes les vocations presque sont humaines ; et il en est peu auxquelles la faveur des hommes n'ait eu plus de part que le choix de l'Esprit de Dieu. Aussi on se plaint tous les jours de l'affaiblissement des ministres et des abus qui déshonorent le saint ministère. Je vous l'ai dit ailleurs, et je ne saurais trop le redire ; ce sont les mauvaises vocations qui donnent tant de mauvais ministres. Quand l'Eglise les choisissait autrefois, ils étaient saints et honoraient leur ministère ; depuis qu'ils se sont choisis eux-mêmes, tout a changé.

Oserais-je l'ajouter ici, mes Frères, et ne pas tirer le voile sur tant d'indignités qui avilissent le sacerdoce ? (car l'ambition est un vice qui mène à tout et qui fait usage de tout :) on va jusques à emprunter les dehors de la vertu, pour s'en attirer la récompense ; jusques à ajouter l'hypocrisie et l'imposture au crime ; jusques à se parer de modestie et d'innocence, tandis que le dedans est plein d'infection et de puanteur ; jusques à employer la fraude et l'artifice pour devenir un ministre de la vérité ; et sous un règne surtout où la piété seule donne droit aux honneurs de l'Eglise, et où la religion du Prince va la chercher jusque dans les lieux les plus obscurs et les plus éloignés où elle se cache. Mon Dieu ! les Ambroise et tant d'autres saints pasteurs qui nous ont précédés, se diffamaient eux-mêmes, se couvraient publiquement de la honte du vice, pour paraître indignes du saint ministère et éviter les honneurs du sanctuaire qu'on leur offrait : et aujourd'hui, pour y parvenir, on se

prête des vertus qu'on n'a pas; on se couvre des apparences de la piété qu'on méprise en secret; on se donne le nom de vivant, tandis qu'on est mort à vos yeux; et l'on prend la peau de brebis pour entrer dans votre bergerie, où l'on va perdre et égorger, au lieu de conduire et de défendre le bercail.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Il faudrait ici détruire le troisième prétexte dont se sert le tentateur pour autoriser l'ambition des ministres : c'est l'usage universellement reçu et l'exemple de tous ceux qui nous environnent. Il élève l'âme ambitieuse sur une haute montagne; et là, comme d'un point de vue favorable, il étale à ses yeux les royaumes du monde et toute leur gloire; ce qui s'y passe; les voies pour parvenir à ces grandeurs imaginaires qu'il lui montre; le succès et l'élévation de tous ceux qui choisissent ces voies : et l'éblouissant par le prestige du spectacle, il la rassure par l'exemple des spectateurs. Mais, comme j'ai déjà combattu ailleurs ce prétexte, je finis avec deux réflexions.

La première est que l'usage ne saurait jamais prescrire contre la loi; que les abus n'en deviennent pas plus légitimes par être communs; que la multitude des transgresseurs donne à la vérité un nouveau mérite à l'observance de la loi, mais n'en justifie pas les transgressions; que nous sommes établis nous-mêmes pour redresser les abus pour les règles, et non pour accommoder les règles aux abus, et donner l'exemple d'une conduite et d'un préjugé qui damne la plupart des hommes; que les siècles peuvent se relâcher, la discipline s'affaiblir, les mœurs changer; mais que la vérité demeure éternellement : de plus, que la dépravation n'est pas si universelle qu'il ne se trouve encore des ministres selon le cœur de Dieu, qui ne vont pas fléchir le genou devant Baal, et en qui la tradition de frayeur, de fuite, de résistance, d'éloignement pour les honneurs du temple, continuée dans tous les siècles, se conserve encore, et qui, par conséquent, peuvent nous servir de modèle : et qu'enfin nous voyons tous les jours que ceux qui nous avaient paru les plus ambitieux, les plus empressés, les plus vifs, et faire plus de démarches pour parvenir, du moment que touchés de leur salut ils ont commencé à prendre des mesures solides pour l'éternité, on les a vus changer d'avis en changeant de mœurs; fuir les mêmes honneurs après lesquels ils avaient couru; trembler qu'on ne leur imposât un fardeau qu'ils avaient si fort désiré; craindre comme un malheur pour eux ce qu'ils avaient demandé comme une grâce; et ne faire consister leur conversion qu'à préférer le devoir aux usages, les exemples des saints aux préjugés de la multitude, et enfin les règles de l'Eglise aux abus de ces derniers temps.

Mais les plus gens de bien n'en font pas de scrupule, dites-vous. Ne jugez personne; mais défiez-vous d'une piété qui viole publiquement et foule aux pieds les règles; ne justifiez pas des transgressions visibles par une vertu ou qui se dément ou qui s'abuse. C'est la prophétie de Jésus-Christ que viendront des temps où les vérités seront si effacées et l'erreur si dominante que les élus mêmes se laisseraient entraîner au torrent, s'il était possible. Il y a tant de faux justes qui évitent avec soin les excès visibles auxquels le monde attache de la honte; mais qui ne font aucun scrupule des démarches et des recherches que le monde autorise, et dont l'Eglise a toujours eu horreur; ils sont plus touchés du soin de leur réputation que de celui de leur âme : ils sont réguliers, édifiants; ils ne voudraient point déshonorer leur caractère aux yeux des hommes; mais comme le cœur est gâté par l'ambition, ils ne comptent pour rien ce qui ne l'avilit qu'aux yeux de Dieu : ce sont là les justes du monde; ce ne sont pas les justes qui vivent de la foi.

Mais, si tandis que tout le reste court et s'empresse, on demeure seul tranquille, il est sûr que l'on sera oublié. Déjà cette frayeur toute seule est criminelle, et part d'un cœur corrompu. Les saints craignaient d'être choisis; et cette crainte les rendait dignes du choix de l'Eglise. Vous craignez d'être oublié; vous êtes donc indigne d'être choisi; et ce serait pour vous et pour l'Eglise le plus grand de tous les malheurs que vous le fussiez. Ne craignez donc plus qu'on vous oublie; craignez plutôt que la justice de Dieu, irritée des dispositions criminelles de votre cœur, ne fasse tomber sur vous un choix qui doit vous perdre, et qu'elle ne punisse la témérité de vos désirs en les accomplissant. Vous craignez qu'on vous oublie? mais c'est pour cela même

que vous devez vous cacher. Tant que vous ne craindrez pas le fardeau redoutable du ministère, fuyez; tremblez qu'on ne vous l'offre; attendez dans le silence et dans la retraite que Dieu change votre cœur; qu'il en arrache cette racine d'ambition et d'amertume qui le souille; qu'il vous fasse sentir tout le danger des honneurs et des ministères de l'Eglise, et toute la sainteté qu'ils exigent; et ne commencez à vous rassurer que lorsque vous commencerez à les craindre.

Mais d'ailleurs, si Dieu vous a destiné un rang d'honneur dans le sanctuaire, il saura bien tout seul vous y faire monter, sans que vous y mettiez rien du vôtre. Il ébranle, s'il le faut, l'univers, quand il s'agit de conduire un élu à la situation que ses desseins éternels lui avaient préparée. Il destinait Moïse à délivrer son peuple de la servitude d'Egypte : on a beau exterminer tous les enfants Hébreux nouveaux-nés; en vain on l'expose sur les eaux; la fille de Pharaon a beau l'élever dans la science des Egyptiens, et le destiner aux premières places de ce royaume idolâtre; la volonté de Dieu sur lui s'accomplit par les obstacles mêmes qui auraient dû en empêcher l'effet; il est préservé du carnage général des enfants de sa nation, de la fureur des eaux, des dangers où l'exposait son éducation auprès de la fille de Pharaon; et à travers tous ces périls, Dieu le conduit au ministère auquel il l'avait appelé. Saul devait être un vase d'élection : le Seigneur ouvre les cieux; il tonne, il descend, il l'abat; il en fait un apôtre dans le temps même qu'il était persécuteur, qu'il avait les armes à la main, et qu'il ne respirait que le sang et le carnage des disciples. Vous auriez beau fuir, passer aux extrémités de la terre, descendre même au fond de l'abîme; sa main saura bien vous en retirer, si vous devez être utile à la consommation de ses élus. Voyez Jonas : il était destiné à la conversion de Ninive; les périls de ce ministère alarment sa faiblesse; il fuit, il s'éloigne de cette ville pécheresse; il s'ensevelit même dans les ondes; le sein d'un monstre le tient enfermé : mais l'abîme entend la voix du Seigneur; lui rend ce timide prophète, et Ninive est convertie. Reposez-vous sur le Seigneur du soin de votre destinée; il saura bien accomplir tout seul les desseins qu'il a sur vous; si votre élévation est son bon plaisir, elle sera aussi son ouvrage; rendez-vous-en digne seulement, par la retraite, par la frayeur, par la fuite, par les sentiments vifs de votre indignité : voilà les degrés par où il conduit les siens sur le haut du temple.

Mais, ajoutez-vous, quand avec un certain nom on a choisi un état, et qu'on n'est point avancé, on est déshonoré dans le monde. Mais si cet oubli est une suite de la vie peu cléricale et même licencieuse que vous avez menée, ce n'est pas l'oubli qui vous déshonore, ce sont les mœurs qui vous l'ont attiré. Le véritable honneur, même selon le monde, d'une personne consacrée à Dieu, c'est de vivre d'une manière conforme à son état. Ne craignez pas que le monde vous couvre d'opprobre, tant que vous ne lui donnerez que des exemples de régularité, de modestie, d'éloignement de toute brigue et de toute recherche; il n'est pas si injuste que vous le faites; si l'on vous oublie alors, il vous placera lui-même par ses souhaits et par son estime; la voix publique vous rendra avec usure ce que l'injustice des distributeurs des grâces vous a refusé; les parallèles qu'on fera de vous avec ceux qu'on vous aura préférés, vous feront un nouvel honneur; le monde, déjà assez disposé à censurer les choix de ses maîtres, sera ravi de pouvoir dire avec une sorte de raison que la brigue, la faveur, le hasard y ont souvent plus de part que le mérite; et l'oubli où l'on vous aura laissé, loin de vous déshonorer dans le monde, ne fera qu'attirer une nouvelle attention et de nouveaux éloges à votre vertu. Ce ne sont pas les places qui honorent; elles ne servent souvent qu'à rendre nos vices et notre déshonneur plus publics. Ce qui honore, c'est le mérite seul qui nous en rend dignes.

Enfin la dernière réflexion est qu'on est d'autant moins recevable ici d'alléguer l'exemple commun, qui semble justifier les brigues et les recherches, que c'est nous faire honneur de la honte et de l'opprobre du clergé. Car vous dites qu'on n'est plus dans les siècles où les clercs, chacun dans leur ministère, pouvaient, par leur zèle seul et par leur fidélité dans les fonctions, s'attirer les regards et l'estime du clergé et du peuple, et mériter leur choix et leurs suffrages, et que les voies de parvenir ont changé. Hélas! mes Frères, il n'y en eut jamais pour les ministres fidèles : ils connaissaient les voies pour se dérober aux dignités saintes; ils ne connaissaient pas les voies de se les attirer. Mais d'où vient que ces

voies ont changé? N'est-ce pas parce que les ministres ont changé eux-mêmes? Voudrions-nous faire notre apologie de ce qui nous condamne, et alléguer pour notre justification l'opprobre même de l'Eglise? Et en effet que veut-on dire, quand on dit que les voies de parvenir ont changé? On veut dire que tandis que les clercs vécurent exempts d'ambition, et qu'ils n'eurent point d'autre part à leur élévation que leurs refus et leurs larmes, les mœurs furent pures, les règles inviolables, les dignités modestes, le ministère honoré, la science, la sainteté, le zèle, les talents, rarement laissés sans récompense; c'est ainsi que les Chrysostome, les Grégoire, les Basile, les Augustin, furent donnés à l'Eglise : mais que depuis que l'ambition et la brigue ont frayé le chemin à l'autel, et que les dignités du sanctuaire sont devenues la proie des plus avides et des plus empressés; ah! c'est depuis qu'on a vu le ministère sans honneur, l'autorité avilie, les règles obligées de céder au temps et à l'intérêt, les fonctions méprisées, les lois effacées par l'adoucissement des usages; la plus sainte discipline de nos pères devenue un point d'histoire et de critique, si peu on en retrouve des traces dans nos mœurs! c'est depuis qu'on a vu la sublimité du sacerdoce se traîner indécemment dans les palais des rois; les pontifes du Très-Haut courber leur tête sacrée sous la faveur des grands et des ministres; avilir leur dignité à des soins et à des empressements, dont le monde lui-même fait des dérisions et des censures; montrer à la cour des courtisans bas et rampants, au lieu d'y montrer des Ambroise; et ne retenir de leur caractère que ce qu'il en faut pour donner du prix ou plutôt du ridicule à la bassesse et à l'indignité de leurs hommages; c'est depuis qu'on a vu le faste devenu une bienséance à un ministère d'humilité; le patrimoine des pauvres, le prix des péchés; les offrandes des fidèles, c'est-à-dire les revenus sacrés, employés à soutenir la vanité, à nourrir la mollesse, à satisfaire les goûts et les caprices, à réveiller la sensualité, et tout ce qui irrite les passions injustes. Tout s'est ressenti de l'entrée peu canonique des clercs dans l'honneur du ministère; c'est le point fixe, c'est l'époque funeste d'où ont pris naissance tous les maux de l'Eglise; c'est de cette source souillée que coulent depuis longtemps sur elle tous les abus et tous les désordres dont elle gémit. C'est un ver qui ne se contente pas de ronger quelques feuilles, et de les faner, mais qui va piquer jusques à la racine de cet arbre évangélique, figure de l'Eglise, qui en flétrit la fraîcheur et toute la beauté, et en tarit la fécondité. C'est une plaie qui infecte la source même du ministère; et l'unique remède que l'Eglise peut espérer à ses maux et à sa douleur, c'est que le même esprit qui lui a formé ses premiers ministres, lui forme leurs successeurs.

Donc, mes Frères, l'usage loin de nous rassurer ici, doit nous confondre, nous humilier, nous faire gémir devant Dieu des plaies mortelles que l'ambition des ministres fait tous les jours à l'Eglise; et nous persuader encore plus que les seuls désirs des dignités saintes sont des crimes; les brigues et les démarches, des intrusions sacriléges; et enfin, un abus si criant, autorisé par l'exemple commun et par un usage presque universel, notre confusion et notre opprobre. Ouvrez, ô mon Dieu, nos cœurs à des vérités si anciennes; et cependant si nouvelles : élevez notre foi au-dessus des exemples qui sont autour de nous; rapprochez-la de sa source, de ces siècles heureux, où vos maximes saintes étaient encore des usages; et apprenez-nous à regarder avec frayeur l'excellence et la sainteté d'un ministère, dont on ne peut se rendre digne qu'en le fuyant et en tremblant sous la main sacrée qui nous impose ce fardeau redoutable. Ainsi soit-il.

QUATRIÈME CONFÉRENCE.

DISCOURS SUR LA COMMUNION.

Accepit... Jesus panes; et cùm gratias egisset, distribuit discumbentibus. — *Jean*, VI, 11.

Jésus prit les pains; et après avoir rendu grâces, il les distribua à ceux qui étaient assis.

Il ne suffirait pas, dit saint Augustin, expliquant cet endroit de l'Evangile, de considérer les miracles du Sauveur par ce qu'ils ont d'éclatant et de merveilleux, et d'y chercher seulement les preuves incontestables de sa mission et de sa doctrine. Les miracles, envisagés par cet endroit, ne sont que pour les fidèles qui ont besoin d'être convaincus, et point du tout pour les infidèles que l'onction a rendus dociles, et qui ont déjà captivé leur esprit sous le joug glorieux de la foi. Ceux-ci, continue ce Père, doivent chercher, dans les actions miraculeuses de Jésus-Christ, à s'instruire, plutôt qu'à se convaincre ; ils doivent en développer les mystères, et non pas en examiner la certitude; creuser dans la profondeur et dans l'intelligence de ces traits divins, si féconds pour les règles des mœurs, et ne pas se contenter d'en admirer les dehors et la surface ; car, bien entendus, ils ont leur langage ; et ce n'est que pour les disciples lâches et charnels qu'ils sont des paraboles et des énigmes.

Appliquons-nous cette règle; cherchons pour notre édification les instructions que le Sauveur a voulu nous donner dans le miracle surprenant de la multiplication des pains ; développons l'esprit caché sous cette lettre; et voyons si en rassasiant dans le désert, comme autrefois Moïse, une multitude affamée, d'un pain miraculeux, il n'aurait pas voulu nous tracer une figure de ce pain céleste qu'il devait un jour multiplier sur nos autels, pour en soulager les besoins de ses disciples dans le désert triste et aride où ils voyagent.

Ce qui me détermine à le croire, c'est que je remarque dans toutes les démarches que fait le peuple, avant le miracle de la multiplication, toutes les dispositions qui doivent nous préparer à une communion sainte, et dans tout ce qui suit l'histoire de ce prodige, les fruits que nous en devons retirer : je vous prie d'y faire attention.

En premier lieu, le Sauveur voyant tout ce peuple arrivé, commence d'abord par guérir ceux d'entre eux qui étaient atteints de quelque infirmité, et qui avaient besoin de guérison : *Et eos qui curâ indigebant, sanabat*[1].

En second lieu, après les avoir guéris, il les instruit, il leur parle du royaume de Dieu, il les fortifie, il les accoutume à l'écouter intérieurement, il achève de les purifier par la sainteté de sa présence et la grâce de ses entretiens : *Et loquebatur illis de regno Dei*[2], *et cœpit illos docere multa*[3].

En troisième lieu, Jésus-Christ ne multiplie les pains que lorsque le peuple est affamé ; il attend que le jour soit avancé; que l'heure du repas soit passée, et que la

[1] Luc, IX, 11.
[2] Luc, IX, 11.
[3] Marc, VI, 34.

fatigue du voyage et la stérilité du lieu fassent soupirer ces âmes simples après une nourriture nécessaire : *Desertus est locus, et hora jam præteriit*[1] *; unde ememus panes ut manducent hi*[2] *?*

Enfin, il les fait asseoir sur l'herbe ; et après avoir levé les yeux au ciel, remercié son Père, et multiplié par la fécondité de sa bénédiction les cinq pains et les poissons qu'on lui présenta, il les distribue au peuple ; mais il veut qu'il soit assis sur l'herbe pour en manger : *Et jussit illos discumbere super fœnum*[3]. Or, voilà à la lettre toutes les dispositions qui doivent nous préparer à la communion.

Le succès de ce prodige, le voici : En premier lieu, toute cette multitude est rassasiée : *Manducaverunt omnes, et saturati sunt*[4]. En second lieu, l'abondance est si grande qu'il faut amasser les restes ; et que Jésus-Christ ordonne de les conserver avec soin, de peur qu'ils ne périssent : *Colligite quæ superaverunt fragmenta, ne pereant*[5]. En troisième lieu, ce peuple est si frappé de la grandeur de ce prodige, si content des délices de cette nourriture miraculeuse, qu'il ne veut plus d'autre roi que Jésus-Christ : *Jesus ergo cum cognovisset quia venturi essent ut raperent eum et facerent eum regem*[6]. Or, voilà précisément les fruits qu'on doit retirer de la communion.

Je ne me propose point d'autre dessein pour l'exposition de cet Evangile ; je m'arrête simplement à celui que l'Esprit de Dieu a semblé nous y tracer : les dispositions qu'il faut apporter à la communion ; les fruits qu'on en doit retirer. Je ne traiterai que la première partie pour éviter la longueur ; matière importante pour des personnes, ou engagées déjà par leur caractère à monter tous les jours à l'autel, ou par la sainteté des ministères inférieurs et la nécessité de leurs fonctions à s'approcher de ce pain de vie plus souvent que le commun des fidèles.

PREMIÈRE DISPOSITION.

La première disposition marquée dans l'histoire de ce peuple, est que Jésus-Christ, avant de le nourrir du pain miraculeux, guérit tous ceux qui avaient besoin de guérison : *Et eos qui cura indigebant, sanabat.* Il faut donc être guéri avant que d'oser participer au pain céleste ; et la nécessité de cette disposition es fondée sur la sainteté du sacrement, sur sa nature, sur ses propriétés, sur la fin de son institution : telle a été dans tous les temps la pratique de l'Eglise. Lazare fut ressuscité, délié, guéri de cette infection qu'il avait contractée dans le séjour de la mort, avant que d'être du nombre des conviés à la table de Jésus-Christ, dans la maison de ce pharisien de Béthanie. Le lépreux, qui, contre l'ordonnance de la loi, avait mangé de la chair de la victime pacifique, avant que d'avoir été déclaré pur par le jugement du prêtre, devait périr du milieu du peuple. Est-ce trop exiger de nous, en effet, ô mon Dieu ! lorsque vous demandez que le temple de notre corps soi purgé de ses profanations, avant que votre majesté y descende et le remplisse de sa gloire, et que notre chair soit purifiée de ses taches et de ses rides, avant que vous veniez, pour ainsi dire, vous incarner en elle ; vous, devant qui les anges sont impurs, et nos justices mêmes, des souillures ? Il faut donc que la maison soit nettoyée exactement, solon le mot de l'Evangile, pour y recevoir le roi de gloire ; il faut un sépulcre neuf, et où il n'y ait ni ossements, ni infection, pour y déposer le corps de Jésus-Christ ; il faut un autel où l'on n'offre plus d'animaux immondes, afin que l'agneau sans tache y soit offert sans sacrilége ; un autel où Dagon soit abattu, afin que l'arche de l'alliance y puisse demeurer avec bienséance. La vie et la mort, la grâce et le péché, Jésus-Christ et Bélial, le mystère de salut et le mystère d'iniquité, le sang de l'alliance et les fornications de Babylone, ne sauraient être ensemble ; qui l'ignore ? Mais si tout le monde sait qu'il faut être guéri, avant que d'approcher de Celui qui est la résurrection et la vie, tout le monde n'est pas également instruit des conditions qui doivent accompagner cette guérison, et sans lesquelles elle est, ou fausse, ou douteuse. Elle doit être solide, et non pas menacée d'une prochaine rechute ; elle doit être intérieure, l'ouvrage de la grâce, et non pas purement extérieure, et le fruit de la contrainte, ou de l'éloignement des occasions ; elle doit être entière, et ne pas laisser la moitié du mal.

Une guérison solide, qui nous établisse dans

[1] Math. XIV, 14.

[2] Luc, VI, 5,

[3] Et cum jussisset turbam discumbere super fœnum. — Math. XIV, 19.

[4] Math. XIV, 20 ; Luc, IX, 17.

[5] Jean, VI, 12.

[6] Jean VI, 15.

un état constant de santé ; qui fixe ces vicissitudes éternelles de notre cœur ; qui soit un fruit permanent, selon le mot de l'Evangile ; qui mette la cognée au pied de l'arbre, et déracine tout le mal, au lieu d'en laisser toujours au dedans de nous un funeste germe, lequel repousse incontinent, et produit encore des fruits de mort. Car, Messieurs, ces alternatives de maladie et de santé ; ces plaies qui se rouvrent un moment après qu'on les a fermées ; ces retours prompts et toujours certains au premier vomissement ; ce fil de passions et de crimes, qui n'est interrompu que par le sacrement ; ce mélange monstrueux de saint et de profane, de vie et de mort, de rupture et de réconciliation, de sacrements et de rechutes ; ces remèdes toujours appliqués et toujours inutiles ; cette source de corruption qui semble se grossir même des eaux sacrées de la pénitence, et se déborder plus rapidement après le sacrement ; en un mot, cet état de faiblesse, où les intervalles de santé ne sont que les préludes d'un nouveau mal : grand Dieu ! quel état pour approcher des mystères saints ! je n'en connais guère de plus indigne. Car vous retournez d'abord à votre vomissement ; eh ! vous êtes donc un de ces animaux immondes à qui le Seigneur défend de donner son saint corps. Vous retombez sans cesse après avoir goûté le don céleste ; il est donc bien à craindre que vous n'ayez pas été renouvelé par la pénitence. Vous regardez en arrière, après avoir mis la main à la charrue ; vous n'êtes donc propre ni au royaume, ni à la table de Jésus-Christ.

Ce n'est pas que je prétende, Messieurs, que toute chute, après le sacrement, doive nous faire présumer que la guérison avait été fausse ; non : car, hélas ! qu'est-ce que l'homme ? une feuille que le vent emporte ; un roseau que le moindre souffle fait plier ; un voyageur faible dans une terre étrangère, qui ne peut répondre ni des surprises, ni des attaques déclarées ; un infortuné qui porte dans son cœur la source de tous ses maux et les instruments de sa propre défaite ; au dehors des combats, au dedans des craintes ; des ennemis étrangers qui l'environnent, des ennemis domestiques qui le trahissent ; seul au milieu de tant de dangers, tout conspire à le corrompre, et lui-même aide à se séduire. Qu'est-ce que l'homme encore une fois ? qu'un miracle continuel de la grâce, lorsqu'il demeure ferme ; qu'un enfant d'Adam qui suit le malheur et les fatales impressions de son origine, lorsqu'il tombe.

Ainsi la chair de Jésus-Christ peut nous fortifier, nous animer, nous défendre : mais nous préserver de toute chute, nous assujétir tous nos ennemis, nous attacher à la justice et à la vérité par des liens indissolubles ; c'est le privilége de ce vin nouveau, il est vrai, mais bu dans le royaume du Père céleste ; c'est l'avantage de ce froment des élus, je l'avoue, mais lorsqu'il ne sera plus une manne cachée, et que nous le mangerons à découvert.

On n'exige donc pas que l'Eucharistie nous confirme tellement en grâce qu'elle mette le dernier sceau à notre salut ; on sait que la vie de l'homme est une tentation continuelle, et que les plus justes tombent quelquefois. Mais on voudrait qu'après le remède les maux fussent moindres, les chutes point si soudaines, les précautions plus exactes ; on voudrait qu'au sortir de ce festin sacré, comme des lions, dit saint Chrysostome, que le sang dont ils viennent de se nourrir, et dont ils paraissent encore teints, n'a fait que rendre plus fiers, plus animés, plus redoutables à leurs ennemis, nous parussions plus terribles à Satan, plus hardis à l'attaquer, plus intrépides à nous défendre, plus difficiles à être vaincus ; on voudrait qu'après que nos corps ont été marqués du sang de l'agneau, l'esprit impur les respectât et n'osât en approcher, comme autrefois l'ange exterminateur n'osait toucher aux maisons des Egyptiens que le sang de l'Agneau figuratif avait marquées ; on voudrait que la divine Eucharistie ne vînt pas reposer dans nos cœurs, comme autrefois l'arche sur les eaux du Jourdain ; qu'elle ne suspendît pas seulement nos passions pendant un court intervalle, comme les eaux du Jourdain suspendirent leur cours par respect pour ce saint monument où habitait la gloire du Dieu d'Israël ; mais qui du moment que l'arche eût passé, reprirent leur première route ; on voudrait en un mot qu'après nous être nourris de cette viande solide, nous fussions des hommes robustes, et non plus des enfants faibles et flottants, que le premier piége va surprendre, que la première attaque va renverser. L'Evangéliste, comme le remarque un ancien Père, ne compte pas aujourd'hui les femmes et les enfants parmi ceux que Jésus-Christ rassasie du pain miraculeux, et veut nous apprendre par là que, pour se nourrir de ce pain solide, il ne faut avoir

ni la faiblesse des enfants, ni l'inconstance du sexe, mais la fermeté d'un homme parfait. Car, de bonne foi, si vous vous retrouvez le même au sortir de l'autel, aussi faible dans une occasion, aussi amer envers votre frère, aussi mondain dans vos mœurs et dans vos penchants, aussi vif pour l'élévation, aussi avide d'une dignité sacrée, aussi emporté, aussi dissolu peut-être ; n'est-ce pas une marque sûre que vous vous y êtes présenté avec la mort dans le sein, avec la plaie honteuse du péché dans l'âme ? En effet, les guérisons de la grâce ne sont pas des guérisons d'un jour : elle change le cœur, elle redresse les penchants, elle crée un homme nouveau, elle édifie une maison sur la pierre ferme, elle met le fort armé en possession de notre âme : or, cet homme nouveau ne vieillit pas le même jour presque qui l'a vu naître ; cette maison bâtie sur le roc, il faut que les vents et l'orage s'élèvent plus d'une fois pour l'abattre ; les esprits impurs ont besoin de revenir souvent à la charge, avant que de chasser le fort armé, lorsqu'une fois il est paisible possesseur de notre âme : en un mot, et disons-le plus naturellement, le changement du cœur n'est pas l'ouvrage d'un moment ; et comme la grâce n'en triomphe d'ordinaire que par des progrès tardifs et insensibles, il est vrai aussi qu'elle ne l'abandonne que peu à peu, et par des retraites lentes et imperceptibles ; donc vous n'étiez pas guéri, ou votre guérison n'était pas solide, lorsque vous vous êtes présenté à l'autel.

Mais afin que la guérison soit solide, il faut qu'elle soit intérieure ; c'est-à-dire qu'elle ne doive pas sa sûreté à l'éloignement des occasions et à la contrainte d'un saint asile, mais au renouvellement de la volonté et à la liberté de l'Esprit de Dieu. Une illusion dangereuse en matière de conversion, c'est de se croire pénitent, du moment qu'on n'est plus pécheur ; de se persuader que l'arbre est bon quand il cesse de produire des fruits de mort ; que le feu est éteint d'abord qu'il est couvert, et que la passion n'est plus quand elle ne paraît plus. Cependant il s'en faut bien que la cessation de l'œuvre soit le changement du cœur. La loi qui ne conduisait rien à la perfection, arrêtait la transgression par la crainte du châtiment, dit saint Augustin ; mais ne touchait point à la volonté du juif charnel : elle réglait ses œuvres, mais elle laissait à son cœur tout son déréglement ; il n'était pas prévaricateur, mais il n'était pas juste ; car la véritable justice n'est pas seulement d'éviter le mal et de faire le bien, mais de haïr le mal qu'on évite, et d'aimer le bien qu'on embrasse. Donc il se peut faire que les bienséances, les craintes humaines, les obstacles, l'éloignement des occasions, servent de frein aux passions, et suspendent l'acte du péché, sans que le cœur soit délivré, sans que le péché soit guéri. Or, nous ne sommes devant Dieu que ce que nous sommes par notre cœur ; les hommes jugent sur ce qui paraît, et Dieu juge sur ce qui est invisible.

Réflexion importante pour vous, Messieurs, qu'un asile saint éloigne du monde et met à couvert des occasions. Vous avez fait quelques démarches de pénitence, lorsque vous êtes entré dans ce lieu de paix ; vous avez renoncé aux œuvres de ténèbres ; mais votre conversion est-elle attachée à la douleur que vous sentez de vos fautes, ou à la sûreté du lieu où vous vivez ? Vous ne suivez plus les désirs déréglés de la chair ; mais ces désirs ne sont-ils pas encore cachés au dedans de vous ? Le crime dans le lieu saint serait trop pénible ; n'est-ce point par là qu'il déplaît ? Les ouvertures qu'il en faudrait faire à un conducteur sacré, seraient amères ; n'est-ce point là tout ce que le crime a d'amer ? Les voies de l'artifice seraient périlleuses ; n'est-ce pas le péril qui fait toute votre sûreté ? Grand Dieu ! que sais-je s'il faut rendre gloire à votre grâce, et nous consoler dans notre ministère d'une apparence de succès ? Le changement n'est peut-être qu'au dehors ; peut-être que vos passions n'étant plus environnées de ces objets qui leur servaient d'amorces, sont seulement assoupies. Les spectacles saints que vous avez devant les yeux, les pratiques pieuses, les cantiques divins, l'appareil et la variété des ministères, les instructions édifiantes, tout cela les enchante, pour ainsi dire ; mais ce n'est qu'un charme passager et facile à rompre ; rien ne les réveille dans ce lieu de repos et dans l'obscurité de cette retraite, semblables à l'aspic que le sage enchanteur a endormi. Mais hélas ! je ne le dis qu'avec douleur, à peine les aurez-vous peut-être exposées au grand jour, à peine auront-elles entendu le bruit du monde, ah ! que vous les sentirez revivre, se ranimer, secouer leur langueur, et d'autant plus indomptées qu'elle seront comme engraissées de repos et d'une longue oisiveté. Ainsi tandis que Saül entendait le son de la harpe de David, l'esprit méchant cessait de le

tourmenter ; mais à peine cette harmonie sainte avait-elle cessé, que comme si l'enchantement eût fini, il rentrait encore avec plus de violence dans ses premiers excès de fureur et de rage.

Mais la guérison ne saurait être intérieure, si elle n'est entière ; car les ouvrages de Dieu sont parfaits. Or, on croit souvent qu'être guéri, c'est avoir retranché de ses passions ce qu'elles avaient de plus noir, sans toucher au fonds et aux penchants, qui en étaient les funestes sources ; c'est avoir conservé d'elles tout ce qui plaît, et n'avoir abandonné que ce qui nous troublait, et avec quoi la conscience ne pouvait se familiariser : que de guérisons de ce caractère! Cependant, dans cet état, les passions ne sont pas éteintes ; leur ardeur n'est que modérée et ménagée avec amour-propre ; les vices ne sont pas détruits, ils ont seulement baissé d'un degré, et il y a encore loin d'eux à la vertu. La volupté a dégénéré en mollesse ; la vie dissolue, en une vie douce et inutile ; les commerces scandaleux, en des conversations vaines et dangereuses ; le libertinage, en une soumission de philosophe ; l'oubli de Dieu, en une piété tiède et inattentive. On n'est qu'à demi guéri : on s'est corrigé ; mais on ne s'est pas converti : on n'est plus le même homme ; mais on n'est pas un homme nouveau : on n'est plus assis dans les ténèbres et dans les ombres de la mort ; mais on ne fait encore qu'entr'ouvrir les yeux et voir à demi la vérité : semblables à cet aveugle, dont il est parlé dans l'Evangile, à qui le Sauveur avait, à la vérité, ouvert les yeux ; mais qui n'était encore éclairé qu'à demi, et prenait même les hommes pour des arbres.

Or, ces restes d'infirmité sont plus dangereux que l'infirmité même : il y a des remèdes pour les grands maux ; il n'y en a guère pour les faiblesses de cette sorte. D'ailleurs, si vous en demeurez là, il est certain que votre conversion n'a été qu'un jeu d'amour-propre : vous vous êtes déchargé d'un poids qui vous accablait, d'un talent de plomb, comme dit le Prophète, qui pesait cruellement sur votre conscience ; vous avez cherché à vous soulager du fardeau de vos crimes, mais vous n'avez pas cherché à les punir ; vous avez secoué le joug de Satan devenu onéreux, mais votre dessein n'a pas été de subir le joug de Jésus-Christ ; vous vous êtes empressé de vider cet abîme de puanteur, ces eaux croupissantes que le doigt de Dieu avait troublées au dedans de vous, et qui commençaient à vous être insupportables à vous-même par leur corruption, mais vous n'avez pas pensé à tirer de la pierre de votre cœur les eaux amères de la pénitence. Cependant, la conversion du cœur est un sacrifice douloureux ; il faut que la victime soit salée par le feu des austérités, avant que d'être présentée à l'autel. Les anciens pécheurs n'arrivaient au sanctuaire qu'à travers les années entières d'humiliations et de souffrances ; la communion n'était pas la première démarche, mais le prix et la couronne de la pénitence ; et le pain eucharistique était pour les pécheurs un pain de douleur, dont il ne leur était plus permis de vivre qu'à la sueur de leur front. On supposait alors sagement qu'un fidèle, sorti fraîchement des voies du péché, en emportait toujours mille faiblesses, que le temps seul et la grâce de la pénitence pouvaient fortifier ; que l'Eucharistie étant la viande des forts, il fallait le laisser croître ; qu'étant un vin nouveau et vigoureux, il n'était pas prudent de le verser d'abord dans une âme faible, vieillie, usée par le crime, pour ainsi dire ; et qu'il fallait attendre que sa jeunesse fût renouvelée, comme celle de l'aigle, de peur que ne pouvant y durer, le vin précieux ne se répandît et ne fût indignement foulé aux pieds. Il ne suffit donc pas de paraître guéri ; je me suis étendu sur cette disposition, parce qu'elle m'a paru importante : il faut que la guérison soit solide, intérieure, entière ; et le discernement est ici aisé à faire. Quand le cœur est guéri, ses goûts et ses penchants sont nouveaux. Vivre dans le recueillement des sens ; écouter Jésus-Christ au dedans de soi ; faire ses délices de la prière, de la retraite, de la méditation de sa loi, était pour vous un langage inconnu ; il faut que ce soit une pratique familière ; et c'est la seconde disposition marquée dans l'histoire de ce peuple. Non-seulement Jésus-Christ guérit les malades ; mais il leur parle, il les instruit, il les nourrit de cette viande sainte. C'est peu d'être exempt de souillures, il faut encore être orné de vertus.

DEUXIÈME DISPOSITION.

Il faut s'être rendu la présence et les communications de Jésus-Christ familières, avant que d'en venir à cette dernière familiarité qui nous fait asseoir à sa table. Il prépara ses

disciples par trois années de commerce et d'instruction à ce soir heureux, où il leur donna la dernière marque de son amour en les nourrissant de sa chair ; il voyagea avec les disciples d'Emmaüs, il les entretint, il leur expliqua les Ecritures, il les embrassa, avant que de rompre le pain avec eux et leur distribuer la viande sainte. Aujourd'hui il parle à ce peuple, il lui enseigne les vérités célestes de sa doctrine, il les entretient du royaume de Dieu, avant que de multiplier le pain et les nourrir. C'est-à-dire, Messieurs, qu'il n'est que les âmes accoutumées à écouter le Sauveur, qui soient appelées à sa table ; c'est-à-dire qu'il n'est que ceux qui vivent de la foi, qui soient dignes de vivre de ce sacrement. Marie, disent les Pères, ne l'eût jamais conçu dans sa chair, si elle ne l'eût auparavant conçu par la foi dans son cœur. Or, la communion est une nouvelle incarnation ; c'est-à-dire que la participation à l'Eucharistie suppose le recueillement des sens, une étroite familiarité avec Jésus-Christ, un amour et une méditation continuelle de sa loi, une attention fidèle à tout ce qu'elle nous enseigne au fond de nos cœurs.

Car de bonne foi, si vous n'habitez jamais dans vos cœurs pour y écouter Jésus-Christ ; si votre vie est toute extérieure et toute dans les sens ; si vos oraisons sont des égarements d'esprit ; vos lectures ou des curiosités dangereuses ou de purs délassements ; vos études ou des travaux ou des passions ; vos actions communes ou des inutilités ou des plaisirs ; les fonctions mêmes les plus saintes, des habitudes qui ne réveillent plus votre piété ; en un mot, si vous ne vivez pas selon l'homme intérieur, vous ne connaissez pas Jésus-Christ ; car il réside au dedans de vous ; son royaume est dans vos cœurs, et c'est précisément le lieu où vous n'êtes jamais. Il est donc pour vous ce Dieu inconnu dont parle saint Paul : vous ne lui avez jamais parlé comme un ami parle à son ami ; il ne vous connaît pas lui-même, du moins de cette connaissance d'amour et de discernement ; vous êtes à son égard comme si vous n'étiez pas. Or, je vous demande, va-t-on se présenter à une table où l'on n'est pas connu ? N'est-ce pas là le privilége d'une longue familiarité ? Et vous vivez sans aucun rapport secret et intérieur avec Jésus-Christ ; vous êtes un étranger à son égard, et vous venez vous asseoir à sa table ? Mais ne savez-vous pas que la loi défend à l'étranger de se nourrir des pains de proposition ? *Alienigena non vescetur ex eis* [1]. Ne savez-vous pas que Jésus-Christ ne fait la Pâque qu'avec ses disciples ? *Facio Pascha cum discipulis meis* [2]. Ne savez-vous pas que c'est ici un festin de famille, pour ainsi dire, où l'on n'appelle que les amis et les voisins ? *Convocat amicos et vicinos* [3] ? Donc une vie sans recueillement, sans liaison avec Jésus-Christ, sans goût pour la prière, sans onction pour les devoirs de piété, sans vigilance pour les œuvres communes, sans mortification sur tout ce qui flatte les sens, en un mot, sans l'exercice de la foi chrétienne, je la suppose même exempte de crimes ; une telle vie est une indignité formelle, qui exclut de l'autel. La manne des Juifs ne reposait dans l'arche qu'au milieu de la verge d'Aaron et des tables de la loi ; et la manne des chrétiens, Jésus-Christ, ne peut reposer dans un cœur qu'au milieu de la mortification des sens, figurée par la verge, et de la méditation continuelle de la loi de Dieu, figurée par les tables où elle était écrite.

TROISIÈME DISPOSITION.

Et en voici une nouvelle raison prise dans la troisième disposition. Cette vie extérieure et dissipée, quelque innocente que vous la supposiez, émousse la faim de cette nourriture divine ; car comme l'âme en cet état se satisfait sur la plupart de ses désirs, elle jouit d'une fausse abondance. Or, le cœur n'est affamé que lorsqu'il se sent vide : si vous le remplissez d'une viande qui périt, il ne lui reste plus ni goût, ni désir pour le pain céleste ; et cet état de dégoût et de satiété est plus à craindre pour ceux qui gardent encore des mesures avec le crime, que pour les pécheurs déclarés. Car les plaisirs criminels ont cela de propre qu'en rassasiant l'âme, ils la déchirent, ils la troublent, ils lui font sentir son indigence ; et l'on peut dire qu'il en est de la morsure du crime, comme de celle du scorpion, qui porte avec elle son remède. Mais les plaisirs qu'on appelle innocents, les relâchements qui ne vont pas jusques à la chute, les infidélités qui

[1] Exod., XXIX, 33.
[2] Matth., XXVI, 18.
[3] Luc, XV, 6.

demeurent toujours en-deçà du crime ; ah ! elles satisfont le cœur sans l'inquiéter ; elles portent au dedans de nous une abondance et une félicité paisible : que dirai-je ? elles rassurent la foi par ce qu'elles ont d'innocent ; elles contentent la cupidité par ce qu'elles ont d'agréable : semblables à ces idoles que Jéroboam fit élever à Béthel, qui amusaient la piété du peuple par l'imitation du culte de Jérusalem, et satisfaisaient en même temps son penchant à l'idolâtrie par la figure d'un veau d'or et la bizarrerie des offrandes et des sacrifices.

Or, pour se nourrir dignement de ce pain du ciel, il faut en avoir faim : c'est, dit saint Augustin, la troisième disposition. Remarquez aussi que le Sauveur ne fait pas le miracle de la multiplication des pains d'abord que ce peuple est arrivé dans le désert ; il attend que le jour soit fort avancé, que l'heure du repas soit passée : *Et hora jam pertransiit ;* il veut que ce pauvre peuple soit affamé ; et c'est alors, dit saint Augustin, que sa miséricorde trouve le moment favorable de les nourrir : *Esurientes agnovit, misericorditer pavit*[1]. Car approcher de l'autel avec un cœur tiède et émoussé ; y porter une plénitude qui ne nous laisse plus aucune vivacité du désir ; en un mot, être dégoûté et manger ; ah ! ce serait se charger, mais ce ne serait pas se nourrir. La chair de Jésus-Christ a cela de particulier qu'elle ne nourrit qu'autant qu'elle plaît, et qu'on n'y trouve d'utilité qu'autant qu'on y trouve de goût.

Mais qu'est-ce qu'avoir faim de sa chair et de son sang ? En premier lieu, c'est éloigner de nous tout ce qui pourrait nous éloigner d'elle ; c'est s'abstenir de tout, dit saint Paul, de peur de contracter quelque souillure qui nous interdise l'usage de cet azime pur ; c'est éviter avec religion le commerce des incirconcis, et n'oser presque entrer dans les lieux qu'ils habitent, pour ne pas se souiller et se mettre hors d'état de manger la Pâque ; c'est se servir du désir de l'Eucharistie, pour vivre avec circonspection ; ne se permettre aucunes démarches que celles qui peuvent compatir avec l'usage de ce Sacrement adorable, et faire même de nos actions les plus communes une préparation à l'autel : pratique indispensable à nous surtout qui y montons tous les jours pour célébrer les mystères terribles. Car un prêtre qui vit sans recueillement, offre sans ferveur, et mange sans goût la chair de Jésus-Christ : or, si vous la mangez sans goût, vous la mangez aussi sans fruit ; vous manquez de cette chaleur divine nécessaire pour digérer la viande sainte, la changer en votre propre substance et en croître ; puisque le goût de l'âme, c'est la ferveur de l'amour. Vous ressemblez à ces malades qui n'ont pas assez de chaleur naturelle pour digérer ce qu'ils mangent, et à qui la nourriture non-seulement est inutile, mais nuisible ; car tout ce qui ne nourrit pas se change en corruption ; et plus la viande est solide et exquise, plus la corruption est à craindre. Or, vous mangez sans cesse, et vous ne croissez point : je tremble pour vous ; la manne, amassée contre l'ordonnance de la loi, se changeait en vers et en pourriture ; et que sais-je, si lorsque vous entassez sans fruit sacrement sur sacrement, vous n'amassez pas un trésor d'infection et de puanteur ? Peut-être que la chair de Jésus-Christ, ce germe d'incorruption et d'immortalité, est au dedans de vous un levain funeste qui corrompt toute la masse ; et quand je dis peut-être, j'adoucis une vérité que les saints ont enseignée sans ménagement.

En second lieu, avoir faim de la chair de Jésus-Christ, c'est trouver tout insipide, hors cette nourriture céleste ; c'est refuser, comme ce peuple, dans l'attente du pain miraculeux, d'aller se rassasier d'une viande étrangère dans les villes et dans les bourgades voisines ; c'est trouver mille fois plus de délices à la table du Seigneur, que dans le miel et sous les tentes des pécheurs ; c'est la désirer avec ardeur, l'attendre avec inquiétude, et n'avoir pas de jours plus heureux dans la vie, que celui où il nous est permis d'en approcher ; c'est y trouver la seule consolation de son exil, l'adoucissement de ses peines, la paix dans ses troubles, la force dans ses tentations, le renouvellement dans ses langueurs, la lumière dans ses perplexités ; c'est tomber, comme le Prophète, dans la sécheresse et dans le dépérissement, du moment qu'on oublie de manger ce pain délicieux ; en un mot, c'est courir des premiers à la salle du festin, et ne pas attendre qu'on nous presse, qu'on nous arrache des places publiques, et qu'on nous y traîne comme par force.

En troisième lieu, avoir faim de la chair de Jésus-Christ, c'est se présenter à l'autel avec un cœur sincère, une conscience simple, une

[1] S. Aug.

foi non feinte, et bannir d'une action si terrible toutes sortes de motifs étrangers et indignes d'elle. Car il n'est que trop vrai que la bienséance, l'exemple, le déguisement quelquefois, attirent à ce festin sacré des adorateurs coupables, et que plusieurs se présentent au Sauveur pour le recevoir, comme ce scribe dont il est parlé dans l'Evangile, dans le cœur de qui se trouvaient des tanières pour les renards, c'est-à-dire des motifs secrets d'intérêt et de prudence humaine ; des nids pour les oiseaux du ciel, c'est-à-dire des vues d'orgueil et d'une vaine réputation ; mais où le Fils de l'Homme ne pouvait trouver de quoi reposer sa tête.

Je dis la bienséance. On est dans une maison sainte ; on veut y vivre sur un pied d'honneur ; on n'est ni d'un âge, ni d'un caractère à mener une vie sans joug ; on veut suivre le devoir par un principe de raison et de gloire ; et là-dessus, les solennités nous voient exactement approcher des saints mystères ; toutes les fois que le devoir nous y convie, la réflexion nous en fait une loi. Souvent le cœur répugne, et la bienséance l'emporte ; souvent on voudrait s'abstenir, et on mange contre sa conscience pour ne pas scandaliser son frère. Mais Jésus-Christ n'appelle au festin sacré que ceux qui sentent leur faiblesse, leur lassitude et le besoin qu'ils ont d'être soulagés ; mais c'est ici la table des enfants, et vous y venez comme un esclave ; mais c'est une faveur dont il faut être touché, et vous la regardez comme une servitude pénible ; mais c'est un festin de tendresse et de familiarité, et vous en faites un devoir de bienséance et une pure cérémonie. O attentat, de faire une scène de l'autel, et de ménager les hommes aux dépens de Jésus-Christ !

Je dis l'exemple. On fait ce qu'on voit faire ; ce n'est pas Jésus-Christ qu'on cherche, c'est la multitude qu'on suit ; ce n'est pas la piété et le goût des promesses qui conduit à l'autel, c'est l'imitation. On ressemble à ces Cinéens, peuples étrangers, qui s'étaient mêlés avec les Israélites dans le désert ; ils marchaient comme eux vers une terre sainte, mais sans être instruits des promesses divines qui appelaient Israël, sans aucun goût pour le lait et le miel qui coulaient dans cette heureuse contrée ; ils suivaient seulement les marches et les campements du peuple de Dieu, et sans être animés de la même espérance que lui, ils ne laissaient pas de faire les mêmes démarches.

Je dis le déguisement, et je voudrais bien me dispenser de le dire. On vient recevoir Jésus-Christ pour être regardé des hommes ; on fait servir le pain de la vérité à l'imposture ; on prend le scrutateur des cœurs pour le confident d'une hypocrisie affreuse ; le voile adorable du sacrement devient le voile du crime et de la passion ; et l'agneau sans tache ne sert plus qu'à sceller aux yeux des hommes le livre de mort et l'histoire d'une vie criminelle. Mais, grand Dieu ! se trouverait-il dans l'enceinte même de votre maison, dans ce lieu de paix, de religion, au milieu d'un peuple saint et qui vous est consacré, s'y trouverait-il des profanateurs et des sacriléges ? Découvririez-vous dans cette assemblée de ministres quelqu'une de ces âmes noires, qui, le péché dans le cœur, viennent, de sang-froid, manger et boire leur condamnation ; de ces monstres qui font descendre votre sang dans la corruption, et le mêlent avec les fornications de Babylone ? Y verriez-vous quelqu'un de ces démons sortis de l'enfer, qui se transfigurent en anges de lumière ; et par un prodige nouveau vous font entrer eux-mêmes dans des animaux immondes ? Seriez-vous souillés au milieu de nous, selon la plainte de votre Prophète ? Ah ! vous qui connaissez les cœurs de tous, marquez donc cet impie sur le front d'un caractère sensible, comme vous marquâtes autrefois Caïn ; puisque, comme lui, il a répandu le sang innocent, et mis à mort de nouveau le juste ; discernez cet anathème du milieu de nous, de peur qu'il n'attire votre fureur sur tous ses frères ; permettez que la lèpre hideuse, qui couvre son âme, paraisse sur sa chair, afin qu'on le sépare du camp, et qu'il n'infecte pas votre peuple ; ou plutôt guérissez-le en secret, Seigneur ; convertissez-le ; faites luire un rayon de grâce dans son âme ; créez en lui un cœur nouveau : ce souhait est bien plus digne de notre ministère et de votre miséricorde.

Pour nous, Messieurs, examinons sans nous flatter, quel motif nous amène à la table sainte ; c'est ici surtout où le Seigneur est un Dieu jaloux, et où le moindre mélange blesse sa délicatesse : quand on fait de grandes faveurs, on est plus sensible aux infidélités. Figurons-nous, lorsque nous approchons de l'autel, que nous entendons sortir du fond du sanctuaire une voix terrible qui nous demande : *Amice, ad quid venisti*[1] ? O homme, qui portez à ma ta-

[1] Matth., XXVI, 50.

ble un visage d'ami, quel est le dessein qui vous y amène? Venez-vous pour me trahir, ou pour m'adorer? Venez-vous m'ouvrir votre cœur pour m'y recevoir, ou me percer de nouveau le sein pour me donner une mort cruelle? Venez-vous vous enivrer encore d'un vin qui enfante les vierges, ou m'abreuver encore de fiel et d'absynthe? *Ad quid venisti?* Venez-vous à moi, comme à votre lumière, pour y dissiper les erreurs de vos sens; comme à la fontaine de vie, pour y éteindre ou y modérer l'ardeur de vos passions; comme à la vérité, pour y redresser l'obliquité de votre cœur; comme à la voie, pour ne pas vous méprendre dans vos routes; comme à la vie, pour réparer vos forces et ranimer vos langueurs? *Ad quid venisti?* Eh! heureux alors, Messieurs, si nous pouvons lui dire avec le prophète : « Tout mon désir est devant vous, Seigneur; mon gémissement ne vous est pas inconnu; éprouvez mon cœur, sondez mes reins, et voyez si vous y trouverez même des traces de déguisement et d'infidélité. »

QUATRIÈME DISPOSITION.

Mais comment, me direz-vous, exciter en soi le goût de l'Eucharistie? Par l'usage fréquent de ce sacrement; et c'est ce qui nous est marqué dans la dernière disposition. La viande qui périt rassasie le corps, appesantit l'âme; et il faut que l'abstinence serve d'assaisonnement à la volupté. Mais la viande qui demeure éternellement, elle réveille le goût, irrite les désirs; une communion sert d'attrait à une autre communion: c'est ici une manne cachée dont on ne sent pas la première fois la douceur et la force; et pour communier utilement, il faut communier souvent. Jésus-Christ ordonne à ce peuple de s'assoir sur l'herbe pour manger le pain miraculeux : *Jussit illos recumbere super fœnum;* il voulait nous apprendre par-là que l'honneur que l'on a d'être admis à cette table céleste, doit nous ouvrir les yeux sur nos infirmités, sur nos misères, sur nos besoins, et nous animer à recourir souvent au remède.

Et ici il y a deux écueils à éviter: car les uns, sous un faux prétexte d'indignité, s'en éloignent; ils sont assis sur l'herbe; ils voient leur misère et leur pauvreté, comme le Prophète; mais ils ne mangent pas, et ne comptent pas assez sur cette viande divine : les autres mangent, mais ils ne sont pas assis sur l'herbe; ils perdent de vue leur fragilité, et comptent trop sur cette divine nourriture. Il ne faut jamais séparer ces deux choses; autrement, ou vous tomberez dans un respect d'illusion, ou dans une familiarité téméraire. Dans un respect d'illusion : c'est l'état de ceux d'entre vous que les passions gouvernent encore; qui ne prennent rien sur eux-mêmes; et qui se font cependant de leurs infidélités les plus volontaires une juste excuse pour s'éloigner de l'autel; l'état de ceux qui prennent leur lâcheté pour un sentiment de religion, et qui se persuadent que la préférence qu'ils font de leurs passions et de leurs habitudes à la table de Jésus-Christ, est ce discernement de la foi et cette épreuve nécessaire dont parle l'Apôtre.

Car, je vous prie, votre vie n'est pas assez sainte pour approcher souvent, dites-vous: mais à qui tient-il qu'elle ne le soit assez? Vivez de telle sorte que vous méritiez d'approcher tous les jours. Il vaut mieux s'abstenir que manger indignement, je l'avoue; mais prenez-vous des mesures pour vous en rendre digne? On sent si peu de dévotion qu'on n'oserait se présenter: insensé! parce que vous êtes malade, vous fuyez le remède? Quand on fait cette action rarement, on la fait avec plus de foi; mais l'avez-vous faite avec plus de fruit? On craint de manger indignement; mais craignez-vous ce qui vous en rend indigne? Mais d'ailleurs, votre vie n'est pas assez sainte; et vous la croyez assez sainte pour aspirer à un ministère redoutable, où les mystères saints deviendront non-seulement la nourriture journalière de votre âme, mais le fruit de vos lèvres et l'ouvrage de vos mains? Il vaut mieux s'abstenir que manger indignement: eh! que n'appliquez-vous donc cette règle à vos empressements téméraires pour les dignités de l'Eglise? On sent si peu de dévotion : mais vous devez être une lampe ardente et luisante; un autre buisson revêtu d'un feu céleste, échauffant, brûlant, consumant tout ce qui se trouve autour de vous; et si vous êtes froid, comment porterez-vous l'amour de Jésus-Christ dans les cœurs, et allumerez-vous le feu sacré qu'il a laissé sur la terre? Quand on fait cette action rarement, on la fait avec plus de foi; mais hélas! si votre foi s'éteint dans la familiarité des choses saintes, regardez donc le sacerdoce où vous aspirez, comme un précipice affreux

pour vous ; y vivant sans cesse au milieu de ce que la religion a de plus terrible, vous allez passer du dégoût à la tiédeur, de la tiédeur à l'insensibilité, de l'insensibilité au mépris, du mépris, que sais-je ? à l'impiété peut-être et à la profanation. Donc si vous n'êtes pas digne de participer souvent à l'autel, vous n'êtes pas digne d'aspirer aux fonctions saintes de l'autel. Si votre bouche n'est pas assez pure pour recevoir Jésus-Christ, le sera-t-elle assez pour le produire ? Si vous n'osez user des priviléges d'un simple fidèle, comment osez-vous prétendre aux priviléges des clercs ? Donc les mêmes motifs qui vous éloignent de la table sainte, doivent à plus forte raison vous éloigner du ministère de l'autel. D'où vient donc tant de frayeur d'un côté, et tant de sécurité de l'autre ? C'est que vous ne fuyez pas ce qui vous paraît au-dessus de vous, mais ce qui vous gêne ; vous poursuivez, non pas ce qui vous paraît saint, mais ce qui vous élève ; c'est que l'iniquité se contredit elle-même. Je croyais combattre votre découragement, et il faut combattre votre présomption.

Second écueil aussi dangereux que le premier. La confiance présomptueuse compte tellement sur l'usage fréquent de ce sacrement qu'on borne là toute sa piété ; qu'on substitue une dévotion mal réglée qui nous fait approcher, à la vigilance, à la ferveur, à la mortification, au renoncement à soi-même ; qu'on fait consister tout l'exercice de la foi chrétienne à participer à la table de l'agneau : illusion grossière ! car, c'est prendre l'Eglise de la terre pour celle du ciel. Les citoyens de la céleste Jérusalem n'auront, pendant toute l'éternité, point d'autre occupation que de se rassasier du froment des élus, et s'enivrer d'un vin nouveau, d'un torrent de volupté ; l'agneau se donnera à eux comme le fruit de leur victoire : *Vincenti dabo edere*[1] ; mais à nous il ne se communique que comme notre force, notre bouclier, notre glaive, notre armure divine. Donc l'usage fréquent de ce sacrement doit nous animer au combat, au lieu de nous endormir sur nos faiblesses ; autrement vous ressembleriez à un insensé, qui environné d'ennemis de toutes parts, se contenterait d'amasser des armes autour de lui, et s'endormirait au milieu d'elles, sans s'être jamais mis en devoir de s'en servir. Il faut donc manger assis sur l'herbe ; ne perdre jamais de vue notre fragilité, et le besoin que nous avons de vigilance ; nous souvenir que la force qui nous est communiquée par ce sacrement, ressemble à l'herbe des champs qu'un rayon de chaleur flétrit, qu'un seul jour de sécheresse fait mourir, qui aujourd'hui a de la fraîcheur, demain n'est plus qu'une plante propre à jeter au four, dit Jésus-Christ ; ainsi la vue de notre fragilité nous portera, et à l'usage fréquent du sacrement, et à ne pas trop compter sur le sacrement. C'est manger assis sur l'herbe, et d'autant mieux qu'au sortir de l'autel, portant Jésus-Christ dans nos cœurs, nous portons un trésor dans des vaisseaux fragiles, un trésor que mille ennemis, avides d'une proie si précieuse, se disposent à nous enlever, et dont la garde n'est confiée qu'à notre vigilance. N'oublions jamais l'histoire de ces Juifs, qui, après avoir reçu l'arche de l'alliance dans leur camp, s'amusèrent à faire retentir l'air de cris d'allégresse, comme s'ils n'eussent eu plus rien à craindre des Philistins, au lieu de prendre encore plus de mesures qu'auparavant, de peur qu'au malheur de leur défaite ils n'ajoutassent encore la prise de l'arche d'Israël. Vous en savez la suite : ils furent vaincus, l'arche du Seigneur devint la proie des Philistins. L'histoire est terrible, et l'application aisée à faire à ceux qui, comptant trop sur l'Eucharistie, se reposent sur elle, pour ainsi dire, du soin de la victoire, et font que par leur chute, elle devient dans leur cœur la proie de Satan.

N'en approchons donc jamais sans être guéris de nos plaies solidement, intérieurement, entièrement ; sans nous y être préparés par le recueillement des sens, la pratique de la prière et des vertus chrétiennes ; sans avoir faim de cette viande divine ; sans un vif sentiment de nos besoins et de la fragilité de notre cœur : sentiment qui nous porte, et à recourir souvent au remède, de peur que la vigilance, sans le remède, ne suffise pas pour nous soutenir ; et à joindre la vigilance au remède, de peur que le remède seul, sans les précautions, ne fût inutile.

Si nous portons ces dispositions à l'autel, nous y recueillerons les fruits marqués dans l'histoire de ce peuple, et que le temps ne me permet pas de développer. Nous en sortirons rassasiés : *Manducaverunt omnes, et saturati sunt ;* dégoûtés des biens périssables et des plai-

[1] Apoc., II, 7.

sirs sensibles, plus affamés que jamais de Jésus-Christ. Nous conserverons précieusement les restes de ce festin, et ils ne périront pas ; c'est-à-dire nous y recevrons une telle abondance de grâces qu'outre nos besoins propres, nous y pourrons encore, de ce qui nous restera, former un trésor précieux de justice, d'où nous tirerons un jour des richesses spirituelles pour les répandre sur les peuples que la Providence aura confiés à nos soins. Enfin, nous ne voudrons plus reconnaître d'autre roi que Jésus-Christ; nous établirons pour toujours son règne dans nos cœurs ; nous règnerons nous-mêmes avec lui sur nos passions et sur nos désirs déréglés ; il sera paisible possesseur de notre âme ; ce sera un roi pacifique qui y rétablira la paix ; un roi libéral qui la comblera de faveurs ; un roi de gloire qui l'ornera de grâce et de beauté ; un roi puissant, des mains duquel on ne pourra jamais l'arracher, tandis qu'elle sera fidèle : de sorte qu'alors, dans le moment même où il se sera donné à nous sous le voile du sacrement, nous pourrons lui dire, comme il disait lui-même à son Père : *Mea omnia tua sunt, et tua mea sunt.* Oui, Seigneur, tout ce que j'ai est désormais à vous ; régnez en souverain dans mon cœur ; je ne veux plus vous en disputer la possession ; il n'est fait que pour vous, et je vous le dois par justice, par reconnaissance, par tous les motifs imaginables. Et quand je ne vous le devrais pas, ne serais-je pas trop heureux d'avoir quelque chose à vous offrir du mien, à vous qui rendez au centuple ; qui vous piquez de vaincre en libéralité ceux qui vous donnent, et qui êtes le plus magnifique de tous les maîtres. Mes penchants, mes désirs, mes projets, mes talents, mes forces, mes faiblesses mêmes, tout est à vous ; je n'en veux plus user que comme d'un bien emprunté et dont je dois vous rendre compte. Mais aussi tout ce que vous êtes est à moi dans le moment où vous me nourrissez de votre chair ; vos mystères, votre doctrine, vos dons, vos promesses, tous les biens me sont arrivés avec elle ; vous vous donnez tout entier à moi dans ce sacrement : *Et tua mea sunt.* Heureux si je ne rétracte jamais le don que je vous fais ; et encore plus heureux si je conserve précieusement celui que vous venez de me faire ! Ainsi soit-il.

CINQUIÈME CONFÉRENCE.

DISCOURS SUR LE ZÈLE DES MINISTRES DE L'ÉGLISE CONTRE LES SCANDALES.

Et cùm fecisset quasi flagellum de funiculis, omnes ejecit de templo.

Ayant fait un fouet de petites cordes, il les chassa tous du temple. Jean., II, 5.

La première fonction du ministère de Jésus-Christ dans Jérusalem est une fonction de zèle contre les abus qui déshonoraient la gloire de son Père et la sainteté de sa maison. Cette douceur divine, qui jusque-là avait éclaté dans toutes ses démarches, se tourne aujourd'hui en une sainte sévérité. Il ne peut souffrir un scandale public, qui semble insulter la religion jusque dans son asile le plus saint et le plus respectable. En vain la fausse piété des pharisiens le tolère ; en vain l'avarice peut-être des premiers ministres du temple le protége ; en vain un usage ancien et public semble l'avoir autorisé : ce sont ces motifs mêmes qui l'animent d'une nouvelle indignation ; et plus il paraît difficile et dangereux de remédier à

un abus et à une indécence si publique, moins il use de délai et de ménagements pour en purger le lieu saint.

Le zèle contre les vices et les scandales, qui outragent la gloire de Dieu et déshonorent la sainteté de la religion, est donc le premier exemple que Jésus-Christ a laissé à ses ministres dans les fonctions publiques de son ministère au milieu de Jérusalem. Il nous envoie, à la vérité, comme des agneaux, qui se taisent et ne montrent que de la douceur, quand on les maltraite eux-mêmes ; mais qui savent lever la voix et rugir comme des lions, quand on insulte la gloire du Seigneur, dont ils ont l'honneur d'être les ministres. Il désapprouve, il est vrai, le zèle de deux disciples qui veulent faire descendre le feu du ciel sur une ville incrédule ; mais il ne blâme dans leur zèle que l'impétuosité et l'aigreur ; il condamne le zèle qui cherche à punir plutôt qu'à corriger ; et nous apprend que sans la charité le zèle n'est plus qu'une saillie de l'humeur, et non un mouvement de la grâce. Enfin, il nous avertit que nous ne saurions arracher tous les scandales de son royaume, parce que la malice des hommes ira toujours croissant; mais il veut que nous annoncions sans cesse un malheur et un anathème éternel à quiconque scandalise son frère ; que nous condamnions généreusement les scandales que nous ne saurions corriger, ou du moins que nous gémissions en secret de ceux qu'il ne nous est pas permis de condamner tout haut.

Le zèle contre les vices et les scandales est donc le devoir le plus essentiel d'un ministre de Jésus-Christ : ce sera ma première réflexion. Mais d'où vient que ce zèle est si rare parmi les ministres ? c'est ce que je me propose de développer dans la suite de cette instruction.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Dès que l'Eglise, par la grâce de l'onction sacerdotale, nous a associés au saint ministère, nous devenons les coopérateurs de Dieu pour le salut de nos frères ; nous entrons en part du sacerdoce de Jésus-Christ, qui n'a été établi prêtre et pontife que pour détruire le règne du péché ; rendre à son Père la gloire que la malice des hommes lui avait ravie ; et former un peuple spirituel, innocent, fidèle ; une assemblée de saints qui pût le glorifier dans tous les siècles.

Ainsi un prêtre est un ministre sacré, chargé des intérêts du Seigneur et de la sanctification des hommes sur la terre ; il continue ici-bas la mission de Jésus-Christ et son amour pour les hommes, en y continuant son sacerdoce : ses prières, ses désirs, ses études, ses veilles, ses travaux, ses fonctions, tout doit avoir pour unique but le salut de ses frères ; tout ce qui ne se rapporte pas à ce grand objet, devient étranger à la sainteté de sa destination. Il sort de son état ; il le déshonore ; il renonce à la sublimité de sa vocation ; il se couvre et se flétrit de l'opprobre d'une espèce d'apostasie, dès qu'il se fait d'autres soins, d'autres occupations, que celles qui tendent à augmenter le royaume de Jésus-Christ, et à former à son Père des adorateurs en esprit et en vérité.

Elie montant au ciel, et laissant son esprit de zèle à son disciple Elisée, n'était que la figure de Jésus-Christ, lequel après être monté à la droite de son Père, fit descendre sur ses disciples cet esprit de zèle et de feu, qui devait être le sceau de leur mission et de leur sacerdoce, et par conséquent embraser, purifier tout l'univers, et porter à toutes les nations la science du salut et l'amour de la vérité et de la justice. Aussi à peine sont-ils remplis de cet Esprit saint, que ces hommes auparavant si timides, si soigneux de se cacher et de se dérober à la fureur des Juifs, sortent de leur retraite comme des lions généreux, entraînent tout après eux, ne connaissent plus de péril, portent sur le front avec le signe de leur divin Maître une intrépidité qui défie toutes les puissances du siècle ; rendent hardiment témoignage, devant les princes des prêtres assemblés, à la résurrection de Jésus-Christ, et sortent de leur conseil en se réjouissant d'avoir été trouvés dignes de souffrir des opprobres pour son saint nom.

La Judée même ne peut pas suffire à l'ardeur et à l'étendue de leur zèle : ils passent de ville en ville, de province en province, de nation en nation ; ils se répandent jusques aux extrémités de la terre ; ils attaquent les abus les plus anciens et les plus autorisés ; ils arrachent aux peuples les plus féroces les idoles que leurs ancêtres avaient de tout temps adorées ; ils renversent les autels, que l'encens et les hommages de tant de siècles avaient rendus si respectables ; ils prêchent

l'opprobre et la folie de la croix aux nations les plus polies, et qui se piquaient le plus d'éloquence, de philosophie et de sagesse. Les obstacles que tout présente à leur zèle, loin de les ralentir, les raniment, et semblent leur annoncer le succès. Le monde entier conjure contre eux, et ils sont plus forts que le monde. On leur montre des croix et des gibets, pour les forcer de se taire; et ils répondent qu'ils ne peuvent pas ne pas annoncer ce qu'ils ont vu et entendu; et ils publient sur les toits ce qu'on leur défend même de confier au secret des oreilles. On les fait expirer sous le fer des bourreaux; on invente de nouveaux tourments pour éteindre avec leur sang la nouvelle doctrine qu'ils annoncent, et leur sang la prêche encore après leur mort; et plus la terre en est inondée, plus elle enfante de nouveaux disciples à l'Evangile. Tel est l'esprit du sacerdoce et de l'apostolat qu'ils ont reçu ; car le sacerdoce et l'apostolat ne forment en un sens qu'un même ministère. Tout prêtre est l'apôtre et l'envoyé de Jésus-Christ parmi les hommes : il exerce, à la vérité, les fonctions avec dépendance; mais il n'est prêtre que pour les exercer ; son zèle est sous la main des premiers pasteurs; c'est à eux à l'appliquer; mais son zèle est le premier devoir de son sacerdoce.

Voilà, mes Frères, à quoi nous sommes dévoués en recevant l'imposition des mains. L'Eglise, il est vrai, n'exige pas de chacun de nous que nous allions annoncer Jésus-Christ à des nations barbares, et arroser de notre sang les terres les plus éloignées, pour y faire fructifier l'Evangile, et amener à la connaissance de Jésus-Christ les peuples qui n'ont jamais entendu parler de lui : c'est un ministère réservé à un petit nombre d'ouvriers apostoliques, qui perpétuent dans l'Eglise le premier esprit avec les premières fonctions de l'apostolat, et avancent sans cesse par leurs travaux l'accomplissement des prophéties et des promesses sur la plénitude des nations qui doit entrer un jour dans l'enceinte de la nouvelle Jérusalem ; mais notre mission, pour être moins laborieuse et moins étendue, n'en est pas moins apostolique. Nous pouvons laisser ces terres incultes et sauvages à des ouvriers généreux, qui à travers l'étendue des mers, et la barbarie de mille nations, vont y jeter la semence sainte ; mais nous sommes destinés à purger le champ de Jésus-Christ de l'ivraie et des scandales qui y croissent sans cesse. A la bonne heure, que notre zèle ne soit pas assez héroïque pour conquérir de nouvelles nations et ajouter de nouvelles terres à son héritage ; nous devons du moins cultiver celle que nos prédécesseurs lui ont acquise, et qui est devenue son ancienne possession. Ils la trouvèrent consacrée aux démons, et souillée par le sang de mille sacrifices profanes ; la barbarie et l'aveuglement de nos ancêtres, jaloux jusques à la fureur d'un culte si impie et si insensé, ne les effraya pas ; ils leur annoncèrent la doctrine du salut ; le démon défendit longtemps contre leur zèle ses temples et ses autels ; il arma contre eux la superstition des peuples ; les villes et les campagnes ruisselèrent de leur sang ; encore aujourd'hui subsistent au milieu de nous les lieux où ces généreux défenseurs de la foi, livrés à la fureur des méchants, consommèrent leur sacrifice. Ces monuments respectables s'élèvent encore dans la plupart des villes de nos Gaules, et les embellissent plus que les colonnes et les statues que la vanité des conquérants y a élevées, puisque ces vains trophées ne transmettent aux siècles suivants que les calamités de mille peuples vaincus; au lieu que ces monuments religieux nous annoncent les nations entières sauvées, délivrées de la captivité du démon, et conquises à Jésus-Christ par le sang et le ministère de ces héros chrétiens. Et en effet, la foi ne fut pas éteinte et ensevelie avec eux : leurs bourreaux eux-mêmes devinrent ensuite leurs disciples ; de nouveaux apôtres sortirent, pour ainsi dire, de leurs cendres; et nos Gaules, où l'impie et mystérieuse abomination des druides avait fait si longtemps toute la religion de nos ancêtres, devinrent la plus pure et la plus florissante portion de l'Eglise de Jésus-Christ. C'est cette portion qu'ils ont transmise à nos soins, nous qui nous glorifions d'être leurs successeurs ; ils nous la laissèrent pure, fervente, et remplie encore des prémices de l'esprit qu'ils avaient reçu. La durée des temps, qui, par un destin inévitable aux choses humaines, entraîne toujours avec elle le changement des mœurs et les affaiblissements de la discipline, en a altéré la première innocence, et défiguré presque toute la beauté. La doctrine sainte qu'ils nous ont laissée, n'a rien souffert, il est vrai, de la durée et de la corruption des siècles ; elle est

venue jusques à nous aussi pure qu'elle l'était dans sa source ; les hérésies, les doctrines nouvelles, que des esprits superbes et indociles ont tâché de temps en temps de répandre au milieu de nous, n'ont eu qu'un cours passager, et n'ont servi au fond qu'à y affermir l'ancienne doctrine. Mais il s'en faut bien que les mœurs aient eu le même privilége, et qu'en conservant la même foi que nos pères, nous ayons conservé la même ferveur et la même innocence qu'eux.

C'est donc à nous à rendre à l'héritage de Jésus-Christ sa première beauté. S'il fallait encore l'arracher à l'empire du démon et de l'idolâtrie, et l'acquérir au prix de tout notre sang comme nos saints prédécesseurs, le péril et la grandeur de l'entreprise pourraient alarmer notre faiblesse ; mais nous le trouvons tout acquis à Jésus-Christ, et devenu par le zèle et les souffrances de nos pères, sa possession et son patrimoine ; il ne s'agit plus que d'en réparer les ruines. Il ne faut plus, pour travailler à l'œuvre de l'Evangile, s'exposer aux roues et aux gibets ; il ne faut que du zèle, que respecter son ministère, qu'être touché de la gloire de Jésus-Christ, et des scandales qui affligent et déshonorent son héritage, en un mot, que se souvenir que nous sommes ses ministres et ses apôtres, et que nous succédons à ceux qui livrèrent leur âme pour lui gagner les peuples qui nous sont confiés. Nous nous glorifions d'être les successeurs de leur ministère; mais notre gloire n'est rien, si nous ne sommes en même temps les successeurs de leur esprit et de leur zèle. Ils ont élevé l'édifice saint malgré les vents et les tempêtes qui les exposaient à être à tout moment ensevelis sous ses ruines ; ils l'ont cimenté de leur sang ; ils en ont été les fondateurs laborieux; et nous n'en sommes que les gardiens et les dépositaires paisibles. Toutes nos fonctions les plus pénibles se bornent à effacer les taches que le temps y a fait naître; à redonner à ce qui est noirci, son premier éclat; à redresser ce qui tombe tous les jours; à soutenir ce qui chancèle et menace ruine; à fermer enfin l'entrée de ce lieu saint aux immondes, ou plutôt à les disposer à s'y présenter, comme le publicain, en se frappant la poitrine, et avec un cœur brisé de repentir. En un mot, ce qui était grand, ce qui était héroïque, ce qui surpassait, ce semble, les forces de la nature, nos prédécesseurs l'ont fait. Ce qui nous reste à faire, n'est presque rien; c'est de conserver à Jésus-Christ ce qu'ils lui ont acquis; c'est de veiller de peur que l'homme ennemi ne sème la zizanie dans ce champ divin; c'est de cultiver les plantes que le Père céleste y a plantées; c'est de les arroser, et d'y faire couler sans cesse les eaux des sacrements et de la doctrine, de peur qu'une funeste sécheresse n'en arrête la fécondité.

Serions-nous excusables, si nous nous refusions à des fonctions si douces, si aisées, si consolantes ? Mériterions-nous de porter le nom de ministres de Jésus-Christ, et d'être les successeurs de ces hommes apostoliques, si nous laissions périr par notre indolence fruit précieux de leur sang et de leurs travaux; si nous voyions d'un œil tranquille l'iniquité et la malice prévaloir tous les jours parmi les hommes; les scandales devenus presque des usages publics; la foi morte et vide de charité et d'œuvres saintes dans la plupart des fidèles; Dieu presque inconnu parmi nous, comme il l'était autrefois au milieu d'Athènes idolâtre; et le peuple d'acquisition, et la nation sainte, et les chrétiens autrefois la bonne odeur de Jésus-Christ au milieu d'un monde païen et corrompu, si respectables aux ennemis mêmes du christianisme par l'innocence et la sainteté de leurs mœurs, le déshonorer aujourd'hui par des excès dont le paganisme aurait rougi, et faire blasphémer la religion par les impies ?

D'où vient cependant que la désolation de l'héritage de Jésus-Christ, dont nous sommes tous les jours témoins, ne nous touche pas ? D'où vient que nous nous croyons quittes de nos obligations, quand nous avons vaqué, sans attention souvent, à certaines prières que l'Eglise nous impose, et rempli avec négligence certaines fonctions extérieures du culte divin, attachées aux titres que nous avons dans l'Eglise ? Ne sommes-nous prêtres que pour nous donner en spectacle aux fidèles dans nos temples; que pour y paraître revêtus de la dignité et de la pompe du sacerdoce, pour décorer d'un vain appareil ces édifices matériels, et laisser périr nos frères, qui sont le temple vivant du Saint-Esprit ? La plus essentielle de nos fonctions, celle du moins à laquelle toutes les autres se rapportent, n'est-elle pas l'édification et le salut des fidèles ? Quand l'Eglise ne nous aurait pas confié une

portion du troupeau à conduire, il est tout entier, pour ainsi dire, confié à notre zèle et à notre charité; nous devenons, par le sacerdoce seul, revêtus de la mission du pasteur principal, les pères des fidèles. L'Eglise ne prétend pas associer au saint ministère des ouvriers oiseux; nous sommes tous indivisiblement chargés de l'œuvre de l'Evangile; et un prêtre qui n'est d'aucune utilité à ses frères, est un usurpateur du sacerdoce; il n'a de droit au titre qu'autant qu'il a de zèle pour les fonctions.

DEUXIÈME RÉFLEXION.

Remontons donc, mes Frères, à la source d'un défaut si commun parmi les ministres de l'Eglise. D'où vient que le zèle de la maison du Seigneur; que cette sainte ardeur pour la sanctification des peuples; que ce désir enflammé d'agrandir le royaume de Jésus-Christ; que cette douleur vive de voir sa doctrine méprisée, et la plupart de nos frères périr ; d'où vient que ces dispositions si dignes du sacerdoce, si conformes à notre vocation, si honorables à notre ministère, si communes autrefois aux premiers ouvriers de l'Evangile, sont si rares aujourd'hui parmi les prêtres ? d'où vient un malheur si universel et si déplorable ? Car enfin, jamais l'Eglise n'a vu ses autels environnés de tant de ministres; jamais le champ de Jésus-Christ n'a nourri dans son enceinte plus d'ouvriers capables d'y travailler. Les pieuses largesses des fondateurs, en multipliant les clercs, ont multiplié les secours que l'Eglise était en droit d'en attendre; d'un autre côté, jamais l'Eglise n'eut plus besoin de ces secours; et la multiplicité des vices et des scandales n'a jamais rendu les fonctions du zèle plus nécessaires. D'où vient donc encore une fois que ce zèle, plus nécessaire aujourd'hui que jamais, semble éteint dans la plupart de ceux qui devraient le plus en être enflammés ? le voici.

Dans les uns, c'est un état de commodité et d'abondance qu'ils tiennent, ou des libéralités mêmes de l'Eglise, ou qu'ils ont hérité du patrimoine de leurs pères, qui les autorise à mener, sans scrupule, une vie douce et tranquille, et à regarder leur situation comme un privilége qui les dispense des fonctions laborieuses du ministère; ils laissent à des ministres indigents le soin de la gloire de Dieu, de l'honneur de l'Eglise, et du salut de leurs frères pour lesquels Jésus-Christ est mort. Il semble que les fonctions du sacerdoce si saintes, si sublimes, si élevées au-dessus du ministère même angélique, ne se proposent point d'autre fin, comme les arts vils et mécaniques, que de fournir à nos nécessités basses et temporelles, et non aux besoins spirituels des âmes ; il semble que c'est uniquement le besoin et l'indigence, et non le zèle, le devoir, la charité, qui doivent donner des ouvriers à l'Evangile; comme si de coopérer à l'ouvrage de la rédemption des hommes, si de leur rendre utiles le sacrifice et la médiation de Jésus-Christ, d'être les ministres des desseins de Dieu pour la consommation des élus, de continuer sur la terre le grand ouvrage pour lequel le Fils unique de Dieu y avait été envoyé, était une œuvre mercenaire, réservée à ceux que la faim et la pauvreté forceraient de s'y employer; qui s'y verraient condamnés, comme à un travail d'esclave, par la misère de leur naissance; et qu'un gain sordide tout seul dût fournir des coopérateurs à Jésus-Christ, des ministres à l'Eglise, des sanctificateurs aux fidèles, des dispensateurs des mystères de Dieu à tous les hommes.

Vous pouvez vous passer des secours temporels des fidèles; mais en êtes-vous moins le père et le guide ? Vous ne vivez point de l'autel; mais en êtes-vous moins consacré à ses ministères ? Quand l'Eglise vous a honoré du sacerdoce, a-t-elle prétendu vous décorer d'un titre oisif, ou vous associer au nombre de ses ouvriers et de ses ministres ? Vous eût-elle appelé à son secours par l'imposition des mains, et rendu participant de ses honneurs, si vous eussiez déclaré que vous ne prétendiez pas entrer en part de ses travaux ? Tous les titres dont elle vous revêt à l'ordination, sont des titres laborieux, des titres de charité et de sollicitude. C'est son amour seul pour les enfants de Dieu, qui lui fait instituer des ministres; et c'est cet amour seul, qui les rend dignes du ministère. Eh quoi ! mes Frères, parce que la bonté de Dieu nous a fait naître dans l'opulence, ses bienfaits nous autoriseraient à être plus ingrats, plus infidèles à ses ordres et aux devoirs de notre état ? Cette abondance, dans les desseins de sa Providence, doit être le secours de nos fonctions, et en faciliter le succès, loin de devenir le prétexte qui nous en exempte. Dès que l'ordre du ciel

vous a consacré à l'Eglise, c'est pour elle que vous êtes tout ce que vous êtes ; riche ou pauvre, vous devez la servir, et remplir votre ministère, à l'exemple de l'Apôtre, dans la pauvreté comme dans l'abondance. Vos biens vous défendent de vivre aux dépens de l'autel ; mais ils ne vous dispensent pas de le servir ; c'est au contraire en le servant à vos propres frais que vous le servirez avec plus de bénédiction et de fruit. Le grand Apôtre lui-même regardait comme la source de la gloire singulière et des succès éclatants de son apostolat, d'avoir annoncé l'Evangile gratuitement. « Vous savez, écrivait-il aux nouveaux fidèles, que je ne vous ai point été à charge ; que pouvant, comme les autres apôtres, exiger de vous des bénédictions temporelles pour les spirituelles que je vous apportais, je n'ai pas voulu user de ce droit ; et que le travail de mes mains a suppléé tout seul aux besoins de mes courses apostoliques. » Il attribue à ce désintéressement héroïque les fruits immenses que la parole de l'Evangile avait opérés au milieu d'eux par son ministère.

Et en effet, un ministre saint, qui peu content de sacrifier ses soins, sa santé, ses veilles à l'instruction de ses frères, leur sacrifie encore les biens dont la Providence l'a comblé, qui pourvoit en même temps aux besoins de leur âme et à ceux de leur corps, quel respect religieux n'inspire-t-il pas aux peuples pour un ministère capable de rendre ceux qui l'exercent si généreux et si charitables ? De quelles bénédictions un ministre de ce caractère ne voit-il pas ses travaux accompagnés ? Quelle impression ses paroles et ses exhortations ne font-elles pas sur des cœurs déjà préparés et attendris par ses largesses ? Ils aiment une religion si secourable aux malheureux ; et ils sont également touchés et des bienfaits qu'ils en reçoivent et des crimes dont ils l'ont mille fois déshonorée. Jésus-Christ lui-même, tout maître des cœurs qu'il était, ne disposa-t-il pas sur la montagne cette multitude affamée à reconnaître la divinité de sa mission et de sa doctrine, en la rassasiant d'un pain miraculeux ? Les guérisons corporelles ne facilitaient-elles pas tous les jours à sa grâce la guérison des âmes, dont il venait de délivrer les corps des infirmités qui les affligeaient ? Ses bienfaits ne préparaient-ils pas toujours à ses instructions ; et sa parole divine ne fructifiait-elle pas en tous lieux, parce qu'il *passait partout en faisant du bien* [1] ? Vous vous éloigneriez donc des fonctions par le seul endroit qui vous y promet le plus de succès ; et parce que la Providence vous a ménagé plus de moyens d'être utile à vos frères, vous vous croyez plus dispensé de les secourir ? Première source du défaut de zèle ; un état de commodité et d'abondance.

Mais il est vrai que ce n'est là qu'un prétexte qui nous autorise à mener une vie douce et oiseuse, et à nous éloigner des fonctions pénibles du ministère : la véritable raison qui nous en éloigne, c'est la situation froide et languissante de notre cœur ; c'est le défaut d'amour de Dieu et de charité pour nos frères. En vain nos mœurs offrent aux yeux des hommes une régularité louable ; en vain on ne remarque rien dans notre conduite qui blesse la décence et la gravité de notre état ; en vain dans une vie unie, sage et tranquille, nous nous attirons peut-être l'estime du monde, accoutumé à voir nos semblables joindre le déréglement et les scandales à l'oisiveté ; nous sommes morts aux yeux de Dieu ; son amour, inséparable de celui que nous devons à nos frères, est absolument éteint dans nos cœurs : notre régularité n'est qu'une décence que nous donnons au monde et au sérieux de notre état ; mais nous ne donnons rien à Dieu. Et en effet, mes Frères, si nous l'aimions ; si sa gloire nous était plus chère que notre propre gloire, chargés, comme nous le sommes par notre ministère, de ses intérêts, pourrions-nous voir d'un œil tranquille sa gloire tous les jours et partout outragée par les excès et les égarements répandus sur toute la face de la terre ? Paul, à la vue des superstitions d'Athènes, frappé de voir ce peuple immense, et qui se piquait tant de sagesse, rendre des honneurs publics et sacrilèges à mille divinités bizarres et fabuleuses, et le seul Dieu de l'univers inconnu parmi eux, frémissait d'un saint zèle, dit l'historien sacré, se sentait déchiré par les transports les plus vifs de l'Esprit-Saint, et de l'amour dont il était enflammé : *Incitabatur spiritus ejus in ipso, videns idololatriæ deditam civitatem* [2] ; et toute la puissance et la majesté de l'Aréopage n'empêcha pas ce grand Apôtre, seul, inconnu, sans appui, vil et abject en apparence, de paraître devant cette assemblée grave

[1] Act., x, 38.
[2] Act., xvii, 16.

et nombreuse, de leur annoncer le Dieu qu'ils ne connaissaient pas, et la vanité et le ridicule des idoles auxquelles ils élevaient des autels si pompeux. Et si par un juste jugement de Dieu son zèle ne parut qu'une folie à la plupart de ces faux sages, la parole de l'Evangile ne revint pas pourtant à lui vide; et l'Aréopagite Denis, et la sainte femme Damaris, et plusieurs autres, reçurent avec action de grâces le bienfait de la lumière et de la vérité, que le Seigneur venait de faire luire au milieu de leurs ténèbres.

Voilà ce que doit opérer le feu de l'amour divin dans le cœur d'un prêtre, quand cet amour est véritablement maître de son cœur : une douleur vive de voir son Seigneur outragé, et sa loi sainte violée, méprisée par le plus grand nombre ; un désir ardent de venger sa gloire, et de lui attirer tous les hommages qui sont dus à sa majesté suprême et à son incompréhensible bonté ; un saint empressement de se livrer lui-même, de faire servir ses faibles talents, de sacrifier sa vie même pour lui former des adorateurs, pour manifester son nom et sa gloire, pour inspirer à tous les hommes les mêmes sentiments de crainte, d'amour, de reconnaissance dont il est lui-même pénétré. On ne saurait aimer, et être insensible aux outrages qu'on fait à ce qu'on aime ; et l'on ne saurait y être sensible sans employer tout ce qui est en nous pour les prévenir ou pour les arrêter, surtout quand, outre l'obligation commune à tous les hommes, notre ministère nous en fait un devoir propre et essentiel ; un devoir qui fait le fonds de notre état et qui renferme tous les autres devoirs.

Et quand même notre zèle ne devrait avoir aucun succès ; quand les vérités que nous annonçons aux pécheurs devraient tomber sur des cœurs durs et insensibles, nous aurions toujours la consolation d'avoir rendu gloire à Dieu, et employé de notre côté tout ce qui était en nous pour la lui faire rendre par ceux qui l'outragent. Il ne console pas toujours ses ministres par un succès prompt et visible, de peur que l'homme ne s'attribue à lui-même un succès qui n'est dû qu'à la grâce ; mais sa parole opère toujours en secret ; mais la semence sainte qui paraît tombée sur une terre ingrate, n'est pas pour cela perdue, et tôt ou tard elle porte des fruits de salut. Dieu a ses moments ; et ce n'est pas à nous de les marquer à sa puissance et à sa sagesse. Son esprit opère où il veut, et quand il veut ; nous voyons les changements qu'il opère ; mais les voies secrètes et admirables par où il les a opérés, personne ne les connaît : ce sont là ces secrets profonds de la Providence, qui ne seront dévoilés qu'au jour de la révélation. Il demande de nous les soins, les travaux, la culture ; il se réserve à lui seul l'accroissement; il nous ordonne d'enseigner, d'exhorter, de reprendre, de ne pas retenir la vérité dans l'injustice, de la faire retentir aux oreilles; c'est à lui seul à lui ouvrir l'entrée des cœurs.

Mais, mes Frères, ce n'est pas la crainte que l'éclat du succès n'accompagne pas nos fonctions, qui nous les fait négliger : outre que cette crainte ne serait qu'une crainte d'orgueil et d'amour-propre, qui loin de nous justifier, nous rendrait encore plus coupables ; la véritable raison, je l'ai déjà dit, c'est que nous ne sommes touchés, ni de la gloire de Dieu, ni du salut de nos frères. Et certes, comme dit un Apôtre, comment serons-nous touchés des intérêts de la gloire d'un Dieu que nous ne voyons pas, tandis que nous sommes insensibles aux besoins et à la perte de nos frères que nous voyons ? Voit-on périr sans émotion, sans courir au secours, ceux que l'on aime ; surtout lorsque ceux qui périssent sont nos frères ; que nous sommes chargés de veiller sur eux ; que leur salut est attaché à nos soins ; que c'est un dépôt précieux qui nous a été confié ; qu'on nous en demandera un compte rigoureux ; et que leur perte devient toujours notre condamnation et notre propre perte ?

Paul souhaitait d'être anathème pour ses frères ; c'est-à-dire il ne comptait pour rien ses travaux, ses persécutions, ses opprobres, tout ce qu'il avait enduré pour eux; il eût voulu, s'il eût été possible, souffrir même au-delà des siècles, si leur salut l'avait exigé de lui ; ses consolations, ses découragements, ses inquiétudes, tout ce qui se passait dans son cœur, n'avait point d'autre objet que leur persévérance et leur progrès dans la foi qu'il leur avait annoncée ; ses lettres ne respirent que cette tendresse apostolique, vive, touchante, magnanime. « Vous êtes, leur disait-il, les preuves éclatantes de mon apostolat ; c'est-à-dire je ne suis digne du titre glorieux d'apôtre et de ministre de Jésus-Christ, qu'autant que je souffre, que je m'expose à tout, à la faim, à la

soif, à la nudité, aux tourments les plus affreux, pour vous appeler à la connaissance de la vérité.» Oui, mes Frères, nous ne sommes dignes de porter le nom respectable de ministres de Jésus-Christ, qu'autant que nous aimons nos frères, pour lesquels Jésus-Christ est mort, et que nous n'épargnons ni nos soins, ni nos peines, ni notre vie même, pour les arracher de l'empire du démon. Nous sommes, dit un ancien Père, *les vicaires de la charité de Jésus-Christ*; nous succédons à l'amour ardent dont il était embrasé pour les hommes ; il nous en a établis les dépositaires ; il ne perpétue en nous son sacerdoce que pour y perpétuer son amour, cet amour tendre qui courait avec tant d'empressement après une seule brebis égarée, cet amour paternel qui recevait avec des marques de joie si sensibles, si éclatantes, l'enfant rebelle perdu et retrouvé, cet amour infatigable qui oubliait sa lassitude, sa nourriture, tous ses besoins, pour instruire une femme de Samarie, cet amour généreux qui versait des larmes de tristesse sur l'infidèle Jérusalem, prête à périr sans ressource, pour n'avoir pas voulu recevoir la paix et le salut que sa bonté lui offrait, enfin cet amour inépuisable qui soupirait après le baptême de sang dont il devait être baptisé sur la croix, parce que les hommes devaient y trouver le remède de tous leurs maux, le prix de leur rédemption et leur réconciliation avec son Père.

Or, sentons-nous seulement une étincelle de cet amour dans nos cœurs ? La perte de nos frères nous afflige-t-elle? Versons-nous comme Jésus-Christ, des larmes sur le débordement affreux qui a gagné tous les états, la cour, la ville, les grands et le peuple ? Hélas ! nous apprenons avec empressement, avec plaisir, les chutes les plus secrètes, les plus affligeantes, les plus honteuses de nos frères ; l'histoire des désordres que le public ignore, excite plus notre curiosité que notre tristesse ; nous en publions avec complaisance les événements à ceux qui les ignorent ; nous nous faisons un mérite d'être mieux informés que les autres de ce qui se passe de licencieux et de déplorable au milieu de la cour ou de la ville ; les égarements de nos frères ne sont pour nous qu'un spectacle qui amuse notre oisiveté, et qui semble plutôt destiné à servir de matière à l'inutilité de nos entretiens qu'à notre douleur et à notre zèle. Aussi les mœurs se corrompent tous les jours, parce que le zèle des ministres se refroidit de plus en plus ; aussi le torrent des crimes et des scandales inonde la face de la terre, parce qu'il se trouve peu d'hommes apostoliques qui s'opposent, comme un mur d'airain, à ce triste débordement. La plupart des pécheurs vivent tranquilles dans leurs crimes, parce qu'ils n'entendent plus ces voix tonnantes, animées de l'Esprit de Dieu, et seules capables de les réveiller de leur assoupissement. A force même de nous avoir accoutumés aux désordres et aux scandales, le monde nous y a rendus insensibles ; nous regardons ce spectacle douloureux comme un mal sans remède, qui a commencé avec le monde, et qui ne finira qu'avec lui ; nous croyons que les mœurs d'aujourd'hui ont été les mœurs de tous les siècles ; nous ne rappelons point ces temps heureux, où un seul fidèle prévaricateur était regardé comme un monstre et un prodige au milieu d'une Eglise nombreuse ; et où des crimes que nous traitons de simples faiblesses, étaient expiés par la séparation de l'assemblée des fidèles et par les longues rigueurs d'une pénitence publique. Non, mes Frères, le christianisme ne s'est corrompu que par la corruption, le défaut de zèle et l'indolence des prêtres. L'Eglise reprendrait bientôt son premier éclat, si nous pouvions reprendre le premier esprit des saints ministres qui nous ont précédés ; tout changerait, si nous changions nous-mêmes. Les désordres devenus universels, loin donc de justifier notre insensibilité, déposent contre nous, et la rendent plus criminelle. C'est par nous seuls qu'ils se sont introduits parmi les fidèles, et qu'ils ont infecté tout le christianisme. C'est par nous seuls qu'ils s'y perpétuent ; c'est l'ouvrage infortuné de notre défection et de notre relâchement ; comment pourrait-il en devenir la justification et l'excuse ?

Cependant, mes Frères, il n'est que trop vrai que c'est cet usage public de déréglement lui-même qui semble autoriser notre indifférence pour le salut de nos frères ; et c'est ici une troisième source du défaut de zèle.

C'est-à-dire c'est une lâche timidité qui n'ose s'élever contre les préjugés communs, et qui ménage plus les suffrages frivoles des hommes, que leurs intérêts sérieux et éternels; c'est un respect humain criminel, qui nous rend plus attentifs et plus sensibles à notre propre gloire, qu'à la gloire de Dieu, dont nous sommes les

dépositaires ; c'est une prudence de la chair, qui nous représente le zèle, cette sagesse sainte, sous les fausses idées de l'excès, de l'indiscrétion, de la témérité : nouveau prétexte qui éteint tout esprit de zèle dans le cœur de la plupart des ministres.

On honore sa lâcheté des noms spécieux de modération et de retenue. Sous prétexte qu'il ne faut pas outrer le zèle, on n'en a point du tout. A force de vouloir éviter l'écueil de l'imprudence et de la vivacité, on tombe sans scrupule dans celui de la lâcheté et de l'indolence. On voudrait pouvoir se rendre utile aux pécheurs, et se les rendre en même temps favorables à soi-même ; c'est-à-dire on voudrait un zèle applaudi ; pouvoir s'élever contre les passions des hommes, et s'attirer leurs éloges ; condamner des déréglements qu'ils aiment, et être approuvé de ceux mêmes que l'on condamne. Mais le moyen de porter le fer dans la plaie du malade, sans réveiller ses cris et ses chagrins ? Non, mes Frères, ne nous abusons pas : si ce zèle apostolique, ce zèle magnanime, sage, désintéressé ; ce zèle qui ne craignait pas de dire autrefois aux Césars : *Imitez donc David dans sa pénitence, comme vous l'avez imité dans son crime*[1] ; ce zèle qui convertit autrefois l'univers, si ce zèle est si rare parmi nous, c'est que nous nous cherchons tout seuls dans nos fonctions, au lieu d'y chercher la gloire de Jésus-Christ et le salut de nos frères. Nos premières vues, entrant dans le ministère, ne vont pas à examiner si nous serons utiles, mais si nous serons applaudis. Nous ne comptons pour nos succès que ceux qui nous font honneur aux yeux des hommes. Ceux qui doivent nous attirer de leur part des humiliations et des opprobres, quoique Dieu en doive être glorifié, et sa grâce s'en servir pour répandre des bénédictions sur notre ministère, nous les évitons comme des contre-temps et des malheurs. Il semble que nous ne sommes ministres de l'Eglise que pour nous-mêmes. La gloire et l'infamie étaient regardées du même œil par l'Apôtre, quand il remplissait les fonctions de son apostolat ; il ne croyait pas qu'il fût possible de plaire aux hommes, et de les sauver, et d'être serviteur de Jésus-Christ. Mais nous voulons allier ce que cet homme céleste, qui avait appris dans le ciel même des secrets que l'oreille n'a jamais entendus, croyait inalliable. Désabusons-nous, mes Frères ; Jésus-Christ n'est pas venu apporter la paix, mais le glaive ; les vérités dont nous sommes les interprètes, ne sauraient plaire au monde, parce qu'elles condamnent le monde. Si nous attendons, pour entrer dans les fonctions, et nous rendre utiles à nos frères, que l'Evangile soit du goût du monde, et que la vérité n'y trouve point de contradicteurs, nous attendons ce que Jésus-Christ a prédit qui n'arriverait jamais. Le monde sera jusques à la fin ennemi de Jésus-Christ et de sa doctrine ; il nous répondra toujours comme les Juifs à Jésus-Christ : *Durus est hic sermo* ; ces vérités sont outrées ; ces maximes sont impraticables, et il n'y a pas moyen de les entendre, sans se sentir révolté : *Et quis potest eum audire*[1] ? Le monde ne changera jamais de langage ; il faut s'attendre à le trouver toujours de front armé contre nous, opposant les armes de la chair et du sang aux armes spirituelles de notre milice sainte, traversant nos projets, rendant inutiles nos travaux, tournant en risée notre doctrine, décriant notre ministère, et souvent répandant le venin de ses censures et de ses calomnies jusque sur notre personne[2] ?

Pourquoi donc ce qui doit consoler et couronner nos fonctions et nos peines, deviendrait-il l'unique motif qui nous en dégoûte ? Souvenons-nous que les succès du saint ministère ne furent promis par Jésus-Christ aux apôtres qu'avec les mépris, les opprobres, les contradictions et les souffrances qui devaient les accompagner. S'ils avaient attendu, pour annoncer l'Evangile, que les villes et les provinces l'eussent reçu avec applaudissement, l'univers entier serait encore idolâtre, et nous n'aurions reçu de nos ancêtres, au lieu de la foi et de la doctrine sainte, qu'une succession funeste d'aveuglement, de superstition profane et d'idolâtrie. C'est le caractère éclatant et la grande preuve de la divinité de la doctrine de Jésus-Christ, d'être toujous contredite et toujours victorieuse ; de soulever le monde contre elle, et de soumettre le monde à son joug ; de révolter la chair et le sang, l'orgueil, l'ambition, la fausse sagesse, toutes les passions des hommes ; et de s'établir toute seule, sans force, sans appui, sans protection, avec les armes

[1] S. Ambr.

[1] Jean., VI, 61.

[2] Une de ces allusions, de ces cris du cœur où l'âme de l'orateur laisse voir la blessure qu'il a reçue de l'iniquité du monde.

seules de la grâce et de la vérité sur le débris de toutes les cupidités humaines. C'est donc manquer de foi que de craindre les contradictions et les obstacles, puisque la foi elle-même nous les promet comme la gloire et la récompense de notre ministère.

Voyez si dans tous les siècles les ministres animés de l'Esprit de Dieu n'ont pas eu de la part du monde des contradictions à essuyer, et si succédant au zèle et au ministère des apôtres, ils n'ont pas succédé aussi à leurs tribulations et à leurs opprobres. Ce n'est pas en ménageant les pécheurs qu'ils les ont convertis; c'est en les combattant. Ce n'est pas en flattant les grands et les puissants qu'ils les ont soumis au joug de Jésus-Christ; c'est en faisant trembler, comme autrefois Paul, les rois mêmes sur leur trône par les terreurs de la parole sainte, par les images effrayantes d'un jugement à venir et des supplices réservés aux mondains et aux impudiques.

Cependant nous nous flattons de mieux réussir par une autre voie envers les grands et les puissants ; et c'est ici une illusion perpétuelle, qui nous cache à nous-mêmes notre prévarication et notre faiblesse. Quand nous n'avons à faire qu'au peuple, nous étalons contre lui toute la sévérité, toute la franchise, toute la générosité du zèle ; nous condamnons librement, hautement ses désordres; nous ne connaissons pas ces timides ménagements qui adoucissent la vérité; nous l'annonçons sans crainte, sans détour, sans enveloppe, et quelquefois même sans cette douceur et cette modération inséparable d'un véritable zèle, que la sagesse et la charité doivent toujours animer et conduire. Mais avec les grands, *nous changeons notre voix*, comme parle l'Apôtre; à peine osons-nous leur montrer de loin les vérités qui leur déplaisent, et qui seules pourraient leur être utiles; leurs vices les plus publics, les plus honteux, sont comme sacrés pour nous; et nous n'y touchons qu'avec une circonspection et des traits si légers et si déliés qu'ils ne s'en aperçoivent pas eux-mêmes. Notre grande attention n'est pas de les corriger, mais de ne pas les aigrir : il semble que notre ministère à leur égard se borne à les ménager, et non à les convertir, et à leur annoncer de telle sorte la parole du salut qu'ils n'y trouvent rien qui les regarde et qui les intéresse. On se persuade qu'il ne faut pas, par un zèle indiscret, priver l'Eglise d'un crédit qui peut lui être utile ; comme si l'Eglise avait besoin d'un bras humain pour se soutenir; comme si des hommes plongés dans le vice pouvaient être utiles à l'œuvre de Dieu; comme si la religion ne s'étant établie qu'en combattant les passions des grands, il était nécessaire aujourd'hui de les flatter pour la maintenir; enfin, comme si c'était être indiscret que de n'être pas adulateur et prévaricateur de son ministère[1] !

Non, mes Frères, ne cherchons point à la religion des appuis de chair et de sang; on peut allier la fidélité à son ministère avec le respect et les égards dus à la grandeur, ce qu'on doit à l'amour de la vérité, et en même temps aux règles de la prudence chrétienne. La religion n'autorise pas les excès et les indiscrétions du zèle; elle ne condamne que les craintes humaines et les vues lâches et intéressées de l'amour-propre. Respectons les grands et les puissants; mais ne respectons pas leurs dissolutions et leurs scandales. Rendons à leur personne l'amour, l'hommage, le tribut qui leur est dû; mais ne rendons pas les mêmes devoirs à leurs vices. Donnons au peuple à leur égard l'exemple de la soumission et de la fidélité; mais ne lui donnons pas celui de l'adulation et d'une honteuse bassesse. Les enfants du siècle s'étudient assez à les corrompre et à les aveugler par le poison continuel des éloges; ne prostituons pas encore nous-mêmes notre ministère à un si indigne usage; et réservons-leur du moins dans notre sage et respectable sincérité une ressource pour connaître la vérité. Si nos places nous mettent à portée de les instruire, ne soyons pas occupés de ce qu'ils peuvent pour notre fortune, mais de ce que nous devons à leur salut. Le seul moyen de leur être utile, c'est de ne pas vouloir qu'ils nous soient utiles à nous-mêmes. Dès que nous aspirons à nous ménager leurs faveurs, il faut commencer par ménager leurs faiblesses : il est rare que leurs grâces ne soient pas le prix de nos affaiblissements et de nos complaisances. Tremblons quand ils nous comblent de leurs bienfaits; plus il nous élèvent, plus nous devons craindre que nous nous soyons dégradés nous-mêmes. Leurs dons nous coûtent toujours cher, puisqu'il faut presque toujours les acheter aux dépens de la vérité et de la dignité de notre mi-

[1] Belle et forte leçon donnée aux orateurs évangéliques; grande vérité que le prédicateur a mise en pratique en parlant à Louis XIV !

nistère. Ce n'est pas que les grands soient inaccessibles à la vérité : ils y seraient d'autant plus sensibles qu'ils y sont moins accoutumés ; ils ne périssent la plupart, que parce qu'il ne se trouve personne autour d'eux qui ose leur montrer le précipice, et leur tendre la main pour les empêcher d'y tomber. Ce n'est pas un fonds de religion et de crainte de Dieu qui leur manque, ce sont des ministres qui osent en faire usage pour les corriger de leurs passions ; et l'Eglise verrait encore des Théodose, si la bonté de Dieu lui suscitait encore des Ambroise.

C'est donc le respect humain qui éteint en nous le zèle sacerdotal et l'amour de la vérité. A cette source du défaut de zèle nous pouvons en ajouter une autre non moins commune, et qui, j'espère, ne regarde pas ceux qui m'écoutent ici ; c'est le déréglement des mœurs.

Il n'est pas étonnant qu'un prêtre qui porte une âme souillée de mille passions criminelles, se trouve sans force, sans mouvement, sans courage, quand il faut les reprendre et les corriger dans les autres. Quelle impression de zèle et d'horreur peuvent faire sur nous des crimes que nous aimons et que nous portons en nous-mêmes ? Si nous étions capables d'en être touchés en les voyant dans nos frères, nous commencerions par sentir notre propre misère. Familiarisés avec l'iniquité, elle devient dans les autres un objet plus capable de nous corrompre que de nous attrister, plus propre à réveiller nos passions que notre zèle. Les scandales publics, dont nous sommes témoins, ne sont plus pour nous que des motifs d'impénitence ; justifient à nos yeux nos prévarications secrètes ; et ce qui aurait dû nous percer le cœur de la plus vive douleur, nous calme, nous rassure, et achève d'éteindre en nous tout sentiment de religion et de repentir. Aussi si nos places nous obligent alors d'annoncer aux fidèles les vérités du salut, et de nous élever contre les désordres publics ; quel froid ! quelle glace ! quel air contraint et déconcerté ! Non, mes Frères, nos répréhensions ne doivent pas rougir de nos mœurs ; un zèle désavoué par une conduite reprochable est un jeu de théâtre, qui n'a de sérieux que l'abus du ministère et le scandale qui en revient à l'Eglise. Non-seulement vous avilissez la parole sainte dans votre bouche ; mais vous rendez suspect et inutile le zèle des ministres saints qui l'annoncent. Le monde, qui voit en eux le même zèle que vous lui montrez, y soupçonne aussi les mêmes vices : il se persuade que le zèle n'est qu'un art et une ostentation ; et pour se justifier ses égarements, il n'a pas de raison plus spécieuse et plus décisive que la vie de ceux qui les condamnent. C'est le refrain éternel du libertinage ; c'est ce langage impie qui fait tout le sel des satires et des poésies licencieuses dont le monde est inondé. Un ministre public qui dément par ses mœurs les vérités qu'il annonce, fait plus d'incrédules et de libertins, que tous ces écrits affreux que l'impiété a enfantés, et qui courent dans les ténèbres ; et il flétrit la religion d'un opprobre que le zèle et la piété de tant de ministres saints ne peuvent plus effacer. Le zèle contre les vices ne sied donc, et ne devient utile à l'Eglise, que dans la bouche de la vertu. Je veux que nos misères ne soient pas connues des fidèles, et que le ménagement dans le crime leur en ait sauvé le scandale : quelles paroles peut fournir à la vérité, à la pudeur, à la sainteté et à la sévérité de la loi, un cœur double, corrompu, et abruti dans les plus honteuses délices ? Quelle grâce aurez-vous, dit l'Apôtre, à tonner contre les adultères, les fornicateurs, les sacriléges, si tout ce que vous allez dire là-dessus porte contre vous-même ? La honte secrète toute seule de votre état, la contradiction de vos discours et de vos mœurs, le faux personnage que vous jouez, tout cela n'ira-t-il pas faire sécher les paroles jusque dans votre cœur ; et pourrez-vous soutenir un si triste et si honteux ministère ? Quand même vous pousseriez l'artifice et la dissimulation jusques à emprunter tous les dehors du zèle, quel fruit en pourrait-il revenir à vos frères ? On a beau masquer le désordre ; à travers ces apparences de piété, il paraît toujours je ne sais quoi de forcé et d'étranger qui ne coule pas de source. La voix a beau frapper l'oreille ; l'onction secrète y manque, et rien ne va au cœur : on crie, on s'échauffe, on s'emporte ; mais on s'échauffe tout seul, et l'auditeur est glacé. Le cœur seul a droit de parler au cœur ; on peut bien contrefaire le langage et la véhémence du zèle ; mais le zèle tout seul peut se copier lui-même.

De plus, chargé d'anathèmes, comme vous l'êtes, quelles bénédictions pourrez-vous attirer sur votre ministère ? Serez-vous entre les

mains de Dieu un instrument propre à rendre la vie et le salut à vos frères, vous qui, comme un autre Lazare, croupissez comme un cadavre puant dans l'horreur et l'infection de la mort? L'Esprit-Saint parlera-t-il par une bouche mille fois souillée par des discours de passion, d'indécence et de crime? Opérera-t-il l'œuvre de la justice et de la sanctification par un ouvrier d'iniquité et d'hypocrisie? Attachera-t-il sa grâce et ses bienfaits à des fonctions qui l'outragent, et qui sont un crime et une profanation à ses yeux; et se servira-t-il d'un ministère de réprobation et de sacrilége, pour former ses élus et ses saints?

Mais, mes Frères, comment un état de crime et de désordre dans un ministre ne le rendrait-il pas incapable de zèle, et d'aucun succès dans ses fonctions, puisque la tiédeur toute seule, dans des mœurs d'ailleurs régulières, y met un obstacle invincible : nouvelle source du défaut de zèle.

Oui, mes Frères, ce n'est pas cet état affreux de désordre, qui est le plus à craindre pour vous : il ne regarde qu'un petit nombre d'âmes livrées à un sens réprouvé, et en qui tout principe de piété et de crainte de Dieu paraît éteint; et Dieu ne permet pas que ces horreurs et ces scandales se multiplient dans son Eglise. Mais contre quoi vous devez être plus en garde, c'est contre cet état de tiédeur et de négligence dans les fonctions qui en anéantit tout le fruit. Et en effet, comment pourrez-vous vous montrer au peuple dans vos fonctions, animé de ce feu divin qui porte des étincelles de grâce jusque dans les cœurs les plus froids et les plus insensibles, vous qui paraissez tout de glace dans la pratique même de vos devoirs; et qui ne sentez rien de vif, ni pour le salut de vos frères, ni pour le vôtre? Si vous remplissez votre ministère avec cet air d'habitude, d'ennui, de répugnance, inséparable d'une vie tiède et infidèle, vous laisserez les mêmes dispositions dans ceux qui vous écoutent; vos fonctions ne réveilleront ni votre foi, ni votre piété, et elles les laisseront de même endormies dans vos auditeurs. Hélas! il faut dans un ministre saint et fervent des prodiges de zèle, d'application, de patience, de travail, pour combattre tous les obstacles, que le monde, que le démon, que la dépravation des mœurs d'aujourd'hui opposent au succès de son ministère; et souvent malgré toute l'ardeur de son zèle et la continuité de ses soins, il a la douleur de les voir inutiles. Et vous, ouvrier lâche et paresseux, que pouvez-vous vous promettre de votre lâcheté et de votre paresse! Quel fruit pouvez-vous attendre d'un champ, où vous ne mettez jamais qu'une main faible et languissante, et qui semble ne vous être confié que pour servir d'asile à votre repos, plutôt que pour être l'objet de vos soins!

Si un simple fidèle, qui vit dans la tiédeur, n'est pas propre au royaume de Dieu, et est rejeté de sa bouche comme une boisson tiède et dégoûtante qui soulève le cœur, à quoi peut être propre un prêtre qui fait l'œuvre de Dieu négligemment? Quel objet de dégoût pour un Dieu jaloux de ses dons! Quel spectacle affligeant pour l'Eglise qui voit un de ses ministères destiné au zèle, au travail, au salut de ses enfants, rempli par un ministre tiède et oiseux, à la place d'un ouvrier fidèle qui aurait agrandi le royaume de Jésus-Christ, retiré de leurs désordres une infinité de pécheurs, édifié les justes, et fait toute sa consolation et sa gloire! Une vie tiède et infidèle est donc une des sources les plus communes du défaut de zèle.

Il est vrai que souvent c'est une piété tendre et craintive elle-même qui nous éloigne des fonctions: dernière source du défaut de zèle.

Oui, mes Frères, il se trouve tous les jours des ministres qu'un goût outré de retraite, qu'une délicatesse mal placée de conscience, qu'un sentiment trop poussé de leur indignité, et une idée mal appliquée de la sainteté et de la sublimité de nos fonctions, rend inutiles à l'Eglise. Ils préfèrent le loisir et la tranquillité de la solitude, de la prière, de l'étude, au travail et à l'agitation des fonctions; ils craignent le péril de la dissipation, et ils ne craignent pas celui d'une vie inutile; ils se persuadent qu'il suffit à un prêtre d'édifier l'Eglise par ses exemples, sans l'aider de ses soins; d'être irrépréhensible aux yeux des hommes, sans leur être utile; en un mot, en travaillant à son salut, d'acquérir le droit de négliger le salut de ses frères. C'est un goût d'oisiveté auquel ils se livrent sans scrupule, parce qu'il n'offre que les idées pieuses de retraite, de crainte, d'éloignement du monde et de ses dangers. Les mêmes motifs qui devraient les livrer à l'impulsion de l'Esprit de Dieu et aux travaux du saint ministère, les en éloignent; les sentiments de foi et de piété, qui

seuls peuvent les en rendre dignes, leur en interdisent les fonctions ; et parce qu'ils pourraient les exercer avec plus de fruit, ils se croient autorisés à les fuir. Mais, dit saint Grégoire, comment peuvent-ils préférer les douceurs et la sûreté du repos et de la retraite au salut et à l'utilité de leurs frères, depuis que le Fils unique du Père lui-même n'a pas refusé de sortir du sein du repos éternel, pour venir se rendre utile aux hommes et leur apporter la vie, la vérité et le salut ? *Qua enim mente is qui proximis profuturus enitesceret, utilitati cæterorum secretum præponit suum, quando ipse summus Patris Unigenitus ut multis prodesset, de sinu Patris egressus est ad publicum nostrum* [1] ?

Vous craignez la dissipation et les dangers inévitables dans les fonctions publiques ; mais c'est cela même qui vous y soutiendra : on ne les remplit avec sûreté qu'autant qu'on les remplit avec crainte. Vous ne vous croyez pas digne d'un ministère si saint et si sublime ; mais c'est ce sentiment lui-même qui vous en rendra digne : on ne l'exerce d'une manière digne de Dieu que lorsqu'on s'en reconnaît très-indigne soi-même. Vous sentez plus de goût pour l'étude et pour la retraite ; mais est-ce le goût ou la règle qui doit décider de vos devoirs ? êtes-vous devenu un ministre public, afin de vivre pour vous seul ? Le goût de la retraite assure le succès de nos fonctions ; et il faudrait nous les interdire, si des penchants tout seuls de monde et dissipation nous portaient à les embrasser. Mais vous ne connaissez en vous aucun talent ; vous êtes persuadé que vous serez inutile à vos frères ; et vous croyez devoir laisser l'exercice des fonctions à des ministres plus saints, plus habiles et plus capables de faire du fruit. Vous êtes persuadé que vous serez inutile à vos frères ? mais c'est cette persuasion même qui attirera une nouvelle bénédiction sur vos travaux : Dieu est jaloux de l'ouvrage de la sanctification des âmes ; il ne veut pas que l'homme se l'attribue à lui-même ; et nous ne sommes des serviteurs fidèles et propres à être les coopérateurs de ses desseins de miséricorde sur les peuples, qu'autant que nous nous croyons des serviteurs inutiles. Enfin, vous ne connaissez en vous aucun talent pour les fonctions ? mais c'est un grand talent qu'un désir ardent du salut des âmes ; avec un cœur pénétré et enflammé de ce saint désir, on réussit toujours ; il supplée à tous les talents ; que dis-je ? il les forme lui-même en nous ; au lieu qu'avec les talents les plus éclatants, sans cette charité tendre et ce zèle sacerdotal, nous ne sommes qu'un airain sonnant et une cymbale retentissante. On a tous les talents qui nous rendent utiles à nos frères, quand on a l'amour et le désir sincère de leur salut ; c'est là ce trésor dont parle Jésus-Christ, et d'où le docteur instruit dans le royaume des cieux tire tous ses talents et toutes ses richesses anciennes et nouvelles. Mettez-vous seulement entre les mains de l'Eglise et de ceux qui la gouvernent ; ils sauront bien vous employer selon la mesure de vos talents et de vos forces. Ce n'est pas à vous, c'est à eux qu'il appartient d'en juger. Il y a tant de ministères ; ils trouveront celui qui vous est propre ; et quand la nature semblerait vous refuser tout ce qu'il faut pour y réussir, la grâce seule de leur mission vous le donnera.

Souvenez-vous donc, mes Frères, qu'on ne saurait trop se défier des voies qui nous tirent de l'ordre commun ; quelque sûreté, quelque perfection qu'elles nous offrent, elles nous égarent si les devoirs de notre état nous appellent ailleurs. Le solitaire se perdra dans le monde, où les engagements de sa profession et la volonté de Dieu ne le demandent pas. Le prêtre périra dans l'inutilité du repos et de la retraite, dont les devoirs de son ministère et les besoins de l'Eglise ne lui permettent pas de jouir. Rien n'est plus opposé, dit saint Chrysostome, à l'esprit du sacerdoce auquel l'Eglise nous a associés, qu'une vie tranquille et retirée, que l'on regarde mal à propos comme un genre de vie plus sublime et plus parfait : *Nihil enim minus aptum est ad Ecclesiæ præfecturam, quam socordia et ignavia, quam alii exercitationem quamdam admirabilem putant* [1]. Non, mes Frères, rien n'est sûr pour nous que ce que Dieu demande de nous ; la piété n'est pas l'ouvrage humain du goût et du caprice ; c'est le fruit divin de l'ordre et de la règle. La défiance de soi-même est une vertu, quand elle nous rend plus attentifs dans l'exercice de nos fonctions ; c'est un vice et une illusion, quand elle nous en éloigne. Ce n'est pas être humble de pré-

[1] S. Greg. Past., p. 1, c. 5.

[1] S. Chrys. de Sacerd. lib. 5.

férer un genre de vie de notre choix à celui que l'ordre commun nous marque et nous prescrit; c'est au contraire être assez vain, pour vouloir être à soi-même son guide, et déférer plus à ses lumières et à son jugement qu'aux règles de l'Eglise. L'orgueil cherche toujours à se singulariser; la véritable humilité aime les voies communes, parce que rien ne mortifie tant l'orgueil que ce qui nous confond avec tous les autres.

Rappelons donc en finissant toutes ces différentes sources du défaut de zèle dans les ministres; on ne saurait trop vous les remettre devant les yeux. C'est de ces sources empoisonnées que coulent tous les maux de l'Eglise; c'est-à-dire l'affaiblissement et l'opprobre du ministère, et la dépravation des mœurs des fidèles. C'est, premièrement, un état de commodité et d'abondance, comme si l'indigence seule, et non la charité, devait donner des ministres à l'Eglise et des sanctificateurs aux fidèles. C'est, en second lieu, un défaut d'amour de Dieu : il est bien éteint dans nos cœurs, quand les désordres qui l'outragent tous les jours à nos yeux, nous laissent tranquilles et insensibles. C'est, troisièmement, un défaut de charité pour nos frères : peut-on les aimer et les voir périr, sans que leur perte éternelle réveille en nous le moindre désir de leur être secourables? C'est quatrièmement, un respect humain qui nous fait ménager aux dépens de la vérité l'estime et l'amitié des hommes; une lâcheté qui nous lie la langue, et qui préfère notre gloire et nos intérêts propres à la gloire de l'Eglise et aux intérêts de Jésus-Christ : le courage, le désintéressement, une sainte générosité, une fermeté sage et héroïque, sont les premiers effets de la grâce sacerdotale; et si ces sentiments sont effacés de votre cœur, la grâce de votre vocation y est éteinte. Cinquièmement, une vie criminelle : quel zèle contre les vices de ses frères peut sentir un prêtre que ses propres vices laissent insensible! Sixièmement, une vie tiède et infidèle : le zèle est une sainte ferveur qui porte ses premiers regards et ses premières attentions sur nous-mêmes; on reprend bien mollement ses frères, quand on se pardonne presque tout à soi-même. Enfin, une piété timide et mal entendue : on se refuse par une pieuse illusion aux fonctions du saint ministère; on se fait de la piété un prétexte pour se dispenser des règles de la piété même; on craint de se perdre soi-même, et on ne craint pas de se rendre coupable de la perte de ses frères; on croit fuir les périls où l'ordre de Dieu et la vocation de l'Eglise nous appellent, et la fuite devient pour nous le seul péril que nous ne connaissons pas et que nous avons le plus à craindre.

Anéantissez donc, ô mon Dieu, dans le cœur de vos ministres, tous les obstacles, que le monde, que la chair et le sang opposent sans cesse au zèle qui doit les rendre les instruments de vos miséricordes sur les peuples; enflammez-les de cet esprit de feu et de sagesse, que vous répandîtes sur vos premiers disciples; que la succession de ce zèle apostolique se transmette d'âge en âge dans votre Eglise avec la succession de la foi et de la doctrine sainte : formez-y toujours des ouvriers puissants en œuvres et en paroles, que le monde n'intimide pas; que toutes les puissances de la terre n'ébranlent pas; que tous les intérêts humains ne touchent pas; dont votre gloire seule et le salut de leurs frères règle et anime toutes les démarches; et qui ne comptent pour rien les suffrages des hommes qu'autant qu'ils peuvent contribuer à vous faire bénir et glorifier dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

SIXIÈME CONFÉRENCE.

DISCOURS SUR LA VOCATION A L'ÉTAT ECCLÉSIASTIQUE.

Sicut misit me Pater, et ego mitto vos.

Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie aussi de même. Jean, xx, 21.

Ce sont les paroles de Jésus-Christ apparaissant après sa résurrection à ses disciples assemblés; venant consoler leur foi par sa présence, et calmer leur frayeur par la paix qu'il leur annonce, et qu'il leur laisse comme le plus doux fruit de sa victoire et le gage le plus cher de son souvenir.

Ce n'eût pas été assez de leur dire, en les établissant ministres de son Evangile : Je vous envoie; allez, enseignez toutes les nations, et les baptisez en mon nom. Il fallait élever leurs esprits encore abattus et consternés par le scandale de sa passion, en leur inspirant de hauts sentiments du ministère sublime auquel il les allait engager. Aussi leur en donne-t-il l'idée la plus auguste et la plus divine, en comparant leur mission à la sienne, et sa sortie du sein de son Père pour venir dans le monde à leur départ d'auprès de lui pour porter son Evangile jusques aux extrémités de la terre : *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos.*

En effet, c'est comme s'il leur disait : « Comme j'ai été sur la terre l'envoyé de mon Père, vous allez être mes envoyés parmi les hommes; comme le Père était en moi, se réconciliant le monde, je serai en vous, y exerçant moi-même un ministère de réconciliation; comme ceux qui me voyaient, voyaient mon Père, ceux qui vous verront me verront aussi, et vous serez sur la terre les images de ma personne et les plus vives expressions de ma puissance et de mon autorité; comme c'était le Père qui demeurant en moi, opérait toutes mes œuvres, ce sera moi qui demeurant en vous, opérerai toutes les vôtres; qui baptiserai, qui donnerai le Saint-Esprit, qui parlerai devant les princes et les rois; comme le Père m'avait choisi avant la naissance des siècles, et que tous ses desseins éternels de miséricorde sur les hommes se rapportaient à moi, je vous ai choisis dès le commencement du monde, et tous mes desseins éternels sur mon Eglise ne roulent que sur vous; comme le Père m'a donné toute-puissance, je vous donne aussi les clefs de la mort et de la vie, du ciel et de l'enfer; et je vous laisse une puissance qui paraîtra même surpasser la mienne. Le Père m'a fait asseoir à sa droite, et m'a soumis tous mes ennemis; je vous ferai asseoir sur douze trônes pour juger les tribus d'Israël. Le Père m'a rendu témoignage du haut du ciel, en paraissant sur une nuée magnifique; et je paraîtrai un jour dans les airs assis sur une nuée de gloire, environné de tous les anges du ciel, pour vous rendre témoignage devant les nations assemblées. Enfin, comme j'ai clarifié mon Père sur la terre, vous allez me clarifier, confesser mon nom, et le porter dans tout l'univers jusques à la consommation des siècles. Mais comme la mission que j'ai reçue de mon Père a été le principe et le fondement de toute mon autorité et de toute ma gran-

deur, la mission que vous recevez aujourd'hui de moi va être aussi le seul fondement de la vôtre : *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos*». Et c'est à cette dernière réflexion que je borne tout le fruit que vous devez retirer d'un parallèle si auguste, et qui nous laisse de notre ministère des idées si sublimes et en même temps si terribles.

Plus les fonctions où nous sommes appelés sont élevées, plus la mission est nécessaire. Que personne, dit saint Paul, ne soit assez téméraire pour oser usurper cet honneur; il n'est dû qu'à celui qui y est appelé de Dieu comme Aaron : *Nec quisquam sumit sibi honorem, sed qui vocatur a Deo, tanquam Aaron*[1]. S'il a fallu que Jésus-Christ lui-même fût envoyé de son Père pour commencer son ouvrage, il faut, à plus forte raison, que nous soyons envoyés de Jésus-Christ pour le continuer; et comme nous sommes appelés au même ministère que lui, il faut que les marques de notre vocation soient les mêmes. Or, quelles sont les marques essentielles de la vocation de Jésus-Christ, c'est-à-dire celles dont il se sert pour prouver aux Juifs qu'il est l'envoyé de son Père? Je vais vous les exposer; et c'est me renfermer précisément dans les paroles de mon texte : je vous présenterai la règle; chacun de vous en fera l'application sur soi-même. Jésus-Christ, paraissant aujourd'hui au milieu de vous, pourrait-il vous dire à chacun en particulier, comme autrefois à ses disciples assemblés : Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie : *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos;* c'est ce qu'il faut examiner.

Mais avant d'entrer en matière, je suppose que la vocation du ciel est nécessaire dans le choix que nous faisons d'un état de vie; et mon dessein n'est pas d'établir ici en général une vérité si capitale sur laquelle on vous a déjà instruits. Vous savez que notre destinée entrant dans le gouvernement général de l'univers, et tenant, pour ainsi dire, à tout ce qui nous environne par des rapports infinis et secrets, nous ne pouvons pas plus en disposer que de la conduite universelle, et de l'harmonie entière de ce monde visible; que le choix d'un état de vie devant être le moyen principal de notre justification, il ne peut non plus être l'ouvrage de l'homme seul que sa justification elle-même; et qu'enfin l'homme fut à la vérité laissé entre les mains de son conseil, mais que son sort demeura toujours entre les mains de Dieu.

Mais quand même le Seigneur aurait laissé au caprice des hommes le choix de tous les autres états; quand même par une supposition insensée et injurieuse à la sagesse et à la providence du souverain Modérateur de l'univers; quand même le hasard tout seul présiderait à cette variété de conditions qui partagent les hommes et fournissent aux divers besoins de la société; quand même, comme ces philosophes insensés, nous nous figurerions une divinité indolente, qui après avoir tiré le monde du néant, se serait retirée en elle-même, laisserait au destin, c'est-à-dire au hasard, la conduite de son ouvrage; ne veillerait plus sur cet univers, et regarderait ce détail, ou comme un amusement indigne de sa grandeur, ou comme un soin incompatible avec son repos; néanmoins il faudrait toujours lui réserver, dit saint Cyprien, le choix de ses ministres, comme une affaire qui lui est propre, et qui le regarde lui seul, puisqu'il s'agit d'établir des hommes fidèles à soutenir ses intérêts; agréables à ses yeux, pour paraître en sa présence, et lui offrir des dons et des sacrifices; zélés pour l'honneur de ses autels; propres à lui attirer les vœux et les hommages des peuples; et en un mot, dépositaires de ses lois, interprètes de ses volontés, et chargés, pour ainsi dire, du soin de sa gloire sur la terre. Il demeure donc établi que l'honneur du sacerdoce ne doit pas être la suite du choix de l'homme, mais de la vocation de Dieu; que nul sans une intrusion sacrilége ne peut parler en son nom, s'il ne parle de sa part; user de sa puissance, s'il ne l'a reçue de lui; traiter les affaires du Seigneur, si lui-même ne l'en a chargé; et être l'homme de Dieu, comme parle saint Paul, s'il n'est pas l'envoyé de Dieu.

Mais ce qui me paraît le plus essentiel sur cette matière, n'est pas de convaincre en général qu'il faut être appelé à l'état saint du sacerdoce pour y entrer légitimement; on ne s'avise guère d'en douter; mais de vous rappeler à votre propre conscience, et vous faire demander à vous-même : « Suis-je appelé? Est-ce la vocation de Jésus-Christ, ou la voix de la chair et du sang qui m'a placé dans le sanctuaire? L'état saint auquel j'aspire, est-ce la

[1] Hebr., v, 4.

destinée que le Seigneur m'avait préparée avant la naissance des siècles? Suis-je à ma place, ou occupé-je la place d'un autre; et en un mot, Jésus-Christ m'a-t-il envoyé comme son Père l'avait envoyé? » Pour éclaircir ce doute si intéressant pour notre salut éternel, il n'y a qu'à établir quelles sont les marques de la mission et de la vocation de Jésus-Christ, et voir en même temps si nous les retrouverons dans la nôtre.

Lorsque Jésus-Christ veut prouver aux Juifs incrédules qu'il est l'envoyé de son Père, quelles sont les marques qu'il leur donne de la vérité de sa mission? En premier lieu, le témoignage de son Père : « C'est mon Père, dit-il, qui rend témoignage de moi; j'ai un témoignage encore plus grand que celui de Jean ». En second lieu, le témoignage des prophètes qui l'avaient annoncé, et des peuples avec lesquels il avait vécu : « Lisez les Ecritures, leur disait-il; elles parlent toutes de moi; interrogez ceux qui m'ont vu et entendu, et ils vous rendront témoignage de ce que j'ai fait parmi eux ». En troisième lieu, le témoignage de sa propre concience : *Le prince de ce monde est venu, et il n'a rien trouvé du sien en moi*[1]. *Qui de vous me reprendra de quelque péché*[2]? Enfin, le témoignage de ses œuvres et de ses prodiges : *Si vous ne croyez point à mes paroles, croyez du moins à mes œuvres*[3]. Or, puisque la mission de Jésus-Christ est le modèle de la nôtre, et qu'il nous envoie comme son Père l'a envoyé, il faut que notre vocation soit accompagnée des mêmes témoignages qui prouvent la vérité de la sienne.

Le témoignage de son Père rendu souvent du haut du ciel, en présence non-seulement de ses disciples, mais encore des Juifs, est le premier témoignage que donne Jésus-Christ de la vérité de sa mission. Mais que conclure de là, direz-vous? qu'il faut que Jésus-Christ paraisse dans les airs pour nous rendre témoignage devant les peuples? Non certes, mes Frères; et il n'y eut jamais qu'un Saul, qu'un vase d'élection, destiné à fonder l'Eglise des gentils, qui eut le privilége de faire descendre Jésus-Christ du ciel, et paraître dans les airs pour l'appeler à l'apostolat. Il ne parle plus maintenant que par la bouche des premiers pasteurs; il s'en remet à eux pour le choix de ses ministres; c'est l'ordre ordinaire de la vocation au ministère, et leur témoignage est le sien. Comme ce sont eux qui sont chargés du dépôt de la foi et de tout le culte, ce sont eux aussi qui ont le pouvoir de le perpétuer, pour ainsi dire, sur la terre, en y perpétuant par l'ordination le sacerdoce qui en fait comme l'âme, le fonds et la plus essentielle fonction. Le témoignage des premiers pasteurs est donc la première marque d'une vocation canonique.

Il est vrai que, depuis l'accroissement du troupeau, le pasteur principal ne pouvant plus connaître par lui-même toutes ses brebis, il serait difficile qu'il les appelât par leur nom pour les associer au ministère; il a fallu qu'il se déchargeât sur des ministres inférieurs du soin d'examiner et d'élever ceux qui devaient être séparés et consacrés au Seigneur. Des maisons de retraite ont été élevées pour faire ce discernement; et c'est là où ceux qui se destinent au sacerdoce, longtemps éprouvés sous les yeux de leurs conducteurs, reçoivent de leur bouche le témoignage qui détermine le premier pasteur à les appeler aux fonctions saintes de l'autel, et à se décharger sur eux d'une partie de la sollicitude pastorale.

Or, ces conducteurs préposés pour examiner si Dieu vous appelait au ministère, vous ont-ils rendu ce témoignage; et pouvez-vous compter, parmi les marques de votre vocation, les suffrages de ceux qui étaient établis pour en être les arbitres? Vous répondrez, sans doute, que ce témoignage vous est assuré; et par là votre vocation vous paraît sûre. Mais attendez, avant de vous rassurer, que nous fassions là-dessus quelques réflexions.

Un témoignage, pour être sûr, suppose une parfaite connaissance du côté de ceux qui le donnent, et la sincérité et la bonne foi à se montrer du côté de ceux qui le reçoivent. S'il est fondé sur l'erreur, ou parce qu'on ne vous a pas connu, ou parce que vous ne vous êtes pas fait connaître, les hommes peuvent le recevoir, mais Dieu le rejette. Or, je vous demande : « Vous êtes-vous fait connaître à fond à ceux à qui vous avez confié dans ces maisons de retraite les secrets de votre conscience? Vous êtes-vous montré sans dissimulation au sage conducteur qui devait prononcer entre vous et lui seul sur la grande affaire de votre vocation? L'avez-vous introduit dans l'intérieur de votre âme? Lui avez-vous ouvert le livre de mort, et l'histoire de toute votre vie? » Je ne

[1] Jean, XIV, 30.
[2] Ibid., VIII, 46.
[3] Ibid., X, 38.

vous demande point si vous n'avez pas menti à l'Esprit-Saint. A Dieu ne plaise qu'un si noir soupçon puisse jamais sortir de ma bouche, ni tomber sur aucun de ceux qui m'écoutent! Mais je vous demande si vous avez montré vos passions dans leur source, vos chutes dans vos penchants déréglés, et le caractère constant de votre cœur dans les désordres qui ont toujours le plus dominé dans vos mœurs. Je vous demande si laissant vos premières mœurs dans des ténèbres affectées; si n'osant révéler votre honte, ni toucher à ce trésor d'iniquité, sous prétexte que ces péchés vous ont été autrefois remis, vous ne vous êtes pas contenté d'exposer les dernières circonstances de votre vie, et certains traits vagues et généraux, où il est impossible de vous connaître, et qui n'ont rien qui vous caractérise en particulier. Je vous demande si vous n'avez pas imité ces Gabaonites, qui pour se faire associer à un peuple saint, turent leurs noms, leurs superstitions, leur première origine, l'histoire de leurs mœurs et de leurs peuples; affectèrent des dehors modestes, et tout propres à émouvoir; et surprirent ainsi la sagesse et la piété de Josué. Si cela est ainsi, ne vous rassurez pas sur des témoignages qui ne sont fondés que sur une connaissance si imparfaite de vous-même. Le consentement de vos conducteurs n'est plus pour vous une marque de vocation; c'est peut-être la punition la plus terrible de vos ménagements. Vous devez avoir le reste de vos jours cette peine sur la conscience: « Je suis entré dans un ministère de vérité par la voie de la dissimulation; je ne sais si je suis un intrus ou un ministre envoyé de Jésus-Christ ». Et dans ce doute, la présomption contre vous n'est pas douteuse. Vous n'avez suivi ni l'ordre de Dieu, ni la règle de l'Eglise. Quand elle demande le témoignage de vos conducteurs, elle suppose que vous vous êtes fait connaître à eux: or, vous avez éludé cette loi sainte; vous vous êtes appelé vous-même; jugez si l'Esprit de Dieu, cet Esprit de vérité et de sincérité, peut avoir présidé à une vocation qui a pris sa source dans la duplicité et dans l'artifice. Première réflexion.

Je vous demande en second lieu: L'espérance de vous rendre vos conducteurs favorables n'a-t-elle pas été l'âme de toutes vos démarches pendant le temps destiné à une courte épreuve? Vos prières, votre modestie, votre exactitude, n'ont-elles pas été des brigues secrètes et des piéges que vous tendiez à leur religion? Un témoignage ainsi surpris peut-il être de quelque poids auprès de Dieu? Les hommes ne voient et ne jugent que par les apparences; mais le Seigneur a-t-il des yeux de chair comme l'homme; et ne voit-il pas le fond des cœurs? Je vous demande encore si vous défiant de vous même, et craignant que les marques de votre vocation ne parussent très-douteuses à ceux qui devaient en juger, vous n'avez pas employé auprès d'eux des sollicitations étrangères, des recommandations domestiques, le crédit du nom, du rang, de la naissance? Malheur à nous, si acquiesçant à la chair et au sang, nous avons trahi, pour plaire aux hommes, les intérêts de Jésus-Christ; si nous avons livré l'Eglise pour laquelle le Seigneur Jésus s'est livré lui-même; et si les mêmes voies humaines, qui marquaient si bien, selon les règles de la discipline, votre indignité, ont pu obtenir de notre faiblesse un témoignage que vous étiez digne! Mais quand cela serait, notre infidélité changerait-elle les règles saintes? Pouvons-nous appeler ce que Dieu rejette? Ne maudit-il pas nos bénédictions? Nous avons été les interprètes de vos cupidités et non des volontés du Seigneur; en un mot, vous avez le témoignage des hommes, mais vous n'avez pas celui de Dieu.

Vous auriez lieu de vous calmer, si éloigné de tout désir et de toute démarche, ne regardant qu'avec frayeur les dangers et l'excellence du sacerdoce, un autre Ananie vous était venu dire de la part de Jésus-Christ que vous étiez destiné à l'ouvrage du ministère; un autre Elie vous eût ordonné, comme autrefois ce prophète à son disciple Elisée, de renoncer à tous les soins de la terre, et de le suivre pour être son successeur dans le ministère prophétique. Mais si le suffrage de vos conducteurs n'a été que le fruit de vos ménagements et de vos souplesses, ce n'est pas l'Esprit de Dieu qui a parlé par eux, c'est le vôtre; votre mission est l'ouvrage de l'homme; vous n'êtes donc pas l'envoyé de Dieu. Car, dites-moi, je vous prie, quand même la chair et le sang, quand même vos sollicitations et vos démarches n'auraient eu aucune part au choix que vos pasteurs et vos conducteurs ont fait de vous, et qu'ils n'auraient suivi, dans le témoignage favorable qu'ils vous ont rendu, que les lumières et les mouvements de leur propre conscience, vous

devriez toujours trembler qu'ils n'eussent pris le change; vous devriez toujours craindre que Dieu, pour punir vos péchés secrets, ne leur eût envoyé un esprit d'erreur, et n'eût permis qu'ils eussent fait, en vous choisissant, un choix injuste : car leur témoignage est nécessaire ; mais il n'est pas infaillible. Les Jérôme, les Grégoire, les Augustin, les Népotien, les plus saints prêtres de ces siècles heureux, avec toutes les marques les plus claires d'une vocation légitime de la part de leurs pasteurs, ne pouvaient se calmer sur ces pieuses incertitudes. Des anachorètes, consommés dans une piété éminente par de longues macérations et par une vie angélique, appelés par leur évêque au sacerdoce, se mutilaient pour se dérober à un fardeau et à un honneur dont à peine ils croyaient les anges dignes ; et le suffrage et l'ordre même de leurs pasteurs qu'ils respectaient si fort d'ailleurs, ne pouvaient les rassurer contre le sentiment de leur propre indignité : et vous qui leur avez arraché par artifice leur suffrage, vous qui les avez comme forcés de bénir ce qu'ils auraient dû maudire, vous vous rassureriez sur des préjugés si terribles contre vous-même? vous croiriez que l'Eglise vous reçoit parmi ses ministres, parce que les hommes que vous avez surpris ne vous ont pas exclu de ce rang? vous seriez calme sur votre vocation, parce que l'autorité de vos supérieurs n'y a mis aucun obstacle ; et vous ne vous croiriez pas intrus, parce que vous les avez fait consentir à votre intrusion? Jugez si cette sécurité n'est pas peut-être elle-même la plus terrible punition de l'attentat qui vous a fait usurper, sans vocation, l'honneur formidable du sacerdoce. Il demeure donc établi que la première marque de notre vocation est le témoignage des pasteurs, comme la première marque de la mission de Jésus-Christ fut le témoignage de son Père.

La seconde marque que Jésus-Christ donne aux Juifs de la vérité de sa mission, est le témoignage des prophètes qui l'avaient annoncé, et des peuples qui l'avaient vu et entendu. En effet, le peuple paraît partout favorable au Sauveur ; et les pharisiens, piqués de cet applaudissement public auquel ils aspiraient eux-mêmes, et qui était le seul but de leurs jeûnes hypocrites et de leurs longues prières, ne pouvaient s'empêcher de s'en plaindre. Cette foule insensée, disaient-ils, qui ne connaît point la loi, et qui est maudite, court après lui. Tantôt les troupes veulent l'établir roi sur la Judée ; tantôt elles glorifient le Seigneur sur ce qu'il a suscité un si grand prophète dans Israël ; tantôt les femmes de Jérusalem bénissent les entrailles qui l'ont porté ; tantôt le peuple vient au-devant de lui, et le reçoit en triomphe dans Jérusalem.

Et certes, auraient-ils pu refuser leurs acclamations à un homme extraordinaire et divin, qui ne paraissait avoir qu'un seul désir, et c'était celui de sauver les hommes ; qui avec les plus grands talents qu'on eût encore vus sur la terre, ne se produisait qu'à un petit nombre de disciples obscurs et grossiers ; ne voulait instruire que les pauvres ; et ne cherchait pas, comme ces inventeurs de sectes, à faire valoir sa doctrine par le rang et la distinction de ses auditeurs, mais par la piété sincère de ses disciples ; un homme qui ne savait parler que du ciel, qui ne comptait pour ses proches et pour ses amis que ceux qui faisaient la volonté du Père céleste ; un homme qui, maître de toute la nature, commandant aux vents et à la mer, multipliant les pains, trouvant, quand il lui plaisait, des trésors dans les entrailles des poissons, se réduisait à un état bien au-dessous du médiocre, et paraissait encore plus grand par le mépris qu'il faisait de ces sortes d'avantages temporels, que par la facilité qu'il avait à se les procurer ; un homme qui fuyait les grands sans les mépriser, et qui les reprenait sans les craindre ; qui voulait qu'on rendît à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu ; et enfin, qui dans le détail de ses actions les plus secrètes, était aussi grand, aussi divin, que dans celles où il était exposé aux regards publics, et en qui ceux qui le voyaient de plus près n'avaient jamais pu remarquer un seul de ces moments où la vertu la plus austère se relâche, et cherche à se délasser, pour ainsi dire, autour de ses propres faiblesses ?

Le suffrage des peuples est donc la seconde marque d'une vocation canonique. « Mes chers Frères, écrivait saint Cyprien à son peuple[1], nous avons coutume de vous consulter dans les ordinations, et d'examiner avec vous en commun les mœurs et les mérites de ceux à qui nous devons imposer les mains ». Il est bien juste aussi, comme dit l'Eglise dans le

[1] S. Cypr. Ep. LXIV.

Pontifical, que ceux qui doivent naviguer dans le même navire, si intéressés à l'habileté du pilote qui doit les conduire, aient quelque part à son élection, et que leur témoignage soit écouté. Le prêtre n'étant établi que pour les peuples en tout ce qui regarde le culte de Dieu, il est de l'ordre que le suffrage des peuples concoure au choix qu'on fait de lui. Tel a été dans les premiers temps, vous le savez, l'usage de nos pères : le peuple était appelé et consulté dans l'ordination des clercs ; les apôtres eux-mêmes assemblèrent tous les fidèles, et demandèrent leurs suffrages pour l'élection des premiers diacres : *Considerate... viros ex vobis*[1]. Une imposition des mains, dit saint Cyprien, n'est ni juste, ni légitime, lorsqu'elle n'a pas eu les suffrages publics. Il fallait même, selon saint Paul, avoir un bon témoignage parmi les infidèles : *Ab iis qui foris sunt*[2] ; et rien ne paraissait plus indispensable à celui qu'on devait associer au ministère saint, qu'une réputation pure et sans tache dans l'esprit des peuples, afin que l'honneur du sacerdoce ne fût point avili, et le culte déshonoré par ceux qui en étaient établis les ministres.

Je sais que l'hérésie toujours extrême a poussé trop loin cette vérité ; et que renversant la sainte discipline de l'ordination, la fécondité du pasteur principal, la succession sacerdotale et la nécessité d'une mission, elle a établi le peuple et le magistrat seul électeur des ministres du sanctuaire, et changé les cérémonies les plus saintes et les plus augustes de l'ordination en un tumulte populaire et une affaire purement civile. Mais tel a été de tout temps le destin de ceux que Dieu a livrés à la vanité de leurs pensées, d'aller à l'erreur par la vérité, et d'établir de nouveaux abus, en voulant rétablir les anciens usages.

L'Eglise demande encore le suffrage des peuples dans l'élection de ses ministres : c'est un reste du premier usage qu'elle a conservé ; mais c'est un de ces traits primitifs et respectables, qui marquent l'ancienne beauté de la discipline, qui servent de monument, mais qui ne sauraient servir de modèle. Elle n'assemble plus, à la vérité, les fidèles dans le temple, où l'on va vous imposer les mains, pour apprendre d'eux si vous avez conversé saintement parmi eux, et d'une manière digne de Dieu ; cette voie ne serait plus ni sûre ni possible. Mais ne croyez pas pour cela que l'Eglise néglige le consentement et le suffrage des peuples ; c'est toujours pour elle une marque nécessaire de vocation : la manière de le demander, ce suffrage, a changé ; mais la règle ne change pas. L'Eglise fait annoncer trois fois solennellement dans le lieu de votre naissance à l'assemblée des fidèles, plusieurs jours avant de vous imposer les mains, que son dessein est de vous admettre au rang sacré des ministres ; elle interpelle la conscience de chaque fidèle en particulier, s'il connaît en vous quelque empêchement canonique qui vous rende indigne du ministère, de venir le révéler en secret à ceux à qui il est de l'intérêt de l'Eglise que vous soyez connu. J'avoue que cette perquisition demeure presque toujours sans effet du côté des peuples ; mais elle ne renferme pas moins une condition essentielle pour l'aspirant au ministère ; c'est-à-dire que l'Eglise exige, comme une marque indispensable de vocation, que vous puissiez entrer en jugement avec votre peuple, et le prendre à témoin de l'intégrité de vos mœurs ; elle exige que, comme Jésus-Christ, vous soyez en état de défier même vos ennemis de vous reprendre d'aucun péché, de ceux du moins qui traînent après eux du scandale et de l'infamie ; c'est-à-dire qu'elle exige que, semblable à Tobie, vous vous soyez distingué des autres enfants d'Israël ; et que tandis que ceux de votre âge couraient, comme des insensés, participer aux abominations de Samarie, vous ayez toujours été un infidèle adorateur du Dieu de vos pères ; c'est-à-dire enfin qu'elle exige que les peuples, témoins de la candeur et de l'innocence de vos mœurs, aient mille fois appelé heureuses les entrailles qui vous ont porté ; et que les vœux secrets, les présages publics et le consentement tacite des fidèles, vous aient élevé sur le trône sacerdotal, longtemps avant qu'elle-même eût résolu de vous y placer. Et voilà le témoignage des prophéties que votre vocation doit avoir de commun avec celle de Jésus-Christ. Ainsi les fidèles de Listres et d'Icone rendaient devant l'Apôtre un témoignage avantageux à Timothée, élevé par une mère pieuse dans la lecture des livres saints ; et leurs souhaits publics par son élection au ministère, que saint Paul appelle des prophéties, avaient mille fois précédé son

[1] Act, VI, 3.
[2] I Tim., III, 7.

ordination : *Secundum præcedentes in te prophetias* [1].

Or, trouvez-vous dans votre vocation cette marque si consolante ? Repassez sur les lieux où se sont écoulés vos premiers ans ; votre mémoire y est-elle en bénédiction ? vous y êtes-vous distingué de la licence, de l'emportement de votre âge, par des mœurs plus graves, plus réglées et plus pures ? avez-vous paru aux témoins de votre jeunesse destiné à l'autel par l'innocence de votre vie, par un goût anticipé pour tout ce qui regarde le culte divin, avant que l'Eglise vous eût choisi pour vous en confier les fonctions ? Pouvez-vous nous alléguer en votre faveur ces suffrages précoces et prophétiques ? Vos premières inclinations n'annonçaient-elles pas bien plus une vie molle, mondaine, efféminée, ou une profession militaire, libertine, tumultueuse, qu'un ministère de modestie, de régularité, de piété, de charité ? Interrogez les peuples qui vous ont vu ; faites-les consentir, si vous le pouvez, à votre installation dans le sanctuaire ; allez recueillir leurs suffrages, et reconnaissez dans leur voix la voix de Dieu. Encore frappés du souvenir tout récent de vos premiers égarements, ne seront-ils pas surpris de votre témérité ? ne s'écrieront-ils point : *Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous* [2] ? C'est à vous à nous le dire : et pour moi je vous dis que vous êtes à plaindre, si ces traits vous peignent au naturel ; et si malgré ce désaveu public et un témoignage si sûr que vous n'êtes point appelé, vous allez vous présenter à l'autel, chargé pour ainsi dire des anathèmes de tout le peuple. Voilà la règle ; c'est à vous à vous l'appliquer : « Si les peuples au milieu desquels j'ai vécu, se choisissaient des ministres, pourrais-je me flatter que leur choix tomberait sur moi ? Croiraient-ils mes mains assez pures pour offrir à l'autel leurs dons et leurs vœux, et le sang précieux de l'Agneau sans tache, pour les laver de leurs souillures ? Ma langue leur paraîtrait-elle assez chaste pour leur annoncer les vérités éternelles ; ma vie assez irrépréhensible pour avoir droit de les exhorter à la vertu, et de leur reprocher leurs infidélités et leurs crimes ? » Si vous n'avez pas ce témoignage, ou vous n'êtes pas envoyé comme Jésus-Christ, ou les règles sur lesquelles l'Eglise veut que nous jugions de votre vocation, sûres et générales pour tous les autres, souffrent pour vous des adoucissements et des restrictions.

Le témoignage des pasteurs et des peuples forment donc les deux premières marques de vocation : mais elles ne suffisent pas ; souvent ce qui est grand devant les hommes, n'est digne que de rebut aux yeux de Dieu. Quand même, dit saint Chrysostome, tout le monde vous appellerait, et vous ferait même violence, examinez les qualités de votre âme, et ne vous rendez point, si vous vous trouvez indigne de cet honneur. Car, ajoute ce Père, si avant qu'on vous appelât, vous étiez indigne et inhabile, êtes-vous devenu plus digne et plus propre du moment qu'on vous a appelé ? *An cum te nullus vocaret, imbecillus et minime idoneus eras ; ubi primum vero comperti sunt qui honorem ad te deferunt, derepente in valentem atque idoneum evasisti* [1] ?

Aussi la troisième marque que Jésus-Christ donne de la vérité de sa mission, est le témoignage de sa propre conscience. Et ce témoignage renferme, premièrement, l'innocence toute divine de son âme : *Le Prince de ce monde est venu*, dit-il, *et il n'a rien trouvé du sien en moi* [2]. En second lieu, son goût et son zèle pour les fonctions de son ministère : *Ma nourriture*, dit-il, *est de faire la volonté de mon Père, et de consommer l'ouvrage pour lequel il m'a envoyé* [3]. Enfin la pureté de ses intentions : *Je ne cherche pas ma gloire propre, mais la gloire de celui qui m'envoie* [4].

Or, notre conscience peut-elle nous rendre à nous-mêmes ces trois témoignages ? Premièrement, un témoignage d'innocence ; je vous l'ai déjà dit par occasion, et je vous le dis aujourd'hui par une suite de mon sujet : l'ordre sacerdotal, selon saint Epiphane, n'était presque tiré autrefois que de l'ordre des vierges : *Sacerdotium ex virginum ordine præcipue constat.* Il fallait avoir conservé son innocence pour être honoré du sacerdoce ; la pénitence publique elle-même était un empêchement et comme une note d'infamie qui rendait incapable le pénitent d'être choisi pour le saint ministère. La pureté qu'on tirait

[1] I Tim., I, 18.
[2] Luc, XIX, 14.

[1] S. Chrys. lib. 4 de Sacerd.
[2] Jean, XIV, 30.
[3] Ibid., IV, 34.
[4] Ibid., VIII, 50.

des larmes et des macérations de ce bain douloureux, paraissait encore flétrie de certaines taches qui blessaient la sainteté et la majesté des mystères terribles. On était devenu un vase d'honneur lavé, nettoyé, purifié par la pénitence, il est vrai; mais l'odeur du vieux levain restait encore, et on n'était pas propre à être placé sur l'autel. La laine qui devait entrer dans les ornements des prêtres et des lévites de la loi, quelque brillante qu'elle fût, était rejetée et estimée immonde, si elle devait son éclat à l'art et à la teinture, si sa beauté n'était pas naturelle et qu'elle n'eût pas sa première blancheur. Il fallait que les pierres qui devaient composer l'autel n'eussent point été taillées, c'est-à-dire qu'elles ne dussent leur beauté, ni à l'industrie du ciseau, ni aux efforts du marteau, mais au sein heureux d'où on les avait tirées. Ce n'étaient là que des figures : Dieu n'était jaloux à ce point de la sainteté d'un temple et d'un sacerdoce vide et figuratif, que pour nous tracer de loin la pureté angélique qu'exigerait le sacerdoce chrétien. Mais où sont ceux qui portent à ce festin sacré cette robe d'innocence, seule digne des noces de l'Agneau; cette robe sans laquelle nul n'avait droit d'entrer dans ce lieu saint? O innocence, fille du ciel, ornement de l'ordre sacerdotal, lis odoriférant du jardin de l'Epoux, seul destiné à parer ses autels, où vous êtes-vous retirée? Avez-vous quitté la terre pour toujours; et si le monde n'est plus digne de vous ; le lieu saint du moins ne saurait-il plus vous servir d'asile? Mais ne faisons pas des vœux inutiles. Vous en connaissez encore, sans doute, ô mon Dieu, de ces âmes choisies, qui dans la corruption universelle de nos mœurs, se sont toujours conservées pures et agréables à vos yeux ; votre bras n'est pas raccourci ; vous pouvez également retirer du fond de la mer, ou faire marcher sur les eaux, au milieu des vents et des tempêtes, sans qu'on y soit submergé ; et il ne vous en coûta pas plus de préserver trois jeunes Hébreux au milieu d'une fournaise ardente, un Daniel dans la fosse aux lions, un Loth au milieu de Sodome, qu'un jeune Tobie dans une maison sainte. Mais nous nous connaissons aussi ; nous confessons en votre présence que nous sommes pécheurs ; et quoique votre main puissante eût pu nous préserver de la corruption, nous reconnaissons avec une profonde confusion que nous avons tous eu besoin de la grâce qui en délivre, du bain salutaire qui en purifie, et de cette seconde planche heureuse qui peut encore sauver ceux qui ont fait naufrage après le baptême.

Je ne vous demande donc pas si votre innocence est encore pure et entière. L'Eglise, ne pouvant plus presque l'obtenir, semble aussi ne plus l'exiger ; ses ministères ne sont pas moins sublimes qu'autrefois ; son sacerdoce n'est pas moins saint ; son esprit est toujours le même; et si elle ne met plus que ses souhaits à la place de l'ancienne sévérité de ses règles, ce n'est pas elle qui a changé, c'est nous seuls qui l'avons, pour ainsi dire, changée. Mais je vous demande, de quelle nature sont vos chutes passées? Car, quoique l'Eglise semble ne plus exiger à la rigueur une innocence absolument conservée, il y a néanmoins différents degrés dans la manière dont vous pouvez l'avoir perdue. Je vous demande donc: Vos chutes sont-elles de ces fautes, où la fragilité de l'âge et la séduction des exemples entraînent quelquefois ; mais d'où un bon naturel, un fonds de religion et de crainte de Dieu retirent bientôt; de ces fautes passagères, qui n'ayant pas longtemps croupi dans le cœur, n'ont pas eu le loisir de le gâter, d'éteindre la foi, de laisser dans l'âme les penchants durables et comme ineffaçables du vice ; en un mot, de ces fautes rarement commises, promptement réparées? Si cela est, si c'est là l'image de votre conscience, humiliez-vous ; tremblez, sentant que vous portez en vous une indignité, qui, selon les règles, devrait vous exclure du sanctuaire; restez, comme le publicain, à la porte du temple ; mais avancez, si l'on vous l'ordonne, et avancez avec frayeur et avec confusion ; pensez que l'Eglise se relâche en vous admettant ; que la rareté des innocents a ouvert aux pénitents une porte de condescendance dans son sanctuaire; et qu'il ne s'agit plus pour elle de choisir comme autrefois entre les plus saints, mais entre les moins indignes.

Mais vos fautes sont-elles de la nature de ces chutes qui ont passé en habitude? de ces morts anciennes, où les Lazare à demi pourris répandent au loin l'infection et la puanteur ; où la durée du désordre a effacé de l'âme non-seulement sa première blancheur, mais encore tous les sentiments de pudeur et de vertu qui pouvaient lui rester encore ; où l'habitude du

crime a mis en elle un dégoût pour les choses du ciel, une pente malheureuse et une honteuse fragilité pour le vice, qu'elle ne peut presque plus surmonter; et où cependant, pour toute marque de changement, on change d'état; pour toute pénitence, on se revêt d'un habit d'innocence et de sainteté; pour toute humiliation, on usurpe un ministère de gloire; en un mot, pour toute disposition au sacerdoce, on porte la témérité d'y prétendre et de s'y présenter? Si c'est là l'histoire de votre vie, vos iniquités rendent témoignage contre vous-même; les lois de l'Eglise vous bannissent encore aujourd'hui du lieu saint; les lois de vos pères et l'ordre de votre naissance ont beau vous y appeler; c'est une voix de chair et de sang qui ne donne aucun droit au royaume de Dieu; l'ordre du ciel vous en exclut. En vain l'arrangement domestique vous ouvre cette voie; la règle de l'Eglise vous la ferme. Ce ne sont pas les vils intérêts de la terre qui lui donnent des ministres; ce sont les intérêts du ciel et du salut de ses enfants. Pleurez vos crimes dans l'état de simple fidèle; c'est là votre place. Ne venez pas mettre, en recevant un caractère sacré, le sceau à toutes vos autres iniquités; ne venez pas souiller le sanctuaire, et n'ajoutez pas la profanation du lieu saint à celle de votre âme. Vous pouvez être touché, revenir à Dieu, fléchir sa clémence, et vous sauver parmi les fidèles pénitents; vous mourrez endurci et impénitent parmi les prêtres. Il se peut faire que cette règle ait souffert quelquefois des exceptions; qu'une pénitence longue, fervente, ait fait oublier à l'Eglise les anciens désordres; et qu'un grand pécheur depuis longtemps purifié par une vie mortifiée, retirée, par les larmes abondantes d'un repentir sincère, par des exemples de vertu encore plus longs et plus publics que ne l'avaient été ses égarements : il se peut faire, dis-je, qu'il soit devenu un saint prêtre; qu'il ait honoré son ministère; et qu'ayant éprouvé lui-même toutes les tentations du monde, il tende avec plus de zèle, d'onction et de succès, la main à ses frères pour les en retirer; mais quand il s'agit d'exception à la règle, il faut que les utilités de l'infraction puissent en compenser les inconvénients. Or, c'est à vous à nous dire quels grands avantages l'Eglise peut se promettre de votre promotion au sacerdoce. Pour moi, tout ce que je puis vous dire, c'est que s'il vous reste encore de la foi, il doit vous paraître terrible d'entrer dans un état dont la règle générale vous déclare indigne; et qu'il faille avoir recours à une exception unique, à un cas rare, singulier, à un de ces prodiges dont un siècle à peine fournit un exemple, afin que vous ne soyez pas un profanateur et un intrus.

Mais outre ce témoignage d'innocence, votre conscience doit vous rendre encore un témoignage de goût pour les fonctions saintes du ministère. Jésus-Christ dans un âge encore tendre se dérobe à ses parents, ne peut s'éloigner du temple, et on l'y trouve au milieu des docteurs faisant déjà des essais de son ministère divin. Le jeune Samuel, élevé dans le temple, sert tous les jours devant le Seigneur; et l'Ecriture remarque qu'il s'arrachait même aux douceurs du sommeil, lorsqu'il croyait que les ordres du grand-prêtre Héli l'appelaient à tout ce qui pouvait concerner la décence et la beauté de la maison du Seigneur. Ce goût anticipé, cette estime pour les fonctions du ministère, a toujours paru dans les saints que le ciel destinait à l'autel; et on l'a toujours regardé comme une marque de vocation et un présage heureux du sacerdoce.

Mais si vous ne vous sentez point né pour les fonctions ecclésiastiques; si vous ne paraissez jamais moins à votre place que lorsque vous êtes assis dans le temple parmi les ministres du Seigneur; si les ornements dont l'Eglise vous revêt, sont pour vous une parure étrangère, et qui non-seulement ne vous sied point, mais qui vous déconcerte et vous embarrasse; si l'habit mondain accompagne bien mieux l'air, l'audace, la dissipation de votre visage; si la modestie, que les saints canons recommandent si souvent aux clercs dans leurs habits, dans leurs cheveux, dans toute leur personne, vous paraît un air ridicule et de mauvais goût; si, comme ces enfants d'Israël, vous vous moquez même des prophètes du Seigneur, de ses plus saints ministres qui n'ont pas recours aux superfluités et à la mollesse de l'art, pour réparer le défaut de la nature, et qui portent sur leur tête respectable la simplicité et la gloire du sacerdoce; si l'appareil auguste de nos cérémonies est pour vous un spectacle ennuyeux; si vous en regardez les ministères inférieurs avec un mépris insensé; si, semblable à l'orgueilleuse

Michol, vous ne voyez qu'avec déraison ceux qui viennent se dépouiller de toute leur grandeur devant l'arche sainte, et s'y croient honorés des offices les plus vils qui regardent son culte ; je dis les plus vils devant les hommes, mais toujours infiniment sublimes aux yeux de la foi ; si, dis-je, ce portrait vous ressemble, jugez vous-mêmes ce qu'on doit penser de votre vocation. Dieu sans doute ne l'a pas plus écrite dans votre cœur que sur votre personne : des goûts, des penchants si éloignés de l'état saint auquel vous aspirez, ne marquent pas que le ciel vous y ait destiné ; une opposition si décidée aux fonctions du ministère décide assez clairement de l'opposition que Dieu lui-même y met ; il donne le goût de l'état auquel il appelle ; et peut-il mieux vous faire sentir que ce n'est pas là le ministère auquel il vous destine, que de mettre en vous un éloignement si marqué pour toutes ses fonctions ? Et comment voulez-vous que Dieu s'explique ? il n'est pas nécessaire qu'une voix du ciel vienne nous dire en secret, et comme autrefois à Samuel : Le Seigneur n'a pas choisi celui-là : *Non* [1] *hunc elegit Dominus* [2] : tout ce que nous voyons en vous nous le dit assez ; et la voix de votre cœur et de vos penchants vous le dit encore plus clairement à vous-même.

Le dernier témoignage que doit vous rendre votre conscience, est celui de la pureté de vos intentions, en vous consacrant à l'autel. Jésus-Christ n'était pas venu pour être servi, c'est-à-dire pour remplir les premières places de la synagogue ; mais pour servir, c'est-à-dire pour être tout à nos usages ; il était venu pour manifester le nom de son Père aux hommes, pour sauver les brebis d'Israël qui avaient péri : le zèle, la charité, la sainteté devaient faire tout l'éclat de son ministère. C'est à vous à décider si vous ne vous proposez point d'autre éclat ; si vous y entrez pour servir, pour travailler au salut de vos frères, et si vous pouvez nous répondre de la pureté de vos intentions. Je ne prétends pas pénétrer dans les plus secrets replis de votre cœur ; Dieu vous connaît, et cela me suffit ; mais il ne faudrait pas y sonder bien avant pour être d'abord éclairci des vues qui conduisent à l'Eglise la plupart de ceux qui s'y consacrent : les motifs intéressés des vocations sont aussi publics, aussi sûrs, que les vocations sont peu sûres elles-mêmes. Seriez-vous assez malheureux pour être de ce nombre ? Pour en être instruit, entrez en jugement avec vous-même : « Que me proposé-je dans l'état saint pour lequel je me déclare ? des travaux, des soins, des veilles, le salut des âmes, l'agrandissement du royaume de Jésus-Christ, la défense de la vérité, la destruction de l'empire de Satan ? n'ai-je en vue que ces ministères laborieux dans l'héritage de Jésus-Christ ? » Ne mentez point à l'Esprit-Saint, et prononcez devant le Seigneur votre injustice. Il est écrit que lorsque Moïse voulut établir Eléazar grand-prêtre à la place d'Aaron, il le conduisit sur une haute montagne d'où l'on découvrait tout le pays du Jourdain, l'abondance et les délices de cette terre sainte qui devait un jour être son partage ; et ce fut à la vue du lait et du miel, qui coulaient dans cette contrée heureuse, qu'il le revêtit des ornements sacrés. Lorsque vos proches, selon la chair, vous ont revêtu eux-mêmes des marques saintes de votre état, ne vous ont-ils pas conduit sur une haute montagne, pour ainsi parler, d'où ils vous ont fait entrevoir de loin les richesses, l'abondance, le lait et le miel d'une terre sainte dont ils vous ont promis et fait espérer la possession ? Cette espérance n'a-t-elle pas fait le motif le plus saint de votre entrée dans l'Eglise, et formé toute votre vocation ? Rendez gloire à Dieu. Que venez-vous chercher dans l'Eglise ? ses richesses ou ses fonctions ? ses honneurs ou ses travaux ? la toison du bercail ou le salut des brebis ? l'or de l'autel ou le Dieu qu'on y adore ? Quels talents portez-vous dans cette milice sainte ? la force, le courage, des sens aguerris ; ou la mollesse, l'amour du repos, le goût du luxe et des plaisirs ? *Nemo miles ad bellum cum deliciis venit*, dit Tertullien ; et le Seigneur vous dit ce qu'il disait autrefois aux soldats de Gédéon : « Que ceux qui ne portent dans le camp du Seigneur que la mollesse, la pusillanimité, la crainte du travail et des peines, retournent à la maison de leur père : *Qui timidus et formidolosus est, revertatur* [1] ».

Je sais qu'une dignité ecclésiastique qu'on n'a recherchée, ni désirée ; que le choix de nos supérieurs ou les ménagements secrets de la Providence ont fait tomber sur nous, sans que

[1] Nec. — [2] I Rois, XVI, 8.

[1] Jug., VII, 3.

nous y ayons apporté de notre côté que la soumission et la frayeur, peut être regardée comme une marque légitime de vocation ; si d'ailleurs nos mœurs, nos penchants et notre caractère personnel ne démentent pas ce signe extérieur qui semble nous appeler à l'autel. Mais ne s'engager dans un ministère terrible que pour recueillir la succession d'un bénéfice que ceux de notre nom ont possédé de tout temps; que parce que nos espérances, du côté de l'Eglise, sont plus sûres et plus brillantes que du côté du siècle ; que parce qu'on porte un nom à pouvoir aspirer à tout ; que parce que nos proches, selon la chair, comme cette mère des enfants de Zébédée, ont déjà demandé pour nous les premières places dans le royaume de Jésus-Christ ; en un mot, pour le dire encore plus nettement, porter pour toute marque de vocation à un ministère d'humilité des désirs d'élévation ; à un ministère de travail et de sollicitude, des espérances de repos et de mollesse ; à un ministère de pauvreté, des vues de luxe et d'abondance ; aller à Jésus-Christ comme ce peuple charnel, non parce qu'il a les paroles de vie, mais parce qu'il multiplie un pain terrestre ; renoncer à tout pour retrouver tout; ou plutôt ne quitter une barque et des filets que pour être les princes du peuple ; c'est un motif criminel : qui l'ignore ? et le crime, ô mon Dieu ! pourrait-il être une marque de vocation au plus saint de tous les états ?

Mais ce n'est pas encore assez d'avoir ce témoignage de sa propre conscience, qui renferme l'innocence de la vie, le goût pour les fonctions et la pureté d'intention : il faut examiner de plus si l'on a les talents propres de cet état, et si l'on pourra être de quelque utilité à l'Eglise. Aussi la dernière marque que donne Jésus-Christ de la vérité de sa mission, est le témoignage de ses œuvres miraculeuses et de sa doctrine. On admirait la grâce des paroles qui sortaient de sa bouche ; jamais homme n'avait parlé comme lui ; il ne parlait pas comme les pharisiens par ostentation, pour s'attirer de vains applaudissements d'une multitude séduite ; ni avec ces ménagements qui avaient pour but l'estime et non le salut de ceux qui les écoutaient ; mais il parlait avec force, avec cette autorité que donne la vérité, avec cette simplicité divine, qui ne regardait point le rang des personnes, mais leurs besoins.

Vous comprenez bien qu'on n'exige de vous, ni les miracles, ni l'éloquence divine de Jésus-Christ ; mais on exige des talents pour l'instruction des peuples, pour remplir les devoirs de votre ministère : c'est la dernière marque qui doit rendre témoignage à la vérité de votre vocation. Or, quels talents avez-vous ? Vous avez peut-être porté en naissant tous les talents propres au monde : employez donc pour lui ce que vous avez reçu pour lui. Vous avez peut-être tout ce qu'il faut pour lui plaire, pour y briller, pour y être avec une sorte d'agrément et de distinction ; mais quels talents avez-vous pour la vigne de Jésus-Christ, pour édifier, pour planter, pour arracher, pour y briller comme un astre au milieu d'un siècle corrompu ? Lorsque Moïse voulut construire le tabernable, chacun vint offrir des dons considérables pour contribuer à sa construction, de l'or, des pierres précieuses, de la pourpre, des peaux d'animaux. Que pouvez-vous contribuer de votre part à la construction du tabernacle céleste, de l'édifice spirituel de l'Eglise, à la formation du corps de Jésus-Christ ? Si ce n'est pas de l'or et des pierres précieuses ; car tous ne sont pas apôtres, tous ne sont pas évangélistes ; sera-ce du moins des dons médiocres ? il faut contribuer quelque chose; et ce qui brille le moins, n'est pas toujours le moins utile.

Or, par quel endroit pouvez-vous vous rendre utile à l'Eglise ? Par votre doctrine et vos lumières ? mais peut-être ne avec un esprit ennemi de la gêne, et impatient du travail, il n'est que la pure contrainte et l'honneur d'avoir fourni certaine carrière qui vous attache à vos livres ; et vous regardez le sacerdoce comme le terme heureux, où viendront enfin expirer toutes vos études. Par votre talent de la parole ? mais la piété et la science de la religion peuvent seules rendre ce talent utile à l'Eglise ; et quel fruit peut-elle se promettre de vos instructions, si vous les détruisez par vos exemples ? Par la gravité du moins de vos mœurs ? mais si toute votre personne ne respire qu'un air mondain, si l'on ne voit sur votre parure et sur vos vêtements que l'indécence et l'immodestie du siècle, comment édifierez-vous l'Eglise en méprisant ses règles, puisque vous n'édifiez pas même le monde que vous imitez? Par votre zèle ? mais les scandales et les abus du monde sont plus capables de vous séduire que de vous

enflammer d'une sainte indignation ; et vous aurez plus de penchant à les imiter que de zèle pour les abolir, ou pour les reprendre. Par votre sainte habileté à gagner les cœurs, et à vous attirer la confiance des consciences les plus souillées, et dont le chaos n'a jamais été éclairci ? mais que sais-je si vous ne portez pas vous-même sur votre conscience des abîmes, où vous n'avez pas encore fait entrer la lumière ? Par la solidité de votre jugement et le talent de gouverner les esprits ? mais si toute votre vie est pleine d'irrégularité ; mais si votre conduite ne se ressemble jamais à elle-même ; mais si le moment présent ne saurait jamais répondre pour vous de celui qui suit, et que jusques ici il n'y ait eu de fixe et de constant dans votre caractère que vos inconstances ; si vous n'avez jamais bien gouverné la maison de votre âme, comment gouvernerez-vous l'Eglise de Dieu ? Par votre nom et la distinction que vous avez dans le monde ? sans doute un grand nom dans un ministre saint donne encore un nouveau poids à l'autorité du ministère ; mais hélas ! tout le fruit que l'Eglise peut s'en promettre de votre côté, c'est que votre nom deviendra le prétexte de votre luxe, de vos profusions, et du mauvais usage que vous ferez du patrimoine de Jésus-Christ. Enfin, par les dignités que vous ne pouvez pas manquer de posséder dans l'Eglise, et que votre naissance vous y promet ? mais si c'est là le motif de votre vocation ; mais si le crédit seul, si un nom terrestre tout seul, doit vous élever sur le trône sacerdotal, si la chair et le sang vous mettent en possession du sacerdoce saint de Melchisédech, qui ne connaît ni parents, ni généalogie, votre nom ne servira qu'à rendre le scandale de votre mauvaise administration plus éclatant et plus public ; vous porterez dans le sanctuaire l'orgueil, le faste, le monde même qui vous y a placé ; vous accumulerez sur votre tête les biens et les dignités de l'Eglise contre toutes les règles, et la plus sainte discipline des premiers temps, sous prétexte que vos profusions doivent croître à proportion de votre nom ; comme si le patrimoine des pauvres était destiné à nourrir l'orgueil de la naissance, ou que l'Eglise connût quelque chose de plus grand dans ses ministres que le ministère même.

Que pouvez-vous donc offrir à l'Eglise dont elle puisse espérer de faire quelque usage pour la gloire de Jésus-Christ et le salut de ses enfants ? C'est son unique vue en se choisissant des ministres. Le royaume de Jésus-Christ est un champ, vous le savez ; il n'y faut que des ouvriers ; y être inutile, c'est y occuper injustement une terre qu'un autre aurait cultivée. Les ministères y sont différents, il est vrai ; mais il faut pouvoir en exercer quelqu'un ; si vous vous y trouvez inhabile, l'Eglise n'a pas besoin de vous ; loin de lui être de quelque secours, vous ne serez que son embarras et son opprobre.

De tout ce que nous avons dit jusques ici, il est aisé de recueillir quel doit être le fruit de ce discours ; c'est que chacun doit examiner si sa vocation est marquée à ces quatre caractères ; si vous avez le témoignage des pasteurs et des prophéties comme Jésus-Christ, le témoignage des peuples, le témoignage de votre propre conscience, et enfin celui des talents, c'est-à-dire si votre mission ressemble à celle de Jésus-Christ, et s'il vous envoie comme son Père l'a envoyé ; *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos.* Si vous ne reconnaissez point en vous ces marques saintes, si vous en doutez seulement, n'avancez pas ; ne soyez pas assez téméraire pour vous présenter ; attendez du moins que le Seigneur s'explique plus clairement. Les suites de l'entrée dans le saint ministère sans vocation sont terribles ; écoutez-les. Car, premièrement, si vous entrez dans le ministère sans y être appelé, vous n'y recevrez pas la grâce de l'imposition des mains ; vous y serez marqué du sceau du caractère sacré, il est vrai ; mais ce sera pour vous un caractère de réprobation, et vous n'y recevrez pas l'effusion de l'Esprit-Saint si nécessaire pour vous soutenir dans vos fonctions. Ainsi livré à votre propre faiblesse, tous vos ministères deviendront pour vous des écueils ; le tribunal sera le piége de votre innocence ; la chaire, le théâtre de votre orgueil ; l'autel, le lieu de vos crimes ; le patrimoine de Jésus-Christ, l'occasion de votre dissolution et de votre avarice ; le commerce des choses saintes, la source de votre irréligion et de votre endurcissement ; les sollicitations vous corrompront ; les égards humains vous gouverneront ; les règles cèderont toujours à vos intérêts ; la vérité ne trouvera en vous un protecteur que lorsqu'il vous sera utile de la défendre ; si vous êtes pasteur, vous serez un mercenaire ; si vous êtes élevé en dignité, vous serez un homme de péché

assis dans le temple de Dieu. D'où vient cela ? En recevant l'onction extérieure, vous n'avez pas reçu l'onction de l'Esprit-Saint ; en vous imposant le fardeau redoutable du sacerdoce, l'Eglise par l'imposition des mains ne vous a pas conféré la grâce sacerdotale, qui seule peut aider à porter ce poids sacré ; vous serez accablé sous le joug ; tous vos pas seront de nouvelles chutes ; toutes vos fonctions des profanations ; vous perdrez ceux que vous conduirez, et vous vous perdrez vous-même. Saül, dit saint Grégoire, est réprouvé, quoique appelé du ciel ; parce qu'il ne reçut qu'une partie de la grâce de la royauté, lorsqu'il fut oint prince d'Israël, et que le Seigneur ordonna à Samuel de répandre seulement sur lui une petite mesure d'huile, figure de la grâce céleste : *Imple lenticulam olei* [1]. David au contraire devient un roi selon le cœur de Dieu, parce que la grâce de sa consécration est plus abondante, et que Samuel a ordre du Seigneur de remplir un vase entier d'huile, et de le répandre sur la tête de ce prince : *Imple cornu tuum oleo* [2]. Si la mesure différente de la grâce de la consécration a pu mettre une si grande différence entre le règne et les vertus de ces deux princes ; si le premier est réprouvé, si son règne ne fut qu'une suite de malheurs et de crimes, pour cela seulement qu'il n'avait pas reçu avec l'onction sainte toute la plénitude de la grâce de la royauté à laquelle il était pourtant appelé ; vous que Dieu n'appelle point à cette royauté sainte et sacerdotale, comme la nomme un Apôtre ; vous à qui par conséquent il refusera jusqu'au moindre degré de la grâce de cet état ; vous dont la consécration même sera un crime, et dont toutes les parties de l'onction sainte, qui couleront sur vous, seront comme des charbons ardents que la justice de Dieu mettra sur votre tête, comme pour vous dévouer dès ce moment aux flammes éternelles : jugez quelles suites affreuses vous devez vous promettre d'un sacerdoce reçu et commencé sous de si horribles auspices.

Une dernière réflexion que je vous prie de faire sur les suites d'une mauvaise vocation au sacerdoce, c'est qu'il est difficile de rectifier le défaut de vocation en toute sorte d'état ; mais dans le sacerdoce, je n'oserais dire qu'il est impossible ; car qui oserait mettre des bornes à la puissance et à la miséricorde de Dieu ? mais les règles ordinaires de la foi semblent ne laisser aucune espérance. Car je ne vous dis pas que le défaut de vocation est un vice sur lequel Dieu permet qu'on n'ait presque jamais de remords ; et que parmi tant de prêtres qui entrent tous les jours si indignement dans le ministère, vous n'en avez jamais vu presque un seul qui ait connu et avoué son intrusion, et qui se soit avisé d'entrer en scrupule là-dessus ; comme si votre justice, ô mon Dieu, ne pouvait punir cet attentat que par un funeste aveuglement qui le dérobe pour toujours aux yeux du ministre infortuné qui n'a pas craint de s'en rendre coupable. Mais je vous dis, quand même on parviendrait à sentir quelques remords sur sa vocation, on se dit à soi-même tant de mauvaises raisons pour s'étourdir et pour se calmer ; on en voit tant d'autres tranquilles, et dont la vocation ne paraît pas marquée à des caractères plus sûrs que la nôtre, [qu']on regarde ces remords comme des restes d'impressions qu'on a portées d'une maison de retraite, où l'on a donné aux choses telle couleur qu'on a voulu. Au fond, qui peut connaître les secrets du Très-Haut ? Ne sommes-nous pas tous également incertains de ses desseins sur nous ? Et là-dessus les remords s'apaisent ; et l'on vit tranquille dans un état où toutes les règles nous annoncent que Dieu ne nous demandait pas.

Mais je veux que la voix de la conscience prenne le dessus, et qu'on soit forcé de convenir en secret devant Dieu de son intrusion : il y a loin, pour un prêtre, de la conviction à la componction ; on contracte dans le long usage des choses saintes je ne sais quelle affreuse léthargie que rien ne peut plus ni échauffer, ni réveiller ; et il est vrai qu'un prêtre ne se convertit presque jamais. Mais quand vous seriez véritablement touché, et que Dieu vous accorderait la grâce de la componction rarement accordée à un méchant prêtre, quelles mesures prendre ? quels remèdes vous prescrire ? vous arracher de l'autel où vous avez paru devant l'assemblée des fidèles ? vous y laisser contre l'ordre de Dieu qui vous en rejette ? Vous êtes revêtu d'une dignité sacrée ; faut-il découvrir votre ignominie en vous en dépouillant ? faut-il dissimuler l'ignominie de l'Eglise en vous y souffrant ? Vous êtes dans des engagements d'où il n'est plus en votre pouvoir de sortir ; êtes-vous obligé à l'impos-

[1] Tulit autem Samuel lenticulam olei. — I Rois, X, 1.
[2] Ibid., XVI, 1.

sible pour vous sauver ? Mais d'un autre côté, vous sauverez-vous dans un état, qui n'étant pas celui que Dieu vous a choisi, ne saurait être la voie de votre salut ? D'ailleurs, votre repentir sera-t-il même assez héroïque pour en venir à ces séparations violentes, à ces abdications d'éclat, à ces démarches extraordinaires, où la singularité de l'événement, où le soulèvement public nous effraie, nous retient encore plus que tous les liens d'amour-propre auxquels il faudrait s'arracher ? Je ne dis rien enfin des maux infinis que votre intrusion ferait dans l'Eglise, et que vous seriez obligé de réparer. Vos travaux sans bénédiction ; tout votre ministère sans fruit ; tant d'âmes dont le salut était attaché aux soins d'un pasteur fidèle, et qui ont péri sous votre conduite ; tant d'abus autorisés par vos exemples ; tant d'autres négligés par votre défaut de zèle et d'application ; tant de complaisances aux dépens des règles ; les justes scandalisés ; les faibles séduits ; les pécheurs confirmés dans leurs désordres : voilà le gouffre où vous allez vous précipiter, si vous allez recevoir l'imposition des mains contre l'ordre de Dieu, et sans aucune marque de vocation. Seriez-vous assez abandonné de Dieu ; votre âme serait-elle marquée à ce point d'un caractère de réprobation, assez affermie contre toutes les terreurs de la foi pour passer outre ; braver avec une audace impie les ordres du ciel ; choisir le temple de Jésus-Christ pour y profaner plus souvent et plus facilement ses mystères, et entrer dans son bercail pour y prendre et égorger avec plus de succès les brebis que son Père lui avait données, et qu'il avait rachetées de tout son sang ? Non, mes Frères, nous avons de vous des sentiments plus conformes à la piété dans laquelle vous avez été nourris, et au désir sincère de connaître la volonté de Dieu sur vous, qui vous assemble en ce lieu saint : *Confidimus... de vobis... meliora, et viciniora salu-ti*[1]. Mettez donc à profit ce temps heureux d'épreuve et de retraite, pour demander au Père des lumières qu'il vous manifeste les voies par où il veut vous conduire. Dites-lui souvent avec le Prophète : Envoyez, Seigneur, celui que vous devez envoyer ; ne permettez pas que nous soyons du nombre de ces prophètes infortunés, qui parlaient en votre nom, et qui ne parlaient pas de votre part ; qui disaient : Le Seigneur nous a envoyés ; et que vous n'aviez point envoyés. Rendez-nous vous-même dignes de votre choix ; formez dans notre âme toutes les vertus que vous exigez de ceux qui se consacrent au saint ministère. Eloignez-nous vous-même, grand Dieu ! que votre main nous repousse de l'autel, si ce n'est pas elle qui nous y conduit ; faites plutôt sortir, comme autrefois, du fond de votre sanctuaire, des flammes terribles qui nous en éloignent pour toujours, si nous nous y présentons contre votre ordre, pour vous offrir un encens profane que vous ne demandez pas de nous. Faites-nous connaître votre volonté sainte, et accomplissez-la vous-même sur nous. Oui, Seigneur, heureux celui que vous aurez choisi et appelé vous-même ; il habitera dans vos tabernacles éternels : *Beatus quem elegisti... inhabitabit in atriis tuis*[2] ! Les cèdres du Liban que vous avez plantés sont abreuvés de la rosée du ciel et des eaux de la grâce ; ils ne craindront ni les ardeurs brûlantes du soleil, ni les vents et les tempêtes : *Saturabuntur ligna campi, et cedri Libani quas plantavit*[3]. Mais malheur à toute plante que vous n'aurez pas plantée ! Elle ne peut attendre d'autre sort que celui d'être arrachée et jetée au feu. Plaise à Jésus-Christ, mes Frères, que nous ne soyons pas de ce nombre ! Ainsi soit-il.

[1] Hebr., VI, 9.
[2] Ps. LXIV, 6.
[3] Ps. CIII, 16.

SEPTIÈME CONFÉRENCE.

DISCOURS SUR L'USAGE DES REVENUS ECCLÉSIASTIQUES.

(PRONONCÉ LE QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES).

Sed quia hæc locutus sum vobis, tristitia implevit cor vestrum.

Mais parce que je vous ai dit ces choses, votre cœur a été rempli de tristesse. Jean, XVI, 6.

Quoique l'attrait de la grâce eût eu la première et la principale part à la résolution que prirent les apôtres de renoncer à leur barque et à leurs filets pour suivre Jésus-Christ, cette démarche néanmoins ne fut pas d'abord si pure qu'il ne s'y mêlât peut-être des vues d'intérêt propre, et des motifs terrestres et humains que les instructions du Sauveur et l'effusion de l'Esprit-Saint surtout achevèrent de purifier dans la suite. Elevés dans les préjugés de la synagogue sur la gloire temporelle du Messie, ils se promettaient que Jésus-Christ rétablirait dans une plus grande magnificence le royaume d'Israël, et qu'il les ferait asseoir eux-mêmes sur les douze premières places de cet empire imaginaire.

Aussi lorsque le Sauveur, pour les détromper d'une erreur si dangereuse, leur déclare aujourd'hui qu'ils ne doivent s'attendre, en le suivant, qu'à des persécutions et à des opprobres ; qu'ils mèneront une vie pauvre, dure, amère ; qu'ils n'auront pour toute nourriture que ce qu'on leur donnera en son nom ; lorsqu'avec cela il leur ordonne de bannir sur les besoins de la vie toute sollicitude pour l'avenir ; de n'avoir pas même deux tuniques dans le voyage, et de ne point thésauriser sur la terre, ce mécompte les jette dans une surprise d'accablement et de consternation ; et la profonde tristesse dont leur cœur est rempli, se répand jusque sur leur visage : *Sed quia hæc locutus sum vobis, tristitia implevit cor vestrum.*

M'éloignerais-je beaucoup de l'Evangile du jour, si je vous disais, mes Frères, que nous avons succédé là-dessus à l'erreur comme au ministère des disciples de Jésus-Christ ; et que ce que l'Eglise nous fait lire aujourd'hui de leurs faiblesses sur ce point, n'est précisément que l'histoire de nos méprises et de nos propres faiblesses ?

Je veux que la grâce de Jésus-Christ ait conduit notre vocation comme celle des disciples. N'est-il pas vrai néanmoins que renonçant au siècle pour le suivre, nous nous le sommes figuré avec eux, comme un Messie glorieux, et avons cru que son royaume était de ce monde ? N'est-il pas vrai que lorsqu'on nous a annoncé de sa part que la pauvreté devait être notre gloire, la croix notre trésor, les travaux notre partage, les mépris et les persécutions notre récompense ; n'est-il pas vrai que ces maximes si tristes, mais si divines, et si dignes de l'espérance de notre vocation, ont trouvé en nous des préjugés terribles à combattre, et plongé notre cœur dans le découragement et dans l'amertume ? *Sed quia hæc locutus sum vobis, tristitia implevit cor vestrum.*

On se figure d'ordinaire l'honneur du ministère comme un état de mollesse et de repos ; on vous a prouvé que c'était un ministère de travail et de sollicitude. On se le figure comme

un degré de gloire et d'élévation ; on vous a montré que c'était une véritable servitude, et un exercice continuel d'abaissement. Enfin, on le regarde comme un partage où l'on trouve plus d'abondance, plus de richesses qu'on n'en aurait trouvé dans le monde ; et il faut vous prouver aujourd'hui que la pauvreté est le caractère le plus essentiel de notre ministère ; que les offrandes saintes dont nous jouissons ne peuvent plus servir qu'à des usages religieux ; et que les trésors du temple étant le fruit de la croix, et le prix du sang de Jésus-Christ, ils ne doivent être pour nous qu'un pain de travail, de douleur et d'amertume, loin de fournir aux profusions du luxe et aux superfluités de la vanité et la mollesse. En un mot, on vous a instruit à fond sur la manière dont vous deviez entrer dans les bénéfices ; il faut vous apprendre aujourd'hui la manière dont vous devez y vivre et en user.

Or, pour y réussir, il faut remonter à la source. Il m'a toujours paru que tout le mécompte en cette matière roulait sur trois erreurs : l'erreur du fonds, si j'ose parler ainsi, l'erreur des circonstances, l'erreur des précautions. L'erreur du fonds, qui fait qu'on prend le change sur la nature même des biens ecclésiastiques, et qu'on se regarde comme propriétaire d'un revenu dont on n'est que simple dispensateur ; l'erreur des circonstances, qui reconnaît de bonne foi que la seule dispensation de ces biens nous a été confiée, mais qui fait que l'on s'abuse par rapport aux dignités où l'on est élevé, au nom que l'on porte, à l'abondance du revenu que l'on possède, aux superfluités dont on se fait ou des besoins ou des bienséances ; enfin, l'erreur des précautions, qui désabusée des deux précédentes, se retranche sur l'incertitude d'un avenir, sur les divers accidents de la vie, sur les dépenses inopinées ; prend de là une occasion d'avarice, et un prétexte de thésauriser contre les lois de la charité et toutes les règles de l'Eglise.

Mon dessein donc aujourd'hui est d'opposer à ces trois erreurs trois vérités principales, qui me paraissent éclaircir toute cette matière, et renfermer les règles justes et prudentes que nous devons nous proposer dans l'usage des revenus ecclésiastiques.

Les biens ecclésiastiques sont des dépôts religieux et des aumônes saintes ; nous n'en sommes donc que les dépositaires et les dispensateurs. C'est la première vérité que j'oppose à l'erreur du fonds.

Si l'Eglise nous permet d'user de ces biens, c'est parce qu'elle nous suppose pauvres ; c'est notre indigence et notre travail tout seul, qui nous autorisent à nous en servir ; et nous n'y avons de droit effectif qu'autant que nous avons des besoins véritables. C'est la seconde vérité qui développe et condamne l'erreur des circonstances.

Ces biens sacrés ne nous étant donnés que comme pauvres, ils doivent toujours nous laisser un caractère de pauvreté, en ne faisant que passer par nos mains ; et ne jamais nous établir par des réserves et des amas monstrueux dans un état fixe et assuré d'opulence pour l'avenir. C'est la troisième vérité qui combat l'erreur des précautions.

Redisons-le, puisque l'importance du sujet le demande : on regarde les revenus de l'Eglise comme des biens à soi ; je vous prouverai que vous n'en êtes que les économes : on les regarde comme des ressources pour soutenir la vanité du nom et de la naissance ; je vous montrerai qu'ils ne vous sont donnés que comme les suppléments de votre indigence : on les amasse pour s'en faire un rempart contre les accidents à venir ; et vous verrez que toute prévoyance qui préfère des besoins imaginaires et éloignés aux besoins réels et présents des pauvres, est une inhumanité et une injustice. Il ne reste plus, ô mon Dieu ! qu'à bénir ces instructions, et donner des oreilles à ceux qui m'écoutent.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

L'erreur qui nous fait prendre le change sur la nature des biens consacrés au Seigneur, et qui nous les fait regarder comme notre possession et notre héritage, est du nombre de celles qu'il ne faut que proposer et éclaircir pour les confondre.

Car, en premier lieu, quand je supposerais avec vous que les biens consacrés à Dieu n'ont rien qui les distingue des biens ordinaires, et que vous en êtes le propriétaire et le maître, comme de ceux que vous tenez de la succession de vos ancêtres, il serait toujours certain que vous les avez reçus de Dieu seul ; qu'ils lui appartiennent comme au premier et souverain maître ; que quoiqu'il vous en ait laissé l'usage, il n'en a aliéné ni le fonds, ni la propriété, puisqu'il peut vous les ôter par la mort, par

l'injustice des hommes, par mille accidents que vous ne sauriez prévoir, et vous faire sortir nu de ce monde comme vous y êtes entré, qu'ainsi; dans le fond, vous n'en êtes que le dépositaire; vous n'avez sur ces biens qu'un droit subordonné qui a ses bornes, ses restrictions, ses réserves, au-delà desquelles vous ne pouvez aller sans usurpation et sans ingratitude. Or, de ce principe seul vous concluez d'abord que Dieu étant le seul maître des biens que vous avez reçus de vos pères, vous ne devez vous en servir que selon le plan et les vues du Maître qui vous les a confiés; que vous êtes obligé d'entrer dans les desseins de sa Providence; c'est-à-dire de n'en user que pour sa gloire, pour votre sanctification, pour le soulagement de vos frères. Car en répandant sur vous des faveurs temporelles, il ne peut avoir eu d'autre intention que de vous y faire trouver des moyens de salut. Tout usage des biens terrestres qui ne conduit pas à cette fin, est donc un abus des dons de Dieu, et une dissipation d'un fonds étranger dons nous rendrons compte. Ainsi quand même vous pourriez user des revenus de l'Eglise comme de l'héritage de vos pères, jugez si vos droits seraient fort étendus, si vous en seriez le maître absolu, et si vos caprices seuls devraient régler l'usage des bienfaits du Seigneur.

Mais, en second lieu, quoique tous les biens de la terre lui appartiennent, il en est néanmoins qui lui sont particulièrement consacrés; qui sont à lui par un double titre, et parce qu'ils sont venus de lui, et parce qu'ils lui ont été offerts comme les vœux et les hommages de la foi et de la piété des peuples; il en est sur lesquels il se réserve un droit plus absolu, qui forment, pour ainsi dire, sa portion et son héritage, qui sont sanctifiés, séparés des usages communs, et par leur consécration uniquement destinés à son culte. Or, voilà ce que nous appelons revenus ecclésiastiques; voilà les biens dont vous prétendez être les maîtres, et être en droit d'en user à votre gré. Remontons à la source, et pour mieux vous développer leur nature, cherchons-la dans leur origine.

Vous n'ignorez pas que les apôtres furent d'abord établis dépositaires de tous les biens des fidèles. A peine avait-on été associé par le baptême à l'assemblée des saints, que, comme si l'on n'eût plus été touché que du soin de conserver la grâce et les richesses de l'Esprit qu'on venait de recevoir, chacun se hâtait d'aller porter aux pieds des disciples les hommages de sa charité, et s'y décharger par un sacrifice volontaire d'un reste de servitude, pour jouir, sans aucun mélange, de la liberté des enfants de Dieu. Hélas! on ne comprenait point alors que tout ne dût pas être commun parmi ceux qui étaient obligés de n'avoir qu'un cœur et qu'une âme; qui avaient la même foi, la même espérance, le même Père, un droit commun au même héritage, qui devaient user de ce monde comme n'en usant pas, et tout posséder comme ne possédant rien; et que les dons du ciel étant tombés sur tous également, il dût y avoir encore quelque différence pour ceux de la terre.

Ces biens ainsi confiés aux disciples étaient à l'instant distribués et partagés entre les fidèles; et les apôtres qui les distribuaient, n'y avaient d'autre droit que celui de discerner les besoins et d'en régler le partage. Aussi vous voyez que Pierre, tout principal dépositaire qu'il est, déclare hardiment à ce boiteux qui se tenait à la porte du temple, qu'il n'a ni or ni argent à lui, et qu'il ne peut que lui donner la santé au nom de Jésus-Christ : *Argentum et aurum non est mihi* [1]; et saint Luc raconte ce trait miraculeux et la réponse de cet apôtre, immédiatement après nous avoir dit que tous les biens étaient communs entre les fidèles, parce qu'ils se déchargeaient, sur les apôtres, du soin de les distribuer, comme pour nous marquer que ces pieux dépôts, dont ils n'étaient que les distributeurs, ne les avaient pas enrichis, ni même tirés de leur première pauvreté.

Le nombre des fidèles croissant, ce dépouillement ne fut plus possible; la dispensation des biens temporels eût toute seule occupé les pasteurs destinés à dispenser les mystères de Dieu, et à vaquer à la prière et au ministère de la parole. Les fidèles se contentèrent de porter aux pieds des autels une partie de leur substance, de l'offrir au Seigneur comme des prémices saintes, comme un sacrifice de justice et de charité, afin que les ministres qui servaient à l'autel pussent vivre de l'autel; que la décence du culte fût soutenue; et que les besoins du troupeau, mieux connus du pasteur, fussent aussi plus sûrement soulagés par son ministère. La foi de ces temps heureux était si vive, la charité si abondante, que les païens eux-mêmes reprochaient aux fidèles

[1] Act., III, 6.

de prodiguer toutes leurs richesses aux temples et aux pasteurs, et de se faire une piété cruelle d'en dépouiller leurs propres enfants. C'est Prudence qui le rapporte : *Hæc occluduntur*, disaient-ils, *abditis ecclesiarum in angulis, et summa pietas creditur nudare dulces liberos* [1].

Les libéralités des princes grossirent ensuite ces pieuses richesses ; et comme l'Eglise vit entrer avec les Césars la splendeur et la magnificence dans son culte, jusque-là si simple et si obscur ; des offrandes des fidèles et des pieuses largesses des souverains, il s'en forma un trésor de charité, où les pauvres trouvaient des ressources journalières à leurs misères, et l'Eglise des moyens pour fournir à la structure de ses temples, à la décoration de ses autels et à l'entretien de ses ministres.

L'évêque jusque-là avait été chargé tout seul de la dispensation de tous les revenus du sanctuaire ; il était proprement le seul bénéficier de son Eglise, c'est-à-dire le seul dispensateur des biens que la piété des fidèles y avait consacrés ; lui seul, par le ministère de son diacre, fournissait à la nourriture des vierges, des veuves, des pupilles, des confesseurs, au besoin du reste des fidèles ; et c'était sur lui seul que roulait l'entretien et la subsistance des ministres subalternes.

Je sais que depuis, ou l'avarice des pasteurs et l'infidélité de leur dispensation, ou la multiplication des revenus sacrés, ou la multitude des ministres, obligèrent l'Eglise d'en venir à un partage. Mais ces biens pour être partagés ne changèrent pas de nature ; la portion suivit toujours le sort du principal ; chacun, en se chargeant d'une partie de l'héritage de Jésus-Christ, se chargea d'une partie des obligations qui en étaient inséparables ; en un mot, les pauvres eurent plus de dispensateurs ; mais les biens de l'Eglise n'en eurent pas pour cela plus de maîtres.

Cette doctrine et cette tradition supposées, voici les réflexions naturelles qui en naissent. Il est certain que les revenus de l'Eglise sont des aumônes et des dons pieux. J'avoue qu'en nous les confiant, les fidèles ont prétendu soutenir nos travaux, et nous faire recueillir des bénédictions temporelles, comme parle saint Paul, pour les spirituelles qu'ils avaient reçues de nous ; j'avoue encore qu'ils devaient ce tribut de justice à notre ministère ; car personne ne combat à ses propres frais, selon le langage du même apôtre.

Mais, en premier lieu, notre droit n'est fondé que sur nos besoins : notre indigence fait tout notre titre. C'est parce que la tribu de Lévi n'était point entrée en partage des terres avec les autres tribus, qu'elles furent obligées par la loi de fournir à sa subsistance. Si la Providence nous a ménagé d'ailleurs des secours temporels, il est contre l'équité naturelle, dit Julien Pomère, de convertir les aumônes dont nous sommes chargés, en nos propres usages ; c'est un bien que nous usurpons sur les malheureux ; nous sommes les premiers pauvres ; mais nous ne sommes que cela.

En second lieu, ces biens sacrés sont des aumônes ; et quiconque n'est pas pauvre, n'y a point de droit : mais ce sont aussi des salaires ; et quiconque ne travaille pas, n'en doit pas manger et en jouir ; autrement ce serait changer la récompense de l'apostolat en une occasion de mollesse, et sans entrer dans les fatigues et les périls d'une milice sainte, partager la solde et les dépouilles avec ceux qui ont combattu. Car, de bonne foi, les pieux fidèles qui se dépouillèrent de leurs biens au pied de l'autel, quelle vue purent-ils avoir que l'utilité de l'Eglise ? Ne crurent-ils pas, en augmentant ses possessions, augmenter son héritage spirituel ; multiplier les fidèles en multipliant ses ministres ; étendre l'œuvre de l'Evangile, et faciliter à l'Eglise de nouvelles conquêtes en la rendant plus puissante ? Or, je vous prie, quel avantage revient-il à l'Eglise de nourrir un ministre oiseux et inutile ? Quelle nouvelle gloire pour elle de fournir à la mollesse, à l'indolence, à la sensualité, aux plaisirs d'un clerc ou d'un moine fainéant et souvent dissolu ? N'est-ce-pas là plutôt sa honte et son opprobre ? Jugez vous-mêmes si les pieux fondateurs qui l'enrichirent, voulurent la déshonorer ; favoriser le luxe et la paresse de ses ministres, en la comblant de leurs bienfaits. Cependant, nous ne saurions avoir d'autre droit sur les biens sacrés que celui que nous ont donné les fidèles qui s'en sont dépouillés entre nos mains. Ces pieuses donations renferment une espèce de traité saint entre eux et nous, qui a ses conditions et ses réserves inséparablement attachées à la nature des biens qu'ils nous ont laissés. Si nous violons les conditions de ce traité, nous sommes

[1] S. Prud.

déchus du droit que nous avions aux biens que ce traité saint et sacré nous assure. Or, n'est-il pas vrai que s'ils nous ont préférés à leurs proches, ce n'a été que par un sentiment de religion ; que pour mettre à couvert entre nos mains le patrimoine des pauvres qui n'eût pas été en sûreté au milieu des révolutions et de la cupidité des familles? Pourquoi en effet frustrer leurs proches d'une partie de leur succession, s'ils avaient voulu seulement nous la remettre en pur don, et les appauvrir sans autre dessein que de nous enrichir de leurs dépouilles? Hélas ! ces pieux fidèles jouissent dans le ciel du fruit de leurs largesses; ils retrouvent dans le sein de Dieu, pour les biens passagers qu'ils lui ont généreusement consacrés, un trésor éternel et inépuisable que la malice des hommes ne peut plus leur ravir ; que le ver et la rouille ne saurait plus altérer. Mais s'ils pouvaient reparaître au milieu de nous, et voir l'usage que la plupart des ministres font des biens qu'ils avaient offerts à nos temples; s'ils pouvaient sortir de leurs mausolées, et voir ces temples eux-mêmes, où ils reposent, qu'ils avaient enrichis, dont ils avaient orné les autels avec tant de magnificence, et où ils avaient prétendu que s'offriraient sans cesse au Seigneur des prières ferventes et des sacrifices d'expiation ; s'ils pouvaient voir ces temples abandonnés, à demi ruinés ; ces autels qu'ils avaient élevés avec tant de soin, négligés, et indignes de servir à un ministère redoutable, et de recevoir les offrandes saintes ; s'ils pouvaient voir les ministres chargés de ces prières et du soin de ces temples, les connaître à peine, et dissiper ailleurs dans l'oisiveté, dans la bonne chère et les plaisirs, un bien destiné à tant de pieux usages ; s'ils voyaient ces abus et ces scandales, ne nous appelleraient-ils pas en jugement? Ne demanderaient-ils pas à rentrer en possession de ces héritages qu'ils avaient cru consacrer à la religion et à la piété, et qu'ils verraient employés à des usages mondains et profanes? Armés du même zèle qui les rendit si bienfaisants envers l'Eglise, ne chasseraient-ils pas, comme le Sauveur, de ces temples qu'ils avaient élevés et dotés avec tant de profusion, ces ministres oiseux et indignes qui les déshonorent par leurs mœurs et par leur inutilité, et qui font de ces maisons de prière, l'asile de leur faste, de leur orgueil, de leur sensualité et de leur paresse ?

Et de là naît une seconde réflexion. Les revenus ecclésiastiques étant des offrandes faites à l'autel, et des biens consacrés au Seigneur, vous ne pouvez donc plus, dit le premier concile de Milan, les employer qu'à des usages saints et religieux : *Eam naturam et conditionem consecuti sunt, ut in alium quam sacrum et pium usum eorum fructus converti nefas esset.* Vous leur devez le même respect, dit un ancien auteur, qu'aux vaisseaux sacrés, aux ornements qui servent à l'autel, et aux autres dons que la piété des peuples fait aux temples. Je ne dis pas qu'on ne peut, sans sacrilége, les faire servir à l'iniquité, et changer les fruits de la piété et de la justice en des instruments de crimes ; non, cela leur serait commun avec tous les autres biens. Mais je dis que depuis leur consécration, vous ne pouvez plus les faire servir à des usages mondains, indifférents, inutiles; je dis que des usages innocents et indifférents d'un bien commun et profane deviennent sacriléges si le bien est saint ; je dis que c'est tomber dans l'impiété et la profanation de ce prince de Babylone, qui faisait servir les vases du temple à ses repas ordinaires; je dis que nous devons les manier avec une espèce de religion et de culte, les regarder comme arrosés encore des larmes des fidèles, de ces pieux pénitents qui les offrirent comme le prix de leurs péchés ; embaumés, si j'ose parler ainsi, de leurs vœux et de leurs soupirs ; les regarder comme teints du sang de Jésus-Christ ; et par une maxime bien différente de celle des pontifes et des docteurs de la loi, ne les appliquer qu'à ce qui regarde le temple, parce qu'ils sont le prix du sang innocent.

Une troisième réflexion qui est encore une suite des deux précédentes, c'est que puisque le maniement des revenus ecclésiastiques n'est qu'une simple dispensation ; puisque ce sont des fonds publics, pour ainsi dire, destinés à servir de ressource aux calamités publiques ; puisque nos besoins une fois mesurés avec religion et retranchés, le reste n'est plus à nous, n'est plus qu'un bien étranger qu'on met en dépôt entre nos mains ; il s'ensuit que cette administration est une charge plutôt qu'un avantage ; que plus elle excède nos besoins, plus elle doit alarmer notre foi ; que tout ce qu'un riche bénéficier a par-dessus un autre qui l'est moins, c'est qu'il a plus de bien étranger à administrer et à distribuer ; c'est que sa dispen-

sation est plus pénible et plus périlleuse, sans être plus utile ; c'est, en un mot, que ses tentations et ses dangers sont plus grands, sans que ses avantages augmentent. Il est chargé de plus de bien ; mais il n'en est pas plus riche : *Qui multum, non abundavit*[1] : il est seulement plus à portée d'en faire un mauvais usage ; car qu'il est difficile d'avoir en sa disposition de grands biens dont personne n'est en droit de nous demander compte, ni de nous en disputer la propriété et l'usage, et de ne pas les regarder comme à soi, et de n'en retenir pour nos besoins que ce que l'Eglise nous eût accordé elle-même dans un temps, où, comme nous assure l'Apôtre, il suffisait aux ministres qu'on pourvût à la frugalité de leur nourriture et à la modestie de leurs vêtements : *His contenti simus*[2].

Enfin la dernière réflexion est que ces maximes qui paraissent si dures, si outrées, qui sont si universellement violées, et que la corruption de l'usage et le relâchement des ministres semblent avoir abolies, ne sont pourtant qu'une simple exposition de la doctrine des saints ; que ce langage est le langage de tous les siècles ; qu'encore aujourd'hui c'est le langage de l'Eglise, et de tous les interprètes de sa doctrine ; que le relâchement des auteurs les plus indulgents qui ont pu donner atteinte à toutes les autres maximes de la morale, et introduire un langage nouveau et inconnu sur les devoirs, ont respecté celui-ci, et n'en ont parlé que comme on en parlait dans les siècles les plus purs de l'Eglise. Ainsi il faut bien que la règle soit inviolable, puisque le relâchement qui a trouvé des raisons plausibles pour adoucir toutes les règles qui gênaient les passions, a laissé à celle-ci toute sa sévérité.

Je vous ai exposé ces réflexions sans art, et sans leur donner même la forme de discours : il est des vérités auxquelles on ne laisse toute leur force qu'en les exposant simplement. J'ai peu cité, parce qu'il aurait fallu trop citer. Lisez vous-mêmes les règles des canons et les ouvrages des saints, et vous trouverez la tradition constante de cette doctrine depuis les apôtres jusques à nous. Vous trouverez même sous la loi Judaïque que lorsque le profane Héliodore voulut piller les trésors du temple, le saint pontife Onias, en les lui montrant, lui déclara que c'étaient des dépôts sacrés, et la nourriture des veuves et des pupilles : *Ostendit deposita esse hæc et victualia viduarum et pupillorum*[1]. Vous trouverez que les prêtres des païens eux-mêmes regardaient les richesses de leurs temples comme des dépôts sacrés et les ressources des calamités publiques. Après cela vous ne serez plus surpris d'entendre un concile d'Antioche ordonner que l'évêque n'eût l'administration des biens de l'Eglise que pour les distribuer aux pauvres avec fidélité et avec religion : *Episcopus habeat Ecclesiæ rerum potestatem, ut eas in omnes egenos dispenset cum multa cautione et timore Dei* ; qu'il y participe lui-même, s'il est vrai qu'il soit pauvre ; mais qu'il ne s'en serve précisément que pour fournir à ses dépenses nécessaires : *Ipse autem earum sit particeps, si tamen indiget, ad suas necessarias expensas.* Ce canon seul renferme les trois points principaux que nous venons d'établir ; que vous n'êtes que dispensateurs des biens de l'Eglise ; que vous n'y avez droit que comme pauvres ; et que ce sont les besoins tout seuls qui doivent être les règles de l'usage.

Mais on convient, me direz-vous, du fond de cette doctrine ; on n'a jamais cru que les clercs fussent maîtres absolus des biens que l'Eglise leur confie ; cette erreur est l'erreur de peu de gens ; mais dans le détail, n'est-ce pas la prudence qui doit expliquer ces règles ? N'y a-t-il pas, par rapport aux personnes, certaines distinctions à faire dans l'usage des revenus sacrés ? Chaque clerc est simple dispensateur, il est vrai ; mais chaque clerc doit-il se prescrire les mêmes bornes ? L'Eglise elle-même ne veut elle pas qu'on ait égard à mille circonstances ; les besoins du clerc sont-ils les mêmes que ceux du pontife ? La règle du nécessaire ne souffre-t-elle pas autant de différences qu'il y a de rangs dans l'Eglise et de conditions dans l'état ? Voilà ce que j'ai appelé l'erreur des circonstances : on convient de la règle ; on s'abuse sur l'application ; et c'est cet abus qu'il faut combattre.

DEUXIÈME RÉFLEXION.

Il en est des maximes qui règlent l'usage des revenus sacrés, comme de toutes les autres maximes qui décident des principaux devoirs de la vie chrétienne. Tout le monde convient du fonds et du principe ; et il n'est presque personne qui ne s'égare et ne trouve des excep-

[1] II Cor., VIII, 15.
[2] I Tim., VI, 8.

[1] II Mach., III, 10.

tions et des adoucissements, quand il faut se l'appliquer à soi-même. La règle est toujours incontestable; l'application par rapport à nous est toujours douteuse.

Or, les circonstances sur lesquelles on s'abuse d'ordinaire dans l'usage des revenus ecclésiastiques, peuvent se réduire à quatre: premièrement, aux dignités où l'on est élevé; secondement, à la grandeur et à la distinction du nom que l'on porte; troisièmement, à l'abondance du revenu dont on jouit; enfin, aux superfluités dont on se fait des besoins ou des bienséances. Je ne vous demande que de l'attention; car je ne veux aujourd'hui vous parler que par de simples réflexions, et vous instruire plutôt uniment sur les règles que déclamer contre les abus.

La première circonstance qui regarde les dignités où l'on est élevé, est l'illusion la plus universelle sur cette matière. Mais pour séparer le vrai du faux sur un point d'un si grand usage, j'avoue d'abord que l'Eglise autorise des distinctions extérieures; que l'honneur du ministère demande certain éclat de ceux qui en occupent les premières places; que les ornements des lévites inférieurs marqués dans la loi n'égalaient pas la magnificence de ceux du pontife, ni la portion qui leur revenait des sacrifices, celle que le législateur avait réservée aux successeurs d'Aaron; et qu'ainsi, quoique les apôtres et les premiers pasteurs ne se distinguassent d'abord des ministres inférieurs que par une vie plus dure, plus pauvre, plus laborieuse, et que l'Eglise encore aujourd'hui ne mesure ses honneurs et ses récompenses que sur les services qu'on lui rend, et qu'elle n'accorde des distinctions et des prérogatives aux premiers pasteurs que pour l'accroissement de la foi et du royaume de Jésus-Christ sur la terre; il vrai néanmoins que les besoins de ses ministres augmentent à proportion de leur rang, et que ce qui pourrait suffire dans les places subalternes, ne suffit pas pour ceux qui sont à la tête. Je l'avoue; et j'aime mieux en accorder trop et demeurer en-deçà de la règle que de l'affaiblir, comme il arrive toujours, en voulant la pousser trop loin.

Mais, en premier lieu, je pourrais vous faire remarquer qu'il n'en est pas des honneurs du sanctuaire comme des dignités du siècle. Celles-ci fondées sur la crainte, sur un frein nécessaire aux passions des hommes, sur une autorité extérieure qui doit parler, et imposer aux yeux et aux sens, ont besoin d'une pompe extérieure pour se soutenir. La majesté des lois tire presque toute sa force de la majesté du souverain et de celle de ses ministres; il faut du spectacle et de l'appareil pour rendre les titres qui élèvent les hommes les uns sur les autres respectables. La puissance des souverains vient de Dieu seul; mais c'est l'orgueil qui a inventé ensuite la plupart des titres subalternes qui mettent une si grande différence parmi leurs sujets. Ainsi c'est à l'orgueil à soutenir ce que l'orgueil seul a inventé; ce sont des titres vains qu'il faut environner d'éclat pour en cacher le vide et le néant, et leur donner une sorte de réalité. Mais c'est l'innocence, la sainteté, la justice, la modestie, la pauvreté, le zèle, le travail qui font l'éclat des dignités du sanctuaire. Elles ne sont fondées que sur le mépris du monde et de tout ce qui ne brille qu'aux yeux des sens, puisqu'elles ne sont fondées que pour en donner l'exemple et l'inspirer aux fidèles. Les rois des nations tirent leur gloire de la domination et du faste; mais il n'en est pas ainsi de vous, dit Jésus-Christ. Ce fut en lavant les pieds à ses disciples, et en leur ordonnant de ne pas rougir du même ministère envers leurs inférieurs, qu'il les établit ses apôtres, c'est-à-dire les princes et les chefs de son royaume. La magnificence n'est pas l'état de l'Eglise sur la terre: elle est ici-bas étrangère, désolée de l'absence de son époux, affligée des scandales qui la déshonorent, des persécutions qui la troublent, des schismes qui la déchirent, des plaies domestiques qui la percent d'un glaive de douleur; et tandis qu'elle est couverte de deuil et d'amertume, et que toutes ses voies pleurent, ses ministres ne doivent pas venir lui insulter par une pompe si déplacée et si éloignée de son esprit.

Voilà ce que je pourrais d'abord vous faire remarquer; mais pour en venir à quelque chose de plus précis, je vous dis, en second lieu, que si l'Eglise autorise quelques distinctions extérieures dans ses ministres, elle autorise celles seulement qui peuvent faire valoir l'autorité sainte du ministère; c'est-à-dire nous faciliter le succès de nos fonctions, préparer l'esprit des peuples au respect et à l'obéissance, donner du poids aux règles, et faire

fructifier l'œuvre de l'Evangile. Elle n'autorise que celles qui nous mettent plus en état de maitennir la discipline, le bon ordre et la subordination parmi ses ministres; de pourvoir aux besoins des fidèles; de rendre les exemples de notre modestie, de notre frugalité, de notre détachement, de notre charité, plus éclatants par l'éclat et les distinctions qu'elle nous accorde, et d'être plus utiles à mesure que nous sommes plus élevés. Tout ce qui ne se rapporte pas à cette fin, est hors des vues et des intentions de l'Eglise. Tout ce qui ne tend qu'à nourrir la complaisance et l'orgueil; qu'à nous attirer de vains regards; qu'à nous faire paraître dans le temple de Dieu comme ces idoles des nations qui n'étaient redevables du culte et des hommages des peuples qu'à l'or et à la vaine magnificence dont elles brillaient; tout ce qui est inutile au salut des âmes, à l'édification de l'Eglise, au progrès de la foi, ne convient pas à des dignités qui ne sont établies que pour la sanctification des fidèles. C'est à nous à distinguer ce que la gloire de Dieu demande, d'avec ce que la cupidité nous inspire; de ne pas confondre les intérêts de l'Eglise avec ceux de notre vanité; les secours innocents d'une dignité sainte avec l'appareil d'un poste profane; et de ne pas prétendre honorer notre ministère par un air de faste et d'ostentation qui déshonore l'Eglise qui nous l'a confié, et qui nous attire plutôt le mépris et les censures que le respect et les hommages des peuples.

Je vous dis, en troisième lieu, que plus vous êtes élevé, plus l'Eglise attend de vous que vous serez le modèle du troupeau; plus vos vertus doivent égaler la prééminence de la place que vous occupez, plus, dit le saint concile de Trente [1], vous devez tellement régler votre conduite extérieure que les autres puissent prendre dans vos mœurs les règles de tempérance, de modération, de simplicité et de cette humilité noble et chrétienne qui nous rend si agréables à Dieu et si respectables aux hommes. Je dis que vos obligations croissent par conséquent avec votre rang; que plus vous avez de peuples à conduire, plus vous avez de misères à soulager; et qu'ainsi moins il doit vous rester des biens de l'Eglise pour les profusions du faste et de la mollesse. Je dis que plus vous êtes élevé, plus votre dignité sainte vous approche de Jésus-Christ le prince des pasteurs, dans les travaux depuis sa jeunesse, pauvre et n'ayant pas où reposer sa tête; que plus vous paraissez revêtu de son autorité, plus vous devez paraître animé de son esprit, et représenter ses vertus, comme vous représentez sa personne; être humble, modeste, ennemi du faste et des honneurs comme lui; touché comme lui de la seule gloire de son Père, et du salut des brebis d'Israël qui périssent; plein de tendresse pour les malheureux, et multipliant, pour ainsi dire, le pain même qui vous est nécessaire, pour soulager leur indigence. Ceux que l'Eglise a appelés aux honneurs du sanctuaire, dit encore le même concile, doivent bien comprendre qu'ils n'ont pas été revêtus de cette dignité pour y chercher leurs propres intérêts, pour amasser des richesses, ou pour y vivre dans l'opulence et dans le luxe; mais pour y travailler sans relâche à la gloire du Seigneur, et pour y passer leur vie dans une sollicitude et une vigilance continuelle.

En quatrième lieu, vous ne devez pas confondre ici ce que les règles canoniques accordent aux dignités de l'Eglise, avec ce que les abus des siècles postérieurs y ont ajouté. L'Eglise, par une fatale nécessité, toute divine qu'elle est, suit dans sa police extérieure, et dans la ferveur ou le relâchement des siècles, la destinée des choses humaines, et éprouve comme elles les vicissitudes inséparables de la condition des choses présentes. Mais les temps qui ont changé les mœurs, n'ont pas changé les règles; et les exemples du plus grand nombre augmentent les abus, mais ne les autorisent pas. Lisez les lois saintes de nos pères sur la frugalité même de ceux en qui réside l'honneur du sacerdoce et l'excellence de l'autorité: *A l'imitation de nos pères assemblés dans le concile de Carthage*; (c'est encore le saint concile de Trente qui parle; et je vous le cite exprès préférablement à tant d'autres, parce que ce sont des lois faites presque de nos jours, et auxquelles on ne peut opposer ni la prescription des temps, ni la différence des mœurs et des siècles); *non-seulement nous ordonnons que les évêques usent d'ameublements modestes et se contentent d'une table frugale; mais encore que dans toute leur conduite, dans leurs maisons et sur leur personne, il n'y paraisse rien qui soit éloigné de cette sainte pratique, et qui ne res-*

[1] Sess. XXV.

sente la simplicité, le zèle de Dieu et le mépris des vanités du siècle. Ne quid appareat quod ab hoc sancto instituto sit alienum, quodque non simplicitatem, Dei zelum ac vanitatum contemptum præ se ferat. Or, mes Frères, c'est aux lois de l'Eglise, et non aux usages d'un monde corrompu, à régler la conduite de ses ministres. C'est à elle, qui met en dépôt ses richesses entre vos mains, à vous en marquer l'usage. Si vous vous éloignez de son esprit et de ses intentions dans l'administration de ses biens, elle rétracte en secret le don qu'elle vous en a fait; elle vous regarde comme un économe infidèle; et ne pouvant vous dépouiller ici-bas de ces biens sacrés, elle s'attend à vous en faire rendre compte un jour jusqu'au dernier denier devant le premier Pasteur et le seul Seigneur de l'héritage qu'elle vous avait confié. Eh! quoi, mes Frères! parce que le monde autorise dans les ministres le faste, l'orgueil, les profusions, des mœurs opposées aux règles de l'Evangile, vous croiriez que l'Eglise a cru devoir se relâcher de ses règles pour se rapprocher du monde, le ménager, et ne pas contredire l'erreur de ses jugements? Elle gémit des abus que le monde vient porter jusque dans le sanctuaire; et plus ils gagnent et se répandent, plus elle s'afflige et les déteste. Mais je n'en dis pas assez. N'accusons pas le monde, mes Frères, d'autoriser nos abus; et rendons-lui justice. Ce monde lui-même, tout corrompu qu'il est, blâme en secret dans les pasteurs et les ministres ce faste et ces profusions dont il semble leur faire honneur; il est le premier et le plus rigide censeur d'un abus qui paraît son ouvrage; tout aveugle et injuste qu'il est, il respecte encore assez la majesté de la religion, pour comprendre que ses ministres doivent l'honorer plutôt par la sainteté de leur vie que par la pompe qui les environne; il sent le ridicule et l'indécence d'un faste attaché à un état saint et à l'usage d'un bien consacré à la piété et à la miséricorde; les plus mondains eux-mêmes sont indignés, scandalisés de voir servir au luxe, à la sensualité, à l'intempérance, et à toutes les pompes du siècle, des richesses prises sur l'autel; ils blâment la simplicité de leurs pieux ancêtres d'avoir laissé des biens si considérables aux Eglises, pour nourrir la mollesse, la vanité et le faste des ministres; et de n'avoir diminué les possessions et les héritages de leurs maisons, que pour augmenter les abus et les scandales de l'Eglise; ils disent que ces biens sortis de leurs maisons auraient été plus utilement employés à l'éducation de leurs enfants, et à les mettre en état de servir la patrie, qu'à nourrir le faste et l'oisiveté d'un clerc inutile à l'Eglise et à l'Etat; ils se plaignent que les clercs tout seuls vivent dans l'opulence, tandis que tous les autres états souffrent, et que le malheur des temps se fait sentir au reste des citoyens. L'hérésie, en usurpant le siècle passé les biens consacrés à l'Eglise, n'allégua point d'autre prétexte. L'usage profane que la plupart des ministres faisaient des richesses du sanctuaire, l'autorisa à les arracher de l'autel, et à rendre au monde des biens que les clercs n'employaient que pour le monde. Et que sais-je, si le même abus qui règne parmi nous n'attirera pas un jour à nos successeurs la même peine[1]; et si la justice de Dieu ne permettra pas que des biens sacrés dont l'usage déshonore si fort son Eglise, soient livrés aux ennemis de son nom, et deviennent, comme parmi tant de peuples séparés de l'unité, la proie de l'hérésie? Ce fut l'usage indigne et sensuel que les enfants d'Héli faisaient des dons faits à l'autel, et du revenu de leur sacerdoce, qui livra l'arche sainte aux Philistins, et qui fit cesser pour quelque temps dans Israël la libation et le sacrifice. La profanation des choses saintes demeure rarement impunie; et si Héliodore, tout païen qu'il était, est si sévèrement châtié pour avoir osé porter ses mains sacriléges sur les trésors du temple, quel châtiment ne doivent pas attendre les ministres du temple eux-mêmes, s'ils sont assez malheureux que d'en abuser?

Aussi je vous dis en cinquième lieu, croyez-vous de bonne foi que les pieux fidèles qui enrichirent autrefois nos temples, prétendirent y fonder des places et des dignités superbes, fastueuses, mondaines? Quoi! eux qui engagés dans le siècle renonçaient à ses vanités, auraient voulu les introduire dans le lieu saint? Quoi! les Paule, les Marcelle, les Olympiade, ces saintes veuves qui consacraient si généreusement à Jésus-Christ la succession de leurs ancêtres, n'auraient voulu se dépouiller d'une pompe mondaine, que pour en revêtir ceux qui doivent en inspirer le mépris aux autres? Elles qui édifièrent tant le monde lui-même,

[1] Le sage et prévoyant génie de Massillon, en gémissant sur l'abus que faisaient des biens sacrés tant d'ecclésiastiques courtisans oisifs et fastueux, a prophétisé ce qui arriva un siècle après ces discours si justement sévères.

auraient-elles voulu être un sujet de scandale à l'Eglise de Jésus-Christ ; et les monuments éternels de leur modestie et de leur dépouillement pourraient-ils devenir entre nos mains des prétextes d'ostentation et de luxe ? C'était la charité, la sainte simplicité des premiers pasteurs, qui attirait à l'Eglise ces pieuses libéralités ; et si dès lors ses ministres eussent paru environnés d'orgueil et de faste, jamais ces pieux fidèles n'eussent confié l'administration de leurs largesses à des dispensateurs qui auraient paru plus occupés de leurs aises et de leurs plaisirs que des besoins des pauvres. C'est donc à la sainteté seule de nos prédécesseurs, que nous sommes redevables des richesses qui leur furent confiées ; et nous ne sommes pas dignes de succéder à leur administration, si nous ne succédons pas aux vertus qui la leur attirèrent.

Mais les dignités de l'Eglise n'ont-elles pas besoin d'un certain éclat, pour s'attirer le respect des peuples ? Ne serait-il pas à craindre qu'elles ne tombassent dans l'avilissement, si elles n'étaient soutenues par quelque décoration extérieure, nécessaire à l'autorité ? Cette rigoureuse simplicité pouvait édifier dans les siècles où tous les fidèles étaient saints ; mais dans la corruption de nos mœurs, où le monde n'est déjà que trop disposé à mépriser les clercs, et la sainte autorité du sacerdoce, ne faut-il pas la revêtir d'une certaine pompe qui impose, et qui rende du moins l'éclat du culte respectable à ceux qui en méprisent les lois ?

Mais, mes Frères, quand est-ce que le monde a cessé de respecter les ministres ? N'est-ce pas quand ils ont cessé eux-mêmes de se rendre respectables ? Est-ce le déréglement du monde ou celui des clercs qui a changé en satire et en mépris la vénération des fidèles pour les personnes consacrées au saint ministère ; et croyez-vous qu'une vaine pompe que le monde lui-même censure, puisse remplacer les vertus qui seules nous attirent du respect, et qu'elle puisse honorer l'Eglise qu'elle-même afflige et déshonore ? Est-ce que les dignités saintes ne doivent imposer qu'aux yeux et aux sens ? Ne sont-elles pas uniquement établies pour édifier, pour parler au cœur, pour inspirer la haine du monde, le désir et l'amour des biens éternels ? L'Eglise a-t-elle besoin de faste et d'orgueil pour se soutenir ? C'est par la sainteté et par la charité qu'elle s'est établie ; et c'est par là qu'elle se soutiendra et qu'elle s'étendra jusques à la consommation des siècles. Quel respect peut lui attirer le faste de ses ministres ? Il a servi de prétexte à des royaumes entiers pour se séparer de son unité ; il a arraché de son sein des nations nombreuses qu'elle avait autrefois acquises par le sang de ses martyrs et de ses apôtres ; il leur fournit encore aujourd'hui des censeurs, des dérisions, des blasphèmes contre elle ; il scandalise ceux qui sont demeurés dans son unité ; il ébranle la foi des simples ; il affermit l'impie dans son impiété ; il laisse la veuve et l'orphelin dans l'indigence et dans le désespoir ; il fait monter jusques au trône de la justice de Dieu les clameurs des pauvres négligés abandonnés, et dont la misère et le délaissement crie vengeance contre ces dispensateurs barbares, qui refusent à ces infortunés un bien qui leur appartient, pour l'employer à des profusions indécentes et cruelles. Voilà la gloire qui en revient à l'Eglise ; c'est à vous à voir si vous voulez compter ses schismes, ses scandales, sa honte, sa douleur et ses pertes, parmi ses avantages.

J'avoue que la modestie de ses ministres et de ses pasteurs ne doit avoir rien d'abject et de méprisable. Mais une noble simplicité a mille fois plus de dignité aux yeux du monde même, que tout le vain appareil d'une magnificence déplacée ; il n'est rien de si bas que de vouloir se faire respecter par des endroits qui ne conviennent ni à notre état, ni à nos fonctions ; jamais les ministres de l'Eglise n'ont été plus honorés que dans les siècles où ils parurent plus pauvres et plus modestes. Corneille, cet officier romain, tout gentil qu'il est encore, se jette aux pieds du prince des apôtres ; mais est-il ébloui de la pompe et de l'éclat qui l'environne ? Il le trouve logé sur le bord de la mer, chez un ouvrier de la lie du peuple ; sa parure, sa suite, tout répond à la pauvreté et à la simplicité de son logement ; c'est la piété, c'est l'innocence, c'est je ne sais quoi de divin que la sainteté répand sur le visage de cet apôtre, qui fait sentir à Corneille la grandeur de cet homme et l'excellence de son ministère. Les honneurs que l'officier de la reine Candace rendit à Philippe, en le faisant monter dans son char, furent-ils fondés sur la pompe qui environnait ce ministre de Jésus-Christ ? L'homme de Dieu était à pied portant, dans la simplicité de son

maintien, la ressemblance d'un prophète; et à l'éclat céleste que la grâce répand sur son visage, cet officier le prend pour l'Ange du Seigneur envoyé pour l'instruire, et lui montrer la voie du salut. Un saint Léon accompagné de sa vertu et de la seule dignité de son sacerdoce; un Benoît dans sa solitude arrêtent-ils la fureur et les ravages de deux princes barbares, et les forcent-ils de respecter en eux la présence du Dieu dont ils sont animés, par la magnificence qui les environne, ou par la sainteté de leur vie et l'éminence de leurs vertus? Non, mes Frères, soyons saints, et nous serons respectés ; honorons notre ministère, et notre ministère nous honorera ; ne nous conformons pas aux vaines pompes du monde ; c'est le seul moyen de nous attirer sa vénération et ses hommages ; le monde envie plus notre opulence qu'il ne l'honore ; faisons-en un saint usage; il n'enviera plus nos richesses, et il respectera notre charité. C'est connaître peu la sainteté de notre ministère, de se persuader qu'il y ait quelqu'autre chose que la vertu qui puisse le rendre respectable; mais c'est encore moins connaître le monde, de croire lui inspirer du respect pour la religion par les mêmes abus qui rendent ses ministres méprisables. Un Augustin vêtu simplement, ne se nourrissant que de simples légumes, et n'accordant qu'à l'hospitalité, dit Possidius, une nourriture plus délicate, c'est-à-dire l'usage de la viande, quels honneurs ne reçut-il pas de son siècle! Le grand Basile ne portait jamais sur son corps que le même vêtement; et toutes les richesses, dit saint Grégoire de Nazianze, qu'on lui trouva après sa mort, se réduisirent à une croix : cependant Basile est l'oracle de l'Orient, respecté de tout l'univers et des Césars eux-mêmes dont il combattait les erreurs. Exupère, ce pasteur si respectable, pousse si loin, dit saint Jérôme, l'excès de son détachement et de ses largesses, qu'il est réduit à porter la divine Eucharistie dans un panier d'osier, et le sang de Jésus-Christ, dans un vase de terre. O sainte magnificence! ô faste vraiment épiscopal, et digne d'un ministre de la croix! ô spectacle de charité mille fois plus digne du respect et des hommages des peuples, que tout le vain éclat d'un luxe profane! Je ne vous dis pas : Regardez et faites selon ce modèle. Ces grands exemples ne sont plus de nos mœurs. Mais je vous dis. Voyez si l'Eglise perdait quelque chose de sa majesté dans la simplicité et la frugalité de ces pasteurs illustres; si la dignité de l'épiscopat fut jamais regardée avec plus de vénération, que lorsqu'elle ne brilla que par la sainteté, l'humilité, et la pauvreté évangélique de ceux qui en étaient revêtus? Première circonstance sur laquelle on s'abuse : l'erreur des dignités.

La seconde est celle que nous avons appelée l'erreur du nom. J'avoue d'abord que les personnes distinguées du côté de la naissance ont besoin, par les suites de leur éducation, de certains adoucissements, dont ceux qui sont nés dans le peuple peuvent se passer; et qu'il est pour elles des nécessités qui seraient mollesse et profusion dans les autres. Mais pensez-vous que l'Eglise qui condamne dans les laïques mêmes cette pompe profane qu'un usage peu chrétien attache au fantôme du nom et de la naissance, non-seulement l'autorise dans ses ministres, mais veuille même la payer du bien des pauvres, des richesses du sanctuaire, et faire les frais d'un abus dont elle gémit et qu'elle déteste? Etes-vous ministres de Jésus-Christ comme noble, ou comme pieux, fidèle, vigilant, laborieux, éclairé? Est-ce votre nom, ou votre vertu, qui a porté l'Eglise à vous choisir et à vous consacrer aux fonctions de l'autel? Est-ce la naissance, ou la science et la piété, qui remplissent les devoirs du saint ministère? Pourquoi voulez-vous donc que l'Eglise accorde un plus grand salaire à ce qui est inutile à ses fonctions? Ce n'est pas celui qui est plus noble et plus illustre, c'est celui qui travaille le plus, dit saint Paul, qui est digne d'un double honneur. Un grand nom vous donne-t-il plus de zèle, plus de lumière, plus de sainteté, plus de fidélité et d'application à vos devoirs? Qu'en revient-il à l'Eglise? Pourquoi voulez-vous donc qu'elle vous en tienne compte; et qu'un titre qui n'ajoute rien à vos services, augmente à votre égard ses libéralités?

D'ailleurs, souvenez-vous du principe déjà établi : quelque puisse être la distinction de votre naissance, l'Eglise ne vous nourrit que comme pauvre ; le fonds d'où est tirée la portion du bien qu'elle vous distribue, est le fonds de la veuve et de l'orphelin, des malheureux et des indigents. Or, l'Eglise distributrice de ces pieuses largesses ne prétend pas donner à un pauvre d'un sang illustre tout ce qu'il lui aurait fallu dans le monde pour soutenir

l'orgueil de sa naissance, si sa fortune eût répondu à son nom. On peut, à la vérité, distinguer un pauvre d'un grand nom, par de plus grandes libéralités ; mais on se souvient toujours qu'on distribue des aumônes, et que les aumônes ne rendent pas aux malheureux ce que la fortune leur a ôté, mais ce que la nature seule leur refuse. Ecoutez Pierre de Blois : Si parce que vous êtes fils d'un grand, (il écrit à un évêque de Chartres), ou que vous comptez des rois parmi vos ancêtres, vous prétendez que c'est une nécessité à vous de faire plus de dépense qu'un autre, je vous dis, de la part de Dieu, que cette prétendue nécessité ne doit pas tomber sur le patrimoine de Jésus-Christ : *Necessitas hæc Christi patrimonium non contingit.* Au contraire, la modestie épiscopale doit modérer les dépenses que vous eussiez faites dans le monde, et changer vos profusions en de saintes largesses. Voilà le langage de l'Eglise, et la pratique de tous les saints pasteurs dans tous les siècles. Paul, citoyen romain, prétendit-il à plus de distinctions extérieures ; et fut-il plus à charge à l'Eglise que Pierre simple pêcheur ? Vous le savez ; il ne souhaita, comme il dit lui-même, ni l'or, ni l'argent, ni les vêtements de personne ; le travail de ses mains fournit à ses besoins ; il ne voulut pas même être à charge aux fidèles qu'il avait enfantés en Jésus-Christ, et dont il avait droit d'exiger l'honneur et le salaire dus aux ministres de l'Evangile ; et le seul privilége qu'il tira de sa naissance, fut de travailler plus que les autres dans l'apostolat, et d'en recueillir moins de fruits temporels. Les Ambroise, les Paulin, ces grands évêques sortis d'un sang illustre, vécurent-ils avec plus de splendeur et de magnificence qu'Augustin, fils d'un simple habitant de Tagaste ? Paulin vendit les grands biens qu'il avait reçus de ses ancêtres, et les cacha dans le sein des pauvres ; Ambroise, jusques aux vaisseaux sacrés, pour soulager les misères de son peuple. « Mes trésoriers, disait-il lui-même, sont les pauvres de Jésus-Christ ; les gardes qui m'environnent sont les aveugles, les boiteux, les malades, les vieillards ; et tout mon trésor sont leurs vœux et leurs prières ». Oui, mes Frères, ces saints pasteurs, en dépouillant l'ignominie de l'habit séculier, dépouillaient toutes ces vaines distinctions que le siècle seul doit connaître ; oubliaient le nom de leurs ancêtres et la maison de leur père, du moment qu'ils avaient pris le nom de pasteur ; ce nom si doux, si humble, et si favorable aux peuples ; ils ne connaissaient plus de généalogie, dès qu'ils étaient entrés dans le sacerdoce de Melchisédech, persuadés que l'Eglise ne respecte et ne connaît de nom dans ses ministres, que le nom auguste de leur ministère.

De plus, mes Frères, un prêtre, un pasteur peut-il aliéguer son nom et sa naissance, et excuser là-dessus son faste et ses profusions, tandis qu'une infinité de fidèles dont il est le père, que des membres de Jésus-Christ dont l'Eglise l'a chargé, gémissent dans l'affliction et dans l'indigence, sans secours, sans protection, sans autre ressource que celle de leurs larmes et de leur patience ; abandonnés, inconnus, même de celui qui devrait connaître ses brebis, les appeler par leur nom, les soulager, et ne pas permettre qu'aucune périsse ? Honore-t-on son nom et sa naissance par l'inhumanité et par l'oubli de la miséricorde ? Est-on grand par les profusions du luxe ou par les sentiments nobles du cœur ; et qu'y a-t-il de plus bas et de plus peuple [1], que d'être insensible à des misères qu'on est obligé de soulager ; et de retenir, pour vivre dans l'abondance, le bien de mille malheureux qui souffrent, et qui invoquent la mort comme le seul remède et le terme heureux de leurs peines ? N'est-ce pas la noblesse du sang elle-même qui doit alors nous ouvrir le cœur, nous inspirer des sentiments élevés, bienfaisants, et dignes d'une âme qui n'est pas née dans la foule ? Si la naissance mettait quelque distinction parmi les pasteurs et les ministres de l'Eglise ; s'il était permis de leur donner à chacun des prérogatives et des caractères ; c'est que ceux qui sont nés dans le peuple devraient être plus durs, plus enflés de leurs dignités, plus jaloux de tout appareil de vanité qui relève leur bassesse, moins capables de libéralité envers les pauvres ; au lieu que la générosité, l'élévation des sentiments, la sensibilité pour les malheureux, le mépris noble du faste et de la magnificence, les largesses abondantes paraîtraient le partage de ceux qui ont dû hériter de leurs ancêtres, avec un nom illustre, des sentiments dignes de leur naissance. Hélas, mes Frères ! le riche de l'Evangile est réprouvé, parce

[1] Expression remarquable dans la bouche de Massillon.

qu'il vivait dans le luxe et dans la bonne chère, et qu'il laissait languir sans secours Lazare couvert de plaies, qui gémissait à sa porte. Cependant ce riche, de la manière dont Jésus-Christ nous en parle, était un homme distingué dans son peuple : il n'employait à ses festins et à sa magnificence qu'un bien qu'il avait reçu de ses ancêtres ; un bien qui était à lui, et dont il pouvait, ce semble, disposer à son gré. Mais vous, qui, sous prétexte d'une vaine distinction de nom, employez aux mêmes profusions le bien de la veuve et de l'orphelin, le patrimoine de ces Lazares infortunés que vous négligez ; vous qui ajoutez à la barbarie et à la sensualité du riche réprouvé l'injustice qui vous fait refuser aux pauvres un bien sacré qui leur appartient, et le dissiper en de folles profusions, voyez si votre jugement ne sera pas plus rigoureux, et si les châtiments que la justice de Dieu vous prépare ne surpasseront pas autant ceux de ce riche infortuné que votre crime est infiniment au-dessus de celui qu'on lui reproche.

Enfin pour ne laisser rien à dire sur un point si essentiel, j'accorde, pour un moment, que les lois de l'Eglise vous permettent de vous donner les mêmes aises, les mêmes superfluités du bien sacré qu'elle vous confie, que vous auriez pu vous donner dans le monde du patrimoine de vos ancêtres. La prétention est ridicule ; et vous en convenez ; mais supposons-la pour un moment. Eussiez-vous trouvé dans un partage domestique de quoi soutenir la vanité de votre nom, dont vous faites monter si haut les profusions et les dépenses inévitables ? Le dernier peut-être d'une famille nombreuse, ou du moins exclu des droits et des prérogatives de l'aînesse, vous vous seriez vu réduit dans le monde à une fortune médiocre, à une portion de cadet toujours fort mince dans les maisons les plus anciennes. Or, je vous demande : Voulez-vous être plus opulent sous Jésus-Christ pauvre que vous ne l'eussiez été, dit saint Jérôme, sous l'empire de Mammon ? Quoi ! l'Eglise sera obligée d'établir dans le luxe et dans l'abondance ceux que le monde aurait laissés dans une honnête médiocrité ? Vous seriez plus à votre aise du patrimoine des pauvres, que vous ne l'eussiez été de la succession de vos ancêtres ? Votre nom n'eût pas souffert, dans le monde, de l'obscurité, de la modicité de vos biens et de votre fortune ; et il souffrirait dans l'Eglise de votre charité, de votre frugalité, de votre modestie ? Quoi ! le monde qui a formé le fantôme et la vanité du nom et de la naissance, n'eût pas soutenu en vous son ouvrage ; et l'Eglise qui la condamne, cette vanité, qui la combat, serait elle-même obligée de la soutenir ? Les bienséances du monde ne seraient point blessées, lorsque votre fortune ne répondrait pas à votre nom ; et celles de l'Eglise le seraient, lorsque l'innocence, la simplicité, la tempérance, la piété de votre vie répondrait à la sainteté de votre caractère ? Répondez, si vous l'osez. O mon Dieu ! si vous nous avez enseigné qu'il est presque impossible aux riches du siècle de se sauver ; si les biens de ce monde attirent presque toujours de secrètes malédictions sur ceux qui les possèdent ; s'il est si difficile d'en user selon les règles de la foi, de la charité, de la tempérance et de la pauvreté chrétienne ; ô mon Dieu ! quels doivent donc être les dangers de l'usage des biens sacrés ! quels obstacles pour le salut ! quels abîmes d'omissions, de superfluités, de profusions, de profanations, sur lesquels l'exemple commun répand de funestes ténèbres, qu'on n'approfondit presque jamais, et sur quoi on ne s'avise pas même d'entrer en scrupule ! Décidez là-dessus si la circonstance du nom et de la naissance doit vous rassurer sur l'injuste dispensation des revenus de l'Eglise.

Mais peut-être que l'erreur de la troisième circonstance vous sera plus favorable : elle roule sur l'abondance ou la médiocrité des revenus sacrés. Il paraît d'abord étonnant que la même erreur puisse naître de deux circonstances si opposées ; mais l'expérience ne permet pas d'en douter. Si le revenu sacré dont on jouit, est considérable, on croit que les dépenses doivent augmenter à proportion ; et il ne reste presque rien pour les pauvres. S'il est modique, à peine en a-t-on assez pour soi, et les pauvres n'y peuvent plus rien prétendre. Ces abus sont grossiers, il est vrai ; mais la cupidité, autorisée par l'usage, trouve partout des vraisemblances.

En effet, mes Frères, quelle que puisse être l'abondance des biens que l'Eglise vous a confiés ; (je n'examine pas ici si cette abondance est dans les règles, et si la pluralité des titres que vous possédez, et qui enflent si fort votre revenu, est conforme aux intentions, à l'esprit

et aux plus saintes lois de l'Eglise ; vous savez que non ; mais ce doit être là le sujet d'une autre instruction) : quelle donc que puisse être cette abondance, vous n'en êtes pas plus riche : je l'ai déjà dit, vous n'êtes que chargé d'une plus grande administration ; donc vous n'en avez pas plus pour vous-même.

Car, dites-moi, je vous prie : au commencement que l'évêque avait seul entre les mains tout le revenu de son Eglise, en était-il plus fastueux, plus autorisé à des profusions ? L'épiscopat était-il regardé alors comme un poste plus riche, plus éclatant, plus commode, plus favorable aux délices et aux profusions de la vanité ? Vous n'avez qu'à remonter à ces temps heureux ; jamais l'Eglise n'eut des pasteurs plus pauvres, plus charitables, plus pénitents, plus saints. L'évêque n'était que l'économe et l'inspecteur universel ; il était chargé de plus de sollicitudes ; il ne lui en revenait pas plus d'avantages : il passait plus de biens sacrés par ses mains ; il ne lui en restait pas plus pour lui-même. Et certes, mes Frères, un bien change-t-il de nature par son abondance ? Quand on vous donnerait un trésor en dépôt, en seriez-vous plus riche qu'un autre qui ne serait dépositaire que d'une somme médiocre ? Si vous n'êtes que dispensateur, qu'importe que vous ayez plus de biens à dispenser ? Vous gardez la portion d'un plus grand nombre de pauvres ; voilà votre unique privilége : mais vos droits et vos besoins n'augmentent pas pour cela.

Et une nouvelle preuve de cette vérité, c'est que remontez à l'origine ; d'où vient que l'Eglise a attaché de plus grands revenus à certains bénéfices ? Est-ce pour ménager plus de plaisirs, plus de magnificence à ceux qui en sont pourvus ? Vous comprenez d'abord que ce ne saurait être là l'intention de l'Eglise ; c'est donc parce que les charges de ces bénéfices étaient plus considérables, le monastère plus rempli de saints moines, les pauvres qui en dépendaient, plus nombreux ; c'est, en un mot, que ces biens plus abondants étaient nécessaires à plus de saints usages : c'étaient les besoins seuls de l'Eglise qui multipliaient, qui grossissaient les saintes libéralités des fidèles. Les mêmes besoins peut-être ne se trouvent plus ; mais l'Eglise en a de tant de sortes ! La même espèce de maladie, de misère, que les pieux fondateurs avaient en vue, ne subsiste peut-être plus ; mais tant qu'il y aura des pauvres et des malheureux, la même intention subsiste toujours ; ils doivent remplacer ceux qui les ont précédés, et entrer en part des libéralités auxquelles leur misère leur donne droit. Les besoins peuvent changer ; mais comme les biens sacrés ne changent pas de condition, l'usage en est toujours le même.

Mais loin d'avoir un revenu abondant, dites-vous, le vôtre peut à peine suffire. Pour éclaircir ce dernier article, il n'y a qu'à passer à la quatrième circonstance, qui est l'abus des superfluités dont on se fait des besoins. Je ne prétends pas ici entrer dans un détail odieux et inutile, ni régler au juste jusques où peuvent s'étendre les besoins de chaque ordre ecclésiastique. Cette décision dépend de mille circonstances qu'on ne peut ni prévoir ni résoudre dans un discours : il suffit d'établir la règle ; les cas particuliers se décident ensuite d'eux-mêmes.

Une maxime incontestable, et que nul relâchement n'a jamais ni combattue, ni entrepris même d'adoucir, est que le nécessaire des clercs a des bornes bien plus étroites et plus rigoureuses que celui des laïques. Dans le nécessaire des laïques, on renferme non-seulement les besoins de la vie, mais encore les bienséances que le monde a attachées à chaque état ; les délassements permis ; certains usages dont une coutume universelle a fait des lois ; des réserves prudentes pour l'établissement d'une famille : tout cela retranché, le reste est un superflu qui ne leur appartient pas, et qu'ils doivent aux pauvres. Mais dans le nécessaire des clercs, comme tout le bien que l'Eglise leur confie, est un bien étranger et sacré, destiné aux pauvres, et dont l'Eglise ne leur accorde une portion à eux-mêmes que comme pauvres ; on ne peut y comprendre que les simples besoins, c'est-à-dire ce qui est nécessaire pour soutenir la décence de son état ; je dis la décence sage, chrétienne, ecclésiastique, modeste ; et non ce faste et cette pompe à laquelle le monde donne le nom de décence, et qui est très-indécente et très-peu convenable à la modestie et à la simplicité de notre saint ministère.

En effet, une seconde maxime aussi capitale que la première est que vous ne devez pas régler vos besoins sur l'usage, sur les maximes fausses et corrompues du monde, mais sur les lois de l'Eglise, comme il a été déjà dit

touchant les mœurs et la frugalité des clercs : voilà d'un seul coup bien des questions décidées. C'est le premier concile de Milan, qui nous propose cette règle puisée dans la doctrine des Pères, et dans les plus anciens décrets de l'Eglise : *Pour ce qui est*, dit cette pieuse assemblée, *de la mesure que chaque clerc doit se prescrire dans la dépense des revenus ecclésiastiques, par rapport à son rang et à son état, tous doivent être informés qu'il faut la prendre dans les règles des saints canons sur la modestie et la frugalité cléricale.* C'est à vous maintenant à nous dire si le jeu, les plaisirs mêmes défendus au commun des fidèles, une vaine parure, un luxe tout païen, une vie toute sensuelle, un attirail de vanité et de mollesse, qui sied si mal à un ministre de Jésus-Christ crucifié, mille dépenses de pur goût et de pur caprice, mille superfluités qui blessent même les yeux des sages mondains, sont conformes aux règles respectables des saints canons, et renfermées dans les bornes qu'elles prescrivent à la modestie sacerdotale.

Aussi, mes Frères, l'abus des biens de l'Eglise est si universel, le scandale sur un point si essentiel est si commun et si autorisé, les règles saintes sur la frugalité des clercs et sur l'usage religieux des revenus du sanctuaire paraissent si effacées par le faste et la mondanité de la plupart des ministres, que nous devrions ici changer notre voix comme l'Apôtre, et leur dire : « Retranchez du moins de vos dépenses toutes celles que l'Evangile condamne dans le commun des chrétiens; nous n'osons pas vous demander une frugalité cléricale ; mais réduisez-vous du moins à une modération chrétienne ; nous n'oserions exiger que vous vous conformassiez aux règles saintes des canons ; mais conformez-vous du moins à celles de l'Evangile. Usez de vos biens comme n'en usant pas ; ne mettez pas votre confiance dans l'incertitude des richesses ; ne faites pas consister le royaume de Dieu dans le boire et dans le manger ; ne vous conformez point aux maximes de ce siècle corrompu ; faites-vous un trésor dans le ciel, que le ver et la rouille ne puissent altérer ; souvenez-vous que les réprouvés ne sont maudits dans l'Evangile que parce qu'ils n'ont pas rassasié ceux qui ont faim, donné des vêtements à ceux qui sont nus, soulagé ceux qui sont malades et qui souffrent ; et qu'ils ont employé à flatter leurs sens des biens que la Providence leur avait confiés pour secourir les pauvres ; haïssez votre âme ; combattez ses goûts dépravés, si vous voulez la sauver ; portez votre croix ; affligez votre corps, votre orgueil, votre sensualité par des privations, par des retranchements, si vous voulez être disciples de Jésus-Christ ; faites pénitence, sinon votre condamnation est certaine ». Voilà les règles que l'Evangile prescrit aux simples fidèles sur la modestie, sur la charité envers les pauvres, sur l'usage chrétien des biens temporels ; commencez par vous les prescrire et les observer ; fermez les yeux, nous y consentons, aux règles encore plus parfaites que saint Paul donne aux ministres dans ses épîtres à Tite et à Timothée ; soyez chrétien dans l'usage des revenus du sanctuaire ; voilà à quoi nous bornons aujourd'hui vos obligations. C'est relâcher, sans doute, beaucoup de la règle, je le sais ; et toutes les vérités que vous venez d'entendre, ne vous permettent pas d'en douter. Mais c'est encore aller trop loin pour la plupart de ceux qui jouissent des revenus de l'Eglise, et qui regardent l'opulence de ses dignités comme des titres d'oisiveté, de sensualité et de mollesse. O mon Dieu ! vous souffrez que nous parlions humainement des lois divines de votre Eglise. La force des usages a si fort prévalu contre les règles, que nous n'osons presque plus les proposer dans toute leur sévérité ; il y faut des adoucissements et des palliations, pour s'accommoder au relâchement de nos mœurs et à l'autorité des exemples. Mais, ô mon Dieu ! le torrent des générations et des âges coule devant votre divine immutabilité ; et en demeurant toujours le même, vous voyez le changement des siècles et la vicissitude des temps et des mœurs ; si vous n'étiez que le Dieu du siècle présent, nous pourrions peut-être nous flatter que vous nous jugeriez par ses mœurs et par ses usages ; mais vous êtes le Roi immortel de tous les siècles, et le Dieu de l'éternité et de la vérité qui demeure toujours : vous ne nous jugerez que par elle ; et malheur à ceux que l'usage seul, et non la vérité, justifiera et délivrera au jour terrible de vos vengeances !

Ce serait ici le lieu d'expliquer la troisième partie de ce discours, que j'ai appelée l'erreur des précautions ; mais les règles que nous avons établies jusques ici suffisent pour la combattre.

J'ajouterai seulement que le plus monstrueux de tous les vices dans les clercs, et cependant le plus ordinaire, est sous prétexte des besoins à venir d'amasser toujours, et de ne rien répandre ; qu'il y a de l'inhumanité de préférer les frayeurs chimériques d'une cupidité insatiable aux misères réelles et présentes des membres de Jésus-Christ ; qu'il semble que c'est une malédiction sur les prêtres, que ce désir d'amasser et cette avarice sordide qui ne croit jamais en avoir assez: le monde lui-même nous couvre de cet opprobre ; et l'avarice d'un prêtre est un de ces traits satiriques qui ont passé chez lui en proverbe. Mais, mes Frères, s'il fallait de nouveaux motifs pour vous inspirer toute l'horreur que mérite un vice si honteux, il suffirait de vous dire que c'est le vice le plus indigne d'un ministre de l'Eglise, et le plus opposé à l'esprit et aux fonctions nobles et sublimes du saint ministère. Un prêtre avare, dur aux pauvres et à lui-même, voyant croître tous les jours sa soif insatiable et ses désirs avec ses trésors, est un de ces scandales que les sages et les libertins, le monde et la piété, regardent avec une égale indignation : rien ne rend notre caractère plus méprisable. Déjà vous pensez à un avenir dont personne ne peut vous répondre ; vous amassez, et d'autres recueilleront pour vous ; et des parents avides se partageront votre dépouille sacrée ; et ils insulteront même à votre avarice, dans le temps qu'ils en découvriront et qu'ils en engloutiront les fruits criminels et monstrueux. Mais que leur serviront, dit l'Esprit-Saint, ces trésors d'iniquité et d'inhumanité ? Ils porteront la malédiction dans leur famille jusques à la quatrième génération. C'est le sang des pauvres qu'ils ont mis sur leur tête, et qui ne cessera de crier vengeance contre eux. C'est un levain funeste qu'ils ont mêlé avec leurs héritages, et qui peu à peu en aigrira et corrompra enfin toute la masse. C'est un feu sacré et dévorant qu'ils ont porté indiscrètement dans leur maison, et qui tôt ou tard la réduira à un triste amas de cendres ; c'est une vérité confirmée par l'expérience de tous les siècles. Ce sont les aumônes et les largesses faites autrefois à nos temples, qui ont conservé les noms et la descendance des maisons les plus illustres : les titres les plus anciens qui nous restent de leur noblesse et de leur grandeur, ne se trouvent plus que dans les monuments sacrés des églises que leurs ancêtres ou dotèrent ou enrichirent ; sans ces pieuses fondations, la gloire de leur ancienneté serait presque inconnue, et tous leurs plus beaux droits, ou contestés ou suspects ; les biens donnés à l'Eglise ont donc conservé les maisons et toute la grandeur de leurs titres. Mais il est encore plus vrai que ce sont ces mêmes biens usurpés, laissés aux parents par des bénéficiers avares, appliqués à soutenir la vanité et l'ambition des familles, qui ont été la première source de leur décadence : on voit sécher la racine de ces maisons superbes et parées des richesses de l'autel ; l'usurpation des biens sacrés est le ver secret qui les a frappées de stérilité, et qui en a fait écrouler toute la grandeur, de sorte qu'il ne reste plus de leur élévation que de tristes ruines. Oui, mes Frères, il en est des richesses de l'arche comme de l'arche elle-même : elles portent la mort, les plaies, la désolation dans les maisons où elles entrent contre l'ordonnance de la loi.

Evitons donc ces écueils, mes Frères, rendons à Dieu ce qui est à Dieu. Plus l'Eglise nous comble de ses biens, plus soyons touchés de zèle pour ses besoins et pour sa gloire. Imitons du moins la reconnaissance et la générosité des enfants du siècle. Quand le prince les a honorés de ses bienfaits, et élevés à des postes brillants, ils sacrifient leur vie pour lui en marquer leur reconnaissance ; ils ne comptent pour rien les fatigues et les périls des guerres et des combats ; ils emploient généreusement pour la gloire et le service du prince les biens qu'ils tiennent de sa libéralité ; les récompenses deviennent pour eux des motifs honorables de zèle et de dévouement pour leurs bienfaiteurs ; on les entend publier eux-mêmes que le prince les ayant faits tout ce qu'ils sont, ils ne sauraient mieux reconnaître ses bienfaits qu'en employant tout ce qu'ils sont pour le prince. C'est un langage dont vos pères, illustres dans l'état, ont souvent instruit votre enfance ; vous les avez vus justifier les profusions attachées à leurs emplois, leurs fatigues, leur application continuelle, le dépérissement même de leur santé, sur les soins et la reconnaissance qu'exigeaient les postes dont la faveur du maître les avait honorés.

Et nous, mes Frères, il suffit que l'Eglise nous comble de ses bienfaits, pour nous ren-

dre insensibles à sa gloire, pour autoriser notre mollesse et notre éloignement des fonctions pénibles du ministère qu'elle nous a confié. Et pour nous, mes Frères, plus l'Eglise nous élève, plus nos soins, notre vigilance, nos travaux, nos services pour elle diminuent. Et nous, mes Frères (je le dis avec une profonde douleur), plus elle nous comble de richesse, moins nous croyons devoir en employer pour elle; plus même nous en employons contre ses intérêts et contre sa gloire; nous ne faisons usage de ses bienfaits que pour la déshonorer; il semble que ce sont des armes qu'elle nous met entre les mains pour insulter avec plus d'éclat à son autorité et à la modestie de ses règles. Les princes se font des serviteurs zélés par leurs récompenses; l'Eglise par ses bienfaits augmente l'infidélité, l'ingratitude et l'oisiveté de ses ministres. Soyons du moins aussi justes et aussi reconnaissants, que les enfants du siècle; consacrons nos talents, nos veilles, nos soins, notre vie même, à la gloire de l'Eglise qui nous a faits tout ce que nous sommes; et qui en nous confiant ses premières places, a cru trouver en nous les défenseurs de ses lois et de sa doctrine. Elle est déjà assez affligée, assez déshonorée, par les scandales et la défection de la plupart de ses enfants; n'ajoutons pas à sa douleur et à son opprobre le scandale et l'infidélité même de ses ministres; ne lui mettons pas dans la bouche ce reproche si touchant du prophète: « Que ceux qui mangent son pain, et à qui elle fournit des viandes douces et délicieuses, sont ceux mêmes qui l'abandonnent et qui l'outragent avec plus d'éclat, avec moins de ménagement et de pudeur : *Qui edebat panes meos...* [1] *Qui mecum dulces capiebat cibos* [2],... *magnificavit super me supplantationem* [3]. Ne nous laissons pas séduire par les exemples qui nous environnent; ne rougissons point, en nous conformant aux lois de nos pères, d'une singularité que la règle, que la sainteté de notre état rendra toujours respectable; rappelons toujours le déréglement et la variation des usages à l'immutabilité des devoirs; ne regardons pas ce que les autres se permettent; examinons ce que notre caractère demande de nous; justifions notre vocation par nos œuvres; et rendons à l'Eglise ce que nous n'avons reçu que pour elle. Ainsi soit-il.

[1] Ps. XL, 10.
[2] Ps. LIV, 15.
[3] P. XL, 10.

HUITIÈME CONFÉRENCE.

DISCOURS SUR LA MANIÈRE DONT LES CLERCS DOIVENT SE CONDUIRE DANS LE MONDE.

Et murmurabant pharisæi et scribæ, dicentes: Quia hic peccatores recipit, et manducat cum illis.

Les scribes et les pharisiens murmuraient, et disaient : Cet homme reçoit des gens de mauvaise vie, et mange avec eux. Luc, XV, 2.

Si dans le plan, mes Frères, que vous avez dû vous former en ce lieu saint d'un genre de vie pour l'avenir, vous avez fait entrer l'approbation des hommes et les suffrages publics sur votre conduite, vous n'avez connu ni le caractère du monde, ni la destinée de la vertu. La retraite et les austérités du précurseur ne furent pas à couvert de la censure des pharisiens; et les mœurs plus communes de Jésus-Christ ne trouvent pas aujourd'hui

en eux plus d'indulgence. Prenez les voies les plus opposées; fuyez le monde, parce que la vertu n'y trouve que des écueils, et que la sainteté de votre caractère vous en éloigne; entrez dans le monde, parce que les fonctions du ministère vous y engagent souvent, et que vos frères y ont besoin de secours, et le vice de saints exemples; votre fuite trouvera des censeurs comme votre charité; et vous ne parviendrez jamais à plaire, tandis que vous ne chercherez qu'à édifier.

Cependant il nous est ordonné, à nous surtout qui sommes redevables à l'Eglise et à la religion d'une vie sans reproche aux yeux du public, il nous est ordonné de nous rendre irrépréhensibles devant les hommes; d'avoir une réputation louable parmi les peuples, et de forcer, dit saint Pierre, par la modestie de nos mœurs, leur malignité même à glorifier le Seigneur, et à bénir sa puissance et les richesses de sa miséricorde sur ses serviteurs. Ceux que la grâce de la vocation religieuse sépare du monde, pour les consacrer aux exercices de la pénitence et aux saints loisirs de la solitude, ne sont plus redevables au monde; appelés à pleurer dans le secret de la face du Seigneur, ou leurs propres péchés, ou ceux de leurs frères, ils voient les choses qui sont, comme si elles n'étaient plus; et inconnus au siècle, ils vivent connus de Dieu seul : *Sicut qui ignoti et cogniti*[1]. Leur destinée est, sans doute, digne d'envie : les consolations y sont plus abondantes; les prières plus pures; les vérités du salut plus vives; la paix du cœur plus égale; l'innocence moins exposée; Dieu plus sensible.

Mais nous que la grâce du ministère consacre à des fonctions laborieuses; nous qui devons être mêlés parmi les peuples comme un levain de bénédiction destiné à sanctifier toute la masse, il faut que nous apprenions à vivre saintement avec eux; et la fin de notre vocation n'est pas de les fuir, mais de les sauver. Aussi vous voyez que dans notre Evangile Jésus-Christ donne aux pécheurs un accès libre auprès de sa personne; qu'il honore leurs maisons et leurs tables mêmes de sa présence; et les calomnies des pharisiens sur sa conduite sont en même temps, et une instruction pour ceux d'entre nous qui s'attireraient avec justice par l'indécence de leurs mœurs de semblables reproches, et une consolation pour les autres, qui sans les avoir mérités ne laissent pas d'y être exposés.

J'avoue, comme je vous le disais la dernière fois, que tout est à craindre pour nous dans le commerce des hommes; et que l'esprit de notre ministère s'éteint au milieu de leurs sociétés et de leurs vains entretiens. Néanmoins, comme nos fonctions nous mêlent nécessairement dans le monde, il ne servirait de rien de vous avoir exhorté à le fuir, si nous ne vous instruisions sur la manière de vous y conduire, lorsque le devoir de votre ministère vous y appelle.

L'importance du sujet se fait sentir d'elle-même. De la manière dont vous entrerez dans le monde, dépend le succès de vos fonctions, l'honneur de votre ministère, le fruit de toute votre éducation ecclésiastique, la décision de votre salut. Pour renfermer donc cette instruction en deux réflexions simples, il n'y a qu'à examiner d'abord quels sont les motifs qui doivent nous engager parmi les hommes, et ensuite quelles sont les règles à observer pour converser parmi eux d'une manière digne du Dieu qui nous y envoie. Exposons la première réflexion.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Je suppose d'abord que l'ordre du ciel nous appelle à un lieu : les dangers qui s'y trouvent sont bien moindres pour nous, que pour ceux que leur propre choix y engage; et les mêmes circonstances, où ceux-ci verront périr infailliblement leur innocence, deviendront pour nous des occasions de mérite, et des moyens de salut. Il est digne de Dieu que sa miséricorde soutienne les choix qu'a faits sa sagesse; qu'il environne de son bouclier ceux qu'il a lui-même exposés; qu'il tende la main, comme il la tendit à Pierre, à ceux qui ne marchent sur la profondeur et l'agitation des eaux que par son ordre; et en un mot, qu'il ne refuse pas sa protection à ceux qui ne font que son œuvre. Et sa conduite là-dessus est si sûre, que comme son élection à la gloire n'est que la préparation des moyens pour y arriver infailliblement, on peut dire que les choix particuliers qu'il fait pour certaines entreprises, ne sont qu'une destination des secours particuliers, propres à nous en assurer le succès. Ainsi le prophète, venu de Juda à Béthel,

[1] II Cor., VI, 8.

conserve toute sa fermeté devant un roi impie vers lequel Dieu l'avait envoyé ; et il ne peut se défendre des piéges d'un faux prophète auquel il ne lui était pas ordonné de parler. Tout est danger pour ceux qui s'exposent eux-mêmes ; et le danger lui-même devient une sûreté pour ceux qui ne marchent qu'avec le Seigneur. Cette vérité supposée, la première attention que nous devons faire, lorsqu'il nous arrive de nous produire parmi les hommes, c'est de nous demander à nous-mêmes, si c'est Dieu qui nous y appelle. Or l'ordre de Dieu est marqué principalement dans les vues que nous nous proposons. Ainsi, pour savoir si nous sommes dans cet ordre, lorsque nous nous engageons dans le monde, il n'y a qu'à examiner si les motifs qui nous y font entrer sont dignes de Dieu et de la sainteté de notre ministère.

On en peut distinguer de trois sortes : les uns sont criminels ; les autres semblent être indifférents ; et enfin les derniers sont saints et religieux. Vous convenez d'abord que le monde ne saurait être qu'un écueil funeste à ceux que des vues criminelles y conduisent ; et que n'y étant entrés que par le péché, ils ne peuvent y trouver que la mort. Cette vérité n'a pas besoin de preuves ; et nous nous confions dans le Seigneur qu'elle ne regarde pas ceux qui nous écoutent. Vous n'en avez peut-être fait autrefois qu'une trop funeste expérience, lorsqu'avant d'entrer dans cette maison de retraite vous étiez encore engagés dans le siècle : *Et hæc quidam fuistis* [1]. Mais vous avez été purifiés depuis ; mais vous avez été sanctifiés par le renouvellement entier de votre conscience, par la participation fréquente des mystères saints, par l'exercice journalier de la prière et le secours des instructions : *Sed abluti estis ;... sed justificati estis ;* vous avez été consacrés à Dieu et à ses autels par le choix d'un état saint : *Sed sanctificati estis* [2] ; et il ne s'agit plus de vous inspirer de l'horreur pour le crime et pour les désordres du monde ; il faut vous fortifier dans la pratique de la vertu et des saints devoirs de votre état.

Les seconds motifs qui peuvent nous produire dans le monde, sont ceux qui nous paraissent indifférents : les bienséances de la vie ; les inutilités de pur commerce, dont il est si difficile de se passer ; la facilité de se répandre que donne la vivacité du tempérament, et un esprit peu propre à soutenir longtemps la contention du travail et le sérieux de la retraite. Nous avons employé une instruction entière à combattre l'illusion de ces motifs ; et nous avons fait sentir tout ce qu'ils avaient d'incompatible avec l'esprit de notre ministère.

Vous nous direz peut-être qu'on ne peut pas toujours vaquer à des devoirs sérieux ; et que plus nos fonctions sont pénibles, plus on a besoin quelquefois de s'en délasser. J'avoue qu'il est des délassements innocents et même nécessaires ; que la sainteté de nos fonctions, nous laissant les faiblesses de la nature, ne nous en interdit pas les remèdes ; qu'une application trop soutenue nuit à l'esprit qu'elle rebute, et au corps qu'elle accable ; et enfin [1] qu'il y a des jours destinés au repos de l'esprit, qui sont, si je l'ose dire ainsi, aussi sacrés et aussi précieux que ceux que la religion elle-même consacre au repos du corps.

Mais je vous demande : Le monde est-il un lieu propre à délasser un ministre de Jésus-Christ ? « Comment chanterons-nous dans une terre étrangère, répondaient les Juifs captifs aux enfants de Babylone, dans un lieu où le Dieu de nos pères n'est pas connu, où son alliance est méprisée, où ses prophètes sont sans honneur, où tout fléchit le genou devant des idoles vaines, et où enfin tout nous réveille le souvenir de notre exil et le désir de Sion que le Seigneur nous a donnée pour héritage ? » Quoi, mes frères ? ce serait un délassement pour nous de voir la religion anéantie, les maximes de Jésus-Christ effacées, Dieu inconnu, les désordres devenus des usages, et nos frères, pour lesquels Jésus-Christ est mort, périr à nos yeux ? Eh ! qu'offre le monde que ce triste spectacle ? David, environné de tous les plaisirs de la royauté, se plaignait que son séjour y était trop prolongé ; un autre prophète demandait une fontaine de larmes, pour pleurer sur les excès de Jérusalem ; Moïse voulait être effacé du livre des vivants, pour n'être plus témoin des infidélités de son peuple ; Elie veut se laisser mourir de douleur au pied de la montagne, parce que tout Israël a fléchi le genou devant Baal ; et nous, ô mon Dieu ! successeurs du ministère prophétique, nous nous ferions un délassement innocent

[1] Cor., VI, 11. — — [2] Ibid.

[1] Enfin, 1746 ; et enfin, Renouard.

de ce qui a fait gémir vos prophètes et vos serviteurs dans tous les siècles? Non, mes Frères, je ne dis pas, si nous pouvons trouver quelque plaisir dans le monde; mais je dis si nous pouvons seulement le voir sans douleur; ah! peut-être portons-nous encore dans le cœur les mêmes penchants et la source des mêmes vices qui nous trouvent si indifférents, et qui n'ont rien qui nous alarme et qui nous afflige dans les autres.

Mais d'ailleurs, si nous avons besoin de délassement, est-ce une nécessité de le chercher parmi les mondains? Souffrez que je vous dise, comme dit l'Apôtre sur un autre sujet : Quoi! ils vous serait impossible de trouver, parmi vos confrères et vos collègues dans le saint ministère, un homme sage, raisonnable, d'une société douce et édifiante, avec qui vous pourriez goûter les plaisirs d'un saint commerce et d'un délassement innocent? *Sic non est inter vos sapiens quisquam* [1]? Vous ne pourriez goûter de joie, ni trouver d'amusement qui vous convînt, que parmi les infidèles? La société d'un ministre pieux et éclairé vous serait à charge, et ne délasserait pas votre ennui? Il faut donc que vous ayez bien peu de goût pour votre état, puisque vous en avez si peu pour ceux qui l'honorent. Quoi! tant de ministres respectables, consommés dans la science de l'Eglise, instruits des règles, ornés de mille connaissances utiles pour fournir aux douceurs de la société, vous paraîtraient fades, insipides; et vous aimeriez mieux appeler le monde à votre secours; et vous ne trouveriez de remède à votre ennui que dans un lieu qui devrait l'augmenter, et vous le rendre insoutenable? Si la piété, la régularité, vous dégoûte si fort dans vos confrères, qu'il est à craindre qu'elle ne vous soit à charge à vous-même! S'il vous est si ennuyeux de fréquenter des ministres fidèles, qu'il doit l'être infiniment plus pour vous de les imiter; et si le monde seul peut égayer et délasser votre esprit, qu'il est à présumer que lui seul aussi occupe votre cœur!

Mais de plus, si les délassements ne sont innocents que lorsqu'ils sont pour nous des remèdes, et qu'ils nous facilitent l'application à nos devoirs sérieux et essentiels, je vous demande : Au sortir du monde et de ses délassements que vous appelez innocents, sentez-vous votre zèle pour le travail se rallumer, le goût de la prière et de l'étude se fortifier? Etes-vous plus en état de soutenir le sérieux de vos fonctions; de vous sacrifier avec plus de courage au salut de vos frères; d'entrer dans les œuvres les plus dégoûtantes et les plus pénibles, et d'approcher avec plus de recueillement et de ferveur de l'autel? Je vous le demande : N'est-il pas vrai que vous en reportez toujours un esprit découragé, et qui ne regarde plus le travail qu'avec horreur; un cœur amolli, et incapable de goûter désormais que ce qui le flatte; une âme remplie d'images, ou vaines, ou dangereuses, et à qui tout ce qui est sérieux commence à déplaire; en un mot, un goût du monde, qui vous dégoûte de tout ce qui n'est pas lui?

Enfin quand tous ces inconvénients ne seraient pas aussi inévitables qu'ils le sont, peut-on chercher innocemment à se délasser au milieu des tentations et des piéges? Y a-t-il de l'innocence où il se trouve du péril? peut-on se plaire où l'on peut périr à chaque instant? a-t-on jamais vu le pilote sortir du port et choisir la haute mer dans le temps de l'orage et de la tempête, seulement pour y faire des réjouissances, et s'y délasser des fatigues d'une longue navigation? Jonas tremble, recule, fuit quand il faut entrer à Ninive; et malgré l'ordre du ciel qui l'y appelle, il n'ose exposer son innocence et la dignité de son ministère au milieu des abominations de cette ville criminelle : et nous y entrerions avec sécurité, sans ordre de la part de Dieu, et seulement pour aller chercher un délassement au milieu de ses désordres et de ses scandales? Et ne nous dites pas que tous ceux qui vivent dans le monde ne sont pas pour cela livrés au déréglement; qu'on y trouve des mondains sages et réglés, et qu'on peut s'y choisir des sociétés innocentes. C'est ainsi que le démon nous séduit; et que n'osant tout à coup nous proposer le crime, il nous endort et nous attire peu à peu dans le piége par l'innocence des démarches auxquelles il nous engage. Oui, mes Frères, cette prétendue sagesse des mondains est encore plus dangereuse pour nous que leurs désordres. On est en garde contre les vices grossiers; on ne l'est pas contre les apparences de la probité et de la sagesse; on s'y livre sans scrupule; on se croit en sûreté avec les personnes du monde, où tout, à la vérité, est mondain, mais où rien ne paraît

[1] I Cor., VI, 5.

ni déréglé, ni même indécent. Ainsi leurs seules maximes affaiblissent peu à peu en nous l'idée de nos devoirs ; leur autorité nous ébranle ; leur fausse sagesse nous séduit ; leurs mœurs nous gagnent ; nous nous faisons peu à peu un plan de vie plus conforme au leur ; et à mesure que nous nous rapprochons d'eux, nous nous éloignons de la sainteté de nos devoirs et de la gravité de notre caractère. Or de là, mes Frères, vous le savez, il n'y a plus qu'un pas à faire : dès qu'on a oublié la dignité de son état, on s'oublie bientôt soi-même. Et de toutes ces raisons, concluez que les motifs qui nous produisent dans le monde, ne sauraient être innocents, s'ils ne sont saints.

Oui, mes Frères, il n'y a que les motifs de cette sorte qui puissent engager avec sûreté les ministres de Jésus-Christ dans le monde : la charité, l'utilité de nos frères, les engagements indispensables de nos fonctions. Jésus-Christ ne paraissait dans les villes de la Judée que pour y faire l'œuvre de son Père. S'il se trouve à des noces, c'est pour manifester sa puissance, et autoriser sa doctrine. S'il entre dans la maison d'un publicain, c'est pour en faire un enfant d'Abraham. S'il monte à Jérusalem un jour de fête, ce n'est pas pour se manifester au monde, et s'en attirer de vains applaudissements, selon le conseil charnel de ses proches ; c'est pour y venger l'honneur de son Père outragé dans les profanations et les irrévérences du lieu saint. Lorsqu'il envoie ses apôtres, il leur ordonne de n'entrer dans les maisons que pour y porter la paix. Aussi Pierre ne va chez Corneille que pour attirer sur lui et sur les siens les dons visibles de l'Esprit-Saint. Paul ne fréquente le palais du proconsul Serge que pour le détromper des impostures et des prestiges d'Elymas, et frapper ce séducteur d'aveuglement ; il ne paraît dans les places publiques d'Athènes que pour y prêcher un Dieu inconnu à ce peuple superstitieux ; il ne visite les frères répandus dans la Macédoine et dans l'Illyrie que pour leur départir les richesses d'une grâce spirituelle, et se consoler avec eux par les communications mutuelles d'une foi sainte. Le disciple bien-aimé ne se propose de voir la sainte femme Electa que pour la confirmer dans la foi, dans la charité, dans la doctrine de Jésus-Christ, l'affermir contre les artifices des faux docteurs, et donner à sa piété une religieuse consolation. Enfin le Précurseur lui-même ne séjourne dans la cour d'Hérode que pour reprocher à ce prince ses dissolutions et son commerce incestueux, et lui dire avec une sainte fermeté : Il ne vous est pas permis, *Non licet*.

Voilà nos modèles ; voilà les seuls motifs qui doivent produire un prêtre dans le monde. Nous n'y serons jamais dans l'ordre de Dieu, tandis que nous n'y serons pas comme ses ministres ; et y être comme ses ministres, c'est y tenir sa place et y faire son œuvre. Mais, direz-vous, de vouloir toujours reprendre, corriger, exhorter, instruire ceux avec qui l'on vit dans le monde, ce serait se rendre odieux et importun, donner du dégoût pour la piété même qu'on veut inspirer, et courir même risque d'attirer à son zèle un air ridicule et méprisable. Et c'est pour cela même, mes Frères, qu'un ministre de Jésus-Christ est déplacé dans le monde ; c'est pour cela même qu'il n'y saurait paraître souvent sans être obligé, ou d'applaudir aux égarements des mondains par son silence, ou sans se rendre importun et ridicule en les reprenant ; c'est pour cela que nous ne devons nous y produire que lorsque nos fonctions nous y appellent et nous autorisent alors à remplir notre ministère, à ne pas rougir de la vérité, et annoncer des paroles de salut. Nous devenons inutiles au monde en le fréquentant ; et par cela seul, il doit nous être interdit. Nous perdons le droit et l'autorité que nous donne notre caractère, de le reprendre ; nous lui rendons la vérité méprisable dans notre bouche : des suites si tristes, si humiliantes pour nous, si déshonorantes pour notre caractère, pourraient-elles devenir notre excuse ? Pouvons-nous alléguer l'inutilité de nos remontrances au milieu des mondains, sans nous dire à nous-mêmes que ce n'est pas là notre place ; et devons-nous conclure de là qu'on peut être le spectateur continuel et innocent de leurs désordres, sans les en avertir, de peur de se rendre odieux et importun ; ou qu'il faut les fuir, parce que le seul moyen de leur être utile et de les reprendre avec succès, est de les voir rarement ? Lorsque l'envoyé d'un prince paraît revêtu de l'autorité du souverain qui l'envoie, et qu'il fait les fonctions de sa légation, on l'écoute avec respect ; on traite sérieusement avec lui ; on n'est point blessé de l'entendre annoncer les ordres et les volontés de son maître : son caractère met sa

personne en sûreté au milieu même de ses ennemis. Mais dès qu'il en est dépouillé, et qu'il ne paraît plus que comme un homme ordinaire, tout change de face : il parle sans autorité ; on ne l'écoute plus, ou on l'écoute sans attention ; il n'est plus en droit de traiter d'affaires sérieuses ; sa personne même et sa vie ne sont plus en sûreté : voilà notre destinée. Nous sommes, dit l'Apôtre, les ambassadeurs de Jésus-Christ : *Pro Christo... legatione fungimur* [1]. Tant que nous paraissons au milieu du monde, revêtus de ce caractère auguste, et que nous en remplissons les fonctions saintes, le monde nous écoute avec respect ; nous lui parlons avec autorité ; nous sommes en droit de lui annoncer les vérités du maître qui nous envoie; et quoique nous soyons exposés aux piéges et aux embûches d'un monde ennemi de Jésus-Christ, notre âme y est en sûreté. Mais dès que nous nous dépouillons de ce caractère respectable et sacré ; que nous n'en faisons plus les fonctions, et que nous paraissons au milieu du monde comme des hommes ordinaires, nous perdons toute notre autorité ; nous n'avons plus droit de parler au nom du maître qui ne nous envoie plus ; on ne daigne plus nous écouter ; il n'y a plus rien en nous qui nous attire des attentions et du respect ; et plus rien même qui nous mette en sûreté contre les périls qui nous environnent. Et comment y serions-nous en sûreté ? Nous marchons parmi les écueils, et le Seigneur ne nous envoie pas ; et il ne nous suit pas ; et il ne nous soutient pas ; et il ne veille pas sur nous. Que sommes-nous alors ? un navire qui marche sans pilote et sans gouvernail, dit saint Jude, sur une mer orageuse et toute semée d'écueils ; un enfant qui peut à peine marcher, et qui court sans soutien sur le bord d'un précipice ; un oiseau encore faible, dit un prophète, qui veut sortir du nid et voler seul dans les airs, avant que ses ailes se soient fortifiées, et qui va devenir la proie du passant.

La règle inviolable est donc d'examiner devant Dieu, toutes les fois que nous allons nous mêler parmi les hommes, si c'est leur utilité qui nous y appelle ; nous demander à nous-mêmes : Dieu en sera-t-il glorifié ? est-ce son œuvre que je vais faire ? sont-ce mes devoirs que je me propose ? est ce la charité qui va consoler les affligés ; fortifier les faibles ; s'édifier avec les justes ; travailler à ramener les pécheurs? est-ce le zèle qui va cultiver en secret les fruits d'un travail public ; soutenir une conversion naissante par de saints entretiens ; calmer des dissensions domestiques par des avis de douceur et de sagesse ; réconcilier les pères avec les enfants ; rendre aux épouses le cœur de leurs époux, et porter la paix de Jésus-Christ dans les familles ? est-ce la vigilance et la sollicitude sacerdotale, qui entre dans toutes les œuvres de miséricorde et de piété ; qui va prendre des mesures pour remédier à la licence, pour réformer des abus publics ; qui va mettre l'innocence exposée à couvert, ou cacher le scandale de sa chute aux yeux des peuples ? est-ce la prudence chrétienne qui va honorer les puissances pour les rendre utiles aux desseins de Dieu ; qui cultive les grands pour en faire les protecteurs de la vérité, ou du moins afin qu'ils ne favorisent pas l'erreur, et qu'ils ne s'opposent pas à l'œuvre de l'Evangile ; qui rend à ses frères les devoirs indispensables de la société, pour ne pas blesser leur orgueil, pour s'insinuer dans leurs cœurs par d'innocents artifices ; pour ne pas se rendre inutiles, en se rendant odieux ? Il ne s'agit ici que d'éviter l'illusion ; de ne pas couvrir nos propres penchants sous les dehors de la piété ; et de ne point prendre les suites d'un naturel inquiet, curieux, immortifié, ennemi de la retraite et de la prière, pour les démarches du zèle et de la charité. Il s'agit de ne pas confondre l'envie de se produire, le désir de plaire, de s'attirer la confiance et l'estime, avec la charité qui ne cherche qu'à édifier ; de ne pas confondre la présomption, qui entreprend tout ; l'ostentation, qui veut paraître se mêler de tout ; la complaisance, qui veut avoir l'honneur des bonnes œuvres ; l'inquiétude, qui ne cherche qu'à se montrer, avec le zèle, qui ne veut que se rendre utile : de ne pas confondre la prudence chrétienne, qui nous fait ménager les grands, afin qu'ils favorisent l'Eglise, avec l'ambition secrète qui ne veut que se les rendre favorables à soi-même ; enfin de ne pas confondre les devoirs que nous rendons aux mondains, pour ne pas blesser leur orgueil, et ne pas les éloigner de nous, avec ceux que nous leur rendons pour l'augmenter par de vaines adulations, et nous les concilier par nos ménagements et nos bassesses. Il est si ordinaire de se faire là-dessus illusion à soi-même ; de confon-

[1] II Cor., v, 20.

dre nos intérêts avec les intérêts de la piété ; et de nous persuader que nous cherchons Dieu, tandis que nous ne cherchons que nous-mêmes.

Et de là, mes Frères, le peu de succès de nos fonctions. Notre zèle, loin de ramener les pécheurs, leur fournit contre nous des dérisions et des censures ; notre charité leur paraît plutôt un désir de leur plaire que de leur être utiles ; notre vivacité à tout entreprendre, une inquiétude de tempéramment, une horreur du repos, plutôt qu'un amour du bien ; les devoirs de bienséance que nous leur rendons, les importunent et nous rendent méprisables. Ce n'est pas que le monde ne forme quelquefois les mêmes jugements des ministres les plus fidèles, et n'use envers eux de la même injustice ; mais ce sont les défauts que je viens de blâmer, et dont il a été souvent témoin, qui l'ont accoutumé à la témérité de ses soupçons : il impute à tous les faiblesses de quelques-uns ; et parce qu'il a vu souvent des zèles déplacés, il ne lui en faut pas d'avantage pour conclure qu'il n'en est point de solide et de véritable. Ainsi, mes Frères, ne confirmons pas le monde dans les préjugés injustes qu'il a contre nous ; forçons-le d'avouer, par la sagesse et la sainteté de notre conduite, que le désir tout seul de son salut nous anime et nous fait agir ; que notre gloire n'est pas celle qui vient des hommes, mais celle que les hommes rendent à Dieu ; que la seule récompense de nos travaux est dans le fruit que nos frères en retirent, et non dans les vaines louanges qu'ils leur donnent ; que nos vues sont aussi élevées et aussi saintes que nos fonctions ; et que si nous paraissons parmi eux, ce n'est que pour combattre leurs passions, et non pour y porter les nôtres. Voilà les motifs qui doivent nous conduire dans le monde ; voici les règles qui doivent nous y accompagner lorsque nous y sommes.

DEUXIÈME RÉFLEXION.

Quoique la pureté des motifs décide presque toujours de toute la suite de nos actions, et que, lorsque l'œil est simple et éclairé, il répand la lumière sur tout le corps de la conduite ; néanmoins comme on peut se séduire soi-même dans les vues qui nous font agir, et que d'ailleurs par la faiblesse et la mutabilité seule du cœur humain, les plus saintes intentions se démentent souvent dans la pratique, et se laissent, ou affaiblir, ou surprendre par des événements et des piéges qu'on n'avait pu prévoir, il importe d'exposer ici les précautions dont il faut toujours accompagner les plus saints motifs qui nous produisent dans le monde, et établir quelques règles sur les attentions que nous devons apporter dans les commerces que nos fonctions nous obligent d'avoir avec les hommes.

Or il me semble que tout ce qu'on peut dire là-dessus se réduit à ces deux points : aux personnes qu'il faut éviter ; aux règles qu'il faut observer avec celles qu'on peut voir. Les personnes qu'il faut éviter sont, premièrement celles à qui nous sommes inutiles ; secondement, celles qui peuvent nous être dangereuses ; troisièmement, celles à qui nous ne devons pas nos soins ; quatrièmement, celles à qui nous ne pouvons les rendre sans quelque scandale. Ne me refusez pas votre attention.

Je dis premièrement les personnes à qui nous sommes inutiles. Car si le zèle seul du salut de nos frères doit nous conduire dans le monde, il est clair que nous ne devons avoir rien de commun avec ceux avec qui nous ne voyons aucun fruit à faire. Partout où la vertu est méprisée, le langage de la piété point entendu, la seule présence d'un homme de bien odieuse ou importune, un ministre de Jésus-Christ n'a plus de raison pour y paraître. Partout où il faut, ou applaudir au vice, ou dissimuler l'erreur, ou fermer les yeux au scandale ou même le respecter ; en un mot, partout où la parole du Seigneur est liée, où l'on jetterait infailliblement des pierres précieuses devant des animaux immondes ; un prêtre, c'est-à-dire un homme de Dieu y est déplacé, et la religion même y est outragée par sa seule présence. Jésus-Christ disparaît et se rend invisible aux yeux des habitants de Nazareth, parce qu'il était dans sa patrie un prophète sans honneur. Les apôtres secouaient la poussière de leurs pieds, et sortaient aussitôt des maisons et des villes, où il ne se trouvait pas un seul enfant de la paix, et où la vérité de l'Evangile n'était point écoutée. Ce n'est pas, lorsqu'il s'agit des fonctions de notre ministère, qu'il faille être sûr du succès pour les remplir, et que l'inutilité présumée et même infaillible puisse devenir une raison légitime de nous en dispenser. Celui qui sème, jette la semence sainte sur la terre qui rapporte au centuple,

comme sur celle qui ne renferme que des ronces et des rochers, et où la semence est étouffée et ne produit rien. Le Seigneur envoie ses prophètes et ses ministres autant pour l'instruction des uns que pour la condamnation des autres ; autant pour ouvrir les yeux à ceux qui souhaitent de connaître, que pour achever d'aveugler ceux qui ne veulent pas voir ; et si l'Evangile n'avait pas trouvé des cœurs rebelles et endurcis, l'Eglise n'aurait point eu de martyrs. Les contradictions que le monde oppose à notre zèle, loin de l'abattre, elles sont dans l'ordre de Dieu ; elles ont été promises à nos fonctions, l'Apôtre les regardait comme les titres les plus glorieux et les plus authentiques de son apostolat. Il faut que les Ecritures s'accomplissent, et que la sagesse du monde soit jusques à la fin ennemie de la sagesse de la croix ; il ne s'agit donc pas ici des fonctions de notre ministère ; il s'agit de nos sociétés et de nos commerces. Notre ministère, nous le devons à tous ; aux sages comme aux insensés, à l'exemple de l'Apôtre. C'est à Dieu seul qui donne l'accroissement, à le rendre utile à nos frères : mais la familiarité de notre présence, nous ne la devons qu'à ceux qui peuvent s'en édifier avec nous. Eh ! qu'y aurait-il en effet qui pût autoriser nos liaisons avec des hommes enivrés de leurs plaisirs et de leurs passions, desquels tout ce que nous pouvons nous promettre, c'est d'augmenter le mépris qu'ils ont pour la vertu, et d'aggraver leur condamnation ? Et par cette règle si juste, si raisonnable, de ne pas nous lier avec les personnes à qui nous sommes inutiles ; voilà bien des commerces retranchés pour nous dans le monde.

Seconde règle : éviter les personnes qui peuvent nous être dangereuses ; eh ! qu'il en est de ce nombre, soit par l'ascendant de leur esprit, soit par le caractère de leur cœur, soit par les suites de leur profession, soit par les piéges de leur sexe !

Par l'ascendant de leur esprit : certains hommes téméraires, audacieux, qui blasphèment ce qu'ils ignorent ; regardant la majesté et l'autorité de la foi comme une crédulité populaire ; s'égarant dans leurs pensées ; affectant d'avoir un langage à part ; traitant avec dérision ce qu'il y a de plus auguste et de plus terrible dans la doctrine de Jésus-Christ ; se piquant de force d'esprit et de supériorité de raison ; et ne voyant pas que la source de leur incrédulité est plus dans la corruption de leur cœur, que dans la prétendue singularité de leurs lumières : *Et hos devita*, écrivait l'Apôtre à son disciple[1]. Les hommes de ce genre se sont multipliés en ces derniers temps, et avec eux les maux et les scandales de l'Eglise ; et tandis que les pasteurs se divisent entre eux sur les vérités les plus abstraites de la foi, ces hommes impies se servent de ces divisions mêmes pour en attaquer le fonds, pour renverser le fondement que Jésus-Christ a posé ; et leurs paroles débitées en secret, comme un venin dangereux, gagnent insensiblement, infectent tout, et répandent le blasphème et l'irréligion parmi les fidèles. Non-seulement ces hommes impies doivent être pour vous comme des anathèmes ; il est encore pour vous, mes Frères, un autre genre d'hommes dans le monde, qui sont dangereux par l'ascendant de leur esprit ; des mondains, qui nés avec une éloquence naturelle, et des talents supérieurs du côté de l'esprit, prennent d'abord empire sur tout ce qui les environne, ébranlent, persuadent, entraînent, abusent des dons de Dieu, et d'une malheureuse vivacité, pour tourner la vertu en ridicule, donner au vice des couleurs d'innocence, justifier les passions, affaiblir les vérités du salut, rabattre du moins de tout ce que la religion nous en apprend, taxer d'excès, de faiblesse, de devoirs impraticables, les devoirs les plus essentiels ; des apologistes éternels du monde et de ses abus ; des ennemis de la croix de Jésus-Christ et de sa doctrine ; des hommes qui vivent dans le monde, comme si l'Evangile n'y avait rien changé, comme si le monde était encore notre loi ; qui donnent un air de dérision et de petitesse d'esprit à tout ce qui ne leur ressemble pas ; les apôtres du siècle et du démon, et qui par l'ascendant que leur donne la facilité et l'agrément de l'esprit, sont courus, recherchés, reçus partout avec distinction ; font toute la joie et tout l'ornement des sociétés mondaines ; ont un accès libre dans les palais des grands ; multiplient partout leurs sectateurs, et perpétuent parmi les hommes la doctrine corrompue du monde que l'Evangile avait anéantie. Voilà les personnes à craindre par l'ascendant de leur esprit.

Par le caractère de leur cœur : certains hommes efféminés, mous, voluptueux, que le plaisir seul touche ; éternellement occupés d'a-

[1] II Tim., III, 5.

musements ; incapables de rien de grand, de sérieux, de solide, de digne de l'homme et du chrétien ; et d'autant plus à craindre que leurs penchants sont doux, leurs mœurs faciles, leurs manières ouvertes, leur esprit sociable et liant, leur cœur tendre, sincère, capable d'attachement ; et que leur vie molle et oiseuse est le caractère le plus propre à s'insinuer dans nos cœurs, à nous amollir, à nous corrompre par l'amour du repos, à nous rendre le travail et toute contrainte insoutenable ; et par conséquent le caractère le plus fatal à l'esprit de notre ministère : tels sont les hommes à craindre pour nous par le caractère de leur cœur.

Par les suites de leur profession : oui, mes Frères, évitez surtout ces ministres mondains et dissipés, auxquels les marques de la même profession sembleraient devoir vous lier davantage ; la grâce de l'imposition des mains est éteinte en eux ; vous ne la ressusciteriez pas ; et vous verriez infailliblement périr et éteindre la vôtre. Ils sont dans le monde l'opprobre du saint ministère : n'augmentez pas la honte de l'Eglise en vous associant à eux ; soutenez au contraire sa gloire et sa dignité en les fuyant ; n'autorisez pas leurs scandales en les fréquentant ; désavouez-les plutôt par une entière séparation ; montrez au monde que l'Eglise ne les avoue pas pour ses ministres, et que déshonorant leur caractère, ils ne sont pas dignes de la société de ceux qui le respectent et qui se font honneur d'en être marqués ; couvrez-les de confusion en les éloignant de vous, afin que la honte de cet anathème et de cette séparation les fasse rentrer en eux-mêmes, ou que du moins le monde apprenne à les mépriser, et qu'il connaisse qu'ils sont sortis, à la vérité, de parmi nous, mais qu'ils ne sont plus des nôtres ; souvenez-vous que leur société a tout ce qu'il faut pour anéantir en vous tout zèle des fonctions et tout esprit du sacerdoce. Le prophète dont j'ai déjà fait mention, conserva son innocence et toute sa dignité au milieu de la cour de Samarie ; au sortir de là, le commerce d'un seul faux prophète le fit tomber. Le monde du moins conserve encore une sorte de respect pour notre consécration ; et un reste de pudeur et de bienséance nous retient devant lui, et nous oblige, pour ne nous pas rendre méprisables, de garder encore certaines mesures. Mais avec ceux que le même ministère nous unit, il n'est plus de frein qui nous arrête. L'exemple de la profanation qu'ils font de leur caractère, nous rassure ; nous ne craignons plus des témoins qui deviennent nos modèles et nos complices. Le premier sentiment qu'ils nous inspirent, c'est le mépris de notre état ; c'est de secouer le joug des règles, et la contrainte même que le monde nous impose ; c'est de donner du ridicule à la piété, à la régularité, au zèle de leurs confrères ; c'est de rappeler avec dérision les instructions reçues dans ces maisons saintes ; en un mot, c'est d'ajouter l'audace, l'impudence au déréglement, et de ne craindre plus ni Dieu ni les hommes. Leur société est d'autant plus dangereuse pour nous qu'entrant dans le monde, elle nous paraît la plus naturelle et la plus convenable ; que la même profession, souvent la même éducation, et les liens contractés dès l'enfance, nous avaient déjà unis ; et que c'est une société toute faite nous que trouvons, qui nous dispense d'en chercher et d'en faire de nouvelles.

Mais si la conformité de l'état devient un danger pour nous, la différence n'en est pas un moindre ; et parmi les personnes dont le commerce nous est dangereux par les suites de leur profession, il faut compter ceux qui par les engagements d'un état militaire, si opposé à la douceur et à la sainteté du nôtre, n'ont que des penchants tumultueux, des désirs de gloire, d'élévation, de fortune, et ne connaissent d'honneur et de mérite que celui qui nous vient de la valeur et du courage. Ils ne voient qu'avec mépris la tranquillité du sanctuaire, la modestie, la simplicité, la mansuétude sacerdotale. Tout ce qui ne respire pas le feu et le sang, et qui ne respire que la douceur et la charité de Jésus-Christ, leur paraît pusillanimité et bassesse de cœur. Le saint repos du temple et de l'autel, les cantiques divins, les louanges du Seigneur, les supplications publiques portées tous les jours aux pieds de son trône, pour implorer ses miséricordes sur les peuples et sur les rois, sur les villes et sur les armées, ne sont dans leur esprit qu'une indigne oisiveté ; le partage de ceux qui se consacrent à l'Eglise, ils le regardent comme le parti des lâches et des fainéants. Ils croient que les hommes ne sont faits que pour se détruire les uns les autres ; qu'il y a bien plus de gloire à désoler les provinces qu'à les sanctifier ; qu'il est bien plus honorable à l'homme de porter la mort dans le cœur de son frère que d'y porter la vie et le salut ; et que sans les guerres, il n'y aurait point de vertu, au lieu que c'est d'elles

que naissent presque tous les vices et toutes les calamités de la terre [1]. Ainsi nous formant peu à peu sur leurs mœurs, nous commençons à moins estimer notre état; il nous paraît bas et obscur ; nous voudrions être encore arbitres de notre destinée pour changer la ceinture sacerdotale contre la militaire ; nous croyons que nos proches nous ont déplacés, en nous destinant à l'autel; qu'ils ont plus consulté leurs intérêts, que nos inclinations et nos talents; et que pour établir la fortune d'un aîné, ils nous ont fait perdre la nôtre. Aussi, on voit tous les jours dans le monde, des ministres plus versés dans les règles et les affaires militaires, que dans les fonctions et les règles de leur état; plus instruits des guerres qui ont troublé le monde, que des erreurs et des doctrines perverses qui ont déchiré l'Eglise; plus au fait de ce qui se passe dans les armées que de ce qui se passe dans le sanctuaire; et sous un habit saint, portant sur leur visage l'audace, la fierté, la dissipation de ceux qui sont engagés dans une milice profane. Voilà les personnes dont la société nous est funeste par les suites de leur profession.

Enfin par les piéges de leur sexe ; et c'est ici le plus dangereux écueil de notre ministère. Un prêtre, dit saint Jérôme, doit avoir une chasteté propre et une pudeur sacerdotale, pour ainsi dire; de sorte que non-seulement son corps soit exempt de souillure, mais que ses yeux conservent toute l'innocence nécessaire pour parvenir à être les témoins et les spectateurs de ce qui se passe dans le Saint des saints, et que son esprit, attentif à ces merveilles augustes et terribles que son ministère opère sur l'autel, soit libre de ces images même involontaires, qui pourraient en troubler la tranquillité. De plus par notre consécration, nous sommes comme Jésus-Christ, les oints et les saints du Seigneur; ainsi tout ce qui n'est pas saint, un seul regard indiscret, une seule parole moins mesurée, une seule manière moins décente, un seul mouvement de la chair négligemment étouffé, une seule complaisance sensuelle, un seul désir trop humain nous souille et nous profane. Or cette pureté angélique qui doit être le fruit de la retraite, de la prière, de la vigilance, des mortifications ; ce trésor que nous portons dans des vases si fragiles, comment le conserver au milieu des commerces et des écueils, où il fait tous les jours un si triste naufrage ? Si le simple fidèle y voit périr sûrement cette chasteté commune et ordinaire, commandée à chaque chrétien; le prêtre pourrait-il y sauver cette chasteté sacerdotale, privilégiée, bien plus éminente, plus aisée à flétrir, et si tendre, si délicate, qu'un souffle seul est capable d'en ternir tout l'éclat et toute la beauté ? Car, mes Frères, si le caractère saint, qui nous impose une si haute obligation de pureté et d'innocence, en marquant notre âme du sceau sacré, y avait effacé le sceau funeste de corruption que la chute d'Adam y a gravé; si en devenant prêtres, nous étions moins des hommes faibles et fragiles; si l'onction sainte répandue sur nous avait éteint ce feu profane, qui depuis le premier péché coule dans les veines de l'homme avec son sang, nous pourrions nous flatter que le privilége de notre caractère nous met en sûreté ; et que ce qui est péril pour le reste des fidèles, ne nous offre rien que nous devions craindre. Mais hélas! nous portons en nous le même fonds de faiblesse et de corruption que le reste des hommes ; que dis-je ? nous portons les mêmes faiblesses, et nous ne portons pas les mêmes ressources ; et notre caractère, loin de nous rassurer, doit redoubler nos alarmes, parce qu'il augmente nos dangers : l'engagement de continence, qu'il nous impose, irrite et soulève les passions de la chair ; privés par la sainteté de notre état du remède qui peut leur servir de frein dans le commun des hommes, nous n'avons plus que la fuite et la prière à leur opposer; notre seul remède est dans la foi, dans la piété, dans la garde des sens et la vigilance ; si nous le négligeons un moment nous périssons ; et comme nous portons aux dangers des passions plus vives, nous y trouvons infailliblement la mort et le péché. Tout est donc péril pour un prêtre auprès d'un sexe, dont les fréquentations mêmes que le monde appelle les plus innocentes, ne peuvent l'être pour lui ; il périra à la seule vue d'un objet qu'un mondain aurait regardé avec indifférence. Un seul discours trop libre, un seul air immodeste, une seule manière affectée et engageante le souillera ; il y sera toujours sur le bord du précipice, et en sortira rarement sans y être tombé.

[1] Massillon, depuis ces conférences qui sont ses débuts à Paris, jusqu'à son *Petit carême*, s'est toujours fortement élevé contre la guerre qu'il regarde comme opposée à l'esprit de l'Evangile.

Vous vous rassurez peut-être sur l'horreur que vous croyez sentir pour une chute grossière ; mais qui vous a dit que ce n'est pas en vous une présomption? Et ignorez-vous que cette horreur, quand elle est sincère, non-seulement nous éloigne de la chute, mais de tout ce qui pourrait nous y conduire? Qui vous a dit que ce n'est pas un piége du tentateur, lequel augmente notre confiance à mesure que le péril où il nous engage est plus inévitable? Et croyez-vous que tous ceux qui tombent se soient attendus au malheur de la chute? Le démon a plus d'une ressource; et il en attire plus dans ses filets par les fausses apparences de l'innocence que par l'attrait même du crime. Ne suffit-il pas pour craindre qu'on porte en soi tout ce qu'il faut pour tomber; et la témérité, qui cherche le péril, pourrait-elle devenir pour nous une sûreté contre le péril même? Hélas ! Paul fortifié de tant de grâces, instruit dans le ciel de ces secrets ineffables que l'œil de l'homme n'a point vus et que l'oreille n'a jamais entendus ; Paul, plein de l'amour de Jésus-Christ jusques à défier toutes les créatures et la mort même de l'en séparer ; châtiant sans cesse son corps et le réduisant en servitude ; ne vivant plus de la vie des sens, mais de la vie seule de Jésus-Christ ; crucifié au monde, s'immolant pour ses frères, et fournissant la carrière de son apostolat dans la faim, dans la soif, dans la nudité, dans les persécutions, dans les naufrages; Paul, au milieu de tant de merveilles et de vertus héroïques, sent l'aiguillon de la chair ; et il faut qu'il fléchisse le genou, qu'il s'humilie, et confesse son néant et sa misère devant la sainteté de Dieu, et qu'il le prie plus d'une fois de détruire en lui ce corps de péché et de le délivrer de la tentation. Et nous, mes Frères, faibles, avec un corps immortifié, avec des penchants violents pour le monde et pour les plaisirs, avec des vertus médiocres et mêlées de tant d'imperfections, nous nous flatterions de porter toujours une chair soumise et docile, et de ne jamais éprouver la honte de ses mouvements et de sa révolte, au milieu des objets les plus capables de l'exciter, et où nous courons sans précaution, sans ordre de Dieu, sans défiance de nous-mêmes? Quelle illusion ! Quoi, mes Frères ! les anachorètes les plus pénitents ont pensé périr au fond de leurs déserts, et les seules images dangereuses de leurs faiblesses passées ont exercé pendant une longue suite d'années leur foi et leur innocence ; et vous, dont les mœurs n'ont rien d'assez austère pour éloigner le démon de la volupté, vous vous croiriez en sûreté au milieu des périls dont le souvenir a pensé perdre tant de saints pénitents ? Quoi ! Job lui-même, couvert de plaies, devenu un cadavre puant et un spectacle d'horreur; ne sentant plus les mouvements de la chair que dans la violence de sa douleur ; Job, en cet état, se rappelle le pacte qu'il a fait avec ses yeux, pour ne pas même penser à des objets dangereux ; et vous, avec une chair nourrie mollement, et dont vous connaissez si bien la faiblesse; vous, dans un âge où sa force et son empire sont le plus à craindre, vous vous permettriez des familiarités indiscrètes ; vous laisseriez tous les jours reposer vos regards sur les objets les plus capables de vous souiller, et vous y seriez avec autant de confiance que si vous étiez déjà semblables aux anges, ou que vous fussiez revêtus d'un corps céleste et immortel? Aussi, grand Dieu ! votre Eglise est tous les jours déshonorée par des chutes si scandaleuses ! aussi nous faisons blasphémer votre saint nom parmi les nations ; nous livrons la majesté du sanctuaire à la dérision et à l'insulte, et nous sommes l'opprobre et le rebut de votre peuple. Nous devons donc nous interdire la société des personnes qui peuvent être pour nous un sujet de chute et de scandale.

En troisième lieu, les personnes auxquelles nous ne devons pas nos soins: nos fonctions nous attachent à certains lieux, à certaines œuvres, à certain genre de ministère; mais souvent c'est là précisément ce qui n'est pas de notre goût. Nous cherchons hors de l'enceinte de notre mission des œuvres étrangères à nos devoirs. Nous négligeons ce que Dieu demande de nous, pour nous livrer à des fonctions auxquelles il ne nous avait pas destinés. Nous dérangeons ses desseins sur nous et sur nos frères. La piété est utile à tout; mais nous la rendons inutile, quand nous n'en faisons pas usage dans l'ordre de Dieu. Il ne demande pas de chacun de nous toute sorte de bien ; il est certaine mesure au-delà de laquelle notre don ne va pas; et la piété solide est de s'en tenir là, et de ne point passer les bornes que l'Esprit de Dieu lui-même nous a prescrites. On croit qu'il y a du zèle à se montrer partout où il y a du bien à faire ;

et souvent il n'y a que de l'inquiétude et de la vanité. Nos fonctions ordinaires nous déplaisent, nous gênent, nous sont à charge, parce que le devoir seul nous y attache; les étrangères nous attirent, réveillent l'assoupissement de notre zèle, parce que le goût et une secrète complaisance nous y soutiennent : c'est l'ancienne plaie de l'orgueil; tout ce qui le soumet, l'attriste, l'humilie; dès qu'il secoue le joug et qu'il se choisit lui-même la matière de son zèle, cette liberté le flatte, l'anime, et il vole dans une carrière où il n'aurait fait que se traîner, si l'ordre de ses fonctions la lui avait marquée. Paul ne voulut pas évangéliser dans les villes où Jésus-Christ avait été annoncé, de peur qu'on ne l'accusât d'étendre trop loin son apostolat : *Non quasi in immensum gloriantes*[1]; ou de jeter l'édifice de la foi sur un fondement étranger. Cet exemple est une grande instruction contre l'indiscrétion du zèle : la vanité veut tout entreprendre, mais la charité n'agit pas en vain. Les œuvres de miséricorde ont leurs dangers : la ferveur s'y ralentit; la piété s'y dissipe; l'esprit de prière s'y éteint. Il faut que la retraite, le recueillement, la méditation de la loi soutiennent ces offices extérieurs; il faut puiser au pied de la croix cette source abondante de grâces, qui ne perd rien en se communiquant. Ces précautions deviennent indispensables à ceux mêmes que Dieu destine à ces sortes de ministères : sans elles, ils s'affaiblissent en voulant fortifier leurs frères; ils se sentent déchoir insensiblement, en tendant la main à ceux qui tombent; leur ferveur se dissipe et s'éteint à force de se répandre. Or, si ces inconvénients sont à craindre, lors même que nous sommes dans l'ordre de Dieu, lors même qu'il nous envoie, jugez du péril que nous courons lorsqu'au lieu de faire son œuvre, nous ne faisons que la nôtre propre. C'est donc une règle de piété, de ne pas offrir indiscrètement nos soins aux personnes à qui nous ne les devons pas.

Enfin dernière précaution : ne pas les offrir même à celles à qui nous ne pouvons les rendre sans quelque scandale. La réputation d'un prêtre est quelque chose de si cher à l'Eglise, de si précieux au public, de si essentiel au succès des fonctions, de si consolant pour lui-même, qu'il doit la conserver aux dépens de tout. Ce n'est pas qu'il faille abandonner l'œuvre de Dieu par la crainte de la contradiction des langues, ni laisser mourir, comme dit Jésus-Christ, une fille d'Abraham, parce que des pharisiens, envieux de tout bien qu'ils ne font pas, trouveront dans sa guérison un sujet injuste de scandale et de murmure. Jésus-Christ écoute aujourd'hui, sans s'émouvoir, les reproches de ceux qui l'accusent de manger avec les pécheurs et de leur donner un accès trop libre auprès de sa personne. Il est des scandales qui nous sont glorieux, et des murmures qui font notre éloge. Mais il en est aussi d'une autre sorte, qui prennent leur source, non dans l'injustice des hommes, mais dans notre imprudence, dans nos faiblesses, dans un défaut ou de circonspection ou peut-être de vertu; et c'est ici où les attentions ne sauraient être trop rigoureuses. L'assiduité des soins n'est jamais utile, quand elle est excessive. Je veux que vous n'y perdiez rien du côté de l'innocence; vous y perdez tout, dès que vous attirez les soupçons les plus légers ou les censures du public; je veux que la vertu éclatante de ces personnes, ou les ressources que vous trouvez dans leurs largesses pour les besoins publics, justifient devant Dieu vos assiduités : Dieu les condamne, dès que la prudence chrétienne et les règles de notre état ne peuvent les justifier devant les hommes. Tout ce qui est permis, n'est pas toujours expédient; et tout ce qui n'est pas expédient pour un ministre public, cesse de lui être permis. Il ne suffit pas de n'avoir rien à se reprocher, dès que nous nous exposons imprudemment aux reproches de nos frères; ce n'est pas assez que la vie sainte et édifiante de ces personnes, et les secours que nous en tirons pour les œuvres de miséricorde nous rassurent; tout ce qui scandalise nos frères, ne doit pas nous laisser un moment tranquilles. Lorsque Jésus-Christ nous ordonne, dit saint Chrysostome, d'arracher l'œil et de couper la main qui est devenue un sujet de scandale, il ne nomme que les parties du corps, ou les plus nobles, ou les plus nécessaires, comme s'il eût voulu nous dire : Quel que puisse être l'éclat de la vertu de cette personne; quand elle brillerait dans le monde comme l'œil brille dans le corps, il faut l'arracher : quand elle vous serait aussi nécessaire que votre main droite l'est à vos actions, il faut la retrancher. Dieu ne demande

[1] II Cor., x, 15.

pas de vous des soins aux dépens de l'honneur de son Eglise, inséparable de celui de ses ministres; la charité ne peut jamais devenir l'excuse légitime de l'imprudence : l'édification de nos frères est la première règle, et le fruit le moins suspect du zèle. Dieu ne tire pas sa gloire des œuvres mêmes les plus saintes, capables de répandre de justes soupçons sur la nôtre : le bien que nous ne pouvons faire sans une sorte de scandale, nous est aussi sévèrement interdit que le mal lui-même; et de quelque utilité dont vous puissiez couvrir votre indiscrétion, elle ne peut manquer d'être funeste, ou à vos frères par les jugements injustes qu'ils en feront, ou à vous-même, dont la conduite ne les justifiera peut-être que trop dans les suites. N'autorisons pas cette triste prédiction par des exemples : il faut croire, pour l'honneur de l'Eglise, qu'il n'y en eut jamais; et que le désir tout seul de votre salut et l'honneur de votre ministère nous fait craindre des inconvénients que nous n'avons pas encore eu la douleur de déplorer.

Voilà les personnes que nous devons éviter, et dans tout ce que nous avons dit jusques ici, sont renfermées les règles à observer avec celles que nous pouvons voir. La première est de les voir rarement : rien n'avilit tant notre caractère[1] dans le monde, comme la facilité à nous y montrer. Je l'ai déjà dit : nous avons nos faiblesses et nos imperfections; l'éloignement seul peut les cacher aux yeux des hommes. Le monde, vous le savez, n'estime que ce qu'il ne connaît pas : tandis qu'il ne nous voit que de loin, il nous regarde comme des hommes extraordinaires et des prophètes suscités de Dieu, pour lui annoncer ses volontés; il nous rend des hommages, parce qu'il ne voit pas où placer ses censures : mais si vous en approchez souvent, le charme cesse; et la présence le détrompe bientôt des erreurs favorables de l'éloignement. Il est si difficile de paraître souvent, et de ne pas paraître ce qu'on est! Nous laissons toujours entrevoir quelque chose dans nos mœurs, qui contredit la sainteté, la sévérité des maximes que nous annonçons : il nous échappe toujours certains traits de l'homme, qui mettent obstacle à l'œuvre de Dieu; et par une malignité naturelle au monde sur ce qui nous regarde, au lieu qu'il donne le nom de simple faiblesse à ses crimes les plus honteux, il croit voir du crime dans nos faiblesses les plus innocentes : il n'est que pour nous seuls un docteur sévère et outré. Il ressemble à ce serviteur infidèle de l'Evangile : il demande grâce en sa faveur pour les prévarications les plus odieuses et les plus criantes; et il use d'une rigueur excessive et barbare envers nous, pour les dettes les plus légères.

La seconde règle est d'y soutenir partout également le sérieux de notre ministère. Les fidèles doivent apprendre de nous à converser saintement et d'une manière digne de Dieu. Les lèvres du prêtre, dépositaires de la doctrine et de la vérité, ne doivent plus s'ouvrir à des inutilités et à des plaisanteries profanes. Saint Paul veut même qu'elles soient bannies de la conversation des simples fidèles. Quelle prudence, quelle circonspection, quel sel de la sagesse ne doit-il pas exiger de nous! quelles paroles saines et irrépréhensibles! quelle plénitude de l'Esprit de Dieu! Il ne faut pas que nous paraissions d'autres hommes à l'autel et dans nos fonctions, et d'autres hommes dans nos entretiens familiers et dans la conduite ordinaire de la vie. Le pontife de la loi portait partout les ornements augustes de la souveraine sacrificature, pour lui marquer, ce semble, que son sacerdoce le suivait partout; que toutes ses démarches étaient des actions de cérémonie; que la gravité de ses mœurs devait répondre à celle de ses vêtements; et que comme tout était religieux sur sa personne, tout devait l'être aussi dans sa conduite. Il semble que tout ce qui n'est pas, ou prière, ou sacrifice, ou discours d'édification, ou œuvre de miséricorde, n'est plus assez sérieux pour un prêtre. Aussi vous savez là-dessus les règles des saints canons, qui nous interdisent les jeux et les amusements publics, innocents même pour le commun des fidèles. Il semble que les yeux des peuples, accoutumés à nous voir dans le sanctuaire, prosternés, recueillis, humiliés, comme les anges du ciel devant le trône de l'Ancien des jours, sont blessés de nous voir ailleurs avec un visage différent et des manières semblables à celles des autres hommes; il semble que lorsque nous venons paraître à l'autel au sortir de ces vains entretiens, et que nous y reprenons le recueillement que demandent des mystères si terribles, les fidèles, témoins, il

[1] *Rien n'avilit tant notre caractère.* 1746.— *Rien n'avilit notre caractère.* R.

n'y a qu'un moment, de nos dissipations, nous regardent plutôt comme des hommes de théâtre, qui contrefont des mystères sérieux, que comme des ministres du Dieu vivant qui viennent lui offrir des dons, des sacrifices, les vœux et les prières des peuples. En un mot, notre ministère nous appelle parmi les hommes, il est vrai ; mais il nous y appelle pour être le sel de la terre, la lumière de ceux qui marchent dans les ténèbres, les sources publiques de la sainteté, la bonne odeur de Jésus-Christ.

Recueillons tout cet entretien, mes Frères ; en voici le fruit. Il faut, premièrement, que nos communications dans le monde inspirent aux fidèles une grande estime de la vertu ; que notre sagesse, notre maturité, notre circonspection, leur donne de la piété un idée digne d'elle, et les détrompent de ce préjugé si ridicule et si commun dans le monde qu'elle est le partage des esprits faibles. En second lieu, il faut qu'elles leur inspirent un désir de la vertu ; qu'une joie sainte et modeste répandue sur notre visage, une douce sérénité qui suit toujours l'innocence et la paix du cœur, leur fassent avouer en secret que les amis de Dieu sont les seuls heureux de la terre, et les désabusent de cette erreur grossière qu'on ne peut être content loin des plaisirs, et avec la seule consolation de la fidélité et de l'innocence.

Les fruits que nous en devons retirer nous-mêmes, mes Frères, c'est, en premier lieu, un grand mépris du monde et de ses misères ; on ne l'estime que lorsqu'on le voit de loin ; mais entrez dans le détail de ses ennuis, de ses chagrins, de ses perfidies, de ses caprices, vous en sentez le vide ; et vous plaignez ceux que les engagements de leur naissance ou de leur état, attachent à un maître si dur, si peu solide et si bizarre. C'est, secondement, une estime infinie de notre état qui nous éloigne d'un lieu où tout est faux, où tout est affliction d'esprit, où il faut acheter le crime lui-même par les chagrins et par la peine, et se perdre en se rendant ici-bas même malheureux ; qui nous en éloigne, dis-je, pour nous consacrer à ce saint ministère, nous cacher dans le secret du sanctuaire, et nous faire de la maison du Seigneur un lieu de paix et de sûreté, un asile doux et consolant, une demeure de gloire et de sainteté, qui nous met à l'abri des écueils et des orages dont le monde est rempli, et nous laisse tout le loisir de gémir sur les tristes naufrages de nos frères.

CONFÉRENCES ÉPISCOPALES.

NOTICE.

Nous n'avons plus que huit des conférences de Saint-Magloire, quoiqu'il soit certain, par les allusions mêmes que fait l'orateur, que Massillon y ait parlé beaucoup plus souvent. Les discours qui suivent, appartiennent à sa vie pastorale de Clermont.

NEUVIÈME CONFÉRENCE.

DISCOURS A DE JEUNES GENS SUR LA VOCATION A L'ÉTAT ECCLÉSIASTIQUE.

Dans le dessein où vous êtes, mes chers enfants, de vous consacrer au saint ministère, vous avez sans doute examiné devant Dieu, si c'est lui-même qui vous appelle à un état où Jésus-Christ lui-même n'est entré qu'avec la mission de son Père, et où personne n'a droit d'entrer qu'avec celle de Jésus-Christ : *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos* [1]. Je suppose donc que des motifs humains ne sont entrés pour rien dans une vocation, où tout ce qui ne vient pas de l'esprit de Dieu, la souille et la rend illégitime ; je suppose que vos premières

[1] Jean, XX. 21.

mœurs ne vous ont pas annoncé, par leur déréglement, que vous ne deviez jamais prétendre à vous ingérer dans le sanctuaire, dont les portes formidables ne s'ouvraient autrefois qu'à l'innocence, et où elle-même n'entrait qu'en tremblant ; je suppose enfin que les juges éclairés à qui vous avez confié dans le tribunal tout le détail de votre vie passée, et les dispositions les plus secrètes de votre cœur, ont cru découvrir en vous, autant qu'il est permis aux lumières bornées et toujours incertaines des hommes d'en juger ; ont cru, dis-je, découvrir en vous des marques d'une vocation véritable ; qu'ils ont cru concourir aux desseins éternels de Dieu sur votre destinée, en concourant à votre installation dans le lieu saint ; qu'ils ont présumé qu'en vous offrant à l'Eglise, vous ne lui offriez que ce que le Seigneur lui-même avait choisi ; et qu'ils vous ont dit avec une douce confiance, comme autrefois Laban à Eliézer : *Ingredere, benedicte Domini, cur foris stas ? Entrez, le béni du Seigneur, pourquoi demeureriez-vous au dehors* [1] ?

Mais d'un autre côté, mes chers enfants, si ces conditions essentielles manquaient à votre vocation ; si avant de vous présenter ici, vous n'aviez pas examiné longtemps devant Dieu si le dessein de vous consacrer au saint ministère venait de lui ; si l'ordre de la naissance y a eu plus de part que l'ordre de Dieu et les saintes impulsions de la grâce ; si l'espérance de trouver dans le sanctuaire une situation plus douce, plus honorable, et plus commode qu'au milieu de votre famille, a décidé de votre choix ; si votre vocation ne doit sa première origine qu'à la destination et à la cupidité de vos proches ; s'ils ont plus consulté leurs intérêts que vos inclinations et les intérêts de votre salut, et que les besoins d'une famille et non ceux de l'Eglise vous aient fait ministre des autels, votre vocation qui a commencé par la chair finira par la chair. C'est la cupidité qui vous a donné à l'Eglise ; c'est elle qui souillera tout le cours de votre ministère. Vous n'y serez plus le ministre de Jésus-Christ qui ne vous connaît point et ne vous a pas envoyé ; vous n'y serez que le ministre de vos passions et de celles de vos proches, de qui seuls vous avez reçu votre mission. Quand les parents, selon la chair, de Jésus-Christ, éblouis par des vues toutes charnelles, de ses premiers miracles, et du succès des commencements de son ministère, fondent déjà là-dessus l'espérance d'une grande fortune selon le siècle ; l'excitent de sortir des bourgades retirées, de se manifester au grand monde, et d'aller se montrer à Jérusalem au jour de la solennité : *Si hæc facis, manifesta teipsum mundo* [1] (car voilà l'objet ordinaire de nos proches selon la chair) ; que leur répond Jésus-Christ ? qu'ils sont toujours prêts à conseiller à ceux qui leur sont liés par le sang, des démarches et des ministères qui peuvent leur être glorieux et utiles à eux-mêmes ; qu'ils ne consultent là-dessus ni les desseins de Dieu, ni ceux qu'il a choisis, ni les temps mêmes qu'il a marqués pour manifester son choix ; que tous les temps sont bons pour eux, et toutes les personnes égales, pourvu qu'elles puissent contribuer à leurs projets terrestres d'ambition et de fortune. Tout est bon en effet à des parents charnels ; qu'un enfant soit vicieux, né avec des inclinations tout opposées à la sainteté du ministère, son sacerdoce leur promet pour lui et pour eux des avantages temporels ; voilà leur temps et leur vocation ; ils n'en connaissent point d'autre : *Tempus... vestrum semper est paratum ; tempus (autem) meum nondum advenit* [2]. Mais le temps de Jésus-Christ est rarement le même que le leur ; et malheur à ceux qui ne l'attendent pas, malheur à ceux qui le préviennent, malheur à ceux qui prennent la voix de la chair et du sang pour la voix du ciel, et qui confondent le temps de la cupidité avec le temps de la grâce ! *Tempus vestrum, etc.* Première marque de vocation, la pureté des motifs.

Mais quand vous n'auriez rien à vous reprocher sur la pureté des motifs, quand un goût né avec vous en aurait seul décidé ; vous devez de plus vous demander à vous-même si vos mœurs jusqu'ici vous ont comme annoncé que ce goût est une inspiration de la grâce, plutôt qu'une impression seule de la nature ; seconde marque de vocation, l'innocence des mœurs. Vous devez examiner si une vie innocente vous a préparé à cette sainte démarche ; si ceux qui ont vécu avec vous, témoins de la candeur, de la sagesse et de la pureté de vos premières mœurs, vous ont comme d'eux-mêmes destiné à l'autel ; s'ils ont comme prédit qu'une vie de bonne heure si sage, si inno-

[1] Gen., XXIV, 31.

[1] Jean, VII, 4.
[2] Jean, VII, 6.

cente, montrait de loin en vous un bon prêtre, comme saint Paul nous assure qu'on l'avait prédit, dès son enfance, à son disciple Timothée: *Secundum præcedentes in te prophetias*[1]. Car si vos mœurs ont désavoué jusqu'ici l'état saint que vous embrassez ; si vous ne portez pour toute marque de vocation aux fonctions divines du ministère, que les désordres d'une première jeunesse; si votre conduite passée, par ses excès et son dérangement, a bien paru plutôt vous destiner à la milice licencieuse du siècle, qu'à celle de l'Eglise ; si loin d'avoir pour vous l'approbation et les suffrages du public, comme l'Eglise l'exige pour l'ordination de ses ministres, vous avez donné lieu à ceux qui vous ont connu, de prédire de vous que vous seriez même un laïque déréglé, loin que vous puissiez jamais devenir un bon prêtre ; n'approchez point du lieu saint ; ne venez point présenter à l'autel, d'où les victimes marquées de la plus légère tache étaient rejetées, un corps souillé de mille abominations ; n'ayez pas l'affreuse témérité de venir porter dans le tabernacle saint, non-seulement un feu et un encens étranger, mais un feu criminel, la fumée impure de vos débordements ; ne venez pas dans le temple de Dieu faire une union sacrilége de Jésus-Christ avec Bélial ; du saint des saints avec l'idole honteuse de la volupté. Un feu vengeur ne sortira pas comme autrefois du sanctuaire pour vous dévorer, et punir l'attentat de votre profanation : mais la main invisible de Dieu vous repoussera comme un intrus et un profanateur ; mais un feu secret et impur s'allumera avec encore plus de violence dans votre âme, la souillera, la rendra encore plus hideuse, y règnera jusqu'à la fin, y consumera peu à peu ces restes de foi et de crainte de Dieu que vos désordres avaient épargnés ; et vous serez jusqu'à la fin marqué d'un caractère de réprobation, et un anathème caché au milieu d'Israël.

Je ne vous dis pas que si vous avez eu le malheur jusqu'ici de perdre votre innocence, et qu'un repentir prompt et sincère vous ait rappelé à une vie plus fidèle, vous deviez absolument renoncer au dessein de vous consacrer à l'Eglise. C'était autrefois la règle rigoureuse qu'elle observait : ceux qui étaient tombés, c'est-à-dire qui avaient commis de ces fautes même secrètes qui tuent l'âme, et pour lesquelles les canons exigeaient des exercices publics de pénitence ; ces fidèles tombés, elle les excluait pour toujours du saint ministère : c'était une flétrissure que les larmes avaient pu expier devant Dieu, mais qu'elles n'avaient pas couverte aux yeux de l'Eglise. Elle ne voulait pas que les pénitents même les plus fervents, qui avaient eu besoin de ses remèdes publics d'expiation, eussent jamais le droit de les appliquer aux autres : l'innocence seule était admise dans l'assemblée vénérable des ministres de ses autels. Les besoins de l'Eglise et la dépravation générale des mœurs l'ont depuis obligée de se relâcher un peu et à regret de cette première rigueur : sa discipline a changé ; mais son esprit et la sainteté qu'exige son ministère est encore le même. Il est donc toujours terrible pour nous d'avoir besoin là-dessus de son indulgence ; il est terrible pour nous que la dépravation générale soit le seul titre qui nous ouvre les portes du sanctuaire, que le changement et la perversité des temps soit notre seul privilége ; et que nous soyons comme les enfants de la douleur et des gémissements de l'Eglise, et les ministres, non des beaux jours de sa liberté, mais de sa nécessité et de sa contrainte. Il faut que la réparation que vous avez faite de ces chutes passagères, et le repentir vif et sincère qui les a suivies, vous tienne comme lieu aux yeux de l'Eglise d'une seconde innocence ; il faut qu'un sentiment vif et profond de votre indignité, qu'une sainte frayeur, en vous présentant pour être associé aux ministres de l'Eglise ; un zèle sincère et ardent pour la sanctification des peuples qui vous seront confiés ; un amour tendre pour l'Eglise, la dédommage des défauts de votre installation, remplace ce qu'elle exigeait autrefois de ceux qu'elle croyait seuls dignes d'être choisis, et console en quelque manière sa douleur et la triste nécessité de son indulgence, par l'espérance que les suites de votre repentir de ces chutes passagères lui seront plus utiles que l'innocence qu'elle demandait autrefois. N'augmentez pas ses regrets sur l'affaiblissement de sa discipline ; et soyez d'autant plus exact à faire observer ses règles dans la conduite des âmes, qu'elle a paru s'en relâcher, en vous en établissant le dispensateur. Mais je le répète, si vos désordres n'ont jusqu'ici qu'une dépravation continuelle depuis le premier âge ; si vous n'avez compté vos jours que par vos crimes, et que le déréglement ait

[1] I Tim., I, 18.

été, pour ainsi dire, l'état fixe et permanent de toute votre jeunesse ; vous portez gravée dans la corruption de votre cœur en caractères ineffaçables, la sentence formidable qui vous éloigne à jamais du saint ministère. Dieu vous aurait-il préparé à ces fonctions divines, qu'il n'a pas même confiées aux anges, par une vie tout impure ? aurait-il choisi lui-même un vase d'ignominie pour le placer sur son autel saint ? conduirait-il lui-même comme par la main un corps couvert de souillures, dans l'intérieur du sanctuaire terrible, pour y immoler l'agneau sans tache en présence des esprits célestes qui entourent alors l'autel ? pourriez-vous vous le persuader à vous-même, à moins que la justice de Dieu ne veuille punir vos désordres par un aveuglement qui en serait la consommation et le dernier trait de sa vengeance ? Mais vous vous promettez de pleurer vos déréglements et de mener une vie toute nouvelle. Cherchez donc un asile parmi des solitaires et des pénitents ; et ne choisissez pas pour l'expiation de vos crimes un ministère de sainteté et d'autorité, qui suppose des vertus acquises et non des crimes à expier. Vous êtes le fumier et la balayure de la terre, et vous voulez en devenir le sel ? vous êtes, comme un autre Lazare, un cadavre pourri et infect, et vous voulez être le ministre de la résurrection et de la vie ? vous avez été lié jusqu'ici par des chaînes honteuses, et vous osez vous présenter pour en aller délier vos frères ? Mais faut-il désespérer de la miséricorde du Seigneur ? A Dieu ne plaise ! Repentez-vous sincèrement de vos fautes, faites-en pénitence, et Dieu vous les pardonnera. Mais il ne vous pardonnera pas la témérité de votre intrusion dans le saint ministère ; mais votre repentir ne sera pas sincère, si malgré la connaissance des règles de l'Eglise qui vous rejette, vous la forcez de vous admettre au nombre de ses ministres. Remettez-vous-en là-dessus ici au juge de votre conscience ; confiez-lui avec sincérité l'état de votre âme, et toute la suite jusqu'ici de votre vie ; découvrez-lui sans feinte ce trésor ancien et nouveau d'iniquité. Ne vous contentez pas de lui exposer les dernières circonstances de votre vie, et de laisser tout le passé dans un silence et dans un oubli affecté ; vous l'avez choisi pour être devant Dieu le juge de votre vocation ; faites-vous connaître tout entier, pour le mettre en état de juger ; montrez-vous à lui tel que vous êtes, et tel que Dieu vous connaît. Ecoutez tout ce qu'il vous annoncera de sa part : ne l'obligez pas de vous donner extérieurement un consentement qu'il vous a refusé en secret, et que sa piété, ses lumières et les lois de l'Eglise vous refusent ; ne le forcez pas à une condescendance que le secret de son ministère exige, et n'obtenez pas de lui qu'il laisse admettre un ministre que Dieu rejette et vomit de sa bouche. Si malgré ses avis secrets et salutaires vous avez l'affreuse témérité de passer outre ; si comme Saül, persuadé que Dieu l'avait réprouvé, vous exigez d'un autre Samuel obligé au secret qu'il vous honore devant les hommes, et qu'il vous laisse usurper un honneur qui ne vous appartient pas et que Dieu vous refuse : *Honora me coram senioribus populi*[1] ; je n'ai plus rien à vous dire ; votre réprobation va être écrite sur votre front avec le caractère sacré dont vous serez marqué ; et tout ce que peut faire le juge de votre conscience qui connaît votre indignité, et l'arrêt du Seigneur qui vous a rejeté, c'est de pleurer le reste de ses jours le malheur irrévocable de votre destinée éternelle : (*Et*) *lugebat Samuel Saulem* (*omnibus diebus vitæ suæ*)[2]. C'est donc l'innocence des mœurs, qui est la seconde marque de vocation.

Je ne parle pas de la troisième marque qui sont les talents. Le père de famille n'appelle à sa vigne que des ouvriers : quand il n'aurait confié qu'un talent à ses serviteurs, il veut qu'on le fasse valoir ; le serviteur inutile est jeté dans les ténèbres extérieures. Jésus-Christ ne nous a établis et ne nous a envoyés que pour faire du fruit : *Posui vos ut eatis et fructum afferatis*[3]. Dans le monde, on ne destine pas à l'épée, à la robe, aux affaires, des personnes nées sans aucun talent pour ces différents états. Que viendriez-vous faire dans l'Eglise, si vous ne trouvez en vous aucun talent pour les différents emplois qu'elle vous doit confier ? Etre un ouvrier inutile et hors d'état de travailler à sa vigne, c'est un titre irrévocable d'exclusion ; c'est n'avoir ni droit, ni vocation pour y entrer. Un bénéfice possédé depuis longtemps par vos proches, et qui doit tomber sur vous, vous y appelle ; mais ce bénéfice est le denier que le père de famille, c'est-à-dire l'Eglise, ne prétend donner qu'à ceux qui sont en état de défricher son champ ; ce dernier est la récompense

[1] Rois, xv, 30.
[2] Ibid., 35.
[3] Jean, xv, 16.

du travail, ce n'est pas le prix de la mollesse et de l'oisiveté ; vous n'y avez droit qu'autant que vous travaillez et que vous lui êtes utile. Si vous en jouissez sans être d'aucun usage à l'Eglise, vous jouissez d'un bien qui ne vous appartient pas; vous frustrez l'intention de ces anciens fidèles, de ces pieux fondateurs, qui autrefois ne l'ont donné à l'Eglise que pour fournir à l'entretien des ministres occupés aux fonctions saintes. Ils n'ont pas prétendu fournir au luxe et à la mollesse de ceux qui seraient revêtus de leurs largesses. Hélas ! ces pieux fidèles se disputaient à eux-mêmes toutes les profusions du luxe et de la sensualité ; ils se retranchaient les commodités et toutes les superfluités de la vie, pour enrichir l'Eglise de leurs retranchements : comment auraient-ils voulu ménager par là à des ministres d'un Dieu crucifié les aises et les superfluités dont ils n'avaient pas cru pouvoir jouir eux-mêmes ? Vous occupez la place et le revenu d'un ministre qui aurait servi utilement l'Eglise; vous la privez d'un ouvrier fidèle qui l'aurait consolée par des fruits de salut, qui l'aurait aidée et honorée par ses talents ; au lieu que n'en ayant pas vous-même, vous ne pouvez que la déshonorer et lui être à charge.

Et quand je parle des talents, je sais que la mesure en est différente ; que l'Esprit-Saint ne répand pas ses dons également ; que tous ne sont pas apôtres ou prophètes ; que l'un se rend utile d'une manière, et l'autre de l'autre : *Alius quidem sic, alius vero sic ;* qu'une étoile diffère en clarté d'une autre étoile ; et que comme il y a différents ministères dans l'Eglise, il doit s'y trouver aussi différents talents pour les remplir : mais je dis qu'il faut du moins être propre à quelqu'un. Si vous n'avez pas ces lumières rares et cette science qui enfle, avez-vous du moins cette piété qui édifie, et assez de connaissance des vérités de la religion pour en instruire vos frères? Si vous n'avez pas assez de supériorité d'esprit et de capacité pour confondre les incrédules et les esprits rebelles à l'Eglise ; en avez-vous assez du moins pour affermir dans la foi et dans la piété les simples et les ignorants ? Si vous ne vous sentez pas assez de talent pour venir annoncer l'Evangile aux grands et aux puissants du siècle qui habitent les villes ; en avez-vous assez du moins pour l'annoncer aux pauvres et aux petits qui habitent les campagnes? Hélas ! votre talent aura moins d'éclat, mais aussi moins de danger et plus de fruit; il sera plus sûr pour vous et plus utile pour vos frères. La parole sainte tombe d'ordinaire au milieu des grands et des riches, comme au milieu des ronces et des épines ; ce n'est que sur les cœurs des pauvres et des simples qu'elle trouve une terre toute préparée qui rapporte au centuple. Si vous n'avez pas le don de gouvernement pour conduire en chef une grande Eglise, pouvez-vous du moins y travailler en second sous les yeux d'un chef saint et éclairé, ou vous charger tout seul d'un petit troupeau, moins difficile à conduire ? Enfin, si la nature vous a refusé tous les talents extérieurs pour l'instruction, quoique les lèvres de tout prêtre soient les dépositaires de la vérité et de la doctrine ; pouvez-vous du moins la confier à l'oreille dans le tribunal, et remplacer par la prudence, la connaissance des règles, le discernement des maladies de l'âme, le zèle et la piété éclairée et solide qu'exige ce ministère, les talents extérieurs qui vous manquent ? car la piété est l'âme de tous les talents ; elle seule en assure le fruit; les plus médiocres, relevés par une grande piété, deviennent souvent les plus chers à l'Eglise ; et sans elle, les plus brillants ressemblent à ces éclairs qui éblouissent et qui étonnent, mais qui sont toujours suivis de près de la chute et de la puanteur du tonnerre; je veux dire des chutes publiques et honteuses qui répandent une odeur de mort dans l'Eglise, et qui font le sujet de sa douleur et de ses larmes.

C'est donc à chacun de vous en particulier qui n'êtes ici assemblés que pour examiner votre vocation au saint ministère, à vous demander devant Dieu si vous trouvez en vous ces trois marques essentielles à une vocation légitime : la pureté des motifs qui vous engagent, l'innocence des mœurs qui ont précédé, et les talents utiles à l'Eglise. Si quelqu'une de ces trois marques manque à votre vocation, la règle commune est qu'elle est fausse et que vous embrassez un état où Dieu ne vous appelle point.

Or, mes chers enfants, comprenez-vous bien ce que c'est que d'entrer dans un état quel qu'il puisse être, auquel Dieu ne nous avait pas destinés. C'est sortir de l'ordre de sa providence, qui dans les conseils éternels a marqué à chacun de nous la voie par où nous devions fournir la carrière de notre pèlerinage, et par conséquent la seule par laquelle nous pouvions arriver au salut. Nous sortons donc de cette

voie où sa bonté nous avait préparé des moyens infaillibles de salut ; nous entrons témérairement dans une voie étrangère, où sa main qui ne nous y a pas conduits, ne nous soutient point ; où nous marchons tout seuls ; où tous les pas que nous faisons nous égarent de plus en plus et deviennent de fausses démarches ; où nous ressemblons à un infortuné qui s'est égaré durant la nuit, qui trouve à chaque pas des précipices qu'il prend pour des chemins unis, exposé seul, et au milieu des ténèbres, à mille autres périls qu'il ne peut ni prévoir ni éviter ; et comme cette nuit ne doit pas finir pour lui, sûr presque qu'il périra ou du moins qu'il n'arrivera jamais au terme heureux vers lequel il marche, sans un de ces hasards et de ces miracles que la prudence ne permet pas de se promettre. Tel est celui qui entre témérairement dans un état et dans une voie que Dieu ne lui avait pas destinée : il y marche seul, accompagné de ses seules faiblesses ; il est dans un état où tout devient danger pour lui, où il est privé de ces lumières, de cette protection spéciale, c'est-à-dire de ces grâces singulières propres à cet état, avec lesquelles il en aurait évité tous les dangers, et que Dieu n'a préparées qu'à ceux auxquels il avait lui-même préparé et destiné cet état.

Or, mes chers enfants, si cette vérité si terrible est pourtant incontestable en général pour le choix téméraire d'un état auquel Dieu ne nous appelle point ; si ce choix attire toujours l'indignation de Dieu sur nous, s'il nous rend indignes pendant tout le reste de notre vie de sa bienveillance ; que sera-ce de ceux qui se sont appelés eux-mêmes à un ministère de gloire et de sainteté, dont il n'a pas voulu même honorer les esprits célestes ; que sera-ce de ceux qui se sont intrus dans le sanctuaire, le seul lieu sur la terre qu'il semblait s'être réservé, la demeure de sa gloire, l'asile sacré et inviolable de ses lois et de sa doctrine, le dépositaire de son culte, des hommages qu'il exige des hommes, et de tous les signes précieux de son amour pour eux ? De quel œil pourra-t-il regarder un téméraire qui vient s'y asseoir au milieu de l'assemblée vénérable de ses ministres, qui vient le forcer de l'établir son envoyé, et à la place de Jésus-Christ sur la terre ; de lui confier malgré lui le sang de son Fils, les fonctions divines de sa médiation, de sa rédemption, de son sacerdoce, et de tout ce que sa miséricorde n'avait cessé de préparer dès le commencement des siècles de plus grand et de plus digne de sa toute-puissance pour le salut des hommes ? Quel trésor de colère et quels charbons de feu cet infortuné n'amasse-t-il pas sur sa tête ? quel caractère de réprobation n'imprime-t-il pas dans son âme avec l'onction sainte dont il est oint ? Les mains que le pontife et tout le presbytère [1] impose sur sa tête, que font-elles que le dévouer comme une victime infortunée, rejetée de Dieu, et comme destinée à un anathème éternel ?

Aussi, mes chers enfants, un prêtre vicieux, et qui contre l'ordre de Dieu s'est ingéré lui-même dans le saint ministère, ne se convertit presque jamais. Plus il vieillit, plus il accumule sur sa tête ses profanations et ses sacrilèges. Les remèdes divins eux-mêmes dont il est dispensateur, l'endurcissent ; chaque fonction est pour lui un nouveau crime, et ajoute un nouveau degré à sa réprobation ; et il meurt impénitent, comme il avait vécu, chargé de l'usurpation sacrilége de son sacerdoce, et de toutes les profanations qu'il en a faites : c'est l'expérience de tous les jours. Les pécheurs dans les autres états se repentent et se convertissent ; nous en voyons tous les jours des exemples consolants : un prêtre désordonné et que le Seigneur n'avait pas appelé, meurt endurci ; et les exemples des conversions des mauvais prêtres n'ont pas encore consolé l'Eglise de la fin déplorable et de l'impénitence de tous les autres.

Ainsi, mes chers enfants, ne négligez rien dans l'examen que vous faites ici devant Dieu de votre vocation ; les précautions ne sauraient être excessives où la faute est irréparable. Ne vous lassez pas de vous demander dans ce lieu d'épreuve et de retraite, destiné à consulter la volonté de Dieu sur vous, si l'état saint auquel vous aspirez convient à vos mœurs passées, à la pureté des motifs qui doivent vous y engager, et aux talents que l'Eglise exige de vous : si l'une de ces conditions vous manque, c'est comme si vous manquiez de toutes. Priez sans cesse ; et que votre prière la plus ordinaire soit celle du Prophète : « Seigneur, montrez-moi vous-même la voie par où je dois marcher ; et apprenez-moi quels sont les sentiers que vous m'avez préparés et qui doivent seuls me conduire au salut : *Vias*

[1] Impositione manuum presbyterii. I Tim., IV, 14.

tuas, Domine, demonstra mihi, et semitas tuas edoce me[1]». Ce n'est pas trop d'une année d'examen, de prière et de retraite, pour décider d'un choix qui doit décider lui-même de votre salut éternel et de celui des peuples qui vous seront un jour confiés, c'est-à-dire, et ne l'oubliez jamais, qui doit donner à l'autel des ministres du salut ou de la perte des fidèles; les opprobres de l'Eglise, ou sa gloire et son ornement; des pierres de scandale, ou les colonnes et le soutien de l'édifice saint; des profanateurs ou des dispensateurs des choses saintes; en un mot, les instruments de la miséricorde ou de la colère de Dieu sur les hommes.

[1] Ps. XXIV, 4.

DIXIÈME CONFÉRENCE.

RETRAITE POUR LES CURÉS.

Noli negligere gratiam quæ in te est, quæ data est tibi... cum impositione manuum presbyterii.

Ne négligez point, ne laissez pas affaiblir la grâce sacerdotale, que vous avez reçue par l'imposition des mains. I Tim., IV, 14.

C'est l'avis que l'Apôtre rappelle plus d'une fois à son disciple Timothée; et rien ne me paraît plus propre à prévenir cette négligence et cet affaiblissement dont parle l'Apôtre, que de consacrer comme vous faites, mes Frères, un certain temps de l'année au recueillement et à la retraite. Les fautes sont inévitables dans les fonctions; c'est ici où vous venez vous en rendre compte à vous-mêmes, en gémir devant Dieu, et prendre des mesures pour les éviter à l'avenir: première réflexion. La ferveur se relâche, les forces spirituelles s'usent, l'homme prend peu à peu le dessus sur le ministre; c'est ici où vous venez ranimer ce qui commençait à languir, et vous renouveler dans le premier esprit de votre ministère: seconde réflexion. Enfin le clergé de ce grand diocèse a besoin d'exemples; vous le leur donnez, en leur montrant, par votre exactitude édifiante à venir vous recueillir dans cette maison sainte, les précautions qu'ils doivent prendre pour remplir dignement leur ministère: dernière réflexion.

Voilà, mes Frères, quels sont les avantages inséparables de la retraite dans cette maison sainte, où je vous vois avec tant de consolation assemblés.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Nos fonctions sont si saintes, mes Frères, vous le savez, elles demandent des dis positions si pures, si dignes des mystères que nous traitons! il est difficile aux ministres les plus fidèles de s'y présenter toujours avec cette foi, ce zèle, cette pureté d'âme, sans quoi Dieu nous vomit et ne nous souffre qu'avec dégoût aux pieds des autels sous les yeux de sa majesté sainte et terrible. Ce sont là de ces fautes qui ne réveillent pas la conscience; elles nous ôtent une certaine bienveillance tendre de Dieu, et nous laissent pourtant toute notre tranquillité; elles nous dépouillent peu à peu de ces dons parfaits qui font les saints ministres, et nous rendent pourtant insensibles à nos pertes. Je ne parle pas de la patience, de la douceur, de la charité que nos fonctions mettent souvent à l'épreuve, et où il est difficile d'être toujours en garde contre soi-même. Que de moments où l'humeur, la rudesse, l'impatience prennent la place du zèle et de la charité! que d'occasions où le dégoût, la paresse, peut-être des antipathies secrètes, que sais-je? quelques mécontentements personnels, nous font refuser ou rendre de mauvaise grâce, et comme malgré nous, des services à nos peuples, que leurs besoins et nos fonctions exigent de nous! Com-

bien d'autres, où la mauvaise honte, la crainte de passer pour ridicule et pour être de mauvaise compagnie, nous font approuver, imiter peut-être des abus que nous condamnons, et oublier jusqu'à un certain point la décence et la sainte gravité de notre ministère.

Cependant les occupations extérieures et continuelles de nos fonctions nous cachent à nous-mêmes cet état d'infidélité, ou ne nous laissent pas le loisir d'en approfondir la difformité et l'obstacle qu'elles mettent aux bontés de Dieu pour nous et au succès de notre ministère. Nous amassons peu à peu un trésor de colère que nous ne connaissons pas, un fonds opposé aux desseins de Dieu sur nous, qui, n'offrant rien de marqué par des crimes, ne trouble pas notre fausse paix ; et comme les ténèbres sont toujours la juste peine de nos infidélités, plus nous les multiplions, plus nous nous calmons ; parce que plus les lumières qui devraient nous avertir et nous ouvrir les yeux, s'éteignent. Voilà, mes Frères, la source la plus commune du déréglement et de la défection entière de ceux que Dieu appelle au saint ministère : il n'est presque point pour nous de faute légère ; plus Dieu demande et attend de nous, plus il se refroidit et s'irrite quand nous lui manquons ; plus nous lui sommes consacrés, plus la moindre tache nous souille et nous rend difformes à ses yeux. Nous sommes la lumière des peuples : le plus léger nuage obscurcit cet éclat et nous rend comme ténébreux aux yeux de celui qui nous avait établis comme des lampes ardentes et toujours luisantes. Nos fautes deviennent comme des éclipses qui renversent l'ordre de la grâce sur les fidèles, et laissent dans les ténèbres cette portion de l'Eglise que nous étions chargés d'éclairer.

Or, c'est ici, mes Frères, où ces infidélités qui avaient comme disparu au milieu du tumulte de nos fonctions, reparaissent à nos yeux. C'est dans ce saint loisir que, repassant dans la lumière de la foi, sur tout le cours de notre ministère, nous découvrons les lieux, les occasions, les circonstances où notre fidélité s'est démentie ; nous sentons que, malgré l'opinion des hommes et les fausses louanges qu'ils donnent à quelque extérieur de régularité qu'ils voient en nous, il s'en faut bien que nous soyons de ces ministres saints et fidèles, dignes de dispenser les mystères de Dieu. L'éloignement que nous trouvons de ce que nous sommes à ce que nous devrions être ; de la sainteté sublime de notre état aux faiblesses, aux misères, à la pesanteur de toute notre vie, nous frappe, nous humilie, nous effraie. Nous gémissons sur nos infidélités passées ; nous formons mille saintes résolutions, mille projets d'une vie plus sérieuse, plus occupée, plus sacerdotale ; nous entrons dans les détails qui regardent toute notre conduite extérieure ; nous examinons les lieux, les temps, les occasions où notre fragilité s'est laissé surprendre ; nous rentrons en nous-mêmes pour aller jusqu'à la source du mal et découvrir quels sont en nous les penchants qui ont aidé aux occasions et facilité nos chutes ; nous préparons de loin les remèdes et les précautions nécessaires pour ne pas être de nouveau surpris. Ainsi, nous rentrons dans nos fonctions, dans cette sainte milice, munis de nouvelles armes ; nous y rentrons avec moins de cette confiance qui précède toujours les chutes, mais aussi avec plus de sûreté. Un pilote échappé du naufrage est moins téméraire ; mais instruit par ses propres malheurs des écueils où il s'est brisé, il prend des mesures plus solides et plus sûres pour les éviter. Et ce qui doit encore plus vous consoler, mes Frères, dans ce saint exercice, et vous faire mieux sentir la prédilection de miséricorde de Dieu sur vous, c'est que les infidélités sont communes parmi ceux qui sont appelés au saint ministère, et que ces regrets et ces changements que forme en nous une piété tendre et touchée, sont fort rares. La plupart vivent jusques à la fin de leur course comme ils avaient vécu en la commençant ; s'ils y changent quelque chose, c'est en empirant ; c'est qu'ayant commencé avec quelque apparence de régularité et de zèle, ils continuent bientôt en découvrant toutes les inclinations vicieuses que ces commencements spécieux avaient cachées, et qui, lassées pour ainsi dire de se contraindre, s'échappent ensuite avec moins de retenue et plus de scandale. Nous voyons tous les jours dans le monde de simples fidèles, qui, touchés de Dieu, changent de vie, et de grands pécheurs qu'ils étaient deviennent l'exemple et l'édification d'une ville. Mais nous ne voyons point de ces changements parmi les prêtres ; ce qu'ils sont une fois, ils le sont toujours. Il semble qu'élevés au-dessus des anges par nos fonctions, nos premières chutes capitales, comme les leurs, sont sans

retour. D'où vient, mes Frères? c'est que l'abus des choses saintes étant presque toujours une suite infaillible de nos égarements, nous attire cet anathème de la part de Dieu, et cette malédiction secrète qui forme dans un prêtre l'endurcissement et l'impénitence. C'est une triste expérience qui nous a fait gémir plus d'une fois : les peines, les corrections deviennent inutiles à ces ministres infidèles ; et nous les voyons avec douleur sortir de ces retraites forcées que nous leur prescrivons, sans aucun sentiment de piété et de repentir, et plus déterminés que jamais à continuer leurs égarements et leurs scandales. Aussi quand nous leur imposons cette peine publique, c'est plus pour les couvrir de honte que pour espérer un changement ; pour réparer l'honneur de l'Eglise par une improbation publique et éclatante de leurs scandales publics, nous voulons les punir, nous n'espérons pas de les corriger [1].

DEUXIÈME RÉFLEXION.

Mais, mes Frères, quand nous aurions été assez heureux pour vivre dans les fonctions du ministère, exempts de ces infidélités journalières inséparables de la faiblesse humaine et de la dissipation même attachée à nos fonctions ; quand nous n'aurions pas besoin de venir nous recueillir ici pour en gémir devant Dieu, et prendre des mesures pour lui être désormais plus fidèles ; n'éprouvons-nous pas tous les jours que notre première ferveur se relâche ; que ce goût tendre de piété s'use et se ralentit par l'usage même des choses saintes; que la sainteté de nos devoirs fait sur nous chaque jour des impressions moins vives ; que ce qui nous avait paru d'abord des obligations indispensables, ne nous paraît plus qu'un état de perfection où il n'est pas donné à chacun d'atteindre ; et qu'enfin, nous ne marchons plus que languissamment dans les voies où nous avions couru d'abord avec un zèle et une célérité si édifiante? Or, c'est ici, mes Frères, où nous avons puisé les prémices de l'esprit sacerdotal : c'est ici où nous devons venir les renouveler, les ranimer, quand elles commencent à s'affaiblir : c'est ma seconde réflexion.

Oui, mes Frères, ce relâchement de piété et de ferveur, inévitable aux ministres les plus fidèles, est comme une maladie secrète qui nous mine, qui nous dessèche, et qui peu à peu conduit au dépérissement. Ce sont de ces maux qui ne se manifestant point par des symptômes visibles et marqués, et affaiblissant néanmoins tous les jours les forces, et effaçant cette première fleur de santé, trouvent difficilement des remèdes, et où l'art ne connaît d'autre ressource que de renvoyer à l'air natal de pareilles langueurs. Or c'est dans cette sainte maison, mes Frères, que nous sommes nés dans la cléricature et dans le ministère ; c'est ici, pour ainsi dire, l'air natal du sacerdoce, que nous devons venir respirer quand nous sentons que nos forces s'affaiblissent ; que notre piété languit ; que notre zèle se relâche ; que tout notre intérieur dérangé nous menace d'un dépérissement entier. Plus nous différons, plus le mal gagne ; tout ce qui nous environne dans le monde, loin d'y remédier, l'augmente et l'aigrit : l'usage lui-même de nos fonctions saintes, loin de nous réveiller de notre assoupissement, n'est plus qu'une ressource usée à laquelle nos maux sont accoutumés, et qui presque toujours, au lieu de les guérir, les aggrave ; et par le défaut des dispositions et de cet esprit de piété qui doit les sanctifier, les change en abus et tourne contre nous ces ressources de salut. Cet état, mes Frères, a ses dangers, et d'autant plus grands, qu'il n'a rien qui nous effraie : nous nous endormons dans cette habitude d'affaiblissement et de langueur ; nous croyons la mort de l'âme encore bien loin de nous ; nous nous calmons sur certains désirs d'une vie plus fervente et plus fidèle, qui échappent quelquefois à notre léthargie, et qui nous y laissent retomber un moment après. Nous pensons de nous ce que les apôtres pensaient de Lazare, que notre maladie n'est qu'un sommeil passager et que notre salut est en sûreté : *Si dormit, salvus erit* [1] ; mais Jésus-Christ qui nous voit tels que nous sommes, en juge peut-être bien différemment : *Tunc... dixit eis manifeste Jesus : Lazarus mortuus est* [2]. Ce ne sont pas les grands crimes tout seuls que nous devons le plus craindre : un fonds de religion, une éducation sainte, une réputation établie de régularité, le respect pour la sainteté de notre ministère suffit pour nous préserver de ces chutes honteuses : ce qu'il y a de dangereux pour nous, c'est de

[1] Dans ses visites pastorales, Massillon imposait des retraites dans un séminaire aux prêtres infidèles ou négligents. Les procès-verbaux en font plus d'une fois mention.

[1] Jean, XI, 12. — [2] Ibid., 14.

laisser éteindre cette première ferveur, cet esprit de piété si essentiel à nos fonctions ; c'est de nous endormir dans une vie toute naturelle, molle, insensible aux choses du ciel, accompagnée d'une régularité apparente, et destituée d'esprit et de vie intérieure. Nous n'y voyons point de crime marqué ; et nous ne voyons pas que ce fonds de vie dans un prêtre surtout, sans cesse occupé des plus saints ministères, est un grand crime aux yeux de Dieu ; nous ne voyons pas que cet état éloigne de nous la bienveillance particulière de Dieu, et ces grâces spéciales qu'il réserve aux ministres fidèles, et que si nous nous défendons encore des chutes grossières, c'est peut-être un artifice du démon qui craindrait par là de réveiller les remords de la conscience, et qui aime mieux nous laisser périr plus sûrement dans un sommeil de mort où il nous a plongés. Le tumulte du monde au milieu duquel nous vivons, nous étourdit, loin de nous réveiller et de nous rappeler à nous-mêmes ; nous y voyons jusque parmi ceux qui nous sont associés au saint ministère, des égarements qui augmentent notre fausse paix, parce que nous nous en trouvons exempts nous-mêmes. Nous croyons que Dieu est content de nous, parce que les hommes le sont ou qu'ils ont lieu de l'être. Témoins des excès de quelques-uns de nos confrères, nous nous disons en secret, comme le pharisien, que nous ne sommes pas faits comme tels et tels. Ce parallèle secret nous calme, peut-être même qu'il flatte notre orgueil ; et dépourvus au dedans de cette vie de la foi, de cet esprit de zèle et de ferveur qui ne nous anime plus, l'amour-propre ne cesse de nous rappeler nos mœurs irrépréhensibles, de nous présenter un fantôme de vertus et de régularité qui nous endort et nous rassure. C'est donc à nous, mes Frères, que s'adresse cette parole de l'Esprit-Saint : *Surge, qui dormis...*, *et illuminabit te Christus*[1]. Venez dans ce lieu de réveil et de lumière, où vos yeux se rouvriront à des vérités autrefois connues ; mais qui peu à peu commençaient à s'effacer de votre cœur. Jésus-Christ vous y manifestera de nouveau tout ce qu'exige de vous, de piété, de ferveur, de charité, de désintéressement, votre consécration et la sublimité de vos ministères : vous vous trouverez si loin aux yeux de Dieu de la sainteté qu'il demande de vous ; vous regarderez cette régularité apparente qui vous rassurait, cette écorce de vertu, comme un linge souillé : *Quasi pannus menstruatæ*[1]. Vous vous trouverez vide, sans suc, sans vie devant Dieu. Ces nouvelles lumières commenceront à réchauffer le froid dangereux de votre âme ; Dieu vous parlera, et ces os arides se ranimeront, comme ceux que vit le Prophète, à sa seule parole : *Ossa arida, audite verbum Domini*[2]. Vous deviendrez comme des hommes nouvellement créés ; vous sortirez de ce lieu saint, de ce nouveau cénacle, embrasés d'un feu tout nouveau. Une sainte ivresse, une plénitude de l'Esprit de Dieu vous fera mépriser tous les respects humains qui avaient comme enchaîné votre zèle et retenu la vérité captive ; vous fera rompre toutes les liaisons inutiles qui vous dérobaient à vos devoirs ; vous affermira contre tous les exemples et les occasions qui avaient affaibli votre piété ; le succès de vos fonctions répondra à la nouvelle ferveur avec laquelle vous les remplirez ; vous verrez votre troupeau se réveiller, pour ainsi dire, et se renouveler avec vous ; et l'Esprit de Dieu répandu sur le pasteur et sur son peuple pourra dire encore : *Ecce nova facio omnia*[3]. Quelle consolation, mes Frères, pour un bon prêtre, de voir fructifier la parole de l'Evangile dans cette portion du champ de Jésus-Christ qui lui est confiée ; d'y voir chaque jour quelques âmes délivrées de la servitude du démon et du péché, et rendues à Jésus-Christ ! et au contraire quels retours effrayants pour un ministre à qui il reste encore quelque foi, de voir que pendant le cours d'un long ministère, il n'a pas retiré une seule âme des voies de la perdition ; il n'a corrigé aucun désordre ni public ni particulier dans sa paroisse ; il n'y a opéré aucun changement ! Sa vie, irréprochable d'ailleurs aux yeux des hommes, peut-elle le rassurer sur la longue inutilité de ses fonctions ? Et ne doit-il pas en chercher la cause plus dans sa tiédeur, dans le relâchement de sa piété, dans le vide de l'Esprit de Dieu qu'il a laissé éteindre en lui, faute de venir l'y renouveler ici, que dans l'endurcissement de son peuple ? C'est au sortir de la sainte retraite du cénacle, que les apôtres, auparavant faibles, timides, jaloux des premières places, encore à demi charnels, paru-

[1] Eph., v. 14.

[1] Is., LXIV, 5.
[2] Ezech., XXXVII, 4.
[3] Apoc., XXI, 5.

rent de nouveaux hommes ; et que se répandant parmi les peuples, comme des lampes ardentes et luisantes, ils embrasèrent tout l'univers de ce feu divin que Jésus-Christ était venu porter sur la terre. C'est en descendant de sa retraite sur la montagne qu'Elie allait reprocher avec une sainte fermeté aux rois d'Israël l'abomination de leurs veaux d'or; qu'il purgeait le peuple de la multitude des faux prophètes ; qu'il faisait descendre à son gré la pluie du ciel sur la terre ; qu'il rendait la vie aux morts, et qu'il mérita d'être transporté dans un char de lumière et réservé pour venir encore s'opposer à la fin des temps aux prestiges de l'homme de péché. C'est au sortir du désert et de la retraite que Jésus-Christ lui-même commença son ministère ; c'est en se retirant de temps en temps seul pour prier sur la montagne, qu'il le continua, et qu'il fit des œuvres que personne avant lui n'avait faites. Il n'avait pas besoin sans doute de ces précautions ; mais il voulait nous laisser des modèles de conduite, et pouvoir dire à tous ses ministres, en la personne des apôtres: « Je vous ai laissé l'exemple, afin que vous fassiez un jour ce que vous m'avez vu pratiquer à moi-même ».

Et certes, mes Frères, tous les saints fondateurs des ordres réguliers, dans ces règles sages et saintes qu'ils ont laissées à leurs disciples de l'un et de l'autre sexe, ont tous ordonné, comme un article essentiel de leur règle, un certain temps chaque année de recueillement et de retraite, pour ranimer leur ferveur et se renouveler dans l'esprit de leur état. Hélas ! mes Frères, ces hommes inspirés de Dieu, ces saints patriarches des ordres monastiques, ont cru que des hommes assujétis à une règle austère, séparés du monde, consacrés à la prière et à la pénitence, dépouillés de tout, de leurs biens, de leurs espérances mondaines et de leur liberté même par le sacrifice de l'obéissance ; ils ont cru que ces hommes dans le fond de leurs retraites, au milieu de tous les secours dont ils étaient environnés, couraient risque de se relâcher, de déchoir de leur première ferveur, de languir dans la carrière sainte où ils étaient entrés, si on ne leur prescrivait chaque année un temps d'une retraite et d'une séparation encore plus entière pour rentrer en eux-mêmes, pour réveiller leur langueur, pour prévenir des chutes plus dangereuses, et renaître, pour ainsi dire, dans le premier esprit de leur saint institut. Et nous, mes Frères, exposés sans cesse à la contagion du siècle ; nous, environnés de mille périls; nous, obligés de vivre au milieu de tant de scandales, de tant d'exemples qui nous affaiblissent ou qui nous séduisent ; nous, souvent au milieu des campagnes livrés à nous-mêmes, seuls, sans secours, sans aucune société sainte qui nous soutienne, n'ayant pour tout appui que nous-mêmes, nos langueurs, notre indolence, nos penchants de chair et de sang, ne voyant rien autour de nous qui nous rappelle à nous-mêmes ; nous, mes Frères, nous passerions toute notre vie sans rien craindre dans cet état? Nous croirions que la précaution d'un certain temps de recueillement, jugée si nécessaire aux âmes les plus retirées, nous est inutile ; et nous la regarderions comme une de ces pratiques indifférentes où il entre plus de zèle que de nécessité? Nous, mes Frères, occupés à des fonctions dont la sainteté souvent nous touche peu, et dont le tumulte et la variété nous dissipe ; nous, sans cesse obligés de sonder les plaies et la corruption des consciences, et de nous prêter à des récits honteux qui laissent en nous mille images dangereuses ; nous, en un mot, chargés de ministères dont les anges trembleraient, et nous trouvant tous les jours, par leur long usage même, moins touchés de ce qu'ils ont de saint et de terrible, et par conséquent nous en acquittant avec moins de recueillement et de piété; nous laisserions les remèdes de la retraite à des solitaires qui devraient n'en avoir pas besoin ; et au milieu des périls infinis de notre état, nous nous croirions en sûreté sans prendre du moins quelque temps, ou pour les connaître, ou pour examiner si notre fidélité ne s'y est jamais démentie? Nous, mes Frères, établis pour être les pasteurs et les modèles des réguliers; nous, élevés par notre ministère à un degré supérieur de grâce et d'autorité qui exige de nous plus de perfection et de sainteté; nous enfin, les pasteurs et les chefs du troupeau dont ils ne sont que les membres et les ouailles.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Et enfin, mes Frères, à des motifs si intéressants et si capables de toucher tous les ministres consacrés aux fonctions saintes, permettez-moi d'ajouter encore une nouvelle ré-

flexion qui vous regarde en particulier. Plus ce diocèse est vaste, plus il est à craindre que cet ancien esprit sacerdotal ne s'y éteigne peu à peu. La distance des lieux nous ôte la connaissance de beaucoup de maux, et suspend les remèdes que nous pourrions y apporter. L'éloignement de la source fait que les branches les plus écartées languissent souvent dans la sécheresse; le mal gagne insensiblement, et avec d'autant plus de danger qu'il gagne en secret, qu'il gagne loin de nos yeux, et qu'il faut qu'il soit poussé jusqu'à des scandales et à des imprudences d'éclat, pour nous en instruire. Quel remède à un malheur qui peut devenir général, et infecter peu à peu toute la masse? c'est que Dieu qui veille sur ce vaste diocèse, sur cette ancienne et illustre portion de son Eglise, sur laquelle il ne faut pas douter que les prières de tant de saints évêques nos prédécesseurs, prosternés devant le trône de sa gloire, et sans cesse occupés des besoins du troupeau qui leur a été si cher, n'attirent des regards particuliers de la protection et de la miséricorde divine; c'est que Dieu, dis-je, y conserve toujours un certain nombre de pasteurs fidèles, respectables par leur âge et par leur piété, fidèles à venir se recueillir ici et à s'y renouveler dans l'esprit de leur vocation: c'est leur exemple qui anime les nouveaux ministres, et qui leur montre le modèle et la règle de conduite à laquelle ils doivent se conformer. Vous êtes donc, mes Frères, ce précieux levain que Dieu conserve dans ce vaste diocèse, non-seulement pour empêcher toute la masse d'aigrir et de se corrompre, mais pour la sanctifier peu à peu, pour l'étendre, l'augmenter et en multiplier la bénédiction; c'est de vous que l'esprit sacerdotal coule sur les nouveaux ministres. Ils trouvent, entrant dans le ministère, ce désaveu public et respectable de la conduite peu édifiante de beaucoup de ministres, dont l'exemple aurait pu les séduire. C'est une barrière inébranlable que la bonté de Dieu nous conserve, et qui ne permet jamais à la contagion de devenir générale. Dispersés par l'ordre secret de la Providence dans les différents lieux de ce grand diocèse, vous êtes comme placés là de la main de Dieu pour préserver votre voisinage, et contenir par votre exemple ceux de vos confrères qui vous environnent. S'ils ne vous imitent, ils ont du moins sans cesse devant les yeux ce qu'ils devraient imiter; si votre exemple ne les convie pas à remplir les devoirs de leur ministère, du moins il ne leur permet pas de les ignorer. La honte d'une conduite si dissemblable à la vôtre; la grâce de leur ordination, qui peut-être n'est pas encore tout à fait éteinte; leur éducation dans ces maisons saintes, et les vérités dont on les a nourris: tout cela se réveille tôt ou tard, et ils commencent à suivre de loin vos traces; par là, l'esprit du sacerdoce se conserve et se perpétue dans ce diocèse. Oui, mes Frères, il en est de la milice sainte comme de celle du siècle: dans celle-ci il ne faut qu'un petit nombre de soldats aguerris dans certains corps fameux, pour communiquer aux nouveaux venus, et y perpétuer ce premier esprit de valeur et cette réputation militaire qui les distingue des autres troupes; en y entrant il semble qu'on se sent d'abord saisi du même esprit qui anime les anciens. Il en est de même dans un diocèse: un petit nombre d'anciens et de vénérables pasteurs y conserve et y perpétue ce premier esprit sacerdotal et cette réputation de régularité et de discipline qui le distingue; il semble que les nouveaux venus sont saisis et animés de cet esprit en y entrant; ils craindraient de dégénérer et d'être regardés comme l'opprobre de la milice sainte, s'ils s'écartaient de l'esprit genéral qui paraît dominer dans leur corps. Nous vous regardons donc, mes Frères, comme chargés du précieux dépôt de l'esprit sacerdotal qui se conserve entre vos mains dans ce diocèse, et qui de là doit passer à ceux que nous associons tous les jours au saint ministère. Continuez donc, mes chers Frères, et ne vous lassez point dans cette carrière apostolique, où vous avez paru jusqu'ici à la tête des ministres qui doivent la remplir comme vous. Souvenez-vous que vous êtes les principales colonnes de ce grand édifice qui nous est confié; et que pour peu qu'on vous voie mollir ou chanceler, votre affaiblissment seul ébranlerait tout le reste. Nous vous parlons ici, comme disait saint Cyprien à la plus illustre portion de son troupeau, aux vierges saintes, nous vous parlons plus avec la tendresse d'un père qu'avec l'autorité d'un supérieur: *Plus affectione quam potestate* [1]. Vos infidélités paraîtraient un modèle sûr à ceux de vos confrères qui ne cherchent qu'à se justifier leur défection. Plus votre réputation annonce la règle, plus votre conduite doit l'exprimer et la manifester. On rabat pour toujours des de-

[1] S. Cypr.

voirs, ce qu'on vous en a vu négliger une seule fois. Aidez-nous donc, mes Frères, à soutenir le poids de la sollicitude pastorale, sous lequel nous succomberions, si vous, qui êtes nos coopérateurs, ne portiez avec nous une partie du fardeau. Retournez dans vos églises remplis de cet esprit qui vous anime depuis longtemps et dans lequel vous venez encore de vous renouveler; répandez-y encore avec plus d'abondance les dons de grâce et de piété dont vous êtes remplis. Ne bornez pas à vos peuples seuls le zèle de la maison de Dieu; animez vos confrères par vos exemples et par ces douces insinuations de la charité qui gagnent les cœurs; qu'ils ne vous regardent plus comme leurs censeurs, mais comme leurs amis et leurs frères; ne vous prévalez au-dessus d'eux de votre régularité que pour être plus doux, plus charitables à leur égard, plus prêts à excuser leurs faiblesses, et à louer tout ce qu'ils peuvent avoir encore de louable: c'est ainsi qu'on rend la vertu aimable à ceux-mêmes qui en paraissent les plus éloignés. Attirez-vous, par les douceurs de l'amitié et d'un support charitable, la confiance des ministres dont la conduite ne répond pas à la sainteté de leur ministère; qu'ils vous deviennent plus chers, à mesure que vous voyez qu'ils s'égarent; ne vous rebutez pas, quoiqu'ils paraissent rebuter eux-mêmes vos douces remontrances; la charité est patiente et souffre tout. Forcez-les, pour ainsi dire, de vous aimer, s'ils ne peuvent encore vous imiter. Songez qu'en ramenant un seul de vos confrères, vous sauvez tout un peuple.

On se fait quelquefois une espèce de devoir de rompre tout commerce avec certains ministres moins édifiants; on les fuit comme des anathèmes; on évite, avec une manière de hauteur, tout ce qui pourrait nous obliger de communiquer avec eux; il semble qu'on veut leur faire sentir avec ostentation la différence qu'il y a d'eux à nous. Ce n'est pas là l'esprit de Jésus-Christ; c'est l'esprit de ces deux disciples peu instruits, qui voulaient faire descendre le feu du ciel sur une ville infidèle. Je sais qu'il ne faut pas autoriser les égarements de nos confrères par une assiduité de société qui semble les approuver; mais il y a de l'orgueil et de l'inhumanité à les abandonner, parce qu'on voit qu'ils se perdent; notre tendresse pour eux doit, pour ainsi dire, redoubler à mesure que leurs maux empirent; il faut leur faire sentir, par des prévenances et des démonstrations d'amitié, qu'il y a encore de la ressource pour eux et qu'on ne regarde pas leur état comme désespéré. Les cœurs insensibles à la vérité ne le sont pas toujours aux tendres témoignages de la charité; on aigrit souvent le mal en le condamnant sans réserve; on ramène quelquefois le malade en le supportant avec bénignité. Je me suis étendu là-dessus, mes Frères, parce qu'il m'a paru que la différence de mœurs et de conduite mettait presque toujours une espèce de chaos entre les bons et les mauvais pasteurs; que l'unique ressource pour ceux-ci était la fréquentation des ministres fidèles; et qu'il était essentiel de la leur faciliter, afin que vos exemples pussent leur devenir utiles.

ONZIÈME CONFÉRENCE.

DISCOURS SUR LE ZÈLE DES PASTEURS POUR LE SALUT DES AMES.

Quis infirmatur, et ego non infirmor? quis scandalizatur, et ego non uror?

Qui est faible, sans que je le sois avec lui? qui est scandalisé, sans que je brûle? II Cor., XI, 29.

Voilà, mes Frères, le modèle du zèle que doit avoir un ministre de Jésus-Christ pour le salut des âmes qui lui sont confiées; voilà les sentiments dont ses entrailles paternelles doivent être sans cesse émues. Un pasteur qui voit tranquillement les désordres de son peuple; qui ne travaille qu'avec nonchalance, et plus par bienséance que par un véritable zèle, à le retirer de ses égarements; qui borne tout son ministère à ne pas applaudir aux vices dont il est témoin; en un mot, qui ne sent pas la perte des âmes qui lui sont confiées, et qui ne peut pas dire avec l'Apôtre que la chute des faibles l'accable de tristesse, et que les scandales qui peuvent les séduire, allument dans son cœur un feu dévorant de zèle et d'une sainte indignation; un pasteur de ce caractère a perdu la foi et la grâce de sa vocation, et peut-être même qu'il ne l'a jamais reçue. Le zèle du salut des âmes est donc comme le premier devoir d'un pasteur; c'est le devoir de tous les jours et de tous les moments; c'est lui qui doit animer toutes ses fonctions, adoucir tout ce qu'elles ont de laborieux et de pénible, régler l'usage de son autorité, être la mesure de ses soins et de ses peines, devenir le point de vue fixe et unique de ses démarches; et en un mot, qui doit être comme l'âme et toute la consolation de son ministère.

En vain ses mœurs seraient d'ailleurs irréprehensibles : il ne nous suffit pas de mener une vie sage et réglée aux yeux des hommes. Si, avec ces dehors infructueux de régularité, nous ne sommes pas pénétrés d'une vive douleur de voir périr des âmes qui nous sont confiées; si nous ne nous armons pas du zèle de la foi et de la charité, et du glaive de la parole sainte pour les retirer des voies de l'égarement; si nous n'exhortons pas, si nous ne conjurons pas, si nous ne reprenons pas à temps et à contre-temps; si, contents de notre propre justice, nous nous croyons en sûreté, en désapprouvant par notre exemple, ou en condamnant mollement les vices de nos peuples; nous ne sommes pas des pasteurs, nous sommes des idoles : notre prétendue vertu, indolente, immobile, léthargique, est un crime et une abomination devant Dieu; nous ne sommes plus chargés des intérêts de Dieu sur la terre; nous n'y vivons que pour nous-mêmes; nous ne sommes plus les envoyés de Jésus-Christ, pour accomplir ce qui manque à ses souffrances en rendant à nos peuples le prix de son sang et de leur rédemption utile; nous sommes des spectateurs tranquilles et inutiles de ses opprobres; et par notre silence et notre insensibilité, nous consentons au crime de ceux qui le crucifient. Non, mes Frères, désabusons-nous : la

régularité des mœurs non-seulement n'excuse pas l'indolence d'un pasteur, mais la rend plus criminelle, puisqu'elle prive ses peuples d'un zèle que ses exemples auraient rendu plus utile. Mais d'ailleurs, je l'ai déjà dit, et je le répète : quelque réglée que paraisse sa vie, il n'a que l'apparence de la piété ; il n'en a pas le fonds et la vérité : il paraît vivant, et il est mort aux yeux de Dieu ; les hommes peut-être le louent, et Dieu le maudit ; sa régularité l'endort ; mais un son terrible et les clameurs des âmes qu'il laisse périr, le réveilleront un jour ; il se calme, parce qu'il se compare en secret à des ministres qui ne vivent pas si régulièrement que lui ; mais il verra que sa justice n'était que la justice du pharisien, que la charité seule forme la véritable vertu, et qu'il n'aura point d'autre sort que celui des serviteurs inutiles et des hypocrites.

Eh ! quoi, mes Frères, un ministre de Jésus-Christ, envoyé pour faire son œuvre sur la terre, pour agrandir son royaume, pour avancer l'édifice de la cité éternelle et la consommation des saints, verrait le règne du démon prévaloir sur celui de Jésus-Christ, dans la portion du troupeau qui lui est confiée ; et sa foi, et sa charité, et sa prétendue piété le laisseraient tranquille ; et satisfait sur ce que sa conscience ne lui reproche rien de personnel, il n'aurait point de remords sur les désordres qu'il souffre dans ceux dont il est chargé ; et il verrait outrager Jésus-Christ dont il tient la place, et il croirait l'aimer et être un ministre selon son cœur, en le voyant de sang-froid tous les jours crucifier de nouveau à ses yeux par un peuple dont il doit lui répondre ? Mais quand ces scandales se passeraient ailleurs que parmi son peuple, s'il en était témoin, et qu'il lui restât une étincelle de foi et d'amour pour Jésus-Christ, il devrait du moins en gémir en secret, s'adresser à Dieu dans l'amertume de son cœur pour obtenir à ces profanateurs un esprit de componction et de pénitence : que dis-je ? il devrait user de l'autorité que donne toujours la dignité du sacerdoce pour s'efforcer d'inspirer des sentiments plus dignes de la religion à ces hommes pervers et corrompus ; et il serait un lâche, un prévaricateur, un ministre qui trahirait son ministère, si une criminelle insensibilité, ou une prudence charnelle et timide, lui fermait alors la bouche ; et il se croirait innocent ; et sa prétendue régularité le calmerait, si, témoin des mêmes scandales au milieu de son peuple, il y paraissait également insensible ? Un père peut-il voir périr sans douleur ses enfants à ses yeux ? un pasteur voit-il ses brebis se précipiter dans le gouffre, sans courir après et leur faire du moins entendre sa voix ? mais quand une seule viendrait à s'égarer, il devrait traverser les montagnes, et essuyer les travaux les plus pénibles pour la ramener sur ses épaules. Non, mes Frères ; ce n'est pas ici un père, c'est un étranger ; ce n'est pas un pasteur, c'est un mercenaire ; ce n'est pas un ministre de Jésus-Christ, c'est un usurpateur qui porte à faux ce titre honorable ; et malgré sa fausse justice c'est un vase de réprobation et d'ignominie placé dans le temple de Dieu.

Mais les peuples de la campagne sont si durs, si féroces, si peu traitables, qu'un pasteur s'exposerait à bien des inconvénients, s'il voulait entreprendre de réformer les abus qui se passent parmi eux. — Quoi ! mes Frères, l'extrémité du mal peut-elle devenir l'excuse et l'apologie de notre indifférence ? Vos peuples sont durs et peu traitables ? mais c'est pour cela même qu'il faut redoubler de soins, de charité, de travail pour les adoucir et amollir leur cœur. Le zèle serait inutile, si vous n'aviez que des âmes justes et dociles à conduire. C'est parce que vous voyez vos peuples rebelles à la vérité, que vous ne devez vous permettre ni repos, ni consolation, tant que vous les verrez dans ces dispositions criminelles. Quoi ! parce qu'ils ont plus de besoin de votre sollicitude pastorale, vous vous croiriez quitte de tout à leur égard. Ce qui devrait réveiller votre zèle, le refroidit et l'éteint ; et vous devenez un ouvrier inutile et oiseux, parce que la moisson est plus abondante ? L'Evangile se serait-il répandu dans l'univers, et la croix de Jésus-Christ aurait-elle triomphé des peuples et des Césars, si les hommes apostoliques qui nous ont précédés avaient eu égard aux oppositions que nos pères, que nos peuples, que tout l'univers païen devait mettre au progrès de la parole sainte ? Où en serions-nous, si les difficultés insurmontables à la prudence humaine avaient ralenti leur zèle et suspendu leurs travaux ; et si, dans la persuasion de nous trouver, comme nous l'étions, féroces et rebelles, ils nous eussent malheureusement laissés dans les ténèbres de notre première ignorance ? Vous craignez les

inconvénients ; mais qu'y a-t-il à craindre pour un pasteur qui remplit avec édification son ministère ? Quoi ! les mépris, les calomnies, les contradictions ? mais c'est sa gloire, et la récompense la plus consolante de son zèle. Quoi ! les mauvais traitements, les outrages ? ils deviendraient le sceau le plus honorable de votre apostolat. Mais grâce à la foi qui est montée depuis l'origine de la monarchie avec nos rois sur le trône, vous n'avez pas à résister jusqu'au sang, comme les premiers ministres de l'Evangile. Nous ne vivons plus au siècle des tyrans ; et le zèle peut faire de saints pasteurs, mais il ne fait plus de martyrs.

D'ailleurs, mes Frères, parlons de bonne foi : ces pauvres peuples que vous nous représentez comme si féroces et si rebelles, ne le sont pas longtemps pour un pasteur édifiant et charitable. Ils respectent la vertu d'un homme de Dieu ; il y a dans ces âmes rustiques et grossières, malgré leurs vices, une crainte de Dieu, un fonds de religion plus simple, plus vrai, plus réel que dans les riches et les puissants : leur cœur et leur esprit ne sont pas gâtés par les maximes de l'irréligion et de l'incrédulité, qui infectent toutes les sociétés des villes ; ils craignent et respectent encore le Dieu qu'ils offensent ; et la vérité, et les saintes instructions, trouvent en eux mille fois plus de ressource que dans les grands et les puissants du siècle. Loin donc de vous excuser sur les désordres et l'insensibilité prétendue de ces pauvres peuples, vous devez vous estimer heureux de n'avoir à évangéliser que les pauvres et les petits ; parce qu'ils ont plus de droit que les riches au royaume des cieux ; parce que les promesses ne semblent faites que pour eux ; parce que Jésus-Christ n'a paru envoyer que vers eux : *Evangelizare pauperibus misit me*[1] ; et que la semence sainte trouve en eux bien moins d'opposition du côté des attachements de la chair et du sang, que dans les grands et les riches du siècle, dans ces âmes toutes plongées dans la volupté et la mollesse.

Et ne nous dites pas, mes Frères, que les mœurs ont fort changé ; que cette ancienne simplicité des peuples a dégénéré en une licence effrénée ; que la corruption a si fort passé des villes aux campagnes qu'on ne sait comment s'y prendre pour y rétablir l'ordre et l'amour des devoirs de la religion ; qu'autrefois à peine se trouvait-il deux ou trois pécheurs scandaleux dans une paroisse ; qu'alors le zèle de l'apôtre contre un seul incestueux pouvait être d'usage, et qu'un curé pouvait espérer quelque succès de ses soins ; mais qu'aujourd'hui que tous presque ont corrompu leurs voies, et que le désordre au milieu des champs a gagné tous les âges et tous les états, un curé se sent découragé et rebuté de rien entreprendre. Mais si cela était vrai, mes Frères, je pourrais vous demander d'abord : D'où vient donc ce malheur ? d'où vient ce débordement général des vices parmi vos peuples ? d'où vient que les campagnes ne sont plus comme autrefois le séjour de la simplicité et de l'innocence ? Hélas ! mes Frères, n'est-ce pas peut-être à nous seuls que nous devons nous en prendre ? n'est-ce pas à l'incurie, à la dissipation, au peu de soin des pasteurs qui les gouvernent ? Vous vous plaignez que le désordre est général dans vos paroisses ; mais examinez-vous aux pieds de Jésus-Christ ; et voyez si ce ne seront pas là les plaintes les plus foudroyantes qui sortiront un jour de sa bouche contre vous-mêmes ? et où voit-on les peuples sans religion, sans crainte de Dieu, sans aucune retenue dans le désordre, que dans les paroisses régies par un mauvais prêtre ? Mais grâce aux miséricordes du Seigneur sur ce vaste diocèse, il s'en faut bien que nous ayons la douleur de croire ce malheur si général. Non, mes Frères, nous avons vu par nous-mêmes, et nous avons vu avec consolation, que le vice, loin d'être universel dans les paroisses gouvernées par un saint pasteur, y est au contraire fort rare ; nous avons vu que la piété y est en honneur ; qu'un grand nombre de ces âmes simples y consolent leur pasteur par une vie innocente ; que tous les exercices de la religion y sont pratiqués avec empressement ; que les sacrements y sont fréquentés ; que la parole de Dieu y est écoutée avec édification ; et que s'il s'y trouve quelque pécheur scandaleux, il y est discerné de la foule ; qu'on l'y regarde avec une espèce d'horreur, et que ses exemples, loin d'entraîner les autres dans le vice, leur en donnent encore plus d'éloignement. Voilà ce que nous avons vu, et ce que la présence de beaucoup de bons pasteurs qui m'écoutent, me rappelle encore ici avec une nouvelle consolation.

D'ailleurs, mes Frères, s'il était vrai que vous eussiez le malheur de gouverner une paroisse où le désordre fût devenu public et général ; ah ! c'est pour cela même que vous de-

[1] Luc, IV, 18.

vriez croire que Dieu ne vous a choisi et envoyé vers ce pauvre peuple que pour le corriger et le convertir. Eh ! pourquoi sommes-nous donc le sel de la terre et la lumière du monde, que pour remédier à ce qui est pourri et infecté, et éclairer ceux qui vivent dans les ténèbres ? La multitude des pécheurs qui multiplie nos devoirs, nous autoriserait-elle à les mépriser tous ; et la crainte molle et humaine que les remèdes à un mal général, remèdes que Dieu nous met en main, ne soient inutiles, nous tiendra-t-elle lieu devant lui des soins plus empressés qu'il exige alors de notre ministère ? Moïse refusa-t-il son zèle et ses avis à tout un peuple immense, quand il le vit tout entier souillé d'idolâtrie et prosterné aux pieds du veau d'or ? Le saint prêtre Esdras crut-il que son zèle et ses instructions seraient inutiles, quand il trouva tout le peuple, et les prêtres eux-mêmes, souillés par des mariages illicites, qu'un abus général avait autorisés ; et se rebuta-t-il, se découragea-t-il, crut-il qu'à un désordre si universel il serait inutile de chercher des remèdes ? il ne cessa d'annoncer les saintes ordonnances de la loi, jusqu'à ce que le repentir et les larmes de tout Jérusalem lui eussent appris le succès de ses travaux et de son zèle. Tout l'univers était corrompu, et le culte lui-même était devenu une prostitution publique, quand les premiers ministres de l'Evangile y furent envoyés ; délibérèrent-ils s'ils iraient attaquer des vices et des passions que l'usage autorisait parmi tous les peuples, et qu'un culte impie même avait consacrés ? C'est à cette corruption générale qu'ils reconnurent la divinité et la nécessité de leur mission ; ils se regardèrent comme des ministres et des instruments de salut, que la miséricorde de Dieu, que le sang de Jésus-Christ venait offrir à toute la race des hommes infectée et corrompue. N'avons-nous pas succédé à leur mission et à leur ministère ? Croyons-nous donc que Dieu veut perdre tous les pécheurs vers lesquels il nous envoie ; que sa miséricorde en nous envoyant, en nous chargeant du même ministère que les premiers disciples, n'ait pas eu en vue de leur envoyer des instruments et des ministres de salut; et qu'il approuve que nous demeurions dans une tranquillité barbare en attendant qu'il ait consommé leur réprobation et accompli sur eux ses jugements de colère et de vengeance ? Nous ne serions donc pas envoyés vers eux pour être leurs pasteurs et leurs pères, mais comme ces officiers lugubres de la justice humaine vers les criminels condamnés à la mort, pour être les témoins et les approbateurs publics de leur supplice ; et notre ministère, loin d'être un ministère de vie et de salut, ne ne serait plus qu'un ministère affreux de mort et de condamnation.

Mais de plus, mes Frères, quand de cette multitude de pécheurs dont nous nous plaignons, nous ne ramènerions qu'une seule âme à Jésus-Christ, ce gain précieux ne devrait-il pas suffire pour nous dédommager des peines et des travaux d'une vie entière ? Ne serions-nous pas assez payés de pouvoir la présenter un jour à Jésus-Christ, et d'entendre cette âme nous en rendre durant tous les siècles des actions de grâces dans la sainte Jérusalem, devant toute l'assemblée des anges et des élus ? Eh ! pourquoi nous défierions-nous de la puissance de la grâce sur les pécheurs les plus endurcis ? c'est là que Dieu aime à faire éclater la force de son bras et les richesses immenses de ses miséricordes. Vous auriez raison de vous décourager à la vue des désordres de votre peuple, si vous ne comptiez que sur vous-même ; mais par la grâce de notre mission, ce n'est plus nous, c'est Jésus-Christ qui agit en nous et par nous. Les instruments les plus faibles sont ceux très-souvent par qui il se plaît d'opérer les plus grandes choses. Remplissez votre ministère ; c'est tout ce qu'il demande de vous ; c'est à lui à faire le reste.

Et en effet, mes Frères, nous parlons souvent des vices et des désordres de nos peuples comme si tout était perdu ; comme si c'étaient des gens inconvertibles, et qu'il n'y eût plus rien à espérer d'eux. Mais, mes Frères, qui nous a appris à mettre des bornes aux miséricordes infinies du Seigneur ? à lui seul appartient le jugement comme la vengeance ; et pourquoi condamnons-nous sans retour ceux que le Seigneur peut en un moment absoudre ? Et nous espérons bien nous, que le Seigneur nous fera un jour miséricorde ; qu'il nous touchera ; qu'il changera notre paresse en zèle, notre vie toute humaine en une vie sacerdotale de prière, de mortification, de retraite ; et nous l'espérons malgré nos infidélités, que nos lumières, nos remords, et les devoirs si saints de notre état rendent encore plus criminelles. Nous espérons que Dieu ne nous livrera pas à l'impénitence et à

l'endurcissement, malgré l'abus que nous avons fait tant de fois de ses grâces et de nos fonctions, et quoique l'endurcissement jusqu'à la fin soit le châtiment le plus ordinaire que Dieu exerce envers les prêtres infidèles; et nous désespérerions du salut et nous regarderions comme incapable de retour, un pauvre peuple que l'ignorance et le malheur d'une mauvaise éducation, plus qu'un fonds de malice et d'irréligion fait tomber tous les jours dans des excès criminels; et nous croirions que les entrailles d'un Dieu toujours miséricordieux sont d'airain comme les nôtres, pour ces hommes simples et grossiers qui mènent une vie pénible, pauvre, laborieuse; et qu'après les avoir rendus malheureux sur la terre, il leur prépare encore un malheur éternel après la mort? Ah! c'est envers eux principalement qu'il n'en use pas selon toute la rigueur de sa justice; c'est pour eux, que touché de leur misère et de leur vie dure et pénible, il réserve toute son indulgence: *Parcet pauperi et inopi, et animas pauperum salvas faciet*[1]. Il maudit les riches; et par les obstacles que leur état met au salut, il semble ne leur en laisser aucun espoir : nous au contraire nous ménageons les riches et les puissants; nous leur passons leurs faiblesses, leur luxe, leurs passions; nous leur laissons tout espérer, malgré leurs vices, des miséricordes du Seigneur. Nous n'avons pour eux au tribunal et ailleurs que des paroles de douceur et de charité. Quelque incorrigibles qu'ils nous paraissent, nous nous trouvons honorés de leur accorder les soins de notre ministère; et jamais l'inutilité de ces soins n'a été pour nous une raison de les rebuter et de les leur refuser; et nous réservons toute notre dureté pour les pauvres et les petits; c'est envers eux tout seuls que nous faisons valoir toute la sévérité de l'Evangile; c'est à eux seuls que nous ne passons rien; c'est pour eux seuls que nous nous rebutons, et que nous croyons nos soins inutiles, pour peu qu'ils tardent d'y répondre.

Vous nous direz peut-être enfin que ce ne sont pas ces motifs qui vous retiennent et vous ont empêché jusqu'ici d'user de l'autorité de votre ministère pour tâcher de détruire les abus publics et trop communs que vous voyez régner parmi vos peuples. Mais on craint, dites-vous, de n'être pas soutenu, de passer pour imprudent, et de ne retirer point d'autre fruit de son zèle que la haine de ses paroissiens et le blâme de ses supérieurs.

Je conviens, mes Frères, qu'il y a un zèle d'humeur et de tempérament qui n'est jamais loin de l'imprudence. Mais le zèle qui prend sa source dans la charité, est un zèle doux et patient. Il ne s'irrite point; il ne s'enfle point. Il hait les vices; mais il aime les pécheurs; il n'entreprend rien légèrement et à contre-temps; il ne se rebute point; il oppose la patience à l'insensibilité; il attend les moments de Dieu sans dégoût, sans inquiétude; il ne compte pas ses peines et ses soins; et il est moins touché de travailler en vain, que du danger de ses brebis qui rendent ses travaux inutiles; il revient avec plus de ferveur et de charité, après avoir été mille fois rebuté; il essaie de tout, des prières, des menaces, de la douceur, d'une sainte colère : la charité est ingénieuse; elle nous ouvre mille voies nouvelles, mille artifices innocents pour ramener ceux qui s'égarent. Non, mes Frères, ne mettons point l'humeur à la place du zèle; montrons à nos peuples plus de charité que d'autorité; ne nous faisons pas un faux point d'honneur de l'emporter sur eux quand nous les trouvons rebelles à nos projets les plus louables; cherchons à les gagner plutôt qu'à les soumettre; ne mêlons point les emportements, les vivacités, les duretés de l'homme au zèle du ministre; n'entreprenons pas tout à la fois, de peur de tout manquer; que l'amour-propre ne nous fasse pas trop presser une œuvre qu'une sage patience peut finir; n'opposons aux contradictions qu'un zèle encore plus doux et plus tranquille. L'œuvre de Dieu est toujours le fruit des peines et des obstacles; ne regardons pas le succès comme une gloire qui doit nous appartenir; la gloire en est à Dieu seul; et tout ce que nous y mettons du nôtre, est plutôt capable de faire échouer l'œuvre sainte que de la consommer. Alors nous attendrons le succès avec la tranquillité de la foi et de la confiance; nous le hâterons plus par nos prières et par nos gémissements que par l'impétuosité de nos mouvements et de nos démarches. Attendons-nous à soulever des malades auxquels nous ne présentons que des remèdes douloureux; mais souvenons-nous que ces malades sont nos enfants, et que notre amour

[1] Ps. LXXI, 13.

pour eux doit croître à mesure que leur opposition aux remèdes rend leurs maux plus dangereux. Notre zèle alors ne sera point taxé d'imprudence ; nos bonnes intentions trouveront la protection qui leur est due ; nous partagerons avec vous vos peines et vos dégoûts ; et quand, ce qu'à Dieu ne plaise, nous serions assez injustes pour vous blâmer, comme ce n'est pas pour nous plaire, mais pour la gloire de Jésus-Christ que vous travaillez, et pour remplir le ministère qui vous a été confié, vous aurez de quoi vous consoler en secret devant Dieu, témoin plus fidèle et rémunérateur plus équitable de vos peines, de l'injustice des hommes.

Souffrez donc que je finisse en vous disant avec l'Apôtre : « Je vous conjure, mes Frères, ressuscitez en vous cette grâce du ministère, si vous avez eu le malheur de la laisser affaiblir, ou peut-être même éteindre ; cette grâce de zèle, de charité, de patience, de vigilance, de travail. Ne cessez point de corriger ceux qui, par les suites d'un esprit léger et inquiet, non-seulement paraissent incapables de goûter les vérités saintes, mais en dégoûtent même les autres ; et par une habitude de murmure et de révolte, sont un obstacle continuel aux soins et aux bonnes intentions d'un pasteur ; faites-leur sentir les jugements de colère qu'ils s'attirent sur leur tête : *Rogamus... vos, fratres, corripite inquietos* [1]. Usez de plus de douceur et d'indulgence envers ceux en qui la faiblesse et la fragilité ont plus de part à leur chute qu'un fonds de malice et de mépris de la religion ; et soyez plus touchés qu'aigris de leurs misères ; animez leur mollesse et leur pusillanimité par l'espérance des secours de la grâce ; et faites-leur entendre que plus ils se sentent faibles, et que moins ils comptent sur leurs propres forces, plus ils doivent tout attendre de celui qui se plaît toujours à faire éclater dans notre faiblesse la force de sa grâce : *Consolamini pusillanimes.* Portez sur vos épaules, comme le bon Pasteur, les malades, qui en souhaitant leur guérison, ne laissent pas d'aimer toujours leurs maux ; soutenez les bons désirs qu'ils mêlent sans cesse à leurs chutes ; cultivez cette étincelle de vie que la grâce laisse encore dans leur cœur ; montrez-leur les remèdes, et travaillez à les leur rendre aimables : les maux ne sont jamais désespérés, tandis que les malades eux-mêmes les sentent et souhaitent la délivrance : *Suscipite infirmos.* Surtout que la différence des soins et des personnes ne change jamais rien à l'égalité de votre charité et de votre patience : qu'elle soit la même envers les pauvres qu'envers les riches ; envers ceux qui vous résistent, qu'envers ceux que vous trouvez plus dociles à vos instructions : *Patientes estote ad omnes.* Montrez-leur à tous la même sérénité ; laissez-leur voir à tous dans la sainte joie de votre visage, ou l'espérance de leur conversion, s'ils sont pécheurs, ou l'applaudissement que mérite leur fidélité dans les voies de la justice, s'ils y sont rentrés ; qu'ils retrouvent toujours en vous cette joie d'un père toujours aise de voir ses enfants ; qu'il leur paraisse à tous que leur présence fait votre plus douce consolation ; et ne rebutez jamais les pécheurs mêmes qui vous approchent, par cet air de chagrin et de noirceur qui semble leur annoncer que leur salut est désespéré : *Semper gaudete.* Enfin, accompagnez vos soins de vos prières ; parlez encore plus souvent à Dieu des désordres de vos peuples qu'à eux-mêmes : plaignez-vous plus souvent à lui des obstacles que vos infidélités mettent à leur conversion, que de ceux que leur obstination y peut mettre ; prenez-vous-en à vous seul, à ses pieds, du peu de fruit de votre ministère ; comme un père tendre, excusez en sa présence les fautes de vos enfants, et n'en accusez que vous-même ; portez-les sans cesse dans votre cœur en vous présentant devant lui ; que votre douleur et vos gémissements sur leurs maux assurent le succès de vos soins et de vos instructions ; et souvenez-vous que vous travaillerez toujours en vain, si vos prières continuelles n'attirent sur vos travaux cette onction et ces grâces qui seules peuvent les rendre utiles : *Sine intermissione orate.... Ipse autem Deus pacis sanctificet vos per omnia.* Ainsi soit-il.

[1] I Thess., v, 15 et seq.

DOUZIÈME CONFÉRENCE.

DISCOURS

SUR LES CARACTÈRES QUE DOIT AVOIR LE ZÈLE DES MINISTRES CONTRE LES VICES.

Æmulationem Dei habent, sed non secundùm scientiam.

Ils paraissent avoir du zèle pour Dieu; mais leur zèle n'est pas selon la science. Rom., x, 2.

Nous vous exposâmes dans notre dernier entretien la nécessité du zèle dans un prêtre; et vous demeurâtes persuadés que le zèle contre les vices est le devoir le plus essentiel du sacerdoce et le premier effet de la grâce sacerdotale. Mais comme le zèle a ses règles et ses défauts, et qu'il y a un zèle selon la science et un zèle d'ignorance et de témérité, il importe de les marquer tous deux par leurs propres caractères; et en vous exposant tout ce qui doit sanctifier le zèle et le rendre utile à nos frères, vous prémunir en même temps contre tout ce qui est capable de le souiller et d'en anéantir tout le fruit.

Or, comme le zèle n'est que la charité elle-même qui nous presse, qui met en nous non-seulement un désir sincère que nos frères soient sauvés, mais encore une volonté vive et empressée de travailler à leur salut; pour connaître si notre zèle est véritable, il n'y a qu'à examiner si nous pouvons lui appliquer tous les caractères que saint Paul croit inséparables de la charité. Car tout zèle qui ne ressemblera pas à la charité, qui ne sera pas la charité elle-même agissante, compatissante, humble, douce, patiente, désintéressée, ne sera pas le zèle selon la science, le zèle qui honore le ministère, et que l'Eglise attend et exige de ses ministres.

Je sais que le zèle, comme l'esprit de Dieu dont il est le fruit, prend différentes formes selon les différents caractères de ceux dont il embrase le cœur. Dans les uns il est plus vif; dans les autres, plus doux et plus insinuant; dans quelques-uns, plus terrible et plus menaçant. Mais cette diversité se réunit toujours au point fixe de la charité: ce ne sont là que des voies différentes qui mènent à la même fin, et qui toutes portent le caractère divin du principe d'où elles partent. Chacun a son don et son talent; mais comme c'est la charité qui les forme tous, il n'en est aucun qui ne soit marqué de ses traits ineffaçables. Parcourons donc par des réflexions simples tous les caractères que l'Apôtre attribue à la charité; ce sont les mêmes, trait pour trait, qui forment un zèle véritable.

Le zèle formé par la charité est un zèle patient, *patiens est;* premier caractère. Oui, mes Frères, quelque désir que nous ayons du salut des pécheurs, il faut le souhaiter et l'attendre dans l'ordre de Dieu. L'orgueil secret se lasse et se rebute dès que le succès ne répond pas à ses soins; il voudrait souvent faire servir la grâce à sa gloire propre; il cherche dans les fonctions cette complaisance humaine attachée aux bénédictions promptes et visibles

que Dieu y répand quelquefois. Dès que cet appui manque, son zèle, que ce feu secret et étranger tout seul animait, s'affaiblit et s'éteint; le travail du ministère n'offre plus rien que de dégoûtant et d'insipide ; on le croit inutile, parce que l'amour-propre n'y est plus payé comptant de ses peines : premier défaut contre ce premier caractère, le dégoût.

Quelquefois avec des motifs, ce semble, plus épurés, on s'en prend à l'endurcissement des pécheurs du peu de succès de la parole sainte. Nous les croyons indignes de nos soins : ce n'est plus qu'à regret que nous leur accordons notre ministère ; leur insensibilité excite plus nos murmures et notre impatience que notre piété et notre charité ; nous nous refroidissons à leur égard à mesure que leurs besoins devraient nous rendre plus sensibles et plus secourables. Ce n'est pas qu'il faille voir d'un œil tranquille la dureté des pécheurs, et tous nos soins inutiles à leur égard. Mais c'est de leur triste situation toute seule que nous devons être touchés ; et ce sentiment de compassion réveille plutôt nos soins et notre zèle qu'il ne les ralentit.

On voit tous les jours des pasteurs qui se plaignent de l'indocilité de leur peuple, qui en parlent trop aux hommes et pas assez à Dieu : c'est une impatience d'orgueil et d'amour-propre, et un second défaut opposé au premier caractère du zèle. On veut réussir, parce que le succès nous flatte et que nous nous l'attribuons toujours à nous-mêmes ; et nous nous irritons contre ceux qui nous privent de cette consolation humaine. Il semble qu'ils nous enlèvent une gloire qui nous était due, et qu'ils nous refusent une docilité que notre vanité croyait être en droit d'attendre d'eux ; et là-dessus nous les méprisons ; nous les abandonnons presque avec complaisance à leur cœur endurci ; nous nous vengeons, pour ainsi dire, de leur insensibilité par la nôtre à leur égard, et nous paraissons aussi peu touchés de leurs misères, qu'ils le sont eux-mêmes de nos soins.

Mais, mes Frères, le zèle de la charité, *reprend, conjure, corrige* [1], dit l'Apôtre ; sa patience croît et augmente avec le progrès du désordre ; et à de nouveaux obstacles, il n'oppose que la *patience qui produit l'espérance ;* c'est-à-dire de nouveaux soins et de nouvelles instructions : *In omni patientia et doctrina.* Il attend le succès de Dieu seul : ses larmes, ses soupirs, ses prières le sollicitent sans cesse. Plus la justice de Dieu semble différer, plus il travaille à l'obtenir en redoublant ses travaux et ses gémissements ; il s'en prend à lui seul du peu de succès de son ministère, à ses infidélités secrètes, à son peu de foi, aux faiblesses humaines qu'il craint de mêler à ses fonctions.

Les pasteurs à qui Dieu refuse un succès visible dans leur ministère, doivent entrer dans les dispositions où étaient les apôtres sur la mer : *Seigneur*, disaient-ils à Jésus-Christ, *en vain nous avons travaillé toute la nuit ; tous nos efforts ont été inutiles : mais puisque vous nous ordonnez de continuer, votre parole divine nous suffit, et nous allons de nouveau jeter les filets* [1]. Voilà le langage d'un zèle que la charité rend toujours patient : « Seigneur, jusques ici tous mes soins envers le peuple que vous avez daigné me confier n'ont rien opéré ; son endurcissement semble croître avec mes peines ; je ne cesse de jeter les filets, et ils reviennent toujours vides, et je n'ai pas la consolation de retirer une âme seule de la profondeur des eaux et de l'abîme de l'iniquité. Cependant, vous m'ordonnez de travailler encore et de ne pas me lasser ; vous voulez que j'imite votre patience et votre bonté paternelle qui ne se lasse point de heurter à la porte d'un cœur rebelle, et qui, après en avoir été mille fois repoussée, y revient encore avec de nouveaux empressements. Sur ce modèle consolant je n'abandonnerai point l'œuvre sainte ; vous me l'ordonnez, et vos ordres répondent toujours du succès ; vous l'accordez quand il vous plaît ; et notre impatience, loin de le hâter, le recule ; vous trouvez mauvais que l'homme veuille prévenir l'ordre secret et adorable de la dispensation de vos grâces ; vous voulez nous faire sentir que nous n'en sommes pas les distributeurs, que celui qui arrose n'est rien, et que l'accroissement et le changement des cœurs est l'ouvrage de votre miséricorde et de votre puissance. »

Premier caractère du zèle formé par la charité, un zèle patient : *Patiens est.*

De la patience naît la douceur ; et c'est le second caractère du zèle que forme la charité ; il est doux et bienfaisant : *Benigna est.*

[1] II Tim., IV, 2.

[1] Luc, V, 5.

Mais quand l'Apôtre met la douceur parmi les caractères du véritable zèle, il ne faut pas entendre par la douceur cette mollesse, cette pusillanimité, cette bénignité outrée qui nous rend si doux, si complaisants envers nos frères, si attentifs à éloigner tout ce qui pourrait les contrister, à nous concilier leur affection, à les rendre contents de nous-mêmes, à ne leur parler jamais qu'un langage de paix, de confiance, de miséricorde, de sorte que, loin de les effrayer sur leur état de crime, nous les rassurons et leur ménageons dans notre douceur une ressource contre les alarmes secrètes de leur conscience. Ce défaut peut venir de deux sources : ou d'un caractère de faiblesse et de timidité né avec nous, ou de l'ignorance de l'exactitude et de la sévérité des règles saintes ; c'est-à-dire, ou parce que notre douceur ne nous permet pas de faire usage de nos lumières, ou parce que nos lumières elles-mêmes sont fausses et puisées dans des sources infidèles. Dans le premier rang il faut placer certains ministres, d'ailleurs instruits, éclairés, nourris dans les plus saines maximes de la morale chrétienne, mais avec cela si incapables par leur caractère faible, de rien de ferme, de grand, de généreux, qu'à peine ont-ils la force de dire à un pécheur : *Vous êtes cet homme.* Ils craignent, ce semble, de l'affliger en lui exposant toute l'horreur de son état : la douceur du miel sort de leur bouche, tandis qu'il devrait en sortir des foudres et des éclairs. Ce n'est pas là ce que l'Apôtre appelle la douceur du zèle et de la charité ; c'est plutôt une bassesse de courage que rien ne réveille et n'élève, et que les grands intérêts de la gloire de Dieu et du salut de nos frères laissent aussi froide et aussi immobile qu'ils l'avaient trouvée ; c'est une disposition de timidité et de paresse, où l'on craint également tout ce qui pourrait altérer notre repos ou troubler celui des autres, et où nos corrections et nos instructions portent toujours le caractère mou et paisible de l'insensibilité et de la quiétude de notre âme. Rien de tout cela ne ressemble à la douceur du zèle et de la charité qui est le fruit de l'Esprit-Saint, au lieu que le reste est l'ouvrage tout pur du tempérament et de la nature.

On se méprendrait encore davantage si l'on confondait cette sainte douceur avec cette condescendance molle, qui, appuyée sur une vaine science, substitue de fausses règles de conduite à la sévérité des règles de l'Evangile ; et qui préfère les opinions nouvelles et humaines aux maximes des saints, à la doctrine ancienne et à l'esprit du christianisme. Cette bénignité est une douceur cruelle, qui tue, loin de guérir ; c'est une science ténébreuse qui cherche plus à pallier les crimes qu'à les corriger, et qui sous prétexte de ne pas désespérer les pécheurs, les autorise à espérer contre l'espérance ; c'est un triste raffinement de ces derniers siècles, qui ne pouvant allier la sévérité des règles anciennes avec la corruption des mœurs d'aujourd'hui, a si fort subtilisé sur la simplicité de l'Evangile qu'il s'est persuadé avoir trouvé de nouvelles règles plus favorables aux passions et plus à la portée de nos mœurs. Ainsi il a changé les règles qui sont immuables, à mesure que les mœurs ont changé, et a réconcilié avec l'Evangile le monde contre qui l'Evangile ne cesse de prononcer des malédictions et des anathèmes. Tout adoucissement qui ne tend qu'à justifier la corruption des hommes, est une barbarie que la charité abhorre. Ce n'est pas aimer nos frères que de les flatter dans leurs désordres ; c'est leur déguiser et leur adoucir le poison afin qu'ils puissent l'avaler sans crainte ; c'est laisser au fond de leur cœur l'ulcère qui le pourrit et le gangrène, et n'y appliquer que des remèdes adoucissants et palliatifs qui n'empêchent pas le mal de gagner, et ôtent seulement tout sentiment de douleur au malade.

Ce n'est pas qu'il ne faille également éviter cette sévérité outrée qui semble ne montrer que le désespoir aux pécheurs par l'excès et l'impossibilité des réparations qu'elle en exige ; ce zèle toujours armé de terreur et de dureté, qui outre et l'énormité des crimes et la difficulté du pardon, et qui est tout propre à confirmer un pécheur dans le vice par l'idée impraticable qu'il lui donne de la vertu. C'est une rigueur indiscrète qui décourage les faibles et qui fournit des motifs de sécurité aux libertins ; c'est faire de la vérité qui doit être une consolation et un remède, un épouvantail qui éloigne et un joug qui accable ; c'est ne connaître ni la fragilité de l'homme, ni les miséricordes infinies du Seigneur ; c'est oublier enfin que Jésus-Christ n'est pas venu appeler les justes, mais les pécheurs. Aussi ce n'est pas ainsi qu'il attirait à lui les publicains et les femmes pécheresses. Un malade a besoin de ménagement sans doute ; il faut

même quelquefois ne pas lui découvrir toute l'extrémité de son mal pour ménager ses frayeurs et sa faiblesse ; il est vrai que c'est une prévarication de le traiter comme un homme sain, quand la plaie est invétérée et qu'il n'y a plus que des remèdes violents qui puissent la guérir ; c'est à la sagesse du zèle à mesurer ses soins et son ministère, de sorte que le pécheur ne soit ni flatté ni rebuté ; qu'il connaisse tout le danger de son état, et qu'il ne désespère pas du remède ; en un mot, qu'il sente tout ce qu'il doit à Dieu, et qu'il voie avec consolation dans les ressources de l'Eglise et dans le prix du sang de Jésus-Christ, de quoi le satisfaire.

Le zèle de la charité prend donc différentes formes, selon les différents besoins de ses frères. Tantôt il menace, il effraie, il ne montre que des objets terribles et accablants ; d'autres fois il console, il s'insinue, il rassure les défiances, il calme les frayeurs. Mais c'est toujours la douceur de la charité qui lui fournit les expressions ou de consolation ou de terreur ; c'est toujours elle qui emprunte tantôt les armes d'une sainte indignation, tantôt celles de la tendresse ; c'est sa douceur qui forme toute sa sévérité ; et c'est de sa sévérité elle-même que naît toute sa douceur. Les emportements, les hauteurs, les duretés que l'on honore du nom de zèle, elle les désavoue ; elle n'y reconnaît pas ses traits divins : ce sont des saillies de l'homme ; c'est une fougue de tempérament ; c'est une imprudence du ministre ; ce n'est pas la fonction sainte du ministère. Le zèle qui veut perdre, déshonorer, rendre publique l'infamie des pécheurs qu'il ne peut corriger, n'est pas le zèle qui prend sa source dans la charité ; elle fait des désordres de ses frères le sujet de ses gémissements secrets et non de ses déclamations et de ses censures publiques ; elle ne cherche pas à les couvrir d'opprobre devant les hommes, mais à leur inspirer cette confusion sainte et secrète qui conduit au repentir devant Dieu : tout ce qui peut jeter de l'aigreur et de l'amertume dans le cœur de ses frères, lui paraît étranger au zèle dont elle est le principe.

Souvent en effet, par un faux prétexte de zèle, on se croit tout permis contre les pécheurs endurcis et obstinés ; on se livre à leur égard à toute l'impétuosité d'un naturel ardent ; on les décrie dans les entretiens particuliers ; on les montre presque au doigt dans les instructions publiques ; on les caractérise par des traits si marqués et si frappants que personne ne peut les méconnaître ; et l'on s'applaudit, comme si un ministère de charité et de réconciliation pouvait devenir, sans profanation, un ministère public d'animosité et de satire.

Les pasteurs, chargés de l'instruction de leurs peuples, ne sauraient être trop en garde contre cet excès. Ils rendent par là leur ministère, non-seulement inutile, mais odieux ; ils ajoutent à l'éloignement que les pécheurs ont de la vertu, la haine de celui qui la leur annonce ; en les aigrissant, ils leur font du crime une espèce de point d'honneur affreux ; de sorte que ce n'est plus leur fragilité seule qui les y retient ; c'est une ostentation de rage et un plaisir secret de morguer et de contrister celui qui les condamne et qui les censure publiquement.

Le zèle de la charité se fait aimer et respecter de ceux mêmes qu'il reprend et qu'il corrige. S'il ne leur rend pas le vice odieux, il ne leur rend pas du moins le ministre méprisable ; s'il ne les retire pas du désordre, il leur fait du moins estimer la vertu. Ses entrailles sont si tendrement émues sur le malheur de ses frères qui périssent, qu'il n'est rien de touchant et d'attirant qu'il ne mette en œuvre pour les sauver ; s'il excède quelquefois, c'est plutôt un excès de douceur et de tendresse, que de rigueur et de dureté. C'est une mère qui enfante tous les jours ses enfants à Jésus-Christ, qui est ingénieuse à éloigner tout ce qui pourrait même blesser leur faible délicatesse, et qui garde pour elle seule le travail, les douleurs et les peines. Si le succès ne répond pas à ses soins, ses larmes et ses soupirs sont la seule vengeance qu'elle tire de leur ingratitude ; son amour même pour eux semble croître avec leurs égarements : plus elle les voit sur le point de périr, plus sa tendresse s'alarme et se réveille ; errants ou revenus à elle, elle les porte toujours dans son sein ; elle ne les perd point de vue ; leur péril la touche bien plus que leur dureté à son égard ; elle consentirait même sans peine à devenir à leur égard une espèce d'anathème, pourvu qu'ils ne le fussent pas eux-mêmes à l'égard de Jésus-Christ ; ce n'est jamais l'humeur et le chagrin, c'est l'amour seul qui lui dicte ses remontrances ; et pour peu qu'on

ne soit pas barbare et dénaturé, il est difficile qu'un pasteur de ce caractère ne trouve des cœurs sensibles à ses soins et à sa tendresse, et ne voie son ministère et ses travaux consolés par des succès qu'il n'aurait osé même attendre. Telle est la douceur du zèle qui prend sa source dans la charité : *Benigna est.*

Mais en troisième lieu, ce zèle formé par la charité, non-seulement éteint dans nos cœurs tout ce que l'humeur et l'impétuosité pourraient mêler d'aigre et de dur dans nos remontrances; tout ce que l'endurcissement des pécheurs, et l'inutilité de nos soins à leur égard, pourrait jeter dans notre âme d'impatience et de découragement: mais de plus il nous fait voir avec plaisir et sans jalousie le zèle de nos confrères plus heureux envers ces pécheurs, et leur ministère accompagné de plus de succès et de bénédictions que le nôtre. *Non æmulatur;* le zèle de la charité n'est point jaloux, troisième caractère.

Cette basse jalousie, non-seulement déshonore le zèle, mais le suppose éteint dans nos cœurs. C'est une disposition honteuse qui s'afflige de la conversion même des pécheurs, du progrès de l'Evangile, de la gloire de Jésus-Christ et de sa grâce, quand c'est par le ministère d'autrui que Dieu opère ces prodiges. Ce n'est pas le salut de nos frères que nous nous proposons alors ; c'est le vain honneur d'en être nous-mêmes les instruments et les ministres. La gloire de Dieu ne nous intéresse qu'autant que notre gloire propre se trouve mêlée avec la sienne : nous souffrons avec chagrin que Dieu soit glorifié; nous voudrions suspendre le cours de ses miséricordes infinies sur nos frères ; et oserai-je l'ajouter ici? nous les verrions périr avec plaisir, plutôt que de les voir sauvés par d'autres soins et d'autres talents que les nôtres. Pourvu que Jésus-Christ fût annoncé, saint Paul se réjouissait de voir l'Evangile fructifier par le ministère même de ceux qui cherchaient à le décrier parmi les fidèles. Moïse souhaitait que tous ses frères pussent recevoir l'esprit de prophétie et tous les autres dons miraculeux dont le Seigneur l'avait favorisé; et nous voulons être seuls, et ne partager avec personne la gloire et le succès du saint ministère : tout ce qui brille à nos côtés, ou qui nous efface, nous est insupportable, et nous regardons les dons de Dieu dans nos frères, comme notre confusion et notre opprobre.

C'est une grande plaie dans l'Eglise que cet esprit de jalousie parmi ses ministres ; et cette plaie est d'autant plus triste, qu'elle est plus ancienne et plus commune. Hélas ! les commencements mêmes de la prédication de l'Evangile, ces siècles si purs et si fervents, n'en furent pas exempts. Oui, mes Frères, ces siècles où le martyre était comme la récompense sûre du ministère, furent eux-mêmes infectés de ce venin : la jalousie suscita de nouvelles rigueurs aux chaînes du grand Apôtre ; et les succès éclatants et immenses de son apostolat trouvèrent des ministres ravis de les voir arrêtés par ses liens, comme si la parole de Dieu avait pu être enchaînée avec lui. Est-il donc étonnant que cette plaie qui a pu souiller le cœur des hommes apostoliques, et naître au milieu de tous les prodiges de zèle, de sainteté, de courage, de désintéressement, de charité, de patience, qui honoraient alors le ministère, soit devenue plus commune dans la corruption de nos mœurs? On se la cache à soi-même ; mais elle jette au dehors des fruits d'autant plus amers que sa racine est plus profondément cachée dans le cœur. On se la déguise sous les noms spécieux du zèle et de la charité ; mais quel zèle, que l'accroissement de la gloire de Dieu et de la connaissance de son nom remplit de tristesse et d'amertume ; quelle charité, que les dons de Dieu dans nos frères aigrissent et révoltent !

Voilà cependant le scandale dont l'Eglise gémit tous les jours : c'est une sorte d'abomination dans le lieu saint. Les travaux semblables du ministère, qui devraient, ce semble, réunir les ouvriers destinés aux mêmes fonctions, les divisent. On se regarde d'un œil jaloux ; on exténue, on déprise mutuellement les talents et les succès les uns des autres ; les succès de nos frères ne sont plus dans notre bouche qu'une prévention populaire ; nous écoutons leurs éloges avec un air qui les désavoue ; on ne connaît de bien que celui que l'on fait soi-même ; il semble que l'Esprit de Dieu ne souffle plus où il veut, et qu'il ne peut répandre les dons extérieurs qui font fructifier le ministère, que sur nous ou sur les nôtres ; on s'empresse, on s'intrigue pour s'attirer à soi ou aux siens les suffrages publics ; et on croit avoir rendu gloire à Dieu, quand on les a soustraits à ceux à qui sans nos artificieuses précautions ils auraient été destinés; comme

si les applaudissements publics, plutôt que les effusions secrètes de la grâce sur le cœur de ceux qui nous écoutent, décidaient de nos succès aux yeux de Dieu. Que dirai-je encore, puisque notre opprobre là-dessus est devenu trop public pour le cacher? Le scandale va plus loin : on se déchire; on rend suspect le zèle de ses frères; on s'impute mutuellement des excès ou de rigueur ou de relâchement, opposés également à la sainte sagesse de l'Evangile; un ministère de paix devient un spectacle de guerre et de dissension ; on répand parmi les fidèles cet esprit de division; la prévention et la jalousie des ministres passent jusques à leurs disciples; les uns sont à Céphas, et les autres à Paul, et l'on fait si bien, qu'aucun n'est à Jésus-Christ. Quel sujet d'affliction pour l'Eglise et de triomphe pour ses ennemis! Ne serait-il pas moins triste pour elle de manquer d'ouvriers que de les voir se croiser, se décrier, se contredire, et ne convenir, ce semble, qu'à détruire mutuellement le bien que Dieu pourrait opérer par leur ministère? O mon Dieu! quand finiront donc ces jours de trouble et de contention? quand réunis tous dans le même esprit de paix et dans le seul désir de votre gloire, vous offrirons-nous des travaux et des vœux unanimes pour le salut de nos frères?

En effet, mes Frères, le véritable zèle voit avec de saints transports de joie l'œuvre de l'Evangile fructifier entre les mains de tous les ministres employés par l'Eglise ; pourvu que Jésus-Christ soit annoncé, ses désirs sont également satisfaits. Il est même persuadé que les talents de ceux qui sont chargés comme lui des fonctions saintes, sont bien plus propres à servir d'instruments aux miséricordes de Dieu sur les pécheurs, parce qu'il ne les croit pas souillés des mêmes faiblesses que les siens. Il demande sans cesse à Dieu, comme Moïse, d'envoyer ceux qu'il doit envoyer, ne se croyant pas digne lui-même d'être choisi pour un ministère si sublime. Il consent, comme le précurseur, de diminuer, d'être obscurci, d'être oublié, pourvu que les autres croissent, et fassent croître Jésus-Christ dans les cœurs. Il se livre à une joie bien plus pure et plus pleine sur les succès d'autrui que sur les siens ; parce qu'il ne craint pas alors qu'une complaisance toute humaine et un orgueil secret en soit le principe. Rien ne l'attriste que de voir la moisson abondante et très-peu d'ouvriers capables d'y travailler avec fruit. Ses prières ne montent devant le trône de Dieu que pour le solliciter d'en former tous les jours à son Eglise ; et quand la bonté de Dieu daigne en susciter quelques-uns et les remplir de ces dons excellents, il joint ses actions de grâces à celles de l'Eglise ; il bénit le Père des lumières et l'auteur de tous les dons; sa joie, son amour pour l'Eglise, ses désirs ardents pour la conversion des pécheurs, le font d'avance entrer en part de toutes les bénédictions que le Seigneur va opérer par le ministère de ces hommes choisis qu'il vient de montrer à son peuple. Tout ce qui honore l'Eglise, l'honore lui-même ; et il montre par là que rien n'est plus grand et plus digne de la religion qu'un zèle que la charité seule anime ; et qu'au contraire, rien n'est si bas, si méprisable, si ignominieux au saint ministère, qu'un zèle que la jalousie souille et avilit.

Mais ce serait peu de préserver notre zèle du poison de la jalousie, si nous n'étions en même temps en garde contre l'écueil de la témérité et de l'imprudence. Aussi en quatrième lieu, le zèle de la charité n'est point téméraire et n'agit point en vain : *Non agit perperam*; quatrième caractère. Or, agir en vain, c'est n'avoir égard ni au temps, ni aux lieux, ni aux personnes, ni aux manières, ni à toutes les attentions auxquelles le succès de notre zèle est d'ordinaire attaché.

Le zèle est une charité sage et éclairée; c'est un saint désir de se rendre utile à ses frères, mais un désir rempli de lumière et de prudence, qui nous dirige lui-même dans le choix des moyens. Tout ce qui lui paraît bon, ne lui paraît pas pour cela convenable ; tout ce qui est permis, ne lui semble pas toujours expédient. Le cœur de la plupart des hommes, mes Frères, est si corrompu, si pétri d'orgueil, de malignité, de perversité, et par là né avec des penchants si inalliables avec les règles et les devoirs, que le plus léger contre-temps de notre part, lorsque nous nous efforçons de les y rappeler, devient pour eux une raison de s'en éloigner encore davantage ; il faut, pour ainsi dire, leur aplanir toutes les voies. C'est bien assez qu'ils aient à combattre leurs inclinations perverses, sans que nous les obligions encore de nous pardonner nos contre-temps et nos imprudences. Si vous prévoyez que votre zèle irritera le malade loin de le

guérir, attendez que le Seigneur ménage des moments plus favorables à sa parole ; n'exposez pas la vérité au mépris et à la dérision ; ne cherchez pas à vous décharger de votre zèle, comme d'un fardeau qui vous pèse, sans prendre garde si le lieu où vous voulez le déposer, est disposé à le recevoir ; ce serait plutôt chercher à soulager votre impatience que les infirmités de votre frère.

L'Apôtre, il est vrai, veut que nous reprenions à temps et à contre-temps : c'est-à-dire qu'il ne faut pas que la résistance et l'endurcissement des pécheurs nous rebute, et que l'inutilité de nos soins et le défaut de succès nous fassent abandonner les fonctions saintes du ministère ; c'est-à-dire que, lorsque le mal presse et gagne, il ne faut pas avoir égard à la répugnance du malade, et qu'il n'y a pas un moment à perdre pour l'arrêter ; c'est-à-dire qu'il y a quelquefois de saints excès nécessaires qui paraissent imprudence aux yeux des faux sages de ce monde ; mais des excès que la charité ordonne et sanctifie, que l'ordre du ciel autorise, et dont le succès consolant et inespéré justifie toujours la sagesse. Voilà ce que l'Apôtre appelle reprendre à temps et à contretemps ; mais il ne prétend pas que le zèle dont il nous recommande tant la sage sobriété, doive nous dispenser des règles de la prudence chrétienne, et que la sainteté prétendue de nos intentions puisse excuser l'irrégularité et la témérité de nos démarches. Ainsi il y a des bienséances et des mesures de sagesse, dont le zèle ne doit jamais s'écarter : il règle ses instructions sur le caractère de ceux qui l'écoutent ; il choisit ses moments pour parler utilement et à propos ; il ne précipite pas des corrections que la patience et la lenteur auraient rendues plus efficaces. Son grand objet est d'être utile à ses frères ; et le même zèle de la charité qui forme en nous ce saint désir, est toujours ingénieux à nous fournir des expédients qui en assurent le succès.

On voit tous les jours des ministres qu'un zèle inconsidéré jette dans des inconvénients capables d'anéantir tout le fruit de leurs fonctions, et où l'honneur même de leur caractère est avili. Ils entreprennent tout ; tout ce qui a l'apparence du bien les anime et les met en mouvement ; rien ne leur paraît impossible, et rien ne leur semble à la place où il doit être : ils voudraient tout changer, tout déplacer ; ils commencent par mettre une confusion universelle à tout ce qu'ils touchent, sous prétexte d'y rétablir l'ordre. Esprits inquiets, bornés, téméraires, entreprenants, pourvu qu'ils s'agitent, ils sont contents d'eux-mêmes et croient remplir toute justice. Ils vont hardiment heurter de front à tous les inconvénients les plus délicats, les plus dignes d'être ménagés, les plus exposés à des suites grandes et fâcheuses, les plus capables d'arrêter la prudence et l'habileté la plus consommée ; et au sortir de cet écueil où ils viennent de se briser et de donner au public une scène toujours désagréable au ministère, ils vont avec la même sécurité tenter une autre entreprise qui ne leur offre pas moins de péril, et ne leur promet pas moins de confusion. Cependant ce sont là des ouvriers édifiants d'ailleurs, laborieux, irréprehensibles, et que la piété elle-même jette dans cet excès ; en quoi il est d'autant plus triste pour l'Eglise, que parmi le petit nombre de ministres qu'elle compte, qui peuvent la servir avec fruit par leurs talents et par la sainteté de leurs mœurs, il s'en trouve encore que l'indiscrétion et la témérité lui rendent inutiles et souvent même nuisibles. Car si l'irrégularité de leur zèle ne retombait que sur eux-mêmes, et se bornait à anéantir le fruit de leurs fonctions, le succès des ministres sages pourrait consoler l'Eglise de l'inutilité de leurs soins. Mais ce qui la remplit d'amertume, c'est que le zèle imprudent décrie dans l'esprit des hommes mondains le zèle le plus mesuré et le plus sage ; c'est qu'il suffit qu'un ministre, en voulant remédier aux vices et aux scandales, ait donné dans des excès qui lui ont attiré des dérisions ou des censures, pour rendre tout zèle ridicule ou méprisable aux pécheurs. Le monde est ravi de pouvoir se persuader qu'on ne peut le condamner sans se jeter dans des extrémités que le simple bon sens désavoue. Il redit alors avec ostentation qu'il n'y a que du ridicule et de la faiblesse d'esprit dans nos invectives contre le vice ; il triomphe, quand il voit la doctrine sublime de l'Evangile, dont nous lui vantons tant la sagesse, défigurée par les procédés peu sensés du ministère. Nous avons beau nous présenter à lui avec les armes de la modération et de la prudence chrétienne ; le seul appareil de la doctrine et de l'instruction excite son mépris ou sa risée : il ne voit plus rien de sérieux et de sensé dans des vérités hors desquelles tout est vanité et folie ; et confondant la religion avec le ministre qui

l'annonce, il fait de l'un et de l'autre un sujet affreux de dérision et de censure.

Tels sont les inconvénients d'un zèle indiscret et mal placé. Nous devons traiter les vérités divines avec la même circonspection et la même religion que nous touchons les choses saintes : ce n'est pas respecter son ministère que de le commettre. Exposons, à la bonne heure notre vie, notre santé, nos biens, pour le salut de nos frères et pour la gloire du Seigneur dont nous sommes les ministres ; mais n'exposons pas sa gloire elle-même dont les intérêts sont confiés à notre sagesse ; souvenons-nous que le zèle inconsidéré du ministre fait presque autant blasphémer son saint nom que ses mœurs dissolues et scandaleuses. Car du moins ses scandales, l'impie ne les attribue pas à l'Eglise qui en gémit, qui les abhorre, qui les punit ; mais les excès et les incongruités de son zèle, l'impie les croit autorisés par la religion ; il s'en prend à elle de l'imprudence de ses ministres ; il se persuade que tout est outré et excessif dans la morale de Jésus-Christ, et qu'une doctrine dont les maîtres et les ministres sont si peu sensés, ne peut former que des disciples et des sectateurs qui leur ressemblent.

Mais, mes Frères, la jalousie et la témérité dans le zèle sont d'ordinaire les suites et les tristes fruits de l'orgueil ; voilà pourquoi l'Apôtre, pour bannir plus sûrement ces deux vices du zèle, ajoute qu'il en faut bannir l'orgueil ; cinquième caractère du véritable zèle, il ne s'enfle point : *Non inflatur.*

En effet, il ne s'enfle ni de ses talents, ni de ses succès, ni de la médiocrité des talents et des succès de ses frères, ni des vaines louanges des hommes, ni de leurs censures, ni de la faveur des grands, ni de leurs persécutions et de leurs mépris ; en un mot, le vent empoisonné de l'orgueil trouve toutes les avenues de son cœur fermées par la charité, et n'y vient point infecter les dons de Dieu. Le zèle de la charité ne s'attribue rien à lui-même ; sa première impression est d'anéantir en nous tout retour vers nous ; c'est d'établir le saint amour dans notre âme sur les ruines de notre amour-propre ; c'est de l'y faire régner en souverain, d'y effacer l'homme, pour ainsi dire, et d'y mettre Dieu seul en sa place, de sorte qu'alors unis à Dieu seul, nous ne voyons que Dieu seul ; nous n'agissons que pour Dieu seul ; nous n'avons plus de joie, de tristesse, de complaisance que par rapport à Dieu seul.

Ainsi le zèle de la charité ne s'enfle point de ses talents : il les a reçus de Dieu ; comment s'élèverait-il des dons qui ne sont pas à lui, qui ne viennent pas de lui et qui ne lui sont donnés que pour ses frères ; des dons qui n'ajoutent rien à sa propre vertu, et qui le chargent seulement d'un plus grand compte qu'il en faudra rendre ? Il ne s'enfle pas plus de ses succès : c'est Dieu seul qui les opère dans les cœurs ; et si l'homme y met quelque chose du sien, ce sont peut-être ses faiblesses qui en diminuent le progrès, et qui mettent des obstacles secrets aux miséricordes du Seigneur sur ses frères.

Qu'il est rare cependant qu'on ne se laisse pas éblouir de ce vain éclat ! *Ne vous glorifiez pas,* disait Jésus-Christ à ses diciples, *de ce que les démons vous obéissent ; mais réjouissez-vous plutôt de ce que vos noms sont écrits dans le ciel*[1]. Hélas ! il n'est que trop vrai qu'on s'applaudit des succès de son ministère qui ne sont pas à nous, et nous ne sommes point touchés des infidélités qui nous appartiennent, et qui, lorsque nous contribuons à faire écrire les noms de nos frères dans le livre du ciel, en effacent peut-être le nôtre. Quels succès peuvent jamais égaler ceux de l'apostolat de saint Paul ? que de villes, que de provinces, que de nations entières appelées par son ministère à la connaissance de Jésus-Christ ! que d'églises florissantes établies par ses soins ! il craint cependant qu'en travaillant à instruire et à ramener les autres sous l'empire de Jésus-Christ, il n'en soit lui-même rejeté : *Ne... cum aliis prædicaverim, ipse reprobus efficiar*[2]. Ses grands succès l'alarmaient, loin de le rassurer. Ce n'est pas qu'il s'en fît honneur à lui-même : il nous avait souvent avertis que celui qui plante et qui arrose n'est rien ; mais il craignait que les dons de Dieu ne lui fissent oublier la faiblesse et l'impuissance de l'homme.

Le zèle de la charité ne s'enfle donc ni de ses talents, ni de ses succès éclatants ; mais il ne s'enfle pas aussi de la médiocrité des talents et des succès de ses frères. Il est persuadé que Dieu ne leur refuse ces dons extérieurs que pour les enrichir plus abondamment des dons intérieurs et seuls estimables de la charité et

[1] Luc, x, 20.
[2] I Cor., ix, 27.

de la grâce. Loin donc de s'élever au-dessus d'eux par ces comparaisons secrètes de l'orgueil, il respecte, il envie la plénitude de leur sainteté et de leur justice, tandis qu'il se regarde lui-même comme un canal qui demeure souvent vide, après avoir enrichi de ses eaux les terres et les campagnes. Non, mes Frères, ce ne sont pas toujours les grands talents qui supposent en nous les plus grandes vertus : ils nous rendent plus utiles aux hommes ; mais ils ne nous rendent pas toujours plus agréables à Dieu : ils avancent son œuvre dans les autres ; mais ils la retardent souvent en nous-mêmes. La sagesse de Dieu emploie quelquefois pour la consommation de ses élus des instruments qu'il rejette après s'en être servi, et qu'il n'avait destinés qu'à ce seul usage. Ce n'est pas ce que le Seigneur opère par nous qui doit nous rassurer ; c'est uniquement ce qu'il opère en nous. Quand nous parlerions le langage des anges, nous pouvons n'être devant Dieu qu'un airain sonnant : il semble même que le juste distributeur des dons et des grâces en a tellement ménagé la dispensation, que ceux qu'il semble le plus combler de ces dons éclatants et extérieurs, ne sont pas d'ordinaire ceux en qui il verse plus abondamment les richesses intérieures et secrètes de la grâce ; et qu'au contraire ceux à qui il refuse ces dons brillants, il semble les dédommager par une abondance de sainteté, connue de lui seul, et mille fois plus digne d'être admirée que tout ce vain éclat qui nous attire les applaudissements des hommes, et qui par là nous laisse souvent plus vides de grâces et plus pleins de nous-mêmes devant Dieu.

Enfin, le zèle de la charité ne s'enfle ni des louanges, ni des mépris, ni de la faveur, ni de la contradiction des hommes. Un ministre saint, qui dans ses fonctions ne se propose que le salut de ses frères, ne sent en lui de joie, de chagrin, de crainte, d'espérance, que par rapport à ce seul objet : tout ce qui ne lui annonce pas ce fruit unique de ses peines, ne le touche pas ; les louanges des hommes qui ne sont pas les signes consolants de leur retour à Dieu, ne sont pour lui que comme les clameurs de ces enfants dont parle l'Evangile, qui n'ont de sérieux que les jeux puérils de ce bas âge. Il sait que ces applaudissements n'ont pour principe que l'orgueil, la prévention ou l'inconstance des hommes ; qu'ils fouleront demain aux pieds l'idole qu'ils viennent d'élever aujourd'hui ; qu'ils louent plutôt pour s'honorer eux-mêmes que pour honorer la vertu ; que la bizarrerie et le peu de solidité de leurs suffrages leur ôte tout ce qui pourrait même satisfaire l'orgueil ; qu'ils envient souvent et méprisent en secret ceux qu'ils semblent admirer tout haut ; et qu'il est rare que leur cœur ratifie les louanges de leur bouche.

Le zèle de la charité ne s'enfle point des louanges ; mais il ne s'élève pas aussi des mépris et des persécutions. Il est vrai qu'elles sont promises à la piété et proposées comme la gloire et la récompense du ministère ; et par là, dès qu'on s'en attire de la part des hommes, il semble qu'on est en droit de se croire marqué du sceau de l'apostolat. Ainsi on s'applaudit de leurs contradictions comme d'un honneur inséparable de la prédication de l'Evangile ; on croit succéder au zèle des premiers hommes apostoliques, parce qu'on succède à leurs tribulations ; et on se persuade avoir rempli glorieusement son ministère quand on l'a rempli avec le mépris et les mauvais traitements de ceux envers qui nous l'exerçons. Mais d'où savez-vous que vous ne devez pas à votre imprudence plutôt qu'à leur malice les contradictions que vous essuyez de leur part ? L'humeur, l'emportement, l'indiscrétion n'ont-ils pas ôté à votre zèle tout ce qu'il aurait eu de respectable, et fait retomber sur vous seul les mépris et les persécutions que vous rejetez avec complaisance sur votre ministère ? N'est-ce pas la manière peu mesurée ou peu décente d'annoncer la vérité, qui l'a rendue dans votre bouche odieuse ou ridicule ? Vous glorifier de ces contradictions, c'est vous glorifier souvent de l'abus que vous avez fait de votre ministère. Ainsi, ni les louanges ni le mépris des hommes dans nos fonctions ne doivent flatter notre orgueil : leurs louanges, parce qu'elles ne nous sont pas dues ; leurs mépris, parce que souvent ils nous sont dus.

On voit tous les jours des ministres contents d'eux-mêmes, quand ils ont réussi à s'attirer la haine des pécheurs : il semble que c'est là le seul succès qui les flatte et qu'ils se proposent dans leurs fonctions ; il semble que la vérité dont ils sont les ministres, cette vérité si aimable et si digne de respect, ne doit jamais qu'aigrir et révolter tous ceux qui l'écoutent. J'avoue que le monde, ce monde

pour lequel Jésus-Christ n'a pas prié, ne saurait la goûter; il est composé de cœurs endurcis et rebelles qui la rejettent, d'esprits superbes et incrédules qui se font une gloire affreuse de la traiter de puérilité et de faiblesse. Mais il s'y trouve aussi des cœurs, lesquels, quoique prévenus de mille passions honteuses, ne laissent pas de sentir sa force, sa majesté, sa nécessité, sa sagesse, et de respecter des maximes qu'ils ne sont pas encore en état de suivre et de goûter; que dis-je, de les respecter? de souhaiter même de s'y conformer, de les aimer d'un amour à la vérité encore faible et impuissant, et surtout lorsqu'elles leur sont annoncées avec la sagesse et la dignité qu'exige le ministère. Or les pécheurs de ce caractère forment toujours le plus grand nombre de ceux qui nous écoutent.

Non, mes Frères, ne mettons rien du nôtre au zèle de la charité; n'y mêlons point les défauts de l'homme: et alors les vérités que nous annonçons, révolteront à la vérité les passions; mais elles se feront respecter de ceux mêmes que les passions entraînent. Leur cœur corrompu les rejettera, les méprisera en apparence; mais leur raison et leur conscience leur rendront un hommage secret: ils les combattront tout haut; ils en décrieront la prétendue rigueur excessive; mais ils en sentiront tout bas l'équité, la modération et la sagesse: en un mot, ils se feront honneur de nous condamner; ils nous traiteront de déclamateurs outrés; mais au dedans ils nous justifieront et se condamneront eux-mêmes. Tel est le zèle de la charité; il ne s'enfle point: *Non inflatur;* rien ne l'enorgueillit, parce que ce qu'il met du sien dans les fonctions, le seul endroit par où il pourrait s'élever, c'est uniquement ce qui l'humilie.

Mais si ce zèle n'est pas susceptible du plus léger orgueil, il l'est encore moins de cette ambition criminelle qui est comme la consommation et l'excès le plus marqué de l'orgueil: *Non est ambitiosa;* sixième caractère.

Quand je parle de l'ambition qu'il faut éviter dans le zèle, je ne prétends pas combattre ce zèle absolument faux et hypocrite qui regarde les fonctions saintes du ministère comme la voie des honneurs et des dignités, et qui ne travaille en apparence au salut de ses frères, que par le seul motif de s'élever lui-même et de parvenir à un lieu de repos et de prééminence dans l'Eglise. C'est un scandale dont notre siècle a gémi plus d'une fois. Les honneurs du sanctuaire, destinés au travail et à la piété sous un prince religieux, ont pu multiplier les zélés hypocrites dans l'Eglise; et la même attention du souverain à ne choisir que des ouvriers pieux et fidèles a pu en former qui ont emprunté les dehors et les apparences de la piété pour avoir part à ses choix. La corruption des hommes abuse de tout, de la piété des grands comme de leurs vices: leurs scandales multiplient les désordres; et leurs saints exemples n'enfantent souvent parmi nous que de fausses vertus.

Ce n'est donc pas cette ambition basse et grossière de l'hypocrite, qui, corrompu dans le cœur, et vivant dans le crime, se dévoue à des fonctions saintes comme à la voie la plus sûre de la fortune et de l'élévation; ce n'est pas, dis-je, cette ambition qui me paraît la plus à craindre pour ceux qui m'écoutent ici: il faut être né sans aucun sentiment d'honneur et de religion pour en être capable; il faut pouvoir se jouer tranquillement de tout ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré, soutenir de sang-froid le personnage d'imposteur public, et faire de mille profanations sacriléges les moyens affreux de soutenir ce personnage avec succès; or il se trouve peu d'âmes d'un caractère assez horrible pour avoir perdu à ce point toute pudeur et toute crainte de Dieu et des hommes.

Mais une ambition plus dangereuse est celle que nous nous dissimulons à nous-mêmes; celle qui est pourtant le motif secret et caché qui anime à notre insu, et qui par conséquent infecte tout le détail de nos fonctions les plus saintes. Voilà quelle est l'ambition à craindre pour le ministère; et d'autant plus qu'elle bannit tout ce qu'il y a de grossier et de frappant, avec quoi la conscience aurait de la peine à se familiariser. On n'est point imposteur public: les mœurs sont régulières; on a horreur du crime; on se livre de bonne foi aux fonctions du ministère; on se propose d'être utile à ses frères. Mais un point de vue plus éloigné nous anime et nous soutient. Tant d'autres avant nous ont réussi par cette voie; on ne désespère pas d'atteindre où ils sont parvenus; on envisage de loin la récompense. On n'ose en convenir avec soi-même; mais dès que nos espérances sont tombées et que ce fantôme qui nous soutenait a disparu, le dégoût succède au zèle; la santé commence à

devenir un prétexte qui nous éloigne des fonctions; le salut de nos frères ne nous touche plus que faiblement; et l'on cesse d'être zélé dès qu'on cesse d'espérer et de prétendre.

Une autre ambition encore assez ordinaire dans le ministère est celle du succès. Les ministres les plus pieux ne sont pas à l'épreuve de cette tentation : on veut réussir et entraîner après soi par la force de la parole sainte les grands et le peuple. C'est la gloire de Dieu, et l'utilité publique, qui pallie l'orgueil et l'injustice de ce désir ; on s'afflige, on se rebute quand le succès ne répond pas à nos espérances ; un fruit secret et solide que Dieu peut opérer par notre ministère ne dédommage point notre vanité ; on veut de l'éclat et des applaudissements ; on souhaiterait presque, comme l'orgueilleux Hérode, entendre ceux qui nous écoutent, s'écrier : *C'est la voix de Dieu et non celle de l'homme* [1]. Dès que ce spectacle de vanité ne nous environne point, on porte impatiemment le silence et la solitude qui nous suit; on ne voit plus rien d'attirant dans les fonctions ; on n'en sent plus que le poids et le travail : on s'y cherchait soi-même; dès qu'on n'y trouve plus que Dieu seul, on croit avoir perdu son temps et ses peines.

Aussi le septième caractère du zèle, animé par la charité, est de ne pas chercher ses propres intérêts : *Non quærit quæ sua sunt.*

Un ministre saint ne se propose de travailler que pour Dieu, dans l'ordre de Dieu, et sous la main de Dieu. Il sait que son Esprit souffle où il veut ; qu'il y a différents dons et divers talents dans l'Eglise ; et que les plus applaudis ne sont pas toujours les plus utiles. Il se souvient que s'étant consacré à l'Eglise, tous ses dons et tous ses talents ne sont plus à lui, et qu'il est tout à ses frères. Ainsi pourvu qu'il consacre à leur salut ses soins, son travail et ses veilles, il croit avoir rempli les desseins de Dieu sur lui. Il ne choisit pas même le genre de travail le plus conforme à son goût : il se livre à celui que l'Eglise lui destine ; il n'en examine ni les avantages, ni les incommodités : ce qui le regarde lui seul, n'est compté pour rien dans un ministère qui doit être tout pour Dieu et pour ses frères. Il se regarde comme un instrument entre les mains de l'Eglise, prêt à tout, à poser les fondements ou à élever et orner l'édifice ; en un mot, sans autre destination que celle des premiers pasteurs qui le mettent en œuvre. Aussi aise d'être employé aux ministères les plus obscurs qu'aux plus éclatants ; aussi zélé quand il faut, comme Jésus-Christ, laisser venir à lui les petits et les enfants que lorsqu'il s'agit de porter sa parole devant les rois et les grands de la terre, son unique gloire est que Dieu soit glorifié, et que lui-même puisse être oublié.

Voilà, mes Frères, le fonds et l'esprit du véritable zèle : un désintéressement universel de tout ce qui ne se rapporte qu'à nous seuls ; c'est-à-dire non-seulement de notre gloire propre et de nos commodités, mais même de nos goûts, de nos préjugés et de nos vues particulières. Car souvent on veut se choisir à soi-même des fonctions que Dieu ne nous a pas réservées ; on regarde le goût qui nous y porte comme une distinction qui vient d'en haut ; le dégoût, la répugnance qu'on sent pour tout autre travail, nous paraît une raison légitime qui nous en dispense. En vain l'ordre de ceux qui ont droit de disposer de nous, nous y applique ; nous trouvons mille prétextes de santé, d'insuffisance, d'impossibilité, pour nous y soustraire ; nous ne faisons pas attention que ce n'est pas à nous à nous envoyer nous-mêmes; qu'il ne suffit pas de se proposer le bien ; qu'il n'est tel pour nous que lorsque l'Eglise le demande de nous ; et que l'ordre de Dieu sur nous est plus souvent marqué dans nos répugnances que dans nos goûts. Moïse ne trouvait en lui qu'une opposition infinie à la conduite du peuple à laquelle Dieu l'appelait : sa douceur, sa timidité, l'embarras de sa langue lui paraissaient des raisons légitimes pour se dispenser d'aller porter sa parole devant Pharaon, et lui ordonner de la part du Seigneur de laisser sortir ses frères de l'Egypte ; sa répugnance était encore plus forte que ses raisons fondées sur la peine qu'il avait à s'énoncer, et sur d'autres craintes qui le regardaient tout seul. Cependant, il les sacrifie l'une et l'autre à l'ordre de Dieu ; et ses succès prodigieux furent en même temps et la preuve éclatante de sa mission et la récompense de sa soumission et de son sacrifice. L'histoire des saints nous fournit mille pareils exemples. Mais à la plupart de ceux qui se consacrent au saint ministère, il faut quelque chose de sensible et d'humain qui les dédommage de leurs peines. Si ce

[1] Act., XII, 22.

n'est pas la gloire ou un vil intérêt, c'est le goût. Ce n'est pas qu'il faille s'interdire toutes les fonctions pour lesquelles nous sentons plus d'attrait, et que le goût qui nous y porte doive être regardé comme une raison légitime de nous en éloigner : ce serait une illusion encore plus dangereuse. Car le talent pour un ministère se manifeste souvent par le goût qui nous y détermine ; mais il ne faut pas que lui seul décide de nos choix. Sa décision toute seule est toujours suspecte ; et s'il serait injuste de l'en exclure tout à fait, il ne l'est pas moins de l'en rendre le seul arbitre. En effet, si nous y prenons garde, nos goûts ne vont guère à ce qu'il y a de plus pénible, de plus abject, de moins satisfaisant pour l'amour-propre. Comme c'est lui seul qui d'ordinaire les forme en nous, il n'a garde de nous proposer des objets qui le mortifient et ne lui laissent aucune ressource. Il ne cherche qu'à se soutenir et à revivre, pour ainsi dire, de ses cendres, et par les œuvres mêmes destinées à l'éteindre ; et comme il n'oserait nous attaquer par les attraits du vice, il nous prend plus sûrement par les apparences de la vertu.

Le zèle de la charité ne se cherche donc pas lui-même : *Non quærit quæ sua sunt ;* il ne se propose point de consolations humaines ; mais il ne s'irrite pas aussi des tribulations : *Non irritatur ;* huitième caractère.

La vérité dont nous sommes les ministres, est l'ennemie du monde, de ce monde que Jésus-Christ a réprouvé ; et ce monde est l'ennemi le plus implacable de la vérité. Ce sont deux puissances, dit saint Augustin, qui travaillent mutuellement à se détruire : la vérité fait une guerre continuelle au monde ; et le monde rassemble tous ses traits les plus dangereux et les plus violents contre la vérité. C'est là la guerre que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre. Il est donc inévitable à ceux qui sont chargés du soin d'annoncer la vérité, de trouver le monde armé contre eux ; et comme tous ses efforts contre elle sont inutiles, il est réduit à s'en prendre presque toujours à ses ministres. Il les calomnie ; il les charge d'opprobres ; il les traite de séducteurs et d'hypocrites ; il en fait le sujet impie de ses dérisions et de ses censures ; il leur suscite des obstacles et des contradictions ; il met tout en œuvre, afin que le saint ministère leur devienne aussi dégoûtant qu'il est odieux à lui-même. Telles sont les amertumes et les tribulations attachées souvent aux fonctions du zèle le plus sage et le plus modéré. Mais alors ce zèle, toujours soutenu par la charité, ne s'irrite ni contre le monde qui le charge d'outrages, ni contre son ministère qui les lui attire. Au contraire, comme nous l'avons déjà dit, plus il voit les pécheurs révoltés contre la vérité, plus sa charité pour eux s'attendrit et s'enflamme ; plus ils lui laissent voir de fiel et d'aigreur, plus il leur montre de douceur et de tendresse ; plus leur salut lui paraît déploré, plus ses entrailles sont déchirées de mille douleurs cuisantes et secrètes : ce sont les douleurs d'une mère qui sent qu'on arrache les enfants de son sein. Le zèle de la charité prend seulement toutes les mesures de sagesse, de peur que son imprudence ne lui attire des contradictions de la part des pécheurs ; mais lorsque, malgré ces sages ménagements, il les éprouve, sa douceur et sa charité pour eux n'y perdent rien. Première épreuve du zèle : les contradictions de la part du monde.

Mais il est encore d'autres épreuves plus délicates et plus dangereuses : aussi il ne s'irrite pas, en second lieu, contre les supérieurs qui l'appliquent à un travail ingrat et stérile. Il ne les accuse pas de manquer de discernement et de lumière ; il ne s'érige pas en censeur de leur conduite ; il ne les soupçonne pas de prédilections injustes, de réserver à d'autres plus favorisés des fonctions ou plus consolantes ou plus honorables, tandis qu'ils semblent le condamner à ce qu'il y a de plus pénible et de plus obscur. Il respecte l'ordre de Dieu dans ceux qui lui tiennent ici-bas sa place ; il entreprend même avec plus de confiance les œuvres qu'il n'a pas lui-même choisies, persuadé que s'il n'y trouve pas la consolation du succès, il y trouvera toujours du moins le mérite de la soumission et de l'obéissance. Rien n'est capable de troubler sa tranquillité, parce que rien ne lui paraît arriver que par les sages ménagements de la Providence : seconde épreuve. Enfin, il en trouvera même dans les collègues de son ministère, dans la diversité des doctrines et des opinions, dont le démon ne se sert que trop heureusement pour mettre un obstacle funeste au progrès de l'Evangile. Aussi un ministre saintement zélé ne s'irrite pas, ne s'emporte pas contre ceux de ses confrères

qui renversent, par leur indiscrétion ou par leur fausse doctrine, le fondement qu'il avait posé : il demande seulement à Dieu qu'il leur manifeste sa vérité ; que cette lumière divine dissipe leurs erreurs et triomphe de leurs préjugés, afin que la voix unanime des ministres donne à la vérité la force et l'efficace que leurs divisions lui ôtent. Il n'aigrit pas la plaie et la douleur de l'Eglise en les décriant, et n'ajoute pas au scandale de leur infidélité celui de son emportement et de sa haine. Il sait que ces tristes invectives contre les ministres retombent toujours sur le ministère ; qu'en nous condamnant les uns les autres, nous autorisons le monde à nous refuser à tous également son respect et sa docilité ; qu'il suffit de rétablir ce que les ministres ignorants ou infidèles ont détruit, sans vouloir les détruire eux-mêmes ; et d'effacer les taches dont ils ont pu défigurer la vérité, sans noircir et défigurer leur personne.

Voilà les épreuves que le monde suscite tous les jours à notre zèle ; voilà celles qui nous viennent même du fond du sanctuaire, d'où nous ne devions attendre que des secours et des consolations. Le zèle n'aurait plus de mérite, s'il ne trouvait des contradictions et des épreuves ; mais ces contradictions, la sagesse de Dieu ne les ménage pas à notre zèle pour l'irriter, mais pour l'éprouver et le couronner. S'en prendre alors aux hommes des contradictions dont ils traversent l'œuvre de Dieu, c'est s'en prendre à Dieu même qui se sert de leur malice pour des fins qui nous sont inconnues. Il veut peut-être que sa gloire éclate davantage par les difficultés mêmes qui semblaient y mettre un obstacle insurmontable. Il a toujours conduit ses desseins par les voies les plus capables en apparence de les renverser : il ordonne le sacrifice d'Isaac quand il veut faire naître de lui un peuple innombrable ; il soulève le monde entier contre les apôtres dans le temps même qu'il veut le soumettre à la foi par leur ministère. Les contradictions que permet sa sagesse ont toujours annoncé le succès ; toutes ses œuvres ont toujours été marquées par ce divin caractère : il veut par là non-seulement éprouver notre foi, mais humilier notre orgueil. Nous voudrions pouvoir attribuer le succès des entreprises saintes à la sagesse de nos mesures : il les déconcerte ; il permet que la malice des hommes les tourne contre nous-mêmes ; il ne nous laisse plus voir d'espérance de réussir, afin que le succès devienne son ouvrage seul, et que nous lui en rapportions toute la gloire. Si tout réussissait d'abord au gré de notre zèle ; si toutes les voies s'aplanissaient devant nous, un succès si prompt, si continuel, si facile, nous laisserait peut-être croire que nous y avons la meilleure part ; nous en ferions peut-être un honneur secret à nos talents et à la sagesse de notre conduite ; nous n'y verrions pas assez le doigt de Dieu. Mais quand les obstacles eux-mêmes nous facilitent son œuvre ; que le bien que nous nous proposons semble sortir du sein même des contradictions qui auraient dû l'étouffer dans sa naissance ; et que tout s'accomplit lorsque tout paraissait le plus désespéré ; alors nous nous écrions avec le Prophète : *C'est le Seigneur, et non l'homme, qui a fait toutes ces choses.* Nous rentrons dans le néant de notre faiblesse et de notre impuissance ; nous ne nous confions plus dans un bras de chair, dans des talents faibles et humains ; nous ne regardons plus les contradictions des hommes comme les amertumes du ministère : elles nous consolent loin de de nous aigrir ; elles relèvent notre espérance loin de l'abattre ; elles raniment notre zèle loin de le refroidir ; plus elles augmentent, plus nous nous croyons près du moment où celui qui se plaît à tirer la lumière des ténèbres, va les anéantir et les faire même servir à son œuvre ; nous ne nous en prenons plus aux hommes des obstacles qui paraissent différer ce moment et le suspendre ; ou si nous nous en prenons à quelqu'un, c'est à nos faiblesses secrètes, qui seules peuvent retarder l'œuvre de Dieu sur nos frères. Mais ce sentiment même de nos propres misères ne nous décourage point ; il excite seulement en nous de nouvelles attentions sur nous-mêmes ; il renouvelle notre fidélité dans les devoirs ; il rallume notre tiédeur et notre paresse ; et nous nous présentons au combat avec plus de ferveur et des armes plus propres à détruire toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu.

De ce caractère du zèle il en naît un autre qui sera le dernier dont nous parlerons ici : non-seulement il ne sait pas s'irriter contre les pécheurs ; mais il ne sait pas même penser le mal d'eux : *Non cogitat malum.*

C'est un défaut assez ordinaire aux personnes qui ont du zèle, de croire tout déses-

péré pour certains pécheurs surtout qu'ils trouvent insensibles aux instructions, aux avis, aux remontrances; plus ils désirent leur salut, moins ils l'espérent. Ils croient voir l'abandon de Dieu écrit dans le caractère de leur cœur et de leurs passions; leur langage confirme la témérité de leurs pensées; ils les plaignent tout haut comme des hommes déjà jugés; ils gémissent de leur perte; et comme s'ils étaient déjà entrés dans les conseils du Seigneur, ou que ses miséricordes ne fussent pas plus abondantes que nos malices, ils pleurent comme perdus ceux que Dieu est peut-être sur le point de sauver. C'est déjà une témérité de prévenir les jugements secrets de sa justice; c'est un outrage fait à la puissance de sa grâce, de soustraire ici-bas les cœurs les plus rebelles à son empire; c'est vouloir borner les exemples éclatants de bonté dont il console tous les jours son Eglise dans la conversion des plus grands pécheurs; c'est regarder comme inutile le sang de Jésus-Christ qui coule encore pour eux dans les canaux des sacrements; c'est faire du temps de cette vie, qui est le temps du repentir et de la miséricorde, c'est en faire le temps de la colère et des vengeances; c'est mépriser les gémissements des saints et les supplications de toute l'Eglise qui prie encore pour eux.

Lorsque Saul persécutait l'Eglise de Dieu, et qu'il faisait souffrir tant de maux aux fidèles assemblés à Jérusalem, on n'eût pas cru qu'il y eût de la témérité à le regarder comme un fléau de Dieu destiné à purifier ses saints, et à être jeté ensuite dans un feu éternel pour y expier ses persécutions et ses cruautés envers les disciples; cependant, lorsqu'il a encore les armes à la main contre Jésus-Christ, un coup soudain et inattendu de sa grâce, d'un persécuteur en fait un apôtre. Judas au contraire, appelé par Jésus-Christ même à l'apostolat, le compagnon de ses courses, le défenseur de sa doctrine, le témoin de ses prodiges, paraissait sans doute devoir être assis un jour sur un des douze trônes destinés aux collègues de son apostolat pour y juger les douze tribus d'Israel; cependant, il est jugé lui-même avant ce grand jour, il devient un *enfant de perdition*[1], le premier apostat du christianisme, et meurt en réprouvé. Les enfants du royaume peuvent être rejetés; et Dieu peut susciter des pierres mêmes, des cœurs les plus durs et les plus insensibles, des enfants à Abraham. La conversion de Satan seul et de ses anges est la seule qu'il est défendu d'espérer; mais pour nos frères qui vivent encore parmi nous, et pour lesquels Jésus-Christ est mort; quelque abondante que soit leur malice, le sang du véritable Abel peut encore crier pour eux vers le ciel, et demander non leur punition, mais leur salut et leur délivrance.

Et certes, vous qui jugez votre frère avant que Dieu même l'ait jugé, que savez-vous, dit saint Paul, si vous qui paraissez si ferme dans la voie de Dieu, ne tomberez pas pour ne vous plus relever; et si votre frère que vous croyez tombé sans ressource, ne se relèvera pas pour ne plus tomber? Qui vous a révélé les secrets adorables de la miséricorde et de la justice du Seigneur sur les hommes? La persévérance du juste et la conversion du pécheur ne sont-elles pas également les purs bienfaits de sa grâce et les dons d'une bonté toute gratuite? Pourquoi donc croiriez-vous être en droit d'espérer le premier pour vous, et de désespérer de l'autre pour votre frère? Gardez-vous, dit l'Apôtre, de juger avant le temps: il y a dans les trésors de la miséricorde divine tant de ressources qui nous sont inconnues, et dans les terreurs de sa justice tant d'abîmes qu'il nous est défendu d'approfondir, que nous devons toujours opérer notre salut avec crainte, et attendre celui de nos frères avec confiance. Monique pleurait Augustin dissolu et infecté des erreurs les plus monstrueuses; mais Monique ne le pleurait pas comme perdu; et son espérance pour le retour de cet enfant de sa douleur donnait un nouveau crédit auprès de Dieu à ses larmes et à ses prières. Samuel pleura Saül tout le reste de sa vie; et quoique le Seigneur semblât avoir rejeté ce prince infortuné, les larmes du saint prophète ne laissèrent pas de solliciter toujours sa conversion et son salut auprès du Dieu de ses pères. Le plus haut point de l'iniquité est souvent le premier moment de la grâce; et quand l'enfant prodigue paraît le plus éloigné, sans espoir de retour, et comme perdu dans des régions étrangères, c'est alors qu'il dit: Je retournerai vers mon père; qu'il revient en effet; qu'on lui donne le baiser de paix et de réconciliation, et qu'il est rétabli dans tous ses droits. C'est ainsi que le véritable zèle de la charité ne désespère jamais: *Omnia sperat.* Mais souvent on ne se contente

[1] Jean., XVII, 12.

pas de regarder comme désespéré le mal qui est et que l'on voit, on croit encore voir le mal où il n'est pas : autre défaut plus essentiel du zèle, contre le caractère dont nous parlons, de ne penser point le mal : *Non cogitat malum.* Oui, mes Frères, de tous les reproches que le monde toujours calomniateur de la vertu fait aux gens de bien, ce n'est pas ici le plus injuste. L'idée que nous avons de la dépravation des hommes fait que tout nous paraît criminel en eux ; nous gémissons de leurs désordres avant d'en être assurés, comme si l'air de piété que nous mêlons à nos gémissements pouvait justifier la témérité de nos soupçons. C'est un titre odieux que nous attirons à la vertu, qui fait que le monde la qualifie de satirique et de maligne : nous ne faisons point de grâce aux actions des mondains ; et il semble que la piété nous autorise à violer à leur égard les règles de la charité ; nous nous érigeons un tribunal sévère au dedans de nous, ou un faux zèle se croit en droit de juger le reste des hommes. Tout en eux réveille l'idée du vice aux yeux de notre fausse vertu : des manières trop libres avec un sexe différent, quoique souvent un pur effet de la légèreté, nous les croyons des desseins de crime ; un entretien que le hasard seul aura ménagé, jette à l'instant dans notre esprit le soupçon d'un rendez-vous honteux ; nous croyons voir, dans une simple indécence de parure, un cœur corrompu et livré à la passion ; un extérieur moins recueilli, dans une personne consacrée à Dieu, est pour nous un signe infaillible que l'esprit du monde a pris dans son cœur la place de l'esprit de son état ; nous voyons une ambition criminelle et un désir profane des dignités saintes dans des démarches où souvent il n'y a que du zèle et de la charité ; nous taxons en secret d'orgueil, d'ostentation, d'envie de faire parler de soi, des entreprises d'éclat où l'on ne se propose que la gloire de Dieu et l'utilité de l'Eglise ; nous prêtons légèrement aux actions les plus saintes des motifs tout humains. Loin de nous affermir dans cette charité qui excuse tout, nous nous livrons à ce faux zèle qui envenime tout ; nous nous faisons un pieux mérite de voir plus clair que les autres dans les défauts de nos frères. La charité couvre tout, et voit à peine le mal que tout le monde voit ; et nous voulons voir tout seuls celui qui est invisible au reste des hommes. La charité couvre ce qu'elle ne peut excuser ; et nous n'excusons pas même ce que les apparences justifient et rendent du moins incertain. Il semble que nous rendons gloire à Dieu, lorsque nous jugeons nos frères plus faibles, plus imparfaits, plus remplis de désirs humains qu'ils ne le paraissent ; nous nous applaudissons d'une découverte qui vient confirmer nos soupçons. Or rien ne ressemble moins à la charité que cet œil malin, qui ne s'ouvre que pour chercher les faiblesses de nos frères ; car la même charité qui nous fait désirer leur salut, nous montre en eux mille ressources qui nous le font espérer. Elle voit dans leurs passions mêmes des espérances de retour à la justice et à la règle ; elle démêle un cœur droit, sensible, susceptible un jour de grâce, à travers les plaisirs frivoles auxquels il se livre encore ; elle voit, dans ses chutes mêmes, plutôt le malheur de l'âge et des occasions que la dépravation entière d'une âme abîmée dans le vice ; elle trouve plus de légèreté que de noirceur et de profonde malice dans des égarements où le torrent des exemples et la fougue du tempéramment précipitent ses frères. Les signes les plus éloignés de bien qu'elle découvre en eux, loin de les flétrir par la malignité de ses conjectures, elle les regarde comme les gages et les préjugés d'un changement à venir ; elle ne sait pas se défier des apparences de la piété, et soupçonner de l'hypocrisie où il ne paraît que de la vertu ; une sainte crédulité la prévient toujours en faveur de ses frères. Simple et incapable elle-même d'artifice, elle est encore moins capable de le soupçonner dans les autres ; elle n'est pas en garde contre l'erreur, qui nous fait juger trop favorablement de notre frère. C'est une erreur de piété qui honore la religion. Elle ne craint que la témérité qui soupçonne le mal où il n'est pas, parce que c'est une malignité qui justifie les censures du monde contre la piété et qui la déshonore. De tous les événements, dont les faces différentes font porter des jugements divers, elle ne voit jamais que le bon côté ; et cette pieuse disposition est bien plus propre à gagner nos frères et à les retirer des voies de l'iniquité. Quand ils nous voient, malgré leurs désordres, tout espérer de leur salut, leur parler un langage qui semble adoucir les crimes dont ils sont eux-mêmes honteux, leur faire remarquer en eux des ressources de grâce dans le temps même qu'ils se croyaient absolument rejetés de Dieu, découvrir, dans le

caractère de leur cœur jusque-là livré au monde et aux passions, des penchants qui les ramènent au devoir ; quand ils nous voient prendre le change pour ainsi dire en leur faveur ; cette charité, ce zèle tendre, et presque aveugle à force de tendresse, les transporte, les attendrit, les couvre d'une sainte confusion, et leur fait aimer la vérité en leur rendant aimable ceux qui la leur annoncent.

Laissons au monde, mes Frères, la malignité des jugements et la témérité des soupçons et des pensées ; comme la haine, l'envie, la jalousie sont les grands ressorts de tous ses jugements, il n'est pas étonnant qu'ils soient tous marqués à ces tristes caractères. Pour nous, destinés par notre état à des fonctions de charité, vicaires et ministres de la charité de Jésus-Christ envers les hommes, il faut que nos pensées et nos jugements portent le caractère de nos fonctions et de notre ministère. Ce zèle mordant, cruel, satirique ; toujours prêt à censurer plus qu'à instruire ; toujours clairvoyant à découvrir le mal qui échappe à tous les autres yeux ; toujours difficile à se persuader le bien ; toujours constant à donner à presque toutes les actions des pécheurs des motifs de crimes ; toujours inaccessible à l'indulgence et aux interprétations favorables à ses frères ; ce zèle qui se donne toute licence sur les défauts d'autrui ; qui en fait le sujet de ses satires plus que de ses larmes et de ses prières ; qui voit d'avance le mal qui n'est pas encore ; qui se vante d'avoir prédit les chutes les plus honteuses, et se fait honneur de la prédiction ; qui se glorifie tout haut de n'avoir par été la dupe des apparences qui avaient abusé le reste des hommes, et qui paraît bien plus joyeux d'avoir prophétisé juste sur la chute de son frère, que touché de le voir tombé ; ce zèle n'est pas la charité qui ne se réjouit pas du mal, qui espère tout, qui excuse tout, qui supporte tout ; c'est la vanité qui se fait honneur de tout ; c'est la malignité qui voit le mal partout, et qui s'autorise de la piété pour donner un air de crime à tout.

Soyons donc en garde, mes Frères, contre nous-mêmes dans des fonctions où il semble que nous ne cherchons que la gloire de Dieu et le salut de nos frères. La sainteté de l'objet nous rassure d'ordinaire sur le vice des dispositions : il est si difficile que l'homme ne mêle quelque chose du sien dans tout ce qui passe par ses mains ; c'est un canal infecté, et tout ce qui en coule de plus pur, y contracte toujours quelque souillure. Mais ce qui doit réveiller encore plus nos attentions, c'est que nous sommes chargés de l'honneur et des intérêts de la religion ; et que ce que nous mêlons d'humain dans nos fonctions, l'avilit et la déshonore. Le monde ne nous pardonne rien ; il est charmé de pouvoir récriminer à notre égard, et de se venger des faiblesses que nous lui reprochons, en nous reprochant sans indulgence les nôtres. Notre zèle contre ses désordres lui est déjà assez odieux, sans que nous y ajoutions des défauts qui suffisent seuls pour le rendre haïssable. Loin de le ramener, nous ne réussissons par là qu'à lui fournir de nouveaux prétextes d'impénitence ; nous le révoltons contre la vérité ; nous la lui présentons sous une forme hideuse et rebutante, et nous en ôtons tout ce qu'elle a d'aimable et de propre à gagner les cœurs.

Souvenons-nous donc pour recueillir tout ce que nous venons de vous dire ; souvenons-nous, mes Frères, que le zèle de la charité, comme la charité elle-même, est patient, *patiens est ;* qu'il est doux, *benigna est ;* qu'il n'est point envieux, *non æmulatur ;* point téméraire, *non agit perperam ;* point vain, *non inflatur ;* point ambitieux, *non est ambitiosa ;* point intéressé, *non quærit quæ sua sunt ;* point chagrin, bizarre et pétri d'humeur, *non irritatur ;* en un mot, point soupçonneux et toujours prêt à penser le mal de ses frères, *non cogitat malum.* Bannissons ces caractères odieux de notre zèle ; dépouillons-nous de notre propre esprit ; et que l'esprit de Dieu tout seul parle et agisse en nous. Il a vaincu le monde dans la bouche des premiers ministres de l'Evangile ; il le vaincra encore dans la nôtre, si c'est lui seul qui nous inspire et qui nous fait parler. Si la vérité fait si peu de progrès parmi les hommes, ce n'est pas à elle qu'il faut s'en prendre, c'est à nous. Le monde lui était encore plus opposé autrefois, quand elle commença à paraître avec la prédication de l'Evangile : la fureur des tyrans, la puissance des Césars, la vaine sagesse des philosophes, les anciennes superstitions du monde entier, les passions les plus honteuses autorisées par un culte que la majesté des lois rendait respectable ; tous ces obstacles si insurmontables en apparence disparurent cependant devant elle ; les ténèbres les plus profondes ne purent tenir contre la force et l'éclat de sa lumière ; elle serait encore hono-

rée des mêmes triomphes, si elle était confiée aux mêmes ministres. Entrons dans l'esprit de nos saints prédécesseurs, et nous entrerons dans le succès de leurs travaux; imitons leur zèle, et nous en recueillerons le même fruit. La parole du Seigneur n'est pas liée; c'est notre langue qui l'est par les souillures et les haînes invisibles de notre cœur. Le bras du Seigneur n'est pas raccourci; c'est notre charité qui est faible et languissante. Le monde n'est pas plus vicieux; c'est nous seuls qui sommes moins saints et moins fidèles. Rendons-nous dignes d'être les ministres et les docteurs de la vérité; et nous serons bientôt dignes de lui former des disciples et de délivrer encore une fois le monde par elle.

TREIZIÈME CONFÉRENCE.

DISCOURS

SURL'EXEMPLE QUE LES PASTEURS DOIVENT DONNER A LEURS PEUPLES.

Exemplum esto fidelium in verbo, in conversatione, in charitate, in fide, in castitate.

Rendez-vous l'exemple et le modèle des fidèles dans les entretiens, dans la manière d'agir avec le prochain, dans la charité, dans la foi, dans la chasteté. 1 Tim., IV, 12.

La puissance sacrée, mes Frères, qui nous élève au-dessus du reste des fidèles, n'est pas une puissance de domination, mais une puissance de charité. Nous ne sommes pas établis sur les peuples comme des maîtres impérieux, qui ne cherchent qu'à leur faire sentir leur autorité, mais comme des guides charitables que l'Eglise a mis à leur tête pour les précéder, et leur montrer les voies du salut: *Neque ut dominantes in cleris, sed forma facti gregis ex animo*[1]. C'est principalement en y marchant nous-mêmes les premiers, et animant tous les fidèles par notre exemple, que nous remplissons le titre auguste de chefs et de conducteurs du peuple saint. Jésus-Christ lui-même n'est pas descendu de sa gloire pour venir la retrouver parmi les hommes; il n'est venu que pour devenir notre exemple; et quel exemple, mes Frères? de peine, de travail, de mansuétude, de charité, d'humiliation, de souffrance: *Exemplum... dedi vobis;* il ne nous a laissés à sa place que pour continuer à l'être nous-mêmes du reste des fidèles: *Ut quemadmodum ego feci vobis, ita et vos faciatis*[1].

L'exemple est donc le premier devoir de notre état; sans lui, ou toutes nos fonctions deviennent inutiles ou elles sont une occasion de chute et de scandale aux peuples que le Seigneur nous a confiés dans sa colère.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Je dis, premièrement, que toutes les fonctions d'un pasteur et d'un prêtre peu édifiant deviennent inutiles. Ce n'est pas que j'ignore, mes Frères, que la vertu des sacrements ne dépend pas de celle du ministre; je sais que les

[1] I Pierre, V, 3.

[1] Jean, XIII, 15.

grâces dont ils sont les canaux, découlent infailliblement et sans interruption du sang de Jésus-Christ, et non du ministère de l'homme. Hélas ! mes Frères, les bienfaits inestimables de Dieu sur son Eglise seraient bien peu solides et peu certains, s'il les avait fait dépendre de la fidélité de ses ministres, et si nos faiblesses pouvaient en arrêter ou suspendre le cours.

Mais je dis que la piété, les instructions, les prières d'un pasteur fidèle préparent les peuples à recevoir ces grâces de l'Eglise avec les dispositions auxquelles le fruit de ces grâces est attaché; au lieu qu'un pasteur qui n'édifie pas son peuple, dispense à la vérité les mêmes trésors et les mêmes grâces, mais elles tombent sur une terre en friche, sur des cœurs que ses exemples non-seulement ont mal préparés, mais ont fermés à toutes les influences de la grâce : il sème, et il ne recueille point ; il arrose, et il ne voit point d'accroissement, et le champ sacré qui lui est confié est toujours frappé de malédiction et de stérilité. Je dis que les pécheurs sortent des pieds de son tribunal aussi peu touchés de leurs égarements qu'il l'est lui-même de ses égarements propres; je dis qu'ils approchent de la Table sainte avec la même irrévérence, les mêmes faiblesses, avec aussi peu de fruit, qu'ils l'en voient tous les jours approcher lui-même; je dis que la parole de l'Evangile dans sa bouche, s'il fait tant que de l'annoncer, n'est plus qu'un airain sonnant, et que ses instructions ne sauraient trouver que des auditeurs tout déterminés à n'en faire aucun usage ; je dis que s'il va consoler de pauvres affligés, il n'a plus le don d'essuyer des larmes que la religion seule adoucit, et dont la piété seule du consolateur peut suspendre le cours : s'il exhorte des mourants, hélas ! par sa seule présence il leur montre plutôt le monde que l'éternité, l'amour de la vie présente, bien plus que l'attente et le désir de cette vie qui ne doit plus finir ; je dis enfin que tout son ministère est un vide affreux, son Eglise un champ sec et stérile qui ne produit que des ronces ; lui-même un sel affadi incapable de préserver de la corruption et inutile à tous les usages auxquels il était d'abord destiné. Quel malheur pour un peuple à qui Dieu dans sa colère a donné un tel pasteur ! quel malheur encore plus grand, si ce peuple sent les autres calamités passagères dont Dieu l'afflige quelquefois, les grêles, les stérilités, les dérangements des saisons; et s'il ne sent pas le fléau le plus durable et le plus terrible dont Dieu puisse frapper un peuple, qui est de le laisser conduire par un mauvais prêtre !

Et ce qu'il y a ici encore de plus triste, mes Frères, comme un pasteur de ce caractère n'aime ni l'étude, ni la prière, ni la retraite, il faut qu'il se répande sans cesse au dehors ; et plus il se montre à son peuple, plus il se rend inutile ; plus il se montre, plus il manifeste ce qui peut anéantir le fruit de ses fonctions. Car, mes Frères, que peut-il revenir à son peuple de ses conversations et de sa présence ? que voient-ils en le voyant ? ils ne voient rien qui les porte à Dieu, rien qui soutienne leur foi, rien qui leur rappelle les devoirs de la religion, rien qui les détrompe des erreurs et des préjugés des passions répandus dans le monde, qui damnent la plupart des chrétiens ; enfin, la présence d'un pasteur qui leur tient la place de Jésus-Christ, n'est pas pour eux un spectacle de religion, c'est un spectacle ordinaire du siècle.

Et voilà, mes Frères, le bien inestimable que fait dans une paroisse l'exemple et la présence seule d'un saint pasteur. Qu'il se montre seulement, sa vie, ses mœurs deviennent une instruction continuelle pour son peuple : il ne se passe pas de jour où cet exemple vivant et respectable n'arrête quelque pécheur sur le point de se livrer au crime, n'inspire à quelque autre des désirs de conversion, ne fasse rougir en secret le libertin, et s'il ne le corrige pas de ses vices, ne l'oblige du moins d'en cacher le scandale, ne soutienne les âmes faibles et chancelantes, ne console et n'encourage la piété des justes, ne fasse enfin respecter la vertu à ceux mêmes qui vivent dans le vice. Que de biens, mes Frères, ne pouvons-nous pas faire quand nous sommes fidèles à notre vocation; et quel compte terrible le souverain pasteur ne nous demandera-t-il pas, si nos mœurs peu sacerdotales ont mis un obstacle aux fruits infinis qu'il attendait de notre sacerdoce, et qu'un saint pasteur à notre place lui aurait offerts ! Rappelons-nous souvent cette vérité si terrible et si humiliante pour nous : Si un saint prêtre eût été à la tête du troupeau que je conduis et au milieu duquel mon ministère n'a opéré jusqu'ici aucun changement en mieux, aucun renouvellement de piété, que d'âmes n'aurait-il pas

gagnées à Jésus-Christ ! que de crimes n'aurait-il pas prévenus ! que de plaies invétérées n'aurait-il pas guéries ! que de consciences séduites et tranquilles dans leurs erreurs, n'aurait-il pas éclairées ! que d'âmes sur le point de tomber n'aurait-il pas préservées ! quelles glorieuses dépouilles sur le prince du siècle n'aurait-il pas présentées au sortir de la vie devant le trône de l'Agneau ! qu'il y aurait paru avec une sainte confiance, accompagné de toutes ces âmes qui lui auraient dû leur salut et qu'il aurait rendues à Jésus-Christ, à qui elles appartenaient par tant de titres ! C'est ainsi qu'un saint pasteur à notre place, à l'exemple du souverain pasteur, serait monté dans le ciel, et aurait paru devant Dieu environné des dépouilles précieuses qu'il aurait remportées sur toutes les puissances des ténèbres, menant avec lui en triomphe les âmes qu'il aurait délivrées de la captivité du péché: *Expolians principatus et potestates, ascendens in cœlum, captivam duxit captivitatem* [1].

Mais, hélas ! comment y paraîtra un pasteur inutile, et dont les exemples, loin d'édifier son peuple, en ont augmenté, comme nous dirons bientôt, les déréglements ? Comment paraîtra-t-il devant son juge, seul, humilié, confondu, revêtu d'un caractère saint qui deviendra alors le titre le plus affreux de sa condamnation ? Et s'il est suivi des âmes qui lui avaient été confiées, ce seront des âmes qu'il avait négligées, affermies dans l'erreur par ses exemples ; des âmes qui demanderont justice contre lui, et qui représenteront au tribunal redoutable que si le Seigneur dans sa miséricorde leur eût envoyé un prêtre selon son cœur, un pasteur qui eût été en même temps leur guide et leur modèle, elles auraient fait pénitence, comme Tyr et Sidon, dans la cendre et dans le cilice.

Ainsi, mes Frères, c'est déjà, comme vous venez de le voir, un grand malheur qu'un pasteur dont les exemples n'édifient pas son peuple, rende par là toutes ses fonctions inutiles. C'est un grand malheur que combattant par ses mœurs, comme dit saint Grégoire, les vérités qu'il annonce, il en énerve la force et la vertu dans l'esprit de ses peuples ; et que la prédication de l'Evangile, le principal moyen établi de Dieu pour le salut des justes et la conversion des pécheurs, devienne inutile dans sa bouche à tous ceux qui l'écouteut. C'est un grand malheur que tous les autres secours de la religion, dont il est le dispensateur, perdent entre ses mains tout ce qui aurait pu les rendre utiles et salutaires à un pauvre peuple.

[1] Coloss., II, 15. Ephes., IV, 8.

DEUXIÈME RÉFLEXION.

Mais ce n'est là que le commencement des maux et des calamités de ce peuple infortuné : *Initium dolorum hæc* [1]. Non-seulement les exemples de ce pasteur peu édifiant rendent à son peuple toutes ses fonctions inutiles ; mais elles deviennent encore un piége, et, comme parle un prophète, une occasion perpétuelle et comme inévitable de chute et de dérèglement à ce malheureux troupeau : *Propheta laqueus ruinæ* [2]. Non-seulement c'est un ouvrier inutile dans le champ de Jésus-Christ ; mais il le détruit, il le ravage, il en fait la demeure des démons ; c'est peu de n'être d'aucun secours à son troupeau, il l'infecte, il y répand une odeur de mort, il l'empoisonne. Car, de bonne foi, mes Frères, quelle impression doit faire sur un peuple simple et grossier la vie peu édifiante d'un pasteur qu'il a sans cesse sous les yeux ? Eh ! où voulez-vous que ce pauvre peuple au fonds des champs découvre des traces d'une religion et des devoirs qu'elle impose, si le seul homme chargé par son état des intérêts de la vertu auprès de lui, chargé de l'inspirer, de l'annoncer, de la protéger, devient par ses mœurs un objet de séduction et un modèle de vice ? L'ignorance et la corruption justifient déjà assez aux peuples leurs propres désordres ; et un pasteur fidèle voit tous les jours ses soins, ses instructions, ses exemples, échouer longtemps contre la force de ces malheureux préjugés : quel remède y peut-il rester, quand un pasteur infidèle les justifie par sa conduite ? Les peuples attendaient de lui des exemples de pudeur, de charité, de modestie, de tempérance ; ils le regardaient comme un censeur pieux et sévère, incapable de souffrir au milieu d'eux des désordres publics opposés à ses vertus ; ils comptaient les dérober à ses yeux, et se cacher de lui en s'y livrant, pour ne pas réveiller son zèle, et s'exposer à sa juste indignation :

[1] Marc, XIII, 8.
[2] Osée, IX, 8.

quelle surprise agréable de le trouver, non-seulement spectateur tranquille, mais approbateur public, et complice par ses mœurs de de leurs vices ! quelles traces de religion et de piété peut-il rester alors au milieu de ce peuple ? Le crime s'y montre sans ménagement ; on se le permet sans scrupule ; tous se persuadent qu'on peut sans danger suivre un guide qui en sait plus qu'eux, et qui doit être plus instruit de ce que la religion défend ou ordonne ; tous les remords de la conscience se calment et cèdent à cette persuasion. Ce mauvais pasteur devient une apologie vivante du vice ; et si la corruption des hommes est telle qu'un ministre fidèle qui la combat sans cesse au milieu de son peuple ne peut en arrêter le cours, quel débordement de crimes et de dépravation ne répandra pas sur toute une paroisse l'exemple qu'un mauvais pasteur en donne !

Hélas ! mes Frères, si les peuples se scandalisent souvent de nos actions les plus innocentes ; s'ils sont plus sévères, plus critiques, plus clairvoyants à notre égard qu'envers le reste des hommes ; si nous sommes obligés souvent de nous abstenir des choses les plus permises et les plus indifférentes, de peur de blesser leur faiblesse ; si tout ce qui n'est pas vertu en nous, leur paraît un crime ; si nous leur paraissons coupables, dès que nous ne sommes pas des saints à leurs yeux ; si les repas innocents de Jésus-Christ le faisaient passer dans l'esprit des Juifs pour un homme adonné au vin et à la bonne chère ; si sa charité qui conversait avec les hommes chargés de crimes et de concussions, pour les rappeler à la pénitence, lui faisait donner par les pharisiens le titre injuste d'ami des pécheurs et des publicains ; si l'innocence, si la piété elle-même n'est pas à couvert de la malignité des soupçons ; et si les peuples vont chercher, jusque dans la conduite la plus sainte et la plus irrépréhensible des ministres, des motifs criminels d'avarice, d'orgueil, d'animosité, pour se justifier à eux-mêmes leurs propres crimes ; de quel scandale ne seront-ils pas frappés par les familiarités suspectes, par les liaisons publiques et criminelles, par la crapule et l'intempérance, par l'avarice sordide d'un mauvais pasteur? Si les soupçons injustes tout seuls qu'ils forment contre la vertu d'un bon prêtre, les autorisent dans le vice et leur rendent toutes ses instructions inutiles ; de quel poids sera cette parole sainte dans la bouche d'un pasteur scandaleux ? C'est peu qu'elle ne soit comptée pour rien ; elle devient méprisable ; elle perd non-seulement sa force, mais sa divine vérité ; non-seulement elle ne touche pas les pécheurs , elle les révolte même contre son autorité, et fait des impies et des incrédules, où elle aurait dû confirmer la foi et inspirer la piété. Un peuple grossier et corrompu regarde comme des fables, des vérités et des maximes qu'un prêtre qui ne les pratique pas lui annonce. Il se persuade que son pasteur les regarde de même ; et que sa place seule qui l'oblige de les annoncer, est une fonction de pure bienséance, et une momerie établie pour tromper les simples. Il s'arrête aux mœurs et à la conduite peu édifiante de son pasteur ; c'est là sa religion et son Evangile ; cet article seul lui paraît sans réplique, et le décide ; toutes ses exhortations après cela ne lui paraissent plus que des clameurs de théâtre ; il tourne en risée et le ministère et le ministre ; il en parle comme d'un vil acteur qui a bien joué son rôle ; il s'affermit dans sa manière grossière et brutale de penser sur la religion. L'autel profané par un pasteur scandaleux ne lui paraît pas plus sérieux et plus respectable que la chaire déshonorée ; toute la religion ne lui paraît plus qu'une invention humaine, établie pour le profit de ceux qui en sont les ministres, et qui ne prennent de ses maximes que ce qui les accommode et leur attire de la considération et des honneurs.

Ces blasphèmes vous font horreur , mes Frères ; mais c'est nous seuls qui y donnons occasion, quand la sainteté de nos mœurs ne répond pas à celle de notre caractère. C'est par les scandales tout seuls que donnent les mauvais prêtres que la religion tombe et que l'impiété se répand parmi les peuples : *Nomen... Dei per vos blasphematur inter gentes*[1]. Tous les impies, tous les pécheurs les plus dissolus et les plus endurcis, ne nous donnent point d'autre garant de leur sûreté dans cet état déplorable, et point d'autre apologie de leurs vices, que les exemples d'un mauvais prêtre. C'est là, vous le savez, le grand refrain d'un monde impie et dépravé ; et ce discours si universel, si déshonorant pour le ministère, si affligeant pour les ministres fidèles, doit

[1] Rom., II, 24.

nous faire sentir les suites immenses et affreuses de la vie peu édifiante d'un prêtre. Hélas ! peut-être il ne se commet aucun crime dans le monde qui ne soit né de cette source fatale ; peut-être toutes ces âmes malheureures qui nous ont précédés avec le signe de la foi, et qui dans le lieu des tourments sont séparées de Dieu pour toute une éternité, ne doivent leur malheur qu'au déréglement et aux exemples pernicieux des ministres avec qui elles ont vécu ; peut-être, je le dis en gémissant, s'en trouve-t-il actuellement dans ce lieu d'horreur qui ne doivent leur infortune éternelle qu'à nos exemples mêmes. Tous ces fléaux de dépravation et de crime qui inondent le peuple de Dieu, sont sortis, dit un prophète, du fond même du sanctuaire. Et il faut, mes Frères , que les miséricordes du Seigneur soient bien grandes et bien particulières sur une paroisse conduite par un pasteur scandaleux, il faut que la force de son bras s'y déploie bien visiblement, lorsqu'une âme seule peut s'y préserver de la contagion et de toutes les suites funestes inséparables de ses mauvais exemples.

Hélas ! mes Frères, on se plaint quelquefois que ceux qui sont ici préposés à l'éducation des clercs et à l'examen de leur vocation, usent de trop de sévérité dans l'examen de ceux qu'ils nous présentent pour être admis aux saints ordres. Mais, mes Frères, si vous pouviez comprendre les suites affreuses qu'ont parmi les peuples les exemples et les dérèglements d'un mauvais prêtre ; si le voile qui nous couvre ce qui se passe dans le secret des consciences pouvait nous être ouvert ; si ce mystère d'iniquité qui s'opère en secret, pouvait nous être ici-bas dévoilé ; que de crimes, que de blasphèmes, que de dérisions sacriléges de la religion ! que de pécheurs timides affermis dans le désordre ! que d'âmes nées avec des sentiments de vertu, précipitées dans le vice ! que de justes mal affermis, rentraînés dans leurs premiers égarements ! que de cœurs innocents, empoisonnés dès les premières années de leur vie ! que de doutes impies sur la sainteté de la doctrine de Jésus-Christ et sur les devoirs qu'elle nous impose ! que de maximes affreuses d'impiété et de libertinage ! que dirai-je encore ? nous verrions tous ces monstres et tant d'autres que l'œil n'a pas vus et que la langue aurait horreur de nommer, nous les verrions naître et se répandre partout de cette source fatale. Quelles précautions pourraient donc paraître excessives pour épargner de si grands malheurs à l'Eglise, et ne pas lui donner des ministres que Dieu rejette et qui en sont toujours les infortunés auteurs ? Eh quoi ! mes Frères, des considérations frivoles et humaines pourraient l'emporter auprès de nous sur des intérêts si grands et si sérieux ? Une fausse pitié pourrait-elle prévaloir sur la perte inévitable de tant d'âmes que le choix d'un mauvais prêtre entraîne toujours avec lui dans un malheur éternel ; et ne serions-nous pas dignes de tous les anathèmes du ciel, si la première source de tous ces scandales affligeants et de tous ces maux de l'Eglise ne se trouvait que dans notre funeste condescendance et dans nos égards indignes pour des sollicitations de la chair et du sang ?

Non, mes Frères, telle est la destinée d'un prêtre : ou il faut qu'étant élevé de la terre par l'éminence de sa dignité, il attire tout après lui comme Jésus-Christ le véritable serpent d'airain ; ou que comme ce dragon de l'Apocalypse, il précipite avec lui dans l'abîme toutes les étoiles qui lui sont attachées, c'est-à-dire toutes les âmes qui lui ont été confiées. Il n'y a pas presque de milieu pour un pasteur surtout : s'il n'édifie pas, il scandalise ; s'il ne vivifie pas, il tue et donne la mort ; si ses mœurs ne sont pas un modèle, elles deviennent un écueil : s'il n'annonce pas la piété par toute sa conduite, il inspire, il autorise, il multiplie le vice. Cependant, le ministère qui nous charge du soin des âmes et nous établit sur une portion du troupeau, n'effraie personne ; on le souhaite, on le sollicite, on est bien aise quand on l'a obtenu ; on emploie souvent pour l'obtenir des moyens que les lois de l'Eglise condamnent, puisque toute recherche et tout désir même sont contraires à son esprit, et qu'elle les a toujours regardés comme une intrusion. Quiconque s'appelle lui-même, est un *intrus* ; il n'est pas entré par la porte. Il n'y a de véritablement appelés que ceux que l'Eglise appelle ; et la plus sûre marque de leur vocation est une sainte frayeur de succomber sous le fardeau qu'elle leur impose. Hélas ! mes Frères, nous ne regardons dans les places du ministère que des avantages terrestres et temporels ; nous ne les souhaitons que comme des situations qui nous assurent enfin un état fixe et com-

mode, et le terme d'un travail toujours subordonné et toujours incertain; nous ne faisons pas attention à quoi nous nous engageons, et quelles obligations nous contractons envers les peuples que l'Eglise confie à nos soins. Nous devenons comme les dépositaires du salut de toutes ces âmes que Jésus-Christ met entre nos mains : si une seule vient à périr, il nous en demandera un compte rigoureux, et ce sera à nous à lui prouver qu'il n'a tenu ni à nos soins, ni à nos instructions, ni à nos exemples, ni à nos prières, que cette âme dont il nous avait confié le dépôt n'ait pas péri. Nous tenions sa place au milieu de ce troupeau; et pourrions-nous lui dire, comme il le disait à son Père, que de tous ceux qu'il nous avait confiés, il n'en est péri aucun par notre faute ?

Souffrez donc, mes Frères, que je finisse en vous disant avec l'Apôtre : Cela étant ainsi, mes Frères, et vos exemples devant décider, et du succès de vos fonctions, et de tout le fruit de votre ministère, et du salut de vos peuples et du vôtre : *Itaque, fratres mei dilecti, stabiles estote et immobiles* [1]; vous surtout, mes Frères, qui remplissez avec édification les devoirs de votre ministère, ne vous relâchez jamais de cette première ferveur; que les exemples de la négligence et de la conduite peu sacerdotale de quelques-uns de vos confrères n'ébranlent point la solidité de votre foi, et ne vous fassent rien rabattre du zèle et de l'exactitude de vos fonctions; que les abus, autorisés souvent par le plus grand nombre de ministres, ne prévalent jamais auprès de vous contre les règles saintes qui les condamnent; que la tiédeur, la dissipation, la nonchalance, l'attachement aux biens périssables qui semble infecter presque partout le ministère, loin de vous faire oublier la sainteté de votre état, vous la rappellent sans cesse; que les abus dont vous êtes témoins, vous rendent les règles plus présentes, plus chères et plus respectables. Loin de regarder autour de vous, où vous ne voyez souvent dans vos confrères que des sujets de douleur ou de séduction, ne perdez jamais de vue ces premiers ministres qui vinrent nous annoncer Jésus-Christ; ces anciens et vénérables modèles, au zèle, au travail et à la vertu desquels nous sommes encore si loin d'oser nous flatter d'atteindre : *Itaque, fratres mei dilecti, stabiles estote et immobiles, abundantes in opere Domini semper.* Ne regardez jamais, dans quelque temps que ce soit, votre ministère comme le terme heureux de votre travail, et comme une place d'un honorable repos; souvenez-vous que vous ne perdez pas un moment où vous n'eussiez pu gagner une âme à Jésus-Christ; ne vous contentez pas même de remplir ces fonctions publiques et ordinaires, après lesquelles un pasteur se croit quitte de tout le reste. Tant que vous verrez dans votre peuple des pécheurs à ramener, des abus à corriger, des faibles à soutenir, ne croyez pas vos obligations acquittées. Que le zèle et la charité vous imposent des soins que la lettre grossière de la loi ne semble pas exiger, mais que son esprit exige. Ne mesurez pas votre sollicitude pastorale sur les règles communes, mais sur les besoins des peuples qui vous sont confiés : *Abundantes in opere Domini semper.* Que l'âge lui-même; que la longue durée des fonctions où vous avez vieilli, ne vous paraisse pas une raison légitime de cesser le combat et de goûter enfin le repos que tant d'années de travail semblent vous accorder; renouvelez plutôt votre jeunesse comme celle de l'aigle; la charité donne les forces que la nature semble refuser; ces restes précieux de votre caducité sont honorables au ministère; soyez les Eléazar de la nouvelle loi; et que votre vieillesse elle-même vous devienne un motif de ne vous rien permettre qui puisse paraître indécent à une longue vie consommée dans les fonctions, et devenir un exemple de négligence et de relâchement aux jeunes ministres qui, n'ayant pas été témoins de votre fidélité passée, ne prendraient pour modèle que votre relâchement présent : *Abundantes in opere Domini semper.* Ainsi plus vous approchez du terme, plus votre zèle doit se ranimer. Nous touchons vous et moi, mes Frères, au moment qui va consommer notre course : quel malheur si vous manquiez de forces et de courage sur le point d'arriver, et si vous alliez perdre par un repos prématuré le fruit d'une vie entière de travail et d'assiduité à vos fonctions !

[1] I Cor., xv, 58.

[1] Quel touchant retour de l'évêque sur lui-même et sur son âge avancé!

QUATORZIÈME CONFÉRENCE.

DISCOURS SUR LA MODESTIE DES CLERCS.

Modestia vestra nota sit omnibus hominibus.

Que votre modestie frappe et édifie tous les hommes. Philip., IV, 6.

Pensez que le Seigneur, dont nous sommes les ministres, nous regarde, nous observe, est sans cesse près de nous ; et comme nous sommes chargés des intérêts de sa gloire, ses regards sont continuellement sur nous, de peur que la plus légère indécence ne l'avilisse et ne la déshonore.

Aussi, mes Frères, rien n'est plus recommandé, et dans les livres saints, et dans les règles de l'Eglise, que la modestie des ministres consacrés au Seigneur. La même décence, la même circonspection, la même majesté qui les accompagne à l'autel, doit les suivre partout; et comme ils sont partout les envoyés de Jésus-Christ, et que partout ils représentent sa personne, ils doivent partout soutenir la dignité de ce caractère, dans la sagesse de leurs discours, dans la décence de leurs vêtements, dans le sérieux de toutes leurs actions.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Je dis dans la sagesse de leurs discours. Vous savez, mes Frères, ce qu'exige là-dessus l'Evangile, même des simples fidèles. Jésus-Christ leur déclare à tous qu'ils rendront un compte rigoureux, non-seulement de ces paroles de licence, qui ne doivent pas même être nommées parmi eux, comme dit saint Paul ; non-seulement de ces discours de bouffonnerie, qui, selon le même apôtre, ne conviennent pas à des saints ; non-seulement de ces paroles de malignité, de haine, d'amertume, de médisance, qui éteignent en nous l'esprit de charité, et nous rendent homicides de nos frères ; non-seulement de ces paroles de colère, de fureur, d'emportement, qui nous privent de cette douceur et de cette mansuétude à laquelle seule est promise la possession éternelle de la terre des vivants ; mais encore d'une seule parole oiseuse : *De quocumque verbo otioso.* Ce n'est point ici une exhortation pour nous animer à sanctifier nos conversations ; c'est une règle à l'infraction de laquelle est attachée la menace qui nous obligera un jour d'en rendre compte. Ce n'est pas un conseil. Jésus-Christ ne dit pas à ce jeune homme qui n'avait pas renoncé à tous ses biens pour le suivre, qu'il lui demanderait un jour compte de ce refus ; mais il le dit à tout fidèle qui perdra son temps à des paroles oiseuses et inutiles. Une seule lui sera reprochée, et sera inscrite dans ce compte redoutable que le souverain Juge exigera de chacun de nous. Mais d'où vient une sévérité si peu convenable en apparence à la faiblesse de l'homme et aux liens les plus innocents de la société? elle vient du fonds même de la vocation chrétienne; elle vient du premier principe que tous les chrétiens sont saints ; que leur conversation doit être dans le ciel ; que soit que nous parlions ou que nous agis-

sions, tout doit être au nom de Jésus-Christ et pour sa gloire ; que le temps de la vie présente n'est qu'un moment rapide, destiné à nous assurer un poids immense et éternel de gloire ; et que nous ne pouvons sans prévarication en distraire un seul instant, pour vaquer à des actions ou à des discours qui ne se rapportent pas au salut.

Or, mes Frères, si la règle, qui seule peut rendre innocents les entretiens des simples fidèles est si sévère ; si l'Evangile exige tant de circonspection, de réserve, de modestie dans leurs discours, jusqu'à leur faire un reproche et une transgression d'une parole même oiseuse, que n'exigera-t-il pas des ministres de Jésus-Christ ?

La bouche d'un prêtre, sanctifiée par les paroles redoutables qu'il prononce tous les jours à l'autel, consacrée par le corps et le sang de Jésus-Christ dont il vient de se nourrir, peut-elle s'ouvrir au sortir de là à des discours badins, insensés ou profanes ? Il vient de porter sa langue jusque dans le ciel, jusque dans le sein de Dieu, pour en faire descendre son Verbe fait homme sur l'autel ; et un moment après, il ira la traîner dans la boue et dans l'ignominie par des paroles terrestres, vaines, indécentes ? *Posuerunt in cœlum os suum, et lingua eorum transivit in terra*[1]. Que devrait-il sortir d'une bouche encore toute fumante, pour ainsi dire, du sang de Jésus-Christ ; d'une bouche qui descend du ciel, et qui en a attiré sur la terre l'Agneau saint avec tous les millions d'esprits célestes qui le suivent et qui l'adorent ? que devrait-il en sortir que des paroles saintes, célestes ; que le cantique des esprits qui sont sans cesse autour de l'Agneau ; que des paroles de louange, de bénédiction, d'actions de grâces ? D'ailleurs, mes Frères, les lèvres du prêtre, vous le savez, sont les dépositaires de la science ; la loi de Dieu est mise comme en dépôt dans sa bouche, pour y être sans cesse annoncée aux peuples ; et quand l'Esprit de Dieu nous appelle au saint ministère, il nous dit, comme autrefois au Prophète : Voilà que je viens de mettre mes paroles dans votre bouche, afin que vous plantiez le ciel, et que vous fondiez la terre : (*Ecce*) *posui verba mea in ore tuo,... ut plantes Cœlos, et fundes terram, et dicas ad Sion : Populus meus es tu*[2] ; c'est-à-dire afin que vous fassiez comme un nouveau ciel et une nouvelle terre du peuple qui vous est confié ; que vous l'accoutumiez à me regarder comme le seul Dieu qui mérite ses affections et ses hommages ; qu'il apprenne à se regarder comme un peuple saint qui m'est uniquement consacré ; que le ciel et la terre qu'il voit sont à la vérité les bienfaits de ma main libérale, mais qui ne méritent ni leur amour ni leurs hommages, et que je leur destine un ciel plus brillant et plus durable, et une terre plus sainte et éternelle, où ils jouiront avec mes élus des délices que l'œil n'a jamais vues, qu'aucun mortel n'a jamais goûtées. Que s'en suit-il de là, mes Frères ? que notre langue n'est plus à nous ; qu'elle est consacrée à la loi de Dieu et à l'édification des peuples ; que les inutilités, les bouffonneries, les discours peu décents, peuvent être des amusements illicites dans la bouche des fidèles ; mais qu'ils sont, comme dit un Père, des blasphèmes et des profanations dans la nôtre. Ce n'est pas que nous voulions vous interdire ici les délassements d'une innocente société ; mais ce que je veux dire, mes Frères, c'est que nos entretiens doivent toujours être marqués d'un caractère particulier de piété, de gravité, de modestie ; ce que je veux dire est qu'en conversant avec vos confrères, vous devez avec une sainte joie vous édifier et vous animer les uns les autres par des paroles de charité, de vérité, de bénédiction ; ce que je veux dire est que vous devez bannir de vos entretiens la joie profane et immodérée, les basses plaisanteries, l'indécence des discours des gens du monde, et ne pas croire, comme il arrive souvent, que parce que vous n'êtes assemblés qu'avec vos confrères, et qu'il n'y a point de laïque présent qui puisse s'en scandaliser, il vous soit permis de vous livrer à des excès de discours et de joie que vous rougiriez de vous permettre devant le monde, comme si vous ne vous deviez rien à vous-mêmes, et au caractère qui vous consacre ; comme si Jésus-Christ qui vous voit, était un spectateur moins à craindre et à respecter que les hommes ; comme si vos discours devenaient plus innocents et plus dignes de la sainteté de votre caractère, parce qu'ils n'ont point d'autres témoins que ceux mêmes qu'ils déshonorent ; comme enfin s'il vous était plus permis de tenir parmi vous et loin du monde des discours indécents que le monde lui-même par respect pour votre ca-

[1] Ps. LXXII, 9.
[2] Is., LI, 16.

ractère n'oserait se permettre devant vous; ce que je veux dire, c'est qu'en vous accoutumant à ne point mesurer vos paroles en conversant avec vos confrères, vous portez la même indiscrétion et la même licence devant le monde; on va même quelquefois jusqu'à se faire un honneur déplorable de cette ignominie; on se croit d'un meilleur commerce, en déposant cette réserve et cette sainte gravité que le monde lui-même attend de nous. Oui, mes Frères, on voit des prêtres plus mondains, plus libres, plus indiscrets dans leurs discours que les mondains eux-mêmes : rien de sérieux, rien de digne de leur état, rien d'édifiant ne sort jamais de leur bouche; le monde, la vanité, le déréglement peut-être qu'ils portent dans le cœur, s'exhale, pour ainsi dire, se manifeste par tous leurs entrètiens. Sont-ce là, mes Frères, les organes du Saint-Esprit? sont-ce là des bouches consacrées à Jésus-Christ, et destinées à porter son nom et sa loi devant les peuples? sont-ce là ces voix qui crient dans le désert de ce monde; ces hérauts du ciel envoyés pour préparer les voies au Seigneur, et rendre droits les sentiers obliques des pécheurs? est-ce là ce sel de la terre répandu pour la purifier et la préserver de la corruption? sont-ce les envoyés de Jésus-Christ, dispersés dans le monde pour y porter la parole de réconciliation; ou les envoyés de son ennemi, du prince de ce monde, pour lui former des sectateurs et agrandir son malheureux empire? Quel crime, mes Frères, pour un prêtre, de profaner sa langue destinée à des ministères si saints et si sublimes! quel crime de faire de l'instrument vénérable du salut des fidèles, l'occasion funeste de leur perte ou de leur scandale! quel crime de changer le glaive de la parole que Dieu met dans la bouche de ses ministres pour percer jusque dans le fond des âmes corrompues, en faire sortir la pourriture et leur assurer la vie, de le changer, dis-je, en un glaive meurtrier et venimeux qui les infecte et leur donne la mort : *Et posuit os meum quasi gladium acutum*[1]. Et quoi, mes Frères! et au sortir de ces entretiens bouffons, licencieux, un ministre ira monter à l'autel, et y prononcer les paroles redoutables qu'il n'est pas permis aux anges mêmes de prononcer; et il montera dans la tribune sainte annoncer à son peuple la loi chaste du Seigneur, et les vérités graves et tristes de l'Evangile? Cette bouche mille fois profanée par l'indécence et la scurrilité des discours, osera s'ouvrir à des paroles de salut et de sainteté? Mais quelle grâce aura-t-il à exercer un ministère si sérieux et si divin? que pourra-t-il sortir d'une bouche aussi déshonorée, qui puisse édifier les fidèles? le langage de la piété est pour elle un langage étranger. Hélas! peut-être portera-t-il dans la chaire les indiscrétions de ses discours accoutumés; peut-être déshonorera-t-il la majesté de la parole sainte par des bouffonneries profanes; peut-être mêlera-t-il la bassesse, l'indécence, la mondanité de ses expressions ordinaires, aux vérités sublimes qu'une bouche seule purifiée comme celle d'Isaïe par le feu du Saint-Esprit est digne d'annoncer; et nous n'avons que trop souvent gémi de pareil scandale, qui plus d'une fois est venu jusqu'à nous; et il n'est arrivé que trop souvent que des pasteurs d'une conversation basse, bouffonne, indécente, ont porté le même langage dans la chaire de la doctrine et de la vérité, et y ont paru plutôt comme des histrions et des bateleurs que comme des ministres respectables de l'Evangile : de sorte que la parole sainte destinée à confondre les pécheurs, et à consoler et animer les justes, n'est plus dans leur bouche qu'un scandale affligeant pour les uns et une dérision de mépris et souvent d'impiété pour les autres. Rappelons-nous souvent, mes Frères, les avis que l'Apôtre donnait là-dessus aux premiers ministres de l'Evangile. Comme nos fonctions nous mêlent nécessairement avec les personnes du monde, qu'elles ne sortent jamais de nos entretiens sans en rapporter quelque parole d'édification, sans un nouveau respect pour la religion et pour ses ministres, sans quelque nouveau désir d'une vie plus chrétienne; qu'elles apprennent, en conversant avec nous, comment on peut sanctifier les liens de la société; qu'une sainte joie, qu'une circonspection de sagesse et de charité dans les discours, qu'une indulgence aimable pour les défauts du prochain, que les maximes saintes sur le bonheur des gens de bien, sur les malheurs des passions, sur le faux et le vide du monde, rendent les commerces plus doux, les entretiens plus aimables, les sociétés plus désirables, que les médisances, les libertés, les indécences, les inutilités des entretiens ordinaires. Ne craignons pas,

[1] Is., XLIX, 2.

mes Frères, d'éloigner de nous les gens du monde en observant ces règles ; ils les attendent de nous. Ils ne nous chercheront pas pour nous mettre de part à leurs amusements, je l'avoue ; et c'est une occasion de chute et de scandale de moins pour nous : mais ils nous chercheront quand ils voudront s'édifier ; quand lassés du monde et des passions, ils formeront la résolution de commencer une vie plus régulière ; quand accablés par des adversités, ils auront besoin de consolation ; quand frappés de la main de Dieu par des infirmités dangereuses, ils chercheront notre ministère pour apaiser sa colère, et expier les crimes qui la leur ont attirée : nous ne serons pas de leurs plaisirs ; mais nous leur deviendrons plus utiles dans leurs besoins. Telle doit être la modestie des clercs dans leurs discours.

DEUXIÈME RÉFLEXION.

Il serait inutile d'ajouter qu'en vain ils édifieraient les fidèles par leur langage, si la mondanité de leur extérieur devenait pour les peuples un nouveau sujet de scandale. On regarde d'ordinaire les règles de l'Eglise et les précautions des saints canons sur la modestie des vêtements ordonnée aux clercs, comme des minuties et des détails peu importants, plutôt que comme des devoirs sérieux et essentiels ; on se fait une espèce de force d'esprit de les mépriser ; on renvoie aux scrupules et à la rigidité des séminaires la rigoureuse observance de ces règles. Mais, mes Frères, les assemblées respectables de tant de conciles qui nous les ont laissées, ont-elles été capables de s'occuper de minuties ? L'Esprit de Dieu, cet Esprit de sagesse et de vérité qui présidait à leurs délibérations, a-t-il pu nous laisser des règles inutiles qu'on puisse sans crime traiter avec indifférence et avec mépris ? Ces pasteurs vénérables qui les composaient, dépositaires de la foi et de la discipline de leur siècle, et dont l'Esprit-Saint s'est servi pour les transmettre jusqu'à nous ; ces pasteurs qui ont enrichi l'Eglise de leurs ouvrages, qui nous ont laissé tant de précieux monuments de leur science et de leurs talents éminents, étaient-ils donc des esprits simples et bornés, capables de s'attacher à des détails puérils, et de nous en faire des devoirs sérieux et des règles canoniques ? Mais, mes Frères, Dieu lui-même dans l'ancienne loi n'avait-il pas réglé la forme, la figure, et tout l'appareil extérieur des vêtements du pontife, des prêtres du commun et des lévites ? était-il digne de la majesté suprême d'entrer dans ce détail ? que pouvait importer à sa gloire une telle ou une autre forme de vêtement ? le culte qu'on lui doit n'est-il pas trop élevé et trop sublime pour dépendre d'un objet aussi mince et aussi arbitraire ? Cependant, cet objet si mince faisait un point essentiel de son culte ; et un ministre qui aurait paru au pied de l'autel ou en public, sans être revêtu des ornements prescrits, aurait été regardé comme un profanateur, et peut-être lapidé comme un sacrilége. D'où vient cela, mes Frères ? c'est que tout ce qui donne atteinte à la décence de ses ministres, insulte le culte et la religion elle-même ; c'est qu'un prêtre doit paraître partout ce qu'il est, et qu'il ne peut déposer l'extérieur du sacerdoce sans un mépris criminel et sans en déposer l'esprit et la dignité ; c'est que l'habit clérical apprend aux peuples à respecter le ministre, et au ministre à respecter son caractère ; c'est qu'il est comme un moniteur toujours présent qui le retient et le ferait rougir de se permettre des indécences peu convenables à la gravité que ses vêtements annoncent ; c'est enfin que l'habit clérical est, pour ainsi dire, l'uniforme de la milice sainte, le signal sacré et commun qui nous unit et qui nous honore ; qu'en rougir et le déposer c'est être un déserteur, un transfuge et se déclarer indigne de le porter. Hélas ! mes Frères, tous les autres états se font un honneur de porter les marques extérieures de leur profession : les princes, les grands, l'homme de guerre, le magistrat, tous sont jaloux d'étaler aux yeux du public les marques qui les distinguent des autres hommes. Les cénobites regardent comme un devoir essentiel de ne jamais dépouiller l'habit que leurs fondateurs leur ont prescrit ; et ils s'en font une gloire. Ils en respectent jusques aux plus légères ressemblances ; et celui d'entre eux qui se montrerait en public sous un vêtement étranger, serait regardé comme un apostat et puni comme l'opprobre de ses frères. Ce sont, à la vérité, ces pieux fondateurs, des hommes d'une piété rare, qui leur ont prescrit cette forme de vêtement ; mais enfin, ce sont des hommes particuliers, dont les lois ne semblent tenir leur force que de l'acceptation libre de ceux

qui ont bien voulu s'y soumettre et en vouer l'observance. Et pour nous, mes Frères, c'est l'Eglise en corps qui nous impose la forme de l'habit clérical ; ce sont les règles et les canons de l'Eglise. Ce ne sont pas ici des pratiques de piété particulières à une congrégation ; ce sont des lois que l'Eglise impose à tous les clercs : quoi de plus sérieux et dont l'observance doive être plus religieuse et plus sévère? Cependant, mes Frères, tandis que tous les autres états se font un honneur de porter les marques extérieures qui les distinguent des autres hommes ; tandis qu'un pieux cénobite regarderait comme un sacrilége et une apostasie de dépouiller le vêtement que sa règle lui prescrit ; nous regardons comme un vain scrupule l'obligation qu'on veut nous imposer de ne pas dépouiller le vêtement clérical que toutes les lois anciennes et nouvelles de l'Eglise nous prescrivent ; nous nous distinguons de tous les autres états par le mépris des marques extérieures qui annoncent le nôtre, le plus grand, le plus sublime, le plus honorable de tous.

Il semble que l'honneur que l'Eglise nous a fait de nous associer au nombre de ses ministres, nous est à charge ; nous retranchons l'appareil le plus respectable ; et nous avons meilleure opinion de nous, quand nous paraissons revêtus d'un extérieur qui nous attire moins le respect et la vénération des fidèles. Oui, mes Frères, on voit des prêtres ne conserver presque plus aucun vestige sur leur personne de l'habit ecclésiastique, ni dans la forme, ni dans la couleur ; se montrer en public, dans les compagnies et dans les villes, comme des séculiers, et en prendre avec l'habit toutes les manières ; on les voit se glorifier de cette insulte publique qu'ils font à leur état et aux règles de l'Eglise, et regarder comme des esprits simples et grossiers ceux qui n'osent imiter leur scandaleuse indécence ; on en voit d'autres, lesquels en conservant la forme de l'habit clérical y ajoutent une affectation de luxe, de mondanité, de recherche, aussi opposée à la modestie sacerdotale que l'extérieur tout séculier des premiers ; enfin, il s'en trouve qui, donnant dans un excès opposé, déshonorent le sacerdoce par une malpropreté, un extérieur si vil, si crasseux, si peu décent, qu'à peine les distingue-t-on de ces nécessiteux qui ne se montrent que pour solliciter les largesses de ceux qu'ils abordent. Nos campagnes ne voient que trop souvent de ces spectacles honteux à la dignité du caractère ; des prêtres qu'une avarice sordide ou une bassesse d'éducation laisse couverts de haillons, exposant ainsi leur personne et leur dignité au mépris et à la risée publique. Les règles de l'Eglise, mes Frères, gardent un juste milieu : elles bannissent également et cette affectation mondaine, et cette sordidité méprisable ; elles nous prescrivent une décence modeste, une noble simplicité, une gravité respectable ; un extérieur où rien ne se fasse remarquer, où l'on oublie le vêtement pour ne s'occuper que de la personne, où rien ne frappe dans l'habillement que la sainteté de celui qui le porte. Ce qu'il y a ici d'incontestable, c'est qu'un prêtre qui dépouille sans scrupule l'extérieur de son état, en a dépouillé depuis longtemps l'esprit intérieur et la piété ; c'est que cette décence de vêtements ne l'embarrasse et ne lui est à charge que parce qu'elle lui serait incommode, et dans les occupations peu ecclésiastiques où il vaque, et dans les sociétés qu'il fréquente ; c'est que, vivant avec le monde et comme le monde, et voulant être de tous ses plaisirs, un extérieur grave et décent annoncerait trop qu'il n'est pas où il devrait être ; c'est qu'un ministre qui ne veut se permettre que des occupations conformes à son état, n'est jamais incommodé d'en porter les marques. Si nos mœurs, mes Frères, étaient aussi sérieuses et aussi sacerdotales qu'elles doivent l'être ; si nos fonctions faisaient notre occupation de tous les jours ; si le soin de nos peuples nous était cher, et qu'attendris sur leurs besoins, nous ne nous permissions qu'à regret de les perdre de vue ; si après leur avoir donné quelques moments rapides, nous n'allions pas chercher à nous délasser ailleurs de l'ennui de la résidence ; si nous aimions à vivre au milieu du troupeau que l'Eglise nous a confié, le garder, le conduire, le soulager, le servir, l'habit et l'extérieur de pasteur ne nous seraient point à charge : n'en quittant jamais les fonctions, nous ne nous aviserions pas d'en déposer les marques.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Et c'est ici une dernière réflexion sur la modestie sacerdotale. Nos délassements mêmes doivent avoir je ne sais quoi de décent, de réservé, de sérieux, qui n'y donne aucune atteinte. Je sais que l'esprit et le corps ont besoin

de relâche; mais ces moments que nous donnons à la nature ne deviennent utiles et permis, que lorsqu'ils nous disposent à nos devoirs et nous en facilitent la pratique. Le repos n'est établi qu'afin de nous donner une nouvelle force pour continuer la carrière : tous les délassements qui nous en éloignent, qui nous reculent, qui nous découragent, qui nous inspirent du dégoût pour nos fonctions, l'Eglise nous les interdit comme des indécences ou des crimes. La chasse, le jeu habituel, les sociétés de la table, les compagnies ou dangereuses ou suspectes ; voilà ce que les règles de l'Eglise sur la modestie cléricale nous ont rigoureusement interdit ; ce ne sont pas là des délassements accordés au travail, ce sont des occupations indécentes qui le déshonorent et le rendent inutile. Car, mes Frères, outre l'immodestie inséparable d'une occupation aussi indécente pour un prêtre que la chasse ; est-ce là un exercice convenable à la douceur et à la gravité de notre caractère ? un prêtre, les armes à la main, ne respirant que le sang et le carnage, représente-t-il le divin pasteur occupé à conduire paisiblement son troupeau, ou le loup préparé à le dévorer et à le détruire ? Les armes de notre milice, dit saint Paul, sont des armes spirituelles, destinées à combattre l'orgueil, l'avarice, la volupté, et toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu ; la foi est notre bouclier ; le zèle du salut des âmes, notre glaive ; voilà les armes que l'Eglise nous met en main en nous associant au sacerdoce. Or quelle indécence à un prêtre et à un pasteur, de déposer ces armes saintes, et de se revêtir des armes de la milice du siècle ! Il néglige son troupeau ; il ne daigne pas d'aller au secours de celles de ses brebis qui périssent ; et il court comme un insensé après des animaux ; il s'attache à une proie vile, et il méprise la proie sainte d'une âme qu'il pourrait gagner à Jésus-Christ, et l'enlever à la puissance du démon. Mais au sortir d'un exercice si tumultueux et sanguinaire, est-il plus en état de s'aller recueillir au pied des autels, d'aller immoler la victime de paix et propitiation, d'offrir le sang mystique de l'Agneau, et de lever au ciel des mains pures, des mains qu'il vient de souiller tant de fois d'un sang profane ? Le recueillement, la gravité, le respect, la ferveur sainte nécessaires aux fonctions, ne souffrent-elles pas de la dissipation bruyante qui les a précédées ? Ne porte-t-il pas jusqu'à l'autel saint, jusqu'au calme respectable du sanctuaire, cet air militaire et guerrier dont il vient de déposer les marques ? Quelle vénération peuvent avoir les peuples pour un pasteur qu'on voit tenir en ses mains le signe et le gage de notre salut, le pain de vie, le sacrement de la paix et de la réconciliation, des mystères que les anges ne regardent qu'en tremblant, et que la piété la plus recueillie ne saurait toucher avec assez de révérence ; après avoir vu, il n'y a qu'un moment, ces mains destinées à des usages si divins, employées à manier des armes meurtrières, et dressées à porter la mort et la terreur à de vils animaux.

Ce que je viens de dire de la chasse, on doit le dire de même d'un jeu habituel. Un prêtre joueur de profession est une espèce d'opprobre dans l'Eglise. Il y perd un temps destiné au salut et à la sanctification de son peuple ; il y perd un argent saint qui n'est pas à lui, et qui appartient aux pauvres, dès qu'il ne lui est pas nécessaire ; il y perd le goût de tout ce qu'il y a de saint et de sérieux dans son état ; il y perd son âme par les passions inséparables des événements du jeu ; il y perd le respect et la confiance de ses peuples ; il y perd le calme et la tranquillité de l'esprit ; que dirai-je encore ? et que n'y perd-il pas, puisqu'il y perd l'esprit de sa vocation et tout le fruit de son ministère ? voilà des pertes qui ne peuvent plus se réparer, et mille fois plus importantes que celles de son argent.

Pour vous, mes Frères, souffrez que je finisse cet entretien avec ces paroles de l'Apôtre : pour vous, dis-je, qui êtes notre gloire et notre consolation, ce n'est pas ainsi que vous déshonorez votre ministère ; ce n'est pas ainsi que vous tournez en scandale pour les peuples le caractère sacré que vous avez reçu de Jésus-Christ pour les sauver ; ce ne sont pas les maximes saintes qu'il a gravées dans votre cœur, et dont vous avez été nourris dans ces maisons de retraite : *Vos autem non ita didicistis Christum*[1]. Continuez donc, mes Frères, à vous conduire devant vos peuples d'une manière digne de la sainteté et de la gravité de votre vocation : *Videte itaque, fratres, quomodo caute ambuletis, non quasi insipientes, sed ut sapientes..... quoniam dies mali sunt*[2]

[1] Ephes., IV, 20.
[2] Ephes., V, 15, 16.

La réserve, la circonspection dans toute votre conduite ne sauraient être excessives ; tout ce qui peut vous être permis, n'est pas toujours expédient. Regardez les peuples qui vous environnent, comme autant de censeurs qui, les yeux toujours attachés sur vous, ne vous pardonnent rien, et sont bien plus portés à vous faire un crime de la plus légère dissipation, qu'à l'excuser comme un délassement nécessaire. Nous sommes dans des temps où la foi presque éteinte parmi les fidèles, où les scandales que donnent si souvent au public les ministres infidèles, où la licence des mœurs publiques, ne nous laissent plus, pour éviter la malignité des soupçons et le mépris des peuples, qu'une vie sérieuse, sacerdotale ; qu'une piété, une gravité, une modestie respectables, soutenues dans tout le détail de nos mœurs : *Videte quomodo caute ambuletis..... quoniam dies mali sunt.* L'irréligion est montée à un point, que le monde est charmé de trouver un prêtre coupable. Il semble que c'est un gain et une victoire pour lui, quand il peut se persuader que nous foulons aux pieds les devoirs de notre état : *Videte quomodo caute ambuletis..... quoniam dies mali sunt.* Il ne voit pas que le déréglement des ministres consacrés à la religion, quand il est vrai, est le plus terrible fléau dont Dieu punisse les crimes des peuples : ce sont des ressources qu'il leur rend inutiles ; ce sont des voix qu'il rend muettes, et qui devraient crier pour les rappeler à la pénitence ; ce sont des médiateurs devenus inutiles, qui auraient pu les réconcillier avec Dieu, et apaiser sa justice qu'ils irritent eux-mêmes. N'augmentons pas, mes Frères, l'aveuglement du monde en le confirmant dans ses erreurs par nos exemples : *Videte quomodo caute ambuletis..... quoniam dies mali sunt.* Ne devenons pas des pierres d'achoppement à des peuples dont nous devons être les guides dans les voies du salut, et ne soyons pas la plaie la plus douloureuse qui afflige l'Église ; nous qu'elle avait honorés de son choix, de son autorité et de sa confiance, pour être les dispensateurs de ses trésors et les dépositaires de ses secrets et de ses mystères.

QUINZIÈME CONFÉRENCE.

DISCOURS

SUR LA MANIÈRE DONT LES ECCLÉSIASTIQUES DOIVENT CONVERSER AVEC LES PERSONNES DU MONDE.

Conversationem vestram inter gentes habentes bonam, ut in eo quod detrectant de vobis tanquam de malefactoribus, ex bonis operibus vos considerantes, glorificent Deum.

Conduisez-vous parmi les personnes du monde d'une manière digne de la sainteté de votre caractère, afin qu'au lieu qu'ils sont naturellement portés à mal parler de vous, les bonnes œuvres qu'ils vous verront faire les portent à rendre gloire à Dieu, et à respecter la religion dont nous sommes les ministres. I Pierre, II, 12.

C'est sur cet avis de l'apôtre saint Pierre que je me propose, mes Frères; de faire quel-

ques réflexions ; rien ne me paraissant d'une plus grande conséquence pour la dignité de notre ministère, que la manière dont nous devons vivre et converser avec les personnes du monde.

Il est vrai, mes Frères, que notre état et nos fonctions nous font une nécessité inévitable de vivre au milieu du monde. C'était le privilége et la consolation de ces heureux solitaires, que leur vocation et leur première institution consacrait à la retraite et à la pénitence, de vivre séparés entièrement de lui. Effrayés des iniquités et des contradictions de cette cité perverse, ils cherchaient un asile dans la solitude des cloîtres; et là, sous les lois d'une discipline sévère, uniquement occupés des miséricordes du Dieu qui les avait séparés de la corruption générale, ils lui chantaient ensemble jour et nuit des cantiques d'actions de grâces, et intercédaient pour tous les enfants de l'Eglise exposés aux périls et à la dépravation du siècle.

Pour nous, mes Frères, destinés à être le sel de la terre, il faut que nous soyons, pour ainsi dire, mêlés avec elle ; que nous ne formions qu'une masse et qu'un corps de société avec ceux qui l'habitent ; et qu'au lieu de chercher au loin un asile contre la contagion de leurs vices, nous leur en présentions sans cesse les remèdes. Cette situation qui devrait avoir de si grandes utilités pour le monde, n'a souvent que des périls pour nous ; et établis pour nous opposer au torrent des désordres et des erreurs qui l'inondent, nous nous y laissons souvent entraîner nous-mêmes. Pour éviter donc ce malheur auquel nous sommes tous les jours exposés, il n'y a qu'à établir les règles de prudence et de religion que nous devons observer dans notre commerce avec les personnes du monde ; règles dont l'observation peut seule en sanctifier les périls, et dont le mépris ne peut que les multiplier sans cesse.

La première règle est le choix des personnes avec qui il nous est permis de lier quelque société ; et par là vous sentez d'abord que la société de la plus grande partie de ceux qui composent ce qu'on appelle le monde, nous est interdite. Je ne parle pas seulement des commerces inutiles et fréquents avec un sexe dont la bienséance seule et les lois mêmes du monde doivent nous éloigner. Quand nous y porterions les intentions les plus pures ; quand nous pourrions nous répondre que notre œil y sera toujours simple et sans tache ; quand nous croirions n'avoir rien à nous reprocher jusqu'ici là-dessus devant Dieu ; le frivole seul de ces sociétés assidues convient-il à la gravité d'un prêtre et au sérieux de notre ministère ? De plus, le monde qui vous voit déplacés dans ces sociétés, jugera-t-il de vous par une innocence de cœur qu'il ne voit pas, ou par une conduite indécente qui le blesse? Excusera-t-il une imprudence visible sur une vertu qui lui est inconnue, lui , toujours enclin à mal penser de nous, lui qui empoisonne nos démarches les plus innocentes, et qui nous fait souvent un crime de nos vertus mêmes? Or un prêtre, un pasteur dont la réputation est si précieuse à l'Eglise, et doit être si chère à lui-même puisque tout le fruit de son ministère en dépend, peut-il persévérer tranquillement dans un genre de vie qui la flétrit et la rend suspecte ? doit-il être écouté, quand sur les murmures et les clameurs publiques qui sont venues jusqu'à nous, et que nous lui reprochons, il nous répond que ce sont des calomnies inventées par ses ennemis pour le perdre, et qu'il prend Dieu à témoin de son innocence ? De son innocence, mes Frères ? mais quand il n'y aurait que de l'imprudence, peut-il être innocent ? mais quand il n'aurait donné lieu qu'à des soupçons, serait-il excusable de n'avoir pris aucune précaution pour lever le scandale? mais suffit-il à un prêtre d'être exempt de crime, ne doit-il pas l'être de l'apparence et du soupçon ? mais est-il innocent quand il sacrifie l'opinion publique si respectable pour un pasteur, et l'honneur de l'Eglise, à des assiduités dont le frivole, l'indécence et l'inutilité font toujours le moindre crime ?

Mais faut-il, dira-t-on, sur des bruits ridicules, et au premier mauvais discours d'un libertin, s'interdire des sociétés que la bienséance, ou des liens anciens de connaissance ou d'amitié avaient formées ; et n'est-ce pas s'avouer coupable, et déclarer soi-même au public que ces liaisons n'étaient pas innocentes, de les rompre au premier bruit qui nous en vient? C'est ainsi qu'on se fait une illusion grossière à soi-même ; car, mes Frères, n'est ce pas déjà un grand mal, et un préjugé honteux à un prêtre, que ses liaisons aient été d'une nature à donner lieu à de tels discours ? Un saint prêtre, un bon pasteur tout occupé de

ses fonctions, ne trouve pas beaucoup de temps de reste pour des liaisons assidues et inutiles ; des bienséances inévitables seules, des devoirs de charité, et l'exercice de ses fonctions, le produisent en public ; le sérieux de son ministère l'y accompagne partout. Les inutilités et les assiduités d'un commerce dont on peut parler, et qui peut paraître suspect, ne conviennent guère qu'à un pasteur oiseux, et dont la vie peu grave et peu sacerdotale, loin de prévenir la témérité des soupçons, y donne lieu et les fait naître. Mais il les autorise, dit-on, en y ayant égard, et se retirant ; c'est-à-dire qu'il confond la malice de ceux qui ont été capables de les former; c'est-à-dire qu'il ferme la bouche à la calomnie ; qu'il déclare ne tenir à rien de plus cher qu'à son devoir et à sa réputation; qu'il ne lui en coûte rien d'arracher l'œil qui scandalise le moindre de ses frères ; c'est-à-dire, en un mot, qu'il respecte son caractère, et qu'il force à le respecter ceux mêmes qui cherchaient à le flétrir. Voilà comment il se déshonore en faisant cesser l'occasion du scandale. Eh! plût à Dieu qu'il ne se déshonorât pas davantage en se raidissant contre les bruits publics! plût à Dieu qu'en persévérant dans ces liaisons suspectes, il ne déclarât pas lui-même tout haut qu'il y tient par des liens où il n'est pas possible de supposer de l'innocence, qu'il ne donnât pas lieu de dire qu'un malheureux penchant l'emporte sur la sainteté de son état, et sur l'amour de sa réputation; et qu'il ne méprise et n'oublie les discours publics, que parce que depuis longtemps il s'est oublié lui-même !

Hélas ! mes Frères, que de larmes ont coûté, et coûtent encore tous les jours à l'Eglise affligée les scandales et les chutes publiques, où la prétendue innocence de ces sociétés a conduit les ministres ! de quel opprobre public n'ont-ils pas couvert cette chaste épouse de Jésus-Christ ! quel mépris humiliant n'ont-ils pas attiré sur tout le saint ministère ; et quelle occasion n'ont-ils pas donnée aux sectateurs impies du vice de blasphémer le nom du Seigneur, et de s'en prendre à la religion même des désordres de ses ministres ! Mais laissons un voile éternel sur ces horreurs ; et ne renouvelons pas notre douleur devant des ministres fidèles qui la partagent avec nous, et dont la présence même l'adoucit et la console.

Par la suite de la même règle, toute société dans le monde avec les amateurs publics du vice et les contempteurs de la vertu nous est interdite ; avec ces hommes, dont le plaisir fait l'unique occupation, et qui se font un honneur insensé de leurs excès et de leur intempérance. Hélas ! mes Frères, quel pourrait être le prétexte d'un prêtre, d'un ministre consacré à la piété et à la défense de ses maximes, dans de pareilles assemblées? S'il s'y plaît, il participe à leurs œuvres de ténèbres; s'il ne les désapprouve que faiblement, et comme par une espèce de honte, c'est un hypocrite qui n'a honte que de lui-même, et non des excès dont il est témoin ; c'est un déserteur de l'Evangile ; et sa modération simulée et connue pour telle ne sert que de nouvel aiguillon à la débauche, et à attirer de nouvelles dérisions à la vertu. Quel scandale, mes Frères, et quelle honte pour le sacerdoce, qu'un prêtre et un pasteur puisse être cité dans le récit d'une assemblée dont la licence et la crapule ont fait tout l'honneur ; qu'on le cite peut-être comme celui qui s'y est le plus signalé, et qui a fait des excès où personne que lui n'a pu atteindre ! Car, mes Frères, tel est d'ordinaire le sort malheureux d'un prêtre qui sort des bornes de son état, d'aller toujours plus loin que les gens du monde en fait de licence, et de joindre au mépris des règles celui même de la modération et des bienséances.

On nous dira sans doute que toutes les sociétés avec les personnes du monde ne sont pas de ce caractère ; qu'on a besoin de délassement ; et qu'il s'y trouve des gens sages et réglés avec lesquels on peut vivre sans danger et sans que la religion, ni les bienséances du caractère en souffrent. J'en conviens, mes Frères ; mais avant de vous exposer les règles qui doivent vous conduire dans ces liaisons mondaines, je vous dis que, dans la société des mondains, sages même selon le monde, on y respire toujours un air du monde et de ses maximes, qui se répand peu à peu sur tout notre extérieur, et qui y prend insensiblement la place de ce maintien sacerdotal si recommandé par les saints canons, et si digne de notre ministère; je vous dis qu'en vivant avec ce monde qu'on appelle sage, on s'y nourrit de ces maximes que la fausse sagesse du monde approuve, toujours infiniment éloignées des maximes de l'Evangile ; qu'on y laisse éteindre peu à peu le premier esprit de son état, et qu'on y substitue l'esprit faux et étranger du

siècle ; je vous dis qu'il n'est que la conformité des goûts et des penchants qui lie les sociétés et les commerces ; et que si ceux du monde vous sont nécessaires c'est une preuve certaine que ses goûts sont les vôtres, et que vous n'êtes à votre place qu'avec lui.

Mais on a besoin de délassement, dites vous, et on ne peut pas toujours vaquer à des occupations sérieuses. Mais, mes Frères, souffrez que je vous réponde ici ce que saint Paul reprochait autrefois à des disciples, qui, loin de s'adresser à leurs frères pour finir leurs contestations, s'adressaient à des juges gentils : *Sic non est inter vos sapiens quisquam* [1] ? Quoi ! vous ne sauriez trouver parmi vos confrères des ministres sages et aimables pour vous délasser avec eux du sérieux de vos occupations ? *Sic non est inter vos sapiens quisquam ?* Est-il possible qu'au milieu de tant d'ecclésiastiques d'une société douce, édifiante, honorable pour vous, vous ayez besoin d'appeler le monde à votre secours, et chercher des délassements où vous ne devriez porter que vos fonctions et vos peines ? Hélas ! mes Frères, un bon prêtre, un prêtre rempli de foi, peut-il aller chercher des délassements au milieu du monde ? Et que trouvera-t-il parmi ses amateurs les plus réglés mêmes aux yeux du monde ? des erreurs et des abus que l'usage a consacrés et que la religion déteste ; les passions honorées des éloges qu'on refuse à la vertu ; Jésus-Christ outragé dans ses maximes, dans son culte, souvent dans ses serviteurs ; la charité éteinte par les haines, par les intérêts, par les jalousies ; les entretiens souillés par des médisances noires et publiques ; Dieu offensé et oublié presque partout ; et le monde entier devenu presque aussi dissolu, aussi plongé dans les ténèbres, aussi païen dans sa doctrine, qu'il l'était avant le bienfait de sa conversion et la lumière de l'Evangile. Voilà le monde, mes Frères ; et un ministre de Jésus-Christ chercherait un délassement au milieu de ces horreurs ? Mais pourrait-il y retenir ses larmes ? mais ne se sentirait-il pas, comme Paul au milieu des désordres et des superstitions d'Athènes, déchirer le cœur par les plus vives impressions de l'Esprit de Dieu ? *Incitabatur spiritus ejus in ipso* [2] ; et serait-il capable d'un moment de joie au milieu de tant d'objets si capables de l'accabler de douleur et de tristesse ? Non, mes Frères, le monde ne peut être qu'une vallée de larmes pour un ministre de Jésus-Christ : il éloigne de lui le spectacle affligeant de cette multitude de fidèles qui y périssent. Il en fait le sujet continuel de ses gémissements et de ses prières : et comment irait-il chercher à se réjouir sur les ruines et la désolation de la sainte Jérusalem, sur les cadavres, pour ainsi dire, de ses frères, qu'il voit tous les jours périr aux yeux de Dieu ?

Et ce qu'il y a ici de plus injuste pour les ministres qui nous allèguent l'innocence et la nécessité des délassements qu'ils vont chercher dans le monde ; c'est que d'ordinaire ce sont ceux qui en ont le moins de besoin, et qui négligent plus leurs devoirs et les occupations les plus pénibles attachées à leur état. Oui, mes Frères, il n'est que les ministres oiseux, ennemis de l'étude et de la retraite, peu fidèles à leurs fonctions, qui se traînent dans le monde, non pour se délasser du travail, mais pour le fuir, et pour y occuper un loisir et une oisiveté qui leur est à charge. Ce sont eux seuls, qu'on voit donner à des commerces oiseux et inutiles un temps qu'ils dérobent à leurs peuples ; précipiter la sainte gravité de leurs fonctions, et se hâter d'aller déposer au milieu des dissipations du monde le personnage sérieux de ministre qui les gêne. Toute leur vie est une désoccupation éternelle ; on n'y voit rien de sérieux, pas même les saintes fonctions du ministère, avilies presque toujours par un air d'ennui, de vitesse et d'indécence. Ce qui devrait les consoler, les ennuie et les fatigue ; et au sortir de là, ils courent dans le monde se délasser d'une prévarication par des prévarications nouvelles.

DEUXIÈME RÉFLEXION.

Je l'ai déjà dit, mes Frères, un pasteur fidèle à ses devoirs, qui respecte son état, qui aime son peuple, ne trouve pas bien des moments de reste pour les aller sacrifier aux inutilités et aux dissipations des commerces du monde. Il y paraît rarement, parce que les occasions inévitables des devoirs et des bienséances qui l'y engagent quelquefois, n'étant pas multipliées par le goût ni par de vains prétextes, sont rares ; et c'est ici une seconde règle aussi essentielle que la première, la rareté de nos

[1] I Cor., VI, 5.
[2] Act., XVII, 16.

communications avec le monde. Nous ne pouvons que perdre et nous y avilir en nous y montrant trop souvent : tout corrompu qu'il est, il exige de nous une vertu sans tache, sans nuages, et sans même aucune de ces faiblesses inséparables de l'humanité.

Plus il est indulgent pour lui-même, plus il devient sévère à notre égard. Il croit pouvoir tout se permettre, et il croit aussi ne devoir rien nous passer ; il a sans cesse sur nous des yeux censeurs et malins ; une parole moins mesurée, une simple inattention, une démarche moins décente, une complaisance accordée sans réflexion, deviennent pour nous des crimes qu'il ne pardonne pas ; il les grossit, il en tire des conséquences odieuses, et il n'oublie rien dans les moments où nous semblons nous relâcher un peu en sa faveur de la gravité de notre caractère, pour y découvrir plus de goût de notre part que de condescendance pour lui. Il nous exhorte à l'imiter dans la licence de ses joies et de ses plaisirs ; il traite de minutie et de petitesse d'esprit nos précautions là-dessus et nos réserves ; et pour peu que nous en rabattions pour lui complaire, il retombe au sortir de là sur nous, et nous paie de notre complaisance par des dérisions outrageantes et par les jugements les plus insensés et les plus déshonorants.

Ainsi, mes Frères, c'est se tromper, de croire qu'on s'assure l'estime et la bienveillance du monde en se familiarisant avec lui et s'y montrant sans cesse. Plus il nous voit, moins il nous respecte et nous estime ; il nous méprise, dès qu'il sent que nous ne pouvons nous passer de lui. Devenons-y rares, alors nous y paraîtrons avec plus de dignité, et il nous verra avec plus de respect ; attendons que des bienséances inévitables, que des devoirs de charité, que des œuvres saintes, que des sollicitations pour le soulagement des pauvres nous y appellent ; paraissons-y environnés de tout le saint appareil de notre caractère, comme des envoyés de Jésus-Christ, comme y tenant sa place ; c'est alors que notre ministère tout seul et l'ordre de Dieu nous y tiendront lieu de sauve-garde. Quand on cherche le monde pour le monde même, il faut se conformer à ses goûts et à ses manières ; on y serait mal reçu, si l'on voulait y porter cette gravité, cette retenue sacerdotale qui doit toujours nous accompagner ; nous dérangerions ses plaisirs ; nous déconcerterions ses assemblées et la licence de ses entretiens ; nous lui serions à charge ; notre présence seule serait pour lui un contretemps, et il dirait de nous ce que les ennemis de la vertu disaient autrefois du juste dans la sagesse : *Gravis est nobis etiam ad videndum*[1]. Ou il ne faut pas chercher le monde, ou il faut vivre comme lui.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Ainsi, mes Frères, si nous sommes fidèles à la règle qui nous prescrit d'y paraître rarement, il nous sera facile d'y porter la gravité, l'édification et le zèle qui forment la dernière règle sur la manière dont nous devons converser avec les personnes du monde ; car ce sont les caractères qui doivent annoncer aux personnes du monde un ministre de Jésus-Christ.

Je dis la gravité. Nos manières, nos démarches, notre langage, tout notre extérieur doit y soutenir la sainte dignité de notre état. Les délassements les plus autorisés dans le monde, les familiarités les plus usitées, les discours de joie et de plaisanterie les plus reçus y deviennent pour nous des indécences ; tout ce qui n'est pas digne de notre ministère, est indigne de nous. On se persuade souvent qu'il faut s'accommoder au goût, au langage et aux maximes du monde, pour n'y pas paraître de mauvaise compagnie ; mais, mes Frères, un prêtre n'est à sa place et décemment dans le monde, que lorsqu'il y est ce qu'on appelle de mauvaise compagnie pour le monde. Dès que le monde le recherche, l'adopte, l'associe, se plaît avec lui, c'est une preuve décisive que ce prêtre ne respecte plus les bienséances de son état. Et c'est ce que nous voyons tous les jours, mes Frères : tous ces prêtres que le monde recherche, que le monde applaudit, avec lesquels il est ravi d'être en société, sont des prêtres mondains qui ne conservent de leur état que le nom. Cet esprit du monde sort de tous côtés de leur extérieur ; il se manifeste dans l'indécence de leurs vêtements, dans la légèreté de leurs discours et de leurs démarches, et souvent même dans le peu de gravité de leurs fonctions les plus saintes. Si vous étiez du monde, disait Jésus-Christ à ses apôtres, le monde vous aimerait, vous recherche-

[1] Sag., II, 15.

rait, parce qu'il n'aime que ce qui est à lui : *Quod suum erat, diligeret*[1] ; mais il vous hait, parce que vous ne l'aimez point. Non, mes Frères, le monde ne court point après un prêtre saint et respectable ; il ne s'empresse point de l'associer à ses assemblées. C'est quand il a besoin de consolation dans les afflictions dont Dieu le frappe ; c'est quand les approches de la mort lui font voir de près l'éternité ; ah ! c'est alors qu'il a recours à un saint prêtre. Il laisse là ceux dont il paraissait faire tant de cas ; il sent bien qu'ils ne sont d'aucun usage pour lui et pour les seules fonctions auxquelles leur état les destinait ; et que s'ils étaient bons pour les choses du monde, ils sont inepts et inutiles pour celles du ciel. Désabusons-nous, mes Frères ; il en coûte toujours quelque chose à la dignité et à la sainte gravité de notre ministère pour acheter l'amitié et les suffrages du monde. Ce n'est pas lui qui rabat de ses préjugés et de ses fausses maximes pour s'unir à nous ; c'est nous seuls qui rabattons de la sévérité des règles saintes pour être admis à ses sociétés. Ne déposons donc jamais aux yeux des gens du monde la sainte gravité de notre état et le personnage respectable de ministre de Jésus-Christ. Qu'ils ne distinguent pas le ministre aux pieds des autels, et le ministre dans le commerce des hommes ; qu'ils ne méconnaissent point dans leurs assemblées celui qu'ils viennent de quitter dans le temple saint ; qu'ils le retrouvent partout le même, partout respectant son caractère et le faisant respecter aux autres ; partout, comme dit saint Paul, annonçant la piété par sa seule présence : *Promittentes pietatem*[2].

Alors, mes Frères, si nous sommes témoins de ces abus que l'usage justifie dans le monde, nous sommes en droit de les condamner ; alors si on se permet devant nous de ces discours si ordinaires où la charité, où la pudeur est offensée, notre caractère nous autorise à les blâmer ; alors le monde lui-même ne trouve pas mauvais que nous tâchions de sanctifier ses entretiens par des discours d'édification. Car, mes Frères, comme disait autrefois le saint homme Tobie, le Seigneur ne nous a dispersés parmi les gens du monde, qui ne connaissent point Dieu, qu'afin que nous leur manifestions les merveilles de sa loi sainte : *Ideo dispersit vos inter gentes... ut... enarretis mirabilia ejus*[1]. Non, mes Frères, il ne convient pas à un bon prêtre de sortir d'un entretien avec les gens du monde, sans y avoir mêlé quelques paroles d'édification. Quand on est touché des vérités de la foi ; qu'on les médite tous les jours aux pieds de Jésus-Christ ; qu'on est pénétré d'un saint désir pour le salut de ses frères ; il est bien difficile de les voir s'égarer et périr, sans les plaindre du moins quelquefois, sans prendre occasion de leurs erreurs et de leurs préjugés, pour y placer à propos une parole de salut : on n'est pas le maître de se contenir et de s'imposer un silence de timidité ou d'indifférence. Et que savez-vous si une réflexion simple et édifiante, placée dans un temps où l'on ne s'y attendait pas, ne deviendra pas pour votre frère une parole de vie ou de salut ? Dans les instructions publiques, les gens du monde y viennent comme en garde, pour ainsi dire, et prévenus contre les vérités que nous leur allons annoncer ; mais dans un entretien familier, la vérité prend, pour ainsi dire, le pécheur au dépourvu ; l'amitié, la douceur, la simplicité, donnent à la vérité ni préparée, ni attendue, une force que les autres discours n'ont pas d'ordinaire ; c'est un trait imprévu qui porte plus sûrement son coup. Mais d'ailleurs quand le caractère de ceux qui nous écoutent, le rendrait inutile, nous avons du moins honoré notre ministère ; nous avons édifié ceux que nous n'avons pu détromper ; et fidèles à l'avis de l'Apôtre, nous avons sanctifié tous nos entretiens : *In omni conversatione sancti sitis*[2].

Mais ne doit-on pas craindre de se rendre importun ou d'exposer la vérité au mépris et à la dérision de ceux qui nous écoutent ? Non, mes Frères, un prêtre dissipé et mondain aurait mauvaise grâce, je l'avoue, de venir porter des discours d'édification au milieu des personnes du monde ; il est déchu de ce droit par sa conduite ; il se rendrait ridicule de venir rappeler aux autres des vérités qu'il paraît avoir oubliées pour lui-même. La doctrine de la piété rougirait dans sa bouche ; on l'écouterait avec mépris ; et on se demanderait encore depuis quand Saül s'avise de faire le personnage de prophète : *Num et Saül inter pro-*

[1] Jean, xv, 19.
[2] I Tim., II, 10.

[1] Tob., XIII, 4.
[2] I Pier., I, 15.

phetas [1] ? Mais un saint prêtre fait respecter ses avis sages et édifiants : le monde lui-même les attend de lui ; il peut en être ennuyé, mais il n'en est pas surpris ; il peut rejeter la vérité, mais il estime en secret celui qui l'annonce. Je conviens que la prudence doit ici conduire la règle, et qu'il ne faut pas rendre la vérité méprisable à force de la rendre importune, et de la placer à contre-temps : la charité qui ne cherche qu'à se rendre utile, veut qu'on choisisse ses moments ; et combien s'en présente-t-il à un saint ministre dans l'inutilité des entretiens des personnes du monde ? Ils l'entretiennent de leurs affaires, de leurs projets, de leurs embarras, de leurs sujets de plainte contre leurs ennemis ou leurs concurrents, de leurs contre-temps et de leurs chagrins ; or l'Esprit de Dieu dans un prêtre ne trouve-t-il pas en tout cela mille occasions de déplorer la vie triste et agitée de ceux qui aiment le monde ; de leur rappeler la paix, la douceur, les consolations d'une vie sainte et chrétienne ; et de les plaindre sur ce qu'ils sont bien malheureux de ne jouir d'aucun bonheur en ce monde, et de se préparer à travers mille agitations et mille peines un malheur éternel dans l'autre ?

D'ailleurs, mes Frères, il est des occasions où il ne s'agit plus de craindre qu'on se rende importun, et où le zèle seul doit tenir lieu de prudence à un saint ministre : dernier caractère, le zèle. Oui, mes Frères, un prêtre est un ministre public, chargé des intérêts de la gloire de Dieu et de l'honneur de la religion parmi les hommes ; il ne doit jamais souffrir que devant lui les personnes du monde, quelles qu'elles puissent être, se permettent des discours où le respect dû à la majesté de la religion est blessé, où les maximes de l'Evangile sont méprisées, où les doutes impies sur la foi sont proposés avec audace, où nos plus augustes mystères sont traités avec dérision, où le vice est justifié, où la vertu est tournée en ridicule ; enfin, où le libertinage et l'impiété des discours déshonorent notre présence. Ah ! c'est alors que la piété et la dignité d'un ministre ne doit plus se prescrire de mesures et de bornes que celles de son zèle ; c'est alors que chargé par son état des intérêts de la religion, il ne doit plus connaître personne selon la chair ; oublier les noms, les titres, les distinctions de ceux qui s'oublient eux-mêmes ; se souvenir seulement qu'il est établi de Dieu leur maître et leur docteur, et qu'il tient de l'Eglise une autorité qui lui donne droit d'abattre et de terrasser avec une sainte fierté tout orgueil impie et méprisable, qui veut s'élever contre la science de Dieu : *Destruentes... omnem altitudinem extollentem se adversùs scientiam Dei* [1]. Quiconque ne ménage point devant nous ce qu'il y a de plus respectable sur la terre, ne doit point être ménagé ; nous devons l'écouter avec la même indignation que Dieu l'écoute ; la vivacité du zèle, un saint courroux, sont alors les seules bienséances que notre caractère nous impose ; il ne s'agit plus d'y mêler des adoucissements et des politesses ; il faut répondre au fou, comme nous l'ordonne l'Esprit de Dieu, selon sa folie ; humilier son ostentation et son ignorance, et venger la gloire du Dieu très-haut des outrages que lui fait la vile créature ; on ne doit plus de mesures à des pécheurs qui n'en connaissent plus eux-mêmes. Eh quoi ! mes Frères, on se fait un honneur dans le monde de soutenir avec vivacité les intérêts d'un ami qu'on outrage en notre présence ; on impose, avec fermeté, silence au calomniateur ; on serait déshonoré, et l'on passerait pour un faux ami et pour un cœur bas et lâche, si l'on avait laissé outrager son ami, sans prendre sa défense ; et nous n'aurions pas le même zèle pour fermer la bouche à l'impie, et soutenir tout haut les intérêts de Jésus-Christ ; et nous croirions, nous qu'il a appelés ses amis, en nous associant au saint ministère : *Jam non dicam vos servos... (sed) amicos* [2] ; croirions avoir rempli tout ce qu'un titre si tendre et honorable exige de nous, en dissimulant, en nous contentant d'improuver par un lâche silence les outrages dont on le charge, et sacrifiant par une faiblesse déshonorante, à des égards humains, son nom et sa gloire ? Non, mes Frères, nous ne sommes plus les amis que Jésus-Christ s'est choisis, et ce titre nous déshonore, quand son nom outragé ne réveille plus notre amour et notre zèle.

Voilà, mes Frères, de quelle manière nous devons vivre et converser avec les personnes du monde ; les sociétés qu'il y faut éviter ; la rareté de nos communications avec celles mêmes qui nous sont permises ; la gravité, l'édi-

[1] I Rois, x, 12.

[1] II Cor., x, 4, 5.

[2] Jean, xv, 15.

fication et le zèle qui doivent nous y accompagner partout.

C'est ce que l'Apôtre recommandait à son disciple Timothée : « Il s'élèvera parmi nous, lui disait-il, des ministres de l'Evangile, inquiets, dissipés, mondains, plus occupés d'eux-mêmes que de l'œuvre de l'Evangile ; et nous en voyons déjà de ce caractère, qui se font un accès familier dans toutes les maisons des fidèles, se montrent partout, entrent dans tous les démêlés et toutes les affaires de nos frères, passent tout leur temps à des entretiens et des commerces inutiles, parlent sans cesse, et toujours mal à propos, et de ce qu'ils savent, et de ce qu'ils ne savent pas ; abusent de la faiblesse d'un sexe toujours prêt à se laisser gouverner, et se rendent maîtres des maisons qu'ils fréquentent. Pour vous, ô homme de Dieu, ajoutait l'Apôtre, ne suivez pas des exemples si honteux au saint ministère, et si capables de faire blasphémer par les gentils l'Evangile du salut que nous annonçons : *Tu autem, o homo Dei, hæc fuge*[1]. »

Et je finis, mes Frères, en vous adressant les mêmes paroles : *Tu autem, o homo Dei, hæc fuge.* Si vous étiez les hommes du monde, ses intérêts, ses erreurs, ses préjugés, ses inutilités devraient être votre partage ; vous seriez chargés de vous conformer à ses maximes et à son langage, de les justifier, et de vous élever contre tous ceux qui osent les condamner. Mais vous êtes chacun les hommes de Dieu sur la terre : *Tu autem, ô homo Dei ;* c'est-à-dire chargés, au milieu du monde, des intérêts de Dieu, du soin de sa gloire, de l'honneur de son culte, du dépôt de ses lois et de sa doctrine. L'homme du roi parmi les peuples ne parle qu'au nom de son maître ; fait respecter ses ordres ; ne connaît personne quand il s'agit de l'autorité et des intérêts du maître qu'il représente : il dépose l'homme privé ; il ne montre que l'homme public, que l'homme du roi. Et nous, mes Frères, qui sommes les hommes de Dieu au milieu du monde : *Tu autem, ô homo Dei* ; nous déposerions ce caractère saint et public dont nous sommes revêtus ; ce caractère qui nous élève et nous consacre, pour devenir les hommes du monde ; et nous, mes Frères, nous rougirions de parler le langage de celui qui nous envoie ; nous le laisserions outrager à nos yeux sans soutenir ses intérêts et sa gloire ; sans user de l'autorité dont il nous a revêtus, pour nous élever avec un saint zèle contre les contempteurs de son nom, de ses lois et de son culte : *Tu autem, ô homo Dei ;* et nous, mes Frères, oubliant la majesté de celui que nous représentons, et l'honneur qu'il nous a fait de nous confier son autorité, nous autoriserions même par notre conduite les maximes du monde son ennemi, et nous paraîtrions d'intelligence avec lui pour faire prévaloir ses erreurs et ses préjugés sur les lois et sur les maximes saintes dont il nous a chargés d'être les dépositaires publics et les défenseurs : *Tu autem, ô homo Dei ?* Non, mes Frères, portons ce titre auguste sur notre front et dans tout le détail de notre conduite ; soyons partout les hommes de Dieu ; que nos actions les plus communes, nos entretiens, nos sociétés, nos commerces soient ennoblis et sanctifiés par ce caractère saint et honorable ; ne nous avilissons jamais en le dépouillant ; et souvenons-nous que le monde le respectera toujours en nous, tant que nous le respecterons nous-mêmes.

[1] I Tim., VI, 11.

SEIZIÈME CONFÉRENCE.

DISCOURS

SUR LA NÉCESSITÉ OU SONT LES MINISTRES DE SE RENOUVELER DANS L'ESPRIT DE LEUR VOCATION.

(PRONONCÉ PAR MASSILLON AU COMMENCEMENT DE SON ÉPISCOPAT, DANS LA CATHÉDRALE DE CLERMONT.)

Renovamini... spiritu mentis vestræ.

Renouvelez-vous dans l'esprit de votre vocation. Eph., IV, 23.

A quels hommes, mes Frères, l'Apôtre adressait-il autrefois cette parole d'exhortation? à des ministres de l'Evangile qui mouraient tous les jours pour celui qui les avait envoyés, à qui la mort paraissait un gain, persécutés, humiliés, foulés aux pieds, et souffrant tout avec joie pour les élus; aux premiers prédicateurs de la foi parmi lesquels les uns étaient apôtres, les autres prophètes; les autres avaient reçu le don des langues et des miracles; et à la sainteté desquels l'univers entier, avec toute sa vaine ostentation de science, de sagesse, de philosophie, d'incrédulité, n'avait pu résister.

Voilà les hommes à qui l'Apôtre recommandait autrefois de se renouveler dans l'esprit de leur vocation; eux qui étaient encore remplis des prémices de cet esprit depuis peu descendu du ciel; eux qui comme leur maître le répandaient de leur plénitude sur les peuples et sur les nations.

Tant il est vrai que les dépérissements et les diminutions de ce premier esprit de notre ministère sont la plus grande plaie de l'Eglise et la source de la perte et de l'avilissement de ses ministres.

C'est cette même parole que je vous adresse et que je m'adresse à moi-même aujourd'hui, mes Frères; à nous qui, appelés au ministère dans la décadence et le relâchement des siècles, en avons, pour ainsi dire, suivi l'esprit et la destinée; à nous qui, dans le refroidissement général de la foi, à peine nous soutenons-nous encore, loin de donner la main à ceux qui périssent.

Souffrez donc que dans ces commencements de mon épiscopat, dont vous devez être toute la consolation et la force, je vous exhorte, en m'exhortant moi-même, à nous rappeler au premier esprit de notre vocation. Ranimons-nous ensemble comme chargés du même fardeau; et puisque la Providence, par des jugements peut-être rigoureux sur moi et sur les peuples qui me sont confiés, m'a établi sur cette Eglise si respectable, et vous a associés à moi comme les coopérateurs de mon épiscopat et de mon ministère; allons à la source de nos maux, et tâchons d'en découvrir les remèdes.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

La première source de nos affaiblissements dans les fonctions du ministère, c'est que souvent, sans consulter la voix du ciel, nous nous y sommes appelés nous-mêmes; c'est un vil

intérêt, c'est l'ambition, c'est une destination domestique, c'est la chair et le sang, ce sont des mains humaines qui nous ont ouvert les portes terribles du sanctuaire ; c'est elles qui nous ont installés dans le lieu saint ; nous n'y sommes plus les envoyés de Dieu, nous n'y sommes que l'ouvrage des passions, et nous en devenons bientôt les jouets et les ministres.

De quel œil, mes Frères, Dieu peut-il regarder les usurpateurs de son sacerdoce et de sa gloire ? quel accroissement peut-il donner aux travaux des ouvriers qu'il ne connaît point et qu'il réprouve ? Tout sera pour eux un écueil ; l'autel saint, les mystères redoutables, la confiance des fidèles, l'autorité du ministère, les revenus du sanctuaire, les talents même de la nature, ils abuseront de tout ; la source empoisonnée répandra son venin sur tout le cours de leurs fonctions. Ils n'étaient pas, dit l'Ecriture, de la race de ces hommes par le ministère desquels Israël devait être sauvé ; ils n'avaient point été destinés de Dieu pour conduire et défendre son peuple ; le premier choc les a renversés ; ils sont devenus le jouet et la dérision des ennemis du peuple saint ; ils ont fait blasphémer son nom par le scandale de leur vie ; ils ont été l'écueil des âmes dont ils auraient dû être les guides et les sauveurs ; et n'étant point entrés par Jésus-Christ qui est la voie et la vie, leur ministère a été un ministère d'égarement, de mort et de condamnation : *Ipsi autem non erant de semine virorum illorum per quos salus facta est in Israel* [1].

Que de ministres l'Eglise nourrit dans son sein, que l'ordre de Dieu n'avait pas destinés pour elle ! A cela quelle ressource ? les remèdes sont rares ; et il est difficile qu'une voie qui n'est pas la vôtre, devienne pour vous une voie de salut.

Mais les talents utiles aux fidèles semblaient être la voie de Dieu qui vous appelait à les conduire. Ce n'est pas à vous à régler l'usage de vos talents ; c'est au père de famille qui vous les a confiés : ils deviendront eux-mêmes la source et l'occasion de vos chutes. Le premier et le grand talent, dit l'Apôtre, c'est la piété qui est utile à tout, et vous n'étiez pas de la race de ces hommes par le ministère desquels Israël devait être sauvé : *Ipsi autem non erant de semine virorum illorum per quos salus facta est in Israel.*

Mais le succès dans les fonctions ne peut-il pas ratifier le défaut des motifs qui ont pu nous y conduire ? En vain prophétiseriez-vous au nom du Seigneur, dit Jésus-Christ ; en vain chasseriez-vous les esprits impurs de l'âme des fidèles par le ministère de la parole ; en vain vous verrait-on opérer des prodiges, et auriez-vous les suffrages de tous les hommes ; le Seigneur ne vous connaît pas ; ces louanges elles-mêmes corrompront votre cœur ; elles deviendront la vaine récompense de vos vains travaux. Vous êtes des ouvriers d'iniquité, dit l'Evangile : la chair et le sang ont pu vous ouvrir les portes de l'Eglise, de ce royaume de Dieu ; mais elles ne le posséderont jamais à juste titre, et vous n'êtes pas de la race de ces hommes par le ministère desquels Israël devait être sauvé : *Ipsi autem non erant...*

Que conclure de cette première réflexion ? qu'il faut rendre sa vocation certaine par ses bonnes œuvres ; que la sainteté de la vie est la marque la plus décisive d'une sainte vocation ; et que la grâce qui nous soutient dans le ministère est toujours l'effet heureux et presque infaillible de la grâce qui nous l'a confié.

DEUXIÈME RÉFLEXION.

Première source de nos affaiblissements, le défaut de vocation. Mais je la suppose légitime et je dis que la familiarité des choses saintes devient pour nous une seconde source de relâchement et de chute.

La première fois que les prêtres et les lévites virent dans le désert le tabernacle saint que Moïse venait de construire, la nuée miraculeuse qui le précédait, la majesté de Dieu qui couvrait ce lieu terrible, les oracles qui sortaient du fond du sanctuaire, la magnificence et l'appareil auguste des sacrifices et des cérémonies, ils n'en approchaient qu'avec une sainte horreur ; rien n'était omis des purifications et de tous les autres préparatifs que la loi prescrivait aux ministres. Mais peu à peu la vue journalière du tabernacle les familiarisa avec ce lieu saint ; les précautions cessèrent avec le respect ; le prodige de la colonne de feu que Dieu y opérait tous les jours, s'avilit par le long usage ; les profanations suivirent de près : des ministres téméraires osè-

[1] I Mach., v, 62.

rent présenter un feu étranger; d'autres usurpèrent des fonctions réservées au seul pontife ; enfin, les filles de Madian leur devinrent bientôt une occasion de chute et de scandale ; et à peine dans toute la tribu de Lévi se trouva-t-il un Phinées, un seul prêtre saint et zélé, qui osâtvenger l'honneur du sacerdoce et la sainteté de la loi, indignement déshonorée devant un peuple infidèle.

Voilà notre histoire. Dans ces jours heureux où nous commençâmes à approcher de l'autel saint, la majesté des mystères terribles, le prodige qui s'opère entre les mains du prêtre, la présence du Dieu qu'on immole, le silence et la terreur des anges mêmes qui environnent le sanctuaire, tout cela frappait nos cœurs d'un saint saisissement; nous tremblions sous le poids des vêtements sacrés et de l'honneur du sacerdoce ; les taches les plus légères nous couvraient de confusion; nous croyions voir comme autrefois l'ange du ciel, le glaive de feu à la main, qui nous défendait l'entrée de ce lieu saint ; l'appareil des plus légères cérémonies nous paraissait mystérieux et respectable.

Mais insensiblement nous nous sommes rassurés : le respect a diminué avec la crainte; nous nous sommes familiarisés et avec nos faiblesses et avec les mystères terribles qu'elles déshonorent : la prière, le recueillement, la fuite des occasions ne nous ont plus paru des précautions utiles ; une conscience douteuse, embarrassée, souillée par conséquent, ne nous a plus effrayés, et nous l'avons portée dans le sanctuaire ; les fonctions les plus saintes et les plus terribles n'ont plus été pour nous que des fonctions vulgaires ; à peine ont-elles réveillé notre attention loin de réveiller nos frayeurs et notre foi ; l'ennui même, le dégoût criminel a été la disposition la plus innocente qui les ait précédées ; et l'autel qui aurait dû être le lieu de notre consolation et de notre force, est devenu le lieu et la source de nos malheurs et de nos crimes.

Et de là tant d'indécence dans les fonctions les plus saintes de notre ministère ; de là tant de ministres paraissent à l'autel ou au milieu du temple saint, avec moins de sérieux et de précaution que dans une assemblée profane; de là les louanges du Seigneur, ces cantiques sacrés qui sont le langage de la foi et de la piété dans tous les siècles, se chantent avec autant d'irrévérence et d'immodestie que les chants mêmes de dissolution et de débauche.

Aussi la piété des fidèles se refroidit et ne les rassemble plus qu'avec peine dans nos temples. Ces assemblées saintes où les louanges du Seigneur étaient célébrées avec tant de foi, de componction et de majesté, faisaient toute la consolation des premiers chrétiens; ils partageaient avec les ministres les heures du jour par ces chants divins ; et au milieu des persécutions, c'était la plus douce ressource de leurs peines.

Aujourd'hui hélas ! les jours les plus solennels mêmes les attirent à peine au pied des autels; ils n'entendent plus qu'avec ennui des cantiques saints que l'ennui et le dégoût, plutôt que la religion et la piété, semblent chanter.

Ceux de Babylone autrefois, malgré leur idolâtrie, et quoiqu'ils ne connussent pas le Dieu d'Israël, touchés de la majesté des cantiques du peuple saint, captif sur les bords de leurs fleuves, venaient les prier de chanter les cantiques de Sion : *Hymnum cantate nobis de canticis Sion*[1]. Dégoûtés des chants fabuleux et bizarres de leurs prêtres, pénétrés de la magnificence et de la sublimité des louanges du Seigneur, ils ne pouvaient se lasser d'entendre le récit de ses merveilles et de ses grandeurs, publiées par la sainte harmonie des hymnes et des cantiques ; ces chants sacrés attiraient en foule les idolâtres sur les bords de leurs fleuves, où gémissaient les tribus ; et ils venaient pleurer avec elles sur les malheurs de Jérusalem ; *Hymnum cantate nobis de canticis Sion.*

Et le peuple de Dieu lui-même aujourd'hui fuit ces cantiques divins ; et la nation sainte laisse sans regret les ministres sacrés dans la solitude de nos temples, chanter les louanges du Dieu de leurs pères ; et ce devoir si consolant est devenu un devoir vil et vulgaire, qu'on regarde comme le partage du simple peuple.

D'où vient ce malheur ? de l'indécence et du peu de recueillement des ministres; les louanges du Seigneur, mes Frères, se sont avilies dans nos bouches. Mais vous n'en êtes pas plus excusables, gens du monde ; la sainteté du ministère n'est pas attachée à celle des ministres ; les paroles de la vie éternelle, dans des bouches même profanes, sont toujours dignes de votre amour et de votre

[1] Ps, CXXXVI, 3.

respect; et dans cette Eglise principale surtout, où la majesté des cérémonies et le recueillement des ministres semble encore rappeler la piété et la gravité des premiers temps, et devrait aussi rappeler la foi, le zèle et la ferveur des premiers fidèles.

Voilà où nous mène la familiarité des choses saintes, au relâchement, à l'ennui, à traiter les mystères saints sans précaution, sans foi, sans aucune des dispositions nécessaires; et de là le crime de l'abus devient inévitable. Dernière source de nos affaiblissements et de nos malheurs, l'abus des choses saintes.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Abîme affreux, d'où le retour est presque impossible! Un mauvais prêtre s'est-il encore converti? Aussi le Prophète appelle les plaies du sanctuaire, des plaies désespérées: *Desperata est plaga ejus* [1].

Et de quoi n'abuse pas un ministre infortuné, quand une fois il en est venu à ce point d'abandon et de malheur? l'autel saint devient le lieu de ses profanations et de ses crimes; la dispensation des sacrements et des mystères, un trafic honteux d'avarice et de cupidité; l'autorité du ministère, un piége dont il se sert pour surprendre la religion et l'innocence des fidèles; l'instruction des peuples, un avilissement public de la parole sainte, et sa propre condamnation prononcée par sa bouche. Allant de crime en crime, à mesure qu'il passe de fonction en fonction; c'est un homme de péché dans le temple de Dieu; ce que la religion a de plus saint, consomme tous les jours sa réprobation; et les remèdes deviennent ses maux les plus affreux et les plus incurables.

Et de là quel scandale pour les fidèles! la foi des peuples s'éteint; la piété des justes chancelle; les faibles n'ont plus rien qui les soutienne; les libertins s'autorisent de nos exemples; la religion s'avilit avec ceux qui en sont les dépositaires.

Malheur au peuple fidèle auquel Dieu dans sa colère a donné de tels pasteurs! Il faut que les crimes du peuple aient bien irrité la justice divine, lorsqu'elle permet que ces loups entrent dans la bergerie.

Vous en triomphez souvent, gens du monde; vous faites des chutes et des faiblesses des ministres, le sujet le plus vif et le plus ordinaire de vos dérisions et de vos censures; et vous ne voyez pas que leur déréglement est la peine de vos crimes; vous ne voyez pas que la plus terrible punition que Dieu puisse exercer envers un peuple, c'est de lui susciter un pasteur infidèle et des ministres scandaleux.

Il avait puni autrefois les prévarications des Juifs par la captivité, par la prise et la désolation de Jérusalem, par des calamités publiques, par la stérilité des saisons, par les tributs excessifs que l'Egypte et l'Assyrie imposaient sur le peuple de Dieu; tous ces fléaux ne les rappelaient pas à l'obéissance de la loi; il semblait que la justice de Dieu était épuisée, et qu'elle n'avait plus de châtiment à exercer sur son peuple; mais elle s'en réservait un plus terrible que tous les autres.

« Puisque j'ai visité en vain Israël dans ma colère, dit le Seigneur, et que tous mes châtiments lui ont été inutiles; je lui susciterai de faux prophètes; je lui susciterai des pasteurs qui le séduiront par leurs exemples, et qui lui seront une occasion de scandale; ma colère ne saurait aller plus loin ».

Tremblez, chrétiens, que Dieu ne tienne à votre égard la même conduite. Il vous a châtiés par des calamités publiques, par le fléau des guerres et le dérangement des saisons, par les charges excessives que la nécessité des affaires publiques vous imposait, par une misère presque générale; tous ces fléaux ne vous ont pas rappelés au Seigneur; vos crimes ont semblé croître avec vos malheurs. « Quel nouveau châtiment, dit le Seigneur, pourrais-je exercer sur mon peuple, puisqu'il ne cesse d'ajouter de nouvelles prévarications aux anciennes? *Super quo percutiam vos ultra, addentes prævaricationem* [1]? Je lui susciterai des chefs sans vigueur, des pasteurs infidèles, des ministres scandaleux ou mercenaires, qui leur aideront à se perdre et à m'oublier tout à fait: *Omne caput languidum; principes tui infideles, socii furum... omnes diligunt munera, sequuntur retributiones* [2]. » C'est la dernière vengeance que Dieu dans sa fureur exerce sur les crimes de la terre, et dont il est peut-être sur le point d'user à notre égard.

[1] Mich., I, 9.

[1] Is., I, 5.
[2] Ibid., 5, 23.

Mais non, grand Dieu, vous ne l'exercerez pas sur cette Eglise, que le sang de tant de martyrs qui en ont jeté les fondements, qui reposent sous ses autels, et qui crient sans cesse vers vous en faveur de leurs frères, vous rendra toujours chère et précieuse. Si l'indignité du pasteur principal, que vous avez peut-être dans votre colère suscité à cette Eglise, armait votre bras contre le peuple fidèle, la foi de tant de saints évêques qui l'ont autrefois gouvernée le retiendrait ; vous vous souviendriez toujours de vos serviteurs, de ces hommes vénérables qui ont sanctifié la terre que nous habitons ; les pierres de nos temples, où leurs cendres reposent, parleraient pour nous ; et vous ne permettrez pas que votre héritage qu'ils ont acquis par leur sang, ou sanctifié par leur travaux, devienne jamais la proie de l'infidélité ou du libertinage.

Grand Dieu ! regardez donc, du haut du ciel, et jetez des yeux de miséricorde sur cette Eglise, sur cette vigne si chérie que votre main elle-même a plantée ; soyez-en toujours jaloux comme de votre plus ancien héritage ; renouvelez en elle ces premiers jours de ferveur et de beauté, qui la rendaient si agréable à vos yeux ; réparez ce que les temps et les années lui ont fait perdre de son ancienne splendeur : *Respice de cœlo, et vide, et visita vineam istam, et perfice eam quam plantavit dextera tua*[1].

Purifiez ses ministres ici assemblés ; renouvelez en eux les prémices de cet esprit qui vous les a consacrés par l'onction sainte ; animez-les d'un feu nouveau ; et qu'au sortir de ce temple, comme d'un autre cénacle, ils en aillent embraser les peuples qui leur sont confiés : *Et perfice eam quam plantavit dextera tua.*

Etendez surtout le bras de votre protection sur le fils de l'homme que vous vous êtes choisi, sur le premier pasteur qui vous adresse ici ses supplications et ses prières : *Et super filium hominis quem confirmasti tibi.*[1] Fermez les yeux à ses faiblesses ; revêtez-le de force et de vertu ; soutenez-le afin qu'il soutienne ses frères ; faites-en le modèle du troupeau dont vous l'avez déjà établi le conducteur et le guide : *Et super filium hominis quem confirmasti tibi ;* afin que marchant tous dans vos voies, nous puissions tous arriver à cette patrie où nos pères et nos premiers pasteurs nous ont déjà précédés. Ainsi soit-il.

[1] Ps. LXXIX, 15, 16. — [2] Ibid.

DISCOURS SYNODAUX.

(PRONONCÉS AU SÉMINAIRE DE CLERMONT).

Ces discours sont les monuments du zèle épiscopal de Massillon. Chaque année, depuis son établissement à Clermont jusqu'à sa mort, c'est-à-dire depuis 1723 jusqu'en 1742, ce bon pasteur réunit ses curés en synode; et après les observations du promoteur, il prenait la parole lui-même, et affermissait ses prêtres dans l'esprit de leur vocation et les règles de leur ministère. Nous avons ces dix-neuf exhortations paternelles, car ni l'âge, ni les maladies, ni les infirmités ne purent affaiblir le dévouement du saint prélat.

1723-1742.

PREMIER DISCOURS.

DE L'INSTITUTION DES SYNODES.

1723.

Je n'ajouterai qu'un mot aux instructions sages que vient de vous donner M. le Promoteur.

Il serait sans doute à souhaiter que dans ces assemblées synodales nous n'eussions qu'à nous animer ensemble, et nous consoler des travaux du saint ministère, en racontant, comme les premiers disciples, les grâces et les merveilles que la parole de l'Evangile opère parmi les peuples dont le salut nous est confié. Ce devrait être ici le spectacle édifiant et le témoignage public du zèle des pasteurs, et non pas la censure affligeante de leurs infidélités et de leurs désordres; et ces assemblées saintes ont été plutôt établies pour pourvoir aux besoins des fidèles, que pour remédier aux faiblesses et aux prévarications des ministres. Oui, mes Frères, nos saints prédécesseurs appelaient auprès d'eux en certain temps, comme le remarque saint Cyprien, les prêtres répandus dans les campagnes, et ceux qui dans la ville épiscopale travaillaient sous leurs yeux, pour se fortifier ensemble contre les séductions et les persécutions du monde, contre les ennemis de la foi, contre les périls dont ils étaient environnés; ils les appelaient pour délibérer avec eux sur les besoins des églises, pour écouter leurs sages avis, pour éclaircir leurs doutes; de sorte que c'était le même esprit qui, du premier pasteur, se répandait sur tout le ministère, et gouvernait tout le troupeau.

Le zèle s'est refroidi; les abus se sont multipliés; le relâchement des fidèles, loin de ranimer les ministres, les a affaiblis; et l'affaiblissement des ministres a achevé la corruption des fidèles.

Je dis l'affaiblissement des ministres, et je

ne dis pas assez; car plût à Dieu que nous n'eussions qu'à ranimer leur tiédeur, et non pas à déplorer leurs chutes !

On vient de vous marquer la première source de leurs infidélités, c'est un vil intérêt. Dès que vous regardez le saint ministère comme une occasion sordide de gain; que vous faites servir le don de Dieu à une infâme avarice; que vous êtes plus touchés d'un profit mercenaire, que du salut des âmes; que vous exigez de vos peuples avec une basse âpreté au-delà de ce qui vous est dû, en oubliant tous les jours ce que vous leur devez vous-mêmes; que vous mesurez les fruits de votre mission sainte, non par l'accroissement de la foi et de la piété dans vos Eglises, mais par celui de vos indignes profits; que vous ne distinguez pas l'art des arts, un ministère redoutable aux anges mêmes, les fonctions saintes et terribles du sacerdoce, d'une profession vile et mercenaire; en un mot, que vous êtes de ces vendeurs infâmes que Jésus-Christ chassa du temple; vous n'êtes plus les ministres des miséricordes du Seigneur envers les peuples; vous anéantissez autant qu'il est en vous le fruit de ses mystères; vous êtes de ces nuées sans eau, dont parle un apôtre, de ces hommes de chair et de sang auxquels un jugement sévère est réservé.

Et de là, tant de chutes qui nous affligent, et qui scandalisent les fidèles; de là, tant de prévarications dans le ministère; de là, les plus saintes ordonnances de nos prédécesseurs violées, et toutes les règles méprisées. Dès que le cœur est corrompu, les œuvres en manifestent bientôt la corruption; dès que la source est souillée, la mauvaise odeur se répand bientôt sur toute la conduite. Vous en êtes témoins, vous, mes Frères, qui êtes fidèles dans le ministère; vous en gémissez avec nous; et vos exemples, s'ils ne corrigent pas le mal, du moins ils le confondent et le condamnent.

C'est une consolation que je ne saurais vous refuser, ni me refuser à moi-même, la multitude des pasteurs édifiants et zélés que j'ai trouvés dans mes visites, m'a infiniment adouci l'amertume de l'infidélité d'un petit nombre. J'ai senti que le sang, que les mérites de tant de mes saints prédécesseurs dont nous honorons la mémoire, protégeaient et gouvernaient encore cette grande Eglise; que leur esprit vivant encore dans leurs cendres sacrées ne s'était pas encore éteint; et que la main et la protection de Dieu ne s'étaient pas encore retirées de dessus nos peuples.

Conservons, mes Frères, les restes précieux de ce premier esprit; et tâchons de le transmettre à nos successeurs, comme nous l'avons reçu de ceux qui nous ont précédés.

Parmi les principaux abus que nous avons remarqués dans nos visites, il y en a deux auxquels nous sommes résolus de remédier. Le premier, ce sont les personnes d'un sexe différent que vous employez à votre service, et dont l'âge n'est point conforme aux règles des canons et aux statuts de ce diocèse. Le second, c'est le peu de précaution qu'on apporte à confesser surtout les personnes du sexe. Il serait trop affligeant de dévoiler ici la honte du sanctuaire, et vous marquer en détail les raisons tristes que nous avons de renouveler sur ces deux points les ordonnances de nos prédécesseurs, et même d'en ajouter de plus sévères. Ce sont là de ces plaies qu'il faut guérir en les cachant; il suffit de vous dire que le bon ordre du diocèse, l'honneur de l'Eglise, l'édification des peuples, exigent de vous cette précaution.

Nous ordonnons donc, etc.

DEUXIÈME DISCOURS.

DE L'AMOUR DES PASTEURS POUR LEURS TROUPEAUX.

1724.

Vous venez d'entendre ce que M. le Promoteur vient de vous dire avec beaucoup de zèle. Les fautes des prêtres ne sauraient être légères ; la négligence dans vos devoirs et l'endurcissement se suivent de près. Dès que vous avez perdu cette piété tendre qui fait qu'on est effrayé du ministère terrible, et qu'on ne s'y croit jamais assez disposé, vos fonctions deviennent vos crimes ; et l'abus des fonctions saintes mène à tout, excepté au repentir. L'autel , où les fidèles trouvent d'ordinaire une ressource, est l'écueil où vous achevez de périr ; et tout ce que Jésus-Christ a établi dans l'Eglise pour le salut, n'est plus que votre jugement et le sceau de votre réprobation. Et de là tant de scandales qui nous affligent, qui déshonorent l'Eglise, qui font blasphémer le nom du Seigneur et autorisent les dérisions des impies contre son culte ; de là, puisqu'il faut le dire ici , le mépris des ministres et du ministère. Nous voyons tous les jours avec douleur les brebis révoltées contre leur pasteur ; elles qui devraient être, comme dit saint Paul, votre consolation et votre couronne, deviennent vos témoins et vos accusateurs. Il se peut faire que le zèle qui censure le vice, vous attire quelquefois la haine des méchants ; c'est une persécution qui a toujours été la récompense et la gloire des ministres fidèles ; nous devons la partager avec vous, et notre autorité alors doit être votre soutien et votre asile ; nous ne vous la refuserons jamais, et nous nous croirons même trop heureux, quand il se présentera des pasteurs de ce caractère qui viendront l'implorer ; nous avons la consolation d'en compter plusieurs parmi vous , et leur fidélité nous adoucit la peine que cause toujours à un premier pasteur la négligence et l'infidélité des pasteurs subalternes. Paissez donc le troupeau qui vous est confié, avec la tendresse d'un père, avec la vigilance d'un guide, avec le désintéressement d'un disciple des apôtres, avec la décence et la sainteté d'un ministre de Jésus-Christ ; instruisez-les de leurs devoirs ; que vos exemples assurent le fruit et le succès de vos instructions ; ne paraissez occupés et touchés que de leur salut ; oubliez vos intérêts temporels, et ne les mettez jamais en balance avec l'intérêt de leurs âmes ; ne faites pas un gain sordide d'un ministère saint ; n'abusez pas de votre autorité pour satisfaire vos animosités personnelles, et que la dispensation des sacrements qui doit être l'exercice de votre charité, ne le soit pas de vos vengeances. C'est déjà un scandale qu'un pasteur soit aliéné de ses brebis ; mais c'est une profanation et le comble du désordre, qu'il s'autorise là-dessus à leur refuser les saints mystères ; nous sommes résolu d'arrêter et de punir un abus si criant et si odieux, que nous avons remarqué en gémissant dans nos visites ; et

les plaintes journalières nous font juger qu'il n'est que trop commun dans ce diocèse. Jugez-les au tribunal, à la bonne heure ; et si vous les trouvez indignes, suivez les règles de l'Eglise, et éloignez-les pour quelque temps de la table sainte ; mais ne refusez pas de les recevoir à la piscine mystérieuse. Jésus-Christ y fit entrer un paralytique de trente-huit ans. L'Eglise ouvre ce bain sacré aux pécheurs les plus invétérés ; et de quel droit le leur fermeriez-vous, vous qui n'êtes là que ses ministres, et qui n'avez d'autre autorité que celle qu'elle vous confie, et qu'elle ne vous confie que pour le besoin des fidèles? Vous êtes à eux; votre vocation, votre mission, vos fonctions ne sont que pour eux ; donnez-vous donc tout à eux, puisque vous n'êtes que pour eux, La foi n'est déjà que trop éteinte dans les fidèles, le culte trop avili, les sacrements trop négligés, sans que vous les aidiez encore à s'endurcir dans cet état, et que vous les autorisiez à confondre le mépris du ministère avec celui du ministre. Nous ne sommes pas surpris après cela du peu de fruit que vous faites dans vos églises. On voit des pasteurs vieillir dans le ministère, sans avoir tiré une seule âme de l'égarement, et aller paraître devant Jésus-Christ non-seulement les mains vides, mais chargés de leurs iniquités et de celles de leurs peuples. Rendez la piété respectable en vous le rendant vous-mêmes ; inspirez la crainte et la terreur des saints mystères par le profond recueillement dont vous les traiterez ; rendez les devoirs aimables en les pratiquant. Quelle que puisse être la grossièreté de vos peuples, la vie sainte d'un pasteur fait toujours son effet ; plus même ils sont grossiers, plus un exemple qu'ils ont sans cesse devant les yeux, les frappe ; toute leur religion est dans leurs sens ; les nations les plus sauvages ont quitté toute leur férocité devant des hommes apostoliques. Il n'arrive guère qu'un pasteur fidèle ne s'attire l'amour, le respect, la confiance de son troupeau, et sans ce respect et cette confiance votre ministère devient inutile. Ne vous en prenez donc qu'à vous-mêmes, si vous ne l'avez pas ; méritez-la par une vie irrépréhensible, par une charité tendre, par un zèle prudent, par une gravité affable, par une conduite toujours soutenue ; ne vous avilissez pas jusqu'à imiter la grossièreté de leurs mœurs ; soyez leur modèle et non pas leur compagnon ; en un mot, ne leur ressemblez point, et vous les rendrez semblables à Jésus-Christ.

TROISIÈME DISCOURS.

DE LA NÉCESSITÉ DES RETRAITES POUR SE RENOUVELER DANS LA GRACE DU SACERDOCE.

1725.

Il serait inutile de faire de nouvelles réflexions sur les vérités que vous venez d'entendre. Ce n'est pas pour vous instruire, mes Frères, que nous vous parlons ici ; c'est pour vous rappeler à vos propres lumières. Tout ce que nous voulons vous apprendre de nouveau, c'est de faire plus d'usage pour vous-mêmes de ce que vous apprenez aux autres. Ce ne sera pas l'ignorance des devoirs de notre état qui nous perdra ; ce sera de les avoir toujours connus et de les avoir toujours négligés ; ce sera de nous être familiarisés depuis les premiers temps de notre ministère avec les plus grandes vérités de la religion ; et à force de les avoir connues et annoncées aux autres, de n'en avoir presque plus été touchés nous-mêmes.

Autrefois le prêtre et le peuple vivaient dans une ignorance égale de nos devoirs et de nos mystères ; c'étaient des aveugles qui conduisaient d'autres aveugles ; et le ministère n'était presque plus dans l'Eglise qu'une occasion de chute pour ses enfants et de scandale et de dérision pour ses ennemis. La lumière a depuis reparu sur le sanctuaire ; de longues épreuves de science et de piété ont seules conduit au sacerdoce ; les premiers pasteurs n'ont imposé légèrement les mains à personne ; et les lèvres du prêtre sont redevenues les dépositaires de la doctrine. Mais cet accroissement de lumières dans le ministère n'a pas été suivi longtemps d'un accroissement de zèle et de ferveur parmi les ministres ; nous avons la consolation de les trouver plus instruits, mais nous ne l'avons pas toujours de les voir plus fidèles ; et d'autant plus que rien n'est plus à craindre que de connaître la vérité, de rompre ce pain céleste à nos frères, et de ne pas s'en nourrir soi-même.

C'est cette sécheresse et cette insensibilité qui se forme et s'augmente chaque jour au milieu de toutes les lumières et de toutes les terreurs les plus capables de réveiller la piété, qui fait la situation la plus dangereuse et la plus ordinaire de notre état. Le fidèle qui vit dans l'ignorance et dans l'oubli de Dieu, trouve, dans nos instructions et dans les vérités qu'il ignorait, une ressource qui le rappelle à lui-même ; nous n'y trouvons, nous, qu'un langage accoutumé, qui sort de notre bouche sans que le cœur y ait aucune part, qui nous laisse tels que nous sommes, et qui, par là achève de nous endurcir ; nous nous perdons par les mêmes secours dont nous nous servons pour faciliter le salut à nos frères.

Aussi nous voyons tous les jours de simples fidèles, touchés de Dieu, se convertir et mener

une vie plus régulière et plus sainte ; mais avons-nous souvent la consolation de voir un prêtre scandaleux et déréglé revenir à lui, et édifier, par une conversion sincère, l'Eglise qu'il avait scandalisée ? Nous avons beau dans le cours de nos visites, leur indiquer des maisons de retraite pour y reprendre l'esprit de leur vocation : ils en sortent comme ils y étaient entrés. Ce sont pour eux des jours d'ennui, de contrainte, d'hypocrisie souvent, mais jamais de repentir ; ils regardent le remède comme une peine ; ils ont plus de honte de l'expédient charitable dont nous usons pour les retirer de leurs déréglements que de leurs déréglements mêmes : ils sont punis ; ils ne sont pas changés [1]. Mais que nous sert de les punir et de les affliger, comme disait autrefois l'Apôtre, si cette affliction ne les conduit pas à une sincère pénitence ? *Gaudeo non quia contristati estis, sed quia contristati estis ad pœnitentiam* [2]. C'est faire un usage bien triste de notre autorité que de l'employer contre ceux qui en sont les coopérateurs et les soutiens ; qui devraient la partager avec nous, en partageant nos sollicitudes, et être notre consolation et notre force. Et cet usage est d'autant plus triste pour nous qu'ils ne sentent d'ordinaire que le coup qui les aigrit, et qu'ils ne sont pas touchés de la disposition et de la tendresse du cœur qui ne cherche qu'à les guérir et à les ramener.

D'où vient ce malheur, mes Frères ? c'est que nos infidélités, toujours suivies de l'opprobre de la religion et du scandale des fidèles, arment contre nous toute l'indignation de Dieu, et nous attirent toujours le châtiment le plus terrible dont il frappe ici-bas les hommes dans sa colère, je veux dire l'endurcissement. Et ne croyez pas qu'on n'en vienne là que par des excès grossiers et un dérangement absolu de conduite ; ce ne sont pas les grands crimes qui sont le plus à craindre pour nous. L'éducation pieuse et ecclésiastique que vous avez reçue dans cette maison [3], et la sainteté des ministères que vous exercez tous les jours, vous défendent la plupart contre ces chutes marquées où l'innocence et la piété font un déplorable naufrage.

Ce que nous avons le plus à craindre, c'est cette négligence dans les devoirs, cet usage familier et infructueux des choses les plus saintes ; c'est cet abus des fonctions par la tiédeur des dispositions qui nous y accompagnent, cette insipidité au milieu de tout ce qui serait le plus capable de ranimer notre piété ; c'est enfin cette habitude de sacrements et de fonctions divines, et en même temps de vie dissipée, toute humaine, toute dans les sens ; c'est-à-dire un état où l'on allie les ministères les plus sublimes et les plus saints avec les mœurs les plus communes, les plus bassement attachées à toutes les choses d'ici-bas, les plus éloignées de ces sentiments nobles de zèle et de ferveur, qui font toute la sûreté de notre état et tout le fruit de nos fonctions.

Voilà, mes Frères, ce qui est de plus à craindre pour nous, et d'autant plus que nous nous trouvons la plupart dans cette dangereuse situation sans inquiétude, sans remords, sans en connaître le danger. Les chutes grossières alarment et peuvent quelquefois rappeler au repentir ; mais cet état d'inattention sur nous et sur nos devoirs, cette habitude d'indolence dans l'exercice de nos fonctions ne nous frappe point, ne nous effraie point, n'offre rien de marqué qui jette le trouble et les remords dans la conscience, et nous laisse d'autant moins d'espérance de retour qu'elle nous laisse plus tranquilles.

Pour éviter donc de tomber dans ce malheur, ou pour en sortir, si nous sommes assez malheureux que d'y être tombés, je ne vois qu'un remède ; c'est de venir tous les ans dans cette maison de retraite vous rendre compte à vous-mêmes de vous-mêmes ; c'est d'y venir examiner devant Dieu si vous remplissez les devoirs dont on vous y a autrefois instruits ; si vous êtes fidèles aux résolutions que vous y formâtes quand vous fûtes associés au saint ministère ; si vous n'êtes pas déchus depuis de cet esprit de zèle et de ferveur, dont vous étiez alors embrasés ; en un mot, si vous n'avez pas violé l'alliance solennelle que vous contractâtes ici avec Jésus-Christ et avec son Eglise, en vous consacrant à ses ministères. La triste distance que vous trouverez entre vos sentiments passés et votre situation présente vous alarmera, s'il vous reste encore de la foi ; les murs tout seuls de cet édifice saint, témoins autrefois de vos promesses, vous re-

[1] Massillon, dans le cours de ses visites pastorales, avait l'habitude d'imposer aux prêtres infidèles des temps de retraite plus ou moins longs, selon la gravité de la faute.

[2] II Cor., VII, 9.

[3] Le séminaire.

procheront tout bas votre infidélité ; tout vous rappellera aux premières effusions de l'esprit du sacerdoce que vous reçûtes ici aux pieds des autels.

Oui, mes Frères, il y a un esprit de dissipation inévitable dans les fonctions publiques, qui conduit toujours à l'insensibilité, si la prière et le recueillement ne préviennent ce malheur ; il y a même un dégoût attaché à ce qui se trouve de gênant, de continuel, d'assujétissant dans nos ministères, qui aboutit toujours à un éloignement criminel des devoirs, si un renouvellement dans l'esprit de notre vocation ne nous rend le goût et la consolation qui, non-seulement adoucit les peines de notre état, mais qui nous les rend aimables. Ce sont là les deux écueils où viennent toujours échouer les plus saintes dispositions que vous aviez d'abord apportées au ministère, et qui nous faisaient espérer de trouver en vous des coopérateurs fidèles de notre épiscopat et une ressource dans les besoins infinis de ce grand diocèse. Ne rendez donc pas inutiles, mes Frères, ces espérances de grâce qui accompagnèrent votre ordination ; venez les ressusciter ici de temps en temps et les tirer de cette léthargie et de cet assoupissement qui n'est jamais loin de la mort et de l'extinction entière de l'Esprit-Saint. L'Apôtre craignait ce malheur pour son disciple Timothée lui-même ; ce disciple dont l'enfance avait été si sainte, la jeunesse si pure et accompagnée de témoignages si publics et si honorables des fidèles ; il l'exhorte cependant à ressusciter de temps en temps la grâce qu'il avait reçue par l'imposition des mains.

Non, mes Frères, quelque pure qu'ait été votre vocation, quelque innocentes qu'aient été les mœurs qui ont précédé votre ordination, quelque saintes qu'aient pu être les dispositions qui vous ont conduits au ministère, vous ne vous y soutiendrez pas ; vous sentirez toutes ces résolutions s'affaiblir, s'effacer, et de nouveaux sentiments plus humains, plus charnels, prendre la place de ces premiers sentiments de grâce et de ferveur, si vous ne vous rappelez de temps en temps à vous-mêmes. Ce sera dans ces jours de silence et de retraite que vous sentirez vos pertes passées, que vous reconnaîtrez combien vous êtes déchus de votre première charité, les voies qui vous ont conduits à cet affaiblissement, et celles que vous devez prendre pour vous rétablir. Hélas ! mes Frères, il n'est que trop vrai qu'en travaillant à sauver les autres, nous avons presque toujours le malheur de nous oublier nous-mêmes. Cependant, notre travail deviendra infructueux pour nos frères, si nous ne sommes pas remplis de cet esprit de foi, de piété, de ferveur, qui fait tout le succès de nos fonctions ; nous sèmerons, et Dieu ne donnera pas l'accroissement ; nous instruirons, et nous ne serons qu'un airain sonnant ; nous cultiverons le champ, et nous n'y verrons croître que des ronces. Il faut, à l'exemple de Jésus-Christ, que nous donnions de notre plénitude : si le cœur est vide, nos discours et nos instructions le seront aussi ; si nous ne sentons pas ce zèle et cet amour du bien, ceux qui nous écoutent n'y seront pas plus sensibles : en un mot, si l'esprit de Dieu est comme éteint au dedans de nous, comment le ranimerons-nous dans le cœur de nos frères ? Un pasteur tiède et infidèle répand, pour ainsi dire, cette tiédeur et ce découragement sur tout son peuple ; il instruit froidement et par habitude, et on l'écoute de même ; rien ne le réveille, ni ses fonctions, ni la sainteté de ses ministères ; et rien ne réveille son troupeau, ni ses exemples ni ses instructions ; il n'a pas de grands vices, je le veux, mais n'est-ce pas un grand vice pour un prêtre de n'avoir point de vertu ? On pourrait dire qu'il ne fait pas de grands maux, si ce n'était pas un grand mal pour un pasteur de ne faire aucun bien. Nous ne recevons pas contre lui de plainte marquée dans le cours de nos visites ; mais quelle plainte plus triste et plus honteuse pour un ministre de la religion que de ne s'attirer aucune louange ? On nous rend témoignage qu'il n'est point scandaleux, et qu'il n'y a rien à dire dans sa conduite ; mais n'est-ce pas un scandale qu'il n'y ait rien à en dire d'édifiant, que le silence sur sa conduite soit le seul éloge dont il soit digne ; et qu'y a-t-il de plus scandaleux, pour un homme consacré à Dieu, que que sa plus grande vertu se termine à ne donner aucun scandale ?

Vous donc, ô homme de Dieu, évitez ce malheur : *Tu autem, o homo Dei, hæc fuge*[1]. Vous l'homme de Dieu sur la terre, son ministre, son envoyé, son coopérateur dans le salut des âmes, remplissez toute la sublimité de ces titres augustes. Vous êtes l'homme de

[1] I Tim., VI, 11.

Dieu ; ne soyez pas l'homme de la terre, l'homme de la chair et du sang, un homme semblable aux autres enfants des hommes ; et pour cela venez vous rappeler ici quelquefois à tout ce qu'exige la sainteté de votre consécration et le ministère que Dieu vous a confié. Il a mis dans la plupart d'entre vous des inclinations louables et dignes du sacerdoce ; ne les laissez pas éteindre dans la dissipation et dans la négligence ; cultivez ces semences de grâce et de vocation, avant que l'homme ennemi les étouffe. Vous en avez vu, et vous en voyez tous les jours de tristes exemples parmi vos confrères ; rendez-vous leur malheur utile par les précautions que vous prendrez pour l'éviter : *Tu autem, o homo Dei, hæc fuge.* Vous serez d'autant plus coupables que par des mœurs régulières, par des principes de foi et de religion qui sont en vous, par les talents mêmes propres au ministère, vous étiez plus en état de servir et d'édifier l'Eglise, et que faute de précaution vous aurez rendu toutes ces espérances de bien inutiles. Les affaiblissements sont inévitables dans les fonctions ; je vous l'ai déjà dit : venez donc reprendre de nouvelles forces dans la retraite. Je suppléerai avec plaisir aux besoins de ceux qui n'allèguent point d'autre excuse que leur pauvreté ; mais je ne cesserai de vous exhorter à cette pratique ; et ce conseil doit d'autant plus faire impression sur vos cœurs qu'il vous est plus honorable, qu'il part d'un fonds d'estime et de tendresse pour vous, et qu'il suppose que vous êtes la plupart capables d'en retirer tout le fruit que nous souhaitons.

QUATRIÈME DISCOURS.

DES DIVISIONS ENTRE LES CURÉS ET LES PRÊTRES DES PAROISSES.

1726.

S'il était nécessaire d'ajouter quelque chose aux sages avis qu'on vient de vous donner, mes Frères, ce serait pour vous rendre ce témoignage, que plus je connais par moi-même l'état des églises que la Providence m'a confiées, plus je suis édifié de la soumission et du zèle de la plupart des pasteurs qui les gouvernent.

Tout ce qui resterait à souhaiter, ce serait que cet esprit d'ordre et de subordination se répandît sur les prêtres assemblés dans vos paroisses, établis pour travailler sous votre conduite, plutôt que pour partager votre autorité ; pour subvenir aux besoins des Eglises, et non pour vous en disputer les droits ; pour être votre secours et votre consolation, et non vos concurrents, et souvent la plus affligeante croix de votre ministère.

Nous nous réservons de rétablir les règles de la discipline si renversée sur ce point dans ce diocèse ; de rendre aux pasteurs toute l'autorité inséparable de leur ministère, et si nécessaire pour le succès de leurs fonctions ; et en remettant chacun à sa place, de conserver cette harmonie et cette subordination qui seule peut rendre les membres de tout le corps utiles les uns aux autres, et sans quoi tout est scandale et confusion dans l'Eglise.

Il est déjà très-affligeant, mes Frères, comme le disait autrefois saint Paul, qu'il y ait entre nous des contentions et des disputes sur les droits et sur les préséances. Hélas ! le droit

dont nous devrions être plus jaloux, est celui de nous sacrifier pour le salut des peuples. Notre ministère, vous le savez, n'est pas un ministère de domination, mais de travail, de douceur et de charité. Les titres de notre apostolat, disait l'Apôtre, ne sont pas notre autorité sur les Eglises, mais les peines et les travaux que nous supportons pour l'accroissement de l'Evangile. Nous ne sommes élevés au-dessus des autres que pour leur être plus redevables ; notre autorité n'est qu'une servitude plus universelle ; nos titres sont nos fonctions ; et nos fonctions sont toutes renfermées dans la charité. Or, la charité est douce, patiente, modeste ; elle n'envie pas la gloire de ses frères, qui devient sa gloire propre ; son émulation se borne à imiter leurs vertus ; elle ne cherche que les intérêts de Jésus-Christ et de son Eglise ; et la place la plus honorable pour elle est celle où elle peut rendre plus d'honneur à Dieu, et devenir plus utile à son peuple.

Si cet esprit nous animait tous, nous verrions bientôt tomber toutes les dissensions qui divisent si scandaleusement les pasteurs et les prêtres de la plupart de nos paroisses ; on ne verrait plus le trouble et les contestations se perpétuer parmi ceux qui sont destinés à porter la paix aux fidèles ; les divisions du sanctuaire n'en aviliraient plus les fonctions et l'autorité ; nous ne gémirions plus de voir des prêtres faire éclater jusqu'au pied des autels, en la présence des peuples, leurs animosités et leurs querelles ; profaner la décence et la majesté du culte public ; troubler le silence et la sainte gravité des mystères redoutables ; faire du temple saint, du temple de la paix et de la réconciliation, un théâtre de haine et de fureur ; et par ces scandaleuses profanations, ne compter pour rien de perdre les âmes et de déshonorer la religion, pour conserver des droits qui ne sont établis que pour la gloire de la religion et la sanctification des fidèles. Eh ! qu'importe à l'Eglise des droits insensés qui la couvrent de confusion et d'opprobre, qui renversent l'ordre et la discipline, qui troublent les fonctions du saint ministère, qui profanent son culte et ses autels, et qui sont un sujet de scandale et de chute à ses enfants, dont l'édification et le salut est le seul objet de tous les droits qu'elle nous confie ?

Nous ne parlons qu'avec une profonde douleur d'un abus presque universel dans ce diocèse. Plus les prêtres se multiplient dans les paroisses, plus le scandale de la dissension augmente. La multitude des ouvriers devient un obstacle à l'ouvrage de la foi ; et ce qui devait être un nouveau secours pour les peuples et une nouvelle consolation pour l'Eglise est un nouveau piége pour eux, et un nouveau sujet de douleur et de confusion pour elle ; et ce qu'il y a ici de plus déplorable, c'est qu'on voit la plupart de ces prêtres vivre, pour ne rien dire de plus, dans une oisiveté indigne du sacerdoce ; n'avoir ni goût, ni amour pour les fonctions ; être insensibles aux besoins des églises et à la perte des âmes ; et ne montrer de zèle et de vivacité que pour de vaines prérogatives dont leurs mœurs seules devraient les dégrader, quand les lois de l'Eglise et l'ordre de la hiérarchie ne les rendraient pas insoutenables.

En attendant que nous ayons remédié à un désordre si commun et si honteux à notre ministère, souvenez-vous, vous, mes Frères, que vos exemples font tout le succès de vos fonctions. Souvent dans les églises où le pasteur est seul, et où la concurrence des prêtres ne trouble pas ses fonctions, il trouve avec ses paroissiens mêmes des sujets de trouble, de procès et de querelle. L'esprit de douceur et de désintéressement surtout est la grande vertu que vous devez montrer à vos peuples. Rendez-vous aimables si vous voulez vous rendre utiles. Ayez pour les fidèles dont vous êtes chargés une tendresse de père, et ils vous aimeront comme des enfants. L'humeur, la hauteur, la dureté que vous leur laissez souvent paraître, leur rend vos instructions odieuses, comme vos personnes. L'âpreté pour vos intérêts, si ordinaire et si messéante à des pasteurs, fait que vous croyant plus touchés d'un gain terrestre que du gain de leurs âmes, ils pensent plus à vous contester vos droits qu'à se défaire de leurs vices. Tout devient un obstacle dans l'esprit de ces peuples grossiers au fruit de votre ministère ; et n'est-il pas affligeant pour un pasteur à qui il reste encore de la foi, de voir que sa conduite anéantit toutes ses fonctions ; que l'éloignement qu'on a pour lui, éloigne de Dieu tout son peuple ; et qu'il est lui-même le plus grand écueil de son ministère ?

C'est ce que nous avons vu souvent avec douleur dans le cour de nos visites ; les brebis soulevées contre le pasteur, et le minis-

tère sans fruit, parce qu'il était sans confiance. Eh ! pourquoi ne souffrez-vous pas le tort qu'on vous fait, plutôt que de scandaliser l'Eglise de Dieu ? *Quare non magis fraudem patimini*[1] ? C'est ce que saint Paul disait à de simples fidèles ; que n'aurait-il pas dit à des pasteurs? Ce saint apôtre voulait être anathème pour ses frères ; et vous ne voudriez pas souffrir la plus légère lésion pour les empêcher de périr et ne pas leur rendre vos fonctions inutiles. On a beau dire qu'on est obligé de soutenir ses droits : eh ! quels sont vos droits les plus précieux et les plus sacrés que le salut de vos frères ? Edifiez-les ; et ils respecteront vos droits comme votre personne. Ne paraissez touchés que de leur salut ; et ils remettront même entre vos mains leurs intérêts, comme à leur père. Donnez-vous tout à eux ; et loin de vous ôter ce qui vous appartient, ils se donneront à vous eux-mêmes. Ayez pour eux le zèle et la tendresse d'un pasteur ; et vous aurez bientôt sur eux l'autorité d'un maître. L'amour et le respect des peuples est toujours le prix de la piété d'un bon pasteur. Je sais qu'il se trouve toujours des pécheurs scandaleux qui le haïssent ; mais en le haïssant, ils sont forcés de le respecter en secret ; et la haine qu'ils ont pour le ministre, honore alors le ministère. Ne vous rendez odieux qu'aux méchants ; ne faites éclater votre zèle que contre les scandales ; en un mot, aimez le salut de vos peuples ; et vous saurez bientôt comment il faut s'y prendre pour les sauver. Souvenez-vous qu'un pasteur occupé à plaider son peuple, est un père barbare qui, loin d'élever et d'instruire ses enfants, ne s'étudie qu'à les dépouiller et à les perdre ; et ce qui rend cet abus plus honteux à notre caractère, c'est que presque toujours ces procès et ces contestations roulent sur des intérêts si légers qu'il faut avoir une idée bien basse de son ministère et du prix des âmes dont nous sommes chargés, pour les sacrifier à des gains si minces et si sordides.

Ayons donc, mes Frères, des pensées plus hautes et plus dignes de la sublimité de nos fonctions ; nous tenons la place de Jésus-Christ auprès des fidèles ; nous continuons parmi eux sa mission et son ministère ; nous sommes les vicaires de son amour pour eux, comme dit un Père ; mesurons là-dessus nos obligations : quelle tendresse, quelle élévation, quel désintéressement, quel zèle peut jamais suffire pour les remplir ! Laissons aux morts le soin de leurs morts ; laissons au monde les sollicitudes, les procès, les contestations pour les choses du monde. Pour nous, mes Frères, nous sommes appelés à un genre de milice plus saint et plus élevé ; nous n'avons à combattre que les vices ; nous n'avons à agrandir que le patrimoine et le royaume de Jésus-Christ ; nous ne devons que lui gagner des âmes : tous les autres gains, nous devons les regarder avec l'Apôtre comme de la boue et comme une véritable perte pour nous. Méditez, mes Frères, ces vérités saintes dont on vous a nourris autrefois dans cette maison de retraite ; venez les y puiser encore et les faire revivre dans votre cœur ; ajoutez cette nouvelle consolation à toutes les autres que nous recevons, dans nos visites, de votre bonne conduite ; que les fidèles, loin de se plaindre de vous, trouvent en vous une ressource toujours sûre et une consolation à leurs peines ; soyez leur secours et leur appui, et non pas leurs concurrents et leurs parties ; vainquez par votre charité pour eux la dureté que leur donne une basse naissance et une éducation agreste ; et ayez pour vos peuples les mêmes sentiments de paix, de douceur, d'affabilité, enfin de tendresse, que nous avons pour vous.

[1] I Cor., VI, 7.

CINQUIÈME DISCOURS.

SUITE
DES DIVISIONS ENTRE LES CURÉS ET LES PRÊTRES DES PAROISSES.

1727.

Une réflexion, mes Frères, que je suis obligé d'ajouter aux avis édifiants qu'on vient de vous donner, c'est que ceux d'entre vous en qui nous remarquons moins de régularité dans les mœurs, moins d'amour pour les fonctions, moins de zèle pour le salut des âmes dont on vous demandera un compte si rigoureux, sont toujours les plus vifs et les plus ardents pour soutenir de vaines prétentions qu'un long abus avait introduites ; c'est le seul point de leur ministère qui les intéresse. Peu occupés d'ailleurs d'honorer le sacerdoce par la sainteté de leur vie, qui seule honore un ministre de Jésus-Christ, ils cherchent à l'honorer par des prérogatives usurpées, et dont même ils seraient indignes, quand elles seraient attachées à leur état. Ainsi l'oisiveté, l'orgueil, pour ne rien dire de plus, sont de la part des prêtres les seules sources de ces disputes scandaleuses. Les devoirs essentiels sont négligés ; l'honneur du sacerdoce et le scandale des fidèles ne sont comptés pour rien ; et dans un temps surtout où le clergé de ce diocèse vient de recevoir une humiliation si publique et si douloureuse[1] ; où nous devrions nous réunir et nous ranimer pour effacer, par un saint concours de piété, de zèle, de concorde, d'édification, le souvenir d'un événement si triste et si honteux, nous le réveillons tous les jours par des dissensions et des animosités si publiques qu'elles partagent même et troublent les villes et les paroisses, et qu'on les porte devant des tribunaux laïques où la honte du sacerdoce et l'opprobre du ministère n'ont déjà que trop éclaté.

Notre intention, mes Frères, a été de rétablir l'ordre et la paix dans nos églises ; l'ordre qui y était renversé ; le pasteur n'était plus le père de son peuple, ni le chef des ministres subalternes établis pour travailler sous ses yeux ; la paix qui ne peut subsister que dans l'ordre, y était sans cesse troublée ; et dans cet état de confusion, les fonctions étaient sans fruit, le ministère sans honneur, les fidèles sans secours, et tous nos soins, pour remédier à un abus si universel, inutiles. Il était donc essentiel d'y pourvoir par un règlement général, où l'autorité du prince a concouru avec la nôtre ; mais le même esprit qui l'a dicté doit le faire observer ; c'est-à-dire, comme on vient de vous le représenter avec tant de zèle, que les pasteurs qu'il rétablit à leur place, ne doivent pas en abuser ; que les prêtres aux-

[1] Un curé venait d'être condamné au feu par arrêt du Parlement.

quels il assigne celle que les règles de la hiérarchie leur donnent, doivent penser qu'elle leur sera plus honorable, à mesure qu'ils se rendront plus utiles aux peuples ; et qu'ils seraient inexcusables s'ils perpétuaient encore des divisions, dont le scandale retomberait sur eux seuls, et dont ils porteraient aussi seuls la confusion et la peine.

Nous serions bien plus consolés, si à la place de ces dissensions si messéantes aux ministres de la paix et de la charité, nous voyions partout, comme nous l'avons vu dans différents cantons de ce diocèse, les prêtres et les curés de plusieurs paroisses voisines s'unir ensemble par une sainte association, s'assembler une fois l'année pour s'animer à la pratique de leurs devoirs, et s'obliger par des règlements que nous approuverons toujours avec plaisir, à se donner des avis mutuels et charitables, à exclure même ceux qui se seront dans la suite rendus indignes d'une si édifiante société, à se secourir dans leurs maladies, à veiller sur les besoins temporels et spirituels de leurs confrères mourants, à mettre à couvert de l'avidité et de l'usurpation de leurs proches, et leurs propres effets, et les titres et les registres de leurs églises, et enfin à les aider dans ce dernier moment où plusieurs meurent sans secours et sans consolation, de tous les soins que la charité et l'unité du même ministère doivent inspirer.

Si ces associations édifiantes s'établissaient dans tout le diocèse, nous n'aurions pas besoin de faire des ordonnances, comme nous en allons publier, pour prévenir la dissipation et l'enlèvement des titres et des registres des églises après la mort des curés ; tout demeurerait dans l'ordre requis ; les parents ne se regarderaient pas comme héritiers des monuments publics des églises, d'où dépend la tranquillité publique et la sûreté des mariages, des baptêmes et des familles ; et les paroisses n'ajouteraient pas à la douleur d'avoir perdu leur pasteur, celle de voir disparaître avec lui tous les titres authentiques et tous les témoignages sacrés de leur état et de leur religion.

Mais, mes Frères, afin que ces titres puissent se conserver et se transmettre à vos successeurs, vous devez veiller vous-mêmes pendant votre administration à les mettre en état d'être transmis et conservés. Nous avons été dans nos visites scandalisés de la négligence de plusieurs curés sur un point aussi essentiel. Les statuts du diocèse, les ordonnances de nos rois, les peines rigoureuses qui y sont portées contre les contrevenants, l'intérêt même public ne les touchent point. Les baptêmes, les mariages, les certificats mortuaires; c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus sacré, et qui fait toute la sûreté de l'état et de la religion, tout cela n'est écrit que sur des feuilles volantes, sans ordre, sans soin, sans précaution ; des titres si augustes et si saints sont dispersés à l'aventure comme des papiers de rebut ; et tandis qu'il n'y a point de père de famille qui ne tienne les titres de sa maison et de ses enfants et l'état journalier de ses affaires temporelles dans un ordre scrupuleux et dans des registres sûrs, qui subsisteront après sa mort, des curés, les pères des fidèles, laissent dans un désordre affreux la filiation spirituelle de leurs enfants selon la foi, les témoignages publics de leur origine chrétienne, et tous les titres qui leur donnent droit à l'héritage des enfants de Dieu. Il faut être bien peu touché, mes Frères, de la grandeur et de la sainteté de la religion, bien peu pénétré des devoirs de son ministère[1], bien insensible même au salut et à l'intérêt des fidèles, pour être capable d'une négligence si criminelle et y persévérer même, après en avoir été averti. Et en effet, qu'est-ce qui peut intéresser un pasteur, si la majesté de la religion, si le respect dû à ce qu'elle a de plus saint, si la sûreté publique, la tranquillité des familles et son propre honneur le trouvent insensible ?

Que pourrais-je ajouter à cela pour vous, mes Frères, que ces avis ne regardent point, que vous adresser les belles paroles que saint Paul adressait autrefois aux prêtres et aux fidèles de l'Eglise de Philippes? Elles renferment tout ce que je pourrais vous dire de plus utile et de plus touchant. Au reste, mes Frères, conservez le dépôt de la foi et de la vérité qui vous a été confié ; puisez dans les sources pures, dans l'Ecriture et dans les Pères les principes des mœurs, suivant lesquels vous devez vous conduire et conduire vos peuples ; bannissez les pratiques superstitieuses de vos églises ; ne vous départez jamais des règles de la vérité, sans laquelle tout ce qui porte le nom de piété, est toujours ou un abus ou un scandale : *De cætero, Fratres, quæcumque sunt vera*[2].

[1] *De son ministère*, 1746. — *Du ministère*. R.
[2] Philipp., IV, 8.

Montrez de la retenue dans vos mœurs et dans vos discours ; qu'il ne vous échappe jamais rien d'indécent à la sainteté de votre ministère ; portez sur votre visage une sainte pudeur, et cette gravité sacerdotale qui fait respecter la religion de ceux mêmes qui ne l'aiment pas ; évitez les familiarités suspectes, et souvenez-vous que le soupçon seul là-dessus pour un prêtre est un crime que l'innocence même ne peut justifier : *Quæcumque pudica.*

Faites paraître une équité inviolable dans votre conduite, du désintéressement dans vos fonctions, de la prudence et de la charité dans votre zèle, une égale affection pour tous les fidèles qui vous sont confiés, puisque vous êtes également le père de tous ; point d'animosité que contre le vice, point de prédilection que pour la vertu, point d'acception de personnes, et que les besoins seuls de vos ouailles règlent les soins et les attentions du pasteur : *Quæcumque justa.*

Inspirez aux peuples du respect pour les choses saintes, en les traitant vous-mêmes saintement ; paraissez aux pieds des autels comme les vieillards devant le trône de l'Agneau, frappés de la majesté du Dieu [1] qui y réside ; et que la modestie, la terreur, la profonde religion, dont vous accompagnerez ces fonctions redoutables, apprennent aux fidèles avec quelles dispositions saintes ils doivent y assister : *Quæcumque sancta.*

Rendez-vous aimables à vos peuples, si vous voulez leur devenir utiles ; aimables, non par des familiarités indécentes, en partageant avec eux leurs excès et devenant les compagnons de leurs plaisirs ; mais en partageant leurs afflictions et devenant les consolateurs de leurs peines. Commencez par gagner les cœurs, pour attirer les âmes à Jésus-Christ ; ne rendez point le saint ministère odieux par la rudesse et la bizarrerie de vos humeurs, ou méprisable par la bassesse de vos sentiments ; ne refusez pas aux fidèles qui vous sont commis, votre assistance et vos conseils, puisque vous leur devez même votre vie. Soyez leur consolation, et ils seront la vôtre ; aimez-les comme vos enfants, et ils vous aimeront comme leur père : *Quæcumque amabilia.*

[1] *Du Dieu*, 1746. — *De Dieu.* R.

Ne négligez rien de tout ce qui peut conserver votre réputation pure et sans tache dans l'esprit des fidèles ; abstenez-vous des choses mêmes les plus permises, dès qu'elles peuvent devenir un sujet de scandale à vos frères ; souvenez-vous que tout le fruit de votre ministère est attaché à la bonne opinion qu'ils ont de vous ; n'avilissez pas la religion en vous avilissant vous-mêmes ; que vos exemples préparent le succès à vos instructions ; qu'on ne puisse rien vous reprocher de ce que vous êtes obligés d'interdire aux autres ; et que la bonne odeur de votre vie, répandue dans vos paroisses, devienne toute seule une censure continuelle des vices de vos paroissiens : *Quæcumque bonæ famæ.*

Enfin, mes Frères, continue l'Apôtre, si le souvenir de ces premiers ministres qui nous portèrent la foi, et dont le sang devint la semence de tant de fidèles, vous touche ; si l'exemple même de tants de saints pasteurs que la miséricorde du Seigneur conserve encore à ce diocèse, et qui porte le joug avec vous, ne vous trouve pas insensibles ; s'il vous reste encore quelque désir de vertu, et que toute foi et tout principe de bien ne soient pas éteints dans vos cœurs : *Si qua virtus ;* si les éloges que l'ancienne Eglise d'Auvergne a toujours mérités par une discipline plus exacte et par l'observation plus régulière des anciennes lois, vous inspire une sainte émulation ; s'il vous paraît honteux de dégénérer de la vertu de vos pères et de déshonorer une Eglise dont tant de monuments illustres ont publié les louanges dans tous les siècles et les publient encore de nos jours : *Si qua laus disciplinæ ;* réparez par de nouvelles mœurs et par une nouvelle application à vos devoirs les défauts passés de votre ministère ; occupez-vous sans cesse des avis que nous venons de vous donner ; sanctifiez par eux toutes vos fonctions. Vous honorerez votre ministère ; vous sanctifierez vos peuples, et le Dieu de paix sera avec vous : *De cætero, Fratres, quæcumque sunt vera, quæcumque pudica, quæcumque justa, quæcumque sancta, quæcumque amabilia, quæcumque bonæ famæ ; si qua virtus, si qua laus disciplinæ, hæc cogitate... hæc agite ; et Deus pacis erit vobiscum.*

SIXIÈME DISCOURS.

DES SUITES FUNESTES DU DÉRÉGLEMENT DES PASTEURS.

1728.

Rien de plus édifiant, mes Frères, que les vérités que vous venez d'entendre ; et nous avons cette confiance que ces vérités ont toujours été une règle de conduite pour la plupart de ceux qui nous écoutent ; mais nous ne pouvons aussi dissimuler que parmi tant de pasteurs fidèles et qui sont l'exemple et l'édification de leur troupeau, il ne s'en trouve qui déshonorent leur caractère et qui scandalisent leurs peuples, par des mœurs profanes et fort éloignées de la sainteté de leur état. Ce désordre si affligeant pour l'Eglise, si honteux pour le sacerdoce, est d'autant plus digne de notre douleur et de nos attentions qu'il a toujours été la source de la dépravation générale des mœurs et de l'extinction de la foi parmi les fidèles.

Oui, mes Frères, vous le savez, tant que les ministres ont été saints, l'Eglise a vu avec joie l'innocence et la sainteté régner parmi les fidèles. La pureté du christianisme n'a commencé à déchoir qu'avec la décadence du ministère ; les mœurs publiques n'ont commencé à se corrompre qu'avec la corruption des prêtres ; et le désordre, comme dit l'Esprit-Saint, a commencé par la maison de Dieu. Ainsi, c'est nous seuls qui décidons, pour ainsi dire, de la perte ou du salut des peuples ; c'est sur nous seuls que roule l'agrandissement ou la diminution du règne de Jésus-Christ sur la terre, la consommation ou la destruction de son œuvre, le fruit ou l'inutilité de son sang et de sa mission, la gloire ou l'opprobre de la religion, le progrès ou l'affaiblissement de la foi, et tout le succès des desseins de Dieu sur le salut des hommes.

Dès que nous sommes établis dans le saint ministère, nous devenons ou des colonnes saintes pour soutenir les faibles, ou des pierres de scandale où les forts mêmes viennent se briser ; nous devenons ou des serpents d'airain élevés pour guérir les plaies de la multitude, ou des veaux d'or placés dans le camp du Seigneur pour lui être une occasion de chute, de dissolution et d'idolâtrie. Nous ne pouvons plus ni tomber ni demeurer fermes tout seuls ; et la destinée des âmes sur lesquelles nous sommes préposés, est attachée à la nôtre.

Or, mes Frères, quoi de plus intéressant pour nous rappeler aux devoirs de notre état, si nous étions assez malheureux que de nous en être écartés ? Quelle affreuse situation pour un pasteur infidèle, de pouvoir se dire sans cesse à lui-même : « Je ne suis établi dans l'Eglise que pour détruire et non pour édifier ; je deviens le tentateur et le meurtrier des âmes dont j'aurais dû être le sauveur et le père ; je ne suis chargé de la dispensation du sang de Jésus-Christ et des grâces de l'Eglise que pour faire

servir à la perte des fidèles tout ce qui devait leur faciliter le salut ; je ne suis devenu dépositaire de la doctrine, de la foi, de la piété, que pour les anéantir et les corrompre ; et j'emploie contre la religion tout ce que la religion m'avait confié de plus saint pour la maintenir et pour la défendre. »

Voilà cependant, sans outrer le discours, voilà l'état d'un mauvais pasteur : il est d'avance cet homme de péché, dont parle saint Paul, assis dans le temple de Dieu pour déclarer la guerre à Jésus-Christ, et venir lui enlever les âmes jusqu'au pied des autels élevés pour les sanctifier.

Car de bonne foi, mes Frères, que peut devenir au milieu des campagnes un pauvre peuple grossier et ignorant, conduit par un prêtre scandaleux et corrompu ? Cette seule image me touche et me fait horreur. Ce peuple ne connaît point d'autre Evangile que vos mœurs, point d'autre religion que votre respect pour les choses saintes, point d'autre devoir que vos exemples ; vous êtes pour eux leur loi et tout leur christianisme. Hélas ! les pasteurs les plus fidèles, à force de zèle et d'instruction, ont encore bien de la peine à ramener leur ignorance et leur grossièreté à l'esprit de la vie chrétienne, à les désabuser d'un culte indécent et superstitieux, à les rappeler d'une vie tout animale et sauvage à des mœurs plus saintes ou du moins plus raisonnables. Il faut qu'ils travaillent à en faire des hommes, pour ainsi dire, avant que d'en former des chrétiens.

Que deviendra donc ce peuple grossier et infortuné entre les mains d'un curé scandaleux ? Toutes les ressources de la religion lui deviennent inutiles et même pernicieuses. Plus d'instruction ; car comment instruire un peuple que vous scandalisez tous les jours ? Plus de sacrements ; car comment leur apprendrez-vous à approcher saintement des choses saintes que vous profanez sans cesse à leurs yeux ? Plus de foi ; car comment croiront-ils ce que vous paraissez ne pas croire vous-même ? Plus d'horreur pour le vice ; car que peuvent-ils voir de criminel à ce que vous autorisez par vos exemples ? Il faudrait des miracles de la grâce pour préserver une seule âme dans une Eglise si malheureusement partagée. N'êtes-vous donc né que pour le malheur de vos frères ; et ne vous avons-nous appelé à notre secours et au saint ministère que pour mettre le loup dévorant dans une portion du troupeau qui nous a été confié ? Non, mes Frères, un mauvais prêtre est un des plus grands fléaux que la colère de Dieu puisse faire naître sur la terre.

Mais, mes Frères, plus la situation d'un pasteur infidèle est déplorable, plus la fidélité d'un ministre irrépréhensible est pleine de consolation. Il continue sur la terre la mission et le ministère de Jésus-Christ ; il coopère avec lui à la consommation des saints, à l'édification de son corps mystique, à l'accomplissement de tous ses desseins de miséricorde sur les hommes ; il est ici-bas, en un sens, comme Jésus-Christ, le sauveur de son peuple, le réconciliateur du ciel et de la terre ; il pourra avec confiance, en paraissant un jour devant le Père céleste accompagné de tous les siens, lui dire, comme Jésus-Christ : « Voilà les fidèles que vous m'avez confiés ; je n'en ai perdu aucun ; ils étaient à vous avant la naissance du monde ; et je vous les rends, parce que vous ne me les aviez donnés que pour les sanctifier dans la vérité, et afin qu'ils pussent chanter avec tous vos élus les louanges éternelles de votre grâce. »

Que notre vocation est sublime, mes Frères ! mais nos devoirs le sont autant que notre vocation. Animons-nous donc tous ensemble, et par l'éminence de nos fonctions, et par les fruits consolants qui y sont attachés ; ne négligeons aucun des moyens que les lois de l'Eglise, et celles en particulier de ce diocèse, nous fournissent pour nous conserver dans l'esprit de notre vocation.

Pour cela, souffrez que je vous recommande :

Premièrement, une assistance plus régulière à nos synodes ; ce doit être une consolation pour vous de venir nous confier vos difficultés et vos peines ; de vous retrouver ici avec vos frères, et puiser dans la source les règles de conduite, afin que ce soit le même esprit qui fasse mouvoir tout ce grand corps.

Secondement, plus d'exactitude pour les conférences que nous avons établies ; elles maintiennent parmi vous l'union, le goût de l'étude, l'amour des fonctions, et préviennent l'ignorance, l'oisiveté, la vie solitaire et sauvage, et bien d'autres inconvénients à craindre dans les campagnes [1].

[1] Massillon établit ou plutôt rétablit dans son diocèse les conférences ecclésiastiques.

Troisièmement, enfin les retraites annuelles dans notre séminaire ; nous vous les recommandons et vous y exhortons autant qu'il est en nous.

Nos fonctions entraînent toujours avec elles une dissipation inévitable ; en travaillant pour les autres, nous dépérissons nous-mêmes; nos forces, notre ferveur s'épuisent, ce semble, et se ralentissent à mesure que nous les employons pour nos frères ; l'usage même journalier des choses saintes nous en fait une espèce d'habitude qui ne réveille plus notre foi et notre piété ; et les actions les plus redoutables de la religion deviennent insensiblement pour nous, par une longue accoutumance, comme les actions les plus communes et les plus ordinaires de la vie.

Ainsi, peu à peu le premier esprit de ferveur s'éteint, le zèle se relâche, le goût des fonctions se perd, la piété s'endort, et nous tombons dans un état d'indolence, de paresse, de dégoût, de dissipation, de familiarité avec l'autel saint et les fonctions les plus terribles du ministère; dans un état, dis-je, qui n'est jamais loin de la profanation et du précipice.

Nous avons donc besoin de ressusciter de temps en temps cette première grâce du sacerdoce ; de venir nous recueillir dans une maison sainte pour réparer nos pertes, pour y reprendre de nouvelles forces, pour y rappeler ces protestations de fidélité que nous y avions faites au pied des autels dans ces premières années où nous nous y disposions au saint ministère ; enfin, pour y nourrir ou rallumer ce feu sacré dont nous étions alors embrasés, et qui est si nécessaire pour le succès de nos fonctions. Nous espérons que ces avis ne vous seront pas inutiles ; et nous vous conjurons de faire encore moins d'attention à l'autorité qu'à la tendresse de celui qui vous les donne.

SEPTIÈME DISCOURS.

DE L'EXCELLENCE DU MINISTÈRE.

1729.

Vous attendez de moi sans doute, mes Frères, quelque parole d'instruction et de consolation. Je me contenterai cependant aujourd'hui de vous conjurer de méditer souvent ces paroles de l'Apôtre dans son épître aux Romains; elles renferment tout. Les pasteurs fidèles, et ceux qui ne le sont pas, y trouveront également, les uns de quoi s'édifier, et les autres de quoi se confondre.

Tu... [*qui*] *gloriaris in Deo, et nosti voluntatem ejus, et probas utiliora, instructus per legem, confidis te ipsum esse ducem cœcorum, lumen eorum qui in tenebris sunt, eruditorem insipientium, magistrum infantium..... qui ergo alium doces, te ipsum non doces,* et le reste[1]. Revenons, mes Frères, sur ces paroles que nous ne saurions jamais trop méditer devant Dieu.

Tu... [*qui*] *gloriaris in Deo.* Nous donc, mes Frères, dont la plus grande gloire ici-bas même est d'être les ministres de Dieu ; nous qui devons à la religion toute seule les distinctions

[1] Rom., II, 17 et suiv.

dont nous jouissons parmi les hommes ; nous que l'honneur du sacerdoce tout seul a tirés la plupart d'un état vil et obscur selon le monde, et rendus respectables aux peuples ; nous qui sommes si jaloux des honneurs et des prérogatives attachées à notre état, et qui nous en glorifions tous les jours : *Tu...* [*qui*] *gloriaris in Deo* ; n'affaiblissons donc point par nos mœurs la vénération due à notre consécration ; n'accoutumons point les peuples à séparer notre personne de notre caractère, ou plutôt à faire retomber sur la sainteté de notre caractère les mépris et les opprobres qui ne devraient être attachés qu'à notre personne. Honorons en nous le sacerdoce, si nous voulons qu'il nous honore : l'onction sainte qui nous a consacrés, doit, il est vrai, nous attirer du respect ; mais la piété toute seule peut nous rendre respectables ; et dès que les peuples ne la retrouvent plus en nous, leur mépris augmente à proportion du respect qui nous était dû ; et ce qui devait nous attirer leur vénération et leurs hommages, ne sert plus qu'à aggraver notre honte et notre opprobre. Le monde ne connaît rien, et il n'est rien en effet de plus méprisable, qu'un mauvais prêtre.

Tu... [*qui*] *gloriaris in Deo, et nosti voluntatem ejus, et probas utiliora, instructus per legem.*

Nous qui avons été nourris depuis notre enfance des plus saintes vérités de la loi ; nous qu'une éducation ecclésiastique a instruits de bonne heure, non-seulement des règles communes de la religion, mais des devoirs sublimes attachés à la sainteté de notre état, que répondrons-nous à Dieu, si nos mœurs n'ont pas répondu à nos lumières ; si, avec plus de connaissance que le peuple, nous sommes peut-être moins religieux, moins charitables, moins désintéressés, moins tempérants, moins modestes, moins respectueux pour tout ce qui regarde les choses saintes, que lui ? Une seule vérité annoncée à un simple fidèle lui ouvre souvent les yeux, le touche, le rappelle à Dieu ; et nous qui les annonçons toutes, nous persévérons dans notre léthargie et notre endurcissement? Notre aveuglement semble croître et s'affermir au milieu de nos lumières ; et nous nous égarons en portant le flambeau qui montre la voie, et nous périssons en sauvant nos frères.

Et probas utiliora, instructus per legem. Nous qui savons jusqu'où l'Evangile pousse la perfection de la vie chrétienne, la mortification des sens, la haine du monde, le détachement et le mépris de tout ce qui passe, le désir continuel des biens éternels, nous sommes plus attachés à la terre, à des intérêts sordides, plus avides, plus esclaves de nos sens ; nous vivons moins de la foi et de l'esprit que le peuple grossier qui discerne à peine le bien du mal, mais à qui un fonds de religion et de crainte de Dieu tient lieu de science et de lumière. Hélas ! mes Frères, nous regardons quelquefois ce pauvre peuple, et sa grossièreté sur les choses de la religion, avec une sorte de mépris. L'ignorance, il est vrai, les mène aisément à la superstition ; mais du moins cette superstition elle-même n'est qu'un excès de religion : la simplicité de leur foi en excuse devant Dieu les pieuses crédulités ; ils en font trop faute de lumière, mais par une abondance de foi ; et nous faute de foi, et abusant de nos lumières, nous ne faisons jamais qu'en partie et fort imparfaitement le bien que nous connaissons, et que nous savons que Dieu demande de nous. Ainsi, l'ignorance des peuples les conduit à des excès de dévotion ; et nous, avec nos prétendues connaissances, nous vivons la plupart sans être même touchés des choses de la religion, sans aucun sentiment de piété véritable.

Confidis teipsum esse ducem cœcorum, lumen eorum qui in tenebris sunt, eruditorem insipientium, magistrum infantium, habentem formam scientiæ et veritatis in lege.

C'est-à-dire, mes Frères, que ce qui fait notre confiance, devrait devenir le motif continuel de nos plus justes frayeurs. Nous sommes les conducteurs des aveugles, *ducem cœcorum ;* mais les guidons-nous ? les éclairons-nous ? paraît-il dans la conduite de ces peuples qui nous sont confiés, qu'ils ont un chef et un conducteur ? ne sont-ils pas comme des brebis qui errent sans pasteur ? les instruisons-nous ? nos exemples soutiennent-ils nos instructions? ne sommes-nous pas des aveugles qui en conduisons d'autres ? ne les précipitons-nous pas avec nous dans la même fosse, soit par la négligence avec laquelle nous les instruisons, soit en contredisant nos instructions par nos mœurs ? nos titres les plus glorieux ne deviendront-ils pas eux-mêmes le sujet terrible de notre condamnation et de notre ignominie ? *Lumen eorum qui in tenebris sunt.* Sans doute que nous sommes la lumière de ceux qui

sont dans les ténèbres ; mais si cette lumière, comme dit Jésus-Christ, devient ténèbres elle-même, tout le corps, continue Jésus-Christ, tout un peuple, toute une Eglise, deviendra ténébreuse : *Totum corpus tuum tenebrosum erit*[1]. Dieu nous avait établis les seuls canaux des grâces et des lumières pour ce pauvre peuple ; mais le canal bouché, infecté, corrompu, il n'en sortira plus que de la puanteur, l'infection et les ténèbres, qu'une contagion qui infectera tout le troupeau ; et la mort coulera sur ce pauvre peuple, de la même source d'où devait couler sur eux le salut et la vie. Nous sommes la lumière de ceux qui sont dans les ténèbres, *lumen eorum* ; mais c'est la prière et l'étude qui nous rendent la lumière des fidèles : la prière est la science du cœur, qui seule rend utile l'étude qui est la science de l'esprit. Or, comment allier le goût et l'usage de la prière avec la vie dissipée que mènent la plupart d'entre vous? A l'égard de l'étude, les premières années y sont employées ; le sacerdoce obtenu, les livres et les études tombent et disparaissent ; dès qu'on est chargé d'un ministère public qui nous oblige d'instruire les peuples, on cesse de s'en rendre capable ; et l'on oublie même le peu qu'on avait appris, dès qu'on est parvenu à une place où il ne s'agit plus que d'en faire usage.

Eruditorem insipientium. Les livres saints appellent des insensés ceux qui mettent toute leur application aux choses présentes et qui oublient les éternelles. C'est donc à nous à leur apprendre que la crainte de Dieu est la seule sagesse de l'homme : *Eruditorem...* ; que tout le reste n'est que folie et affliction d'esprit ; que n'avoir de la raison, de la prudence, de la conduite, des lumières, que pour les choses de la terre, que pour amasser des biens périssables, que pour se faire ici-bas une fortune douce, commode, et y établir sur le sable une cité permanente, sans penser à celle qui nous est préparée dans le ciel ; que cette prudence est la prudence des insensés, et la dernière et la plus grossière de toutes les folies. Cependant, loin de les en détromper, nos soins, notre application à amasser, nos inclinations toutes fixées à la terre, notre avarice basse et sordide, ne les confirment-ils pas dans cette erreur déplorable? L'avarice des prêtres n'est-elle pas devenue si commune qu'elle a presque passé en proverbe? N'est-ce pas un opprobre comme répandu dans tout le sacerdoce ; et tous les jours la mort des pasteurs ne confirme-t-elle pas ce honteux scandale ; et ne manifeste-t-elle pas avec le trésor d'iniquité qu'ils avaient accumulé, et leur dureté envers les pauvres, et la honte du ministère, et la justice des plaintes et des murmures des peuples ?

Magistrum infantium. L'innocence des enfants nous est confiée ; leur foi et leur religion est un dépôt sacré que Dieu a mis entre nos mains ; nous les y avons associés par le baptême ; c'est à nous à la cultiver en eux, à l'affermir, à la faire croître par nos instructions : ils tiennent de nous le titre qui les a faits chrétiens ; c'est à nous à leur apprendre à quoi les engage ce titre auguste, à cultiver ces jeunes plantes que nous avons plantées nous-mêmes dans le champ de Jésus-Christ ; *Magistrum infantium.* Nous devons avoir pour eux une tendresse de mère, puisque c'est nous qui les avons enfantés à l'Eglise. C'est là un des devoirs les plus essentiels et les plus consolants de notre ministère, celui même dont nous devrions être le plus jaloux. Je sais que beaucoup de bons pasteurs le remplissent avec fidélité ; et nous avons été nous-mêmes avec consolation, dans nos visites, témoins là-dessus de leur application et de leur zèle ; mais combien en est-il qui le négligent ? Je le dis avec douleur, combien de paroisses où ces pauvres enfants abandonnés connaissent à peine le Dieu qu'ils adorent ; où ils ne savent de la religion et de nos mystères, que ce que l'ignorance et la grossièreté de leurs parents a pu leur en apprendre ; et où Jésus-Christ par le nom de qui seul ils peuvent être sauvés, est un Dieu aussi inconnu pour eux que pour ces nations sauvages, qui n'ont jamais entendu parler de lui ? Et comme c'est dans l'enfance seule que ces pauvres gens de la campagne peuvent être instruits ; et que dès qu'ils sont un peu avancés en âge, leurs travaux et les besoins de la vie ne leur en laissent plus le loisir ; par là se forment des paroisses entières, des peuples entiers, sans religion, sans foi, sans aucune teinture de christianisme ; en un mot, tels qu'ils auraient besoin que de nouveaux apôtres y allassent prêcher la foi, comme les Austremoine [1] la prêchèrent autrefois à

[1] Matth., VI, 23.

[1] Premier évêque de Clermont.

eurs pères. Cependant, il se trouve des pasteurs qui avec des talents pour l'instruction, croiraient s'avilir par ce ministère ; ils s'en déchargent sur des ministres inférieurs ; l'instruction des enfants qui parut à Jésus-Christ lui-même si digne de son zèle, ne leur paraît pas digne de leurs talents ; ils se réservent pour des ministères plus éclatants, mais qu'ils remplissent toujours sans fruit, parce qu'ils n'y recherchent qu'eux-mêmes.

Aussi, écoutez la conclusion de l'Apôtre ; elle nous regarde tous ; et ne perdez jamais de vue des vérités qui nous touchent de si près.

Qui ergo alium doces, teipsum non doces. Vous donc, dont la fonction essentielle est d'instruire les autres et de leur montrer la voie du salut, vous ne commencez point par vous la montrer à vous-même. Quel fruit pouvez-vous espérer de vos instructions que vous contredisez tous les jours par vos exemples ? Vos mœurs forment une voix bien plus puissante et plus persuasive que vos discours ; elles crient continuellement à ceux qui vous écoutent : « Méprisez ce que nous vous disons, et tenez-vous-en à ce que vous nous voyez faire » ; et cette instruction mortelle est la seule qui trouve les cœurs dociles.

Qui prædicas non furandum, furaris. Vous qui invectivez si haut contre l'injustice, contre ceux qui font tort à leur prochain, qui oppriment leur faiblesse, qui usent de chicane et d'industrie pour usurper ce qui ne leur appartient pas, n'avez-vous rien à vous reprocher là-dessus ? Des chicanes injustes suscitées à ceux dont vous deviez être le protecteur et le père, ne vous ont-elles pas revêtu de leurs dépouilles ? Leur bien ne vous a-t-il pas paru plus souhaitable que leur salut ; et les plaintes qui nous sont souvent revenues de ces scandaleuses oppressions, en déshonorant votre ministère, ont-elles seulement touché votre cœur ?

Qui dicis non mœchandum, mœcharis. Vous qui apprenez tous les jours aux fidèles, que le corps du chrétien est le temple du Saint-Esprit ; qui exhortez les personnes que vous unissez par un sacrement honorable à respecter la sainteté du lien conjugal ; vos familiarités suspectes, votre habitation défendue par les canons et par les lois du diocèse avec des personnes d'un sexe différent, lois dont vous vous faites dispenser tous les jours, en surprenant la charité de vos supérieurs par mille prétextes frivoles ; la liberté de vos manières et de vos entretiens peut-elle inspirer à vos peuples l'horreur d'un vice dont vous portez tous les soupçons jusqu'au pied de l'autel ; et l'amour d'une vertu si chère au sacerdoce, et dont vous êtes si peu jaloux d'en sauver du moins les apparences ?

Qui abominaris idola, sacrilegium facis. Vous qui regardez comme une abomination dans le lieu saint, comme un païen et un idolâtre, un ministre qui se rend seulement suspect dans sa foi, vous portez tous les jours à l'autel une conscience douteuse qui vous expose au sacrilége. Vous respectez la vérité des saints mystères ; et vous n'en respectez pas la sainteté ; et vous les traitez sans précaution, sans recueillement, sans décence souvent et sans gravité. Vous avez horreur des dogmes qui blessent la pureté de la foi ; et vous n'en avez point des mœurs dissipées et peu sacerdotales avec lesquelles vous venez à l'autel profaner et crucifier de nouveau Jésus-Christ, l'auteur et le consommateur lui-même de la foi. Vous croyez honorer l'Eglise en demeurant soumis et fidèle à ses décisions ; et vous la déshonorez, et vous exposez la religion à la risée des mondains, en violant à leur vue ses règles les plus saintes : *Qui in lege gloriaris, per prævaricationem legis Deum inhonoras.*

Nomen enim Dei per vos blasphematur inter gentes[1]. C'est par où l'Apôtre finit cette instruction. Oui, mes Frères, avouons-le ici en gémissant : si la foi est presque éteinte parmi les fidèles ; s'il se trouve aujourd'hui tant de ces esprits licencieux qui traitent avec un air de dérision et de blasphème ce que la foi a de plus respectable ; si la plupart des gens du monde, de ceux mêmes qu'on regarde comme de sages mondains, ne se font pas même de la religion une affaire sérieuse : c'est le peu de piété, de modestie, de charité, de régularité, qu'ils remarquent dans notre conduite ; c'est la vie oiseuse et mondaine des prêtres qui les a menés là. La désolation a commencé par le lieu saint.

Nomen enim Dei per vos blasphematur inter gentes. Ce sont nos exemples seuls qui effacent tous les jours du cœur des fidèles ce qui leur restait encore de crainte de Dieu. Ils allèguent tous les jours nos passions, vous le

[1] Rom., II, 23.

savez, pour justifier en eux des passions semblables ; nos exemples calment leurs remords et leur font trouver dans des mœurs qui nous ressemblent, une sécurité que leur conscience leur aurait refusée ; ils croient qu'il n'y a rien de sérieux dans les devoirs d'une religion que ses ministres eux-mêmesleur apprennent à mépriser ; et que le vice ou la vertu ne sont que des noms et des leçons qu'on donne à l'usage plus qu'à la vérité. *Nomen enim Dei per vos blasphematur inter gentes.*

Et ne croyez pas, mes Frères, pour vous le dire en finissant, que ces réflexions ne regardent que les prêtres scandaleux ; j'ai cette confiance dans le Seigneur qu'il n'en est aucun parmi ceux qui m'écoutent ; elles regardent tous ceux qui mènent une vie tiède, mondaine, toute commune, qui ne laissent pas paraître de grands vices dans leur conduite, mais aussi qui ne montrent à leur peuple aucune vertu ; dont les mœurs n'ont rien de criant ; mais rien aussi qui inspire la piété ; rien qui scandalise, mais rien aussi qui édifie ; ils sont faits comme le commun des hommes ; ils aiment le plaisir, la bonne chère, la dissipation ; ils haïssent la prière, l'étude, le recueillement ; ils cherchent les sociétés mondaines pour se désennuyer de leurs fonctions ; il ne nous revient pas de grandes plaintes de leur conduite ; mais il ne nous revient aussi aucun témoignage du bien qu'ils font dans leurs paroisses.

Or, mes Frères, pour un prêtre et un pasteur surtout, ne pas édifier, c'est scandaliser ; ne montrer rien en soi, dans ses entretiens, dans ses inclinations, dans ses démarches, dans tout son genre de vie qui excite à la vertu, c'est inspirer, c'est autoriser le vice ; ne pas confirmer, par la sainteté de ses mœurs la sainteté, la sévérité des vérités qu'il annonce, c'est les désavouer ; en un mot, n'être pas plus saint que son peuple, c'est être un mauvais pasteur et déshonorer son ministère. Que ces grandes réflexions, mes Frères, nous rappellent souvent à nous-mêmes ; pensons quelquefois que ce ne seront pas les grands désordres qui damneront la plupart des pasteurs ; et qu'il y en aura infiniment plus qui seront condamnés pour n'avoir fait aucun bien dans leurs églises que pour y avoir opéré de grands maux. L'arbre qui ne porte point de fruit est frappé de malédiction, comme l'arbre mort est déraciné ; et l'Evangile condamne aux mêmes ténèbres et aux mêmes tourments éternels et le serviteur inutile et le serviteur infidèle.

HUITIÈME DISCOURS.

DE L'INSTRUCTION DES ENFANTS.

1730.

A tout ce que vous venez d'entendre sur le devoir le plus essentiel de votre état, qui est l'instruction des enfants, j'ajouterai encore une réflexion que je vous prie de faire avec moi ; c'est que de votre fidélité à remplir ce devoir dépend tout le fruit à venir de votre ministère et de celui même de vos successeurs.

Je dis de votre ministère ; oui, mes Frères, vous fermez à ces enfants que vous négligez, que vous laissez croître dans l'ignorance de nos devoirs et de nos mystères, vous leur fermez toutes les ressources qu'ils pourraient trouver un jour dans vos instructions. Ce sont des plantes que vous avez laissé sécher dès leur naissance ; vous aurez beau les arroser, les cultiver dans la suite ; le mal est sans remède ; elles ne sont plus susceptibles d'aucun accroissement. Ce sont des enfants auxquels vous avez donné par le baptême la naissance selon la foi ; mais les abandonnant aussitôt, ils deviennent comme ces enfants exposés, ces malheureux fruits de l'inhumanité de leurs parents, qui ignorent pour toujours leurs titres, leur origine, Jésus-Christ leur frère, dont ils sont cohéritiers, et l'Eglise leur mère qui les a enfantés dans son sein ; l'abandonnement de leur vie répond toujours à celle de leur état. Or, mes Frères, pouvez-vous les avoir sans cesse sous les yeux, et ne pas vous reprocher votre insensibilité à l'égard de ces innocentes victimes auxquelles vous n'avez donné, ce semble, par le sacrement de la régénération, la vie de la grâce, que pour la leur ravir autant qu'il est en vous, et les étouffer, pour ainsi dire, dans le berceau, en ne les nourrissant pas du lait de la doctrine sainte ? Vous avez horreur de la barbarie d'une mère qui, après avoir donné la vie à son enfant, l'expose et l'abandonne ; mais n'est-ce pas là l'image naturelle de la dureté d'un pasteur, lequel après avoir donné la vie de la foi à ses enfants, les expose, les abandonne et les livre à tous les malheurs de l'ignorance entière de la foi qu'ils ont reçue, mille fois plus funestes que ceux de l'indigence ? Ils porteront devant Dieu le titre auguste et ineffaçable du christianisme, il est vrai ; mais ce titre sera le titre terrible de votre condamnation bien plus que de la leur ; il s'élèvera contre vous et demandera vengeance de la profanation et de l'avilissement où vous l'avez laissé, après en avoir embelli leur âme. Vous aurez fait des chrétiens sans religion, sans connaissance de Jésus-Christ et de ses mystères ; comment pourrez-vous jamais réparer à leur égard le défaut de ces premiers soins ? Que pourrez-vous élever dans un édifice où vous n'avez jeté aucun fondement que de tristes ruines ?

Mais ce qu'il y a ici de triste, c'est que vous préparez à vos successeurs le même scandale ;

vous laissez en mourant au milieu de votre peuple une malédiction, une plaie où leur zèle ne saurait jamais trouver de remède. Car, je vous prie, quel fruit pourra faire après vous un saint prêtre dans une paroisse où il ne trouvera aucune connaissance de la religion ; où il faudrait ramener aux premières instructions de l'enfance des fidèles que leur âge ou leurs occupations en rendent désormais incapables ? La honte toute seule de redevenir enfants mettra toujours un obstacle invincible aux soins d'un pasteur fidèle, qui voudrait, comme l'Apôtre, leur donner du lait, au lieu d'une nourriture solide ; ils mourront sans connaître Jésus-Christ qui les a rachetés, l'Eglise qui les a régénérés, l'Esprit-Saint qui les avait sanctifiés ; et du sein du christianisme, et du milieu des lumières de l'Evangile, sortiront des âmes semblables à celles qui sortent des régions infidèles, et qui porteront devant Dieu les ténèbres et toute l'ignorance des Indiens et des sauvages.

Souvenez-vous donc, mes Frères, que les enfants sont la portion la plus pure de votre troupeau, et celle par conséquent qui doit vous être la plus chère ; n'ayez pas honte de vous abaisser jusqu'à eux ; c'est la fonction la plus consolante et la plus honorable de notre ministère. Nos autres soins, nous les donnons à des pécheurs ; et en les traitant de leurs plaies, il est toujours à craindre que nous ne contractions quelque souillure ; c'est là où il faut s'abaisser, et descendre dans la profondeur de leur corruption et de leur misère. Mais ici rien ne fait rougir la noblesse et la sainteté de nos fonctions ; il n'est rien de si grand et de si digne de nos hommages sur la terre que l'innocence. Respectons dans ces âmes tendres et innocentes le trésor précieux de la première grâce du baptême qu'elles conservent encore, et que nous avons toujours perdue. Nous honorons d'un culte public les saints, qui, après avoir eu le malheur de la perdre, l'ont recouvrée par les travaux de la pénitence ; pourquoi n'aurions-nous pas le même respect pour des enfants en qui ce don de justice et de sainteté habite encore ? Regardons-les avec une espèce de culte, comme des temples purs où réside la gloire et la majesté de Dieu, que le souffle de Satan n'a pas encore souillés ; entrons dans ces vues de la foi ; et les soins que leur bas âge demande de nous, loin de nous paraître bas et méprisables, nous paraîtront dignes de toute la sublimité de notre ministère. Ce sont des dépôts précieux à la garde desquels nous devons veiller ; les placer avec respect dans nos temples dont ils honorent la sainteté, et en être aussi jaloux que de ces restes précieux des martyrs qui reposent sous nos autels, et qui s'attirent les hommages et la vénération de nos peuples. Je ne pousserai pas plus loin cette réflexion : nous avons été témoins, dans nos visites, de l'exactitude de la plupart des pasteurs à remplir ce devoir ; et notre dessein, dans ce que nous venons d'en dire, est plutôt d'encourager leur fidélité, que de réveiller leur négligence.

NEUVIÈME DISCOURS.

DE L'AVARICE DES PRÊTRES.

1731.

Il vous a peut-être paru, mes Frères, d'abord que l'instruction édifiante que vous venez d'entendre sur l'usage des biens ecclésiastiques, ne convenait guère à la plupart d'entre vous. La médiocrité de vos revenus, qui suffit à peine à vos besoins, semble vous mettre à couvert des abus ordinaires dans l'usage des biens consacrés à l'Eglise; vous vous trompez, mes Frères; c'est cette médiocrité qui devrait rendre ces abus plus rares parmi vous, c'est elle-même souvent qui les multiplie, et qui devient tous les jours un prétexte pour les justifier à vos yeux. Ce n'est pas l'abondance qui fait le crime; c'est la manière d'acquérir et de jouir de ce que l'on possède. Ce n'est pas toujours dans le plus ou moins de revenus qu'est le danger; c'est dans l'âpreté et la dureté qui les exige; c'est dans l'attachement et l'avarice sordide qui en use; c'est enfin dans le scandale, qui, après les avoir accumulés, laisse en proie à des héritiers profanes des biens consacrés à des usages saints. Voilà les abus qui ont fait souvent, dans nos visites, vous le savez, le sujet de notre douleur et de nos remontrances.

Je dis l'âpreté et la dureté qui les exige. Nous avions cru prévenir ce scandale par un règlement qui fixe et assure vos droits; mais ce règlement lui-même, cette lettre de la loi, n'a servi qu'à multiplier les prévarications, ou par l'infidélité publique de ceux qui passent les sages bornes que nous avions posées, ou par les interprétations fausses et favorables à l'avarice, que quelques-uns y donnent tous les jours. Ce que l'Apôtre exige d'abord d'un ministre, vous le savez, c'est qu'il ne puisse pas même être soupçonné de ne se proposer point d'autre prix de la sainteté et de la sublimité de ses fonctions, qu'un gain sordide: *Non turpis lucri cupidum*[1]. Tout notre ministère est un ministère de charité, de désintéressement et d'édification. Quel caractère donc pour un pasteur et pour un père, de vendre durement et rigoureusement ses soins et sa tendresse à ses enfants; d'être à leur égard un exacteur dur et inexorable et un abject mercenaire, tranquille sur le salut ou sur la perte de son troupeau, et uniquement occupé du profit sordide et temporel qu'il en retire! Oui, mes Frères, que les instructions d'un pasteur de ce caractère soient sans fruit, ce n'est pas ce qui le touche; que toute sa vie se soit passée sans que ses fonctions aient gagné une seule âme à Jésus-Christ, son zèle le laisse là-dessus fort tranquille; il ne se plaint pas de l'inutilité de ses peines; il ne le sent pas. Mais que ses fonctions ne lui rapportent pas le prix vil et abject qu'il en avait attendu; c'est là que sa douleur et sa vivacité se réveillent, qu'il compte ses soins perdus, et qu'il commence à sentir le chagrin d'être un ouvrier inutile. Je sens, mes Frères, que la dignité de notre mi-

[1] Tit., I, 7.

nistère rougit elle-même de ces reproches ; et c'est à regret qu'ils sortent ici de ma bouche devant un presbytère si respectable. Mais avec qui pourrais-je me consoler de ces scandales, qu'avec vous, mes Frères, qui ne les ignorez pas, et qui en gémissez tous les jours avec moi ? Si ces plaies, comme tant d'autres, étaient cachées dans le secret du sanctuaire, nous pourrions ici les dissimuler ; mais de cette dureté mercenaire qui exige au-delà des règles, naissent tous les jours des contestations et des procès scandaleux ; et les tribunaux laïques eux-mêmes retentissent de la honte du sacerdoce. De là le pasteur odieux et méprisable à son troupeau, et la religion, dans l'esprit d'un peuple grossier, devenue un gain et un trafic sordide : et ce qu'il y a ici de plus déshonorant pour le ministère, c'est que ces fidèles dont vous exigez vos droits avec plus de dureté, vivent dans une misère capable de toucher les cœurs les plus barbares ; et loin de trouver dans leur pasteur un père qui les console ou qui les soulage, n'y trouvent qu'un tyran qui achève de les accabler.

Je sais qu'il peut arriver que la grossièreté ou le peu de religion de quelques-uns d'entre le peuple aille jusqu'à vous refuser votre honoraire le plus légitime ; mais, outre que ces accidents sont rares, je dis qu'ils le sont encore plus à l'égard des pasteurs que leur zèle, leur piété, leur désintéressement, rend respectables à leur peuple ; et qui, loin d'exiger au-delà des bornes prescrites, savent relâcher de leurs droits et compatir à la misère de leurs paroissiens, dans les occasions où la charité, la justice et l'humanité seule semblent le demander. Je dis que le refus que font quelquefois les fidèles de s'acquitter envers leur pasteur des droits attachés à ses fonctions, prend presque toujours sa source dans l'injustice et la dureté du pasteur lui-même, qui veut exiger ou au-delà de ses droits, ou au-delà des facultés des pauvres desquels il les exige. Ce qu'il y a de bien vrai, mes Frères, c'est que ces altercations honteuses qui arrivent tous les jours dans les paroisses entre les fidèles et leur pasteur à l'occasion de ces droits temporels, n'arrivent que dans les paroisses où les pasteurs ne sont ni les plus édifiants, ni les plus charitables, ni les plus réguliers de ce diocèse.

Voilà, mes Frères, le premier abus dans l'usage des biens de l'Eglise, la dureté qui les exige. Le second, c'est l'avarice sordide qui après les avoir exigés avec dureté se les refuse à soi-même, et encore plus à ceux qui sont dans l'indigence. Vous le savez, mes Frères, et une triste expérience ne le confirme que trop tous les jours : les curés les plus durs, les plus âpres à exiger leurs droits, sont ceux qui vivent d'une manière plus sordide et plus indécente ; ils avilissent leur caractère par un genre de vie qu'une avarice basse et outrée toute seule peut leur rendre supportable ; ce sont des entrailles de fer pour eux-mêmes et pour les pauvres qui vivent sous leur conduite. La frugalité est sans doute une des principales vertus du sacerdoce, mais elle ne se retranche certaines commodités que pour avoir de quoi soulager ceux qui souffrent. Si ces pasteurs si avares, si durs pour eux-mêmes, paraissaient ensuite charitables et prodigues envers leurs frères, leur conduite ne serait que digne de notre admiration et de nos éloges ; ils ajouteraient au sacrifice de la charité celui de la pénitence, et nous ramèneraient les exemples et le souvenir des temps les plus heureux de l'Eglise. Mais c'est une avarice indigne et sordide qui, les rendant durs à eux-mêmes, les rend encore plus durs et plus insensibles aux besoins des pauvres qu'ils ont tous les jours sous les yeux.

Oui, mes Frères, il semble que ce vice est une malédiction attachée au sacerdoce ; et à quels avilissements ne prostitue-t-il pas tous les jours la sainte dignité de notre état ? On voit des prêtres et des pasteurs avilir leur caractère jusqu'aux trafics les plus bas et les plus honteux ; courir tous les marchés ; s'y montrer plus avides de gain, plus instruits, plus exercés dans un négoce bas et indigne, que le reste du peuple ; abandonner leurs églises ; laisser périr les âmes qui leur sont confiées, pour ne pas perdre une occasion sordide de gain, et paraître souvent dans ces assemblées publiques pour en augmenter le scandale, ou par un extérieur profane ou indécent, ou en autorisant par leur exemple les intempérances, les crapules, et les autres abus si ordinaires en ces sortes de lieux. Je n'en suis pas surpris, mes Frères : un prêtre avare et intéressé est capable de tout ; tous les principes sont éteints dans son cœur, la charité, la religion, la bienséance même, et le respect qu'il doit à son état. C'est une âme vile, incapable d'aucun de ces sentiments nobles qu'inspirent les devoirs du sacerdoce. Et ce qu'il y a ici de

plus terrible et qui nous fait mieux sentir la justice de Dieu contre un vice qui avilit si fort et la religion et ses ministres ; c'est que l'âge qui en nous rapprochant du terme où tout cet amas de boue va fondre à nos yeux, et où nous n'allons emporter avec nous que nos œuvres ; l'âge qui devrait nous détromper de cet aveuglement, l'augmente, fortifie cette malheureuse passion, la fait croître et revivre, pour ainsi dire, sur les débris mêmes d'un corps déjà défaillant et dont la caducité a déjà fait un cadavre, et ne sert qu'à nous faire rappeler ce qui nous reste encore de désir et de sentiment, pour nous attacher avec plus de fureur à ce qui va nous échapper en un moment. Vous êtes juste, ô mon Dieu ; et vous vengez tous les jours l'honneur de vos autels, en permettant qu'une vile passion qui les déshonore, ne s'éteigne qu'avec ceux qui ont eu le malheur de s'y livrer.

Car, enfin, mes Frères, et c'est ici le troisième et dernier abus dans l'usage des biens de l'Eglise : à quoi aboutit cette vie si pénible, si sordide, si occupée à grossir par de misérables épargnes un bien injuste ? à quoi aboutit-elle? Vous le savez, à découvrir au public par la manifestation de ces biens si sordidement accumulés, à lui découvrir l'indignité de la vie d'un pasteur, à dévoiler ce qui ne pouvait être trop enseveli dans les ténèbres pour l'honneur du ministère, et à finir par un scandale plus éclatant et plus durable tous les scandales de sa vie passée. Des parents avides se disputent le prix des iniquités de ce mauvais pasteur ; ces contestations, si honteuses au saint ministère, sont souvent portées devant des tribunaux laïques ; et il arrive que cet indigne pasteur n'avait accumulé avec des soins si longs et si pénibles cet amas de boue, qu'afin que sa mémoire en soit salie et déshonorée pour toujours. Il laisse la haine et la division parmi les siens, le mépris au milieu de son peuple, le scandale et la dérision dans l'esprit du public, la honte parmi ses confrères, et l'affliction dans le cœur de tous ceux à qui la gloire de l'Eglise et l'honneur de la religion sont chers. Et voilà ce que l'Apôtre, dans son épître à Timothée avait prédit à ces pasteurs mercenaires : *Radix enim omnium malorum est cupiditas :... nam qui volunt divites fieri, incidunt in tentationem et in laqueum diaboli, et desideria multa inutilia et nociva quæ mergunt homines in interitum et perditionem*[1]. Ils mènent une vie triste, agitée et misérable, pour la finir par une misère plus affreuse.

Tu autem, ô homo Dei, hæc fuge. Pour vous, mes Frères, qui êtes le secours et toute la consolation de mon épiscopat, vous qui n'avez pas oublié que l'Eglise ne vous a pas établis ministres pour vous-mêmes, mais pour être les hommes de Dieu, chargés uniquement de sa gloire et de ses intérêts parmi les peuples ; continuez à éviter ces abus si affligeants pour l'Eglise et si honteux au sacerdoce : *Hæc fuge ; sectare vero justitiam, pietatem, fidem, charitatem, patientiam, mansuetudinem*[2]. Continuez de donner à vos peuples des exemples de justice, *justitiam* ; n'aggravez pas le joug de leur misère, et réglez vos droits sur leurs besoins plutôt que sur les vôtres ; qu'ils apprennent de votre désintéressement quel doit être leur détachement des biens de la terre ; rendez-vous justice à vous-même, et mettez-vous en état de ne reprendre en eux que les vices que vos exemples eux-mêmes condamnent : *Sectare vero justitiam, pietatem.* Souvenez-vous que la piété est un grand gain : *Quæstus magnus pietas ;* qu'un saint pasteur qui a l'amour et la confiance de son peuple, a tout et ne manque jamais de rien ; et que ses droits sont bien assurés, quand ils sont établis sur la tendresse et sur le respect de ses paroissiens : *Sectare vero justitiam, pietatem, fidem.* Rendez la foi et la religion respectables à ces peuples grossiers, en ne paraissant vous-même priser et respecter que ce qui a rapport à la religion et au salut ; ne connaissez pas de plus grand gain que celui des âmes qui vous sont confiées ; et que ce soit là la récompense et l'honoraire le plus consolant et le plus souhaité de vos fonctions. *Sectare vero justitiam, pietatem, fidem, charitatem.* Soyez tendres et charitables envers vos peuples ; tous vos titres annoncent la tendresse que vous devez avoir pour eux ; souffrez avec ceux qui souffrent, courez après ceux qui s'égarent ; soutenez ceux qui sont faibles et qui chancellent ; ne vous lassez point de tendre la main à ceux qui sont tombés ; soyez le père commun de tout votre peuple ; ne vous refusez à aucun de leurs besoins : la charité n'excepte rien ; et souvenez-vous que tout ce que vous avez, et tout ce que vous êtes, vous ne l'êtes que pour

[1] I Tim., VI, 10, 9. — [2] Ibid., 11.

eux : *Sectare vero justitiam, pietatem, fidem, charitatem, patientiam.* Ne vous rebutez pas de l'inutilité de vos soins et de vos instructions envers votre peuple ; Dieu ne récompense pas toujours par un succès prompt et visible le zèle de ses ministres ; jetez toujours la semence sainte, cultivez, arrosez ; celui qui donne l'accroissement saura bien la faire fructifier en son temps. Nous voudrions être payés comptant de nos peines par un fruit soudain et visible ; mais Dieu ne le permet pas, de peur que nous n'attribuions à nous-mêmes et à nos faibles talents un succès qui ne peut être que l'ouvrage de la grâce. Enfin, *Sectare vero justitiam, pietatem, fidem, charitatem, patientiam, mansuetudinem :* que les défauts et la grossièreté des peuples que nous conduisons, n'excusent pas nos emportements, et n'altèrent jamais ce fonds de mansuétude si convenable à notre ministère ; que la douceur de nos manières à leur égard leur annonce toujours celle de notre cœur ; rendons-leur, en nous faisant aimer, la règle et la piété aimable. Le zèle qui aigrit et qui révolte ceux qu'il reprend, est le zèle de l'homme, ce n'est pas le zèle de Dieu ; il faut gagner les cœurs pour parvenir à les rendre dociles ; les manières dures annoncent plutôt nos défauts qu'elles ne corrigent ceux des autres ; il ne faut jamais ménager les vices, mais il faut toujours ménager les pécheurs ; n'achevons pas de rendre la vérité odieuse aux hommes, en ne la leur montrant que sous des dehors aigres et rebutants. Ce n'est pas l'humeur, la rudesse et l'emportement, c'est la charité qui l'a établie sur la terre ; ce ne furent pas des lions mais des agneaux que Jésus-Christ y envoya pour l'annoncer ; c'est leur douceur et leurs souffrances qui avancèrent l'œuvre de l'Evangile ; et c'est par là que leurs successeurs doivent le continuer et l'étendre parmi les hommes. C'est en suivant ces avis, mes Frères, conclut l'Apôtre, que vous assurerez votre salut en travaillant à celui de vos frères : *Hæc enim faciens, et teipsum salvum facies, et eos qui te audiunt.*

DIXIÈME DISCOURS.

DE LA PRIÈRE PUBLIQUE,

(AU SUJET DE LA NOUVELLE ÉDITION DU BRÉVIAIRE DE CLERMONT.)

1732.

Nous ne doutons pas en effet, mes Frères, que vous ne receviez avec joie et avec reconnaissance le nouveau bréviaire que nous vous présentons. C'est un secours et une consolation qui manquait à l'Eglise de Clermont ; elle en était d'autant plus digne que nous pouvons dire ici à sa louange qu'elle n'a pas dégénéré de cette décence et de cette gravité avec laquelle l'office public se célébrait dans les premiers temps, et que l'Eglise principale a toujours servi de modèle là-dessus à toutes les autres.

La prière publique, vous le savez, est le canal le plus ordinaire et le plus fécond de toutes les grâces que Dieu répand sur les peuples ; et on ne saurait trop, ou en éloigner tout ce qui peut distraire l'esprit et dessécher le cœur, ou y rassembler tout ce qui est le

plus capable de fixer l'un et d'attendrir et d'enflammer l'autre. C'est ce que nous nous sommes proposé dans la composition de ce nouveau bréviaire; tout ce qui ne nous a pas paru convenir à la décence et à la dignité de l'office public, nous l'avons retranché; nous y avons substitué les endroits des Livres saints et des Pères, qui nous ont paru les plus propres à nous instruire de nos devoirs ou à exciter en nous ces mouvements tendres et vifs de repentir, d'action de grâces, d'amour, d'adoration, de supplication, qui font devant Dieu tout le mérite de nos prières.

Nous n'avons rien laissé de fabuleux, ni même de douteux, dans la vie des saints que l'Eglise nous propose pour modèle et pour l'objet public de notre culte; ils nous ont laissé des exemples si certains et si incontestables de toutes les vertus, que l'Eglise n'a pas besoin de recourir à des faits supposés pour nous rendre ces héros de la religion respectables. Les religions humaines ont eu besoin que l'esprit humain y ajoutât du merveilleux pour les soutenir; mais la vérité n'a besoin que d'elle-même. Nous avons préféré dans cette multitude de bienheureux ceux qui ont sanctifié cette province par leur sang, par leurs exemples et par leurs travaux apostoliques; ou ceux que cette province, si féconde autrefois en saints ouvriers, a donnés à d'autres églises. Il était juste de revendiquer un bien qui nous appartenait, le fruit heureux de la terre que nous habitons, et de partager avec les lieux qu'ils ont illustrés par l'éclat de leur sainteté, les avantages de leur protection; ce sont des intercesseurs que notre église a donnés au ciel, et elle est en droit de les réclamer.

Heureux, si en nous rappelant tous les jours ces saints modèles dans la récitation de l'office public, nous y trouvons des leçons qui nous corrigent et qui nous animent, loin d'y trouver des exemples domestiques qui nous condamnent!

Ainsi, mes Frères, le renouvellement de l'office public, le nouveau secours qu'il offre à notre piété, doit être pour nous un renouvellement de zèle et de ferveur dans l'accomplissement de ce pieux devoir. La prière est comme l'âme du sacerdoce; elle seule fait toute la force et tout le succès de notre ministère. C'est cette eau sainte qui arrose la semence que nous jetons dans les cœurs, et qui lui donne l'accroissement. Un pasteur, un prêtre qui ne prie pas, est un canal aride et une nuée sans eau. Or, ce n'est pas prier que de ne prier que des lèvres, sans attention, sans aucun attendrissement de piété, sans aucun sentiment de religion. Ce n'est pas parler à Dieu; car il n'écoute que le cœur, et ce n'est pas la bouche, mais le cœur qui le prie. Cependant, combien de prêtres ne connaissent point d'autre prière que les égarements éternels d'une récitation précipitée et indécente de leur bréviaire? C'est pour eux un fardeau dont ils cherchent à se soulager promptement, de sorte qu'au sortir de là, à peine savent-ils s'ils ont parlé à Dieu; il ne leur en reste du moins ni souvenir, ni sentiment; ils savent seulement qu'ils sont quittes d'une dette et d'un joug qui les embarrassait. Ils sortent de la prière aussi vides de Dieu qu'ils s'y sont présentés; il n'en revient rien à leurs peuples pour lesquels ils n'ont rien demandé et pour lesquels les prières des pasteurs sont la source la plus ordinaire des grâces; et pour eux-mêmes que pourrait-il leur en revenir, qu'un nouveau degré d'abandon de Dieu, et de dégoût de leur part, pour tout ce qui a rapport à la piété, à la gloire de Dieu et à la sainteté de leur ministère?

Cependant, mes Frères, par le sacerdoce nous sommes établis sur la terre comme des médiateurs publics dont la principale fonction est d'intercéder sans cesse auprès de Dieu pour les besoins et les iniquités des peuples. L'Eglise qui prie continuellement pour ses enfants, emprunte notre voix et ne prie que par notre bouche. Nous sommes les interprètes de ses vœux et de ses soupirs, et comme ses députés, pour représenter à Dieu les scandales qui l'affligent, les troubles qui la divisent, les plaies qui la défigurent, et obtenir sans cesse des remèdes à des maux que la dépravation de ses enfants fait recommencer sans cesse. Les grâces publiques sont donc attachées aux prières publiques que nous offrons tous les jours à Dieu au nom de l'Eglise. Oui, mes Frères, les princes pieux, les saints pasteurs, les ouvriers apostoliques, ces hommes extraordinaires que Dieu suscite de temps en temps à son Eglise, les victoires de la foi, l'extirpation des erreurs, le renouvellement de la piété parmi les fidèles, la tranquillité et l'abondance des états et des empires, tout cela nous ne le devons qu'aux prières publi-

ques ou particulières que l'Eglise offre à Dieu par notre bouche : et c'est aussi à l'irrévérence, à l'inattention, au dégoût avec lequel la plupart des ministres s'acquittent de ce pieux devoir, à l'éloignement que la plupart d'entre eux ont pour tout ce qu'on appelle prière, que l'Eglise doit les fléaux, les calamités, les troubles, les dissolutions, les maux publics et particuliers sous lesquels nous la voyons gémir depuis si longtemps.

La destinée publique des fidèles, des Etats et des empires, est donc, pour ainsi dire, entre nos mains. Jugez, mes Frères, s'il est permis à un prêtre, à un ministre public, chargé des vœux et des intérêts des peuples auprès de Dieu, de regarder la prière publique comme un devoir triste et onéreux; et la particulière, comme une œuvre de surérogation dont les autres fonctions, et la récitation de son bréviaire, le dispensent. Un prêtre, mes frères, est un homme de prière : c'est là son état, sa sûreté, son devoir primitif et perpétuel ; et j'ajoute encore, c'est là toute sa consolation.

Car, hélas ! mes Frères, quelle autre consolation peut avoir un pasteur au sortir de ses fonctions les plus pénibles, ou que d'aller se consoler avec Dieu de l'impénitence de son peuple et du peu de succès de ses travaux, ou de lui demander qu'il leur donne lui-même l'accroissement, ou de le fléchir envers celles de ses ouailles que sa justice semble avoir abandonnées, ou de le remercier, lorsqu'il en retire par son ministère quelques-unes des voies de l'égarement, et de lui en rapporter à lui seul toute la gloire ? Non, mes Frères, nos instructions seront toujours stériles, si nos larmes et nos prières ne les rendent fécondes. On se dispense souvent de l'instruction, parce qu'on se plaint qu'on n'a pas reçu de la nature de grands talents pour ce ministère ; mais, mes Frères, soutenez vos instructions de la prière : elle supplée à tous les talents; et les plus grands talents sans elle ne sont jamais qu'une cymbale retentissante.

Et de bonne foi, mes Frères, un pasteur peut-il ou vivre sans prier, ou prier rarement, ou prier sans goût et sans zèle, ou borner toutes ses prières à la récitation froide, inattentive et précipitée de son bréviaire, tandis qu'il passe sa vie au milieu de ses paroissiens, qu'il voit la plupart vivre dans le crime, et périr tous les jours à ses yeux ? Le grand prêtre Aaron, voyant une partie de son peuple frappé de la main de Dieu, et expirer devant lui, court, dit l'Ecriture, entre les morts et les vivants; il lève les mains au ciel ; il verse des larmes sur le malheur de ceux qu'il voit tomber à ses yeux ; il crie, il supplie, et sa prière est exaucée, et la plaie cesse, et le glaive de la colère de Dieu se retire. Un bon pasteur ne prie jamais inutilement pour son peuple. *Stans* [*Aaron*] *inter mortuos ac viventes, pro populo deprecatus est, et plaga cessavit*[1].

Voilà, mes Frères, l'image d'un bon pasteur. Il marche au milieu de son peuple, pour ainsi dire, entre les morts et les vivants ; il voit à ses côtés des brebis mortes, et d'autres prêtes à expirer et qui ne donnent plus que quelques signes de vie ; il voit le glaive invisible de la colère de Dieu sur son peuple, par les crimes qui y règnent et qui en précipitent un grand nombre dans la mort ; il le voit, et c'est un spectacle qu'il a tous les jours sous les yeux. S'il n'en est pas touché, ce n'est pas un pasteur, c'est un mercenaire qui voit de sang-froid périr son troupeau, c'est un ministre déchu de la grâce du sacerdoce, ou qui ne l'a jamais reçue. Mais s'il en est touché, eh ! quel doit être le premier mouvement de sa douleur et de son zèle ? c'est de s'adresser à celui qui frappe et qui guérit; c'est de lui offrir les larmes secrètes de sa douleur et de son amour pour son peuple; c'est de faire souvenir un Dieu irrité, de ses anciennes miséricordes ; c'est d'émouvoir par ses soupirs ses entrailles paternelles, et de s'offrir lui-même d'être anathème pour ses frères : *Stans* [*Aaron*] *inter mortuos ac viventes, pro populo deprecatus est, et plaga cessavit.*

Non, mes Frères, un prêtre, un pasteur qui ne prie pas, qui n'aime pas la prière, il n'appartient plus à l'Eglise qui prie sans cesse ; il n'est plus lié à son esprit de prière et de charité. C'est un arbre sec et aride qui occupe en vain le champ du Seigneur ; c'est l'ennemi et non le père de son peuple ; c'est un étranger qui a pris la place du pasteur, et à qui le salut du troupeau est indifférent. Ainsi, mes Frères, soyez fidèles à la prière, et vos fonctions seront plus utiles, et vos peuples seront plus saints, et vos travaux vous paraîtront plus doux, et les maux de l'Eglise diminueront.

[1] Num., XVI, 48.

ONZIÈME DISCOURS.

DE LA DÉCENCE DANS LES CÉRÉMONIES.

(A L'OCCASION DU NOUVEAU RITUEL DE CLERMONT.)

1733.

On vient de vous annoncer le nouveau rituel attendu depuis si longtemps dans ce diocèse. Les nouveaux secours que nous vous offrons pour l'exercice de vos fonctions, doivent réveiller en vous de nouveaux désirs de les exercer d'une manière encore plus digne de leur sainteté. Oui, mes Frères, rappelons-nous souvent devant Dieu toute la grandeur et la sublimité de nos ministères ; paraissons aux pieds des autels, pénétrés, effrayés de la puissance que Jésus-Christ nous confie sur des âmes qui sont le prix de son sang, et destinées à ne former avec lui qu'un même Christ, pour glorifier Dieu durant toute l'éternité ; nourrissons-nous de ces grandes vérités qui sont comme l'âme et la substance du sacerdoce : alors la décence, le désintéressement, l'esprit de zèle et de piété sanctifieront toutes nos fonctions.

Je dis la décence : hélas ! mes Frères, devrions-nous avoir besoin d'exhorter des prêtres que les anges regardent avec respect, à respecter eux-mêmes leur ministère ? Comme il n'est rien de plus grand et de plus auguste sur la terre que d'exercer à la place de Jésus-Christ les fonctions de son sacerdoce éternel ; rien aussi ne doit être accompagné d'une modestie et d'une gravité plus sacerdotales et d'un respect plus religieux, que l'exercice de ces divines fonctions. On nous a nourris dans cette maison sainte de ces grandes maximes ; nous savons que dans toutes nos fonctions nous revêtons, pour ainsi dire, la personne de Jésus-Christ ; nous sommes les médiateurs entre Dieu et les hommes, et nous continuons à sa place le ministère de leur réconciliation. Quoi de plus capable de nous pénétrer d'une sainte frayeur, pour peu que nous retombions sur nous-mêmes et que nous fassions attention à ce que nous sommes, et au ministère céleste que nous remplissons ?

Mais ces vues de la foi s'affaiblissent par le long usage. Si nous n'avions à dispenser les sacrements, et exercer les autres fonctions de l'Eglise, qu'une seule fois durant tout le cours de notre sacerdoce ; ah ! nous serions frappés d'une sainte terreur ; nous sentirions tout ce que ce ministère a de divin, et tout ce qui rend des hommes pétris de misères et de faiblesses comme nous, indignes de le remplir. Mais comme si ces fonctions divines perdaient quelque chose de leur sainteté par leur fréquent usage, ou que nous en devinssions plus dignes à mesure que nous les administrons avec moins de décence et de précaution, elles ne réveillent plus notre foi, hélas ! pas même notre attention ; elles ne sont plus pour nous comme une œuvre de religion, mais comme une servitude de notre état, que rien par nos dispositions extérieures et intérieures ne distingue des autres actions ordinaires qui entrent dans le détail de notre vie, si ce n'est peut-être que l'indécence, l'ennui,

la précipitation, forment la seule différence déplorable que nous y mettons. Le grand prêtre de la loi n'entrait qu'une fois l'année dans le saint des saints; aussi quels préparatifs augustes, quelles précautions infinies, quelles attentions pour ne pas manquer à la plus légère des cérémonies qui devaient accompagner une action dont le sang grossier d'une victime charnelle faisait toute la majesté! Nous entrons tous les jours, mes Frères, dans le véritable saint des saints, dont le premier n'était que l'ombre, le sang de Jésus-Christ entre les mains; nous l'offrons à son Père; et dans la distribution des sacrements, nous le dispensons aux peuples, mille fois plus respectables par les fonctions de notre sacerdoce, que le grand prêtre de la loi. Cependant, comparez la majesté, les précautions infinies et religieuses qui accompagnaient son ministère, avec la manière dont vous exercez tous les jours les fonctions bien plus redoutables du vôtre. Hélas! mes Frères, le dirai-je? nous les remplissons souvent sans même aucun retour à Dieu, ce que la religion nous recommande dans les actions même les plus communes; nous les remplissons sans dignité, sans bienséance, avec un air de précipitation que nous n'oserions montrer dans les devoirs de pure société que nous rendons aux hommes. Nous sommes partout ailleurs plus attentifs, plus réservés; ce n'est qu'en traitant avec un Dieu saint et terrible, que nous paraissons sans contrainte; ce n'est qu'en exerçant les fonctions divines dont il nous charge, que nous nous livrons sans bienséance à notre humeur, à nos caprices, à des dehors indécents et peu composés, que nous avilissons la religion et que nous accoutumons les peuples à ne respecter ni le ministère ni le ministre. Ce qui me touche, mes Frères, est que ce scandale n'est commun que parmi les ministres de la seule religion que Dieu ait établie sur la terre. Car lisez dans les histoires avec quel respect les prêtres des idoles remplissaient les cérémonies d'un culte extravagant et sacrilége; on aurait cru l'empire menacé des plus grandes calamités, s'ils avaient, faute de décence ou d'attention, profané le vain appareil de leurs superstitions, ou omis la plus légère circonstance. Allez dans ces contrées où un faux prophète se fait rendre depuis longtemps les hommages qui ne sont dus qu'à Jésus-Christ; et voyez si vous trouverez dans ses ministres, au milieu de leurs mosquées, cette dissipation, cette indécence, que nous déplorons parmi nous: *Transite ad insulas Cethim, et videte; et in Cedar mittite, et considerate vehementer,... si factum est hujuscemodi* [1].

Non, mes Frères, nous seuls qui sommes les ministres de l'alliance éternelle; nous seuls qui remplissons à la place de Jésus-Christ les fonctions de son sacerdoce éternel; nous seuls chargés de la dispensation des seuls remèdes établis sur la terre pour le salut de l'univers; nous seuls dont un Dieu fait chair devient lui-même sur nos autels la victime qui consacre nos offrandes, et qui sanctifie nos fonctions; nous seuls ne paraissons point touchés de la sublimité de nos ministères; nous seuls, au lieu de ce saint appareil, de cette gravité sacerdotale, qui, répandue sur toute notre personne, devrait inspirer au peuple un respect religieux pour les ministres et pour le ministère; nous seuls, on nous trouve dans nos fonctions les mêmes que dans les autres actions de la vie. La seule religion qui fait les saints, est confiée à des ministres qui la déshonorent; et le temple de Dieu ne nous voit pas différents de ce que nous sommes dans des maisons profanes: *Transite ad insulas Cethim, et videte... si factum est hujuscemodi.* Première disposition, la décence.

Mais, mes Frères, le respect religieux que nous devons à la sublimité de nos fonctions, doit être non-seulement écrit, pour ainsi dire, sur tout notre extérieur, mais encore dans la pureté et l'élévation de nos intentions. Nous ne scandalisons pas les peuples, quand nous les exerçons avec décence; mais nous attirons sur eux et sur nous la colère de Dieu, lorsque nous les exerçons par des motifs bas, sordides et indignes de leur sainteté. Seconde disposition, le désintéressement.

Hélas! mes Frères, nous appliquons aux peuples dans nos fonctions les remèdes divins des maux de leur âme: quel autre motif pourrait-il nous animer que la charité de Jésus-Christ qui nous les confie; que le désir et le zèle du salut de nos frères? Serait-il possible qu'en distribuant les grâces et les trésors du ciel, un pasteur indigne pût se proposer un gain sordide et terrestre? Se pourrait-il que peu touché du succès de ses fonctions et des

[1] Jérém., II, 10.

fruits inestimables que les fidèles peuvent en retirer, il ne fût occupé que d'un misérable avantage temporel qui lui en revient à lui-même? Se pourrait-il encore qu'il disputât avec son peuple du prix du sang de Jésus-Christ; qu'il eût l'indignité de s'en assurer d'avance un profane salaire; et que le pauvre pour qui Jésus-Christ est mort, n'eût pas le même droit et la même facilité d'y participer que le riche? S'il se trouve un pasteur de ce caractère dans cette respectable assemblée, que son argent périsse avec lui. C'est l'anathème, et comme l'excommunication que nous prononçons avec tout ce vénérable presbytère contre cet infortuné, à l'exemple du premier des évêques.

Non, mes Frères, le désintéressement d'un pasteur est de tous ses devoirs celui qui lui assure le plus de succès de ses fonctions, et l'amour de son peuple. Et ne croyez pas que ce désintéressement l'expose à l'indigence; un pasteur respecté et aimé de son peuple est toujours riche. Je ne dis pas que, distribuant à ses peuples des richesses et des bénédictions spirituelles, il ne lui soit pas permis d'en recevoir de temporelles; mais je dis que c'est un opprobre pour le ministère et pour le ministre de les exiger avec dureté; je dis que c'est un scandale d'en traiter comme on traiterait d'un service terrestre, et de prendre des précautions pour s'en assurer un salaire et une récompense sordide; je dis que nos règlements qui ont fixé cette récompense doivent fixer l'avarice d'un pasteur, et non pas mettre des bornes à sa charité; je dis qu'il doit la recevoir comme un père reçoit un gage de la piété et de la tendresse de ses enfants, et non pas comme un mercenaire sollicite le prix de son travail, ou comme un exacteur barbare arrache un tribut forcé d'un peuple accablé de misère; je dis enfin qu'il est rare que le peuple le plus pauvre ne trouve par un motif de religion, dans son indigence même, de quoi reconnaître les soins et les assistances d'un charitable pasteur; et qu'on ne trouve des fidèles durs et ingrats que dans les paroisses où le pasteur est avare ou mercenaire.

Otons cet opprobre du milieu de nous, mes Frères. Vous savez que c'est la tache d'infamie la plus universelle dont le monde tout entier se réunit pour flétrir la sainteté de notre ministère. Ses jugements sur tout le reste sont injustes. Serait-il possible qu'il n'eût raison que contre nous, et que notre conduite devînt tous les jours une apologie publique de sa malignité à notre égard? C'est l'écueil le plus triste du succès de nos fonctions. Un pasteur avide et mercenaire n'aime pas son troupeau; il n'en aime que la toison; et son troupeau qui le connaît, le regarde comme un ennemi et un loup dévorant, et non comme un père; et d'autant plus, mes Frères, que quelque modique que soit le revenu de la plupart d'entre vous, il est toujours vrai que vous vivez au milieu d'un pauvre peuple qui regarde votre situation comme digne d'envie, et aux yeux de qui votre modicité, comparée à son état malheureux, paraît un état d'opulence. Adoucissez donc, par un caractère de charité et de désintéressement, ce que cette différence peut inspirer à vos peuples de dégoût et pour la religion et pour ses ministres; n'achevez pas de les aigrir par une dureté qui leur fait blasphémer souvent la sainteté du ministère, et dont la malédiction retombe toujours sur vous; montrez à vos peuples, à l'exemple de l'Apôtre, que soit que vous soyez dans l'abondance, c'est pour eux; soit que vous soyez dans la pauvreté, c'est pour l'amour d'eux; que s'ils souffrent, vous souffrez avec eux; s'ils sont consolés, vous l'êtes comme eux; et qu'enfin tout ce que vous êtes, vous ne l'êtes que pour eux. Versez dans nos cœurs, ô mon Dieu, ces sentiments de tendresse et de charité sacerdotale, et rendez-nous dignes de porter devant votre peuple le nom respectable de père et de pasteur dont vous nous avez honorés.

Il est vrai, mes Frères, qu'il n'y a qu'une piété sincère qui puisse nous faire entrer dans ces dispositions, et remplir nos fonctions avec décence et avec désintéressement. Dernière disposition, la piété.

Voilà le principe qui règle tout le reste. Conservez comme le plus précieux de tous les trésors l'esprit et la grâce de votre vocation; n'approchez pas des fonctions saintes avec une conscience, je n'ose pas dire, criminelle; car je parle à des ministres du Seigneur, et non à des profanateurs; mais avec une conscience douteuse, c'est-à-dire agitée de mille remords secrets qu'on ne peut ni calmer, ni se justifier à soi-même. Alors l'indécence et le vil intérêt ne profaneront pas la sainteté de vos fonctions. On ne tombe dans ces abus publics devant les hommes, que lorsqu'on est déjà déchu en

secret devant Dieu, de l'innocence et de la grâce de sa vocation. Souvenez-vous qu'ayant sans cesse entre les mains les mystères de la religion et les grâces de l'Eglise; toujours occupés ou à offrir la victime adorable, ou à communiquer aux fidèles, dans les fonctions, le prix de son sang; il n'est pas de milieu pour un prêtre entre la piété et le sacrilége, et que s'il n'est pas un saint, il est bien près d'être un profanateur.

Hélas! mes Frères, les gens du monde se perdent pour passer leur vie dans un cercle perpétuel de jeux, de plaisirs et d'occupations profanes, incompatibles avec le salut, et qui leur font perdre de vue les vérités de la religion; et nous, mes Frères, nous nous perdons au milieu des occupations et des fonctions les plus saintes, et qui nous rappellent sans cesse les plus grandes vérités de la foi; nous contractons de nouvelles souillures en appliquant aux autres les remèdes du salut. Le monde se damne, parce qu'il n'est occupé que d'œuvres mondaines; et nous nous damnons en ne paraissant occupés que d'œuvres saintes. Quelle ressource peut-il rester à un prêtre infidèle, si tout ce que la religion a de plus saint et de plus terrible, l'endurcit ou le souille?

Rappelez l'histoire des enfants d'Héli. Honorés du sacerdoce, ils trouvaient dans la sainteté de leurs fonctions l'écueil de leur innocence; les offrandes des peuples multipliaient leurs profanations; chaque sacrifice était pour eux un nouveau crime. Dieu les frappa; il vengea la gloire de son nom et la sainteté de son culte; la succession du sacerdoce s'éteignit dans une race criminelle; quarante mille Israélites furent immolés par le glaive des Philistins pour servir d'expiation à leurs sacriléges; la lampe d'Israël s'éteignit, le culte tomba, et l'arche sainte devint la proie des incrédules et des incirconcis. Il semble qu'un Dieu irrité n'avait pas assez de châtiments pour punir les profanations d'un autel vide et d'un culte figuratif, pour venger le sang des boucs et des taureaux offert sur ses autels et souillé par des ministres infidèles.

Quels châtiments les profanations de l'autel où son Fils est immolé, les souillures et les irrévérences qui profanent le sang adorable de la nouvelle alliance, ne doivent-elles pas attirer sur nous? Et que sais-je, mes Frères, si les tristes fléaux dont nos peuples sont tous les jours affligés; si nos campagnes désolées; si les événements les plus terribles et les plus singuliers qui semblent se réunir en nos jours pour achever d'accabler un peuple déjà languissant et misérable; que sais-je, si la décadence et l'extinction presque de toute foi et de toute piété dans le monde; que sais-je, si l'Eglise, si l'arche sainte tous les jours en péril par les disputes, les contentions et les entreprises téméraires qui la menacent; si l'affreuse incrédulité croissant tous les jours et s'élevant sur les débris de la foi dont l'Eglise de France avait toujours été une si sûre et si vénérable dépositaire; que sais-je, si tous ces fléaux ne sont pas les châtiments d'un Dieu outragé dans ses mystères et dans ses bienfaits? que sais-je, s'ils ne nous en annoncent pas encore de plus terribles[1]? Ce serait à nous, comme les médiateurs entre Dieu et les hommes, à les prévenir et à les suspendre: et peut-être c'est nous seuls qui les attirons; peut-être le bras de la colère de Dieu n'est levé que pour venger nos profanations et nos irrévérences; peut-être nous qui devrions être les ministres de la réconciliation de Dieu avec les hommes, nous sommes le seul objet de ses fureurs et de ses vengeances. Non, mes Frères, lisez les livres saints; les péchés des prêtres ne demeurent jamais impunis; Dieu venge toujours la gloire de son culte outragé; et ou il frappe les peuples et les provinces des plus tristes calamités, ou, ce qui est encore plus terrible et plus ordinaire, il frappe les prêtres eux-mêmes d'endurcissement et d'impénitence.

Entrons, mes Frères, dans ces sentiments de terreur et de religion; et quoique par la miséricorde de Dieu, de tous les ministres vénérables qui m'écoutent, nous ayons cette confiance et cette consolation qu'il n'y en ait pas peut-être un seul qui ne dispense d'une manière digne de Dieu les mystères de la foi et les grâces de l'Eglise; qu'ils redoublent cependant de zèle et de ferveur; qu'ils gémissent sans cesse devant Dieu sur l'infidélité de leurs confrères, sur l'opprobre dont ils couvrent la majesté de la religion, et sur les calamités qui en sont toujours une triste suite. Arrêtons, mes Frères, par nos prières et nos gémissements secrets le bras de la colère de Dieu, toujours levé pour venger les profana-

[1] Justes plaintes, trop légitimes appréhensions!

tions de son sanctuaire; rendons à l'Eglise, par une conduite soutenue et édifiante, l'honneur et la gloire que les ministres infidèles lui ôtent tous les jours; rendons, par nos mœurs sacerdotales, la religion respectable à ceux mêmes qui ne l'aiment pas; forçons le monde de changer son langage profane à l'égard des personnes consacrées à Dieu; que la présence seule d'un prêtre devienne la censure de ses désordres et non un prétexte et une autorité qui les lui justifie. Le vice, mes Frères, régnera bientôt moins dans le monde, quand nous leur prêcherons la vertu par nos exemples.

DOUZIÈME DISCOURS.

DE LA NÉCESSITÉ DE LA PRIÈRE.

1734.

Rien de plus solide, mes Frères, que les réflexions édifiantes que vous venez d'entendre. On vous l'a dit, et je le répète : la prière est le devoir le plus intime et le plus inséparable du ministère; c'est l'âme, pour ainsi dire, du sacerdoce; c'est l'unique sûreté du pasteur; elle seule adoucit les dégoûts et prévient les dangers de vos fonctions; elle seule en assure le succès.

Oui, mes Frères, la prière fait toute notre sûreté dans le cours de notre ministère. Nous avons nos misères et nos faiblesses. Hélas! et elles sont même d'autant plus à craindre pour nous, qu'elles subsistent toujours avec les fonctions les plus saintes. Cette situation qui d'un côté demanderait qu'en traitant tous les jours les mystères terribles notre vie imitât celle des anges; et qui de l'autre fait que nous nous retrouvons toujours faibles, sujets aux mêmes infidélités; toujours pesants dans la pratique de nos devoirs; toujours donnant trop à nos sens, à notre paresse, à notre humeur; cette situation, dis-je, qui nous place tous les jours entre nos faiblesses et l'autel saint, entre la sainteté d'un Dieu terrible et les souillures de l'homme, doit effrayer et réveiller notre foi; car je ne parle ici qu'à des pasteurs irréprehensibles devant les hommes, et qui n'ont rien à se reprocher de grossièrement criminel devant Dieu. Or, dans ces retours sur notre situation, si capables de jeter le trouble et l'incertitude dans notre âme, la prière seule peut nous calmer et nous rassurer; elle est le seul remède de ces plaies journalières, qui, négligées, corrompent insensiblement tout l'intérieur et toute la beauté de l'âme. Nous devons donc, prosternés aux pieds de Jésus-Christ, lui exposer souvent avec douleur et avec confiance nos misères secrètes; le conjurer de nous rendre dignes du ministère qu'il nous a confié, et d'anéantir en nous tout ce qui peut encore en blesser la sainteté.

Il n'est rien de plus dangereux pour notre état, mes Frères, que de se faire une situation tranquille et habituelle de paresse, d'immortification, d'amour de ses aises, de transgression de mille devoirs qu'on ne croit pas essentiels; et de ne pas recourir souvent à la prière, la seule ressource que la religion nous offre pour nous réveiller de cet engourdissement.

Le danger de cet état pour nous est qu'il nous expose à tout moment, ou à profaner les choses saintes, ou à les traiter d'une manière qui déplaît à Dieu, et qui par conséquent éloigne de nous ses grâces et fortifie toutes nos faiblesses. Car vous le savez, mes Frères, les fonctions divines de l'autel, si elles ne font pas croître chaque jour notre foi et notre piété, elles aggravent notre corruption et notre misère : première réflexion.

En second lieu, les fonctions du ministère ont pour nous, vous l'éprouvez tous les jours, leurs peines et leurs dégoûts, quand on veut les remplir avec fidélité. Il faut prendre sur soi, sur ses aises, sur sa paresse, sur son sommeil, pour y fournir ; on ne peut pas disposer à son choix de son temps et de ses moments ; c'est une servitude sainte, qui fait que nous ne sommes plus à nous-mêmes mais à nos peuples; nous devons pouvoir dire avec l'Apôtre que le chaud, le froid, la lassitude, les chemins, les rivières, la faim et la soif, sont les fruits de notre ministère, et les signes de notre apostolat. Nous travaillons même souvent pour des ingrats ; nos peines ne sont payées souvent que d'indifférence, et même d'indocilité et de murmure ; elles nous attirent souvent l'aversion même de ceux dont nous ne cherchons que le salut. Le dégoût et le découragement sont à craindre : on se lasse d'un travail dont on ne voit ni la fin ni le fruit ; on ne s'y prête plus avec le même zèle ; l'amour-propre, n'y étant pas soutenu par le succès, réclame ses droits et nous insinue en secret que des soins pénibles et inutiles ne sauraient être des devoirs. Or comment se soutenir contre cette tentation de dégoût, si ordinaire et si dangereuse dans des fonctions laborieuses, si nous ne venons pas prendre de nouvelles forces aux pieds de Jésus-Christ ; si nous n'avons pas la consolation de venir lui confier nos peines et nos dégoûts, comme au premier pasteur dont nous occupons la place ? C'est là que nous nous confondrons devant lui de compter pour quelque chose les peines légères de nos fonctions, en nous comparant à nos saints prédécesseurs qui livrèrent leur âme pour sa doctrine ; c'est là que nous rougirons d'être tentés de poser les armes avant d'avoir commencé le combat, et d'être rebutés et découragés par des travaux si légers, tandis que ces saints ministres défiaient les tribulations, les angoisses, la faim, la nudité, les persécutions, les feux, les gibets, et toute la fureur des tyrans, de les séparer de la charité de Jésus-Christ ; c'est de là, mes Frères, que nous sortirons toujours avec un nouveau goût pour nos fonctions, avec un nouveau zèle pour le salut de nos peuples ; c'est au sortir de là que ce qui nous paraissait pénible, nous deviendra doux et léger ; et que les fatigues et les contradictions, inséparables de nos fonctions, seront pour nous la preuve la plus consolante de notre vocation au saint ministère. Non, mes Frères, désabusons-nous ; sans la prière nous sentons à chaque moment tout ce que nos fonctions ont de rebutant et de triste ; nous traînons un joug qui nous accable ; nous portons avec répugnance le poids du jour et de la chaleur. Avec la prière tout s'adoucit ; le joug ne pèse plus ; nos travaux augmentent, et les peines et les dégoûts s'évanouissent. Vous vous plaignez quelquefois, mes Frères, de l'accablement où vous jettent la multitude et la difficulté de vos fonctions, et de l'impuissance où vous êtes d'y fournir ; adressez-vous souvent à celui qui change en force notre faiblesse ; soyez fidèles à la prière ; ces difficultés disparaîtront ; ces montagnes s'aplaniront ; vous vous trouverez un nouvel homme, et vous ne vous plaindrez plus que de n'avoir pas assez à travailler et à souffrir pour Jésus-Christ : seconde réflexion.

Mais si la prière seule peut nous adoucir les peines et les dégoûts de nos fonctions, elle seule aussi peut en prévenir les dangers. Car, mes Frères, quand il n'y aurait de dangereux pour nous que la dissipation inévitable dans les fonctions extérieures, j'aurais raison de vous dire que la prière seule peut nous en préserver. Il n'est que trop vrai en effet, mes Frères, que l'homme intérieur s'affaiblit et s'éteint insensiblement au milieu des mouvements et de l'action continuelle qu'exigent nos fonctions. On perd pour soi-même, en se livrant sans cesse aux besoins d'autrui ; on y perd cette vie secrète et cachée de la foi, qui est l'âme et toute la force de la piété ; on s'accoutume d'être tout au dehors, et jamais dans son propre cœur ; on approche de l'autel avec un esprit dissipé et partagé par mille images étrangères et tumultueuses qui l'occupent ; ce silence des sens et de l'imagination si nécessaire pour nous rappeler toute la sainteté de la victime que nous offrons, et toute notre indignité secrète, on ne le connaît plus. Ainsi

en travaillant toujours pour les autres et jamais pour soi, les forces de l'âme s'usent ; nous devenons des hommes tout extérieurs ; on se fait à cette vie d'agitation ; on n'est plus capable d'être un instant avec soi ; on cherche même des occasions et de pieux prétextes de se dissiper et de se produire ; on ne peut plus se passer des hommes ; on s'ennuie avec Dieu seul. Or cet état qui n'offre d'abord rien que de louable aux yeux des hommes, a ses dangers devant Dieu. Nous nous épuisons sans jamais aller réparer nos forces aux pieds de Jésus-Christ ; toutes nos sollicitudes se bornent au dehors ; et nous ne nous rappelons jamais à nous-mêmes. Nous agissons extérieurement pour Dieu ; mais nous n'agissons pas en secret avec lui : nous courons ; mais nous courons tout seuls. Le Seigneur que nous n'avons pas appelé à notre secours, nous laisse à nos propres faiblesses ; et d'ordinaire l'humeur, la vivacité, le tempérament, la vanité, l'inquiétude, entrent plus dans nos fonctions que l'amour du devoir et la charité pour nos frères. Il n'est que la fidélité à la prière qui puisse nous garantir de ces écueils ; et sans nous détourner de nos fonctions, nous y faire porter cet esprit de piété et de recueillement qui les règle, qui les sanctifie, qui les modère, et qui au sortir de là et de ces dissipations extérieures, fait que nous sommes encore plus en état de nous aller recueillir devant Dieu.

Mais la dissipation n'est que le moindre danger de nos fonctions. Que de dangers infiniment plus à craindre dans la seule fonction du tribunal ! Hélas ! mes Frères, si la prière ne nous y conduit et ne nous y soutient, comment des hommes faibles pourront-ils s'y soutenir eux-mêmes ? Je ne dis pas comment y porteront-ils les lumières nécessaires pour discerner la lèpre de la lèpre ; la fermeté pour être au-dessus des égards humains ; ne pas sacrifier la règle à des complaisances basses, et faire plus d'attention au rang des pécheurs qu'à la qualité de leurs crimes ; la prudence pour ne dire que ce qui convient, c'est-à-dire ne pas décourager le pécheur par trop de sévérité, et ne pas l'endormir aussi par une excessive clémence ; être père et être juge ; sauver la règle et le pécheur ; ne rien rabattre des intérêts de Dieu, et n'être pas dur et insensible à la faiblesse de l'homme ; en un mot, ne point flatter la plaie et ménager pourtant le malade ? Je ne dis pas comment un confesseur trouvera-t-il ce point si difficile, ce milieu si sage, s'il n'a puisé, aux pieds de Jésus-Christ et dans l'usage de la prière, cette sobriété de sagesse dont parle l'Apôtre, qui sait toujours mêler l'huile de la douceur avec le vin de la force, et, comme le charitable Samaritain, tempérer la sécheresse et la rigidité du zèle, par les mouvements tendres de la compassion et de la clémence? Mais je vous dis, comment un confesseur, s'il n'est pas un homme intérieur et accoutumé dans la prière à connaître ses propres besoins, et approfondir les plaies secrètes de son âme ; comment connaîtra-t-il les besoins secrets des âmes qui s'adressent à lui ? comment y appliquera-t-il les remèdes convenables et uniques ? comment fera-t-il connaître le pénitent à lui-même, lui qui ne se connaît pas, et entrera-t-il dans l'intérieur où est la source du mal, lui qui n'est jamais entré dans l'intérieur de son propre cœur ? Non, mes Frères, un confesseur qui n'est pas un homme de prière, un homme intérieur, ne connaît jamais que la surface des consciences. Il entend des confessions, mais il ne connaît pas les pécheurs ; il absout, mais il ne délie pas ; il traite des malades, mais il ignore leurs maux ; il impose des pénitences, mais il ne forme jamais un vrai pénitent. Et d'où croyez-vous, mes Frères, que vienne l'inutilité de la plupart des confessions ? d'où vient que le remède de la pénitence, autrefois si rare, ne s'appliquait presque jamais inutilement à un pécheur ; et qu'aujourd'hui devenu plus commum et plus facile, il ne guérit presque plus de malades ? d'où vient qu'il s'opère si peu de véritables conversions au pied de nos tribunaux ? c'est que la plupart des confesseurs, contents d'écouter les fautes de leurs pénitents, n'approfondissent pas les dispositions intimes de leur cœur ; ne leur prescrivent que des remèdes extérieurs qui ne vont pas à la source du mal ; ne s'appliquent point à réformer cet homme intérieur qui leur est inconnu ; c'est, en un mot, que des confesseurs qui ne voient que la surface de la conscience, ne sauraient jamais former que des pénitents superficiels.

Je ne parle pas des autres dangers de ce ministère, où la prière seule peut faire toute notre sûreté. Hélas ! mes Frères, nous y sommes dépositaires des fragilités d'un sexe faible : les images funestes qui nous en restent, souillent du moins l'imagination, si elles ne souil-

lent pas le cœur ; c'est une étincelle fatale qui reste en dedans de nous, et qui souvent est la source d'un grand incendie. L'usage de la prière seul peut dissiper et purifier ces fantômes, et éteindre ces étincelles dans leur naissance ; de pieuses intentions ne suffisent pas même pour nous mettre à couvert des dangers de ce ministère. On est d'abord touché des faiblesses d'un sexe fragile ; mais il est à craindre qu'on ne le soit bientôt encore plus de sa confiance. On ne se prête d'abord qu'aux besoins, ensuite aux inutilités ; on commence par le zèle, et on finit souvent par l'attachement ; on est entré ministre dans le tribunal, et on n'est plus qu'un homme quand on en sort. Mais ne poussons pas plus loin un sujet si triste à traiter, et respectons le vénérable presbytère qui nous écoute. Vous sentez vous-mêmes, mes Frères, tout ce que je pourrais vous dire là-dessus, les scandales et les inconvénients dont la faiblesse ou l'imprudence des ministres dans les fonctions du tribunal ont souvent affligé l'Eglise, et les dérisions impies qu'elles attirent tous les jours au saint ministère. Le fruit essentiel que nous en devons retirer, et qui nous regarde chacun en particulier, c'est que si la prière ne nous soutient dans une fonction si périlleuse ; si nous nous y présentons sans précaution ; si nous nous exposons témérairement à des dangers d'autant plus à craindre que nous y sommes les seuls juges et les seuls témoins de nos chutes ; si ce sont de smotifs de curiosité, d'affection humaine, de complaisance en la confiance qu'on a pour nous, qui nous y conduisent ; le tribunal sacré où nous devrions purifier les souillures d'autrui, ne sera plus pour nous que le lieu fatal où nous en contracterons tous les jours de nouvelles : troisième réflexion.

Enfin, mes Frères, et cette quatrième et dernière réflexion n'est pas moins digne de votre attention, non-seulement la prière nous est indispensable pour nous préserver des dangers de nos fonctions, mais encore pour nous en assurer le fruit et l'utilité : ce n'est pas assez que nous n'y courions point de risque pour nous-mêmes, il faut de plus que nous y soyons utiles aux autres. Or, mes Frères, vous le savez, nous cultivons, nous arrosons ; mais Dieu seul donne l'accroissement : et comment pouvons-nous l'attendre, si nous ne sommes pas fidèles à le demander, et si nos prières ferventes et continuelles n'attirent sur nos fonctions ces bénédictions visibles qui les font fructifier ? Nous travaillons la plupart sans fruit et sans succès, parce que nous travaillons tout seuls ; et comme si le succès dépendait de nous seuls, nous l'attendons de nos talents, de nos soins, de nos lumières ; nous n'appelons pas à notre secours celui seul qui peut rendre nos soins utiles. Je le répète, mes Frères, le défaut de prière est la grande source du peu de fruit que la plupart des pasteurs font dans leurs paroisses, quoiqu'ils remplissent d'ailleurs exactement toutes les fonctions de leur ministère. Ils croient être quittes de tout, quand ils ont rempli ces devoirs extérieurs ; mais, par le peu de fruit qui les accompagne, ils devraient sentir qu'il y a un vice secret qui les rend inutiles ; et que tandis que leurs prières n'intéresseront pas la bonté de Dieu au succès de leurs fonctions, qu'ils les commenceront sans s'être adressés à lui, afin qu'il prépare lui-même les cœurs de ceux qu'ils vont instruire, ils passeront les nuits et les jours comme les apôtres à jeter leurs filets et à ne rien prendre ; ils fourniront une carrière longue et pénible, et ils mourront sans avoir rien fait, c'est-à-dire sans avoir gagné une seule âme à Jésus-Christ.

Et de bonne foi, mes Frères, quel succès peut se promettre de ses instructions un pasteur peu accoutumé à la prière ; à venir se remplir aux pieds de Jésus-Christ de l'amour des vérités qu'il doit annoncer, et de l'esprit d'onction qui les rend aimables ; y puiser ce zèle touchant, cette grâce, cette force à laquelle on ne résiste pas ? Quel succès peut se promettre à parler de Dieu un pasteur qui ne parle presque jamais à Dieu ? Quelle sécheresse dans ses discours ! Il annoncera des vérités ; mais elles ne sortiront que de sa bouche et non de son cœur ; et ce ne seront pas celles que le Père lui aura révélées en secret. Il instruira avec esprit ; mais ce sera l'esprit de l'homme et non l'esprit de Dieu. Il montrera la vérité ; mais il ne la rendra pas aimable. Quelques mouvements extérieurs qu'il se donne pour persuader, il ne paraîtra pas persuadé, touché, pénétré lui-même ; on sentira que c'est un langage étranger qu'il parle, un langage qu'il ne tire pas du fond de ses entrailles et de son cœur. Salomon, au langage seul de deux mères, reconnut la véritable. Hélas ! mes Frères, au langage et aux instructions de deux pasteurs, il serait encore

moins difficile de discerner quel est le véritable père ; quel est celui qui parle le langage de l'amour paternel, qui nourrit ses enfants de son propre fonds, qui les porte dans son cœur, qui s'en occupe sans cesse devant Dieu, et qui est plus jaloux de leur conservation et de leur salut que de son titre de pasteur et de père. Et j'en appelle à vous-mêmes, mes Frères, n'est-il pas vrai qu'un saint pasteur, homme de prières ,avec des talents même médiocres, fait plus de fruit, laisse ses auditeurs plus touchés de ses instructions, que tant d'autres, lesquels avec plus de talents extérieurs, n'ont pas puisé dans la prière cette onction, ce goût tendre de piété qui seul sait parler au cœur ? On parle bien autrement des vérités que l'on aime et que l'on est accoutumé de méditer et de goûter tous les jours aux pieds de Jésus-Christ : le cœur a un langage que rien ne peut imiter. Un pasteur dissipé aura beau tonner en chaire, et mettre les mouvements et les clameurs à la place du zèle et de la piété : on y reconnaîtra toujours l'homme ; on sentira toujours que c'est un feu qui ne descend pas du ciel ; et tout ce bruit véhément n'annoncera jamais la descente de l'Esprit de Dieu sur les cœurs des fidèles assemblés pour l'écouter.

Mais, mes Frères, quand la prière ne nous serait pas aussi indispensable qu'elle l'est pour assurer le succès de nos fonctions ; ne la devons-nous pas à nos peuples? ne sommes-nous pas chargés, par notre caractère de pasteur et de ministre, de prier sans cesse pour eux ? n'est-ce pas le devoir le plus essentiel du sacerdoce même qui nous établit médiateurs entre Dieu et les peuples ? C'est aux prières d'un pasteur que Dieu attache d'ordinaire les grâces destinées à son troupeau. C'est à nous, mes Frères, à lui exposer sans cesse les besoins de nos peuples, à solliciter pour eux les richesses de la miséricorde, à désarmer sa colère sur les fléaux et les châtiments dont leurs prévarications sont souvent punies. C'est à nous à gémir devant lui sur les vices dont nous voyons nos peuples infectés, et dont nos soins et notre zèle ne peuvent les corriger. C'est à nous à lui demander la force pour les faibles, la componction pour les pécheurs endurcis, la persévérance pour les justes. Plus les besoins de nos peuples sont infinis, plus nos prières doivent être vives et fréquentes. Nous ne devons jamais paraître devant lui, comme le pontife de la loi, sans y porter écrits sur notre cœur les noms des tribus, c'est-à-dire les noms du peuple qui nous est confié ; ce doit être là toujours le principal sujet de notre prière. Tel est l'ordre de la dispensation de la grâce : les pasteurs sont comme les canaux publics par où elle doit couler sur les peuples ; c'est une ressource publique, que la bonté de Dieu laisse aux désordres publics qui règnent parmi les hommes.

Ainsi un pasteur qui ne prie pas, ou qui ne prie que pour satisfaire rapidement et du bout des lèvres, aux prières publiques que l'Eglise lui impose, n'est pas un pasteur ; c'est un étranger que tout ce qui regarde le troupeau, n'intéresse point ; ce n'est pas un père ; les fidèles qui lui sont confiés ne sont pas ses enfants ; ce sont des pupilles qui n'ont point de père : *Pupilli facti sumus absque patre*[1] ; son cœur, ses entrailles, ne lui disent rien pour eux. Il aime le titre qui les lui assujétit ; il n'aime pas celui qui doit les sauver, et les soumettre à Dieu. Il n'aime que la place de pasteur ; il n'aime pas le troupeau ; car s'il l'aimait, pourrait-il être témoin de ses désordres et des malheurs éternels qu'il se prépare, sans s'adresser sans cesse à celui qui seul peut changer les cœurs, et ne rien oublier en sa présence, par ses soupirs et ses gémissements secrets, afin qu'aucun de ceux que le Père lui a confiés ne périsse ? Que dis-je, mes Frères ? non-seulement un pasteur qui ne prie pas pour son peuple, ne l'aime point ; il lui refuse même ce qui lui est dû : il le prive, en le privant de ses prières, d'une ressource à laquelle la bonté de Dieu avait attaché les grâces et les secours qu'il préparait à ses paroissiens. Il refuse ce que son peuple est en droit d'exiger de lui ; il occupe la place d'un saint pasteur dont les prières auraient attiré mille bénédictions sur ce pauvre peuple, et il est coupable de tous les crimes que ses prières auraient pu prévenir. Hélas! mes Frères, nous vous entendons souvent plaindre sur les désordres de vos peuples, sur l'indocilité et l'endurcissement de vos paroissiens, et sur l'inutilité de vos soins à leur égard ; mais ce n'est pas devant nous qu'il faut en gémir et vous en plaindre, c'est devant Dieu. Examinez si vous êtes fidèle à lui représenter leurs besoins et leurs misères ; si vous sollicitez, si

[1] Thren., v, 3.

vous importunez, pour attirer sur eux les regards propices d'un Dieu qui semble les avoir abandonnés. Les prières d'un pasteur sont rarement inutiles ; Dieu qui nous a chargés de prier pour nos peuples, nous a promis aussi de nous exaucer. Hélas ! mes Frères, c'est une réflexion qui doit nous faire trembler sur notre ministère : nous nous plaignons du déréglement de nos peuples ; et les désordres de nos peuples sont presque toujours nos propres crimes.

Mais comment, direz-vous, au milieu d'un détail infini de soins qu'exige une paroisse, trouver encore le loisir de vaquer longtemps à la prière ? Hélas ! mes Frères, au milieu de tous nos travaux et de nos soins prétendus, que de moments vides et inutiles, que de jours consacrés à la paresse, à des commerces inutiles, à des occupations, à des amusements peut-être peu décents à la sainte gravité de notre ministère ! que de moments, où l'oisiveté elle-même nous est à charge, et où nous nous sommes à charge à nous-mêmes ! Mon Dieu ! et un prêtre, et l'homme de Dieu sur la terre, et son ministre chargé de lui offrir les vœux des peuples, n'aurait pas le temps de lui offrir ses vœux propres et de le prier ! et le dispensateur de ses grâces et de ses mystères n'aurait aucun commerce avec celui qui lui a confié ce glorieux ministère, et au nom duquel il parle et agit ; et il ne lui rendrait jamais compte de ses dons et de ses richesses célestes qu'il est chargé de distribuer, et de l'usage qu'en font les âmes qui lui sont confiées !

Mais d'ailleurs, mes Frères, ce n'est pas une partie de votre vie passée en oraison que nous vous demandons ; c'est le privilége et la consolation de ces âmes retirées, uniquement occupées à méditer les merveilles de la loi du Seigneur et à goûter loin du monde et dans le secret de son tabernacle combien il est doux à ceux qui n'aiment que lui et qui se communiquent sans cesse à lui. Ce qui nous est essentiel, mes Frères, c'est plutôt un esprit de prière que nous devons porter partout au milieu de nos fonctions, qu'un temps considérable que nous devions leur retrancher, pour vaquer plus à loisir à la méditation des choses saintes. Ce qui nous convient, c'est, avant de commencer nos fonctions, de nous aller remplir aux pieds de Jésus-Christ, de cet esprit qui nous les fait exercer saintement pour nous et utilement pour nos peuples ; c'est au sortir de nos fonctions de nous aller délasser quelques moments devant Dieu, et y reprendre de nouvelles forces pour les recommencer avec un nouveau zèle ; c'est de nous accoutumer à ce commerce secret et presque continuel avec Dieu ; le trouver partout ; nous trouver partout avec lui, et prendre de tout occasion de nous élever à lui. Voilà comment un prêtre et un pasteur doit être un homme de prière. Si cet esprit de prière n'anime pas toutes nos fonctions, nous sommes bien à plaindre, mes Frères, de remplir tout ce qu'il y a de pénible dans nos devoirs, et d'en omettre l'unique chose qui peut les adoucir, les rendre utiles et nous consoler nous-mêmes.

TREIZIÈME CONFÉRENCE.

DE LA COMPASSION DES PAUVRES.

1735.

Nous ne devrions pas avoir besoin, mes Frères, de vous inspirer des sentiments de compassion et de charité pour les pauvres, dont vous êtes les pères et les pasteurs ; c'est à vous à réveiller sur leurs besoins l'indifférence ou la dureté des personnes du siècle qui habitent vos paroisses; et il semble qu'étant par votre caractère les tuteurs de vos paroissiens indigents, et les seuls dépositaires de leurs besoins et de leurs peines, il devrait être inutile de vous exhorter à y être sensibles vous-mêmes. Cependant, puisqu'on a commencé à vous représenter avec zèle là-dessus les devoirs attachés à votre état, je vais y ajouter quelques réflexions.

Je sais, mes Frères, que le malheur des temps et le dérangement des saisons, en multipliant les pauvres dans vos paroisses, n'y multiplient pas les ressources des pasteurs, et qu'ils peuvent se sentir eux-mêmes des calamités publiques ; je sais encore que la modicité de vos revenus ne permet pas à la plupart d'entre vous de fournir à vos pauvres tous les soulagements que demanderait leur misère ; et ce n'est pas aussi ce qu'on exige de vous. Mais, mes Frères, quelle que puisse être la modicité de vos revenus, et le malheur des temps, il est toujours vrai qu'au milieu de vos paroisses, vous vous trouvez encore plus à votre aise et plus en état de fournir à vos besoins que presque tous ces laboureurs et ces pauvres gens de campagne qui les habitent. Aussi avons-nous eu la consolation dans nos visites d'y trouver beaucoup de pasteurs charitables, touchés, comme des pères doivent l'être, de la misère de leurs enfants ; donnant selon leur force et au delà, comme dit l'Apôtre ; adoucissant du moins par leurs soins et par leur sensibilité les maux de leurs pauvres paroissiens, et souffrant avec ceux qu'ils ne pouvaient soulager. Mais d'un autre côté, nous avons souvent gémi à la vue de beaucoup de pasteurs uniquement occupés du soin honteux d'amasser; durs pour eux-mêmes, et encore plus durs et plus insensibles aux besoins et aux calamités de leurs peuples ; des pasteurs bassement avares, qui ne croient jamais en avoir assez, et qui semblent n'avoir été revêtus d'un caractère saint que pour le faire servir à leur honteuse avarice. Voilà, mes Frères, il faut le dire ici, la plaie la plus universelle du sacerdoce ; voilà le vice qui souille presque toute la sainteté et la bonne odeur du sanctuaire. Tous ne le portent pas à un certain excès ; mais il en est peu que cette lèpre ne salisse ; et si les pauvres sont abandonnés dans plusieurs paroisses, ce n'est pas toujours la modicité des revenus de leurs pasteurs, c'est le plus souvent la dureté et l'avarice qui ferment leurs entrailles aux cris et aux besoins de leur peuple.

Oui, mes Frères, disons-le ici, et disons-le

avec douleur, puisque l'occasion s'en présente: depuis que par le partage des biens ecclésiastiques, nos titres dans le ministère sont devenus fixes et perpétuels pour nous, nous les avons regardés comme notre bien et notre patrimoine; nous nous y sommes attachés; nous les avons fait valoir comme on fait profiter un fonds profane; et souvent plus notre portion temporelle s'est trouvée modique, plus notre cœur s'y est attaché; et plus sans partager avec les riches du monde le crime de leur luxe et de leur mollesse, nous avons partagé avec eux, et poussé même plus loin qu'eux, le crime de leur attachement et de leur avarice. Il semble même que ce vice est devenu une malédiction attachée au sacerdoce; on se le dissimule à soi-même; on le couvre du prétexte frivole d'une sage précaution; on ne voit dans cette sordide passion que le devoir indispensable de ne pas laisser perdre les droits de son église; et plus on est saisi et possédé de ce vice, plus on se le donne à soi-même comme une vertu.

Cependant, mes Frères, rien ne souille et n'avilit plus la noblesse et la sainteté de notre ministère que cet indigne penchant. Nous ne sommes sur la terre, vous le savez, que les ministres des biens futurs. Les trésors qu'ouvrent et ferment les clefs qui nous sont confiées, sont les trésors du ciel; les richesses que Dieu verse sur les peuples par notre ministère, sont les richesses de la grâce; l'Evangile que nous annonçons, est cette parole de la vie éternelle qui maudit les richesses, et qui n'appelle heureux et riches que les pauvres de cœur et d'esprit; en un mot, tout ce que nous sommes comme ministres, c'est-à-dire comme dispensateurs des biens éternels, n'annonce aux peuples que le mépris de tout ce qui passe, et le désir tout seul des biens qui ne doivent jamais passer. Quelle indignité donc, mes Frères, lorsque le dispensateur des biens éternels devient lui-même l'esclave d'un tas de boue qui le salit et le couvre d'opprobre; lorsque le ministre, établi de la part de Jésus-Christ pour détromper les hommes de l'amour des faux biens, leur en inspirer le mépris, les maudire avec Jésus-Christ, ne paraît vivre, et n'avoir de désirs, de soins et de penchants que pour se les accumuler à lui-même!

Mais ne faut-il pas distinguer, dira-t-on, une sage prévoyance qui met en réserve pour des besoins qui peuvent arriver, de cette avarice basse et sordide qui croit n'en avoir jamais assez; et toute précaution là-dessus serait-elle un crime? Non, sans doute, mes Frères; et si ce misérable prétexte de l'avarice méritait une réponse, nous vous dirions qu'un pasteur avare qui ne vit que pour amasser, et un pasteur fidèle et prudent qui se ménage quelque réserve pour des cas imprévus, ne se ressemblent guère. L'un est tranquille dans sa prévoyance; elle ne prend rien sur ses fonctions, sur ses devoirs, sur l'amour et les soins qu'il doit à son peuple, sur la décence de son caractère; et il y entre plus de confiance en Dieu que dans le peu qu'il se réserve. L'autre n'amasse que pour amasser: ce n'est pas pour fournir à ses besoins; il se les refuse: son argent lui est plus précieux que sa santé, que sa vie, que son salut, que lui-même; toutes ses actions, toutes ses vues, toutes ses affections, ne se rapportent qu'à cet indigne objet. Personne ne s'y trompe; et il ne prend aucun soin de dérober aux yeux du public le misérable penchant dont il est possédé: car tel est le caractère de cette honteuse passion dans un prêtre, de se manifester de tous les côtés, de ne faire au dehors aucune démarche qui ne soit marquée de ce maudit caractère, et de n'être un mystère que pour celui seul qui en est possédé. Toutes les autres passions sauvent du moins les apparences; on les cache aux yeux du public; une imprudence, un abandon de Dieu peut quelquefois les dévoiler; mais le coupable cherche, autant qu'il est en soi, les ténèbres; mais pour la passion de l'avarice, un prêtre ne se la cache qu'à lui-même; loin de prendre des précautions pour la dérober aux yeux du public, tout l'annonce en lui, tout la montre à découvert; il la porte écrite dans son langage, dans ses actions, dans toute sa conduite, et pour ainsi dire, sur son front.

Or, mes Frères, quel caractère de réprobation pour un prêtre et pour un pasteur, que l'indignité de ce vice! caractère de dureté, d'avilissement pour lui, d'opprobre et de scandale pour le saint ministère. Caractère de dureté; il est père, il est pasteur, il est à la place du souverain pasteur qui a donné sa vie pour ses brebis, et qui continue après sa mort à les nourrir de sa chair et de son sang; il est ici-bas le vicaire de son amour pour les hommes; or quel monstre d'horreur sera-t-il dans l'Eglise, si se dépouillant de ces titres si

glorieux et si aimables, de ces titres aussi ineffaçables que son caractère, il n'a que des entrailles de fer pour son peuple ? voilà pourtant la situation réelle et affreuse d'un pasteur avare. Comment soulagerait-il les besoins de ses pauvres? Il se refuse ses propres besoins à lui-même ; il n'aime et n'estime de ses fonctions que le gain malheureux qui lui en revient ; il l'exige avec dureté ; le pauvre n'est pas plus à couvert de ses barbares exactions que le riche ; il passe sans pudeur les bornes que des règles sages ont prescrites à son avarice ; il foule aux pieds ces barrières sacrées, si honteuses au saint ministère, et qu'une triste nécessité, c'est-à-dire, l'avidité seule de certains ministres nous a forcé de poser ; il ne connaît de frein et de règles que celles de son insatiable avarice. Les plaintes et les murmures d'un pauvre peuple vexé et opprimé par l'excès et la dureté de ses exactions, l'endurcissent, loin de le toucher et de l'attendrir ; son cœur devient plus dur et plus insensible, à mesure que les cris des malheureux augmentent ; et il redouble de barbarie envers ceux qui ont osé même nous en porter leurs plaintes. Qu'il voie son peuple frappé de mortalité, ne croyez pas qu'il soit occupé si leur mort sera précieuse devant Dieu ; le profit infâme qui lui en revient est l'unique objet qui l'occupe, le seul qui le console de leur perte ; j'ai horreur de le dire, le seul peut-être qui fait le sujet de sa barbare joie ; disposé à laisser le corps précieux d'un fidèle, d'un membre de Jésus-Christ, en proie aux oiseaux du ciel et aux animaux de la terre, si une famille indigente ne capitule avec son avarice, et n'assure d'avance par un prix excessif à ce pauvre défunt la consolation de se voir réuni par la sépulture à ses frères, auxquels la foi l'avait uni sur laterre.

Quel monstre encore une fois qu'un tel pasteur ! et plut à Dieu qu'il fussent aussi rares dans l'Eglise et dans ce diocèse que les êtres monstrueux le sont sur la terre ! Mais ce n'est pas assez encore de faire de leurs fonctions, et du sang adorable de Jésus-Christ un profit infâme ; ce n'est pas assez de rendre par leurs exactions la religion onéreuse, accablante, odieuse à leur pauvre peuple ; ils lui suscitent des procès injustes ; ils achètent même des droits litigieux ; ils se prévalent de leur honteuse abondance, pour usurper et se faire adjuger des biens qu'un pauvre possesseur n'a pas le moyen de défendre. Sous prétexte d'avancer quelques secours à ceux qui s'adressent à eux, ils le leur font acheter à des conditions usuraires et tyranniques ; ils n'offrent que des secours barbares et meurtriers ; et en soulageant les opprimés, ils ne veulent que se hâter de les écraser, et achever de les mettre au désespoir. Je me lasse, mes Frères, d'exposer ici ces horreurs devant tant de ministres fidèles ; mais ce qu'il y a de plus triste, c'est que je ne fais que reprocher [1] un spectacle d'infamie dont vos yeux ont été plus d'une fois témoins ; que votre piété et votre zèle pour le ministère, ont encore plus souvent détesté ; je ne fais que rappeler des plaintes qui nous sont mille fois revenues, et qui ont autant de fois déchiré nos entrailles, et aggravé le joug de notre épiscopat.

A la dureté ajoutez, mes Frères, l'avilissement et l'opprobre où cette passion dégrade et le ministère et le ministre ; les soins bas, indécents et publics qui l'occupent. Suivez toute sa conduite ; c'est un vil négociateur ; il entre dans les trafics et les commerces les plus bas ; tout ce qui lui offre quelque gain ne lui paraît indigne, ni des empressements, ni de la sainte décence de son ministère ; il paraît plus souvent dans les marchés publics que dans son église et dans les fonctions de sa paroisse. Plus instruit des moyens sordides d'amasser et des règles obscures d'un vil commerce, que des règles de l'Eglise, il oublie qu'il est père, qu'il est pasteur, qu'il est honoré du titre sublime de ministre de Jésus-Christ. Le seul titre qui le touche et dont il fait usage, est celui de vil commerçant. Ne lui parlez pas du gain et du salut des âmes dont il doit répondre ; c'est un langage inconnu qu'il n'entend pas, et tout ce qui ne grossit pas son infâme trésor est pour lui une vaine spéculation et une chimère. Il avilit la dignité de son caractère par des mœurs basses et sordides ; et il devient par sa vile épargne et par la crasse même de ses vêtements, et l'indécence de tout son extérieur, un spectacle de dérision pour son peuple et de honte pour ses confrères ; c'est un pauvre du monde et de l'enfer. Hélas ! mes Frères, nous excusons souvent sur la modicité de nos revenus notre peu de charité pour nos pauvres ; nous craignons toujours de manquer pour nous-mêmes : retranchons pour Jésus-Christ une partie seulement de ce que ce malheureux se retranche

[1] *Rapprocher ?*

pour le démon, et nous trouverons nos revenus abondants. Il se refuse tous ses besoins; il se dispute même jusqu'à la simple décence des vêtements: sacrifions à la charité une partie du moins des aises et des commodités que cet infortuné sacrifie toutes à son avarice; mettons en réserve et épargnons pour le ciel quelque chose du moins de ce qu'il réserve tout entier pour la terre; et nous trouverons de quoi fournir à nos besoins et à ceux de nos pauvres. Est-ce que la noblesse de la charité ne serait pas capable de soutenir les mêmes retranchements et les mêmes privations que soutient tous les jours l'infamie d'un vice? Un pasteur avare aurait le courage de se refuser tout pour grossir un trésor de boue; et un pasteur charitable et fidèle n'aurait pas la force de se refuser du moins quelque chose pour soulager son peuple et amasser un trésor dans le ciel? Le démon aurait ses pauvres, et Jésus-Christ ne serait pas puissant pour avoir les siens; et serait-il possible que l'épargne basse et sordide d'un prêtre avare, après nous avoir fait rougir pour lui devant les hommes, nous couvrît encore de confusion, et s'élevât en témoignage contre nous devant Jésus-Christ?

Mais ce qu'il y a ici de plus déplorable pour ce vice dans un prêtre, c'est que l'âge et les réflexions guérissent d'ordinaire les autres passions, au lieu que celle-ci semble se ranimer et reprendre de nouvelles forces dans la vieillesse. Plus on avance vers ce moment fatal où tout cet amas sordide doit disparaître et nous être enlevé, plus on s'y attache, loin de se dire alors, du moins à soi-même : *Insensé, on va demain te redemander ton âme; et tout ce que tu amasses avec tant de peine, de quoi te servira-t-il*[1] *?* plus la mort approche, plus on couvre des yeux son misérable trésor; plus on le regarde comme une précaution nécessaire pour un avenir chimérique. Ainsi l'âge rajeunit, pour ainsi dire, cette indigne passion : les années, les maladies, les réflexions, tout l'enfonce plus profondément dans l'âme; et elle se nourrit et s'enflamme par les remèdes mêmes qui guérissent et éteignent toutes les autres. On a vu des pasteurs, dans une décrépitude où à peine leur restait-il assez de force pour soutenir un cadavre tout prêt à retomber en pourriture, ne conserver dans la défaillance totale des facultés de leur âme de reste[1] de sensibilité, et pour ainsi dire, de signe de vie, que pour cette indigne passion; elle seule se soutenir, se ranimer sur les débris de tout le reste; le dernier soupir être encore pour elle; les inquiétudes des derniers moments la regarder encore : et par une punition terrible de Dieu, l'infortuné qui meurt jette encore des regards mourants qui vont s'éteindre sur un argent que la mort lui arrache, mais dont elle n'a pu arracher l'amour de son cœur.

Allez paraître devant Dieu, pasteur barbare et mercenaire : quelle miséricorde pourrez-vous vous promettre dans ce moment, du souverain pasteur de nos âmes? Réclamerez-vous son amour et sa tendresse pour les hommes, vous qui n'avez jamais eu que des entrailles de fer pour vos enfants et pour vos frères; vous, un loup enfermé dans le bercail, et un fléau de la colère de Dieu sur son peuple? Vos cris et vos gémissements, si vous en poussez au lit de la mort, toucheront-ils un juge irrité, vous qu'il a vu jusqu'à la fin d'une dureté barbare à la misère et à tous les gémissements d'un peuple dont il vous avait établi le père et le consolateur? Oserez-vous lever vers son tribunal terrible vos mains défaillantes, ces mains qu'il verra encore toutes souillées de vos rapines, du sang de son peuple et de la profanation des choses saintes, dont vous avez fait toute votre vie un trafic infâme? Grand Dieu! quels foudres ne sortiront-ils pas alors de vos yeux et de votre bouche, contre un misérable que vous aviez établi le pasteur de votre peuple, et qui ne s'est servi de l'autorité sainte dont vous l'aviez revêtu, que pour en être l'oppresseur et le tyran barbare?

Quel scandale, mes Frères, et quel opprobre pour le saint ministère que cette infâme passion dans un pasteur! c'est son dernier caractère. Scandale pendant sa vie, scandale à sa mort : c'est alors que ce vil trésor, amassé depuis si longtemps avec tant de soins et de bassesses, si enterré, si secret, resserré avec tant de précaution, se manifeste enfin; cet amas infâme, caché jusque-là sous les plus viles apparences de la pauvreté, sort enfin de ses ténèbres; ce secret honteux se dévoile enfin, et se dévoile aux yeux de ses pauvres qu'il avait toujours laissé languir dans une affreuse misère; aux yeux de son peuple, qu'il avait vexé, et dont il avait toujours exigé avec dureté, jus-

[1] Luc, XII, 20.

[1] *Le reste*, 1746.

qu'au dernier denier dans ses fonctions, sous prétexte de sa propre indigence. Quelles malédictions cet infâme mystère découvert n'attirera-t-il pas à sa mémoire ! quel opprobre pour tout le saint ministère ! des proches avides viennent se disputer cet argent d'iniquité ; le scandale de leurs disputes en est souvent porté avec la honte du sacerdoce jusque dans les tribunaux profanes, obligés de décider et de régler les dissensions que cet amas criminel fait naître entre les prétendants. On a entendu plus d'une fois le barreau retentir de ces infamies ; et ce trésor que le sang des peuples a grossi et cimenté, porte bientôt avec lui l'anathème dans ces familles avides ; il y porte le désordre, la misère et l'enfer où il a précipité ce misérable pasteur.

Mais, mes Frères, ce qui nous regarde dans ces exemples scandaleux, et qui doit nous toucher davantage, c'est qu'ils confirment dans l'esprit des gens du monde le préjugé universel sur l'avarice des prêtres ; car vous le savez, le monde fait au sacerdoce une tache générale et comme incurable, de ce vice. Il nous regarde presque tous comme infectés et salis de cette hideuse lèpre, et attachés par des liens plus vifs et plus serrés à la modicité de nos revenus, que les gens du monde eux-mêmes ne le sont à l'abondance de leurs richesses : un prêtre et un homme avare est pour eux la même chose. D'ou vient un préjugé si universel et si ignominieux à la sublimité et à la sainteté du sacerdoce ? Je sais que le monde est injuste à notre égard ; et qu'il est toujours prêt à nous supposer des vices pour se justifier à lui-même ses vices propres. Mais convenons aussi de bonne foi que sur ce reproche il n'a pas toujours tort dans les jugements qu'il forme contre nous. Convenons que retirant peu la plupart de l'autel, les frayeurs de manquer nous rendent ce peu si cher, nous y attachent si vivement, nous jettent dans des inquiétudes et des précautions si marquées du caractère de ce vice, réveillent si fort nos attentions et nos empressements à exiger nos droits à la rigueur, qu'il est difficile que nos mœurs, quelque régulières et pieuses qu'elles soient d'ailleurs, puissent nous mettre à couvert du soupçon honteux de l'avarice dans l'esprit de nos peuples ; et ce soupçon tout seul où nos peuples se trouvent toujours plus attentifs et plus clairvoyants, parce qu'ils y sont intéressés, jette toujours une tache et une espèce de nuage sur nos talents et sur notre zèle, anéantit tout le fruit de notre régularité, et attache à tout notre ministère un reproche secret qui l'énerve, et qui ôte à nos fonctions et à nos instructions cette force et cette efficace, qui console toujours par le succès les travaux d'un ministre saint et désintéressé.

Soyons donc là-dessus, mes Frères, en garde contre nous-mêmes, contre nos besoins que la cupidité nous grossit, contre nos frayeurs pour l'avenir qu'elle réalise : l'illusion est ici si déliée et si spécieuse, que la vertu elle-même s'y laisse souvent surprendre. Rabattons plutôt de nos droits temporels que de nous exposer à scandaliser les faibles ; recevons-les, ces droits, de la piété et de la libéralité des fidèles ; et ne les arrachons pas de leur indigence ; ne les exigeons pas comme le prix mercenaire de nos peines ; mais comme un hommage saint que les peuples doivent à la religion, et un secours de tendresse et de reconnaissance que les enfants donnent à leur père. Evitons avec soin tout ce qui peut faire soupçonner nos peuples que nous cherchons autre chose que leur salut dans nos fonctions ; montrons-nous plus empressés à secourir ceux d'entre les fidèles que leur pauvreté met hors d'état de reconnaître nos services ; ne les distinguons pas par les moyens qu'ils ont de nous récompenser, mais par le besoin qu'ils peuvent avoir des secours de notre ministère ; que le nom des pauvres soit honorable à nos yeux : *Parcet pauperi et inopi... et honorabile nomen eorum coram illo* [1]. N'ayons pas la dureté d'ajouter à la tristesse de leur état celle de notre oubli et de notre indifférence quand ils ont besoin de notre ministère ; consolons-les par nos soins plus assidus et plus empressés, si nous ne pouvons pas les soulager par nos largesses ; faisons-leur sentir que leur pauvreté devient pour nous un titre qui nous les rend plus chers ; que c'est par là qu'ils nous appartiennent de plus près, et que nous leur sommes plus redevables qu'aux autres fidèles ; regardons-les comme la portion la plus privilégiée de notre troupeau, et la plus capable d'attirer par leurs souffrances des bénédictions sur tout notre ministère. Estimons-nous heureux de les avoir pour intercesseurs auprès de Jésus-Christ ; c'est la voix de la colombe qui gé-

[1] Ps. LXXI, 13, 14.

mit et qui est toujours exaucée. Souffrons avec eux en compatissant à leurs peines ; souvenons-nous que notre mission, comme celle de Jésus-Christ, est presque uniquement pour eux : *Evangelizare pauperibus misit me* [1]. Ne trouvons pas notre sort plus à plaindre de nous voir établis sur un peuple où la misère paraît générale ; c'est là où les grâces se répandent abondamment sur nos fonctions : nous retirons peu pour nous de leur indigence; mais que la moisson est toujours riche pour Jésus-Christ ! N'ayons pas assez peu de foi pour regarder comme plus heureux ceux de nos confrères qui ne comptent presque parmi leurs paroissiens que des personnes riches et aisées : leurs fonctions sont mieux payées ; mais sont-elles plus utiles ? Ils trouvent des fidèles plus en état de fournir à leurs besoins; mais les trouvent-ils plus disposés à profiter de leurs instructions ? Les épines et les sollicitudes des richesses y étouffent la parole sainte ; le champ est plus décoré ; mais la terre est ingrate et stérile : et tandis qu'un pasteur établi sur un pauvre peuple instruit des âmes simples et dociles, pénétrées des vérités les plus communes de la foi, soumises dans leur misère à la main qui les frappe, a la consolation de voir tous les jours son ministère abondant en fruits pour le ciel, l'autre ne le voit presque jamais fructifier que pour lui-même. Ne comptons, mes Frères, nos peines bien récompensées que lorsqu'elles rapportent des fruits de vie et de salut ; et n'estimons de nos places et de nos fonctions que les gains que nous pouvons y faire pour Jésus-Christ.

[1] Luc, IV, 18.

QUATORZIÈME DISCOURS.

DE L'INSENSIBILITÉ DANS LES VOIES DE DIEU.

1736.

Il est vrai, mes Frères, et nous ne saurions trop nous le redire à nous-mêmes ; rien de plus essentiel pour nous dans l'exercice continuel de nos fonctions que cet esprit intérieur de religion et de piété qui les anime, et peut-être rien de plus rare parmi nous ; rien de plus dangereux que l'insensibilité d'un prêtre et d'un pasteur dans les fonctions de son ministère ; et cependant rien de plus commun. Grâces à la miséricorde de Jésus-Christ, nous ne vivons plus dans ces siècles ténébreux, où l'ignorance et le déréglement du clergé couvraient d'un opprobre public le saint ministère, et ne semblaient plus laisser à l'Eglise, de son ancienne beauté, que la science et la ferveur des cloîtres. L'esprit du sacerdoce s'est renouvelé, il y a plus d'un siècle, parmi nous, par l'établissement de ces maisons de retraite, où ceux qui aspirent aux saints ordres viennent de bonne heure se former à l'esprit de leur état, et comme y sucer dès leur enfance le lait de la doctrine et de la piété sacerdotale. Les scandales ne sont plus ni communs, ni tolérés comme autrefois, dans le clergé ; les fonctions du ministère ont repris dans les paroisses la forme et la décence pres-

crites par les saints canons ; l'instruction autrefois si rare et si grossière y est devenue plus fréquente et plus éclairée ; en un mot, l'Eglise a recouvré ces dehors de décence, de dignité, de piété, dont la licence et les malheurs des siècles précédents l'avaient, pour ainsi dire, dépouillée. Cependant, si la face de l'Eglise, de cette fille du roi, est plus belle, sa gloire qui est toute au dedans n'en est pas plus digne d'elle : *Omnis gloria... filiæ regis ab intus*[1] ; et nous pouvons dire encore avec l'Apôtre qu'il faut chercher parmi nous un dispensateur fidèle, et qu'il est difficile de le trouver. D'où vient cela, mes Frères ? ce n'est pas le déréglement public des mœurs, qui les rend aujourd'hui comme autrefois si rares ; grâces à Jésus-Christ, ces scandales affligent rarement notre sollicitude et notre tendresse pastorale. Non, mes Frères, ce ne sont pas les vices criants qui nous dégradent la plupart du titre auguste de dispensateurs fidèles, ce sont les vertus qui en sont inséparables, et qui nous manquent ; c'est cet esprit intérieur de religion et de piété ; c'est ce cœur tendre, religieux, touché dans l'exercice de nos fonctions ; c'est cette sensibilité, ce respect, cette sainte frayeur pour tout ce qui regarde les occupations du saint ministère, qui s'affaiblit et s'éteint en nous par l'usage journalier lui-même des choses les plus saintes. Voilà, mes Frères, le malheur le plus commun et le plus à craindre pour nous ; ce ne sont pas les désordres grossiers ; c'est une insensibilité et un espèce d'engourdissement pour tous les objets les plus terribles de la religion, de sorte que tout ce qui touche et ranime tous les jours la foi et la piété du commun des fidèles, augmente, pour ainsi dire, notre léthargie et réveille à peine notre attention ; c'est-à-dire, et cette vérité me fait trembler en vous l'annonçant et en me l'annonçant à moi-même, mes Frères ; c'est-à-dire que toutes les ressources de la religion dont la grâce se sert tous les jours pour ranimer la foi de nos peuples, toucher et changer leur cœur, nous affermissent dans une insensibilité qui est la malédiction la plus générale et la plus terrible attachée aux saintes fonctions du ministère. En voici les preuves qui ne sont que trop journalières et bien tristes pour nous, mes Frères.

La participation aux choses saintes est une première ressource de religion où le commun des fidèles trouvent tous les jours ou un renouvellement de piété ou le remède de leurs désordres. Le fidèle qui approche rarement de l'autel, est frappé d'une sainte terreur, quand quand il faut se présenter à une action si redoutable ; l'approche d'une solennité qui lui impose ce devoir le rappelle à lui-même ; il sent toute son indignité ; il vient se jeter à nos pieds pénétré de crainte, de componction ; il tire du trésor de son cœur et de sa conscience l'ancien et le nouveau ; il forme mille projets et mille résolutions d'une vie plus chrétienne ; il prend toutes les précautions possibles pour ne pas aller manger et boire son jugement ; et ces résolutions saintes, fortifiées par la participation au corps de Jésus-Christ, ou le soutiennent quelque temps dans la pratique d'une vie plus fidèle, ou l'y affermissent pour toujours. Pour nous, mes Frères, la participation au corps et au sang de Jésus-Christ est-elle une ressource de salut pour nous ? Hélas ! avec des mœurs au dehors irréprochables, nous approchons pourtant tous les jours de la table sainte comme d'une table commune ; cette action terrible devient pour nous comme une de ces actions réglées et ordinaires qui doivent entrer dans le détail de notre journée ; l'heure de la messe n'y est pas autrement marquée que celle de nos affaires, de nos repas et peut-être de nos plaisirs ; c'est une tâche journalière et accoutumée, attachée à la servitude de notre état ; elle ne réveille rien en nous, ni ferveur, ni terreur des choses saintes, ni douleur de nos fautes, ni projet d'une vie plus sacerdotale et plus fidèle ; ce pain du ciel est pour nous comme le pain de la terre ; ce vin adorable qui purifie le cœur et qui réveille la piété, est un vin qui nous appesantit, qui nous endort, et qui augmente notre léthargie ; on ne voit pas qu'au sortir de l'autel nous sentions plus de zèle pour le salut des âmes qui nous sont confiées, plus de goût pour la prière, plus de fidélité dans le détail de nos actions ; nous nous étions présentés à l'autel sans aucun sentiment vif de foi, de piété, de terreur, sans aucune résolution d'une vie plus fidèle ; nous en sortons les mêmes ; si ce n'est que n'en devenant pas meilleurs, le peu de fruit que nous en retirons est un abus des choses saintes qui nous rend plus coupables, une espèce de profanation de tous les jours dont nous ne

[1] Ps. XLIV, 14.

sentons pas le crime, dont nous ne nous repentons jamais, et par conséquent un anathème qui demeure jusqu'à la fin sur nos têtes sans nous effrayer, qui augmente de jour en jour notre insensibilité, et nous conduit enfin à une tranquille impénitence; c'est-à-dire que l'autel saint endurcit tous les jours beaucoup de prêtres, et n'en a pas encore converti un seul. Le simple fidèle, ô mon Dieu, trouve tous les jours un accroissement de vie et de salut en participant aux dons adorables que nous offrons sur l'autel; et nous qui en sommes les ministres et les distributeurs, nous n'y trouverions qu'une augmentation de léthargie et d'insensibilité qui rend nos mœurs plus incurables? Ne sommes-nous donc prêtres, grand Dieu! que pour nous faire de nouveaux crimes en usant plus souvent du remède divin lui-même qui aurait dû les expier, et nous renouveler chaque jour dans la grâce du sacerdoce qui nous a consacrés à vos autels? Première ressource de salut, utile au commun des fidèles, et première source de notre insensibilité : la participation aux choses saintes.

La seconde ressource de salut que la religion offre aux fidèles, est le ministère de la parole. Elle n'est pas encore liée, cette parole sainte, et tous les jours des ouvriers évangéliques ont la consolation de la voir fructifier au milieu des villes et des campagnes; des âmes simples y ouvrent leur cœur à des vérités que l'on ne connaît bien que lorsqu'on a le bonheur de les avoir aimées; des pécheurs endurcis, frappés de la terreur des jugements de Dieu, renoncent à leurs égarements et édifient ensuite par leur pénitence ceux qu'ils avaient scandalisés par leurs crimes; en un mot, malgré la dépravation des mœurs publiques, les vérités de l'Evangile enfantent tous les jours des élus à Jésus-Christ parmi les fidèles. Pour nous, mes Frères, nous ne sommes point touchés la plupart de ces vérités que nous annonçons aux peuples; c'est un devoir pénible et extérieur que nous remplissons souvent à regret; ce ne sont pas des vérités méditées, goûtées et tirées du fond de notre cœur; elles sont l'ouvrage de notre travail et de notre étude, elles ne sont pas le fruit de nos prières et de notre piété; dans les lectures et les études qui nous préparent au ministère de la parole, nous n'y cherchons que ce qui peut nous aider à instruire les autres; nous n'y cherchons rien pour nous; nul retour sur nous-mêmes; il semble que les livres saints que nous parcourons ne sont pas faits pour nous, que les vérités les plus terribles de l'Evangile que nous destinons aux autres ne nous regardent pas, et que les annoncer aux fidèles est un privilége qui nous en affranchit nous-mêmes. Ainsi, l'étude elle-même des vérités et les instructions publiques que nous préparons aux peuples, achèvent de nous dessécher le cœur et augmentent notre insensibilité; au lieu d'étudier ces grandes vérités dans un esprit de prière et d'application à nous-mêmes, de demander à Jésus-Christ, en parcourant les livres saints, qu'il commence à embraser notre cœur du feu divin de son amour, afin que de notre abondance il se répande avec plus de succès sur les cœurs de ceux qui nous écoutent, nous ne sommes occupés que de l'impression que ces vérités pourront faire sur eux; et il est vrai, par une malédiction attachée au défaut de cet esprit de piété avec lequel nous remplissons notre ministère, que personne n'est moins touché des vérités de l'Evangile que ceux qui les annoncent. Cependant, nous sommes contents de nous-mêmes, quand ces vérités terribles que nous annonçons, en nous laissant à nous toute notre insensibilité, ont fait quelque impression et opéré quelque changement sur ceux qui nous écoutent; nous croyons que Dieu répand sa bénédiction sur nos travaux. Il est vrai qu'il montre la vérité à ceux qui nous écoutent, mais il la cache à celui qui l'annonce; il ouvre le cœur de nos auditeurs à sa voix, mais il y ferme le nôtre; il se sert de nos talents pour arroser et faire croître les plantes que son Père lui a données, mais il nous laisse dans une affreuse sécheresse; en un mot, il bénit notre ministère, mais il maudit le ministre. Grand Dieu! vous nous condamnerez donc un jour par notre bouche; en écrivant nos instructions, nous écrivons donc notre jugement et notre condamnation; les talents mêmes, les succès qui nous flattent, nous couvriront devant vous d'une confusion éternelle; ces âmes, touchées par nos instructions, s'élèveront contre nous devant votre tribunal; elles déposeront contre notre insensibilité; elles paraîtront surprises que des vérités si touchantes, si intéressantes dans notre bouche, n'avaient jamais rien opéré sur notre cœur. « Vous qui enseigniez les autres,

nous diront-elles avec l'Apôtre, vous ne vous enseigniez pas vous-mêmes ; vous nous appreniez qu'il est terrible de tomber entre les mains d'un Dieu vivant, et vous le teniez tous les jours entre vos mains sans l'aimer ni le craindre ; vous nous annonciez qu'il faut le servir en esprit et en vérité, et vous ne l'honoriez que du bout des lèvres. La vérité que vous nous avez fait connaître nous a délivrés ; et pour vous qui en étiez le ministre, elle n'est plus qu'un feu dévorant qui va ronger un cœur qu'elle n'a pu toucher et un anathème éternel qui va demeurer jusqu'à la fin sur votre tête ». Seconde ressource de salut que la religion fournit aux fidèles et qui augmente encore notre insensibilité : le ministère de la parole.

Que dirai-je encore, mes Frères ? le tribunal de la pénitence lui-même, où tant d'âmes touchées expient tous les jours à nos pieds, par une douleur sincère et par l'abondance de leurs larmes, les égarements qu'elles viennent nous découvrir, où tant d'autres trouvent un remède qui réveille leur foi et leur piété languissante ; le tribunal de la pénitence, troisième ressource de salut que la religion offre aux fidèles ; cette piscine sacrée où tant de malades trouvent tous les jours leur guérison, n'est presque plus pour nous qu'un bain sec et stérile qui nous laisse toutes nos infirmités. Il ne s'agit pas ici des dangers qui accompagnent ce ministère, ni de ces écueils qui font que souvent le juge en sort plus coupable que le sexe criminel lui-même qu'il vient d'absoudre. Je crois parler à des ministres qui n'ont rien de semblable à se reprocher dans un ministère si dangereux ; d'ailleurs, ce n'est pas comme ministres de la pénitence que je vous considère ici, mes Frères, c'est comme pénitents vous-mêmes ; et je dis avec douleur que le tribunal de la pénitence, si utile aux fidèles, n'est presque d'aucune utilité pour nous. Familiarisés avec les crimes qu'on nous y révèle, nous y portons nos propres fautes, qu'à peine regardons-nous souvent comme telles, sans aucune émotion de grâce et de repentir : loin d'y porter ces résolutions sincères d'une vie plus sacerdotale, plus intérieure et plus fidèle ; ce repentir vif sur la mollesse de nos mœurs et sur la tiédeur et l'insensibilité de notre foi dans l'exercice de nos fonctions ; loin d'y sentir ces déchirements de cœur et ces douleurs vives de l'enfantement qui annoncent toujours un changement, et comme la renaissance de Jésus-Christ dans un cœur, nous n'y sentons pas même cette honte et cette confusion secrète qui accompagnent toujours l'aveu de nos faiblesses. Juges souvent et pénitents tour à tour les uns des autres, l'appareil sérieux lui-même de la pénitence, qui fait tant d'impression sur les simples fidèles, perd pour nous toute sa terreur et sa majesté, et n'est plus qu'un commerce mutuel et familier de ministère, qui ne nous touche pas plus que nos autres fonctions. Ouvrant presque toujours notre conscience à des ministres aussi peu intérieurs, aussi tièdes, aussi peu animés d'un esprit de foi et de religion, aussi peu sensibles et aussi aveugles que nous sur leur insensibilité dans l'exercice de leurs fonctions, ils n'ont garde de connaître, d'approfondir et d'appliquer les remèdes convenables à une plaie qu'ils portent dans le cœur sans la sentir, et qu'ils ne regardent pas comme un mal pour eux-mêmes : ils dorment eux-mêmes profondément ; comment nous réveilleraient-ils de notre léthargie ? Ainsi cette ressource de salut, si utile au commun des fidèles, n'est pour nous qu'un remède émoussé qui ne touche point à nos maux ; nous n'y cherchons qu'à déposer vite ce qui nous pèse le plus[1] sur la conscience, et qui pourrait, si nous approchions de l'autel sans cette précaution, nous rendre à nos yeux mêmes des profanateurs et des sacriléges : mais nous n'y déposons jamais cette vie si peu intérieure et si peu sacerdotale ; cette vie toute humaine et toute naturelle ; ce fonds d'indolence et d'insensibilité pour toutes les choses les plus augustes de la religion et les plus capables de réveiller notre foi ; cet état de léthargie où rien ne nous touche, qui nous fait pourtant paraître aux yeux de Dieu devant qui nous allons nous présenter témérairement à l'autel, comme des corps sans âme et sans vie, et plus dignes d'être rejetés de sa bouche, que la boisson tiède et dégoûtante destinée à être vomie ; c'est-à-dire qui fait que ne sentant rien sur la conscience de grossier et d'énorme, qui doive nous éloigner de l'autel, et sentant encore moins notre insensibilité, et ce manque de foi et d'esprit intérieur de piété dans nos fonctions, qui nous rend également indignes de monter à l'autel saint, nous y allons manger et boire notre condamnation, c'est-à-dire accumuler par l'abus des choses

[1] *De plus*, 1746 et R.

saintes de nouvelles ténèbres et un nouveau chaos sur notre cœur, et nous mettre de plus en plus hors d'état de comprendre qu'un ministre qui exerce tous les jours tant de fonctions saintes, sans cet esprit intérieur de religion et de piété, n'est qu'un fantôme de ministre ; qu'il ne suffit pas d'être exempt de vice grossier et honteux ; et que c'est un grand crime pour un prêtre, de n'avoir point de vertu. Troisième ressource de salut que la religion fournit aux fidèles, et qui ne nous est presque d'aucune utilité : le tribunal de la pénitence. O mon Dieu ! il suffit donc, ce semble, que nous soyons les ministres et les dispensateurs de tous vos dons et de toutes les ressources de la religion, pour nous les rendre inutiles à nous-mêmes.

Quelle ressource peut-il donc nous rester encore pour ranimer notre foi ? quoi ! le souvenir, la vue même de la mort ? Il est vrai que le souvenir et la vue surtout de la mort frappent tous les jours des pécheurs endurcis qui en sont témoins. Pour nous, mes Frères, non-seulement le souvenir, mais le spectacle lui-même de la mort ; ce moment affreux qui décide de l'éternité ; cette dissolution entière du corps terrestre où tout périt pour nous, où Dieu seul et l'âme reste pour être à l'instant jugée ; ce spectacle si effrayant pour quiconque n'a pas encore perdu la foi et l'espérance, ou la crainte d'un avenir, nos fonctions nous familiarisent avec lui. Quatrième ressource que la religion fournit aux fidèles, et qui nous laisse toute notre insensibilité : le souvenir ou la vue même de la mort. Oui, mes Frères, on nous appelle tous les jours pour secourir un fidèle dans ce dernier combat, pour le munir des derniers remèdes de l'Eglise et le soutenir dans son agonie par le souvenir des miséricordes du Seigneur, et par l'espérance que nous donne le bienfait de notre rédemption, dont nous lui présentons l'objet consolant ; nous fortifions son âme tremblante et accablée alors sous le poids de ses maux et de ses crimes, par les prières de l'Eglise destinées à la soutenir dans cette dernière heure ; nous appelons les saints anges pour la conduire dans le sein d'Abraham ; nous lui disons avec l'Eglise : Partez, âme chrétienne : *Proficiscere, anima christiana ;* ce n'était pas ici votre patrie ; retournez dans le sein de Dieu d'où vous étiez sortie ; dépouillez-vous de ces restes de mortalité ; et allez jouir avec Jésus-Christ et tous ses élus de cette vie nouvelle qui ne doit plus finir, et qui est promise à tous ceux qui l'ont aimé sur la terre ; le mourant expire sous nos yeux et comme entre nos mains ; nous laissons tous les spectateurs effrayés, attendris du spectacle ; il n'en est pas un qui ne rentre en lui-même, qui ne fasse des réflexions sur la brièveté de la vie, sur le bonheur d'avoir prévenu ce dernier moment par des mœurs plus chrétiennes ; il n'en est pas qui ne se les propose : nous seuls en sortons aussi tranquilles, aussi insensibles que nous y étions entrés ; nous seuls familiarisés avec un spectacle si instructif et si terrible, n'y voyons rien de nouveau qui nous réveille ; nous retournons froidement au sortir de là à nos œuvres ordinaires ; et peut-être lassés de la durée de la contrainte et de la tristesse de cette fonction, nous cherchons des délassements pour en effacer le souvenir, supposé qu'il nous en restât encore quelque trace légère. Que dis-je, mes Frères ? nous voyons quelquefois ce spectacle accompagné des circonstances les plus effrayantes : des morts soudaines qui ne laissent pas un instant à un pécheur public et dissolu, frappé de la main de Dieu, entre le jugement de Dieu et une vie toute criminelle ; nous accourons ; mais il n'est plus temps ; Dieu dans sa colère l'a refusé à un pécheur qui en avait toujours abusé ; nous faisons retentir à ses oreilles des paroles de salut ; nous l'appelons à haute voix ; mais il n'entend plus, et il n'a plus de réponse à nous faire ; c'est Dieu qui l'appelle, et auquel seul il va répondre ; on le secoue, on l'agite, comme pour rappeler, s'il était possible, son âme de l'empire de la mort ; mais tout est inutile ; elle est déjà entre les mains des anges des ténèbres qui ne lâcheront pas leur proie ; il insultait il n'y a qu'un moment, comme s'il avait dû être immortel, au Dieu qui avait déjà le bras levé sur lui ; et il n'est plus, et il est jugé, et son sort ne changera plus.[1] C'est comme un coup de foudre qui consterne toute une ville, toute une paroisse ; c'est une leçon frappante que chacun prend pour soi. Mais c'est encore là une leçon qui ne dit rien pour nous ; c'est un coup de foudre qui se perd pour nous dans les nuées. Nous exhortons peut-être par bienséance les spectateurs consternés à profiter de

[1] Quel sentiment, quelle éloquence dans ce tableau ! L'âme du vieil évêque est restée toujours ardente en face des grandes vérités du christianisme.

cet exemple ; mais nous ne pensons pas à nous le dire à nous-mêmes; nous allons raconter tranquillement ailleurs toutes les circonstances de cette mort ; nous rappelons tout ce qu'elle a eu de terrible et de singulier ; et nous ne rappelons pas la circonstance étonnante de notre insensibilité, plus terrible et plus singulière encore que l'événement lui-même ; et peut-être, ce qui fait horreur à dire, nous sommes plus occupés du gain honteux des funérailles de cet infortuné, que du malheur éternel d'une âme qui vient de mourir à nos yeux dans son péché. O mon Dieu ! les prodiges mêmes les plus effrayants de votre justice qui jettent des terreurs salutaires dans tous les autres cœurs, nous laissent donc à nous toute notre insensibilité ; le cœur d'un prêtre tiède et indolent est donc un cœur endurci qui ne peut être touché de rien ; et toutes les ressources de salut que la religion offre par notre ministère aux fidèles, ne seront pour nous que de nouveaux sujets de condamnation.

Ainsi s'écouleront, mes Frères, les jours de notre ministère, sans scandale et sans désordres grossiers aux yeux des hommes, mais sans cet esprit intérieur de religion, de piété, de sacerdoce aux yeux de Dieu ; plus nous avancerons dans notre carrière, plus cet état d'indolence et d'insensibilité augmentera. Car l'âge du moins devient tous les jours une ressource pour les gens du monde ; il éteint les passions ; il les rend inhabiles aux plaisirs ; il leur montre la mort de plus près ; il leur fait sentir le vide de tout ce qu'ils ont vu passer sous leurs yeux, et les rappelle au seul objet solide, c'est-à-dire au soin de leur salut ; cinquième et dernière ressource pour les fidèles, l'âge. Mais pour un prêtre et un pasteur qui a vieilli dans cet état d'indolence et d'insensibilité au milieu des fonctions les plus saintes, plus la vieillesse augmente, plus il devient insensible, l'âge achève de l'endurcir ; plus familiarisé alors avec les fonctions les plus terribles, à mesure que ses années s'accumulent, il les exerçait autrefois sans aucun sentiment de foi et de piété, il les exerce alors sans dignité même et sans décence. Nous le voyons tous les jours, mes Frères, et nous en gémissons, des pasteurs accablés sous le poids des années administrer les choses saintes, et y participer eux-mêmes, avec une indécence et une familiarité qui déshonore la religion, qui avilit le saint ministère, et leur attire des dérisions même de la part de leurs peuples. On a beau les avertir qu'il faut traiter saintement les choses saintes ; ils regardent ces indécences comme le privilége de leur âge ; ils laissent aux jeunes prêtres cet air respectueux et attentif au milieu des fonctions, ils se persuadent que le long usage qu'ils en ont, les dispense de cette observance scrupuleuse des rites prescrits par l'Eglise, et les autorise à une célérité et à une familiarité qui retranche de la majesté et de la sainteté du culte, non-seulement la piété, mais même la gravité et la simple décence. Nous traitons de simplicité, et d'une raison affaiblie par la vieillesse, ces manières si peu dignes de nos mystères ; mais nous nous trompons. Ce n'est pas l'âge, qui les a jetés dans ces inconvénients scandaleux d'indécence ; c'est l'insensibilité dans les fonctions qui a commencé de bonne heure, et qui, arrivée à son comble, finit enfin par le mépris ; ce n'est pas la vieillesse qui a affaibli [1] leur raison ; c'est la justice de Dieu qui, lassée d'être depuis longtemps outragée par un ministère exercé sans aucun esprit intérieur de foi et de piété, a enfin achevé d'endurcir leur cœur. C'est-à-dire que l'âge lui-même dont Dieu se sert tous les jours pour rappeler les fidèles à une vie plus chrétienne, consomme l'endurcissement d'un prêtre ; c'est-à-dire que la religion offre, par notre ministère, à un fidèle qui a eu le malheur de s'égarer, mille ressources pour retourner à Dieu ; et qu'un prêtre qui a le malheur d'exercer ce ministère sans ferveur et sans un esprit intérieur de foi et de piété, se rend toutes ces ressources inutiles à lui-même ; c'est-à-dire, mes Frères, que nous nous perdons par les mêmes voies par où les autres se sauvent ; qu'un pécheur dans le monde revient tous les jours de ses désordres, mais qu'un prêtre ne revient presque jamais de son insensibilité ; et qu'ainsi il y a infiniment plus à espérer de la conversion d'un fidèle ouvertement déréglé, que de celle d'un prêtre et d'un pasteur indolent et insensible au milieu de tout ce qui est capable de réveiller la foi et la piété. Ce n'est pas ici une simple expression de zèle, mes Frères ; c'est la vérité la plus réelle et la plus frappante qui puisse nous regarder, et que je ne vous

[1] *Qui a affaibli*, 1746. — *Qui affaiblit*, R.

annonce qu'en étant frappé et effrayé moi-même. Car, pour vous rassembler en peu de mots tout ce que je viens de vous dire: Sur quoi, je vous prie, un prêtre qui exerce ses fonctions sans cet esprit intérieur de religion et de piété, peut-il compter pour se promettre un changement? La participation aux choses saintes? la foi du fidèle en est réveillée; elle nous appesantit et nous endort. Le ministère de la parole? il montre la vérité à nos peuples, et nous la cache à nous-mêmes. Le tribunal de la pénitence? c'est un remède que nous appliquons aux autres, et qui par là perd pour nous toute sa vigueur et toute sa force. Le souvenir ou la vue de la mort? des pécheurs endurcis en sont tous les jours frappés et changés; pour nous, à force de la voir de près, nous cessons non-seulement de la craindre, mais même d'y penser. Enfin, l'âge du moins? hélas! il amortit les passions des personnes du monde, et les dispose à un changement de vie; mais il met comme le dernier sceau à l'indolence et à l'insensibilité d'un prêtre.

Grand Dieu! quelles ressources nous laissez-vous donc pour notre salut, à nous que vous avez choisis pour le saint ministère? Les fidèles aidés des secours que vous avez laissés à votre Eglise, reviennent tous les jours à vous; et nous qui en sommes les dispensateurs, n'y trouverons-nous que de nouvelles occasions de vous oublier et de nous perdre? Grand Dieu! le sacerdoce saint, ce caractère divin que nous partageons avec Jésus-Christ serait-il donc devenu un caractère de réprobation pour nous? cette onction sainte qui nous a consacrés à vos autels, ne serait-elle pour nous que comme une huile bouillante allumée par votre justice, qui aurait pénétré jusqu'aux os et desséché jusqu'à la moelle, jusque dans nos cœurs, les principes d'amour, de zèle, de charité, qui forment toute la vie sacerdotale? Non, Seigneur, vous ne nous avez pas choisis pour nous perdre, mais pour coopérer au salut de vos élus; nos cœurs sont appesantis et accablés d'un sommeil dangereux, mais ils sont encore entre vos mains; si les morts entendent votre voix, ceux qui ne sont qu'assoupis et languissants n'y fermeront pas leurs oreilles. Parlez, Seigneur, à nos cœurs appesantis; mais parlez-leur de cette voix puissante qui sait se faire entendre; ranimez notre langueur comme vous ranimâtes autrefois des os arides pour en former une armée toute prête de combattre pour votre gloire; rallumez le feu divin de votre amour et de votre zèle presque éteint dans la boue de nos cœurs, comme vous rallumâtes autrefois dans la boue même le feu sacré que les enfants des prêtres emmenés captifs, avaient caché sous les entrailles de la terre. Souvenez-vous, grand Dieu, qu'en ne permettant pas que nous nous perdions, vous prévenez la perte des âmes qui nous sont confiées; qu'en nous préparant les grâces qui vont nous rendre des ministres fervents et fidèles, vous préparez le salut de tant de brebis qui s'égarent toujours sous des guides faibles et infidèles. Nous sommes indignes, il est vrai, des regards de votre miséricorde; mais regardez du moins vos peuples; ayez pitié de tant d'âmes qui ont coûté tout le sang de votre Fils, et qui éviteraient un malheur éternel sous des ministres dont vous auriez renouvelé la piété et le zèle; si les pasteurs ont attiré votre colère, ce pauvre peuple régénéré dans le sein de votre Eglise, qu'a-t-il fait pour partager nos châtiments? *Isti qui oves sunt, quid fecerunt* [1]? Souvenez-vous, Seigneur, du ministère dont vous nous avez chargés à leur égard; et que notre salut vous soit toujours cher et précieux, puisque dans vos desseins, vous l'avez lié à celui des peuples que vous nous avez confiés. Sauvez-nous, grand Dieu! renouvelez-nous, afin que le pasteur et le troupeau renouvelés ne fassent plus qu'un nouveau bercail et un nouveau peuple, que vous êtes venu former sur la terre.

[1] II Rois, XXIV, 17.

QUINZIÈME DISCOURS.

DE LA DOUCEUR NÉCESSAIRE AUX MINISTRES.

1737.

La douceur dans le ministère sur laquelle M. le Promoteur vient de vous entretenir, me paraît un sujet si important, que je ne saurais m'empêcher d'ajouter quelques réflexions à tout ce qu'il vous a dit là-dessus d'édifiant et de solide.

Sans doute, mes Frères, dès que nous sommes pères et pasteurs, la douceur, la tendresse, la charité, doivent former notre principal caractère, et devenir comme l'esprit dominant de toutes nos fonctions. Cependant, il n'est que trop vrai que nous substituons souvent l'humeur, l'esprit de domination, le faux zèle, à cette charité tendre et prudente, qui seule peut assurer le succès de nos fonctions. Au reste, mes Frères, cette douceur dont nous vous parlons aujourd'hui ne regarde pas proprement la conduite des pasteurs dans le tribunal (nous en avons assez souvent ailleurs établi les règles), mais leur douceur dans les fonctions extérieures et dans la conduite ordinaire de la vie avec leurs paroissiens.

Or, je dis premièrement que nous mettons souvent l'humeur à la place de cette douceur si nécessaire dans nos fonctions. Hélas! mes Frères, si la grâce du sacerdoce, en nous consacrant au saint ministère, changeait nos inclinations comme elle change notre état; si elle donnait à nos sentiments la même élévation qu'à notre caractère; si l'onction sainte qui coule sur nos mains en les consacrant, se répandait aussi dans nos cœurs, en les adoucissant, il serait inutile de vous recommander ici une vertu qui serait née en nous avec le sacerdoce. Mais malheureusement nous portons dans cet état saint tous les défauts de l'éducation et de la naissance; le caractère sacré qui fait le prêtre, ne change rien à celui qui a formé l'homme; et un prêtre né avec un esprit rude, impétueux, grossier, bizarre, se voyant établi sur une paroisse, loin de trouver dans sa nouvelle qualité de père et de pasteur un frein à son humeur et de nouveaux motifs de douceur et de tendresse, n'y trouve presque toujours que de nouvelles occasions de rudesse, de bizarrerie et d'emportement. On était doux et paisible dans un état dépendant et subalterne; le désir d'être en place était plus fort que l'humeur et la contraignait; on obéissait avec docilité. A peine est-on placé que l'on commande avec rudesse, et que l'on ne se contraint plus dans une nouvelle situation où l'on aurait dû trouver mille nouveaux motifs d'adoucir l'humeur et de la contraindre. De là tant de plaintes qui nous reviennent tous les jours sur le caractère brusque et grossier des pasteurs. Ce n'est pas le

peuple seul qui se plaint ; les seigneurs eux-mêmes des paroisses, qui avaient cru trouver dans leur curé une société douce et édifiante, un conseil dans leurs perplexités, une consolation dans leurs peines, un ami solide et chrétien dans l'éloignement où ils vivent des villes et de tous les autres secours de la religion et de la société, n'y trouvent souvent qu'un pasteur féroce, livré à lui-même, à son humeur brusque et solitaire, sans communication, sans prévenance, sans aucune autre attention que de n'en avoir aucune pour le premier de ses paroissiens ; de le chicaner, de le contredire, et par là de le révolter, et contre le ministre de la religion, et contre la religion elle-même. Mais, quand il n'aurait qu'à gouverner son peuple seul, quel fruit peut se promettre dans une paroisse un pasteur brusque et grossier, établi sur un peuple encore plus agreste et plus féroce que lui-même ? Tout le révoltera contre les mœurs dures et grossières de ses paroissiens ; et tout à son tour révoltera ses paroissiens contre son caractère dur et féroce. Son ministère ne sera plus qu'une scène éternelle de trouble et de querelle ; son humeur profanera même la parole sainte ; ses instructions ne seront plus que des invectives publiques contre ses paroissiens ; et l'Evangile, cette parole de paix et de réconciliation, ne sera plus dans sa bouche qu'un signal de dissension et de guerre ; ce ne sont point là de simples conjectures ; et les plaintes qui nous en sont très-souvent revenues, ne confirment que trop là-dessus nos justes craintes.

Non, mes Frères, c'est à nous qui sommes les pères, à souffrir des défauts de nos enfants ; un pasteur qui ne sait rien prendre sur lui, ne fera jamais rien d'utile. Je conviens que sa patience et sa douceur sont mises tous les jours à de fréquentes épreuves ; un peuple grossier ne connaît presque jamais ni les bienséances, ni les précautions de circonspection à prendre, en s'adressant à son pasteur. S'il vient pour se plaindre, il se plaint sans ménagement ; s'il demande, il n'a égard ni au temps, ni aux lieux, ni aux occupations, ni à mille autres circonstances qui rendent sa demande déplacée et importune ; il ne connaît pas les contre-temps ; et il est difficile que le pasteur ne les sente pas lui-même ; il s'impatiente, il rebute ; et une éducation agreste qui cache au peuple son propre tort, ne lui découvre que celui de son pasteur. C'est donc à nous, mes Frères, à n'opposer qu'une douceur paternelle à la rudesse de nos peuples, et à les corriger et les adoucir en les supportant. Il serait inutile que saint Paul nous eût recommandé, à nous principalement, d'être patients envers tous les hommes : *Patientes estote ad omnes* [1], si nous trouvions partout cette politesse et ces attentions qui ne laissent plus rien à faire à la patience. Non, mes Frères, ce qui fait que nous nous livrons souvent à notre impatience, exposés tous les jours aux manières agrestes et importunes de nos peuples, c'est que nous ne pensons pas assez qu'ils usent de leur droit en s'adressant à nous ; que nous ne sommes point à nous, mais à eux : *Non estis vestri* ; qu'en les rebutant, et refusant de les écouter, nous leur refusons un temps qui leur appartient, et qui n'est plus à nous, mais à eux seuls. Ce n'est qu'une dette qu'ils nous redemandent : il se peut faire qu'ils ne prennent pas bien leur temps, ou qu'ils demandent mal ; mais nous ne leur en sommes pas moins redevables ; et leurs contre-temps peuvent exercer notre patience, mais ils ne diminuent rien à nos obligations. Ainsi, mes Frères, plus nos peuples sont grossiers et féroces, plus la patience et la douceur sont nécessaires à un pasteur pour les adoucir. Malgré toute leur rudesse, il en est d'eux comme des vents impétueux ; un peu d'eau, une seule parole douce les calme ; l'impatience et l'humeur ne corrigent pas leurs défauts, elles ne font que manifester les nôtres ; elles ne nous mettent pas à couvert de leurs importunités, mais elles nous font perdre leur amour et leur confiance.

Or, mes Frères, un pasteur touché du salut des âmes qui lui sont confiées, peut-il ne pas sacrifier quelques moments d'humeur et d'impatience pour se les attacher, et se faciliter auprès de son peuple le succès de ses fonctions ? Les premiers ministres de l'Eglise furent envoyés comme des agneaux au milieu des loups ; mais quels loups, mes Frères, qui les déchiraient, qui les dévoraient, et dont la rage ne pouvait s'assouvir que par leur sang ? Cependant, leur douceur et leur patience adoucirent la férocité de ces loups ; et leur sang même fit de ces persécuteurs barbares, des agneaux simples et dociles. Nous avons suc-

[1] I Thess., V, XIV.

cédé à leur mission, comme à leur ministère; nous sommes envoyés à leur place comme des agneaux au milieu des loups. Si nous avions encore, comme nos saints prédécesseurs, à craindre leur barbarie, et que les tourments les plus cruels fussent l'unique prix que nous dussions nous promettre de nos travaux et notre zèle, il faudrait, ou renoncer à Jésus-Christ et au ministère dont il nous a honorés, ou les aller affronter avec une sainte joie; et ici où nous n'avons plus à supporter que les manières agrestes d'un peuple rude et grossier; ici où toute notre patience et tout notre courage le plus héroïque se borne à passer à nos peuples quelques légers défauts de respect, de déférence et d'attention pour nous; ici où toute la rage de ces loups prétendus se réduit à n'être pas assez instruits de toutes les marques extérieures de soumission qui pourraient flatter notre orgueil, nous leur en ferions un crime ? nous croirions être en droit de les traiter avec rudesse ? leur grossière simplicité serait pour nous un outrage qui autoriserait l'aigreur de nos rebuts; et nous deviendrions nous-mêmes des loups envoyés au milieu des agneaux? Hélas! mes Frères, sommes-nous excusables de perdre à de si légères épreuves la patience et la douceur de notre ministère ? Comment aurions-nous soutenu, comme nos pères, les tourments les plus affreux, et glorifié Jésus-Christ par notre mort, nous qui ne pouvons pas souffrir la moindre importunité, et honorer notre ministère, en sacrifiant un moment d'humeur et d'impatience ? Ce qui nous trompe, mes Frères, c'est que nous nous accoutumons à dominer sur nos peuples, à exiger pour nous le respect qu'ils doivent à notre ministère. Nous nous regardons comme leurs maîtres; et nous ne sommes que leurs serviteurs et leurs ministres.

Et voilà, mes Frères, le second défaut opposé à la douceur dans les fonctions du ministère, l'esprit de domination: il n'en est pas de plus opposé à l'esprit d'un ministère de charité et d'humilité. Les princes de la terre, disait Jésus-Christ à ses disciples, exercent avec empire l'autorité qu'ils ont sur leurs peuples : l'orgueil, la terreur, le faste et l'éclat environnent leur dignité; pour vous, la modestie, l'humilité et la douceur seront les priviléges et les ornements les plus éclatants de la vôtre : ils se regardent comme les maîtres de leurs sujets; vous vous regarderez vous comme leurs serviteurs et leurs frères: ils les gouvernent en dominant; pour vous, vous ne dominerez sur eux qu'en les aimant et les servant; *Principes gentium dominantur eorum,... vos autem non sic* [1]. Quel orgueil, mes Frères, pourrait donc nous inspirer une dignité qui nous soumet à tous ceux sur qui nous sommes préposés, qui nous rend redevables à tous et responsables de tous? Qu'y a-t-il qui puisse nous enfler le cœur dans des places dont l'unique avantage est de multiplier nos travaux, nos devoirs, nos dangers et nos peines? Il faut avoir oublié que nous sommes les envoyés et que nous tenons la place d'un Dieu humble, patient, chargé d'opprobres, et les ministres d'une Eglise ici-bas étrangère et gémissante, pour tourner en orgueil les fonctions saintes du ministère dont elle nous a chargés.

Cependant, sous prétexte de soutenir l'honneur et l'autorité de ce ministère, nous sommes inexorables aux plus légères inadvertances qui semblent y déroger; nous exigeons des égards et des déférences, moins pour faire respecter la religion que pour nous faire respecter nous-mêmes ; les moindres atteintes données à nos droits nous révoltent et ne s'effacent plus de notre esprit; nous faisons de notre autorité un joug qui accable nos peuples, et non un secours destiné à les défendre et à les soulager. Nous oublions que nos droits ne doivent nous être précieux qu'autant qu'ils leur sont utiles; qu'ils ne nous ont été confiés que pour faciliter le succès de nos fonctions, et non pour y mettre un obstacle; pour attirer plus de respect à la religion, et non plus de faste et de terreur à notre dignité; pour rendre nos exemples de vertu plus publics et plus utiles, et non notre autorité plus hautaine et plus fière. Je l'ai déjà dit, et on ne peut trop le répéter, les ministres d'un Dieu crucifié et rassasié d'opprobres peuvent-ils trouver dans leur ministère des droits qui autorisent le faste et l'orgueil; et peuvent-ils se persuader qu'ils soutiennent l'honneur d'une dignité humble et modeste, en la rendant altière et fastueuse? Je sais que les lois de l'Eglise et de l'Etat exigent des fidèles un respect de religion pour ses ministres; mais il faut nous attirer ce respect plutôt que l'exiger nous-mêmes. La crainte des lois peut

[1] Non ita erit inter vos. — Matth., xx, 25.

nous faire rendre des honneurs extérieurs ; mais la vertu seule nous attire un respect véritable. Le peuple n'est déjà que trop porté à regarder avec des yeux d'envie les avantages temporels qui environnent nos places ; nos droits ne tardent pas de lui paraître douteux, dès qu'il commence à douter de notre vertu ; plus il nous voit attentifs et rigides à les faire valoir, plus il se défie qu'ils nous soient dus à juste titre ; plus nous les exigeons avec rigueur, plus il nous les refuse ; et quand nous parviendrions à les augmenter à force de contestations et de poursuites, qu'y gagnons-nous, si nous perdons l'amour et la confiance de nos peuples ? Est-ce honorer notre ministère, comme nous le recommande saint Paul, que de le rendre odieux et inutile ?

Mais il faut soutenir, dit-on, les droits du ministère qui nous sont confiés, et ne pas souffrir qu'ils s'avilissent entre nos mains. Oui, mes Frères, soutenons-les par la supériorité de nos vertus ; c'est par là que nous les rendrons toujours respectables. Dominons sur nos peuples en les aimant, en les secourant, en les édifiant ; c'est ainsi que nous en serons plus sûrement les maîtres. Ne cherchons que les intérêts de leur salut ; et ils ne nous disputeront pas ceux de nos places. Nous n'avons reçu l'autorité que pour eux ; n'en usons que pour eux et non sur eux, et ils en deviendront eux-mêmes les plus zélés défenseurs. Ce n'est pas pour nous que nous sommes pasteurs et ministres, c'est pour nos peuples ; livrons-nous à eux sans réserve, sans intérêt, sans aucune vue que celle de leur salut ; que ce motif seul adoucisse nos peines, récompense nos travaux, devienne le droit et la prérogative la plus honorable et la plus utile de notre ministère ; proportionnons nos talents, nos caractères, nos inclinations aux besoins de nos peuples ; soyons faibles avec les faibles ; pleurons avec ceux qui pleurent ; souffrons avec ceux qui sont dans l'indigence ; encourageons les pusillanimes ; donnons la main à ceux qui sont sur le point de tomber ; supportons ceux qui nous résistent, et vainquons par la patience leur obstination ; corrigeons avec douceur les esprits inquiets : en un mot, soyons tous à tous ; et nous serons, dit Jésus-Christ, les premiers et les maîtres de tous. Non, mes Frères, ce n'est pas le peu de respect qu'ont les peuples pour la religion, qui avilit dans leur esprit l'autorité et les droits du ministère, c'est l'abus qu'en font les ministres. Il y a dans un pasteur vertueux une modestie noble et simple, un désintéressement paternel, qui imprime plus de vénération, et assure plus ses droits, que l'ardeur et l'habileté d'un ministre mondain à les soutenir. Nos droits, mes Frères, sont toujours plus en sûreté dans les cœurs de nos peuples, que dans les titres mêmes qui nous les conservent.

On convient, direz-vous, qu'il n'est pas possible qu'un pasteur livré ou à une humeur bizarre, ou à un esprit de domination, conserve cette douceur pastorale, si nécessaire pour s'attirer l'amour et la confiance de son peuple ; mais comment corriger les désordres qui y règnent sans une certaine sévérité incompatible presque toujours et avec la douceur du pasteur et avec l'amour de son peuple pour lui ? Et voilà, mes Frères, le troisième défaut opposé à la mansuétude pastorale, le faux zèle.

On ne veut pas souffrir les désordres, et on a raison. Mais souvent en voulant les corriger, on les aigrit, et on les rend incorrigibles par la hauteur et la vivacité de la correction elle-même. C'est le caractère, dit saint Grégoire, de beaucoup de pasteurs : ils ne savent parler que d'un ton de maître aux pécheurs qu'ils se croient obligés de reprendre ; ils ne peuvent leur parler comme des pères ; et on dirait qu'ils veulent plutôt leur commander l'amendement du vice, que leur inspirer et leur persuader l'amour de la vertu : *unquam clementer admonent ; sed pastoralis mansuetudinis obliti, jure dominationis terrent* [1]. En effet, mes Frères, la charité qui seule doit former notre zèle, n'agit pas en vain, dit l'Apôtre ; elle ne se propose pas l'ostentation de l'autorité dans le remède de la correction qu'elle emploie, mais le salut du malade ; elle ne s'enorgueillit point des fautes de son frère ; loin de le mépriser en les lui reprochant, elle se regarde comme plus criminelle que lui aux yeux de celui qui sonde les secrets des cœurs ; elle ne s'irrite point, continue l'Apôtre, sa colère est la colère d'une mère tendre ; lors même qu'elle semble emprunter la voix du lion, elle l'adoucit par les gémissements de la colombe. Non, mes Frères, il faut paraître aimer le pécheur en le blâmant, et témoigner plus de tendresse pour lui

[1] S. Greg.

que nous ne lui témoignons d'horreur pour ses vices ; il faut lui faire sentir toute l'injustice de sa conduite par la peine même que nous avons à l'en reprendre. Si nous paraissons triompher, pour ainsi dire, de ses égarements, être bien aises d'exercer sur lui l'autorité du ministère, et charmés d'avoir trouvé une occasion de le couvrir de confusion et de l'humilier, il nous regardera plutôt comme les ennemis de sa personne que de ses déréglements ; il se révoltera contre la main qui paraîtra levée plutôt pour le frapper que pour le guérir ; il se persuadera que nous en voulons à la perte de sa réputation, plutôt qu'à celle de son âme ; et nos corrections, loin de le retirer de ses désordres, l'éloigneront du seul remède qui aurait pu le guérir. Paraissons affligés, mes Frères, quand notre ministère ne nous permet pas de dissimuler à un pécheur ses égarements publics ; qu'il soit persuadé par la douceur et la charité de nos remontrances, qu'il nous en a plus coûté de les lui faire, qu'à lui-même de les entendre. Souvenons-nous que Jésus-Christ passait pour être l'ami des pécheurs par la douceur divine avec laquelle il les recevait, par la familiarité sainte dont il les honorait, par la joie dont il assurait que la conversion d'un seul d'entre eux remplirait les anges du ciel. Souvenons-nous de ses larmes sur Jérusalem infidèle ; il pleurait plus souvent sur les péchés de ses peuples, qu'il ne les en reprenait ; ses prières pour eux préparaient toujours le succès à ses instructions ; n'attribuons qu'à nous seuls le peu de succès des nôtres ; ne nous en prenons point à l'endurcissement des pécheurs, mais à l'orgueil, à la sécheresse, à la dureté et aux autres défauts qui souillent notre zèle ; à la tiédeur de nos prières pour nos peuples ; que dirai-je ? à l'infidélité de toute notre vie, qui ne mérite pas que Dieu donne à nos paroles cette force, cette vertu qu'elle ne trouve que dans les pasteurs animés de son esprit ; gémissons-en, et humilions-nous-en devant Dieu ; multiplions nos prières à mesure que les vices de nos peuples se multiplient : touchons le cœur de Dieu par nos gémissements pour nos frères, si nous ne pouvons pas toucher les leurs par nos remontrances ; et loin de nous aigrir davantage contre eux par leur obstination, ne redoublons notre haine que contre nous-mêmes.

Ce n'est pas, mes Frères, qu'en vous recommandant la douceur dans l'exercice du ministère, je prétende autoriser l'indolence et l'insensibilité criminelle d'un pasteur au milieu des désordres de son peuple. La douceur sacerdotale a des entrailles de charité pour les pécheurs ; mais elle n'en a que d'indignation et d'horreur pour leurs vices. Un pasteur que les déréglements de sa paroisse, dont il est témoin, ne touchent point, n'intéressent point ; qui vit tranquille et content au milieu de toutes ces prévarications ; qui les autorise même par son silence : un pasteur de ce caractère n'est pas un pasteur charitable et débonnaire ; c'est un meurtrier et un barbare ; c'est le présent le plus funeste que Dieu puisse faire à un peuple dans sa colère : ce n'est pas un pasteur, c'est une idole qui a des yeux et ne voit pas, une langue et ne parle pas, un cœur et ne sent pas, *Pastor et idolum*[1]. Ce n'est pas un prêtre chargé d'offrir des dons et des victimes pour les péchés du peuple ; c'est une victime de malédiction lui-même, couverte et souillée de toutes les iniquités de la multitude ; et plût à Dieu qu'il n'use pas d'une indulgence criminelle envers les déréglements de son peuple, afin que son peuple ait la même indulgence pour les siens ! Dieu veuille que s'il n'ose entreprendre de guérir les malades, ce ne soit de peur qu'on ne lui dise, commencez par vous-même ; et qu'il n'affecte de fermer les yeux aux scandales publics, de peur qu'on ne commence à les ouvrir au scandale secret de sa conduite ! Non, mes Frères, un pasteur qui voit d'un œil tranquille et indifférent la dépravation des mœurs de ses paroissiens, ou il a perdu la foi, ou il est plus dépravé lui-même que les pécheurs qu'il tolère.

Je me confie, mes Frères, qu'il ne s'en trouve point de ce caractère au milieu du respectable presbytère qui m'écoute ; mais il est une autre sorte de fausse douceur dans un pasteur, moins odieuse, il est vrai, et peut-être aussi dangereuse ; ce sont des pasteurs mous et timides ; plus amoureux de leur repos que du salut des âmes qui leur sont confiées ; plus attentifs à s'attirer l'amour et les suffrages de leurs peuples qu'à corriger leurs désordres ; ils souffrent tout, ils dissimulent tout, pour ne pas aigrir les esprits et aliéner les cœurs ; pour s'attacher leurs paroissiens et non pour les attacher à Jésus-Christ ;

[1] Zarach. XI, 17.

pour en faire leurs panégyristes dans le public, et auprès des supérieurs, pour se faire une fausse réputation de bonté, et non pas pour rendre meilleurs ceux qu'ils conduisent ; en un mot, pour jouir plus tranquillement d'une place dont une vigilance et une exactitude plus rigoureuses aurait pu troubler le repos. Ce sont ceux dont parle saint Grégoire, qui ne croient être pasteurs que pour eux-mêmes, et qui cherchent plus à se faire aimer qu'à faire aimer la vérité à leur peuple : *Ne se magis a subditis diligi quam veritatem ament* [1]. Or, mes Frères, ce n'est point là la douceur estimable du pasteur ; c'est la lâcheté et la bassesse rampante du mercenaire ; c'est se mettre soi-même à la place de Jésus-Christ. Et qu'y a-t-il, mes Frères, de plus honteux à un pasteur que de s'applaudir d'être aimé et comblé d'éloges au milieu d'un peuple dissolu, où Jésus-Christ est haï, oublié et méprisé ? Ne peut-il pas dire alors avec le Prophète que les louanges qu'on publie de lui sont de véritables opprobres dont on le couvre : *Et qui laudabant me, adversum me jurabant* [2] ? Et qui lui aura servi de plaire aux hommes, s'il a eu le malheur de déplaire à Dieu ? si Dieu le condamne, les hommes pourront-ils le justifier ; et ne sait-il pas qu'il n'est pas possible de plaire d'une certaine façon aux hommes, et d'être serviteur de Jésus-Christ ? *Si... hominibus placerem, Christi servus non essem* [3]. Bien plus, nous sommes toujours punis, dès ce monde même, de cette lâche condescendance dont nous usons pour nous concilier l'estime et l'affection de nos peuples ; ils prennent occasion de notre mollesse même pour garder moins de ménagement avec nous. Plus ils nous voient empressés à leur plaire, et timides à les corriger et à les contredire, moins ils craignent de nous chagriner et de nous mépriser nous-mêmes. C'est la conduite ordinaire de Dieu, dit le Prophète, sur les pasteurs surtout qui sacrifient les règles et les devoirs aux vaines louanges et à l'amitié de leurs peuples ; l'ingratitude de ces mêmes peuples les punit bientôt de leur lâche condescendance ; Dieu brise les os de ces faibles pasteurs ; il souffle au milieu de leurs peuples un esprit de révolte contre eux, qui leur fait éprouver des chagrins amers, qui leur suscite tous les jours de nouveaux embarras, et trouble ce repos injuste qu'ils avaient voulu se ménager aux dépens des règles dans l'affection et l'estime de leurs paroissiens. Dieu démasque aux yeux mêmes de leur peuple ces lâches pasteurs ; il les couvre de confusion ; il les rend méprisables aux yeux de leurs paroissiens ; et il permet qu'ils laissent enfin éclater par des discours publics et outrageants le mépris secret qu'ils avaient depuis longtemps pour lui : *Quoniam Deus dissipavit ossa eorum qui hominibus placent ; confusi sunt, quoniam Deus sprevit eos* [1]. Désabusons-nous, mes Frères ; les peuples mêmes les plus grossiers n'aiment et n'estiment au fond en nous que la vertu véritable. Ils savent que Dieu nous a établis pour être le sel de la terre, pour les purifier, pour les corriger, pour prévenir en eux ou pour guérir la pourriture et l'infection des vices. Si loin d'appliquer à leurs plaies le sel de la correction et du zèle, nous les ménageons, nous n'y appliquons que des lénitifs, ils nous regardent eux-mêmes comme un sel affadi ; ils se louent tout haut de notre indulgence, mais ils nous méprisent en secret ; ils sont charmés de vivre sous notre conduite, mais ils ne voudraient pas y mourir ; ils nous aiment mieux que d'autres pasteurs zélés nos voisins, mais ils les respectent davantage. Par nos affaiblissements nous perdons même de notre autorité auprès de nos peuples ce qui serait nécessaire pour notre seul repos. Nous souffrons tout d'eux ; nous leur passons leurs vices, et ils ont de la peine à nous passer même nos vertus. Aaron condescend par faiblesse à la construction du veau d'or, aux hommages criminels et aux réjouissances profanes d'un peuple qui l'adore ; et pour prix de sa lâche complaisance, ce même peuple lui dispute peu de temps après le souverain sacerdoce ; et il faut qu'un miracle lui confirme l'honneur du sanctuaire où Dieu l'avait déjà appelé. Nous perdons plus que nous ne gagnons dans l'esprit de nos peuples, en voulant les gagner aux dépens de nos devoirs.

Ainsi, mes Frères, la tendresse pastorale est douce pour les pécheurs ; mais elle n'est pas indulgente pour leurs vices. Elle ne cherche pas à rebuter les pécheurs par un excès de

[1] S. Greg.
[2] Ps. CI, 9.
[3] Galat., I, 10.

[1] Ps. LII, 6.

sévérité ; mais elle cherche encore moins à se les attacher par un excès d'indulgence. Elle ne veut point rendre la sainte autorité du ministère odieuse par l'aigreur ou l'importunité de ses censures ; mais elle veut encore moins la rendre commode et aimable par un criminel silence. Ne cherchons qu'à édifier et sauver nos peuples ; c'est uniquement par là que nous devons leur plaire. Ne nous proposons de leur devenir agréables qu'en leur devenant utiles ; ce n'est par sur l'amour et l'estime de nos peuples que nous serons jugés, mais sur l'utilité qu'ils auront retirée de notre ministère. En un mot, ne nous cherchons pas nous-mêmes dans nos fonctions ; n'y cherchons que les intérêts de Jésus-Christ, et nous trouverons sans peine ce sage tempérament de la charité pastorale qui sait également éviter et les excès d'un zèle outré, et ceux d'une indulgence criminelle. La verge d'Aaron et la manne étaient à côté du livre de la loi dans l'arche sainte : méditons sans cesse, mes Frères, ce livre divin ; gardons-le en dépôt dans notre cœur comme dans une arche formée de la main de Dieu même ; et nous trouverons toujours à ses côtés, d'une part, la verge mystérieuse, c'est-à-dire le zèle sacerdotal qui ne se lasse point de corriger et de reprendre, et de l'autre la manne céleste, c'est-à-dire cette douceur divine, cette tendresse pastorale, qui gagne, qui attire, qui attendrit les cœurs qu'elle ne peut encore changer, et qui, sans flatter le malade, sait lui adoucir et lui faire aimer le remède.

Voilà, mes Frères, le seul zèle véritable et la seule douceur pastorale que nous avons prétendu vous recommander : toute autre douceur, toute autre sagesse, qui n'est qu'un ménagement de fausse prudence et d'amour-propre, qui cherche plus à plaire aux pécheurs qu'à les porter à se déplaire à eux-mêmes, et qui, de peur de troubler son propre repos, n'ose troubler celui de leurs passions injustes, n'est pas la sagesse, dit un apôtre, qui vient d'en-haut, et qui descend du Père des lumières ; c'est une sagesse de chair et de sang : *Non... est ista sapientia desursum descendens de cœlo* [*à Patre luminum*], *sed terrena, animalis, diabolica*[1]. La sagesse de la charité, continue le même apôtre, la véritable douceur pastorale est marquée à des caractères bien différents. Premièrement, elle est noble et pure : *Primùm quidem pudica.* Ce n'est pas un intérêt tout humain qui la fait agir ; elle ne cherche son repos et son bonheur que dans son devoir. L'amitié des hommes ne lui est chère qu'autant qu'elle les rend amis de Dieu ; peu occupée des sentiments qu'ils ont pour elle, elle n'est touchée que de ceux qu'ils ont pour leur salut ; elle aurait horreur de plaire aux dépens des règles ; et les louanges que lui donneraient les pécheurs déclarés et endurcis, seraient pour elle comme des opprobres : *Primùm quidem pudica.*

En second lieu, elle est pacifique : *Deinde pacifica.* Ce n'est pas en favorisant les passions, c'est en troublant par ses remontrances leur paix funeste qu'elle porte la paix véritable au milieu de son peuple ; son zèle alarme les pécheurs, mais ne les aigrit que contre eux-mêmes ; en portant la guerre dans les cœurs, il rétablit le calme et la tranquillité dans les familles ; le glaive de la parole dans sa bouche, qui perce les plus secrets replis des cœurs, qui trouble, qui agite toute sa paroisse, la change en une demeure de paix et de charité ; sa douceur pacifique calme les dissensions, concilie les cœurs aigris, et leur apprend à pardonner les injures, en comblant elle-même de bienfaits ceux dont elle a reçu des outrages : *Deinde quidem pacifica.*

Sa douceur est modeste, sans être basse et rampante : *Modesta.* Elle ne fait pas une vaine parade de son autorité ; elle ne la fait sentir que par sa tendresse et ses empressements pour son peuple ; loin de porter avec fierté sur son front le titre qui l'élève, elle ne porte dans son cœur que celui de pasteur et de père, qui la rend redevable à tous ; loin d'exiger des distinctions et des prééminences, elle souffre avec peine celles que sa vertu et sa modestie lui attirent, et inspire d'autant plus de respect pour la religion qu'elle en exige peu pour elle-même : *Modesta.*

Ce n'est pas encore assez ; elle est aisée à persuader, et par là insinuante et persuasive elle-même : *Suadibilis.* Elle se défie de ses lumières ; la vérité, de quelque part qu'elle lui soit montrée, a toujours sur elle les mêmes droits ; pourvu que la vérité triomphe, elle croit avoir triomphé elle-même en lui sacrifiant ses propres lumières ; elle ne veut pas dominer sur les esprits ; c'est assez pour elle de les éclairer et de les instruire ; elle ne veu

[1] Jacq., III, 15 et suiv.

rien devoir au ton et à l'autorité, mais elle attend tout des douceurs de la persuasion et de la tendresse; c'est un lion que le zèle anime, mais c'est un lion semblable à celui de Samson, qui porte toujours le miel de la douceur dans la bouche. *Suadibilis.*

Que dirai-je encore? Elle s'attache aux gens de bien ; elle recherche leur société, pour animer les pécheurs à se rendre dignes de la même confiance: *Bonis consentiens.* Elle ne distingue ses paroissiens que par leur vertu, et non par leurs biens et par leur naissance ; elle respecte les grands et les puissants et leur rend les honneurs que la religion autorise; mais en respectant leur rang, elle ne respecte pas et ne flatte pas leurs vices ; et les seuls véritables grands aux yeux de sa foi sont les gens de bien et les serviteurs de Jésus-Christ : *Bonis consentiens.*

Enfin, pour finir tous ces caractères, cette sagesse a des entrailles de miséricorde pour son peuple : *Plena misericordia et fructibus bonis.* Touchée de leurs calamités et de leurs misères, elle leur tend une main secourable : elle ne se contente pas de les plaindre; elle joint les secours à la compassion; elle souffre même que la modicité de ses largesses ne puisse pas suffire à leurs besoins; elle s'oublie et se refuse tout elle-même, pour ne pas manquer à ses enfants qu'elle voit dans l'indigence ; loin d'exiger d'eux ses droits avec rigueur, elle partage avec eux son nécessaire ; aussi elle voit tous les jours croître les fruits de son ministère avec ceux de la miséricorde : *Plena misericordia et fructibus bonis.*

Méditez sans cesse ces caractères divins, mes chers Frères ; ne les perdez jamais de vue dans l'exercice de votre ministère, afin que les fruits et les succès publics de vos fonctions deviennent la gloire de l'Eglise, l'édification de ce grand diocèse, les monuments éternels de votre zèle dans vos paroisses, et la consolation du pasteur principal que Dieu souffre depuis si longtemps à votre tête : *Hæc meditare, in his esto, ut profectus tuus manifestus sit omnibus*[1].

[1] I Tim., IV, 15.

SEIZIÈME DISCOURS.

DE L'ÉTUDE ET DE LA SCIENCE NÉCESSAIRE AUX MINISTRES.

1738.

Hélas! mes Frères, devrions-nous avoir besoin de venir vous annoncer ici, comme M. le Promoteur vient de le faire avec tant de zèle, que l'étude et la science sont indispensables aux prêtres et aux pasteurs ; que c'est par nous seuls que la religion se conserve et se perpétue parmi les peuples ; que c'est sur nous seuls que l'Eglise se repose de la conservation du dépôt ; que c'est nous qu'elle établit pour empêcher que les erreurs ne gagnent et n'altèrent la pureté de la doctrine sainte que les maximes corrompues de la morale du monde, à force d'être universelles, ne prévalent sur celles de l'Evangile, et que les peuples ne redeviennent tels qu'ils étaient, c'est-à-dire aussi généralement corrompus,

aussi peu instruits des vérités du christianisme, que lorsque saint Austremoine et les autres hommes apostoliques vinrent ici la première fois les leur annoncer ?

Sans doute, mes Frères, vous avez prévenu sur cette vérité tout ce qu'on a pu vous en dire de plus frappant : mais il en est de ce devoir comme de tous les autres essentiels au saint ministère ; l'évidence seule semble rendre toutes les preuves dont on veut les autoriser inutiles. Parmi les devoirs des autres états, il se trouve quelquefois des conjonctures, des situations, des obscurités qui peuvent adoucir la loi et donner lieu à des interprétations favorables ; mais les devoirs du saint ministère sont tous évidents, incontestables, attachés essentiellement à la première notion du sacerdoce, avoués et reconnus pour tels de ceux mêmes qui les transgressent. Cependant, permettez-moi de vous le faire remarquer ici ; c'est cette évidence même de nos devoirs avec laquelle nous sommes comme familiarisés, qui ne nous touche plus ; sur quelque obligation de notre état qu'on entreprenne de nous entretenir, on ne nous apprend rien de nouveau ; nous devinons tout ce qu'on va nous dire ; nous nous le disons d'avance tranquillement à nous-mêmes, et nous l'écoutons ensuite avec la même insensibilité quand on nous l'annonce.

Ainsi vous saviez déjà tout ce qu'on vient de vous exposer sur la nécessité de l'étude et de la science dans un prêtre et dans un pasteur ; vous saviez que nous sommes la lumière du monde, les yeux du corps de l'Eglise, et que si cet œil est ténébreux, tout le reste ne sera plus que ténèbres ; que l'Eglise en nous imposant les mains, nous a dit : Allez et enseignez ; que nous sommes ces arches de la nouvelle alliance, dépositaires de la loi et de ses préceptes, et qu'établis pour en instruire les autres, nous devons en être instruits nous-mêmes ; que des prêtres et des pasteurs sans science et sans lumière sont des guides aveugles qui en conduisent d'autres, et vont se précipiter avec eux dans le même gouffre ; et en un mot qu'un prêtre et un pasteur ignorant n'a plus de droit de porter l'auguste titre du sacerdoce, et qu'il n'est plus que l'opprobre et le rebut de l'Eglise et du monde même. Vous le saviez déjà, mes Frères ; et ce sont là de ces vérités fondamentales dont vos premières années furent imbues dans ces pieuses retraites. Nous en fûmes d'abord touchés, pénétrés ; mais depuis, les retrouvant sans cesse partout sous nos yeux, et dans les livres saints, et dans les prières mêmes dont l'Eglise nous fait un devoir journalier, ces grandes vérités, pour être devenues trop familières, sont devenues pour nous comme triviales ; leur éclat toujours présent n'a plus fait d'impression sur nous ; elles n'ont plus été pour nous que comme ces objets familiers et de tous les jours qui n'arrêtent plus nos regards. Il en a été de même de tous nos autres devoirs les plus essentiels : nous en avons été frappés la première fois qu'on nous les a montrés dans ces maisons d'épreuve et de retraite ; mais au sortir d'ici, tout ce qui nous environne nous les répétant et nous les mettant sans cesse sous les yeux, l'éclat toujours présent n'a plus servi qu'à nous endormir ; la lumière de la vérité toujours présente, toujours sous nos yeux, a fait notre malheur et notre crime : semblables à ces prêtres et à ces lévites qui conduisaient l'arche d'Israël dans le désert, la première fois qu'au sortir de la mer Rouge, la colonne lumineuse parut à la tête du camp, pour diriger leurs campements et leur route, la nouvelle apparition de cette lumière les frappa pendant quelque temps d'une sainte terreur, d'un nouveau respect pour les ordres de Moïse et pour les devoirs de leur état : tout promettait de leur part une fidélité persévérante, mais revoyant ensuite chaque jour cette lumière miraculeuse, qui ne cessa point de leur apparaître dans le désert, ce ne fut plus pour eux qu'un spectacle accoutumé, qui ne fit plus d'impression ; le respect pour Moïse, le zèle pour les fonctions du sacerdoce s'affaiblit ; et on les vit bientôt confondus avec les murmurateurs et les adorateurs du veau d'or, dégénérer la plupart de la sainteté de leur ministère.

Voilà, mes Frères, l'histoire de notre défection et surtout de notre refroidissement pour l'étude. Nous avons conservé quelque temps un désir sincère d'avancer dans les connaissances indispensables au succès de nos fonctions ; mais insensiblement la paresse, la dissipation, l'exemple de plusieurs de nos confrères a ralenti ce premier zèle ; nous avons cru en savoir assez ; et loin de nous servir de nos faibles commencements d'étude pour acquérir les nouvelles lumières qui nous manquaient, nous avons laissé éteindre celles qui

nous restaient de nos premières études, et oublié le peu même que nous avions appris. Et plût à Dieu qu'une expérience de tous les jours n'autorisât pas là-dessus notre plainte ! Le sacerdoce est pour la plupart le terme fatal de leurs études : on ne s'était proposé que d'en savoir assez pour soutenir ces épreuves pénibles de doctrine et de capacité par où il faut passer pour être admis aux saints ordres. Est-on revêtu du saint et dernier caractère, on est charmé de n'avoir plus de compte à rendre aux hommes de son ignorance ou de sa capacité ; on ne compte pour rien celui qu'il faudra rendre devant le tribunal de Jésus-Christ, ni le déshonneur de l'Eglise dont on n'a voulu que surprendre le consentement, en se présentant à la prêtrise : on en demeure là. Ainsi le sacerdoce devient le titre unique et universel qui autorise l'ignorance et la cessation de toute étude ; mais c'est alors qu'entrant dans les fonctions du saint ministère, la science et les lumières deviennent plus nécessaires ; mais on n'est prêtre que pour servir l'Eglise ; mais le caractère saint ne donne par les lumières, il les suppose, ou c'est un nouvel engagement pour les acquérir ; mais vous posez les armes de la milice sainte, le bouclier de la foi et le glaive de la doctrine et de la parole, précisément lorsque l'Eglise vous fait entrer dans le combat : n'importe, le sacerdoce qui devait nous mettre ces armes saintes à la main les en fait tomber ; on n'a plus de goût pour l'étude, on ne lit plus ; les livres sont devenus des meubles de rebut ; souvent même on n'en a pas ; et c'est beaucoup quand le presbytère de certains pasteurs est décoré du moins de la présence d'une seule bible.

Ce n'est pas qu'on exige que l'étude devienne votre unique occupation, et qu'attachés sans cesse sur vos livres, vous perdiez de vue les besoins de vos peuples. C'est uniquement pour leur être utiles que vous devez vous instruire ; c'est pour leur rendre en public les richesses que vous amassez en secret. Ainsi, quand nous vous exhortons à l'étude, ce n'est pas à une étude qui vous rende invisibles à vos paroissiens ; mais qui leur rende votre présence et vos soins plus utiles : ce n'est pas à une étude et à des recherches spéculatives et curieuses, qui n'ont aucun rapport à leur salut ; vous consumeriez mal à propos un temps qui n'est point à vous et que vous devez à votre peuple ; on n'exige pas que vous vous proposiez d'approfondir ce que les sciences même ecclésiastiques ont de plus sublime et de plus difficile ; ces talents extraordinaires sont réservés à un petit nombre de génies rares que Dieu suscite de siècle en siècle pour les opposer aux ennemis de la foi, et dissiper par leurs lumières les nuages que l'orgueil et la témérité de l'erreur entrepend de temps en temps de répandre sur la pureté et l'ancienneté de sa doctrine. Tous ne sont pas prophètes, et les dons de l'Esprit-Saint ne se communiquent pas à tous avec la même abondance ; mais tous doivent connaître Jésus-Christ, et avoir acquis la science de ses sacrements et de ses mystères ; nous devons tous être instruits de la sainteté de ses maximes et de ses lois, les méditer sans cesse, en faire comme le Prophète, notre nourriture et la plus douce occupation de notre vie, et y puiser des lumières qui deviennent des remèdes toujours sous notre main, pour être appliqués aux besoins et aux divers maux des fidèles qui nous sont confiés.

Hélas ! mes Frères, les scribes et les prêtres de la loi, persuadés que la connaissance de ses préceptes et de ses ordonnances était inséparable du sacerdoce, affectaient de porter attachés à leurs vêtements et étalaient avec ostentation leurs philactères qui n'étaient que des rouleaux amples de la loi, dont ils bordaient le bas de leurs robes : *Dilatant... phylacteria sua, et magnificant fimbrias*[1]. C'était à la vérité une affectation pharisaïque et ridicule ; mais ils nous apprenaient du moins qu'un prêtre ne doit jamais marcher et paraître nulle part sans porter avec lui la loi, non pas attachée à ses vêtements, mais gravée profondément dans son esprit et dans son cœur. Dans le paganisme même, les prêtres des idoles n'avaient point d'autre occupation qu'une étude assidue des fables et des extravagances de leur mythologie ; ils vivaient retirés dans l'obscurité de leurs temples, pour répondre aux peuples abusés qui venaient les consulter sur leurs mystères impurs et insensés, avant de s'y faire initier. Et nous, mes Frères, établis pour nous instruire à fond d'une religion si sublime et si divine, chargés de nous remplir sans cesse d'une doctrine si sage, si consolante, que Jésus-Christ nous a dictée et apportée du sein de son Père, nous ne sentons aucun goût pour nous en instruire, pour la

[1] Matth., XXIII, 5.

méditer et l'approfondir ; nous regrettons les moments où nous sommes quelquefois obligés de la consulter ; nous ne nous faisons pas une honte d'en ignorer non-seulement les points les plus sublimes et les plus difficiles, mais les plus essentiels à notre ministère ; nous nous contentons d'une connaissance grossière et superficielle ; nous n'entrons point par une application sérieuse dans l'esprit et dans le fonds de la doctrine sainte dont nous sommes les interprètes ; comment pourrions-nous y faire entrer ceux dont l'instruction nous est confiée ? Aussi, mes Frères, nos peuples connaissent-ils le fonds de la religion, l'esprit du christianisme et les règles d'une piété intérieure et sincère ? ils ne connaissent la plupart, de la religion, que quelques pratiques extérieures, certaines dévotions populaires plus utiles souvent au pasteur qu'au peuple même ; mais pour le véritable esprit de la foi, de ses mystères et de ses devoirs intérieurs et essentiels, il ne le connaissent pas ; et comment le connaîtraient-ils, puisque les pasteurs obligés de les en instruire, n'ont jamais eu aucun soin de les étudier eux-mêmes ?

Mais la plupart des curés de campagne, dit-on, sont pourvus d'un revenu si modique qu'ils ne sont pas en état de se donner tous les livres nécessaires. Hélas ! mes Frères, s'ils aimaient ces livres, s'ils en étaient avides, s'ils sentaient le besoin qu'ils en ont, la modicité de leur revenu suffirait bientôt pour se donner ce secours. Et d'ailleurs faut-il tant de livres pour s'instruire des règles ? ce n'est pas la multitude des livres qu'on exige ; les plus nécessaires se réduisent à peu : c'est le goût de l'étude ; c'est le désir de se rendre utile à sa paroisse ; c'est de puiser dans la prière des lumières que l'étude elle-même ne donne pas ; c'est de goûter les vérités du salut, et de chercher tous les moyens d'avancer dans leur connaissance pour les faire connaître et goûter à son peuple : en un mot, c'est une volonté sincère de remplir ses devoirs. Mais vous mettriez les prêtres et les pasteurs dont nous parlons, au milieu de tous les livres sur la doctrine sainte qui ont été écrits depuis la naissance de l'Eglise, qu'ils en seraient plus embarrassés que curieux d'en lire un seul.

Mais tout le monde, dit-on encore, n'est pas né avec certains talents, ni avec beaucoup d'ouverture pour les sciences. C'est pour cela même, vous qui nous tenez un pareil langage, que vous devez redoubler votre application, afin qu'un peu plus d'étude et de travail supplée au défaut des dispositions et à la facilité que la nature vous a refusée. De plus, faut-il des talents si singuliers pour s'instruire des règles et des devoirs du saint ministère ? Enfin, remplacez par une vie sainte et occupée le défaut de ces talents que la nature vous a refusés. Vos exemples achèveront ce qui pourrait manquer à l'élévation de vos instructions et à la singularité de vos lumières. Le serviteur le plus mal partagé, et qui n'avait reçu que le moindre talent, est-il excusé pour n'en avoir fait aucun usage ? Je le répète, mes Frères, faut-il des talents si distingués aux yeux des hommes, pour gouverner saintement et utilement un pauvre peuple ? Hélas ! il faut l'aimer, et désirer sincèrement son salut ; il faut avoir pour lui un cœur de père et de pasteur, touché de ses misères et encore plus de ses vices ; il faut souhaiter sans cesse que le règne de Dieu s'étende et s'accomplisse, et que le sang de Jésus-Christ ne soit pas répandu en vain sur le champ qu'il nous a confié. Qu'un pasteur, mes Frères, est savant et éclairé quand il est dans ces dispositions si dignes du sacerdoce ; et qu'un peuple est heureux d'avoir pour conducteur un pasteur si simple, si humble, si peu habile en apparence, mais si rempli de l'esprit de Dieu ! Donnez-en souvent à votre Eglise, ô mon Dieu, des pasteurs de ce caractère.

Mais malheureusement, mes Frères, parmi les prêtres et les pasteurs qui, pour justifier leur paresse et leur ignorance, nous allèguent ou le défaut de livres ou leur peu de disposition aux sciences, non-seulement on ne trouve dans leur vie ni application, ni étude ; mais on n'y trouve encore ni piété, ni zèle pour leurs devoirs, ni amour de la prière et de la retraite, ni aucune de ces vertus pastorales, plus utiles souvent à l'Eglise, plus édifiantes, que la science même qui enfle. L'ignorance, l'oisiveté, la dissipation et l'oubli des devoirs vont toujours ensemble. Et en effet, mes Frères, je souffre de le dire ici ; mais dites-le vous-mêmes à ma place, vous qui le voyez tous les jours : quelle vie mènent d'ordinaire ces pasteurs sans nulle étude, ignorants, oiseux et désœuvrés, au fond de leur campagne ? une vie aussi basse, aussi terrestre et presque toujours moins innocente, que celle du peuple qu'ils gouvernent. Peu touchés de

faire fructifier le champ de Jésus-Christ qu'ils laissent en friche, les soins de faire valoir les fonds temporels de leur bénéfice forment toute leur occupation. L'oisiveté, l'avidité les jette bientôt dans des contestations et des procès avec leurs peuples, dont ils devraient être les tuteurs et les pères, et au milieu desquels l'Eglise les avait placés comme des anges de paix. Dès que les soins temporels n'occupent plus leur oisiveté, aucun livre, aucune étude ne les attachant à leur presbytère, le séjour leur en devient insupportable : sans cesse errants, ou pour dissiper leur ennui, ou pour aller dissiper celui de quelques-uns de leurs confrères qui font profession de la même oisiveté qu'eux ; si quelque obstacle les retient dans leur paroisse, ce n'est que pour y traîner leur inutilité de maison en maison, et se montrer trop souvent à leurs paroissiens, pour pouvoir espérer de leur être jamais utiles. Quelle vie, mes Frères, pour un prêtre qui tient la place de Jésus-Christ au milieu de son peuple, pour un dispensateur de ses Sacrements, de ses grâces et de ses mystères !

Voilà pourtant, mes Frères, la suite inévitable de l'oisiveté et du défaut d'étude dans un prêtre et dans un pasteur. De là encore ces conférences si sagement établies par nos prédécesseurs dans ce grand diocèse, si religieusement observées dans le reste du royaume ; ces saintes assemblées si utiles pour entretenir une union sacerdotale entre les ministres, un saint concert pour s'animer mutuellement à la pratique uniforme des devoirs du saint ministère, et un secours pour en éclaircir les doutes et les difficultés ; ces conférences que nous avons vu d'abord fréquentées avec tant de zèle, nous avons la douleur, sur la fin de notre épiscopat, de les voir désertes, et presque tombées dans plusieurs cantons de ce diocèse. D'où pourrait donc venir, mes Frères, une désertion si peu édifiante et si douloureuse pour nous ? N'en doutons pas ; l'ignorance, l'oisiveté et le défaut d'étude en sont la principale raison pour ceux qui s'en absentent ; peu capables la plupart d'aider de leurs lumières ces pieuses sociétés, et encore moins empressés de profiter des lumières de leurs confrères, ils auraient honte d'y aller faire montre de leur oisiveté et de leur ignorance ; et ce qui devrait leur rendre ce secours plus nécessaire, les en éloigne et le leur rend odieux. Il s'en trouve même qui croient en savoir assez, et n'avoir pas besoin d'aller perdre leur temps à ces assemblées ; mais en savent-ils plus que saint Paul, qui, élevé jusqu'au ciel où il avait puisé dans le sein de Dieu des lumières et des secrets ineffables qu'il n'était pas permis à l'homme de révéler, ne dédaignait pas cependant d'aller à Jérusalem conférer avec Pierre, Jacques, et les autres ministres, et de s'aider de leurs lumières, pour se conduire plus sûrement dans les fonctions du ministère, persuadé que ce saint concert des ministres pouvait seul avancer l'œuvre de l'Evangile ? Et vous qui croyez en savoir assez pour vous passer de ces pieuses assemblées, seuls au fond de vos campagnes, sans secours, vous vivez en sûreté dans une solitude farouche, au milieu des périls et des doutes dont toutes nos fonctions sont sans cesse environnées ; vous fuyez les secours que vous pourriez trouver, en vous réunissant avec vos confrères ; vous vous privez même des douceurs d'une société sainte et sacerdotale ; les liens de la doctrine et de la charité qui devraient vous unir, vous séparent ; vous faites une espèce de schisme dans un diocèse où la miséricorde de Jésus-Christ a conservé jusqu'ici la paix et l'union ; et vous encourez l'anathème que l'Apôtre prononce contre ceux qui se séparent eux-mêmes : *Qui segregant semetipsos* [1].

Je vous conjure donc, mes Frères, de lever ce scandale qui nous afflige ; rendez à ce grand diocèse la gloire dont il a toujours joui par la pratique universelle d'une discipline si utile. Ma carrière est déjà bien avancée ; ne me la laissez pas finir avec le chagrin de voir un usage si saint prêt à tomber ; épargnez cette douleur à ma vieillesse ; ranimez-la plutôt d'une joie nouvelle, en ranimant votre zèle pour vos devoirs, et en particulier pour les conférences ordonnées : *Implete gaudium meum ;* l'amour de l'étude se réveillera avec elles. Secondez donc, mes Frères, là-dessus les désirs d'un pasteur qui vous a toujours aimés, qui n'a jamais usé qu'à regret de son autorité envers ses frères, et qui par là a lieu d'espérer que sans employer des menaces, il suffira pour vous toucher de ses seules remontrances [2].

[1] Jud. 19.

[2] Quoi de plus touchant que ces dernières paroles où le pasteur rappelle à ses prêtres sa carrière avancée, sa vieillesse et sa tendresse pour eux ?

DIX-SEPTIÈME DISCOURS.

DE L'OBSERVANCE DES STATUTS ET DES ORDONNANCES DU DIOCÈSE.

1739.

Sans doute, mes Frères, les ordonnances des premiers pasteurs dans le gouvernement de leurs diocèses ne font que vous rappeler les anciens canons. Ce ne sont pas des lois nouvelles que nous vous imposons ; ce ne sont que les anciennes règles de discipline consacrées de siècle en siècle par la décision de tant de conciles ; et loin d'y ajouter de nouvelles rigueurs, nous sommes forcés d'en adoucir la sévérité, pour nous accommoder au relâchement des mœurs publiques du clergé ; de sorte que nos ordonnances se proposent plutôt de maintenir dans le saint ministère cette décence et cette régularité extérieure qui prévient le scandale et le désordre, que d'y rétablir cette rigidité de discipline, qui a annoncé pendant si longtemps le zèle et la ferveur ; c'est ce qui m'engage à ajouter encore quelques réflexions aux remontrances édifiantes que vient de nous faire M. le Promoteur, au sujet de l'oubli et non-usage où la plupart de nos ordonnances et de celles de nos prédécesseurs tombent insensiblement dans ce diocèse. Il se peut faire que la rareté des exemplaires de ces ordonnances, et la difficulté qu'ont les nouveaux curés d'en recouvrer, ait donné lieu à cet inconvénient ; car nous cherchons plus à vous excuser qu'à vous reprendre ; mais enfin, afin que l'inobservance n'ait plus d'excuse, nous allons les rassembler toutes, et les faire réimprimer dans un recueil ; et nous espérons que ce nouveau secours renouvellera et l'observance et l'amour des règles saintes de l'Eglise parmi ses ministres.

En effet, mes Frères, quel prétexte pourrait-il rester encore après cela à ceux qui croiraient pouvoir se dispenser de se conformer à la discipline prescrite par ces lois sacrées ? Les regarderaient-ils comme de ces lois arbitraires et indifférentes, que chacun peut observer ou négliger à son gré ? l'illusion serait trop grossière. Car, mes Frères, l'Eglise, ce royaume spirituel dont Jésus-Christ est le chef et le roi éternel, n'aurait donc établi son gouvernement que sur des lois vaines et inutiles, incapables d'y maintenir l'ordre, la sûreté, la décence que les lois humaines maintiennent depuis si longtemps dans les sociétés civiles ? Quoi ! mes Frères, l'Eglise n'aurait donc assemblé de siècle en siècle tant de conciles vénérables, et formé tant de canons de discipline sur les mœurs des clercs, que pour nous prescrire des règles frivoles, et qui laissent à chacun de ses ministres la liberté de les mépriser ? Ces canons si vénérables, ces monuments si précieux du zèle des âges les plus florissants du christianisme, que chaque siècle a toujours respectés, que l'Eglise conserve comme son dépôt le plus cher et le plus sacré, et qui font toute la sûreté et toute la gloire de son gouvernement,

ne renfermeraient donc que des décisions puériles, que des règles inutiles, peu dignes de la gravité de ces saintes assemblées qui nous les ont laissées ; de l'esprit de Dieu qui y présidait ; du zèle de la science de tant de grands évêques qui y assistaient, dont les noms et les ouvrages font encore aujourd'hui le canal le plus sûr et le plus respectable de la tradition ? Eh ! qu'y a-t-il sur la terre d'inviolable et de sacré, si ces lois saintes ne le sont pas ; et les peines mêmes, et les censures dont elles menacent les transgresseurs, peuvent-elles les laisser au rang des choses arbitraires et indifférentes ?

Aussi, mes Frères, tandis que ces règles saintes ont été religieusement observées, le monde lui-même, tout monde qu'il est, a respecté l'ordre, la paix, la piété, l'unanimité qui régnait dans le saint ministère ; l'Eglise, comme une armée redoutable par sa sainteté, et toujours rangée dans un bel ordre, n'offrait rien au dedans que d'édifiant à ses enfants, et au dehors que de respectable aux étrangers, et de terrible à ses ennemis : *Terribilis ut castrorum acies ordinata*[1]. Mais dès que ces règles si saintes, toujours vivantes dans les saints canons, et toujours rappelées sous nos yeux par les statuts et les ordonnances des évêques, ont été négligées, ou par l'infidélité des ministres du second ordre, ou par le peu de soin des premiers pasteurs à les faire observer ; toute la face de l'Eglise en a paru peu à peu défigurée ; et enfin l'ignorance, l'indécence, le déréglement avaient changé et infecté à un point le clergé dans les deux derniers siècles, que des esprits superbes en prirent occasion de se séparer du sein de l'Eglise, comme si les portes de l'enfer avaient prévalu contre elle, ou que Jésus-Christ eût promis la perpétuité de la piété à chacun de ses ministres, comme il a promis celle de la vérité au saint ministère.

Ce n'est donc que l'observance unanime des saints canons et des anciennes lois de l'Eglise, renouvelées par nos ordonnances et par celles de nos prédécesseurs, qui puisse conserver au corps du clergé cette bonne odeur de Jésus-Christ, qu'il doit répandre dans ce grand diocèse.

Mais l'usage, dites-vous, a prévalu ; et la plupart de ces ordonnances ne sont plus observées. Et voilà précisément, mes Frères, ce qui fait aujourd'hui le sujet de notre douleur, de nos plaintes ; et permettez-moi d'ajouter ce qui devrait le faire aussi de votre confusion. Quoi ! vous ne nous allégueriez pour vous justifier que la justice même des reproches que nous avons à vous faire ? L'usage commun, dites-vous, semble en autoriser l'inobservance ; mais des ministres de Jésus-Christ, chargés d'instruire les peuples, peuvent-ils nous tenir un pareil langage ? Eh ! que répondrez-vous donc à ces mêmes peuples, quand, pour justifier les abus infinis du monde contre lesquels vous vous élevez si fort dans la chaire, ils vous diront que l'exemple commun les autorise ; que l'usage a prévalu ; et que les maximes de l'Evangile et les ordonnances de Jésus-Christ, opposées à ces abus, ne sont presque plus nulle part observées ? vous leur répondrez sans doute que l'usage ne saurait jamais prescrire contre la loi ; que Jésus-Christ ne nous a pas laissé les usages, mais l'Evangile, pour notre règle ; et que malgré la corruption générale, il reste encore des gens de bien répandus partout, qui ont appris de Jésus-Christ que la voie que suit le grand nombre est toujours cette voie spacieuse de perdition qui conduit à la mort, pour qui l'exemple commun devient une raison même de ne pas s'y conformer, et qui regardent comme des crimes les choses autorisées par la multitude. Et voilà, mes Frères, ce que vous devez vous répondre à vous-mêmes, que l'abus, quelque commun qu'il soit, n'autorise jamais la transgression de la règle ; et que malgré l'exemple de ceux de vos confrères qui ne se font aucun scrupule de ne pas se conformer aux statuts du diocèse et aux lois de l'Eglise, Dieu conserve à ce diocèse, et vous y connaissez vous-mêmes, des ministres fidèles qui sont notre gloire et notre consolation, et qui regardent comme une apostasie le mépris des règles saintes que l'autorité de l'Eglise a de tout temps imposées au sacerdoce.

Vous nous direz peut-être que vous en convenez ; mais que vous laissez cette grande exactitude à ces ministres fervents, et qui se piquent d'une régularité plus rigide. Mais, mes Frères, de quoi donc doit se piquer un prêtre que d'être saint, régulier et fidèle ? Y a-t-il des degrés différents de vocation au sacerdoce ? En connaissez-vous dans le saint ministère, dont les uns soient appelés à une vie

[1] Cant., VI, 3.

sainte, édifiante, toute consacrée au zèle, au travail, à la charité, aux bonnes œuvres, à l'amour des règles et des obligations de leur état; et d'autres à une vie molle, sensuelle, indolente, et ennemie des règles qui la contraignent? La distinction que vous mettrez entre les ministres fidèles et vous, est l'arrêt terrible de votre condamnation; et vous en faites votre excuse?

Mais d'ailleurs ces règles dont vous renvoyez l'observance à ceux qui se piquent d'une grande régularité, n'ont été faites que pour ceux qui, comme vous, ne s'en piquent pas. Ce ne sont pas les saints prêtres qui ont obligé l'Eglise à former tant de canons de discipline, et à menacer de ses censures ceux de ses ministres qui refuseraient de se conformer à ces règles saintes; ç'a été uniquement pour corriger les abus qui commençaient à se glisser dans le clergé, en prévenir de plus grands, et ramener les prêtres peu fidèles à une conduite plus édifiante et plus convenable à la sainteté de leur état. Hélas, mes Frères, si l'Eglise n'avait vu dans le ministère que des prêtres saints et fervents, ses canons n'auraient été que des avis tendres et paternels pour régler leur zèle et pour modérer leur ferveur : elle ne s'est donc crue obligée de faire des lois, que pour remédier à des abus et en prévenir de plus grands ; ses règlements ne regardent donc que ces ministres peu fidèles à leur devoir, à qui ces précautions étaient nécessaires, et non les prêtres pour qui elles étaient inutiles : ce n'est donc pas pour eux que l'Eglise a multiplié ses canons, et que nous les renouvelons par nos ordonnances; c'est pour vous seuls, et pour ceux qui vous ressemblent, et qui, comme vous, en renvoient l'observance aux ministres saints, et qui font profession d'une régularité plus rigide ; car la loi, dit l'Apôtre, n'a pas été établie pour les justes, mais pour ceux qui ne le sont pas, et qui ne se piquent pas même de l'être : *Lex justo non est posita, sed injustis*[1].

Mais ces prétextes vagues et généraux que nous venons de combattre, ne sont pas les plus à craindre; ce sont là de ces discours vulgaires que l'on tient, et dont on sent soi-même l'injustice. Ce qui paraît plus dangereux, sont les prétextes personnels que chacun se fait pour se dispenser de quelqu'une de ces ordonnances. Nous en avons publié sur l'obligation où sont les curés, conformément aux saints canons, d'instruire leurs peuples, de résider dans leurs paroisses, d'éviter un gain sordide dans leurs fonctions : arrêtons-nous aujourd'hui à ces trois règles; nous trouverons une autre fois l'occasion de parler des autres. Or, mes Frères, qu'un curé, malgré l'obligation rigoureuse que lui impose son titre de pasteur d'instruire son peuple, se dispense de ses prônes, et laisse les années entières sa paroisse sans instructions; il nous répondra qu'il n'a aucun talent pour parler en public; et que soit timidité ou faute de mémoire, il n'a jamais pu parvenir à y réussir. Mais, mon cher Frère, vous vous êtes senti du talent pour vous revêtir du titre de pasteur; et vous n'en sentez point pour instruire votre troupeau? vous vous êtes donné pour pasteur à votre peuple, et vous vous trouvez incapable de l'enseigner? l'Eglise a cru consacrer vos lèvres, pour être les dépositaires et les interprètes de la doctrine et de la vérité; et vous ne sauriez les ouvrir, et loin de publier sur les toits l'Evangile dont vous êtes le héraut et l'Apôtre, vous êtes un chien muet? Ce n'est donc pas l'Eglise qui vous a établi pasteur; c'est donc vous-même qui vous êtes appelé; vous vous déclarez donc vous-même un intrus et un usurpateur; et en souscrivant nous-même votre titre, sans vous connaître, nous avons souscrit au titre de votre réprobation, si vous vous obstinez à le conserver en vous trompant vous-même, comme vous avez trompé l'Eglise en l'usurpant.

Mais vous êtes né, dites-vous, avec une mémoire ingrate et qui vous met hors d'état de parler en public. Mais le cœur est-il aussi ingrat et aussi rebelle que la mémoire? le grave, le saint ministère de l'instruction dans un pasteur, n'est pas un exercice sec et puéril de la mémoire; c'est le cœur, ce sont les entrailles qui doivent parler. Ah! mes chers Frères, si nous méditions les vérités de la religion dans les livres saints, si nous les aimions, si nous nous en nourrissions, si nous en faisions notre occupation la plus ordinaire et la plus délicieuse, nous ne serions pas si fort en peine, quand nous serions obligés d'en entretenir notre peuple. On a bientôt appris à parler de ce qu'on aime : le cœur fournit bien plus abondamment que la mémoire, et a même un langage qu'elle ne connaît pas.

[1] I Tim., I, 9.

Un saint pasteur, touché de Dieu et du salut des âmes qui lui sont confiées, trouve dans la vivacité de son zèle et dans l'abondance de son cœur, des expressions formées par l'Esprit saint, Esprit d'amour et de lumière, mille fois plus capables de toucher, de ramener les pécheurs, que toutes celles que peuvent fournir le travail et le vain artifice de l'éloquence humaine. Ne nous dites donc plus que vous ne sentez point de talent : ce n'est pas celui d'un orateur qu'on vous demande, c'est le talent d'un père ; et de quel talent un père peut-il avoir besoin pour parler à ses enfants, que de sa tendresse pour eux et du désir de leur être utile? Premier prétexte, le défaut de talent.

D'autres conviendront avec nous que l'instruction est sans doute le devoir le plus indispensable d'un pasteur ; qu'à la vérité ils le remplissent rarement ; mais qu'une santé faible et languissante ne leur permet pas d'y être plus fidèles. Nous n'avons d'abord qu'à renvoyer ces prétendus infirmes à leur propre conscience et demander à la plupart d'entre eux : « Pouvez-vous de bonne foi alléguer à Dieu ce prétexte de défaut de santé, dont vous vous servez devant les hommes ; et votre conscience est-elle là-dessus bien d'accord avec vous-même ? l'infirmité dont vous vous couvrez, vous rend-elle inhabile à quelque autre chose qu'à vos fonctions? ne vous laisse-t-elle pas assez de force pour vaquer à vos intérêts temporels, à des affaires, à des mouvements plus difficiles à soutenir pour la santé que le travail d'une simple instruction ? que dirai-je? à des plaisirs peut-être, à des dissipations, à des courses toujours suivies d'excès et d'intempérance et capables de ruiner la santé la plus robuste ? êtes-vous malade dans quelque autre circonstance que dans celle où il faut faire votre devoir ? Et vous osez nous alléguer après cela une faiblesse de santé, capable de tout soutenir, hors la fidélité à vos obligations ? Ah! ce n'est donc pas votre corps, c'est votre cœur qui est faible, languissant et malade ; ce n'est pas la force, c'est la piété seule qui vous manque. Renouvelez-vous dans l'esprit de votre vocation, et votre force se renouvellera comme celle de l'aigle ; et, comme l'Apôtre, vous ne serez jamais plus fort, que lorsque vous paraîtrez plus faible : *Cum infirmor, tunc potens sum*[1]. Allez à la source du mal ; guérissez la langueur de votre âme ; et celle de votre corps disparaîtra bientôt. Croissez en foi, en charité, en zèle ; et vous croîtrez aussitôt en santé. Perdez le goût de vos aises, de vos plaisirs, d'une vie inutile et paresseuse ; et vous recouvrerez en même temps celui de vos fonctions. Aimez l'Eglise qui vous a placé si honorablement au rang de ses ministres ; et vous ne trouverez de plaisir qu'à vous sacrifier à son saint ministère. Soyez un bon pasteur ; et vous vous estimerez heureux de donner vos soins et votre vie pour vos brebis ; et loin de prétexter de fausses infirmités pour vous dispenser de les secourir, celles mêmes qui seront réelles ne pourront arrêter votre zèle ; vous prendrez de votre faiblesse même de nouvelles forces ; et la charité pastorale vous fera une sainte illusion : *Fortis est ut mors dilectio*[1] ; comme l'indifférence et la paresse vous en font aujourd'hui une très-criminelle. » Second prétexte, le défaut de santé.

Mais enfin, et c'est encore ici un nouveau prétexte et une troisième sorte de curés ; il y a si longtemps, disent-ils, qu'ils prônent, qu'ils instruisent exactement leur peuple ; n'est-il pas juste à un certain âge de se donner un peu de relâche? J'en conviens, mes Frères ; et rien n'est plus respectable que le repos d'un ancien pasteur, que l'âge et ses longs travaux ont mis hors d'état de continuer ses fonctions. Mais ce sont ces pasteurs, fidèles et vénérables eux-mêmes, qui seuls refusent de se reposer ; nous avons beau leur offrir un asile et un lieu de repos,[2] et les exhorter de ménager une caducité si chère et si précieuse à l'Eglise ; ils sont sourds à nos remontrances ; leurs forces semblent se renouveler avec leurs années ; et plus ils vieillissent, comme le Prophète, plus ils sentent redoubler leur tendresse paternelle pour leur cher troupeau qu'ils enfantent depuis tant d'années à Jésus-Christ, et qu'ils ne peuvent se résoudre d'abandonner : *Et senectus mea in misericordia uberi*[3].

Tandis que tant d'autres, après quelques années de travail, et encore presque à la force de l'âge, se lassent, se rebutent, regardent derrière eux, ne font plus que se traîner dans la carrière, se dégoûtent de leurs fonctions. croient en avoir déjà trop fait, semblent, comme ces ouvriers injustes de l'Evangile,

[1] II Cor., 12, 10.

[1] Cant, VIII, 6. — [2] Massillon avait fondé une maison de retraite pour ses curés âgés et infirmes. — [3] Ps. XCI, 11.

vouloir compter avec le Père de famille, et exiger à la rigueur leur salaire, comme s'ils avaient porté le poids du jour et de la chaleur, et perdent dans le dégoût et dans l'indolence, non-seulement tout le fruit de leurs travaux passés, mais encore celui que les soins dont ils sont encore capables, et que leur expérience rendrait plus utiles, pourrait leur promettre.

En vain on se flatterait que la paroisse qu'on instruit depuis si longtemps avec exactitude ne saurait souffrir faute d'instruction ; que les devoirs et les mystères de la religion n'y sont ignorés de personne, et qu'on n'a plus rien de nouveau à leur apprendre. Mais les lumières qui ont montré la vérité aux pécheurs ne s'effacent-elles jamais de leur esprit et de leur cœur? Les passions toujours naissantes n'y forment-elles pas sans cesse de nouvelles ténèbres qu'il ne faut pas se lasser de dissiper ? Les faibles, que les vérités entendues n'ont fait qu'ébranler, n'ont-ils pas besoin d'une nouvelle lumière qui les détermine? Ceux qui, après quelques démarches de conversion, sont retournés à leur vomissement, ne faut-il pas leur tendre encore une main charitable pour les relever de leur chute? Les endurcis qui jusque-là ont résisté aux vérités annoncées, faut-il les abandonner à leur endurcissement, se croire quitte de tout à leur égard, et les laisser périr tranquillement? Les âmes lâches n'ont-elles pas besoin d'être animées et fortifiées au milieu des tentations du dehors et du dedans ; les justes, d'être affermis contre les accidents fâcheux de la vie humaine et les difficultés mêmes de la vertu ? Vous croyez que tout est fait, et tout vous reste encore à faire : votre peuple n'est-il plus votre peuple depuis que vous lui avez consacré quelques années de travail? N'êtes-vous plus vous-même pasteur, depuis que vous en avez rempli quelque temps les fonctions ? C'est parce que vous avez semé et cultivé longtemps que vous êtes moins excusable de vous rebuter et d'interrompre votre travail lorsque vous êtes à la veille de recueillir le fruit de vos peines. Vous commencez à négliger votre paroisse dans le temps précisément où la connaissance qu'une longue expérience vous a donnée des besoins de votre peuple, pourrait lui rendre vos soins plus utiles ; dans un temps où votre autorité plus affermie, la confiance et la docilité de vos peuples mieux établies, pourraient vous autoriser à établir dans votre paroisse certains biens essentiels, à corriger certains abus invétérés, en un mot, à entreprendre mille choses utiles auxquelles un commençant n'oserait pas même penser. Non, mes Frères, un pasteur encore en état de travailler peut-il croire avoir acquis par ses travaux le privilége de croupir désormais dans une indigne paresse ? Les besoins journaliers de son peuple ne réclament-ils pas contre son indolence et ses dégoûts ? Ses obligations ne subsistent-elles pas toujours avec ses forces? Jésus-Christ, le grand modèle des pasteurs, prononça-t-il que sa mission était finie, et le ministère dont son Père l'avait chargé consommé, que lorsqu'il le consomma lui-même en consommant son sacrifice sur la croix ? *Consummatum est*[1]. Et un curé se croirait quitte de son ministère, tandis que l'ouvrage dont l'Eglise l'a chargé est à peine commencé? Pourra-t-il dire un jour, comme Jésus-Christ à son Père, que de tous ceux qui lui avaient été confiés, aucun n'a péri par sa faute? *Non perdidi ex eis quemquam*[2]. Ne doit-il pas mesurer son zèle sur les besoins de son peuple, et non sur le temps qu'il a déjà employé à le secourir ; aller jusqu'au bout, et s'immoler, s'il le faut, avec joie, comme l'Apôtre, sur le sacrifice de son zèle, de sa foi, et de celle de son peuple : *Sed etsi immolor, supra sacrificium et obsequium fidei vestræ, gaudeo et congratulor*[3]. Troisième prétexte, l'ancienneté du service.

Mais si l'on se forme des prétextes pour se dispenser du devoir de l'instruction, il n'est pas surprenant qu'on s'en forme sur le devoir de la résidence, aussi indispensable que celui de l'instruction.

Je ne parle pas de ces absences fréquentes, et presque journalières, qui n'ont pour but que l'amusement, la dissipation, la crapule, dans lesquelles un pasteur oiseux, dégoûté de ses devoirs, cherche à remplir le vide d'une vie inutile par l'agitation éternelle d'une vie errante et tumultueuse, toujours accompagnée d'un oubli criminel de tous ses devoirs, d'un scandale perpétuel pour une paroisse, témoin des courses continuelles de son curé, et d'un exemple contagieux pour tout son voisinage, où il va troubler la solitude de ses confrères, et les engager de venir à leur tour troubler la

[1] Jean, XIX, 30.
[2] Ibid., XVIII, 9.
[3] Philipp., II, 17.

sienne; de sorte que, dans certains cantons, les chemins sont plus fréquentés par les curés que les paroisses elles-mêmes.

Et quand je dis que je ne parle pas d'un abus si déplorable, c'est parce qu'aucun prétexte, ni de délassement nécessaire, ni d'honnête société, ne peut l'excuser. Car d'ailleurs, c'est un abus et un scandale d'autant plus digne de nos larmes qu'on ne saurait se le justifier à soi-même. Je n'ajoute pas qu'un curé n'est en sûreté contre sa faiblesse qu'au milieu de son peuple : c'est là comme le rempart le plus sûr de sa fragilité ; c'est là que Dieu le trouvant à sa place, le protége, l'assiste contre toutes les attaques que lui livrent ses propres passions. Mais dès qu'il s'éloigne de ces lieux de sûreté; que la paresse, la dissipation, l'amour du plaisir, le dégoût de ses devoirs l'appellent ailleurs, Dieu ne le connaît plus ; il le laisse tout seul entre les mains de sa propre faiblesse. Et de là, mes Frères, vous le savez, tant d'excès d'intempérance ; de là, la modestie et la décence même oubliée dans les discours au milieu des joies indécentes d'une table ; de là, un ministre de Jésus-Christ, dont la langue est consacrée tous les jours par les paroles saintes qu'il n'est pas permis aux anges de prononcer, et par la participation des mystères adorables, se fait un honneur souvent d'être moins réservé et plus licencieux dans le langage qu'un homme même du monde ; de là, enfin, tant de chutes encore plus tristes, et tout ce qui éteint l'esprit du sacerdoce dans de jeunes curés, dont les commencements nous avaient promis plus de consolation et plus d'édification à ce diocèse.

Vous nous direz peut-être que ce n'est ni le goût du plaisir, ni le dégoût de vos fonctions, qui vous obligent de vous absenter si souvent de votre paroisse ; que c'est uniquement pour soutenir les droits de l'Eglise et ceux de votre cure, et vous défendre contre des procès injustes que vos paroissiens mêmes vous suscitent.

Je pourrais d'abord, avant de répondre à un prétexte aussi triste pour un curé que malheureux pour son peuple; je pourrais, dis-je, examiner d'abord si vous n'êtes pas vous-même l'agresseur; si une cupidité basse et insatiable, si un caractère, contentieux, si éloigné de l'esprit d'un ministère de paix et de charité, ne vous grossit point des droits chimériqnes ignorés par vos prédécesseurs, et qui n'ont de réalité que dans votre malheureux goût pour la chicane, et dans le désir d'augmenter votre bien et vos aises.

Je n'examine pas encore si votre dureté à exiger d'un pauvre peuple vos droits avec une rigueur barbare, ne l'a pas porté à vous refuser ce qu'il n'avait accordé à votre prédécesseur que par respect pour sa piété et son désintéressement, et par reconnaissance pour non zèle et son application infatigable à leurs besoins.

Mais quand ces réflexions ne vous condamneraient pas d'avance, je me contente de vous demander: «La privation de ces droits légers que vous poursuivez avec tant d'acharnement, sous prétexte de défendre les droits de l'Eglise, forment-ils un inconvénient plus affligeant pour elle que l'abandon où vos absences laissent votre peuple, sans secours et sans instruction, sans compter même l'esprit de haine, de révolte et de mépris que vos chicanes lui inspirent contre vous, et qui vous mettent hors d'état de lui rendre jamais votre ministère utile? Comparez ces deux inconvénients, et voyez s'il est plus avantageux aux droits de l'Eglise que vos revenus augmentent un peu, qu'il ne lui est douloureux que tout un pauvre peuple racheté du sang de Jésus-Christ soit abandonné et périsse. » — Ah ! mes Frères, les droits les plus chers d'un véritable pasteur doivent être ceux qui lui facilitent le succès de ses fonctions. Il a beau couvrir son avarice sous le prétexte de l'obligation où il est de défendre les droits de l'Eglise ; les droits les plus précieux de l'Eglise sont que les fidèles qu'elle a enfantés à Jésus-Christ soient instruits des vérités du salut ; qu'en les pratiquant, ils parviennent à l'héritage céleste que son Epoux leur a acquis ; que le corps de les élus s'achève et s'accomplisse, et arrive à cette plénitude qui doit l'unir éternellement à Jésus-Christ son chef divin. Voilà l'unique fin de ses prières, de ses sacrements, de ses fonctions, de son culte et de tous ses droits les plus sacrés. Tout ce qui ne conduit pas à cette fin unique et sublime de son établissement sur la terre ; encore plus tout ce qui le retarde, le recule, ou y met un obstacle essentiel ; non-seulement elle n'en est pas jalouse et ne le regarde pas comme ses droits, mais elle le déteste comme sa honte et son opprobre.

Et ne nous dites pas que vous ne vous trouvez pas dans ce cas odieux ; que vous n'avez rien à démêler avec vos paroissiens ; et que si vous ne résidez pas aussi assidûment que

vous le devriez dans votre paroisse, c'est que vous êtes chargé de nièces et de neveux orphelins, qui tomberaient dans la mendicité par les mauvaises chicanes qu'on leur fait, si vous ne vous mettiez à la tête de leurs affaires. Second prétexte contre le devoir de la résidence.

Je pourrais d'abord, avant d'y répondre, examiner si dans ces absences que vous supposez si essentielles à la fortune de vos proches, il n'y entre pas plus de goût pour le mouvement et la dissipation ; plus de dégoût pour l'ennui de la résidence et l'assiduité pénible des fonctions ; plus d'ostentation à vous rendre nécessaire et à faire valoir votre crédit ou vos talents ; peut-être aussi plus d'attention à vos intérêts particuliers, que de nécessité à soutenir ceux de vos proches. On transforme si aisément en devoir les démarches de notre goût, quand elles semblent nous dispenser de nos devoirs réels et toujours onéreux et tristes ! Mais quand vous n'en seriez pas là, et que vos proches auraient besoin de votre secours, vous croiriez-vous dispensé pour cela de ceux que vous devez à votre paroisse ? Vos proches, dites-vous, tomberaient dans la mendicité si vous ne vous mettiez à la tête de leurs affaires ; mais si vos absences font tomber votre peuple dans le désordre et dans l'ignorance, vous croirez-vous bien excusé devant Dieu ?

La résidence d'un curé dans sa paroisse, c'est un devoir inséparable de son titre. Ainsi, si les soins que vous croyez devoir à vos proches ne peuvent pas s'allier avec ceux que vous devez à votre paroisse, il faut opter, et ou renoncer à un titre sacré dont vous ne pouvez remplir les fonctions, ou renoncer à des soins qui vous rendent ces fonctions impraticables. Ce n'est pas ici un conseil et une maxime de perfection ; c'est un précepte rigoureux, et la morale la plus indulgente d'aucun auteur n'a jamais entrepris de l'adoucir par une décision même équivoque ; c'est la doctrine invariable de l'Eglise. Vous savez que saint Cyprien, ce père si doux et si indulgent, déposa du sacerdoce un prêtre qui avait accepté la tutelle de ses neveux, et qu'une tendresse trop humaine pour ses proches avait arraché du repos et des fonctions saintes du sanctuaire, pour le rengager dans les soins tumultueux et profanes du siècle. L'Eglise, en vous établissant pasteur d'un troupeau, vous a ordonné de lui consacrer tous vos soins et de ne pas le perdre de vue ; elle ne vous a permis de vivre de l'autel qu'en servant l'autel ; elle regarde comme un crime de faire servir des biens qui ne sont que le prix et la récompense de vos fonctions ; de les faire, dis-je, servir à des soins et à des contestations pour vos proches, qui vous détournent de vos fonctions mêmes. Le salut de votre peuple est bien plus cher à l'Eglise que la fortune de vos proches. On ne vous rendra pas responsable du dérangement de leurs affaires ; mais on vous demandera un compte rigoureux et terrible de celui de votre paroisse. Des parents que la Providence laisse dans la pauvreté, ne changeront rien à votre destinée éternelle ; mais un peuple dont vous êtes chargé, laissé par votre négligence pauvre et dépourvu de tous les biens de la foi et de tous secours spirituels, criera éternellement vengeance contre vous. En un mot, vos devoirs sont tous décidés par votre titre. Aussi quand l'Apôtre défend à celui qui s'est enrôlé dans la milice sainte du ministère, de s'immiscer dans les soins tumultueux du siècle ; ce n'est pas un simple avis qu'il nous donne, c'est un précepte qu'il nous prescrit. Nos proches sont devenus des étrangers pour nous, dès que l'Eglise, en nous retirant du siècle, en nous consacrant à son service par l'onction sacerdotale, et en nous établissant pasteurs, nous a donné de nouveaux enfants et une nouvelle famille. Un pasteur, un prêtre selon l'ordre de Melchisédech, comme nous en avertit le même Apôtre, n'a plus de généalogie ; il n'a plus selon la chair ni père, ni mère, ni frères, ni neveux : *Sine patre, sine matre, sine genealogia*[1] ; c'est un homme tout céleste, tout spirituel ; et tous les liens qui l'attachent, ne sont plus que des liens spirituels et célestes. Aussi quand on vint avertir Jésus-Christ, occupé à instruire les peuples et aux autres fonctions de sa mission divine, que sa mère et ses frères l'attendaient et avaient besoin de la consolation de sa présence : *Nuntiatum est illi : Mater tua et fratres tui stant foris, volentes te videre*[2] ; il répond que les peuples que son père l'a chargé d'instruire, sont sa mère et ses frères : *Qui respondens dixit ad eos : Mater mea et fratres mei hi sunt qui verbum Dei audiunt et faciunt*[3].

Voilà, mes Frères, notre parenté la plus intime et la plus indissoluble, les peuples dont Dieu nous a chargés et à qui il nous a donné

[1] Hebr., VII, 3. — [2] Luc, VIII, 20. — [3] Ibid., 21.

pour pasteurs. C'est la chair et le sang qui nous a donné nos proches; et nous leur devons, à la bonne heure, des conseils et des secours charitables, compatibles avec nos fonctions : la grâce du sacerdoce n'éteint pas les sentiments de la nature; elle les règle et les sanctifie. Mais c'est l'Eglise, c'est Dieu même qui vous a donné le peuple de votre paroisse; ce sont les enfants dont il vous a établi le père; c'est à eux que vous vous devez tout entier; vous n'êtes plus libre; vous n'êtes plus à vous, dit l'Apôtre : *Non estis vestri;* vous ne pouvez pas disposer à votre gré de votre temps, de vos soins, de vos talents : loin qu'il vous soit même permis de les partager, vous n'en sauriez jamais avoir assez pour remplir toute l'immensité des devoirs sublimes du ministère; et quelle que puisse être la mesure des talents et des autres dons que vous possédez, tout appartient à l'Eglise et au peuple à qui elle vous a attaché. Elle seule peut rompre ce lien sacré et vous lier à d'autres ministères; mais tandis qu'il subsiste, c'est une servitude qui ne vous laisse plus le maître de vous-même. Le titre qui vous élève sur vos peuples, vous assujétit à eux. En devenant leur ministre et leur pasteur, vous êtes devenu l'esclave et le serviteur de tous. Tous ont droit sur votre temps, sur vos soins et sur vos talents : ils sont à eux; c'est leur bien propre; ce n'est plus le vôtre : c'est un vol et une injustice que vous leur faites en l'employant ailleurs; et ou il faut renoncer au titre dont vous êtes revêtu, ou à tout ce qui est incompatible avec les soins qu'il exige.

La véritable source de ces abus et de ces prétextes est que la plupart en prenant possession d'une cure, loin de regarder ce nouvel état comme un nouveau joug et une véritable servitude, le regardent comme un état fixe, indépendant, où ils vont commencer à être maîtres d'eux-mêmes, et à sortir d'une situation changeante, incertaine, subordonnée, jamais sûre, toujours dépendante ou du caprice de ceux que nous aidons dans le ministère, ou des vues de ceux qui gouvernent. Les avantages de ce nouvel état fixent d'abord toute notre attention; les devoirs, les travaux, les assujétissements, les peines nous occupent peu, et par conséquent nous effrayent encore moins. Il semble que nous n'allons devenir pasteurs que pour nous-mêmes, pour jouir d'un revenu assuré et d'une place stable; tout le reste qui peut concerner la multitude, la difficulté et le péril de nos nouveaux devoirs; en un mot, tout ce qui regarde le salut du peuple dont nous allons nous charger, c'est-à-dire le seul objet essentiel, n'est pour nous qu'un accessoire dont il n'est pas même question. Mais ce qui nous regarde, nos aises, notre liberté, notre indépendance, voilà l'essentiel qui nous touche, qui nous occupe; voilà comme nous regardons le ministère le plus formidable dont un prêtre puisse être chargé sur la terre; et voilà pourquoi les mêmes vues humaines qui ont souillé notre vocation et notre entrée dans ce saint ministère, en souillent ensuite toute la carrière. Les plus légères difficultés, nous les regardons comme des raisons plus que suffisantes pour nous dispenser des devoirs les plus essentiels attachés à notre place, et auxquels nous n'avons pas même fait attention en y entrant. Comme nous ne l'avons envisagé que par rapport à nous et à nos avantages, tout ce qui nous gêne, nous incommode, trouble notre repos, s'oppose à nos goûts, à nos intérêts, à nos vues, l'emporte toujours sur tout le reste; et de là tant de prétextes frivoles que se font tous les jours tant de curés pour se dispenser des devoirs de l'instruction, de la résidence dans leur paroisse, et du désintéressement dans l'exercice de leurs fonctions.

C'était le dernier abus que je m'étais proposé de combattre, si les autres ne m'avaient mené trop loin; mais je ne puis me dispenser d'en dire un mot en finissant, et de vous rappeler mon règlement sur l'honoraire des pasteurs dans leurs fonctions. Oui, mes Frères, cette ordonnance si peu honorable au saint ministère, et que le désintéressement si recommandé aux pasteurs, aurait dû m'épargner le chagrin de publier; cette ordonnance publiée, moins pour prescrire aux fidèles ce qu'ils doivent à leurs pasteurs, que pour mettre des bornes à l'avarice et à la dureté des pasteurs envers les fidèles, moins pour apprendre aux peuples qu'ils ne doivent pas refuser des bénédictions temporelles à ceux qui leur en dispensent de spirituelles, que pour apprendre aux dispensateurs des choses saintes à les dispenser saintement, et non par le motif indigne d'un gain honteux; cette ordonnance que je voudrais pouvoir effacer du nombre de celles que j'ai publiées, parce qu'elle rappellera toujours la sordidité et la

basse avarice des ministres, l'oppression et les justes plaintes des peuples qui en ont été l'occasion ; je suis pourtant encore forcé malgré moi d'en parler, et d'en perpétuer même le souvenir, en la distinguant des autres par les peines plus sévères dont il faudra punir les transgresseurs. [1]

Oui, mes Frères, c'est avec toute la tristesse et l'amertume de mon cœur, que j'apprends qu'il se trouve encore dans ce diocèse des curés assez mercenaires, assez peu touchés de la sublimité de leurs fonctions, de la misère de leur peuple et de leur caractère auguste et tendre de père et de pasteur, pour oser franchir les barrières sages, mais honteuses pour eux, que nous avons cru devoir mettre par notre ordonnance à l'excès de leur avarice et de leur indigne dureté. Loin d'être honteux d'une loi qui les déshonore, et de la faire oublier par une nouvelle conduite paternelle et désintéressée, ils forcent eux-mêmes en la violant leurs pauvres peuples à la leur remettre sans cesse devant les yeux ; à la réclamer comme leur sauvegarde, et à la porter même devant les tribunaux laïques pour se mettre à couvert des entreprises de l'avarice infâme et de la tyrannie de leurs pasteurs. Quel opprobre pour le saint ministère ! quel scandale pour la religion et pour la foi toujours chancelante des peuples ! Mais que pourrions-nous dire ici à des prêtres si dignes de tous les anathèmes de l'Eglise, si parmi ceux qui m'écoutent il s'en trouvait qui fussent coupables de cette infamie ? leur rappeler les règles saintes de l'Eglise, sur le désintéressement et la charité ordonnée à ses ministres ? sur la sainteté de nos fonctions et le don inestimable de Dieu, qui ne se vend et ne s'achète pas à prix d'argent ? sur le prix du sang de Jésus-Christ, ce gage précieux de son amour dont nous ne sommes que les dispensateurs honorables et non, comme Judas, les vendeurs exécrables et perfides ? Mais comment seraient-ils sensibles à ces grandes vérités de la foi, eux qui ne sont pas même susceptibles des sentiments les plus communs de l'humanité, de la pudeur et de la bienséance ? Ce ne sont pas même des hommes ; comment en pourrait-on faire des ministres de Jésus-Christ ? La nature elle-même a perdu ses droits dans leur cœur ; comment les sentiments sublimes de la religion et du sacerdoce y pourraient-ils conserver les leurs ? Je sens la dureté de ces expressions ; mais elles ne rendent pas encore toute l'indignation que mérite un scandale qui couvre d'opprobre la gloire du sanctuaire, et qui fait du temple de Dieu l'infâme retraite des voleurs et des vendeurs des choses saintes.

L'unique ressource pour empêcher que ce mal honteux n'infecte le diocèse, est que vous, mes Frères, qui en partagez la douleur avec nous et avec l'Eglise ; vous qui honorez votre ministère au milieu des peuples dont le soin vous est confié ; qui êtes notre gloire, notre consolation, et dans vos paroisses les dignes coopérateurs de notre épiscopat ; vous manifestiez au dehors toute l'horreur que vous cause un scandale si honteux au saint ministère ; vous déposiez tout ménagement, toute tolérance, tout respect humain envers ceux de vos confrères que vous connaissez flétris d'une tache si hideuse. Ne gardez aucune mesure de société avec des prêtres qui n'en gardent aucune avec vous, non-seulement du sacerdoce, mais même d'humanité et de christianisme : ce ne sont pas là vos frères ; ce sont des ennemis et des étrangers qui sont entrés dans l'héritage pour le dissiper, l'avilir et le perdre. Après les avoir charitablement avertis, s'ils persistent dans leur infamie, publiez-la vous-mêmes ; détestez-la hautement ; sollicitez contre ces mercenaires notre juste indignation ; qu'un silence de timidité, qu'une dissimulation de fausse prudence ne vous rende pas, en nous cachant ce désordre, participants vous-mêmes d'un scandale si ignominieux à l'Eglise, dont la gloire vous est solidairement confiée ; que votre indignation publique contre ces indignes confrères, votre séparation déclarée de toute société avec eux annonce aux peuples l'horreur qu'a l'Eglise de ces méprisables mercenaires : *Si is qui frater nominatur, est... aut avarus... aut rapax cum ejusmodi nec cibum sumere*[1]. Unissez-vous à notre zèle : c'est là un de ces scandales où les anges de l'Eglise ne doivent pas attendre le temps de la moisson pour l'arracher ; et le diocèse en serait bientôt purgé, si le zèle des bons curés venait à notre secours, et si par un soulèvement public et digne de la fermeté sacerdotale contre un abus si monstrueux, ils couvraient ceux qu'ils en connaissent coupables, de la même confusion et du même opprobre dont leur infâme avarice ne cesse de couvrir l'Eglise.

[1] Nous possédons une copie de cette ordonnance ; elle est du 30 août 1725 ; on la trouvera dans notre Supplément.

[1] I Cor., v, 11.

DIX-HUITIÈME DISCOURS.

DE LA NÉCESSITÉ DE LA PRIÈRE.

1740.

La fidélité à la prière, que M. le Promoteur vient de vous recommander avec tant de zèle, n'est pas, mes Frères, une de ces obligations qui sont particulières à la sainteté de notre état. C'est le devoir le plus essentiel du christianisme : tout chrétien doit être un homme de prière ; ses vues, ses désirs, ses espérances, ses affections, sa conversation même, comme s'exprime l'Apôtre, tout est pour lui dans le ciel. Tout chrétien est un citoyen du siècle à venir, et étranger ; tous les objets extérieurs qui l'environnent ici-bas, ne doivent être pour lui que des liens et des obstacles qui retardant sa course et son exil, doivent enflammer ses désirs vers sa patrie ; toutes les séductions que le monde lui offre, tous les combats secrets que les passions lui livrent sans cesse, et où il fait presque chaque jour de tristes expériences de sa fragilité, tout cela doit l'avertir de lever continuellement les yeux aux ciel ; y faire monter ses gémissements et ses prières, et s'adresser en secret et en tous lieux au témoin fidèle et invisible qui est dans le ciel, de ses dangers et de ses peines, et au seul protecteur dont il attend sa consolation et sa force. Tout chrétien est donc un homme de prière ; et un chrétien qui ne prie pas, est un homme sans Dieu, sans culte, sans religion, sans espérance : et cette vérité si incontestable établie, quelles instructions ne devons-nous pas à nos peuples pour leur inspirer l'amour et l'usage de la prière ?

Mais, mes Frères, si la prière est l'âme du christianisme ; si toute la religion n'est proprement qu'un hommage d'amour que nous rendons à Dieu pour publier ses bienfaits et ses grandeurs, ou pour solliciter son secours et ses miséricordes ; si toutes les pratiques extérieures du culte ne sont que les secours et les facilités de la prière ; si tout le culte n'est établi lui-même que pour former de tout simple fidèle un homme intérieur et un homme de prière ; si un chrétien qui ne prie pas est un homme sans Dieu, sans religion et sans espérance, quel monstre, ô mon Dieu ! peut être un prêtre, un ministre de cette religion, un interprète de ses lois, un dépositaire de son esprit, un dispensateur de ses grâces, un intercesseur public auprès de Dieu pour les fidèles, un médiateur entre Dieu et le peuple, s'il n'est pas lui-même un homme de prière, s'il n'est pas fidèle à ce devoir, s'il n'en connaît pas même l'usage, c'est-à-dire s'il ne prie que de bouche, et des instants rapides, sans attention, sans décence même, sans aucun sentiment de piété, et avec si peu de respect que sa prière est plutôt une insulte faite à Dieu qu'un hommage de religion rendu à sa Majesté suprême. Hélas ! mes Frères, si vous ne sentiez pas cette vérité, et

s'il fallait des preuves pour vous en convaincre, que vous seriez à plaindre, et que je le serais moi-même d'avoir à parler à de tels prêtres et à de tels pasteurs de l'Eglise, cette chaste colombe qui gémit et qui prie sans cesse par la bouche de ses ministres! Aussi ce n'est que pour nous édifier ensemble et nous animer mutuellement à la pratique d'un devoir si consolant dans nos fonctions, et si inséparable d'elles, que je me suis déterminé à ajouter un mot à tout ce qu'on vient de vous en dire.

Oui, mes Frères, plus que le reste des hommes, nous prêtres, nous pasteurs, nous avons besoin sans cesse du secours de la prière. Plus nos fonctions nous produisent au milieu du monde, plus elles nous exposent à ses périls et à ses séductions. Hélas! que pourrions-nous nous promettre de la fragilité de nos penchants, si l'esprit de prière ne nous y soutient et ne nous fortifie? Ce n'est pas même assez pour nous de ne pas nous laisser infecter ou affaiblir par l'air contagieux qu'on y respire, il faut que nous y paraissions revêtus de plus de force, de plus de modestie, de plus de vertu, de plus de sainteté que le commun des fidèles au milieu desquels nous nous trouvons sans cesse; nous y devons être partout la bonne odeur de Jésus-Christ. Or, qu'il est difficile à un prêtre et à un pasteur, si l'usage de la prière ne l'a pas établi dans une certaine solidité de vertu, de se trouver sans cesse au milieu des abus, des séductions, des dissipations du monde, d'entendre tous les jours l'apologie que le monde en fait, et de n'en être pas ébranlé et affaibli! Il y porte un cœur vide de ces sentiments profonds de religion que l'usage de la prière seul grave dans le cœur, et rempli de tous les penchants qui nous rendent le monde aimable et qui nous en justifient les abus. La vertu elle-même se laisse quelquefois séduire et y chancelle; que peut donc se promettre un ministre qui n'y porte que sa faiblesse et ses fragilités? Et quand même la bienséance le retiendrait encore dans certaines bornes; dès que le respect humain tout seul et un reste de décence l'arrêtent, le monde n'y prend pas le change; il l'adopte, il le compte pour sien, et il n'y voit plus ces dehors de piété, de fermeté, de majesté sainte, qui annoncent un prêtre et un pasteur; ce n'est plus qu'un sel affadi, qui non-seulement ne préserve plus rien de la corruption, mais qui se change bientôt lui-même en pourriture.

Mais d'ailleurs, mes Frères, quand notre sûreté seule au milieu du monde où nos fonctions extérieures nous engagent, n'exigerait pas de nous cette fidélité à la prière, seule capable de nous y faire soutenir la dignité et la sainteté du ministère; notre sacerdoce seul, notre consécration au sanctuaire, qu'est-elle qu'un état tout consacré à la prière? nous sommes les médiateurs entre Dieu et le peuple; les intercesseurs publics, ou pour apaiser sa colère que leurs crimes irritent sans cesse, ou pour détourner les fléaux et les calamités publiques que ces crimes leur attirent. C'est notre voix et notre ministère que les peuples viennent alors réclamer; ils nous supposent du crédit et de l'accès auprès de Dieu : mais quel accès pouvons-nous y avoir, si l'usage de la prière ne nous a jamais unis et comme familiarisés avec lui? comment intercéderons-nous pour nos peuples, si nous n'avons jamais su intercéder pour nous-mêmes? comment serons-nous les médiateurs et les réconciliateurs entre Dieu et les peuples, si Dieu ne nous connaît pas; si le défaut de la prière ne nous a jamais donné aucun accès auprès de lui; si nous n'avons pas contracté par notre fidélité à la prière cette sainte familiarité avec lui qui nous autorise à lui exposer avec confiance les besoins de son peuple; qui nous mette en état de fléchir sa colère et de l'attendrir sur les malheurs qui menacent les âmes confiées à nos soins, en un mot, de faire violence à sa miséricorde, et de lui parler ce langage de tendresse, de piété, de foi, de zèle, de profonde soumission à ses ordres adorables; ce langage que l'usage de la prière seul peut nous apprendre?

Cependant, mes Frères, dans l'ordre général de la Providence et dans la distribution ordinaire des grâces, Dieu attache le salut du peuple aux prières du pasteur; le fruit de toutes ses fonctions est presque toujours lié à ses prières. Ce sont elles qui obtiennent aux fidèles ces dispositions saintes qui leur rendent les sacrements qu'il leur administre utiles; aucune des fonctions que nous exerçons ne doit être exercée sans une prière et un retour secret à Jésus-Christ, auteur et principe des grâces que le ministre distribue en son nom. Ainsi, s'il imprime le caractère ineffaçable de la foi sur les fonts sacrés, il doit demander que la grâce d'innocence et d'adoption qui en est le fruit, ne s'efface aussi jamais de l'âme

de ce nouvel enfant qu'il vient de donner à l'Eglise. S'il réconcilie un pécheur au tribunal de la pénitence, ses gémissements secrets sur les chutes de ce pécheur ne doivent-ils pas obtenir que sa pénitence soit sincère et durable, et que Jésus-Christ délie dans le ciel ce qu'il vient de délier lui-même sur la terre? S'il offre la victime de propitiation, ne doit-il pas s'unir à l'Eglise qui demande alors par sa bouche au Père céleste et très-clément, que ce sang précieux qui va couler sur l'autel, et qui a réconcilié le genre humain, ne coule pas en vain et achève de purifier et de sanctifier le peuple qui assiste à la célébration des saints mystères? S'il distribue aux assistants cette victime adorable, ses désirs, ses vœux ardents et secrets pendant cet auguste ministère ne doivent-ils pas monter devant Dieu, afin que ce pain des anges devienne un pain de vie pour ceux qui le reçoivent, et qu'ils n'aient pas le malheur de boire et de manger leur condamnation en le recevant indignement? Enfin, s'il applique à un mourant les derniers remèdes de l'Eglise; que peut-il faire dans une occasion si touchante que de fléchir par ses prières secrètes la sévérité du juge redoutable devant qui cette âme va paraître, le faire souvenir de ses miséricordes et le conjurer de la recevoir dans ses tabernacles éternels? Parcourez toutes les fonctions saintes du ministère, et voyez ce qu'elles peuvent devenir entre les mains d'un ministre qui ne les accompagne pas de cet esprit de recueillement et de prière.

Je ne parle pas du ministère de l'instruction qu'il doit à son peuple. Hélas, mes Frères, quel succès pourraient avoir ses instructions, si l'usage de la prière n'attire pas sur ses discours cette grâce, cette onction qui seule les rend utiles à ceux qui les écoutent? Il ne sera plus qu'un airain sonnant et une cymbale retentissante; il ne parlera plus qu'aux oreilles de ses auditeurs, parce que l'Esprit de Dieu, qui seul sait parler au cœur, et qu'il n'a pas attiré au dedans de lui par l'usage de la prière, ne parlera plus par sa bouche. Non, mes Frères, ce ne sera pas cet esprit d'onction, de feu, de force, qui répandu, comme autrefois sur les eaux, sur les passions d'un cœur tranquille dans le crime, les trouble, les agite et en débrouille le chaos, qui animera la langue d'un tel pasteur; c'est l'homme seul qui parlera par sa bouche. Il aura beau tonner et emprunter les dehors du zèle; il ne fera, comme dit l'Apôtre, que battre l'air : *Quasi aerem verberans*[1]. Son langage sera aussi froid, aussi stérile, aussi insipide que son cœur; et le ministère de la parole ne sera plus pour lui, ou qu'un devoir forcé qui le dégoûtera, qui l'accablera, et dont il se dispensera le plus qu'il pourra; ou qu'un théâtre de vanité où il cherchera plus les vils applaudissements de ceux qui l'écoutent, que leur conversion et leur salut.

Et en effet, mes Frères, comment pourrait-il faire goûter des vérités saintes qu'il n'a jamais goûtées lui-même aux pieds de Jésus-Christ? Comment inspirerait-il l'amour et la nécessité de la prière à son peuple, lui qui n'en a jamais connu ni les douceurs ni les besoins qui en rendent à tout fidèle l'usage si nécessaire? Comment formerait-il des chrétiens c'est-à-dire des hommes spirituels et intérieurs, lui dont toute la vie est une vie toute hors de lui, et que l'usage de ses prières n'a jamais fait rentrer dans son propre cœur? Non, mes Frères, dépouillez un prêtre et un pasteur de l'esprit de prière; vous le dépouillez de son âme, de sa force, de sa vie; ce n'est plus qu'un cadavre qui se meut encore et qui infectera bientôt ceux qui l'approchent.

Les prières mêmes publiques qu'il est obligé de réciter ou de chanter, ces psaumes divins, ces prières si consolantes pour un bon prêtre et pour un bon pasteur, si capable de le délasser du travail pénible et tumultueux de ses fonctions; de réveiller en nous les sentiments de reconnaissance, d'amour et de confiance que nous devons à Dieu; de confusion, de douleur et de repentir que nous nous devons à nous-mêmes: ces prières publiques que l'Eglise regarde comme les sources générales des grâces que Dieu répand sur les peuples et sur les empires, ne sont plus pour un prêtre et pour un pasteur de ce caractère, qu'une obligation sèche et forcée; qu'un assujétissement qui le fatigue; un joug et une tâche dont il ne cherche qu'à abréger les moments par la précipitation, et en soulager l'ennui par l'indécence du maintien ou par les images profanes et mondaines, qui occupent alors son esprit; qui lui rendent aussi étranger que le langage des peuples inconnus, ce langage divin, et ne lui laissent pas prendre plus de part qu'eux à ces prières

[1] I Cor., IX, 26.

solennelles que l'Eglise met dans notre bouche pour attirer sur nous et sur tous les fidèles les bénédictions toujours attachées aux gémissements de cette chaste colombe. Non, mes Frères, encore une fois, et je ne saurais trop le redire ; un prêtre et un pasteur sans l'usage de la prière, sans la fidélité à la prière, fût-il d'ailleurs irrépréhensible aux yeux des hommes, n'est plus qu'un fantôme de prêtre et de pasteur: *Pastor et idolum* [1] ; il n'en est que la représentation ; il n'en a pas l'âme et la réalité ; et son sacerdoce n'est plus qu'un titre vide, et qui ne le lie ni à Dieu avec lequel il n'a aucune communication, ni à l'Eglise à laquelle il n'est plus d'aucune utilité.

Et quand je parle de la nécessité de la prière pour un prêtre et pour un pasteur, je n'entends pas que ce saint exercice occupe la plus grande partie de ses journées : il se doit au dehors à son peuple ; et ses fonctions ne doivent jamais souffrir de la durée de ses prières. J'entends que la prière doit précéder ses fonctions et les sanctifier ; j'entends que l'esprit de prière doit l'accompagner partout ; qu'il doit montrer partout, et dans les actions même les plus indifférentes, cet homme intérieur, ce commerce secret avec Dieu qui annonce tout seul la religion et la piété, lorsqu'il se montre à son peuple ; qu'il rende son ministère en tous lieux respectable, et fasse de sa présence seule une instruction pour ceux qui l'approchent : voilà ce que j'entends par l'usage de la prière, si essentiel à un ministre de l'Eglise.

Nous devons laisser à regret à ces pieux solitaires, à ces âmes choisies et cachées dans de saints asiles, le bonheur de pouvoir sans cesse gémir et répandre leur cœur au pied des autels, s'y nourrir des vérités éternelles, y contempler les merveilles et les grandeurs ineffables du Dieu qui se communique à elles, et goûter d'avance dans les consolations qui naissent de la méditation de ses mystères, de ses bienfaits et de ses promesses, les prémices de cette joie qu'on ne goûtera pleine et entière que dans le ciel. Elles ont sans doute choisi le meilleur partage ; mais ce saint et délicieux repos n'est pas fait pour nous ; le Seigneur ne nous a pas appelés à cet état anticipé de la vie céleste des bienheureux. Nous sommes destinés à combattre les vices et les passions, à détruire l'empire du démon parmi les hommes, à établir et étendre celui de Jésus-Christ ; notre ministère nous arrache au repos et nous met les armes à la main ; mais nos armes seules sont la prière et la foi animée de la charité. C'est de ces armes divines que toutes nos instructions, tous nos travaux et tous nos efforts tirent tout leur succès et toute leur force ; sans elles nous ne sommes plus que des hommes faibles et téméraires, exposés sans défense au milieu des ennemis que nous devions combattre, et bientôt les tristes jouets de leurs séductions et des piéges qu'ils ne cessent de nous tendre ; c'est-à-dire bientôt devenus semblables nous-mêmes à ceux que nous aurions dû changer et acquérir à Jésus-Christ : *Sicut populus, sic sacerdos.* Et plût à Dieu que ce ne fût là qu'une de ces prédictions des malheurs qu'un zèle trop timide prévoit toujours et inspire ! Une longue épreuve du gouvernement ne nous laisse pas cette consolation ; et l'expérience de tous les jours ne nous a que trop mis dans la triste certitude qu'un pasteur sans cet esprit de recueillement et de prière ne se soutient pas longtemps, se dissipe, néglige ses fonctions, les remplit sans piété, sans aucun sentiment intérieur de religion, sans respect souvent, et sans cette décence que le monde lui-même exige de nous ; et devient bientôt le scandale de son troupeau et l'opprobre de l'Eglise.

Quel malheur, mes Frères, pour une paroisse gouvernée par un tel pasteur ! Quand même avec une vie toute dissipée, sans prière et sans recueillement, un reste de bienséance et de crainte toute humaine l'aurait empêché jusqu'ici de tomber dans des désordres scandaleux ; quel secours un peuple infortuné peut-il se promettre d'un tel pasteur ? Calmera-t-il la colère de Dieu dans les calamités qui affligent ce pauvre peuple ? Hélas ! c'est peut-être lui-même qui les attire ; et il n'est propre qu'à lui en attirer de nouvelles. Les consolera-t-il dans leur misère et dans tous les autres maux dont elle est toujours suivie ? mais où prendra-t-il ces paroles de piété, d'onction, de consolation, qu'on ne puise qu'aux pieds de Jésus-Christ dans la prière ? Combattra-t-il les vices et les désordres publics qui infectent sa paroisse ? mais il faut un zèle sacerdotal pour en être touché ; mais il faut sentir la perte des âmes qui nous sont con-

[1] Zachar., XI, 17.

fiées; mais pour avoir un cœur capable de ce zèle et de cette douleur si digne d'un pasteur, il faut qu'il se soit attendri souvent aux pieds de la croix, en méditant ce que ces âmes ont coûté à Jésus-Christ. Montera-t-il à l'autel? mais que peuvent auprès de Dieu les offrandes saintes entre des mains profanes, que consommer l'iniquité de celui qui les offre et éloigner les regards favorables du ciel sur l'Eglise et sur le peuple au milieu duquel elles sont offertes? Quel malheur encore une fois pour un peuple infortuné à qui le Seigneur a donné un tel pasteur dans sa colère! Il aurait dû être, selon le langage de l'Esprit-Saint, comme une nuée salutaire placée entre le ciel et le champ précieux qui lui est confié; il aurait dû par l'usage de la prière recevoir d'en-haut ces influences saintes dont il n'aurait cessé d'arroser, d'enrichir et de rendre féconde en fruits de salut la terre qu'il est chargé de cultiver; mais n'ayant aucune communication avec le ciel par la prière, il n'est plus qu'une de ces nuées sans eau qui flottent au gré des vents : *Nubes sine aqua, quæ a ventis circumferuntur*[1]. Aucune rosée céleste ne coule de son sein; elle ne répand rien, parce qu'elle ne reçoit rien; et s'il en sort quelque chose, ce n'est plus que l'éclat funeste, la puanteur et le bruit public de ses scandales et de sa chute : *Nubes sine aqua, quæ a ventis circumferuntur.*

Recueillons, mes Frères, ces saintes vérités que je n'ai fait que parcourir rapidement; ne les perdons jamais de vue. L'esprit de prière est l'esprit essentiel du christianisme; mais il est comme l'âme, la substance et la vie unique du sacerdoce et du saint ministère. Tout dans nos fonctions extérieures nous unit à Dieu, nous élève à Dieu; tout y élève du moins nos mains, nos regards, notre langue; quoi! notre esprit et notre cœur seraient les seuls à ne s'élever jamais jusqu'à lui par la prière, au milieu de tant d'objets sacrés qui nous rappellent sans cesse à lui; de tant de grâces et de bienfaits que nous dispensons dans l'administration des sacrements, et qui ne découlent que de lui; de tant de désordres que nous voyons croître chaque jour parmi les peuples dont nous sommes chargés, et qui nous avertissent d'implorer ses miséricordes et de recourir à lui? nous regarderions comme une peine un commerce saint avec lui, et il serait pour nous comme autrefois au milieu d'Athènes, un Dieu inconnu : *Ignoto Deo*[1].

O mon Dieu! donnez à vos ministres un cœur tendre et paternel pour leurs peuples : alors ils sauront vous parler pour eux; ils n'auront pas besoin de nos exhortations pour les animer à prier; leur cœur tendre et paternel sera comme une prière continuelle, et vous parlera partout en secret pour les besoins d'un peuple qui leur sera cher. Un pasteur, ô mon Dieu, qu'un moment de commerce secret avec vous ennuie et rebute, et qui n'a jamais su vous parler pour ses brebis, n'est pas un pasteur et un père; c'est un étranger, un usurpateur et un intrus dans une famille dont les enfants ne réveillent ni ses soins, ni sa tendresse. Cependant, ô mon Dieu, nous avons souvent la douleur de voir ces usurpateurs, ces pasteurs indignes, en possession de votre héritage, et l'abomination dans le lieu saint. Vos anges vous sollicitent en vain d'arracher dès à présent ce scandale si affligeant et cette zizanie si déshonorante, du champ divin de votre Eglise. En vain elle souhaiterait quelquefois qu'un coup terrible et soudain de votre justice en fît un exemple éclatant qui servît d'avertissement à leurs semblables. Vous voulez attendre le temps de vos vengeances; vous paraissez insensible au fond de votre sanctuaire, et il n'en sort plus de foudres contre les profanations des Dathan et des Coré. Mais du moins, grand Dieu, ouvrez vous-même les yeux des premiers pasteurs; éclairez notre ministère; conduisez nos choix, afin que nous ne choisissions que ceux que vous avez choisis vous-même. Ne permettez jamais que par des complaisances humaines, par des vues de la chair et du sang, nous coopérions nous-mêmes aux malheurs et aux opprobres de votre Eglise, en y introduisant des ministres qui doivent en avilir et en déshonorer la sainteté. Parlez-nous vous-même en secret, grand Dieu, comme vous parlâtes autrefois à Samuel pour nous dire : *Non hunc elegit Dominus*[1]; ou frappez plutôt nos mains de sécheresse et d'immobilité, quand nous serons sur le point de les imposer sur la tête d'un ministre sur qui votre Esprit-Saint ne doit pas se reposer.

[1] Jud., v, 12.

[1] Act., xvii, 23.

[2] Nec hunc elegit Dominus. — I Rois, xvi, 8.

DIX-NEUVIÈME DISCOURS:

DU SOIN QUE LES CURÉS DOIVENT AVOIR POUR LEURS MALADES.

1741.

Il me paraît presque inutile d'ajouter ici quelques réflexions à tout ce que M. le promoteur vient de vous dire d'édifiant sur le soin que vous devez à vos malades. En effet, mes Frères, l'infidélité aux autres devoirs de votre état, quoique toujours sans excuse devant Dieu, peut en trouver souvent devant les hommes qui ne connaissent pas toute la sévérité des règles ni l'étendue de vos obligations; mais l'oubli et l'abandon d'un seul de vos malades est une inhumanité qui révolte le public contre un curé capable d'une négligence si barbare, qui lui attire la haine et le mépris de toute une paroisse effrayée de se voir exposée au même malheur, qui scandalise même ceux qui auraient pu être les approbateurs et les complices de ses autres désordres, et qui crie vengeance contre lui devant Dieu et devant les hommes.

Et en effet, mes Frères, un père peut-il voir ses enfants sur le point de lui être enlevés, sans courir à leur secours et leur donner du moins ces dernières marques de consolation et de tendresse? Est-ce un pasteur ou un barbare, qui voit sa brebis infirme, et peut-être mourante, et qui ne daigne pas s'approcher d'elle pour la secourir? Le véritable pasteur laisse là toutes les autres pour courir après une seule qui s'est égarée; et vous laisserez périr tranquillement celle qui meurt sous vos yeux au milieu même du bercail?

Non, mes Frères, un curé qui néglige le soins de ses malades; qui attend que l'extrémité du mal ne lui permette plus de délais, qui ne se montre enfin après bien des remises que lorsque la violence du mal ne peut plus rendre utiles au malade, ni la présence du pasteur, ni les derniers secours de l'Eglise qu'il va lui administrer; un pasteur de ce caractère, s'il lui reste encore un cœur capable de quelque sentiment de religion, peut-il, sans être saisi d'horreur pour lui-même, voir cette âme aller paraître devant le tribunal terrible de Jésus-Christ? Que répondra-t-elle dans cet examen rigoureux où elle va être interrogée au sortir du corps, sur l'usage qu'elle aura fait de sa maladie, sur ses impatiences, sur son défaut de soumission à la volonté de Dieu, sur le peu de fruit qu'elle a retiré des derniers remèdes de l'Eglise? quevat-elle répondre à Jésus-Christ? « Celui que vous m'aviez destiné, Seigneur, pour soutenir ma faiblesse et mon peu de foi dans les infirmités dont vous m'affligiez; celui qui devait m'aider à les souffrir avec soumission, comme la juste expiation des crimes de toute ma vie; celui qui, dans ces derniers moments du moins aurait dû m'ouvrir les yeux sur l'aveuglement où j'avais jusque-là vécu; c'est lui-même, Seigneur, c'est cet indigne envoyé de votre part, qui sur le point que j'étais de venir entendre de votre bouche l'arrêt décisif de mon

éternité, m'a laissée toute seule dans le lit de ma douleur et de mes infirmités, livrée à toutes mes passions, à mes maux, à mes ténèbres ; vous aviez tout souffert pour me sauver ; et il n'a pas voulu se priver d'une inutilité pour vous conserver une âme qui vous avait coûté si cher. » — Voilà ce qu'elle va répondre. Un curé peut-il en être persuadé et oser négliger le soin d'un seul malade ? Oui, mes Frères, c'est dans cet état d'infirmité que les âmes qui vous sont confiées doivent vous être plus chères. Votre condamnation ou votre apologie va former le premier article du compte rigoureux qu'elles vont rendre à Jésus-Christ. Quelle occasion plus intéressante pour vous empresser de les secourir ! Quittant tout pour les aller consoler, leur donner les marques les plus touchantes de votre zèle et de votre charité pour elles ; et en les attendrissant sur l'intérêt vif et sincère que vous prenez à leurs maux et à leur salut, les intéresser elles-mêmes à demander à Jésus-Christ pour vous, au sortir de leurs corps, la récompense des peines et des soins qui leur ont facilité une mort sainte et chrétienne. Première réflexion.

D'ailleurs, mes Frères, quand vous êtes infidèles à quelque autre devoir du saint ministère, vous pouvez toujours vous flatter que dans une autre occasion vous réparerez votre négligence ; mais un malade abandonné, mourant dans cet état, ne vous laisse plus d'espérance de pouvoir réparer l'énormité de ce crime. Vous avez perdu pour cette pauvre âme ces moments précieux que la bonté de Dieu lui réservait encore dans les secours de votre ministère ; il n'y a plus de ressource ; le crime de sa réprobation demeure à jamais sur votre tête ; et que pourrez-vous jamais rendre à Dieu qui puisse remplacer la perte d'une âme rachetée d'un si grand prix ? vos larmes elles-mêmes pourront-elles jamais laver et expier cet anathème ? De plus, mes Frères, le soin de vos paroissiens malades est la seule occasion qui vous reste, en redoublant votre assiduité et vos soins auprès d'eux, de réparer toutes les négligences dont vous aviez pu pendant leur vie, vous rendre coupables pour leur salut. C'est une conjoncture précieuse pour vous, et que Dieu ne semble vous avoir ménagée qu'afin que vous lui rendiez par de nouveaux soins et de nouveaux efforts de zèle une âme que votre négligence, vos dissipations et votre oubli avaient jusque-là laissée tranquille dans une vie toute mondaine et criminelle. Pouvez-vous alors, quand on vient vous avertir que Dieu l'a frappée d'infirmité, préférer à un devoir si auguste et si pressant, si précieux par tant d'endroits pour vous et pour cette âme, préférer, dis-je, à ce devoir une visite inutile, une conversation oiseuse, les soins sordides d'une affaire temporelle, que dirai-je ? une partie peut-être indécente de plaisir et de dissipation ? Faut-il que l'extrémité du mal vous arrache, comme malgré vous, et vous fasse courir enfin au secours d'un malade à qui votre présence, comme je l'ai déjà dit, et les derniers remèdes de l'Eglise que vous lui administrez, ne sauraient plus être utiles ? Faut-il pour réveiller votre léthargie, que rien ne soit plus capable de réveiller celle de votre frère qui expire ? Que vient faire alors un pasteur auprès de cet infortuné mourant ? Lui inspirer des sentiments de douleur sur sa vie passée ? il ne peut plus sentir que la douleur de ses maux. L'exhorter à rappeler dans son souvenir le nombre et la durée de ses péchés ? il n'est plus en état de se souvenir même s'il a péché. Lui demander des signes de connaissance ? hélas ! il ne se connaît plus lui-même ; et un curé se croira quitte devant Dieu et devant les hommes de tous ses devoirs, quand il a accordé à ce fantôme mourant des soins qu'il a rendus inutiles et sans doute qu'il a profanés par sa lenteur et sa négligence inexcusable ? Pourra-t-il alors, en attendant que cette âme expire, emprunter les prières que l'Eglise met dans notre bouche, lorsque nous assistons un mourant dans son agonie ? osera-t-il appeler avec l'Eglise les saints anges au secours de cette âme pour la défendre contre les puissances invisibles des ténèbres, lui qui vient de la leur livrer pour toujours ; et supplier ces esprits célestes de l'accompagner et de l'offrir en la présence du Seigneur ? *Subvenite, sancti angeli Domini, suscipientes animam ejus et offerentes in conspectu Domini.* Que vont-ils offrir à cette présence adorable et terrible ? ils vont lui offrir le spectre affreux d'une âme qui était sortie de son sein, et appelée à une gloire immortelle, et dont vous qui en étiez le père et le pasteur, venez d'être le barbare parricide ; ils vont lui offrir l'oubli scandaleux où vous vivez de tous vos devoirs, solliciter contre vous tous

les foudres de sa colère et de sa vengeance, et le conjurer comme les anges de l'Evangile conjuraient le maître de la moisson, de leur permettre d'aller eux-mêmes arracher cette zizanie de son champ divin : *Vis, eamus et evellamus zizania ?* Ils vont solliciter qu'il leur soit permis d'aller frapper eux-mêmes cet infidèle pasteur ; d'aller purger de ce scandale son Eglise qui est ce champ précieux, arrosé du sang de son Fils ; et de ne pas souffrir que des âmes destinées à la société immortelle des anges et des saints, et qui lui ont coûté si cher, périssent entre les mains d'un si coupable ministre : *Vis, eamus et evellamus zizania ?* Aussi je vous avoue que je sens déchirer mes entrailles, quand on vient m'annoncer que quelques malades dans une paroisse sont morts sans secours par la faute et la négligence du curé ; rien ne me paraît plus affreux, plus infâme et plus déshonorant pour le saint ministère ; et je ne comprends pas qu'un prêtre et un pasteur puisse exercer une barbarie dont un païen et un samaritain dans l'Evangile ne fut pas capable. Seconde réflexion.

Cependant, mes Frères, comme parmi les curés mêmes qui n'ont pas encore tout à fait oublié leurs devoirs, il arrive souvent que des prétextes plus plausibles les font tomber dans ce triste inconvénient, ajoutons encore une dernière réflexion qui conviendra même mieux à la plupart de ceux qui m'écoutent, et qui réveillera plus encore en eux l'attention et les soins qu'ils doivent à leurs malades. En effet, mes Frères, les instructions publiques que ous faites à vos peuples durant le cours de l'année, s'adressent à des auditeurs qui jouissent encore de toute leur santé. La mort, l'éternité, les tourments réservés pour toujours aux âmes criminelles sont pour eux des objets que la santé, que les passions, que l'espérance d'une longue vie ne leur présentent que dans un éloignement qui les fait aussitôt oublier et disparaître. S'ils sont touchés, ce n'est d'ordinaire qu'une émotion passagère et superficielle, qui ne trouble qu'un instant leur fausse paix. Hélas ! une triste expérience ne nous a que trop souvent fait gémir là-dessus du peu de succès de nos instructions ; et nous avons tous les jours la douleur de voir nos peuples, au sortir des vérités les plus terribles que nous venons de leur annoncer, retourner tranquillement aux lieux, aux occasions, aux habitudes qui les damnent. Mais les instructions que vous faites à un pécheur accablé d'infirmités et menacé de la mort, portent rarement à faux. Il sent que sa chair pour laquelle seule il avait toujours vécu en se livrant à tous ses désirs déréglés, est sur le point de tomber en pourriture ; il touche de près la mort, l'éternité, l'enfer et tous ses tourments qu'il avait toujours perdus de vue ; toutes ces grandes et effrayantes vérités de la foi qui ne lui avaient paru jusque-là que comme des fantômes, se réalisent, le frappent, le pénètrent, fondent tout à la fois, pour ainsi dire sur son âme alarmée. Une seule instruction alors de zèle et de charité, une simple réflexion sur l'oubli de Dieu où il a toujours vécu, et sur le compte qu'il va lui rendre, le touche et l'attendrit ; une seule de vos paroles ne retourne pas alors à vous vide ; ses yeux s'ouvrent ; son cœur jusque-là uniquement occupé de toutes les choses de la terre qui vont lui échapper, se tourne et se fixe à l'objet seul qui doit être éternel pour lui ; il déplore sa méprise et son aveuglement ; il reconnaît avec confusion qu'étant né pour Dieu seul, et n'ayant dû vivre que pour lui seul, Dieu seul n'avait eu aucune part aux diverses occupations qui ont rempli tout le cours de sa vie ; il sent toute l'injustice, l'ingratitude et l'énormité de ses crimes, et la juste punition qu'il ne croit pas pouvoir éviter ; vous le consolez et le soutenez par l'espérance du pardon fondée sur le prix infini du sang de Jésus-Christ, et sur la miséricorde inépuisable d'un Dieu qui ne rejette jamais le pécheur, lorsqu'il revient à lui avec un cœur sincère et pénitent ; vous avez la joie d'être témoin de ses regrets et de ses larmes, et de voir l'humiliation et la componction dont son cœur est pénétré, peintes sur les traits mourants de son visage ; et si le moment qui sépare cette âme de son corps arrive, quelle consolation pour vous de pouvoir lui dire avec l'Eglise : Partez, âme chrétienne : *Proficiscere, anima christiana ;* retournez dans le sein de Dieu d'où vous étiez sortie, et allez porter devant son tribunal vos larmes qui mêlées avec le sang de Jésus-Christ que vous venez de recevoir, vous feront, comme nous l'espérons, trouver grâce auprès de ce Père clément et miséricordieux. Or, mes Frères, un pasteur peut-il n'être pas jaloux d'une consolation si touchante et si capable d'adoucir les peines du saint ministère ? Un pasteur peut-il s'en

priver, en différant sous quelque prétexte spécieux le secours qu'un malade lui fait demander ? La rigueur de la saison, la difficulté des chemins, le sommeil de la nuit interrompu, une légère indisposition peuvent-elles devenir des raisons pour remettre à un autre temps une fonction pour laquelle il n'y a jamais un moment à perdre, et que la justice de Dieu refuse souvent, lorsqu'on s'y attend le moins, au malade et au pasteur lui-même ? Oui, mes Frères, voilà les prétextes auxquels les pasteurs mêmes d'ailleurs irréprochables se laissent souvent séduire. La rigueur de la saison ? Mais, mes Frères, vous empêcherait-elle d'aller prendre possession d'une place où d'un titre où la célérité serait essentielle ? et vous croiriez la diligence moins importante, quand il s'agit d'aller assurer à votre frère une place dans le ciel, et le titre d'héritier d'un royaume éternel ? Le temps pour vaquer à nos affaires temporelles est toujours prêt et facile, comme Jésus-Christ le reprochait à ses parents charnels : *Tempus vestrum semper est paratum ;* mais le temps de Jésus-Christ, le temps de remplir nos devoirs trouve toujours des difficultés et des obstacles : *Tempus autem meum nondum advenit.* Les ministres apostoliques auxquels nous avons succédé, observaient-ils les temps et les jours pour aller au secours de leurs frères ? ils y couraient *in frigore et nuditate.* La difficulté des chemins ? Mais le bon Pasteur allait chercher sa brebis à travers les montagnes les plus impraticables ; et les chemins peuvent-ils paraître difficiles à un ministre de Jésus-Christ qui va frayer à une âme le chemin du ciel ? Le sommeil de la nuit interrompu ? Mais pour ne pas retrancher de votre paresse une heure de sommeil, n'auriez-vous pas horreur de vous-même en vous exposant par vos délais à précipiter votre frère dans un sommeil éternel ? Enfin, une légère indisposition de santé ? Mais, mes Frères, souvenons-nous quelquefois que Jésus-Christ, le grand modèle des pasteurs, dans la défaillance de son agonie, et sur le point d'expirer sous la rigueur des tourments, ne refusa pas son secours à un pécheur qui expirait à ses côtés, et qui réclamait sa puissance et sa miséricorde ; et vous, un léger dérangement de santé vous rendrait insensible aux cris d'un pécheur qui sollicite les secours de votre ministère ; et il vous paraîtrait plus dangereux d'exposer un moment votre santé, que le salut éternel d'une âme qui vous est confiée, et qui va peut-être périr ? N'est-ce pas alors que vous devez dire avec l'Apôtre : *Cum... infirmor, tunc potens sum*[1] : Ma faiblesse va se changer pour moi en une nouvelle source de force et de courage. Un pasteur, vous le savez, doit être toujours prêt à donner sa vie même pour ses brebis ; et vous ne croiriez pas leur devoir un léger effort qui pourrait tout au plus reculer de quelques jours le retour de votre santé ? Non, mes Frères, nous ne demandons pas ici de vous ce zèle et ce courage des premiers ministres qui regardaient la mort à laquelle ils s'exposaient tous les jours pour leurs frères, comme un gain et la récompense la plus souhaitable de leurs peines : *Et mori lucrum.* Mais nous demandons que vous regardiez comme un grand crime et une espèce d'apostasie dans le saint ministère, d'être plus touchés de la crainte d'aigrir une infirmité passagère, que du danger éternel que va courir une âme qui vous est confiée et que vous abandonnez. Car enfin, mes Frères, si ce courage héroïque, et ce désir du martyre qui animait autrefois le sacerdoce, n'est plus nécessaire au milieu du christianisme ; le premier esprit qui est l'esprit du ministère, subsiste toujours et ne saurait jamais s'éteindre, non plus que l'Eglise elle-même. Il est encore de foi, comme il a été dans le commencement, et il le sera jusqu'à la fin, que ce n'est pas pour nous que nous sommes pasteurs ; mais que nous ne le sommes que pour les âmes qui nous sont confiées. C'est la vérité fondamentale sur laquelle tout le saint ministère est établi. C'est à ces âmes auxquelles l'Eglise nous a donnés pour pasteurs que nous devons non-seulement nos soins, nos forces, nos talents, mais notre vie même ; tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes est à elles ; et quand pour nous acquitter d'une dette si sainte et si honorable, nous aurions épuisé nos forces, devrions-nous regretter une perte si auguste et si glorieuse ? Les infirmités qui seraient devenues le fruit de nos travaux et de notre de fidélité à nos devoirs, ne seraient-elles pas plus consolantes pour nous et plus respectables qu'une longue vie prolongée dans l'inutilité et dans la paresse ; et pourrions-nous regarder nos jours comme abrégés, quand nous les aurions changés en des jours heureux et éternels ?

[1] II Cor., XII, 10.

VINGTIÈME DISCOURS.

RÉPONSES

A LA RÉQUISITION DE M. LE PROMOTEUR, CONTRE CERTAINS ABUS GLISSÉS DANS LE CLERGÉ.

1742.

Il est difficile que dans un diocèse aussi vaste, quoique composé d'un clergé en général si édifiant et zélé pour le bon ordre, il ne se glisse quelques abus. Les premières églises du christianisme naissant, si ferventes, et où l'on ne comptait le nombre des fidèles que par celui des martyrs, n'en furent pas exemptes. Au milieu de tant d'ouvriers apostoliques qui gouvernaient ces peuples nouvellement acquis à Jésus-Christ, le démon suscitait de faux apôtres qui abusaient de ce nom honorable pour cacher leurs désordres, et qui changeaient en luxure et en un gain sordide, la grâce de la foi, du sacerdoce et de la piété. Mais si ces premiers pasteurs revêtus du don des miracles, et remplis de tous les dons de l'Esprit-Saint visiblement répandus sur eux, malgré leur vigilance apostolique, ne pouvaient pas empêcher que des loups ne se glissassent dans le troupeau, que pourrions-nous nous promettre, nous leurs indignes successeurs dans l'épiscopat, de notre négligence, de la faiblesse de notre foi et de notre piété, et de la médiocrité de nos talents et de nos lumières ? Telle est la destinée de l'Eglise sur la terre, l'ivraie et les scandales se glisseront toujours dans ce champ divin ; mais s'il n'est pas ordonné à ses anges, c'est-à-dire à ses premiers pasteurs, de les arracher tous avant la moisson, il leur est ordonné du moins d'empêcher qu'ils n'étouffent la bonne semence.

C'est sur quoi M. le promoteur vient de réclamer notre autorité. Sa première plainte regarde le relâchement de plusieurs curés, en certains cantons surtout, sur la tenue des conférences si utilement établies, et si universellement continuées jusqu'ici dans ce diocèse. Aurai-je la douleur, mes Frères, de voir s'affaiblir et tomber presque sous mon épiscopat un usage si honorable à mon clergé, et que j'ai reçu encore comme tout fervent, et comme un dépôt précieux des mains de mes prédécesseurs ? N'auriez-vous pas une sorte de honte vous-mêmes de laisser éteindre sous votre ministère un règlement qui avait fait tant d'honneur à celui de vos prédécesseurs ; et n'en partageriez-vous pas avec moi la confusion et la tristesse ? Faut-il donc, mes Frères, soutenir cet établissement, et en rendre l'inobservance plus rare par les peines dont elle sera punie ? Mais les peines seraient-elles bien placées pour prévenir

l'extinction d'un usage qui vous est si honorable, et dont vous devez vous-mêmes solliciter la continuation? Quelle peine en effet plus honteuse et plus humiliante pour vous pourrai-je prononcer ici, que de cesser ces assemblées et défendre au presbytère respectable de ce grand diocèse de s'assembler, comme indigne et incapable de conférer ensemble sur les devoirs et les fonctions du saint ministère? Et, qu'a l'Eglise de plus respectable, mes Frères, que l'assemblée de ses pasteurs? Ceux du premier ordre s'assemblent pour la défendre contre les ennemis du dehors qui osent attaquer l'immutabilité de sa foi, et l'empêcher de se perpétuer dans toutes les églises, telle que nous l'avons reçue des Apôtres ; et les pasteurs du second pour conserver au dedans dans chaque diocèse, sous la direction du pasteur principal, l'innocence des mœurs parmi les fidèles, l'union des cœurs, la charité, la miséricorde, la piété, afin que la pureté de leur vie réponde à celle de leur foi. Et quoi! mes Frères, je le répète, ne serait-ce pas une grande peine et une espèce d'ignominie pour vous, si nous défendions dans ce diocèse ces assemblées publiques de prêtres et de pasteurs, si nous ne les jugions pas dignes de conférer ensemble sur les règles saintes du ministère, et si nous vous dégradions d'un droit et d'un honneur qui fait toute la gloire et toute la consolation du collége sacerdotal?

Voici donc, mes Frères, la seule peine que nous prononçons en plein synode contre les curés qui s'absentent habituellement de la conférence de leur canton : ils seront d'abord avertis, après une ou deux absences, par le directeur ou le promoteur de la conférence ; si malgré ces monitions, ils continuent de s'absenter sans alléguer de raison valable de leur absence, l'assemblée, après nous les avoir dénoncés, les en déclarera de notre part publiquement exclus pour toujours, comme indignes de participer aux droits de leurs confrères dont ils méprisent la société ; elle n'aura plus le pouvoir de les y admettre, quand même ils viendraient s'y présenter et solliciter plusieurs fois leur rétablissement, à moins qu'un ordre exprès, signé de nous ou de nos vicaires généraux, ne permette de les recevoir et de lever cette espèce d'anathème qu'ils avaient encouru en se séparant eux-mêmes de la société et de la communion de leurs confrères. Ainsi, tandis qu'ils demeureront séparés et retranchés, pour ainsi dire, du corps respectable des pasteurs, il ne conviendrait pas que leur voisinage vous fût d'aucun secours ; nous leur ordonnons de borner leurs fonctions à leurs seules paroisses déjà assez malheureuses d'être gouvernées par de tels pasteurs, supposé même que nous jugions à propos de les y tolérer encore; nous révoquons tous les pouvoirs qu'ils ont pu avoir reçus de nous ou de nos vicaires généraux, pour exercer des fonctions dans les paroisses de leur voisinage ; nous défendons aux curés leurs voisins de les appeler, sous quelque prétexte que ce soit, à aucune partie de leur sollicitude ; il faut les laisser jouir de toute la confusion et de l'opprobre de leur solitude et de leur séparation, et regarder comme profanes dans cette milice sainte les secours de ceux qui ne veulent pas venir s'instruire avec nous de l'usage des armes spirituelles que l'Eglise nous met en main pour étendre le royaume de Jésus-Christ.

Au fond, mes Frères, je ne suis pas surpris que ces pasteurs discoles fuient vos assemblées et la société honorable de leurs confrères. Votre présence leur reprocherait tout bas l'indignité secrète, et peut-être publique, de leur conduite. Ils seraient trop couverts de confusion de se trouver liés par une sainte société à ceux avec qui ils le sont si peu par les mœurs et par une fidélité édifiante aux fonctions de leur ministère. Une société de table, de crapule, de dissipation, de commerces suspects et indécents, a bien plus de charmes pour des pasteurs et des prêtres de ce caractère. Tout ce qui rappelle à la sainte gravité du sacerdoce, gêne des prêtres qui l'ont entièrement bannie de leurs mœurs ; il leur paraît inutile d'aller entendre parler dans vos conférences des règles et des devoirs d'un ministère qu'ils font encore profession publique de fouler aux pieds. Quels doutes religieux de piété viendraient-ils proposer dans ces saints colloques, sur les points obscurs dans l'exercice des fonctions, eux qui, par défaut ou de lumière ou de religion, ne doutent de rien, traitent les règles les plus sacrées et les plus inviolables de scrupules, et se croient les transgressions les plus grossières, permises? Ils ne pourraient paraître dans vos assemblées que pour y insulter en secret au zèle, à la modestie et à la piété de leurs confrères, ou pour déshonorer, par l'immodestie de leur maintien et de leurs discours, la décence et la gravité de ces socié-

tés sacerdotales. Ainsi, en mettant le sceau à leur séparation par notre ordonnance, en leur interdisant vos assemblées, nous ne faisons que tourner en honte et en opprobre le privilége de s'en absenter dont ils étaient si jaloux, et dont ils ne jouiront plus avec tant de confiance, quand par une loi si humiliante pour eux, il ne leur sera plus permis d'y renoncer.

Faites seulement en sorte, mes Frères, que la piété, la gravité et la décence de ces colloques ecclésiastiques, en leur attirant le respect et la vénération même de vos peuples, couvrent encore d'une confusion plus publique ceux de vos confrères que nous avons déclarés indignes d'y assister; que cette exclusion ne se borne pas même aux seuls absents, nous vous ordonnons d'en exclure même les plus assidus, dès que par leur conduite publique ils rendent méprisable un ministère dont vous devez avoir en vue, en vous assemblant, de rendre les fonctions utiles, et augmenter parmi les fidèles le respect de religion qui lui est dû. Que ce commerce de lumière, de zèle et de charité, qui doit être comme l'âme de vos conférences, ne dégénère jamais en une société de joie, de dissipation et d'inutilité; que tout y soit aussi sérieux que le motif saint qui vous y assemble. Les discours oiseux et hors de propos qui ne pourraient être ailleurs que des fautes légères, seraient ici des discours profanes. Que la charité y réunisse la diversité des talents, comme celle des sentiments; que ceux qui peuvent s'y distinguer par leurs lumières, s'y distinguent encore plus par leur modestie; qu'ils ne cherchent pas à obscurcir le mérite de leurs confrères, mais à leur devenir plus utiles; que l'aigreur, l'animosité, la présomption n'altèrent point la paix parmi des ministres qui ne confèrent ensemble que pour l'annoncer au sortir de là avec plus de succès et de bénédiction à leurs peuples; que ces maisons d'assemblées deviennent pour vous comme un nouveau cénacle, d'où vous ne sortiez que remplis d'un nouveau feu et d'un zèle plus ardent pour le salut des âmes qui vous sont confiées; que tout y rappelle la majesté, le recueillement et le souvenir des assemblées des premiers ministres de l'Evangile; et qu'un secours qui a pu sanctifier et attirer à la foi un monde entier idolâtre, ne devienne pas inutile entre nos mains à ceux qui l'ont déjà reçue.

Ce n'est qu'avec peine, mes Frères, que je me détermine à répondre à la seconde réquisition de M. le Promoteur : elle regarde l'inobservation de l'ordonnance qui défend aux clercs de garder à leur service des personnes d'un sexe différent. Cet abus nous paraît pourtant d'autant plus digne de notre attention, que ce n'est point ici la trangression d'une loi particulière à notre diocèse; c'est une loi dont les conciles de tous les temps et de toutes les nations ont fait des canons exprès, et décerné des peines rigoureuses contre les clercs transgresseurs de cette règle sainte. Elle est devenue par sa perpétuité comme une règle immuable de discipline; malgré le changement des mœurs et des temps, elle n'a jamais varié; et l'Eglise l'a toujours regardée comme si nécessaire et si convenable à la décence et à la sainteté du ministère, que malgré tous les adoucissements qu'elle a été obligé de tolérer dans plusieurs points de sa discipline, elle n'a jamais cru devoir rien relâcher de l'observance rigide de celui-ci, ni de la sévérité des peines attachées à sa trangression, jusque-là qu'elle en regardait les clercs transgresseurs, comme des apostats qui se dégradaient eux-mêmes du sacerdoce, et qui, après en avoir profané le joug honorable, le secouaient en se faisant un honneur impie de la liberté et de l'indépendance des laïques. Nous avons renouvelé ces peines et ces censures dans nos ordonnances, et nous les renouvelons encore dans ce synode, afin que la publication en soit plus solennelle; et nous déclarons que tout prêtre qui souffrira dans sa maison à son service une personne d'un sexe différent, à moins qu'elle n'ait atteint l'âge de cinquante ans, ou qu'elle ne soit ou sa sœur ou sa propre mère, encourre, *ipso facto*, la suspense de toutes les fonctions sacerdotales; nous révoquons et déclarons nulles toutes les dispenses que nous ou nos grands vicaires aurions pu en accorder ci-devant; nous nous réservons à nous seuls le pouvoir d'en dispenser à l'avenir; et si des circonstances qu'il n'est pas possible de prévoir, nous obligent quelquefois d'accorder cette dispense, nous rendrons compte par écrit des raisons essentielles qui nous ont déterminé à nous relâcher d'une loi que sa nécessité a toujours rendue si chère et si précieuse à l'Eglise. Notre indulgence et notre facilité à écouter des prétextes qui semblaient en autoriser la dispense, ont pu en multiplier les trangressions, et nous attirer la plainte et la remon-

trance de M. le promoteur. Mais plût à Dieu que le seul amour des anciennes règles de l'Eglise eût déterminé son zèle à réveiller là-dessus notre autorité ! Des raisons particulières ont sans doute animé sa piété ; épargnez-moi la douleur de vous les exposer, et souffrez que j'épargne moi-même à un presbytère si vénérable la tristesse de les entendre.

Vous ne vous assemblez ici, mes Frères, que pour vous consoler auprès de nous des peines attachées à vos fonctions, pour nous confier vos inquiétudes, et cacher dans notre sein tendre et paternel les amertumes secrètes que l'indocilité et les désordres de vos peuples laissent toujours dans le cœur d'un bon pasteur. Comment, pour toute consolation, pourrais-je achever de vous accabler de tristesse en vous exposant ici en public ceux de quelques-uns même de vos confrères? Ils ne méritent pas sans doute d'être honorés de ce titre dans ce diocèse, et dans cette Eglise si vénérable par son ancienneté et par tant de ministres et de curés respectables qui en composent le collége sacerdotal. Ce sont quelques plantes puantes que le démon a transportées de l'ordure du siècle et d'une terre de malédiction, pour les glisser dans le sanctuaire, et en infecter l'héritage de Jésus-Christ ; mais elles n'étoufferont pas la bonne semence ; elles en seront plutôt étouffées elles-mêmes. Souffrez donc que je me réserve à moi seul la douleur de les connaître et de les arracher comme des plantes que le Père céleste n'a point plantées, et qui souillent ce champ divin. La justice de Dieu n'en afflige mon épiscopat que pour me punir moi seul. Il aurait sans doute épargné cette amertume à un pasteur plus digne du premier sacerdoce, et plus agréable à ses yeux ; il est donc juste que j'en porte seul toute la tristesse. Mais c'est avec vous, mes Frères, et au milieu de vous, que j'en dois chercher mon unique consolation ; c'est votre vigilance, votre fidélité à vos devoirs, vos mœurs dignes de la décence et de la dignité du saint ministère, votre zèle dans l'exercice de vos fonctions, votre sainte jalousie pour l'honneur du sacerdoce, avili dans l'esprit des peuples par ces indignes pasteurs ; c'est vous seuls, mes Frères, que l'âge et un ministère prolongé depuis tant d'années ne voit rien relâcher de votre première ferveur, qui pouvez adoucir mes peines et prévenir un découragement qui n'offre pour tout remède qu'à se débarrasser du joug qui les attire.

Souffrez donc, mes Frères, que vous précédant encore plus par l'ancienneté et la supériorité de l'âge, que par celle de ma place ; souffrez que je finisse ce discours, le dernier peut-être que j'aurai la consolation de vous adresser ici [1] ; souffrez que je le finisse par les derniers avis si tendres et si touchants que le premier et le plus ancien des pasteurs donnait aux plus anciens de son presbytère : *Seniores ergo, qui in vobis sunt, obsecro, consenior (ego) ;* continuez à honorer votre ministère : *Pascite qui in vobis est gregem Dei.* C'est le troupeau de Jésus-Christ qui vous est confié, un troupeau qui lui est d'autant plus cher, qu'il l'a acquis aux dépens de sa vie et de tout son sang ; ne le laissez pas languir et dépérir faute de nourriture sainte ; ne vous lassez pas de leur distribuer la parole de l'Evangile, ce pain de vie qui seul peut soutenir les faibles, ranimer les pusillanimes, relever ceux qui tombent, ranimer ceux qui s'égarent, réveiller ceux qui dorment, guérir les infirmes, rendre la vie aux morts, et la conserver, et la renouveler à ceux qui en jouissent encore ; c'est là le pain de tous les jours, et sans cette nourriture et ce remède divin, le troupeau n'est plus qu'un cadavre rongé de vers et de pourriture : *Pascite qui in vobis est gregem Dei* [2]. Que l'âge et un ministère soutenu depuis plusieurs années ne nous fasse rien relâcher de cette fonction si essentielle ; que ce ne soit plus même un reste de bienséance qui vous y soutienne ; que le zèle augmente à mesure que les forces s'affaiblissent, et que l'œuvre de Dieu soit toujours pour vous la marque la plus empressée de fidélité que vous devez à Dieu même : *Pascite... gregem Dei... non coacte, sed spontanee secundum Deum.* Que rien de bas et de sordide ne souille jamais le mérite et la sublimité de vos fonctions ; que le prix des âmes pour qui elles vous sont confiées devienne aussi votre seule vue et votre plus glorieuse récompense ; que vos intérêts n'y soient jamais que les intérêts de Jésus-Christ : l'avarice dans un ancien pasteur est presque toujours plus le défaut de l'âge que du cœur : c'est une grande misère qu'à mesure qu'on touche à ce moment qui va nous montrer l'éternité, et nous détromper de tout ce qui est périssable, on s'y attache le plus ; et que

[1] Cette paternelle et tendrissante exhortation précéda de peu de temps, en effet, la mort du fidèle pasteur.

[2] I Pier., v. 1 et suiv.

ces liens honteux et grossiers nous enchaînent de plus près, tandis qu'on est plus près à les voir s'évanouir, et à sentir pour toujours leur illusion et leur ignominie. *Non*[1] *turpis lucri gratia, sed voluntarie.* Enfin, mes Frères, souvenez-vous que l'autorité dont nous sommes revêtus sur les peuples, n'est qu'une véritable servitude : notre autorité n'est pas une autorité de domination, mais de travail, de sollicitude et de tendresse. Les fidèles qui nous sont confiés ont des droits bien plus rigoureux et plus étendus sur nous, que nous n'en avons sur eux-mêmes : ils ont droit d'exiger de nous nos soins, notre temps, nos veilles, nos forces, notre santé, notre vie même, s'il faut la sacrifier pour eux ; et le seul droit que nous avons sur eux, est de les édifier par nos exemples, et de les conserver dans la foi et dans la piété par nos instructions et par les secours des sacrements dont l'Eglise ne nous confie l'administration que pour eux. Le titre saint qui nous élève au-dessus d'eux, est le même qui nous assujétit à eux : tout notre seul privilége est d'être chargés de leur salut et d'en répondre au souverain pasteur. Ainsi nous en devons être plus humiliés et plus effrayés, que plus fiers et plus glorieux. Il faut que nos peuples ne sentent notre autorité que par nos soins et par notre tendresse pour eux. Ils doivent retrouver en nous leurs pères et leurs pasteurs, pour que nous ayons droit de les regarder comme nos enfants et nos brebis. L'humeur, la hauteur, la rudesse que nous inspire souvent la grossièreté de leur éducation et la bassesse de leur état, nous dégradent de la sublimité de ces titres. Paraissons élevés au-dessus d'eux par la sainteté de nos mœurs ; c'est elle seule qui assure l'élévation de notre ministère. Devenons pour eux des modèles de foi, de piété, de désintéressement, de sobriété, de douceur et de patience ; c'est la seule supériorité que nous devons leur montrer. Qu'ils soient forcés d'estimer notre conduite, et ils le seront de respecter notre caractère : *Non*[1] *dominantes in cleris, sed forma facti gregis ex animo.* A la vue de ces vérités éternelles, si grandes, si immuables et si dignes du premier des pasteurs, que pourrais-je ajouter que de finir en vous les répétant? *Seniores ergo, qui sunt inter vos*[2] *obsecro, consenior* (*ego*)... *pascite qui in vobis est gregem Dei ; providentes non coacte, sed spontanee, secundum Deum ; neque turpis lucri gratia, sed voluntarie ; neque ut dominantes in cleris, sed forma facti gregis ex animo ; et cum apparuerit princeps pastorum, percipietis immarcescibilem gloriæ coronam*[3]. *Amen.*

[1] *Neque.*

[1] *Neque ut.* — [2] *Qui in vobis sunt.* — [3] I Pet., v, 1 et suiv.

INSTRUCTIONS DIVERSES

INSTRUCTION SUR LE JUBILÉ.

La composition de cette instruction paraît remonter à la jeunesse de Massillon. On y trouve des mots et des tournures vieillis, comme *désoccupation*, *inconsidération*, la répétition fréquente du terme de *rélaxation*. Peut-être est-elle du jubilé de la première année du XVIII^e^ siècle.

Pœnitemini igitur, et convertimini, ut deleantur peccata vestra.

Faites donc pénitence et convertissez-vous, afin que vos péchés soient effacés. Act., III, 19.

C'est ce que saint Pierre, au sortir du cénacle, disait autrefois à une multitude de Juifs consternés et tous fondant en larmes, après leur avoir reproché le sang du Juste qu'ils venaient de répandre, et exposé toute l'énormité du crime dont ils s'étaient depuis peu rendus coupables. Il vous reste encore une ressource, mes Frères, leur disait le premier dispensateur des grâces de l'Eglise : vos iniquités ont comblé la mesure de vos pères ; vous avez rejeté le don de Dieu ; vous vous êtes séparés comme des anathèmes de l'espérance d'Israël ; mais le Seigneur vient de jeter des regards de miséricorde sur vous ; il va répandre son Esprit sur toute chair, sur ses serviteurs comme sur ses ennemis ; sur les âmes justes comme sur celles qui avaient opéré l'iniquité ; le ciel va s'ouvrir sur la terre ; des prodiges de grâce et de miséricorde vont enfin sanctifier tout l'univers : *Dabo prodigia in cœlo sursum, et signa in terra deorsum.* Profitez donc de ce temps de visite et de propitiation ; présentez des cœurs brisés de componction à l'indulgence et à la rémission que la bonté du Seigneur vous offre ; et ouvrez vos âmes par les désolations d'une pénitence salutaire aux grâces abondantes dont nous allons être les dispensateurs et les ministres : *Pœnitemini igitur, et convertimini, ut deleantur peccata vestra.*

Et voilà, mes Frères, ce que nous vous disons aujourd'hui dans une circonstance presque toute pareille. Vous avez eu le malheur d'oublier Dieu, de violer sa loi sainte et de crucifier Jésus-Christ dans votre corps, en faisant servir vos membres à des passions injustes : mais voici un temps de salut et de réconciliation ; toutes les grâces de l'Eglise viennent au-devant de vous ; le don de Dieu, l'effusion de son Esprit va sanctifier toute chair ; la rémission est offerte à tout pécheur ; l'Eglise touchée de vos malheurs ouvre ses trésors pour payer elle-même le prix de votre délivrance ; entrez donc dans ses vues de miséricorde et de bonté sur vos âmes ; détestez les crimes qui vous ont rendu son indulgence nécessaire ; brisez vos cœurs par un repentir qui seul peut vous la rendre utile. Plus elle paraît se relâcher de sa sévérité, plus vous devez être touchés de vos misères, et ne pas faire de ses grâces même le motif de votre paresse et de votre impénitence : *Pœnitemini igitur, etc.*

En effet, les grâces que l'Eglise va répandre sur tous les fidèles dans ces jours de miséricorde, ne sont accordées que pour suppléer à notre faiblesse, et non pas pour la ménager ; pour nous aider dans notre pénitence, et non pas pour nous en décharger ; pour récompenser notre componction, et non pas pour l'affaiblir. Elles sont donc, et je vous prie de le remarquer, elles sont les suppléments de la faiblesse, les secours de la pénitence, les récompenses de la componction. Développons ces vérités capitales.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Je dis, premièrement, qu'elles sont les suppléments de notre faiblesse ; car c'est une vérité du salut, que par le péché l'homme de-

vient redevable à la justice divine et qu'il ne peut plus se réconcilier avec elle qu'en subissant la peine due à son iniquité. Il faut que tout péché soit puni, afin qu'il soit pardonné. Mais comme toute la vie d'un pécheur qui a oublié son Dieu, devrait être une pénitence continuelle ; que toutes les créatures qui ont servi à ses passions devraient devenir les instruments de ses peines ; que tous les plaisirs lui sont interdits ; que tous les soulagements accordés à l'innocence, ce n'est que par grâce qu'il peut se les permettre ; que son corps qui a toujours servi au péché, ne devrait plus servir qu'à la pénitence ; et que sa faiblesse souvent ne lui permet pas de fournir cette carrière longue et laborieuse et de réparer par des satisfactions proportionnées l'énormité et la durée de ses égarements : l'Eglise, toujours attentive à faciliter à ses enfants les voies du salut et de la vie éternelle, leur donne la main, pour ainsi dire, de peur que la rigueur du chemin ne décourage leur faiblesse. Elle offre à la justice de Dieu les trésors dont elle est dépositaire, et rachète à ce prix une partie des malédictions auxquelles le pécheur était condamné. Elle reprend sur la multitude surabondante des mérites de Jésus-Christ et de ses saints, ce qui manque aux œuvres laborieuses du pénitent infirme et impuissant ; et devenant faible avec les faibles pour les sauver tous, elle aime mieux suppléer à la faiblesse du pécheur par son indulgence, que l'accabler ou le désespérer, en ne relâchant rien de sa sévérité.

Les grâces de l'Eglise, mes Frères, ne sont donc que les suppléments de votre faiblesse. Si vos forces répondent à vos crimes ; si votre corps est capable de pénitence, comme il a été capable de péché ; si vos membres peuvent servir à la justice comme ils ont servi à l'iniquité ; si vous avez de quoi payer un Dieu irrité, et que cependant vous demeuriez lâchement dans l'inaction : désabusez-vous, mes Frères, l'Eglise ne prétend pas vous décharger de vos dettes ni accorder à votre mollesse des grâces qui ne sont destinées qu'à la ferveur, ni donner à votre abondance des ressources qui ne sont dues qu'à l'indigence et à la nécessité. Ses relaxations sont des aumônes saintes ; il faut être fervent, pauvre et dans le besoin, pour avoir droit d'y participer. Elles sont semblables à cette manne qui descendait du ciel ; si vous venez la recevoir seulement pour en faire un amas qui mette à couvert votre paresse et vous dispense du travail de tous les jours, elle se changera en infection et en pourriture, et le présent du ciel deviendra pour vous une odeur de mort et une punition plutôt qu'une grâce.

Et quand je dis, mes Frères, que notre faiblesse toute seule oblige l'Eglise de suppléer à nos satisfactions par l'abondance de ses grâces, je n'entends pas par faiblesse une mollesse criminelle qui nous rend impossible tout ce qui nous mortifie ; un découragement sensuel qui nous fait frémir au seul nom d'austérité et de souffrance ; une attention excessive sur nous-mêmes, qui fait que tout ce qui afflige la cupidité nuit à la santé ; une habitude d'amour-propre qui nous a rendu nécessaire tout ce qui nous est commode et agréable ; ce sont là des motifs de pénitence et non pas d'indulgence et de relaxation. Je n'entends pas un vain égard au rang et à la naissance qui nous persuade que nous pouvons retrancher des obligations du chrétien et du pécheur ce que nous accordons à celles de personnes publiques et élevées ; comme si les devoirs de la condition étaient incompatibles avec ceux de l'Evangile, ou qu'une élévation qui a été si souvent elle-même l'occasion de nos crimes, pût nous dispenser d'une pénitence qu'elle-même nous impose.

J'entends une impuissance véritable de soutenir le cours et la rigueur des peines conformes aux règles et à l'esprit de l'Eglise ; et je dis qu'alors l'Eglise touchée de notre état, de l'envie que nous aurions d'expier nous-mêmes nos crimes, si nos forces secondaient notre zèle, et comptant nos désirs pour des œuvres, se relâche de sa sévérité, et nous avance le bienfait de sa réconciliation et de ses grâces.

Mais ne croyez pas, mes Frères, qu'alors même l'Eglise prétende suppléer à tout. Elle entend que si nous ne pouvons pas offrir le prix entier de nos péchés, nous en offrions du moins une partie ; elle veut que nous tirions de notre faiblesse tout ce que nous pouvons, et que nous offrions selon nos forces et même au delà, pour ainsi dire. Son intention est que nous fassions tous nos efforts pour satisfaire à la justice divine, et que toute notre vie soit un souvenir continuel de nos iniquités et des réparations auxquelles nous sommes condamnés ; que toutes nos démarches

se sentent par quelque endroit de notre état de pénitents, et que tous nos plaisirs mêmes soient assaisonnés des amertumes de la pénitence.

Car quelle que puisse être notre faiblesse ; si nous sommes sincèrement touchés et convertis ; si l'Esprit de Dieu a opéré dans nos cœurs la grâce de la componction et du repentir ; si l'horreur de nos crimes passés nous a fait entrer dans les sentiments de zèle et d'indignation contre nous-mêmes, qui sont toujours le premier fruit de la pénitence ; ah ! nous trouverons bien encore en nous de quoi offrir à Dieu des sacrifices et des expiations capables d'apaiser sa justice ; quelle que puisse être notre faiblesse, nous aurons toujours des penchants à mortifier, des désirs à vaincre, des plaisirs à sacrifier, des humiliations à souffrir, des contradictions à supporter, des superfluités à retrancher ; quelle que puisse être notre faiblesse, nous serons encore assez forts pour refuser aux sens mille adoucissements inutiles, pour leur ménager mille amertumes, qui, sans diminuer les forces, affaiblissent la corruption, et pour faire de ses infirmités mêmes la matière de sa pénitence. Hélas ! on va si loin pour le monde, pour la fortune, pour les plaisirs ; on tire d'une santé faible et ruinée tout ce qu'on peut et au delà ; on se fait violence ; on ne s'écoute point ; on croit qu'à force de prendre sur soi, à la fin on accoutumera le corps à obéir et à nous suivre ; ah ! mes Frères, ce n'est que pour le ciel que nous n'essayons rien, que nous mesurons nos forces, que nous exagérons notre faiblesse, et que tout ce qui nous coûte nous paraît impossible.

Et ne dites pas que les grâces de l'Eglise seraient donc inutiles, si de notre côté nous étions obligés de faire tous nos efforts pour expier nos crimes par les travaux de la pénitence. Car, mes Frères, quels que puissent être nos efforts, quelque longue que soit notre pénitence, quelque austères que soient nos satisfactions, elles ne seront jamais proportionnées à nos crimes ; nos peines seront toujours moindres que nos péchés ; nous demeurerons toujours en-deçà de ce que la justice de Dieu exige de nous ; nous serons toujours, comme le serviteur de l'Evangile, obligés de demander du temps, et chargés d'une infinité de dettes, auxquelles nous n'avons encore pu satisfaire.

Car, hélas ! mes Frères, croyons-nous que des larmes de quelques jours, que quelques légères macérations, que quelques jeûnes rares et commodes, expient, effacent, abolissent devant Dieu des crimes qui ont mérité une éternité de supplices ? Croyons-nous que des flammes immortelles, qu'un désespoir éternel, qu'un ver qui ne devait plus mourir, qu'une séparation de Dieu sans ressource ; croyez-vous[1] qu'une sentence si affreuse et si terrible que nous avions méritée, puisse se changer en quelques austérités d'un moment ; et que des dettes si immenses puissent s'acquitter avec une obole, pour ainsi dire ? Ah ! l'Eglise autrefois elle-même, plus indulgente sans doute que le Dieu terrible, puisqu'elle n'était occupée qu'à l'apaiser, qu'à adoucir par les rigueurs canoniques la sentence du souverain Juge, et qu'elle ne punissait ses enfants que comme une mère ; l'Eglise elle-même, pour un seul crime, imposait autrefois de longues années de travaux et de pénitence : et quelle pénitence, mes Frères ! des larmes abondantes, des jeûnes continuels, des humiliations publiques, des austérités étonnantes, des prières longues et fréquentes, la cendre et le cilice, la séparation de l'autel, de la société des fidèles et de tous les plaisirs ! Et quelles seront donc les peines que la justice divine exige ici-bas elle-même de l'âme impure et criminelle, si la tendresse et la compassion d'une mère nous paraît si sévère ? quelle sera donc la sévérité d'un Dieu offensé lui-même ?

Je le répète donc, mes Frères, quelle que puisse être votre pénitence, ah ! vous resterez toujours infiniment redevables à la justice divine ; quelque zélé pénitent que vous puissiez être, vous avez donc besoin que l'Eglise supplée pour vous ; il faut donc que ses grâces viennent au secours de votre faiblesse, et qu'elle offre à Dieu les mérites de Jésus-Christ et de ses saints, pour remplacer les défauts des vôtres. Donc, mes Frères, en faisant même tous vos efforts pour satisfaire à la justice de Dieu, les grâces que l'Eglise vous accorde encore en ce temps, vous seront infiniment utiles ; vous y trouverez cette égalité de réparation à laquelle vous n'auriez jamais su vous-même atteindre ; vous y verrez remplie, par l'abondance des mérites qu'elle vous applique, cette distance infinie que vos crimes avaient mise entre le Seigneur et vous, et que des siècles de pénitence, quand vous les auriez vécus, n'auraient pu remplir eux-mêmes.

[1] *Croyons-nous*, R. *Croyez-vous*, 1746.

Aussi, mes Frères, rien n'est plus opposé à l'esprit de la foi et de la saine doctrine, que cette fausse science qui se persuade que les grâces de l'Eglise au fonds servent à peu de chose; qu'elles nous laissent les mêmes obligations devant Dieu; qu'elles ne rendent pas notre condition meilleure; et qu'un pécheur vraiment pénitent, quand même il n'y participerait pas, est tout aussi avancé aux yeux du Seigneur, qu'un pécheur pénitent qui y participe. C'est une erreur que l'Eglise a frappée de ses anathèmes; injurieuse au sang de Jésus-Christ, et désespérante pour la faiblesse des fidèles. A la vérité, l'Eglise ne prétend pas nous dispenser de la pénitence, puisque l'Evangile nous déclare que sans la pénitence il n'y a point de salut, et que l'ordre immuable de la justice divine, que le péché a troublé, ne peut être rétabli que par les peines qui lui sont dues; mais l'Eglise voyant, ou que notre faiblesse nous en interdit presque tous les exercices laborieux qu'elle imposait autrefois aux fidèles, ou que ceux mêmes que notre faiblesse nous permet encore d'accomplir, ne sauraient jamais répondre à la multitude et à l'énormité de nos crimes, elle y supplée par l'abondance de ses trésors. Semblable à cet économe prudent et charitable, elle nous remet la moitié de la dette que nous n'étions pas en état d'acquitter, et nous fait écrire cinquante, où nous en devions cent; et c'est également s'éloigner de son esprit, et blasphémer le don de Dieu, que de regarder ses grâces, ou comme inutiles à la faiblesse, ou comme favorables à l'impénitence.

DEUXIÈME RÉFLEXION.

En effet, j'ai dit en second lieu, qu'elles sont les secours de la pénitence; et voilà pourquoi, mes Frères, ce temps de propitiation doit être un temps de consolation pour les âmes pénitentes. Car une des plus grandes amertumes de la piété dans les âmes fidèles, c'est de voir, en repassant devant Dieu les égarements de leurs mœurs passées, que leurs passions avaient été vives, ferventes, continuelles; qu'elles avaient poussé les plaisirs aussi loin que la corruption avait pu le souhaiter; et que leur pénitence a été faible, languissante, imparfaite. Ce souvenir les trouble et les alarme. La vue des jugements de Dieu si inconnus et si terribles; la sévérité de sa justice si différente de la nôtre; l'exemple même de tant de saints pénitents, qui, après des mœurs bien moins criminelles que les nôtres, se sont crucifiés tout vivants avec Jésus-Christ, par les austérités les plus étonnantes; tout cela les jette dans la consternation et dans le découragement. On doute de la sûreté de son état; on croit que la pénitence passée n'a été qu'une illusion; on perd la paix et la confiance, qui est tout le soutien et toute la consolation de la piété; et souvent de l'abattement on passe à une dangereuse paresse.

Or, l'Eglise, dans les grâces qu'elle accorde en ce temps à ses enfants, offre une ressource aux inquiétudes et aux doutes des âmes fidèles et pénitentes, et prétend suppléer aux défauts de leur pénitence; car quelque sincère qu'elle ait été, il est presque impossible qu'il ne s'y soit mêlé mille imperfections.

Premièrement, du côté de la sévérité. Hélas! notre pénitence est toujours mêlée de mille sensualités qui la souillent, qui nous en font perdre presque tout le mérite; et souvent loin d'expier les mœurs passées par les violences et les retranchements de la piété, tout ce que nous y pouvons faire, c'est d'expier les relâchements et les affaiblissements de la piété même. L'Eglise vient donc à notre secours; elle remplit les vides de notre pénitence; elle couvre de la charité et du sang de Jésus-Christ la multitude de nos relâchements et de nos faiblesses; et sans avoir égard aux défauts de nos satisfactions, elle veut bien en accepter l'imperfection, et fournir du sien ce qu'elle trouve de moins à nos peines.

Secondement, du côté de la ferveur et de la vivacité. Oui, mes Frères, nos pénitences sont accompagnées de tant de langueur et de dégoût: loin d'entrer avec une sainte fureur dans les intérêts de la justice de Dieu contre nous-mêmes; loin de nous armer d'une indignation de pénitence et de sévérité contre une chair qui a été la source et l'occasion de tous nos crimes; loin de venger avec une sainte complaisance sur notre corps les dommages qu'il a causés à notre âme; loin de goûter, dans les larmes et dans les gémissements de la pénitence, cette sainte[1] ivresse qu'on avait trouvée autrefois dans les plaisirs injustes; hélas! les plus légers sacrifices que nous faisons à Dieu, nous coûtent tant; nous

[1] *Sainte* est sans doute pour un autre mot, comme profonde; vive; etc.; car on ne peut trouver une sainte ivresse dans les plaisirs injustes.

nous les disputons si longtemps à nous-mêmes : nous y portons tant de répugnance et d'éloignement ; nous payons de si mauvaise grâce, si j'ose parler ainsi, que la manière languissante dont nous apaisons la justice de Dieu sur nos crimes passés, devient souvent un nouveau crime elle-même. Tout ce que nous faisons pour Dieu, nous lasse et nous dégoûte. Les plus justes mêmes dans le cours de leur pénitence sentent si souvent leur cœur prendre les intérêts de la chair contre ceux de l'esprit ; leur componction s'affaiblir ; l'horreur des crimes passés, s'effacer presque ; le souvenir des bienfaits de Dieu ne réveiller plus que faiblement leur reconnaissance ! Rien n'est si commun que les langueurs et les affaiblissements de la foi dans les œuvres laborieuses de la piété. Les commencements de la pénitence sont vifs d'ordinaire : mais insensiblement ces mouvements de grâce s'affaiblissent ; les objets des sens qui nous environnent, émoussent la force de ces impressions de salut : nos misères passées nous trouvent moins sensibles ; l'esprit même, naturellement incapable de fixer longtemps son attention sur ce qui l'attriste et lui déplaît, s'en éloigne comme malgré nous ; et alors n'étant plus soutenus par une componction vive, par une reconnaissance sensible, par les transports d'un cœur touché et à qui rien ne coûte, nous nous traînons dans les voies de la pénitence ; nous murmurons, comme les Israélites, d'avoir à marcher si longtemps dans les voies arides et désagréables du désert ; nous nous plaignons de l'insipidité du don de Dieu ; nous regrettons peut-être en secret les viandes de l'Egypte.

Or, tous ces découragements secrets, tous ces affaiblissements invisibles de foi et de grâce, si inévitables à la piété même la plus fidèle, diminuent devant Dieu le prix et le mérite de notre pénitence. Il rabat des satisfactions que nous lui offrons, tout ce que nous rabattons nous-mêmes de la ferveur et de l'amour avec lequel nous les devrions offrir : car il ne regarde pas les dons, il ne regarde que le cœur ; il ne nous tient compte qu'à demi des travaux dont nous retranchons le zèle de la pénitence, qui seule les lui rend agréables. Mais comme ces défauts sont presque inséparables de la nature faible et corrompue, le Seigneur toujours riche en miséricorde, et qui ne veut pas la perte de sa créature, mais son salut, a laissé à son Eglise des ressources et des remèdes contre les langueurs de la piété et de la pénitence même. Il veut qu'elle accepte l'imperfection de nos sacrifices ; qu'elle ferme les yeux aux infidélités que nous y avons mêlées ; qu'elle ait plus d'égard à la sincérité de nos intentions qu'à la médiocrité de nos œuvres ; à la faiblesse de notre nature qu'à celle de notre foi ; et qu'elle nous admette au nombre de ces pénitents heureux qui ont terminé la carrière qu'elle leur avait marquée ; qu'elle nous rende la participation des autels et des mystères saints, dont nous nous étions privés par nos crimes ; qu'elle nous rétablisse dans tous les droits dont le péché nous avait fait déchoir ; et qu'elle répande les mérites et les trésors dont elle est dépositaire, et sur les souillures de nos crimes, et sur les langueurs mêmes de notre pénitence.

Enfin, une troisième sorte d'imperfection que nous mêlons presque toujours à nos pénitences, se prend du côté de l'intention. Nous ne sommes pas, à la vérité, du nombre de ces hypocrites, qui ne font leurs œuvres que pour s'attirer les regards et les louanges publiques ; qui sonnent de la trompette pour ne pas perdre devant les hommes le mérite de leur vertu ; qui n'aiment de la piété que la réputation et le spectacle, et qui ne sont que les pénitents du monde et de la vanité.

Cependant, quelque sincères que puissent être d'ailleurs nos intentions, il entre, dans nos œuvres laborieuses de pénitence et de miséricorde, tant de complaisances humaines. Nous n'agissons pas pour être vus des hommes ; mais nous ne sommes pas fâchés que les hommes nous voient agir. Nous ne nous proposons pas les applaudissements publics comme la récompense de notre piété ; mais nous ne trouvons pas mauvais qu'elle soit applaudie. Nous ne voulons plaire qu'à Dieu seul ; mais nous ne laissons pas de compter pour beaucoup de plaire encore au monde. Nos premiers regards sont pour le ciel ; mais hélas ! que nous en jetons encore sur la terre ! que de retours intéressés sur nous-mêmes ! que de préférences secrètes des œuvres qui nous font admirer, à celles qui ne feraient que nous purifier ! que de recherches imperceptibles de notre propre gloire ! que d'attentions cachées sur les jugements humains ! que de singularités de vertu, où nous ne trouvons rien de plus agréable que la singularité elle-même, qui nous fait remarquer et qui nous distingue ! Nous croyons souvent que c'est l'amour du

Seigneur qui nous soutient dans la retraite, dans la séparation des plaisirs et des sociétés mondaines, dans le retranchement des parures et des indécences que le monde autorise : hélas ! et c'est l'amour de nous-mêmes ; et c'est un secret plaisir de n'être plus faits comme les autres, de réveiller l'attention des hommes par des œuvres marquées et singulières. Peut-être nous plairaient-elles moins si tout le monde suivait la même voie que nous ; peut-être les trouverions-nous dégoûtantes et insupportables, si l'exemple public nous les rendait nécessaires ; si la multitude choisissant les mêmes mœurs, nous nous trouvions confondus dans la foule ; si nous ne pouvions plus nous dire tout bas à nous-mêmes que nous nous interdisons des plaisirs que les autres se permettent sans scrupule ; et si ce parallèle secret ne soutenait notre amour-propre, et ne nous dédommageait des amertumes de la piété.

Hélas, mes Frères ! je le répète, l'orgueil entre si imperceptiblement dans tout ce que nous faisons ; et nous nous retrouvons partout les mêmes ! Or, ce peu de levain est capable d'aigrir et de corrompre toute la masse ; ce fonds d'amour-propre qui entre dans toutes nos justices, les souille et les flétrit. Le Dieu saint qui pèse nos œuvres dans notre cœur même, les trouve presque toujours infectées de ce venin secret qui leur ôte une partie de leur poids et de leur valeur. Il sépare rigoureusement ce que sa grâce y a mis de divin, d'avec ce que nous y avons mêlé d'humain nous-mêmes ; l'ouvrage de l'Esprit-Saint, d'avec l'ouvrage de l'homme ; le fruit de la charité, du fruit de la cupidité ; et souvent après ce discernement sévère, après que la paille est démêlée du bon grain, il ne reste presque point de froment d'un côté, tandis que de l'autre s'élèvent de grands monceaux de paille, c'est-à-dire une multitude d'œuvres destinées à être consumées par le feu : et, sans doute, s'il nous jugeait sans miséricorde, nos justices mêmes fourniraient la matière de notre condamnation.

Voilà, mes Frères, les souillures que les grâces de l'Eglise purifient. Le sang de Jésus-Christ, répandu par sa libéralité sur nos œuvres de pénitence, les rend plus pures et plus brillantes. Il guérit les restes de plaies que les remèdes mêmes efficaces de la pénitence ordinaire avaient comme laissées encore à demi ouvertes. C'est un feu sacré qui dévore et qui consume tout ce qui s'était mêlé d'humain et d'étranger dans notre sacrifice ; qui épure l'or de notre charité et de notre pénitence, et qui convertit en un métal précieux la boue même de nos infirmités et de nos misères.

Telle est l'utilité des grâces de l'Eglise. Si vous êtes pécheur, elles vous soutiendront dans le cours de votre pénitence ; si vous êtes pénitent, elles en répareront les défauts ; si vous êtes juste, elles en augmenteront le mérite ; si vous êtes faible, elles seront le secours de votre faiblesse ; si vous êtes fort, elles seront la sûreté de vos forces ; si vous êtes découragé, elles seront le soutien et la consolation de vos peines ; enfin quoi que vous soyez, vous trouverez ici, ou le secours de vos vertus, ou la facilité d'expier vos crimes.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Il est vrai qu'une douleur abondante toute seule de vos offenses et la vivacité du repentir obtiennent ces grâces précieuses, et qu'elles sont les récompenses de la seule componction : troisième réflexion. En effet, l'Eglise autrefois dans le cours de la longue pénitence qu'elle imposait aux fidèles retombés depuis le baptême dans l'égarement de leurs premières mœurs, n'avait égard en leur remettant une partie des peines canoniques, dit saint Cyprien, qu'à la grande douleur qu'ils faisaient paraître de leurs fautes. Ainsi quand elle trouvait, dans le nombre des pénitents publics, certains pécheurs plus touchés que les autres de leurs chutes ; plus fervents dans les exercices laborieux de leur pénitence ; plus pénétrés de la crainte des jugements de Dieu ; plus humiliés de leur faiblesse ; plus ardents pour le bienfait de la réconciliation ; plus contristés de leur état d'humiliation, de séparation et d'anathème : alors l'Eglise, sur les traces de l'indulgence de l'Apôtre envers l'incestueux de Corinthe, de peur qu'une tristesse trop profonde et trop abondante n'abattît et ne décourageât ces pénitents brisés de componction, abrégeait leurs peines, se relâchait de sa sévérité, leur avançait la grâce de la paix et de la réconciliation, et récompensait les larmes et la vivacité de leur douleur, en leur rendant la société des fidèles, la participation aux prières de leurs frères, la communion de l'autel et des sacrifices, et enfin tous ces droits dont la grâce

du baptême les avait mis en possession.

C'était la distinction toute seule de leur douleur et de leur repentir qui leur attirait cette distinction de grâce et d'indulgence. Il fallait qu'en peu de jours ils eussent rempli, par l'abondance de leur componction, les longues années que leur carrière devait durer. Autrement, dit saint Cyprien, lorsque l'inconsidération des prêtres ou la trop grande facilité des martyrs accordait ces relaxations et ces grâces à des fidèles qui n'avaient pas donné ces grandes marques de repentir; leur réconciliation, dit ce Père, était une réconciliation fausse, dangereuse à ceux qui la donnaient, et inutile à ceux qui l'avaient reçue : *Periculosa dantibus, et nihil accipientibus profutura* [1] : c'était une grêle tombée sur un fruit pas encore mûr [2]; et qui loin d'avancer sa maturité, la reculait, ou l'en rendait à jamais incapable.

Or, quelles conséquences doit-on tirer de cette doctrine? La première, puisque les grâces que l'Eglise répand en ce temps sur les fidèles, ne sont que la récompense de la componction, les âmes qui ne portent au tribunal aucun sentiment de pénitence véritable, ne doivent pas se flatter d'y participer; les âmes qui, après les horreurs d'une vie toute criminelle, approchent des pieds des ministres sacrés avec un cœur sec, une conscience insensible, une volonté presque toute formée de revenir à leur vomissement, sont exclues de ce bienfait. Ce sont des cœurs endurcis pour lesquels l'Eglise gémit, des enfants morts qu'elle pleure, mais qui loin d'entrer en société de ses grâces avec les autres fidèles, s'attirent une malédiction d'autant plus abondante, qu'ils choisissent, pour profaner ses mystères et ses trésors, la circonstance où elle les répand avec plus de libéralité, et font de son indulgence même l'occasion de leur sacrilége et de leur ingratitude.

Seconde conséquence : les âmes mondaines et sensuelles, qui ne paraissent empressées de venir participer aux largesses de l'Eglise, que parce qu'elles les regardent comme des voies commodes pour arriver au ciel, comme des facilités de salut et des dispenses de pénitence; qui ne viennent pas détester leurs péchés, mais en chercher l'impunité; qui croient que tout est fait, et que le passé est oublié et n'engage plus à rien, dès qu'elles ont satisfait à certaines pratiques extérieures auxquelles l'Eglise semble attacher la participation de ses grâces; qui n'apportent au tribunal, pour toute douleur de leurs crimes, qu'une joie secrète d'y venir chercher le privilége qui les dispense de les pleurer et de les punir; des âmes si peu disposées à apaiser la justice de Dieu; si éloignées de l'esprit de pénitence, qui seul peut attirer la grâce du pardon, si vides de foi et de charité; si indignes même de la grâce commune de la réconciliation; que viennent-elles chercher au pied des autels en ces jours saints? Ce sont là les asiles pieux des pénitents; et elles n'y portent pour toute marque de pénitence qu'un désir charnel de s'en dispenser. C'est là le lieu des larmes et de la componction, et elles en font la ressource de la cupidité et de la paresse. C'est le prix accordé, ou à la longueur du travail, ou au zèle qui voudrait encore le prolonger; et elles le regardent comme le signal du repos et l'abolition des œuvres laborieuses. Quelle illusion, mes Frères! comme si des trésors qui ont pris leur source dans le sein d'un Dieu mourant et crucifié, pouvaient devenir eux-mêmes des titres de sensualité et de mollesse! comme si le fruit de la croix de Jésus-Christ ne devait être que l'anéantissement de la croix même! comme si le sang des martyrs et les larmes des justes ne devaient demeurer en dépôt entre les mains de l'Eglise que pour former des fidèles lâches et impénitents!

Troisième conséquence : puisque l'Eglise ne prétend dans la dispensation de ses grâces que récompenser la componction abondante des vrais pénitents; les âmes qui ne se repentent que de bouche, qui après toutes leurs promesses de changement, ont toujours vu leurs passions succéder et survivre à leur pénitence; qui n'ont jamais mis qu'un léger intervalle entre les sacrements et les rechutes; qui ne portent pas à la pénitence une résolution sincère d'éloigner les occasions, de rompre les attachements funestes à l'innocence, de bannir les plaisirs incompatibles avec les devoirs, de fuir les liaisons et les sociétés qui servent d'attrait au vice, de prendre les mesures pénibles pour vaincre leurs passions et expier leurs crimes; qui ne portent au tribunal que des propos vagues, des résolutions chancelantes, un cœur inconstant et irrésolu,

[1] S. Cypr. — [2] *Fruit pas encore mûr*, tournure fréquente dans les premiers sermons de l'Oratorien.

plus déterminé, par l'approche de la solennité, à recourir au remède, que par la douleur de ses crimes ; ces âmes ne doivent rien prétendre aux largesses de l'Eglise. Ce sont des animaux immondes revenus cent fois à leur vomissement, dont elle déplore la destinée, mais qu'elle rejette de ses autels, et devant lesquels elle ne voudrait pas avilir les choses saintes.

Enfin dernière conséquence : puisque c'est ici le prix des larmes abondantes et d'une douleur nouvelle et singulière; ceux mêmes qui ne portent au tribunal qu'une horreur médiocre et fort commune de leurs crimes; qui ne sentent rien de vif, rien de nouveau, rien de marqué ; que les largesses abondantes de l'Eglise n'excitent point à des retours plus tendres sur les miséricordes du Seigneur, [à] des sentiments[1] plus douloureux sur leur propre misère; qui ne sont pas plus réveillés par tout l'appareil touchant de ce temps de grâce et de propitiation; qui ne laissent paraître dans leur repentir rien de singulier, rien d'extraordinaire; les pécheurs de ce caractère peut-être ne profanent pas le sacrement de la pénitence ; mais doivent-ils prétendre aux grâces de surcroît que l'Eglise y accorde ? Ils reçoivent peut-être la rémission ordinaire attachée à la vertu de ce sacrement ; mais que sais-je s'ils reçoivent les relaxations singulières que l'Eglise y ajoute, puisque ces grâces et ces largesses ne sont destinées que pour consoler les grandes amertumes de la pénitence, et pour en récompenser les larmes abondantes et la ferveur extraordinaire ?

Non, mes Frères, si votre cœur n'est brisé d'une componction tendre et fervente; si la mesure de votre douleur ne répond à celle de vos crimes; si la vivacité de votre amour et de votre reconnaissance ne supplée au défaut des satisfactions que la faiblesse de la chair vous rend impossibles ; si vos dispositions n'ont aucune proportion avec la grandeur du bienfait que l'Eglise vous accorde ; si vous n'êtes pas humiliés et saintement indignés de votre infirmité et de votre impuissance ; si vous ne vous reconnaissez pas comme indignes des grâces et de l'indulgence de l'Eglise; si vous ne sentez pas qu'eu égard aux abus presque continuels que vous avez faits de la grâce, vous êtes le pécheur le plus digne de sa sévérité et le moins en droit de prétendre à ses relaxations et à ses faveurs ; si vous n'êtes pas résolu de faire, de votre côté, tous vos efforts pour apaiser la justice de Dieu ; de lui sacrifier tout ce que vous pourrez prendre sur vous-même ; de subir du joug de la pénitence tout ce que vos forces vous permettront d'en porter ; en un mot de plus consulter encore, dans vos satisfactions laborieuses, le zèle de la foi et de la pénitence, que la faiblesse de la chair, l'Eglise vous exclut de ses grâces et de ses bienfaits. Ses ministres ont beau vouloir répandre sur vous ses grâces et ses faveurs, elle les reprend, pour ainsi dire ; et désavouant en quelque sorte leur ministère, elle ne vous laisse pour partage que votre tiédeur et votre lâcheté.

Voilà, mes Frères, les dispositions de foi et de pénitence où vous devez entrer pour participer aux grâces de l'Eglise : et sans doute que vous y entrerez, mes Frères, et que ce temps de propitiation sera pour vous un temps de salut ; que les marques de repentir que vous portez aux pieds de l'autel ne seront pas inutiles ; que cette terreur de pénitence qui paraît répandue sur vos visages, annonce le changement de vos cœurs ; que ces impressions sensibles de crainte, d'espérance, de joie et de tristesse que l'appareil de ce saint temps fait sur vous, sont les préjugés heureux de l'abondance des grâces qui vont se répandre dans vos âmes.

Consolez-vous, donc, mes Frères, puisque l'Eglise vous ouvre le sein de ses miséricordes ; venez à l'autel avec confiance, et souffrez que je vous adresse ici en finissant les mêmes paroles qu'Esdras adressa autrefois aux juifs assemblés dans le temple, après avoir excité en eux les sentiments de la plus vive pénitence et les gémissements les plus touchants, en leur exposant les prévarications dont ils s'étaient rendus coupables, et promettant, pour consoler leur douleur, de leur rendre la participation de l'autel et des sacrifices. Allez, mes Frères, leur disait cet homme de Dieu touché de leur componction, et je vous le répète aujourd'hui dans une circonstance toute semblable ; allez vous nourrir de cette viande divine qui renouvelle les âmes et qui rend aux cœurs faibles et languissants leur force et leur vigueur ; vous en avez été assez longtemps privés ou par votre douleur ou par vos crimes ; allez vous enivrer de ce vin mystérieux qui enfante les vierges, qui fait oublier le monde et toute sa vanité, qui renverse la raison mon-

[1] *Des sentiments*, 1746, *à des sentiments*. R.

daine et substitue à sa place les nouvelles vues de la foi, qui excite de saints transports dans un cœur fidèle ; retournez à l'autel dont vous avez été si longtemps séparés ; allez vous réunir à vos frères, et participer avec eux aux mystères saints ; et rentrez dans tous les droits dont vous étiez déchus par vos crimes : *Ite, comedite pinguia, et bibite mulsum* [1].

Dépouillez ces vêtements de deuil et de tristesse ; essuyez des larmes qui ont assez coulé. Ce ne sont plus ici pour vous des jours d'affliction et d'amertume ; c'est un jour d'allégresse et de solennité ; c'est le jour où toutes les grâces du ciel descendent pour vous sur la terre, et viennent encore purifier votre âme et lui rendre sa première justice : *Quia sanctus dies Domini est, et nolite contristari.*

N'oubliez jamais ce jour heureux. Que la joie de rentrer en grâce avec le Dieu de vos pères vous tienne lieu de force et de courage ; que les malheurs de votre vie mondaine finis ; que les inquiétudes et les misères de vos passions enfin terminées ; que les remords affreux de la conscience apaisés ; que les troubles de l'iniquité changés enfin en une paix tranquille ; que les plaisirs du monde remplacés par la participation des mystères saints, par le don de Dieu, par les consolations de la grâce ; que cet état nouveau où vous allez entrer console toutes les amertumes de votre pénitence passée : *Gaudium etenim Domini est fortitudo vestra.*

Que les joies des pécheurs vous deviennent désormais insipides ; que des crimes déjà pleurés ne se présentent plus à vous que pour exciter encore vos larmes ; cachez dans votre cœur jusques à la fin le trésor des grâces que vous allez recevoir, de peur que l'ennemi ne vous l'enlève ; jouissez longtemps du bienfait de votre réconciliation ; portez devant Jésus-Christ, au jour de ses vengeances, son sang que l'Eglise vous confie aujourd'hui, afin d'y porter le prix de vos iniquités, l'abolition de vos dettes, le titre de votre immortalité et le droit de votre rédemption éternelle. Ainsi soit-il.

[1] II Esdr., VIII, 10 et seq.

DISCOURS

POUR PRÉPARER DES ENFANTS AU SACREMENT DE CONFIRMATION.

Le sacrement que vous allez recevoir, mes enfants, est comme la perfection de votre baptême : c'est un sacrement de force et de plénitude de l'Esprit-Saint. Par le baptême vous êtes devenus les enfants de Dieu ; mais par la confirmation vous allez devenir des hommes parfaits; c'est-à-dire que ce sacrement doit opérer en vous les mêmes effets qu'il opérait autrefois sur les premiers fidèles, si vous le recevez avec les mêmes dispositions qu'eux.

Premièrement, ils recevaient avec lui le don des langues et des miracles. Hélas! mes chers enfants, nous ne nous attendons pas qu'il opère en vous ces prodiges : ces dons extérieurs sont devenus inutiles à l'Eglise, et la foi n'a plus besoin de ces grands témoignages. Mais à quoi nous avons droit de nous attendre, c'est que l'Esprit de Dieu que vous allez recevoir, vous fasse parler le langage de Dieu; c'est que vos conversations à l'avenir soient saintes; que vous vous interdisiez les discours profanes du monde, le langage de la colère, de la médisance, du mensonge et du libertinage. Par là vous parlerez une langue nouvelle et inconnue aux enfants du siècle ; vous montrerez que l'Esprit-Saint habite en vous ; qu'il parle en vous ; et que si vous n'avez pas reçu le don des langues, vous en avez reçu un plus excellent, qui est le don de faire un saint usage de la vôtre.

En second lieu, dès que les premiers fidèles avaient reçu le sacrement de l'imposition des mains, qui est celui de la confirmation, ils devenaient plus fermes dans la foi, plus courageux pour confesser Jésus-Christ, plus intrépides devant les tyrans. Vous n'avez plus de persécuteurs à craindre, mes chers enfants; le temps des épreuves est passé, et les princes et les magistrats ne portent plus que pour la défense de la foi le glaive qu'ils n'employaient autrefois que pour la combattre et en exterminer les disciples.

Mais vous avez d'autres combats à soutenir dans le sein même de l'Eglise : le premier, contre le monde; le second, contre vous-mêmes ; et c'est ce courage et cette fermeté qui doit être en vous le fruit visible de ce sacrement. Contre le monde, mes chers enfants : vous y trouverez des hommes corrompus dans la foi, qui tâcheront d'ébranler la vôtre, qui parleront le langage de l'impiété. Opposez à ces discours, mes chers enfants, un courage digne de soldats de Jésus-Christ; soutenez les intérêts et la gloire de votre Maître; et confondez l'impie par la seule horreur que vous témoignerez de son impiété. Vous ne souffririez pas qu'un insensé vînt parler devant vous outrageusement de votre père; et comment pourriez-vous souffrir qu'on outrageât, en votre présence, le Dieu de qui vous tenez l'être, qui est votre premier Père, et qui doit être votre récompense éternelle?

Vous trouverez encore, dans le monde, des hommes qui tourneront la piété en dérision ; qui donneront du ridicule aux pratiques de la religion ; qui traiteront de faiblesse les attentions aux devoirs qu'elle nous impose. Vous ne craindrez point ces censeurs de la piété, mes chers enfants, quand vous aurez reçu le sacrement de force et de courage. Si parmi ceux de votre âge, il s'en trouve d'assez cor-

rompus pour se moquer de ceux qui sont fidèles à Dieu, leurs railleries ne vous ébranleront point; vous aurez pitié de leur aveuglement; vous confesserez hardiment Jésus-Christ; vous ne connaîtrez pas ce respect humain qui fait qu'on n'ose souvent professer hautement la foi et la piété devant ceux qui en font des dérisions insensées; vous craindrez Dieu, et vous ne craindrez pas les hommes. Enfin vous trouverez dans le monde tous les vices autorisés par les exemples; et peut-être trouverez-vous ces écueils parmi vos proches et vos amis; leur vie déréglée sera pour vous comme une sollicitation perpétuelle au déréglement; de quelque côté que vous vous tourniez, vous verrez le vice applaudi et les passions justifiées; il faut du courage pour résister à ces exemples. Voilà, mes enfants, vos tyrans et vos persécuteurs; voilà ce que la grâce du sacrement de la confirmation, si vous y êtes fidèles, vous donnera la force de surmonter. Souvenez-vous, mes chers enfants, que ce qui est autorisé par la multitude, est presque toujours réprouvé par la loi de Dieu; que tout ce qui n'est justifié que par le monde est aussi criminel que le monde; que pour être chrétien, il faut être l'image de Jésus-Christ; et que vous ne sauriez ressembler à Jésus-Christ, tandis que vous vivrez comme le monde.

Enfin le second combat que vous aurez à soutenir, plus terrible et plus dangereux que le premier, sera contre vous-mêmes. Hélas! mes chers enfants, vos passions vont croître avec votre âge: ce fonds de corruption que nous portons au dedans de nous, se fortifiera de jour en jour; peut-être a-t-il déjà prévenu en vous la maturité des années; peut-être la grâce de l'innocence a-t-elle déjà fait naufrage; peut-être avez-vous déjà souillé cette robe de pudeur et de justice, dont le baptême avait revêtu votre âme. Si les commencements sont corrompus, jugez, mes chers enfants, quelles seront les suites? si la source est déjà gâtée, tout le cours de votre vie, que sera-t-il? si vos passions encore faibles et naissantes sont déjà plus fortes que vous, comment ferez-vous, lorsqu'elles seront arrivées au plus haut point de leur force?

Résistez, mes chers enfants, dans les commencements; c'est l'effet que doit produire en vous le sacrement que l'Eglise vous confère. Accoutumez-vous à vaincre vos passions dans le premier âge; ces premiers efforts attireront sur vous des grâces abondantes pour toute la suite de votre vie. Dieu sera plus attentif à vous préserver; vous vivrez au milieu de la corruption du monde sans en être souillés; vous ressemblerez à ces trois enfants hébreux que le Seigneur préserva au milieu des flammes, parce que leurs premières années avaient été agréables à ses yeux. Tout dépend, mes chers enfants, de ces commencements: si votre jeunesse est sage et réglée, la vertu et la crainte de Dieu vous accompagneront dans tous les âges; si vous avez semé dans la bénédiction, vous recueillerez des bénédictions abondantes. Ces prémices pures de votre vie en sanctifieront toute la suite; Dieu les acceptera comme les gages heureux de votre salut, comme la première offrande d'une victime qui lui appartient et qui est réservée. Mais si vous êtes assez malheureux pour vous égarer dès vos premières voies, et ne faire aucun usage de la grâce de force et de courage que vous allez recevoir; chaque pas que vous ferez dans la suite, sera une chute. Le démon vous voyant dépouillé de cette grâce de sainteté que vous avez reçue au baptême, et de la grâce de force que vous recevez aujourd'hui, ne trouvera plus rien en vous qui lui résiste; vous deviendrez le jouet de ses séductions et de vos propres faiblesses; vous avancerez dans le crime à mesure que vous avancerez en âge; vous aviez commencé par oublier Dieu, vous finirez par le mépriser. Celui qui sème dans la chair, dit l'Apôtre, moissonne dans la chair; si la racine est gâtée, les branches qui en naîtront ne seront pas plus saines; vous vous préparerez des jours malheureux et criminels, une vie agitée et toute pleine de passions, une vieillesse triste et abandonnée de Dieu. Heureux, mes chers enfants, celui qui porte le joug du Seigneur dès sa jeunesse! Dieu le bénira; ses passions réprimées de bonne heure seront plus dociles; la vertu lui coûtera moins; ses penchants, tournés d'abord vers le devoir, s'y porteront d'eux-mêmes; ses jours seront tranquilles, sa vie sainte, sa vieillesse honorée; et sa mort, semblable à sa vie, ne sera qu'un passage à la bienheureuse immortalité. Ainsi soit-il.

DISCOURS

A DES RELIGIEUSES.

Cette paternelle exhortation fut adressée par Massillon dans un couvent de religieuses divisé et soulevé au sujet de leurs directeurs. Rien de plus tendre et de plus paternel.

Je ne vous dissimule point, mes chères filles, toute la douleur dont je suis pénétré. Etait-ce à vous à m'affliger ; et était-ce de cette maison que je devais attendre des peines dans mon ministère ? Vous deviez être, mes chères filles, toute la consolation de mon épiscopat, comme vous en avez toujours été la portion la plus chérie. Je ne devrais venir ici que pour me consoler avec vous des désordres et des scandales qui ne peuvent pas manquer d'arriver dans un diocèse aussi immense que celui dont la Providence m'a chargé. Ce serait, mes chères filles, à votre régularité, à votre ferveur, à la paix et à l'union que je devrais trouver dans ce saint asile, à m'adoucir les peines qui me viennent d'ailleurs. Vous devriez me rendre le joug de mon épiscopat plus supportable, et cependant vous l'aggravez, vous me le rendez plus accablant ; vous ajoutez un nouveau poids d'amertume à mes peines. Encore une fois, mes chères filles, est-ce là ce qu'un père qui vous a toujours tendrement aimées, devait attendre de votre soumission et de votre reconnaissance ?

Souvenez-vous des avis que saint Paul donnait aux fidèles de Corinthe qui s'étaient relâchés de leur première ferveur par les dissensions qui s'étaient élevées parmi eux ; car la perte de la paix et la perte de la ferveur et de la régularité vont toujours ensemble. « Vous couriez autrefois, leur écrivait saint Paul, avec tant de zèle et d'union dans la voie de Dieu ; vous étiez, par la ferveur et la paix qui régnait parmi vous, le modèle de toutes les autres Eglises de l'Asie ; vous étiez la gloire de ceux qui les premiers vous avaient annoncé Jésus-Christ : *Currebatis bene*[1]. Comment êtes-vous donc déchus de cette première grâce ? Quel est l'obstacle qui vous arrête, et le levain fatal de dissension qui a corrompu les dons de Dieu parmi vous ? Je n'entends plus parler que des contentions et du schisme qui s'est glissé parmi nous ; les uns sont à Paul, les autres à Céphas ou à Apollon, et aucun n'est à Jésus-Christ ; est-ce donc au nom de Paul ou de Céphas que vous avez été baptisés, ou au nom de Jésus-Christ ? »

Voilà, mes chères filles, ce que je vous répète ici dans l'amertume de mon cœur. Vous marchiez autrefois avec tant de ferveur et d'union dans la pratique de vos devoirs : *Currebatis bene* ; on vous proposait comme le modèle de tous les monastères de ce grand diocèse ; vous y répandiez la bonne odeur de Jésus-Christ ; on ne parlait de votre maison que pour en louer l'union et la concorde ; vous étiez la consolation de mes prédécesseurs et la gloire des ouvriers qui, les premiers, vous avaient conduites dans les voies de la perfection religieuse. Quel est donc le malheureux levain de division qui a aigri et corrompu une masse si pure et si sainte ? Les unes sont à Paul, les autres à Céphas, aucune n'est à Jésus-Christ ; mais êtes-vous donc les épouses de Paul ou de Céphas, ou les épouses de Jésus-Christ ?

Et fallait-il qu'après avoir été la joie et la consolation de mes prédécesseurs, vous fussiez les filles de ma douleur, et que mon épiscopat fût réservé à des temps aussi tristes et

[1] Galat., v, 7.

aussi affligeants pour moi? Voilà, mes chères filles, la source de tous vos malheurs: attachées à vos guides par des goûts purement humains, Dieu ne bénit pas leur ministère à votre égard; la vanité, la prévention, des motifs peut-être encore plus condamnables, décident de vos choix; chacune veut élever les talents et les lumières de son Paul au-dessus des talents et des lumières du Céphas de l'autre; et de ces attachements et ces prédilections puérils viennent les antipathies, les refroidissements, les cabales, l'usage inutile et souvent profane et criminel des sacrements, les chagrins et les dégoûts de son état; et enfin, les dissensions, c'est-à-dire le plus grand fléau dont Dieu puisse frapper un monastère de vierges. C'est par où a commencé la décadence et l'avilissement de tant de saints monastères si fervents autrefois, si respectables dans leurs commencements, et sur lesquels l'Eglise gémit aujourd'hui parce qu'ils sont devenus la risée même et le scandale des mondains, et la honte de la vie religieuse qu'ils déshonorent par des mœurs dissipées et mondaines.

Craignez pour vous le même malheur, mes chères filles. Dès que les pierres d'un édifice commencent à se désunir, tout est sur le point de s'écrouler, tout s'ébranle, tout menace ruine. Rendez-moi, mes chères filles, la joie et la consolation que vous m'avez ôtées; il est encore temps. L'ancien esprit de piété n'est pas encore éteint parmi vous; Dieu ne vous a pas encore abandonnées: il s'éloigne, il vous menace, vous le voyez; il ne verse plus sur vous ces grâces abondantes qui faisaient autrefois de cette sainte maison l'édification publique, et qui avaient sanctifié tant de vierges chrétiennes, tant de mères respectables, dont la mémoire encore récente devrait vous accabler de confusion et de douleur. Le danger pour vous est grand, je vous le dis de la part de Dieu; mais le mal n'est pas sans remède. Dieu vous a unies, mes chères filles, par les liens d'une même règle et d'un même asile: que les hommes ne divisent donc plus ce que Dieu a uni; n'ayez toutes qu'un cœur et qu'une âme, comme vous n'avez toutes qu'un même Epoux et une même espérance; ne cherchez point de vaines consolations au dehors et dans les secours humains; trouvez-les dans la tendresse et dans la charité mutuelle que vous vous devez les unes aux autres; ne faites pas de l'asile de la paix, de la joie et de l'innocence, où Dieu, en vous retirant, par sa grande miséricorde, de la corruption du monde, vous a appelées; n'en faites pas, dis-je, le triste séjour du trouble, des chagrins et de la discorde. Recevez les guides que Jésus-Christ vous présente par mon ministère, comme Jésus-Christ lui-même. Ceux que votre goût voudrait se choisir ne sont pas à votre égard les envoyés de Jésus-Christ. Ils n'ont pas sa mission; ils n'ont que la vôtre, et par conséquent nulle bénédiction ne peut être attachée à leur ministère; vous y languirez toujours dans les mêmes imperfections, les mêmes éloignements, les mêmes attachements et les mêmes faiblesses.

Si jamais une vierge avait été en droit de se choisir elle-même un guide, c'était sans doute la plus sainte de toutes les vierges. Cependant elle attend que Jésus-Christ sur la croix lui indique celui qui lui devait tenir ici-bas sa place. Elle aurait pu demander Pierre, le premier et le chef de tous les apôtres, et en qui devait résider une prééminence de lumières et de talents comme de dignité. Elle aurait pu préférer Jacques et Jude, les frères du Seigneur, et qui étaient unis à elle par les liens du sang. Mais elle savait trop qu'il n'y a jamais de sûreté dans nos propres choix; elle s'en tient à saint Jean à qui Jésus-Christ la confie, et lui demeure soumise comme à Jésus-Christ lui-même [1].

Ne perdez jamais de vue, mes chères filles, ce grand modèle. Tenez-vous sous la main de Jésus-Christ; ne croyez sûrs et utiles pour vous que les guides qu'il vous indique par ma bouche. Cette soumission aveugle à ses ordres est elle seule une disposition la plus capable d'attirer une grande bénédiction au ministère de ceux qui seront préposés à la conduite de vos âmes. N'obligez donc plus, mes chères filles, ce Dieu de paix à s'éloigner; il n'habite, vous le savez, que dans les lieux où il la trouve; rappelez-la dans ce saint asile, et vous le rappellerez dans votre cœur; mettez-vous en état d'approcher avec fruit des saints mystères, ces mystères de charité qui sont profanés dès qu'ils entrent dans un cœur flétri par le plus léger levain d'aversion, de sorte qu'on y boit et qu'on y mange sa condamnation. Consolez-moi donc, mes chères filles, en vous réunissant toutes ici aux pieds de Jésus-Christ; déposez-y tout ce qui pourrait vous rester encore d'éloignement et d'antipathies secrètes; fer-

[1] Touchant et pieux passage.

mez pour toujours la plaie que vous avez faite à mon cœur. Donnez-vous mutuellement le baiser de paix en ma présence. Que le cœur rendu au devoir aille encore plus loin que ces signes extérieurs de charité ; que vos larmes en purifiant vos cœurs soient comme le sang de votre douleur, qui confirme aujourd'hui devant Jésus-Christ la nouvelle alliance. Vous auriez tout perdu en perdant la paix ; vous gagnez tout en la recouvrant. Je vous la donne, mes chères filles, je vous la laisse, et j'espère qu'elle ne sortira plus de cette maison.

SUPPLÉMENT AUX SERMONS.

DISCOURS SUR LE DANGER DES MAUVAISES LECTURES.

(PUBLIÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS AU COMMENCEMENT DE CE SIÈCLE PAR L'ABBÉ HESMIVY D'AURIBEAU [1].)

Obtulistis animas vestras ad periculum.

Vous vous offrez vous-même à un danger certain. Jug., v, 2.

Telles sont, mes Frères, les paroles que Barac et Debbora adressaient aux Israélites, après leur victoire sur les troupes de Sisara, en les invitant à bénir le nom de celui qui venait de les faire triompher et de les délivrer des mains de leurs ennemis : O vous tous, leur disaient-ils, qui vous êtes volontairement offerts au danger, bénissez le Seigneur : *Qui sponte obtulistis de Israel animas vestras ad periculum, benedicite Domino;* et vous aussi, mes Frères, vous vous exposez volontairement, vous courez à des dangers dont vous connaissez toute la grandeur, en lisant ces livres frivoles et lascifs qui, de nos jours, semblent se multiplier pour la ruine de tant de chrétiens; mais que ne puis-je vous répéter ce que Barac et Debbora disaient aux enfants d'Israël : Bénissez le Seigneur, *Benedicite Domino.* C'était pour la gloire de l'Eternel et contre les ennemis de son saint nom; c'était pour se venger du monarque impie qui les tenait opprimés, que les Israélites s'offraient à la mort. Le péril qu'ils bravaient était tout ensemble glorieux et utile ; car ils se sacrifiaient au Seigneur. Mais vous, le danger que vous courez dans ces sortes de lectures n'a rien de glorieux et d'utile ; quelle gloire en effet ou quelle utilité vous revient-il de perdre votre âme?

Grand Dieu ! quel est donc notre aveuglement et notre folie ! des livres faux, mensongers, corrupteurs, comme les hommes dont ils sont l'ouvrage, occupent tous les instants de notre loisir ; nous leur sacrifions même les devoirs de notre état, de nos places, les soins de nos affaires ; et à peine daignons-nous ouvrir ce livre divin que vous prîtes soin d'inspirer, loin d'y chercher les trésors cachés de votre parole et les dons ineffables de votre grâce.

Je distingue deux sortes de livres dangereux : les livres frivoles et les livres lascifs ; les uns dissipent l'esprit, affaiblissent en nous la vie de la grâce, et nous disposent à l'oubli de Dieu ; les autres corrompent le cœur et conduisent l'homme à l'incrédulité.

En deux mots, danger des livres frivoles pour l'esprit ; danger des livres lascifs pour le cœur : voilà ce qui va faire tout le partage de ce discours. Implorons les lumières de l'Esprit-Saint, en nous adressant à Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

J'appelle livres frivoles ces ouvrages qui,

[1] Malheureusement M. d'Auribeau n'a rien donné à l'appui de l'authenticité du texte qu'il mettait au jour. Le doute même surgit, en lisant ce discours, car on n'y trouve pas cette liaison exacte, ce raisonnement plein et suivi, et toute cette harmonie ordinaires à Massillon. Nous le donnons sur la seconde édition, qui est la meilleure (Beaucé, 1818).

sans attaquer les mœurs ni la religion, sans porter atteinte aux maximes de l'Evangile et de la morale de Jésus-Christ, ne renferment que des futilités, des bagatelles insensées, indignes d'occuper un seul moment les loisirs d'un chrétien dont, selon l'Apôtre, les délassements et les occupations doivent appartenir à Jésus-Christ, et qui, au lieu d'orner son esprit de connaissances utiles pour cette vie ou pour la vie future, ne servent qu'à l'amuser et à lui faire perdre le goût des choses célestes.

Or, je dis que la lecture de ce genre d'écrits est dangereuse pour l'esprit, premièrement, en ce qu'elle lui fait perdre un temps précieux qu'il eût pu employer à travailler pour l'éternité ; secondement, en ce qu'elle le jette dans les dissipations et lui fait oublier Dieu.

Je dis, en premier lieu, la perte du temps ; et ici, mes Frères, souffrez que je vous demande si vous savez à qui est le temps, si vous en connaissez tout le mérite et toute l'importance : c'est le prix des douleurs et des souffrances d'un Dieu, c'est la récompense de la Passion et de la mort de Jésus-Christ qui l'a acquis, en répandant son sang pour nous sur la croix. Nous étions tous enfants de colère, destinés à la mort et à la damnation éternelle, si notre Père céleste n'eût eu pitié de nous, et n'eût envoyé son Fils sur la terre pour nous racheter et nous délivrer des ombres de la mort. Chaque heure, chaque instant de notre vie, notre vie tout entière est donc un bienfait de la croix. De tous les dons de Dieu, le temps est le plus précieux, parce que la perte en est irréparable, et que ni les prières, les jeûnes, les mortifications, ni des années même entières passées dans le deuil et les larmes, ne peuvent rappeler un seul des jours que nous aurons dissipés. La grâce peut rentrer dans notre cœur ; les vertus que nous en avions éloignées, y revenir; les sacrements y reporter la ferveur; Dieu même, que nous en avions chassé, en prendre de nouveau possession, y rétablir son trône: mais qui nous rendra le temps qui n'appartient qu'à l'éternité ? qui nous restituera un trésor acquis au prix de la mort de Jésus-Christ ? Le sacrifice sanglant ne se renouvelle plus ; Jésus-Christ, dit l'Apôtre, n'est mort qu'une seule fois pour nous : *Christus... mortuus est semel ;* tout ce qu'il avait de terrestre et de mortel a été cloué sur la croix ; la mort n'a plus sur lui aucun pouvoir : *Mors illi ultra non dominabitur* [1]. Ah ! s'il est vrai, mon cher auditeur, qu'au jour du jugement Dieu vous demandera compte de chacun des jours que sa bonté vous avait accordés, s'il se montrera d'autant plus sévère et plus rigoureux que ses dons avaient été plus grands et plus signalés, dites-moi, comment essaieriez-vous de vous justifier devant celui à qui rien n'est caché, et qui appréciera à leur juste valeur vos vains prétextes et vos chimériques excuses ? Qu'avez-vous fait de vos jours et de vos années ? Dieu vous les avait donnés pour l'aimer, le servir et lui rendre l'hommage que la créature doit à son Créateur, pour le remercier des bienfaits dont sa Providence ne cesse de vous combler ; comment avez-vous usé de ce temps de miséricorde et de salut ; avez-vous rempli les obligations que la reconnaissance exigeait de vous envers votre bienfaiteur, et votre père et votre maître ? Tous ces instants que vous passez à lire ces histoires fabuleuses, ces écrits puérils, inutiles à l'homme et à son bonheur, vous auriez pu les passer à travailler pour le ciel, à vous amasser des trésors pour la vie future, à vous remplir les mains de bonnes œuvres, à mettre Jésus-Christ dans vos intérêts. Que de jours perdus à ces délassemnnts criminels que vous auriez pu employer à corriger cet orgueil que vous ne pouvez surmonter, et qui vous rend la fable de tous ceux qui vous connaissent ; cet amour-propre insensé qui vous fait préférer vos lumières à celles de tous les autres hommes ; ce penchant à la médisance qui fait le tourment de tous ceux qui vous approchent ; ce caractère impétueux qu'un seul mot irrite et enflamme ; ce désir insatiable d'élévation qui vous rend si injuste et si déraisonnable, et auquel vous sacrifiez votre repos et vos veilles ! Que de vertus qui vous manquent, que vous eussiez pu acquérir : la patience au milieu de vos adversités et des afflictions ; la modération dans la prospérité ; la douceur envers vos égaux et vos inférieurs ; la charité envers vos ennemis ! Que de bonnes œuvres manquées, que de saintes inspirations rendues inutiles, que de mouvements de la grâce étouffés dans leur naissance ! Pendant que votre esprit était absorbé dans la lecture de ces livres oiseux, des pauvres frappaient à votre porte et vous demandaient au nom de Dieu un

[1] Rom., VI, 9.

morceau de pain pour apaiser leur faim, et vous leur refusiez ; d'autres étendus sur la paille appelaient à leur secours, et leur voix ne pouvait aller jusqu'à vous. Jésus-Christ avait soif, et vous avez refusé de lui donner à boire ; il avait faim, et vous ne lui avez pas donné à manger ; il était dans les prisons, et vous n'êtes pas venu le visiter. Ah ! mes Frères, dans ce jour terrible où nous rendrons compte de nos actions et de nos pensées, nous serons jugés sur le mal que nous avons fait et sur le bien que nous avons négligé de faire.

Eh ! ne venez plus nous dire maintenant, quand nous vous reprochons ces emportements si indignes d'un disciple de Jésus-Christ, que la colère est plus forte que vous. Je vous répondrai : « Avez-vous jamais essayé d'employer vos instants de loisir à combattre contre votre cœur, à vous vaincre vous-mêmes? » Ne venez pas nous dire, quand nous nous élevons contre ces penchants honteux qui dégradent l'homme, troublent et asservissent la raison, que la passion l'emporte sur la réflexion ; que les orages du cœur ne peuvent être conjurés. Je vous répondrai : « Au lieu de consumer des jours et des nuits entières à des amusements puérils, que ne les consacriez-vous à dompter vos désirs, à mortifier vos sens, à crucifier votre chair, afin de l'empêcher de se révolter ; à demander à Dieu de proportionner les tentations à votre faiblesse, les grâces aux combats que vous êtes obligés de soutenir. » Ne venez pas nous dire, quand nous vous commandons de prier pour vos ennemis, de les consoler dans leurs afflictions, de les soulager dans leurs misères, qu'un effort aussi héroïque de vertu vous est impossible ; que c'est bien assez de prendre sur vous de ne point les haïr. Je vous répondrai : « Au lieu d'amuser vos loisirs d'objets inutiles, il fallait chercher à triompher de vos ressentiments, de vos animosités, à vous rendre maître de vos mouvements, à surmonter les répugnances que le cœur éprouve à aimer celui qui lui a fait du mal ; et ce sacrifice que vous trouvez dur et si pénible, vous eût bientôt paru doux et aisé. »

Et ici, mes très-chers Frères, concevez, s'il est possible, votre aveuglement et votre inconséquence. Vous vous reprocheriez comme une faute impardonnable de perdre un seul moment, dès qu'il s'agit pour vous d'un misérable intérêt, d'un gain sordide, d'un bien périssable ; et quand il est question d'un seul intérêt véritable, du gain de l'éternité, d'un bien qui ne craint ni la rouille, ni les vers, ni les voleurs, vous perdriez sans scrupule des jours et des années entières ! Faut-il supplanter un rival qui ferme la porte aux honneurs, aux dignités, parvenir à quelque poste éclatant où vous puissiez vous donner en spectacle, amasser des trésors qui périssent avec vous, vous n'oubliez rien : démarches, sollicitations, poursuites, intrigues, peines, fatigues, rien ne vous rebute et ne vous dégoûte ; ni les refus, ni les affronts, ni les mortifications ; le plus léger espoir suffit pour vous ranimer ; et, si par hasard vous êtes assez heureux pour obtenir ce que vous souhaitiez si ardemment, vous vous applaudissez alors ; vous dites que vous n'avez pas perdu votre temps ; que tant de soins, de soucis et d'inquiétudes méritent bien d'être récompensés ; que vous n'avez que ce que vous méritez : et l'affaire la seule importante de la vie, celle pour laquelle nous avons été créés, bien loin de remplir, ainsi que le veut l'Apôtre, chaque instant de notre existence, n'occupe même pas nos moments de repos : nous aimons mieux les employer à des lectures aussi inutiles pour l'esprit que pour l'âme.

Premièrement, inutiles pour l'esprit. Car, souffrez que je vous le demande, mon cher auditeur, ces écrits fabuleux et romanesques, où leurs auteurs ne se proposent que d'amuser, et qui ont tant de charmes et d'attraits pour vous, que vous ne les quittez qu'à regret, de quelle utilité vous ont-ils été jusqu'à ce jour ? *Quem ergo fructum habuistis tunc in illis?* Quelles connaissances nouvelles y avez-vous puisées ? quelles vérités importantes y avez-vous découvertes ? quels secrets que vous ignoriez encore ? Vous ont-ils rendu plus habile ? vous ont-ils appris à raisonner juste, à distinguer le vrai du faux, l'erreur de la vérité ? *Quem ergo fructum habuistis tunc in illis ?* N'ont-ils pas au contraire affaibli votre jugement, en l'empêchant de s'arrêter sur des objets qui lui sont soumis, pour en découvrir les différentes nuances et les divers rapports ? ne vous ont-ils pas appris à décider avec trop de promptitude et de légèreté ? à prononcer d'un ton tranchant et sans connaissance de cause, sur ce que vous n'aviez pas le temps d'apprendre et de connaître ? à regarder comme insipide et ennuyeuse la lecture de tous les ouvrages qui exigent une forte attention, une application soutenue, une étude

sérieuse? *Quem ergo fructum habuistis tunc in illis*[1]?

En second lieu, inutiles pour l'âme. Etes-vous devenus meilleurs depuis que ces livres sont dans vos mains? votre vie est-elle plus régulière, plus conforme aux maximes de l'Evangile? vos passions moins vives et moins emportées? vous voit-on plus recueillis dans nos temples, plus fervents dans vos actes de piété, plus empressés à vous nourrir du pain des anges? aimez-vous moins les distinctions, les priviléges, les dignités? le monde, ses pompes et ses spectacles vous trouvent-ils plus indifférents, moins jaloux d'y jouer un rôle? portez-vous avec plus de patience et de résignation les croix et les adversités que la Providence vous ménage? êtes-vous moins sensibles aux railleries et aux calomnies de vos frères? la gloire de la maison de Dieu, le salut et l'édification de votre prochain vous sont-ils plus à cœur? enfin, votre conduite tout entière est-elle plus digne du beau nom de chrétien que vous portez, plus conforme à celle du divin Maître que vous devez vous proposer pour modèle, dont vous devez suivre les traces, si vous ne voulez pas marcher dans les ténèbres? Ah! bien loin qu'on remarque en vous ces heureux changements, ces marques certaines de conversion, et que vos lectures tendent à vous détacher du monde et à vous rapprocher de Dieu, je trouve au contraire qu'elles ne servent qu'à vous faire perdre le goût des choses célestes, et à vous éloigner de Jésus-Christ. Second danger des livres frivoles: l'oubli de Dieu.

Nous lisons dans l'Evangile qu'avant de ressusciter la fille du chef de la synagogue, Jésus-Christ demanda qu'on fît retirer les joueurs d'instruments et la foule du peuple, qui remplissaient l'appartement, où elle venait d'expirer, de leurs cris et de leurs gémissements; et ne prenant avec lui que trois de ses disciples, il entra dans la maison et ordonna à la jeune fille de se lever. Pourquoi tant de précautions, dit ici saint Chrysostome? est-ce que celui qui chaque jour au milieu de Jérusalem et du peuple Juif rendait la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, chassait les démons et guérissait les malades, craignait d'opérer ces miracles en présence de témoins? Non, continue ce Père, c'était afin de montrer que l'âme qui veut sortir du tombeau et renaître à la grâce, doit chercher la retraite et le silence, et écarter avec soin tout ce qui peut être pour elle un sujet de trouble et de distractions: donc les livres frivoles qui troublent et dissipent l'âme, nous éloignent de Dieu; et il faut les jeter loin de nous, si nous voulons renaître au Seigneur; leur lecture nous endort, nous plonge dans un sommeil si profond que nous ne pouvons entendre la voix de Jésus-Christ qui nous crie, comme à la fille de ce prince de la synagogue: « Levez-vous, je vous l'ordonne ».

Vous nous dites souvent, mes Frères, que vous êtes étonnés vous-mêmes de cette tiédeur que vous éprouvez en priant, de ces distractions auxquelles vous êtes sujets et que vous ne pouvez repousser; de cette indifférence pour les choses saintes que vous ne pouvez vaincre; de ce dégoût pour le service de Dieu, qui vous suit partout: et de là vous prenez occasion d'accuser Dieu lui-même. Vous élevez votre voix au Seigneur, mais c'est pour lui reprocher, comme autrefois Caïn, de n'avoir pas pour agréables vos sacrifices et vos offrandes; vous reprochez au ciel d'être d'airain pour vous, et de vous refuser cette manne qu'il prodigue à tant d'autres; et ne voyez-vous pas, mon cher auditeur, que ce n'est pas Dieu qui vous manque? Il est toujours le Père de miséricorde, le consolateur des âmes ferventes; il écoute toujours ceux qui élèvent vers son trône des mains pures et un cœur innocent; il ne méprise ni les dons ni les offrandes de personne; mais c'est vous qui lui manquez. L'esprit rempli de ces chimères que vous avez puisées dans vos livres; tourmentés, obsédés par les vaines images qu'ils offrent à votre imagination, vous faites semblant de lui adresser votre prière et votre encens; votre langue articule quelques mots, mais votre cœur est muet; vos lèvres s'ouvrent, il est vrai, mais votre esprit est ailleurs. Grand Dieu! qui le croirait? devant votre majesté même, dans ces temples saints où l'on ne doit entrer qu'en tremblant, où vous avez choisi votre demeure, et que vous remplissez de votre immensité, on s'entretient soi-même de ces folles lectures qu'on vient de quitter; on en repasse les endroits qui ont fait sur nous le plus d'impression; ni la sainteté du lieu, ni le silence qui y règne, ni les instruments de votre mort élevés sur l'autel ne peuvent fixer notre attention; et dans ce moment terrible où le ciel s'ouvre, où les anges se prosternent, où

[1] Rom., VI, 21.

Jésus-Christ descend sur la terre pour traiter de nouveau l'affaire de notre salut, à peine regardons-nous l'autel. Bon Dieu ! est-il étonnant que vous refusiez de nous entendre, que vous rejetiez nos sacrifices et nos offrandes, et que vous ne vous occupiez pas de nous, quand nous ne pensons point à vous et que nous vous sacrifions à des goûts et à des amusements dont nous n'avons pas la force de rougir ?

Et comment ne pas oublier le Seigneur, perdre de vue la montagne sainte, quand votre conduite n'est qu'un oubli continuel de Dieu ; que tous les objets qui frappent vos sens, vous occupent et vous attachent uniquement ; que vos lectures ne vous rappellent que des objets capables d'égarer l'imagination ; que les frivolités, les inutilités dont sont remplis vos livres, se communiquent à votre esprit, l'empêchent de se fixer sur les choses sérieuses, et lui font une fatigue de tout ce qui demande quelque attention? Accoutumé aux nourritures légères, il ne peut soutenir les viandes fortes ; il cherche, jusque dans les devoirs de la religion, l'amusement et la dissipation, et ne trouve son bonheur que dans cette succession d'objets qui passent tour à tour devant lui sans l'arrêter un moment.

Ce qui prouve que vos livres frivoles, en vous faisant perdre un temps précieux, vous amènent insensiblement à oublier Dieu, c'est qu'avant que vous en fissiez vos plaisirs habituels, vous aimiez la prière, les mortifications, le jeûne ; vous remplissiez avec exactitude et avec zèle tous les devoirs du vrai chrétien ; mais depuis, le joug du Seigneur vous est devenu à charge, sa loi vous a paru trop sévère, ses commandements peu assortis à la faiblesse de l'homme ; vous avez taxé l'Evangile de rigueur et de cruauté ; vous n'avez plus rouvert ces livres où vous aimiez à méditer la loi de Dieu, à puiser des consolations, des remèdes pour votre cœur, des encouragements dans les voies de la piété.

Quelle différence cependant, ô mon Dieu ! entre les livres que votre Esprit-Saint inspire, et les livres des hommes ! et conçoit-on notre folie de préférer des eaux fétides et corrompues à des eaux vives et limpides ? « Ah ! dit saint Augustin, trouve-t-on dans les derniers ces sentiments de piété, ces douces larmes qu'excitent vos divines Ecritures? On n'y parle ni du sacrifice d'un cœur contrit et humilié, ni de vos miséricordes pour votre peuple, ni de cette sainte cité, votre épouse, ni des dons de votre esprit, ni de ce calice, prix de notre rédemption. Personne n'y chante : Pourquoi mon âme se refuserait-elle de se soumettre à Dieu ? c'est de lui que vient le salut ; Dieu est mon Sauveur, mon appui, mon soutien [1] ».

Trop heureux, mon Dieu, si l'homme savait encore s'arrêter sur les bords du précipice ! Mais les lectures frivoles l'ennuient et le dégoûtent ; bientôt il a besoin d'impressions plus vives et plus fortes, et c'est dans les livres lascifs qu'il va les chercher. Son cœur se corrompt, il souille vos voies ; et ses déréglements le conduisent à l'incrédulité : c'est le sujet de mon second point.

SECONDE PARTIE.

De toutes les vertus, la chasteté est celle qui demande le plus de soins et de précautions, une surveillance plus active, une attention plus sévère. Un mot, un regard, une pensée suffisent pour dissiper ce trésor dont la perte est irréparable. David avait vécu dans la crainte du Seigneur, qui s'était plu, dit l'Ecriture, à faire reposer sur lui son esprit ; qui l'avait tiré de la foule pour le mettre à la tête de son peuple, délivré de la fureur de Saül et des mains de ses ennemis : un regard criminel attaché sur Bethsabée fit succomber ce prince, le rendit homicide, et attira sur sa tête les vengeances célestes. Qu'a-t-il fallu pour renverser le plus sage des hommes, Salomon, que Dieu avait pris soin de combler de ses dons ; qui, depuis l'hysope jusqu'au cèdre, connaissait tous les secrets de la nature ; dont les peuples célébraient à l'envi la bonté, la justice, les vertus ; qu'on venait de tous les pays voir et entendre, et vers qui les rois envoyaient pour s'instruire de sa sagesse ? un simple désir de concupiscence, qui, en livrant son cœur à l'amour des créatures, le rendit infidèle au Seigneur.

Or, si des hommes si puissants en bonnes œuvres et en sagesse, qui avaient passé leur vie à combattre les ennemis du Seigneur, à élever des autels et des temples à son honneur, à répandre son nom parmi les peuples adorateurs des faux dieux, succombent si facilement, se laissent entraîner ainsi aux mouvements déréglés de leurs cœurs, nous, qui ne pouvons nous appuyer ni sur nos vertus,

[1] Confess., liv. VII.

ni sur nos bonnes œuvres, que la gloire de Dieu et de son saint nom touche si peu, pourrions-nous espérer de conserver notre cœur pur et intact, en lisant ces livres où tout réveille et inspire la volupté, où des peintures impures, des images lubriques enflamment les désirs, excitent les sens, révoltent la chair; où l'infamie des actions répond à l'infamie des paroles; où souvent l'art des gravures ajoute au scandale des aventures? C'est là que le crime passe pour faiblesse, la loi des noces pour un vain scrupule, la pudeur pour préjugé. C'est là que la femme chrétienne apprend à tromper les yeux de son époux, à violer la sainteté du lit nuptial; l'époux, à rompre, comme des chaînes insupportables, les chastes liens du mariage que les païens eux-mêmes respectaient. C'est là souvent, ô mon Dieu! qu'une jeunesse sans expérience vient étudier le crime et apprendre des secrets qu'elle ignorait peut-être, et dont la connaissance entraînera bientôt sa perte. Sans doute que les effets de ces livres ne se font pas sentir à l'heure même; mais, pour être tardifs, ils n'en sont que plus terribles. C'est un poison lent qui coule dans les veines, ronge insensiblement les entrailles, et finit par les dévorer entièrement; c'est un feu qui couve sous la cendre, et qui ne tarde pas à se transformer en un vaste incendie dont rien ne pourra arrêter la fureur. On a reçu des principes de religion, une éducation chrétienne; on craint l'opinion, on ne voudrait pas la heurter de front; on redoute les jugements du monde; on a peur d'afficher trop promptement sa honte : mais que sont ces faibles barrières, ces remparts de boue, contre la loi impérieuse des membres? A force d'arrêter vos regards sur des images obscènes, le cœur finit par se gâter, la pudeur ne combat plus et cesse de s'effaroucher. Enhardis vous-mêmes par les maximes infâmes de vos livres, vous secouez le joug, vous vous abandonnez à l'empire des sens; rien ne vous arrête; vous n'avez plus d'autre frein qu'un instinct brutal, d'autre règle que vos désirs, d'autre occupation que d'assouvir vos passions. Que devient l'homme alors, ô mon Dieu! livré à toute la fureur de ses penchants, à tous les désordres de son imagination? il souille cette âme créée à votre image, et que vous regardiez comme votre autel; il plonge dans la boue ce flambeau divin que vous lui aviez donné pour l'éclairer; il amasse sur sa tête des charbons ardents qui le dévorent dans l'autre vie.

Venez, après cela, vous récrier contre les vices et les scandales du siècle; venez vous plaindre qu'il n'y a plus de mœurs; que chaque jour on les voit s'affaiblir et se corrompre; que le mariage n'est plus, ainsi qu'autrefois, une barrière sacrée qu'on respectait, et qu'on ne rougit plus aujourd'hui de franchir; vantez-nous les mœurs si douces, si pures, des âges passés, où la pudeur était la plus belle parure des filles chrétiennes; où la femme, occupée des soins du ménage, ne songeait qu'à plaire à son mari, et le mari à faire le bonheur de la compagne que le ciel lui avait donnée; où la fidélité conjugale était en honneur parmi les hommes : tandis que chaque jour vous prenez soin vous-mêmes de justifier vos plaintes, en lisant ces livres qui enseignent l'art de corrompre l'innocence, tendre des piéges à la vertu, faire succomber la pudeur; que vous ne rougissez pas de prostituer les instants les plus précieux de votre vie à étudier des ouvrages que saint Augustin comparait avec raison aux glands dont se nourrissent les pourceaux; et que, peu contents d'opérer l'iniquité tout seuls, vous les abandonnez peut-être entre les mains de vos domestiques ou de vos enfants, les entraînant ainsi avec vous dans l'abîme, et vous rendant coupables de leur mort et de la vôtre.

Mais je sais que vous ne manquez pas de prétextes pour vous justifier ces sortes de lectures. A vous entendre, frivoles ou sérieux, lascifs ou honnêtes, tous les livres sont bons et vous paraissent les mêmes; vous êtes aussi indifférents pour les uns que pour les autres; vous les lisez avec une égale insensibilité.

Premièrement, rien de moins spécieux que cette prétendue indifférence que vous ne cessez de nous alléguer. D'où vient donc alors cette préférence que vous accordez aux écrits licencieux? pourquoi ne quittent-ils pas vos mains? quel autre motif que le contentement des sens? quel autre que celui de la volupté détermine votre choix, vous ramène sans cesse aux mêmes livres? Dans le monde, vous ne pouvez paraître plusieurs fois avec la même personne, sans faire conclure aussitôt que cette personne vous est chère, que son commerce vous plaît, qu'elle a toute votre confiance, que vous trouvez dans sa société une heureuse diversion à vos chagrins et à vos

ennuis; que sais-je? qu'un intérêt peut-être moins honorable vous porte à la fréquenter, l'espoir d'une place que vous briguez, d'une fortune que vous ambitionnez et qu'elle peut vous faire obtenir. Si cette personne mène une vie déréglée, si ses mœurs sont dissolues, seulement si sa conduite est équivoque, on dit tout haut, on répète partout que vous lui ressemblez; que vous ne la rechercheriez pas avec tant d'empressement, que vous seriez moins assidu auprès d'elle, si vos manières de voir n'étaient pas les mêmes, si vos goûts, vos penchants n'étaient pas semblables, s'il n'y avait pas entre elle et vous une entière conformité de caractère, d'humeur et de passions : c'est le jugement que le monde porte de vous, c'est celui que vous portez des autres, mon cher auditeur; et malheureusement les faits ne prouvent que trop à chacun que ni le monde, ni vous, ne vous trompez. Or, n'avons-nous pas raison maintenant de vous juger d'après vos propres règles, de vous condamner sur vos maximes, de soupçonner la pureté de vos mœurs, quand nous vous voyons sans cesse entre les mains des livres où les mœurs sont si fort outragées; l'innocence de votre cœur, quand nous vous entendons répéter ces airs, ces chansons si capables d'offenser les oreilles chastes; l'honnêteté de votre vie, quand nous vous voyons réciter ces vers passionnés, langage de nos personnages de théâtre, et que vous vous faites ainsi l'écho de ces créatures criminelles que l'Eglise a frappées de ses anathèmes, et rejetées honteusement de son sein, comme des cadavres pestiférés?

Secondement, quand je vous accorderais cette insensibilité dont vous connaissez le peu de fondement, cela ne prouverait pas que vous pussiez braver sans crainte les dangers des mauvais livres, vous y exposer sans aucun risque; mais que vous y êtes entré corrompu et dépravé. C'est peut-être chez vous l'effet du long usage des plaisirs qui énervent et émoussent les sens : à force de s'accoutumer aux liqueurs fortes, le palais devient insensible; et l'on a vu des personnes sur qui les poisons les plus subtils étaient sans pouvoir et sans force. Ainsi votre insensibilité vous condamne, loin de vous justifier.

Mais je dis que ce prétexte est aussi chimérique que frivole. Ecoutez ce que dit l'Ecriture : L'homme peut-il cacher le feu dans son sein, que ses vêtements ne soient consumés; ou marcher sur des charbons ardents, ne la plante de ses pieds ne brûle? *Numquid potest homo abscondere ignem in sinu suo, ut vestimenta illius non ardeant; aut ambulare super prunas, ut non comburantur plantæ ejus*[1]? Et vous prétendriez lire, mes Frères, des livres où la félicité des sens est représentée comme la félicité suprême; ces passions grossières qui ravalent l'homme jusqu'à la bête, comme des besoins naturels qu'il est légitime de satisfaire, sans que votre imagination ne prenne feu : *Numquid potest homo abscondere ignem in sinu suo, ut vestimenta illius non ardeant?* Vous prétendriez lire des histoires scandaleuses où sont développées toutes les ruses du libertinage, tous les artifices de la débauche, tous les expédients du crime; où l'amour de cette passion qui fait le tourment de ceux qu'elle asservit, est peint avec des couleurs capables de séduire la raison même de l'âge mûr et de la vieillesse; où d'infâmes créatures, dévorées de feux impudiques, essaient d'en brûler les autres, en représentant l'objet de leur culte insensé comme des êtres doués des plus belles qualités, comme des modèles de toutes les vertus chrétiennes; justifient leurs passions honteuses, tantôt en les traitant de faiblesse, tantôt en les mettant sur le compte de leur tempérament, et poussent même quelquefois l'égarement jusqu'à associer le ciel à leur propre honte, à le rendre coupable de leur propre turpitude, sans que votre cœur ne soit embrasé de désirs, et que les charbons de la volupté ne vous brûlent et ne vous consument? *Aut ambulare super prunas, ut non comburantur plantæ ejus?* Qui êtes-vous donc, pour vous croire plus forts que les David et les Salomon; et comment avez-vous acheté ce don précieux d'insensibilité que Dieu refuse à ses élus mêmes?

Les Paul, les Jérôme, les Hilarion, loin des dangers du monde et des passions, seuls au milieu de déserts et de repaires affreux, réduits à ne vivre que d'herbes et de ronces, passant les jours à tourmenter leurs corps; les nuits, arrosant de leurs larmes les pierres qui leur servaient de chevet, sentaient encore les mouvements de la chair et les aiguillons du vieil homme; et vous, mon cher auditeur, au milieu d'un monde corrupteur, environné

[1] Prov., VI, 27, 28.

de toutes parts de piéges et d'écueils, exposé aux tentations et aux séductions; vous qui, loin de fuir les occasions, les prévenez et les cherchez; qui, au lieu de crucifier votre corps, ne vivez que pour lui plaire, prévenir ses volontés, ses désirs et ses caprices; vous qui ne comptez pas un seul moment de votre vie qui ne se soit passé dans les jeux, l'amusement, la dissipation; vous que la prière ennuie, que la méditation fatigue; qui ne trouvez que gêne, que lassitude dans le service de Dieu, vous voudriez nous faire entendre que ce qui aurait suffi pour faire tomber des Agnès, des Luce, des Antoine, est à peine capable, je ne dis point de vous ébranler, mais d'exciter chez vous le plus léger mouvement, le moindre désir de chair, la plus petite révolte des sens? Etes-vous donc formé d'un autre limon que vos semblables; n'êtes-vous pas enfant d'Adam, et, comme votre père, condamné à la concupiscence et à la mort?

Enfin, si cette insensibilité était aussi vraie que vous la supposez, pourquoi ces mouvements, ces combats, ce trouble intérieur, ces émotions qui se manifestent au dehors, que votre visage ne peut cacher, et que vous éprouvez après la lecture des livres lascifs? pourquoi ces sentiments de pitié, d'intérêt, ces pleurs que vous accordez à des héros chimériques, à des personnages de théâtre, tandis que vous les refusez aux maux réels de vos frères? pourquoi cette attention scrupuleuse, ces soins extrêmes que vous mettez à les dérober aux regards de ceux dont vous dépendez, et dont vous ambitionnez l'estime ou la faveur? Vous craindriez qu'ils ne vous surprissent ces livres entre les mains, vous auriez peur de perdre leur confiance ou leur amitié; car, pour vous justifier, vous n'oseriez alléguer votre insensibilité et votre indifférence; vous savez bien qu'on n'y croirait pas. Quoi donc! vous craignez les yeux de vos semblables, les jugements des hommes, et vous ne redoutez pas les yeux, les jugements de votre Père céleste? Vous n'osez pas tromper les hommes, et vous osez en imposer à Dieu, en venant dans nos tribunaux marchander votre absolution au prix de la ruse et du mensonge? Ah! si vous êtes parvenu quelquefois à en imposer à votre confesseur, ne comptez pas en imposer à celui qui sonde les reins et les consciences; il est déjà vengé en vous laissant vivre tranquille et en paix au milieu de vos désordres; il permettra bientôt que les déréglements, fruits de vos dangereuses lectures, qui n'étaient d'abord chez vous que l'emportement des passions, dégénèrent en une affreuse philosophie qui vous conduira à la perte de la foi : dernier danger des livres lascifs. Un moment d'attention, je n'en abuserai pas.

En effet, mes Frères, l'incrédulité est dans le déréglement des mœurs. Si l'impie dit dans son cœur qu'il n'y a point de Dieu; si, dit la Sagesse, il s'éloigne de moi, s'il méprise mes oracles, c'est que ses mœurs sont déréglées, qu'il obéit aveuglément à ses penchants et à ses désirs de chair; c'est que la loi des membres est la seule qu'il connaisse ou qu'il suive. Tandis qu'on a marché dans les voies de la sagesse et de la vertu, qu'on a vécu chaste, tempérant, fuyant tout ce qui pourrait porter atteinte à la pudeur, on n'a jamais refusé de croire aux vérités de l'Evangile; le doute n'a jamais pénétré l'âme; le plus léger eût paru criminel. Eh! qui aurait pu nous faire rejeter des vérités que notre intérêt même nous persuadait, qui faisaient notre espérance pour la vie future, notre consolation ici-bas, charmaient nos peines et nos inquiétudes? Mais, sitôt que le cœur de l'impie s'est corrompu, qu'il a souillé les voies du Seigneur, il a commencé par fermer les yeux à la lumière de la foi, parce que cette lumière lui découvrait les ténébreuses horreurs de son âme; il a rejeté l'Evangile, parce qu'il y lisait à chaque page la condamnation de ses déréglements, et que l'Evangile prononce anathème aux fornicateurs et aux impurs; la vie future, parce qu'il y trouvait des châtiments préparés pour ses crimes. Le paradis ne lui a plus paru qu'une chimère, parce que, plongé dans la fange des voluptés terrestres, il ne supposait pas des plaisirs plus grands que les monstrueux plaisirs; l'enfer, un fantôme, parce que ses membres qu'il faisait servir au péché, y devaient être dévorés par des flammes que la main de l'Eternel avait allumées; Dieu même, un vain épouvantail, parce que Dieu patient, par là même qu'il est éternel, vengerait ses dons et ses miséricordes profanés, par des supplices immortels. C'est ainsi qu'il a rejeté des vérités qui feraient sa joie et sa consolation, pour se livrer avec plus de hardiesse à ses honteux égarements, et descendre sans remords à ce qu'il y a de plus dégoûtant dans le crime.

Grand Dieu! qui connûtes les désordres et

les déréglements de ce chrétien, vous savez quand a commencé son scandale. Son cœur était droit, sa foi vive, sa piété exemplaire ; il était l'honneur de votre maison et l'édification d'Israël. Que de ferveur dans ses prières ! quel goût pour les choses célestes ! quelle indifférence, quel mépris pour le monde ! quel ardent amour pour Dieu et le prochain ! comment cet or si brillant s'est-il donc obscurci ? comment le vase que vous avez travaillé s'est-il changé en un vase d'argile ? un seul de ces livres corrupteurs a suffi pour opérer ce changement ; ses yeux et ses oreilles se sont ouverts en même temps au langage de la volupté ; il a quitté les voies de Dieu, et s'est abandonné à toute la fureur de ses passions ; son cœur corrompu n'a plus écouté la voix de ses parents, les avis de ses maîtres, les conseils des gens de bien, les reproches et les menaces des anges de l'Eglise ; et bien loin de lui ouvrir les yeux, ô mon Dieu ! vous n'avez cessé de répandre des ombres et des ténèbres sur cet esprit criminel : *Spargens pœnales cœcitates super illicitas cupiditates;* ses yeux se sont obscurcis, et il a fini par vous secouer comme un fardeau insupportable.

Remontez ainsi, mon cher auditeur, à l'origine de l'incrédulité de la plupart de nos esprits forts ; vous la trouverez non pas dans une raison supérieure à celle du commun des hommes, dans une intelligence extraordinaire, dans un jugement plus éclairé que celui du vulgaire, mais dans la corruption de leur cœur. Avant que de prendre l'affreux parti de se défaire de nos dogmes et de nos mystères, de s'affranchir du joug de la foi et de se passer de Dieu, se sont-ils du moins instruits dans les voies de l'iniquité ? ont-ils passé la nuit et le jour à méditer nos livres saints, pour les arguer de mensonge et mettre en défaut la parole sainte ? ont-ils acquis par un travail opiniâtre, par des recherches savantes et multipliées, par un examen profond et réfléchi, le droit d'être difficiles en matière de croyance, et de nous accuser d'ignorance et de mauvaise foi ? ils n'ont rien lu, rien étudié, rien approfondi ; leur propre corruption leur tient lieu de preuves et de raisonnement ; et ils ne renient Dieu et l'Evangile que parce qu'ils redoutent de trouver en eux des témoins importuns, qui viendraient les troubler dans leurs plaisirs et les réveiller du sommeil où ils sont ensevelis, et dont leur mort seule les délivrera.

Voilà, mes Frères, les effets funestes des livres lascifs : non-seulement ils nous dépravent et nous corrompent, mais ils pervertissent l'âme et nous jettent dans l'incrédulité ; c'est-à-dire qu'ils détruisent la charité si agréable aux yeux de Dieu, et qui, même ici-bas, trouve sa récompense dans l'estime et dans l'admiration des hommes ; la foi sans laquelle, dit l'Apôtre, on ne peut ni plaire à Dieu ni se sauver. Fuyez donc ces instruments de péché et de mort. C'est la coupe empoisonnée de la prostituée de l'Apocalypse, et dont le vin de prostitution vous enivrerait. C'est le miel de Jonathas : si vous l'approchez de vos lèvres, vous mourrez. Fuyez aussi ces livres qui, sans faire perdre la vie de la grâce, vous préparent à oublier Dieu, vous ravissent un temps précieux que vous pourriez employer à étudier la loi et les commandements du Seigneur, à vous amasser des trésors de miséricorde et de bonnes œuvres pour l'éternité. Ainsi soit-il.

MANDEMENTS [1].

Ier MANDEMENT

Pour faire chanter le Te Deum *en actions de grâces pour la prise de la ville de Fontarabie.*

Le régent faisait, sous le nom de Louis XV, la guerre au roi d'Espagne, Philippe V, oncle de Louis XV. La Hollande, George Ier, Charles VI et le duc d'Orléans se réunirent contre Philippe V, qui fut forcé de renvoyer son ministre Albéroni.

17 juillet 1719.

JEAN-BAPTISTE, etc. L'Eglise a toujours regardé les guerres qui s'élèvent entre les princes chrétiens, comme les châtiments de Dieu sur les peuples et sur les royaumes; et si elle ordonne des cantiques de joie et d'actions de grâces, pour les victoires qu'ils remportent les uns sur les autres, c'est dans l'espérance que ces événements les conduiront à une paix plus prompte et plus durable. Aussi le roi, par sa lettre du 28 juin, nous avertit que c'est avec douleur qu'il tourne ses premières armes contre un prince dont la personne et les intérêts lui doivent être si chers; que quoique Dieu paraisse, par les succès qu'il lui accorde, approuver la justice et la droiture de ses intentions, il ne ressentirait aucune joie de ces avantages, s'ils n'étaient des acheminements à la tranquillité générale qu'il tâche avec tous ses alliés d'obtenir du roi d'Espagne. La prise de Fontarabie ne le flatte donc point par la gloire de la conquête, mais seulement par l'espérance de parvenir à une paix également avantageuse aux deux nations. C'est pour remercier Dieu de la protection dont il favorise ses entreprises, et obtenir la paix que Sa Majesté désire, qu'il nous ordonne de lui en rendre de solennelles actions de grâces.

Entrons, mes Frères, dans des sentiments si raisonnables et si dignes d'un roi très-chrétien. Remercions Dieu des succès qu'il accorde aux armes de notre jeune monarque; mais joignons à nos actions de grâces des vœux ardents et sincères pour la paix, afin que délivrés des horreurs de la guerre, *nous puissions mener une vie paisible et tranquille dans toute sorte de piété et d'honnêteté* [1].

A ces causes, etc.

IIe MANDEMENT

Pour faire chanter le Te Deum *en actions de grâces de la prise de la ville et du château de Saint-Sébastien.*

20 septembre 1719.

La paix entre les princes chrétiens, est toujours l'objet des vœux et des prières de l'Eglise, et les succès heureux dont le ciel continue de favoriser les armes du roi, par la prise de la ville et du château de Saint-Sébastien, ne doivent nous réjouir que parce qu'ils nous

[1] I Tim., II, 2.

[1] Le P. Joseph nous avertit lui-même qu'il n'a donné qu'un choix des mandements de son oncle. Nous avons cherché les autres, et nous en avons retrouvé quelques-uns que nous publierons dans notre Supplément. Il y en a encore deux ou trois autres qui sont conservés aux archives du Puy-de-Dôme; mais, malgré les nombreuses démarches que nous avons faites et fait faire, on nous en a refusé la communication.

donnent de nouvelles espérances d'obtenir cette paix si nécessaire à l'Europe. C'est de cet œil que Sa Majesté touchée des malheurs qu'en traîne la guerre, regarde cette nouvelle conquête; elle ne le flatte qu'autant qu'elle paraît un nouveau témoignage de la justice de sa cause et de la droiture de ses intentions, et qu'elle lui ménage de nouveaux moyens de pacifier des nations qui n'ont pris les armes qu'à regret. C'est dans cet esprit que Sa Majesté, par sa lettre du 30 août, nous ordonne de rendre à Dieu des actions de grâces solennelles. Ces vues sont si conformes à l'esprit et aux intentions de l'Eglise que nous devons y entrer avec plaisir, et nos actions de grâces solennelles deviendront des vœux publics et solennels pour la paix.

—

IIIe MANDEMENT

Pour ordonner des prières publiques au sujet des maladies contagieuses.

La peste, venant du Levant, se répandit durant l'été et l'automne de 1720 dans tout le midi de la France, et surtout à Marseille où Belzunce par son dévouement se rendit immortel aux yeux de Dieu et des hommes. Avignon, Aix, Mende furent aussi cruellement éprouvées. A cette triste occasion Massillon, encore à Paris, adressa le mandement suivant à ses diocésains.

31 octobre 1720.

Eloigné de vous, mes très-chers Frères, nous pouvons dire, avec l'Apôtre, que vous nous êtes sans cesse présents. Dieu seul connaît la tristesse qu'une si longue séparation met dans notre cœur. La seule consolation qui adoucit nos peines, c'est que l'ordre lui-même de la Providence nous arrête; que la même main qui nous a donné à vous, nous en sépare; et que les temps que Dieu a marqués pour nous rendre à notre cher troupeau paraissent enfin s'approcher[1].

Mais en attendant que nous puissions nous consoler ensemble, selon l'expression de l'Apôtre, par les témoignages d'une foi et d'une charité mutuelle, nous ne perdons pas de vue vos véritables besoins. La main de Dieu, étendue sur une des plus grandes provinces de la monarchie, réveille notre frayeur et notre tendresse pour les peuples que sa bonté nous a confiés.

Et, en effet, si les fléaux publics sont d'ordinaire le châtiment des prévarications publiques, pouvons-nous ne pas craindre pour vous, mes très-chers Frères? Si les trésors de la patience et de la bénignité du Seigneur, sont enfin épuisés, et que ce soit ici le temps de sa colère, que trouvera-t-il parmi vous qui le désarme et qui sollicite sa clémence en votre faveur? Croyez-vous que les villes désolées qu'il livre actuellement à la contagion et à la mort, soient les plus criminelles? elles offrent du moins à la vengeance céleste la voix de leurs pasteurs qui, comme Moïse au milieu des morts et des mourants, lèvent les mains au ciel, ne craignent point pour eux le souffle empoisonné qui ravage leurs troupeaux; et dont les seules prières devraient être assez puissantes pour en arrêter le progrès et calmer le courroux du Seigneur. Elles pouvaient encore se glorifier d'une multitude de ministres zélés qui viennent de consommer leur sacrifice dans l'exercice de leurs fonctions, et qui ont livré, avec une ferveur digne des premiers temps, leur âme pour leurs frères. Cependant, le glaive de la colère de Dieu qui les frappe, n'est pas encore arrêté; tant de victimes déjà immolées semblent rallumer sa fureur et lui en demander de nouvelles.

Quel traitement peut-il nous réserver, s'il mesure ses châtiments sur nos infidélités? Vous avez recours à des prévoyances humaines pour empêcher que la mort et le venin n'entre dans nos villes; mais que peuvent les conseils et les mesures des hommes contre les conseils de Dieu? vos murailles vous défendront-elles contre les bras du Tout-Puissant? Ajoutons, mes très-chers Frères, aux précautions humaines, la seule précaution qui peut les rendre utiles : prévenons les malheurs qui nous menacent, en faisant cesser les crimes qui vont les attirer sur nous. Ce n'est pas assez d'être en garde contre les causes étrangères; allez à la source, dit le Seigneur, et ôtez le mal qui est au milieu de vous : *Auferes malum de medio tui*[1].

C'est la licence des mœurs publiques, c'est peut-être encore la dissipation et l'infidélité des ministres de l'autel, qui ont armé sa vengeance; il faut qu'un repentir sincère et un

[1] Massillon était retenu à Paris par les affaires de la Constitution *Unigenitus*.

[1] Deuter., XIII, 5.

renouvellement de religion et de piété dans tous les états, la désarment. C'est ainsi qu'autrefois Ninive, sous la cendre et sous le cilice, effaça, par l'abondance de ses larmes, l'arrêt de condamnation déjà prononcé contre elle. Le Seigneur n'est jamais plus prêt à s'apaiser, que lorsqu'il paraît le plus irrité ; et ses punitions sont en même temps le châtiment et le remède de nos crimes : *Iratus es et misertus es nobis* [1].

Jetons-nous donc, mes très-chers Frères, dans le sein de sa miséricorde ; il ne nous montre de loin la verge de sa fureur que pour nous rappeler de nos voies égarées ; il ne menace que pour n'être point obligé de frapper.

Mais quand nous n'aurions rien à craindre pour nous, la désolation et la mort répandue sur nos frères pourrait-elle nous laisser insensibles ? pouvons-nous refuser à l'image affreuse de leurs malheurs les sentiments d'une compassion et d'une tristesse chrétienne ; et si l'éloignement des lieux ne nous permet pas de leur offrir des secours qu'ils ne peuvent attendre de nous, leur refuserons-nous le secours de nos prières ? Accompagnons-les, mes très-chers Frères, de ces sentiments de foi et de componction, qui les font monter devant le trône du Seigneur, et vont lui arracher des mains les fléaux dont il afflige son peuple. Offrons-lui le sacrifice de nos passions, avant qu'il nous demande celui de notre vie.

—

IV[e] MANDEMENT

Pour la visite générale de son diocèse.

Nous avons encore les procès-verbaux de cette première tournée pastorale de l'évêque de Clermont.

9 avril 1721.

Depuis que la Providence a permis, mes très-chers Frères, que ce vaste diocèse ait été confié à nos soins, il ne nous a pas été possible de remplir tous les devoirs que notre ministère exige, et que vous étiez en droit d'attendre de nous. Des raisons supérieures et qui nous paraissaient dans l'ordre de Dieu, avaient jusques ici éloigné le Pasteur du troupeau. Dans cette triste séparation, nous vous portions à la vérité dans notre cœur ; mais nous ne pouvions ni vous consoler dans vos peines, ni vous éclaircir de vos doutes, ni remédier aux abus qui peuvent s'être glissés parmi vous. Comme c'est là une des principales fonctions de notre épiscopat, nous ne croyons pas devoir la différer plus longtemps. Il est juste que les brebis connaissent leur pasteur et entendent sa voix ; il est essentiel que le pasteur connaisse et les brebis et les ministres préposés pour les conduire. Préparez-vous donc, mes très-chers Frères, à nous recevoir comme celui qui vous tient ici-bas la place de Jésus-Christ, et qui doit lui rendre compte de vos âmes. Nous espérons que cette visite vous attirera un accroissement de grâces et de bénédictions spirituelles, et que témoin de votre foi et de votre piété, elle sera pour nous une source abondante de consolation.

—

V[e] MANDEMENT

Pour ordonner la continuation des prières publiques au sujet des maladies contagieuses.

16 septembre 1721.

Jusques ici, mes très-chers Frères, nous n'avons vu que de loin le bras du Seigneur levé sur une des plus grandes provinces de ce royaume. Sa justice n'exerçait ces châtiments publics que pour nous faire rentrer en nous-mêmes ; elle ne frappe jamais que pour sauver. Mais l'éloignement du péril nous a laissé dans notre fausse paix : nous avons gémi sur nos frères ; nous n'avons pas pleuré pour nous-mêmes : coupables des mêmes crimes, nous n'avons pas craint la même punition. Aujourd'hui la colère de Dieu nous menace et semble s'approcher de nous ; il nous montre de plus près ses vengeances ; nous en sommes effrayés, mais en sommes-nous plus fidèles ? nous craignons les effets terribles de sa justice ; mais travaillons-nous à l'apaiser ? nous grossissons même le péril ; mais en poussant trop loin nos frayeurs, nous sommes tranquilles sur tout ce qui doit faire le plus juste sujet de nos craintes. Entrons dans les desseins de Dieu, mes chers Frères, cessons nos infidélités et nous verrons bientôt cesser ses vengeances. Ce sont nos crimes qui l'ont armé du glaive de la colère ; notre pénitence seule peut le désarmer et le lui faire tomber des mains. La fuite et toutes les précautions ne vous mettront pas à couvert de ses

[1] Ps. LIX, 4.

coups ; vous aurez beau dire aux montagnes : Cachez-nous ; il trouve partout ceux qu'il veut punir. Les ressources de la religion sont plus sûres que celles de la prudence humaine. Ne lui offrez plus rien au dedans de vous qui soit digne de sa colère, et après cela vivez avec confiance ; vous ne périrez point, et vous sauverez vos frères ; s'il se fût trouvé dix justes dans Sodome, le feu du ciel ne serait pas tombé sur cette ville criminelle. Unissons donc, mes chers Frères, nos gémissements et nos prières ; faisons-les monter jusqu'au trône de sa miséricorde ; gémissons autant sur les iniquités qui nous souillent que sur les malheurs qui nous menacent ; paraissons au pied des autels plus effrayés de l'état de notre conscience que du péril même de notre vie ; en un mot, réconcilions-nous avec Dieu, et nous ne craindrons plus pour nous-mêmes.

—

VI^e^ MANDEMENT

Pour la publication d'un Jubilé.

A l'occasion de l'élection du pape Innocent XIII, promu le 8 mai 1720.

22 février 1722.

Jamais, mes très-chers Frères, les grâces de l'Eglise ne nous furent plus nécessaires que dans ce temps d'affliction et de calamité.

Les fléaux dont la colère de Dieu frappe encore quelques-unes de nos provinces [1] ; ceux dont nous avons été menacés en particulier, n'ont pu jusqu'ici nous faire rentrer en nous-mêmes ; le péril plus proche a réveillé notre crainte sans exciter notre componction. Nous n'avons rien oublié pour nous mettre à couvert du châtiment ; nous n'avons rien fait pour apaiser celui qui châtie.

L'Eglise nous ouvre aujourd'hui une autre voie de conversion. Si les punitions n'ont pu réussir à nous corriger, il faut du moins que les grâces nous touchent. Le souverain pontife qui en est le premier dispensateur, tremblant sous le poids du ministère universel qui vient de lui être si heureusement confié, ouvre les trésors de l'Eglise à tous les fidèles. C'est ici comme un signe de paix et de réconciliation qui semble nous annoncer la fin de la colère du ciel, et nous promettre des jours plus heureux et plus tranquilles. Le Seigneur s'est montré depuis longtemps comme un Dieu terrible et vengeur ; il se montre aujourd'hui comme un Dieu bienfaisant et miséricordieux : il ne nous effraie plus par ses menaces ; il veut nous attirer par ses bienfaits. Quel malheur pour nous, mes très-chers Frères, si tant de moyens de salut nous devenaient inutiles !

Cependant, nous vous le disons ici avec douleur, les uns regarderont ce temps de grâce et et de propitiation comme un devoir onéreux, et ne sentiront de la grandeur de ce bienfait, que la peine de se disposer à s'en rendre dignes, les autres se croiront quittes de tout envers Dieu, dès qu'ils auront participé aux grâces de l'Eglise, et les rechercheront plus pour autoriser leur impénitence que pour renouveler leur reconnaissance et leur ferveur.

Souvenez-vous, mes chers Frères, que la bsainteté de vos dispositions décidera de la mesure des grâces que vous recevrez en ces jours de salut. Plus vous aimerez, plus il vous sera remis. Plus le repentir de vos fautes sera vif, plus les peines dont elles devaient être expiées, deviendront légères. C'était une piété plus fervente et des larmes plus abondantes, qui obtenaient autrefois aux pénitents publics la relaxation des peines canoniques. L'Eglise, touchée de l'excès de leur componction, abrégeait les jours de leurs travaux et de leur pénitence. L'esprit qui la conduit est toujours le même ; ses grâces ne sont encore destinées qu'aux véritables pénitents ; elle ouvre ses entrailles et ses trésors à leur douleur.

Offrons donc aux miséricordes du Seigneur, mes chers Frères, des cœurs véritablement brisés et humiliés. Détestons les désordres qui ont jusqu'ici fermé le ciel sur nous, ou qui ne l'ont ouvert que pour attirer sur nos villes et sur nos campagnes des calamités publiques.

Rapprochons-nous de Dieu qui semble nous promettre de cesser ses vengeances, puisqu'il nous offre même ses grâces ; et si nous n'avons pas fait tout l'usage que nous devions de ses châtiments, n'abusons pas du moins de ses bienfaits.

—

[1] La peste était à la Canourgue qui confine l'Auvergne.

VII[e] MANDEMENT

Pour faire chanter le Te Deum *en actions de grâces du sacre et du couronnement du roi.*

30 novembre 1722.

C'est la piété des peuples, mes chers Frères, qui obtient du ciel les bons rois. Les princes que Dieu donne à la terre, sont d'ordinaire la récompense ou le châtiment des vertus ou des crimes de leurs sujets. Venez donc unir vos prières à celles de l'Eglise, pour demander à Dieu que notre jeune monarque soit un roi selon son cœur ; que la cérémonie auguste qui vient de le marquer du caractère sacré de la royauté, répande sur lui, avec l'onction sainte, toutes les bénédictions de la grâce ; qu'il soit le père de son peuple ; qu'il n'use que selon l'ordre de Dieu, de la puissance qu'il ne tient que de Dieu ; que ses passions lui soient aussi soumises que ses peuples ; que pour régner plus heureusement sur nous, il commence par régner sur lui-même ; et que son règne soit aussi long que celui de son bisaïeul, aussi pieux que celui de saint Louis, aussi glorieux que celui de tous ses plus augustes prédécesseurs ensemble [1].

Il porte déjà sur la majesté de son front toutes ces belles espérances ; ce qui paraît tous les jours d'heureux et de grand dans sa personne sacrée, prévient nos désirs et affermit notre confiance. Ne nous lassons donc point, mes chers Frères, de supplier le Maître des rois et le souverain dispensateur des royaumes, qu'il fasse croître de jour en jour ses dons dans cet auguste prince ; qu'il conserve l'enfant de tant de rois et l'unique espérance de tant de peuples ; que le commencement de son règne soit celui de notre bonheur, et qu'il protége une monarchie où la foi est montée sur le trône avec ses rois, et s'est toujours perpétuée avec eux aussi pure et aussi brillante que leur couronne.

VIII[e] MANDEMENT

Pour faire chanter le Te Deum *en actions de grâces de la cessation du mal contagieux qui s'était répandu dans quelques provinces de ce royaume.*

1er mars 1722.

La colère du Seigneur, mes très-chers Frères, s'est enfin apaisée. Sa vengeance, comme dit le Prophète, n'a pas voulu suspendre pour toujours ses miséricordes. Il a retiré sa main terrible qui s'appesantissait sur nos provinces, et le fléau de la contagion qui les désolait, a enfin cessé. Il semble que sa bonté réservait cette faveur signalée à ces jours heureux où notre jeune monarque entre en possession de toute son autorité royale ; et ces commencements nous font espérer que son règne sera marqué par une suite de bienfaits d'en-haut. Aussi son premier soin est d'ordonner des actions de grâces dans tout son royaume, et de se mettre, lui et ses peuples, sous la protection de celui qui frappe et qui guérit, qui détruit et qui conserve les empires.

Des motifs singuliers de reconnaissance, mes très-chers Frères, doivent ici redoubler la ferveur de vos prières ; plus le danger a été près de vous, plus vos actions de grâces envers le Seigneur qui a bien voulu vous en garantir, doivent être vives et touchantes. Vous avez vu la désolation et la mort sur la frontière de la province, et à la porte, pour ainsi dire, de vos villes ; vous avez été longtemps sous le glaive exterminateur, et attendant à chaque moment le coup fatal. Rappelez vos frayeurs et vos inquiétudes ; et mesurez la vivacité de votre reconnaissance sur celle de vos alarmes ; souvenez-vous que les bienfaits de Dieu méconnus annoncent toujours son indignation et sa vengeance. Il est jaloux de ses dons, et il n'est jamais plus prêt de frapper que lorsque sa protection plus marquée et plus soutenue n'a trouvé que des cœurs insensibles. Ne le faisons pas repentir de sa clémence. Tout nous excite à retourner à lui : ses bienfaits qui ne se paient que par l'amour et par la fidélité ; ces jours de pénitence où nous sommes entrés ; les mystères saints qui approchent, et où les grâces plus abondantes demandent des cœurs plus préparés ; et enfin, nos égarements passés, auxquels le Seigneur a peut-être marqué cette conjoncture de miséricorde comme le dernier terme de sa patience.

IX[e] MANDEMENT

Pour la publication du Jubilé.

A l'occasion de l'élection du pape Benoît XIII qui eut lieu le 29 mai 1724.

15 novembre 1724.

Dieu, dont les miséricordes semblent devenir plus abondantes, à mesure que notre malice

[1] Hélas ! que Louis XV fut loin de réaliser ces vœux !

et nos infidélités augmentent, après avoir accordé aux vœux de toute l'Eglise un chef et un pasteur fidèle et selon son cœur, veut encore que cette mère charitable nous ouvre les trésors de ses grâces, soit pour exciter notre reconnaissance à la vue d'un don si précieux, soit afin que les soins et les exemples d'un pontife si saint ne soient pas inutiles à son peuple.

Répondons, mes très-chers Frères, aux desseins de Dieu sur nous. Il met tout en usage pour nous rappeler à lui ; et comme nous devenons tous les jours plus ingénieux à nous perdre, il emploie aussi tous les jours de nouveaux moyens pour nous sauver.

Ne bornons pas surtout (comme il nous est arrivé peut-être jusqu'ici) le fruit de ces jours de propitiation à quelques démarches passagères de pénitence. Ne nous flattons point que nos fautes soient expiées, si elles n'ont pas été détestées ; ne croyons pas que les grâces de l'Eglise nous aient purifiés, si elles ne nous ont pas changés ; ne comptons sur son indulgence qu'autant que nous pouvons compter sur un sincère repentir. Ses largesses sont des moyens de conversion, et non pas des prétextes d'impénitence. Elle nous aplanissent les voies saintes, mais elles ne nous dispensent pas d'y marcher. Ce sont les secours de notre faiblesse, et non pas les excuses de notre lâcheté. Le sang de Jésus-Christ d'où elles coulent, porte toujours avec lui le sceau et le caractère de la croix ; et le prix qui nous rachète et qui nous délivre, ne peut effacer l'obligation de souffrir que lui-même nous impose.

Préparez donc vos cœurs, mes très-chers Frères, et en ce temps surtout, où non-seulement l'Eglise vous ouvre ses grâces et ses dons, mais où les cieux vont s'ouvrir pour donner aux hommes l'Auteur de tous les dons et de toutes les grâces. Les désirs des justes ont autrefois obtenu son premier avénement sur la terre ; il faut que les soupirs de la pénitence le fassent de nouveau descendre dans nos cœurs.

Attirons par une vie plus chrétienne les bénédictions du ciel sur le pontife pieux que le Seigneur dans sa grande miséricorde vient de donner à son peuple. Attirons-les sur toute l'Eglise confiée à ses soins ; sur ce vaste royaume en particulier, dont les souverains en ont toujours été les plus puissants protecteurs ; et enfin sur notre jeune monarque descendu de tant de saints rois, afin qu'il soit l'héritier de leur sagesse et de leur zèle pour la religion, comme il l'est de leur couronne.

—

X^e^ MANDEMENT

Pour faire chanter le Te Deum *en actions de grâces du mariage du roi.*

Louis XV, en épousant Marie Leczinska, donna au pays une reine chrétienne et admirablement charitable. Stanislas, à la vue de l'élévation imprévue de sa fille, lui donna les plus sages avis. Entre autres sages conseils, il lui disait : « Sévère à votre égard, usez d'indulgence envers tout le monde ; feignez d'ignorer la plupart des défauts ; embellissez tout ce qui vous environne ».

24 septembre 1725.

Tout ce qui assure la succession dans les empires, en assure aussi la tranquillité ; et la tranquillité des empires fait toute la sûreté des lois et de la religion. La monarchie a éprouvé plus d'une fois les malheurs qui menacent le trône, quand le prince qui l'occupe voit finir avec lui l'espérance de sa postérité. C'est ce qui faisait désirer si vivement à la nation que notre jeune monarque se hâtât de donner, par un mariage saint et auguste, des héritiers à la couronne.

Nos vœux, mes Frères, sont exaucés, et son choix a surpassé même nos espérances. Les conseils de la chair et du sang, les grands intérêts de la terre, président d'ordinaire aux mariages des souverains : c'est la religion seule qui a proposé celui-ci ; c'est elle qui l'a conclu. Le roi en partageant son trône avec la princesse Marie, y a fait asseoir avec elle à côté de lui la sagesse, la piété, l'humanité, la clémence et toutes les vertus qui en sont les appuis plus fermes et plus durables que les alliances des plus puissants royaumes : c'est l'intérêt qui les forme, et c'est l'intérêt qui un moment après les désunit ; et il n'est pas nécessaire de parcourir nos Annales pour savoir que les grands Etats qui nous ont donné des reines, ne nous ont pas toujours donné des amis et des alliés. La France n'a pas besoin de secours étrangers ; il ne lui faut que de la vertu : et les malheurs du dernier règne nous ont appris qu'elle devait être plus attentive à ne pas réveiller la jalousie de ses voisins par une trop grande puissance, qu'à se mettre à

couvert de leurs entreprises par des alliances, qui souvent endorment nos précautions et qui n'augmentent jamais nos forces.

Rendons, mes Frères, des grâces infinies à celui qui dispose des sceptres et des couronnes, et qui depuis tant de siècles perpétue l'empire des Français dans la maison royale. Il nous a fait le plus grand de tous les dons, en nous donnant une reine sage, pieuse, éclairée, déjà maîtresse du cœur du prince et de ses sujets, et qui va faire revivre parmi nous les jours des Clotilde et des Blanche de Castille. Demandons-lui que de cette sainte alliance naissent des héros, qui mêlent au sang de saint Louis, avec les vertus qui lui sont héréditaires, celles dont elle va encore l'ennoblir et le sanctifier. Demandons-lui que par elle nous soient donnés des princes qui soient nos pères plutôt que nos maîtres ; que notre jeune monarque, l'objet précieux de la tendresse et des espérances de la nation, en croissant en âge et en force, croisse aussi en grâce et en sagesse ; qu'il aime un peuple dont les vœux, les larmes et les prières l'ont conservé à la France ; qu'il commence déjà à partager avec nous nos misères et nos pertes, comme nous partagerons un jour avec lui ses prospérités et sa gloire. Tout est commun entre un bon prince et ses sujets. Nos malheurs sont les siens, comme sa félicité doit être la félicité de son peuple. Il ne saurait être ni grand ni heureux tout seul. C'est la destinée des souverains ; et ils ne seront jamais de grands rois, s'ils n'ont pas été de bons maîtres.

—

XI^e^ MANDEMENT

Pour demander, par des prières publiques, la bénédiction de Dieu sur la résolution que le roi a prise de gouverner l'Etat par lui-même.

Après la disgrâce du duc de Bourbon, Louis XV supprima le titre de premier ministre, et déclara qu'il allait gouverner par lui-même, mais en même temps, il nomma l'évêque de Fréjus ministre d'Etat.

5 juillet 1726.

Dieu, dont les vues sur cette monarchie, mes très-chers Frères, ont toujours été des vues de protection et de miséricorde, et qui n'a jamais semblé nous oublier dans les temps de nos calamités et de nos afflictions, que pour nous combler de nouveaux bienfaits, rassure encore aujourd'hui nos espérances, et nous ouvre une nouvelle ressource à la situation triste et souffrante où malgré les soins et la vigilance des précédents ministres, les guerres du dernier règne, et les changements survenus depuis dans l'Etat, nous avaient laissés.

Le roi vient de nous déclarer qu'étant établi de Dieu pour gouverner ce vaste royaume, il veut le gouverner par lui-même. Les soins du père de famille sont en effet toujours plus tendres et plus éclairés que ceux de ses serviteurs, même les plus fidèles. C'est son patrimoine et son héritage qu'il administre; c'est sa maison qu'il règle ; ce sont ses enfants et ses sujets qu'il gouverne. Aussi dans ce projet inspiré d'en-haut, le roi nous assure qu'il ne se propose que la félicité de ses peuples; que touché de leur amour et de leur fidélité, il veut payer leur tendresse de la sienne, et se donner tout entier à des sujets que l'amour lui attache encore plus que le devoir, et sur le cœur desquels il règne plus absolument que sur leurs biens et sur leurs personnes. La France, mes chers Frères, ne peut manquer d'être heureuse, dès que son amour pour ses maîtres va devenir la mesure de son bonheur; il n'est pas pour nous d'augure plus sûr de notre félicité que celui qui est attaché à notre fidélité.

Quelles actions de grâces ne devons-nous pas rendre à Celui qui tient en ses mains le cœur des rois comme leurs sceptres et leurs empires, d'avoir formé dans celui de notre jeune monarque une si haute résolution, en un âge où les autres princes sont à peine en état de se gouverner eux-mêmes ; où les plaisirs deviennent leurs soins les plus importants ; et où, déchargés du poids de la souveraineté, il n'y a de sérieux dans leur vie et dans leur personne que le titre auguste et sacré qui nous les a donnés pour maîtres !

Pour attirer du ciel sur son gouvernement les secours et les bénédictions dont il a besoin, le roi nous ordonne de vous demander pour lui vos vœux et vos prières. Et dans quelle occasion furent-elles jamais plus justement demandées ? C'est pour nous que nous prions en priant pour nos maîtres ; ce sont des grâces que nous demandons pour nous, en demandant pour eux les vertus qui font les bons rois ; un règne juste et saint est le plus grand don que Dieu puisse faire à la terre. Demandons-lui donc, mes très-chers Frères, qu'il envoie du haut du ciel sur notre jeune

monarque cette sagesse qui préside aux conseils éternels ; qu'il lui donne un cœur tendre pour ses peuples ; cette humanité qui affermit toujours l'autorité ; cette modération qui, en respectant les lois, rend le trône plus respectable ; qui se renfermant dans la vaste étendue de ses Etats, est plus occupée d'en corriger les abus et d'en soulager les misères, que d'en étendre les bornes, et qui laisse à ses voisins le funeste honneur de commencer les guerres, et ne veut vaincre que pour avoir la gloire de les finir. Demandons à Dieu qu'il réunisse dans son âme royale toutes les grandes qualités des saints rois qui ont autrefois gouverné la France ; que son règne nous rappelle la gloire du règne de son auguste bisaïeul qu'il va se proposer pour modèle[1] ; qu'il voie comme lui autour de son trône les enfants de ses enfants ; et qu'enfin un règne qui commence sous des présages si heureux, soit le règne de la paix, de la piété, de la gloire et de l'abondance.

—

XII^e^ MANDEMENT

Pour faire chanter le Te Deum *en actions de grâces du rétablissement de la santé du roi.*

20 août 1726.

Nous vous demandions, il y a peu de jours, mes Frères, des prières publiques pour attirer les grâces et les secours du ciel sur les prémices favorables du gouvernement de notre jeune monarque. Hélas ! dans le temps même que nos temples retentissaient encore de supplications et d'actions de grâces, la main de Dieu l'a frappé, et nos chants de joie se sont changés en deuil et en des frayeurs mortelles. Il venait de se donner tout à nous, et de charger un âge encore tendre de tout le poids de la royauté ; et à peine commençions-nous à le posséder et à jouir des premiers fruits de son amour pour nous, que nous avons été menacés de le perdre.

Ce précieux reste de tant de princes, cette étincelle heureuse, seule échappée de l'extinction et du débris de toute la maison royale ; ce gage unique et auguste de l'affermissement du trône et de la tranquillité domestique ; ce don de Dieu laissé à la nation pour la consoler de ses malheurs et de ses pertes ; ce signe sacré, que le ciel, après un déluge de sang et de carnage, a montré à l'Europe, pour être comme le garant de la cessation des fléaux publics et de la paix des peuples et des nations ; le Seigneur qui nous l'avait donné dans sa miséricorde, a été déjà plus d'une fois sur le point de nous l'ôter dans sa colère[1].

Voudrait-il nous faire priser davantage son bienfait, en nous menaçant si souvent de le reprendre ? Mais si notre amour pour le roi pouvait devenir la sûreté de sa vie ; s'il ne fallait, pour le conserver toujours à son peuple, que sentir toute la grandeur du bienfait qui nous l'a laissé ; si la durée de notre reconnaissance pouvait répondre de celle de ses jours ; en un mot, si nos cœurs décidaient de ses destinées : hélas ! que resterait-il à souhaiter pour lui, et que pourrions-nous avoir encore à craindre nous-mêmes ? La France serait le plus heureux peuple de l'univers ; et le Seigneur nous comblerait tous les jours de nouvelles faveurs, s'il en mesurait l'abondance et l'excès sur celui de notre tendresse pour nos maîtres.

Dieu ne veut donc punir en les frappant, que notre peu de fidélité pour lui. Ce sont nos crimes tout seuls, qui d'ordinaire font tous nos malheurs ; eux seuls, dans ces jours de deuil, dont le souvenir est encore si récent, nous enlevèrent à la fois tant de princes, les appuis du trône et l'espérance de la monarchie. Les successions des branches régnantes n'ont jamais manqué parmi nous que dans les temps où la corruption des cours et le débordement des mœurs publiques attiraient sur nous la colère du ciel. Le sang royal cessait alors de couler des pères aux enfants ; Dieu livrait à l'esprit de révolte et de dissension les grands et le peuple ; et la confusion publique expiait les crimes publics. Les tristes exemples des siècles passés doivent devenir une instruction pour le nôtre. Dieu châtie toujours les iniquités des nations en leur ôtant les bons rois, ou en leur en donnant dans sa colère ; il vient donc de sauver son peuple en nous conservant le roi : *Egressus es in salutem populi tui, in salutem cum Christo tuo*[2]. Que la vivacité de nos actions de grâces réponde donc à celle de nos frayeurs.

[1] Bel hommage à Louis IV.

[1] Ces paroles semblent l'écho du *Petit-Carême*, et montrent la touchante affection de Massillon pour son jeune roi.

[2] Orat. Habac., III, 13.

Mais souvenons-nous que notre fidélité envers Dieu est la seule reconnaissance qu'il nous demande. Il y a longtemps qu'il nous châtie, et nous nous en plaignons tous les jours; il a versé sur nous successivement tous les fléaux de sa colère ; il vient de nous montrer le seul et le plus formidable dont il restait, pour ainsi dire, encore à sa justice de nous affliger, en frappant le roi. N'attendons la fin de nos malheurs que de celle de nos crimes. Les voies singulières par où il a conduit notre jeune monarque sur le trône, nous annoncent des desseins singuliers de miséricorde sur nous. C'est un nouveau Moïse, seul sauvé par une protection miraculeuse de toute son auguste race, pour délivrer sans doute un jour son peuple du joug de l'oppression et de la misère. Déjà, comme un saint roi de Juda, ses yeux vont chercher des hommes fidèles, pour les faire asseoir auprès de lui : *Oculi mei ad fideles terræ, ut sedeant mecum*[1]. Il veut que le sage modérateur de son enfance le devienne aussi de son règne[2]; que les mêmes principes d'humanité, de justice, de religion, qui ont formé ses premières mœurs, forment les règles de son gouvernement; et que les mêmes mains qui lui ont montré les périls et les devoirs de la couronne, lui aident à la soutenir. Ne rendons pas inutiles, mes chers Frères, des présages si heureux ; et ne tournons pas contre nous, en continuant d'irriter le ciel, les grands avantages qu'ils nous promettent.

—

XIII^e^ MANDEMENT

Pour la publication du Jubilé de l'année sainte.

3 février 1727.

Nous vous annonçons toujours, mes chers Frères, avec une nouvelle joie, les grâces et les remèdes que l'Eglise ne se lasse point d'offrir à notre faiblesse ; que manquerait-il à notre consolation, si les fruits que vous en devez retirer, répondaient à nos vœux et à vos besoins ?

Vous attendiez avec impatience ce temps heureux d'indulgence et de propitiation , et vous regardiez avec une sainte jalousie, les royaumes et les églises qui en avaient déjà été favorisés[1]. Le salut que vous attendiez, est enfin arrivé, mes chers Frères : *La grâce de Dieu, notre Sauveur, a paru au milieu de vous; mais c'est afin que, renonçant à tous vos désirs injustes et criminels, vous viviez au milieu du siècle avec cette piété, cette justice, cette sage sobriété*, qu'exige la sainteté de votre vocation[2].

Sous la loi de Moïse, en cette grande année jubilaire que l'Eglise appelle sainte, les terres se reposaient, les esclaves recouvraient leur liberté, les familles rentraient en possession de leurs biens aliénés, toutes les dettes étaient anéanties, chacun revenait à sa première condition. Ce n'était là, mes chers Frères, que les ombres de l'avenir : ces terres qui se reposaient, nous figuraient ce repos éternel où nous serons délivrés de toutes les sollicitudes de la terre, et après lequel nous devons sans cesse soupirer; ces esclaves qui recouvraient leur liberté, c'est nous-mêmes qui, jusqu'ici sous la servitude du démon et du péché, allons rentrer dans la liberté des enfants de Dieu ; ces biens aliénés qui revenaient à leurs maîtres, ce sont les biens de la grâce, que nous avions pour ainsi dire aliénés, l'innocence et la justice que nous avions perdues, notre patrimoine en Jésus-Christ que nous avions dissipé, et que la bonté de Dieu va nous rendre ; enfin ces dettes anéanties sont nos crimes qui nous rendent redevables à la justice divine, et que le sang de Jésus-Christ va effacer : nous allons rentrer dans notre première condition, dans cet état heureux où la grâce du baptême nous avait d'abord établis.

Voilà, mes chers Frères, les dons inestimables que l'Eglise vous offre. Plus ils sont grands, plus les dispositions pour les recevoir doivent être saintes. Les dons de Dieu ne sont pas pour les âmes qui ne veulent pas revenir sincèrement à Dieu. Si notre pénitence n'est que sur notre langue et dans la simple confession de nos fautes, comme peut-être elle l'a toujours été jusqu'ici ; si le cœur n'y a point de part, il n'en aura point aussi aux grâces de l'Eglise; le temps de miséricorde deviendrait un temps rigoureux de justice pour nous ; et nous ajouterions à nos crimes celui d'avoir abusé du remède qui devait les expier.

[1] Ps. c, 6.

[2] Massillon était lié avec Fleury, et recourut à lui plusieurs fois dans ses charités et ses bonnes œuvres.

[1] Le Jubilé du quart de siècle (1725), avait été retardé en France à cause des troubles du jansénisme.

[2] Tit., II, 11, 12.

Mais nous avons de vous, mes chers Frères, des espérances plus consolantes. *Approchons donc avec confiance de ce trône de grâce pour y trouver la miséricorde et le salut que nous attendons*[1] ; offrons à Dieu les gémissements d'un cœur touché ; ne bornons pas même nos prières et nos supplications à nos propres besoins ; que les maux de l'Eglise nous touchent ; que les périls de la foi et les tristes divisions qui l'affaiblissent, raniment notre zèle et affermissent notre soumission ; que les calamités de la guerre, dont nous sommes menacés et que nous n'avons déjà que trop longtemps éprouvées, réveillent encore nos vœux et nos soupirs. Désarmons le bras de la colère de Dieu, prêt à tomber sur nous ; demandons-lui cette paix que le monde ne veut et ne peut pas donner; attirons sur les princes et sur les rois cet esprit de concorde qui lie les cœurs, qui réunit les intérêts, qui calme les animosités, qui prévient les dissensions et les troubles.

Demandons pour le roi surtout cette sagesse qui prévient les années , ce cœur docile aux bons conseils , cette sensibilité aux misères publiques que de sages instructions lui ont de bonne heure inspirée, et lui inspirent encore tous les jours ; la fécondité de son auguste mariage, et un règne qui soit plutôt le règne de la paix, de l'abondance et de la justice, que des guerres et des victoires.

Secondons les pieuses intentions et les désirs fervents du saint pontife[2] que le Seigneur dans sa miséricorde a donné à son Eglise, et qui ne cesse de lever les mains au ciel, pour détourner les fléaux que la justice de Dieu semble nous préparer. Nous obtiendrons ce que nous demandons, si nous le demandons avec foi. Les prières communes de l'assemblée des fidèles ont un accès privilégié auprès du trône de la majesté divine ; et l'Esprit-Saint qui les inspire et qui les forme dans les cœurs, est toujours exaucé.

[1] Hebr., IV, 16.

[2] Benoît XIII. On doit remarquer, dans ces mandements, avec quelle tendre vénération Massillon parle toujours du Souverain Pontife.

—

XIVe MANDEMENT

Pour faire chanter le Te Deum *en actions de grâces de l'heureux accouchement de la reine.*

2 septembre 1727.

Dieu répand la fécondité sur la maison royale, mes chers Frères : il nous ouvre des espérances qui en assurant un jour la succession du trône, assureront la tranquillité de la monarchie. La piété de notre auguste reine vient déjà d'être récompensée par la naissance de deux princesses : le ciel achèvera d'exaucer ses vœux et les nôtres ; et d'elle naîtra le successeur de tant de grands rois, et l'héritier d'un si vaste et si florissant royaume. Les faveurs dont la bonté de Dieu vient de nous combler, en éloignant de nous le fléau de la guerre, nous répondent de celles qu'il nous prépare. Hâtons-les, mes chers Frères, par nos prières et par nos actions de grâces. Demandons-lui qu'il nous conserve un roi qu'il nous a donné dans sa miséricorde ; qu'il continue à répandre ses bénédictions sur la reine; et qu'il prolonge les jours du ministre respectable qui préside à leurs conseils, et qui ne fait usage de l'autorité qui lui est confiée que pour le bonheur de la France, et pour le soulagement et la consolation des peuples.

—

XVe MANDEMENT

Pour ordonner une procession générale, et faire chanter le Te Deum *en actions de grâces de la naissance d'un dauphin.*

14 septembre 1729.

Les vœux de la France, mes très-chers Frères, sont enfin exaucés. Dieu, qui pour nous faire sentir l'instabilité des choses humaines, se plaît, ce semble, à faire passer sans cesse les sceptres et les empires d'une race à une race nouvelle, continue, par une miséricorde singulière, à perpétuer, depuis un nombre étonnant de siècles, l'empire Français dans la maison royale. Il vient enfin d'accorder un successeur au trône , un nouveau soutien à la monarchie , un gage de la paix et de la tranquillité à toute l'Europe. Le sang de saint Louis ne cessera pas de couler ; la race des justes ne manquera pas ; et leurs neveux posséderont jusqu'à la fin l'héritage que le ciel accorda dès le commencement à la piété et à

la valeur de leurs augustes ancêtres. Toutes les nations qui nous sont connues, après une certaine révolution de temps et d'années, ont plus d'une fois changé de maîtres ; de nouveaux noms y sont montés sur le trône à la place des anciens, dont la postérité était ou éteinte, ou chassée par des usurpateurs de l'héritage de ses pères. Les guerres, les dissensions domestiques, le renversement même de la foi ; en un mot, la désolation des peuples et des empires a presque toujours été le fruit de ces tristes mutations. La France seule conserve encore ses anciens maîtres ; et avec eux, elle conserve encore la foi de ses pères, les lois primitives de la monarchie, les maximes anciennes et respectables de l'Eglise et de l'Etat. Si les vices de la nation la rendent indigne d'une faveur si signalée, Dieu l'accorde sans doute à la fidélité et à l'amour qu'elle a toujours eus pour ses rois. Oui, mes très-chers Frères, le nouveau prince, que le ciel vient d'accorder à nos désirs, assure nos fortunes, la tranquillité de nos villes, l'état de chaque citoyen, et fournit au ministre sage [1] qui semble tenir en ses mains la destinée de toute l'Europe, des moyens sûrs de pacifier les rois et les nations, et de soulager les peuples à qui le malheur des temps, les soupçons et les préparatifs d'une guerre incertaine, n'ont pas encore permis de respirer de leurs calamités passées, et de jouir des douceurs et des avantages de la paix.

Il serait inutile, mes Frères, de vous exhorter de joindre vos actions de grâces à celles de l'Eglise, pour le don inestimable dont la bonté de Dieu vient de nous favoriser. Vous l'aviez souhaité et demandé au ciel avec trop de zèle, pour ne lui en pas marquer la plus vive reconnaissance. Attirons donc non-seulement par nos actions de grâces, mais encore par la sainteté de nos mœurs, sur cet enfant précieux, toutes les bénédictions, qui peuvent en faire un jour un prince selon le cœur de Dieu. Les bons rois sont toujours la récompense de la piété des peuples ; rendons-nous dignes des faveurs du ciel ; il ne cessera pas de nous protéger, tandis que nous ne cesserons pas de lui être fidèles.

[1] Le cardinal de Fleury.

XVI[e] MANDEMENT

Pour la seconde visite générale du diocèse.

On a encore les procès-verbaux de cette visite comme de la précédente et de la suivante.

1[er] février 1730.

Nous venons de terminer, mes très-chers Frères, la première visite générale de ce vaste diocèse. Si nous y avons trouvé de la consolation dans le zèle de beaucoup de ministres, qui partagent avec nous la sollicitude pastorale ; Dieu n'a pas permis que notre joie ait été pleine et entière. Les besoins infinis du peuple immense que la Providence nous a confié ; la multitude d'ouvriers que nous avons établis pour le conduire, et parmi lesquels il est difficile qu'il ne s'en trouve quelques-uns moins fidèles à l'esprit de leur vocation ; les désordres publics qui sont toujours les tristes suites de leur infidélité ; la misère même, les calamités des campagnes que nous avons visitées ; tout cela a rempli notre cœur d'amertume. Nous avons tremblé sous le poids formidable de notre ministère et sous l'immensité de nos devoirs ; et vous savez que nous avons paru au milieu de vous, pour parler avec l'Apôtre, pénétrés de crainte et de frayeur à la vue de nos obligations et des vôtres : *In timore, et tremore multo fui apud vos* [1]. Mais le fardeau qui alarme notre faiblesse n'abat point notre confiance ; elle serait vaine sans doute, si nous n'attendions de ressource que de nous-même ; mais, outre que toute notre confiance est en celui qui nous envoie, et qui nous a promis d'être avec nous jusqu'à la fin ; tant de saints évêques qui ont été les premiers pasteurs de cette église, et qui l'ont sanctifiée par leurs travaux et par leur sang, demanderont pour nous et pour les peuples qu'ils acquirent à Jésus-Christ, une partie de la force et de l'esprit épiscopal dont ils furent remplis. Ils ne permettront pas qu'une portion si illustre et si ancienne de l'héritage de Jésus-Christ, le fruit de leurs souffrances et de leur prédication apostolique, perde tout son éclat entre les mains d'un indigne successeur.

Ainsi, mes chers Frères, nos soins doivent croître et se ranimer, à mesure que, connaissant mieux les besoins de nos églises, nous voyons multiplier nos devoirs. Nous vous

[1] I Cor., II, 3.

annonçons donc une seconde visite générale : et c'est une nouvelle de paix et de charité que nous prétendons vous annoncer ; afin que, selon le langage de l'Apôtre, *lorsque nous serons de nouveau présent parmi vous, nous trouvions en vous un sujet de nous glorifier de plus en plus en Jésus-Christ* [1]. Car, mes Frères, vous seuls pouvez être la gloire et la consolation de notre épiscopat, puisque vous seuls en êtes les coopérateurs. *Ayez soin seulement*, pour continuer à nous servir des expressions de l'Apôtre, *ayez soin de vous conduire d'une manière digne de l'Evangile de Jésus-Christ, afin que je voie moi-même, étant présent parmi vous, ou que j'entende dire en étant absent, que vous demeurez fermes dans un même esprit, combattant tous d'un même cœur pour la foi de l'Evangile* [2].

Renouvelons-nous donc tous ensemble, mes Frères, dans cet esprit de zèle et de charité, qui fait toute la consolation comme tout le succès de nos fonctions. Rappelons-nous sans cesse, selon l'avis de l'Apôtre, le souvenir de ces saints pasteurs, qui annoncèrent les premiers la parole de l'Evangile à nos peuples ; et en considérant quelles furent les bénédictions abondantes de leur ministère, et par quelle fin ils couronnèrent leurs travaux, imitons leur foi : *Mementote præpositorum vestrorum, quorum, intuentes exitum conversationis, imitamini fidem* [3]. Confondons-nous de nous trouver si peu conformes à ces anciens modèles ; ce n'est pas un reproche que nous voulons vous faire pour vous contrister ; ce n'est qu'un nouveau motif que nous vous proposons, pour vous soutenir, et vous encourager comme nous dans l'exercice pénible de nos fonctions.

Car du reste, mes chers Frères, pour finir avec le même Apôtre, *Dieu m'est témoin avec quelle tendresse je vous aime tous dans les entrailles de Jésus-Christ ; et ce que je lui demande, est que votre charité croisse de plus en plus en lumière et en toute intelligence, afin que vous sachiez discerner ce qui est meilleur et plus utile ; que vous soyez purs et sincères, et que vous marchiez jusqu'au jour de Jésus-Christ*, (ce jour terrible de la visite du prince des pasteurs, dont la nôtre n'est que la préparation et l'attente), *sans que votre course soit interrompue par aucune chute ; et que pour la gloire et la louange de Dieu, vous soyez remplis des fruits de justice par Jésus-Christ* [1].

[1] Philip., I, 25, 26.
[2] Ibid., 27.
[3] Hébr., XIII, 7.

XVII[e] MANDEMENT

Pour faire chanter le Te Deum *en actions de grâces de la naissance de Monseigneur le duc d'Anjou.*

22 septembre 1730.

Nous demandions, mes chers Frères, et n'osions presque nous promettre que Dieu daignât encore favoriser la monarchie et la maison royale, de la naissance d'un nouveau prince. Ce sont là de ces dons singuliers que le ciel réserve dans sa miséricorde pour récompenser la piété des rois et des peuples, et assurer la tranquillité des empires. Que nous reste-t-il à désirer, mes chers Frères, sinon de nous rendre de plus en plus dignes des bienfaits de Dieu, et lui demander que a même protection miséricordieuse, de qui nous tenons ces gages précieux de notre sûreté, nous les conserve, et qu'elle verse dans le cœur de ces jeunes princes la crainte de son nom, l'amour des peuples, et la sensibilité aux misères publiques, qui a toujours fait la gloire la plus sûre et la plus durable des bons rois ?

Qu'ils vivent longtemps sous les yeux d'un père auguste et religieux, qui ne fait usage d'une puissance, si redoutable autrefois à l'Europe, que pour la pacifier et rendre ensuite les peuples heureux.

Qu'ils jouissent jusqu'à l'âge le plus mûr des exemples et de la tendresse d'une reine pieuse dont les vertus autant que l'heureuse fécondité comblent tous nos souhaits.

Ainsi élevés sous un règne heureux et pacifique, ils le transmettront à nos neveux ; et la France, en voyant perpétuer le sang de saint Louis sur le trône, verra perpétuer avec lui sa gloire et sa félicité.

[1] Philip., I, 8 et suiv.

XVIII^e MANDEMENT

Pour faire chanter le Te Deum *en actions de grâces de la prospérité des armes du roi.*

7 janvier 1734.

Dieu vient de bénir, mes chers Frères, les intentions pacifiques du roi et la justice de ses armes. Nous ne saurions assez en rendre nos actions de grâces au souverain dispensateur qui dispose du sort des batailles et des empires. Mais comme les guerres sont d'ordinaire des fléaux destinés à punir nos crimes, et que les victoires les plus éclatantes sont toujours onéreuses aux peuples même victorieux; demandons-lui en même temps qu'il réunisse les cœurs et les intérêts des princes chrétiens; sollicitons le retour d'une paix préférable à toutes les conquêtes; et obtenons de ses anciennes miséricordes sur la monarchie que l'étincelle de dissension qui vient de se rallumer et qui menace d'embraser toute l'Europe, s'éteigne dans sa naissance et ne nous replonge pas dans des troubles sur lesquels les larmes que nos peuples ont versées, ne sont pas encore bien essuyées [1].

—

XIX^e MANDEMENT

Pour faire chanter le Te Deum *en actions de grâces de la prise du château de Milan.*

Dans cette campagne de 1734, non-seulement les armées françaises l'emportèrent en Italie sur les soldats de l'empereur Charles VI, mais encore au bord du Rhin; le maréchal de Villars prit Milan et finit sa glorieuse carrière à 82 ans.

28 janvier 1734.

Les nouvelles prospérités dont le Seigneur continue de favoriser la justice des armes du roi, exigent de nous, mes très-chers Frères, de nouvelles actions de grâces. Il est juste que les marques publiques de notre reconnaissance suivent de près la rapidité de ses bienfaits. Mais moins éblouis de nos succès que touchés des calamités qu'entraîne toujours la guerre, mêlons à nos actions de grâces des désirs chrétiens de paix et de concorde. Entrons dans les sentiments de l'Eglise, cette mère commune qui ne voit jamais qu'avec douleur les nations que la même foi et la même espérance réunit dans son sein, armées les unes contre les autres. Elle est toujours cette tendre *Rachel qui pleure la perte de ses enfants* [1]; unissons-nous à ses vœux, et demandons avec elle à Celui qui tient en ses mains le cœur des rois, et qui inspire les bons conseils à leurs ministres, qu'il abrége ces jours de confusion et de colère, toujours funestes à tous les peuples armés, puisque les uns y gémissent de leur perte et de leurs défaites, et les autres des charges et des efforts dont il leur faut acheter la victoire. En nous conformant ainsi aux vues de l'Eglise, nos actions de grâces et nos prières animées de son esprit monteront avec plus de confiance devant le trône du Dieu de paix et de dilection. Il regardera avec des yeux de protection et de miséricorde les intentions pures et pacifiques du roi; et s'il n'accorde pas à nos désirs et aux siens la paix qu'il a toujours aimée et qui est comme née avec lui, et a commencé de régner avec lui en Europe, il continuera à lui accorder des victoires qui en inspireront le désir aux puissances ennemies qui l'ont troublée.

—

XX^e MANDEMENT

Pour faire chanter le Te Deum *en actions de grâces de la victoire remportée en Italie sur les Impériaux par les troupes du roi et celles du roi de Sardaigne.*

28 juillet 1734.

Laissons à ceux qui ne jugent jamais des événements que par les vues fausses et bornées de la sagesse humaine, à s'enorgueillir et à ne chanter que des chants d'allégresse sur nos victoires. Pour nous, mes chers Frères, instruits dans les lumières de la foi, pensons avec une sainte frayeur que la colère de Dieu doit être bien irritée contre les hommes, puisque malgré le désir universel de la paix, que les longues calamités des dernières guerres avaient inspiré à tous les peuples de l'Europe et aux souverains qui les gouvernent; le fléau terrible de la discorde leur a remis les armes à la main avec une nouvelle fureur, et inonde encore la terre du sang de ses habitants. Il est vrai que Dieu favorise visiblement la justice des armes du roi. Tout victorieux qu'il est, il est encore un roi pacifique; il souhaite la paix

[1] Le pacifique évêque de Clermont ne se rappelait jamais qu'avec douleur les guerres de Louis XIV, sur lesquelles il avait gémi même du vivant du grand roi.

[1] Rachel plorans filios suos, et noluit consolari quia non sunt. — Math., II, 18.

pour ses peuples ; et ses souhaits sont récompensés par des victoires. Mais les victoires sont toujours des bienfaits d'un Dieu irrité contre les hommes.

Quel spectacle en effet, mes Frères, nous offre celle même que nous venons de remporter ! un carnage si affreux et si nouveau du côté des ennemis et du nôtre, qu'on n'en trouve presque d'exemple que parmi les peuples barbares. Eux seuls peuvent triompher d'une journée aussi sanglante et aussi meurtrière; pour nous, elle couvre même de deuil l'éçlat de notre victoire; elle accompagne nos témoignages publics de reconnaissance envers le Dieu des armées, d'une tristesse d'humanité et de religion, et mêle à nos actions de grâces les larmes que nous ne pouvons nous empêcher de verser sur la mort de nos proches, de nos amis, et de tant de vaillants sujets qui viennent de sacrifier généreusement leur vie pour la gloire du prince et pour les intérêts de l'Etat.

Quels trophées pourrions-nous donc élever sur un champ de bataille tout couvert des corps entassés et des membres épars de tant de milliers de chrétiens? Transportons-nous-y en esprit, mes Frères ; et de ce lieu souillé de tant de ruisseaux de sang, et si lugubre même pour nous malgré notre victoire ; de ce lieu dont nous ne sommes demeurés les maîtres que pour y lire et méditer à loisir l'instabilité des choses humaines et les malheurs inévitables des guerres ; présentons au Dieu de paix ce spectacle si capable d'émouvoir ses entrailles paternelles ; faisons monter jusqu'à lui la voix de tant de sang répandu ; et que cette voix, loin de solliciter comme autrefois sa vengeance, la calme et la désarme ; arrachons de ses mains, par nos supplications, le glaive que sa justice fait de nouveau briller sur nos têtes ; promettons-lui des mœurs plus saintes, et il nous accordera des jours plus tranquilles ; faisons cesser les crimes qui l'irritent, et il suspendra les fléaux qui nous affligent. Les prières qu'on lui adresse pour la paix après la victoire, sont toujours plus sûrement exaucées. C'est la religion qui les inspire ; c'est l'Eglise alors elle-même qui prie par notre bouche ; c'est l'Esprit de Dieu qui demande pour nous et qui forme en nous ces gémissements secrets ; et le Seigneur ne rejette jamais des prières qu'il a formées lui-même dans nos cœurs.

Allons donc, mes chers Frères, nous assembler au pied de ses autels, plus touchés des horreurs qu'entraîne la guerre que de la gloire de nos succès. Ne demandons pas à un Dieu, qui n'est descendu sur la terre que *pour y éteindre dans son sang toutes les inimitiés et réconcilier l'univers ;* ne lui demandons pas que son glaive achève d'exterminer les nations armées contre nous ; ces prières de sang retomberaient sur nos têtes. Demandons-lui cette paix que les rois, que les victoires, que le monde ne saurait donner, et qui ne peut être l'ouvrage que de ses miséricordes infinies ; demandons-lui *que les peuples et les rois réunis enfin et reconciliés, ne soient plus occupés qu'à le servir* ; et que, plus jaloux d'étendre le règne de la foi que les bornes de leur empire, ils ne prennent plus les armes que pour porter ensemble l'étendart de la religion et la gloire du nom chrétien jusqu'à ces nations infidèles, qui doivent être appelées un jour à la connaissance de l'Evangile : *In conveniendo populos in unum et reges, ut serviant Domino* [1].

—

XXI[e] MANDEMENT

Pour faire chanter le Te Deum *en actions de grâces de la prise de Philipsbourg* [2].

11 août 1734.

Les succès continuels qui accompagnent partout les armes du roi, mes chers Frères, justifient tous les jours une guerre que les motifs trop ordinaires de gloire n'auraient jamais fait entreprendre à un jeune monarque, dont la sagesse et la modération, connue même de nos ennemis, ne se proposait que de rendre ses sujets heureux par un règne doux et pacifique. Il n'est armé que pour défendre la cause de l'innocent et de l'opprimé, et protéger la liberté d'une nation alliée [3], de tout temps en possession de se choisir ses maîtres.

Aussi Dieu, protecteur de ces droits inviolables, qui font toute la sûreté des peuples et des empires, anime nos troupes d'une valeur au-dessus même de cette valeur si naturelle au sang français. Les difficultés des entreprises leur en facilitent le succès ; les

[1] Ps. CI, 23. — [2] Philipsbourg est maintenant dans le grand-duché de Bade. — [3] La Pologne.

eaux conjurées ne semblent rendre leurs conquêtes impossibles que pour les rendre plus glorieuses et chaque jour est marqué par de nouvelles victoires. L'Espagne notre alliée, et rentrée en possession de son ancienne valeur, recouvre rapidement les couronnes que le malheur des temps lui avait enlevées ; et le prince qui les avait usurpées, les perd, pour en avoir voulu mettre une étrangère sur la tête d'un usurpateur. Nos ennemis défaits en Italie y trouvent à peine un asile pour ramasser les débris de leur armée, et se mettre en sûreté ; et le plus fameux de leurs généraux n'est venu se présenter à la nôtre en Allemagne, que pour être témoin de la valeur de nos soldats, et spectateur tranquille de la conquête qu'ils viennent de faire à ses yeux, de la plus importante place de l'empire.

Des prospérités si suivies exigent d'autant plus de nous, mes chers Frères, des marques solennelles de reconnaissance envers le souverain dispensateur des événements, qu'elles pourront enfin ouvrir les yeux à nos ennemis sur l'injustice de leurs projets et redonner à l'Europe une paix toujours préférable aux plus éclatantes victoires. Ne cessons pas, mes Frères, de la demander à celui seul qui peut la donner ; et que cette prière, si digne de la religion, accompagne et sanctifie toujours la joie publique et la célébrité de nos actions de grâces.

—

XXII[e] MANDEMENT

Pour faire chanter le Te Deum *en actions de grâces de la victoire remportée en Italie sur les Impériaux par les troupes du roi et celles du roi de Sardaigne.*

22 octobre 1734.

La paix que l'Eglise ne cesse de demander pour ses enfants, et que nous devons, mes chers Frères, sans cesse demander avec elle, semble s'éloigner tous les jours de nous. Dieu irrité contre les crimes des hommes se sert des hommes mêmes pour exercer envers eux ses vengeances ; et en les armant les uns contre les autres, il les punit, en les rendant eux-mêmes les instruments de ses châtiments et de sa colère. Tant de sang déjà répandu n'apaise pas encore sa justice : un nouveau combat en Italie, encore plus sanglant que le premier, vient de donner un spectacle affreux à toute l'Europe. Mais au milieu de tant d'horreurs, le Dieu de Charlemagne et de saint Louis fait briller sur la France, et sur le successeur de leur couronne et de leur foi, des signes éclatants de protection et de bienveillance. La victoire nous suit partout ; l'audace, les ruses, les efforts de nos ennemis finissent toujours par la honte de leur défaite. Ils peuvent surprendre la vigilance de nos troupes ; mais ils ne peuvent résister à leur valeur, et ils sont battus, dès que nous sommes à portée de combattre. Nos frontières et l'intérieur du royaume sont à couvert des ravages et des autres calamités de la guerre ; et tandis que nos ennemis voient leurs terres désolées, et tout leur pays en proie à la licence du soldat, le laboureur chez nous cultive en paix nos campagnes, et le citoyen, tranquille autour de son foyer, en recueille les fruits, et se trouve heureux de les partager entre les besoins de sa famille et ceux de l'Etat.

Ne nous glorifions pas, mes Frères, de ces avantages ; *ne mettons pas*, comme nous exhorte le Prophète, *notre confiance et notre sûreté dans notre arc ni dans notre glaive*. Nos armes ne sont victorieuses, et nos troupes invincibles, que parce que Dieu combat pour nous. La même main qui nous protége, peut aussi nous abandonner ; et d'autant plus que, malgré nos victoires, nous devons toujours regarder la guerre comme un fléau que nos crimes nous ont attiré. Méritons la continuation des faveurs du ciel, en déplorant la triste nécessité qui nous arme contre nos frères ; que nos victoires deviennent elles-mêmes pour nous de nouveaux motifs de souhaiter la paix ; sanctifions toujours par ce désir nos actions de grâces ; elles en seront bien plus agréables à celui qui est le Dieu et le Père de nos ennemis comme le nôtre. Sa tendresse se réveillera sur eux et sur nous ; il conciliera les intérêts qui nous divisent et qui paraissent irréconciliables à la sagesse humaine ; il éclaircira ce chaos de prétentions opposées, où toute la raison de l'homme se perd, et qui semble nous annoncer une guerre éternelle. Les Etats et les empires, après tant de tristes convulsions qui les agitent, prendront enfin une consistance fixe et assurée. Celui qui sut tirer du premier chaos l'harmonie et l'ordre de l'univers, saura bien tirer du trouble même et de la confusion où sont la plupart des peuples et des Etats de l'Europe, l'arran-

gement qui doit y établir l'ordre et la tranquillité. La paix descendue du ciel y réunira les cœurs et les intérêts; et nous bénirons avec nos ennemis les miséricordes infinies du Seigneur qui aura bien voulu la donner à la terre.

—

XXIII[e] MANDEMENT

Sur le retranchement de quelques fêtes.

29 août 1736.

L'Eglise, toujours attentive à ménager à ses enfants de nouveaux moyens de salut, leur a proposé dès le commencement les exemples des saints, dont les vertus avaient le plus éclaté sur la terre; et afin que ces grands exemples fissent sur nous encore plus d'impression, elle a consacré par un saint repos et par un culte public les jours destinés à honorer leur triomphe. Mais à mesure que la foi des peuples s'est refroidie, et que ces solennités saintes se sont multipliées, une loi si sage et si utile n'a servi qu'à multiplier les transgressions. Elle est devenue onéreuse et comme impraticable aux gens de la campagne en leur interdisant le travail, l'unique ressource de leur misère; et le repos ordonné dans ces jours saints n'a été pour beaucoup d'autres qu'une occasion de les profaner par les jeux, la fréquentation des cabarets, et d'autres excès, suite ordinaire de l'oisiveté et de la grossièreté des peuples dans les campagnes. Ce sont ces inconvénients si publics et si honteux à la religion que nous avons résolu de prévenir, à l'exemple de la plupart des évêques de l'Eglise de France.

XXIV[e] MANDEMENT

Pour la troisième visite générale de son diocèse.

Ce mandement est rempli des sentiments les plus touchants, les plus tendres et les plus pieux.

5 mars 1738.

En vous annonçant aujourd'hui, mes très-chers Frères, notre troisième visite générale, et vous disant, avec l'Apôtre aux fidèles de Corinthe : *Ecce tertio... venio ad vos* [1] ; nous pouvons bien ajouter avec lui, lorsque allant à Jérusalem, il visitait les fidèles de l'Asie, que ce sera ici la dernière fois, que nous aurons la consolation de passer par vos églises. La patience divine n'a déjà que trop prolongé la durée de notre épiscopat et différé de vous donner à notre place un pasteur selon son cœur, qui répare nos fautes, qui coopère plus fidèlement que nous à ses desseins de miséricorde sur vous, et achève en vous l'œuvre de l'Evangile, que nous n'avons encore que faiblement commencée. En attendant la fin de notre carrière, dont le terme ne saurait être loin, nous ne cesserons de vous porter dans nos entrailles paternelles; et les infirmités de l'âge n'affaibliront jamais le tendre amour que nous avons toujours conservé pour nos peuples : trop heureux si notre tendresse vous avait été aussi utile qu'elle a été réelle et sincère ! Préparez-vous donc, mes très-chers Frères, à recevoir en notre personne Jésus-Christ lui-même, *le souverain pasteur et l'évêque de nos âmes* [1] : c'est lui dont nous ne sommes que les faibles organes, qui va vous visiter, vous consoler et vous instruire par notre bouche. Quand même, comme le disait encore le même apôtre aux fidèles de Corinthe, notre présence n'aurait rien *que de faible et de commun* aux yeux des sens, et que notre *discours paraîtrait vulgaire et contemptible* [2] à la fausse sagesse de l'orgueil; c'est toujours Jésus-Christ qui vous parlera en nous; c'est lui qui vous apparaîtra en notre personne et qui se cachera sous les dehors humiliants de nos faiblesses et de notre mortalité. Préparez donc les voies à ce pontife des biens éternels, qui va élever au milieu de vos églises *le trône de sa grâce* [3], pour la répandre abondamment sur tous ceux qui en approcheront avec cette confiance qu'inspire l'amour et le sentiment profond des misères et des besoins qui nous la rendent si nécessaire.

Pour vous, nos vénérables Frères, qui associés à notre sacerdoce et à notre ministère, partagez avec nous les soins du troupeau immense qui nous est confié; nous nous confions dans le Seigneur que les grâces de cette visite se répandront encore plus abondamment sur vous que sur vos peuples. Plus vos

[1] II Cor., XII, 1.

[1] Pastorem et episcopum animarum vestrarum. — I Pierr., II, 25.

[2] II Cor., X, 10.

[3] Thronum gratiæ. — Hébr., IV, 16.

devoirs sont sublimes et périlleux ; plus vous avez besoin de nouveaux secours pour fortifier en vous ce qui commençait à s'affaiblir, affermir ce qui chancelait déjà, et rallumer ce qui était prêt à s'éteindre.

Nous-même, chargé d'une sollicitude plus générale, et plus exposé à nous ralentir sous le poids que les desseins impénétrables de la Providence nous ont imposé ; nous avons besoin que l'exemple de tant de bons ouvriers, que la miséricorde de Jésus-Christ conserve à ce diocèse, et que nous avons la consolation de retrouver dans nos visites, nous ranime et prévienne en nous les affaiblissements inséparables de l'âge, et encore plus du fond de notre corruption.

Nous espérons donc, nos vénérables Frères, que vous aurez la même joie de nous revoir, que nous aurons nous-même de vous retrouver à la tête de vos troupeaux, les nourrissant du pain de la parole sainte, les édifiant et les animant par vos exemples, les sanctifiant par les grâces et les secours des sacrements, et les préparant tous à porter un jour aux pieds du souverain Pasteur le fruit de vos travaux et de vos peines, et de former avec vous une portion de l'Eglise éternelle des premiers-nés.

—

XXV^e^ MANDEMENT

Pour faire chanter le Te Deum *en actions de grâces de la paix conclue entre le roi et l'empereur.*

Cette paix fut très-heureuse et très-honorable pour la France. Le cardinal de Fleury nous assura une riche province. Stanislas eut la couronne du Barrois et de la Lorraine jusqu'à sa mort ; et ensuite elle devait revenir à la France. Ainsi le cardinal de Fleury eut la gloire de consommer une réunion jusqu'à lui tant de fois inutilement tentée.

16 juin 1739.

Nous avions toujours gémi, mes chers Frères, sur les horreurs et le carnage affreux qu'offrait à nos yeux la fureur de la dernière guerre ; nos avantages mêmes ne pouvaient nous consoler de la déplorable effusion du sang chrétien ; et nos actions de grâces solennelles au pied des autels étaient plutôt des vœux publics et pieux pour la paix que des chants de joie sur nos victoires. L'esprit de sagesse et de modération qui gouverne la monarchie, s'était même emparé de nos armées ; et dans une guerre où elles n'avaient jamais donné des preuves plus éclatantes de valeur, on ne les vit jamais plus disposées à préférer le bonheur de n'avoir plus d'ennemis à la gloire de les vaincre.

Mais s'il était louable alors de désirer la paix, il n'était ni sage ni possible de se la promettre. Deux maisons augustes, de tout temps royales, et toujours occupées les armes à la main à se disputer la gloire de la principale autorité dans l'Europe, avaient mis les peuples et les nations et presque l'univers entier dans leurs dissensions ; les cœurs paraissaient aussi irréconciliables que les intérêts ; la voix terrible de la colère de Dieu, irritée par nos crimes, avait, pour ainsi dire, sonné la guerre, mis en mouvement et ébranlé toute la terre : *Dedit vocem suam ; mota est terra ; conturbatæ sunt gentes, et inclinata sunt regna* [1] ; tout était dans le trouble ou dans le mouvement pour s'y jeter ; et loin qu'une guerre si vive et si cruelle parût devoir finir, elle était sur le point de s'étendre et d'embraser le reste des Etats qui n'en avaient été jusques-là que simples spectateurs.

Quel prodige, mes chers Frères, que celui d'un calme universel que le Seigneur a fait succéder à une guerre qui agitait l'Europe entière, et cela dans le temps où le feu de la discorde, plus enflammé que jamais, semblait ne devoir plus s'éteindre ! *Venite, et videte opera Domini, quæ posuit prodigia super terram, auferens bella usque ad finem terræ* [2].

Le long usage que vous avez déjà fait du bonheur de cette paix miraculeuse, vous en a diminué la surprise, et peut-être aussi la reconnaissance. Mais rappelez ce moment à jamais mémorable, où moins que jamais attendue, elle vous fut annoncée comme sûre ; et rappelez avec ce souvenir les actions de grâces que chacun de vous, au milieu de la surprise et de la joie publique, rendit au Seigneur avec une acclamation générale.

Sans doute, mes chers Frères, en nous comblant d'une faveur si peu attendue, le Seigneur avait été touché des dispositions pacifiques du roi, au milieu même de ses victoires. Les principes d'une sage éducation l'avaient accoutumé à regarder les guerres même les plus heureuses, comme des fléaux de la colère de Dieu sur les peuples : persuadé que les con-

[1] Ps. XLV, 7.
[2] Ibid., 9, 10.

quêtes affaiblissent et épuisent les monarchies mêmes qu'elles agrandissent ; que les succès des armes les plus glorieux touchent peu, lorsqu'ils ne servent pas à soulager et à essuyer les larmes d'un peuple accablé de misère ; que les rois sont établis de Dieu plutôt pour être les pères et les protecteurs de leur peuple que les vainqueurs de leurs voisins ; et qu'en se soumettant, à force de sang et de subsides, de nouveaux sujets, ils perdent souvent l'amour et la confiance de leurs sujets propres.

Demandons à Dieu, mes chers Frères, que des dispositions si heureuses et si héroïques ne s'effacent jamais de l'âme d'un prince si cher à son peuple ; et que le ministre sage qui les a gravées de si bonne heure dans son cœur royal, les y cultive aussi longtemps, que l'amour et l'intérêt public de la nation et celui de l'Europe entière le demandent.

—

XVII[e] MANDEMENT

Pour les missions de son diocèse.

NOTICE.

Revu sur le placard original, *mandement de monseigneur l'évêque de Clermont pour les missions de son diocèse*, à Clermont, de l'imprimerie de Boutandon, 1742.

20 janvier 1742.

Peu avant sa mort, Massillon avait voulu rendre à la pureté de sa foi un hommage éclatant. Les oratoriens, les rédacteurs et les correspondants des *Nouvelles ecclésiastiques*, Soanen lui-même, tous les jansénites enfin, s'élevèrent, à ce moment suprême, avec une nouvelle fureur contre le doux et saint vieillard ; mais les flots soulevés par la haine des partis expirent impuissants à ses pieds. L'âge, la retraite, les infirmités n'avaient fait qu'accroître sa patience et sa longanimité. La vertu et la religion de l'illustre et vénérable pasteur brillaient d'une flamme plus vive et plus pure, à mesure qu'il se rapprochait de l'éternelle justice.

Le populaire Bridaine remplissait alors la France de son ardente parole. Son éloquence brûlante, son austère vertu, le dévouement des prêtres qui l'accompagnaient, gagnaient partout les cœurs et les pénétraient des sentiments chrétiens. En entendant parler des miracles opérés par le zèle de l'homme de Dieu, Massillon, avant de mourir, désira obtenir pour ses ouailles une mission du P. Bridaine. L'apôtre se rendit à son appel pressant et réitéré. A la vue de ce majestueux évêque qui souriait doucement à la vieillesse, aux infirmités, à la calomnie, de ce pasteur fidèle consumé dans la parfaite observance du devoir, de ce grand orateur de Louis XIV qui ne voulait rien publier que ses mandements et son catéchisme, de ce vénérable père plus célèbre par ses aumônes et par son dévouement à ses prêtres que par son génie même, le sévère missionnaire des campagnes, que l'aspect des puissants du monde laissa froid et indifférent, et dont les mœurs rudement chrétiennes se prêtaient mal aux compliments, se sentit attendri et ému, et avec une grâce qu'on ne lui connaissait pas, il dit à Massillon en l'embrassant : « Monseigneur, nous venons en tremblant élever nos faibles voix sur votre peuple ; mais nous vous supplions d'être la lumière de nos yeux et de nous former, pour la gloire de Jésus-Christ, à cet art admirable d'éloquence, de conviction et de conversion des cœurs que la France ne se lasse pas de célébrer en vous ».

Ce fut le 13 mars 1740 que s'ouvrit la mission de Bridaine pour ne finir qu'au 1[er] mai. La foule accourt non-seulement de Clermont, mais des pays voisins, mais de la province entière. Massillon, dont l'air épanoui montre plus que ses paroles la divine consolation qui l'inonde, préside à toutes les instructions, à toutes les cérémonies, à tous les exercices. Dans le juste enthousiasme qu'il ressentait en voyant les merveilleux effets des efforts du P. Bridaine, il s'écriait : « Je voudrais que cette voix pût éclater dans toutes les parties du royaume ». Un organe plein de tonnerres, des traits d'un feu sublime, un zèle embrasé de la folie de la croix, remuait jusque dans leurs dernières profondeurs toutes les consciences, même les plus endurcies dans le crime ou dans l'insouciance morale et religieuse. Marmontel, qui assistait à ces luttes souveraines de l'apôtre contre l'impiété, avait conservé un vif souvenir de cette action si véhémente et si vraie :

Il n'avait que des cris, des sanglots et des pleurs.

Nous possédons une relation très-étendue écrite par un autre témoin de cette grande mission ; ce n'est pas le lieu d'en raconter l'édifiante suite et les pieux détails. Mais rien n'est plus émouvant. On y représente Massillon « au milieu de son clergé et de son peuple, passant les jours et les nuits dans le temple du Seigneur, pour fléchir sa colère et porter au recueillement et à la pénitence les âmes qui lui ont été confiées ». On nous le montre, « ce cher et respectable évêque », les yeux baignés de larmes, le front rayonnant d'une joie sainte, distribuant à son peuple l'adorable Eucharistie. On nous le peint enfin, tenant le cordon du dais le jour de la procession solennelle, « le visage enflammé, les yeux baissés, l'esprit recueilli », soutenu par un miracle de volonté, et s'offrant comme une victime de propitiation.

On le croit avec peine. Ce fut contre ces deux grands serviteurs de Dieu, Massillon et Bridaine, unis dans une même foi et dans un même zèle, que les jansénistes se déclarèrent avec une colère désormais sans frein. Furieuses de voir les succès d'apôtres soumis à l'Eglise, les *Nouvelles ecclésiastiques* déchirèrent sans remords et l'évêque et le missionnaire. On osa même adresser au prélat les feuilles qui l'attaquaient si violemment. Puis, supposant irrité ce doux vieillard, on s'écriait

avec un diabolique accent de triomphe : « On lui envoya par la poste la feuille où il est parlé du P. Bridaine ; en la lisant, *il jeta feu et flamme ; il ne se possédait plus.* Il est outré contre les Pères de l'Oratoire qu'il croit à tort auteurs des mémoires sur lesquels l'article a été dressé. M. Massillon porte là-dessus son ressentiment si loin, que le supérieur de l'Oratoire de Clermont, ayant à lui parler d'affaires pressantes, a été conseillé d'attendre à un temps plus opportun. Le propre neveu du prélat, parce qu'il était prêtre de l'Oratoire, a été obligé de se priver pour quelque temps de la compagnie de son oncle, afin de ne pas essuyer les mortifications que son oncle veut faire porter gratuitement à ses anciens confrères. Si on veut l'en croire, c'est le missionnaire seul qu'il veut venger ; il a crié bien haut qu'on calomniait un saint prêtre, un homme apostolique ; mais personne n'a pris le change, parce que tout le monde sait bien que M. Bridaine n'a pas été calomnié [1] ». Soanen, de plus en plus admirateur des convulsionnaires, était enchanté de ces injures ; et il écrivait ou plutôt on lui faisait écrire ces lignes éternellement honorables à la mémoire du fidèle pasteur. « J'ai lu la feuille des *Nouvelles* sur la mission de Clermont : et je sais par plusieurs témoins qu'on n'y a rien dit que de vrai. Mais si ce vrai déplaît, il fallait le prévenir par la prudence plutôt que d'en faire un crime à des innocents. Vous savez, mon cher père, à quoi vous en tenir depuis longtemps. *Filios enutrivi ; ipsi autem spreverunt me.* La chère congrégation pouvait s'attendre à de meilleurs services [2] ». Quant à Bridaine, il se vengea en véritable disciple de Jésus-Christ : il amena le P. Joseph aux pieds de son oncle qui lui pardonna, en disant gracieusement au missionnaire : « Vous voyez, mon père, qu'il n'est rien que votre éloquence ne fasse réussir ».

Massillon voulut faire participer les paroisses rurales de son diocèse au bienfait de la mission ; et l'année même de sa mort, il fit prêcher partout la sainte parole. De là le mandement qu'on va lire, et qui est l'adieu du père à ses enfants, du pasteur à ses ouailles.

Comme la dureté de nos cœurs, mes très-chers Frères, oppose tous les jours de nouveaux obstacles aux miséricordes infinies de Dieu sur nous, il semble que sa bonté paternelle ne se lasse point de son côté de tenter tous les jours de nouvelles voies pour nous rappeler de nos égarements. Il frappe nos terres de stérilité ; il permet que les besoins de l'Etat augmentent le poids des charges publiques, tandis qu'il nous retranche une partie des moyens de les soutenir ; il a répandu la maladie et la mort sur nos villes et sur nos campagnes ; nous avons vu à nos côtés les pères enlevés aux enfants, et les enfants les plus tendrement aimés, à leurs pères ; nous n'avons cessé, et nous ne cessons encore de nous plaindre de ces malheurs publics ; mais nous ne pensons pas à faire cesser les infidélités et les crimes qui nous les attirent.

Nos pasteurs, du haut des chaires chrétiennes, ont beau nous annoncer que les temps deviendront plus heureux pour nous, si nos mœurs deviennent plus pures et plus saintes. En vain ils font retentir au milieu de nos temples les prières publiques de l'Eglise pour vous rendre le ciel plus favorable. Vous y courez pour obtenir le changement des saisons, et non celui de vos cœurs ; vous y demandez que cette terre périssable change sa stérilité en une heureuse abondance ; mais vous n'y demandez pas que celle de votre cœur devienne cette terre heureuse inondée des rosées du ciel, qui rapporte au centuple ; vous souhaitez par vos supplications de toucher un Dieu irrité, mais vous ne voulez toucher à rien de ce qui l'irrite dans vos mœurs. C'est-à-dire que vous voulez qu'un Dieu saint favorise vos passions, en vous rendant l'abondance et la prospérité qui les a jusqu'ici toujours nourries et augmentées. Vos supplications publiques sont plutôt les clameurs charnelles d'une multitude de coupables qui gémissent de se voir enlever les objets de leurs crimes, qu'une assemblée de véritables pénitents, qui par leurs cris et leurs pieux gémissements, viennent témoigner le repentir sincère du mauvais usage qu'ils en ont toujours fait.

Et comment voulez-vous, mes chers Frères, que des prières si souillées apaisent un Dieu qu'elles ne peuvent qu'irriter, et qu'elles obtiennent de sa bonté des biens dont vous abusez, et qu'il ne pourrait vous accorder que dans sa colère, et comme les occasions de votre perte éternelle ? Usez de vos biens suivant les règles de la Foi, si vous voulez que les prières publiques de l'Eglise pour leur conservation soient exaucées.

C'est donc en vain, mes Frères, que Dieu vous rappelle à lui par les fléaux publics dont il vous afflige, par les prières publiques qui en demandent la cessation, par les remontrances des pasteurs ordinaires qui devraient vous rendre et vos malheurs et les supplications publiques de l'Eglise, utiles. Mais sa bonté ne se rebute point : à tous ces secours extérieurs

[1] *Nouvelles ecclésiastiques*, feuille du 5 septembre 1740, p. 146.

[2] Lettre du 24 juillet 1740. *Lettres de Soanen*, t. VII, p. 586.

dont vous abusez, il ajoute les secours secrets et continuels de sa grâce. Il n'est point de pécheur parmi vous, quelque plongé qu'il soit dans le vice, dont Dieu ne trouble de temps en temps la fausse paix par des impulsions saintes et secrètes. Il permet que la satiété elle-même du crime les en dégoûte ; il leur fait former mille désirs de sortir un jour de l'abîme affreux où ils se sont précipités ; mais ces désirs eux-mêmes les calment et les endorment toujours sur leur état présent, et se bornent pour tout fruit à faire que ces pécheurs se promettent à eux-mêmes un changement à venir, et qu'ils demeurent tranquilles tels qu'ils sont.

C'est ainsi, mes Frères, que rien ne vous réveille de votre assoupissement, ni le malheur du temps, ni les secours publics de l'Eglise, ni les impulsions secrètes de la grâce ; et la mort est toujours pour tous ceux qui vous ressemblent, le moment terrible où leurs yeux, dégagés des ombres du corps, s'ouvrent enfin, mais inutilement pour eux, à la lumière de la vérité.

C'est donc pour prévenir un malheur si irréparable, et pourtant si commun, que la bonté ineffable du Père des miséricordes, va faire un dernier effort pour vous obliger de rentrer enfin en vous-mêmes. Il envoyait autrefois des anges vengeurs à son peuple, quand sourd à tous ses avertissements, leurs iniquités étaient montées à leur comble ; il réduisait en cendre les villes criminelles. Mais ce n'est plus ce feu de colère et de vengeance, que son Fils est venu allumer sur la terre, c'est le feu de la charité. Les anges qu'il vous envoie et qui vont paraître au milieu de vous, sont les ministres de la paix et de la réconciliation ; il va mettre sa voix et sa parole sainte dans leur bouche.

Cette parole de vertu et de magnificence, qui loin de détruire les villes et d'en exterminer les habitants, va créer au milieu de vous un monde nouveau, un nouveau ciel et une nouvelle terre : *Vox Domini in virtute et magnificentia*[1] ;

Cette parole salutaire qui va remuer les eaux bourbeuses des vices, et en purifier son héritage qui en est inondé et infecté depuis si longtemps : *Vox Domini super aquas ;*

Cette parole toute-puissante qui va renverser les cèdres du Liban, tout l'édifice de l'orgueil et de ces fortunes élevées sur la fraude et sur l'injustice : *Vox Domini confringentis cedros Libani ;*

Cette parole tout embrasée du feu du zèle et de la charité, qui va éteindre toutes les flammes impures, et en allumer de chastes et et de saintes dans vos cœurs : *Vox Domini intercidentis flammam ignis ;*

Cette parole féconde qui va faire enfanter le nouvel homme à ces âmes tardives, timides, irrésolues, et pressées depuis longtemps par les mouvements de la grâce et les douleurs de l'enfantement, de le faire naître dans le cœur : *Vox Domini præparantis cervos ;*

Cette parole apostolique, cette voix tonnante des enfants de Zébédée, qui va ébranler les déserts, c'est-à-dire les âmes les plus dures et les plus inébranlables dans l'iniquité, qui font une impie ostentation de leur endurcissement, et dans le sein desquelles nulle culture et nulle semence n'a jamais pu faire germer que des ronces : *Vox Domini concutientis desertum ;*

Enfin cette voix perçante qui va creuser jusque dans la profondeur des consciences criminelles, en éclairer les ténèbres les plus épaisses, et dissiper, par une sincère révélation au tribunal sacré, le noir chaos dans lequel elles étaient depuis si longtemps enveloppées : *Vox Domini.... revelabit condensa ;*

Ce sera une parole bienfaisante qui ne refusera son secours à aucune sorte de malades ; qui offrira des remèdes aux maux les plus incurables et les plus désespérés ; qui n'exclura personne de ses soins et de ses bienfaits, afin que vous puissiez tous ensemble chanter dans le temple du Seigneur la gloire de sa grâce et le prodige qui a changé votre cœur : *Et in templo ejus omnes dicent gloriam.*

C'est donc ici, mes Frères, comme la dernière ressource que Dieu tire des trésors de sa miséricorde pour vous sauver. Quel malheur pour vous, si vous alliez mettre le comble à votre endurcissement en la rendant inutile ! Hélas ! mes Frères, je frémis en vous présageant cet anathème ; vous mettriez en même temps le comble à la patience et à la miséricorde de Dieu sur vous. Oui, mes Frères, je le répète ; c'est ici le moment qui doit décider de votre éternité.

Faites, grand Dieu ! que ce soit aussi le moment marqué dans vos conseils éternels pour

[1] Ps. XXVIII, 4 et suiv.

le salut de ce peuple ! que l'excès de ses misères et de ses infidélités devienne pour lui le présage heureux de l'excès de vos miséricordes. C'est l'extrémité même de leurs maux qui nous fait espérer le succès des remèdes que votre bonté leur prépare. Conduisez vous-même la main des médecins charitables que vous leur envoyez pour les appliquer. Conduisez leur langue, afin qu'ils en fassent goûter l'amertume salutaire à votre peuple, qui trouvera les délices de la paix et de la joie cachées sous cette amertume. Donnez à leur ministère ce que vos ministres ne sauraient se donner eux-mêmes ; adoucissez le poids de leurs travaux apostoliques en les rendant inutiles. Ils le trouveront, ô mon Dieu, ce poids bien léger et bien doux, s'ils peuvent, revêtus de votre force et du titre honorable de vos envoyés, soulager les pécheurs qui vont les écouter, du fardeau de leurs crimes qui les accable.

Nous recommandons aux curés des paroisses voisines d'exhorter leurs paroissiens à profiter de l'avantage que leur procure le voisinage de la mission, et d'assister aussi souvent qu'ils le pourront à ses exercices.

A ces causes[1] nous ordonnons que notre présent mandement sera affiché et publié au prône de la messe de paroisse dans le lieu où se doit faire la mission ; et les curés auront soin d'avertir les peuples des indulgences accordées aux fidèles qui assisteront assidûment aux exercices de la dite mission.

Donné à Clermont dans notre palais épiscopal, ce vingtième janvier mil huit cent quarante-deux.

† Jean-Baptiste, évêque de Clermont.

Par Monseigneur,

Guilhen, secrétaire.

[1] Ce qui suit ne se trouve dans aucune des éditions des œuvres de Massillon.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

(*Voir notre Supplément*).

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES.

A.

ABONDANCE.

Elle est l'heureux fruit de la liberté. I. 55.

ADULATION.

L'adulation affermit le cœur des grands dans le mal. I. 24.
Elle autorise le vice. Idem.
Elle fortifie les mauvais penchants. Idem.
Elle change en source empoisonnée les vertus et les meilleures inclinations. I. 25.

AFFABILITÉ.

Voyez Humanité.

AFFLICTION.

Le monde refuse l'usage chrétien des afflictions sous prétexte de sa propre faiblesse. I. 154.
Voyez Faiblesse.
Sous prétexte de l'excès ou de la nature des afflictions. I. 157.
Sous prétexte des obstacles qu'elles semblent mettre à notre salut. I. 161.
Plus les afflictions dans leur prétendu excès ou dans leur nature nous paraissent singulières, plus nous devons y voir la main de Dieu. I. 157.
C'est blasphémer que de prétendre que Dieu nous envoie des afflictions mettant obstacle au salut. I. 161.
Rien ne détache plus efficacement une âme de ce monde que les amertumes qu'elle y trouve. I. 161 et suiv.
Prière d'une âme affligée qui se console devant Dieu à la vue de la prospérité des méchants et de l'oppression des justes. III. 197, 274.
Voyez Méchants, Justes.

AGE.

Erreurs et séductions du premier âge. II. 532 et suiv.

AGNÈS (SAINTE).

Son panégyrique. II. 509.

AMBITION.

Elle rend malheureux celui qu'elle possède. I. 26.
Elle l'avilit et le conduit à toutes les bassesses. I. 27.
Elle le rend injuste et cruel. Idem.
Elle est singulièrement favorisée chez les grands. I. 39.

AMITIÉ.

Elle a un triple principe : le goût, la cupidité, la vanité. I. 347.

ARMÉES.

Moyens de se sauver dans les armées. Considérer les déceptions de l'ambition ; allier une vie chrétienne avec la valeur et l'austérité de la discipline militaire. I. 103 et suiv.
Voyez Camps.

AUMÔNE.

Des excuses qu'on oppose dans l'accomplissement de ce devoir. II. 113 et suiv.
Des qualités que doit revêtir l'aumône pour être vraiment chrétienne. II. 125 et suiv.

AUTORITÉ.

Le plus doux emploi de l'autorité, c'est la clémence et la libéralité. I. 49, 50.

AVENIR.

Sa certitude. I. 378.
Sa nécessité. I. 384.
Voyez Incrédulité, Conscience, Dieu.

B.

BENOÎT (SAINT).

Son panégyrique. II. 530.
Il condamna les faux jugements et la sécurité du monde par les lumières qui lui en découvrirent le néant et le danger. II. 532.
Il condamna également le découragement et les irrésolutions du monde sur le salut par la gloire et le succès qui accompagna son entreprise. II. 539.

BERNARD (SAINT).

Parfait religieux. II. 583.

Homme apostolique. II. 586.
Docteur invincible. II. 590.

BONHEUR.

Il consiste pour les justes ici-bas dans les lumières de la foi qui adoucissent les peines, et dans les douceurs de la foi qui calment les passions. I. 113, 119.

BONS.

Leur mélange avec les méchants est providentiel. II. 41.
Ils servent au salut des derniers en leur fournissant le secours des instructions. II. 42.
Des exemples. II. 46.
Des prières. II. 47.
Ils servent également à la condamnation des méchants. II. 48.
Voyez Méchants.

BOURBON CONTI (DE).

Son oraison funèbre. III. 42.
Il fut un des premiers hommes de son siècle pour la guerre. III. 43 et suiv.
Un des plus accomplis dans la vie civile. III. 48 et suiv.

C

CAMPS.

Leurs périls : la dissipation, la licence, la mort rapide et soudaine. I. 101 et suiv.
Voyez Armées.

CÉRÉMONIES RELIGIEUSES.

De la décence qu'il faut y observer. III. 519.

CHARITÉ.

Ses caractères : 1° Aimante. II. 75.
2° Timorée. II. 76.
3° Vive et agissante. II. 77.
Elle est détruite par la tiédeur. II. 75 et suiv.

CHASTETÉ.

Le monde lui oppose un préjugé de faiblesse et de fragilité. II. 510.

CHRÉTIEN.

Voyez Ferveur.
Il est établi par le baptême pour être témoin et défenseur de la vérité. II. 616.
Il doit comme les martyrs rendre témoignage à Jésus-Christ. II. 637.

CHUTE.

Elle est presque inévitable dans la prospérité. 461.
Voyez ce mot.
Prière d'une âme qui se trouve à la veille de perdre ou sa fortune ou son innocence et qui s'adresse à Dieu dans la confiance qu'il la protégera dans une occasion si périlleuse. III. 231.

CLERCS.

Voyez Prêtre, Sacerdoce.
De leur ambition. III. 350.
De l'objet de cette ambition. III. 351.
De ses moyens. III. 356.
De ses suites. III. 360.
De leur conduite dans le monde. III. 417.
Des motifs qui peuvent déterminer un clerc à s'engager parmi les hommes. III. 418.
Des règles à observer pour se conserver parmi les hommes d'une manière digne de Dieu. III. 423.
De la modestie que doivent observer les clercs. III. 471.

COMMUNION.

Dispositions requises pour communier dignement. I. 191.
Une foi respectueuse qui nous fasse discerner la vérité sans le voile. I. 191.
Une foi prudente qui nous fasse éprouver sur la sainteté de ce sacrement et sur notre corruption. I. 194.
Une foi ardente qui nous fasse apporter dans la communion un cœur empressé et avide. I. 197.
Une foi généreuse qui nous fasse nous immoler. I. 200.
Des épreuves nécessaires pour s'approcher dignement de Jésus-Christ. II. 314.
Epreuve de changement. II. 315.
Epreuve de pénitence. II. 318.
Epreuve de ferveur. II. 322.
De l'énormité des communions indignes. II. 327.
Des dispositions qu'il faut y apporter. III. 363.
1° Il faut être pur. III. 364.
2° Il faut s'être rendu la présence et les communications de Jésus-Christ familières. III. 367.
3° Il faut avoir faim de la chair de Jésus-Christ et soif de son sang. III. 368.
4° User fréquemment de la communion. III. 371.

CONFESSION.

De la confession. I. 440.
Elle devient inutile ou criminelle par défaut de lumière dans l'examen auquel on ne donne pas assez de loisir. I. 443.
Cet examen ne se fait qu'avec les propres préjugés du pécheur. I. 444.
Il ne porte jamais sur les devoirs de père de famille, de personne publique, de membre du corps des fidèles. I. 445.
Le pécheur apporte dans le récit de ses fautes un défaut de droiture et de sincérité dans les expressions qu'on adoucit et qu'on embarrasse. I. 447.
Dans les motifs et les principes des actions auxquels on ne remonte presque jamais. I. 449.
Dans les actions douteuses qu'on expose à son avantage. I. 450.
Douleur que l'on doit éprouver; elle est un mouvement de la grâce. I. 451.
Différence entre la douleur qui forme le repentir et le trouble qui naît de la crainte des peines de l'enfer. I. 452.
La douleur de la pénitence est non-seulement une résolution sincère de changer de vie, mais encore une attention actuelle qui prend d'abord des mesures solides de changement. I. 455.

CONFIANCE.

De la fausse confiance. II. 415.
Folie de la fausse confiance. II. 416.
Elle outrage Dieu dans sa puissance. II. 424.
Dans sa justice. II. 426.
Dans sa miséricorde. II. 428.
Voyez Grands.

CONFIRMATION.

Elle est le perfectionnement du baptême. III. 585.
Secours et grâces que ce sacrement apporte à l'âme chrétienne. III. 585.

CONSCIENCE.

Elle est l'indice elle-même de la nécessité d'un avenir. I. 386.

VOYEZ Incrédulité, Avenir, Dieu.

CONVERSION.

Le pécheur diffère sa conversion parce qu'il croit que la grâce lui manque. I. 178.

Parce qu'il s'imagine qu'un jour revenu du monde et de ses passions, il sera plus en état de commencer une vie chrétienne. I. 184.

Dire que la conversion n'est pas l'ouvrage de l'homme, que Dieu seul peut changer le cœur est un prétexte injuste au regard du pécheur, et ingrat et téméraire au regard de Dieu. I. 180.

La grâce ne suffit point pour opérer la conversion. I. 181.

Plus on la diffère, plus le mal est incurable. I. 187.

L'âge n'a jamais opéré de conversion. I. 185.

Elle n'est durable qu'autant qu'on y apporte un esprit de sacrifice qui ne réserve rien. I. 292.

Et un esprit de fidélité qui ne se démente jamais. I. 297.

Motifs de conversion. I. 321.

Différer sa conversion jusqu'à la mort, c'est vouloir mourir dans son péché parce qu'on ne sera plus en état de chercher Dieu et de retourner à lui, car le temps manquera. I. 475.

Quand même le temps serait accordé, on ne sera plus capable de chercher Jésus-Christ. I. 475.

Ce temps accordé sera employé à toute autre chose. I. 478.

Obstacles qu'à ces derniers moments on trouve dans son propre cœur. I. 479.

Il ne faut point compter sur les grâces de la dernière heure, car Dieu met des bornes à sa patience. I. 481.

Conversion de l'enfant prodigue : consolations de sa pénitence. I. 547.

De plusieurs ressources qui hâtent la conversion :

1° Connaissance de la vérité. II. 5.

2° Un nouveau goût. II. 7.

3° Les sacrements. II. 11.

De deux préjugés qui empêchent l'homme de se convertir. II. 300.

VOYEZ Pénitence.

De trois sortes d'excuses que l'on oppose à la conversion : excuse de mollesse, de fausse prudence, d'attachement et d'intérêt terrestre. II. 539 et suiv.

Prière d'une âme que la grâce sollicite de renoncer à ses habitudes criminelles et de se donner entièrement à Dieu. III. 212.

Prière d'une âme qui, après avoir été longtemps livrée au monde et aux passions, remercie Dieu d'avoir facilité sa conversion. III. 238.

Actions de grâces d'un pécheur converti. III. 299, 303.

CORRUPTION.

Elle est plus profonde que l'esprit sans foi est plus brillant. I. 62.

CRÉDULITÉ.

VOYEZ Grands.

CULTE.

Du véritable. II. 55.

Pratiques extérieures du culte. II. 56.

Il est purement intérieur. Idem.

Des prétextes dont s'autorise la fausse sagesse pour autoriser le mépris qu'elle fait des pratiques extérieures de la religion. II. 57, 58, 61.

De l'utilité des pratiques extérieures. II. 62.

De leur sainteté. II. 64.

De leur justice. II. 66.

L'abus que le monde fait parfois de ces pratiques extérieures leur enlève ce triple caractère. II. 62, 64, 66.

D

DÉGOUTS.

VOYEZ Piété.

Ils sont inévitables en cette vie. II. 288.

Les dégoûts de la piété ne sont pas si amers qu'on se les figure. II. 290.

Ils le sont moins que ceux du monde. II. 293.

Le seraient-ils autant qu'ils ont des ressources que ceux du monde n'ont pas. II. 295.

DÉMON.

Le démon s'est hâté de tendre des piéges à Jésus-Christ. I. 22.

DÉPRAVATION.

Prière d'une âme qui gémit devant Dieu sur la dépravation du monde au milieu duquel elle est obligée de vivre. III. 207.

DÉSORDRE.

Affreux et déplorable état d'une âme qui vit dans l'habitude du désordre. II. 197.

Par quels moyens elle peut en sortir. II. 201.

DIEU.

Malheur des grands qui abandonnent Dieu. I. 38.

L'idée d'un Dieu sage indique la nécessité d'un *avenir*. I. 384.

VOYEZ Avenir.

DISSIMULATION.

VOYEZ Vérité.

DIVINITÉ.

VOYEZ Jésus-Christ.

DOCTRINE.

Doctrine de Jésus-Christ au regard de Dieu le Père. I. 230.

Au regard des hommes. I. 232.

Prouvée par la Passion de Jésus-Christ. II. 372.

DOUTES.

VOYEZ Religion.

E

ÉCRITURES.

Leur vérité prouvée par la Passion de Jesus-Christ. II. 372.

ÉLUS.

Causes de leur petit nombre. II. 19, 26, 31.

ENNUI.

Il est singulièrement insupportable dans la grandeur. I. 40.

ENVIE.

Elle est anéantie par la piété. I. 81 et suiv.

ENVIE DE PLAIRE.

Elle est une des sources des suites qu'ont les exemples des grands du côté des peuples. I. 17, 18.

ÉPREUVES.

Sentiment d'une âme qui vient d'éprouver une disgrâce. III. 176.

ÉTIENNE (SAINT).

Son panégyrique. II. 616.

EXAMEN.

Voyez Confession.

S'examiner c'est mettre d'un côté les préceptes de Jésus-Christ et de l'autre la partie de notre vie que nous voulons connaître. I. 444.

EXEMPLE.

Les exemples des grands ont toujours des suites considérables. I. 15, 16.

Voyez Peuple, Grands.

FAIBLESSE.

C'est parce qu'on est faible que Dieu envoie des tribulations et des amertumes. I. 154.

Elle vient de notre cupidité. I. 154, 155.

Les forts n'ont pas besoin d'être éprouvés, ce sont les faibles. I. 155.

Quelque faible que l'on soit on doit avoir confiance en Dieu, qui ne permettra pas que nous soyons éprouvés au-delà de nos forces. I. 156.

FAUTES LÉGÈRES.

Des fautes légères. II. 211 et suiv.

Leur origine. Idem.

FERVEUR.

Quelle était la ferveur des premiers chrétiens. II. 501.

FOI.

Elle nous élève plus haut que la fortune. I. 82.

Voyez Bonheur.

Soit qu'une âme touchée de Dieu rappelle le passé, soit qu'elle soit attentive à ce qui se passe sous ses yeux dans le monde, soit enfin qu'elle regarde l'avenir, la foi lui fournit des motifs de consolation et de joie. I. 112, 113.

Elle fait sentir au juste, par suite de l'inconstance et de l'injustice qui règnent dans le monde, le bonheur de s'être attaché à Dieu. I. 115 et suiv.

Elle découvre au juste la gloire qui lui est préparée, et au pécheur les supplices qu'il mérite. I. 118.

Voyez Communion.

C'est la foi et non la raison qui fait le chrétien. I. 334.

FRAGILITÉ.

Elle est un écueil de la piété. I. 166.

Il faut lui opposer une entière séparation du monde. Idem.

FRANÇOIS DE PAULE (SAINT).

Son panégyrique. II. 518.

Jamais saint ne fut plus faible aux yeux de la chair. II. 519 et suiv.

Ni plus puissant aux yeux de la foi. II. 523 et suiv.

G

GLOIRE.

Fausseté de la gloire humaine. I. 59.

Elle n'est rien si elle ne vient de Dieu. Idem.

Jésus-Christ nous apprend que s'il s'attribuait sa gloire à lui-même, sa gloire ne serait plus rien. I. 58, 59.

Gloire de Dieu. — Voyez Nativité.

GRACE.

Grâces d'état. — Voyez Homme.

Ses avantages intérieurs. I. 119.

Elle établit une paix solide dans le cœur. Idem.

Elle adoucit pour les justes les rigueurs de la loi par l'amour qu'elle inspire. I. 120.

Ses avantages extérieurs. I. 121.

Elle se soutient par la piété, les sacrements, le exemples des saints. Idem.

L'oubli de la grâce est un écueil de la piété ; il faut lui opposer une reconnaissance continuelle et proportionnée à la grandeur de ce bienfait. I. 169.

Il est extravagant d'attendre la grâce et de s'en rendre indigne tous les jours. I. 183.

A supposer que la grâce vous manque, il faut en tirer cette conséquence qu'il vous faut prier plus qu'un autre pour l'obtenir. I. 184.

Des excuses que l'on oppose à la grâce. II. 95 et suiv.

Des obstacles qu'on lui oppose. II. 481 et suiv.

Voyez Sainte Marie.

GRANDEUR.

Voyez J.-C. Homme.

GRANDS.

Les grands ne peuvent se perdre ni se sauver tout seuls. I. 15, 16.

Leurs exemples ont des suites considérables. Idem.

Ils ont une autorité d'étendue parce qu'ils ont de nombreux ministres de leurs volontés. I. 18, 19.

Du côté des grands ces exemples ont :

1° Une étendue d'autorité en raison des nombreux ministres de leurs volontés. Idem.

2° Une étendue d'éclat puisqu'ils sont en spectacle à l'univers. I. 19.

3° Une étendue de perpétuité, puisque leur vie composera les histoires. I. 20.

Voyez Peuple, Vanité, Intérêt, Envie de plaire.

Les grands sont les objets particuliers de la fureur du démon. I. 22.

Le démon les attaque :

1° Par le plaisir. Idem.

2° Par l'adulation. I. 24.

3° Par l'ambition. I. 26.

Les grands ne connaissent pas d'obstacle à leurs passions. I. 22.

Ils ne redoutent pas la censure des hommes. I. 23.

Voyez Plaisir, Adulation, Ambition.

Les grands doivent honorer la religion. I. 30.

Ils lui doivent un respect de fidélité au nom de la reconnaissance. I. 31.
Au nom de la justice. Idem.
Au nom de leur propre intérêt. I. 32.
Au nom même de leur naissance. I. 33.
Ils lui doivent en outre un respect de zèle. I. 34.
Ils doivent protéger la majesté du culte. Idem.
La sainteté des maximes chrétiennes. I 35.
Le dépôt de la vérité. I. 36.
Plus les grands abandonnent Dieu, plus ils sont malheureux. I. 38.
Chez les grands les passions sont plus violentes. I. 39.
L'ennui est plus insupportable par suite de l'insipidité et des dégoûts. I. 40.
Leur caprice vicieux est plus inévitable. I. 41.
VOYEZ Volupté, Ambition, Jalousie.
Les grands ne sont grands que pour les autres hommes. I. 45.
Les grands en aimant les peuples, en étant fidèles à Dieu, obtiennent une gloire durable. I. 56 et suiv.
Les vertus privées ne suffisent pas aux grands. I. 65.
Leur piété ne doit pas être oisive. I. 66.
VOYEZ Piété, Grâces d'état.
Elle ne doit pas être faible. I. 68.
Elle ne doit pas être crédule. I. 70.
Les grands doivent craindre les préjugés de crédulité, de confiance et de zèle. I. 70 et suiv.
Ce sont les passions des grands qui ont condamné Jésus-Christ à la mort. I. 74.
Ces passions sont la jalousie, l'intérêt, l'indifférence. I. 74 et suiv.
Elles sont condamnées par la mort de Jésus-Christ. I. 79.
Les ennemis des grands sont l'envie, les passions, la mort. VOYEZ ces mots. I. 81.
Les vices des grands ont des suites infinies; leurs vertus des utilités inestimables. I. 89.
Les suites de leurs vices sont le scandal et l'ingratitude. I. 89.
Les suites de leurs vertus sont l'exemple, l'autorité. I. 95.
VOYEZ Scandale.

H

HAINE.

Son injustice. I. 348.

HÉRODE.

Persécuteur de la vérité. I. 254.

HOMME.

Il est grand parce qu'il est enfant de Dieu. I. 52, 53.
L'homme vertueux dont le monde se fait tant d'honneur n'a souvent au fond pour lui que l'erreur publique. I. 59, 60.
Pour l'homme public les grâces d'état sont des grâces de travail, de soins, de vigilance. I. 66 et suiv.
VOYEZ Piété.

HUMANITÉ.

L'humanité envers les peuples est le premier devoir des grands. I. 45.
L'humanité renferme l'affabilité, la protection et les largesses. I. 45, 46.
Elle est le plus délicieux usage de la grandeur. I. 49.

HUMILITÉ.

Elle est taxée par le monde de pusillanimité et de faiblesse. II. 552.

I

IDOLATRIE.

VOYEZ Jésus-Christ.

IMPÉNITENCE.

De l'impénitence finale. I. 474.
Du préjugé de l'impénitence fondé sur l'âge, le sexe, le tempérament, etc. II. 513 et suiv.

IMPURETÉ.

De l'impureté. I. 538.
Parabole de l'enfant prodigue montrant l'excès de la passion de l'impureté. I. 540.
Elle est le vice qui éloigne le plus le pécheur de Dieu. Idem.
Qui laisse le moins de ressources pour revenir à Dieu. I. 542.
Elle est le supplice du pécheur. I. 544.
Il s'avilit plus que tout autre aux yeux des hommes. I. 545.
VOYEZ Conversion.

INCARNATION.

Du mystère de l'Incarnation. II. 435.
Il confond trois principales erreurs du monde. Idem.
Par son incarnation, Dieu anéanti rend les humiliations honorables. II. 436.
Les souffrances aimables. II. 440.
Il fait taire la raison et rend la foi même raisonnable. II. 444.

INCONSTANCE.

De l'inconstance. II. 3.
VOYEZ Conversion.

INCRÉDULITÉ.

Elle n'oppose à la certitude d'un avenir qu'une incertitude suspecte dans le principe qui la produit. I. 378.
Elle est insensée dans les raisons sur lesquelles elle s'appuie. I. 379.
Affreuse dans ses conséquences. I. 381.
VOYEZ Avenir, Conscience, Dieu.
Prière d'une âme qui s'afflige devant Dieu sur l'esprit d'incrédulité et d'irréligion répandu dans le monde. III. 215.

INDIFFÉRENCE.

Elle fait de la doctrine sainte un vain objet de contestation, et la livre au dédain de la foule. I. 77.

INNOCENCE.

VOYEZ Jésus-Christ.

INTÉRÊT.

L'intérêt est une des sources des suites qu'ont les exemples des grands du côté des peuples. I. 17, 18.

Il pousse souvent les grands à sacrifier la vérité. I. 76.

JALOUSIE.

Elle est singulièrement favorisée chez les grands. I. 40.
Animés par elle, les prêtres juifs condamnent Jésus-Christ à la mort. I. 74.
Elle persécute la vérité et pousse à tous les crimes. I. 75.

JEAN-BAPTISTE (SAINT).

Il n'a point fait de miracle pour empêcher que le seul oracle qui l'avait prédit ne devînt une occasion d'idolâtrie. I. 223.
Son panégyrique. II. 549.
Il est condamné par le monde pour le témoignage qu'il a rendu à la lumière et à la vérité. II. 555.

JÉSUS-CHRIST.

Grandeur de Jésus-Christ. I. 52.
Caractères de cette grandeur. — VOYEZ Sainteté, Miséricorde, Perpétuité.
La mort de Jésus-Christ est une condamnation éclatante des puissants de la terre. I. 73.
Le triomphe de Jésus-Christ est un triomphe de paix, de liberté, de gloire. I. 81.
La divinité de Jésus-Christ est prouvée par l'éclat et l'esprit de son ministère. I. 221.
Si Jésus-Christ n'était qu'un homme, l'éclat de son ministère serait pour nous une cause inévitable d'idolâtrie; Dieu même serait coupable de l'erreur de ceux qui l'adorent. I. 222.
De même l'esprit de son ministère deviendrait le piége funeste de notre innocence. I. 229.
VOYEZ Ministère, Prophéties, Doctrine, Bienfaits, Promesses.
Des trois principales circonstances qui ont accompagné l'agonie de Jésus-Christ. II. 337 et suiv.
Son innocence et sa sainteté prouvées par sa passion. II. 377.
Sa royauté est également prouvée par sa mort. II. 378.
L'Esprit de Jésus-Christ est un esprit de séparation, de recueillement, de prière. II. 447 et suiv.
De renoncement, de pénitence, lequel doit rétablir l'ordre que le péché a troublé en nous. II. 451.
Et venger la justice de Dieu que ce désordre a outragé. II. 453.
C'est encore un esprit de force et de courage. II. 454.
Des témoignages que chaque fidèle doit rendre à Jésus-Christ : Témoignage de souffrance. II. 637.
De soumission. II. 639.
De désir. II. 640.

JEUNE.

Obligation du jeûne. I. 306.
Etendue de cette obligation. I. 314.

JUBILÉ.

Les grâces qui découlent du Jubilé ne sont accordées que pour suppléer à la faiblesse humaine. III. 576.
Elles sont le secours de la pénitence. III. 579.
La récompense de notre componction. III. 581.

JUGEMENT UNIVERSEL.

Du jugement universel. I. 139.
VOYEZ Pécheur.
Il consistera dans un examen rigoureux. I. 140.
Il sera universel et rappellera toutes les circonstances de la vie. I. 141.
Il développera l'histoire secrète de notre cœur. I. 141, 142.
Il comprendra et les maux que nous avons faits et les biens que nous avons manqué de faire. I. 142.
Il comprendra également l'examen des grâces et des dons naturels dont nous aurons abusé. I. 142, 143.
Il sera le même à l'égard de tous les hommes, sans distinction. I. 140.
Il portera sur les péchés dont nous avons été ou l'occasion ou la cause dans les autres. I. 143.
Il réparera un double désordre : le vice dérobé à la honte publique et la vertu aux éloges qu'elle mérite. I. 149.

JUSTES.

VOYEZ Bonheur.
Pour l'âme juste, le souvenir de ses fautes porte avec soi douceur et consolation. I. 114, 115.
VOYEZ Grâce.
Tableau de la mort du juste. I. 133.

LARGESSES.

VOYEZ Humanité.

LAZARE.

Motifs du miracle de sa résurrection et de sa délivrance. II. 205.

LIBERTÉ.

Ce n'est que par le don de la liberté à leurs peuples que les princes de la terre sont véritablement grands. I. 54.
VOYEZ Paix.

LOI DE DIEU.

Son évidence. II. 225.
Elle est évidente dans la conscience du pécheur. II. 226.
Dans la simplicité de ses règles. II. 233.
Des prétextes que l'on oppose à son immutabilité. II. 244.
Elle est immuable dans sa durée. II. 245.
Dans son étendue. II. 249.
Dans toutes les situations. II. 253.

LOUIS (DAUPHIN).

Son oraison funèbre. III. 59.

LOUIS XIV.

Son oraison funèbre. III. 74.
Il connut le néant de la gloire humaine. III. 75 et suiv.
Il fut plus grand par une foi humble et une piété sincère que par l'éclat de sa puissance et de ses victoires. III. 80 et suiv.

LOUIS, ROI DE FRANCE (SAINT).

Son panégyrique. II. 596.
Sa piété, source de toutes les grandes qualités. II. 597 et suiv.
Il trouva dans sa qualité de roi de nouveaux

engagements pour s'animer aux devoirs les plus austères de la piété. II. 607 et suiv.

M

MADAME, DUCHESSE D'ORLÉANS.

Son oraison funèbre. III. 90.
Sa fidélité comme épouse. III. 92.
Sa tendresse comme mère. Idem.
Sa bonté comme maîtresse. III. 94.
Son amour pour le roi et pour l'Etat. III. 95 et suiv.

MADELEINE (SAINTE).

VOYEZ Pénitence.
Son panégyrique. II. 562.

MAGES.

VOYEZ Vérité.

MARIE, (SAINTE MÈRE DE DIEU.)

Elle nous donne l'exemple d'une double fidélité à la grâce reçue. I. 165 et suiv.
Fidélité de précaution qui lui fait craindre les moindres périls. I. 166.
Fidélité de correspondance qui la rend attentive à faire de nouveaux progrès dans les voies de la grâce. I. 171.
Consolations de la mort compensant les amertumes de sa vie. II. 461 et suiv.
Gloire de sa mort réparant les humiliations de sa vie. II. 470 et suiv.
Par sa visite à sainte Elisabeth, Marie confond les obstacles que l'amour-propre oppose à la grâce. II. 481 et suiv.
VOYEZ Grâce.

MÉCHANTS.

VOYEZ Bons.
Ils sont soufferts pour l'instruction des justes. II. 48.
Et leur mérite. II. 50.

MÉDISANCE.

Prétextes dont on se sert pour l'excuser. II. 135.
Elle ne peut être excusée : Ni par la légèreté des défauts que l'on censure. II. 137.
Ni par la notoriété publique. II. 137 et suiv.
Ni par le zèle de la vérité. Idem.
Elle est criminelle, parce qu'elle blesse l'humilité. II. 143.
La charité. II. 144.
La justice. II. 145.
Elle est souvent hypocrite. II. 147.

MINISTÈRE.

VOYEZ Jésus-Christ.
Les prophéties sont un caractère éclatant du ministère de Jésus-Christ. I. 222.
Les œuvres et les prodiges de Jésus-Christ en sont un second. I. 224.
Les circonstances merveilleuses de sa vie mortelle en sont le troisième. I. 226.
L'esprit du ministère de Jésus-Christ renferme sa doctrine, ses bienfaits et ses promesses. I. 229.

MIRACLES.

Leur vérité prouvée par la passion de Jésus-Christ. II. 375.

MISÉRICORDE.

Elle est un des caractères de la grandeur de Jésus-Christ. I. 53, 54.
VOYEZ Sainteté, Perpétuité.

MODESTIE.

VOYEZ Clerc.

MONDE.

Il est un écueil de la piété. I. 168.
Il faut lui opposer une insensibilité héroïque à ses discours et à ses pensées frivoles. Idem.
Son injustice envers les gens de bien. II. 166.
Il attaque leurs intentions, quand il ne peut rien dire contre leurs œuvres. II. 167.
Il exagère leurs faiblesses. II. 173.
Il tourne en ridicule leur ferveur et leur zèle. II. 177.
VOYEZ Dégoûts.
Il est toujours opposé à la vérité. II. 362.
Des diverses vérités auxquelles il s'oppose. II. 363 et suiv.
L'esprit du monde est tout extérieur. II. 450.
C'est un esprit de déréglement. II. 451 et suiv.
De souplesse et de ménagement. II. 455 et suiv.
Ce n'est point une maxime sûre pour des parents de se persuader qu'il est bon que leurs enfants aient connu le monde avant d'entrer en religion. II. 535.
Il est condamné par le témoignage que saint Jean-Baptiste rend à la lumière et à la vérité. II. 549.
VOYEZ Saint Jean-Baptiste.
Prière d'une âme engagée dans le monde qui remercie Dieu de l'avoir jusque-là préservée des tentations et des périls au milieu desquels elle vit. III. 228.
Prière pour s'affermir de plus en plus dans le mépris du monde. III. 252.
Prière pour résister aux dérisions que le monde fait sans cesse de la piété. III. 295.

MORT.

VOYEZ Jésus-Christ.
En triomphant de la mort, Jésus-Christ assure l'immortalité de la foi. I. 85.
Elle est presque toujours le terme fatal de la gloire des grands. I. 85.
VOYEZ Pécheur, Juste.
Son moment est incertain. II. 182.
Elle est certaine. II. 188.

N

NATIVITÉ.

Par sa naissance, Jésus-Christ vient rendre à Dieu la gloire que les hommes avaient voulu lui ravir. I. 208.
Il rend en outre aux hommes la paix qu'ils n'avaient cessé de se ravir à eux-mêmes. I. 213.
Elle ne fait qu'un seul peuple de tous les peuples. Met en honneur la virginité. I. 216.
Elle fait de notre corps le temple de Dieu, le sanctuaire du Saint-Esprit. I. 215.
Bienfaits apportés aux hommes par la Nativité. I. 234.

O

OBÉISSANCE.

VOYEZ Vœu.

ŒUVRES DE MISÉRICORDE.

Des œuvres de miséricorde. II. 491.
Il faut les regarder comme des devoirs que nous acquittons. II. 492.
En faire des remèdes contre nos faiblesses journalières. II. 497.
N'y rien mêler d'humain dans l'intention. II. 499.

OFFENSES.

Voyez Pardon.

ORGUEIL.

Dieu abandonne l'orgueil à lui-même. I. 62.
Ses caractères. II. 436 et suiv.

PAIX.

Les princes de la terre ne peuvent être grands qu'en donnant une noble et forte paix à leurs peuples. I. 54, 55.
Voyez Nativité.

PARDON.

Du pardon des offenses. I. 346.

PAROLE DE DIEU.

On doit l'écouter avec le désir qu'elle soit utile. I. 363.
Avec une disposition de douleur et de confusion fondée sur le peu de fruit que l'on a retiré jusqu'alors de tant de vérités entendues. I. 364.
Avec un sentiment de reconnaissance. I. 366.
Son autorité est divine. I. 369.
Sa fin est la conversion des hommes. I. 371.

PASSION.

Elle renferme trois consommations :
Consommation de justice du côté de Dieu le Père. II. 335 et suiv.
Consommation de malice de la part des hommes. II. 344 et suiv.
Consommation d'amour du côté de Jésus-Christ. II. 357.
Elle est la plus grande preuve de l'opposition du monde à la vérité. II. 363 et suiv.
Elle est le plus grand témoignage de la vérité contre le monde. II. 372.

PASSIONS.

Elles sont la source des malheurs de l'homme. I. 39.
Elles sont la honte des puissants même aux yeux du monde et de la philosophie. I. 83, 84.
Bonheur d'une âme qui, après avoir été engagée dans les passions du monde, s'en désabuse et revient à Dieu. III. 171.

PAUVRETÉ.

Voyez Vœu.

PÉCHÉ.

Il renferme trois désordres ;
Désordre dans l'esprit. II. 337.
Désordre dans le cœur. II 341.
Désordre dans les sens. II. 343.

PÉCHEUR.

Voyez Plaisir, Foi.
Il est toujours en guerre avec lui-même. I. 119.
Plus il aime le monde, plus il est malheureux. I. 120.
Il détourne sa vue des exemples des saints. I. 122.
Il n'approche point des Sacrements. Idem.
Il ne trouve que menaces et anathèmes dans les saintes Ecritures. Idem.
Portrait du pécheur mourant. I. 124.
Il sera montré à lui-même le jour du jugement universel. I. 140.
Il sera montré de plus à toutes les créatures. I. 145.
Voyez Jugement universel.
Sa confusion, lors du jugement dernier. Idem.
Sur la terre, les fautes du pécheur n'ont eu qu'un petit nombre de témoins ; lors du jugement universel, tous les hommes liront l'histoire de ses désordres. Idem.
La présence de ses amis dans cette circonstance sera l'objet le plus insupportable de sa honte. I. 146.
De plus, il sera l'opprobre et l'anathème de toutes les créatures ; les choses mêmes inanimées s'élèveront contre lui. I. 146, 147.
Soins que prend le pécheur de se déguiser aux yeux des hommes. I. 147.
Ses qualités personnelles tourneront à sa honte. I. 148.

PÉNITENCE.

Elle est presque impossible dans la prospérité. I. 467.
Voyez ce mot.
Non-seulement elle finit les égarements, mais les expie et les répare. II. 300.
Des plaisirs qu'elle fait éprouver. II. 306.
Elle est taxée par le monde d'excès et de singularité. II. 550.
Sentiment d'une âme pénétrée de l'énormité de ses crimes passés et en même temps pleine de confiance en la miséricorde du Seigneur. III. 173, 312.

PERPÉTUITÉ.

Elle est un des caractères de la grandeur de Jésus-Christ. I. 56.
Voyez Sainteté, Miséricorde, Religion.

PERSÉCUTION.

Voyez Vérité.
Prière d'une âme persécutée qui s'excite à mettre sa confiance en Dieu au lieu de chercher les moyens de se venger. III. 204.

PEUPLES.

Les peuples se font un honneur d'imiter les princes et les grands dans leurs mauvaises comme dans leurs bonnes mœurs. I. 16, 17.
Ils trouvent en copiant les vices de ceux qui leur commandent un chemin agréable et commode pour arriver à la fortune. I. 18.
Voyez Humanité.

PIÉTÉ.

Voyez Grands.
Pour l'homme public, c'est une piété mal entendue que celle qui le retirerait des affaires et le renfermerait en lui-même. I. 66.
C'est se faire une fausse idée de la piété que de se la figurer toujours timide, scrupuleuse, bornée. I. 69.
Ecueils de la piété. — Voyez Monde, Fragilité, Grâce.

Des dégoûts qui accompagnent la piété en cette vie. II. 288.
Ils ne sont pas un prétexte d'abandonner Dieu ou de n'oser le servir. Idem.
VOYEZ Dégoûts.
On se la représente comme une faiblesse qui déshonore les grands. II. 596.
Qui rend incapable des grandes places. Idem.
VOYEZ Religion.

PLAISIR.

Le plaisir est le premier écueil de l'innocence. I. 22.
Il est l'écueil privilégié de la vie des grands. I. 22, 23.
Quelque livré qu'il soit au plaisir, le pécheur ne peut empêcher que les crimes ne reviennent à son souvenir. I. 114.

PRÉJUGÉS.

VOYEZ Grands.

PRÊTRE.

Prière pour ceux qui se destinent à être les ministres du tabernacle ou qui le sont déjà, par laquelle ils demandent à Dieu les vertus nécessaires aux fonctions saintes de leur ministère. III. 222.
Prière d'un ministre des autels obligé de vivre au milieu du monde, qui demande à Dieu de s'y soutenir dans l'innocence. III. 284.
Il est toujours chargé des intérêts du peuple devant Dieu. III. 325, 330.
Il est le réconciliateur des hommes avec Dieu. III. 326, 332.
Il est le coopérateur de Dieu dans le salut des hommes. III. 327, 332.
Il est établi ministre pour être l'instrument de la perte ou du salut de plusieurs. III, 324 et suiv., 330 et suiv.
La vie du monde est incompatible avec la gravité et l'esprit du sacerdoce. III. 336 et suiv.
VOYEZ Sacerdoce.
Du zèle qu'il doit déployer contre le scandale. III. 373.
Ce zèle constitue un des devoirs les plus essentiels du prêtre. III. 374.
Rareté de ce zèle. III. 377.
De la vocation à l'état ecclésiastique. III. 387 et suiv., 430 et suiv.
De l'usage des revenus ecclésiastiques. III. 401, 513.
Le prêtre n'est que l'économe des revenus ecclésiastiques. III. 402.
Ils ne lui sont donnés que comme supplément de son indigence. III. 406.
Que pour satisfaire aux besoins des pauvres. III. 413.
VOYEZ Retraite.
Du zèle qu'il doit déployer pour le salut des âmes. III. 443.
Du zèle du prêtre contre les vices. Caractères de ce zèle :
Il doit être patient. III. 449.
Doux et bienfaisant. III. 450.
Non jaloux. III. 453.
N'être pas téméraire et ne point agir en vain. III. 454.
Ne point s'enfler. III. 456.
Etre exempt du plus léger orgueil. III. 458.
Ne point chercher ses propres intérêts. III. 459.
Ne point s'irriter des tribulations. III. 460.
Ne point penser mal des pécheurs. III. 461.
De l'exemple que le prêtre doit donner. III. 465.
L'exemple est le premier devoir du prêtre ; sans lui ses fonctions deviennent inutiles. Idem.
Comment il doit converser avec les personnes du monde. III. 477.
Choix des personnes. III. 478.
Rareté de ses communications avec le monde. III. 480.
Gravité et édification qu'il doit y apporter. III. 481.
De la nécessité où est le prêtre de se renouveler dans l'esprit de sa vocation. III. 485, 495.
Des sources de l'affaiblissement du prêtre dans les fonctions de son ministère :
1° Défaut de vocation. III. 485.
2° Familiarité des choses saintes. III. 486.
3° Abus des choses saintes. III. 488.
De l'amour du prêtre pour ses fidèles. III. 493.
Des divisions entre les prêtres et les curés des paroisses. III. 498, 501.
Des suites funestes du déréglement du prêtre. III. 504.
Le devoir le plus essentiel du prêtre est l'instruction de la jeunesse ; de son accomplissement dépend tout le fruit du ministère. III. 511.
De leur avarice dans l'usage des biens ecclésiastiques. III. 513.
De l'excellence de la prière pour le prêtre. III. 518.
VOYEZ Cérémonie, Prière.
Charité qu'il doit pratiquer. III. 529.
Désordres qui naissent chez le prêtre quand il ne pratique pas la charité. III. 530.
De l'insensibilité du prêtre dans les fonctions de son ministère. III. 534.
De la douceur nécessaire aux prêtres. III. 541.
Combien l'étude et la science sont indispensables aux prêtres. III. 548.
Soin avec lequel le prêtre doit observer les statuts et ordonnances du diocèse. III. 553.
Du soin que le prêtre doit avoir de ses malades. III. 567.

PRIÈRE.

De la prière. I. 417.
On se trompe dans l'idée que l'on se forme de la prière. I. 418.
Elle n'est pas un effort de l'esprit. I. 419.
Si l'on ne sait pas prier, c'est que l'on ne sent pas assez les besoins infinis de son âme. I. 420.
C'est qu'on n'aime pas Dieu. I. 422.
Les dégoûts et les égarements d'esprit qui nous rendent parfois la prière pénible ne doivent pas nous en éloigner, parce que ces dégoûts et ces égarements prennent leur source dans notre tiédeur et nos infidélités. I. 423.
Parce qu'ils viennent du peu d'usage que nous avons de la prière. I. 425.
Parce que souvent ils ne sont qu'une épreuve envoyée par Dieu. I. 426.
Il ne faut demander que ce qui est nécessaire dans la prière. I. 429.
Le demander comme il faut, c'est-à-dire avec ferveur. I. 434.
Avec humilité. I. 435.
Avec persévérance. I. 436.
La prière publique est le canal le plus ordinaire et le plus fécond des grâces. III. 516.
VOYEZ Prêtre.
De sa nécessité pour le prêtre. III. 523, 562.

PROBITÉ.

Sans la crainte de Dieu, la probité humaine est presque toujours fausse. I. 59.
Elle n'est jamais sûre. I. 59, 60.

PROMESSES.

Promesses que fait aux hommes la naissance de Jésus-Christ. I. 235.

PROPHÉTIES.

Voyez Ministère.

Les circonstances dans lesquelles Jésus-Christ a été prédit sont encore plus merveilleuses que les prédictions mêmes. I. 222, 223.

PROSPÉRITÉ.

La prospérité est dangereuse, parce que les chutes y sont presque inévitables par suite de l'impression que cette prospérité fait sur le cœur pour le corrompre. I. 461.

Des facilités qu'elle fournit aux passions. I. 464.

Elle est encore dangereuse parce que la pénitence y est presque impossible par suite de la rareté des grâces spéciales. I. 467.

Des oppositions infinies qu'elle fait naître dans le cœur aux grâces de conversion. I. 469

Des suites mêmes de la prospérité. I. 470.

Des diverses impressions qu'elle fait sur le cœur de l'homme. I. 461.

PROTECTION.

Voyez Humanité.

R

RECHUTE.

Elle favorise par la non-coopération à toute la force et l'étendue de la grâce qui nous a ramené de l'égarement. I. 171.

Par le découragement et notre faiblesse. I. 174, 175.

Par notre obstination à ne point suivre la voie que nous trace la grâce. I. 173.

Enormité du péché de rechute comme ingratitude. I. 404.

Comme perfidie I. 406.

Comme mépris. I. 407.

Danger du péché de rechute. I. 410.

Voyez Inconstance.

De ses causes ordinaires. II. 381.

Précautions négligées après la conversion. II. idem et suiv.

Violation des résolutions. II. 387.

Omission des réparations. II. 390.

Prière d'un pécheur nouvellement converti et violemment tenté de se rengager dans le monde. III. 257.

RÉCONCILIATION.

Leur fausseté chez l'homme non chrétien. I. 355.

RELIGION.

Les grands doivent respecter et honorer la religion. I. 30.

Voyez Grands, Triomphe.

La religion assure la vertu parce que les motifs qu'elle nous fournit sont de tous les temps et de toutes les situations. I. 60, 61.

C'est par elle seule que les puissants triomphent de l'envie. I. 81.

Elle les met au-dessus des événements de la fortune. I. 82.

Elle les rend grands au milieu des malheurs. I. 83.

Elle fait triompher les passions. I. 83.

Elle seule crée les héros fermement vertueux. I. 84.

Elle est raisonnable. I. 334.

Elle est la plus ancienne qui soit au monde. I. 335.

Sa perpétuité. I. 336.

Son uniformité. Idem.

Mieux que toute autre elle règle les devoirs des uns envers les autres. I. 337.

Elle repose sur des mystères qui ont été prédits plusieurs siècles avant leur accomplissement. I. 338.

Elle est glorieuse. I. 339.

Quelles sont ses promesses. Idem.

Situation où elle met le fidèle. I. 340.

Grands modèles qu'elle nous propose. I. 341.

Elle est nécessaire à l'homme par sa raison qui est faible. I. 342.

Corrompue. I. 343.

Changeante. I. 344.

De l'origine des doutes sur la religion. II. 150.

C'est le déréglement qui les propose. II. 151.

L'ignorance qui les adopte. II. 158.

La vanité qui s'en fait honneur. II. 61.

La piété est le guide dans la recherche de la science de la religion. II. 627.

Des écueils à éviter dans l'étude de la religion. II. idem et suiv.

La science de la religion affermit dans la piété. II. 632.

RESPECT.

Voyez Temple.

RESPECT HUMAIN.

Il est un crime. I. 490.

Il outrage Dieu dans sa grandeur. I. 491.

Il est injurieux à la vérité des promesses de Dieu. Idem.

Sa folie. I. 494.

Il est insensé en lui-même. Idem.

Et dans les circonstances qui l'accompagnent. I. 495, 496.

Son injustice. I. 498.

RÉSURRECTION.

La résurrection de Jésus-Christ nous anime à persévérer dans la grâce reçue. II. 397.

Elle nous apprend à y persévérer et est le modèle de notre persévérance. II. 406.

Elle est pour la piété un préservatif contre l'affaiblissement de la foi. II. 397.

Contre la tiédeur de l'espérance qui se trouve consolée et corrigée par elle. II. 400.

RETRAITE.

Ses avantages. III. 436.

Le prêtre s'y rend compte de ses fautes et prend des mesures pour les éviter à l'avenir. III. 436.

Il s'y ranime et s'y renouvelle. III. 438.

RICHESSES.

Biens découlant de leur usage chrétien et charitable. I. 98, 99.

Le mauvais riche. I. 518.

S

SACERDOCE.

Son excellence. III. 324, 506.

L'esprit du sacerdoce est un esprit de séparation. III. 336.
De prière. III. 338.
De gémissement. III. 339.
De travail. III. 341.
De zèle et de fermeté. III. 343.
De science. III. 345.
De piété. III. 346.

SAINTETÉ.

Elle est un des caractères de la grandeur de Jésus-Christ. I. 52.
VOYEZ Miséricorde, Sainteté.
Elle est la vocation générale de tous les fidèles. I. 504.

SALOMON.

Il montra le modèle d'un règne fort et sage tant qu'il fut fidèle à Dieu. I. 69.

SALUT.

Notre salut est notre affaire tout entière et non celle de Dieu. I. 182.
VOYEZ Grâce.
Il faut travailler à son salut avec vivacité. II. 271.
Avec prudence. II. 279.

SCANDALE.

Il est attaché aux mauvais exemples donnés par les grands. I. 89.
Scandale d'irritation. I. 90.
Id. de complaisance. I. 91.
Id. d'impunité. Idem.
Id. d'office et de nécessité. Idem.
Id. de durée. I. 92.
Id. de séduction. Idem.

SUCCÈS.

Les plus éclatants succès ne sont rien sans la crainte de Dieu. I. 62.
Souvent même ils sont des crimes. I. 63.

SYNODES.

De leur institution. III. 492.

T

TALENT.

Le talent sans la crainte de Dieu est l'instrument des malheurs publics. I. 61.
La source de notre perte. I. 62.

TEMPLE.

On ne doit entrer dans les temples chrétiens qu'avec une disposition de pûreté et d'innocence. I. 390.
Une disposition de frayeur et de recueillement. I. 396.
Une disposition de décence et de modestie intérieure. I. 400.
Un esprit d'adoration. I. 396.
Un esprit de prière. I. 397.
Un esprit d'actions de grâces. I. 397, 398.
Prière pour remercier Dieu de s'être renfermé dans un temple matériel. III. 271.

TEMPS.

De la perte du temps. II. 258.
De son mauvais emploi. II. Idem.
De son peu de durée. II. 259.
Il est le prix de l'éternité. II. 259.
Il est irréparable. II. 262.
De son usage pour le salut. II. 264.

TENTATION.

Prière d'une âme exposée à une tentation: ou il faut désobéir à Dieu, ou s'attirer la haine des hommes. III. 309.

THOMAS D'AQUIN (SAINT).

Son panégyrique. II. 626.

TIÉDEUR.

Elle rend notre justice incertaine. II. 69.
Elle éteint en nous le désir de la perfection. II. 71.
Elle met hors d'état de discerner les crimes d'avec les simples offenses. II. 72.
Elle ne laisse dans l'âme aucun caractère de la charité habituelle. II. 75.
VOYEZ Charité.
Elle annonce une chute certaine. II. 81.
Elle est antipathique à la grâce. II. 81, 83.
Elle fortifie les passions. II. 87.
Elle ruine la piété extérieure. II. 91.
VOYEZ Fautes.

TRAVAIL.

VOYEZ Homme.

TRIOMPHE.

VOYEZ Jésus-Christ.

U

UNIFORMITÉ.

Uniformité de la religion. — VOYEZ ce mot.

V

VANITÉ.

La vanité est une des sources des suites qu'ont les exemples des grands du côté des peuples. I. 16, 17.

VÉRITÉ.

Obstacles qu'elle trouve dans le cœur des grands. I. 73.
Souvent sacrifiée à l'intérêt. I. 76.
Figurée par l'étoile des Mages. I. 239.
Reçue. I. 240.
Dissimulée. I. 247.
Persécutée. I. 254.
Vérité de la religion. I. 332.
Pour bien défendre la vérité, il faut de la lumière, de la force, de la charité. II. 616.
Prière pour remercier Dieu de nous avoir appelés à la connaissance de la vérité. III. 267.

VERTU.

VOYEZ Religion, Grands.

VIE.

Elle est un enchaînement de grâces. I. 180.

VIE RELIGIEUSE.

Elle présente trois consolations :
Consolation d'élection. III. 104 et suiv.
Consolation de préservation. III. 113 et suiv.
Consolation de consécration. III. 122.

Elle présente diverses tentations :
Tentation du temps. III. 127.
Tentation du dégoût. III. 129.
Tentation des exemples. III. 132.
Elle offre plusieurs avantages:
Les tentations y sont moindres. III. 133 et suiv.
Les secours y sont plus grands. III. 136
Les consolations plus pures et plus abondantes. III. 138.
Voyez Vœu.
La vocation à la vie religieuse est un signe de salut. III. 154.
Caractères de l'alliance que l'on contracte avec Jésus-Christ en embrassant la vie religieuse :
Une alliance de justice. III. 156.
Une alliance de jugement et de sagesse. III. 158.
Une alliance de miséricorde. III. 160.
Une fidélité à répondre à toutes les miséricordes de l'Epoux céleste. III. 161.
Prière et actions de grâces pour remercier Dieu de s'être consacré à lui dans une maison religieuse. III. 289.

VIGILANCE.

Voyez Homme.

VILLARS (HENRI DE).

Son oraison funèbre. III. 8.
Il fut un homme juste et irréprochable. III. 10. et suiv.
Un pontife fidèle. III. 13 et suiv.
Un père charitable. III. 17 et suiv.

VILLEROY (DE).

Son oraison funèbre. III. 24.
Ses talents le rendirent nécessaire au prince et utile au peuple. III. 26 et suiv.
Il fut fidèle à Jésus-Christ et utile à l'Eglise par ses vertus chrétiennes et épiscopales. III. 34 et suiv.

VIRGINITÉ.

Voyez Vœu.

VOCATION.

Rareté d'une vocation véritable. I. 504.
Obstacles qui s'opposent à ce que l'on suive sa vocation. I. 505 et suiv.
Périls d'une fausse vocation. I. 510.

VŒU.

Des vœux de la vie religieuse. III. 141.
Le vœu de virginité impose comme devoir l'entière soumission de la chair à l'esprit. III. 143.
Et les moyens à employer pour parvenir à cette soumission. III. 143 et suiv.
Le vœu de pauvreté consiste dans le détachement du cœur de toutes les choses de la terre. III. 146.
Dans le retranchement actuel de toutes les superfluités. III. 147.
Dans la soumission et la dépendance entières des supérieurs dans l'usage des choses même les plus nécessaires. III. 149.
Du vœu d'obéissance. III. 150.

VOLONTÉ DE DIEU.

Avantages de la soumission à la volonté de Dieu. I. 282.
Sources de notre révolte à la volonté de Dieu. I. 275.

VOLUPTÉ.

Elle est singulièrement favorisée chez les grands. I. 39.

ZÈLE.

Voyez Grand.
Il est taxé par le monde de bizarrerie et d'aigreur. II. 553.

FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES.

TABLE

DES

PASSAGES DE L'ÉCRITURE SAINTE

CITÉS OU COMMENTÉS PAR MASSILLON.

Nota. Dans la composition de cette Table, on a suivi l'ordre de la Vulgate.

Chaque passage de l'Ecriture est suivi de deux nombres : le premier, en chiffres romains, indique le volume de Massillon, et le second, en chiffres arabes, la page où se lit le commentaire.

—

LIBER GENESIS.

II.

15. Ut operaretur et custodiret illum. III. 34. — 17. Morte morieris. II. 328.

VI.

12. Omnis caro corruperat viam suam. I. 452.

XIII.

10. Elevatis Loth oculis, vidit omnem regionem... II. 283.

XIX.

19. Quia nec possum in monte salvari. I. 173.

XXIV.

31. Ingredere, benedicte Domini, cur foris stas? III. 431.

XXV.

22. Sed collidebantur in utero ejus parvuli. II. 278. — 23. Duæ gentes sunt in utero tuo... II. 278.

XXVII.

29. Et serviant tibi populi, et adorent te tribus... III. 100.

XLII.

7. Quasi ad alienos durius loquebatur... I. 156. —9. Exploratores estis... I. 373. — 24. Avertitque se parumper et flevit... I. 156.

XLIX.

10. Non auferetur sceptrum de Juda. I. 208.

—

LIBER EXODI.

III.

3. Vadam et videbo hanc visionem magnam.... I. 165.

IV.

25. Sponsus sanguinum tu mihi es. III. 131.

XV.

11. Quis similis tui in fortibus Domine? III. 113.

XVI.

3. Cur eduxisti nos in desertum istud, ut occideres omnem multitudinem fame? I. 174. — 20. Scatere cœpit vermibus, atque computruit. I. 415, et II. 14.

XXIX.

33. Alienigena non vescetur ex eis. III. 368.

XXXVIII.

7. Non erat solidum sed intus vacuum. II. 64.

—

LIBER LEVITICUS.

I.

6. Detracta pelle hostiæ, artus in frusta concident. I. 293.

VI.

14. Hæc est lex sacrificii. I. 297.

XIII.

8. Immunditiæ condemnabitur. I. 409.

—

LIBER NUMERI.

IX.

6. Quidam immundi super anima hominis... II. 321. — 7. Quare fraudamur ut non valeamus... II. 321. — 10. Homo qui fuerit immundus... II. 321.

XIII.

32. Nequaquam ad hunc populum valemus ascendere... II. 106. — 33. Terra devorat habitatores suos. I. 174, et III. 121.

XIV.

7. Terra quam circuivimus valde bona est. II. 106.

XVI.

48. Stans Aaron inter mortuos ac viventes... III. 518.

XXIII.

21. Non est idolum in Jacob, nec videtur simulacrum in Israël. I. 210.

XXIV.

17. Orietur stella ex Jacob. I. 208.

XXVII.

20. Et dabis ei præcepta cunctis videntibus et partem gloriæ tuæ. III. 45.

—

LIBER DEUTERONOMII.

VI.

20. Quid sibi volunt testimonia hæc? II. 138.— 21. Servi eramus Pharaonis in Ægypto... II. 138.

VII.

6. Te elegit Dominus... III. 105. — 8. Eduxit vos in manu forti... Idem. — 13. Diliget te ac multiplicabit... Idem.

XI.

10. Terra quam ingrederis possidendam... III. 133. — 11. De cælo expectans pluvias... Idem. — 12. Quam Dominus Deus tuus semper invisit... Idem. — 26. En propono in conspectu vestro die benedictionem et maledictionem. I. 151. — 27. Benedictionem si obedieritis mandatis Domini... I. 152.

XXX.

14. Sed juxta te est sermo in ore tuo. I. 418.

XXXII.

7. Interroga majores tuos... III. 122. — 17. Novi recentesque venerunt, quos non coluerunt patres eorum. I. 335. — 31. Non est Deus noster ut dii eorum... I. 121. — 37, 38. Ubi sunt dii eorum... Surgant et opitulentur vobis... I. 147. — 49. Ascende in montem.., et morere. I. 133.

LIBER JOSUE.

IV.

6. Quando interrogaverint vos filii vestri... III. 76.

V.

12. Deficit manna postquam comederunt de frugibus terræ. I. 205, 424.

—

LIBER JUDICUM.

VII.

3. Qui timidus et formidolosus est, revertatur. III. 396.

XII.

13. Nubes sine aqua, quæ a ventis circumferuntur. II. 10.

XIII.

22. Morte moriemur quia vidimus Dominum. III. 348 et II. 202.

XVII.

10. Esto mihi parens ac sacerdos. I. 455.

—

LIBRI REGUM.

LIBER PRIMUS.

II.

3. Deus scientiarum, Dominus est. II. 60.

V.

6. Porro Dagon solus truncus remanserat in loco suo. I. 414.

VI.

12. Pergentes et mugientes. II. 277.

X.

1. Imple lenticulam olei. II 399.

XIV.

45. Ergone Jonathas morietur. I. 522.

XV.

30. Honora me coram senioribus populi. III. 433. — 35. Et lugebat Samuel Saulem omnibus diebus vitæ suæ. III. 433.

XVI.

8. Non hunc elegit Dominus. III. 396 et 566.

XVII.

39. Non usum habeo. II. 277.

XVIII.

16. Quid interrogas me, cum Dominus recesserit a te. I. 486. — 17. Faciet tibi Dominus sicut locutus est... I. 486.

XIX.

16. Inventum est simulacrum. I. 450.

XX.

3. Uno tantum gradu, ego morsque dividimur I. 102, et II. 73.

XXIII.

3. Ecce nos hic in Judæa consistentes timemus... II. 101.

XXIV.

18. Justior tu es quam ego. II 227.

XXVIII.

15. Coarctor nimis ; vocavi ergo te... I. 486.

LIBER SECUNDUS.

III.

1. David proficiscens, et semper seipso robustior. III. 46.

X.

3. Putas quod propter honorem patris tui miserit David... II. 70.

XI.

11. Israel et Juda habitant in papilionibus... I. 312, et III. 342.

XIV.

14. Et quasi aquæ dilabimur in terram, quæ non revertuntur. I. 125.

XXIV.

17. Vertatur, obsecro, manus tua contra me. II. 121 et III. 540.

LIBER TERTIUS.

X.

8. Beati servi tui qui stant coram te semper. I. 402.

XIV.

6. Quare aliam te esse simulas. I. 448.

XVIII.

21. Usquequo claudicatis in duas partes ? II. 15. — 27. Clamate voce majore... I. 439.

XIX.

8. Ambulavit in fortitudine cibi illius... II. 318.

XXII.

22. Decipies et prævalebis. I. 26.

LIBER QUARTUS.

V.

13. Et si rem grandem dixisset tibi propheta... II. 79. — 13. Lavare et mundaberis. II. 221.

VIII.

22. In diebus illis non erat rea in Israël. III. 15.

XIII.

19. Si percussisses quinquies, percussisses Syriam. I. 438.

XX.

1. Morieris tu et non vives. III. 56.

—

LIBRI PARALIPOMENON

LIBER PRIMUS.

XXIX.

11, 13. Tua Domine magnificentia... Nunc Deus noster confitemur tibi... I. 94. — 19. Salomoni quoque filio meo da cor perfectum... I. 136 et III. 88.

LIBER SECUNDUS.

XII.

8. Verumtamen servient ei, ut sciant distantiam... II. 296.

—

LIBRI ESDRÆ.

LIBER SECUNDUS.

VI.

2. Veni et percutiamus fœdus pariter... III. 343.

—

LIBER TOBIÆ.

XII.

19. Sed ego invisibili, et potu... III. 336.—19. Videbar vobiscum manducare et bibere... I. 493.

—

LIBER JUDITH.

IV.

13. Memores estote Moysi, servi Domini. I. 331.

VIII.

11, 13. Qui estis vos... Tempus miserationis Domini... I. 483.

IX.

13. Et percuties eum ex labiis charitatis meæ. III. 124. — 14. Da mihi in animo constantiam... III. 124. — 15. Erit enim hoc memoriale... III. 124.

X.

8. Deus patrum nostrorum det tibi gratiam... III. 123.

XVI.

19. Qui autem timent te magni erunt apud te per omnia. I. 59. — 20. Væ genti insurgenti super genus meum. I. 257.

—

LIBER ESTHER.

XIV.

16. Tu scis necessitatem meam... I. 312.

XVI.

6. Dum aures principum simplices, et ex sua natura alios æstimantes, callida fraude decipiunt. I. 70.

—

LIBER JOB.

II.

9. Adhuc tu permanes in simplicitate tua. II. 162.

VI.

10. Et hæc mihi sit consolatio, ut affligens me dolore, non parcat. I. 159.

X.

20. Et spes illorum abominatio animæ. I. 41.

XI.

14. Si iniquitatem quæ est in manu tua. I. 431.

XII.

19. Qui ducit sacerdotes ingloriosos et optimates supplantat. I. 62.

XIII.

23. Si Dominus nos vellet occidere... II. 202. — 26. Scribis contra me amaritudines, et consumere me vis peccatis adolescentiæ meæ. I. 128.

XV.

16. Qui bibit quasi aquam iniquitatem. I. 187.

XVII.

11. Dies mei transierunt, cogitationes meæ dissipatæ sunt... I. 128. — 14. Putredini dixi : Pater meus est... II. 199.

XIX.

16, 17. Servum meum vocavi et non respondit... Halitum meum exhorruit uxor mea... I. 131.

XX.

6. Si ascenderit usque ad cælum superbia ejus, et caput ejus nubes tetigerit. I. 28. — 7. Et qui eum viderant, dicent : Ubi est ? I. 130. — 11. Ossa ejus implebuntur vitiis adolescentiæ ejus... I. 480. — 15. Divitias, quas devoravit, evomet... I. 480. — 26. Affligetur relictus in tabernaculo suo. I. 130. — 27. Revelabunt cæli iniquitatem ejus, et terra consurget adversus eum. I. 128.

XXII.

15. Semitam sæculorum, quam calcaverunt... III. 118.

XXIV.

20. Et dulcedo illius vermis. I. 39.

XXV.

5. Et stellæ non sunt mundæ in conspectu ejus. I. 196.

XXVII.

19. Aperiet oculos suos et nihil inveniet. I. 127.

XXX.

15. Abstulisti quasi ventus desiderium meum... III. 59.

XXXVI.

5. Deus potentes non abjicit cum et ipse sit potens. I. 89.

XXXVIII.

11. Usque huc venies ? I. 187.

LIBER PSALMORUM.

I.

1. Beatus vir qui non abit in consilio impiorum. III. 171. — 2. Sed in lege Domini voluntas... III. 171. — 3. Et erit tanquam lignum. III. 172. — 4. Non sic impii, non sic... III. 150, 172. — 5. Ideo non resurgent impii in judicio... III. 172. — 6. Quoniam novit Dominus viam justorum. III. 172.

II.

2. Astiterunt reges terræ, et principes convenerunt in unum adversus Dominum et adversus Christum ejus. I. 73.

III.

1. Domine quid multiplicati sunt qui tribulant me ? III. 173... — 2. Multi dicunt animæ meæ... III. 173. — 3. Tu autem, Domine, susceptor meus es...III. 174. — 4. Voce mea ad Dominum clamavi... III.174. — 5. Ego dormivi et soporatus sum... III. 174. — 7. Non timebo millia populi circumdantis me... III. 175. — 7. Exurge Domine, salvum me fac... III.175. — 8. Domini est salus... III. 175.

IV.

2. Cum invocarem exaudivit me Deus... III. 176. — 3. Filii hominum, usquequo gravi corde ?... III. 176. — 4. Et scitote quoniam mirificavit Dominus... III. 177. — 5. Irascimini et nolite peccare... III. 177. — 6. Sacrificate sacrificium justitiæ... III. 177. — 7. Signatum est super nos lumen. III. 17 8. — 8. A fructu frumenti... III. 178. — 9,10. In pace in idipsum dormiam... III. 179.

VI.

2. Domine, ne in furore tuo arguas me... III. 179. — 3. Miserere mei Domine, quoniam infirmus sum... III. 179. — 5. Convertere Domine, et eripe animam meam... III. 180. — 6. Quoniam non est in morte qui memor sit tui... III. 180. — 7. Laboravi in genitu meo... III. 180. — 8. Turbatus est a furore oculus meus... III. 181. — 9,10. Discedite a me omnes. III. 181. — 11. Erubescant et conturbentur vehementer omnes... III. 181.

VII.

2. Domine, Deus meus, in te speravi... III. 182. — 3. Nequando rapiat te ut leo... III. 182. — 4. Domine Deus meus, si feci istud... III. 182. — 5. Si reddidi retribuentibus mihi mala... III. 182. — 6. Persequatur inimicus animam meam... III. 183. — 7. Exurge Domine in ira tua. III. 183... — 8. Et exurge Domine Deus meus in præcepto... III. 183. — 9. Judica me Domine secundum justitiam meam... III. 184. — 10. Consumetur nequitia peccatorum... III. 184. — 11. Justum adjutorium meum a Domino... III. 184. — 12. Deus judex justus... III. 184. — 13. Nisi conversi fueritis. III. 184. — 14. Arcum suum tetendit et paravit illum... III. 185. — 15. Ecce parturiit injustitiam... III. 185. — 16. Lacum aperuit et effodit eum... III. 185. — 17. Convertetur dolor ejus in caput ejus... — III. 185. — 18. Confitebor Domino secundum justitiam ejus...III. 186.

VIII.

2. Domine Deus noster quam admirabile est nomen... III. 186. — 3. Ex ore infantium et lactentium... III. 187. — 4. Quoniam videbo cælos tuos... Idem. — 5. Quid est homo, quod memor es ejus... Idem. — 6. Minuisti eum paulo minus ab angelis... III. 188. — 8,9. Omnia subjecisti sub pedibus ejus... Idem.

IX.

2. Contifitebor tibi, Domine, in toto corde meo... III. 189. — 3. Lætabor et exultabo in te... Idem. — 4. In convertendo inimicum meum retrorsum... III. 190. — 5. Quoniam fecisti judicium meum... Idem. — 6. Increpasti gentes, et periit impius... Idem. — 7. Inimici defecerunt frameæ. Idem. — 8. Periit memoria eorum cum sonitu... III. 191. — 9. Paravit in judicio thronum suum... III. 191. — 10. Et factus est Dominus refugium pauperi...Idem. — 11. Et sperent in te qui noverunt nomen tuum...III. 192. — 12.

Psallite Domino, qui habitat in Sion... Idem. — 13. Quoniam requirens sanguinem eorum recordatus est... III. 193. — 14. Miserere mei, Domine... Idem. —15. Qui exaltas me de portis mortis...III. 194.— 16. Exultabo in salutari tuo... Idem.— 17. Cognoscetur Dominus judicia faciens...Idem.— 18.Convertantur peccatores in infernum. III. 195. — 19. Quoniam non in finem oblivio... Idem. — 20. Exurge Domine... Idem. — 21. Constitue, Domine, legislatorem... III. 196.

X.

1. Ut quid, Domine, recessisti longe...III. 197. — 2. Dum superbit impius... Idem. — 2. In Domino confido...III. 204.— 3. Quoniam laudatur peccator in desideriis... III. 197. — 3. Quoniam ecce peccatores...III. 205.— 4.Exacerbavit Dominum peccator. III. 198.— 4. Quoniam quæ perfecisti... III. 205. — 5. Non est Deus in conspectu ejus... III. 198. — 5. Dominus in templo sancto tuo... III. 205. — 6. Dixit enim in corde suo... III. 199.— 6. Dominus interrogat justum et impium... III. 206...— 7. Cujus maledictione os plenum est... III. 199. — 7. Pluet super peccatores laqueos... III. 206. — 8. Sedet in insidiis... III. 200.— 8. Quoniam justus Dominus... III. 206.— 9. Oculi ejus in pauperem respiciunt... III. 200. — 10. In laqueo suo humiliabit eum... III. 200.— 11. Dixit enim in corde suo... Idem. — 12. Exurge, Domine Deus... III. 201. — 13. Propter quid irritavit impius... Idem. — 14. Tibi derelictus est pauper... III. 202. — 15. Contere brachium peccatoris... Idem.—16. Dominus regnabit in æternum... Idem. — 17. Desiderium pauperum exaudivit Dominus. III. 203. — 18. Judicare pupillo et humili... Idem.

XI.

2. Salvum me fac Deus... III.207. — 3. Vana loculi sunt unusquisque... III. 207. — 4. Disperdat Dominus universa labia dolosa... III. 208.— 5. Qui dixerunt : Linguam nostram... Idem.— 6. Propter miseriam inopum et gemitum... III. 209. — 7. Eloquia Domini, eloquia casta... III. 210.— 9. In circuitu impii ambulant... III. 211.

XII.

1. Usquequo Domine, oblivisceris me? III.212.— 2. Quandiu ponam consilia... Idem. — 3. Usquequo exaltabitur inimicus... III. 213. — 4. Illumina oculos meos... Idem. — 5. Qui tribulant, exultabunt... III. 214. — 6. Exultabit cor meum in salutari tuo. III. 215.

XIII.

1. Dixit insipiens in corde suo : non est Deus. II. 154, et III. 215. — 2. Dominus de cælo prospexit super filios... III. 217, 218.— 4. Nonne cognoscent omnes qui operantur iniquitatem... III. 219. — 5. Dominum non invocaverunt... Idem.— 6. Quoniam Dominus in generatione justa est. III. 220.— 7. Quis dabit ex Sion salutare Israël... III. 221.

XIV.

1. Domine, quis habitabit in tabernaculo tuo... III. 222. — 2. Qui ingreditur sine macula... Idem. — 3. Qui loquitur veritatem in corde suo... III. 213. — 4. Ad nihilum deductus est... III. 224. — 5. Qui facit hæc non movebitur in æternum... III. 225.

XV.

1. Conserva me, Domine... III. 225. — 3. Sanctis qui sunt in terra ejus... III. 226. — 4. Multiplicatæ sunt infirmitates... III. 227. — 5. Dominus pars hæreditatis meæ... I. 407, et III. 228. — 6. Funes ceciderunt mihi in præclaris... III. 228. — 7. Benedicam Dominum qui tribuit... III. 229. — 8. Providebam Dominum in conspectu meo semper... Idem. — 9. Propter hoc lætatum est cor meum... III. 230. — 11. Notas mihi fecisti vias vitæ... III. 231. — 10. Quoniam non derelinques animam meam... III. 230.

XVI.

Tous les versets. III. 231 et seq. — 1. Exaudi, Domine, justitiam meam... III. 231. — 2. De vultu tuo judicium meum prodeat... III. 232. — 3. Probasti cor meum... Idem. — 4. Ut non loquatur os meum... Idem. — 5. Perfice gressus meos... III. 233. — 6. Ego clamavi quoniam exaudisti me... Idem.

XVII.

Tous les versets. III. 238 et seq. — 3. Liberator meus. I. 407. — 17. Misit de summo, et accepit me... III. 105. — 48. Liberator meus. I. 407.

XVIII.

Tous les versets. III. 252 et seq. — 3. Dies diei eructat verbum, et nox nocti indicat scientiam. I. 456. — 7. Nec est qui se abscondat a calore ejus. III. 333. —8. Lex Domini... convertens animas. II. 7. — 9. Præceptum Domini lucidum... II. 234. — 9. Justitiæ Domini rectæ... II. 279. — 13. Ab occultis meis munda me. II. 73.

XX.

4. Prævenisti eum in benedictionibus. I. 180.

XXI.

Tous les versets. III. 257 et seq. — 15. Factum est cor meum tanquam cera liquescens. I. 411. — 15. Cor meum tanquam cera liquescens. II. 8.

XXII.

Tous les versets. III. 267 et seq.

XXIII.

Tous les versets. III. 271 et seq. — 4. Qui non accepit in vano animam suam. II. 35. — 4. Nec juravit in dolo proximo suo. II. 36.

XXIV.

Tous les versets. III. 274 et seq. — 4. Vias tuas, Domine, demonstra mihi... I. 506, et III. 435.

XXV.

Tous les versets. III. 285 et seq.

XXVI.

Tous les versets. III. 289 et seq. — 10. Pater meus et mater mea dereliquerunt me. I. 28. — 28. 10. Dominus autem assumpit me. Idem.

XXVII.

Tous les versets. III. 295 et seq.

XXVIII.

Tous les versets. III. 299 et seq.

XXIX.

Tous les versets. III. 303 et seq. — 12. Convertisti planctum meum in gaudium mihi... III. 132.

XXX.

3. Inclina ad me aurem tuam. III. 309. — 2. In

te, Domine, speravi... Idem.—4. Quoniam fortitudo mea... Idem. — 5. Educes me de laqueo... III. 310. — 6. In manus tuas commendo spiritum meum... Idem. — 7. Odisti observantes vanitates supervacue... Idem. — 18. Erubescant impii... II. 116.

XXXI.

Tous les versets. III. 312 et seq.

XXXIII.

9. Gustate et videte quoniam suavis est Dominus. I. 426.

XXXVI.

37. Custodi innocentiam. I. 29. — 37. Quoniam sunt reliquiæ homini pacifico. I. 29. — 37. Et vide iniquitatem. I. 29.

XXXVII.

9. Afflictus sum; humiliatus sum. I. 170. — 11. Cor meum conturbatum est... I. 170.

XXXVIII.

3. Obmutui et humiliatus sum. I. 421. — 4. Concaluit cor meum intra me. I. 420. — 5, 6. Locutus sum in lingua mea... I. 42.

XLIII.

4. Nonne Deus fecit hæc omnia, et non homo ? I. 336. — 16. Et confusio faciei meæ cooperuit me. I. 452.

XLIV.

14. Omnis gloria filiæ regis ab intus. III. 535.

XLVII.

7. Ibi dolores ut parturientis. I. 454.

XLIX.

16. Quare tu enarras justitias meas. I. 486. — 21. Existimasti inique, quod ero tui similis. I. 406. — 22. Intelligite hæc qui obliviscimini Deum... I. 479.

L.

5. Et peccatum meum contra me est semper. I. 170. — 11, 12. Averte faciem tuam a peccatis meis... I. 394, 452.

LI.

9. Ecce homo qui non posuit Deum adjutorem suum. I. 146.

LII.

6. Quoniam Deus dissipavit ossa eorum... III. 546.

LIV.

7. Quis dabit mihi pennas sicut columbæ ? I. 202. — 13. Si inimicus meus maledixisset mihi... II. 330. — 14. Tu vero homo unanimis, dux meus... II. 330. — 23. Jacta super Dominum curam tuam et ipse te enutriet. I. 282.

LV.

12. Quæ reddam, laudationes tibi. III. 145.

LXI.

2. Nonne Deo subjecta erit anima mea ? I. 288. — 4. Tanquam parieti inclinato et maceriæ depulsæ. I. 285.

LXII.

24. Terruisti manum dexteram meam... III. 113.

LXIII.

8. Sagittæ parvulorum factæ sunt plagæ eorum. I. 491.

LXIV.

6. Beatus quem elegisti... III. 400. — 9. Et inclinavit ea hoc in hoc... I. 288.

LXV.

5. Terribilis in consiliis super filios hominum. I. 482.— 16. Venite, audite, et narrabo... III. 107.

LXVII.

4. Et justi epulentur... III. 150.

LXVIII.

12. Et posui vestimentum meum in cilicium... I. 492. — 14. Ego orationem meam ad te Domine. I. 492. 23. Fiat mensa eorum coram ipsis in laqueum... I. 198. —21. Et qui consolaretur, non inveni. I. 164.

LXIX.

6. Liberator meus. I. 407.

LXX.

16. Posuerunt in cælum os suum.. III. 472.

LXXI.

13. Paret pauperi et inopi... III. 447 et 533.

LXXII.

15. In labore hominum non sunt... I. 464. — 20. In civitate tua imaginem ipsorum ad nihilum rediges. III. 65. — 26. Deus cordis mei. I. 407.

LXXIII.

4, 5. Posuerunt signa sua, signa; et non cognoverunt sicut in exitu super summum. I. 100. — 23. Superbia eorum qui te oderunt ascendit semper. I. 278, et 466.

LXXV.

2. Notus in Judæa Deus. I. 210. — 6. Et nihil invenerunt omnes viri divitiarum in manibus suis. I. 130.

LXXVI.

3. In die tribulationis meæ Deum exquisivi. I. 162.

LXXVII.

30. Adhuc escæ eorum erant in ore ipsorum... I. 312.

LXXIX.

15, 16. Deus virtutum, convertere. I. 87. — 15. Respice de cælo et vide... III. 489.

LXXXIII.

1, 2. Quam dilecta tabernacula Domine. III. 126. 5. Beati qui habitant in domo tua, Domine. III. 126. — 6. Beatus cujus est auxilium abs te... III. 126. — 11. Melior est dies una in atriis tuis super millia. I. 399.

LXXXIV.

11. Quis novit potestatem iræ tuæ.... I. 482.

LXXXV.

16. Respice in me et miserere mei. I. 72.

LXXXVII.

6. Inter mortuos liber. I. 136.

LXXXVIII.

10. Dominaris potestati maris. I. 281. 48. Numquid enim vane constituisti omnes filios hominum. I. 395.

LXXXIX.

4. Mille anni ante oculos tuos tanquam dies hesterna. I. 405.

XCI.

6. Nimis profundæ factæ sunt cogitationes tuæ. III. 109. — 11. Et senectus mea in misericordia uberi. III. 556.

XCIII.

19. Consolationes tuæ lætificaverunt animam meam. II. 8.

XCXVIII.

2. Dominus in Sion magnus. III. 148.

C.

1. Misericordiam et judicium cantabo tibi, Domine. II. 43. — 6. Oculi mei ad fideles terræ, ut sedeant mecum. I. 68, et II. 43.

CI.

9. Et qui laudabunt me... III. 546. — 20. Prospexit de excelso sancto suo. I. 330.

CII.

4. Qui redimit de interitu animam tuam... III. 137. — 5. Renovabitur ut aquilæ juventus. I. 197, et III. 57.

CIII.

16. Saturabuntur ligna campi... III. 400.

CVI.

26. Descendunt usque ad abyssos... III. 121.

CVIII.

126. Tempus faciendi Domine. III. 163.

CXIII.

5, 7. Os habent et non loquentur : oculos habent et non videbunt... Manus habent et non palpabunt. I. 66.

CXV.

2. Ego dixi in excessu meo : Omnis homo mendax. II. 8. — 4. Calicem salutaris accipiam... II. 8. — 6. Ego servus tuus et filius ancillæ tuæ. II. 8. — 7. Dirupisti vincula mea. II. 8. — 12. Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi. I. 170.

CXVI.

2. Veritas Domini manet in æternum. I. 175.

CXVIII.

57. Portio mea Domine, dixi, custodire legem tuam. III. 135. — 82. Quando consolaberis me? I. 163 et 175. — 85. Narraverunt mihi iniqui fabulationes. III. 135. — 92. Nisi quod lex tua meditatio mea est. I. 176. — 99. Super omnes docentes me intellexi. I. 419, et II. 240. — 137. Justus es Domine, et rectum judicium tuum. II. 217.

CXXI.

7. Pax in virtute tua, et abundantia diligentibus te. I. 469.

CXXVI.

1. Nisi Dominus ædificaverit domum... I. 508.

CXXIX.

1 et seq. De profundis clamavi ad te Domine. II. 209.

CXXXIV.

7. Fulgura in pluviam fecit. III. 85.

CXXXVI.

3. Hymnum cantate nobis de canticis Sion. I. 374 et III. 487.

CXXXVIII.

5. Tu formasti me et posuisti... III. 107. — 14. Mirabilia opera tua et anima mea cognoscit nimis. I. 115.

CXLI.

8. Educ de custodia animam meam... III. 136.

CXLIII.

2. Liberator meus. I. 407.

CXLVII.

20. Non fecit taliter omni nationi... I. 367.

—

LIBER PROVERBIORUM.

I.

26. Ego quoque in interitu vestro ridebo. I. 486.

III.

17. Viæ ejus viæ pulchræ... III. 49. — 35. Gloriam sapientes possidebunt; stultorum exaltatio, ignominia. I. 63.

IV.

18. Justorum autem semita quasi lux... III. 57.

VIII.

11. Melior est sapientia cunctis pretiosissimis. II. 190. — 3. Ludens in orbe terrarum. I. 280.

X.

28. Spes autem impiorum peribit. I. 486.

XVI.

2. Spirituum ponderator Dominus. I. 384. — 15. In hilaritate vultus regis, vita; et clementia ejus quasi imber serotinus. I. 47.

XVIII.

24. Vir amabilis ad societatem... III. 49.

XIV.

16. Sapiens timet et declinat a malo... II. 280.

XXXI.

28. Surrexerunt filii ejus et beatissimam prædicaverunt... III. 90.

ECCLESIASTES.

I.

16. Esse magnus effectus sum. III. 74.

III.

7. Tempus tacendi et tempus loquendi. I. 249.— 8. Tempus dilectionis, et tempus odii. I. 486.

VII.

2. Ne dicas... Quod priora tempora meliora fuere... II. 248.

XII.

13. Hoc est enim omnis homo. I. 417.

—

CANTICUM CANTICORUM.

V.

3. Lavi pedes meos, quomodo inquinabo illos. I. 410.

VI.

3. Terribilis ut castrorum acies ordinata. III. 554.

VIII.

6. Fortis est ut mors dilectio. I. 50, et III. 556.

—

LIBER SAPIENTIÆ.

II.

12. Improperat nobis peccata legis... II. 147.

III.

11. Sapientiam et disciplinam qui abjicit, infelix est. I. 42.

V.

4. Nos insensati. I. 123. — 7. Ambulavimus per vias difficiles; lassati sumus in via iniquitatis... I. 123. — 21. Et pugnabit cum illo orbis terrarum contra insensatos. I. 147.

VI.

7. Exiguo conceditur misericordia; potentes autem potenter tormenta patientur. I. 89.

VII.

5. Nemo enim ex regibus aliud habuit... III. 82. — 11. Venerunt mihi omnia bona cum illa. III. 333.— 11. Et innumerabilis honestas per manum illius. I. 32.

VIII.

9. Et erit allocutio cogitationis, et tædii mei. I. 43, et II. 298. — 10. Habebo propter hanc claritatem ad turbas. I. 501, et III. 42. — 11. Et in conspectu potentium admirabilis ero... I. 501. — 13. Et memoriam æternam his qui post me futuri sunt, relinquam. I. 501. — 13, 15. Per hanc timebunt me reges horrendi : in multitudine videbor bonus, et in bello fortis. I. 32. — 16. Intrans in domum meam, conquiescam cum illa... Nec enim habet amaritudinem conversatio illius, nec tædium, sed lætitiam et gaudium. I. 43 et II. 298. — 19. Puer autem eram ingeniosus et sortitus sum animam bonam. I. 33.

IX.

7. Deus patrum meorum, tu me elegisti regem populo tuo. I. 43. — 10. Ut mecum sit et mecum laboret. I. 43. — 12. Erunt accepta opera mea... III. 59. — 12. Per hanc disponam populum tuum juste, et ero dignus sedium patris mei. I. 32.

XIII.

1. Vani sunt omnes homines in quibus non subest scientia Dei. I. 61.

XV.

10. Cinis est cor ejus; et terra supervacua spes illius. I. 63.

XVII.

10. Cum sit enim timida nequitia, dat testimonium... II. 229.

—

ECCLESIASTICUS.

I.

16. Initium sapientiæ, timor Domini. I. 452.

II.

1. Fili accedens ad servitutem Dei... III. 127.

III.

19. In mansuetudine opera tua perfice, et super hominum gloriam diligeris. I. 50.

IV.

25. Est confusio adducens gloriam et gratiam. I. 452.

X.

18. Radices gentium superbarum arefecit Deus. III. 31.

XIX.

1. Qui spernit modica, paulatim decidet. II. 216.

XXVIII.

28. Sepi aures tuas spinis. II. 146. — 29. Verbis tuis facito stateram et frenos ori tuo rectos. II. 139.

XLIV.

6. Pulchritudinis studium habentes... III. 48. — 9. Nati sunt, quasi non nati. I. 311. — 9. Perierunt quasi qui non fuerint... I. 529. — 10, 11. Quorum pietates non defuerunt; cum semine eorum permanent bona. I. 97. — 14. Corpora ipsorum in pace sepulta sunt... I. 529.—14. Nomen eorum vivit in generationem et generationem. III. 24. — 19. Testamenta sæculi posita sunt apud illum. III. 60.

XLVII.

15. Quemadmodum eruditus es in juventute tua... III. 50.

XLVIII.

11. Beati qui te viderunt. III. 50.

XLIX.

4. In diebus peccatorum corroboravit pietatem. III. 81.

L.

1. Sacerdos magnus, qui prævaluit amplificare... III. 24. — 4. Curavit gentem suam et liberavit eam a perditione. Idem. — 6. Quasi stella matutina in medio nebulæ. Idem. — 8. Quasi thus redolens in diebus æstatis. — 9. Quasi ignis effulgens. III. 24. — 14. Circa illum steterunt, omnes filii Aaron. Idem. — 16. Porrexit manum suam in libatione... Idem.

LI.

20. Ambulavit pes meus iter rectum... III. 8.—

24. Zelatus sum bonum. III. 9. — 29. Et venter meus conturbatus est. III. 9.

—

PROPHETIA ISAIÆ.

I.

5. Super quo percutiam vos ultra? III. 370. — 24. Consolabor... et vindicabor. I. 486.

V.

18. Væ qui trahitis iniquitatem in funiculis vanitatis... II. 309.

VII.

14. Ecce virgo concipiet et pariet filium. I. 208.

IX.

6. Princeps pacis. I. 213.

XI.

6. Habitabit lupus cum agno, et puer parvulus minabit eos. I. 37.

XIV.

14. Ascendam super altitudinem nubium. I. 463.

XVI.

6. Superbia et arrogantia ejus, plusquam fortitudo ejus. I. 520.

XXVIII.

8. Omnes mensæ repletæ sunt vomitu... II. 326.

XXXII.

6. Stultus fatua loquetur et cor ejus faciet iniquitatem... I. 182. — 8. Princeps ea quæ digna sunt principe... III. 46. — 18. Et sedebit in pulchritudine pacis. III. 138.

XXXIII.

7. Angeli pacis amare flebunt... III. 339. — 17. Regem in decore suo videbunt oculi ejus... III. 97.

XXXVIII.

1. Dispone domui tuæ, quia morieris tu. I. 477. — 10. Quæsivi residuum annorum meorum. II. 183. — 15. Recogitabo tibi omnes annos meos in amaritudine. I. 102. — 17. Ecce in pace amaritudo mea amarissima. I. 162.

XL.

31. Qui sperant in Domino, mutabunt fortitudinem. III. 56.

XLII.

3. Calamum quassatum non conteret. I. 199.

XLIII.

26. Narra si quid habes ut justificeris. I. 310.

XLIV.

19. Et de reliquo ejus idolum faciam. I. 186.

XLV.

8. Nubes pluant justum. I. 208.

XLVIII.

22. Non est pax impiis. I. 486.

LI.

8. Sicut vestimentum, sic comedit eos vermis. I. 181. — 16. Ecce posui verba mea in ore tuo... III. 472. — 17. Elevare, consurge, Jerusalem... quæ bibisti calicem usque ad fundum. I. 134. — 22. Non abjicies ut bibas illum ultra. I. 134.

LII.

1. Induere vestimentis gloriæ tuæ, Jerusalem... non adjiciet ultra ut pertranseat per te immundus. I. 134. — 2. Solve vincula colli tui, captiva filia Sion. I. 134.

LIX.

1. Non est abbreviata manus Dei. I. 103.

LX.

2. Ecce tenebræ operient terram... III. 116.

LXIII.

15. Attende de cælo, et vide... II. 53. — 16. Tu enim pater noster et Abraham nescivit nos. II. 53. — 17. Quare errare nos fecisti de viis tuis... II. 53. — 19. Facti sumus quasi in principio... II. 53.

LXIV.

6. Quasi pannus menstruatæ. III. 439.

LXV.

17. Ecce... creo cælos novos. I. 491.

—

PROPHETIA JEREMIÆ.

II.

10. Transite ad insulas Cethim... III. 520. — 13. Me dereliquerunt fontem aquæ vivæ. I. 422. — 36. Quam vilis facta es, nimis iterans vias tuas. I. 407.

III.

11. Justificavit animam suam aversatrix... I. 255. — 14. Convertimini, filii revertentes... III. 334.

VIII.

15. Expectavimus pacem, et non erat bonum. III. 85.

X.

3. Quia leges populorum vanæ sunt. II. 28.

XII.

11. Posuerant eam in dissipationem... III. 327.

XVII.

13. Recedentes a te in terra scribentur. III. 58.

XVIII.

19. Attende, Domine, a me et audi vocem... II. 177. — 20. Numquid redditur pro bono malum... Idem.

XXXI.

3. Ideo attraxi te miserans. III. 161.

XLVII.

6. O mucro Domini, usquequo non quiesces? III. 77.

XLVIII.

10. Maledictus qui facit opus Domini negligenter. I. 435.

THRENI.

I.

1. Princeps provinciarum facta est sub tributo. III. 37.

II.

14. Prophetæ tui viderunt tibi falsa et stulta... . 470.

III.

27. Bonum est viro, cum portaverit jugum ab adolescentia sua. I. 186.

V.

3. Pupilli facti sumus... III. 527.

—

PROPHETIA BARUCH.

VI.

5. Te oportet adorari, Domine. II. 38.

—

PROPHETIA EZECHIELIS.

XIII.

9. In Scriptura Domus Israel non scribentur. II. 268.

XVI.

37. Congregabo super te omnes amatores tuos... I. 147, 148.

XXII.

26. Inter sanctum et profanum non habuerunt distantiam... II. 326.

XXIII.

31. In via sororis tuæ ambulasti. III. 130.

XXXIII.

34. Repleberis calice mœroris et tristitiæ. III. 131.

XXXVII.

4. Ossa arida, adite verbum Domini. III. 439. — 9. Insuffla super interfectos istos et reviviscant. I. 405. — 10. Steterunt super pedes suos exercitus... I. 405.

—

PROPHETIA DANIELIS.

IX.

24. Ut consummetur prævaricatio. II. 345.

—

PROPHETIA OSEE.

II.

9. Convertat, et liberabo lanam meam... II. 64. — 19. Sponsabo te mihi in sempiternum. III... 154.

IV.

2. Mendacium et furtum, et adulterium inundaverunt. II. 20.

V.

1. Audite hoc, sacerdotes. III... 398.

PROPHETIA JOEL.

II.

12, 13. Convertimini ad me in toto corde vestro... I. 323.

—

PROPHETIA AMOS.

VIII.

12. Ab aquilone usque ad orientem circuibunt quærentes verbum Domini... I. 366.

IX.

3. Et si celaverint se ab oculis meis in profundo maris, ibi mandabo serpenti et mordebit eos. I. 121.

—

PROPHETIA JONÆ.

II.

3. De ventre inferi clamavi. I. 515.

—

PROPHETIA MICHÆÆ.

I.

5. Quod scelus Jacob? Nonne Samaria? I. 93.

II.

10. Corrumpetur putredine pessima. I. 415.

V.

2. Et tu Bethlehem ex te mihi egredietur qui sit dominator... I. 208.

VII.

17. Lingent pulverem sicut serpentes. III. 325.

—

PROPHETIA HABACUC.

II.

11. Lapis de pariete clamabit... I. 407.

—

PROPHETIA SOPHONIÆ.

I.

12. Scrutabor Jerusalem in lucernis. I. 144.

—

PROPHETIA AGGÆI.

II.

10. Magna erit gloria tua istius novissimæ plus quam primæ. I. 291.

—

PROPHETIA ZACHARIÆ.

II.

7. O Sion, fuge quæ habitas... III. 136. — 11. Quia ecce ego venio... III. 121.

—

PROPHETIA MALACHIÆ.

III.

18. Quid sit inter justum et impium. I. 149.

MACHABÆORUM

LIBER PRIMUS.

I.

42. Secundum gloriam ejus multiplicata est ignominia ejus. I. 548

II.

29. Tunc descenderunt multi quærentes... III. 87. — 61. Cogitate generationes singulas. I. 33.

V.

62. Ipsi autem non erant de semine virorum... III. 486.

XII.

9. Nos, cum nullo horum indigeremus, habentes solatio sanctos libros... I. 122.

LIBER SECUNDUS.

I.

20. Non invenerunt ignem, sed aquam crassam. I. 496. — 22. Ascensus ut ignis magnus, ita ut omnes mirarentur. II. 77.

III.

10. Ostendit deposita esse hæc... III. 406.

VII.

22, 23. Nescio qualiter in utero meo apparuistis... I. 343.

VIII.

28. Debilibus et orphanis... diviserunt spolia. I. 313.

XII.

40. Invenerunt sub tunicis interfectorum... II. 66.

—

EVANGELIUM SECUNDUM MATTHÆUM.

I.

21. Ipse enim salvum faciet populum suum. I. 52, 53.

II.

2. Vidimus stellam ejus in Oriente et venimus adorare eum. I. 239. — 3. Turbatus est et omnis Jerosolyma cum illo. I. 254. — 5. At illi dixerunt :... In Bethleem Juda. I. 247. — 6. Et tu Bethleem, ex te exiet dux... I. 208. — 6. Ex te exiet dux qui regat populum meum Israel. I. 250. — 7. Clam vocatis Magis, diligenter didicit ab eis. I. 254. — 16. Et mittens occidit omnes pueros. I. 254.

III.

17. Hic est filius meus dilectus in quo mihi complacui. I. 226.

IV.

1. Jesus ductus est in desertum a spiritu ut tentaretur a diabolo. I. 22.— 4. Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei. I. 362. — 8. Ostendit ei omnia regna mundi... I. 466. — 9. Hæc omnia tibi dabo. I. 467. — 9. Si cadens, adoraveris me. I. 27. — 8, 9. Ostendit et omnia regna mundi et gloriam eorum; et dixit ei : Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me. I. 88.

V.

3. Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cælorum. I. 112. — 4. Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram. Idem. — 5. Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur. Idem.— 6. Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam, quoniam ipsi saturabuntur. Idem. — 7. Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur. Idem. — 9. Beati pacifici, quoniam filii Dei vocabuntur. I. 113. — 23. Totum corpus tuum tenebrosum erit. III. 508. — 24. Vade reconciliari fratri tuo. I. 356. — 48. Estote ergo vos perfecti... II. 71. — 43, 44. Diliges proximum tuum et odio habebis inimicum tuum... I. 347. — 47. Nonne et ethnici hoc faciunt. I. 353.

VI.

16. Cum jejunatis, nolite fieri tristes. I. 304.

VIII.

8. Et sanabitur puer meus. I. 433. — 10. Amen dico vobis : non inveni tantam fidem in Israel. I. 333.

X.

16. Prudentes sicut serpentes. II. 190. — 16. Mitto vos sicut agnos in medio luporum. I. 35.

XI.

3. Qui venturus es. I. 208. — 6. Beatus qui non scandalizatus fuerit in me. I. 153. — 19. Ecce homo vorax et potator vini. II. 166. — 29. Et invenietis requiem animabus vestris. II. 306.

XII.

20. Arundinem quassatam non confringet. I. 199. — 45. Novissima hominis illius pejora prioribus. I. 188, 403.

XIV.

4. Non licet. I. 244. — 14. Vidit turbam multam et misertus est eis. I. 45. — 14. Misertus est eis. II. 128. — 31. Modicæ fidei quare dubitasti. II. 308.

XV.

5. Populus hic labiis me honorat. II. 55. — 19. De enim corde exeunt cogitationes malæ. I. 449. — 22. Egressa a finibus illis. I. 431. — 22. Miserere mei, Domine, fili David. I, 417, 429. — 26. Non est bonum sumere panem filiorum. I. 437. — 28. O mulier, magna est fides tua. I. 437.

XVII.

7. Et ecce apparuerunt illis Moyses et Elias cum Jesu loquentes. I. 30. — 4. Bonum est nos hic esse. I. 121, 411, 460.

XVIII.

9. Si oculus tuus scandalizat te, erue eum et projice abs te. I. 365. — 15. Si peccaverit in te frater tuus, vade... II. 41.

XIX.

25. Quis poterit salvus esse? II. 35.

XX.

12. Pondus diei et æstus. I. 31. — 14. Tolle quod tuum est... II. 83, 217.— 22. Dic ut sedeant hi duo filii... I. 433.— 25. Principes gentium dominantur eorum... III. 543.

XXI.

5. Dicite filiæ Sion : Ecce rex tuus venit mansuetus. II. 314; I. 65. — 10. Commota est uni-

versa civitas. II. 314. — 12. Intravit Jesus in templum Dei et ejiciebat omnes vendentes et ementes in templo. I. 389. — 34. Dicite, quia Dominus his opus habet. I. 65. — 38. Sustinete hic et vigilate mecum. II. 342.

XXII.

16. Scimus quia verax es, et viam Dei... II. 251.

XXIII.

5. Omnia vero opera sua faciunt ut videantur ab hominibus. I. 490. — 5. Dilatant phylacteria sua... III. 550. — 27. Similes estis sepulcris dealbatis... II. 64.

XIV.

26. Ecce in deserto, ecce in penetralibus, nolite credere. I. 67.

XXV.

32. Et congregabuntur ante omnes gentes. I. 140. — 32. Et separabit eos ab invicem, sicut pastor segregat oves ab hædis. I. 145. — 33. Et statuet oves quidem a dextris suis, hædos autem a sinistris. I. 149, 451. — 34. Venite benedicti Patris mei, possidete paratum vobis regnum. I. 151 et II. 133. — 37. Quando te vidimus esurientem? II. 286. — 41. Discedite a me maledicti, in ignem æternum. I. 151. 43. — Nudus eram et non cooperuistis me. II. 125. — 46. Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam. I. 376, 387 et 151.

XXVI.

15. Cum discipulis meis facio Pascha. III. 368. — 22. Numquid ego sum, Domine? II. 37. — 18. Facio Pascha cum discipulis meis. I. 196, et II. 324. — 33. Et si omnes scandalizati fuerint in te... I. 407. — 37. Cœpit contristari et mœstus esse. II. 341. — 40. Sic non potuistis una hora vigilare mecum. II. 342. — 41. Vigilate et orate. I. 425. — 50. Amice ad quid venisti? II. 348, et III. 370. — 52. Omnes qui acceperint gladium gladio peribunt. II. 144. — 66. Reus est mortis. II. 350.

XXVII.

32. Hunc angariaverunt ut tolleret crucem ejus. II. 278.

—

EVANGELIUM SECUNDUM MARCUM.

II.

5. Fili, dimittuntur tibi peccata tua. I. 39 8.

III.

21. Quoniam in furorem versus est. I. 236.

IV.

38. Magister, non ad te pertinet quia perimus.

VI.

35. Desertus est locus hic et jam hora præteriit. II. 120.

X.

14. Sinite parvulos ad me venire. I. 45. — 51. Rabboni, ut videam. I. 433.

XIII.

8. Initium dolorum hæc. II. 328.

XIV.

15. Cœnaculum grande, stratum. II. 332.

XVI.

6. Surrexit, non est hic. I. 202.

—

EVANGELIUM SECUNDUM LUCAM.

I.

32. Hic erit magnus. I. 52. — 33. Et regni ejus non erit finis. I. 52. — 35. Sanctum vocabitur Filius Dei. I. 52. — 67. Quis putas puer iste erit. III. 327.

II.

10, 11. Evangelizo vobis gaudium magnum... I. 208. — 14. Gloria in altissimis Deo... I. 208-213. — 19. Conferens in corde suo. I. 286. — 21. Vocatum est nomen ejus Jesus, quod vocatum est ab angelo... I. 221. — 22. Postquam impleti sunt dies purgationis Mariæ... I. 274. — 22. Tulerunt puerum in Jerusalem... III. 335. — 33. Erat pater ejus et mater mirantes... I. 299. — 34. Ecce positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israël. I. 15 et III. 323.

III.

4. Parate viam Domini; rectas facite semitas ejus. I. 191.

IV.

18. Evangelizare pauperibus misit me. III. 445, et 54. — 27. Multi leprosi erant in Israël sub Elisæo propheta... II. 18. — 38. Surgens Jesus de synagoga introivit in domum Simonis. II. 69.

V.

8. Exi a me, quia homo peccator sum, Domine. I. 394. — 21. Qui respondens dixit ad eos : mater mea... III. 559.

VII.

7. Et sanabitur puer meus. I. 433. — 12. Cum appropinquaret portæ civitatis ecce defunctus eferebatur... II. 182. — 24. Arundinem vento agitatam. III. 13. — 39. Ecce mulier quæ erat in civitate peccatrix... II. 300. — 48. Remittuntur tibi peccata. I. 487.

VIII.

20. Nuntiatum est illi, mater tua. III. 559.

IX.

55. Nescitis cujus spiritus estis. I. 45. — 62. Non est aptus regno Dei. III. 128. — 62. Nemo mittens manum suam ad aratrum... I. 257, et II. 9. — 62. Non est aptus regno Dei. I. 412.

XI.

1. Doce nos orare. I. 420. — 20. Si in digito Dei ejicio dæmonia... I. 409. — 21. In pace sunt ea quæ possidet. I. 414. — 21. Cum fortis armatus. I. 196. — 22. Universa arma ejus auferet, in quibus confidebat. II. 4.

XII.

19. Anima... requiesce. I. 462. — 19. Anima, habes multa bona posita in annos plurimos. II. 184. — 46. Partem ejus cum infidelibus ponet. I. 345.

XIV.

19. Rogo te, habe me excusatum. I. 306.

XV.

13. Peregre profectus est in regionem longinquam... I. 538. — 17. Quanti mercenarii in domo Patris mei... II. 227. — 18. Peccavi coram te et coram cælum.. II. 320. — 18. Pater peccavi in cælum et coram te. I. 398.

XVI.

19. Homo quidam erat dives. I. 519. — 24. Crucior in hac flamma. I. 518. — 31. Si.. et prophetas non audiunt neque si quis ex mortuis resurrexerit... I. 395.

XVIII.

11. Non sum sicut cæteri hominum. I. 436, et II. 13.

XIX.

9. Hodie salus domui huic facta est. I. 196, et II. 317. — 41. Videns civitatem flevit super illam. I. 45. — 42. Nunc autem hæc abscondita sunt ab oculis tuis. II. 199.

XXI.

19. In patientia vestra possidebitis animas vestras. I. 162. — 27. Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube cum potestate magna et majestate. I. 139. — 28. Respicite et levate capita vestra... III. 128. — 36. Vigilate itaque, omni tempore orantes... II. 247.

XXII.

15. Desiderio desideravi hoc Pascha manducare vobiscum. I. 197. — 43. Apparuit illi angelus de cælo... II. 342. — 44. Et factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis... II. 343. — 48. Osculo Filium hominis tradis ! II. 346.

XXIII.

9. Interrogabat eum multis sermonibus. I. 77. — 11. Sprevit illum Herodes cum exercitu suo. I. 78. — 34. Nesciunt quid faciunt. II. 330. — 43. Hodie mecum eris in paradiso. I. 487.

—

EVANGELIUM SECUNDUM JOANNEM.

I.

23. Ego vox clamantis in deserto : Dirigite viam Domini. I. 177.

II.

5. Et cum fecisset quasi flagellum de funiculis... III. 373. — 24. Ipse autem Jesus non credebat semetipsum eis. II. 135.

III.

18. Jam judicatus est. I. 486.

IV.

5. Venit Jesus in civitatem Samariæ... II. 95. — 9. Quomodo bibere a me poscis... Idem. — 10. Si scires donum Dei. II. 107. — 11. Puteus altus est neque in quo haurias habes. II. 95. — 19. Video quia propheta es. II. 107. — 20. Patres nostri hoc adoraverunt... II. 96, 110. — 22. Vos adoratis quod nescitis. II. 109. — 25. Cum ergo venerit ille, nobis annuntiabit omnia. II. 109.

V.

3. In his jacebat multitudo magna languentium... I. 442. — 4. Angelus Domini descendebat... et movebatur aqua. I. 452. — 5. Triginta et octo annos habens in infirmitate sua. I. 444. — 6. Hunc, cum vidisset Jesus jacentem... I. 450, 453. — 7. Domine, hominem non habeo. I. 455. — 14. Jam noli peccare, ne deterius aliquid tibi contingat. I. 398. — 22. Quo ego vado, vos non potestis venire. I. 475. — 35. Ad horam exultare in luce ejus. I. 246.

VI.

5. Cum sublevasset oculos Jesus et vidisset quia multitudo maxima venit ad eum. I. 45, et II. 129. — 9. Sed hæc quid sunt inter tantos? II. 116. — 11. Accepit ergo Jesus panes, et cum gratias egisset distribuit discumbentibus. II. 113. — 15. Ut raperent eum et facerent eum regem. I. 50. — 57. Qui manducat meam carnem in me manet... I. 206, et II. 318. — 58. Qui manducat me et ipse vivet propter me... I. 206, et II 323. — 61. Durus est hic sermo. III. 381.

VII.

4. Si hæc facis, manifesta teipsum mundo. III. 431. 6. Tempus meum nondum advenit... II. 270. — 27. Sed hunc scimus unde sit... II. 150. — 33. Adhuc modicum tempus vobiscum sum. II. 258.

VIII.

21. Ego vado et quæritis me, et in peccato vestro moriemini. I. 474. — 46. Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi. II. 225, 244. — 53. Numquid tu major es patre nostro Abraham. I. 224. — 54. Si ego glorificabo meipsum, gloria mea nihil est. I. 58.

IX.

16. Non est hic homo a Deo, qui sabbatum non custodit. III. 166. — 24. Da gloriam Deo : nos scimus quia hic homo peccator est. Idem.

X.

24. Quousque animam nostram tollis? II. 151. — 25. Loquor vobis et non creditis; opera quæ ego facio... II. 225. — 31. Sustulerunt ergo lapides Judæi. II. 288.

XI.

4. Infirmitas hæc non est ad mortem. II. 212. — 12. Si dormit salvus erit. II. 78; II. 216, et III. 438. — 14. Lazarus mortuus est... II. 78, 216, et III. 438. — 16. Eamus et nos ut moriamur cum eo. I. 407. — 34. Veni et vide. II. 196.

XIII.

15. Exemplum dedi vobis. III. 465. — 27. Post buccellam introivit in eum satanas. II. 325.

XIV.

8. Domine ostende nobis patrem... I. 407.

XV.

19. Quod suum erat diligeret. III. 482. — 15. Jam non dicam vos servos... III. 483. — 16. Posui vos ut eatis, fructum ut afferatis. III. 433. — 16. Ego elegi vos ut eatis... III. 110.

XVIII.

9. Non perdidi ex eis quemquam. III. 557.

*

XIX.

12. Si hunc dimittis, non es amicus Cæsaris. I. 76. — 30. Consummatum est. II. 335, et III. 575.

XX.

21. Sicut misit me Pater. III. 382. — 28. Dominus meus et Deus meus. I. 231.

XXI.

17. Pasce oves. I. 215.

XXVI.

20. Mundus gaudebit, vos autem contristabimini. III. 340.

—

ACTUS APOSTOLORUM.

I.

8. Eritis mihi testes. I. 293. — 24. Ostende quem elegeris. I. 506, 511.

II.

2. Tanquam advenientis spiritus vehementis. I. 454.

III.

6. Argentum et aurum non est mihi. III. 403.

IV.

34. Neque enim quisquam egens erat inter illos.

VI.

3. Considerate viros ex vobis. III. 392. — 4. Nos vero orationi et ministerio verbi instantes erimus. I. 428.

VII.

9. Amicti stolis albis. I. 390. — 11. Et ceciderunt in conspectu throni in facies suas. I. 390.

VIII.

24. Precamini vos pro me ad Dominum. I. 439.

XVII.

16. Incitabatur spiritus ejus in ipso. II. 51 et III. 378, 480. — 23. Ignoto Deo. I. 396 et III. 566. — 28. In ipso enim vivimus et movemur et sumus. I. 384, 390.

XX.

35. Beatius est dare quam accipere. I. 50.

—

EPISTOLA B. PAULI AD ROMANOS.

I.

26. Tradidit illos Deus in passiones ignominiæ. I. 102.

III.

27. Ubi est ergo gloriatio tua. II. 25.

IV.

2. Habet gloriam, sed non apud Deum. III. 34.

V.

3. Gloriamur in tribulationibus. II. 193. — 12. Per peccatum mors. II. 183. — 20. Ubi abundavit delictum, superabundavit gratia. I. 87.

VI.

21. Quem ergo fructum habuistis tunc in illis... I. 320.

VII.

15. Quod odi malum illud facio... I. 202. — 24. Infelix ego homo! quis me liberabit de corpore... II. 289.

VIII.

22. Omnis creatura ingemiscit et parturit. I. 222. — 26. Spiritus postulat pro nobis gemitibus... II. 218.

IX.

29. Nisi Dominus reliquisset nobis semen, sicut Sodoma facti essemus et sicut Gomorrha similes fuissemus. I. 35.

XI.

29. Sine pœnitentia sunt dona et vocatio Dei. I. 406. — 33. O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei. I. 212.

XII.

2. Nolite conformari huic sæculo. II. 29.

XIII.

6. Ministri Dei sunt. I. 45.

—

EPISTOLA B. PAULI AD CORINTHIOS

PRIMA.

I.

23. Prædicamus Jesum crucifixum, Judæis quidem scandalum. I. 85. — 27. Infirma mundi elegit Dominus... Idem.

III.

7. Incrementum dat Deus. I. 74.

V.

7. Quare non magis fraudem patimini. III. 500. — 11. Si is qui frater nominatur... III. 561. — 11. Alioquin debueratis de hoc mundo exiisse. III. 336.

VI.

5. Sic non est inter vos sapiens quisquam. III. 420 et 480. — 11. Et hæc quidam fuistis. III. 419. — 15. Tollens ergo membra Christi, faciam membra meretricis? I. 103.

VII.

29. Tempus breve est, reliquum est ut... II. 269. — 31. Figura hujus mundi. I. 193

IX.

24. Omnes... currunt... Sed unus accipit bravium. I. 363. — 26. Quasi aerem verberans. III. 564. — 27. Ne cum aliis prædicaverim... III. 456.

X.

5. Sed non in pluribus eorum beneplacitum est Deo. III. 127.

XI.

22. Numquid domos non habetis ad manducandum et bibendum? I. 400. — 24. Hoc facite in meam commemorationem. I. 192. — 26. Quotiescumque manducabitis panem hunc... Idem. —

27. Reus erit corporis et sanguinis Domini. II. 327. — 28. Probet autem seipsum homo. I. 191 et 363; et II. 316. — 29. Non dijudicans corpus Domini. I. 191. — 30. Ideo inter vos multi infirmi... II. 324, 326 et 328.

XIII.

1. Æs sonans aut cymbalum tinniens. I. 365. — 2. Nihil sum. I. 523. — 4. Non agit perperam. II. 144. — 7. Omnia suffert... III. 17. — 12. Videmus nunc per speculum in ænigmate. I. 391.

XV.

52. In ictu oculi. I. 352. — 58. Stabiles estote et immobiles. III. 470.

SECUNDA.

I.

3. Pater misericordiarum et Deus totius consolationis. I. 549. — 18. Non est in illo est et non. II. 218.

III.

18. Transformamur a claritate in claritatem. II. 372.

V.

17. Id quod in præsenti est momentaneum. II. 192. — 4. Ut absorbeatur quod mortale est a vita. I. 408. — 6. Dum sumus in corpore peregrinamur a Domino. II. 193. — 20. Pro Christo legatione fungimur. III. 422.

VI.

2. Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis. I. 322. — 8. Sicut qui ignoti et cogniti. III. 418. — 10. Tanquam nihil habentes, et omnia possidentes. I. 96.

VII.

9. Gaudeo non quia contristati estis. III. 496.

VIII.

15. Qui multum, non abundavit. II. 117, et III. 406.

X.

4. Destruentes omnem altitudinem. III. 483. — 15. Non quasi in immensum gloriantes. III. 428.

XI.

15. Quorum finis erit secundum opera ipsorum. I. 481.

XII.

10. Cum infirmor, tunc potens sum. III. 570.

—

EPISTOLA B. PAULI AD GALATAS.

I.

10. Si hominibus placerem, Christi servus non essem. III. 546.

II.

18. Si enim quæ destruxi iterum hæc ædifico... I. 407.

V.

7. Currebatis bene... III. 587. — 20. Quæ est idolorum servitus. II. 200.

—

EPISTOLA B. PAULI AD EPHESIOS.

I.

10. Per ipsum instaurare omnia. I. 149.

II.

4. Deus qui dives est in misericordia. III. 57.

IV.

23. Renovamini spiritu mentis vestræ. III. 485.

V.

15. Videte quomodo caute ambuletis... III. 476. — 20. Vos non ita didicistis Christum. Idem.

XI.

12. Surge, qui dormis, et illuminabit te Christus. III. 439.

—

EPISTOLA B. PAULI AD PHILIPPENSES.

I.

21. Mori lucrum. I. 202.

II.

17. Sed etsi immolor supra sacrificium. III. 557.

III.

8. Omnia detrimentum feci et arbitror ut stercora. I. 96. — 13. Unum autem, quæ quidem retro sunt obliviscens. II. 71. — 20. Conversatio in cælis est. I. 205.

IV.

6. Modestia vestra nota sit omnibus hominibus. III. 471. — 7. Pax Dei, quæ exsuperat omnem sensum. I. 215. — 22. Qui de Cæsaris domo. I. 460.

—

EPISTOLA B. PAULI AD COLOSSENSES.

II.

15. Expolians principatus, et potestates traduxit confidenter, palam triumphans illos in semetipso. I. 81, et III. 467.

III.

25. Non est personarum acceptio apud Deum. I. 89.

—

EPISTOLA B. PAULI AD THESSALONICENCES

PRIMA.

IV.

3. Hæc est voluntas Dei sanctificatio vestra. I. 431, et III. 141.

V.

7. Sine intermissione orate. I. 422. — 14. Patientes estote ad omnes. III. 542. — 15. Rogamus vos, fratres, corripite inquietos. III. 448.

SECUNDA.

II.

7. Nam mysterium jam operatur iniquitatis. III. 13.

—

EPISTOLA B. PAULI AD TIMOTHEUM

PRIMA.

I.

9. Lex justo non est posita, sed injustis. III. 555. — 18. Secundum præcedentes in te prophetias. III. 393.

II.

8. Volo ergo viros orare in omni loco. I. 397 et 422.

III.

7. Ab iis qui foris sunt. III. 392.

IV.

8 Pietas autem ad omnia utilis est... I. 96 et 256. 8. Promissionem habens vitæ quæ nunc est, et futuræ. I. 98. — 12. Exemplum esto fidelium in Verbo... III. 465. — 15. Hæc meditare ; in his esto... III. 548.

V.

6. Vivens mortua est. II. 197.

VI.

8. His contenti simus. III. 406. — 9. Radix enim omnium malorum... III. 515. — 11. Tu autem, o homo Dei, fuge. III. 484, 497. — 17. Non sublime sapere. I. 464.

SECUNDA.

I.

7. Sed spiritum virtutis et dilectionis. III. 13.

—

EPISTOLA B. PAULI AD TITUM.

I.

7. Non turpis lucri cupidum. III. 513.

II.

12. Sæcularia desideria. I. 196.

—

EPISTOLA B. PAULI AD HEBRÆOS.

I.

3. Splendor gloriæ et figura substantiæ ejus. I. 224.

II.

17. Ut repropitiaret delicta populi. III. 326.

V.

4. Nec quisquam sumit sibi honorem... III. 388.

VI.

4. Semel sunt illuminati ; gustaverunt... II. 4, 7. — 9. Confidimus meliora et viciniora saluti... III. 155, 400.

VII.

3. Sine patre, sine matre, sine genealogia. III. 559.

IX.

22. Sine sanguinis effusione non sit remissio. II. 344.

XI.

21. Adoravit fastigium virgæ ejus. I. 301. — 38. Quibus dignus non erat mundus. I. 201.

—

EPISTOLA CATHOLICA B. JACOBI.

I.

26. Hujus vana est religio. II.65.

III.

6. Lingua ignis est; universitas iniquitatis. II. 136. — 15. Non est... ista sapientia desursum descendens... I. 284. — 17. Primum quidem pudica. I. 283. — 18. Fructus autem justitiæ in pace seminatur... I. 284.

V.

16. Multum enim valet deprecatio justi assidua. II. 47.

—

EPISTOLA B. PETRI

PRIMA.

II.

9. Gens sancta, genus electum. I. 392, 393. — 9. Genus electum, regale sacerdotium... III. 337. — 12. Conversationem vestram inter gentes habentes bonam... I. 256, et III. 477. — 22. Melius erat illis non cognoscere viam justitiæ... II. 7. — 25. Pastorem et episcopum animarum vestrarum. III. 17.

V.

1. Seniores ergo qui in vobis sunt obsecro, consenior ego... III. 574. — 3. Forma facti gregis. III. 329. — 3. Neque ut dominantes in cleris... III. 465.

—

APOCALYPSIS B. JOANNIS.

II.

7. Vincenti dabo edere. III. 372. — 5. Memor esto unde excideris. II. 92 et 220.

III.

17. Et nescis quia tu es miser. II. 77. — 17. Dicis : quod dives sum et locupletatus, nullius indigeo. II. 119.

VII.

12. Benedictio et claritas et gratiarum actio. I. 396.

XIV.

5. Sine macula sunt ante thronum Dei. I. 390, 391. — 6. Et vidi alterum angelum volantem per medium cœlum. II. 246. — 13. Beati mortui qui in Domino moriuntur. I. 125.

XIX.

10. Deum adora. I. 231.

XXI.

4. Ecce nova facio omnia. III. 439.

XXII.

14. Foris canes, et venefici, et impudici. I. 393.

FIN DE LA TABLE DE L'ÉCRITURE SAINTE.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TROISIÈME VOLUME.

LETTRES D'APPROBATION.

Nouvelle lettre de Mgr l'évêque de Nancy. 1
Lettre de Mgr l'archevêque d'Alger. 11
Plusieurs autres approbations. 11

ORAISONS FUNÈBRES.

Introduction. 1
Avertissement du premier éditeur. 5
Quatre-vingt-cinquième sermon. — *Notice historique.* — Oraison funèbre de M. de Villars, archevêque de Vienne. 7
Quatre-vingt-sixième sermon. — *Notice historique.* — Oraison funèbre de Messire de Villeroy, archevêque de Lyon. 23
Quatre-vingt-septième sermon. — *Notice historique.* — Oraison funèbre de François-Louis de Bourbon, prince de Conti. 41
Quatre-vingt-huitième sermon. — *Notice historique.* — Oraison funèbre de Monseigneur Louis, dauphin. 58
Quatre-vingt-neuvième sermon. — *Notice historique.* — Oraison funèbre de Louis le Grand, roi de France. 73
Quatre-vingt-dixième sermon. — *Notice.* — Oraison funèbre de Madame, duchesse d'Orléans. 89

SERMONS

Pour des Vêtures et des Professions religieuses.

Quatre-vingt-onzième sermon. — *Notice.* — *Analyse.* — Premier sermon pour une profession religieuse. 101
Quatre-vingt-douzième sermon. — *Notice.* — *Analyse.* — Deuxième sermon pour une profession religieuse. 124
Quatre-vingt-treizième sermon. — *Notice.* — *Analyse.* — Troisième sermon pour une profession religieuse. 139
Quatre-vingt-quatorzième sermon.— *Notice.*— *Analyse.* Quatrième sermon pour une profession religieuse. 152

PARAPHRASE MORALE

de plusieurs Psaumes en forme de Prière.

Notice. 167
Avertissement du premier éditeur. 169
Psaume premier. — Le bonheur d'une âme qui, après avoir été engagée dans les passions du monde, s'en désabuse et revient à Dieu. 171
Psaume III. — Sentiment d'une âme pénétrée de l'énormité de ses crimes passés, et en même temps pleine de confiance en la miséricorde du Seigneur. 173
Psaume IV. — Sentiment d'une âme chrétienne qui vient d'éprouver une disgrâce. 176
Psaume VI. — Sentiment d'un pécheur touché depuis peu de ses égarements, qui en gémit devant Dieu, et qui implore sa miséricorde pour en obtenir le pardon, et sortir de cet état déplorable. 179
Psaume VII. — Prière d'une âme innocente qui souffre l'oppression et la calomnie. 182
Psaume VIII. — Prière d'une âme qui adore la grandeur et la toute-puissance de Dieu visiblement tracées dans les créatures, et qui lui rend grâces de la magnificence de ses bienfaits sur l'homme. 186
Psaume IX. — Prière d'une âme chrétienne qui rend grâces à Dieu des prospérités qu'il a accordées à l'E-

glise, et des victoires qu'il lui a fait remporter dans tous les temps sur les ennemis de son nom et de son culte. 189
Suite du Psaume IX. — Prière d'une âme affligée qui se console devant Dieu à la vue de la prospérité des méchants et de l'oppression où il laisse presque toujours les justes. 197
Psaume X. — Prière d'une âme persécutée, qui s'excite à mettre sa confiance en Dieu, au lieu de chercher les moyens de se venger. 204
Psaume XI. — Prière d'une âme qui gémit devant Dieu sur la dépravation générale du monde, au milieu duquel elle est obligée de vivre. 207
Psaume XII. — Prière d'une âme que la grâce sollicite depuis longtemps de renoncer à ses habitudes criminelles, et de se donner entièrement à Dieu. 212
Psaume XIII. — Prière d'une âme qui s'afflige devant Dieu sur l'esprit d'incrédulité et d'irréligion, si répandu aujourd'hui dans le monde. 215
Psaume XIV. — Prière pour ceux qui se destinent à être les ministres du tabernacle, ou qui le sont déjà, par laquelle ils demandent à Dieu les vertus nécessaires aux fonctions saintes de leur ministère. 222
Psaume XV. — Prière d'une âme fidèle engagée dans le monde, qui remercie Dieu de l'avoir jusque-là préservée des tentations et des périls au milieu desquels elle vit. 226
Psaume XVI. — Prière d'une âme qui se trouve à la veille de perdre, par la malice des hommes, ou sa fortune, ou son innocence, ou sa réputation, et qui s'adresse à Dieu, dans la confiance qu'il la protégera dans une occasion si périlleuse. 231
Psaume XVII. — Prière d'une âme qui, après avoir été longtemps livrée au monde et aux passions les plus criminelles, remercie Dieu d'avoir enfin rompu ses chaînes, et rappelle avec de grands sentiments d'amour et de reconnaissance tous les événements singuliers et presque miraculeux qui ont précédé et facilité sa conversion. 238
Psaume XVIII. — Prière d'une âme chrétienne, laquelle, pour s'affermir de plus en plus dans le mépris du monde et dans la fidélité qu'elle doit à Dieu, adore sa grandeur et sa magnificence qui éclate dans l'immensité des cieux, et sa sainteté qu'on ne peut s'empêcher de reconnaître dans la beauté, la justice et la sublimité de sa loi. 252
Psaume XXI. — Prière de Jésus-Christ sur la croix, appliquée à un pécheur nouvellement converti, et violemment tenté de se rengager dans le monde par les dégoûts et les contradictions qu'il éprouve dans sa nouvelle vie. 257
Psaume XXII. — Actions de grâces qu'une âme revenue depuis longtemps des égarements du monde, rend à Dieu pour le bienfait inestimable qui l'a appelée à la connaissance de la vérité. 267
Psaume XXIII. — Prière d'une âme chrétienne aux pieds des autels, qui admire et remercie la bonté de Dieu, d'avoir choisi sa demeure et renfermé sa gloire et sa majesté dans un temple matériel; qui se représente les dispositions qu'exige la présence d'un Dieu si grand et si terrible de ceux qui viennent y paraître devant lui, et qui gémit des irrévérences et des scandales qui profanent tous les jours ce temple saint. 271
Psaume XXIV. — Prière d'une âme revenue des égarements du monde, qui gémit devant Dieu des infidélités de sa vie passée, et reconnaît que ses afflictions en sont la juste peine. 274
Psaume XXV. — Prière d'un ministre des autels, obligé de vivre au milieu du monde, qui demande à Dieu de s'y soutenir dans l'innocence qu'exige la sainteté de ses fonctions, et de le préserver de la contagion des mauvais exemples. 284
Psaume XXVI. — Prière et actions de grâces d'une âme fidèle, qui, malgré tous les obstacles de la chair et du sang, et toutes les contradictions qu'elle a eu à essuyer de la part de ses proches, a renoncé au monde, et s'est consacrée à Dieu dans une maison religieuse. 289
Psaume XXVII. — Prière d'une âme fidèle au milieu du monde, qui gémit devant Dieu sur les dérisions impies que ceux avec qui elle est obligée de vivre, font sans cesse de sa piété, et qui demande le secours d'en haut, pour demeurer ferme au milieu de toutes les tentations et les contradictions dont elle est environnée. 295
Psaume XXVIII. — Actions de grâces que rend un pécheur, jusque-là endurci, au Seigneur, qui lui a fait entendre sa voix puissante, et l'a retiré miraculeusement de ses désordres. 299
Psaume XXIX. — Actions de grâces d'une âme que Dieu par sa miséricorde vient de retirer d'une longue habitude du crime. 303
Psaume XXX. — Prière d'un juste exposé à une tentation où il faut désobéir à Dieu, ou s'attirer la haine et la disgrâce des hommes. 309
Psaume XXXI. — Sentiments d'un âme pénitente, qui admire l'indulgence avec laquelle Dieu en use à son égard, et qui exhorte les pécheurs à l'imiter dans sa pénitence. 312

CONFÉRENCES ET DISCOURS SYNODAUX.

Avertissement du premier éditeur. 321
Conférences ecclésiastiques prononcées à Saint-Magloire. 323
Première conférence. — *Notice.* Discours sur l'excellence du sacerdoce. 323
Deuxième conférence. — Discours sur la fuite du monde nécessaire aux clercs. 335
Troisième conférence. — Discours sur l'ambition des clercs. 350
Quatrième conférence. — Discours sur la communion. 363
Cinquième conférence. — Discours sur le zèle des ministres de l'Eglise contre les scandales. 373
Sixième conférence. — Discours sur la vocation à l'état ecclésiastique. 387
Septième conférence. — Discours sur l'usage des revenus ecclésiastiques. 401
Huitième conférence. — Discours sur la manière dont les clercs doivent se conduire dans le monde. 417
Neuvième conférence. — *Notice.* — Discours à de jeunes gens sur la vocation à l'état ecclésiastique. 430
Dixième conférence. — Retraite pour les curés. 436
Onzième conférence. — Discours sur le zèle des pasteurs pour le salut des âmes. 441
Douzième conférence. — Discours sur les caractères que

doit avoir le zèle des ministres contre les vices. 449
Treizième conférence. — Discours sur l'exemple que les pasteurs doivent donner à leurs peuples. 465
Quatorzième conférence. — Discours sur la modestie des clercs. 471
Quinzième conférence. — Discours sur la manière dont les ecclésiastiques doivent converser avec les personnes du monde. 477
Seizième conférence. — Discours sur la nécessité où sont les ministres de se renouveler dans l'esprit de leur vocation. 485
Premier discours. — De l'institution des synodes. 491
Deuxième discours. — De l'amour des pasteurs pour leurs troupeaux. 493
Troisième discours. — De la nécessité des retraites pour se renouveler dans la grâce du sacerdoce. 495
Quatrième discours. — Des divisions entre les curés et les prêtres des paroisses. 498
Cinquième discours. — Suite des divisions entre les curés et les prêtres des paroisses. 501
Sixième discours. — Des suites funestes du déréglement des pasteurs. 504
Septième discours. — De l'excellence du ministère. 506
Huitième discours. — De l'instruction des enfants. 511
Neuvième discours. — De l'avarice des prêtres. 513
Dixième discours. — De la prière publique. 516
Onzième discours. — De la décence dans les cérémonies. 519
Douzième discours. — De la nécessité de la prière. 523
Treizième discours. — De la compassion des pauvres. 529
Quatorzième discours. — De l'insensibilité dans les voies de Dieu. 534
Quinzième discours. — De la douceur nécessaire aux ministres. 541
Seizième discours. — De l'étude et de la science nécessaire aux ministres. 548
Dix-septième discours. — De l'observance des statuts et des ordonnances du diocèse. 553
Dix-huitième discours. — De la nécessité de la prière. 562
Dix-neuvième discours. — Du soin que les curés doivent avoir pour leurs malades. 567
Vingtième discours. — Réponses à la réquisition de M. le Promoteur, contre certains abus glissés dans le clergé. 571

INSTRUCTIONS DIVERSES.

Instruction sur le Jubilé. 576
Discours pour préparer des enfants au sacrement de confirmation. 585
Discours à des religieuses. 587
Discours sur le danger des mauvaises lectures. 590
Mandements. 599

TABLES.

Table générale des matières de l'ouvrage, par ordre alphabétique. 621
Table des passages de l'Ecriture sainte cités ou commentés par Massillon. 633

FIN DES TABLES ET DE L'OUVRAGE.

Les ŒUVRES COMPLETES DE MASSILLON ont été commencées le 26 *Mai* 1864, *et terminées le* 9 *Octobre* 1867.

ERRATA.

Page 139	Au lieu de quatre-vingt-quatorzième sermon	Lisez : quatre-vingt-treizième.
152	quatre-vingt-quinzième sermon	quatre-vingt-quatorzième.
529	treizième conférence	treizième discours.

Bar-le-Duc. — Typographie L. Guérin et Ce, rue de la Rochelle 9-51.

ŒUVRES DE M. L'ABBÉ E.-A. BLAMPIGNON

Docteur en théologie et docteur ès-lettres, officier de l'Université, ancien professeur de phylosophie au Lycée d'Angoulême, au Grand-Séminaire de Troyes et à l'École des Carmes.

MALEBRANCHE, étude biographique et critique. Ouvrage couronné par l'Académie française. — 1. vol. in-8°, 5 fr.

DE L'ESPRIT DES SERMONS DE SAINT BERNARD, suivi de textes inédits, revus par M. L. Delisle, de l'Institut. — 1 vol. in-8°, 4 fr.

HISTOIRE DE SAINTE GERMAINE, vierge et martyre, avec la collaboration de M. d'Arbois de Jubainville, archiviste de l'Aube. — 1 vol. in-12, 3 fr. 50.

DE ECCLESIA PRIMÆVA CARTHAGINIENSI, opus cui subeunt inscriptiones christianæ et hagiographia græca, nondum typis mandata. — Didot. — 1 vol. in-8°, 5 fr.

SOUS PRESSE :

ÉTUDES MORALES ET CRITIQUES. — 1 vol. in-12.

Pour souscrire aux œuvres de M. Blampignon, on peut s'adresser à MM. L. Guérin et C^ie^.